



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

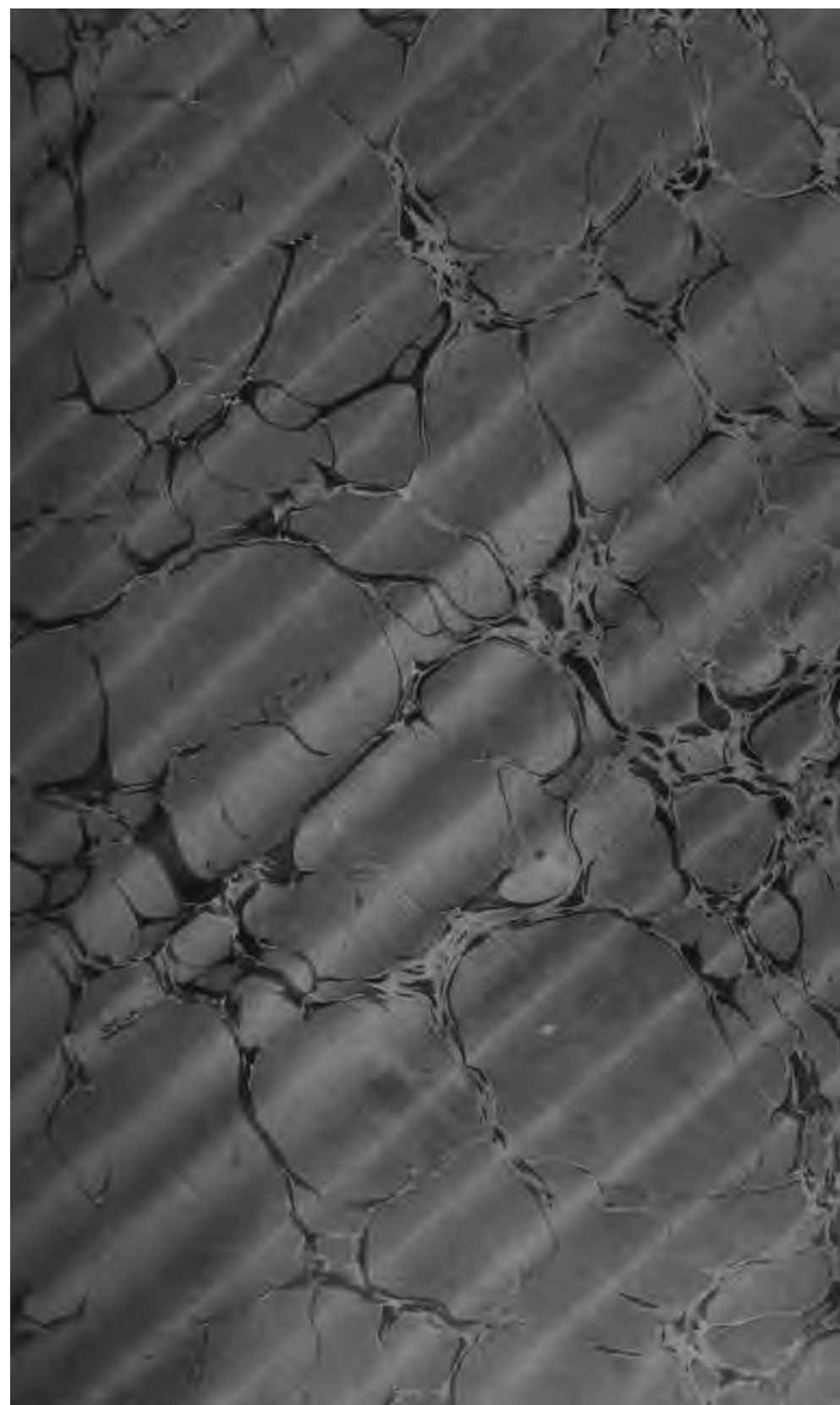
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





**STANFORD
UNIVERSITY
LIBRARIES**



RABELAIS
ET SES ŒUVRES

I

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

- Histoire élémentaire de la Littérature Française.** 1 vol. in-12. Paris, Borrani..... 2 fr.
Recommandé par les Comités pédagogiques et classiques en Russie.
- Extrait des meilleurs Auteurs français par ordre chronologique, suivis de questions énigmatiques sur l'histoire de la Littérature française.** 2 vol. Paris, Borrani..... 4 fr.
Complément de l'ouvrage précédent, recommandé pour les classes supérieures des gymnases des deux sexes et des instituts, par les mêmes Comités.
- La Grammaire en action, Cours raisonné et pratique de langue française, etc.,** 3 vol. in-12. Paris, Borrani..... 4 fr. 50
Recommandé par le Comité pédagogique du ministère de l'Instruction publique, et inscrit sur le programme des gymnases de Russie.
- Cours d'Éducation et d'Instruction primaire. Grammaire accompagnée de Dictées-Exercices** par Mme MARIE PAPI-CARPENTIER, inspectrice générale des salles d'asile, et M. J. FLURY. In-18, Paris. Hachette, 1874, cartonné.....
- Krilof et ses fables, Étude sur la littérature russe.** 1 vol. in-12. Hachette..... 2 fr.

RABELAIS

ET

SES OEUVRES

PAR

JEAN FLEURY

LECTEUR EN LANGUE FRANÇAISE A L'UNIVERSITÉ IMPÉRIALE
DE SAINT-PÉTERSBOURG

I



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

—
1877

Tous droits réservés.

E22769

PQ 1691

F5

1877

A MESSIEURS LES MEMBRES
DE LA FACULTÉ HISTORICO-PHILOLOGIQUE
DE L'UNIVERSITÉ IMPÉRIALE DE ST-PÉTERSBOURG

Messieurs,

Vous m'avez demandé une leçon sur Rabelais; cette leçon est devenue un ouvrage en deux volumes. Il vous revient de droit, car sans votre initiative, je n'aurais évidemment pas songé à l'entreprendre. Permettez-moi donc de vous en faire hommage et de le mettre sous votre protection.

J. FLEURY.

1876.

I

I

En écrivant cet ouvrage, je me suis proposé un double but : premièrement rendre Rabelais accessible à toutes les classes de lecteurs, sans exception — et puis expliquer l'é-nigme de son livre en faisant ressortir l'en-chaînement rigoureux des épisodes depuis la consultation de Panurge sur son mariage jus-qu'à la réponse de l'oracle de la Dive Bouteille.

A cet effet, j'ai traduit toutes les citations en langues étrangères, j'ai expliqué toutes les allusions, et, tout en citant parfois le texte de l'auteur pour donner une idée de son style, je l'ai modifié le plus souvent de manière à ren-dre sa pensée intelligible à tous. D'une main j'ai écarté les difficultés qui empêchent de com-prendre le livre, de l'autre j'ai fait disparaî-tre les crudités et les inconvenances qui en éloignent une foule d'esprits délicats,—sans toute-fois rien sacrifier d'utile ou d'agréable.

Je crois avoir atteint ce dernier but ; quant

au premier, c'est aux lecteurs de décider si mon interprétation leur semble correcte.

Ce livre devrait s'appeler *Rabelais et son œuvre*; ce titre ayant été déjà pris, j'ai été obligé de modifier légèrement le mien. J'ajoute que je n'ai eu connaissance de l'*Éloge* de Rabelais par M. Gebhart, que par le *Journal officiel* et que c'est là que j'ai pris mes citations.

Dans le corps de l'ouvrage, le petit texte (n° 7) indique les citations textuelles.

Le texte moyen (n° 8) indique les citations où le texte a subi quelques modifications pour devenir plus intelligible.

Les crochets [] indiquent des explications ajoutées pour l'intelligence du texte, mais qui n'en font pas partie.

Les parenthèses () appartiennent au texte même de l'auteur cité.

PRINCIPAUX AUTEURS CITÉS.¹

SOURCES.

- Œuvres de Maître François Rabelais, édition de *Le Duchat*. Amsterdam, 1711. 6 vol. en 5, petit in 8°.
- Le *Rabelais moderne* ou les Œuvres de Maître François Rabelais, mises à la portée de la plupart des lecteurs, par l'abbé de *Marsy*, 1752, 6 vol. en 8 parties, in 12.
- Œuvres choisies de M. François Rabelais (par l'abbé *Péreau*), Genève, 1752, 3 vol. in 12.
- Les Œuvres de François Rabelais (édition *Cazin*), Genève, 1782, 4 vol. in 24.
- Œuvres de François Rabelais, édition *variorum*, publiée par *Esmangart* et *Eloi Johanneau*, 1823, 9 vol. in 8°.
- Œuvres de François Rabelais (publiées par *De l'Aulnaye*), 3 vol. in 8°, dont un de tables et lexiques, 1823. — La première édition donnée par ce commentateur est de 1820, 3 v. in 18.
- Les mêmes. 3^e édition du même commentateur, grand in 8°, 1837 (*Panthéon littéraire*).
- Les mêmes, éditeurs *Ch. Labitte* et *Paul Lacroix*, in 12. Charpentier, 1842.
- Les mêmes, éditeur *Louis Barré*, 1854, grand in 8°, avec des illustrations de *Gustave Doré*.
- Les mêmes — avec de grandes illustrations de *Gustave Doré*, 1873, 2 vol. in 4° colombier, Garnier frères.
- Les mêmes, éd. *Burgaud des Marets* et *Rathery*, 2 vol. in 12. Didot. 2^e édition, 1870.
- Les mêmes, publiées par *A. de Montaiglon* et *Louis Lacour* (Bibliothèque elzévirienne), petit in 8°. 3 vol.
- Les mêmes, publiées par *Pierre Jannet* et *Louis Moland*, 7 vol. in 16, 1867-74.

¹ Pour ne pas multiplier les notes au bas des pages, nous ne citons que par exception les éditions et les parties du livre alléguées dans le texte. Il nous a semblé préférable de donner ces indications une fois pour toutes dans le tableau ci-dessus.

Autres éditions. Il y en a eu 60 avant 1600. On peut ajouter aux éditions citées plus haut :

Œuvres de Rabelais, éd. Paul Lacroix, 1825-27, 5 vol in 32.

Les mêmes, 1830-32, 7 vol. in 12, Bruxelles.

Les Œuvres de Maître François Rabelais avec des notes et un glossaire par Marty-Laveaux, 5 vol. petit in 8°. 1868-76.

Œuvres de Rabelais, précédées de sa biographie et d'une dissertation sur la prononciation française au XVI^e siècle, par M. A. L. Sardou, 3 vol. petit in 8°, 1875, Turin.

Ouvrages attribués à Rabelais, non insérés dans ses Œuvres.

La *Chronique de Gargantua et de Pantagruel* (éditeur Paul Lacroix), petit in 8°. 1872.

Histoire du fameux Gargantua. Montbéliard, Henri Barbier, sans date, in 12. Edition modernisée de l'ouvrage précédent.

Le *Disciple de Pantagruel* (éd. Paul Lacroix), p. in 8°. 1876.

Les *Songes drolatiques de Pantagruel*, dans le 9^e v. de l'édition *variorum* des Œuvres de Rabelais.

Les mêmes, publiés par le grand Jacques, Paris 1869, gr. in 12.

OUVRAGES SPÉCIAUX SUR RABELAIS.

Gordon. *Rabelais à Montpellier*, in 4°, 1876. Recueil de documents.

Florctum philosophicum, seu ludus Meudonianus in terminos totius philosophiæ, præmissis diversis Meudonii eloquiis ac amplissima Francisci Rabelæsi commendatione, auctore Antonio Le Roy. Paris, 1649, in 4°.

Jugements et observations sur la vie et les œuvres grecques, latines, toscanes et françaises de M. François Rabelais D. M. ou le véritable Rabelais réformé, avec la carte du Chinonais, par le Sr de St-Honoré (J. Bernier), in 12. 1699.

Au XVIII^e siècle, voir Niceron, *Bibliothèque des romans*, Contant d'Orville, et Ginguené.

Delécluse. François Rabelais, (1483-1553), in 12, 1841.

P. L. Jacob. Rabelais, sa vie et ses ouvrages, in 18. 1859.

Eugène Noël. Légendes françaises. Rabelais, in 18, 1850.

Id. Rabelais et son Œuvre, in 8°, 1875, seconde édition, augmentée, du même ouvrage.

A. Mayrargues, Rabelais, étude sur le XVI^e siècle, in 12, 1868.

Gebhart. Eloge de Rabelais couronné par l'académie française en 1876 (*Journal officiel*).

Voir AUERSTAEDT, aux Auteurs allemands.

Rabelais ou le *Presbytère de Meudon*, comédie par Leuven et Charles, 1831, grand in 8°.

B. Jacob (Paul Lacroix). *La Servante de Rabelais*, grand in 8°, illustré.

A. Constant. *Rabelais à la Basmette*, in 18, 1844.

Voir encore notre T. II, p. 506 et s.

Quelques brochures. Jacques-Charles Brunet. *Notice sur deux anciens romans intitulés les Chroniques de Gargantua*, in 8°, 1834.

Le même. Recherches bibliographiques et critiques sur les éditions originales des cinq livres du roman satirique de Rabelais, etc., in 8°, 1852.

Gustave Brunet. Essais d'études bibliographiques sur Rabelais, Paris, 1841, tiré à 60 exemplaires. (A propos de la traduction de Regis).

Ch. Nodier. Des matériaux dont Rabelais s'est servi pour la composition de son ouvrage. — De quelques ouvrages satiriques et de leur clef, etc., brochures in 8°, Techner, 1835.

Les Rabelais de Hnet (par Th. Baudement), in 8°, 1857.
Rabelais et ses éditeurs, par Emile Chevalier. (Jouaust), petit in 8°, 1868.

Lettre à l'auteur de Rabelais et ses éditeurs (par Marty-Laveaux), in 8°.

Léon Faye. *Rabelais botaniste*. Angers, 1854 (Rathery).

Articles sur Rabelais. Voir, au 18^e siècle : Contant Dorville et Ginguéné.

Eusèbe Salverte. *Revue encyclopédique*, 1823. Tome XIX.

Anonyme. *Revue française*, mai 1828, plusieurs articles.

Raynaud. *Journal des savants*, décembre 1831.

Coleridge *Quarterly Review*, 1837, p. 128 et s.

Sandry. *Journal et Revue de l'instruction publique*, 19 mai 1859.

A. Wéville. *Revue des deux mondes*, 15 octobre 1872.

Lamartine. *Cours familier de littérature*, in 8°, VIII et XVIII.

Littré. *Littérature et Histoire*, in 8°, 1875.

Mérimée. *Portraits littéraires*, in 12, 1874 (Charles Nodier).

E. Scherer. *Etudes critiques sur la littérature*, 1875 in 12.

Articles dans la *Biographie universelle de Michaud*, dans celle de Feller, dans celle de Didot, le *Dictionnaire de la conversation*, l'*Encyclopédie du XIX^e siècle*, etc., etc., — dans le *Répertoire général de Littérature*, 1827, 33 vol. in 8°.

IMITATEURS.¹

Noël du Fail. *Œuvres facétieuses* (Entrapel, Ragot, etc.), Bibliothèque elzévirienne, 2 v. petit in 8°, 1875.

¹ Nous négligeons une foule d'imitateurs sans esprit dont on peut voir la liste dans les éditions de Rabelais publiées par De l'Aulnaye. Voir aussi notre T. II, p. 467.

(Béroalde de Verulam.) *Le Moyen de parvenir*, éd. Paul Lacroix, 1841.

Agrippa d'Aubigné. *Les Aventures du baron de Faeneste*, éd. Prosper Mérimée. Bibl. elzévir, p. in 8° 1855.

Les Caquets de l'accouchée, éd. Fournier. Bibl. elz. p. in 8°, 1865.

(La Mothe Le Vayer) *L'Hexaméron rustique* ou les six journées passées à la campagne, 1670, in 18.

Cyrano de Bergerac. Œuvres diverses. (Voyages dans la lune et dans le soleil.) Amsterdam, 2 vol. in 12, 1710.

Voir, AUX AUTEURS ANGLAIS ET ESPAGNOLS : Swift, Sterne et Quevedo.

Bulaireas. *Le Compère Mathieu*. 3 v. in 8°.

Restif de la Bretonne. Œuvres diverses, in 12, 1876.

Ch. Nedler. *Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux*, grand in 8°. Delangle, 1830.

H. de Balzac. *Contes érotiques*, trois dizains. 3 v. in 18.

On trouve des imitations plus ou moins étendues de Rabelais dans les Œuvres des poètes suivants :

Molière — La Fontaine — Boileau — Racine — J. B. Rousseau — Piron — Voltaire — Grécourt — Imbert — Collin d'Harleville — Béranger — les poètes conteurs du XVIII^e siècle, le *Ménagiana*, etc.

AUTEURS GRECS.

Nomère, Orphée, Esopé, Aristophane, Hérodote, Platon, Théophraste.

Œuvres complètes de Lucien de Samosate, tr. par E. Talbot. 2 v. in 12.

Vie d'Apollonius de Tyane par Philostrate, trad. par A. Chassigny, in 12. Didier, 1862.

AUTEURS LATINS.

Virgille, Ovide, Pline *Opera*. Divi Augustini, *Opera*, (VI), *Bibliothèque choisie des Pères*, par l'abbé Guillon, 36 vol. in 12.

La Bible — le Bréviaire.

AUTEURS FRANÇAIS DU MOYEN AGE.

Fabliaux et *Contes* des poètes français des XI^e, XII^e, XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, publiés par Barbaban et Méon, 4 v. in 8°, 1808. — Nouveau recueil, 2 v. in 8°, 1823.

Fabliaux ou *Contes* du XII^e et du XIII^e siècles, etc., publiés par Legrand d'Aussy. 5 v. in 18, 1781.

Œuvres complètes de *Entebeit*, publiées par Achille Jubinal, 2 v. petit in 8°. Bibliothèque elzévirienne, 1874.

Œuvres de Marie de France, publiées par Roquefort. 2 v. in 8°. 1822.

- La légende latine de *S^t Brandaïn*, avec une traduction en prose et en poésie romanes, publiée par A. Jubinal, in 8°. 1836.
- Vie de Merlin*, attribuée à *Geoffroy de Monmouth*, suivie des Prophéties de ce bardo, etc., publiées par Francisque Michel et Thomas Wright, grand in 8°, 1837.
- Mystères inédits du XV^e siècle* publiés par A. Jubinal, 2 v. in 8°, 1837. Le Songe d'Enfer se trouve à la fin du second volume.
- Huon de Bordeaux*, chanson de geste, publiée pour la première fois par Gnessard et Grandmaison, p. in 8°, 1860.
- Le Livre du chevalier de la Tour Landry* pour l'enseignement de ses filles, éd. A. de Montaiglon, p. in 8°, 1864.
- Le Violier des histoires romaines*, ancienne trad. française du *Costa Romanorum*, éd. G. Brunet, p. in 8°, 1868.
- Fr. Villen. Œuvres complètes, éd. Jannet, 1867, petit in 8°.
- Vaux de vive* d'Olivier Basselin et de Jean Le Roux, etc., édit. du bibliophile Jacob, in 16, 1868. — Id. éd. Armand Gasté, 1875, petit in 8°.
- L'*Alexandriade* ou chanson de geste d'Alexandre le Grand. épopée romane du XII^e siècle, de Lambert le Court et Alexandre de Bernay, éd. de Lecourt de la Villethassets et E. Talbot, in 12, 1861.
- Le roman de la Rose par Guillaume de Lorris et Jehan de Meung, éd. Francisque Michel. 2 v. in 12, 1864.
- Le Théâtre français avant la Renaissance*, éd. E. Fournier, gr. in 8°, 1873. Pathelin.
- Les Cent nouvelles Nouvelles*, éd. P. Lacroix. p in 8°.
- Variétés historiques et littéraires* etc., publiées par E. Fournier, 10 v. p. in 8°, 1855 et s.
- (Gabriel Peigné), *Prédicatoriana*, ou Révélation singulières et amusantes sur les prédicateurs, par Philomnesté, in 8°. Dijon, 1841.
- Antony Méray. *Les livres Prêcheurs devanciers de Luther et de Rabelais*, petit in 8°, 1869.

AUTEURS DU XVI^e SIÈCLE.

- Erasm^{us} Roterodami *Colloquia familiaria et Encomium Moris* éd. Tauchnitz, 2 v. in 16, 1871. Leipzig.
- Pasquillorum tomi duo*. Eleutheropoli, 1544.
- Le *Décameron* de Jean Boccaccio, trad. par Ant. Le Maçon, 5 vol. in 8°. Londres (Paris), 1757-60, figures.
- Les *facétieuses Nuits de Straparola*, trad. par Larrivey, 1^{er} vol. 1560, 2^e vol. et 3^e vol. 1578, in 12.
- Histoire macaronique* de Merlin Coccaye (Folengo), prototype de Rabelais [sic], où est traicté les ruses de Cingar les tours

- de Boccal, etc.— plus l'Horrible bataille advenue entre les Mousches et les Fourmis, 1606, 2 vol. in 12.
- Le même ouvrage, avec notes et notices par Gustave Brunet, etc. Paris, 1859, petit in 8°. Bibliothèque gauloise.
- Le *Cymbalum mundi* et autres œuvres de Bonaventure Despe- riers, 1841. — Id. avec les *Nouvelles Récréations et joyeux derts*, éd. Paul Lacroix, 1858, in 12.
- L'*Heptaméron* des nouvelles de Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre, 2^e édition de Paul Lacroix, 1861, in 12.
- Les *Prophéties* de M. Michel Nostradamus, fac-simile typogra- phique de l'édition de 1611, avec les Révélation de Ste Brigitte, la Prophétie de Thomas Moutt, etc., in 12, sans date (1867?).
- La Précélence du langage français*, par Henri Estienne, éd. Feugère, in 12. 1850.
- Deux dialogues* du nouveau langage français italianisé et autrement déguisé entre les courtisans de ce temps (par Henri Estienne), petit in 8°.
- Apologie pour Hérodote*, par le même, 3 v. pet. in 8°, 1735.
- Œuvres choisies* d'Etienne Pasquier, éd. Feugère, 2 vol. in 12, 1849. — Et, dans les *Œuvres*, le Dialogue d'Alexandre et de Rabelais.
- Les Vies des hommes illustres grecs et romains*, comparées l'une à l'autre par Plutarque de Chéronée, traduites par M. Jacques Amyot, in 8°, 1622, 2 vol. — Les mêmes, éd. Co- ray, 12 vol. in 8°, 1825.
- Les *Œuvres morales de Plutarque*, traduites de grec en fran- çais, par J. Amyot, in 8°, 2 vol., le premier, 1582, le second 1616.
- Les Amours de Théagène et Chariclée par Héliodore, avec les *Pastorales* de Longus et autres *Romans grecs*, trad. de Jacques Amyot, in 12, 1841.
- Les *Essais* de Michel de Montaigne, in 4°, 1617.
- De la Sagesse*, trois livres, par Pierre Charon, 2 v. in 12, 1784.
- Calvin. *De l'Institution chrétienne*, 2 v. in 8°, 1859.
- Et de La Boétie, le *Contr'un ou de la Servitude volontaire*, éd. de 1845.
- Œuvres complètes de Brantome, éd. Buchon, gr. in 8°, 2 v.
- Œuvres de Clément Marot, petit in 12. Deux parties en un vo- lume, 1700. — Les mêmes, éd. Auguis, in 18, 6 vol. 1823.
- Œuvres poétiques de Mellin de St-Gelais, petit in 12. Paris, 1719. — Les mêmes, 2 v. petit in 8°. 1873.
- Œuvres choisies de Ronsard, par A. Noël. 2 v. in 12, 1862. — *Choix de poésies de Ronsard*, éd. P. Lacroix, 1840.
- Œuvres choisies de J. du Bellay, publiées par Becq de Feuquiè- res, in 12, 1876.

- Poésies choisies de J. A. Baif, par le même, in 12, 1874.
 La *Sepmaine* de G. de Saluste, seigneur de Barias, in 12, caractères italiques du 16^e siècle (le titre manque).
 Œuvres de Mathurin Régnier, éd. Violet Le Duc, in 18, 1822.
 Morceaux choisis des grands écrivains du XVI^e siècle, par Auguste Brachet, in 12, 1875.—Id. par Arsène Darmsteter, in 12, 1876.

AUTEURS DU XVII^e SIÈCLE.

- De l'origine des romans.* Lettre de Huet à M. de Ségrais — réimprimée à la suite du *Huetiana* dans le Recueil général des *Ana*, 9 v. in 8^o, 1789, Tome VII.
 Le *Rabelais réformé* par les ministres et notamment par Pierre du Moulin, par le P. Garasse, 1660, in 12.
 Œuvres de Scarron. Amsterdam, 1752, 7 vol. p. in 12.
 St Evremont. Œuvres, publiées par Desmaizeaux, 5 v. in 12.
 Œuvres de Dufresny, 4 vol. in 12, 1703 (Parallèle d'Homère et de Rabelais et Comédies).
Ménagiana, édition refaite par La Monnoye, formant les tomes II, III et IV du Recueil général des *Ana*.
 Observations de M. Ménage sur la langue française, 2^e édition, 1675, in 12.
 Remarques sur la langue française, par M. de Vaugelas, avec les notes de Thomas Corneille, 2 vol. in 12, 1680.
 Nouvelle Méthode pour apprendre facilement et en peu de temps la langue latine (par Lancelot, de Port-Royal), petit in 8^o, 1654.
 La Logique ou l'art de penser (par Arnauld et Nicole, de Port Royal), 1775, in 12.
 De la Touche. L'Art de bien parler français, 2 v. in 8^o, 1696, 1710.
 Régnier Desmarais. Traité de la Grammaire française, in 12, 1704.
 Pascal. Pensées, in 12, éd. Havet.
 Lettres de M^{me} de Sévigné, de sa famille et de ses amis, éd. Grouvelle, 13 vol. in 18. Tomes 2, 5, 8.
 Louis de St-Simon. Mémoires, 40 v. in 12. 1842.
 Œuvres de Fénelon, grand in 8^o, 3 vol., 1835 (Dialogues des morts, Fables, Télémaque, De l'éducation des filles.)
 Œuvres de Bossuet, grand in 8^o, 4 vol., 1841 (Ouvrages pour l'éducation du Dauphin. Exposition de la foi catholique).
 Cl. Fleury. Histoire ecclésiastique, 21 v. in 12, 1769. — Du choix et de la méthode des études, in 12, 1784.
 Les Caractères ou les mœurs de ce siècle, par La Bruyère, in 8^o. 2 vol. 1818.
 Bayle. Dictionnaire, 4 v. in folio, éd. de 1720. — Œuvres diverses de M. Bayle, 4 vol., in folio, 1731.

- Œuvres* de M. de Fontenelle, 1767, 11 vol. in 12. (Histoire des oracles, xviii. — du théâtre français, etc.).
- St Nycolathe. Le chef d'œuvre d'un inconnu, 2^e éd. 2 v. in 12. Recueil de *Pièces choisies*, tant en prose qu'en vers, rassemblées en 2 vol. in 12 (par *La Monnoye*) 1714. (Le poème de la Madeleine.)
- Œuvres* de Dancourt, 5 v. in 18 -- Id. de Marivaux, 12 v. in 8^o.

AUTEURS DU XVIII^e SIÈCLE.

- Nicéron. *Mémoires* pour servir à l'histoire des hommes illustres de la république des lettres, avec un catalogue raisonné de leurs ouvrages, 44 vol. in 12, tome XXXII.
- Buclos. *Œuvres* complètes, 3 v. in 8^o, 1821.
- Bibliothèque universelle des romans*, 112 v. in 12, 1775 et suiv. mars 1776.
- Mélanges tirés d'une grande Bibliothèque* (par Constant Serrière) 68 vol. in 8^o, 1779 et suiv. Le tome XXII est consacré tout entier à Rabelais.
- Voltaire. *Œuvres*. Mélanges littéraires — Dialogues — Contes en vers — Romans — Correspondance.
- Voltaire chrétien*, in 18. 1820.
- J.-J. Rousseau. *Œuvres*, éd. Musset-Pathay, 22 vol. in 12. *Emile*. Caillava. *De l'art de la Comédie*, 2 v. in 8^o, 1786.
- Diderot. *Œuvres* complètes, 6 vol., in 8^o, avec un Supplément, 1819. — Id. *Mémoires*, Correspondance et ouvrages inédits, 2 v. in 12, 1841.
- Beaumarchais. *Œuvres* complètes, éd. St-Marc Girardin, grand in 8^o, 1817.
- Bernardin de St-Pierre. *Œuvres complètes*, 2 v. grand in 8^o. 1840. Etudes de la nature.
- Cluguené. De l'autorité de Rabelais dans la révolution présente et dans la constitution civile du clergé ou Institutions royales politiques et ecclésiastiques, tirées de Gargantua et de Pantagruel. Paris, 1791, in 8^o.
- Vicq d'Azyr. Mémoires lus à l'académie de médecine, 3 v. in 8^o.
- La Harpe. Cours de littérature, 24 v. in 12, 1800.
- Palissot. Mémoires pour servir à l'histoire de la littérature, 2 v. in 8^o, 1803.

AUTEURS DU XIX^e SIÈCLE.

- Népomucène Lemercier. Cours analytique de littérature générale. 4 vol. in 8^o, 1816. Tome II.
- Le même. *La Panhypocrisiade* ou le Spectacle infernal du XVI^e siècle. Paris, 1819, in 8^o.

- Y. Leclerc. *Eloge de Montaigne*, in 8°.
- Villemain. *Tableau de la littérature française*, 6 v. in 12.
- Ste-Beuve. *Tableau de la poésie française et du théâtre français au XVI^e siècle*, nouvelle édition, 1843, in 12.
- Id. — *Causeries du lundi*, 14 vol. in 12. 2^e édition, III. — *Nouveaux Lundis*, 13 v. in 12.
- Id. — *Port-Royal*, 5 v. in 8°. 1860, 2^e édit. Tome II.
- St-Marc Girardin. *Tableau de la littérature française au XVI^e siècle*, suivi d'Études sur la littérature du moyen-âge et de la Renaissance, in 12, 1862.
- Philarette Charles. *Études sur le seizième siècle en France*, in 12, 1848. — Id. *Études sur Shakespeare, Marie Stuart et l'Arétin*, in 12, 1851.
- Lesaint. *La Satire en France au moyen-âge*, 1 v. in 12, 1851.
- Id. — *La Satire en France ou la littérature militante au XVI^e siècle*, in 8°, 1866.
- Léon Feugère. *Caractères et Portraits littéraires du XVII^e siècle*, 2 v. in 8°.
- Livet. *Les Grammairiens français du XVI^e siècle*, in 8°.
- Géniat. *Des variations du langage français*, in 8°, 1845.
- Berguy. *La France littéraire*, in 8°, 1862. Brunsvic. — Id. *Grammaire de la langue d'oïl*, 3 v. in 8°. 1853-56, Berlin.
- Désiré Nisard. *Histoire de la littérature française*, in 8°, 1844 et s.
- Marc-Moulier. *Les Aïeux de Figaro*, in 12, 1872.
- J. Janin. *La Fin d'un siècle et du Neveu de Rameau*, in 12, 1876.
- Gérusez. *Histoire de la littérature française*, 1 v. in 8°. — Le même. *Essais d'histoire littéraire*, 2 v. in 8°.
- Bemoguet. *Histoire de la littérature française*, in 12.
- Paul Albert. *La littérature française, des origines au XVI^e siècle*, in 12, 1872.
- Henri Martin. *Histoire de France*, 17 v. in 8°, 1855-60. Tome VIII.
- Michelet. *Histoire de France*, in 8°. Tome VII. La Renaissance. Tome VIII. La Réforme (1855). — Id. *Nos FVIs*, in 12, 1871.
- François Guizot. *Histoire de France racontée à mes petits enfants*, 5 vol. grand in 8°, 1875 et s.
- Fr. Guizot. *Méditations et Études morales* in 8°, 1852.
- Louis Blanc. *Histoire de la révolution française*, 14 v. in 12.
- Prevest-Paradol. *Revue de l'histoire universelle*, grand in 8°. 1863.
- V. Hugo. *Shakespeare*, in 8°, 1864. — Les Misérables, 8 v. in 8°.
- Ruy Blas, etc.

AUTEURS ITALIENS.

- Dante Alighieri. *La divina Commedia*, 3 v. in 12. — Trad. de L. de Ratisbonne, 3 v. in 12.

- Lodovico Ariosto. *Orlando furioso*. I quattro Poeti italiani, pub. da Buttura, grand in 8°
 Palei. *Il Morgante maggiore*. Londra (Parigi). 3 v. in 18, 1768.
 Oant. *Histoire universelle*. 10 v. grand in 8°. 1848 T. VIII.
 L'*Orlandino* di Limerno Pitocco (Teofilo Folengo), pet. in 12.
 Londra (Parigi), Molini, 1733.
 Guinguené. *Histoire littéraire d'Italie*, 9 vol. in 8°, 1811 et s.

AUTEURS ESPAGNOLS.

- Tesoro del *Teatro español* desde su origen hasta nuestras dias, 5 v. in 8° Tomo I (Lopez de Rueda).
Las Comedias de D. Pedro Calderon de la Barca, édit. Keil, Leipzig, 1822, in 12. El Purgatorio de San Patricio.
 Cervantès. *Don Quichotte*, trad. Viardot, 2 vol. grand in 8°, illustré.
Obras de Francisco de Quevedo, in 4°. Barcelona, 1702.
Obras escogidas del medesimo, éd. Ochoa, in 8°. — Traductions :
les Visions, trad. par La Geneste, in 12, 1642. — *L'Aventurier Buscon*, par le même in 12, 1662. — Id. par Germond de La Vigne, 1847, in 8°.
 Tikhor. *Histoire de la littérature espagnole*, trad. par Magnabal, 3 v., grand in 8°.

AUTEURS ANGLAIS.

- Shakespeare's Works et Œuvres de Shakespeare, trad. par François-Victor Hugo, 15 v. in 8°. — Le Songe d'une nuit d'été, les joyeuses Epouses de Windsor, Henri IV, Henri V, etc.
 Bunyan. *The Pilgrim's Progress*, in 8°, 1834.
 Sterne, sa vie et ses ouvrages par P. Stapfer, in 8°, 1870.
 Thackeray. *English humorists*, in 16, éd. Tauchnitz.
 Daniel de Foe. *The life and adventures of Robinson Crusoe*, in 8°. Paris, Baudry. 1836.
 Hallam. *Introduction to Litterature of Europe*, 4 vol. in 8°. Baudry, 1835.
 Swift. *Gullivers' Travels into several remote nations of the world*, in 16, 1844. Tauchnitz. — *The tale of the Tub*, dans les *Complete Works*, 19 v. in 8°.
 Sterne. *The life and opinions of Tristram Shandy, gentleman*, in 12, 3 v. London. — *A sentimental Journey thro' France and Italy*, in 16. éd. Tauchnitz.
 Walter Scott. Biographie des romanciers, 4 v. in 12.
 Thomas Wright. *S. Patrick's Purgatory, an Essay on the legends of purgatory, hell and paradise, current during the middle ages*, in 8°, 1843.

Le même. *Histoire de la caricature et du grotesque dans la littérature et dans l'art*, trad. par Sachot, in 8°, Paris, 1875.
 Jalse. *Histoire de la littérature anglaise*, 5 v. in 12.
Quarterly Review. 1837, 1876.

AUTEURS ALLEMANDS.

Meister Franz Rabelais der Arzeney Doctoren *Gargantua und Pantagruel*, aus dem Französichen verdeutscht, mit Einleitung und Anmerkungen, den Varianten des zweiten Buchs von 1533, auch einen noch unbekanntem Gargantua herausgegeben durch Gottlob Regis, 3 Bde. Leipzig, 1832.

Analysé par G. Brunet: *Essai d'études bibliographiques*, etc.

Servinus. *Geschichte der poetischen Nationalliteratur*. Bd. III. Leipzig, 1838.

Fr. Aug. Arustädt. *François Rabelais und sein Traité d'éducation*, mit besonderer Berücksichtigung der pädagogischen Grundsätze Montaigne's, Locke's und Rousseau's, in 8°. Leipzig, 1872.

Weine. *De l'Allemagne*, etc. (*Les Dieux en exil*), 2 v. in 12, 1855.

OUVRAGES DIVERS.

Charles Lenormant. *Rabelais et l'architecture de la Renaissance*. Restitution de l'abbaye de Thélème, avec deux planches offrant le plan et la vue à vol d'oiseau de l'abbaye. 1840, in 8°.

César Daly. Même sujet. *Revue de l'architecture et des travaux publics*, in folio, 1841.

Saléz. *Gargantua, essai de mythologie celtique*, in 8°.

Charles Nisard. *Histoire des livres populaires ou de la littérature du colportage*, 2^e éd. 1864, 2 v. in 12.

Bibliothèque Mene. *Histoire de la vie et du purgatoire de St Patrice*, petit in 8°. — *Le Cantique des pèlerins de St Jacques*, in 18. — *La Vie et les Fables d'Esopé le Phrygien*, p. in 8°, etc., éditions sans date.

Szasz. *Œuvres*, 8 vol. in 8°, 1855. Des sources poétiques de la Divine Comédie.

Ch. Labitte. *Études littéraires*, 2 v. in 8°, 1846. La Divine Comédie avant Dante.

Coerres. *La Mystique divine, naturelle et diabolique*, trad. par Sainte-Foi. 5 vol. Paris, 1854.

François Lenormant. *La Divination et la science des présages chez les Chaldéens*, in 8°, 1875. — *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, 3 v. in 12, 1889.

met naturellement d'en prendre connaissance. On commence par les préfaces, quelquefois très spirituelles, de l'éditeur. On feuillette ensuite, on lit quelques pages çà et là afin d'avoir un aperçu sommaire, on regarde les gravures, s'il y en a; puis l'ouvrage est mis dans la bibliothèque, comme chose précieuse, et l'on n'y revient plus. Ceux qui agissent autrement, qui lisent le livre d'un bout à l'autre, qui en lisent même des parties étendues avec suite, ceux-là sont très rares et ne forment qu'une toute petite fraction parmi les acheteurs.

Il n'y a rien là que de très naturel. La lecture de Rabelais est non seulement un travail, pour beaucoup, c'est une fatigue et un effort.

Les difficultés que présente cette lecture proviennent de causes diverses. Il y a d'abord la langue, qui diffère très notablement de celle que nous parlons aujourd'hui; puis il y a l'orthographe qui, dans certaines éditions, rend complètement méconnaissables les locutions que nous connaissons le mieux. Ces difficultés surmontées, viennent celles qu'offre le récit en lui-même, il est décousu, au moins il en a l'air, il est semé de longues digressions, d'énumérations qui attirent la vue et dont on ne comprend pas le motif, et surtout il est émaillé de détails et d'expressions qui choquent à bon droit notre délicatesse; si bien qu'on est obligé de tenir sous clé sa belle édition et d'en refuser la lecture à la plus belle moitié du genre humain. Ainsi, malgré les apparences contraires, le nom de Rabelais et de ses héros est-il seul connu de la masse des lecteurs; ses ouvrages ne le sont pas.

Quelques efforts estimables ont été faits pour vul-

gariser Rabelais, mais les ouvrages publiés dans ce but, tout estimables, tout recommandables qu'ils sont, ont tous un défaut grave; ils offrent un jugement tout fait sur l'œuvre de Rabelais et ne contiennent pas les éléments de ce jugement. L'auteur donne son appréciation, il la développe avec plus ou moins; d'esprit et d'éloquence, mais il ne la justifie pas, il ne fait pas connaître l'ouvrage en lui-même. Le lecteur, en fermant le livre, ne sait qu'une chose en somme, l'idée que l'auteur s'est faite de Rabelais; il ne connaît pas Rabelais.

II.

Il nous a semblé qu'une analyse complète et consciencieuse de tous les écrits du curé de Meudon, accompagnée de commentaires, semée d'éclaircissements, de rapprochements sur l'origine, la nature des idées développées dans le livre et sur la forme que l'auteur leur a donnée, sur le plan suivi par lui et le but qu'il s'est proposé — une analyse qui permettrait de saisir l'ensemble de l'œuvre sans négliger les détails — et qui présenterait en même temps l'historique de tout ce qui a été écrit, dit et pensé sur l'auteur de *Gargantua* jusqu'à ces derniers temps — serait une œuvre utile et désirable. C'est cette œuvre de conscience, et de patience surtout, que nous avons entreprise et que nous offrons au public, en attendant qu'un autre fasse mieux.

Notre ouvrage s'adresse surtout aux nombreux lecteurs qui seraient bien aises de connaître Rabelais, mais qui ne veulent pas

D'un divertissement se faire une fatigue;

ils trouveront ici Rabelais analysé et commenté

tout entier, mais analysé comme il doit l'être à notre époque polie et pudique. Nous nous sommes imposé de faire connaître les ouvrages du curé de Meudon sans offenser les chastes oreilles, et cela n'a pas été aussi difficile qu'on pourrait le croire au premier abord. Les licences repréhensibles d'expression et d'idées qu'il se permet ne font pas essentiellement partie de son livre ; c'est une sorte d'ornement qu'on dirait ajouté après coup ; faire disparaître ces licences, c'est tout simplement secouer la poussière qui empêche de bien voir la pensée de l'auteur.

Il est encore une autre classe de lecteurs que nous ambitionnons. Ceux qui ont lu l'original trouveront non-seulement ici un résumé de tout ce qu'a dit Rabelais et de ce qu'on a dit de lui, mais ils y trouveront en même temps un commentaire perpétuel de son livre, un fil conducteur qui leur permettra de se diriger dans ce labyrinthe touffu où tant d'esprits se sont égarés. Nous n'avons pas tout expliqué sans doute. « Vouloir tout comprendre dans Rabelais, c'est n'avoir pas compris », dit M. Paul Aubert¹ et Sainte-Beuve² nous montre Rabelais se gaussant dans l'autre monde de ceux qui cherchent à trouver la clé de ses fanfreluches antidotées ; mais nous croyons avoir donné une explication suffisante de l'ensemble de l'œuvre et fait ressortir nettement la partie philosophique qui se dérobe sous l'exubérance des détails. L'ouvrage de Rabelais est un chaos, soit, mais un chaos qui contient les germes d'un monde. Nous avons tâché de faire reluire ce

¹ La Littérature française des origines au XVII^e siècle, 1872.

² Sainte-Beuve. *Tableau de la poésie française au XVI^e siècle.*

monde à travers les brouillards qui l'enveloppent. L'ouvrage, à mesure que l'on avance, semble à quelques-uns de plus en plus confus, pour nous, il nous apparaît de plus en plus lumineux et les lueurs des dernières pages, toutes voilées qu'elles sont, projettent d'éclatantes clartés sur l'édifice.

III.

Dans cette explication de l'œuvre de Rabelais nous avons toujours eu présentes les deux recommandations qu'il nous donne au prologue de son premier livre :

Croyez-vous en vostre foy qu'onques Homère, escrivant Iliade et Odyssee, pensast es allégories, lesquelles de luy ont beluté Pindarce, Héraclide Ponticq, Eustathe, Phornute et es que d'iceux Politian a desrobé ? Si le croyez, vous n'approchez ny de pieds ny de mains à mon opinion, qui décréte icelles aussi peu avoir esté songées d'Homère, que d'Ovide en ses Métamorphoses les sacrements de l'Evangile.

Ceci peut passer pour une protestation anticipée contre ceux qui ont voulu trouver dans son livre toute l'histoire de son temps. Un peu plus loin, Rabelais ajoute :

Pesé le cas qu'an sens littéral vous trouves matières assez joyeuses et bien correspondantes au nom, toutes fois pas demourer là ne fault, comme au chant des Sirènes, ains a plus hant sens interpréter ce que, par adventure, vous cuidiez dit en gaité de cœur... Vistes-vous onques chien rencontrant quelque os médullaire ? C'est, comme dit Platon, la beste la plus philosophe. Si ven l'avez, vous avez peu noter de quelle dévotion il le guette, de quel soing il le garde, de quel ferueur il le tient, de quelle prudence il l'entama, de quelle affection il le brise, et de quelle diligence il le sugce... Quel bien prétend-il ? Rien plus qu'un peu de moelle. Vray est que ce peu est délicieux.

Et Rabelais engage les lecteurs à rompre l'os et à sucer « la substantifique moelle »; de son livre; il espère qu'on n'aura pas à regretter sa peine.

Les limites entre lesquelles cette interprétation doit être cherchée sont bien fixées. Nous avons tâché de nous y tenir. Nos lecteurs diront si nous avons réussi.

Mais lors même que notre interprétation serait contestée, il nous semble que notre livre sera utile encore comme vulgarisation de l'œuvre de Rabelais et comme résumé consciencieux, quoique succinct, de tout ce qui a été publié sur la matière.

Il doit être bien compris, du reste, que nous n'entendons pas nous approprier toutes les idées de Rabelais. Il y en a qui nous semblent excellentes, supérieures, d'autres sont trop étroites ou trop larges, il en est de tout à fait fausses à nos yeux. Mais ici nous ne discutons pas, nous exposons, laissant au lecteur le soin de prononcer un jugement définitif.

IV.

Rabelais est une énigme, il faut bien en convenir tant les jugements sur son compte sont variés et discordants.

Sur la personne d'abord. Pour les uns, c'est un sage, un savant, un médecin éclairé, un homme de mœurs dignes et réglées, un bon curé qui se dévoue à ses paroissiens et meurt chrétiennement. Pour les autres, c'est un bouffon, un montreur d'ours, qui porte le scandale dans le lieu saint, joue des comédies ridicules pour se faire admettre auprès d'un grand personnage ou s'épargner des frais de route, un curé

qui scandalise ses paroissiens et meurt ivre, le blasphème à la bouche.

Le contraste entre les opinions est aussi complet quand il s'agit de juger le livre.

Pour les uns, l'ouvrage de Rabelais est un recueil de folies qui, pour être supportable, devrait être réduit à un huitième, un roman «où l'on a répandu à pleines mains la gaieté bouffonne, l'obscénité et l'ennemi»; Calvin le dénonce dans son traité des Scandales, Henri Estienne juge qu'il aurait dû être brulé avec son auteur par la main du bourreau; La Bruyère déclare certaines de ses parties dignes d'être le charme de la canaille; un grand poète enfin, après une longue tirade d'injures, l'appelle le «pourceau grognant de la Gaule» et croit faire une grande concession en reconnaissant en lui un ivrogne de verve.

Pour les autres, au contraire, Rabelais est un philosophe profond, un grand politique, le premier des éducateurs, l'un des hommes qui ont le plus contribué aux progrès de la civilisation. Si, par la suite des circonstances, il a été obligé de voiler sa pensée, il n'en a pas moins été fort en avant de son siècle, et le nôtre a encore beaucoup à apprendre de lui.

Parmi les détracteurs, il y a le jésuite Feller, le réformateur Calvin, l'érudit Henri Estienne, le féodal Cantù, et surtout le bon M. Barnier, l'auteur d'une *Histoire morale de l'éducation*, qui se voile les yeux pour ne pas voir les idées justes contenues dans le livre, afin de ne pas être obligé de les ramasser «dans cet égout.» Il est vrai que le bougreux écrivain professe le même dédain pour tous ceux qui croient qu'on peut être sauvé par les

bonnes œuvres, et que son anathème s'étend, sans exception, à tous les catholiques :

Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots ?

Un autre Suisse, M. Paroz, dans une prétendue *Histoire universelle de la pédagogie*, ne mentionne même pas Rabelais. Quant à Lamartine, en parlant de Rabelais, il entre dans un véritable accès de fureur.

Parmi les admirateurs non moins passionnés, citons Voltaire corrigé par l'âge, Ginguené, l'historien littéraire de l'Italie, Bernardin de St-Pierre, Victor Hugo, Henri Martin le grave historien, Michelet l'enthousiaste, tous les écrivains de talent de notre génération qui ont jeté les yeux sur l'œuvre de Rabelais. On trouvera plus loin ceux de ces témoignages qui sont les plus caractérisés.

Si la voix du peuple est la voix de Dieu, il faut convenir qu'en ce qui concerne le curé de Meudon, elle est singulièrement discordante, car les attaques viennent de tous les camps, catholiques, protestants, libres penseurs, et les admirations de même.

V.

Il y a de ces critiques qui ne comptent pas. Ni le catholique Feller, ni le protestant Burnier n'ont lu les œuvres qu'ils condamnent avec tant d'apreté. Ils ont accepté une opinion toute faite et l'exagèrent en la reproduisant; il n'y a pas à s'occuper d'eux.

Mais il y a des critiques de bonne foi, et il n'est pas inutile de les passer rapidement en revue avant d'aborder notre sujet.

Il est des écrivains qui s'attaquent à Rabelais par pure incompatibilité d'humeur. Rabelais est souvent un fantaisiste. Or toute fantaisie qui ne charme pas, agace, et quand on est agacé, on est incapable de juger. Lamartine est dans ce cas, Pantagruel l'agace, les Fables de La Fontaine l'agacent. Il n'a plus son libre jugement devant cette inspiration qui n'a rien de commun avec la sienne. Au reste les rêveurs et les comiques font généralement bande à part et sont destinés à ne pas se comprendre. Fénelon goûtait peu Molière : Jean-Jacques Rousseau s'en est pris plus d'une fois à l'auteur du *Misanthrope*. L'auteur des *Parents pauvres* n'entendait rien à la grande poésie de Victor Hugo, et, Gozlan nous l'assure, n'admirait les *Burgraves* que par respect humain. M. Renan ne voit rien de beau dans Béranger : il y a tout simplement antipathie de race. On peut donc également considérer comme non avenues les critiques qui surgissent de ce côté.

VI.

D'autres reprochent à Rabelais son manque de méthode, son action flottante, la fréquence de ses digressions, son obscurité. Ces critiques sont fondées ; les admirateurs de Rabelais en conviennent. Cependant quelques-uns sont allés trop loin dans leurs concessions, et ont trop accordé à l'accusation, en plaidant les circonstances atténuantes :

Si l'on s'opiniâtrait, dit M. Nisard¹ à demander à Rabelais le sens général de son livre, on risquerait de ne pas apercevoir le sens des détails, dont chacun a été tour à tour l'unique objet et le seul plan de l'auteur. Ce livre est le fruit de son humeur et non l'œuvre fortement combinée de son jugement.

¹ *Histoire de la littérature française* I, p. 204.

M. Lenient ¹ est également disposé à sacrifier le plan général aux détails :

Plus de vingt ans s'écoulèrent entre la publication du premier et du quatrième livre. Dans cet intervalle, Rabelais va, vient, voyage en tous sens, interrompt et reprend la trame de son poème, intercalant ici un épisode, là un personnage, sans trop s'inquiéter de ce qu'il a écrit la veille ou de ce qu'il écrira le lendemain. L'œuvre n'est pas sortie tout d'un jet de son imagination ; il n'a pas cherché non plus à la fondre dans une harmonieuse unité. Elle s'étend, se complète, se superpose à la fortune du quart d'heure, de l'inspiration et des circonstances. Sa construction ressemble à des édifices de l'âge précédent, où viennent s'ajouter l'un après l'autre un portail, une tour, un pignon, une galerie, etc. Comme artiste, s'il nous est permis d'employer ce mot, Rabelais n'est point encore un disciple de l'architecture mathématique inaugurée par la Renaissance : il a tous les caprices, l'exubérante confusion et la riche prolixité de l'architecture gothique.

C'est fort bien dit et juste à quelques égards, mais seulement pour les deux premiers livres ; à partir du troisième, le désordre n'est plus qu'à la surface, toutes les parties du récit sont solidement ordonnées et rattachées entre elles ; nous aurons occasion de l'établir.

Quant aux obscurités de la pensée, elles sont réelles, mais le reproche passe par-dessus la tête de l'écrivain, c'est aux circonstances qu'il faut s'en prendre. Sa pensée est audacieuse et, s'il l'avait plus clairement exprimée, il aurait probablement payé cette audace de sa vie. Cependant, s'il nous la livre voilée, il a soin de nous en prévenir et la voile n'est pas assez lourde pour que nous ne puissions la soulever. Prenons-en donc notre parti, suivons notre contour

¹ *La satire en France au XVI^e siècle*, p. 80.

par les sentiers quelque peu tortueux qu'il affecte, il sait où il nous conduit, et il a pris soin de répandre assez d'agréments sur la route pour que nous ne nous ennuyions pas en chemin.

VII.

Un des moyens les plus puissants, le plus puissant peut-être que Rabelais ait trouvé pour se faire pardonner ses audaces, ce sont précisément ces plaisanteries plus que risquées, ces nudités, disons le mot, ces obscénités, qu'on lui reproche le plus justement aujourd'hui. Ces plaisanteries étaient un passeport auprès de ses contemporains. Le moyen de voir dans un homme sans cesse occupé de «beuverie» ou d'autre chose analogue, un hérétique, un novateur dangereux! Il rit, se disait-on, il a besoin de rire et de nous faire rire, et si, en passant, il effleure quelque peu l'arche sainte, c'est pure gaité et gaillardise, c'est l'effervescence d'une verve bouffonne, il y n'a pas à s'en occuper.

La preuve que le calcul de Rabelais — s'il y eut calcul de sa part — était complètement juste; la preuve, c'est que ses hardieses furent tolérées, c'est qu'il ne fut ni exilé comme Clément Marot, ni emprisonné comme Anne Dubourg, ni amené à s'éter la vie d'un coup d'épée comme Bonaventure Despériers, qu'il ne monta pas sur le bûcher comme Berquin et Dolst, qu'il vécut non seulement tranquille, mais entouré de l'estime de nobles et puissants personnages, et mourut curé ou à peu près.

Le XVIII^e siècle, du reste, nous offre un fait tout à fait semblable. Les *Lettres persanes* sont criblées d'attaques non déguisées contre la religion, contre la

royauté, contre le gouvernement, et elles ne furent pas inquiétées, tandis que le parlement faisait brûler peu après les *Lettres philosophiques* de Voltaire, beaucoup moins agressives. Montesquieu avait désarmé ses censeurs par les peintures licencieuses qu'il avait insérées dans son livre; tandis que Voltaire était resté sur le terrain de la discussion. Il se le tint pour dit, il abusa plus tard du moyen qui avait réussi à Montesquieu, et il s'en trouva aussi bien.

Les peintures hasardées de Montesquieu, les polissonneries de Voltaire ne sont rien, il est vrai, auprès des crudités que se permet Rabelais, mais il ne faut pas oublier la différence des temps. Le XVI^e siècle était aussi étranger aux raffinements galants du XVIII^e qu'à la délicatesse quelque peu gourmée du nôtre. Ces plaisanteries de Rabelais, si choquantes pour nos oreilles, ne choquaient personne à son époque, puisque un des soutiens de l'église catholique, le cardinal Duperron, appelait *Pantagruel* le *livre* par excellence et refusait d'admettre à sa table quiconque ne l'avait pas lu. A l'église on chantait des messes sur l'air : « Baise-moi, ma mie » et sur d'autres paroles moins convenables encore; les sculptures les moins décentes s'élevaient dans les coins obscurs des églises. Quant à la littérature du temps, il suffit d'y jeter un coup d'œil pour voir que la réserve n'était pas son fort. Que sont les *Cent Nouvelles nouvelles* du roi Louis le onzième, sinon un recueil de contes plus qu'égrillards? Et les écrits de Brantôme? et les comédies du XVI^e siècle, dont il est souvent difficile de raconter le sujet et qui se jouaient en plein théâtre? Et Marguerite de Na-

varre, la « Marguerite des Marguerites », presque une sainte, qui se délassait de ses œuvres de dévotion, du *Miroir de l'âme pécheresse*, et de ses Mystères, en dictant certains contes de son *Heptaméron*, que non seulement aucune dame, mais aucun homme bien élevé ne se hasarderait à raconter aujourd'hui en société.

Et ce n'est pas seulement en France que cela se passait ainsi. Shakespeare se permet quelquefois de singulières licences, même dans ses œuvres sérieuses. Les comédies italiennes de Macchiavel, du cardinal Bibbiena n'étaient pas plus réservées. L'Espagne avait sa *Célestine*, et les chansons populaires de tous les pays, que la tradition nous a conservées, ont partout le même caractère de licence. Rabelais restait donc dans le ton général — en l'exagérant toutefois, comme il exagérait toutes choses.

Les mœurs n'en étaient pas plus mauvaises pour cela. La plupart des chansons, des rondes que l'on chante encore aujourd'hui dans les villages ne brillent pas précisément par la décence. Les jeunes paysannes qui les entendent chanter rougissent peut-être un peu, mais cela n'a pas d'autre conséquence. Les chansons que l'on chante dans les grandes villes sont plus décentes ; les mœurs le sont beaucoup moins. Cette réserve dans les mots est une affaire d'éducation, d'habitude, de milieu. Nos lectrices seraient fort scandalisées si nous leur apprenions ce que permet et ce que défend la *Civilité puérile et honnête* au siècle de François I^{er}.

Rabelais, d'ailleurs, ne comptait pas sur les lectrices ; il n'écrit pas pour les femmes, il les connaît peu.

et ne les estime pas. Une seule femme fait dans son livre une apparition d'un moment, et l'auteur a si bien senti lui-même sa maladresse à la faire agir qu'il s'est gardé d'y revenir. Dans sa pensée, c'est entre hommes que son roman doit être lu et entre hommes du XVI^e siècle.

Disons encore un mot à sa décharge, car c'est son procès que nous instruisons. Les licences de Rabelais ne tiennent pas au fond même du récit; on dirait qu'elles ont été jetées dessus après coup. Le texte en est saupoudré, mais non pénétré.

Sa gravelure est à la surface et non au fond. Ce sont plaisanteries de moine si l'on veut, plaisanteries de médecin surtout, jamais de libertin; son rire est cynique, ses tableaux sont indécents; mais rien n'y sent la volupté ni l'immoralité.

M. Albert Réville ajoute :

Jamais on ne peut surprendre Rabelais en flagrant délit de mauvaise intention. On ne trouve chez lui ni la sensualité insinuante et perfide du *Décameron* ni la gravelure malsaine des *Nouvelles nouvelles*¹.

Sainte-Beuve est du même avis :

La débauche de Rabelais se passait surtout dans son imagination et dans son humeur; c'était une débauche de cabinet, débauche d'un grand savant, plein de sens, et qui, s'en donnait plume en main à gorge déployée².

En effet si Rabelais fait rire, il ne chatouille pas l'imagination. Il y a entre ses licences et celles de quelques-uns de ses imitateurs, la même différence qu'entre les bacchanales de Rubens et les peintures de Boucher. Les personnages de Rubens sont beau-

¹ *Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1872. — ² *Causeries du lundi*, 111, 7 octobre 1858.

coup moins vêtus que ceux de Boucher, mais Boucher est bien autrement indécent que Rubens.

Ajoutons que ces licences de Rabelais n'apparaissent pas au hasard ; elles s'entassent de préférence aux abords de quelque audace qu'il veut faire passer ; il la dérobe, il l'ensevelit sous un débordement de verve licencieuse.

Ceci soit dit, du reste, simplement comme circonstance atténuante. Il est regrettable, il est déplorable pour nous, lecteurs du XIX^e siècle, que Rabelais ait gâté de cette façon un livre où il y a tant de choses profondes et tant d'excellent comique. Ce livre ne saurait être lu tout haut. Sainte-Beuve, qui pourtant avait un faible pour certaines œuvres clandestines, dit lui-même qu'aucune femme ne peut le lire, pas même Ninon.

Les mœurs ont changé. Ces licences qui protégeaient Rabelais auprès de ses contemporains sont précisément ce qui lui nuit auprès de la postérité. Mais, comme nous l'avons dit, rien de plus facile que de le débarrasser de ces excroissances, et nous espérons bien donner une idée complète de son livre sans offenser aucune susceptibilité.

VIII.

L'obscurité dans laquelle Rabelais a cru devoir envelopper ses idées et le moyen employé par lui pour donner le change, lui ont suscité deux sortes d'ennemis, qui lui ont fait beaucoup de mal, dans les meilleures intentions du monde : les imitateurs et les commentateurs.

Les imitateurs, incapables de comprendre ce qu'il y avait d'élevé chez lui, se sont autorisés de son

exemple pour se jeter dans toutes sortes de folies, et le scandale a rejailli sur Rabelais. Nous en dirons quelques mots plus loin.

Quant aux commentateurs, la plupart se sont occupés, non à éclaircir la pensée de l'auteur — elle en avait souvent besoin, — mais à la déguiser ; chacun l'a tiré de son côté, et ils ont si bien fait pour embrouiller les choses, qu'un des derniers éditeurs, M. Marty-Laveaux, a pu dire sans trop d'exagération, que « souvent pour éclaircir le texte, on n'a qu'à supprimer les notes. »

Il est des commentateurs qui ne voient que les polissonneries ; ils les cherchent partout, ils s'attachent à les faire ressortir et en découvrent souvent auxquelles l'auteur n'a évidemment pas songé. Pour ceux-là Rabelais est exclusivement un gouaillieur, et ils ferment les yeux sur les parties sérieuses de l'œuvre.

Puis viennent les commentateurs protestants. Rabelais, comme nous le verrons, tourne le dos au calvinisme. S'il attaque les vices du clergé, il ne s'en prend nulle part à la doctrine de l'église catholique. On n'a pas moins trouvé moyen d'en faire un des apôtres de la réforme.

Rabelais a pris soin lui-même de nous prémunir contre les interprétations historiques. On s'est obstiné néanmoins à chercher dans cette voie. On s'est appuyé surtout sur quelques paroles d'un historien contemporain. Jacques de Thou, dans ses *Mémoires* latins, nous dit que Rabelais « composa un écrit très ingénieux, dans lequel il mit sur la scène, sous des noms supposés, tous les ordres de la vie et les présenta au peuple en moquerie ». Ces paroles indiquent assez nettement cependant qu'il s'agit d'une

critique générale et non d'une satire individuelle; mais on n'a pas voulu les entendre dans ce sens; pendant plusieurs siècles, on a répété que Rabelais avait renfermé toute l'histoire de son temps dans son « roman allégorique » et l'on s'est pris à étudier *Gargantua* et *Pantagruel* pour y trouver la chronique du siècle, comme on cherche la chronique scandaleuse de la cour de Louis XIV dans l'*Histoire amoureuse des Gaules*, de Bussy-Rabutin, ou les intrigues de la cour de Louis XV, dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de Perse*.

IX.

Les premières tentatives de ce genre remontent au temps même de Rabelais. Son roman était à peine imprimé qu'il en courait déjà une clé. A en croire ces premiers annotateurs, il faudrait voir dans le père de Gargantua, Grandgousier, le roi Louis XII; Gargamelle, sa femme, serait Marie d'Angleterre, dont l'alliance tardive fut fatale au vieux roi; Gargantua serait François I^{er}, à qui l'on fait beaucoup d'honneur; le sage et mystique Pantagruel ne serait autre que Henri II, à qui l'on fait plus d'honneur encore; enfin Panurge serait, suivant les uns, le cardinal d'Amboise, ou, suivant d'autres, le cardinal de Lorraine, et cette fois l'attribution est peu flatteuse pour ces princes de l'Eglise; quant au moine batailleur et jureur, Jean des Entommeures, il faudrait voir en lui, selon qu'on est protestant ou catholique, le cardinal de Lorraine ou Luther.

D'après une autre clé, d'origine anglaise, celle-ci, les personnages de Rabelais devraient être cherchés dans la petite cour de Navarre. Grandgousier serait

Jean d'Albret; Gargantua, Henry d'Albret, fils du précédent et mari de Marguerite de Valois, auteur de de l'*Heptaméron*; Pantagruel serait Antoine de Vendôme; quant à Jean des Entommeures, ce serait ce même cardinal Odet de Châtillon à qui Rabelais dédia son quatrième livre; Panurge serait Jean de Montluc, évêque de Valence, etc.

Même divergence pour les personnages secondaires. Suivant les uns, Picrochole, c'est Charles VIII partant pour cette expédition d'Italie qui commença si bien et finit si mal. Pour d'autres, c'est Ferdinand d'Aragon arrachant la Navarre à Jean d'Albret, — à moins que ce ne soit l'empereur Charles-Quint rêvant la monarchie universelle, puis échouant tristement à Alger, en Provence, à Metz, — ou bien Maximilien Sforza, qui fut vaincu par François I^{er} et rudement traité par son vainqueur. En fait de conquérants ambitieux trompés dans leurs espérances, la liste est longue à toutes les époques et l'on n'a que l'embarras du choix.

Bernier, Le Motteux, Le Duchat, Marsy, ont chacun leur système d'interprétation. La palme en ce genre revient toutefois aux auteurs de l'édition *variorum* en 9 volumes in-8°. Ceux-là ont poussé le système des interprétations jusqu'aux limites de l'absurde. M. Lenient appelle leur commentaire «une véritable hallucination.»

La divergence des interprétations suffirait à prouver que ces annotateurs se sont lancés sur une fausse piste. Mais pour s'y lancer, pour chercher des personnages véritables et individuels sous les héros de Rabelais, il faut s'être fait une idée tout à fait erronée de l'écrivain lui-même. Comment admettre

qu'une œuvre aussi franche, aussi joviale, aussi naturelle, soit le résultat d'une laborieuse combinaison de faits historiques transformés et dénaturés? Que Bonaventure Despériers, que d'Aubigné aient fabriqué des machines de ce genre, on le sent à la gêne de leur style, on le conçoit d'après la nature de leurs préoccupations : l'un entreprend de railler non une religion, mais toutes les religions; l'autre s'en prend aux gentilshommes catholiques, qu'il poursuit de sa haine de sectaire. Mais Rabelais a des préoccupations bien autrement étendues; ce n'est pas aux individus qu'il entend s'attaquer, c'est à la société tout entière, à ses idées, à ses habitudes, à ses préoccupations. Il voit les choses dans leur ensemble, il généralise et systématise ses observations. Il ne se contente pas de l'observation extérieure, il va chercher au fond des âmes les motifs qui les font agir. Ses caricatures nous font rire, mais elles nous font encore plus réfléchir, parce qu'elles s'appliquent non pas à un travers passager, mais à un vice de cœur ou de l'esprit. Rabelais est un moraliste, un philosophe; c'est le rabaisser singulièrement de ne voir en lui qu'un simple écrivain satirique.

Ce n'est pas à dire cependant que, dans les petits détails, il ne fasse quelquefois de la satire. Son livre, au contraire, est rempli d'allusions malicieuses aux faits contemporains, mais ces allusions ne sont que d'un moment, ceux de ses personnages auxquels on peut attacher des noms : la grand jument, Bringuenarilles, Rominagrobis, Rondibilis, ne font que passer dans l'action. Les personnages principaux ne sont pas des portraits, ce sont des types; l'analyse de l'ouvrage en fournira la preuve.

I

Si Rabelais a été victime de ses commentateurs, il n'a pas été moins maltraité par ses illustrateurs.

Au premier abord, il semble qu'il est en ne peut plus aisé, avec de l'imagination et un coup de ciseau, que d'illustrer un récit aussi fantastique, que celui de Rabelais. Il n'en est rien. Une première difficulté vient de l'insouciance, de l'élasticité des personnages. Gargantua et Pantagruel changent sans cesse de dimensions. Ici Pantagruel coupe de sa langue toute une armée, il y a des villes et des forêts dans sa bouche; mais, à la page précédente, il argumentait contre tout venant dans les salles de la Sorbonne. Dans un des chapitres, Gargantua est un géant bête qui mange des pèlerins pêle-mêle avec des feuilles de laitue; quelques pages plus loin, le géant est devenu un simple mortel, qui a la raison d'un sage et la taille d'un homme ordinaire. Le dessin est impuissant à faire comprendre ces changements perpétuels. Une fois qu'un personnage s'est montré à nous sous la forme d'un géant, il faut bien lui laisser cette stature jusqu'à la fin. L'imagination du lecteur se prête, sans trop de peine, aux transformations, la représentation plastique s'y refuse, — ou du moins aucun illustrateur jusqu'ici n'a tenté de résoudre le problème.

Les géants ne sont pas les seuls personnages difficiles à figurer, dans l'œuvre de Rabelais. Passe encore pour frère Jean; mais Panurgo, comment le représentera-t-on? Il est savant, adroit, éloquent, mais en même temps, il est poltron, il est cruel; comment faire sentir en un seul personnage ces carac-

tères qui semblent contradictoires? Personne n'y est encore arrivé.

M. Gustave Doré fait de Panurge une sorte de Jocrisse, c'est un contresens complet — et cependant il est des scènes où Panurge joue le rôle de Jocrisse. G. Doré a illustré deux fois Rabelais, en 1854, à une époque où il était encore peu connu — et en 1874, dans une édition de luxe. Ses dessins sont faits avec une grande *maestria*: il excelle à rendre les foules, les fêtes populaires; son crayon se délecte heureusement dans les créations fantastiques. Mais a-t-il interprété Rabelais? Nous n'hésitons pas à dire: non. Il nous a donné une œuvre d'art excessivement curieuse, lâchée quelquefois, de grande valeur cependant; mais, sauf quelques exceptions, ce n'est pas un commentaire de Rabelais, c'est un ouvrage à côté, qui, loin d'éclaircir le texte, empêche de le comprendre. Ses illustrations rendent bien une face du caractère de Rabelais, la bouffonnerie élevée à la hauteur de l'épopée; mais la pensée, la philosophie de l'œuvre, où est-elle?

XI.

Et cependant, chez Rabelais, quel que soit le mérite du bouffon, le penseur est encore au-dessus. Penseur et bouffon! au premier abord ces qualités semblent s'exclure. On a peine à se figurer sous des traits graves et sérieux l'écrivain qui se présente à nous la plaisanterie à la bouche. On est disposé à juger des hommes, des artistes, des écrivains surtout, par le caractère de leurs œuvres. De même qu'on se représente Dante sous la figure de ce personnage grave et sombre que les enfants se montraient en

étaient : Voilà celui qui revient de l'enfer—de même on se figure volontiers Rabelais. la face épanouie et riant à belles dents, comme nous le représentent certains portraits de fantaisie.

C'est là un préjugé, et un préjugé dont Rabelais a été tout particulièrement victime. Si l'on interroge l'histoire, on verra que les plus grands railleurs étaient généralement graves. Prenons les plus éminents : Aristophane, Lucien, Cervantès, Molière, Swift, Courier, Béranger et même Voltaire. Pas un ne fut un bouffon ou un viveur, tous furent sérieux et dignes. D'Aristophane, nous savons peu de chose ; nous savons cependant que c'était un personnage grave et bien posé. Quant à Lucien, ce n'était pas un bouffon ; c'était un rhéteur, un conférencier, comme on dirait aujourd'hui, de mœurs réglées et économes. Parti pauvre de son pays, il amassa par son travail une petite fortune, qu'il retourna partager avec les siens. Dans l'autobiographie qu'il nous a laissée, rien qui ressemble à l'existence d'un viveur, d'un joyeux compagnon, et cela est d'autant plus notable que, de son temps, on se livrait avec une fureur égale au plaisir effréné et au mysticisme ; il se tint à égale distance de ces deux tendances, il fut un travailleur laborieux en même temps qu'un railleur impitoyable des idées de son siècle.

Tout le monde connaît la biographie du pauvre Cervantès, tour à tour soldat, esclave à Alger, occupé à de misérables fonctions, toujours à court d'argent et soutenu dans sa misère par sa sœur, qui était couturière et raccommodait les vêtements des gentilhommes ; les quelques lettres qu'on a de lui nous le représentent toujours triste et besogneux, et

pendant, quelle verve! quelle gaité! quelle série de générations a déridées ce mélancolique personnage!

Les ouvrages de Swift sont gais aussi. Nous nous sommes tous amusés de ses géants et de ses nains, des savants abstraits de son Ile volante et même de ses affreux Yayous; sa plaisanterie est amère sans doute, mais elle fait rire; or, on sait que le doyen Swift était un homme atrabilaire, insociable la plupart du temps, au point qu'il a fait mourir de chagrin les deux femmes qui l'ont aimé.

Et Molière, notre grand rieur, le créateur non seulement du *Misanthrope* et de *Tartuffe*, mais du *Médecin malgré lui*, de *Pourceaugnac*, du *Malade imaginaire*, et de tant d'autres folies qui provoquent nos rires, de père en fils depuis près de trois siècles, Molière, dans la vie privée était-il bouffon? était-il même gai? Non, il était silencieux; c'était le «Contemplateur», il n'était guère joyeux que la plume, à la main.

Et Paul-Louis Courier, voilà un railleur infatigable! si ses épigrammes emportent le morceau, elles n'en sont pas moins d'une gaité communicative. Elles sont très travaillées, mais comme elles tombent juste! comme il sait déridier même les juges qui le condamnent! Eh bien, lisez sa vie, sa correspondance; vous le verrez quintoux, tracassier, insupportable à son entourage, si bien qu'il fut tué par son garde-chasse à la suite d'une querelle.

Béranger n'a pas le même défaut, il est bon, bienveillant, aimant, serviable à tous; mais est-il gai? Au contraire, il est sérieux et mélancolique. Et cependant il est telle de ses chansons qu'il est impos-

sible d'entendre pour la dixième fois sans pris de son rire.

Et Voltaire le ricaneur ? Est-ce qu'il riait beaucoup, est-ce qu'il menait joyeuse vie quand il jetait à travers l'Europe tant de pamphlets étincelants ? Non, il travaillait ; à Ferney, il restait dans son cabinet toute la journée et n'en sortait que pour dîner, et souvent encore il retournait travailler après. Et Pascal ? n'oublions pas que le grave auteur des *Pensées* est aussi l'écrivain des *Provinciales*.

Tous ces railleurs enfin qui ont sondé la nature humaine, qui ont été à la fois profonds et rieurs, interrogez l'histoire sur leur compte, la réponse est uniforme : tous étaient graves et sérieux.

Il y a, parmi les écrivains, d'autres railleurs qui ont mené joyeuse vie, mais ceux-là ne sont qu'un second rang. Aucun viveur n'a atteint le grand comique. Il y a en Italie Folengo, sur lequel nous aurons occasion de revenir. En France, nous avons Rognard, pour ne prendre que le plus éminent ; celui-là fut sinon un farceur, au moins un homme de bonne chère, un ami de la table et des plaisirs — raffiné du reste, c'était le ton du moment, Rognard est d'une gaieté communicative. Quelle différence pourtant, pour l'effet produit, entre les plaisanteries de l'auteur joyeux du *Légataire* et celles du mélancolique Molière ! La plaisanterie de Rognard est toute à la surface, elle fait rire et on l'oublie ; celle de Molière fait rire et fait penser.

Quand il s'agit de bouffonneries, comment oublier Paul Scarron qui passa la moitié de son existence à en débiter ? Celui-là aurait été un viveur s'il

l'avait pu, il avait même commencé par là, lorsqu'un accident, lorsque les suites d'une polissonnerie de jeunesse, l'arrêtèrent au début de sa joyeuse carrière, et le clouèrent sur un fauteuil de douleur; il s'imposa pour mission de faire rire les autres; mais quelle plaisanterie que la sienne! une plaisanterie toute superficielle, aussi vide que celle de Folengo, une vraie plaisanterie de viveur.

Parmi nos chansonniers, il en est un qui a joui d'une immense réputation, c'est Désaugiers; lisez les journaux de son temps, c'était la gâté incarnée, le premier des rieurs. C'était un viveur, un buveur qui s'enivrait, tandis que Béranger restait sobre en chantant le vin. Eh bien, essayez de lire aujourd'hui les chansons du buveur jovial; à part un petit nombre de couplets, comme tout cela est vieilli, fripé, fade!

Quelle est entre ces deux genres de gâté celle de Rabelais? Est-ce la gâté boursofflée de Désaugiers? la gâté grimacière de Scarron, la gâté mousseuse de Régnaud? Non, la plaisanterie de Rabelais est aussi gaie que celle de Régnaud, mais elle est aussi profonde, plus profonde même que celle de Molière; elle est aussi malicieuse que celle de Paul-Louis, aussi pénétrante et dissolvante que celle de Voltaire et de Béranger, mais avec un accent de bonhomie malicieuse que n'a jamais le patriarche de Ferney et que l'auteur du Dieu des bonnes gens ne montre qu'exceptionnellement.

Ces rapprochements suffiraient *a priori* pour nous porter à rejeter la légende vulgaire qui s'est faite autour du nom de Rabelais, lors même que les témoignages contemporains ne nous montreraient pas

en lui un personnage à la fois sérieux et gai, un contemplateur indulgent, plus encore qu'un acteur dans le drame de la folie humaine. Et c'est bien ainsi que les documents authentiques vont le faire apparaître devant nous.

XII.

Pour bien comprendre l'homme que nous allons étudier et le livre que nous allons analyser, il n'est pas hors de propos de jeter un coup d'œil rapide, bien rapide — pour ne pas répéter ce que tout le monde sait, — sur le siècle où vécut et écrivit Rabelais.

Son premier livre date de l'époque où François I^{er}, revenu de sa captivité en Espagne, fonda à Paris, malgré la Sorbonne, l'enseignement de l'hébreu et du grec, — à l'époque où, dans la lutte engagée entre les humanistes et les obscurantistes, les humanistes prennent décidément le dessus.

Le moyen âge a fini son évolution, la société féodale est morte; les seigneurs ont reconnu la suprématie royale; les communes qui s'étaient créées en face du pouvoir ont aussi abdicqué au profit de la royauté; — en attendant qu'elles se posent en face d'elle, en assemblée unitaire des Etats-Généraux, en assemblée nationale. L'horizon de la patrie s'élargit; au lieu de se confiner dans un canton, dans une province, la patrie devient la France. Il en est de même dans le domaine intellectuel : la science, l'art, tout va se faire national et même cosmopolite.

La littérature féodale avait aussi achevé son évolution. La stérilité littéraire du XV^e siècle avait fait

reporter les yeux au-delà ; on s'était repris d'un bel amour pour les romans chevaleresques, que l'on traduisait en prose. Mais la société que peignaient ces poèmes n'en était pas moins morte, aussi complètement que la Grèce reproduite dans les poèmes homériques était morte au temps de Périclès. La France s'amusaît du tableau de son passé, comme s'il se fût agi d'une terre et d'une civilisation lointaines.

Le moyen âge religieux avait aussi dit son dernier mot. La philosophie scolastique régnait encore, mais elle agonisait, vigoureusement attaquée au sein même de l'Université. Une science nouvelle allait apparaître, fondée non plus sur des raisonnements subtils, mais sur des faits et sur l'expérience. Les cloîtres avaient cessé aussi d'être un lieu d'asile pour les âmes contemplatives et amies de la science. Quand la guerre renaissait sans cesse entre petits seigneurs, quand il n'y avait de sécurité nulle part, ceux qui ne se sentaient pas de goût pour la bataille ou l'activité physique, les âmes affamées d'études intellectuelles avaient été heureux de trouver un refuge dans les monastères. Le dégoût des agitations stériles de la vie s'était formulé dans un livre, testament de l'âge expirant, c'était l'*Imitation de Jésus-Christ*. « Le monde n'a rien à nous donner, disait le petit livre, ignorons le monde, plongeons-nous dans la contemplation, entretenons-nous avec le Sauveur ; il nous rendra la force et l'espérance que nous avons vainement cherchées ailleurs. »

C'était du désespoir, l'appel à une mort volontaire et anticipée ; mais ce cri n'était plus entendu que de quelques-uns, la masse de la nation avait soif de

vivre; une réaction, sourde encore, mais violente, mais irrésistible, se produisait contre l'ascétisme et la vie, désormais improductive, du cloître.

Comment en eût-il été autrement? Deux, trois mondes nouveaux venaient de surgir aux regards, et appelaient tous les esprits à l'activité.

Le monde physique d'abord; le tour de l'Afrique fait par Vasco de Gama avait montré la route des Indes, l'Amérique découverte par Christophe Colomb, le voyage de Magellan autour du monde avaient doublé, triplé l'étendue physique du domaine où l'homme peut exercer sa puissance.

À côté du monde physique agrandi, avait apparu un monde tout intellectuel: le monde antique, le monde gréco-romain, que le christianisme avait voué au mépris et fait oublier. Les livres grecs et latins que l'on tirait de toutes parts de la poussière où ils étaient demeurés enfouis, faisaient revivre deux grandes civilisations, embellies par l'art, par la poésie, par l'éloignement. C'était une véritable révélation; il semblait, en lisant ces livres antiques, — qu'on n'avait plus besoin d'aller chercher, qui, grâce à l'invention de l'imprimerie, venaient vous trouver et causer familièrement avec vous, — il semblait aux yeux ravis qu'un épais rideau de brouillard se dissipait tout à coup et laissait surgir devant les yeux de l'intelligence tout un monde merveilleux à peine entrevu jusque-là, un monde qui n'était plus une fantaisie comme la féerie, mais une vivante et enchantée réalité.

Ce n'était pas seulement une civilisation qui apparaissait, c'était un art nouveau. L'architecture du moyen âge avait sa beauté; les cathédrales gothi-

ques avec leurs tours élancées, leurs dentelles de pierre, leurs statues amaigries où tout était sacrifié à l'expression ascétique, tout cela avait sa majesté mystérieuse; les châteaux, avec leur luxe de tours et de tourelles, s'harmoniaient bien avec l'âpreté des rochers sur lesquels on les avait construits, et dessinaient fièrement leur profil dans le ciel; mais c'était l'art d'une société éteinte, morte après la guerre de cent ans; l'art ogival, c'était l'*Imitation* traduite en pierres, le renoncement à la vie terrestre et l'élan vers le ciel; l'art antique montrait un idéal opposé; l'art gothique sacrifiait le corps visible à l'âme invisible; dans l'art grec, c'est le corps qui est la préoccupation principale, mais le corps idéalisé; aux formes longues et aiguës de l'art gothique, il opposait les formes arrondies et vigoureuses, et remplaçait la pyramide par la sphère. Les artistes italiens furent les premiers initiés; ils s'inspirèrent de l'art antique sans le copier, et, du premier bond, ils arrivèrent à marier à l'expression que cherchait le moyen âge, la beauté des formes que la Grèce avait presque uniquement adorées.

Les guerres d'Italie, si folles, si malheureuses, si stériles, au point de vue politique, eurent pour la France une compensation; elles lui révélèrent à la fois l'art antique et l'art italien. François I^{er} rapporta de l'Italie des tableaux et emmena des artistes en même temps qu'il emmenait des hellénistes. Aux uns, on donna le Collège de France pour y enseigner le grec et l'hébreu; aux autres les châteaux de Chambord et de Fontainebleau à construire et à décorer.

Les esprits émerveillés voyaient donc le monde

s'élargir à la fois dans tous les sens, dans l'espace par les découvertes de la géographie, — dans le temps par la découverte de l'antiquité — dans le domaine de la science par les découvertes astronomiques de Galilée et de Copernic, par les découvertes physiologiques que permettait la dissection humaine désormais autorisée; — dans le domaine de l'esthétique par un art nouveau réalisé sous la main des artistes de l'Italie; — dans le domaine de la pensée, par la philosophie nouvelle qui poignait à l'horizon.

Il y eut à ce premier moment dans les intelligences une joie exubérante, une sorte d'éblouissement et d'ivresse, qui resplendit dans les œuvres de la première heure et leur donne cette puissance, cette plénitude de vie qui nous étonne et nous ravit.



XIII.

Si cette joie fut passagère, si cette ivresse ne dura qu'un moment, la faute en est aux querelles religieuses, la faute en est surtout à l'église et à la papauté. Si à ce moment, l'église avait eu la force de faire sa réforme elle-même; si, tout en conservant ses dogmes, elle eût élagué de la discipline ce qui était devenu caduc, ce qui avait dégénéré de l'institution primitive, — que de larmes, que de sang, que de luttes stériles eussent été épargnés au monde! Mais les chefs de l'église fermèrent les yeux pour ne pas voir; éblouis par les splendeurs de la Renaissance, à demi-païens ou incrédules eux-mêmes, ils prirent les demandes de réforme pour l'effet d'une effervescence qui se calmerait bientôt; ils ne voulurent pas comprendre la justesse de réclamations, modérées dans le

principe ; la résistance obstinée augmenta les exigences ; l'Europe occidentale se partagea alors en deux sectes rivales ; l'Europe germanique se posa en face de l'Europe celto-latine ; on se battit d'abord, puis il y eut rupture violente. Le sentiment d'épanouissement et de joie qui caractérisait la Renaissance fit place à quelque chose de sombre, d'inquiet, de farouche, à une intolérance fanatique, égale des deux parts. A Paris on dressait un bûcher pour Dolet, on en dressait un pour Servet à Genève — et cette lutte qui ensanglanta la fin du XVI^e siècle, dure encore dans les esprits, si elle se traduit moins violemment dans les actes.

Sous cette influence, l'art, la littérature vont se taire au nord et au sud.

En Italie, l'architecture qui a élevé St-Pierre de Rome, les églises et les palais de la Renaissance, va tomber en décadence ; la peinture, si noble avec Raphaël, si gracieuse avec Corrège, si puissante par son coloris avec Titien, va s'affadir et se perdre dans l'imitation. Les grands peintres de Rome, de Florence, de Venise, seront remplacés par les doctes artistes de l'école de Bologne, et ceux-ci n'auront pas de successeurs. De l'Arioste, la grâce incarnée et ravissante, nous passons au Tasse, l'imitation noble encore, mais craintive, pour descendre à la préciosité de Marini.

En Espagne, même décadence, un peu plus lente, mais aussi plus complète. L'Espagne est un moment à la tête des nations, non seulement par ses possessions immenses, mais par ses peintres et par ses poètes. Cervantès a des prédécesseurs, mais après Lope de Véga et Caldéron, une littérature qui s'é-

nerve et s'affaiblit; puis plus rien, le silence absolu. Velasquez et Murillo brillent au premier rang parmi les peintres, mais après eux, la nuit et la mort. Camoens a aussi des prédécesseurs en Portugal, il n'a pas de successeurs. La réaction qui suit la Réforme tue le génie chez les peuples purement catholiques.

Le même effet se produit chez les protestants purs, chez les promoteurs de la Réforme. Pendant deux siècles, de 1550 à 1750, la littérature de l'Allemagne s'arrête et son art se tait. Il ne reste de vie que chez les peuples qui ne sont ni complètement latins ni complètement germaniques : l'Angleterre, les Pays-Bas, la France. La production littéraire et artistique continue à briller dans ces trois pays, mais, en général, elle est moins vive, moins joyeuse; elle n'a plus cette gaité de l'enfant malicieux et naïf, qui s'épanouit chez Erasme, chez Spenser, chez Rabelais. Quand on rit, on a l'air de regarder si l'agent de police n'est pas là derrière vous, prêt à vous prendre au collet.

XIV.

Rabelais appartient à la première époque par son éducation, mais il a écrit au commencement de la seconde. Il a de la Renaissance la gaité exubérante, la joie de se sentir vivre. Le siècle a rompu les chaînes de l'ascétisme; il est libre, il est ivre de sa liberté, il gambade, il babille, il s'élançe à travers le monde de la morale, de la politique, de la science; il rit, il raille, il fait des coq-à-l'âne, des calembours, il s'en donne à cœur joie, et bat en brèche de son rire moqueur les austérités du moyen âge, la passion militaire, la paresse, l'ignorance, le faux-

savoir, la mauvaise éducation qui fausse les intelligences, la justice qui n'est pas juste et se vend aux puissants; les épigrammes pleuvent, mais elles ont un but unique, un même vent les pousse; elles ont l'air de tomber au hasard, aucune ne s'égare en chemin.

Seulement la réaction a commencé. On brûle ceux qui sont suspects d'hérésie, et il faut mettre une sourdine à l'instrument. A mesure qu'il avance, Rabelais est plus audacieux pour le fond, mais il a quelque peu perdu de sa gaité. Il rit toujours, mais il gambade moins. A mesure que le but s'accuse davantage, sa verve est moins folle et moins exubérante. Mais si la folie y perd quelque peu, la philosophie y gagne: il y a plus que compensation.

XV.

On a remarqué depuis longtemps que les diverses régions de la France ont leur spécialité pour les caractères humains comme pour les produits du sol. La vallée du Rhône, par exemple, produit des orateurs: Fléchier, Massillon, Maury, Mirabeau, Guizot, Thiers, etc. La Bretagne a des philosophes, des hommes préoccupés des questions religieuses, Abélard, Descartes, Châteaubriand, Lamennais, Renan, pour ne nommer que les plus éminents; les provinces de l'Est produisent surtout des militaires; mais la Normandie, Paris, la Touraine ont la spécialité des railleurs: Molière, Régnard, Voltaire, Béranger sont de Paris ou des environs. Rabelais était du pays de Scarron, de Paul-Louis Courier et d'Honoré de Balzac, gais railleurs comme lui; il se rattachait à cette classe d'esprits qu'on a coutume d'appeler de race gauloise.

XVI.

Qu'on nous permette d'ouvrir ici une parenthèse à propos de ce mot «gaulois» que nous venons d'employer; si les digressions sont permises, c'est dans un livre consacré à Rabelais. On rattache généralement ce mot à la race des Gaulois qui forme encore le noyau de la population de la France, bien que nombre d'autres peuples soient venus se superposer à elle, — et l'on est porté à voir dans cette disposition d'esprit un signe de race. Il y a ici une confusion évidente. Nous ne savons que très vaguement ce qu'étaient les Gaulois d'autrefois, mais nous savons très bien ce que sont les Gaulois d'aujourd'hui. Il est un coin de la terre française où la race des Gaulois s'est conservée à peu près pure, et où l'on parle encore leur langue, morte depuis dix-huit cents ans dans le reste de la France, c'est la Bretagne bretonnante. Or les Bretons n'ont rien de cette tendance grivoise si marquée chez leurs voisins les Normands; ils sont généralement graves et mystiques; leurs poésies, leurs légendes, leurs préoccupations ont d'ordinaire quelque chose de triste et de mystérieux; les écrivains qui viennent de là sont presque tous antipathiques aux plaisanteries que l'on qualifie de gauloises, ils ne les comprennent pas. Le mot «gaulois» dans le sens de grivois, de malicieux, ne saurait venir de là. Gaulois dans ce sens se disait encore gallois au XVI^e siècle; Panurge donnait «à repaistre à bons compagnons et bonnes et jeunes galloises», dit Rabelais lui-même, — et ce mot a évidemment pour racine la syllabe *gal* que nous retrouvons dans *gala*, *régal*, *galette*, *galant*, *galan-*

terie, se rigoler, etc. Littré, dans son Dictionnaire, ne fait aucune mention de cette différence d'acception. Diez rattache cette racine *gal* au vieux haut-allemand *geil*, dont le sens est analogue. Ch. Nodier (*Vaux de Vire* d'Olivier Basselin, éd. de 1858) cherche à rapprocher cette famille de **vocables** du mot *gallus*, qui signifie coq. Ce rapprochement nous semble très forcé ; on peut trouver au coq les allures d'un fat et d'un fanfaron, mais il n'y a en lui rien de jovial¹. Ce qui ne saurait être douteux, c'est que le mot *gaulois* a deux racines, de même que le verbe *louer*, qui signifie : faire l'éloge, quand il vient de *laudare*, et donner ou prendre en location, quand il vient de *locare*. Comme il y a dans le langage confusion constante entre les deux sens de notre adjectif, on nous excusera sans doute d'avoir jeté cette remarque en passant. Revenons à Rabelais.

¹ On peut aussi consulter sur cette question *Olivier Basselin et les compagnons du Vau de Vire*, par Armand Gasté. Caen, 1866.

CHAPITRE II.

BIOGRAPHIE ET ŒUVRES DIVERSES.

SOMMAIRE. — 1. En quelle année naquit Rabelais. — 2. Ses parents, sa maison, vers de Jacques de Thou, sa mère. — 3. Il reçoit les ordres dans un couvent de Franciscains. — 4. Sa passion pour l'étude. — 5. La république des lettres. Préventions contre le grec. — 6. Haine des ignorants contre les savants. — 7. Perquisition chez Rabelais et ses amis. — 8. Il quitte le couvent de Fontenay. Légendes à ce sujet. — 9. Il demeure chez l'évêque de Mailleais. Echange de vers entre lui et Jean Bouchet. — 10. Rabelais étudie la botanique. Les frères du Bellay. — 11. Séjour de Rabelais dans leurs domaines. — 12. Vers que lui adresse Clément Marot. — 13. Rabelais curé et médecin malgré lui. — 14. Rabelais à la Faculté de Montpellier. — 15. Il professe la médecine. *La femme muette*. — 16. Son voyage aux îles d'Hyères? — 17. Le *serum*, Rabelais chez le chancelier Duprat? — 18. La robe de Rabelais. Ses premières publications. — 19. Rabelais à Lyon, éditeur et médecin. — 20. Lettre de Rabelais à un inconnu. Il publie deux pièces apocryphes, qu'il croit authentiques. — 21. Les ouvrages à la mode au XVI^e siècle. — 22. Rabelais parodie les romans chevaleresques. — 23. Les almanachs de Rabelais. — 24. La *Pantagrueline prognostification*. — 25. Le divorce de Henri VIII. Rabelais accompagne à Rome le cardinal J. du Bellay. — 26. Légende sur ce premier séjour à Rome. — 27. Rabelais devient père.

I.

François Rabelais naquit à Chinon, ville située sur les bords de la Vienne, non loin de l'endroit où elle se jette dans la Loire, en pleine Touraine ; mais à quelle époque ? C'est ici que commencent les incertitudes. On indique 1483, l'an de la mort de Louis XI ; c'est la date consacrée, mais il est difficile de la

concilier avec certains actes de la vie de Rabelais qui ont l'air d'être en retard d'une dizaine d'années. MM. Paul Lacroix et Rathery d'accord sur ce point — par exception — sont d'avis que les faits s'expliqueraient mieux si l'on supposait Rabelais né cinq ou six ans seulement avant le XVI^e siècle, en 1495 par exemple. Leur principale raison est que c'est à 28 ans seulement que Rabelais aurait été ordonné prêtre, qu'il aurait eu 47 ans lorsqu'il se présenta à la Faculté de médecine de Montpellier pour subir son examen, 49 ou 50 ans lorsqu'il composa la *Chronique gargantuine*, si cet ouvrage est de lui, et le premier livre de *Pantagruel*, — environ 70 ans lorsqu'il écrivit son dernier livre, et qu'enfin il y a dans la vie de Rabelais un long espace de temps dont on ne s'explique pas l'emploi.

Ces raisons ont une certaine valeur ; cependant ce ne sont que des conjectures et, en attendant quelque indication plus précise, nous ne voyons aucune impossibilité à la date vulgaire. Rabelais était fort érudit, il connaissait la plus grande partie de ce qu'on avait écrit, et il avait beaucoup observé par lui-même, surtout dans les sciences naturelles. Or, à cette époque, l'instruction ne s'acquiert pas sans beaucoup de peine. Les procédés d'enseignement étaient très compliqués ; on ne possédait que très peu de bonnes traductions, nombre de livres importants n'étaient pas encore imprimés, il fallait les lire sur des manuscrits souvent incorrects et qu'on ne se procurait qu'avec difficulté, il fallait enfin travailler prodigieusement pour arriver à des connaissances aujourd'hui facilement accessibles. Rabelais n'avait pu acquérir le savoir dont ses livres nous offrent la preuve sans

un temps considérable, d'autant plus que le travail encyclopédique auquel il se livrait avait été entrepris sans plan arrêté, sans but, et par amour désintéressé de la science. Ces études ont très bien pu remplir les longues années passées par Rabelais dans le cloître et sur lesquelles nous avons si peu de renseignements. S'il a commencé tard à étudier régulièrement la médecine, s'il a commencé tard à écrire, c'est que la vocation médicale, c'est que l'idée de se faire auteur furent chez lui le produit des circonstances et non l'exécution d'un plan préconçu. Quant à la verve qu'il aurait conservée en vieillissant, elle n'a rien qui puisse nous étonner. J.-J. Rousseau, Bernardin de St-Pierre ont écrit tard et n'en ont pas été moins entraînants et moins colorés dans leur style. Guizot, à 87 ans, avait-il rien perdu de l'autorité magistrale de sa parole ? La verve, la vivacité, l'ardeur juvénile de Michelet n'a-t-elle pas été en augmentant jusqu'au jour de sa mort ? La date de 1498 serait très acceptable sans doute si nous en étions réduits aux conjectures, mais celle de 1483 n'est nullement incompatible avec les faits, et elle a l'avantage de nous avoir été conservée par la tradition. Dans ce cas, Luther, né en 1484, aurait été d'un an plus jeune que l'auteur de *Gargantua*.

II.

Le père de Rabelais était-il apothicaire ? était-il cabaretier ? Cumulait-il les deux professions ? Tenait-il lui-même ce cabaret de la Lamprois qui reparait si souvent dans *Pantagruel* ? Rien de tout cela n'est bien établi. Ce qui est certain, c'est que Thomas Rabelais était père de cinq enfants, dont le plus

jeune était François et qu'il possédait, non loin de Chinon une maison, la Devinière, et, tout auprès, un clos de vigne où l'on récoltait un vin pineau fort vanté par son fils. Un de ses commentateurs, Le Duchat, a accompagné son édition du dessin de la Devinière et de la maison de Rabelais, telles qu'elles existaient encore vers 1711. Ce qui n'est pas moins certain, c'est que la maison de Thomas Rabelais devint une auberge vers la fin du XVI^e siècle ; le fait est attesté par Jacques de Thou, qui au livre VI des *Commentaires* de sa vie raconte qu'en allant visiter la demeure studieuse de l'écrivain ainsi transformée, il improvisa des vers latins dans lesquels il nous montre l'auteur de *Gargantua* s'applaudissant dans l'autre monde de cette nouvelle destination de son domaine. C'est Rabelais qui parle :

... Per risum atque jocos homini data vita fruenda...

Inter amarescit seria felle magis.

Et nunc, ne placidos lædant quoque seria manes,

Cavit Echionii provida cura Dei;

Nam quæ a patre domus fuerat Chinone relicta,

Qua vitreo Lemovix amne Vigenna fluit,

Postquam abii, communis in usum versa tabernæ,

Æstifico strepitu nocte dieque sonat.

Ridet in hac hospes pernox, ridetur in horto

Cum populus fesso cessat in urbe die,

Tibiaque inflato saltantes incitat utre,

Tibia Pictonicos docta ciere modos, etc.

• Le traducteur des *Mémoires* de Thou a imité gracieusement ces vers en français :

Ainsi Bacchus, dieu de la joie

Qui règle toujours mon destin,

Jusqu'en l'autre monde m'envoie

De quoi dissiper mon chagrin.

Où, de ma maison paternelle,
 Il veut de faire un cabaret,
 Où le plaisir se renouvelle
 Entre le blanc et le clairot.

Les jours de fête on s'y régale,
 On y rit du soir au matin;
 Dans le jardin et dans la salle
 Tout Chinon se trouve en festin.

Là, chacun dit sa chansonnette,
 Là, le plus sage est le plus fou,
 Et danse au son de la musette
 Les plus gais branles du Poitou, etc.

François Rabelais n'eut pas de sœur. Connut-il sa mère? il n'en parle jamais, il ne parle nulle part de l'amitié maternelle. Comme il parle souvent de son père et de l'amour paternel, il faut conclure ou qu'il ne connut pas sa mère, ou qu'elle ressemblait à ces femmes dont il est question dans son cinquième Livre :

Je m'esbahis si les mères de par delà portent [leurs enfants] neuf mois en leurs fiancs, veu qu'en leurs maisons elles ne peuvent les porter ni pastir neuf ans, non pas sept le plus souvent, et leur mettant une chemise [une aube] seulement sus la robe, sur le sommet de la teste leur coupant je ne sçay quants cheveux et avec certaines paroles... les font devenir oiseaux [moines].

Rabelais parle ordinairement des femmes avec la même amertume. Il résulte cependant des recherches de M. Rathery que l'auteur de *Gargantua* n'aurait pas toujours gardé dans ses actes le dédain qu'il affiche généralement pour le sexe féminin. Il a existé, à ce qu'il paraît, un petit Théodule Rabelais, choyé par des cardinaux et mort à Lyon à l'âge de deux ans, mais on ne nous dit pas un mot de la mère.

Dans toute l'œuvre de Rabelais, il n'est question qu'une seule fois de femmes sympathiques, aimées et méritant de l'être, et encore est-ce en passant, à propos de l'abbaye de Thélème. Il faut nécessairement conclure, ou qu'il ne s'est pas trouvé de femme de ce genre sur le chemin de Rabelais, ou que, s'il s'en est rencontré, il ne s'est établi aucun attachement sérieux d'amour ou d'amitié entre ces femmes et lui. Cette absence de femmes honnêtes, bonnes, et dévouées, dans la vie de l'auteur nous explique en grande partie les écarts de ses écrits en ce qui concerne la plus belle et la meilleure moitié du genre humain.

III.

Il y avait aux environs de la Devinière, au village de Seully une abbaye où Rabelais fut placé comme écolier. Il y apprit peu de chose, à ce qu'il semble, mais c'est là, assure-t-on, qu'il trouva le modèle d'un des héros de son roman : « Jean des Entommeures ou des Entamures. » Il s'appelait Buinart et fut plus tard prieur du couvent de Sermaise. Nous avons à ce sujet le témoignage d'un contemporain, Antoine Couillart, qui dans une épître placée en tête de ses *Contredits de Nostradamus*, dit à Dom Buinart :

Quand Rabelais t'appelait moine,
C'estoit sans queue et sans doreure,
Tu n'estois prieur ni chanoine,
Mais frère Jean de l'Entameure.

Au sortir de là, Rabelais fut envoyé, suivant les uns, à l'université d'Angers, — mais les archives de l'université sont muettes à cet égard — et suivant les autres, au couvent de la Basmette ou de la Baumette. Ce couvent avait été fondé par René d'Anjou,

qui se consolait par la culture des lettres de la perte du trône de Naples. Construit à l'entrée d'une grotte qui rappelait au fondateur la grotte de la Ste-Baume où la tradition veut que Madeleine soit venue pleurer ses péchés après la mort de Jésus, il avait été baptisé d'un nom qui indiquait cette ressemblance ; c'était la petite Baume. René qui était un poète distingué — M. de Quatrebarbes a publié ses Œuvres en quatre volumes in-8° — organisa dans ce couvent un système d'enseignement fort supérieur à celui des établissements voisins. Rabelais, qui avait perdu le temps à Seuilly, paraît l'avoir utilement employé à la Basmette pour son instruction.

Il l'utilisa aussi par les connaissances qu'il y fit. C'est là qu'il rencontra Geoffroy d'Estissac, qui devenu plus tard évêque de Maillezais en Poitou, resta toujours son ami, son protecteur, son correspondant et qui tint toujours une grande place dans sa vie. C'est là aussi qu'il se lia avec les frères du Bellay, qui jouèrent un rôle important à l'époque, comme militaires et comme diplomates, et sur lesquels nous aurons à revenir.

Rabelais devenait homme, il lui fallait choisir un état. Instruit et épris de la science comme il l'était, il ne pouvait prendre qu'une profession libérale, devenir médecin, avocat ou professeur par exemple ; mais pour conquérir ces professions — de revenu incertain — il aurait fallu faire des études spéciales, que son père n'était pas en état ou en disposition de payer. Obligé de se décider, il embrassa, faute de mieux, une profession qui, sans exiger de nouveaux sacrifices pécuniaires, lui assurerait des loisirs pour continuer ses études en l'affranchissant des préoc-

cupations matérielles de l'existence, il devint moine. Il est inutile de faire intervenir ici l'autorité paternelle, il suffit, pour expliquer sa résolution, que son père lui ait refusé les moyens de continuer ses études. Quant au choix de l'ordre, il est probable que quelque circonstance toute locale le détermina. L'assurance de trouver une bibliothèque dans le convent fut évidemment un motif tout à fait suffisant.

Il choisit le convent de Fontenay-le-Comte en Poitou, occupé par des moines mendiants de l'ordre de St François ; il y continua ses études théologiques, passa par les divers ordres, et fut ordonné prêtre en 1511, suivant ceux qui le font naître en 1483. en 1520, suivant ceux qui placent sa naissance en 1495. Il aurait eu 28 ans dans le premier cas, et 25 seulement dans le second et aurait dû, par conséquent, obtenir une faible dispense d'âge.

IV.

Nous avons peu de renseignements sur les années que Rabelais passa dans le convent. C'est évidemment à cette époque qu'il se livra à ces fortes études dont son livre offre le témoignage à toutes les pages. Cette passion de s'instruire, qu'il a si bien dépeinte, paraît l'avoir longtemps captivé tout entier. Écoutons plutôt un de ses personnages, le médecin Rondibilis, expliquant la puissance absorbante de l'étude :

Contemplez la forme d'un homme attentif à quelque étude. Vous verrez suspendues toutes facultés naturelles, cesser tous sens extérieurs, brief vous le jugerez n'être en soi vivant, être hors soi abstrait par extase; et direz que Socrates n'abusait du terme quand il disoit: Philosophie n'estre autre chose que méditation de mort. [C'est pour cela sans doute] que Dé-

mocritus se aveugla, estimant moins la perte de la veue que diminution de ses contemplations, qu'il sentoît interrompues par l'esgarement des yeux. Ainsi est vierge dite Pallas, déesse de sapience, tutrice des gens studieux. Ainsi sont les Muses vierges; ainsi demeurent les [Grâces] en pudicité éternelle. Et me souvient avoir leu que Cupide, une fois interrogé par sa mère Vénus pourquoi il n'assailloit les Muses, respondit qu'il les trouvoit tant belles, tant pures, tant honnestes et pudiques et continuellement occupées, l'une à contemplation des astres, l'autre à supputation des nombres, l'autre à dimension des corps géométriques, l'autre à invention rhétorique, l'autre à composition poétique, l'autre à disposition de musique, que, approchant d'elles, il desbandoit son arc, fermoit sa troussé et estaignoyt son flambeau, par honte et craincte de leur nuire. Puis ostoit le bandeau de ses yeulx pour plus apertement les veoir en face et ouyr leurs plaisans chants et odes poétiques. La prenoit le plus grand plaisir du monde. Tellement que souvent, il se sentoît tout ravy en leurs beautez et bonnes grâces, et s'endormoit à l'harmonie. Tant s'en fault qu'il les vouldist assaillir, ou de leurs études distraire. (*Pantagruel*, livre III, chapitre XXXI) ¹.

Au reste en étudiant avec cette ardeur, Rabelais étoit dans le ton des nobles intelligences de son temps. Si l'étude étoit difficile, le zèle qu'on y apportait étoit proportionné à la difficulté. Montaigne parloit latin à six ans et, à huit, il se délectoit à lire les *Métamorphoses* d'Ovide; il est vrai qu'il avoit appris cette langue par la pratique. Agrippa d'Aubigné commençoit à quatre ans l'étude des langues grecque et latine et, à huit ans, si nous l'en croyons, il traduisoit un des Dialogues les plus difficiles de Platon, le *Criton*.

Nous étions debout à quatre heures, dit Henri de Mesmes dans ses *Mémoires*, et, ayant prié Dieu, allions à cinq heures

¹ Sainte-Beuve cite ce passage comme un exemple du meilleur style de Rabelais.

aux études, nos gros livres sous le bras, nos écritaires et nos chandeliers à la main.

Et ce n'était pas des études frivoles que l'on faisait dès le jeune âge et à ces heures matinales. On discutait les opinions des philosophes, on tâchait d'éclaircir les questions épineuses du droit; la lecture des poètes, Virgile, Plaute, Aristophane, servait de récréation. Aujourd'hui l'on se spécialise, mais alors on voulait tout apprendre à la fois et tout savoir; le champ de l'étude était beaucoup moins vaste qu'aujourd'hui, mais on tenait à en explorer tous les recoins; on étudiait l'encyclopédie, ἡ ἐγκυκλιος παιδεία, comme disait Guillaume Budé en parlant des travaux de Rabelais et de ses amis au couvent de Fontenay.

V.

Les savants de tous les pays formaient une sorte d'association à la manière des premiers chrétiens, la *République des lettres*: le mot date de cette époque. On s'allait visiter les uns les autres pour se livrer à de doctes entretiens; et, quand on ne pouvait se voir, on s'écrivait; la quantité des lettres savantes échangées alors entre les érudits est prodigieuse; un grand nombre ont été livrées à l'impression; on en conserve un nombre beaucoup plus grand d'inédites, sans compter celles qui se sont perdues. Erasme nous apprend qu'il recevait le plus souvent une vingtaine de lettres par jour et qu'il en avait quarante à écrire. Henri Estienne disait aussi dans une épître latine :

Litteris obruor
 Italicis ab oris, gallicis et anglicis
 Germanicisque...

[Je suis accablé de lettres; il en vient des rives italiennes, françaises, anglaises et germaniques.]

Ces lettres étaient ordinairement en latin ou en grec, et le plus souvent dans les deux langues.

Avec son ardeur de tout savoir, Rabelais ne pouvait manquer d'entrer dans cette république. Budé, qui intronisa en France l'étude du grec par ses doctes commentaires et par le conseil qu'il donna à François I^{er} de fonder le collège de France, Budé, dans ses lettres, parle souvent de Rabelais avec une grande considération; il a peine cependant à se déterminer à lui écrire, et le futur auteur de *Gargantua* s'en plaint plus d'une fois. Il s'était formé à Fontenay un petit cercle d'amis passionnés pour l'étude: c'était Pierre Ami ou Lamy, très savant dans les lettres hébraïques, grecques et latines; c'était Tiraqueau, juge, puis lieutenant au tribunal du bailliage, «le bon, le docte, le sage, le tant humain, le tant débonnaire et équitable Tiraqueau», comme dit Rabelais, qui revient à plusieurs reprises sur son compte (livre II, chap. V; livre IV, Prologue); c'était Bouchard, le juriconsulte; c'était enfin un ancien compagnon d'études de la Basmette, Georges d'Estissac, alors évêque, et dont le siège épiscopal n'était qu'à trois lieues du convent. Tiraqueau avait composé un livre de jurisprudence sur les lois du mariage: *De legibus connubiorum*. Bouchard trouva que le beau sexe n'était pas assez bien traité dans cet ouvrage; il y répondit par un écrit en latin, orné d'un titre grec. Il en résulta, entre les deux amis, une polémique longue, courtoise, mais passablement licencieuse par les arguments allégués de part et d'autre. Rabelais s'est évidemment inspiré de cette polémique

dans les chapitres de son troisième livre, où Panurge délibère et consulte pour savoir s'il doit ou non se marier.

Ces doctes préoccupations des deux moines, Amy et Rabelais, leur correspondance avec des hellénistes, déplaisaient fort aux moines de Fontenay-le-Comte. En faisant vœu de pauvreté et de chasteté, ils n'avaient pas fait vœu d'ignorance, mais c'était des trois vœux celui qu'ils observaient le mieux. « Dans notre abbaye, dit frère Jean, nous n'étudions jamais, de peur des oreillons. »

Il y avait deux études surtout qui sentaient l'hérésie, le grec et l'hébreu. Ces langues avaient besoin de passeports pour se faire tolérer. J'ai sous les yeux six traités élémentaires pour l'étude de l'hébreu, imprimés de 1523 à 1556 à Wittemberg et à Bâle. Chacun d'eux, même le plus court, contient plusieurs pages de témoignages sur le Messie, tirés de la Bible et des rabbins, et ces passages sont soigneusement indiqués sur le titre. C'était un certificat d'orthodoxie que se donnaient les éditeurs.

Les préventions contre le grec étaient encore plus violentes. Il n'était pas commun de voir des savants passer du christianisme au judaïsme, mais l'enseignement de la langue grecque avait été organisé officiellement en France au moment où apparaissait la Réforme; les protestants donnaient au texte grec du Nouveau Testament la préférence sur le texte latin de la Vulgate, que l'Eglise catholique avait déclaré seul authentique. A ceux qui étudiaient le grec, on supposait l'arrière-pensée de chercher dans le texte original des arguments pour contester le texte officiel. Au siècle suivant, Varillas prétendait encore, en

parlant de Jacques Amyot, qu'il était suspect d'hérésie parce qu'il avait étudié le grec. «C'était une véritable contagion, dit-il, pour ceux qui s'adonnaient à cette étude.» Il y avait donc, chez les ignorants, une haine instinctive contre ce qu'on appelait l'hellénisme; les Franciscains, auxquels appartenait le couvent de Fontenay-le-Comte, se faisaient remarquer entre tous par leur fanatisme contre cette étude; ils avaient l'horreur du grec.

VI.

Or Rabelais et Amy étaient des hellénistes et des hébraïsants passionnés. De plus, ils faisaient bande à part et leurs préoccupations studieuses semblaient une condamnation de l'ignorance et de la paresse de la grande majorité des moines. On ne sait pas généralement jusqu'où peut aller cette haine, cette fureur des ignorants contre ceux qui s'instruisent : j'en ai vu un exemple moi-même.

J'ai connu autrefois le fils d'un petit propriétaire campagnard qui s'était épris d'un ardent amour pour la science; il étudiait avec acharnement et passait à lire les livres qu'il pouvait se procurer, tout le temps dont il disposait; ne dédaignant personne, du reste, bienveillant pour tous, jouant volontiers avec les autres enfants de son âge, leur aidant à apprendre leurs leçons et leur serinant le catéchisme obligatoire; dans la conversation, sa gaieté naturelle lui faisait toujours trouver le mot pour rire, il avait constamment quelque bonne historiette à raconter; malgré cela, on le détestait, on se cachait derrière les buissons pour lui jeter des pierres, des enfants inconnus s'élançaient tout à coup sur lui

et cherchaient à le terrasser. Comme il était très fort, c'était ordinairement lui qui terrassait les autres ; quelques-uns de ceux qu'il avait vaincus devenaient ses amis, mais la masse restait hostile, et il eut à braver cette hostilité jusqu'au jour où son éducation lui valut une place digne de lui. Pourquoi lui en voulait-on ? Parce qu'il étudiait, parce qu'on le rencontrait lisant dans un sentier ou à l'ombre d'un bois, parce qu'il était apprenti savant, tandis que ses camarades, ses égaux étaient apprentis cordonniers ou menuisiers, — par fanatisme d'égalité.

L'animosité des moines de Fontenay contre Amy et Rabelais se manifestait par toutes sortes de tracasseries. Un jour on fit une descente dans leurs cellules, on confisqua tous leurs livres grecs, et ils crurent prudent de prendre la fuite. Des personnages influents s'interposèrent, les livres furent rendus, les deux amis rentrèrent au couvent ; Budé, qui avait appris cette persécution, leur écrivit pour les féliciter d'y avoir échappé, mais la rancune tenait toujours.

Il paraît, d'après un document publié par M. Rathery, que la curiosité des deux amis ne se bornait pas au grec et à l'hébreu, et qu'ils étaient également curieux de connaître ce qui s'imprimait en pays protestant. C'est la quittance d'un des voyageurs en librairie de Henri Estienne (30 juin 1519), constatant qu'il a reçu de Pierre Lamy, au nom de l'évêque de Maillezais, sept écus au soleil pour la *Chronique* (de Nurenberg), *Aristoteles*, *Querela pacis* (d'Erasmus), *Homerus*, *Cicero*, *Carrara*, la *Voye céleste* et le *Triomphe de Mantuene*.

La fuite de Pierre Amy — et évidemment de Ra-

belais — est rappelée dans *Pantagruel*. Dans le *tiers Livre*, on nous montre Pierre Amy explorant les « sorts virgiliens. » Il a ouvert son livre au hasard et le premier vers qui frappe ses yeux est celui-ci : (*Æn. lib. III, v. 44*).

Heu, fuge crudeles terras, fuge littus avarum !

[Fuis cette terre impie et ce rivage avare !]

Il suivit le conseil, ajoute Rabelais, et il échappa en effet à ses ennemis.

VII.

Ceci se passait en 1523. La lettre de Budé prouve qu'à cette époque on rendit aux deux amis leurs livres et leurs papiers. L'année suivante, 1524, nous voyons Rabelais quitter définitivement le couvent de Fontenay et se réfugier à Ligugé chez l'évêque de Maillezais. Rabelais cédait-il simplement aux prières de ses amis, qui lui conseillaient depuis longtemps de quitter le couvent, ou s'était-il passé une scène violente à la suite de laquelle Rabelais se serait retiré ou aurait été retiré des mains des moines ?

Les documents historiques nous manquent, mais la légende y a suppléé.

Suivant François Desrues, auteur d'une *Description de France* publiée en 1605, Rabelais « jeta le froc aux orties pour exercer plus librement sa vie lubrique, vivant comme un épicurien, ne laissant pas passer un jour sans s'enivrer, etc. »

L'amitié des personnages qui correspondaient avec Rabelais et qui se sont montrés ses amis, avant comme après cette époque, répond suffisamment à cette accusation. Comment supposer que Budé eût été en relations épistolaires avec un ivrogne : comment sup-

poser, qu'à l'époque de la Réforme, l'évêque de Maillezais, eût, comme nous l'allons voir, accordé une hospitalité empressée et son amitié à un débauché, scandaleux ?

L'abbé Pérau, qui a publié en 1752 une édition des *Œuvres choisies* de Rabelais, a placé en tête une notice où l'on trouve l'anecdote suivante :

Dans une foire considérable qui se tenait un jour à Fontenay-le-Comte, Rabelais eut la curiosité d'aller sur la place voir les paysans qui y dansaient au son des violons. Sa gaieté naturelle l'emporta jusqu'à se mêler avec eux ; on ne dit pas qu'il y dansa, mais il les engagea à boire et les y excita si bien, et peut-être par son exemple, qu'il en enivra la plus grande partie et surtout les joueurs d'instruments. Rabelais charmé de cette prouesse, imagina d'enlever tous les instruments de musique, et il en fit une espèce de trophée qu'il alla suspendre au maître-autel de son couvent. Cette équipée mit tout le monastère en rumeur.

Le fait se borne ici à une espièglerie un peu forte, surtout si on le réduit à sa plus simple expression, comme on en a le droit. Mais d'autres biographes vont plus loin. Ils nous racontent, par exemple, qu'un jour il aurait administré aux moines des drogues qui les auraient excités à la débauche. Une autre fois, à la fête de St François, Rabelais se serait mis à la place de la statue du saint, et là il aurait fait des grimaces pour effrayer les dévots et enfin aurait poussé l'irrévérence jusqu'à arroser les fidèles d'une eau qui n'aurait été rien moins que lustrale.

Notez que l'homme à qui l'on attribue ces fredaines avait quarante ans, selon les uns, près de trente ans, selon les autres ; c'était un prêtre respecté de tous, qui célébrait l'office divin, et qui allait même prêcher dans les églises, puisque, suivant un de ses biogra-

phes, Pierre Leroy, un des griefs des moines contre lui, c'est qu'au lieu de mettre dans la caisse commune l'argent qu'il recevait de ses prédications, il s'en servait pour acheter des livres.

Ces récits sont tellement absurdes qu'on éprouve quelque répugnance à les rappeler. Ils sont trop répandus cependant pour être omis. Ajoutons que l'un des biographes les mieux informés de Rabelais, M. Paul Lacroix n'est pas très éloigné d'y croire.

A la suite de ce fait, Rabelais aurait été condamné à l'*in pace*, c'est-à-dire à être enfermé pour le reste de sa vie dans une cellule, réduit au pain et à l'eau. Il aurait réussi à faire connaître sa situation à Tiraqueau, qui serait venu le délivrer et aurait même été obligé d'employer la force armée.

M. Rathery voit dans ce dernier fait une invention pure; il est possible qu'il n'y ait qu'une exagération. Il y avait eu tracasseries, dénonciation, perquisition, confiscation de livres. Les deux amis s'étaient enfuis; les moines furent forcés de les rappeler, de leur rendre leurs livres, mais pardonnèrent-ils de bon cœur? Il est permis de croire que non; il est permis de croire qu'ils auront saisi avec empressement le premier prétexte qui se sera présenté pour infliger à Rabelais une punition.

Or ce prétexte, il n'a pas dû leur être très difficile de le provoquer. Rabelais trouvait très pénible l'obligation de se rendre exactement au chœur à des heures marquées, pour chanter des psaumes qu'il connaissait trop. A défaut d'autres témoignages, nous trouverions une preuve de cette répugnance dans la haine qu'il a vouée aux cloches; il n'en parle jamais sans colère et il saisit toutes les oc-

casions. Il est évident qu'il leur en veut de l'avoir trop souvent dérangé dans ses travaux et arraché à ses études favorites. De là à leur désobéir, il n'y a pas loin. Dans une supplique qu'il adressa plus tard au pape, il convient que, depuis qu'il est libre, il a souvent négligé de prier aux heures canoniales. Il a dû quelquefois en être de même au couvent ; de là des réprimandes, que Rabelais n'aura pas souffertes docilement ; et peut-être une seconde descente dans la bibliothèque, cause de cette négligence à prier. Rabelais se sera révolté, on aura voulu le soumettre à une rude pénitence, il aura invoqué ses amis, Tiraqueau, par exemple, qui l'aura fait sortir par ordre. Il n'y a rien là que de très possible, de très probable même. Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'en s'éloignant du couvent, où il ne devait plus rentrer, Rabelais emporta contre les moines ignorants, paresseux et débâchés, une antipathie, une haine, un mépris, qu'il n'a négligé aucune occasion de faire partager aux autres.

VIII.

L'évêque de Maillezais, chez lequel Rabelais s'était réfugié, s'interposa en sa faveur auprès du pape, et obtint, la même année, un indult qui autorisait son ami à passer dans l'ordre des Bénédictins de Maillezais, le relevait de son vœu de pauvreté et l'autorisait à posséder tous les bénéfices qu'on voudrait bien lui conférer.

Rabelais ne se hâta pas d'entrer dans le couvent de Maillezais. C'était un couvent d'ordre savant à la vérité, mais il n'avait pris ce caractère

que depuis peu de temps et les doctes occupations n'y étaient sans doute que très imparfaitement organisées. Rabelais d'ailleurs devait être avide de liberté; il devait avoir besoin de travailler à ses heures, et non plus aux heures de la communauté, d'échapper à la tyrannie de la cloche, d'étudier quand il lui plairait, et ce qu'il lui plairait, en dehors d'une inquisition devenue insupportable. Il rencontra chez G. d'Estissac, nombre de savants et d'érudits, et il s'y trouva si bien qu'il y resta assez longtemps.

Nous avons sur la vie qu'il menait chez l'évêque, deux épitres, l'une de Rabelais lui-même, l'autre de son ami Jean Bouchet, le jurisconsulte, poète infatigable et médiocre, mais excellent ami.

Quoique les contemporains se soient montrés prodigés d'éloges pour les vers de Rabelais, nous n'en citerons qu'un petit nombre, et pour cause; ses vers nous semblent aussi faibles et prosaïques que sa prose est pittoresque et vigoureuse.

Voici une partie de l'épître de Rabelais; pour l'intelligence de cette pièce et de la suivante, il faut savoir que Jean Bouchet était avocat et qu'il avait quitté Ligugé pour s'occuper d'un procès.

Mais quant pourras bonnement délaïsser
 Ta tant aimée et cultivée estude,
 Et différer ceste sollicitude
 De litiger et de patrociner,
 Sans plus tarder et sans plus cachiner,
 Apreste toy promptement, et procure
 Les talloniers de ton patron Mercure,
 Et sus les vents te metz alegre et gent.
 Car Eolus ne sera négligent
 De t'envoyer le bon et doux Zéphyre,
 Pour te porter où plus on te desire,

Qui est céans, je ne m'en puis bien vanter.
 Jà (ce croy) n'est besoin t'assavanter
 De la faveur et parfaite amitié
 Que trouveras : car presque la moitié
 Tu en cognez quant vins dernièrement.
 Dont peuz le reste assez entierement
 Conjecturer comme subsecutoire.

Un cas y a, dont te plaira me croire,
 Que quant viendras, tu verras les seigneurs
 Mettre en oubly leurs estatz et honneurs
 Pour te cherir, et bien entretenir.

Rabelais termine ainsi son épltre :

A Ligugé, ce matin de septembre
 Sixieme jour, en ma petite chambre,
 Que de mon lict je me renouvelvais
 Ton serviteur et amy Rabellays.

Ces vers sont les meilleurs qu'ait faits Rabelais ;
 il faut croire que l'amitié l'a inspiré.

Jean Bouchet répond sur le même ton et le
 même rythme ; il regrette fort que les affaires le
 retiennent. Si je pouvais, dit-il,

De trois jours l'un j'irais à Ligugé,
 tant il trouve le lieu délectable ;

Car d'une part les Nayades y sont
 D~~essus~~ le Clan, douce riviere, où font
 Chères tresgrans avecques les Hymnides,
 Se guillardans es prez verds et humides.

Après y sont, par les arbres et bois,
 Aultres qui font resonner hault leur voix :
 C'est assavoir les silvestres Dryades,
 Portant le verd, et les Amadryades,
 Et d'avantaige Oréades aux mons,
 Dont bien souvent on oyt les doulx sermons ;
 A puy après les gentilles Nappées,
 Qui rage font, par chansons decouppées,
 De bien chanter aux castallins ruyseaux
 Par les jardins nourissans arbrisseaux,

Et lors qu'Aurore est en son appareil,
 Pour denoncer le lever du soleil,
 En cheminant soubz les verdoyans umbres,
 Pour oublier les ennuyeux encombres,
 Tu puis ouyr des nymphes les doulx chants,
 Dont sont remplis bois, boucages, et champs
 Et qui voudra prier Dieu (ce que prise),
 On trouvera la tresplaisante église
 Où saint Martin fit habitation
 Par certain temps, en contemplation,
 Et ou deux morts, par fureur et tempeste,
 Resuscitez feurent à sa requeste.
 Apres y sont les bons fruitcs et bons vins,
 Que bien aymons entre nous Poictevins.

Puis vient l'éloge de l'évêque. Rien ne me retient
 continue Bouchet,

De retourner voir le tien hermitage,
 Fors seulement le petit tripotage
 De plaidz, procès et causes que conduis
 De plusieurs gens, où peu je me desduis.
 Mais contrainct suis le faire pour le vivre
 De moy, ma femme et enfans. Car le livre
 D'un orateur, ou son plaisant deviz
 Mieulx aimerois, ainsi te soit advis.

Ces épltres, écrites par Rabelais à Ligugé, au milieu de loisirs studieux, rappellent celles que J.-J. Rousseau rimait aux Charmettes et dans lesquelles il résumait ses études. La poésie est médiocre dans les deux cas, mais les deux admirables prosateurs ne perdirent pas leur temps en soumettant ainsi leur pensée aux règles des vers. On n'écrit bien en prose qu'après avoir assoupli son langage par la versification.

IX.

Est-ce en se promenant sur les bords du Clain, comme le conjecture M. Rathery, que Rabelais prit

goût à la botanique ? Ce serait un nouveau rapport entre les occupations de Rabelais à Ligugé et celles de J.-J. Rousseau aux Charmettes. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette étude les captura tous deux. Rabelais en parle à plusieurs reprises dans son roman. Là il aime à nous représenter Gargantua herborisant avec son professeur Ponocrate et son valet Rhizotome [coupe-racines]. « Passans par quelques prés ou autres lieux herbus, visitoient les arbres et plantes et en emportoient les mains pleines au logis » (livre I^{er}, chap. XXII). Plus loin il nous entretient de la culture des plantes et de leurs ennemis naturels :

Le lin a pour ennemis les teignes (insectes) et les cuscutes, plantes parasites à longs filaments rouges qu'on appelle en quelques pays les cheveux de St-Jean, parce qu'elles apparaissent vers l'époque de la St-Jean.

Le froment a pour ennemi l'ivraie, autre céréale, l'orge a pour ennemi l'*ægilops*, ou œil de chèvre, graminée qui lui ressemble. Les lentilles ont pour ennemie la *securidaca* ou coronille ; les pois sont souvent rongés par l'orobanche, qui croît sur les racines et sort de terre sous forme d'une tige rousâtre et feuillée. Dans les prairies il faut éviter les préles ou queues de cheval. On ne doit pas planter les choux au pied des vignes ; ces deux végétaux se nuisent mutuellement.

Le nénuphar et le nympha, qui ornent les étangs de leurs belles fleurs jaunes ou blanches, ont des vertus réfrigérentes ; l'aconit empoisonne les léopards et les loups, de là le nom vulgaire de tue-chien, donné à cette plante élégante et pittoresque ; l'ombre des ifs est funeste à ceux qui dorment dessous.

Dans un autre chapitre (liv. III, chap. L. Rabelais discute en forme sur l'origine des noms des plantes. Le botaniste de Candolle a fait remarquer que Rabelais est le premier qui ait traité ce sujet, comme il est le premier qui ait fourni le modèle de la description exacte et minutieuse d'un végétal, dans les chapitres sur le «pantagruélion», qui n'est autre que le chanvre.

Cette connaissance des plantes lui fut très avantageuse lorsqu'il se présenta à la Faculté de médecine de Montpellier, ainsi que nous le verrons plus loin.

Combien de temps Rabelais resta-t-il à Ligugé ? Pourquoi s'en éloigna-t-il ? Nous n'avons à cet égard que de simples conjectures. Le bénéfice promis par d'Estissac ne venant pas, alla-t-il en demander un aux frères du Bellay ? Le fait est qu'il paraît avoir passé quelque temps au château de Glatigny, dans le Perche, en qualité de chapelain et de secrétaire rédacteur, ou tout au moins correcteur, de leurs ouvrages.

En effet, les frères du Bellay ne se contentaient pas d'être des militaires et des diplomates distingués, ils aspiraient aussi à la réputation d'écrivains. L'aîné, Guillaume du Bellay, sieur de Langey, le troisième. Martin du Bellay, ont laissé sur l'histoire de leur temps des Mémoires estimés. Ces Mémoires sont exclusivement militaires. On disait de Guillaume : «Il ne sait quand le roi se lève ou se couche, mais il sait bien où sont les ennemis.» Peu soucieux de l'étiquette, quand il avait chaud, il ôtait sa fraise et se mettait en veste devant François I^{er}. Cela ne l'empêchait pas d'être adroit dans sa conduite et dans ses

écrits, et Montaigne lui reproche, avec une certaine amertume, d'avoir gardé le silence sur les intrigues de la cour, qu'il connaissait bien, et d'avoir trop ménagé les souverains avec lesquels il s'est trouvé en contact ; il faut convenir que le reproche est mérité. Rabelais écrivit en latin, mais beaucoup plus tard, les *Stratagèmes ou Ruses de guerre du sieur de Langey*. L'ouvrage fut traduit en français et publié en 1542, un an avant la mort du héros ; cette traduction, quoique indiquée d'une manière précise par un bibliographe, est devenue introuvable. L'original latin n'a jamais été imprimé.

Quant à Jean du Bellay, le diplomate, le cardinal, l'évêque de Paris, sur lequel nous aurons plus d'une fois à revenir, on a de lui des *Poésies* en latin et des *Discours* dans la même langue. Rabelais paraît avoir revu minutieusement tous ces ouvrages et l'on prétend même avoir retrouvé plusieurs de ces poésies corrigées et recopiées de sa main.

X.

Guillaume de Langey donna au futur auteur de *Gargantua* une petite maison dans le village qui se trouvait en face de son château et portait aussi le nom de Langey. Nous citons M. Paul Lacroix :

Rabelais fit reconstruire et décorer cette maison sur ses propres dessins. Cette maison, qui n'a pas entièrement changé de physionomie, rappelait sans doute à son propriétaire la métairie de la Devinière où il avait passé son enfance et qu'il regrettait au milieu des agitations de sa vie errante et tourmentée. Elle ne se composait que d'un rez-de-chaussée divisé en deux chambres, dont l'une était l'*étude*, l'autre la *salle*, une *vie* en bois conduisait au grenier où devait être l'observatoire astronomique de Rabelais. Des fenêtres inégales éclairaient le

rez-de-chaussée, où l'on trouve encore une vaste cheminée en pierre, tout à fait semblable à celle qui est figurée dans les vieilles estampes représentant la chambre de Rabelais à la Devinière. L'observatoire avait une espèce de balcon, formé par une grande mansarde, qui s'élève jusqu'au sommet de la toiture, et qui est couronnée par des sculptures grossières en bois ou en plomb. Le faite de cette mansarde est orné de deux lamproies qui se dressent en baldaquin et se réunissent par l'extrémité de leurs queues. Rabelais avait adopté pour armes parlantes la lamproie, comme s'il était fier de montrer à tous les yeux l'enseigne du cabaret de son père. Enfin, au fronton de la mansarde, un médaillon en pierre, fruste et dégradé par le temps, offre l'image d'un homme barbu, qui reproduit assez naïvement les principaux traits du masque rabelaisien.

M. Paul Lacroix cite ensuite ce passage d'un manuscrit de l'abbé Bordas, rédigé en 1780 et qui se trouve à la bibliothèque publique de Chateaudun :

François Rabelais n'est pas encore dans l'oubli à Langey. On montre, dans ce bourg, une maison, la dernière à gauche en allant à Boisgosson, que l'on dit avoir été bâtie par le cardinal; elle porte encore son nom (*le Rabelais*); on y donne pour sa figure un buste en pierre tendre, un peu mutilé, qui est au-dessus d'une fenêtre de cette maison et dans son couronnement.

XI.

Est-ce pendant qu'il vivait dans cette retraite, est-ce plus tard que Marot lui adressa ces jolis vers, imités de Martial? Ils ne furent publiés par Marot qu'en 1532, mais ils sont d'une date plus ancienne et probablement antérieurs au séjour de Rabelais à Montpellier, en 1530 et années suivantes :

A. F. RABELAIS.

S'on nous laissoit nos jours en paix user,
Du temps présent à plaisir disposer.
Et librement vivre comme il faut vivre

Palais et Cours ne nous faudroit plus suivre,
 Plaid, ne procès, ne les riches maisons
 Avec leur gloire et enfumez blasons :
 Mais sous belle ombre en chambre et galeries
 Nous pourmenans, livres, et railleries
 Dames, et bains, feroient les passetemps,
 Lieux et labeurs de nos esprits contens.
 Las, maintenant à nous point ne vivons,
 Et le bon temps périr pour nous sçavons
 Et s'envoler, sans remèdes quelconques;
 Puisqu'on le sçait, que ne vit-on bien donques.

XII.

Il y avait dans le domaine des frères du Bellay dans le Perche, un petit village, Sondag, dont les du Bellay avaient le droit de désigner le curé. Rabelais paraît avoir été investi de cette fonction. Une tradition, transmise de curé en curé, veut que l'auteur de *Gargantua* ait autrefois desservi cette église. On prétend même retrouver son portrait sur l'un des vitraux, mais cela est peu probable. Rabelais n'était pas alors un assez grand personnage pour qu'on lui ait accordé cet honneur.

On croit que c'est à cette époque où il était à Sondag qu'il commença à exercer la médecine, non de propos délibéré, mais par la force des circonstances. Cette conjecture est très plausible. Aujourd'hui encore, quoique le nombre des médecins se soit singulièrement accru, les paysans s'adressent souvent à leur curé dans leurs maladies; le fait était nécessairement bien plus fréquent au XVI^e siècle. Il a dû se passer alors en France ce qui se passe encore aujourd'hui en Russie. Là, pour peu que vous ayez étudié, on vous juge expert en médecine, et si vous refusez vos secours à un malade, on attribuera votre

refus non à votre incompetence, mais à un manque d'obligance de votre part. Ces braves gens mettent tant d'insistance dans leur prière, ils ont une telle confiance en vous, qu'il vous est impossible de les éconduire, pour peu que vous connaissiez quelques règles d'hygiène, quelques remèdes d'usage journalier. Les médicaments que vous êtes amené à leur prescrire agissent avec d'autant plus d'énergie que ceux qui les prennent y sont moins habitués; un premier succès amène une série de prières nouvelles, que vous ne pouvez refuser d'entendre; si bien que vous vous voyez insensiblement transformé en guérisseur, sans avoir jamais songé à étudier la médecine. Rabelais a dû se trouver dans ce cas; il avait déjà étudié ou il étudiait dans les anciens les vertus des plantes médicinales les plus usuelles, il se sera hasardé à utiliser ses connaissances, mais tout en réussissant quelquefois, il aura senti son insuffisance, et se sera rendu à Montpellier, où nous le voyons arriver en 1530, pour étudier sérieusement la médecine.

Cette partie obscure de la vie de Rabelais nous paraît s'enchaîner d'une manière rigoureuse. et les six années qui s'écoulaient entre sa sortie du couvent et son arrivée à Montpellier nous semblent complètement remplies; faut-il placer en outre pendant ces six années, ainsi que M. Rathery le suppose, cette sorte de tour de France, d'université en université, que Rabelais fait faire à son Pantagruel? Nous y voyons deux empêchements: le manque de temps et le manque d'argent. Les voyages se faisaient alors avec une lenteur assez grande et coûtaient fort cher. Où Rabelais, au milieu des occupations que nous lui voyons, aurait-il trouvé le temps nécessaire à un

tel voyage? Où aurait-il surtout trouvé la somme nécessaire, lui qui n'avait au couvent que le prix de ses prédications, qu'il employait à acheter des livres? Il ne s'était probablement éloigné de Ligugé que parce que l'évêque n'avait pas d'emploi à lui offrir, et la cure de Sunday n'avait pu lui donner de bien brillantes recettes. Il est probable donc qu'au lieu de faire la promenade coûteuse et pécuniairement inutile qu'on lui prête, Rabelais, médecin malgré lui, et voulant se rendre capable d'exercer les fonctions que le hasard des circonstances lui avait imposées, se rendit plus ou moins directement de sa petite cure à la ville dont la Faculté de médecine passait alors pour la première du monde.

XIII.

Son apparition à la Faculté est très théâtrale chez ses derniers biographes. Nous citons encore M. Paul Lacroix :

On raconte que, le jour même de son arrivée à Montpellier il suivit la foule qui se portait à la Faculté de médecine pour entendre une thèse publique: là, s'étant mêlé aux auditeurs dans la grande salle, il ne s'occupa d'abord qu'à regarder les tableaux qui la décoraient; mais comme la discussion s'engageait sur la vertu des plantes et des herbes, il prêta l'oreille et manifesta bientôt son mécontentement par une pantomime étrange qui attira l'attention de toute l'assemblée: il branlait la tête, haussait les épaules, roulait des yeux ardents, grinçait des dents, rongea ses ongles, se frappait la poitrine. Le doyen lui envoya un appariteur, qui le pria d'entrer dans l'enceinte réservée aux docteurs et de prendre part à la discussion. Rabelais, dont l'air majestueux et la belle physionomie avaient commandé le respect aux membres de la Faculté, s'excusa d'émettre son avis en présence de tant d'illustres professeurs, lui qui n'était pas même bachelier en médecine. Après cet exorde plein de convenance et de modestie, il entra de plain-

ped dans la discussion, et abordant une à une toutes les questions de botanique médicales qui avaient été posées, il les traita si éloquemment, si profondément, si ingénieusement, que la surprise et l'admiration des assistants éclatèrent avec transport et accompagnèrent Rabelais à la suite de cette thèse improvisée, qui remplaça pour lui celle du baccalauréat.

Le premier biographe qui a raconté cette scène est Antoine Leroy; son récit est beaucoup plus simple, et bien que son admiration pour son héros ait pu lui faire grossir les faits, Rabelais n'a pas dans les *Elogia Rabelasiana* ces allures de bouffon théâtral que M. Paul Lacroix lui attribue.

Le fait, dépouillé de ses exagérations et de sa mise en scène, est assez simple. Les épreuves des candidats étaient et sont encore publiques. Rabelais, qui songeait à se présenter, fut naturellement curieux d'assister à un examen; c'était le jour où le candidat soutenait sa thèse, c'est-à-dire le jour où les assistants, avec l'autorisation du président, avaient le droit de lui adresser des questions et de lui faire des objections. Il s'agissait de botanique. Rabelais, qui se sentait sur son terrain, aura présenté des objections et fait des observations qui prouvaient chez lui une connaissance sérieuse de la matière; les examinateurs, charmés, lui auront fait des compliments; ils l'auront engagé à passer son examen lui-même et peut-être exempté de quelques formalités.

Réduit à ces proportions, le fait est très acceptable et il n'y a nulle raison de le rejeter. Ajoutons que les formalités furent remplies; les registres de la Faculté de Montpellier portent l'inscription de Rabelais, comme candidat, sous la date du 17 septembre 1530 et, comme bachelier, sous celle du 1^{er} novembre de la même année.

XIV.

Les bacheliers étaient tenus de faire un certain nombre de leçons publiques. Rabelais se conforma à l'usage et fit, en 1531, à Montpellier, une suite de leçons sur les *Aphorismes* d'Hippocrate et l'*Ars parva* de Galien. On ajoute qu'il faisait ces leçons d'après un manuscrit qu'il possédait, et qui lui servait à compléter et à corriger la version latine imprimée. Une lettre de Tiraqueau nous apprend que ce n'est pas le premier auteur grec sur lequel Rabelais eût fait le même travail ; il avait corrigé de la même façon une traduction d'Hérodote. Cette version est restée inédite, mais une partie du travail sur Hippocrate a été publiée, comme nous le verrons tout à l'heure.

Ces savantes leçons sur la médecine et l'anatomie n'empêchaient pas Rabelais de s'amuser avec les amis qu'il s'était faits à Montpellier. Nous avons sur les coutumes des membres de l'Université à cette époque de curieux renseignements dans un manuscrit conservé à l'académie de cette ville sous le titre *Liber procuratoris studiosorum*¹. Ce procureur était élu par les étudiants, il servait d'intermédiaire entre eux et leurs professeurs, il tenait le compte des dépenses. Au premier rang de ces dépenses figuraient celles de banquets assez fréquents, auxquels les professeurs étaient invités. Le banquet des Rois était précédé d'une promenade carnavalesque à travers la ville, et de la représentation d'une *sottie* ou *moralité* dans un carrefour. Est-ce dans une de ces

¹ Il a été présenté une analyse de ce manuscrit à l'académie des Inscriptions et Belles Lettres dans les séances des 24 septembre et 1^{er} octobre 1875.

cérémonies que fut représentée une moralité dont Rabelais nous a conservé le souvenir et où il joua lui-même un rôle ? Tout porte à le supposer. La plupart des acteurs associés à Rabelais sont inscrits, il est vrai, comme professeurs sur les registres de l'Université de Montpellier, mais on peut admettre, ou qu'ils étaient étudiants encore à cette époque, ou qu'étant professeurs, ils n'ont pas dédaigné de se mêler aux étudiants. La prédilection avec laquelle Rabelais analyse ce « pafelinage », fait penser qu'il en était probablement l'auteur.

Il s'agit, dit Carpalim (*Pantagruel*, liv. III, chap. XXXIV), d'un mari qui avait épousé une femme muette. Le mari voulut qu'elle parlât. Elle parla par l'art du médecin et du chirurgien, qui lui coupèrent un encyloglotte [vulgairement « le filet »] qu'elle avait sous la langue. La parole recouvrée, elle parla tant et tant que son mari retourna au médecin demander un remède pour la faire taire. Le médecin n'en connaissait qu'un, c'était de rendre le mari sourd. Le remède est appliqué et réussit. La femme voyant que son mari ne l'entend pas et qu'elle parle en vain devient enragée. Le médecin demande alors son salaire, le mari répond qu'il est sourd et n'entend pas sa demande. [Il y a ici une réminiscence de la farce de Pathelin.] Le médecin lui jette au dos, je ne sais quelle poudre, en vertu de laquelle il devient fou. Alors le mari fou et la femme enragée se réunissent contre le médecin et le chirurgien, qu'ils laissent à demi-morts. Molière s'est souvenu de cette scène dans le *Médecin malgré lui* (acte III, scène 6).

« Je n'ai jamais tant ri qu'à cette représentation, »

ajoute Carpalim. On ne connaît la pièce que par cette analyse.

XV.

Dans quelques-uns de ses ouvrages, Rabelais s'intitule «caloier des îles d'Hyères, de ses chères îles d'Hyères», comme il dit ailleurs. Rien dans sa biographie ne donne l'explication de la dignité qu'il s'attribue. Il est probable que c'est à quelques excursions agréables dans ces îles qu'il faut rapporter l'origine de ce surnom fantastique. Voici à cet égard la conjecture très-plausible de M. Eugène Noël :

Il aimait à se promener en mer. Dans ces petits voyages, il faisait, lui aussi, ses découvertes. Mais un jour, avec quelques amis, le voilà qui veut s'embarquer à la découverte des îles, comme il le disait en riant; ils s'en vont intrépidement jusqu'aux îles d'Hyères.

Pour des élèves de Montpellier, ce voyage était un complément d'études : ces îles sont, et étaient encore plus alors, renommées pour leurs plantes médicinales. Je ne sais quelles plantes, ni quelles observations scientifiques Rabelais rapporta de cette navigation, mais le climat enchanteur de ces îles, la beauté de leurs sites, lui plurent tellement qu'il fit à ses compagnons la déclaration joyeuse qu'ils pouvaient à leur gré poursuivre le voyage et chercher, comme tant d'autres, quelque île dont ils se feraient rois ou empereurs; que, pour lui, il s'en tenait à ces belles *Stachades*; qu'à partir de cette heure et de son *proprio motu*, il s'en proclamait non le pape, ni l'empereur, ni le roi, mais bien le *caloier*. Ses lettres à ses amis, désormais il les signera : *F. Rabelais, caloier des îles d'Hyères*. Il conserva même ce titre en tête de *Gargantua*.

Aucun de ses biographes n'a dit un mot de cette promenade, mais (outre ce titre qu'il se donne) j'en trouve partout la trace dans sa *Chronique*. Il ne parle de ces îles qu'avec éloge, et toujours en disant : *mes îles d'Hyères, mes Stachades*. En parlerait-il avec cette émotion s'il ne les avait connues, s'il ne les avait aimées? Ce voyage ne fait pour moi aucun

doute, et même je penserais volontiers qu'il visita d'autres fois encore ses chères fles. (P. 69, 70.)

Le titre de caloïer se donne aux religieux grecs de St. Basile; il équivaut à *bon père, bon vieillard*, (*καλὸς γέρον*).

XVI.

C'est évidemment aussi à cette époque du séjour de Rabelais au bord de la mer que se rapporte une découverte érudite et gastronomique qui fut célébrée en vers latins et français par les poètes du temps. Un ami de Rabelais, Rondelet — peut-être le Rondibilis de *Pantagruel* — préparait en ce moment le grand travail sur les poissons qu'il publia plus tard, en 1554. En étudiant avec lui, Rabelais crut reconnaître, dans un petit poisson qu'il avait sous les yeux, une espèce d'anchois, le *garum* des Latins, le γάρου ou γάρου des Grecs, qui servait à préparer une saumure fortement aromatisée pour saler les petits poissons. Après quelques essais, il parvint à retrouver la recette de cette saumure; il en adressa un flacon à son ami Dolet à Lyon avec une épigramme latine. Dolet lui répondit par une autre épigramme, également en latin, dans laquelle Marot était engagé à célébrer ledit condiment :

Tuo ingenio, Rabelæse, garum salsamentum,
 Ætate ab antiqua reductum est. Jam nostris,
 Marote, versibus celebretur animose,
 Quando palatum utrique nostram tam belle
 Irritat et stomachum recreat tam odorato
 Sapore . . .

On ne sait si Marot, qui se trouvait à Lyon à cette époque et qui était aussi charmé que Dolet

(*utrique*) de la découverte, se rendit à l'invitation qui lui était faite, on ne trouve dans ses œuvres aucune épigramme sur le *garum*. Ce produit, par parenthèse, ne doit pas être confondu avec l'élixir de Garus qui se compose d'aloès, de myrrhe, de safran, de cannelle, de girofles et de muscades et porte le nom de son inventeur.

C'est à ce moment de la vie de Rabelais que la légende rabelaisienne place une scène bouffonne tout aussi invraisemblable que la plupart des autres.

A en croire les *Particularitez de la vie de M. Rabelais*, placées en tête de quelques éditions, le chancelier Duprat aurait voulu restreindre les privilèges de la Faculté de Montpellier : il se serait en outre opposé à la réouverture d'un collège dépendant de la Faculté, qui avait été fermé lors de la guerre entre Charles VIII et Louis XII d'un côté et des rois d'Aragon de l'autre : le collège de Girone. Rabelais aurait été chargé de porter au chancelier Duprat les réclamations de la Faculté.

Écoutez d'abord les *Particularitez* :

(Rabelais) étant à Paris, et ne pouvant avoir accès près dudit sieur chancelier, il fit le fol, se revêtit d'une robe verte et d'une grande barbe grise, se promena long temps devant sa porte, qui estoit lors sur le quay des Augustins, et quantité de monde, mesme des domestiques dudit sieur chancelier, le pressant de dire quel il estoit, il leur dit qu'il estoit l'escorcheur de veaux, et que ceux qui voudroient estre les premiers escorchez se hastassent.

Le chancelier ayant entendu ce discours, commanda à ses gens de le faire entrer sur l'heure de son disner. Et estant entré, Rabelais luy fit une harangue si docte et si pleine d'autorité, qu'il le fit mettre à sa table, et disner avec luy, avec promesse de faire confirmer les privilèges de Montpellier, ce qui fut depuis exécuté.

Ce récit passablement invraisemblable, a été encore enjolivé depuis... à l'aide du *Pantagruel*. Voici comment M. Paul Lacroix raconte cette partie de la légende :

« Cette réponse (je suis l'écorcheur de veaux) piqua la curiosité. Duprat voulut connaître ce qu'il venait faire à Paris ; mais quand un page vint annoncer à Rabelais le désir du chancelier, Rabelais lui parla en latin ; le page alla chercher un gentilhomme qui comprenait le latin, Rabelais s'exprima en grec ; un autre parut sachant le grec, Rabelais l'apostropha en espagnol ; puis en italien, puis en allemand, puis en anglais, puis en hébreu, [changeant de langue] à chaque nouvel interprète qui se présentait. Enfin Duprat donna ordre de l'introduire, et Rabelais, laissant de côté ces langues étrangères, qui avaient si fort embarrassé les truchements, commença en français une harangue, adroitement préparée, dans laquelle il exposait les motifs de sa mission.

Dans le roman de Rabelais (liv. II, chap. IX) Panurge en se présentant à Pantagruel, lui parle treize langues avant de se décider à employer l'idiome français, « qui est son langage maternel ». M. Paul Lacroix voit dans ce récit du roman un souvenir de ce que Rabelais a fait lui-même. C'est évidemment le contraire qui est vrai ; on a transporté dans la vie de Rabelais une des scènes de son roman, et cela postérieurement à la publication des *Particularités*, qui n'en disent rien.

Par malheur, les historiens de la Faculté de Montpellier ont prouvé que les privilèges de la susdite Faculté ne furent jamais menacés et que, par conséquent, toute cette histoire n'est qu'un conte emprunté primitivement à l'histoire de quelque bouffon.

XVII.

Pour appuyer la réalité du voyage de Rabelais à Paris, on a invoqué une coutume qui a été longtemps observée à la Faculté de Montpellier. On avait conservé la robe dont Rabelais était revêtu le jour de son examen, et par honneur, on la faisait endosser à chaque candidat ; on ajoute même que les lettres F. R. C. (*Franciscus Rabelæsus Chinonensis*) étaient brodées sur le collet. Ce détail est douteux, mais le fait de la robe conservée et revêtue par chaque candidat n'est pas contesté. Cet usage existait encore au XVIII^e siècle.

Seulement il avait fallu s'ingénier pour conserver cette robe, dont chaque candidat tâchait de s'attribuer un morceau. Il y a au château de la Wartbourg près d'Eisenach, un appartement où Luther se cacha quelque temps, après avoir été mis au ban de l'empire. Ce fut là qu'il traduisit la Bible en allemand ; mais le diable venait quelquefois le tenter. Un jour, dans son impatience le réformateur lui jeta son encrier à la tête ; il en résulta une grande tache noire sur le mur. Cette tache, on n'a eu garde de la faire disparaître, et jusqu'à présent on la montre curieusement aux voyageurs. Le temps, à défaut des hommes, aurait dû l'effacer, il n'en est rien, elle est toujours aussi fraîche et aussi noire. J'en fis un jour l'observation à ceux qui me la montraient. — Oh, monsieur, me dit-on, nous la renouvelons de temps en temps. Il en était de même de la robe de Rabelais. On prétend même (voir *les Rabelais de Huet*) que les lettres F. R. C. signifiaient François Rauchin, chancelier de l'académie de Montpellier, qui les y

aurait fait broder en 1612. Quoi qu'il en soit, la robe a existé, et l'on en emportait des morceaux en souvenir de Rabelais. Mais cela ne prouve nullement que Rabelais eût été chargé d'une mission au nom de la Faculté, ni même qu'il lui eût rendu un service spécial. La célébrité acquise par lui plus tard, suffit bien à expliquer le culte des candidats pour cette relique d'un grand homme, sans qu'on soit obligé de faire intervenir une autre cause.

Dans les leçons qu'il faisait à la Faculté de Montpellier, Rabelais, avons-nous dit, expliquait les *Aphorismes* d'Hippocrate et l'*Ars parva* de Galien, en y ajoutant des observations ; il songea à faire profiter le public de ce travail et se rendit à Lyon, en 1532, pour le faire imprimer. L'ouvrage parut sous ce titre : *Hippocratis et Galeni libri aliquot*, etc. C'est un manuel à l'usage des étudiants, contenant les traités les plus importants des deux célèbres médecins avec des notes et des éclaircissements. On en fit une seconde édition une dizaine d'années plus tard. Ce livre cependant ne paraît pas avoir obtenu un grand succès. Rabelais le fit précéder d'une dédicace latine à son premier protecteur Godefroy d'Estissac, évêque de Maillezais, et d'une épigraphe latine, où l'on reconnaît la tournure demi-épi-graphique demi-plaisante qui régnera dans ses prologues :

Hic medicæ fons exundantissimus artis
Hinc, mage ni sapiat pigra lacuna, bibe.

Venez boire ! de l'art qui conserve la vie,
Voici la source pure; arrière l'eau croupie !

XVIII.

Rabelais à Lyon ne cessa pas de s'occuper de médecine. De novembre 1532 à la fin de février 1534, nous le voyons médecin du grand hôpital de Lyon ; il fut remplacé à cette dernière date parce qu'il s'était absenté deux fois sans permission. Mais il s'occupait surtout de livres et de publications. Lyon était à cette époque un grand centre de production littéraire. Il sortait chaque année de la maison des Gryphes et de quelques autres un nombre considérable de livres d'érudition et de science, sans préjudice des écrits de circonstance et des romans. Rabelais donna ses soins à quelques publications érudites, éditées par les Gryphes. Il signa entre autres le second volume des *Lettres latines* du médecin Mainardi, qu'il dédia à son ami Tiraqueau — et deux pièces, un contrat de vente et un testament, qu'il intitula : *Ex reliquiis venerandæ antiquitatis*, etc., et dédia à son ami Bouchard, par une lettre moitié grecque et moitié latine. Par malheur, ces deux pièces n'étaient pas des restes de la «vénérable antiquité» ; elles avaient été fabriquées par Pontanus et Pomponius Lætus. L'erreur fut bientôt découverte et Rabelais, de dépit, renonça pour jamais aux publications érudites. Les exemplaires de cette publication étant devenus extrêmement rares, tout fait supposer que Rabelais retira de la vente les exemplaires qui restaient encore chez le libraire.

XIX.

Les *Épîtres* dédicatoires latines qui précèdent ces trois productions nous apprennent peu de chose sur

Rabelais; il n'en est pas de même d'une fort belle lettre latine, publiée au commencement du XVIII^e siècle dans un recueil intitulé *Clarorum virorum Epistolæ centum ineditæ*, et adressée à un certain Bernard de Salignac, sur lequel nous n'avons que des conjectures, mais auquel Rabelais attribue une influence prépondérante sur ses études. Rabelais avait été chargé par Georges d'Armagnac, évêque de Rodez, de lui faire passer un Josèphe par un messager digne de confiance, à cause des anciens liens d'amitié qui existaient entre eux (*pro veteri nostra amicitia*).

J'ai saisi avec bonheur, continue Rabelais, cette occasion de vous témoigner, ô mon père en humanités, mon respect et ma piété filiale pour ce petit service. Mon père, ai-je dit, j'aurais pu dire «ma mère», si votre indulgence m'y autorisait, car ce que nous voyons arriver aux mères, qui nourrissent le fruit de leurs entrailles avant de l'avoir vu, avant de savoir même ce qu'il sera, qui le protègent, l'abritent contre l'inclémence de l'air, vous l'avez fait pour moi, moi dont le visage même vous était inconnu et dont le nom obscur ne pouvait me recommander à vous. Vous m'avez élevé, vous m'avez prêté les chastes mamelles de votre divin savoir; tout ce que je suis, tout ce que je vau, je le dois à vous seul: si je ne le proclamais hautement, je serais le plus ingrat des hommes. Salut encore une fois, père chéri, honneur de la patrie, appui des lettres, champion indomptable de la vérité!

Rabelais parle ensuite d'un livre calomniateur publié par Aléandre sous le nom de l'érudite Scaliger. Cette circonstance a fait penser que ce Salignac pourrait bien être Erasme. Scaliger publia en effet en 1531 contre Erasme un Discours (*Oratio*) qui était attribué à Aléandre. Ce qui vient à l'appui de cette supposition, c'est qu'une copie de la lettre de Rabelais, qui se trouve, dit-on, à la bibliothèque de Zu-

rich, porte le nom d'Erasme. Au moment où cette lettre fut écrite, Erasme se trouvait à Fribourg ou à Bâle, et Lyon est sur la route de Bâle à Rodez. Resterait à expliquer la profonde reconnaissance de Rabelais envers le destinataire ; mais rien n'empêche de supposer qu'Erasme et Rabelais s'étaient rencontrés précédemment ; que le Voltaire du XVI^e siècle avait donné à l'auteur de *Gargantua* des conseils et des encouragements et que, par suite, une rare correspondance s'était engagée entre eux, correspondance qui se serait perdue, comme tant d'autres. On objecte aussi l'absence du nom de Rabelais dans les écrits d'Erasme ; mais ce silence s'explique facilement : lorsqu'Erasme mourut en 1536, la gloire de Rabelais était à peine à son aurore, et les talents reconnus s'empressent rarement de saluer ceux qui doivent les remplacer. Ajoutons cependant que M. Rathery, à qui nous devons une partie de ces renseignements, refuse d'identifier Salignac avec Erasme, bien qu'il ne puisse dire au juste ce que c'était que ce Salignac.

Il est un autre point sur lequel nous ne saurions être de l'avis de M. Rathery. Il s'agit du motif qui engagea Rabelais à renoncer aux publications érudites, où il ne brillait pas, pour les publications bouffonnes, où il devait se faire la première place. Antoine Leroy attribue ce changement de front à l'insuccès de ses premières œuvres. Le libraire se serait plaint que ses livres se vendaient peu. — Consolez-vous, aurait dit Rabelais, je vous ferai un livre dans le goût du jour, dont la vente vous dédommagera, — et il aurait tenu parole. Ce récit, quoi qu'en dise le savant éditeur, nous semble réunir

tous les caractères de la probabilité. Rabelais s'était mépris au début sur sa vocation : cela est arrivé à tant d'autres, à Molière, par exemple, qui s'essaya plusieurs fois et avec obstination dans le genre tragique, et ne se rejeta que, faute de mieux, vers le domaine comique, dont il est devenu le roi. Pourquoi n'en aurait-il pas été ainsi de Rabelais ?

XX.

Il avait promis, nous dit-on, d'écrire un livre dans le goût du jour. Mais quel était le goût du jour, en dehors des œuvres d'érudition ?

Pour répondre à cette question, il n'est pas absolument nécessaire de fouiller les catalogues des libraires du XVI^e siècle. Si vous avez eu occasion d'assister à une de ces fêtes qui réunissent les habitants des campagnes, foire, assemblée, pardon, kermesse, etc. — à côté des vendeurs de merceries et menues marchandises, à côté des étaux de comestibles, entre les broches où l'on rôtit les moutons en plein vent et les tentes où l'on se met à l'abri de la pluie ou du soleil pour festiner à son aise, vous avez aperçu quelques modestes étaux où s'épanouissent des séries de petits livres imprimés sur papier demi-gris et illustrés de naïves gravures sur bois. Ils sont rognés, piqués et non cousus par feuilles, et de deux formats peu usités aujourd'hui, petit in-quarto à deux colonnes et petit in-seize. Il y a aussi des in trente-deux carrés, mais ce sont des almanachs.

Ces formats sont ceux que préférait le XVI^e siècle pour la littérature légère ; les ouvrages sont aussi ceux que le XVI^e siècle préférait. Ils ont été rajeunis, il est vrai, pour le style, abrégés le plus souvent,

mais le fonds est resté le même depuis trois cents ans. Il ne faudrait pas trop juger de ces opuscules par l'ouvrage en deux volumes que M. Charles Nisard a consacrés aux *Livres populaires* ; il y a dans ce livre, à la fois des longueurs et de graves oublis. Il est surtout insuffisant au point de vue chronologique, l'auteur ne s'étant que rarement préoccupé de l'origine des pièces qu'il analyse. On peut cependant y trouver quelques renseignements utiles.

On en trouvera davantage et de plus précis dans deux recueils publiés au dix-huitième siècle : l'un, d'allures quelques peu frivoles, la *Bibliothèque universelle des romans*, 112 vol. in 12 ; l'autre, dont le ton est plus sérieux : *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, 68 vol. in 8° ; l'un et l'autre contenant l'analyse et des extraits de la plupart des ouvrages manuscrits ou imprimés alors connus, antérieurs au XVII^e siècle. En complétant ces sources l'une par l'autre, nous pourrions nous former un tableau assez exact de la littérature des fictions à l'époque où Rabelais songea à publier un livre de ce genre.

Au premier rang, nous trouvons l'Histoire des quatre fils Aymon et de Maugis leur cousin, qui guerroyèrent contre Charlemagne et le mirent quelquefois dans des situations embarrassantes ou comiques ; les prouesses de « Gallien Restauré » ou « Rhétoré », fusion de deux poèmes célèbres, le « Voyage de Charlemagne à Jérusalem » et la « Bataille de Roncevaux » où l'élite de la chevalerie française périt avec Roland.

L'histoire de la belle Hélène de Constantinople, fille d'empereur, qui devint mère de St. Martin de Tours.

L'histoire de Huon de Bordeaux et de son cor enchanté, dont Wieland a tiré son poème d'*Oberon*, inférieur à l'original, et Weber un de ses meilleurs opéras.

L'histoire de Gérard de Nevers et de la belle Eurianté, qui est rentrée dans la littérature bourgeoise, grâce à l'extrait enjolivé de Tressan, et sur laquelle Weber a exercé aussi sa verve musicale.

L'histoire de «Baudouin de Flandres» qui épousa le diable — celle de «Robert le diable» dont on a tiré un opéra célèbre, et de «Richard sans peur» son fils, histoires qui figurent également dans la «Chronique de Normandie».

L'histoire des deux chevaliers et amis dévoués Valentin et Orson.

L'histoire du prophète Merlin, enchanté sous une aubépine par la fée Viviane, où le poète lauréat anglais Tennyson a pris le sujet d'une de ses meilleures Idylles.

Les exploits de Fierabras, le défenseur des opprimés, les aventures de Jean de Paris qui berne si gaiement le roi d'Angleterre, celle de Pierre de Provence et de la belle Maguelonne, qu'on prétend avoir été remise en nouveau langage par Rabelais lui-même.

Les livres de ce genre ne sont pas les seuls qui forment la bibliothèque populaire depuis le XVI^e siècle ; il y a les livres semi-religieux : l'histoire du Juif errant, celle de Judas Iscariote, celle de Ste Anne, mère de la Ste Vierge, de la Glorieuse Vierge Marie, des trois Maries de l'Évangile ; puis des légendes où les croyances primitives de la race aryenne se marient aux croyances chrétiennes, comme la cu-

rieuse histoire du bonhomme Misère, dont Mérimée a recueilli, à Naples, une variante, insérée dans ses *Dernières Nouvelles*, sous le nom de Fédérigo.

La collection de ces livres populaires ou plutôt rustiques, porte le nom de «Bibliothèque bleue» à cause du papier bleu-gris de la plupart des couvertures. On les a imprimés tour à tour à Troyes, à Epinal, à Montbéliard, à Rouen, à Caen même. J'ai sous les yeux 80 plaquettes de ce genre imprimées à Caen.

À côté de ces livres, descendus dans les classes inférieures, le XVI^e siècle avait sa littérature aristocratique, qui ne parvenait pas jusqu'au peuple. C'étaient au premier rang, de longs récits chevaleresques, les mêmes à peu près qui se trouvaient dans la bibliothèque de Don Quichotte : *Perceforêt et les chevaliers du St Graal*, *Palmerin d'Olive*, *Palmerin d'Angleterre*, *Primaléon de Grèce* et autres chevaliers aux grands coups d'épée, qui, partis simples seigneurs de leur pays natal, finissaient, après avoir vaincu des légions de géants, après avoir sauvé maintes princesses et délivré des quantités d'opprimés, par devenir tout au moins empereurs et rois. Et puis l'interminable série des *Amadis* : *Amadis de Gaule*, *Amadis de Grèce*, etc. Les Amadis avaient été rapportés d'Espagne par François I^{er} et traduits de l'espagnol en français, comme ils avaient été traduits du portugais en espagnol — car la plus ancienne rédaction que nous possédions est portugaise — mais tout porte à croire, quoi qu'en dise M. Baret¹, que l'ouvrage avait été importé de France en Portugal par la famille royale,

¹ De l'Amadis de Gaule et de son influence sur les mœurs et la littérature au XVI^e et au XVII^e siècles, par E. Baret 1868, in 8^e.

française d'origine. Pourquoi, par exemple, aurait-on donné au chef de la lignée le nom d'Amadis de Gaule, s'il n'était pas venu de ce pays ?

Rabelais lui-même cite parmi les livres qui étaient le plus à la mode de son temps, *Fessepinte*, *Orlando furioso*, le poème de l'Arioste, dont une version venait d'être publiée, *Robert le diable*, *Fierabras*, *Guillaume sans peur*, *Huon de Bordeaux*, *Monteville et Matabrune*.

Le premier et les deux derniers ouvrages sont maintenant oubliés, mais les autres ont conservé toute leur popularité, sinon dans les classes instruites, au moins dans les populations agricoles de la France, et il continue à s'en expédier chaque année de Montbéliard d'énormes ballots qui vont se disperser dans toutes les régions.

XXI.

La littérature française de cette époque était riche en récits plaisants, très spirituels, le roman du *Renard*, le roman de la *Rose*, mis récemment en prose, la vaste collection des fabliaux, les *Cent Nouvelles nouvelles* qui n'en sont souvent que la traduction ; la légende de *Maistre Pierre Faifeu*, de Bourdigné, le *Petit Jehan de Saintré*, les farces, celles de *Patelin* entre autres ; mais ces livres trop fins, ne pénétraient que par exception dans la grande masse des lecteurs. Aucun d'eux n'est descendu jusqu'à la littérature rustique ; la partie comique de la littérature des paysans ne remonte guère au-delà du XVII^e siècle.

Le goût dominant était donc celui de la littérature chevaleresque. On voulait des prodiges, de grands

coups d'épée, des événements extraordinaires, on ne demandait pas mieux que de rire un peu, mais on voulait surtout s'étonner, admirer. Le même goût dominait en Espagne lorsque Cervantès commença son *Don Quichotte*. Rabelais voulant improviser un livre qui s'adressât à la masse des lecteurs et dont la vente fût certaine avait donc sa voie toute tracée ; il se mit à l'œuvre et, sans se donner beaucoup de peine, car « il n'y employa oncques plus ni autre temps que celui qui estoit estably à prendre sa réfection corporelle, sçavoir est en beuvant et mangeant », il fabriqua un livre « dont il se vendit plus d'exemplaires en deux mois qu'il ne sera acheté de Bibles en neuf ans ».

Mais quel était ce livre si lestement composé et si lestement vendu ?

Était-ce le *Gargantua* qui figure sous le titre de Premier Livre dans les œuvres de Rabelais ?

Était-ce le *Pantagruel* qui figure dans cette collection sous le titre de Second Livre ?

Ne serait-ce pas plutôt une des deux ou même les deux *Chroniques de Gargantua*, qui ne figurent pas dans les œuvres de Rabelais, mais qui font partie de la Bibliothèque bleue ?

Nous discuterons ces questions plus loin. Contentons-nous de dire ici que le livre ou les livres de Rabelais commencent, comme le roman de Cervantès, par une parodie des romans de chevalerie, pour en venir à une satire très profonde et très mordante des idées, plus encore que des mœurs du temps. Cervantès l'emporte au point de vue de l'art, mais Rabelais l'emporte par la quantité d'idées qu'il remue, par une satire plus mordante et par un but plus

élevé. Rabelais est en pleine réaction contre le moyen-âge dont il bat en brèche, avec l'exagération que provoque la lutte, toutes les théories favorites, l'amour de la guerre et des conquêtes, les restes encore subsistants de l'organisation féodale, la vie contemplative, la mortification des sens, la scolastique et les mots ronflants sous lesquels se cache la nullité de l'idée.

XXII.

L'année même où il publiait *Gargantua* et *Pantagruel*, Rabelais s'en prit à une superstition qui était aussi très puissante à cette époque, la croyance à l'astrologie judiciaire et aux prédictions — en publiant la *Pantagrueline prognostification*, et un *Almanach pour 1532, calculé sur le méridien de la noble cité de Lyon et sur le climat du royaume de France*. Sur le titre de cet almanach, Rabelais s'intitule «docteur en médecine», bien qu'il n'eût pas encore reçu le grade de docteur et — «professeur d'astrologie», bien qu'il ne crût pas à cette science. Son éditeur lui conseilla peut-être de prendre ce dernier titre, qu'il conserva par plaisanterie.

Cet almanach fut suivi d'une série d'autres, de 1533 à 1550. Ces ouvrages sont devenus introuvables. Nous savons seulement que, dans le premier, l'auteur protestait contre la prétention de connaître l'avenir, — en entassant des citations de la Bible qui n'avaient qu'un rapport très indirect à son sujet. » Il se peut, disait-il qu'il y ait cette année notable mutation tant de royaumes que de religion, mais ce sont secrets du Roi éternel, qui modère à son franc arbitre et plaisir tout ce qui est et se fait. » Nous

avons aussi quelques fragments de son *Almanach* de 1535. Dans la préface, il commence par constater que les hommes ont toujours eu soif de connaître l'avenir, et il en conclut que l'âme doit être immortelle puisque Dieu lui ayant donné ce désir n'a pu vouloir la tromper—et, que par conséquent, il lui réserve pour une autre vie ce qu'il ne lui donne pas en celle-ci. « Prédire l'avenir, continue-t-il, serait légèreté à moi, et à vous simplement d'ajouter foi à mes paroles. » Il se contente donc d'exposer ce qu'il a trouvé dans les docteurs en l'art, grecs, arabes et latins, mais tout cela est moins que néant. Si bon temps sera, ce sera en dehors de la promesse des astres ; si, paix ; ce sera non par défaut d'inclination des princes à faire la guerre, mais par faute d'occasion. Je dis, quant à moi, que si les rois, princes et républiques chrétiennes observent la parole de Dieu et gouvernent eux-mêmes et leurs sujets d'après cette parole, nous n'avons jamais vu encore une année plus salubre pour les corps, plus paisible pour les âmes, plus fertile en bien que le sera celle qui va commencer, et nous verrons la face du ciel, la vêtue de la terre et le maintien du peuple joyeux, gai, plaisant et béni plus qu'il ne l'a été depuis cinquante ans. »

De l'*Almanach* de 1541, on ne possède que le titre, acquis à un prix très élevé, par la Bibliothèque nationale de Paris.

XXIII.

La *Prognostification* est plus étendue. Elle fut d'abord publiée spécialement pour l'an 1533, mais, dans les éditions subséquentes, la date fut remplacée par

ces mots: «Pour l'an perpétuel.» En voici le titre complet:

Pantagrueleine prognostification, certaine, véritable et infalible, pour l'an perpétuel; nouvellement composée au profit et advisement des estourdis et musars de nature, par maistre Alcofribas, architriclin dudit Pantagruel.

L'idée de cette plaisanterie n'appartient pas à Rabelais. Au commencement du XVI^e siècle, nous apprend Le Duchat, un anonyme fit paraître une prophétie de ce genre en allemand. Cette prophétie fut augmentée et traduite en latin par un certain Henrichmann et on la trouve dans les *Facétie* de Henri Bebel, publiées en 1515. Ainsi Rabelais en a eu probablement connaissance. Nous devons ajouter que si l'idée est la même, les détails sont généralement différents.

L'opuscule est divisé en dix chapitres.

Les Français veulent des nouvelles, dit Rabelais, comme les Gaulois leurs ancêtres. La première chose qu'on demande à celui qui arrive de loin c'est: Qu'y a-t-il de nouveau? quel bruit court par le monde? Mais plus ils sont prompts à demander nouvelles, plus ils sont faciles à croire ce qui leur est annoncé, et ne devrait-on pas mettre gens dignes de foi à l'entrée du royaume pour examiner les nouvelles qu'on y apporte? C'est ce qu'a fait mon bon maître Pantagruel. Croyez donc tout ce que je vous dirai. «Or mouchez vos nez, petits enfants, et vous autres, vieux resveurs, affustez vos bezicles et pevez ces mots au poys du sanctuaire», c'est-à-dire avec une religieuse attention.

«Quoi que puissent vous en dire les astrologues de Louvain de Nurenberg, de Tubingue et de Lyon — villes où se publiaient alors les almanachs — ne croyez pas qu'il y ait cette année d'autre gouverneur du monde que Dieu qui régit et modère tout par sa parole. Saturne, Mars, Jupiter, ni Vénus, ni le soleil, ni les autres planètes, ni les anges, ni les saints, ni

les hommes, ni les diables, n'auront d'autre influence et puissance que celle que Dieu leur donnera. Avicenne a raison sur ce point, quoique sur beaucoup d'autres il ait resvé outre mesure.»

Cette année il y aura tant d'éclipses du soleil et de la lune, c'est-à-dire de l'or et de l'argent,

que j'ai peur que nos bourses n'en pâtissent inanition et nos sens perturbation.

Cette année les écrevisses iront de côté, les cordiers à reculons. Les escabeaux monteront sur les bancs, les broches sur les landiers et les bonnets sur les chapeaux. Les puces seront noires pour la plupart, le lard fuira les pois en carême.

Le lard aux pois était un des mets les plus estimés au XVI^e siècle.

Les bêtes parleront en divers lieux. Il se fera cette année plus de sept verbes irréguliers, si Priscien ne les tient de court.

Priscien désigne ici la grammaire. Les verbes sont souvent conjugués d'une façon irrégulière dans les écrivains de cette époque parce que chacun obéissait en cela à l'usage de sa province. Cette irrégularité se faisait surtout au passé défini et à l'imparfait du subjonctif, que, dans la plus grande partie de la France, on terminait en *is* et en *isse*. Les Parisiens tenaient alors pour les terminaisons *ai*, *asse*, qu'ils ont fait prévaloir. Leurs descendants n'ont pas hérité de cet amour pour ces terminaisons sonores; les Parisiens d'aujourd'hui les ont même tellement prises en dégoût que beaucoup d'entre eux aiment mieux faire une faute de syntaxe que de les prononcer.

Cette année, poursuit Rabelais, que nous continuons à abréger, les aveugles ne verront que bien peu, les sourds ouviront assez mal, les muets ne parleront guère les riches se

porteront un peu mieux que les pauvres et les sains mieux que les malades. Plusieurs moutons, bœufs, pourceaux, oyzons, pouletz et canars mourront; et ne sera si cruelle mortalité entre les singes et dromadaires. Vieillesse sera incurable ceste année, à cause des années passées. Ceux qui seront pleurettiques auront grand mal on cousté. Les catarrhes descendront ceste année du cerveau es membres inférieurs: le mal des yeux sera fort contraire à la veue; les oreilles seront courtes et rares en Guascongne, plus que de coutume. Et regnera quasi universellement une maladie bien horrible, et redoutable, maligne, perverse, espouvantable et mal plaisante, laquelle rendra le monde bien estonné, et dont plusieurs ne sçauront de quel bois faire flesche, et bien souvent composeront en resvasserie, syllogisans en la pierre philosophale, et es oreilles de Midas. Je tremble de peur, quand je y pense: car je vous dis que elle sera épidémiale, et l'appelle Averroys: *Colliget, faulte d'argent*. Et attendu la comète de l'an passé, et la rétrogradation de Saturne, mourra à l'hospital un grand marrault tout catarrhé, à la mort duquel sera sédition horrible entre les chatz et les ratz, entre les chiens et les lièvres, entre les faulcons et les canars, entre les moines et les œufz »

Cette partie de la Prognostification est presque traduite d'un livre latin: *De ratione studii*, qui parut vers 1513 à Lyon :

Proximo anno, cæci parum aut nihil videbunt, surdi male audient, muti non loquentur, etc. Bellum erit inter canes et lepores, inter feles et mures, inter lupos et oves, inter monachos et ova, etc.

L'année sera fertile en biens pour ceux qui sont déjà riches. Le houblon de Picardie craindra un peu le froid, l'avoine fera grand bien aux chevaux, il n'y aura guère plus de lard que de pourceaux, à cause de la constellation des Poissons qui sera en ascendance. Il y aura abondance de hannetons. Mercure menace quelque peu le perail, qui sera cependant à un prix raisonnable. Mais il y aura plus que de coutume de soucis [plante] et de poires d'angoisse.

Le chapitre V s'ouvre par une protestation contre l'astrologie et en faveur de l'égalité des hommes devant les astres.

La plus grande folie du monde est de penser qu'il y ait des astres pour les rois, papes et gros seigneurs, plutôt que pour les pauvres et souffreteux, comme si de nouvelles étoiles avaient été créés depuis le temps du déluge ou de Romulus ou de Pharamond, à la nouvelle création des rois.

Il ne faut pas oublier, en lisant ces lignes, qu'à l'époque où Rabelais écrivait, les rois avaient encore des astrologues officiels bien payés, Ruggieri, Nostradamus, etc. etc., et que, dans notre siècle, de hauts personnages, Napoléon I^{er}, Napoléon III, ont cru avoir une étoile.

Tenant donc pour certain, poursuit Rabelais, que les astres se soucient aussi peu des rois que des gueux, et des riches que des marauds, je laisserai aux fous pronostiqueurs à parler des rois et des riches, et parlerai des gens de bas état.

Puis vient une de ces énumérations dans lesquelles l'auteur se complait :

Les gens soumis à Saturne, comme gens dépourvus d'argent, jaloux, resveurs, preneurs de taupes, usuriers, etc., etc. n'auront pas cette année tout ce qu'il voudraient bien; ils s'étudieront à l'invention de sainte croix.

M. Rathery croit que ces mots indiquent qu'ils se livreront à des recherches inutiles, «comme celle de la sainte croix qui n'est plus à trouver.» Il nous semble que c'est chercher une explication bien loin. Il y avait alors des croix sur la plupart des monnaies: chercher la sainte croix, c'est tout simplement chercher de l'argent.

A Jupiter sont soumis les gens d'église, les sculpteurs, copistes, bullistes, hypocrites, chattemites, clerks de greffe, pattepelues, barbouilleurs de papier, notaires, etc. Il mourra tant de gens d'église cette année qu'on ne pourra trouver à qui conférer les bénéfices, en sorte que plusieurs en tiendront deux, trois, quatre et davantage.

deux ans auparavant, entre les *summaris*, qui s'élevaient au-dessus des portes de Venise, mais qu'ils ne pouvaient atteindre, et rien. Les deux ans suivants, on n'eut que la peste, sans autre événement.

Le 15 Mars 1524, arriva le courrier venant de France, qui apportait de nouvelles nouvelles, et de la part de la France, que le duc de Bourbon, le duc de Nemours, et le duc de Nemours, avaient été tués, et que les Français donnaient la bataille de Pavie.

Papeau continue à énumérer les gens soumis au soleil, travaillant pour la plupart, qui seront sans doute et mourront en grande partie quand ils seront lestez — les gens soumis à Venus, deesse des amours — à Mercure, dieu du commerce et de l'industrie — à la lune, patronne des lunatiques et de tous. Les aspects de Mercure feront plus souvent semblant d'être joyeux qu'ils ne le seront en effet. Mais moins de liresloires, c'est-à-dire d'Allemands, feront le pèlerinage de St-Jacques de Compostelle qu'en 1524 — année pour laquelle on avait prédit la fin du monde.

L'auteur parcourt ensuite les divers pays. Voici ce qu'il dit de la France :

Le noble royaume de France prospérera et triomphera cette année en tous plaisirs et délices, tellement que les nations estranges volontiers s'y retireront. Petits banquets, petits esbatemens, mille joyusetés s'y feront où un chacun prendra plaisir : on n'y vit oncques tant de vins, ni plus friands ; force raves (traves) en Limousin, force chastagnes en Périgort et Dauphiné, force olives en Languedoc, force sables en Oïone, force poissons en la mer, force estoiles au ciel, force sel en Brouage [dans la Charente-Inférieure], planté [abondance] de bledz, légumaiges, fruitaiges, jardinaiges, beurres, laitages. Nulle part

pesté, nulle guerre, nul ennuy, bren de pauvreté, bren de soulcy, bren de melancolie. Et ces vieulx doubles ducatz, nobles à la rose, angelotz, aigrefins, royaulx et moutons à la grand laine [monnaies diverses] retourneront en usance avec planté de serapz et escuz au soleil. Toutefois sus le milieu de l'esté sera à redoubter quelque venne de puces noires et cousins de la Devinière: *adeo nihil est ex omni parte beatum!* Mais il les faudra bruler à force de collations vespertines [du soir].

Rabelais passe en revue les quatre saisons. «Et premièrement du printemps»:

« En toute ceste année ne sera qu'une lune, encores ne sera-elle point nouvelle : vous en estes bien marriz, vous autres qui ne croyez mie en Dieu, qui perseutez sa sainte et divine parola, ensemble ceux qui la maintiennent. Mais allez vous pendre; ja ne sera autre lune que celle laquelle Dieu créa au commencement du monde, et laquelle, par l'effect de sadite sacre parole, a esté établie au firmament pour luyre, et guider les humains de nuit.

« A propos vous verrez ceste saison à moitié plus de fleurs qu'en toutes les trois autres. Et ne sera réputé fol cil qui en ce temps fera sa provision d'argent.

«En esté, je ne sçay quel temps ny quel vent courra : mais je sçay bien qu'il doit faire chaud et régner vent marin. Toutefois, si autrement arrive, pourtant ne faudra renier Dieu. Car il est plus sage que nous et sait trop mieulx ce que nous est necessaire que nous-mesmes. »

En automne on vendangera. Ceux et celles qui ont fait vœu de jeûner quand les estoiles ne seront plus au ciel, peuvent bien se repaître à l'heure présente, car elles y resteront encore attachées seize mille et je ne sais combien de jours. Et n'espérez plus prendre les alouettes à la chute du ciel, car il ne tombera pas en notre siècle, sur mon honneur.

En hiver les sages ne vendront pas leurs pelisses pour acheter du bois; s'il pleut, ne vous attristez pas, il y aura moins de poussière par le chemin. Tenez-vous chaudement, évitez les catarrhes, et buvez du meilleur.

Rabelais ne se risquait pas beaucoup en faisant de telles prédictions. Les conseils étaient sages, du

reste; les événements le furent moins. Les Anabaptistes, assiégés dans Leyde, se rendirent et furent condamnés à de cruels supplices; l'auteur de l'*Utopie*, Thomas More, fut supplicié en Angleterre comme catholique, tandis que nombre de gens furent suppliciés en France comme luthériens. C'est cette année-là aussi que la guerre recommença au sujet du duché de Milan, que Genève s'éleva en république, et que Calvin publia la première rédaction de son *Institution chrétienne*.

Il y a d'assez bonnes plaisanteries dans la *Prognostification pantagruéline*, mais des plaisanteries de pure joyeuseté. On n'y trouve qu'un petit nombre de ces railleries à la façon de Molière, à la fois gaies et profondes, qui font rire et réfléchir. La *Prognostification* fut souvent réimprimée au XVI^e siècle, et elle figure dans la plupart des éditions des Œuvres de l'auteur.

XXIV.

Au moment où Rabelais était occupé de ces publications, Jean du Bellay, le plus jeune des trois frères, passa à Lyon, se rendant à Rome. Jean du Bellay fut plus tard cardinal, évêque de Paris, archevêque de Bordeaux, etc. Il était ambassadeur du gouvernement français près Henri VIII, lorsque celui-ci manifesta l'intention de se séparer de l'Eglise romaine. Henri voulait épouser Anne de Boleyn et faire casser son mariage avec Catherine d'Aragon, nièce de Charles-Quint, qu'il avait épousée une vingtaine d'années auparavant, mais qui avait été mariée précédemment à son frère. La demande était vivement appuyée par François I^{er}, qui avait obtenu

Tome

un avis favorable d'un certain nombre de théologiens français en faveur de ce divorce. Le cardinal du Bellay était du nombre de ceux qui avaient pris cette cause à cœur. Le pape Clément VII désirait aussi être agréable à Henri VIII, mais, outre ses scrupules religieux, il craignait de se brouiller avec l'empereur. Les négociations traînèrent en longueur. On attendait de part et d'autre un événement politique qui permit de prendre une résolution décisive, car le pape, comme souverain temporel, se trouvait placé entre deux partis également redoutables pour lui.

Les pourparlers, les intrigues duraient depuis cinq ans lorsque Jean du Bellay qui se rendait à Rome comme ambassadeur de France, rencontra Rabelais à Lyon et lui proposa de l'emmener avec lui.

Rabelais avait toujours rêvé le voyage de Rome; il accepta avec empressement et se mit à faire des projets, qui ne devaient pas plus se réaliser que ceux du cardinal.

Jean du Bellay avait cru un moment au succès, il avait même envoyé en France une liste des cardinaux qu'il croyait acquis à la cause de Henri VIII. On l'avait mal informé. Dans un consistoire réuni le 23 mars 1534, les cardinaux, à la presque unanimité — 19 contre 3 — s'étaient prononcés contre le divorce, et le pape, malgré sa partialité pour Henri VIII, n'avait pu s'empêcher de rendre une sentence qui déclarait Catherine épouse légitime de Henri et lui ordonnait de la reprendre. D'un autre côté, un parti puissant intriguait en Angleterre dans le sens d'une rupture avec l'église de Rome, et le 30 du même mois, avant qu'on eût avis de ce qui s'était passé

à Rome, le parlement avait sanctionné un bill — révoquant en partie cependant sous certaines conditions — qui attribuait au roi les droits exercés jusque là par le pape sur le clergé d'Angleterre. Jean du Bellay n'arriva donc que pour se heurter à une impossibilité. La rupture était irrévocablement consommée.

Les espérances de Rabelais ne se réalisèrent pas davantage, mais elles étaient d'un caractère plus modeste.

Lorsqu'on lui avait proposé ce voyage, il s'était déjà vu visitant les hommes de toutes les villes d'Italie par où il aurait à passer, s'entretenant avec eux et les consultant sur ses doutes. Il s'était promis — ce qui rentrait dans son art — d'observer les plantes, les animaux, les poisons, rares en France, et qu'on disait abonder en Italie. Enfin il voulait décrire l'aspect de Rome par la plume aussi nettement qu'on peut le faire par le pinceau, afin de pouvoir à son retour la faire connaître à ses compatriotes. Dans ce but, il avait extrait des auteurs latins et grecs tout un farrago de notes qu'il avait emportées. Il ne fit rien de ce qu'il avait projeté. Il ne put s'arrêter dans les villes comme il l'espérait, il ne trouva en Italie que des végétaux déjà étudiés par lui et n'aperçut qu'un seul platane, près de Rome, en village d'Aricie.

Il est vrai qu'il lui fut permis d'étudier la grande ville. Le cardinal lui laissa tout le temps de la parcourir à son aise ; il acheta même une vigne qu'il donna à Rabelais pour y faire des fouilles, en lui adjoignant, comme aides deux jeunes gens, curieux comme lui d'antiquités, Nicolas Leroy et Claude

Chapuis ; mais au moment où Rabelais allait prendre la plume, il apprit qu'un Milanais, Marliani, qui avait longtemps résidé dans la ville éternelle, faisait imprimer sur ce sujet un livre plus complet que le sien ne le pourrait être. «C'était Lucine qui venait le délivrer» ; il garda ses notes pour lui, et de retour à Lyon, il fit réimprimer l'ouvrage de Marliani avec additions et corrections, et le dédia au cardinal du Bellay, dans une lettre latine, d'où nous avons extrait ce qui précède.

Ainsi Rabelais ne fit cette année-là qu'un court séjour à Rome ; il s'occupa surtout d'antiquités, mais non exclusivement. Il assista à la réception solennelle du cardinal ; celui-ci prononça un discours en latin et causa dans cette langue avec tant d'élégance qu'on l'appela «la fleur choisie des Gaules» (*Galliarum florem delibatam*). On prétend même que pendant son séjour à Rome, Rabelais eut le temps d'apprendre l'arabe, que lui enseigna un évêque de Céramith ; mais ce fait, s'il est exact, se rapporte probablement à un autre voyage.

XXV.

En sa qualité de secrétaire de l'ambassadeur chargé de négocier les affaires du roi d'Angleterre, l'auteur de *Gargantua* dut nécessairement se trouver en rapport avec le pape, mais la plupart des propos qu'on lui prête dans ses entrevues avec le souverain pontife sont dénués de toute vraisemblance. Qu'en voyant le cardinal du Bellay baiser la pantoufle du pape, Rabelais ait dit à l'oreille de son voisin : «Et moi, que lui baiserais-je donc ? » on peut l'admettre à la rigueur ; il n'en

est pas de même d'une conversation qu'on lui fait avoir avec Clément VII.

Un jour qu'il se trouvait avec lui seul, le pape lui aurait demandé bienveillamment ce qu'il pourrait faire pour lui. — Je prie Votre Sainteté de m'excommunier, lui aurait dit Rabelais. Et comme le pape lui témoignait son étonnement d'une pareille demande :

Saint Père, lui aurait répondu Rabelais, je suis Français et d'une petite ville nommée Chinon, qu'on tient estre fort sujette au fagot ; on y a desjà bruslé quantité de gens de bien et de mes parens : or si Votre Sainteté m'avoit excommunié, je ne bruslerois jamais.

Et ma raison est que, venant ces jours avec M. le cardinal du Bellay en cette ville, nous passames par les Tarantaises, où les froidures estoient fort grandes. Et ayant atteint une petite case où une povre femme habitoit, nous la priasmes de faire du feu, à quelque prix que ce fust ; pour allumer un fagot, elle brusla toute la paille de son lit, et ne pouvant avoir de feu, elle se mit à faire des imprécations et dire : Sans doute ce fagot est excommunié de la propre gneule du Pape, puisqu'il ne peut brusler, et fusmes contraints de passer outre, sans nous chauffer. Ainsi donc, s'il plaisoit à Votre Sainteté de m'excommunier, je m'en irois sain et libre en ma patrie (*Particularitez de la vie de M. François Rabelais*).

Cette bouffonnerie rentre tout à fait dans le genre de subtilités que le moyen âge aimait à prêter à ses bouffons. On trouve de semblables traits dans la *Vie d'Ésope* par Planude, dont une traduction, antérieure à celle de La Fontaine, figure dans la *Bibliothèque bleue* ; le *Bartoldo* des Italiens, le *Til l'espiègle* des Allemands sont pleins de semblables réponses. Clément VII ne haïssait pas le mot pour rire, mais une plaisanterie de ce genre eût supposé une familiarité qui ne pouvait

pas exister entre lui et Rabelais. Il est à croire d'ailleurs que, si le pape se fût mis ainsi bénévolement à sa disposition, Rabelais lui aurait demandé de régler sa position, passablement irrégulière du côté de l'église. Il avait obtenu l'autorisation de quitter le couvent de Fontenay-le-Comte sous la condition expresse de se rendre au couvent de Maillezais; il s'était passé dix années depuis lors, et, non seulement Rabelais n'avait pas fait une seule démarche pour se rendre au couvent indiqué, mais il avait mené une existence tout à fait opposée à celle qu'on devait attendre d'un moine cloîtré et consacré exclusivement au service de Dieu.

XXVI.

Rabelais reparait à Lyon en 1534. C'est à cette époque de sa vie que la plupart des biographes placent l'anecdote qui a donné lieu au proverbe: *le quart d'heure de Rabelais*; mais si cette anecdote a quelque fondement, elle doit se placer non pas à ce moment, où rien n'annonce que Rabelais se soit rendu à Paris, mais après le second voyage de l'auteur à Rome, époque où il séjourna quelque temps dans la capitale, pour un motif qui nous est inconnu. Nous y reviendrons.

En 1534, c'est la publication de l'édition annotée de Marliani qui l'occupera d'abord. Dans sa dédicace au cardinal, il représente Lyon comme le siège de ses études. Nous voyons, en effet, qu'il y travailla beaucoup, mais il paraît, d'après une révélation inattendue, qu'un autre attrait le retenait dans cette ville.

Un professeur de l'Université de Toulouse, Jean de Boyssonné, dont Rabelais parle à plus d'une reprise et qu'il recommanda au cardinal du Bellay, a laissé un recueil de poésies latines, conservé manuscrit à la bibliothèque de Toulouse. Dans ces poésies, il est parlé, à plusieurs reprises, d'un petit Rabelais, mort à deux ans, et qui d'après le contexte ne peut être que le fils de l'auteur de *Gargantua*.

Ces pièces ont été signalées pour la première fois par M. Rathery et c'est à sa notice que nous renvoyons pour les détails que nous ne lui empruntons pas.

L'enfant s'appelait Théodule Rabelais. On trouve d'abord, dans le recueil, une pièce de vers où l'auteur — comme font en pareil cas les femmes du peuple russes — demande au défunt pourquoi il quitte si brusquement ce monde et ce qu'on lui a fait :

Cur nos tam subito, Rabelæse, relinquis ?

L'enfant répond que ce n'est nullement par haine de la vie qu'il abandonne ceux qui l'aiment, mais pour vivre avec le Christ.

Vient ensuite un distique où la patrie et le père de l'enfant sont nettement déterminés :

Lugdunum patria, at pater est Rabelæsus; utrumque
Qui nescit, nescit maxima in orbe duo.

[Lyon est sa patrie, Rabelais est son père; qui les ignore ne connaît pas deux grandes choses en ce monde.]

Une autre pièce développe la même idée :

Quæris quis jaceat sub hoc sepulchro
Tam parvo ? Theodulus ipse parvus, etc,

[Vous demandez qui repose dans ce sépulcre si petit ? C'est le petit Théodule, petit de corps, d'âge et de traits, mais grand par son père, ce personnage savant et versé dans tous les arts qui conviennent à un homme bon, pieux et honnête. Le jeune Théodule, s'il lui avait été donné de vivre, se serait approprié cette science, et, de petit qu'il était, serait devenu grand à son tour.]

Si les poésies de Jean de Boyssonné ne brillent pas par l'originalité des pensées, elles sont très précises sur le point qui nous occupe.

La date n'est pas indiquée, mais elle est évidemment comprise entre 1532 et 1537, époque où Rabelais quitte Lyon pour Montpellier. Dans une pièce de vers où on le fait parler, l'enfant se représente comme ayant reçu les soins et les caresses des cardinaux romains.

*Quem cernis tumulo exiguo requiescere, vivens
Romanos habui pontifices famulos.*

L'enfant aurait donc vécu aux époques où Jean du Bellay passa à Lyon, en 1533, 1534 ou 1536.

Quant à la mère de l'enfant, silence absolu sur son compte, tant dans les vers de Boyssonné que dans les autres documents, et nous ne savons jusqu'à quel point elle était digne de partager l'affection que Rabelais éprouva certainement pour son enfant

CHAPITRE III.

BIOGRAPHIE ET ŒUVRES DIVERSES. (Suite.)

SOMMAIRE. — 1. Second séjour de Rabelais à Beano. Il se met en règle avec l'Église. — 2. Sa correspondance avec l'évêque de Millinais. — 3. Le quart d'heure de Rabelais. — 4. Court séjour à Paris. — 5. Rabelais professeur et médecin. — 6. Nouvelle bulle du pape. — 7. Rabelais chanoine. — 8. Il publie son *livre lièvre*. — 9. Il obtient un privilège de François I. — 10. Son prologue. — 11. Sa fuite en Lorraine. — 12. Son troisième voyage à Rome. La *Sciencia*. — 13. Il est curé de Meudon et publie son *quart lièvre* avec un privilège de Henri II. — 14. Rabelais à Meudon. — 15. Sa mort. — 16. Rabelais, J. du Bellay et Ronsard. — 17. Épigrammes satiriques de Rabelais. — 18. Épitaphes Siciliennes. — 19. Les *Sonnetts érotiques de Pantagruel*. — 20. Biographies de Rabelais au XVII^e et au XVIII^e siècles. — 21. Ordre de composition des premiers livres de Rabelais. — 22. Les *Chroniques gargantuesques*. — 23. Gargantua, personnage mythique. — 24. Rabelais est-il l'auteur des *Chroniques*? — 25. Témoignages à ce sujet. — 26. Analyse des *Grandes Chroniques*. — 27. *Secondes Chroniques*. — 28. Le *Disciple de Pantagruel*. Un chapitre de ce roman.

I.

Après avoir fait imprimer de nouvelles éditions de *Gargantua* et du 1^{er} livre de *Pantagruel* (1535), Rabelais partit, en 1536, pour Rome, où l'appelait de nouveau le cardinal du Bellay. Il n'avait pas cessé, du reste, d'entretenir des relations avec la capitale du monde catholique; nous en avons la preuve dans une lettre que le cardinal de Tournon écrivait au chancelier Dubourg. Après avoir parlé d'un « paillard de luthérien ou zwinglien » qui se trouvait à Lyon,

il dénonce avec indignation une lettre (évidemment interceptée) que Rabelais adressait « à un des plus mauvais pailhards » (ou hérétiques) qui fût à Rome; il envoie cette lettre au chancelier et dit qu'un peu de plus, il eût fait mettre l'auteur en prison, pour donner une leçon à ces écrivains de nouvelles.

Nous avons plus de détails sur ce second séjour de Rabelais à Rome que sur le premier. Ces détails sont consignés dans plusieurs pièces officielles et surtout dans une série de lettres adressées à l'évêque de Maillezois et publiées à la fin du XVI^e siècle sous le titre d'*Epîtres de Maître François Rabelais*.

Il s'occupa d'abord de faire régler sa position avec l'Église. Il y avait douze ans qu'il avait quitté Fontenay; ses livres, qui faisaient beaucoup de bruit, avaient attiré l'attention sur sa personne. Il n'avait rien à craindre pour le moment parce qu'il était attaché au cardinal du Bellay, parce qu'il faisait partie de sa maison (*domus*), parce qu'il était ce qu'on nommait alors son « domestique », mais c'était une sécurité instable. Il présenta au pape une *supplicatio pro apostasia*.

Clément VII était mort, la chaire pontificale était alors occupée par Paul III (Alexandre Farnèse). Rabelais lui rappela que Clément VII avait bien voulu l'autoriser à changer de couvent, mais non à quitter la profession religieuse. Il avait cependant quitté l'habit régulier de son ordre pour celui de prêtre séculier; il disait qu'il s'était ensuite livré à l'étude de la médecine et qu'après avoir reçu ses grades, il avait exercé cet art pendant un certain nombre d'années, voyageant çà et là, célébrant la messe sou-

lement de temps à autre, disant ses heures canoniales d'une façon très irrégulière et les omettant quelquefois. Il ajoutait qu'il se repentait maintenant de l'irrégularité de sa conduite, et qu'il désirait reprendre la vie monastique avec pleine tranquillité d'âme. Il suppliait donc le pape de vouloir bien l'absoudre pour le passé et l'autoriser, pour l'avenir, à rentrer dans le couvent de son ordre qui voudrait bien le recevoir, à posséder les bénéfices ecclésiastiques que l'on voudrait lui conférer, et à pratiquer la médecine à condition de ne pas recevoir de salaire et de n'employer ni le fer ni le feu dans les opérations chirurgicales.

Ces dernières conditions n'avaient rien que de très ordinaire. En général, l'Eglise ne permettait pas à ceux qui étaient engagés dans les ordres de verser le sang, à quelque titre que ce fût, et de plus en assurant aux prêtres un bénéfice, aux moines l'existence dans un couvent, elle leur refusait le droit de recevoir une rémunération pour d'autres services.

La supplique était humble. Rabelais exagérait même quelque peu ses péchés, mais c'était le moyen d'en obtenir plus facilement la rémission. Il ne fit pas présenter sa supplique par le cardinal du Bellay; deux cardinaux italiens lui rendirent cet office. Il obtint ce qu'il demandait, et dans la forme la plus favorable, celle qui devait avoir force de loi en France; de plus, on lui fit remise d'une partie des frais de chancellerie.

II.

C'est Rabelais lui-même qui nous apprend ces détails dans sa correspondance avec l'évêque de Mail-

lezais. Celui-ci avait chargé Rabelais de solliciter pour lui, d'Estissac, le chapeau de cardinal; Rabelais faisait de son mieux, mais Jean du Bellay l'appuyait avec mollesse et cherchait toujours des faux-fuyants, si bien que d'Estissac mourut sans avoir obtenu ce qu'il ambitionnait.

Paul III, du reste, était très préoccupé en ce moment. L'empereur Charles-Quint lui avait annoncé sa visite; le pape eût bien voulu l'esquiver, il fallait, au contraire, montrer de l'empressement, beaucoup d'empressement; cela allait lui coûter cher d'ailleurs, et l'argent lui manquait.

Les cardinaux envoyés vers l'empereur obtinrent d'abord, par adresse, que la visite serait retardée de cinq ou six semaines.

Si j'avais autant d'escus, écrit Rabelais, que le pape voudrait donner de jours de pardon [d'indulgence], *de proprio motu, de plenitudine potestatis* et autres telles circonstances favorables, à quiconque le remettrait jusques à cinq ou six ans d'ici, je serais plus riche que Jacques Cœur ne fut oncques.

Rabelais nous apprend ensuite qu'on avait fait un chemin tout exprès pour recevoir l'empereur, abattant force maisons, dont les propriétaires ne furent pas du tout ou du moins ne furent que très-faiblement indemnisés. Pour subvenir aux frais, on mit des impôts sur tout et sur tous, même sur les porteurs d'eau. On voulait que Charles-Quint pût passer sous les arcs de Constantin, de Vespasien, de Titus, de Numérien et autres. Plus de deux cents maisons et trois ou quatre églises furent sacrifiées.

Rabelais ne se borne pas à donner à son correspondant des nouvelles de Rome, il le tient au cou-

rant de tout ce qui se passe en Europe et en Asie ; il lui raconte la guerre de l'empereur turc avec la Perse, discute les conséquences que cela peut avoir, il donne le détail des événements qui se passent sur les côtes barbaresques, mais spécialement sur ce qui se fait en Italie. A propos d'une question que lui adresse l'évêque, il entre dans des détails assez longs et quelque peu scabreux sur les bâtards d'Alexandre VI et sur ceux de Paul III.

Il envoie aussi à d'Estissac avec une certaine complaisance les pasquils, ou satires, affichés à Rome sur les statues de Pasquin et Marforio. On sait que pendant longtemps deux statues antiques mutilées, situées près de la place Novone, affublées des noms de deux artisans facétieux du voisinage, ont servi à afficher de courtes satires contre les personnages puissants et spécialement contre la cour de Rome. Ces satires se composaient ordinairement d'une phrase épigrammatique proposée par Pasquin et à laquelle Marforio répondait. De là le nom de *pasquill* donné à des satires vives et brèves. A l'époque où Rabelais se trouvait à Rome, ces épigrammes étaient très nombreuses et très mordantes. On en a recueilli deux volumes, réunis en un, « à Eleutheropolis », la ville de la liberté, en l'an 1544, sous ce titre : *Pasquillorum tomi duo* ; il y en a en vers, en prose, en latin, en italien, en grec et même en allemand. Les pasquils en prose se composent généralement de dialogues très mordants, mais beaucoup trop longs pour avoir jamais été affichés. Ce livre est devenu fort rare.

Les plaisanteries que Rabelais transmet à l'évêque de Maillezais exigeraient, pour être compri-

ses, de longs commentaires, dont elles ne valent pas la peine.

L'écrivain jouissait de la pleine confiance du cardinal, qui l'admettait même à ses conversations diplomatiques. Rabelais nous en raconte une assez curieuse entre le cardinal de Trente, envoyé de Charles Quint et le cardinal du Bellay. Il s'agissait de la convocation du concile de Trente, dont personne du clergé ne voulait entendre parler. Le pape surtout y était opposé, et ne cherchait qu'à gagner du temps, afin d'éviter la rupture définitive entre les deux fractions de l'église chrétienne, rupture qui lui semblait inévitable si le concile se réunissait.

Le botaniste, le savant, le collectionneur apparaissent aussi dans cette correspondance de Rabelais avec d'Estissac. Il s'enquiert des légumes curieux; il envoie à M^{me} d'Estissac, mère de l'évêque, des graines et des plantes pour son potager. On attribue à Rabelais l'introduction en France de la laitue romaine, du melon, des artichauts, des œillets d'Alexandrie. Il parle aussi des violettes matronales (peut-être la giroflée ou violier, ou la julienne, *hesperis matronalis*). Il donne des détails sur la manière de cultiver les plantes qu'il expédie: on sème les salades deux fois l'an, en carême et en novembre; les cardes se sèment en août et septembre, mais c'est en mai qu'on met en terre les graines de melons, de citrouilles et autres fruits de ce genre; il faut les entourer d'un fumier léger et les protéger contre le gelée.

On apporte à Rome de Chypre, de Candie, de Constantinople, mille petites *mirolifiques*, ou curio-

sités, qui sont à bon marché et que Rabelais voudrait bien envoyer à M^{me} d'Estissac; mais l'argent lui manque — pour toutes ces petites dépenses : achat d'objets, envois de courriers, etc., — non pour lui, qui mange chez le cardinal et qui n'a rien à peu près à dépenser pour sa personne; il prie donc l'évêque de lui expédier quelque lettre de change pour faire face à ces déboursés; il l'engage aussi très fort à envoyer quelque argent à un personnage de Lyon, qui leur sert d'intermédiaire. De Rome à Lyon, le port ne lui coûte rien, sauf quelques légères gratifications, probablement parce qu'il expédie ces envois sous le couvert de l'ambassadeur.

La dernière lettre de Rabelais à l'évêque est du 15 février 1536; Charles Quint n'arriva à Rome que le 5 avril suivant. N'oublions pas que l'année, commençait alors à Pâques et que, par conséquent, le mois de février attribué à l'année 1536, appartient à l'année 1537, selon notre manière actuelle de compter.

III.

Pourquoi Rabelais quitta-t-il Rome? Pourquoi se rendit-il à Paris où nous allons le retrouver? Était-il chargé d'une mission par le cardinal? Avait-il l'espoir d'obtenir quelque position dans la capitale ou dans les environs, maintenant que sa paix était faite avec l'Église et que le cardinal du Bellay était évêque de Paris? On ne sait. Le but du voyage est incertain, mais le voyage n'est pas douteux.

C'est à cette époque, par conséquent, qu'il fau-

drait placer le « quart d'heure de Rabelais », si cette historiëtte avait quelques fondement. C'est le seul moment de sa vie où l'on puisse l'intercaler.

Rabelais, nous dit-on, arriva de Rome à Lyon en fort mauvais équipage, sans argent et obligé cependant de se rendre à Paris. Il s'arrangea pour voyager gratis. Il y a deux versions sur le moyen auquel il eut recours. Voici d'abord le récit des *Particularitez de la vie de M. Rabelais* :

« Ayant gagné la ville de Lyon, il s'avisa d'un plaisant stratagemme, et qui eust esté fort dangereux à un homme moins connu. A la porte de la ville par où il entra, il prit de meschans haillons de diverses couleurs, les mit dans une petite valise qu'il portait, et ayant abordé une hostellerie, il demanda à loger une bonne chambre, disant à l'hostesse, qu'encore qu'elle le veist en mauvais estat, et à pied, il estoit homme pour luy payer le meilleur escot qui fust jamais fait chez elle; il demande une chambre escartée, et quelque petit garçon qui sceust lire et escrire, avec du pain et du vin. Cela estant fait, en l'absence du petit garçon, il fait plusieurs petits sachets de la cendre qu'il trouva dans la cheminée; et le petit garçon estant arrivé avec du papier et de l'encre, il luy fit faire plusieurs billets, en l'un desquels il y avait, *Poison pour faire mourir le Roy*; en l'autre, *Poison pour faire mourir la Reine*; au troisième, *Poison pour faire mourir M. le Duc d'Orléans*, et ainsi des autres enfans de France; appliqua les billets sur chacun des petits sachets, et dit au petit garçon: Mon enfant, gardez-vous bien de parler de cela à vostre mère ny à personne, car il y va de vostre vie et de la mienne; puis remit tout en sa valise, et demanda à dîner, qu'on luy apporta.

Pendant son disner, l'enfant conta tout à sa mère, et elle transie de peur, crut estre obligée d'en avertir le prévost de la ville, veu la mauvaise mine du pélerin.

C'estoit en ce temps là que M. le Dauphin avoit esté empoisonné, et que toute la France avoit esté affligée au dernier point. Le prévost est adverty de tout, fait quelques légères informations, entre dans la chambre de Rabelais, se saisit de luy

et de sa valise. Sa mauvaise mine, le travail qu'il avoit souffert par le chemin, et les mauvaises réponses qu'il rendoit, le firent grandement soupçonner, car il ne leur dit rien, sinon : Prenez bien garde à ce qui est dans ma valise, et me menez au Roy; j'ay des choses estranges à luy dire.

Il est empaqueté, mis sur un bon cheval, et fait partir sur l'heure; on luy fit bonne chère sur le chemin sans qu'il luy contactast rien; et en peu de jours arrivé à Paris, est présenté au Roy, qui le cognoissoit fort bien, et luy demanda où il avoit laissé M. le Cardinal du Bellay, et qui l'avoit mis en cet estat? Le Prévost fait son rapport, montre la valise, les paquets et les informations qu'il avoit faites; Rabelais raconte son histoire, prend devant le Roy, de toutes les poudres qui estoient de pures cendres: le tout se termina à rire, et la Cour à s'en moquer.

Voici maintenant la version, un peu arrangée de M. Paul Lacroix, d'après les *Elogia Rabelæiana*, de Leroy.

On raconte qu'en arrivant à Lyon, il fut forcé de s'arrêter dans une hotellerie, faute d'argent pour continuer sa route, et comme il ne voulait pas se faire connaître, de peur de compromettre le secret de sa mission, il imagina un singulier stratagème, pour sortir de cet embarras, qui a passé en proverbe sous le nom de « quart d'heure de Rabelais ». Il s'était déguisé de manière à n'être reconnu de personne et il fit avertir les principaux médecins de la ville qu'un docteur de distinction, au retour de longs voyages, souhaitait leur faire part de ses observations: la curiosité lui amena un nombreux auditoire, devant lequel il se présenta vêtu singulièrement, et parla longtemps en contrefaisant sa voix, sur les questions les plus ardues de la médecine. On l'écoutait avec stupéfaction. Tout à coup il se recueille, prend un air mystérieux, ferme lui-même toutes les portes, et annonce aux assistants qu'il va leur révéler son secret. L'attention redouble: « Voici, leur dit-il, un poison très-subtil (*boucon*) que je suis allé chercher en Italie, pour vous délivrer du roi et de ses enfants. Oui, je le destine à ce tyran, qui boit le sang du peuple et qui dévore la France » A ces mots on se regarde en silence, on se lève, on se retire. Rabelais est abandonné.

de tous. Puis, peu d'instants après, les magistrats de la ville font carner l'hôtellerie : on se saisit du prétendu empoisonneur, on l'enferme dans une litière, et on l'emmène sous bonne escorte. Pendant le chemin il est hébergé aux frais de la ville ; on le traite même *magnifiquement*, comme un prisonnier de distinction ; il arrive enfin à sa destination, frais et dispos. François I^{er} est prévenu de l'arrestation d'un grand criminel : il veut le voir : on conduit devant lui Rabelais, qui a repris son visage et sa voix ordinaire. François I^{er} sourit, en l'apercevant : « C'est bien fait à vous, dit-il, en se tournant vers les notables de Lyon, qui avaient suivi leur capture, ce n'est une preuve que vous n'avez pas peu de sollicitude pour la conservation de notre vie, mais je n'avais jamais soupçonné d'une méchante entreprise le bonhomme Rabelais. » Là-dessus, il congédie très gracieusement les Lyonnais confondus, et retient à souper Rabelais, qui but largement à la santé du roi et à la bonne ville de Lyon.

La seconde version n'est pas plus acceptable que la première. M. Paul Lacroix suppose que le cardinal avait donné à Rabelais une mission pour Paris ; s'il en était ainsi, comment admettre qu'il ne lui eût pas donné en même temps une somme suffisante pour payer le voyage. M. Paul Lacroix est de ceux qui voient surtout le bouffon dans Rabelais, et il est assez porté à lui attribuer les goûts de ses héros ; mais au pis aller, suivant lui,

Il n'avait de goût onéreux
Qu'une soif un peu vive.

Nous le voyons partout économe et sage dispensateur du peu qu'il a. Comment admettre que de Rome à Lyon il eût déjà dépensé tout l'argent de son voyage ?

Et puis Rabelais avait vécu longtemps à Lyon, il avait été médecin de l'hôpital, il était connu

de tout le public intelligent de la ville. Comment admettre, d'un côté, que, dans un cas de besoin, il n'eût trouvé personne disposé à lui prêter la somme nécessaire ? Comment admettre d'un autre côté, qu'il ait pu se déguiser au point que personne ne l'ait reconnu et n'ait fait manquer ce beau projet, digne tout au plus d'un Scapin de comédie ?

Antoine Leroy place le fait en 1536 ; mais à ce moment, le procédé eût été non seulement étrange et incompatible avec le caractère de Rabelais tel que nous le montrent les récits authentiques, mais il eût été éminemment dangereux.

Écoutez Voltaire :

On ajoute que c'était en 1568, dans le temps même que le roi et toute la France pleuraient le dauphin François qu'on avait cru empoisonné, et lorsqu'on venait d'écarteler Montecuculi, soupçonné de cet empoisonnement. Les auteurs de cette plate historiette n'ont pas fait réflexion, que sur un indice aussi terrible, on aurait jeté Rabelais dans un cachot, qu'il aurait été chargé de fers, qu'il aurait subi probablement la question ordinaire et extraordinaire ; et que, dans des circonstances aussi funestes, et dans une accusation aussi grave, une mauvaise plaisanterie n'aurait pas servi à sa justification.¹

La vie de Rabelais, ajoute Voltaire (il s'agit ici des *Particularitez*) imprimée au devant de Gargantua est aussi fautive et aussi absurde que l'histoire de Gargantua lui-même.

Cette observation de Voltaire est tellement évidente que les biographes postérieurs placent ce fait en 1534, époque où nous ne voyons pas que l'auteur ait eu le temps ou une raison quelconque de se rendre à Paris. Il faut voir évidemment ici une

¹ *Lettre sur Rabelais et sur d'autres auteurs, etc.*, 1767, réimprimée dans les *Mélanges littéraires*.

histoire inventée à plaisir, une aventure digne de faire suite aux « Repues franches de Villon ». Il est probable qu'en cherchant bien on la trouverait dans quelque roman, dans quelque pièce de théâtre antérieure, à moins toutefois que Rabelais ne l'ait inventée lui-même et ne se soit amusé à la conter dans un moment de gaité, ce qui expliquerait comment le candide Antoine Leroy aurait été amené à nous la transmettre.

IV.

Quoi qu'il en soit des motifs et des circonstances du voyage, la présence de Rabelais à Paris en 1537 est un fait indiscutable. Une pièce de vers latins adressée par Etienne Dolet à ce même cardinal de Tournon que nous avons vu si mal disposé pour Rabelais — nous représente l'auteur de *Pantagruel* assistant, avec d'autres amis, à un banquet donné pour le féliciter, lui Dolet, de l'heureuse issue d'une affaire où il avait été impliqué; il s'agissait d'un meurtre commis à Lyon et dont on l'accusait d'être complice. Dolet s'était adressé au roi, qui l'avait déchargé de toute peine.

Rien ne manque au récit, dit M. Rathery, à qui nous empruntons ces détails, ni le lieu, ni la date, ni les noms des convives, ni la conversation qui s'engagea pendant le repas. « Là prennent place ces hommes qu'on a nommés avec raison les lumières de la France: Budé, le premier, de tous, par la science; Bérauld, à l'esprit supérieur, à la parole facile; Danès, illustre par les connaissances les plus variées; Tous-sain, surnommé la bibliothèque vivante; Macrin pour qui l'art des vers n'a point de secrets; Bourbon, riche également des trésors de la poésie; Voulé, qui donne aux savants de si belles espérances; Marot, ce Virgile gaulois, qui a le souffle divin de l'inspiration poétique, enfin François Rabelais l'hon-

neur de la médecine, qui peut rappeler les morts des portes du tombeau et les rendre à la lumière.¹

«Maints propos s'engagent entre eux : on passe en revue ce que les pays étrangers possèdent d'habiles écrivains : Erasme, Mélancthon, Bembo, Sadolet, Vida, Jacques Samazar; on salue tour à tour chacun de ces noms par des acclamations bruyantes.

Ce qui ferait supposer que Rabelais avait en effet une mission ou plutôt une commission à Paris, c'est qu'il n'y resta que très peu de temps et se rendit en toute hâte à Montpellier. Quoiqu'il eût pris sur ses livres et au grand hôpital de Lyon le titre de docteur en médecine, il n'avait pas encore reçu formellement ce grade. Il lui fut conféré le 22 mai 1537 et il s'inscrivit à ce titre sur les registres de la Faculté. Il avait passé auparavant son examen de licence, mais à une époque inconnue et probablement à l'église, comme cela se faisait d'ordinaire, de sorte qu'il n'en reste aucune trace sur les registres de la Faculté de médecine.

V.

Rabelais reprit pendant deux ans, comme docteur, les cours qu'il avait faits autrefois comme bachelier à la Faculté de médecine. Il exposa et commenta les *Pronostics d'Hippocrate*, et fit une série de leçons d'anatomie. Dolet a consacré dans une pièce de vers latins celles où le professeur disséqua le corps d'un supplicié. Il faut dire que, quelque temps auparavant,

¹ Franciscus Rabelæsus, honos et gloria certa
Artis Pœoniæ, qui vel de limine Ditis
Extinctos revocare potest et reddere luci.
Hos inter multos sermo tum nascitur, oræ
Externæ quid docti habeant scriptoris : Erasmus;
Melancthon, Bembus, Sadoletus, Vida, Jacobus
Samazarus; plena laudantur voce vicissim.

Dolet avait lancé une épigramme à un professeur qui en faisant la dissection d'un cadavre semblait — tant ses explications étaient obscures — aussi muet que le cadavre lui-même. Ici, au contraire, le mort se vante de l'heureuse chance qu'il a obtenue :

Spectaculo lato expositus
Secor; medicus doctissimus plenum facti
Quam pulchre, etc.

Exposé en grand appareil, on me dissèque. Un savant médecin rend claire à tous la beauté, la convenance, la merveilleuse harmonie que le père des choses a réalisée dans le corps de l'homme. Je suis à la fin comblé d'honneurs et de gloire; destiné à servir de spectacle effrayant, à devenir la pâture des corbeaux rapides et le jonet des vents, le sort s'est joué de ceux qui m'ont puni, je rage dans les honneurs (*honoribus circumfluo*).

D'autres poètes du temps, Macrin, Sussanneau, ont aussi célébré en vers latins les leçons et la pratique médicale de Rabelais. Sussanneau, médecin lui-même et auteur d'un *Dictionarium ciceronianum* apprécié des érudits, s'était brouillé avec Rabelais pour dissentiments religieux, mais se trouvant malade, il l'appela auprès de lui, et, dans des vers qu'il lui adressa, il affirme que sa seule présence a fait disparaître la maladie de langueur dont il était atteint. Macrin, secrétaire du cardinal du Bellay, dans une pièce de vers fort étendue, s'applaudit d'être presque le compatriote de Rabelais. Il vante en lui « la fine plaisanterie, le sel attique, la connaissance des langues, l'art de guérir acquis par un rude travail »; il vante aussi ses connaissances en astrologie :

Tu sais, dit-il, ce dont la lune et les étoiles nous menacent et ce que signifient les planètes rapides, tu sais — ce qui est plus utile — ce que chaque racine, chaque herbe peut produire sur le corps humain, tu as retiré une foule de malades des gorges étroi-

tes de la mort pour les rendre à la vie... Paris, Narbonne, les rivages de l'Aude, Lyon, la riche cité, ont été témoins de tes succès ¹.

Rabelais, quoiqu'en disent ces vers, ne semble pas avoir séjourné longtemps à Narbonne; il est probable qu'il y accompagna quelquefois le cardinal du Bellay, qui fut évêque de Narbonne, avant d'être nommé, en 1532, à l'évêché de Paris.

Le portrait de Rabelais fut placé parmi ceux des professeurs de la Faculté de Montpellier. Ce portrait, qui existe encore, ne ressemble guère à la caricature ricaneuse qui figure au frontispice de quelques éditions des Œuvres, entre autres de l'édition de 1837, grand in-8°. Rabelais, d'après M. Kühnholtz, a sur ce portrait un port noble et majestueux, un visage régulier, le teint frais et fleuri, une belle barbe d'un blond doré, une physionomie spirituelle, des yeux pleins de feu et de douceur à la fois et un air gracieux, quoique grave et réfléchi. ²

VI.

Après avoir professé à Montpellier pendant deux ans, Rabelais retourna à Lyon; puis, en 1540, il se rendit définitivement à Paris pour entrer au couvent de St-Maur des Fossés, où le cardinal du Bellay lui avait assigné une place. Une difficulté se présenta. La bulle de Paul III l'autorisait à entrer

¹ Voici la dernière strophe de cette ode :

Testes tuarum Parisii artium,
Testisque Narbo Martius atque Atax,
Et dite Lugdunum, penates
Sunt tibi ubi placidæque sedes.

² Kühnholtz, *Notice hist. bibliogr. et critique sur Rabelais*. Montpellier 1827, in 12.

dans un couvent de Bénédictins, mais l'abbaye de St-Maur n'était plus un couvent, c'était une collégiale; on n'y recevait plus des moines, mais des chanoines; de nouvelles démarches durent être faites. Rabelais, pour se mettre en règle, tant avec sa conscience qu'envers les autres (*tam in foro conscientie, quam in foro contradictorio*), adressa une nouvelle supplique à Paul III pour le prier de renouveler l'absolution qu'il avait bien voulu lui donner — de l'autoriser à entrer comme chanoine dans le chapitre de St-Maur, de reconnaître les grades qu'il avait reçus à Montpellier, et enfin de lui donner le droit d'exercer partout la médecine, et d'obtenir et de posséder régulièrement les bénéfices ecclésiastiques qui avaient pu ou qui pourraient lui être conférés.

Rabelais, comme on voit, demandait cette fois l'autorisation d'exercer l'art de guérir au même titre que les autres médecins. Nous n'avons pas le texte de la bulle qui lui fut accordée, mais tout porte à croire que cette fois l'autorisation fut donnée sans conditions restrictives d'aucune sorte.

VII.

Rabelais, complètement en règle avec l'église, alla s'installer à St-Maur où, suivant le *Dictionnaire géographique* de Thomas Corneille, on montrait plus d'un siècle après, la chambre qu'il avait habitée. Dans l'épître qu'il adresse au cardinal Odet de Châtillon en lui dédiant son IV^e livre de *Pantagruel*, il appelle la collégiale de St-Maur « un lieu, ou pour mieux dire, un paradis de salubrité, aménité, sérénité, commodité, délices de

tous honnêtes plaisirs, d'agriculture et vie rustique ».

Le cardinal du Bellay aimait aussi cette retraite, favorable à la fois à la santé et aux tranquilles travaux de l'esprit; mais trouvant l'ancien logement abbatial trop modeste, il le fit abattre et remplacer par un beau palais en style italien, dont la construction fut confiée à Philibert Delorme, l'architecte des Tuileries, orné de sculptures et entouré de jardins; mais la construction du palais dura plus longtemps que sa faveur, et l'édifice fut cédé, encore imparfait, à Catherine de Médicis, qui le fit achever.

Quant à Rabelais, quelques charmes qu'edt pour lui le couvent et le château de St-Maur, il n'y demeura pas très longtemps. Forcé dans sa jeunesse de mener une vie sédentaire, il y avait eu réaction chez lui, et maintenant qu'il possédait un canonicat dont il pouvait toucher les revenus sans que son abbé, le cardinal, l'obligeât à résider, maintenant qu'il avait l'autorisation pontificale d'exercer la médecine partout où il le jugerait à propos, nous le voyons presque constamment en voyage. Ainsi, en 1543, il assistait à St-Symphorien, près de Lyon, à la mort de Guillaume de Langey, comme il le rappelle avec émotion dans *Pantagruel* (liv. IV, chap. xxxvii); les années suivantes, nous le voyons successivement dans son pays, à Chinon, où il a conservé une propriété; dans le Poitou, à Ligugé, où il paraît avoir joué un jour la comédie; à Angers, où il avait été appelé par la Faculté de médecine pour faire des leçons; peut-être en Normandie, près du mont St-Michel, qu'il avait fait figurer dans les *Chroniques de Gargantua*, et aux îles de Cerq et de Herm,

que Panurge (livre IV, ch. LXVI) prétend avoir visitées ¹.

VIII.

C'est à cette époque que Rabelais composa son troisième livre. Les éditions des deux premiers s'étaient singulièrement multipliées. On s'était récrié contre la licence des expressions et contre les impiétés qu'on avait cru découvrir sous ce masque de bouffonnerie. Rabelais s'était contenté de répondre que ses livres n'avaient pas été imprimés tels qu'il les avait écrits, et que les éditeurs y avaient intercalé des passages de leur invention. Le fait n'était pas tout à fait faux : Dolet, entre autres, avait intercalé dans son édition des écrits de Rabelais, nombre de petits détails sentant l'hérésie calviniste. On avait feint de croire Rabelais et passé outre, mais au moment de publier son troisième livre, il se crut assez fort pour se mettre en règle avec l'autorité. François I^{er} agissait avec beaucoup de caprice dans ses poursuites contre les réformés, laissant tout dire aujourd'hui et demain condamnant à l'estrapade et à bâcher ceux qui étaient convaincus ou quelquefois simplement soupçonnés, soit de faire des prosélytes aux nouvelles doctrines, soit d'émettre des opinions contraires à l'Eglise catholique ou au gouvernement, — selon qu'il consultait sa sœur Marguerite de Navarre ou les théologiens de la Sorbonne. Le

¹ Ces îles ne sont pas en Angleterre, comme M. Rathery a l'air de le croire; elles sont à quelques kilomètres seulement des côtes françaises, et, bien qu'elles appartiennent à l'Angleterre depuis l'époque de Guillaume le Conquérant, elles sont restées françaises ou plutôt normandes par le langage et les mœurs.

temps était mauvais à ce moment pour les librepenseurs. Dolet, arrêté pour des paroles inconsidérées, venait de mourir sur le bûcher pour hérésie ou athéisme. Son ami Bonaventure Despériers, valet de chambre de Marguerite, s'était tué en 1544, craignant qu'on ne trouvât dans son *Cymbalum mundi* le délit d'impiété, qu'il y avait caché avec tant d'art qu'il faut être averti pour l'y trouver; Clément Marot venait de mourir à Turin, après avoir longtemps erré en divers pays, coupable uniquement d'avoir fourni aux protestants une traduction des psaumes, qui pouvait bien être hérétique en poésie, mais qui ne l'était pas en religion; Rabelais sentit qu'un appui, une protection spéciale lui était indispensable. La reine de Navarre, bien que n'étant pas toujours écoutée, avait sauvé plus d'une fois les écrivains qui s'étaient mis sous sa protection; seulement Marguerite, à cette époque, se retirait de plus en plus du monde et vivait dans un mysticisme exalté. Rabelais s'adressa à elle cependant, et dans un dizain placé en tête de son livre, il invite « l'esprit de la reine » à vouloir bien descendre des régions célestes d'où il a tiré son origine et où il se plaît à habiter, et à revenir un moment sur la terre pour lire son nouvel ouvrage :

Voudrais-tu point faire quelque sortie
De ton manoir divin, perpétuel.
Et çà-bas voir une tierce partie
Des faits joyeux du bon Pantagruel ?

Toute sainte et pieuse qu'elle était, Marguerite n'était pas prude. Elle le prouvait bien par l'admiration qu'elle professait pour Boccace, et par les propos et les contes, quelque peu risqués, qui figu-

rent dans l'*Heptaméron*. Les crudités de Rabelais n'avaient donc rien d'effrayant pour elle. Il est évident qu'elle avait lu les livres précédents et qu'elle se délecta de même à la lecture du troisième, trouvant dans la sagesse de Pantagruel une compensation suffisante aux folles extravagances de Panurge.

IX.

Quant à François I^{er}, il est probable qu'il se décida à protéger le livre par un motif tout opposé. La première partie lui avait été signalée comme immorale et impie, et, lorsque Rabelais s'adressa à lui pour obtenir le droit de réimprimer les deux premiers livres «qui avaient été corrompus» et de publier le troisième, le roi se fit lire le tout. Les prouesses de frère Jean et les extravagances de Panurge le charmèrent; il ferma les yeux sur ce qu'il y avait de critique audacieuse au milieu de ces folies, et il accorda le privilège demandé, en l'accompagnant d'éloges pour celui qui l'avait fait rire de si bon cœur.

De la partie de notre aimé et féal maître. François Rabelais, docteur en médecine de notre Université de Montpellier, nous a été exposé qu'ayant auparavant baillé à imprimer plusieurs livres, mêmement deux volumes des Faits et Dicts héroïques de Pantagruel, non moins utiles que délectables, les imprimeurs auraient iceulx livres corrompus et pervertis en plusieurs endroits, au grand desplaisir et détriment dudit suppliant, et préjudice des lecteurs desdits Faits et Dicts héroïques. Estant toutefois importuné journellement par les gens sçavants et studieux de notre royaume et requis de mettre en l'utilité comme en impression ladite séquence, Nous auroit supplié de luy octroyer privilege à ce que personne n'eust a les imprimer ou mettre en vente fors

ceux qu'il feroit imprimer par libraires expres, et auxquels il bailleroit ses propres et vrayes copies. Et ce pour l'espace de dix ans consécutifz, commencans au jour et date de l'impression de ses dictz livres. Pour quoy Nous, ces choses considérées, desirans les bonnes lettres estre promeues par nostre royaulme à l'utilité et érudition de noz subjectz, avons audict suppliant donné privilege, congé, licence, et permission de faire imprimer et mettre en vente, par telz libraires experimentez qu'il advisera, sesdictz livres et œuvres consequens des faictz heroliques de Pantagruel, commenceans au troisieme volume, avec pouvoir et puissance de corriger et revoir les deux premiers par cydevant par luy composez, et les mettre ou faire mettre en nouvelle impression et vente.

Ce privilège est du 19 septembre 1545. Le troisième livre parut l'année suivante.

X.

Cette fois l'auteur renonce à son pseudonyme d'Alcofribas Nasier et signe, sans anagramme, François Rabelais, docteur en médecine, mais il garde son titre fantastique de caloier des îles d'Hyères, et dans un avis séparé, il engage «les lecteurs bénévoles à soi réserver à rire au 78° livre.»

Celui-ci s'ouvre par un prologue plein de verve et d'entrain. Lorsque les Corinthiens apprirent que Philippe de Macédoine allait assiéger leur ville, ils se mirent fièvreusement à l'œuvre pour lui tenir tête. Diogène, qui se désintéressait de cette besogne, se prit à remuer son tonneau et à le rouler dans toutes sortes de directions. Rabelais se trouve dans le cas de Diogène, le monde s'agite, la guerre va recommencer; comme on ne l'a chargé d'aucune fonction, il s'est repris aussi à rouler son tonneau, et c'est ainsi que, tout en buvant à la façon d'Ennius, d'Eschyle, d'Homère et de Caton, qui n'écrivaient

jamais sans boire, il a composé ce troisième livre, qu'il offre à ses lecteurs, en attendant le quatrième. Il n'écrit du reste que pour les gens de bien, les lecteurs bienveillants. Quant aux cafards, aux cagots, ce n'est pas pour eux que son tonneau est percé, il s'armera au besoin du bâton de Diogène pour les mettre en fuite.

Ce troisième livre parut avec le privilège que Rabelais avait obtenu du roi. Ce privilège lui accordait le droit de faire réimprimer les autres livres en les purgeant des fautes qu'on y avait glissées sans la participation de l'auteur. Il se garda bien — et pour cause — de profiter de la permission et il laissa se multiplier les éditions prétendues fautives.

XI.

Rabelais se trouvait alors à l'apogée de sa gloire et de sa fortune. S'il avait des ennemis qui l'attaquaient avec fureur, il était couvert par la protection de Jean du Bellay, évêque de Paris, ambassadeur de France, par celle de Marguerite de Valois, de nombre de hauts personnages avec lesquels il se trouvait en rapport et surtout par le privilège du roi ;

Mais la fortune et les flots sont changeants :

François I^{er} mourut en 1547, Marguerite s'enfonça de plus en plus dans sa douleur et sa contemplantion, sans achever même son *Heptaméron* si joyeusement commencé, et il se fit une réaction violente contre les libertés de l'esprit au commencement du règne de Henri II. Le cardinal du Bellay fut supplanté dans la faveur royale par le cardinal

de Lorraine, son ennemi. Dans une diatribe violente, on dépeignit Rabelais sous les plus noires couleurs; ses livres furent dénoncés comme étant de ceux qu'on ne peut lire sans danger pour la foi et la piété.¹ On venait d'imprimer une ébauche de son quatrième livre, qu'on lui avait probablement dérobée, mais dont on se faisait une arme contre lui. Rabelais s'effraya; il était brave «jusqu'au bûcher exclusivement», il a soin de nous en avertir à plusieurs reprises; il craignit le sort de Dolet et de tant d'autres, et s'enfuit en Lorraine. Il partit même avec tant de précipitation qu'à Metz, il se trouva dépourvu de tout. Cela résulte de deux lettres, qui ont été publiées pour la première fois en 1841, l'une de Rabelais lui-même, l'autre d'un de ses amis, en ce moment à Saverne, et qui constate sa fuite, sa présence à Metz et son dénuement.

La lettre de Rabelais est un appel pressant au cardinal du Bellay. Il se trouve dans la plus cruelle nécessité. Il a vu en Lorraine un certain M. d'Ay, arrivant de Paris, à qui le cardinal a dit qu'il était dans l'intention de lui envoyer de l'argent, à lui Rabelais, mais M. d'Ay n'a pu voir le cardinal au moment de son départ et n'a rien apporté.

Si vous n'avez pitié de moi, ajoute Rabelais, je ne sache que je doive faire, sinon en dernier désespoir, me asservir à quelqu'un de par deçà, avec dommage et perte évidente de mes études. Il n'est possible de vivre plus frugalement que je fais, et ne me sçauriez si peu donner de tant de biens que

¹ *Theotimus sive de tollendis et expurgandis malis libris, is præcipue quos vix incolumi fide ac pietate plerique legere queant*, (par Gabriel de Puits-Herbault, moine de Fontevrault), Parisii, 1549, in 8°.

Dieu vous a mis en main, que je ne eschappe en-vivotant et me entretenant honnestement comme je ay fait jusques à present, pour l'honneur de la maison dont j'estois issu à ma departie de France.

Monseigneur, je me recommande tres humblement à vostre bonne grâce et prie Nostre Seigneur vous donner en parfaite santé, tres bonne et longue vie.

La lettre parvint à son adresse, puisqu'on l'a découverte dans un recueil manuscrit de lettres adressées au cardinal. Celui-ci envoya probablement de l'argent, mais Rabelais ne fut pas moins obligé de «s'asservir à quelqu'un de par deçà.» Il devint médecin de la ville de Metz et l'on a retrouvé la mention des sommes qu'il reçut pendant les quinze mois qu'il fut chargé de donner ses soins au malades de la cité. Il cessa de recevoir des appointements et probablement quitta Metz à la Saint-Jean de 1548.

Rabelais en s'adressant au cardinal du Bellay, s'est servi du mot «aumône»; il faut évidemment ne voir dans ce mot que ce que, en termes de rhétorique, on appelle une *litote*, une expression adoucie. Rabelais, médecin du cardinal, touchait évidemment un traitement annuel à ce titre, et ce traitement ne pouvait être suspendu par l'absence forcée et encore très courte de Rabelais. C'était donc une somme due, ou tout au plus une avance, qu'il réclamait et non pas une aumône, dans le sens exact que ce mot offrirait aujourd'hui.

XII.

Pendant le séjour de Rabelais à Metz, le cardinal s'était retiré à Rome, où il passa ses dernières années. Rabelais alla l'y rejoindre, probablement sur sa

demande. Tous deux s'y trouvaient en 1549, lors de la naissance du premier fils de Henri II. Rabelais fit l'horoscope du jeune dauphin et lui présagea les plus belles destinées ; malheureusement l'enfant mourut au berceau. Le seigneur d'Urfé, ambassadeur de France à Rome, le cardinal du Bellay et les autres cardinaux français donnèrent, pour célébrer cette naissance, une grande fête, dont Rabelais adressa le récit au cardinal de Lorraine dans une série de lettres. Ces lettres, réunies sous le nom de *Sciomachie*, ont été insérées dans la plupart des éditions des Œuvres de l'auteur.

Il paraît que Rabelais, qui ne figure dans ce récit que comme narrateur, ne se borna pas à ce rôle et que sa science du dessin, ses connaissances dans la mécanique, dans ce qu'on appellerait aujourd'hui la chimie et qui n'avait pas de nom alors, furent largement utilisées lors des préparatifs de cette fête. Antoine Leroy cite, entre autres, comme son œuvre, un feu d'artifice au milieu duquel on vit se dessiner une espèce de panorama de la ville de Rome et, au haut du Vatican, la figure du pape tenant d'une main la foudre et de l'autre l'olivier, des fantasmagories, combats de spectres, surprises, etc. qui, en France, n'auraient pas manqué de faire accuser l'auteur de sorcellerie. L'inventeur de ces merveilles fut demandé à grands cris par les assistants, et le cardinal le leur présenta comme un bon Français de vieille souche, son serviteur qu'il revendiquait pour l'honneur de la France et de sa maison.

Il devait y avoir un combat sur l'eau (naumachie) et un combat simulé sur terre, une *sciomachie*, — de

σκιά, ombre μάχη, combat, combat contre une ombre. On voulait faire attaquer un grand et monstrueux galion par cinquante menus vaisseaux, qui, après une joute prolongée, devaient le prendre et l'incendier, ce qui eût produit un immense feu de joie, vu les pièces d'artifices qu'on y avait mises. Tout était prêt, une « horrible creue » du Tibre fit renoncer à cette partie de la fête.

Mais le combat par terre eut lieu, sur la place Sant'-Apostolo, où était le palais du cardinal. Non seulement tous les habitants de la ville se trouvaient là, mais on était venu de cinquante lieues à la ronde pour voir le spectacle; les fenêtres, les lucarnes, les toits regorgaient de monde.

Il y eut d'abord un combat de taureaux, puis diverses passes d'armes, comiques et sérieuses.

Tout à coup, on vit arriver une compagnie de jeunes et belles dames, magnifiquement vêtues en nymphes de Diane. Diane s'avancait elle-même au milieu d'elles, les dominant de la tête et couronnée d'un croissant d'argent; toutes avaient des arcs à la main, quelques-unes menaient des lévriers, etc. L'une d'elles s'arrête pour renouer sa bottine, des soudards s'élancent d'un grand château de bois, construit à l'angle de la place et l'enlèvent malgré les cris et la résistance de ses compagnes. Diane va se plaindre au cardinal; il envoie sommer de rendre la nymphe. Refus des gens du château, qui font monter leur captive au sommet de l'édifice et déclarent qu'ils ne la rendront qu'à la force. On fait venir des troupes et le combat s'engage à grand bruit de fifres, tambours, arquebusades et canonnades.

Les défenseurs du château sonnent de la trompette et demandent à se battre en combats singuliers. La proposition est acceptée, les gens du château sont vaincus, le château ne se rend pas. Un assaut est donné, il reste inutile ; les deux armées s'alignent alors l'une devant l'autre. On s'agenouilla d'abord de deux parts < le temps de dire l'Oraison dominicale », puis on se livra une bataille en règle ; il y eut quelques chevaux blessés ; deux hommes furent aussi laissés morts sur la place. Un prêtre alla pour les confesser et quelques pillards pour les fouiller et s'emparer de leur dépouilles, mais c'étaient deux hommes de foin.

Le château fut alors attaqué et défendu par l'artillerie ; cette artillerie se composait en grande partie de pièces d'artifice, si bien qu'à chaque instant, c'étaient de nouvelles surprises et de nouveaux applaudissements des spectateurs. A la fin le château fut pris et l'on vit apparaître au sommet les armes de France, celles du duc d'Orléans et celles de l'ambassadeur. La jeune captive fut rendue à Diane, qui reparut alors avec ses nymphes, comme si elle fût revenue de la chasse. Mille cris se firent entendre : Vive France ! vive Orléans ! vive Horace Farnèse ! et aussi : Vive Paris, vive Bellay, vive la Coste de Langey !

Ce spectacle fut suivi d'un festin rabelaisien.

Je ne parlerai point du nombre et rares especes des poissons icy servis, il est par trop excessif. Bien vous diray qu'à ce banquet furent servies plus de mille cinq cents pieces de four, j'entends pastés, tartes et dariolles. Si les viandes furent copieuses, aussi furent les beuvettes nombreuses. Car trente poinçons de vin et cent cinquante douzaines de pains de bouche ne durèrent guères, sans l'autre pain mollet et com-

mm. Aussi fut la maison de mondit seigneur reverendissime ouverte à tous venans, quelz qu'ilz fussent, tout iceluy jour...

Le repas fini, on apporta deux fontaines artificielles garnies de fleurs, surmontées de cassolettes allumées, etc. pour se laver les mains; puis il y eut des danses grotesques dansées par des bouffons, et enfin un grand bal, où les invités prirent part et qui dura jusqu'au jour.

En ces tournois et festins Rabelais nota deux choses insignes: l'une qu'il n'y eut ni noise ni débat, dissension ni tumulte aucun; l'autre que de tant de vaisselle d'argent en laquelle tant de gens de divers états furent servis, il n'y eut rien de perdu ni d'égaré.

Les deux soirs subséquents il y eut encore de grands feux d'artifice.

XIII.

C'est par le conseil et par l'intermédiaire du cardinal du Bellay que Rabelais adressa le récit de cette fête au cardinal de Lorraine (Guise), alors tout puissant à la cour de Henri II. Jean du Bellay, qui ne pouvait plus rien directement pour Rabelais, espérait par ce moyen lui assurer un protecteur à la cour. Rabelais s'en chercha un autre dans le camp opposé, le cardinal Odet de Châtillon, auquel il dédia plus tard son quatrième livre. Les Châtillons et les Guises étaient des ennemis acharnés; les premiers appartenaient généralement au parti protestant, et le cardinal de Châtillon se convertit lui-même au protestantisme peu de temps après l'impression du livre qui lui était dédié. C'était le frère aîné du célèbre amiral de Coligny, première

victime du massacre de la St-Barthélemy. Un voyage que le cardinal du Bellay fit quelque temps après à Paris, pour tâcher de reconquérir sa faveur, resta sans fruit pour lui, mais non pour Rabelais; le cardinal donna à son protégé la cure de Meudon, qui dépendait de l'évêché de Paris, mais qui dépendait aussi des Guises, acquéreurs du château de Meudon. Le quatrième livre était achevé, mais les critiques que l'ouvrage avait soulevées allaient en augmentant. On criait à la fois dans le camp protestant et dans le camp catholique. Le protestant Robert Estienne disait qu'on aurait dû brûler Rabelais, Calvin prêchait et écrivait contre lui. La Sorbonne catholique criait plus haut encore et ses critiques étaient plus dangereuses. Rabelais lança d'abord une partie de l'ouvrage. Des seigneurs de la cour, qui ne se nommaient pas, lui avaient envoyé un flacon d'argent, il leur répondit par un prologue, qu'il mit en tête du livre; mais l'impression s'arrêta après le onzième chapitre et ne fut reprise qu'en 1552, quatre ans après, et, dans cette édition même, le récit est brusquement interrompu et le livre n'a pas l'air d'être fini. Il y eut évidemment, au moment de l'impression, des obstacles et des tracasseries.

Rabelais avait cependant obtenu de Henri II. le 6 avril 1550, un privilège plus explicite encore que les précédents:

De la partie de nostre cher et bien aymé M. François Rabelais, docteur en medecine, nous a été exposé que, iceluy suppliant ayant par cy-devant baillé a imprimer plusieurs livres en grec, latin, françois, et thuscan, mesmement certains volumes des Faictz et Dictz heroliques de Pantagrue, non moins utiles que delectables: les imprimeurs auroyent iceulx

livres corrompuz, depravez, et pervertiz en plusieurs endroictz. Auroient davantage imprimé plusieurs autres livres scandaleux ou nom dudict suppliant, à son grand desplaisir, préjudice et ignominie, par lui totalement desadvonez comme faux et supposez : lesquels il desairoit sous nostre bon plaisir et volonté supprimer. Ensemble les autres siens advonez mais depravez et desguisez, comme dict est, revoir et corriger, et de nouveau reimprimer. Pareillement mettre en lumière et vente la suite des Faictz et Dictz héroïques de Pantagruel, Nous humblement requérant sur ce luy octroyer nos lettres à ce nécessaires et convenables. Pource est-il que Nous, enclinans libéralement à la supplication et requeste dudict M. François Rabelais exposant, et desirans le bien et favorablement traicter en cest endroit : à iceluy pour ces causes et autres bonnes considérations à ce Nous mouvans, avons permis, accordé et octroyé, et de nostre certaine science, pleine puissance et auctorité royale, permettons, accordons, octroyons par ces presentes, qu'il puisse et luy soit loisible par telz imprimeurs qu'il advisera, faire imprimer et de nouveau mettre et exposer en vente tous et chascun ledictz livres et suite de Pantagruel par luy composez et entrepris, tant ceulx qui ont ja esté imprimez, qui seront pour cest effet par luy reveuz et corrigez, que aussy ceulx qu'il delibere de nouvel mettre en lumière. Pareillement supprimer ceulx qui faulsement luy sont attribuez...

XIV.

Incomplètement rassuré par cette protection royale, Rabelais en invoqua encore une autre ; il dédia son livre au cardinal de Châtillon, comme nous l'avons dit. Ce double paratonnerre fut impuissant. A peine le « quart livre » était-il en vente que la Faculté théologique porta plainte, et, malgré le privilège du roi, le parlement manda l'éditeur à sa barre et lui défendit provisoirement de vendre l'ouvrage, qu'il déséra au conseil d'état, en sollicitant un nouvel examen.

La vente finit par être autorisée cependant, mais

entre la défense provisoire et l'autorisation de vente, il se passa un fait notable, que M. Rathery a signalé le premier.

Rabelais était titulaire de deux cures, l'une au Jambet, diocèse du Mans, où il se faisait remplacer, et l'autre à Meudon, diocèse de Paris, où il officiait lui-même. Il résigna ces deux cures le 9 février 1552, quinze jours avant la permission accordée par le parlement de mettre le livre en vente. Les deux actes de résignation sont identiques et passés devant les mêmes témoins. M. Rathery suppose — et avec toute raison, ce semble — qu'avant de permettre la vente du livre, on exigea de Rabelais la renonciation à ces deux cures.

Ainsi, quand le IV^e livre de *Pantagruel* fut mis en vente, Rabelais n'était plus curé à Meudon. Il avait été pourvu de cette cure en 1550; il ne l'avait donc occupée que deux années.

Mais en remplit-il en effet les fonctions? L'évêque de Paris s'étant rendu un jour en visite pastorale à Meudon, n'y trouva pas Rabelais; cela prouve que le curé s'absentait quelquefois — mais non pas qu'il ne demeurât pas habituellement à Meudon. Les contemporains, au contraire sont unanimes à nous montrer le zèle avec lequel l'auteur de *Pantagruel* s'acquittait de tous les détails de sa charge. Antoine Leroy, qui n'était séparé de lui que par une génération et qui a recueilli minutieusement et religieusement le témoignage des gens du peuple qui avaient connu Rabelais, nous fournit sur ce point des détails circonstanciés. Il prêchait le dimanche, faisait le catéchisme et apprenait lui-même à lire aux petits enfants; il enseignait aussi le plain-chant

à ses clercs. Aucune femme n'était admise chez lui, mais il se plaisait à réunir des amis, de doctes amis; il aimait aussi à faire accueil aux visiteurs, témoin ce dicton, qui se répétait encore un siècle après, au dire d'un biographe :

« Allons à Meudon ; nous y verrons le château, la terrasse, les grottes et M. le curé, l'homme du monde le plus revenant en figure, de la plus belle humeur, qui reçoit le mieux ses amis et tous les honnêtes gens, et du meilleur entretien.

On vit quelque temps sur la porte du presbytère de Meudon un buste assez grossier de Rabelais avec cette inscription : (c'est l'écrivain qui parle).

Cordiger et medicus, dein Rector, et intus obivi
Si nomen quaeris, te mea scripta docent.

XV.

Cette inscription suppose que Rabelais mourut à Meudon, mais il y a lieu de croire que l'auteur de l'inscription s'est trompé. D'abord la tradition locale est muette sur le fait; puis en 1553, date probable de sa mort, Rabelais avait résigné ses fonctions depuis plus d'un an. Avait-il été nommé curé de St-Paul, comme le croit l'abbé de Marsy ¹ sur le témoignage d'un chanoine de St-Maur, qui donnait le fait comme une tradition constante dans son chapitre? Était-il un simple prêtre habitué de l'église? on ne sait. Ce qui paraît certain, c'est qu'il mourut à Paris, rue des Jardins, paroisse St-Paul, et qu'il fut enterré dans le cimetière de cette paroisse, au pied d'un grand arbre qui a longtemps conservé son nom, et qui fut détruit entre 1647 et 1662. Antoine Leroy prétend que Rabelais vécut jusqu'en 1559;

¹ *Le Rabelais moderne*, I, p. lxij.

mais plusieurs indices, que M. Rathery a pris le soin de recueillir, nous prouvent que cette date est inacceptable.

La légende, qui s'est attachée à quelques parties de la vie de Rabelais, s'est aussi attachée à sa mort. Ainsi l'on a dit qu'il avait voulu mourir dans un froc ou domino de bénédictin, à cause de cette parole du psalmiste : *Beati qui moriuntur in Domino*. Il aurait dit au prêtre qui lui présentait l'hostie : « Je crois voir mon Dieu tel qu'il entra à Jérusalem triomphant et porté sur un âne ». Il aurait fait ce testament burlesque : « Je n'ai rien, je dois beaucoup, je donne le reste aux pauvres. » Il aurait répondu à un page du cardinal du Bellay ou du cardinal de Lorraine, qui venait s'informer de sa santé : « Je vais quérir un grand peut-être. Monseigneur est au nid de la pie, dis-lui qu'il s'y tienne ; pour toi, tu ne seras jamais qu'un fou. » Puis il aurait expiré en disant : « Tirez le rideau, la farce est jouée. »

Rien, dans les contemporains, n'autorise ces récits. Plusieurs même nous disent que Rabelais se repentait et fit une fin édifiante ¹. Le testament burlesque se trouve déjà dans Erasme, mort longtemps auparavant. Les derniers mots attribués à Rabelais sont empruntés au récit de la mort d'Auguste, etc. Tout cela fait partie de la légende rabelaisienne.

Cette légende commence peu de temps après la mort de l'auteur. Ceux qui ont le plus contribué à faire verser la tradition de ce côté sont les poètes de la Pléiade, et surtout Ronsard et Joachim du Bellay.

¹ Antoine Duverdier, *Prosographie*, in-4°, 1573.

XVI.

Rabelais et Joachim du Bellay, étaient à Rome en même temps; ils devaient se voir tous les jours puisque tous deux demeuraient chez le cardinal, mais leurs préoccupations ne se ressemblaient guère. Rabelais étudie les antiquités, la botanique, les langues; il observe les hommes et les institutions; il imagine des fêtes, construit des machines, fait des bons mots, rit et s'amuse.

Joachim, au contraire, jette sur le monde un regard mélancolique: il pense aux ruines, comme Chateaubriand; il a, comme lui, le mal du pays; il s'attendrit sur ce qui est loin dans l'espace et dans le temps; l'un agit, l'autre rêve,

Rabelais nous a dit ce qu'il a fait à Rome. J. du Bellay, de son côté, nous dépeint ses impressions dans une série de sonnets. Nous en reproduisons un, qui donnera la note:

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un long voyage,
Ou comme cestuy-là qui conquist la Toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge!

Quand revoiray-je, hélas! de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Revoiray-je le clos de ma pauvre maison
Qui m'est une province et beaucoup davantage?
Plus me plaist le séjour qu'ont basti mes ayeux,
Que des palais romains le front audacieux;
Plus que le marbre dur me plaist l'ardoise fine:

Plus mon Loyré gaulois, que le Tibre latin,
Plus mon petit Lyré que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Ces vers sont charmants, et Rabelais eût été in-

capable d'en faire de tels, mais ils relèvent d'une inspiration opposée à la sienne, et qui devait lui être antipathique.

Rabelais et Joachim du Bellay s'étaient rencontrés à Rome et s'étaient déplu ; ils se rencontrèrent de nouveau à Meudon et se déplurent davantage. Ronsard, le chef de l'école poétique où J. du Bellay n'occupait que le second rang, était voisin de Rabelais. On lui avait donné pour logement une tour isolée qui dépend du château de Meudon et qu'on appelait encore naguère Tour de Ronsard. L'auteur de *Pantagruel* et celui de la *Françiadé* se voyaient souvent, et l'opposition était encore plus vive entre eux qu'entre Rabelais et J. du Bellay. Ronsard conseillait l'emploi de mots empruntés au latin et Rabelais s'en moquait. Ronsard mettait toute sa gloire à bien tourner une période poétique, et Rabelais voyait là un véritable enfilage de mots. L'un cherchait avant tout l'élégance et la distinction, l'autre ne reculait pas devant la vulgarité piquante.

L'opposition entre les personnages n'était pas moindre que l'opposition entre les idées. Ronsard était maigre et grave, Rabelais était gros et rieur ; Ronsard était souvent négligé dans sa toilette et Rabelais le raillait de cette négligence. Rabelais était revêtu d'un emploi honorable, Ronsard était traité en subalterne ; l'auteur de *Pantagruel* était fêté, choyé, recherché, et l'on abandonnait volontier Ronsard à ses travaux poétiques ; or le poète a beau dire : *Odi profanum vulgus et arceo*, et se renfermer dans la tour d'ivoire, comme ce pauvre Vigny de mélancolique mémoire, le fait est que le poète a besoin de la foule, et quand, elle

lui fait défaut, il en meurt, comme Vigny en est mort.

XVII.

Ronsard était donc jaloux de Rabelais, et J. du Bellay aussi ; vivant, ils ne se jouèrent pas à l'attaquer ; mais, à peine mort, ils se jetèrent sur son cadavre, et lui firent à l'envi des épitaphes injurieuses, en latin et en français.

J. du Bellay s'adjugea le latin, et fit deux épitaphes, une dans laquelle il appelle Rabelais, le docteur Pamphage ou Avale-tout, l'autre où il le désigne sous le nom d'Enophile ou ami du vin.

La première commence ainsi :

Hoc tumulo tumulus tegitur. Miraris ? at ipse
Plus etiam audito nomine credideris, etc.

En voici la traduction :

Dans ce tombeau git un tombeau. Cela t'étonne ? Tu comprendras quand tu auras appris mon nom.

Je suis Pamphagus, accablé ici sous la masse écrasante d'un ventre démesuré (*sesquipedalis venter*).

Le Sommeil, la Gloutonnerie, Bacchus, Vénus et le Jeu ont été mes seules divinités tant que j'ai vécu.

Qui ignore le reste ? J'exerçais l'art de guérir ; mais l'art de faire rire était mon seul souci.

Ainsi, ne répands pas de larmes, voyageur, ris si tu veux être agréable à mes mânes.

La seconde épitaphe n'est pas beaucoup plus méchante. C'est un récit :

Consulit Enophilus vatem et sua fata requirit ;
Est ab acquis, dixit, mors metuenda tibi, etc.

Boivin va consulter un devin sur le sort qui lui est réservé. Tu mourras par l'eau, lui répondit le devin.

Depuis lors Boivin fuit les fleuves et les étangs, les fontaines et les lacs ; il a peur même de leur ombre.

Mais en vain nuit et jour il boit le Falerne pur, et regarde l'eau comme un cruel poison,

Le devin n'avait que trop raison : ce n'est pas un torrent rapide, mais c'est l'hydropisie qui a emporté Boivin.

Il y a une certaine élégance dans les vers de J. du Bellay. Il n'y a que de la grossièreté dans ceux de Ronsard. Il avait été piqué plus au vif. Ses vers ont pour titre : *Épitaphe d'un biberon*. En voici quelques bribes :

Si d'un mort qui pourry repose
Nature engendre quelque chose,
Une vigne prendra naissance
De l'estomac et de la panse
Du bon biberon qui beuvoit
Toujours cependant qu'il vivoit . . .

Jamais le soleil ne l'a veu
Tant fust il matin qu'il n'eust beu,
Et jamais au soir la nuit noire
Tant feust tard ne l'a veu sans boire
Le galant buvoit nuit et jour

Mais quand l'ardente canicule
Ramenoit la saison qui brusle,
Demi-nus se trousoit les bras,
Et se couchait tout plat à bas
Sur la jonchée entre les tasses,
Et parmi des escuelles grasses,
Sans nulle honte se touillant¹
Alloit dans le vin barbouillant
Comme une grenouille en la fange.

Pour qu'on ne se trompe pas sur son intention,

¹ En citant ce passage plusieurs auteurs, notamment M. Lenient (*La satire en France au XVI^e siècle*) écrivent «se roulant». C'est une faute : se touiller, signifie «se salir». Ce mot est d'usage ordinaire dans le patois bas-normand, «Qui de rien ne manie, de rien ne se touille» (qui ne touche à rien, ne se salit pas), dit un proverbe de ce pays, fréquemment cité.

Ronsard rappelle les ouvrages de Rabelais, y compris la *Chronique Gargantua*.

Il chantoit la grande massue
Et la jument de Gargantue,
Le grand Panurge et le pays
Des Papimanes ébahis,
Leurs lois, leurs façons, leurs demeures,
Et frère Jean des Entommeures
Et d'Epistémon les combats

O toy, quiconque sois, qui passes,
Sur sa fosse répands des tasses,
Répands du bril et des flacons,
Des cervelas et des jambons
Il les aime mieux que les lys,
Tant soient-ils fraîchement cueillis.

Ronsard a voulu faire des vers méchants ; il n'a fait que de méchants vers.

Les autres poètes furent plus bienveillants. Cependant aucune des épitaphes qu'on fit alors à Rabelais n'est digne de lui. Voici la moins mauvaise, elle est de Baïf, l'élégant traducteur d'Anacréon.

O Pluton, Rabelais reçois
Afin que toi qui es le roy
De ceux qui ne rient jamais,
Tu aies un rieur désormais.

Celle que lui a composée Jacques Tahureau fait allusion à l'insouciance qu'on lui prête à ses dernières moments :

Ce docte né, Rabelais, qui piquoit
Les plus piquans, dort sous la lame (tombe) ici ;
Et de ceux mesme en mourant se moquoit,
Qui de sa mort prenoient quelque soucy.

Tahureau ne survécut que deux ans à Rabelais.

Ainsi la tradition qui montre Rabelais attendant la mort avec une grande insouciance remonte à l'époque même de l'événement.

XVIII.

Une très belle, mais très longue épitaphe latine de Rabelais est signalée par M. Rathery; elle se trouve à la fin d'un livre assez rare: *Hippocratis Aphorismorum Paraphrasis poetica*, Paris, 1587, par Pierre Boulenger, médecin poitevin, qui avait connu personnellement l'auteur de *Pantagruel*. Nous copions la traduction abrégée qu'en donne M. Rathery:

Sous cette pierre est couché le premier des diseurs de bagatelles. Il sera une énigme pour la postérité, car quiconque a vécu de son temps savait à quoi s'en tenir sur ce railleur connu de tous et aimé de tous. Peut-être voudra-t-on voir en lui un bouffon, un farceur qui débitait des bons mots pour attraper de bons repas. Non, non, ce ne fut point un bouffon, ni un charlatan de place publique, mais un homme qui, grâce à la pénétration de son esprit d'élite, saisissait le côté ridicule des choses humaines . . un autre Démocrite qui se riait des vaines terreurs, des espérances, non moins vaines, du vulgaire et des grands de la terre, ainsi que des labeurs anxieux qui remplissent cette courte vie.

Et pourtant on n'aurait su trouver un homme plus savant que lui, alors que, laissant la raillerie, il lui plaisait d'aborder les choses sérieuses, Sans affecter l'air rébarbatif d'un docteur, il en avait au besoin la solidité. S'agissait-il de résoudre les questions les plus difficiles, vous eussiez dit que la nature avait ouvert pour lui seul son sein mystérieux. Tout ce qu'ont produit la Grèce et l'Italie lui était familier, et ses discours éloquentes frappaient d'admiration tous ceux qui n'avaient pas deviné le savant sous ses mordantes railleries et ses ironies magistrales, etc , etc.

Achevons l'histoire du roman de Rabelais.

Le quatrième livre eut plus de succès encore que les précédents, mais le cinquième, promis dans la préface, ne fut pas achevé par l'auteur et ne parut qu'assez longtemps après sa mort, partiellement en 1562, et tel que nous l'avons, en 1564.

XIX.

Quelques années après la mort de Rabelais, en 1565, on publia sous le titre de *Songes drolatiques de Pantagruel*, une collection de 120 figures sans explication. Le titre porte que les dessins sont « de l'invention de M. François Rabelais » et l'Avis au lecteur indique ces dessins comme étant la dernière de ses œuvres. Rabelais a-t-il dessiné lui-même ces figures ? Les a-t-il fait dessiner sur ses indications ? Est-il étranger à leur composition ? C'est ce qu'il est impossible de décider en l'absence, soit d'un document précis, soit d'un point de comparaison. On nous dit bien que Rabelais dessinait, mais nous n'avons de lui aucun dessin authentique, qui nous permette de reconnaître son coup de crayon. Les 120 figures sont isolées et non en action, le dessin en est lourd et ne rappelle en rien le style à la fois lesté et savamment guilloché de Rabelais ; mais si dans l'exécution, elles ont de la lourdeur, la pensée en est ingénieuse, raffinée, les emblèmes y sont combinés de manière à rappeler beaucoup d'idées en quelques traits. Comme art, elles manquent d'élégance et de charme, mais il en est qui forment des caricatures très plaisantes ; seulement il faut prendre la peine de les étudier, car le premier coup d'œil ne leur est pas toujours favorable.

Ces figures sont allégoriques et chargées d'attri-

Costs compliqués. Le costume des gens d'église, la mitre de l'évêque, le chapeau du cardinal, la robe du moine y reparaissent fréquemment. On y voit des cardinaux débauchés, des papes armés en guerre, des chevaliers de Malte gourmands et fanfarons, des prédicateurs prêchant à des oies, des ambitieux, des avares, des gloutons, des niais de toute sorte, de vieilles femmes ridicules qui pourraient bien représenter l'Abstinence, l'Inquisition, la Pragmatique-Sanction, ou cette « chevêche » compagne du pape, mentionnée au V^e livre. On y retrouve aussi avec un peu de bonne volonté, frère Jean encapuchonné, Panurge l'indévoit superstitieux et débauché, maître Jobelin Bridé, précepteur de Gargantua, et une foule d'autres types empruntés, soit à la société, soit au roman.

Ces dessins, dans leur ensemble, offrent une certaine analogie de ton avec le V^e livre de Rabelais et pourraient bien être, en partie du moins, l'œuvre de ceux qui ont présidé à cette publication.

En les rééditant dans leur IX^e volume, les commentateurs de l'édition *variorum* ont entrepris d'expliquer un à un tous ces dessins. Leurs explications sont souvent ingénieuses, tant qu'ils ne veulent y voir que les personnages du roman, ou des types généraux empruntés aux mœurs du XVI^e siècle, mais ils s'égarent évidemment lorsqu'ils tentent d'y rattacher des noms historiques. Il n'y a pas dans tout le recueil, plus de cinq ou six de leur conjectures qui soient acceptables.

Trois éditions nouvelles des *Songes drolatiques* ont été publiées en 1868 et 1869, une à Genève, une à Lyon et la troisième à Paris. Les deux pre-

nières ne contiennent que les figures ; ce sont des éditions d'amateurs, et d'un prix fort élevé. Celle de Paris (1869), qui est une publication populaire, est accompagnée d'un texte, où l'on s'est contenté de reproduire, en d'autres termes, les explications de l'édition *variorum*.

Pour en finir avec les ouvrages attribués à Rabelais, mentionnons encore, outre l'édition modernisée de *Pierre de Provence*, que lui attribue une brochure citée par M. Rathery, — le roman *Du vray et parfait Amour* (Paris 1599), prétendue traduction d'un manuscrit grec, dans lequel on trouve mariées les doctrines de la philosophie alexandrine, les mystères des sanctuaires égyptiens expliqués par le néoplatonisme, les rêveries de l'alchimie, et les préoccupations architecturales du XVI^e siècle. On soupçonne Rabelais d'avoir travaillé à cet ouvrage avec l'architecte Guillaume Philandrier, son ami, et quelques autres. Huet, dans son traité *De l'origine des romans*, s'arrête avec une prédilection visible sur cette production, qu'il voudrait et ne peut cependant reconnaître pour authentique. La *Bibliothèque des romans* (août 1775) en donne une analyse assez étendue.

XX.

La plus ancienne vie de Rabelais n'a été composée que près de cent ans après sa mort. Antoine Leroy, qui occupait à cette époque la cure de Meudon, s'éprit d'une vive admiration pour son prédécesseur et il entreprit de recueillir toutes les traditions, de rassembler tous les souvenirs qu'on avait conservés de lui. La légende avait déjà fait son œuvre à cette

époque; cependant les renseignements qu'il donne sur les dernières années de l'écrivain, sur son séjour à Meudon paraissent authentiques et conservent à Rabelais le caractère que nous lui voyons dans les documents contemporains.

Antoine Leroy consigna ces renseignements dans un gros volume latin, en six livres, intitulé *Elogia Rabelasiana*, qui est resté manuscrit, et se trouve à la Bibliothèque nationale de Paris. La plupart des biographes de Rabelais y ont puisé largement; Antoine Leroy en a fait lui-même un extrait, imprimé en tête d'un volume in-4°, qui parut en 1649 sous le titre *Floretum philosophicum, seu Ludus meudonianus in terminos totius philosophiæ*. C'est un recueil de définitions philosophiques, qui n'ont rien à faire avec le curé de Meudon; mais le titre ajoute: *præmissis diversis Meudonii elogiis et amplissima Francisci Rabelasii commendatione*. Cette *commendatio* est en effet très ample puisqu'elle forme près d'un quart de l'ouvrage. Il y a dans ce livre des exagérations, des puérilités, mais aussi beaucoup de renseignements utiles.

Bernier (1697) a donné, en tête de son *Rabelais réformé*, une assez longue analyse du manuscrit latin de Leroy, en y ajoutant diverses anecdotes recueillies par lui et qui sont loin d'être toutes authentiques.

Pendant que Leroy faisait ses recherches à Meudon, l'un des poètes que Richelieu employait à rimer ses œuvres, Guillaume Colletet cherchait aussi des renseignements sur Rabelais; il les a consignés dans ses *Vies des poètes français* restées aussi manuscrites à la Bibliothèque nationale. Antoine Leroy

était un digne prêtre, qui remplissait gravement ses fonctions ecclésiastiques; Colletet fréquentait moins l'église que le cabaret de la Croix-de-fer; l'un et l'autre ont un peu tiré Rabelais dans leur sens. Colletet cependant est du nombre des biographes qui ont vu dans Rabelais le savant et l'homme sérieux.

La plus judicieuse et la meilleure biographie de Rabelais avant les publications modernes, est celle qui se trouve dans le tome XXXII des *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres de la république des lettres*, avec un catalogue raisonné de leurs ouvrages (1727-45) par le P. Nicéron. L'auteur proteste énergiquement contre ceux qui veulent faire de Rabelais un bouffon et un débauché. « Si Rabelais, dit-il très sagement, avait eu le penchant au plaisir et à la débauche qu'on lui prête, il n'aurait pas eu besoin pour s'y livrer de quitter son monastère ». Son livre est bouffon, à la vérité, mais ses lettres sont constamment sérieuses. Il a fait parler ses personnages comme on parlait communément. Les prédicateurs eux-mêmes ne se gênaient pas sur ce point et usaient constamment des termes les plus crus sans que l'on en fût autrement scandalisé.

L'abbé de Marsy a reproduit cette biographie en tête de son *Rabelais moderne*.

XXI.

Quand on procède à l'examen du roman ou, si l'on veut, du poème de Rabelais, la première question qui s'impose est celle-ci :

Dans quel ordre ont été publiées les premières parties de l'ouvrage ?

Les éditions primitives étant sans date, les preuves

matérielles nous manquent; mais nous pouvons y suppléer.

Rabelais arrive à Lyon en 1532; il publie d'abord les traités d'Hippocrate et de Gallien, les *Mainardi Epistolæ*, et puis deux pièces latines qui sont reconnues apocryphes, et c'est après l'insuccès de cette dernière publication qu'il renonce aux éditions savantes.

Il a dû préparer son édition d'Hippocrate et Gallien à Montpellier; l'édition des Lettres de Mainardi a pu se faire assez vite; mais où s'est-il procuré le *Testament de Cuspidius* et le *Contrat de vente*?

M. Paul Lacroix pense qu'il est allé chercher ces pièces à Paris pendant une de ces absences que l'administration de l'hôpital de Lyon lui reprocha plus tard, et que ces pièces, il les a trouvées à la Bibliothèque de St-Victor. Cette conjecture, qui explique l'acharnement de Rabelais contre cette bibliothèque, nous semble tout à fait probable. Mais alors il faut retrancher le temps de ce voyage à Paris — et les voyages étaient longs alors, — des loisirs dont Rabelais a pu disposer pour écrire en 1532.

Ajoutons encore à l'actif de cette année-là, un *Almanach pour 1533*. Ce ne fut pas un grand travail sans doute, mais encore doit-il être compté.

La *Prognostification pantagruéline* fut aussi composée pour l'an 1533, et par conséquent publiée à la fin de 1532, ou, tout au plus tard, au commencement de 1533.

Voilà des dates acquises.

Mais le titre seul de *Prognostification pantagruéline* indique que *Pantagruel* était déjà connu et bien connu. Il serait donc impossible, à défaut même

d'autres preuves, de placer la publication de *Pantagruel* plus tard que 1532.

Or *Pantagruel* est la suite d'un autre ouvrage, Rabelais nous raconte dans son prologue, avec ce petit ton légèrement hâbleur qui lui est familier, qu'il a été vendu plus d'exemplaires du précédent livre en deux mois, qu'il ne sera acheté de Bibles en neuf ans.

Il s'agit de savoir quel est ce livre que les acheteurs se sont arraché.

Est-ce le *Gargantua* qui figure maintenant en tête des *Œuvres* de Rabelais ?

Remarquons que le *Gargantua* est très long et très soigné dans la forme, qu'à côté de gigantesques folies, il contient un grand nombre de pensées profondes, de charmantes scènes de comédie, et qu'il est écrit d'un style magistral, qu'on y sent à toutes les pages un souffle plus vigoureux, une plus grande sûreté de main que dans le *Pantagruel* lui-même (livre II de l'ouvrage complet).

Nous demandons maintenant comment, en une seule année, Rabelais aurait pu exercer les fonctions de médecin de l'hôpital de Lyon, faire probablement un voyage à Paris, éditer trois ouvrages en grec et en latin, composer le 1^{er} livre de *Pantagruel*, l'*Almanach*, la *Prognostification* — toutes publications dont les dates ne sont pas douteuses — et avoir encore le temps de composer et de faire imprimer le *Gargantua*, qui forme son premier livre ?

Il y a dans cette supposition une impossibilité matérielle.

Cette impossibilité paraît plus évidente encore quand nous voyons avec quelle lenteur se sont suc-

céde les autres parties de l'ouvrage. On peut admettre pour la première année une activité exceptionnelle ; mais cette activité a dû avoir ses limites.

D'un autre côté, si nous examinons les deux ouvrages, nous reconnaitrons facilement que la publication du second livre a dû précéder celle du premier. Dans le *Gargantua*, par exemple, après avoir annoncé dans un titre la généalogie de Gargantua, pourquoi nous renverrait-il à *Pantagruel* ? Si *Pantagruel* n'avait pas existé, Rabelais n'aurait eu aucune raison, absolument aucune, de faire ce renvoi. Il nous raconte au premier chapitre de *Gargantua* comment il s'est procuré cette généalogie, c'était le cas de l'insérer si elle n'avait déjà été connue ; elle eût même été beaucoup mieux placée en cet endroit que les *fanfreluches antidotées*, sorte d'énigme intercalée au second chapitre du livre sans rapport avec les événements qui vont être racontés. Il est à remarquer, en outre, que dans *Gargantua*, on nous renvoie à *Pantagruel* ; mais dans *Pantagruel*, on ne nous renvoie jamais à *Gargantua*.

Nous n'insisterons pas sur ce point, la plupart des commentateurs admettent l'antériorité du second livre sur le premier. M. Rathery fait presque seule exception.

XXII.

Mais *Pantagruel* (second livre) suppose un *Gargantua* déjà connu. Nous croyons avoir établi que ce ne peut être le Livre premier du roman, il faut donc chercher ailleurs.

Nous ne chercherons pas longtemps. La Bibliothèque bleue a aussi son *Gargantua* qui, depuis des siècles,

se transmet de génération en génération, elle en a même deux, — nous les analysons plus loin — et ces deux rédactions ne sont que la reproduction un peu mutilée et rajeunie pour le style, de deux publications du XVI^e siècle, que la librairie des Bibliophiles a réimprimées en 1868 et 1872. Ces deux opuscules diffèrent complètement des Livres premier et second de Rabelais, mais on trouve, dans le plus ancien, plusieurs aventures qui reparaissent dans le *Gargantua*, et, dans le second, trois chapitres presque textuels de *Pantagruel*.

L'un a pour titre : *Les Grandes et inestimables Chroniques du grant et énorme géant Gargantua* ; l'autre s'appelle : *Les Chroniques admirables du roi Gargantua*, ou simplement la *Vie de Gargantua*.

Les *Chroniques admirables* existaient en 1534, puisque l'exemplaire que possède la Bibliothèque nationale de Paris porte ces mots d'une écriture du temps : « ageté (acheté) à Paris en 1534 » ; les *Grandes Chroniques*, qui sont reproduites dans les *Chroniques admirables*, étaient nécessairement antérieures.

La rédaction de ces secondes *Chroniques* s'explique facilement ; c'est une compilation de trois ouvrages différents, assez maladroitement réunis, comme nous le montrerons plus loin. Nous n'avons à nous occuper ici que des *Grandes Chroniques*.

De deux choses l'une, ou les *Grandes Chroniques* existaient avant Rabelais, et c'est sur ce petit ouvrage qu'il a greffé son roman, ou il est lui-même l'auteur des *Grandes Chroniques*.

Cette greffe d'un arbre à végétation splendide sur un sauvageon, d'un chef-d'œuvre sur une œu-

vre imparfaite n'est pas sans exemple dans la littérature. L'*Orlando furioso* de l'Arioste, n'est-il pas la continuation de l'*Orlando innamorato* de Bojardo, rude et rugueux poète, que les Italiens ont refait pour qu'il n'ait pas trop à perdre du voisinage? Les *Caractères* de la Bruyère n'ont-ils pas été publiés comme un annexe des *Caractères* de Théophraste?

XXIII.

On objecte que le nom de Gargantua, — dont Rabelais donne une étymologie si burlesque — n'est pas de son invention. Nombre de monuments gigantesques et bizarres qui sont semés en diverses parties de la France sont attribués à Gargantua. Il y a des rochers qui s'appellent «les lunettes de Gargantua, les bottes de Gargantua, le fauteuil de Gargantua». Chez les Grisons, c'est un géant qui, debout sur deux rochers, se penche au-dessus d'un précipice où coule une rivière, qu'il veut avaler pour se désaltérer.

En Bretagne, on raconte diverses histoires sur son compte. C'était un bon géant qui portait ses serviteurs dans sa poche; quand il voulait s'arrêter, il leur donnait la liberté; ils allaient quérir des provisions et ils lui préparaient ses repas. Cette tradition se retrouve, avec quelques variantes dans le nom, dans tous les pays où les Celtes ont habité. M. Gaidoz¹ voit dans ce personnage, qui ne se rattache ni à la tradition romaine ni aux légendes du moyen âge, une divinité celtique, une

¹ *Gargantua, essai de mythologie celtique*, in 8°, 1868, tirage à part d'un article de la *Revue archéologique*.

transformation de l'Hercule gaulois et, par suite, un dieu solaire : le soleil toujours altéré, buvant les fleuves et asséchant les fontaines.

A l'appui de cette opinion, on a décomposé le nom de Gargantua, et on l'a rattaché à une racine sanscrite qui signifie « avaler ». Aujourd'hui encore *gargatta*, en italien, *garganta* en espagnol, *gargante* en languedocien, désignent le gosier. M. Baudry¹ conclut de la présence de ce mot dans les langues romanes du midi que la tradition de Gargantua est languedocienne et que Rabelais a recueilli ce mot à Montpellier. Rabelais aurait tout aussi bien pu le recueillir en Basse-Normandie où le gosier s'appelle encore aujourd'hui *gargant* ou plutôt, par suite de la prononciation locale, *guergant* (on prononce aussi « Guergantua »). La légende serait donc française, ou celtique si l'on veut, plutôt que languedocienne. Restait une objection, ce nom de Gargantua se rencontrait-il dans un monument authentique antérieur à Rabelais ? car après le succès de l'ouvrage, on aurait bien pu donner au géant légendaire le nom du géant littéraire. On connaît l'épigramme faite à propos d'un administrateur concussionnaire de la Suisse :

Le pauvre Suisse qu'on ruine,
Voudrait bien que l'on décidât
Si Rapinat vient de rapine
Ou rapine de Rapinat.

Les aventures qui figurent dans le roman de Rabelais sont en effet devenues très-populaires, et je me rappelle avoir, dans mon enfance, entendu raconter à des paysans normands des historiettes

¹ *Revue de l'instruction publique*, 17 mai 1859.

que j'ai retrouvées plus tard dans le *Gargantua* ou le *Pantagruel*, que ces braves gens n'avaient certainement pas lus. Rien d'impossible donc à ce que, dans la légende, le nom du héros de Rabelais fût venu s'appliquer à des monuments attribués à un géant sans nom.

Mais on a retrouvé un texte. Charles Bourdigné, dit M. Gaidoz, en publiant en 1526 (c'est-à-dire huit ans avant la première «Chronique gargantuine» connue) sa *Légende de Maistre Pierre Faifeu*, s'écriait dans une «Ballade aux lysans» :

De Pathelin n'oyez plus les canticques,
De Jehan de Meun la grant jolyveté,
Ne de Villon les subtilles traficques,
Car pour tout vray ils n'ont que nacquetté¹.
Robert le Dyable a la teste abolie,
Bacchus s'endort et ronfle sur la lye,
Laissez ester² Caillète le folastre,
Les quatre fils Aymon vestaz de bien,
Gargantua qui a chepveux de plastre:
Oyez les faits Maistre Pierre Faifeu.

Ce nom de Gargantua associé au roman de la Rose, à ceux de Robert le Diable et des Quatre fils Aymon, nous prouve évidemment qu'il existait une chronique dont Gargantua était le héros avant la première édition connue des Grandes Chroniques.

Faut-il admettre que ce *Gargantua* est celui qui nous est parvenu sous le nom de Grandes Chroniques? Cela ne nous semble guère probable. Dans les vers qui précèdent il n'y a pas d'épithète oiseuse. La comédie où Pathelin figure peut, à toute force, s'appeler un cantique, parce qu'on y parle en

¹ En bas-normand, «niqueter», prendre de petites choses, prendre peu, parce qu'on est difficile sur le choix. — ² Reposer.

vers ; le mot jolyveté, grâce mignarde, convient très bien à la première partie du roman de la Rose ; les subtilités et repues franches de Villon sont fort connues et nous y revenons plus loin ; Caillette était un fou, bouffon de Louis XII et de François I^{er}, auquel l'épithète de « folâtre » peut justement s'appliquer. Les quatre fils Aymon étaient souvent vêtus de bleu dans les manuscrits ornés de vignettes. L'attribut de « cheveux de plâtre » donné à Gargantua doit donc se rapporter à quelque aventure racontée dans le livre, peut-être à la métamorphose du géant en une de ces roches qui portent son nom.

Mais aucune aventure de ce genre ne figure dans les Grandes Chroniques et l'on ne saurait où la placer. Le livre mentionné par Bourdigné est donc perdu. On peut supposer que les Grandes Chroniques, que nous voyons apparaître quelque temps après, l'auront fait oublier.

Mais ces Grandes Chroniques que nous possédons, ces Grandes Chroniques différentes de la légende signalée par Bourdigné, contiennent nombre d'aventures que nous allons retrouver dans le *Gargantua* de Rabelais. Si ce petit livre n'est pas de Rabelais, il faut admettre que Rabelais a audacieusement abusé de la permission que se donnait plus tard Molière de prendre son bien dans le *Pédant joué* de Cyrano de Bergerac, pour le transporter dans les *Fourberies de Scapin*. Nous aurons bien, en effet, à signaler quelques emprunts faits par Rabelais à ses devanciers sans qu'il en avertisse jamais ; mais, ici ce ne serait pas une simple imitation embellie, ce serait un plagiat.

XXIV.

On est donc amené à voir dans cet opuscule l'œuvre de Rabelais lui-même, la première ébauche de son roman. Une tradition, une légende courait sur un géant, il s'en sera emparé à tout hasard et sans dessein bien arrêté. Son éditeur est mécontent, il est contrarié d'avoir à supprimer son édition du *Testament de Cuspidius*. Rabelais lui bâcle en toute hâte un livre extravagant, mais amusant, dans lequel il entasse sans beaucoup de choix toutes les folies qui lui viennent à l'esprit. Il se garde d'y mettre son nom ; le livre paraît sans date, sans nom d'imprimeur et on le lance dans le public sans y attacher d'importance ; le livret a un immense succès. Rabelais alors se dit que ce qu'il a fait vaut mieux que ce qu'il a cru faire, il écrit une suite ; mais il soigne davantage son œuvre ; à côté des extravagances que les lecteurs ont approuvées, il place des idées sérieuses, des dissertations, des scènes de comédies, une critique spirituelle et hardie à la fois des idées, des hommes et des choses, et il résulte de cet amalgame le premier livre de *Pantagruel*, le second livre de l'ouvrage.

Il s'aperçoit alors que le premier livre n'est pas digne du second, que le portail est beaucoup trop mesquin pour l'édifice, et il écrit *Gargantua*, le premier livre du roman, et peut-être le meilleur de l'œuvre, sinon le plus philosophique.

Dans cette supposition, les impossibilités de travail disparaissent. Rabelais n'aurait pas eu en 1532 le temps d'écrire le *Gargantua* que nous avons,

mais il aura eu tout le temps de rédiger les *Grandes Chroniques*, qui ont dû être écrites de verve et où l'on sent à chaque page l'improvisation et une exécution hâtée.

XXV.

On insiste sur le peu de mérite littéraire des *Grandes Chroniques*. Il est impossible, dit-on, que ces extravagances aient obtenu tout le succès que Rabelais leur attribue. Ici il y a une réponse péremptoire. Cette Chronique se réimprime depuis trois siècles, et un public nombreux ne se lasse pas de l'acheter et de s'en repaître. Ce ne sont pas les lettrés, d'accord ; mais croit-on qu'au XVI^e siècle la masse des lecteurs — je ne parle pas des savants, ni même des gens de cour — fût bien supérieure, intellectuellement, à nos classes populaires et agricoles qui se délectent aujourd'hui aux exploits extravagants et aux plaisanteries hasardeuses du premier *Gargantua*?¹

Nous n'en sommes plus même là-dessus aux conjectures. Une *nouvelle édition* des *Grandes Chroniques* publiée en 1533, petit in 8^o gothique, format allongé, qui offre quelques modifications dans le texte, se termine par les phrases suivantes :

Gargantua vesquit cinq cens et ung an et eut de grosses guerres, desquelles je me tays pour le présent. Et eut ung filz de Badebec, son espouse, lequel a fait autant de vaillances que Gargantua. Et le porrez veoir par la vraye Chronique.

¹ Nodier, qui attribue aussi les *Grandes Chroniques* à Rabelais, fait remarquer que, si le style de l'ouvrage est généralement mauvais, le début, où l'auteur récuse le témoignage des historiens pour s'en tenir à celui des romans de chevalerie, est spirituel et digne de Rabelais.

laquelle est une partie imprimée. Et quelque jour que Messieurs de Saint-Victor voudront, on prendra la coppie de la reste des faitz de Gargantua et de son filz Pantagruel.

Il est évident que Rabelais seul a pu écrire ces lignes, dans lesquelles il renvoie à son *Pantagruel*, sous presse à ce moment ou peut-être récemment publié — sans oublier de donner en passant un petit coup de griffe à la bibliothèque de St-Victor, à laquelle il gardait rancune.¹

Au reste les contemporains de Rabelais lui attribuaient les Grandes Chroniques. Ronsard dit dans l'Épithaphe d'un biberon, dont nous avons parlé :

Il chantait la grande massue
Et la jument de Gargantue.

Cette massue de Gargantua tient une grande place dans la *Chronique*, il n'en est pas question dans le Gargantua définitif; quant à la «jument», elle figure dans les deux ouvrages, mais son rôle est beaucoup plus important dans le premier que dans le second. Dans celui-ci on pourrait parfaitement s'en passer.

Voici donc, selon nous, l'ordre des publications;
Après l'insuccès du Testament de Cuspidius :

1. Les Grandes Chroniques,
2. Pantagruel, 2^e livre du roman définitif,
3. Gargantua, 1^{er} livre.

Les *Chroniques admirables* ont dû être publiées entre le second et le troisième ouvrage et ne sont pas de Rabelais.

Ces écrits n'ayant été analysés jusqu'ici que très

¹ Voir les *Recherches bibliographiques et critiques sur les éditions originales des cinq livres du roman satirique de Rabelais*, par Jacq.-Ch. Brunet, in 8°, Paris, Potier, 1852:

imparfaitement, nous croyons qu'on sera bien aise d'en trouver ici un extrait fidèle.

XXVI.

Les *Grandes Chroniques* se rattachent à la vaste série des romans celto-bretons. Le protagoniste est le célèbre Merlin l'enchanteur dont les *Prophéties*, recueillies par Geoffroy de Monmouth, ont été si souvent reproduites au moyen âge et jouissaient d'une pleine autorité au temps de Rabelais. C'est là qu'au siècle précédent on avait cherché une preuve de la mission de Jeanne d'Arc: «Une femme (Isabeau de Bavière) a perdu la France, une femme la sauvera.» Dans les romans du XIII^e siècle, Merlin, après maints services rendus au roi Artus, se laisse charmer par la beauté de Viviane, qui pour le garder à jamais auprès d'elle, l'enchante sous un buisson d'aubépine, où il rend encore des oracles, mais d'où il ne peut plus sortir. Le savant, selon l'interprétation moderne, s'est laissé charmer par la contemplation de la nature et ne peut plus s'en arracher. Il y avait chez Rabelais un côté mystique, que nous verrons percer dans ses derniers écrits, mais il était encore loin de là à l'époque où parurent les *Chroniques*, et il a négligé le Merlin enchanté et contemplateur pour le Merlin enchanteur et agissant.

Le célèbre magicien avait déjà fabriqué pour le roi Artus un navire merveilleux, qui voguait avec autant de facilité sur terre que sur mer; mais cette invention lui était inutile pour la guerre qui le menaçait. Les Gots et les Magots allaient fondre sur lui et il fallait, pour leur résister, un moyen ex-

traordinaire. Le moyen auquel Merlin eut recours n'était pas le plus expéditif, il faut le reconnaître, et les Gots et Magots eurent tout le temps de ruiner le pays avant qu'il pût être mis en œuvre.

Le savant se rend sur une montagne avec une fiole de sang de Lancelot du Lac, recueilli à la suite d'un tournoi où le chevalier avait été blessé, et quelques rognures des ongles de la reine Genièvre, femme du roi Artus et intime amie du susdit Lancelot. Puis, par la force de son art, il fabrique une enclume d'acier de la hauteur d'une tour, garnie de trois marteaux, battant avec un bruit de tonnerre. Il se fait apporter alors deux os enlevés à deux baleines de différent sexe; il arrose le premier du sang de la fiole et le place sous les marteaux, qui le réduisent en poudre; il en fait autant du second, auquel il ajoute les rognures des ongles de la reine Genièvre. De la première de ces poudres, il se forme peu à peu un géant de forme humaine, de la grosseur d'une baleine, mais bien proportionné; la seconde se transforme de même, par degrés, en une femme de taille analogue.

Cette formation ne fut complète qu'au bout de neuf jours. Le géant fut terminé le premier, mais le magicien le fit dormir jusqu'à ce que la femme fût au même point, et il employa ce temps à fabriquer une jument propre à servir de monture au couple géant. Cette fois il se contenta des ossements d'un cheval gisant dans la campagne; il les mit sur son enclume, les marteaux battirent et un moment après, on vit les os remplacés par une jument digne de ses futurs cavaliers; il l'envoya paître dans les champs et rompit l'enchantement

Le géant et sa compagne s'éveillèrent et s'entre-regardèrent. — Que fais-tu là, Gallemeille ? dit l'homme à la femme. — Je t'attends, Grandgousier. — Merlin ne put s'empêcher de rire des noms qu'ils s'étaient donnés et leur ordonna de les garder ; il les envoya ensuite chercher la jument ; ils s'attardèrent en chemin, et à leur retour, Merlin leur dit qu'ils auraient un fils qu'ils devraient conduire en Angleterre quand il aurait sept ans. — Mais nous ne saurons pas le chemin. — Montez sur la jument que je vous ai donnée, tournez-lui la tête vers l'occident, elle vous conduira. — Et comment trouverons-nous des vivres ? Il y a des gens qui achètent tous les blés aux cultivateurs ; ils les enferment dans leurs greniers, puis s'entendent avec les boulangers qui forment une corporation, de manière que les pauvres gens ne peuvent se procurer de vivres ou les paient excessivement cher. S'ils réclament, on ne les écoute pas, parce que, ceux auxquels ils adressent leurs réclamations sont eux-mêmes les fournisseurs des marchands et intéressés à l'élévation du prix.

[On voit que le fameux pacte de famine qui fit tant de bruit au XVIII^e siècle et dans lequel Louis XV était lui-même intéressé, existait déjà au XVI^e.]

Merlin trouva l'observation fondée, il provoqua une réforme dans le commerce des grains, et fit pendre quelques-uns des accapareurs ; puis il quitta ses protégés après leur avoir laissé ses instructions. Ils pleurèrent tellement que, de leurs larmes, il se forma une fontaine où l'on peut faire cuire des œufs depuis la veille de Noël jusqu'au jour des Rois. Cette fontaine a encore une autre vertu :

neuf jours devant la St-Jean, il en sort un coq et une poule qui pondent des œufs gros comme de boisseaux; ces œufs rejetés dans ses eaux, deviennent des poultrices, oiseaux merveilleux qui courent comme des autruches ou volent comme des canards, en portant des cavaliers sur leur dos.

Gargantua et Gallemeille s'ennuyaient très fort en l'absence de Merlin. Pour se distraire, Gargousier s'en alla un jour à la chasse. Quand il revint chargé de gibier, sa femme lui avait donné un beau géant, que son père salua du nom de Gargantua, «d'un verbe grec qui vaut autant à dire: Tu as un beau fils.» L'auteur se plaît à ces étymologies fantastiques, qui rappellent celles qu'on trouve çà et là dans les traductions de la Bible.

Quand il fut âgé de sept ans, on songea à le conduire en Angleterre, et l'on se mit en marche sur la jument. Gargantua armé d'une houssine, ouvre la marche. On se rend à Rome et de là on passe en Allemagne, puis en Suisse, en Lorraine et dans la grande Champagne, où la jument fait un exploit qui se trouve dans le *Gargantua* presque mot pour mot. Le lieu de la scène seul est changé.

En courant après la jument, Gargantua se blessa à l'œil et au pied; il se trouva fatigué et s'assoupit. Il dormit deux mois. La terre s'affaissa de soixante coudées sous son corps; des brebis passèrent un jour sur lui; dans son sommeil, il les prit pour des insectes parasites et en écrasa un certain nombre du doigt. Le berger crut qu'il y avait là un loup et courut pour sauver le reste de son troupeau, le géant dormait la bouche ouverte, le berger en courant tomba dans ce précipice bé-

est et se crut perdu, mais il trouva un asile entre les dents du géant et plus tard sortit sain et sauf de cet abîme. Cette aventure reparaltra amplifiée dans *Pantagruel*.

Arrivés sur les limites de la Normandie et de la Petite-Bretagne, au bord de la mer, les voyageurs demandèrent le chemin pour aller en Grande-Bretagne, on leur dit qu'il fallait traverser la Manche, ils s'arrêtèrent alors pour délibérer. Gargantua et Gallemele avaient, pour montrer leur force, détaché des Alpes deux énormes rochers, qu'ils manœuvraient sans peine. Ils les déposèrent un moment, et déchargèrent aussi la jument d'une partie des vivres qu'elle portait. Les Bretons du voisinage se glissèrent derrière les rochers, et trouvant les provisions de bonne prise, ils dévalisèrent sans bruit ces géants. Grandgousier s'en aperçut, il entra dans une furieuse colère et menaça de manger toutes les vaches du pays et de tarir ainsi la source du beurre de Bretagne. Les habitants effrayés demandèrent pardon et offrirent deux mille de leurs vaches en dédommagement. Le pardon fut accordé, mais pour ôter aux Bretons les moyens de se glisser inaperçus dans le camp, Grandgousier et Gallemele jetèrent leurs rochers dans la mer. Ils y sont encore. L'un est le mont St-Michel-en-mer où l'on va à pied pendant les grandes marées. On a bâti dessus un château fort, une église, un monastère longtemps florissant, qui a été remplacé depuis le commencement de ce siècle par un pénitencier. Il y a un hameau de pêcheurs au pied du rocher. Le bloc porté par Gallemele était plus petit, elle le jeta à quelque distance du mont St-Michel, c'est

aujourd'hui le mont Tombelaine, qui a été aussi une forteresse pendant le moyen âge. Cette explication des curiosités naturelles par les aventures de personnages fantastiques reparaît souvent dans *Gargantua* et dans le premier livre de *Pantagruel*. Virgile, du reste, en fournit de nombreux exemples dans l'*Enéide*.

La soumission des Bretons ne suffit pas à Grandgousier, il lui prit fantaisie d'aller à Rennes, et de prendre la grosse horloge de la ville pour la suspendre à l'oreille de son fils Gargantua, qu'il craignait de perdre dans les marais qui sont entre St-Michel et Dol. Ce joujou amusa beaucoup Gargantua, mais les Bretons désolés d'être privés de leur trésor, vinrent le réclamer avec tant d'instance que Grandgousier le leur rendit. Ce fut un des derniers actes de sa vie. Les deux époux eurent si chaud que la fièvre les prit et ils moururent faute de rafraichissements intérieurs.

Gargantua est au désespoir ; il se console pourtant peu à peu, il va à Paris, et c'est alors qu'il lui arrive cette aventure des cloches que nous retrouverons détaillée dans *Gargantua*. En retirant de sa poche les cloches qu'il y avait serrées, il en fit tomber un pauvre diable d'Auvergnat — les *Chroniques admirables* disent un Haut-Normand — que le géant avait ramassé un jour, dans la pensée de le manger plus tard. Ce personnage devint tailleur dans le premier roman, imprimeur dans le second. Ce détail reparaitra perfectionné dans *Gargantua*, sous la forme de pèlerins mangés pêle-mêle avec des feuilles de laitue.

Gargantua retourne au bord de la mer, et là il ren-

contre un inconnu qui lui apprend que Grandgousier a été enterré sous le mont St-Michel, et Galleluelle sous le mont Tombelaine. — Est-ce vous qui avez nom Merlin ? demande le géant. Dans ce cas, je suis tout à vous ; prenez pitié du pauvre orphelin. Merlin lui dit qu'il faut aller en Angleterre, mais la jument s'effraie à la vue des vagues de la marée montante et s'enfuit en renaclant. « Laisse-la courir, tu la retrouveras en Flandre, lui dit Merlin. C'est d'elle que naîtront les belles juments de Flandre. » — Et les bons chevaux bretons, ajoutent les Chroniques admirables. Ce dernier livre fait ensuite voyager Gargantua à Angers, où il combat contre un géant qu'il transforme en rocher à écho ; les Grandes Chroniques le font partir immédiatement pour l'Angleterre sur une nuée, que fait paraître Merlin.

Il était temps pour eux d'arriver. Le roi Artus venait de perdre deux grandes batailles contre les Gots et les Magots et il se trouvait dans le plus grand embarras, car ces Magots étaient de terribles gens. Il en avait fait un prisonnier et il tremblait rien qu'à le voir. Averti par Merlin, Artus vient au devant de Gargantua, qui se met à son service. Il lui parle de son fameux Magot. — Gargantua se le fait amener. — Voulez-vous qu'il ne vous fasse plus trembler ? dit-il au roi. — Faites ce que vous voudrez, répond Artus. Le géant saisit le prisonnier par le collet et le jeta en l'air si haut, si haut qu'on le perdit de vue. Quand il retomba, il était aussi froissé que si la grosse Tour du Louvre fût tombée sur lui.

Merlin fabriqua à Gargantua une massue — celle

dont parle Ronsard — si grosse qu'il fallut l'apporter sur une charrette, dit une des Chroniques, sur un navire, dit l'autre. Gargantua jura alors de ne boire ni manger qu'il n'eût exterminé tout ce qu'il y avait de Gots et de Magots. Il tint parole, il se jeta au milieu de l'armée, jouant de la massue à droite et à gauche, si bien que l'armée d'Artus venue pour l'appuyer, n'eut à faire que le pillage.

Il y eut à la suite de cette victoire de grandes réjouissances à Londres et des feux de joie par tout le royaume. Le roi offrit alors à son sauveur un repas du genre de ceux qui figurent plus d'une fois dans *Gargantua*. On servit pour entrées les jambons de cinq cents pourceaux salés, sans les andouilles et boudins; il y avait «dans le potage» la chair de trois cents lièvres; on servit quatre cents pains pesant, chacun, cinquante livres et deux onces, et la chair de deux cents bœufs gras; il y avait aussi quatre «puissants hommes» qui à chaque morceau que mangeait Gargantua, lui jetaient, chacun, une grande «pellée de moutarde en la gorge.» On lui servit pour dessert une tonne de pommes cuites, et il but six pipes de cidre et sept à huit tonneaux de godaille (*good ale*).

Le roi fait faire à Gargantua un habillement complet, chemise comprise — ces détails se retrouveront dans le roman définitif: — pour la chemise 802 aunes $\frac{1}{3}$ de toile; pour le pourpoint, 105 aunes $\frac{1}{4}$ de satin carmoisi et jaune; plus 32 aunes et un demi quart pour la bordure, 200 aunes et $\frac{3}{4}$ d'écarlate pour les chausses, etc., etc. Ces mesures sont encore amplifiées dans les Chroniques Admirables; ainsi pour le pourpoint, il y a 700 aunes de

satin jaune et bleu, 437 aunes $\frac{1}{4}$ de satin moitié vert, moitié bleu, etc., etc.

Gargantua fut fier comme un paon qui fait la roue quand il se vit dans ce costume; il mit ses deux mains dans ses poches, et se dressant sur ses jambes: «Il fait bon, dit-il, suivre le conseil d'un prudent et sage homme, tel que Merlin», et Merlin ayant paru sur ces entrefaites, il s'avance vers lui et lui dit qu'il est au comble de la joie et que jamais homme au monde n'a été aussi heureux que lui.

Pendant il n'avait pas de gibecière et il en voulait une. Il imagina de la demander en peau de loup, il fallut bien le satisfaire. On se mit à faire la chasse aux loups et tout alla si bien qu'en trois jours et trois nuits, on recueillit assez de peaux de loups pour doubler la gibecière; mais depuis lors on n'a plus revu de loups dans le pays, excepté aux jambes des habitants, sous forme d'ulcères.

Le roi Artus eut bientôt une nouvelle guerre à soutenir contre les Hollandais et les Irlandais, qui refusaient d'acquitter le tribut auquel ils avaient été soumis. Il fallait traverser la mer. Merlin fait entrer Gargantua et l'armée dans une nuée; une heure après, tout le monde est en Irlande. Gargantua s'approche de la ville de Rebrotin ou Reborsin — vous la chercheriez en vain sur la carte — et fait prévenir le roi qu'il l'attend avec son armée. Le roi sort avec cinq cents hommes; le géant remplit ses poches de prisonniers, et pendant que l'armée se sauve, il va retrouver ses gens avec son butin. Les prisonniers s'élevaient à huit cent neuf, plus un qui s'était trouvé étouffé. Une

trêve fut conclue, la ville paya sa rançon en harengs frais et en sardines salées. Gargantua déjeuna d'une partie, puis s'endormit.

On résolut de le tuer pendant son sommeil, mais les Irlandais, au nombre de 217, qu'on avait envoyés pour le surprendre, tombèrent dans sa bouche, qui était ouverte. A son réveil il eut soif et alla boire à la rivière voisine, qu'il mit à sec, et de plus il avala sans s'en apercevoir un bateau chargé de poudre. Il se sentit quelque peu indisposé; les médecins que l'on appela, jugèrent qu'il fallait explorer l'intérieur du corps et l'on y descendit avec une torche — nous retrouverons ce détail au chapitre XXXIII de *Pantagruel* — on y remarqua force planches, dont on jugea impossible de débarrasser le malade autrement qu'en y mettant le feu. On lui jeta alors dans la bouche une charretée d'allumettes enflammées et on l'engagea à fermer la bouche. On l'avait placé de manière à ce qu'il tournât le dos à la ville, une explosion eut lieu; une notable partie de la ville fut endommagée, mais Gargantua se trouva parfaitement guéri. Dans une dernière bataille, Gargantua tua pour sa part 100,210 hommes, sans compter les vingt qui faisaient les morts sous les autres. Le roi et les barons furent faits prisonniers; les barons furent logés dans une dent que Gargantua s'était creusée jadis en rongéant des pierres. Quant au roi, il fut mis dans un des compartiments de la gibecière, et c'est ainsi lesté, que le géant alla trouver le roi Artus.

Tout n'était pas fini cependant. On vit apparaître dans le pays un géant qui se porta défenseur des Gots et des Magots. Gargantua le rencontra

à cinq lieues de Londres au moment où il venait de détruire une bourgade. Il s'élança sur Gargantua. Celui-ci l'évita, heureusement pour lui, malheureusement pour un chêne, qui en fut renversé. Gargantua sauta sur le géant et lui plia les reins «en la forme et manière que l'on plierait une douzaine d'aiguillettes», le mit en sa gibecière, et le porta à la cour du roi Artus. Le bon Gargantua demeura à cette cour deux cents ans trois mois et quatre jours, puis il fut ravi au pays des «faées».

XXVII.

C'est ainsi que se terminait la première édition. Nous avons déjà dit que dans une édition postérieure qui se faisait au moment où *Pantagruel* était sous presse, l'auteur renvoie à cet ouvrage pour la suite des aventures arrivées à Gargantua.

Cet opuscule est une ébauche, écrite au courant de la plume, sans aucune sorte de prétention ; mais on y reconnaît partout le genre d'imagination, les exagérations et les plaisanteries particulières à Rabelais. Le géant Gargantua que nous voyons agir ici, est bien le même grand enfant que nous allons retrouver dans l'ouvrage, quand il agit en qualité du géant, — avec cette différence pourtant qu'ici c'est toujours le grand enfant qui est en scène, tandis que dans l'ouvrage définitif, il n'a ce caractère que par moments et précisément dans des circonstances empruntées aux Chroniques, ou qui ne sont que le développement de celles qu'on y rencontre. Ces chapitres sont généralement les moins bons de l'œuvre définitive, mais ils avaient plu au public et l'auteur ne voulut pas y renoncer.

Cette première Chronique est restée populaire, comme nous l'avons dit; on n'a pas cessé de la réimprimer, avec des gravures sur bois, plus que naïves; nous en avons sous les yeux une édition « corrigée et mise en plus beau français que les précédentes », imprimée à Montbelliard, chez Henri Barbier, sans date, mais qui doit être de 1872. Les événements sont les mêmes, à cela près qu'on a élagué de l'édition populaire une foule d'incongruités qui figurent dans le texte du XVI^e siècle. Elle n'a que 29 pages d'impression in 12.

Les *Chroniques admirables* figurent aussi sur les étaux populaires à côté des *Grandes Chroniques*, sous le nom de *Vie de Gargantua*, que leur donne déjà une édition du XVI^e siècle; cependant on les rencontre moins fréquemment que les premières.

Les événements sont les mêmes et le plus souvent le récit est textuel. Certaines parties cependant paraissent avoir été réécrites et le nouveau rédacteur, s'il n'est ni Normand ni Parisien est tout au moins fort expert sur la topographie du « pays de sapience » et des environs de Paris. Les mesures, déjà fort exagérées, de l'original reparaissent ici doublées et même triplées. Nous en avons cité quelques exemples. Plusieurs aventures ont reçu des développements, d'autres ont été ajoutées. Il y a trois chapitres copiés à peu près textuellement de *Panagruel*, puis toute une série de faits d'armes où nous voyons figurer un nouveau héros, Galissonne, avec lequel Gargantua se mesure.

Les trois chapitres extraits de *Panagruel* sont assez mal amenés entre l'arrivée de Gargantua en

Angleterre et sa grande guerre contre les Hollandais et Irlandais. Le récit de cette guerre est suivi de quelques aventures où l'auteur cherche à être plaisant sans réussir. Il y a entre autres l'extraction d'une dent de Gargantua, pour laquelle il faut employer un cable de quatre ou cinq cents toises de long, gros à l'avenant, et attelé de quatre ou cinq cents chevaux légers. Tout cela est exposé en fort mauvais style. La diction devient brusquement meilleure quand l'auteur nous raconte l'histoire du géant Gallimassue, suscité par le nain Oberon pour combattre Gargantua, mais ce style n'a rien de commun avec celui de Rabelais; il rappelle celui des romans de chevalerie du XV^e siècle pour le ton général de la narration, bien que la phrase soit du XVI^e. Ce petit livre est évidemment une compilation des *Grandes Chroniques*, de *Pantagruel* auquel l'auteur fait des emprunts et des allusions, et d'une chronique chevaleresque oubliée, reliés ensemble par quelques chapitres et aventures insipides. Tout, dans cette compilation, dénonce un plagiaire qui a voulu exploiter à son profit le double succès de Rabelais.

M. Paul Lacroix, qui a publié en 1872¹ une édition de cette seconde Chronique, soutient que l'ouvrage est de Rabelais lui-même. Mais M. Paul Lacroix n'est pas heureux dans ses trouvailles de ce genre. Il nous a donné sous les noms de Molière² et de La Fontaine³ des ouvrages dont le Contemplateur ni

¹ Librairie des Bibliophiles, petit in 8°. — ² *La Jeunesse de Molière, suivie du ballet des Incompatibles*, pièce en vers inédite de Molière. Bruxelles, 1856, petit in 8°. — ³ *Œuvres inédites de Jean de La Fontaine*, 1863, in 8°. Hachette. —

le Bonhomme ne se sont rendus coupables. Ses prétendues trouvailles d'œuvres inédites de Rabelais ne sont pas de meilleur aloi.

XXVIII.

Cette observation s'applique surtout au *Disciple de Pantagruel*¹, publié par lui en 1875. L'éditeur prétend que cet ouvrage est l'ébauche de *Pantagruel*, comme les *Grandes Chroniques* sont l'ébauche de *Gargantua*. Son argumentation est curieuse. Quelques pages du *Disciple* ont passé dans une mauvaise copie du V^e livre du roman; donc Rabelais, qui est l'auteur du V^e livre, est aussi l'auteur de ces pages et par conséquent du *Disciple*. Voilà le premier argument; voici le second: Maintenant que l'authenticité du *Disciple* est prouvée, on ne peut douter que Rabelais ne soit l'auteur du V^e livre, puisqu'il a inséré dans ce livre des morceaux qu'il avait déjà placés dans le *Disciple*. On ne peut mieux raisonner, et nous recommandons cet argument aux futurs auteurs de Logiques et de Rhétoriques comme un des plus jolis exemples qu'on puisse trouver du cercle vicieux.

Quant à l'ouvrage en lui-même, il est absolument impossible qu'il soit de Rabelais. Ce n'est ni son esprit ni son style. Tout le livre, du commencement à la fin, se compose d'une liste d'exagérations toujours les mêmes. Ces exagérations peuvent amuser à la première page, mais elles sont insipides à la seconde, insupportables à la troisième. Or il y a quatre-vingts pages sur le même ton. Si quelques pas-

¹ Librairie des Bibliophiles, petit in 8°.

sages de cette inepte production se sont glissés dans le V^e livre de Rabelais, c'est que ceux qui ont achevé l'ouvrage après la mort de l'auteur ont pris tout ce qui leur tombait sous la main pour donner à ce livre une étendue en rapport avec les premiers.

Ajoutons que Rabelais aurait composé cette monotone et lugubre plaisanterie au moment où il avait déjà donné au public *Gargantua* et le premier livre de *Pantagruël*, deux chefs-d'œuvre. Jamais Rabelais, même pour faire un écrit populaire, n'aurait pu se déguiser à ce point.

M. Lacroix invoque, comme preuve du succès de cet opuscule, les divers titres sous lesquels il a été publié au XVI^e siècle. Voici quelques-uns des noms sous lesquels on l'a successivement déguisé : *La Navigation du compagnon de la Bouteille*; *Voyage et navigation de Bringuénarilles, cousin-germain de Fesse-pinte*; *Voyage des îles et terres heureuses, fortunées et incognues*; *le Voyage et navigation que fit Panurge, disciple de Pantagruël, aux îles incognues et estranges, de plusieurs choses merveilleuses difficiles à croire, qu'il dict avoir veues*, etc. — Il est évident que, si le livre s'était bien vendu, on ne lui aurait pas cherché tant de noms.

Dans la notice, M. Paul Lacroix persiste à identifier Rabelais et Panurge, et il l'appelle un protestant libertin. Panurge est libertin sans doute, mais il est très bon catholique : voir plutôt la scène de la tempête — et de plus c'est insulter grossièrement Rabelais que de le comparer à ce bouffon — spirituel, il est vrai, — mais sans cœur et sans vergogne. L'analyse du livre prouvera assez que cette assimilation n'a aucune raison d'être.

De l'Aulnaye, l'un des plus ingénieux éditeurs de Rabelais, appelle le Disciple « la plus misérable, la plus bête, la plus plate production » que puisse enfanter l'esprit humain. Jacques-Charles Brunet est aussi d'avis que Rabelais n'a pu se rendre, en 1537 ou 1538, coupable de cette « plate facétie. »

Voici le chapitre le plus piquant et le plus spirituel du volume :

Comme (le géant Bringuenarilles) estait ung jour au bort de la mer, près d'un moulin à vent, auquel il y avait un gros mastin de chien, lequel ne cessait d'abbayer après le dict Bringuenarilles ; parquoy il ne pouvoit reposer nuict ni jour, dont il fut si fort despité que, par fureur et ire, il ouvrit la bouche si grande qu'il dégloutit et avalla le dict moulin tout entier, sans rompre ny casser aucune chose, avecq le musnier et son chien tout en vie, tant avoit la bouche grande et fendue, parquoy vous pouvez tous croire qu'il eust bien avallé ung noyau de cerise tout entier.

Et pource qu'il avoit les narines proportionnez à la bouche, et que le vent donnoit dedans, ledict moulin mouloit et tournoit en son estomach, comme s'il eust esté en plains champs. Toutefois il print bien audict meusnier de ce qu'il avoit encore force sacz pleins de blé, parquoy il laissa tousjours moudre et tourner le dict moulin. Ce nonobstant, quand il n'eut plus que moudre, le feu se print es meules, et brusla ledict moulin dedans le ventre dudict Bringuenarilles ; parquoy il tumba en fievre continue, tant à cause du feu que du claquet d'icelluy moulin. Il mourut le jour mesme qu'il trespassa ; toutefois ledict musnier et son chien se saulverent par les narines, qui demeurèrent ouvertes, et pource que l'ame du musnier rompit son licol, il s'en courut à tous les diables après son maistre à travers champs, et vous après.

Cette plaisanterie « et vous après », qui a pour but d'associer le lecteur aux mésaventures d'un personnage, reparait à chaque instant dans le *Disciple de Pantagruel*. On ne la trouve jamais dans les ouvrages authentiques de Rabelais.

Dans le IV^e livre, Rabelais nous parle aussi de Bringuenarilles, grand avaleur de moulins à vent, mais il le fait mourir d'une façon moins extraordinaire.

CHAPITRE IV.

LIVRE I. — GARGANTUA.

I. L'ÉDUCATION.

SOMMAIRE. — 1. Généalogie de Gargantua. — 2. Les *Fanfreluches antédiluviennes*, les Prophéties de Nostradamus et les deux Napoléon. — 3. Ch. Nodier, Mellin de St. Gelais et les fanfreluches. — 4. Naissance de Gargantua. Les propos des «beuveurs.» V. Hugo et Rabelais. — 5. Enfance de Gargantua. — 6. Enflade de proverbes, Rabelais et Molière. — 7. Première éducation de Gargantua. — 8. Gargantua et Eudémon. — 9. Le duc de Berry au Parlement. — 10. Bossuet et Fénelon éducateurs. — 11. La jument de Gargantua et Diane de Poitiers. — 12. Gargantua à Paris. — 13. Il enlève les cloches de Notre-Dame. — 14. Maître Janotus de Bragmardo. — 15. Sa harangue. — 16. Les cloches sont rendues et le harangueur récompensé. — 17. Gargantua tour à tour géant et homme ordinaire. — 18. Gargantua et ses premiers instituteurs. — 19. Gargantua étudie sous la direction de Ponocrates. — 20. Emploi de la journée ; qu'il est bon de se lever matin. — 21. Emploi de la matinée. — 22. Emploi de l'après-midi. — 23. Exercices physiques pendant les jours de pluie. — 24. Réflexions sur ce plan d'études.

I.

Passons à l'ouvrage authentique de Rabelais.

Nous suivrons notre auteur pas à pas, nous ferons des digressions quand il en fait, et quelquefois même lorsqu'il n'en fait pas.

Le premier livre est un des meilleurs de l'ouvrage ; il serait meilleur encore si l'auteur s'était moins souvenu de la Chronique gargantuine ; cette Chronique ayant obtenu un grand succès, il a cru à propos de conserver celles des aventures qui

avaient paru les plus amusantes ; mais au moins ici les a-t-il assaisonnées d'idées qui doivent leur faire trouver grâce auprès des lecteurs sérieux :

En faveur de la raison,
Faisons grâce au badinage.

Pour la naissance et généalogie de Gargantua, Rabelais nous renvoie à *Pantagruel*. « Je vous remetz, dit-il, à la grande Chronique pantagrueline reconnaître la généalogie et antiquité de Gargantua. En icelle, vous entendrez... » Il résulte clairement de ces paroles que la Chronique pantagrueline existait déjà. Si Rabelais emploie le futur, c'est qu'il se met à la place des lecteurs, qui commenceront naturellement par le livre refait, puisque ce livre porte le numéro premier.

L'auteur se montre assez peu respectueux pour les droits de naissance et les traditions de famille :

Je pense, dit-il, que plusieurs sont aujourd'hui empereurs, rois, ducs, princes et papes, en la terre, lesquels sont descenduz de quelques porteurs de rogatons et de costrets. Comme, au retour, plusieurs sont gueux, souffreteux et misérables, lesquels sont descenduz de sang et ligne de grands rois et empereurs...

Quant à moi, continue-t-il, je crois que je suis descendu de quelque riche roy ou prince au temps jadis. Car onques ne vistes homme qui eust plus grande affection d'estre roy et riche que moy ; afin de faire grande chère, pas ne travailler, point ne me soucier, et bien enrichir mes amis et tous gens de bien et de savoir.

Rabelais, malgré ces plaisanteries, n'est pas un ennemi de la noblesse ni de la royauté. Ses railleries n'ont rien de malveillant et sont de la même nature que celles que l'on voit les dévots se permettre envers leurs saints. Les ouvrages fami-

liers de dévotion composés au XVI^e siècle, les sermons surtout, contiennent, à l'endroit des personnages de l'Évangile et de la légende sacrée, une foule de traits aussi peu respectueux que le sont les paroles et les récits de Rabelais à l'endroit de la monarchie ou de la religion, et ne tirent pas plus à conséquence. Ce sont des familiarités, rien de plus.

La généalogie de Gargantua n'a pas été fabriquée de toutes pièces comme celle des ducs de Lorraine qui prétendaient descendre de Charlemagne, comme celle de la maison de France que les uns font descendre d'un boucher, (voyez Dante et le poème de *Hugues Capet*, édité il y a quelques années), les autres d'un certain Robert le Fort dont l'histoire ne paraît pas beaucoup plus authentique. Celle de Gargantua fut, au dire de Rabelais, découverte par hasard dans un tombeau antique, si long, si long qu'on n'a jamais pu en trouver le bout. Là, au milieu de flacons rangés comme des quilles, on aperçut un petit volume d'écorce, contenant, outre la généalogie de Gargantua, déjà publiée dans *Pantagruel*, une suite de vers amphigouriques que Rabelais appelle lui-même des *fanfreluches antidotées*, autrement dit : des balivernes antidotées, des prédictions en l'air, car « fanfreluches » est probablement une combinaison des mots italiens : *fanfalucca*, feuilles légères emportées par le vent, et de *farfalla*, papillon. Cette manière de fabriquer des mots est familière à Rabelais.

II.

Les « fanfreluches antidotées » sont en strophes de huit vers. C'est une imitation visible de la manière

et des prophéties de Nostradamus, qui ne furent réunies en volume que vingt ans après (1555), mais qui couraient déjà manuscrites.

Ce Nostradamus était médecin, comme Rabelais ; il fut même médecin du roi Charles IX, qui le prit au sérieux ; il dédia à deux reprises différentes ses premières *Prophéties* à Henri II (1555 et 1558). Les autres furent présentées après sa mort à Henri IV. Elles sont en mauvais vers rimés, mais rythmés à la façon des chansons de geste, c'est-à-dire bravant la règle de l'hiatus et admettant au besoin, après le premier hémistiche, une syllabe muette qui ne compte pas dans la mesure, comme dans cette chanson populaire :

Avait pris femme le sire de Framboisy,
La prit trop jeune, bientôt s'en repentit.

Elles sont disposées, les unes en quatrains, les autres en sixains. Comme elles n'offrent généralement aucun sens, on y trouve tout ce qu'on veut ; c'est l'ordinaire des prédictions, qu'elles viennent de Nostradamus ou des spirites.

A la centurie IV, quatrain 54, on lit les vers suivants :

De nom qui onques ne fut au roy gaulois,
Jamais ne fut un foudre si craintif,
Tremblant l'Itale, l'Espagne et les Anglois,
De femme estrange grandement attentif.

Les commentateurs ont eu l'art de découvrir là l'histoire de Napoléon I^{er}, après coup, bien entendu.

Les vers suivants qui figurent à la centurie VIII, quatrain 57, annoncent, si l'on en croit les commentateurs, l'avènement du même Napoléon à l'empire :

De soldat simple parviendra en empire,
De robe courte parviendra à la longue ;
Vaillant aux armes, en église, ou plus pyre,
Vexer les prêtres comme l'eau fait l'éponge.

Napoléon I^{er} fut petit officier ; il devint empereur, prit le manteau impérial et fut vaillant en église, puisqu'il rétablit les pompes du culte catholique. Quant à vexer le clergé, comme l'eau vexe l'éponge, cela veut dire qu'il devait le remplir de sa personnalité, lui imposer si bien l'approbation et l'admiration de tous ses actes, que cela devenait pour les prêtres une vexation des plus gênantes.

Je viens d'ouvrir le livre au hasard ; à la page 182, centurie X, quatrain 30, je trouve les vers suivants, dans lesquels il est facile de voir la chute de Napoléon III :

Neveu et sang du saint nouveau venu,
Par le surnom soutient arcs et couvert,
Seront chassés, mis à mort, chassés nu,
En rouge et noir convertiront leur vert,

Napoléon III était neveu et sang de Napoléon I^{er}, qui se fit mettre dans le calendrier sous le nom de St. Napoléon ; son surnom de neveu du grand homme le soutint et le couvrit ; en écrivant le mot *arcs* avec un *t*, on peut prouver aussi qu'en faisant exécuter la loi votée par le gouvernement républicain de 1848 pour l'achèvement du Louvre, il se montra le soutien des arts ; les Bonaparte ont été chassés de France, non pas nus assurément, puisque arrivés sans fortune, ils sont sortis fort riches, mais au moins ont-ils été privés du trône. Leur couleur était le vert, elle a été changée en sang rouge par les batailles perdues, et en noir, couleur de deuil.

Il est évident que ce quatrain — que j'ai pris au hasard — dira tout le contraire pour peu qu'on se donne la peine de le vouloir. Ainsi on peut y montrer aussi l'avènement de Napoléon III, en appliquant les verbes «seront chassés et mis à mort» aux républicains de 1851; quant au vert, il symbolisera le printemps de leur jeune république.

Arrivons aux «fanfreluches antidotées» de Maître François. On y trouvera le même rythme, à cela près que nous avons affaire ici au vers moderne de dix syllabes. Le procédé est aussi le même que celui de Maître Michel, mais avec des rapprochements souvent bizarres qui nous avertissent que l'auteur se gausse de nous.

Voici le second huitain :

Aulcuns disaient que leicher sa pantoufle
 Estoit meilleur que guagner des pardons ;
 Mais il survint un affecté maroufle.
 Sorti du creux où l'on pêche aux gardons,
 Qui dist: Seigneurs, pour Dieu, nous engardons,
 L'anguille y est: et en cest estau musse.
 LA trouverez (si de près reguardons)
 Une grand tare au fond de son aumusse.

Les «pardons», désignent ici les indulgences; «pour Dieu, nous engardons», c'est-à-dire: gardons-nous; l'étau, c'est une stalle ou même une très petite boutique; quelques éditeurs proposent de lire: «étang», ce qui nous semblerait en effet préférable; «musser», c'est «cacher», ce mot s'emploie encore en Normandie; une tare, c'est une défautuosité, et l'aumusse, une fourrure que portent les chanoines.

Voici l'explication que donne de cette strophe l'édition *variorum* :

Bien des gens disaient que baiser la pantoufle (du pape

Jules II) valait mieux que de pratiquer des austerités, mais il survint un rusé personnage (Calvin) échappé du lac de Genève, qui dit à tout le monde : Pour Dieu, messieurs, gardons-nous de l'évêque de Rome ; il y a ici anguille sous roche, et nous trouverons, si nous y regardons de près, qu'il a le fond du cœur rempli d'erreur et de vices.

C'est ingénieux ; mais, pour peu que vous en ayez envie, vous y trouverez aussi Henri VIII et le schisme d'Angleterre :

S'humilier devant Henri, le despote, vaut mieux que rester fidèle à l'église romaine, qui distribue des pardons ; mais Thomas Morus, qui revenait de son île d'Utopia, système creux où se laissent pécher les étourdis, s'écrie : Prenons garde, seigneurs, si Henri se sépare de l'église, c'est qu'il a ses raisons ; il y a anguille sous roche ; regardez bien et vous verrez que, si le roi se déclare chef de l'église anglicane, et prend le rôle d'un prêtre enveloppé d'une aumusse, c'est qu'il y a de grands vices au fond de son âme.

Cette explication vaut l'autre. Avec un peu de bonne volonté on en trouverait facilement une troisième ou une quatrième. Il n'y a donc pas lieu de s'arrêter à cette bagatelle placée par Rabelais à la porte de son livre. Il est probable cependant qu'il y a bien çà et là dans ces vers quelque allusion rapide à tel fait ou à tel personnage du jour, mais il n'y a pas là évidemment de système suivi d'allusions. Rabelais a voulu tout simplement s'égayer aux dépens des faiseurs de prophéties, astrologues, chercheurs de pierre philosophale et tels autres dupes et charlatans qui enveloppaient leur ignorance de prétentieuses et inintelligibles formules. C'est, sous ce rapport, la continuation de la guerre déclarée à ces sortes de gens dans les *Almanachs* et la *Prognostification*.

III.

Ch. Nodier s'égaie fort de la peine que s'est donnée Esmangart pour expliquer les « fanfreluches antidotées » :

Sa verve hardie (de Rabelais), qui bravait jusqu'aux croyances les plus solennelles, ne se serait pas gratuitement embarrassée de tous ces mystères inextricables pour exprimer je ne sais quelles idées qu'on lui prête et qui étaient au fond très communes. Quand il prend la forme de l'énigme, c'est ordinairement pour la débrouiller lui-même, et c'est une véritable dérision que de chercher le mot introuvable de l'énigme des fanfreluches, amphigouri dont la mode commençait à s'établir de son temps — et qui n'a point de sens parce qu'il n'a pas plu à l'auteur de lui en donner un. Mettez le commentaire historique à la place (de l'énigme) et vous ôtez à la fois à Rabelais toute sa raison et son esprit.¹

Mais les vers des Fanfreluches antidotées sont-ils bien de Rabelais ? Nous trouvons dans les Œuvres d'un de ses contemporains et amis, Mellin de St-Gelais, une pièce de vers intitulée *Enigme*, qui, pour le ton, pour le rythme, pour le style, rappelle complètement les Fanfreluches. En voici la première strophe :

Le grand vainqueur des hauts monts de Carthaige,
Accompagné de quatre fins valets,
Vint l'autre jour demander son partage
Tout rasibus des portes de Chalais,
Et demanda à Jean de Pont-Alais
S'il y avait des dents de Mégéra.
— Ouy, dit-il, et le coq du Palais
Vous a mandé que bientôt neigera.

Les Fanfreluches, débutent à peu près de la même manière :

¹ Ch. Nodier. *De quelques ouvrages satiriques et de leur clef*. Techener, 1834.

[Il est venu le grand dompteur des Cimbres,
[Pas]sant par l'air de peur de la rousée, etc.

L'imitation est évidente ; mais qui a imité ? Est-ce Rabelais ? est-ce Mellin ? Rabelais maniait difficilement le vers, nous avons déjà eu l'occasion de le voir, tandis que Mellin était passé maître en fait de versification. Or nous trouvons à la fin de *Gargantua*, une pièce qui, à l'exception des deux premiers vers, figuré dans toutes les éditions des Œuvres de Mellin. Ne pourrait-on pas supposer que l'*Enigme*,—qui ne se trouve que dans l'édition princeps de St-Gelais — serait une première version des Faufreluches, version que Rabelais aurait rejetée comme trop transparente, que Mellin aurait insérée dans sa première édition pour ne pas perdre son travail, et qu'on aurait supprimée des autres pour ne pas le compromettre ? Il n'est pas difficile, en effet, d'y retrouver Clément Marot, l'inquisiteur Bouchard, Diane de Poitiers, etc. Dans ce cas, ou Rabelais aurait écrit lui-même les Faufreluches qui figurent dans son livre, ou, ce qui est plus probable, puisqu'il est impossible de découvrir la moindre différence dans le style, les aurait fait composer par son ami Mellin.

Ce n'est ni la première ni la dernière fois qu'un prosateur se serait adressé à un poète pour lui demander une pièce de vers dont il jugeait avoir besoin, de même qu'un paysagiste demande à un autre artiste de lui peindre ses personnages. On sait que les personnages qui figurent dans les paysages de Claude Lorrain ont été généralement peints par une main étrangère, et que Balzac n'est l'auteur d'aucune des pièces de vers qui figurent dans ses romans.

Ajoutons comme éclaircissement au texte St-Gelais cité plus haut que «Carthage» désigne ici Genève, que les dents de Mégéra sont des semences de discorde, et que Jean de Pantalais, ou du Pont-Alais, est l'auteur de quelques bouffonneries, et que son nom était devenu synonyme de farceur. L'*Enigme* se trouve dans l'édition elzévirienne de Mellin de St-Gelais, 3 v., 1873.

IV.

Le père de Gargantua s'appelle ici Grandgousier, comme dans la *Chronique*, mais sa mère a un peu changé de nom, elle s'appelle Gargamelle et non Gallemelle. «Grandgousier, nous dit l'auteur, était bon raillard en son temps, aimant à boire net et à manger salé, ayant toujours une bonne provision de jambons de Bayonne ou de Mayence et force langues fumées.» Gargamelle, cette fois, n'est plus une sœur de Merlin, mais la fille du roi des Parpaillots ou papillons. Avant de nous faire assister aux faits et gestes de l'enfant du miracle, Gargantua, l'auteur nous raconte une grande fête de mangeaille. On tue 367,014 bœufs — remarquez la fraction; — on en sale une partie, puis tous les habitants du pays et lieux circonvoisins sont invités à en prendre leur part. On mange en plein air, puis on va se rigoler et danser sur l'herbe. On boit surtout; le vin délie les langues et les fait raisonner et déraisonner. Rabelais, qui se grise lui-même de ce festin à la flamande, nous raconte des «propos de beuveurs» tels qu'il avait pu en entendre à la «Cave peinte» dans son enfance.

... Flacons d'aller, jambons de trotter, gobelets de voler,

coupes de tinter. «Ventre St. Quenet, parlons de boire — Je ne bois qu'à mes heures, comme la mule du pape — Je ne bois qu'en mon bréviaire comme un père gardien

Il y avait des bouteilles qui avaient la forme d'un bréviaire. C'est ainsi que dans le *Ruy Blas* de V. Hugo, Don César de Bazan, ouvrant une armoire qu'il croit une bibliothèque, et y trouvant des provisions de bouche et du vin, s'écrie en saisissant une bouteille :

Lisons d'abord ceci. C'est une œuvre admirable
De ce fameux poète appelé le soleil.

Nous continuons de citer, en abrégant, et en simplifiant l'orthographe :

. . . Je ne bois jamais sans soif, dit un buveur, sinon présente, au moins future. Je bois pour la soif à venir. — Si je ne bois, dit un autre, je suis à sec, me voilà mort : mon âme s'enfuira en quelque grenouillère ; jamais l'âme n'habite en lieu sec. — Si le papier de mes cédules (ou lettres de change) buvait aussi bien que je fais, mes créanciers auraient de quoi boire. — Si je montais en l'air aussi bien que j'avale (ce mot signifiait à la fois *avaler et descendre*), je serais bien haut en l'air. — Petite pluie abat grand vent, longues buvettes rompent le tonnerre — Je buvais tout autrefois, maintenant je ne laisse rien — Celui qui a perdu la soif n'a pas besoin de la chercher ici. — Un remède contre la soif ? C'est le contraire du remède contre la morsure des chiens : Courez toujours après le chien, jamais il ne vous mordra ; buvez toujours avant la soif : jamais elle ne viendra. — Page, remplis mon verre et couronne le vin : la nature a horreur du vide, etc., etc.

Victor Hugo s'est évidemment souvenu encore de ce passage en écrivant, dans les *Misérables*, les propos des étudiants en goguette. Le dessin des propos est le même et les propos se reassemblent :

Ne parlons point au hasard ni trop vite, dit Tholomyès. Trop d'improvisation vide bêtement l'esprit. Bière qui coule n'amasse

pas de moussé. Messieurs, pas de hâte; mêlons la majesté à la ripaille, mangeons avec recueillement; *Festina lente*, festinons lentement, ne nous pressons pas. Voyez le printemps; s'il se dépêche, il est flambé, c'est-à-dire gelé. L'excès de zèle perd les pêcheurs et les abricotiers. L'excès de zèle tue la grâce et la joie des bons dîners. Pas de zèle, messieurs! Grimod de la Reynière est de l'avis de Talleyrand, etc., etc. (*Les Misérables* liv. III.)

Victor Hugo, par son faire large et l'ampleur de ses allures, est de tous nos écrivains celui qui a le plus de rapport avec Rabelais; — pour la forme s'entend et non pour la pensée.

V.

C'est le jour de cette fête que Gargantua sortit de l'oreille de sa mère. A peine né, il s'écria : «A boire! à boire!» Grandgousier accourut : — «Que grand tu as!» s'écria-t-il, *supplé* : le gosier. De là le nom de Gargantua donné à sa progéniture; on lui assigna 17,913 vaches pour l'allaiter, mais il aimait singulièrement à boire du vin et le bruit des flacons suffisait pour le calmer, quand il était en colère. Lorsqu'il fut grand, le père le fit habiller de ses couleurs, blanc et bleu, et l'auteur s'amuse à nous raconter — détail emprunté à la Chronique — combien il fallut pour cela d'aunes de toile pour le vêtir : 900 pour sa chemise, 200 pour les goussets des aisselles, 813 aunes de satin blanc pour le pourpoint et 1509 et demi peaux de chien pour les aiguillettes. «Et c'est alors qu'on commença à attacher les chausses au pourpoint et non le pourpoint aux chausses, ce qui est contre nature, comme l'a démontré Ockam sur les *Exponibles* de M. Hautechaussade» — Ockam, le célèbre théologien scolastique anglais, n'a pas fait de

dissertation sur les chausses et les pourpoints, mais il en a fait sur des questions qui n'étaient guère plus intéressantes.

Nous croyons inutile de copier les dimensions des autres parties du vêtement. Rabelais, quand il a trouvé un thème de plaisanterie, ne l'abandonne pas qu'il ne l'ait épuisé. C'est un rapport de plus entre lui et Victor Hugo.

Nous pouvons passer sans regret la dissertation sur la signification du blanc et du bleu, bien que l'auteur y fasse preuve d'une curieuse érudition — et plusieurs chapitres sur l'enfance de Gargantua, où quelques phrases piquantes sont entremêlées de détails « plus, mais non mieux sentant que roses. »

VI.

Signalons cependant une page amusante où l'auteur entasse les locutions proverbiales. Les premières ont rapport au sujet, mais l'auteur ne tarde pas à se griser de ses proverbes, il les enfile et les entasse sans se souvenir du point de départ. Nous abrégeons et simplifions considérablement :

Gargantua passa ses premières années comme les petits enfants du pays, à boire, manger et dormir, à dormir, manger et boire ; à dormir, boire et manger.

Toujours se vautroit dans la fange, se salissait le nez, se noircissait le visage, accablait ses souliers, bayoit aux mouches, courroit après les papillons dont son père avoit l'empire, se mouchoit sur ses manches, buvoit dans sa pantoufle et se frottoit le ventre d'un panier.

Voilà l'enfilade de locutions proverbiales commencée ; elle va continuer longtemps ; il n'y en a pas moins de 70.

Il aiguilait ses dents d'un sabot, lavait ses mains de po-

tage, se peignoit d'un gobelet, buvoit en mangeant sa soupe, mangeoit son gâteau sans pain, mordoit en riant, riot en mordant, se cachoit en peur de peur de la pluie, songeoit creux, faisoit le sucré, disoit la patenôtre du singe, retournoit à ses moutons, mettoit la charrette devant les bœufs, se grattait où il n'étoit point démangé, mangeoit son pain blanc le premier, ferroit les cigales, se chatouilloit pour se faire rire, faisoit chanter *Magnificat* à matines, comptoit sans son hôte, battoit les buissons sans prendre les oisillons, prenoit les vessies pour des lanternes, tiroit d'un sac deux montures, faisoit l'âne pour avoir du son, de cheval donné regardoit à la dent, sautoit du coq à l'âne, gardoit la lune des loups; si les nues tombaient espéroit prendre les alouettes, faisoit de nécessité vertu; tous les matins il écorchoit le renard [c'est-à-dire: vomissait]; les petits chiens de son père mangeoient en son écurie et lui-même mangeoit avec eux, il leur mordoit les oreilles, et ils lui égratignoient le nez.

Ces dernières phrases nous ramènent au sujet, mais nous l'avons singulièrement perdu de vue en chemin. C'est ce que fait presque toujours Sancho dans *Don Quichotte*. Sganarelle, dans le *Don Juan* de Molière, se grise aussi peu à peu des proverbes qu'il entasse. Mais la tirade est plus piquante encore, parce que Sganarelle est persuadé qu'il fait un raisonnement triomphant.

Sachez, monsieur, que tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se brise; et comme dit fort bien cet auteur que je ne connais pas, l'homme est en ce monde ainsi que l'oiseau sur la branche; la branche est attachée à l'arbre; qui s'attache à l'arbre suit de bons préceptes; les bons préceptes valent mieux que les belles paroles; les belles paroles sont à la cour; à la cour sont les courtisans; les courtisans suivent la mode; la mode vient de la fantaisie; la fantaisie est une faculté de l'âme; l'âme est ce qui nous donne la vie; la vie finit par la mort; la mort nous fait penser au ciel; le ciel est au-dessus de la terre; la terre n'est point la mer; la mer est sujette aux orages; les orages tourmentent les vaisseaux; les vaisseaux ont besoin d'un bon pilote; un bon pilote a de la prudence; la prudence

n'est pas dans les jeunes gens; les jeunes gens doivent obéissance aux vieux; les vieux aiment les richesses; les richesses font les riches; les riches ne sont pas pauvres; les pauvres ont de la nécessité; la nécessité n'a pas de loi; qui n'a pas de loi vit en bête brute; et, par conséquent, vous serez damné à tous les diables.

Ce passage est mutilé dans la plupart des éditions de Molière.

VII.

Arrivons au moment où l'on songe à instruire Gargantua.

Il s'agissait de lui choisir un précepteur. Grandgousier, son père, — qui dans ce chapitre et les suivants est redevenu un homme de taille ordinaire — Grandgousier n'est pas tout à fait un ignorant; il a lu Plutarque et il cite la manière dont Alexandre dompta le cheval Bucéphale que personne ne pouvait monter, et cela en le faisant courir du côté du soleil et en l'empêchant de voir son ombre, dont il avait peur. — Mais Grandgousier se défiait de lui-même, et bien qu'ayant tout bas son avis personnel, il s'en rapportait ordinairement au jugement des autres. Il prit nécessairement un précepteur à la mode. Il s'appelait Thubal Holoferne.

Le système d'enseignement était alors en France, comme il l'est encore aujourd'hui, fort en arrière des besoins. On en était resté aux traditions du moyen âge, et l'art de raisonner, la logique, y occupait la place prépondérante. Ce système avait eu du bon. Il datait de l'époque où, au lieu de croire tout simplement sur la parole du maître, on s'était mis à raisonner sa croyance, où l'on avait vu la foi chercher sa raison d'être, *fides quærens intel-*

lectum, suivant le titre d'un traité de St Anselme. On avait peur de faits, et peu de moyens de les observer et de les connaître; on s'exerçait à raisonner en attendant, on faisait de la gymnastique intellectuelle. C'était fort bien pour commencer, mais on s'imagina que cette gymnastique était le but, et que toute l'éducation consistait à faire des tours de force de raisonnement, sans se préoccuper de la base des raisonnements, de l'observation des faits. On faisait entrechoquer des mots, on se perdait en distinctions subtiles sur des chimères, on argumentait sur des idées insaisissables et vagues, tandis que le siècle, qui courait impétueusement en avant, imposait la nécessité de connaître les choses et d'étayer les faits qui servaient de point de départ au raisonnement.

Rabelais va battre en brèche cette éducation, qui ne formait que des esprits chimériques, et poser les règles du vrai système d'éducation rationnelle, non par des raisonnements, mais en faisant passer les faits devant nos yeux.

Voyons ce que Thubal Holoferne va faire du jeune Gargantua.

Il lui enseigna d'abord l'alphabet et, avec une telle perfection, qu'il pouvait le dire aussi bien en commençant par *z* qu'en commençant par *a*. On employa à cette étude cinq ans et trois mois; puis il lut avec son élève la Grammaire latine abrégée, de Donat; il lui fit apprendre par cœur et écrire le *Facet* et le *Théodolet*, un recueil de vers moraux et une égiogue latine, où le Mensonge, la Vérité et la Sagesse discutent en mauvais vers. On lut ensuite un petit livre dont Erasme se moque beaucoup :

De modis significandi, avec les commentaires de Heurtebois, Faquin, Tropdit, Jean le Veau, et autres auteurs de l'invention de Rabelais. L'enfant apprit ce livre par cœur, si bien qu'il pouvait le réciter en commençant par le commencement ou par la fin à volonté. Il mit dix-huit ans et onze mois à cette étude. Il employa encore seize ans et deux mois à apprendre mot pour mot les autres ouvrages en vogue alors dans les écoles.

D'autres maîtres vinrent ensuite, qui continuèrent ce beau système d'éducation. Le dernier s'appelait maître Jobelin Bridé.

L'enfant étudiait avec zèle, il apprenait bien, il répondait aux examens de manière à satisfaire pleinement ses maîtres — mais plus il étudiait plus il devenait « fou, niais, resveur et assoté. »

VIII

Grandgousier se désolait. Il alla conter son chagrin à un de ses amis, Philippe des Marays, vice-roi de Papeligosse. Celui-ci lui prouva, clair comme le jour, que son fils n'apprendrait jamais rien avec de tels livres et de tels précepteurs, « propres tout au plus à abâtardir les bons esprits, paralyser l'ardeur de la jeunesse et l'abêtir, en réduisant tout à des exercices de mémoire. »

Le vice-roi dit à Grandgousier qu'il connaissait un jeune page qui avait étudié deux ans seulement, mais par une autre méthode et sous un autre maître, et lui proposa de le lui amener. Grandgousier y consentit.

Le jeune page fut amené. Il s'appelait Eudémon [bonne intelligence] et son maître Ponoerates [pou-

voir du travail]. Il n'avait rien de la crasse des pédants placés jusqu'alors près de Gargantua. Il était si bien peigné, si bien brossé, si convenable en son maintien que « mieux ressemblait à quelque petit angelot qu'à un homme. »

Le vice-roi l'engagea à s'adresser à Gargantua et à lui demander de s'attacher à sa personne. Eudémon ne se fit pas prier, et dans un petit discours, un peu oratoire peut-être, il félicita Gargantua des soins qu'on avait donnés à son éducation ; il dit qu'en reconnaissance de ces bons soins, il devait se montrer bien respectueux et bien dévoué pour ses parents et il le pria finalement de vouloir bien le retenir pour un de ses serviteurs. Il ne demandait pour le moment rien autre chose que de pouvoir lui complaire en quelque service agréable.

Gargantua fut si humilié de voir ce jeune page s'exprimant si bien et tellement supérieur à lui, qu'il se prit à pleurer « comme une vache » ; il se cacha la tête de son bonnet, et il fut impossible d'en tirer une parole.

IX.

Ginguené rappella, à propos de ce passage de Rabelais, ce qui arriva à l'un des fils de Louis XIV, au duc de Berry, dans la séance du parlement où il renonça à la couronne d'Espagne. Voici le récit de St-Simon :

Le premier président fit son compliment à M. le duc de Berry. Lorsqu'il eut achevé, ce fut à ce prince à répondre. Il ôta à demi son chapeau, le remit tout de suite, regarda le premier président et dit : Monsieur . . . Après un moment de pause, il répéta : Monsieur . . . il regarda la compagnie, et puis dit encore : Monsieur . . . Il se tourna à M. le duc d'Orléans, plus rouge que

deux que le feu, puis au premier président, et finalement demeura court sans qu'autre chose que « Monsieur » lui pût sortir de la bouche... Enfin le premier président, voyant qu'il n'avait plus de ressource, finit cette cruelle scène, ôtant son bonnet à M. le duc de Berry, et s'inclinant fort bas comme si la réponse était finie, et tout de suite dit aux gens du roi de parler.

En rentrant à Versailles la princesse de Montauban alla au-devant de lui et sans savoir un mot de ce qui s'était passé, elle se mit à crier, dès qu'elle aperçut le duc, qu'elle était charmée de la grâce et de l'éloquence avec laquelle il avait parlé au parlement. Il rougit de dépit sans dire une parole, et à la fin n'y tenant plus, il emmena M. de St-Simon chez lui, puis se mit à pleurer, à crier, à se plaindre du roi et de son précepteur. Ils n'ont songé qu'à m'abêtir, s'écria-t-il en pleurant de rage, et à étouffer ce que je pouvais être ; on ne m'a rien appris qu'à jouer et à chasser et ils ont réussi à faire de moi un sot et un bête, incapable de tout, et qui ne sera jamais propre à rien...

X.

La famille de Louis XIV nous offre aussi, toute proportion gardée, un prince élevé à la façon de Gargantua d'après la méthode traditionnelle, et un prince élevé comme Eudémon d'après une méthode plus rationnelle. Le dauphin, élevé par Bossuet, resta d'une déplorable médiocrité, le duc de Bourgogne, élevé par Fénelon, devint un homme remarquable. Cela tenait aux dispositions des élèves sans doute, mais cela tenait encore plus au mode d'enseignement. Bossuet appliqua le système de Jobelin : beaucoup apprendre par cœur. Fénelon se rapprocha du système de Ponocrates ; il mit son élève en rapport direct avec les choses, et, pour l'élever à sa hauteur, il commença par se faire jeune et ignorant comme lui. Les deux systèmes sont écrits dans les ouvrages composés par les deux évêques pour leurs élèves. Bossuet présente la science dans toute son ari-

dité et son austérité. Voyez plutôt l'*Histoire universelle*, la *Politique tirée de l'Écriture sainte*, la *Connaissance de Dieu et de soi-même*. Y a-t-il là un seul mot qui suppose un auditeur jeune et ignorant ? L'illustre écrivain descend-il quelque peu de ses hauteurs pour se mettre à la portée de son élève ? Jamais. Il s'impose, il faut qu'on le croie ; il faut qu'on apprenne sans comprendre au moment, sauf à comprendre plus tard. Son élève l'a cru sur parole, il ne s'est pas donné la peine de comprendre ce qu'on ne daignait pas lui expliquer : son intelligence est restée dans les langes et ne s'est jamais développée.

Fénelon, au contraire, commença par se mettre à la taille de son élève ; il lui compose des fables pour l'amuser en l'instruisant, des fables nées pour la plupart d'une circonstance de la vie du jeune prince. Pour lui apprendre l'histoire, il ne commence pas par lui mettre entre les mains un livre aride et systématique ; il cause avec lui sur les grands hommes, et quelquefois, dans ses *Dialogues des morts*, par exemple, il le fait assister aux conversations qu'ils ont entre eux. L'esprit de l'enfant s'épanouit sous cette influence bienfaisante ; dans cette atmosphère de patience et d'amour, le jeune prince grandit par l'intelligence ; il se transforme moralement, et s'il lui eût été donné de régner, il fût devenu un souverain remarquable, moins brillant peut-être, mais plus sensé que Louis XIV. Le dauphin sur le trône eût été inférieur à Louis XV.

Bossuet a mieux réussi que maître Jobelin. Fénelon n'a pas aussi bien réussi que Ponocrates, mais enfin les deux systèmes se sont trouvés en présence, ils

ont été pratiqués par des hommes également éminents et ils ont produit en petit les résultats annoncés par l'auteur de *Gargantua*. Le bouffon chez Rabelais n'exclut pas le philosophe.

En voyant l'humiliation de son fils, Grandgousier se mit tellement en colère qu'il fut sur le point de tuer le «vieux toussoux de précepteur», et l'on eut grand peine à le modérer. Il ordonna à la fin qu'on lui payât ses gages, qu'on le fît «chopiner théologiquement», puis qu'on l'envoyât «à tous les diables».

Maître Jobelin congédié, il fut convenu que l'éducation de Gargantua serait confiée à Ponocrates et que les deux jeunes gens se rendraient à Paris avec leur précepteur pour connaître quelles étaient et comment se faisaient les études des jeunes Français à cette époque.

XI.

Ce voyage à Paris va devenir l'occasion de quelques-unes de ces scènes bouffonnes que Rabelais se plaît à mêler à ses pages les plus sérieuses. Celles qui suivent sont, pour la plupart, empruntées à la Chronique gargantuine, mais beaucoup plus développées.

Voici d'abord la fameuse jument. Dans la Chronique, elle est fabriquée par Merlin; ici c'est un présent envoyé à Grandgousier par un roi de Numidie. Elle avait une queue si longue et si forte qu'elle s'en servait pour déraciner les arbres. A ceux qui seraient tentés de s'émerveiller de cette queue, Rabelais cite les moutons de Scythie, et ceux de Syrie, qui au rapport d'Hérodote, traînaient un petit chariot sur lequel leur queue était

portée. Il y a maintenant de ces moutons en Crimée et en Syrie, comme au temps d'Hérodote, et il n'est personne qui n'ait vu des gravures représentant les moutons du Cap (de Bonne Espérance) garnis de cet appendice. Cela n'empêche pas les commentateurs de l'édition *variorum*, de s'égayer fort de ce détail, qu'ils regardent comme inventé à plaisir.

La petite colonie composée de Gargantua, Ponocrates, Eudémon et leur suite, voyagea joyeusement jusqu'au dessus d'Orléans.

Auquel lieu était une ample forest de la longueur de trente et cinq lieues et de la largeur de dix et sept, ou environ. Icelle estoit horriblement fertile et copieuse en mouches bovines et freslons ; de sorte que c'estoit une vraie briganderie pour les pauvres juments, asnes et chevaux. Mais la jument de Gargantua vengea honnestement tous les outrages perpétrés en icelles sur les bestes de son espèce, par un tour dont elles ne se doutaient mie, car soudain qu'ils furent entrés en la dite forest et que les freslons lui eurent livré l'assault, elle degaïma sa queue ; et si bien s'escarmouchant, les esmoncha, qu'elle en abattit tout le bois ; à tors, à travers, de çà, de là, par ci, par là, de long, de large, dessus, dessous, abattoit bois, comme un faucheur fait d'herbes. En sorte que depuis n'y eut bois ni freslons ; mais fut tout le pays réduit en campagne.

Quoy voyant Gargantua, y prit un plaisir bien grand, sans autrement s'en vanter. Et dit à ses gens, je trouve *beau ce*. Donc fut depuis appelé ce pays la Beauce.

Mais pour tout déjeuner ils durent se contenter de bailler. La coutume s'en est conservée et à présent encore on dit que les gentilshommes de Beauce baillent pour tout déjeuner.

Les commentateurs se sont mis en frais pour chercher un fait historique dont on pût rapprocher cette histoire de la jument, qui figure dans deux chapitres et que l'on ne reverra plus. Les uns y ont vu la du-

chesse d'Etampes, Anne de Pisseleu, maîtresse de François I^{er}, — d'autres, Diane de Poitiers, maîtresse de François I^{er} également, et plus tard de son fils Henri II. Rabelais, nous dit que la grand jument fut donnée à Grandgousier par un roi de Numidie, nommé Fayoles. Or le grand sénéchal de Normandie, Dreux-Brezé, mari de Diane de Poitiers, était seigneur de Fayoles. On ajoute que Diane se fit adjuger des coupes de bois dans le forêt d'Orléans. Dans la Chronique, où se trouve la même aventure, la jument est forgée par Merlin et Fayoles n'y figure pas, la forêt d'Orléans, non plus, qui est remplacée par celle des Ardennes :

Quand la jument y fut, les mouches commencèrent à la piquer. La jument dont la queue était d'environ deux cents brasses de longueur, se sentant piquée, se cabra avec tant de fureur et de violence que les chênes les plus grosomboient et se brisoient de tous côtés. La bête continua si longtemps qu'il ne resta pas un arbre dans toutes ces forêts.»

Ici évidemment nous sommes en face d'une simple exagération des fictions chevaleresques. En reprenant son récit, Rabelais y aura-t-il ajouté les allusions qu'y signalent les commentateurs ? Il n'y a rien là que de très probable. Il était — chaque page de son livre en fournit la preuve — de ces esprits larges, qui voient à la fois l'ensemble et les détails, qui jugent de haut, et cependant ne dédaignent pas les petits rapprochements, et font avec le même plaisir un calembour et une réflexion philosophique.

XII.

Nous voici à Paris en Badaudois. Gargantua est frappé ou plutôt choqué de la badauderie proverbiale

des Parisiens, pour qui tout est spectacle; « un bateleur, un porteur de rogatons, un mulet avec ses cymbales, un vieilleux au milieu d'un carrefour assemblera plus de gens que ne ferait un prêcheur évangélique. »

Rabelais revient à plusieurs reprises sur cette badauderie des Parisiens, mais seulement au début de son livre, comme quelqu'un qui n'y est pas accoutumé. Plus tard, il est probable que cette curiosité empressée ne l'aura plus choqué, il est probable même qu'il aura pris goût à cette flânerie. Paris offre au promeneur des spectacles si variés et si inattendus, qu'il est impossible qu'on ne trouve du plaisir à s'y arrêter. Il est des villes, de grandes villes même où l'on n'est pas tenté de flâner, Berlin, par exemple, parce qu'il n'y a rien à voir. Les rues fréquentées de Paris sont un véritable théâtre où l'on n'a pas sa place à payer.

Gargantua voulant se reposer alla s'asseoir sur les tours de Notre-Dame, qui lui offraient un siège commode. On juge si les Parisiens cessèrent de l'entourer.

XIII.

Cette visite à Paris, cette halte sur les tours de Notre-Dame se trouvent dans la Chronique. Nous citons le texte de la Bibliothèque bleue, plus facile à comprendre :

Quand la tristesse de Gargantua fut calmée — [il avait perdu ses parents] — il lui prit envie d'aller à Paris, car il aimait les choses nouvelles; il se mit en chemin sur sa grand jument et lorsqu'il fut près de la ville, il l'envoya paître près de la porte du Temple; il entra dans la ville où il jeta la terreur et l'admiration et alla s'asseoir sur les grosses tours

de l'église Notre-Dame. Les jambes lui pendaient jusqu'à la rivière de Seine, vers la place Maubert. Il se mit à regarder les deux grosses cloches qui sont à la grosse tour, et qui passent pour les plus épaisses et les plus larges cloches de France. Après les avoir regardées, il lui prit envie de les sonner; il le fit avec autant de facilité qu'on sonne les plus petites cloches. Ce fut alors que l'on vit accourir en foule les Parisiens.

Le récit du *Gargantua* est beaucoup plus développé, mais les faits sont les mêmes, à une circonstance près. Rabelais ajoute qu'importuné par la curiosité des Parisiens, Gargantua fit pleuvoir sur eux une pluie naturelle qui inonda toute la basse cité, si bien que 267418 personnes furent noyées. On prétend que ce chiffre désigne la population totale de la ville au temps de l'auteur; il est plus probable qu'il faut voir ici un chiffre en l'air, faisant allusion aux nombres de ce genre que l'on trouve fréquemment dans la Bible.

Gargantua considéra ensuite les grosses cloches qui étaient dans les tours... Il lui vint à l'esprit qu'elles feraient un très bon effet comme clochettes au cou de sa jument, qu'il songea à renvoyer à son père toute chargée de fromages Brie et de harengs frais. Il les emporta en son logis.

XIV.

Les Parisiens s'assemblèrent en grand émoi aux abords de la Tour de Nesle — à l'endroit où est aujourd'hui l'Hôtel des monnaies, et là, après avoir bien ergoté *pro et contra*, il fut conclu en *baralipson* que l'on enverrait le plus vieux et le plus respectable professeur de la Faculté vers Gargantua pour lui remontrer le malheur que coûterait à la ville de Paris la perte de ses cloches; quelques-uns prétendirent que cette mission revenait de droit à un orateur, ce-

pendant ce fut un sophiste qu'on en chargea, Maître Janotus de Bragmardo.

Nos lecteurs ignorent peut-être ce que c'est que l'argument en *baralipon*, que Molière fait aussi intervenir dans une de ses comédies. On donne ce nom à un syllogisme dont les deux premières propositions sont générales et affirmatives, et la troisième particulière et également affirmative. Tel est le raisonnement suivant :

Les cloches sonnent l'heure, (prop. générale)

Il est utile à tous de savoir l'heure; (id.)

Donc l'enlèvement de nos cloches nous cause un préjudice (prop. particulière).

Si les trois propositions étaient générales et affirmatives, on aurait un argument en *barbara*. Ces classifications sont longuement exposées dans la *Logique de Port-Royal*.

Revenons à notre pédant, maître Janotus.

Maître Janotus, les cheveux coupés en empereur romain, vêtu de son liripipion ou capuchon de docteur, l'estomac antidoté de confiture et d'eau bénite de cave — [c'est-à-dire de vin] — chassant devant lui trois bedeaux à rouge trogne, et suivi de cinq ou six maîtres inerts (*in artibus*) [c'est-à-dire maîtres ès arts ou magistres], bien crottés à profit de ménage. En les apercevant, Ponocrates crut d'abord que c'était une mascarade, puis ayant appris des maîtres *inerts* qu'on venait réclamer les cloches, il alla avertir Gargantua; un conseil sommaire fut tenu, à la suite duquel il fut résolu qu'on commencerait pas renvoyer les cloches pendant qu'on ferait boire la députation, et qu'on écouterait ensuite la harangue de maître Janotus.

XV.

La harangue de maître Janotus est une parodie plaisante des harangues et discours à la mode à cette époque dans le corps enseignant. Il y avait alors une fureur de discours doctes et fleuris, de compliments solennels où, pour montrer son savoir, on entremêlait le latin au français, mais un latin corrompu où le vocabulaire romain était aussi peu respecté que la syntaxe.

Entre les phrases en mauvais latin que nous allons rencontrer, il en est une qui serait inintelligible si on ne connaissait l'histolette à laquelle il est fait allusion. On faisait un jour goûter du vin à un curé. — Comment le trouvez-vous ? — Hum ! *Bonum vinum*. — Et celui-ci, qu'en pensez-vous ? — *Bonum vino*. — Et cet autre ? — Oh, celui-ci, *bonus vinus*. — *Bonum vino, bonus vinus*, quel est ce latin là ? — Il est comme votre vin, mon ami. A bon vin, bon latin.¹

Maître Janotus commence par tousser. Cela faisait partie de la rhétorique du temps. Dans les sermons qui nous ont été conservés, l'endroit où il faut tousser est souvent indiqué.

Ehen ! ehen ! ehen ! *ma dies*, monsieur.

C'est ainsi qu'il prononce *bona dies*, bon jour, —

¹ On trouve une plaisanterie analogue dans un vau de vire de Jean Le Houx (ou si l'on veut d'Olivier Basselin) :

Certes *hoc vinum est bonus* !
De mauvais latin ne nous chaille ! ,....
Escolier, j'appris que bon vin
Aide bien au mauvais latin.

(*Les Vaux de vire de Jean Le Houx*, édition de 1875, Vau-de-vire XIV, p. 15.)

et *robis*, à vous aussi, messieurs,

il s'adressait à la compagnie.

Ce ne serait que bon que vous nous rendissiez nos cloches, car nous en avons besoin, heu, heu, hasch! — Nous en avons refusé de bon argent autrefois, des habitants de Londres en Cahors et de Bordeaux en Bris.

Maitre Janotus, comme on voit, n'est pas très ferme sur la géographie; il eût été de force à répondre comme le poète Pradon à qui l'on reprochait d'avoir placé une ville d'Europe en Asie: Je ne sais pas la chronologie.

On voulait nous les acheter, continua Janotus, pour la substantifique qualité de la complexion élémentaire qui est intronifiée en la terrestrité de leur nature quidditative pour extraneizer les halotz et tarbines [les orages et les beurrasques] sur nos vignes, vraiment non pas nôtres, mais d'iei auprès.

Janotus qui s'est lancé dans les expressions abstraites et inintelligibles de la scolastique, retombe brusquement dans la prose vulgaire:

Car si nous perdons le plot — c'est-à-dire la boisson — nous perdons tout, sens et loi.

Il va nous confesser maintenant la véritable raison qui l'a décidé à présenter sa demande:

Si vous rendez les cloches à ma requête, ou l'on ne me tiendra pas la promesse que l'on m'a faite, ou j'y gagnerai dix pans de saucisses.

On mesurait les saucisses et le boudin à l'aune et cet usage s'est conservé dans le XVII^e siècle, témoin les trois aunes de boudin des *Trois Souhaitz* (Perrault).

Et de plus une bonne paire de chausses qui feront:

grand bien à mes jambes. Ho pardieu ! *Domine*, une paire de chausses est bonne — et *vir sapiens non abhorrebit eam*. Ha, ha, ha ! n'a pas qui veut une paire de chausses, je le sais par moi-même.

Janotus s'est écarté de son sujet, il y revient :

Songez, *Domine*, qu'il y a dix-huit jours que je suis à méditer cette belle harangue : *Reddite quæ sunt Cesaris, Cesari, et quæ sunt Dei, Deo*. [Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu.] *Hic jacet lepus*, [c'est là que gît le lièvre.] Par ma foy, *Domine*, si voulez sonper avec moi *in camera charitatis*, [dans la chambre de charité] par le corps Dieu, *nos faciemus bonam cherubin* [nous ferons bonne chère, latin de cuisine]. *Ego occidit unum porcum et ego habet bonum vina* [au lieu de *ego habeo bonum vinum* : J'ai tué un porc et j'ai de bon vin]. Quand il s'agit de bon vin, on ne peut faire de mauvais latin. Or sus, *de parte Dei* [de par Dieu], *date nobis clochas nostras* [Donnez-nous nos cloches, latin de cuisine].

Vultis etiam perdonos ? Per diem vos habebitis et nihil payabitis. [Voulez-vous des indulgences ? Vous en aurez et vous ne payerez rien, toujours en latin de cuisine.] O monsieur, *Domine, clochi donaminor nobis*.

Janotus, dans son trouble, confond et mêle les formes des verbes les unes dans les autres.

Dea ! est bonum urbis, [c'est le bien de la ville]. Tout le monde s'en sert. Si votre jument s'en trouve bien, ainsi fait notre Faculté, *quæ comparata est jumentis insipientibus et similis facta est eis*, [qui a été comparée aux animaux sans jugement et qui s'est rendue semblable à eux]

C'est un fragment de la Bible qu'il applique ainsi peu poliment à la Faculté dont il fait partie. Il a par malheur oublié de coter sur son papier le numéro du psaume et il le regrette, car il y avait là pour lui l'argument d'Achille, un argument sans réplique.

Hen, ben, hen, hasch. Ça je vous prouve que vous me les devez bailler. J'argumente ainsi : *Omnis clocha clochabilis in clocherio clochando, clochans clochativo, clochare facit clochabiliter clochantes. Parisius habet clochas; ergo gluc.*

Cette locution, usitée autrefois dans l'Université, correspondait à peu près à celle que Molière a mise en vogue : «Voilà pourquoi votre fille est muette.» M. Barré l'explique ainsi : *Ergo glu* (de *glus, gluis*) *capiantur aves.* [C'est ainsi qu'on prend les oiseaux à la glu.]

Ha, ha, ha, c'est parlé cela. Voilà un syllogisme dans les règles, en *Darii*.

[Composé d'une proposition générale et de deux propositions particulières.]

Par mon âme, j'ai vu le temps où je disputois comme un beau diable. Mais à présent je ne fais plus que révasser. A présent il ne me faut plus que bon vin, bon lit, le dos au feu, le ventre à table et une écuelle bien profonde [pour manger la soupe]. Hay, *Domine*, jè vous en prie, *in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti, Amen*; et Dieu vous garde de mal, ainsi que Notre-Dame de Santé...

Il y a ici une équivoque qu'il est inutile de faire remarquer. Rabelais en fait souvent de ce genre.

Qui vivit et regnat per omnia secula seculorum. Amen.

Cette terminaison de prière ne se met qu'après le nom de Dieu ou de Jésus-Christ.

Heu, hasch, grrnhen hasch.

Ici Janotus, comme Sganarelle dans le *Médecin malgré lui*, débite une série d'adverbes et de conjonctions, qui semble empruntée à une Grammaire :

Verum enim vere, quando quidem, dubio procul, Edopol, quoniam ita, certe, meus deus fidius, une ville sans cloche est comme un aveugle sans bâton, un âne sans croupière, et une vache sans clochette. Jusques à ce que vous nous les ayez rendues, nous ne cesserons de crier après vous, comme un aveugle qui a perdu son bâton, de braire comme un âne sans croupière, de bramer comme une vache sans cymbales. Un quidam latinisateur, demeurant près l'Hôtel Dieu, dit une fois qu'il désirait que les cloches fussent de plume, et le battant d'une queue de renard, parce qu'elles lui engendraient la chronique aux tripes du cerveau, quand il composait ses vers. Mais nac, petetin, petetac, ticque, torche lorgne . . .

Tous ces mots indiquent qu'on frappe à droite et à gauche sans regarder.

. . . il fut déclaré hérétique. Nous les faisons comme de cire

Faire «comme de cire», c'est ordinairement faire dans la perfection; mais il y a peut-être ici une malice: que nous traitons comme s'ils étaient de cire, que nous brûlons.

. . . Et plus n'en dit le déposant. — *Valete et plaudite.*

[Portez-vous bien et applaudissez], comme à la fin des comédies.

. . . *Calepinus recensui.*

Comme à la fin des cahiers revus par un copiste.

XVI

La harangue de Maître Janotus réjouit fort les assistants. Ponocrates et Eudémon en riaient à rendre l'âme; si bien que Janotus se put y tenir lui-même et se mit à rire plus fort que les autres.

On se demanda ensuite ce qu'on devait faire pour

le harangueur. On décida que d'abord on l'enverrait boire de nouveau, puis, comme il avait fort amusé l'assemblée, ce qui n'est pas l'ordinaire des harangueurs, on convint de lui donner la paire de chausses et les dix pans de saucisses que les Parisiens lui avaient promis pour sa harangue. On y ajouta trois cents de gros bois de mesure, vingt-cinq muids de vin, un lit à triple couchette de plume d'oie, et une écuelle vaste et profonde, comme il en requérait une pour sa vieillesse. Cependant, au lieu de lui donner les chausses toutes faites, on lui donna sept aunes de drap noir et trois de « blanchet » pour la doublure, afin qu'il pût faire tailler ses chausses à sa fantaisie. Le bois fut emporté par les bedeaux, les maîtres ès arts portèrent les saucisses et l'écuelle. Quant au drap, Janotus prouva syllogistiquement *in modo et figura*, qu'il devait s'en charger lui-même, puisque ce drap était destiné à abriter ses jambes et que le *suppositum* doit soutenir l'*appositum*, autrement dit que le dessous doit soutenir le dessus; et il emporta le drap en tapinois, comme Patelin emporta celui du marchand.

Il avait réussi dans sa mission; il crut avoir droit à la récompense promise par l'Université; et il la réclama. On refusa de la lui donner sous prétexte que Gargantua l'avait déjà payé. Il soutint que le don qui lui avait été fait par un autre, ne dégageait pas les serbonnistes de leur promesse. Il lui fut répondu qu'en ne lui donnerait rien et qu'il devait se contenter d'une récompense raisonnable.

Raisonné! dit-il, est-ce que la raison est de mise chez nous? La terre ne porte pas d'être plus méchants que vous. Je le sais bien: ne clochez pas devant les boi-

teux. J'ai exercé la méchanceté avec vous. Par la rate Dieu, j'avertirai le roy des énormes abus qui sont forgés céans par vos mains et menées, et que je devienne lépreux s'il ne vous fait tous brûler vifs, comme traistres, hérétiques et séducteurs, ennemis de Dieu et de vertu.

Rabelais en voulait à la Sorbonne qui poursuivait avec acharnement la libre pensée et avait déjà provoqué de nombreuses exécutions; il avait en outre ses griefs personnels contre cette société. Une lettre de Calvin, écrite en 1533, nous apprend que la Sorbonne avait mis de côté, pour l'examiner, la *Miroir de l'âme pécheresse* de la reine Marguerite de Valois, mais qu'elle avait tenu pour décidément condamnables certains livres, parmi lesquels *Pantagruel* figure au premier rang. Les sorbonnistes poursuivent Rabelais, prirent acte des paroles de Janotus pour le poursuivre en justice; lui de son côté les fit citer. Le procès fut retenu par la cour du parlement. Les magistrats firent vœu de ne pas se décrotter, maître Janotus et ses amis firent vœu de ne pas se moucher, avant qu'un arrêt définitif fût rendu. C'est pour cela que nous voyons ces messieurs de la Faculté toujours crottés et morveux, car l'arrêt n'est pas encore rendu. Il le sera, dit-on, aux prochaines calendes grecques.

«On assure que Dieu seul peut faire des choses infinies: la Nature ne fait rien d'immortel; elle met fin à tout ce qu'elle a produit: *omnia orta cadunt*, mais les gens de justice font mentir l'axiome. Les procès qu'on porte devant eux sont infinis et immortels.»

Voltaire a comme Rabelais, cette raillerie fine et piquante, qui n'appuie pas et se contente d'un

mot jeté en passant; il a ces allusions à peine indiquées, qui brillent comme des éclairs et frappent comme la foudre. Mais le faire est différent. Voltaire est plus concis et craint de dire un mot de trop; Rabelais est plus large et plus abondant. Il prolonge davantage sa raillerie. Voltaire lance un trait et se dérobe. Rabelais enveloppe son trait d'une grosse bouffonnerie qui ne lui ôte rien de sa force, mais qui la dissimule, détourne l'attention et fournit une excuse aux rieurs.

XVII.

Rabelais, dans ce chapitre, a déjà oublié que Gargantua est un géant; il n'a plus que les proportions ordinaires. Il en est ainsi dans tout l'ouvrage. Quand l'auteur se souvient de la Chronique et lui emprunte des scènes, les personnages grandissent à vue d'œil. Ce sont alors des sortes d'êtres intermédiaires entre l'homme et l'animal, qui ont l'intelligence et les passions de l'enfant, réincarnations du Polyphème du neuvième chant de l'*Odyssée* ou de Théocrite, placées dans d'autres circonstances, et animées de cette bienveillance malicieuse que Rabelais prête à la plupart de ses personnages, probablement parce qu'elle était en lui. La scène où figure Janotus de Bragmardo est une transition. Il y a encore ici un reste de géant naïf chez Gargantua. Tout à l'heure nous allons retrouver l'homme.

Les cloches remises en place, les Parisiens, pour remercier Gargantua de ne pas les avoir gardées après les avoir prises, s'offrirent d'entretenir et de nourrir sa jument tant qu'il lui plairait. Gargan-

tua accepta avec reconnaissance. On envoya la bête dans la forêt de Bière ou de Bièvre. — où en effet Diane de Poitiers avait un château, qui passa plus tard entre les mains des Jésuites. — Je crois qu'elle n'y est plus, ajoute Rabelais.

XVIII.

Ponocrates va maintenant entreprendre l'éducation de Gargantua, mais avant de commencer, il veut, comme Montaigne le conseillera plus tard, faire trotter le jeune esprit devant lui pour juger de son train ; il veut voir à l'œuvre cette éducation qui en tant d'années — nous allons les oublier maintenant — n'a fait de Gargantua qu'un niais et un ignorant.

Voici comme les choses se passaient du temps de maître Jobelin.

Gargantua s'éveillait ordinairement entre huit et neuf heures du matin, jour ou non. — N'oublions pas qu'à l'époque de Rabelais on se levait à quatre ou cinq heures du matin. Huit heures, c'était à peu près comme midi maintenant. Les mots : « jour ou non » dans cette locution, sont toujours ironiques. — Le précepteur lui avait laissé prendre cette habitude en s'autorisant du psaume : *Vanum est vobis ante lucem surgere*. [Il est inutile de vous lever avant le jour] ; négligeant le *nisi* qui précède. ¹ Gargantua gambadait et jouait quelque temps sur le lit, puis il s'habillait selon la saison, mais portait le plus souvent une grande et large robe de grosse frise fourrée de renard ; puis il se peignait « du

¹ *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.. Vanum est vobis, etc Psalm, CXXVI.*

peigne des Allemands, les quatre doigts et le pouce». Les précepteurs prétendaient que le temps qu'on passait à se peigner, à se nettoyer, à se laver, était du temps perdu.

Il se rendait ensuite à la salle à manger où, pour abattre la rosée et chasser le mauvais air, il mangeait de belles carpes frites, des viandes grillées, du jambon, des volailles en capilotade, et de bonnes soupes de prime.

[Ces soupes sont des tranches de pain couvertes de fromage ou de gras de bœuf persillé, que l'on mangeait après l'office de prime. — Le mot soupe dans Rabelais et ses contemporains désigne toujours des tranches de pain, trempées ou non dans du bouillon].

Ponocrates lui dit un jour que ce n'était pas sain de manger aussitôt qu'on était descendu du lit et avant d'avoir fait quelque exercice. — Comment ? disait Gargantua, j'ai sauté et gambadé six ou sept fois sur le lit avant de me lever, est-ce que ce n'est pas de l'exercice ? Le pape Alexandre V faisait ainsi chaque jour par le conseil de son médecin juif : il s'en est très bien trouvé et a vécu jusqu'à sa mort, en dépit des envieux. Mes premiers maîtres prétendaient qu'un bon déjeuner ouvre la mémoire et ils me donnaient l'exemple en buvant les premiers. Je me trouve fort bien de ce régime et je n'en dine que mieux. Maître Thubal, qui fut premier de sa licence à Paris, me disait toujours : Ce n'est pas tout de courir vite, il faut partir de bonne heure ; la santé ne vient pas de boire en quantité comme des canes, mais de commencer à boire de bon matin.

Après avoir bien déjeuné, l'enfant géant se rendait à l'église accompagné d'un gros bréviaire qu'on lui portait dans un grand panier. Ce bréviaire, graisse, fermoir, parchemin et tout, pesait à peu près onze quintaux et six livres. Là, il entendait vingt et six ou trente messes ; son diseur d'Heures survenait, empaletiqué comme une huppe et très bien parfumé du sirop liquide de la vigne. Gargantua marmottait avec lui toutes les litanies et les épluchait si curieusement qu'il n'en tombait un seul grain en terre. Au sortir de l'église, on lui amenait sur une charrette à bœufs un tas de patenôtres de St-Claude, aussi grosses que le moule d'un bonnet chacune, c'est-à-dire aussi grosses que la tête — et il se promenait avec ces chapelets par les cloîtres, galeries ou jardins, et disait à lui seul plus de prières que seize ermites n'en auraient pu dire. [Saint-Claude, ville du Jura, était et est encore célèbre pour ses chapelets.]

Au retour, on se mettait à l'étude, on étudiait une méchante demi-heure ; les yeux étaient fixés sur le livre, mais l'esprit était à la cuisine, comme dit Téréance.

On se remettait à table, et comme Gargantua était naturellement flegmatique, il commençait son repas par quelques douzaines de jambons, de langues de bœuf fumées, d'andouilles et d'autres avant-coureurs du vin.

Cependant quatre de ses gens lui jettoient en la bouche l'un après l'autre continuellement de la moutarde à pleines pelletées.

Ce détail se trouve également dans la Chronique gargantuine.

En général quand une plaisanterie vient nous rappeler — souvent hors de propos — que nous sommes en présence d'un géant, c'est la Chronique qui l'a fournie.

Puis il buvait un horrible trait de vin blanc. Après il mangeait, diverses viandes à son appétit, selon la saison, et ne cessait de manger que lorsqu'il lui était impossible d'avaler davantage. Quant à boire, il n'y avait ni fin ni règle. Il disait qu'il fallait cesser de boire quand le vin pénétrait dans le liège des pantoufles et le faisait enfler d'un demi pied.

Après le déjeuner, on marmottait un bout de prière pour remercier Dieu du repas ; Gargantua se lavait les mains de vin frais, se curait les dents avec un pied de porc et devisait joyeusement avec ses gens.

On étendait ensuite un tapis vert sur la table, on apportait des dés, des cartes, des damiers, et l'on jouait à toutes sortes de jeux. Rabelais n'en énumère pas moins de 214. Il est évident qu'il a voulu faire la liste complète de tous ceux qu'on connaissait de son temps. Le même jeu se trouve quelquefois désigné sous des noms différents.

Puis après avoir bien sabbé, passé et beluté le temps, il fallait bien boire encore, puis banqueter, puis s'étendre sur un banc ou dans son lit et dormir là deux ou trois heures « sans mal penser ni mal faire. » Quand Gargantua était réveillé, on apportait du vin frais et l'on buvait de plus belle. Ponnocrates lui représentait bien que c'était mal de boire ainsi, aussitôt après avoir dormi, Gargantua répondait que le sommeil était pour lui ce que la *Vie des*

Pères était pour les moines. Puisqu'après avoir entendu cette lecture, les moines avaient le droit de boire, il devait bien avoir le même droit après avoir dormi.

On se mettait ensuite à étudier un peu ; puis les patenôtres reparaissaient ; pour mieux les expédier, Gargantua faisait comme les membres du parlement qui disaient leurs prières en se rendant au palais sur leurs mules ; il montait aussi sur une vieille mule qui avait servi neuf rois, et, marmottant de la bouche et dodelinant de la tête, il allait voir prendre des lapins aux filets.

Au retour il allait savoir à la cuisine ce qu'on avait mis à la broche pour le souper.

Puis il soupait consciencieusement, et pour ce repas on invitait quelques amateurs du voisinage à venir déguster les vins vieux ou nouveaux. Après souper, on ne lisait pas les Evangiles comme chez les moines ; ceux qu'on apportait étaient de beaux évangiles de bois, c'est-à-dire des damiers, des échiquiers, des cartes ; on jouait quelques parties, ou bien on allait courir les aventures, faire de petits soupers en joyeuse compagnie ; on rentrait tard, on se couchait et l'on dormait sans débrider jusqu'à huit heures du matin.

Ainsi une heure, une heure et demie tout au plus par jour, était accordée à l'étude, — à une étude distraite, et le reste de la journée était consacré à des amusements ou à des actes abrutissants.

On peut résumer cette éducation d'un mot, dit Sainte-Beuve :

Le jeune Gargantua se conduit déjà comme le plus cancre et le plus glouton des moines de ce temps là... En lisant ces

descriptions comme on sent bien le dégoût que Rabelais dut éprouver de cette ignoble vie quand il était cordelier! (*Causeries du lundi*, III.)

Au reste, ce tableau de l'éducation d'un jeune gentilhomme, d'un jeune prince, abandonné à un gouverneur paresseux ou vicieux, n'est pas une fantaisie de l'auteur ; il a été pris sur nature, et les *Mémoires* que nous ont laissés quelques personnages sur leur vie nous montrent que Rabelais s'est borné à forcer un peu les traits. Ces mœurs ont disparu en France depuis la grande révolution ; elles se sont maintenues beaucoup plus tard en Russie, si nous en croyons les comiques et les romanciers russes. Lisez entre autres le *Недоросль* de Fon-Visine, ou même quelques pages de la *Fille du Capitaine*, de Pouchkine.

XIX.

Ponocrates va prendre le contrepied de ce qu'ont fait ses prédécesseurs.

On laissait languir Gargantua dans la paresse, et il ne s'amusait guère ; on va l'occuper, et il ne s'en nuiera plus.

On le faisait peu étudier, et l'étude était pour lui une pénible corvée ; on va le faire étudier beaucoup, et l'étude sera pour lui un plaisir.

On ne développait ni son corps, ni son âme ; il serait devenu maladif et stupide. On va développer son corps par l'exercice, son âme par la réflexion, il va devenir sain et robuste, de corps comme d'intelligence. On développait chez lui les instincts de l'animal, et l'on en faisait une brute, Ponocrates va développer en lui les facultés supérieures : il en fera un homme.

Le peu qu'il étudiait, il le cherchait dans les livres, Ponocrates va lui ouvrir le livre de la nature, le mettre en rapport direct avec les choses, lui faire inventer la science au lieu de la lui donner toute faite, une science vraie, et non une science fautive et toute en paroles.

Tout le système de Ponocrates ou de Rabelais, en fait d'éducation peut se résumer en trois principes :

1. Développer à la fois le physique et le moral de l'enfant, en mêlant, à dose convenable, les exercices physiques, qui fortifient et développent le corps — et les exercices intellectuels, qui nourrissent et développent l'esprit ;

2. Mettre l'élève en rapport avec les objets, lui montrer directement les produits de la nature et de l'art, les lui faire étudier en eux-mêmes, ne se servir du livre que pour vérifier si ce qu'il dit est exact, pour suppléer, par ses observations, à ce qu'on n'a pu observer soi-même. Le livre, dans ce cas, au lieu d'être l'agent principal de l'enseignement, n'en est que l'auxiliaire ;

3. Rendre l'étude agréable et transformer en jouissance de chaque instant ce qui, mal présenté, peut devenir un objet de répugnance et d'ennui.

Toute la pédagogie est là. Montaigne, Locke, J.-J. Rousseau, Pestalozzi, Fourier, Froebel, M^{me} Carpentier-Pape, tous les pédagogues enfin dignes d'être cités, sont venus s'abreuver à ce large fleuve. La plupart se sont bornés à en dériver un petit filet d'eau, qui cependant a suffi à leur faire une popularité. Rabelais contient tous leurs systèmes, d'autres encore peut-être; ils n'ont été le plus souvent que ses vulgarisateurs. Ils n'en ont pas moins inventé

leurs méthodes : la plupart n'avaient pas même lu Rabelais, mais les idées qui leur sont venues, Rabelais les avait eues avant eux.

Seulement chez Rabelais, en éducation comme en tout, les projets prennent une forme colossale qui peut tromper au premier abord. Il nous présente des géants, nous croyons avoir affaire à des mannequins ; pas du tout, ce sont des hommes. Il nous développe des projets, nous croyons avoir affaire à d'amusantes billevesées ; pas du tout, ces projets sont aussi pratiques que séduisants ; la preuve c'est qu'après en avoir ri plusieurs siècles, on a fini par les appliquer, et l'on s'en trouve bien.

Ponocrates commence par faire oublier à son élève tout ce que les sophistes précédents lui ont enseigné ; on nous représente cette opération par un fait matériel : un médecin donne à Gargantua une liqueur d'oubli, qui lui enlève tout souvenir des choses apprises. Ponocrates l'arrache ensuite à sa compagnie de corrupteurs abrutissants, et il l'introduit en la compagnie de gens doctes, qui élèveront son âme et lui feront bientôt trouver toute autre compagnie insupportable.

Puis il lui enlève aussi les longues années qu'il a dû employer à l'étude des inutilités dont on a chargé sa mémoire ; ces années, du reste, n'ont jamais été que symboliques et n'ont eu pour but que d'exprimer par un chiffre exagéré, l'extrême lenteur des progrès de l'élève. Pendant quelques chapitres, Gargantua va redevenir un adolescent et non un homme de 60 ans, et un individu de taille ordinaire et non plus un géant¹.

¹ Gargantua avait étudié sous la direction de Thubal Holo-

Gargantua, qui était habitué à tuer péniblement le temps et à ne faire aucun cas de cette richesse, — est institué par Ponocrates en telle discipline qu'il ne perdait heure du jour.»

XX.

Gargantua s'éveillait à quatre heures du matin environ. Pour la plupart de nos contemporains, ce serait une heure excessivement matinale. Il n'en était pas de même au XVI^e siècle. On avait alors l'habitude — que nos paysans ont conservée — de vivre surtout pendant les heures où le soleil brille et de dormir pendant qu'il est sous l'horizon. On se levait de bonne heure et l'on se couchait de même. Le dîner coïncidait avec le milieu de la journée solaire et se faisait à midi. Peu à peu on s'est habitué à faire durer la soirée, et par suite il a fallu retarder la matinée; le repas du milieu a été reporté successivement à une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept heures, et l'après-dînée s'est prolongée alors jusqu'à minuit. Il est certain que si l'on s'est couché après minuit, on ne peut se lever à quatre ni même à six heures, de sorte que ce qui s'appelait autrefois dormir la grasse matinée, c'est-à-dire se lever à sept ou huit heures, est considéré maintenant comme une habitude très matinale. Il est probable que si Ponocrates vivait aujourd'hui, il tenterait de réagir contre le système des longues veillées et des grasses matinées, et que tout au moins il insisterait pour que

ferne 55 ans 10 mois 2 semaines. On ne dit pas combien de temps avec maître Jobelin Bridé, mais c'est être bien modeste de supposer que cet enseignement a duré un peu plus de quatre ans.

Les études sérieuses se fissent le matin et non le soir. « Les anciens philosophes, dit Bouhours, croyaient que les heures du jour les plus précieuses pour les gens de lettres étaient celles du matin¹. » Voici d'un autre côté ce que dit au sujet du travail du matin M. Perrot dans un excellent écrit sur Démosthènes².

Démosthènes se mettait-il à l'ouvrage après un frugal repas arrosé d'eau claire, et prolongeait-il ses études jusqu'à une heure avancée de la nuit, ou plutôt, s'endormant tout de suite après souper, ne se relevait-il pas vers les trois ou quatre heures du matin pour travailler jusqu'au moment où la ville recommençait à s'agiter et à bruire autour de lui ? Peut-être cette dernière combinaison demande-t-elle au début, tant que l'habitude n'est pas bien prise, un plus pénible effort de volonté ; mais elle est de beaucoup la meilleure, pour l'esprit et pour le corps tout à la fois. Plusieurs hommes éminents de notre temps, dont la verte et laborieuse vieillesse fait notre admiration, lui doivent peut-être le rare privilège d'avoir conservé, jusque dans leur grand âge, l'entier exercice de leurs hautes facultés. La veille du matin échauffe bien moins le sang, irrite bien moins les yeux et les nerfs que celle du soir. Le soir, on sent peser sur sa tête le poids des fatigues et des tracasseries du jour ; pour s'appliquer à l'étude, il faut faire en quelque sorte violence à des organes déjà las, à une intelligence distraite et préoccupée. Le matin, au contraire, l'homme tout entier sort du sommeil reposé et comme renouvelé. L'eau dont il baigne ses mains et son visage, les fraîcheurs de l'aube auxquelles il entr'ouvre bientôt sa fenêtre, tout concourt à un même effet : c'est alors que la conception est la plus vive, et la plus lucide, la vue la plus nette. Si nous en croyons Cicéron, qui reproduit là quelque renseignement empruntés à ses sources grecques, Démosthènes aurait été de cet avis. L'orateur, dit-il, s'irritait contre lui-même quand il arrivait par hasard qu'il ne fût point levé au moment où les ouvriers, avant le jour, partaient pour leur travail.

¹ *De la manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit*, second Dialogue. — ² *Revue des Deux-Mondes*, juillet 1872.

XXI.

Gargantua s'éveillait donc vers quatre heures du matin, et, pendant qu'on le frottait, on lui lisait quelques pages de la divine Ecriture, hautement, clairement, avec prononciation convenable à la matière. Un jeune page, natif de Basché, nommé Agnostés, était chargé de cette fonction. — Cette lecture, d'après ce que nous voyons, était surtout tirée du Nouveau Testament. « Selon le propos et argument de cette leçon, dit Rabelais, Gargantua et ses maîtres se mettaient à révéler, adorer, prier et supplier le bon Dieu, dont la lecture qu'on venait de faire montrait la majesté et la sagesse. Après avoir vaqué à quelques fonctions de toilette — que Rabelais ne sous-entend jamais, observe Sainte-Beuve — le maître et l'élève allaient examiner le ciel, et regardaient s'il était tel qu'ils l'avaient noté le jour précédent. C'est là une première leçon de cosmographie, dira plus tard J.-J. Rousseau en développant cette indication; puis on reconnaissait le point du ciel qu'occupait le soleil, on notait dans quel signe du Zodiaque il se trouvait, et quel était l'état de la lune pour cette journée, c'est-à-dire les heures de son lever et de son coucher et par conséquent la phase dans laquelle elle se trouvait.

Cela fait, le jeune garçon était habillé, peigné, coiffé, arrangé, parfumé, mais ce temps n'était pas perdu pour l'étude: on lui répétait les leçons données la veille; lui-même les redisait par cœur, c'est-à-dire sans l'aide d'un livre; il en tirait des conséquences et les commentait de manière à les faire entrer dans la pratique de la vie.

Le grand tort en effet des enseignements tels qu'ils sont le plus souvent donnés et reçus, c'est qu'ils n'entrent que dans la mémoire et qu'on ne les *vit* pas ; pour la plupart des enfants, l'étude est un domaine, la vie pratique en est un autre : ils se développent parallèlement, mais ils ne se pénètrent pas, l'un n'entre pas sur les terres de l'autre. Il n'en était pas ainsi pour Gargantua, puisque les conversations, commentaires, réflexions sur la leçon de la veille se prolongeaient parfois pendant deux ou trois heures ; le plus souvent pourtant elles cessaient. elles avaient donné toute leur substance au moment où la toilette était tout à fait terminée. Il ne faut pas oublier, pour expliquer le temps accordé à cette toilette, que les vêtements du XVI^e siècle étaient plus compliqués que les nôtres.

On se mettait ensuite à lire, avec commentaires et interrogations, pendant trois bonnes heures. C'eût été long si la lecture eût roulé sur le même sujet ; mais il faut supposer, quoique Rabelais n'en dise rien, que les lectures étaient variées et que, dès que l'attention commençait à se relâcher sur un sujet, on passait à un autre.

Puis on sortait en causant de ce qui venait d'être lu et l'on allait, suivant le temps, soit dans un établissement fermé, soit dans les prés, et là on jouait à la balle, à la paume, à la pile trigone [où les joueurs, au nombre de trois, se disposent en triangle] — et l'on exerçait le corps comme on avait auparavant exercé l'intelligence.

Tous ces jeux, du reste, se faisaient avec pleine liberté, poursuit l'auteur et cessaient ordinairement dès qu'on se mettait à transpirer ou qu'on se trou-

vait las. Les joueurs étaient alors essuyés, frottés; ils changeaient de chemise et allaient en se promenant voir si le dîner était prêt; en attendant ils redisaient en bon style, pour s'habituer à bien parler, quelques parties de la leçon, quelques maximes qu'on en avait tirées ou retenues.

Cependant « Monsieur l'appétit venait, » le dîner était apporté et l'on se mettait à table. Au commencement du dîner, on lisait quelque histoire agréable des anciennes prouesses, jusqu'à ce qu'on eût bu le premier verre de vin. On poursuivait même quelquefois cette lecture après, mais le plus souvent on se mettait à deviser joyeusement ensemble, d'abord « de la vertu, propriété, efficace et nature » de tout ce qui était servi à table. On faisait l'histoire du pain, du vin, du sel, des viandes, poissons, fruits, herbes, racines et des moyens de les préparer. Par suite de cette coutume, le disciple apprit en peu de temps tout ce qu'avaient dit sur ce sujet Pline, Athénée, Dioscoride, Pollux, Galien, Porphyre, Oppien, Polybe, Héliodore, Aristote, Elien et autres. A l'appui de ces propos, on faisait souvent apporter le livre sur la table pour connaître les paroles des auteurs et les comparer avec l'objet. De cette manière Gargantua retint si bien en sa mémoire les choses dites que « pour lors n'était médecin qui sût moitié autant que lui. » — Le dîner se terminait ordinairement par des confitures de coings.

Les repas étaient toujours longs autrefois, mais on voit qu'avec Ponocrates ce temps n'était pas perdu.

Après le repas, on s'écurait les dents avec des racines aromatiques de lentisque, on se lavait les mains

et les yeux de belle eau fraîche ; on rendait grâce à Dieu par quelque beau cantique à la louange de la magnificence et de la bénignité divines; puis on apportait des cartes, non pas pour jouer, mais pour faire toutes sortes de combinaisons qui se rattachent à l'arithmétique et au calcul. C'est de cette manière que Gargantua entra en affection de la science numérique, et après dîner, après souper, il passait le temps à ces combinaisons et solutions de problèmes, aussi agréablement qu'autrefois il passait le temps à jouer aux dés ou aux cartes. Il devint si fort en théorie et en pratique que l'évêque anglais Toustal, qui a écrit en latin un livre sur l'art de compter, déclarait que, comparativement à Gargantua, il n'y entendait que le haut allemand.

Ce n'est pas seulement de l'arithmétique que Gargantua s'occupait en se jouant, il étudiait aussi les autres sciences mathématiques : géométrie, astronomie et musique. La musique était comptée alors parmi les sciences, mais Gargantua étudiait aussi la musique comme art. On s'amusait à chanter musicalement à 4 ou 5 parties, ou sur un thème « à plaisir de gorge. » Quant aux instruments, il apprit à jouer du luth, de l'épinette, de la harpe, de la flûte d'allemand, de la flûte à neuf trous, de la viole, de la saqueboutte, qui était une sorte de trombone. Tout cela ne l'empêchait pas de faire parfois mille joyeux instruments et figures géométriques et de pratiquer les canons astronomiques.

Cela durait une heure à peu près, puis on se remettait à l'étude trois heures ou davantage, si l'on était d'humeur. On répétait la lecture du matin, on poursuivait l'étude du livre commencé, on s'exerçait

à écrire : puis Gargantua sortait avec l'écuyer Gymnaste, qui lui enseignait à monter à cheval. Le jeune homme changeait de vêtements et montait sur un coursier, sur un roussin, sur un genêt, sur un cheval barbe, sur un cheval léger : il donnait cent carrières à son cheval, il le faisait voltiger, il lui faisait franchir un fossé, sauter une barrière, tourner brusquement en rond, à droite, à gauche. Puis il prenait une lance et rompait — non la lance, le plus maladroit charpentier en est capable — mais avec sa lance il rompait une porte, un harnois, il renversait un arbre, enfilait un anneau, enlevait une selle d'armes, un haubert, un gantelet, tout cela, étant armé de pied en cap. Nul ne savait mieux faufarier et siffler que lui sur un cheval ; il savait sauter d'un cheval à l'autre sans prendre terre, et monter de chaque côté, la lance au poing, sans étriers, et guider le cheval à son gré, sans bride. D'autres fois il s'exerçait à manœuvrer la hache, et il en jouait si bien qu'il fut bientôt passé maître dans l'art de manier les armes de campagne.

L'auteur emploie plusieurs pages à énumérer les exercices physiques auxquels se livre Gargantua, et il y met autant d'entrain, que lorsqu'il fait passer devant nos yeux les détails d'un festin. La langue est pour lui d'une souplesse merveilleuse, et il n'y a eu depuis Rabelais que V. Hugo pour faire accomplir de tels tours de force à notre idiome quelque peu rebelle. Nous copions, en traduisant parfois, et en simplifiant :

Il courait le cerf, le chevreuil, l'ours, etc. Il jouait à la grosse balle et la faisait bondir en l'air autant du pied que du poing.

Il luttait, courait, sautait, non à trois pas un saut, non à cloche-pied ; . . . mais d'un saut traversait un fossé, volait sur une haie, montait six pas contre une muraille et rampait en cette façon à une fenêtre de la hauteur d'une lance.

Il nageait en profonde eau, à l'endroit, à l'envers, de côté, de tout le corps, des pieds seuls, une main en l'air dans laquelle il tenait un livre ; il traversait toute la Seine sans mouiller le livre. tirant son manteau à l'aide de ses dents comme faisait Jules César ; puis d'une main s'élançait dans un bateau, de là il se jetait derechef dans l'eau, la tête la première, sondait le fond, explorait les rochers, plongeait dans les abîmes et gouffres. Puis il remontait sur le bateau, le faisait tourner, le gouvernait, le menait vite ou lentement, au fil de l'eau, contre le courant, il le retenait en pleine écluse, il le guidait d'une main, et, de l'autre, il s'escrimait avec un grand aviron, il tendait la voile, grimpait aux mats par les cordages, courait sur les vergues, ajustait la boussole, etc., etc.

En sortant de l'eau, il gravissait la montagne et la redescendait lentement, il grimpait aux arbres comme un chat, sautait de l'un à l'autre comme un écureuil, abaissait les gros rameaux comme un autre Milon de Crotone ; avec deux poignards acérés et deux poinçons éprouvés, il montait au haut d'une maison comme un rat, descendait ensuite du haut en bas sans jamais se faire de mal. Il jetait le dard, la barre, la pierre, la javeline, l'épieu, la hallebarde, il tirait de l'arc, de l'arquebuse, etc., en haut, en bas, devant, de côté, en arrière, comme les Parthes.

On lui attachait un cable en quelque haute tour, pendant en terre ; il y montait des deux mains et en redescendait aussi lestement que vous pourriez courir par un pré bien nivelé. On lui mettait une grosse perche appuyée entre deux arbres, il la saisissait des deux mains, et il courait si bien ainsi, sans toucher terre, que vous n'eussiez pu l'atteindre à la course.

Ces exercices ne sont intéressants que si nous avons affaire à un homme de taille ordinaire, et Rabelais, dans tout ce qui précède, a complètement

oublié que Gargantua est un géant. Il s'en souvient tout à coup et gâte l'effet qu'il veut produire. Si c'est le géant que nous connaissons, il n'y a rien d'étonnant, il n'y a même rien de curieux à lui voir faire l'exercice avec des haltères de huit mille sept cent cinquantaux, et à défier ceux qui voudraient tenter de lui enlever une grenade de la main.

Heureusement le géant ne fait ici qu'une brève apparition, — en musique, on appellerait cela une modulation en éclair, — et nous nous retrouvons en présence d'un adolescent-vigoureux, mais fait comme nous tous en somme.

Ces exercices terminés, après s'être frotté, nettoyé, après avoir changé de vêtements, on s'en retournait tout doucement à la maison, mais, en passant par les prés et les bois, et là on examinait les arbres et les plantes, sur pied, et au moyen d'échantillons qu'on emportait à pleines mains. Un page nommé Rhizotome [ou Coupe-racines] avait pour charge de porter les outils nécessaires à cette récolte et la récolte elle-même. Au retour, on consultait les auteurs qui ont parlé des plantes et l'on comparait ces échantillons avec leurs descriptions. Cette étude et des réflexions sur ce qu'on avait vu et observé dans la journée conduisaient jusqu'au souper.

Le dîner (notre déjeuner) avait été sobre, n'ayant pour but que de calmer les abois de l'estomac, mais le souper était copieux et abondant. «C'est là la vraie diète, ajoute Rabelais en sa qualité de médecin, et ceux qui en conseillent une autre sont dans leur tort.»

La leçon du dîner était continuée pendant le souper, puis on causait de choses utiles et d'érudition.

Les *grâces* dites, on allait chanter, faire de la musique, ou bien, avec des cartes, des gobelets, exécuter des tours d'adresse et de combinaison. Ces récréations utiles se prolongeaient quelquefois jusqu'à l'heure de dormir ; quelquefois aussi, on allait faire visite à des gens instruits, à des voyageurs qui avaient parcouru des pays étrangers et qui aimaient à raconter leurs voyages. Puis on se rendait dans un lieu d'où l'on voyait le ciel à découvert, et là on notait les figures, situations, aspects, oppositions et conjonctions des astres, les comètes et les autres phénomènes astronomiques qui pouvaient se rencontrer. On repassait ensuite, à la manière des Pythagoriciens, ce qu'on avait vu, lu, appris, fait et entendu dans la journée.

Enfin le maître et l'élève priaient « Dieu le créateur en l'adorant et le glorifiant de sa bonté immense ; et lui rendant grâce de tout le passé, se recommandaient à sa divine clémence pour tout l'avenir. »

XXIII.

Tel était l'emploi de la journée lorsqu'il faisait beau. Les études restaient les mêmes les jours de pluie, mais les exercices physiques variaient.

Si advenait que l'air fut pluvieux et intempéré, tout le temps jusqu'au dîner [déjeuner] était employé comme de coutume, excepté qu'on faisait allumer un beau et clair feu pour corriger l'intempérie de l'air. Mais les exercices habituels en plein air de l'après-dînée étaient remplacés par d'autres analogues. On s'amusait à botteler du foin, à fendre et à scier du bois, à battre les gerbes dans la grange.

Remarquez qu'il s'agit d'un fils de roi. On s'est

beaucoup récréé au XVIII^e siècle parce que Rousseau voulait que son Emile apprit à menuiser. Rabelais va plus loin et moins loin aussi : les exercices qu'il propose sont plus vulgaires, mais ils ne demandent pas un long apprentissage. Au reste, Rabelais tient essentiellement au caractère utilitaire de tout ce qu'il propose. Parmi les exercices physiques indiqués, il n'en est pas un qui soit oiseux ; jamais son élève ne fait de mouvement pour le simple plaisir d'en faire : la promenade sert à recueillir des plantes ; tous les exercices indiqués réclament l'emploi de l'intelligence aussi bien que celui des forces corporelles et présentent une utilité pratique. Rabelais sait ce que vaut le temps, il ne le gaspille jamais.

Son élève étudie aussi les beaux arts, la peinture, la sculpture ; puis il va voir comment on exerce les métiers, comment on étire les métaux, comment on fond l'artillerie ; il visite les ateliers des lapidaires, orfèvres, tailleurs de pierres ; — des alchimistes et monnayeurs ; — des tisseurs, des veloutiers, des horlogers, des ouvriers en glaces, des teinturiers, récompensant généreusement les ouvriers qui lui fournissent des explications sur leur industrie.

Quelquefois Ponocrates et son disciple allaient écouter les leçons publiques des professeurs, les plaidoyers des avocats, les sermons des prédicateurs ; — ils entraient dans les salles d'escrime, et Gargantua faisait quelques passes en chemin ; — ils allaient voir les boutiques des droguistes, marchands d'herbes, apothicaires, et examinaient les fruits, raisins, feuilles, gommés et semences apportés de l'étranger ; — ils ne dédaignaient pas même les bateleurs, faiseurs de tours, etc.

Ces jours-là, comme on avait dépensé moins d'activité physique, on mangeait plus sobrement au souper, et des viandes de plus facile digestion.

C'est ainsi que se passaient les journées de Gargantua. Ce régime sembla un peu difficile au commencement, nous dit l'auteur; par la suite, il devint tant doux, léger et délectable que « mieux ressembloit un passe-temps de roy que l'estude d'un escolier. »

Toutefois Ponocrates, pour reposer son élève de cette véhémence tension d'esprit, choisissait, une fois par mois, une journée belle et sereine; on sortait dès le matin de la ville, et l'on se rendait à Gentilly, à Boulogne, à Montrouge, à Charenton, à Vanvres ou à St-Cloud, et là on passait la journée à s'amuser, « raillans, gaudissans, beuvans d'autant, jouans, chantans, dansans, se roulans dans quelque pré, dénichans des passereaux, prenans des cailles, peschans aux grenouilles ou aux écrevisses. »

Mais encore que cette journée fût passée sans livres et lectures, elle n'était point passée sans profit. On se récitait par cœur quelques passages latins et grecs de Virgile et d'Hésiode, ou les vers plus modernes de Politien sur l'agriculture; on faisait des épigrammes latines qu'on mettait en français sous forme de rondeaux et de ballades; on faisait de petites expériences de physique, etc., etc.

XXIV.

Le programme des études de Gargantua paraît fort chargé au premier abord, il l'est moins qu'il n'en a l'air. Remarquez qu'il n'y a par jour que huit heures d'études régulières. Il n'est pas d'établissement

ni de pays qui n'en impose davantage. Dans les lycées de France, huit heures sont consacrées aux leçons et aux préparations; dans les gymnases allemands et russes, il y a cinq leçons consécutives, et c'est bien le moins de supposer trois heures de travail pour s'assimiler ces cinq leçons. Mais Rabelais trouve en outre le moyen de consacrer cinq heures au moins aux exercices physiques, tout en laissant quatre heures pour les repas et les récréations utiles. L'avantage de ce programme, c'est qu'il n'y a pas un moment de perdu, c'est que les dix-sept heures de vie journalière sont complètement mises à profit pour l'étude, pour les exercices physiques, pour les amusements, et qu'il n'y a pas de place pour l'oisiveté. Quand l'esprit est moins actif pour le travail intellectuel, c'est le corps qu'on exerce; quand le corps en a assez, on revient à l'esprit; les repas servent d'entr'actes entre les divers exercices, et, quand on est fatigué des uns et des autres, on dort. Toute cette vie est arrangée et distribuée de la façon la plus rationnelle.

Mais pour que le temps puisse être utilisé de cette façon, il faut que l'étude soit agréable. Avec le système de Ponocrates, elle ne peut pas ne pas l'être. Si dans les cas ordinaires, l'étude est pénible, c'est la faute de la méthode ou la faute du maître,—de la méthode qui ferme les yeux pour ne pas voir les aptitudes et les tendances de l'enfance, du maître qui ne sait pas y adapter son enseignement, par manque de flexibilité d'esprit, ou le plus souvent parce qu'il n'est pas assez pénétré de la science qu'il enseigne.

En réduisant l'étude à huit heures par jour, Rabelais croyait probablement faire une notable con-

cession. Tout le monde n'étudiait pas au XVI^e siècle, mais ceux qui étudiaient y mettaient une ardeur qui a bien lieu de nous surprendre.

Ainsi Henri de Mesmes, dont nous avons déjà dit un mot (p. 44), ne se contentait pas de se lever à cinq heures du matin, jour ou non, pour aller étudier. Les leçons duraient de cinq heures à dix heures sans interruption. On conférait en hâte pendant une demi-heure ce qu'on avait recueilli des leçons des professeurs; on dînait, puis on lisait «par forme de jeu», Sophocle, Aristophane, Euripide et quelquefois Démosthènes, Cicéron, Virgile, Horace. Les études recommençaient à une heure. A cinq heures on retournait à la maison. On soupaît, puis on reprenait les livres grecs ou latins. Il y a donc neuf heures employées à écouter les leçons des professeurs. Les préparations, les exercices d'application étaient en sus. Pocrates donnait à son élève beaucoup plus de liberté et mettait surtout beaucoup plus de variété dans les études.

L'éducation de Gargantua est la partie du livre de Rabelais qui a été le plus souvent citée, discutée ou commentée. La reproduction, la discussion de ces observations nous arrêterait trop longtemps ici; nous avons consacré à cette question un chapitre spécial, qu'on trouvera plus loin.

CHAPITRE V.

LIVRE I. — GARGANTUA.

II. LA GUERRE.

SOMMAIRE. — 1. L'enlèvement des fougues. — 2. Picrochole s'en va-t-en guerre. — 3. Frère Jean des Entommeurs. — 4. Combat dans la vigne. — 5. Stupéfaction de Grandgousier. — 6. Sa lettre à son fils. — 7. Message de Grandgousier à Picrochole. — 8. Grandgousier et Idoméée. — 9. Le conseil de guerre de Picrochole. — 10. Les conquêtes futures de Picrochole. — 11. Les Proverbes de Salomon. — 12. Picrochole et Pyrrhus. — 13. Châteaux en Espagne. — 14. Gargantua à l'armée. — 15. Le souper de Gargantua. — 16. Les pèlerins mangés en salade. — 17. Propos de table. — 18. Pourquoi les moines sont fuis de tout le monde, Frère Jean et Voltaire. — 19. Frère Jean, Absalon. — 20. Les exploits de frère Jean. — 21. Gargantua et les superstitions. — 22. Grandgousier et la guerre de conquêtes. — 23. Fénélon et Rabelais. — 24. Picrochole et ses conseillers. Il est vaincu. — 25. Discours de Gargantua aux vaincus.

I.

Poursuivons l'analyse du livre. Après avoir discuté à sa manière la question de l'éducation, Rabelais va discuter de même, c'est-à-dire dans un récit mêlé de bouffonneries, la grave question de la guerre et des conquêtes. Sur ce point encore, nous allons le trouver singulièrement en avant de son siècle, et même du nôtre.

Pendant que Gargantua poursuivait ses études à Paris en compagnie de Ponocrates, voici ce qui se passait dans le Chinonais.

C'était en automne, à l'époque des vendanges, les bergers de la contrée étaient à garder les vignes pour empêcher les étourneaux de manger les raisins. Des fouaciers de Lerné, bourg aux environs de Chinon, passaient par le grand quarroy [chemin charretier], se rendant à la ville avec dix ou douze charretées de fouaces [gâteaux au beurre]. Les bergers les prièrent de leur en vendre quelques-unes au prix du marché. Notez que c'est chose céleste, ajoute Rabalais, que de déjeuner de raisins et de fouace fraîche. Les fouaciers non-seulement refusèrent, mais ils répondirent par des injures, et appelèrent les bergers, brèche-dents, averlans ou avrelans, [c'est-à-dire vauriens], affronteurs, fainéants, malotrus, plus 23 autres épithètes qu'il est inutile de reproduire, — ajoutant que ce n'était pas à eux qu'il appartenait de manger de telles fouaces, qu'ils devaient se contenter de gros pain ballé [mal vanné, où il est resté des débris de balle], de pain grossier et rassis.

Un des bergers, Forgier, leur dit: Qui vous rend si rogues? Vous nous avez toujours donné jusqu'à présent des fouaces pour notre argent; pourquoi nous en refusez-vous aujourd'hui? Est-ce que nous vous refusons notre froment quand vous venez en acheter chez nous? et c'est avec ce beau froment que vous faites vos gâteaux et vos fouaces. Outre notre argent, nous vous aurions donné encore de nos raisins par-dessus le marché, en échange de vos fouaces, mais par la merdé [la mère de Dieu]! vous pourrez vous repentir de votre refus; quand vous aurez besoin de nous, nous vous rendrons la pareille; qu'il vous en souvienne!

Marquet, grand bâtonnier de la compagnie des

« Tu fais le fier aujourd'hui, on te fera trop de mil hier soir. [On prétend que les coqs plus agressifs]. Viens ici, je t'en donnerai, de ma fouace. Forgier tire un unzain de sa poche et le tend à Marquet, mais celui-ci, au lieu de lui donner des fouaces, lui lance un grand coup de fouet dans les jambes, puis cherche à se lever. Forgier cria: au meurtre! et jeta à son adversaire un gros bâton qu'il avait sous le bras, le coup porta sur la tête en telle sorte que Marquet tomba de dessus sa jument, mieux semblant homme mort que vif.»

Cependant les métayers qui étaient tout près de là, challant¹ [c'est-à-dire gaulant, abattant] des noix, accoururent avec leurs grandes gaules et frappèrent sur ces fouaciers comme sur du seigle vert [il est plus difficile à battre vert que lorsqu'il est mûr]. Les autres bergers et bergères vinrent aux cris; ils les poursuivirent à coups de pierres, les atteignirent et leur prirent quatre ou cinq douzaines de fouaces, qu'ils payèrent, du reste, au prix accoutumé. Les fouaciers, après avoir reçu l'argent, aidèrent à leur camarade à remonter sur son cheval, et, au lieu de se rendre à la ville, reprirent le chemin de Lerné, menaçant fort et ferme les bouviers, bergers et métayers qui les avaient attaqués.

Quant à ceux-ci, ils se régalerent des fouaces qu'ils avaient conquises, puis se mirent à danser au son de la cornemuse en se moquant des fouaciers qui ne s'étaient pas signés de la bonne main

¹ *Challer*, ce n'est pas écaler des noix, comme le disent les commentateurs, c'est les abattre à coups de gaule: on ne les écale que pour les manger.

au matin et avaient eu mauvaise chance par leur faute.

II.

Les fouaciers, retournés à Lerné, se rendirent près de leur roi Picrochole III et portèrent plainte contre les bergers, montrant leurs paniers rompus, leurs bonnets froissés, leurs robes déchirées, leurs fouaces enlevées et par dessus tout, Marquet blessé grièvement, et tout cela, du fait des bergers et métayers de Grandgousier.

Picrochole avait la tête chaude ; sans prendre plus amples informations, il fait crier le ban et l'arrière-ban dans tous ses états. Chacun, sous peine de la hart, doit se trouver en armes sur la place du château, heure de midi ; il fait en même temps sonner le tambourin à l'entour de la ville, et lui-même, pendant qu'on apprête son dîner, va faire affûter son artillerie, déployer son oriflamme et charger force munitions d'armes et de provisions de bouche.

Pour ne pas perdre une minute, il distribue les commissions en dinant. C'est Trespelu, le Labouef du temps, qui commandera l'avant-garde ; il aura sous ses ordres 16,014 arquebusiers et 35,011 aventuriers, habitués à piller amis et ennemis. L'artillerie fut confiée au grand-écuyer Touquedillon ; elle se composait de 914 grosses pièces de bronze, canons, doubles canons, basilics, serpentines, coulevrines, bombardes, faucons, passe-volants, spirales et autres pièces. L'arrière-garde fut baillée au duc Raquedennare. On envoya en avant le capitaine Engoulevant avec trois cents chevaux légers pour explorer le pays. Ils trouvèrent tous les lieux voisins en paix

et silence, sans assemblée quelconque. Personne ne songeant à la résistance, l'occasion était trop belle pour n'en pas profiter ; Picrochole lança ses troupes sur les terres de Grandgousier.

Adonc sans ordres et sans mesure ils prirent les champs, les uns parmi les autres ; gastant et dissipant tout, partout où ils passaient, sans espargner ni pauvre ni riche, ni lieu sacré ni profane ; ils emmenaient bœufs, vaches, taureaux, veaux, génisses, brebis, moutons, chèvres et boucs ; ils faisoient main basse sur les basses-cours, enlevant poules, chapons, poulets, oisons, jars, oies, porcs, truies, gurets [jeunes cochons] ; abattant les noix, vendangeant les vignes, emportant les ceps, faisant tomber tous les fruits des arbres. C'étoit un désordre sans pareil.

Personne du reste ne songeait à leur résister ; tous se mettaient à leur merci, suppliant qu'on les traitât humainement en considération de ce qu'ils avaient été dans tous les temps bons et amiables voisins, qu'ils ne leur avaient jamais fait tort ni outrage ; ajoutant que bien certainement Dieu les punirait. Les assaillants ne répondaient rien, sinon qu'ils voulaient leur apprendre à manger des fouaces.

III.

Nous allons voir apparaître à cette occasion un personnage qui nous accompagnera jusqu'à la fin du livre. C'est frère Jean des Entommeures, des Entamures, dirions-nous aujourd'hui. Les gens de Picrochole après avoir tout pillé et ruiné au bourg de Seuillé, se portèrent à l'abbaye du même nom, nous dit Rabelais.

Les pauvres diables de moines ne savaient auquel de leurs

saints se vouer. A toute aventure, ils feirent sonner *ad capitulum capitulantes* [appelant au chapitre ceux qui en faisaient partie]. Là feut décrété qu'ils feroient une belle procession renforcée de beaux preschants *contra hostium insidias* et beaux respons *pro pace*. En l'abbaye étoit pour lors un moine claustral, nommé frère Jean des Entommeures, jeune, galant, frisque, dehait, bien adextre [adroit], hardi, aventureux, délibéré, sault, maigre, bien fendu de gueule, bien avantaigé en nez, beau dépescheur d'Heures, beau débrideur de messes, beau décrotteur de vigiles ; pour tout dire sommairement, vrai moine si onques en feut, depuis que le monde moinant moine de moinerie ; au reste cleric jusques ès dents en matière de bréviaire.

Ce portrait de frère Jean n'est-il pas un chef-d'œuvre de style pittoresque ?

Celui entendant le bruit que faisoient les ennemis par le clos de leur vigne, sortit hors pour voir ce qu'ils faisoient. Et avisant qu'ils vendangeoient leur clos, onquel estoit leur boire de tout l'an fondé, retourne au chœur de l'église où estoient tous les autres moines, tous estonnés comme fondeurs de cloches, les voyant chanter *in, in, pe, e, e, e, e, tum, amen, i, ni, i, mi, co, o, o, o, o, rum, um*. C'est, dit-il, bien chanté, vertu dieu ! que ne chantez-vous : « Adieu, paniers, vendanges sont faites ! » Je me donne au diable s'ils ne sont en notre clos, et tant bien coupent ceps et raisins qu'il n'y aura, par le corps de Dieu ! de quatre années que halleboter dedans. Ventre St. Jacques, que boirons-nous cependant, nous autres pauvres diables ? Seigneur Dieu, *da mihi potum*, [donne moi à boire].

Lors dist le prieur claustral : Que fera cest ivrogne icy ? qu'on me le meine en prison ; troubler ainsi le service divin ! — Mais dist le moyne, le service du vin, faisons tant qu'il ne soit troublé ; car vous mesmes, monsieur le prieur, aimez boyre du meilleur ; si faict tout homme de bien. Jamais homme noble ne hayst le bon vin ; c'est ung apophthegme monachal. Mais ces respons que chantez icy ne sont, par Dieu, point de saison. Pourquoy sont nos Heures en temps de moissons et vendanges, courtes, en l'advent et tout hyver, tant longues ?

Feu de bonne mémoire frère Macé Pélasse, vray zélateur

(ou je me donne au diable) de nostre religion, me dist, il m'en souvient, que la raison estoit affin qu'en ceste saison nous fassions bien serrer et faire le vin, et qu'en hyver nous le hâ-mions.

Escoutez, messieurs, vous autres ; qui aime le vin, le corps Dieu, si me suyve. Car hardiment que saint Antoine m'arde, si ceulx tastent du piot, qui n'auront secouru la vigne. Vente Dieu ! les biens de l'Eglise ? Ha non, non. Diable, saint Thomas l'Anglois voulut bien pour iceux mourir : si j'y mourais ne seroys-je saint de mesmes ? Je n'y mourray ja pourtant : car c'est moy qui le fais es autres.

C'est-à-dire : C'est moi qui fais mourir les autres.

IV.

Boileau s'est évidemment souvenu de ce passage dans son *Lutrin*. Les chanoines sont en train de délibérer, comme ici les moines de chanter. On parle de chercher une autorité dans un livre :

Moi ! dit-il, qu'à mon âge écolier tout nouveau,
J'aïlle pour un lutrin me troubler le cerveau ?
O le plaisant conseil ! Non, non, songeons à vivre,
Va maigrir, si tu veux, et sécher sur un livre.
Pour moi, je lis la Bible autant que l'Alcoran.
Je sais ce qu'un fermier nous doit rendre par an :
Sur quelle vigne à Rheims nous avons hypothèque.
Vingt muids rangés chez moi font ma bibliothèque.
En plaçant un pupitre on croit nous rabaïsser.
Mon bras seul sans latin saura le renverser.
Que m'importe qu'Arnauld me condamne ou m'approuve ?
J'abats ce qui me nuit partout où je le trouve,
C'est là mon sentiment. A quoi bon tant d'appréts ?
Du reste, déjeunons, messieurs, et buvons frais.

(Chant. IV, v. 191-204.)

Mais frère Jean est un autre gaillard qu'Everard.
Nous allons le voir à l'œuvre.

Ce disant mist bas son grand habit, et se saisit du baston de la croix, qui estoit de cœur de cormier, long comme une

lance, rond à plein poing, et quelque peu semé de fleurs de lys toutes presque effacées. Ainsi sortit en beau sayon, mist son froc en escharpe, et de son baston de la croix donna brusquement sur les ennemis qui, sans ordre, ny enseigne, ny trompette, ny tabourin, parmy le clos vendangeoient. Car les porteguidons et portenseignes avoient mis leurs guidons et enseignés à l'orée des murs, les tabourineurs avoient défoncé leurs tabourins d'un cousté, pour les emplir de raisins, les trompettes estoient chargés de moussines [bouquets de sarment avec leur raisin]: chacun estoit desrayé [dévoyé]. Il choqua doncques si roûlement sus eux sans dire gare, qu'il les renversoit comme porcs, frappant à tors et à travers à la vieille escrime. Ez uns escarbouilloit la cervelle, ez autres rompoit bras et jambes, ez autres deslochoit les spondiles du cou, ez autres demolloit les reins, avalloit le nez, poschoit les yeulx, fendoit les mandibules, enfonçoit les dents en la gueule, descroilloit les omoplates, sphaceloit les grèves, desgondoit les schies, debezilloit les faucilles. Si quelqu'un se vouloit cacher entre les ceps plus espès, à iceluy froissoit toute l'arestre du dos, et l'esrenoit comme un chien.

Si aulcun saulver se vouloit en fuyant, a iceluy faisoit voler la teste en pièces par la commissure lambdaïdoïde. Si quelqu'un gravoit [grimpaît] en un arbre, pensant y estre en seurté, iceluy empaloit de son baston.

Si quelqu'un de sa vieille congnoissance luy crioit: Ha frere Jean, mou ami, frere Jean, je me rendz. Il t'est, disoit-il bien force, mais ensemble tu rendras l'âme à tous les diables...

Les uns mourøyent sans parler, les autres parloyent sans mourir; les uns se mouroyent en parlant, les autres parloyent en mourant. Les autres crioient à haulte voix: confession, *confiteor*, *miserere*, *in manus!* Tant feut grand le cry des navrez que le prier de l'abbaye avec tous ses moynes sortirørent. Lesquelz, quand apperceurent ces paoures gens ainsi ruez parmy la vigne et blessez à mort, en confesserent quelques uns. Mais ce pendant que les prestres s'amusoyent à confesser, les petits moynetons coururent au lieu où estoit frere Jean et luy demanderent en quoy il vouloit qu'ilz lui aidassent.

A quoy respondit qu'ils egorgetassent ceux qui estoient par terre... Puis à tout [avec] son baston de croix gaigna la bresche qu'avaient fait les ennemis... Mais quand ceux qui s'estoient

confessés vouleurent sortir par icelle bresche, le moine les assommoit de coups, disant : Ceux-ci sont confès et repentans = ils s'en vont en paradis aussi droit comme une faucille ou comme le chemin [serpentant] de Faye.

Ainsi, par sa prouesse, furent déconfis tous ceux de l'armée qui étaient entrés dedans le clos, jusques au nombre de treize mille six cent vingt et deux, sans les femmes et les petits enfans, cela s'entend tousjours. Jamais Maugis hermite ne se porta si vaillamment à tout son bourdon contre les Sarrasins, — desquelz est écrit es gestes des quatre fils Aymon, — comme fit le moine à l'encontre des ennemis avec le baston de la croix.

Comme les poèmes des XII^e et XIII^e siècles n'ont qu'un petit nombre de lecteurs, on demandera peut-être ce que c'est que ce Maugis l'ermite. Maugis était un cousin des Quatre fils Aymon, et de plus un magicien. Il ne faut pas confondre le magicien avec le sorcier : le magicien sait des secrets merveilleux qui lui font accomplir des prodiges, mais il n'emploie que les forces de la nature : c'est un savant, rien de plus ; tandis que le sorcier n'opère qu'avec la complicité du diable, auquel il a vendu son âme et qui viendra la lui réclamer un beau jour. Maugis, par la force de sa magie, savait se rendre invisible ou prendre différentes formes ; il en profita un jour pour enlever la couronne et le trésor de Charlemagne au nez et barbe de l'empereur, qui ne put l'en empêcher. Devenu vieux, il se fit ermite, comme le patron des sorciers ; mais un jour que les Sarrasins avaient pénétré sur la terre de France, il reprit les armes et extermina à lui seul toute une armée de mécréants. Ces exploits et beaucoup d'autres sont consignés dans le poème de *Renaud de Montauban* et dans un volume de la Bi-

bibliothèque bleue, sur la première page duquel les quatre chevaliers sont représentés montés sur quatre chevaux semblables qui lèvent tous à la fois la même jambe.

V.

Pendant que Picrochole ravageait ainsi son pays, que faisait Grandgousier ? Le brave roi jouait dans sa capitale le rôle du roi d'Yvetot.

Le soir, après souper, il se chauffe à un beau, clair et grand feu, et tout en faisant griller des châtaignes, il écrit sur l'âtre avec un bâton brûlé d'un bout, dont on écharbotte [tisonne] le feu, faisant à sa femme et à sa famille des contes du temps jadis.

Le géant était devenu un bon vieux propriétaire campagnard d'Anjou ou de Normandie. Mais c'est un homme de cœur et de jugement sous ses allures bonasses ; il l'a bien montré lorsqu'il a arraché son fils des mains des pédants, il va le montrer encore ; il va montrer surtout, par son horreur pour la guerre, comme il aime sincèrement ses sujets.

Un des bergiers qui gardaient les vignes, nommé Pilot, natif de Gravot — Rabelais sait toujours le nom et le lieu de naissance de ses personnages les moins importants — Pilot donc se transporta vers Gargantua en icelle heure et raconta entièrement les excès et pillages que faisait Picrochole, roi de Lerné, en ses terres et domaines, et comment il avait pillé, gasté [ravagé], sac-cagé tout le pays, excepté le clos de Seuillé, que frère Jean des Entommeures avait sauvé à son honneur.

Grandgousier est bouleversé.

Holos holos, qu'est cecy, bonnes gens ? Songé-je, ou si vray est ce qu'on me dit ? Picrochole, mon amy ancien, de tout temps, de toute race et alliance, me vient assaillir ? Qui

le ment ? qui le poinct ? qui le conduict ? qui l'a ainsi con-
seillé ? Ho. ha, ho, ho, ho, mon Dieu, mon Sauveur, aide-
moy, inspire-moy, conseille-moy à ce qu'est de faire. Je pro-
teste, je jure devant toy, ainsi me sois-tu favorable, si jamais
à luy desplaisir, ne à ses gens dommage, ne en ses terres je
fis pillerie : mais, bien au contraire, je l'ay secouru de gens,
d'argent, de faveur et de conseil, en tous cas qu'ay peu con-
gnoistre son avantage. Qu'il m'ait donc en ce point oultragé,
ce ne peut estre que par l'esprit malin. Bon Dieu, tu congnois
mon courage, car à toy rien ne peut estre celé. Si par cas il
estoit devenu furieux, et que, pour luy rehabiliter son cer-
veau, tu me l'eusses icy envoyé, donne-moy et pouvoir et sa-
voir le rendre au joug de ton saint vouloir par bonne disci-
pline.

Ho, ho, ho. Mes bonnes gens, mes amis, et mes féaux ser-
viteurs, faudra-il que je vous empesche [donne l'embarras]
à m'y aider ? Las ! ma vieillesse ne requéroit dorénavant que
repos, et toute ma vie n'ay rien tant procuré [recherché] que
paix. Mais il fault, je le voy bien, que maintenant de harnois je
charge mes pauvres espauls lassés et foibles, et en ma main
tremblante je prenne la lance et la masse pour secourir et
garantir mes pauvres subjects. La raison le veult ainsi : car
de leur labeur je suis entretenu, et de leur sueur je suis
nourry, moy, mes enfans et ma famille. Ce non obstant, je
n'entreprendray guerre que je n'aye essayé tous les ars [arts]
et moyens de paix ; là je me resouls [c'est à cela que je m'arrête]

Quel bon petit roi c'était là,

ce Grandgousier ! Il n'invoque pas le droit divin des
rois, il ne se préoccupe pas de l'offense faite à sa cou-
ronne, il ne saisit pas cette occasion d'acquérir de
la gloire ni d'agrandir ses états aux dépens de Picro-
chole ; ce qui le préoccupe, c'est le sort de ses sujets
qui travaillent pour le nourrir et l'entretenir, et aux-
quels il doit par conséquent protection complète,
sans quoi il n'aurait pas le droit d'être leur roi.
Toute la doctrine du *Contrat social* est déjà là, à l'é-
tat latent.

VI.

On convient d'envoyer à Picrochole un messenger prudent pour s'informer des causes de la guerre; puis d'écrire à Gargantua pour le rappeler.

Le vieux Grandgousier prend la plume; ce n'est plus ici l'intelligence enfantine du géant qui parle, c'est un père, c'est un roi sage et prudent qui a l'horreur de l'iniquité, et l'amour profond de ses sujets. Nous empruntons à Gérusez¹ l'analyse de sa lettre :

Je regrette vivement, dit-il à son fils, d'être obligé de t'arracher à tes études et à ton philosophique repos; mais j'ai besoin de toi; j'avais espéré couler doucement en paix mes dernières années, me confiant à nos anciens amis et confédérés. Ma fatale destinée a voulu que je sois trahi par ceux sur lesquels je me reposais, viens donc au secours des personnes et des biens qui t'appartiennent par droit naturel. Car, de même que les armes sont débilés quand la sagesse ne les guide pas, de même l'état est vain et la sagesse inutile si l'on n'en fait pas application, si l'on ne sait pas s'en servir au besoin.

Mon but, continue-t-il, est non de provoquer, mais d'apaiser, non d'assaillir, mais de me défendre, non de faire des conquêtes, mais de garder mes fidèles sujets et terres méditaines.

Picrochole est entré hostilement dans mes domaines sans cause ni occasion. J'ai fait ce que j'ai pu pour modérer sa colère tyrannique et lui ai offert tout ce que je pensais propre à le satisfaire. Je lui ai envoyé plusieurs fois demander en quoi, par qui, comment il avoit été outragé; il ne m'a répondu qu'en me défiant et en me disant qu'il étoit à sa convenance de s'établir en mes terres. J'ai reconnu alors que le Dieu éternel l'a abandonné à son franc arbitre et propre sens, — qui ne peut qu'être mauvais si la grâce divine ne lui vient continual-

¹ *Manuscrit d'histoire littéraire*, I.

lement en aide, — et qu'il me l'a envoyé à fâcheuses enseignes, et m'a chargé de le contenir en son devoir et de le lui faire connaître.

Ainsi donc, mon fils bien aimé, le plus tôt que tu pourras, après avoir vu ces lettres, reviens en diligence secourir — non pas tant moi (bien que la piété filiale t'en fasse un devoir) que tes sujets et amis que par raison tu peux sauver et garder. La guerre sera faite avec la moindre effusion de sang possible. Nous tâcherons, par cauteles et ruses de guerre, de repousser notre ennemi en sauvant les hommes et en les renvoyant joyeux à leurs domiciles.

Très cher fils, la paix du Christ, notre rédempteur, soit avec toi, etc.

Tous les critiques et commentateurs se sont accordés à louer cette lettre. Dufresny, après l'avoir rapportée dans son *Parallèle d'Homère et de Rabelais*, demande si «en l'écoutant on ne croirait pas entendre le sage Nestor dans le sublime Homère?» Eusèbe Salverte y signale «de grands traits de noblesse, de force et de raison». Ce qui y respire surtout, c'est l'amour paternel du roi pour ses sujets. Il y a dans l'histoire de France un roi qui eût pu penser et parler ainsi, c'est le plus vénéré de tous, St Louis. Cette lettre, dit M. Rathery, est digne d'être mise à côté des Exhortations que le saint roi mourant adressait à son fils.

Deux remarques encore. Les quelques lignes où il est question de la grâce font allusion aux disputes qui avaient lieu alors *de libero et de servo arbitrio* entre les catholiques et les protestants. La grâce divine sans laquelle on ne peut faire que du mal, le mot de Christ employé sans article, rappellent les idées et la phraséologie de Calvin, avec lequel Rabelais rompra bientôt violemment. — Enfin le

langage et le style de cette lettre aussi bien que celui de la harangue qui va suivre, sont imprégnés de latin et semblent un écho des phrases et même des expressions de Cicéron. Rabelais, quoique parfaitement à son aise dans les deux styles, est plus original et plus foncièrement français dans le plaisant que dans le sérieux.

VII

Après avoir expédié cette lettre à Gargantua par «le Basque son laquais», Grandgousier envoya à Picrochole, Ulrich Gallet, maître des requêtes. En route, Gallet demanda à un meunier où en étaient les affaires du roi ennemi. Le meunier répondit que les gens du roi lui avaient tout pris, qu'ils ne lui avaient laissé ni coq ni poule, qu'ils s'étaient enfermés à La Roche Clermaud, château fort qui se trouve à une bonne lieue de Chinon, et il lui conseilla de ne pas aller plus loin le soir même.

Le lendemain, Gallet se transporta avec un trompette à la porte du château et demanda à parler au roi. Celui-ci refusa de le laisser entrer ; mais il vint se mettre sur le rempart en face de Gallet et lui demanda ce qu'il voulait.

La harangue de Gallet est très éloquente et digne de Cicéron ; nous l'abrègerons cependant, nos lecteurs connaissant déjà les faits qui y sont allégués.

Gallet fait ressortir d'abord la douleur qu'éprouve un cœur sincère et honnête en voyant ceux qu'il croyait et devait croire ses amis, se tourner brusquement contre lui, sans même lui en indiquer le motif.

Si jamais il y eut une alliance qui semblait certaine

et inviolable, c'est celle qui existait entre les deux royaumes. Cette amitié et alliance a été si longue et si étroite que non seulement les peuples des deux nations, mais les Barbares, tels que Poitevins, Bretons, Manceaux, ceux qui habitent les Canaries et la cité d'Isabella [fondée par Colomb en Amérique] pensaient qu'il eût été plus facile de démolir le firmament et d'élever les abîmes au-dessus des mers que de rompre cette alliance, dont la pensée les a souvent arrêtés dans leurs entreprises.

Et cependant cette alliance où tous les peuples désiraient être admis, cette alliance qui préservait non seulement vos sujets de toute attaque hostile, mais tous vos confédérés, voisins ou éloignés, vous venez de la rompre brusquement, foulant aux pieds le droit et la raison, et tout cela, sans provocation, insulte ni dommage de notre part. La foi, la loi, la raison, l'humanité, la crainte de Dieu, rien ne t'a retenu ; mais Dieu, qui est souverain et juste rétributeur de nos entreprises, ne le souffrira pas. Si tu penses autrement, tu te trompes, toutes choses viendront à son jugement. Toutes choses ont leur fin et période. Quand elles sont parvenues au point le plus élevé, elle sont ruinées par la base. C'est le sort de tous ceux qui dans leurs fortunes et prospérités n'écoutent pas la voix de la raison et de la modération...

Si nous avons nui à tes sujets ou à tes domaines, si nous avons favorisé tes ennemis, si nous avons refusé de t'aider, ou si même tu t'étais imaginé que quelque chose de semblable s'était passé, pourquoi ne pas te plaindre à nous et nous faire des représentations ? Nous t'aurions donné pleine et entière satisfaction. Tu as mieux aimé nous attaquer à l'improviste et sans déclaration de guerre. Mais as-tu espéré que tu ne trouverais pas de résistance ? Crois-tu mon maître assez destitué de gens, d'argent, de conseil et d'art militaire, qu'il ne puisse résister à tes iniques attaques ?

Voici nos propositions : Pars d'ici à l'instant, tu as pour te retirer en tes terres la journée de demain ; tu payeras mille besans d'or pour le dommage que tu as fait, la moitié demain, l'autre moitié dans six mois, aux ides de mai ; et tu nous laisseras en otage cinq des seigneurs qui t'entourent.

VIII.

Picrochole n'entreprit pas de lutter par l'éloquence avec « le bonhomme Gallet » ; il lui fit la réponse de Léonidas aux envoyés de Xercès : « Venez les prendre, venez les prendre (les otages). Ils vous attendent, ils vous broieront de la fouace. »

Disons en passant que les commentateurs se sont avertus à trouver dans ces mots une finesse qui n'y est pas. La fouace se fabrique avec de la pâte broyée. « Ils vous broieront de la fouace » signifie tout simplement : Ils vous en feront, des fouaces !

Le « bonhomme Gallet » de retour chez Grandgousier trouve le roi à genoux, tête nue et priant Dieu pour adoucir la colère de Picrochole et de lui faire comprendre la raison sans qu'on fût obligé de recourir à l'emploi de la force. — Quelles nouvelles m'apportez-vous ? lui demanda-t-il. — Il n'y a rien à faire. Cet homme est tout à fait hors de sens et délaissé de Dieu. — Mais pourquoi nous fait-il la guerre ? — Il m'a jeté quelques mots de fouaces. Grandgousier prit des informations ; on lui raconta tout ce qui s'était passé. Bien que les torts fussent réciproques et que son conseil déclarât qu'il avait le droit pour lui, il voulut tenter un dernier effort pour éloigner de ses sujets le fléau de la guerre. On avait pris quatre ou cinq douzaines de fouaces, il en envoya cinq charretées à Picrochole. Il y joignit sept cent mille et trois philippes [monnaies de Philippe-le-Bon, de Bourgogne] pour Marquet, comme dédommagement des coups qu'il avait reçus ; de plus il lui donna pour lui et

les siens la propriété de la métairie de la Pomardière et chargea Gallet d'escorter l'envoi.

Gallet, en chemin, fit cueillir à ses gens et attacher sur les charrettes des cannes et roseaux ; lui-même en prit un à sa main « par ce donnant à connaître qu'ils ne demandaient que la paix et qu'ils venaient pour l'acheter. »

Une scène analogue, inspirée par les mêmes idées, se trouve dans *Télémaque* (Livre IX ou XI). Idoménée s'apprête à faire la guerre à divers peuples de la grande Grèce qu'il a irrités par ses façons hautesaines... Mentor s'interpose, il lui fait expliquer la cause de la guerre, qui est presque aussi futile que celle des fouaciers de Lorné, et il lui persuade de renoncer à cette guerre et de faire lui-même les premières démarches en faveur de la paix. Idoménée y consent avec peine, mais Mentor s'élança dans la campagne, un rameau d'olivier à la main, et adresse aux troupes irritées et impatientes d'en venir aux mains un discours éloquent :

Idoménée est prêt à périr ou à vaincre ; mais il aime mieux la paix que la victoire la plus éclatante. Il auroit honte de craindre d'être vaincu, mais il craint d'être injuste, et il n'a point de honte de vouloir réparer ses fautes. Les armes à la main, il vous offre la paix : il ne veut point en imposer les conditions avec hauteur : car il ne fait aucun cas d'une paix forcée. Il veut une paix dont tous les partis soient contents, qui finisse toutes les jalousies, qui apaise tous les ressentiments, et qui guérisse toutes les défiances. En un mot, Idoménée est dans les sentiments où je suis sûr que vous voudriez qu'il fût. Il n'est question que de vous en persuader. La persuasion ne sera pas difficile, si vous voulez m'écouter avec un esprit dégagé et tranquille.

Mentor expose ensuite les conditions de la paix. Il ajoute comme Gallet :

Si vous refusez le paix et la justice qui viennent à vous, la paix et la justice seront vengées. Je prends tous les Dieux du ciel et des enfers à témoin des justes propositions que je viens de vous faire.

En achevant ces mots, Mentor leva son bras pour montrer à tant de peuples le rameau d'olivier qui étoit dans sa main le signe pacifique.

Mentor étoit, au milieu de ces peuples furieux, comme Bacchus lorsqu'il étoit environné de tigres qui, oubliant leur cruauté, venoient, par la puissance de sa douce voix, lécher ses pieds et se soumettre par leurs caresses. D'abord il se fit un profond silence dans toute l'armée. Les chefs se regardoient les uns les autres, ne pouvant résister à cet homme, ni comprendre qui il étoit. Toutes les troupes, immobiles, avoient les yeux attachés sur lui. On n'osoit parler, de peur qu'il n'eût encore quelque chose à dire, et qu'on ne l'empêchât d'être entendu. Quoiqu'on ne trouvât rien à ajouter aux choses qu'il avoit dites, on auroit souhaité qu'il eût parlé plus long-temps.

Si Gallet eût pu s'adresser aux troupes, si les troupes de Picrochole eussent pu entendre sa voix, peut-être eussent-elles crié comme les troupes alliées, dans *Télémaque* :

O sage vieillard, vous nous désarmez ! La paix ! la paix !

Mais les troupes de Picrochole n'étaient pas comme celles des Grecs admises à la délibération. Composées pour la plupart d'aventuriers avides de pillage, elles étaient peu sensibles à la raison ou à l'éloquence. Quant au chef lui-même, il l'était encore beaucoup moins. Enivré de sa facile victoire sur des gens qui ne se défendaient pas, il n'accorda pas même audience aux envoyés de Grandgousier.

Rabelais et Fénelon professent les mêmes idées à l'endroit des conquêtes, ils ont la même horreur de la guerre, et cherchent tous deux à réagir contre des rois conquérants infatués de leur gloire ; ils se ren-

contrent un moment en chemin, mais il se séparent bientôt. Fénelon veut agir par l'insinuation et la persuasion, Rabelais procède par la raillerie et le comique.

IX

Picrochole. non seulement refuse de recevoir les envoyés, il ne veut pas même aller leur parler, et leur dit de s'entendre avec le capitaine Touquedillon. qui affûtait en ce moment une pièce d'artillerie sur les murailles.

Gallet voulut aller jusqu'au bout. Il montra les provisions qu'il apportait et le contrat qui donnait à Marquet la métairie de la Pomardièrre. « Pour Dieu, dit-il, vivons dorénavant en paix. Quittez cette place sur laquelle vous n'avez aucun droit, retirez-vous chez vous, et soyons amis comme devant ».

Touquedillon transmet le message à Picrochole, mais en lui présentant les choses à sa manière :

Ces rustres ont belle peur, lui dit-il. Grandgousier tremble dans ses chausses. Ce n'est pas son affaire d'aller en guerre, mais oui bien de vider des flacons. Pensait-il avoir affaire à une dupe, de vous repaître de ses fouaces ? Voilà ce que c'est que d'avoir été trop bon envers eux ! Oignez villain, il vous poindra [piquera] ; poignez villain, il vous oindra.

Picrochole, dont la tête n'est pas forte, ne manque pas d'abonder dans le même sens ; « Ça, ça, ça, dit-il, ils en auront. »

Touquedillon lui remontre alors qu'ils sont assez mal avitaillés. « Si nous sommes assiégés, je suis d'avis que nous nous fassions tous arracher les dents, excepté trois. Ce sera bien assez pour consommer ce que nous avons de munitions de gueule. » — Picro-

Chole s'impatiente de cette observation. **Somme-nous pour manger ou pour batailler ?** lui dit-il. — **Pour** batailler, sans doute, dit Touquedillon, mais de la panse vient la danse, et où faim règne force exule [s'en va]. — Pourquoi tant jaser ? dit Picrochole, qui se décide tout à coup. Saisissez ce qu'ils ont amené.

L'ordre fut exécuté. On prit l'argent, les fouaces, les bœufs et les charrettes, et on renvoya les messagers de Grandgousier, sans leur dire autre chose que de se tenir à distance pour des raisons qu'on leur apprendrait plus tard.

Ce n'est plus ici de la farce, voilà de charmantes scènes de comédie. Les personnages sont supérieurement dessinés, par leurs propres paroles, et en peu de mots, à la façon des maîtres. La comédie continue. Rabelais, nous fait assister à un conseil qui fut tenu en présence de Picrochole par trois chefs militaires, un duc, un comte et un capitaine.

X.

Sire, lui dirent-ils, nous vous rendrons aujourd'hui le plus heureux, le plus chevalceureux prince qui fut onques depuis la mort d'Alexandre de Macédoine. — Couvrez-vous, couvrez-vous, dit Picrochole.

A cette époque et beaucoup plus tard. on restait la tête couverte dans les appartements.

Grand merci, dirent-ils. Sire, nous sommés à notre devoir. Voici le moyen. Vous laissez ici quelque capitaine en garnison avec une petite bande de gens, pour garder la place, qui, du reste, nous semble assez forte, tant par nature que pour les remparts faits à votre invention.

On voit que les courtisans de Napoléon III, qui lui faisaient honneur d'une foule d'inventions aux-

quelles il était complètement étranger, avaient des prédécesseurs dans les conseillers de Picrochole.

Vous partagerez votre armée en deux, continue le conseiller. Une partie se jettera sur Grandgousier et ses gens. Il sera battu au premier abord. Vous trouverez chez lui de l'argent à tas, car le vilain a de l'argent comptant. Nous l'appelons vilain parce qu'un noble prince n'a jamais un sou. Thésauriser est fait de vilain.

Tous les commentateurs voient ici une allusion à François I^{er}, dont les prodigalités et le désordre financier sont passés en proverbe. Les courtisans taxaient au contraire Louis XII d'avarice, parce qu'il était ménager des deniers de l'état.

L'autre armée, continuent les conseillers, tirera du côté de l'Aunis, de la Saintonge, de l'Angoumois et de la Gascogne, sans oublier le Périgord, le Médoc et les Landes, et prendra sans résistance les villes, châteaux et forteresses. Vous prendrez tous les navires qui sont à Bayonne, à St-Jean de Luz et à Fontarabie : vous côtoyerez la Galice et l'Espagne et pillerez tous les lieux maritimes jusqu'à Lisbonne. où vous trouverez renfort de tout ce qui est nécessaire à un conquérant. Par la corbleu, l'Espagne se rendra, il n'y a là que des malotrus. Vous passerez par le détroit de Gibraltar et là vous érigerez deux colonnes plus magnifiques que celles d'Hercule, à perpétuelle mémoire de votre nom. Ce détroit prendra le nom de «mer Picrocholine». La mer Picrocholine passée, voici Barberousse qui se rend votre esclave.

Picrochole qui voit déjà tous ses rêves réalisés, exprime une idée bienveillante pour le disciple de Mahomet.

Je le prendrai à mercy, dit-il. — Sans doute, dirent les conseillers pourvu qu'il se fasse baptiser. —

Vous prendrez par force les royaumes de Tunis, d'Hippone, d'Alger, de Bone, de Cyrène et hardiment toute la

Barbarie. En passant, vous retenez en votre main Majorque, Minorque, la Sardaigne, la Corse et les autres îles de la mer Ligurienne et Baléare. En suivant la côte à votre gauche, vous prendrez la Gaule narbonnaise, la Provence, le pays des Allobroges [Nice], puis Gênes, Florence, Lucques, et vous direz bonjour à Rome. Le pauvre monsieur du pape meurt déjà de peur.

Voilà le verbe au présent ; nos personnages sont à Rome.

Par ma foi, dit Picrochole, je ne baiserais pas sa pantoufle.

— L'Italie j'rise, voilà Naples, la Calabre, la Pouille et la Sicile à sac, et Malte avec. Je voudrais bien que les plaisants chevaliers Rhodiens vous résistassent !

On sait qu'après s'être appelés « chevaliers de St-Jean de Jérusalem, chevaliers hospitaliers », les chevaliers rhodiens avaient été forcés de se retirer à Malte ; ils y restèrent jusqu'à l'expédition du général Bonaparte en Egypte ; à cette époque il se réfugièrent en Russie, à St-Petersbourg, où leur église existe encore.

— J'irais volontiers à Lorette en pèlerinage, dit Picrochole. — Non ! non, dirent les conseillers, ce sera au retour.

Picrochole approuve et les conseillers continuent :

— De là nous prendrons Candie, Chypre et Rhodes, et les îles Cyclades ; puis nous tomberons sur la Morée. Nous la tenons, Saint Treignan ! Dieu garde Jérusalem ! car le soudan est hors d'état de résister à votre puissance. — Je ferai donc rebâtir le temple de Salomon ? dit Picrochole. — Non pas encore : attendez un peu. Ne soyez pas si prompt dans vos entreprises.

Cette observation des projetistes ne vient-elle pas bien à propos ?

— Savez-vous ce que disait Octavian Auguste, reprit un des conseillers : *Festina lente*, hâte-toi lentement. Il vous faut d'abord avoir l'Asie mineure, la Carie, la Lycie, la Pamphylie, la Cilicie, la Lydie, la Phrygie, la Mysie, la Bithynie, et autres lieux et provinces jusqu'à l'Euphrate. — Verrons-nous Babylone et le mont Sinai? — Il n'est pas besoin à cette heure, dirent-ils. N'est-ce pas assez tracassé d'avoir traversé la mer Hyrcanienne [Caspienne] chevauché les deux Arménies et les trois Arabies? — Par ma foi, dit-il, nous sommes fous! — Pourquoi, dirent-ils. — Que boirons-nous dans ces déserts? Car Julien Auguste et toute son armée y moururent de soif, à ce que l'on dit. — Nous avons déjà donné ordre à tout, dirent-ils. Dans la mer de Syrie, vous avez neuf mille quatorze grands navires, chargés des meilleurs vins du monde; ils aborderont à Jaffa. Là nous avons trouvé . . .

Remarquez ces verbes au passé

deux cents vingt mille chameaux et soize cents éléphants
que vous avez pris à la chasse aux environs de Sigéilmes,

Quelle est cette ville? on l'ignore.

lorsque vous entrâtes en Lybie; vous avcz aussi pris toute la caravane de la Mecque. Ne vous ont-ils pas fourni du vin à suffisance? — Oui, dit Picrochole, mais nous ne bûmes pas frais.

Ce passé défini nous recule encore plus loin dans le passé.

— Par la vertu non pas d'un petit poisson! dirent-ils, un preux, un conquérant, un prétendant à l'empire de l'univers ne peut pas avoir toujours ses aïses. Dieu soit loué que vous soyez arrivés sains et saufs, vous et vos gens, jusqu'au fleuve du Tigre!

Picrochole sourit, mais il poursuit, l'œil allumé par tant de merveilles qui se déroulent sous ses yeux.

Mais, dit-il, que font pendant ce temps la partie de

nos soldats qui ont desconfit ce vilain buveur de Grandgousier? — Ils ne chomment¹ pas, dirent-ils, nous les rencontrerons tantôt. Ils vous ont pris la Bretagne, la Normandie, les Flandres, le Haynaut, le Brabant, l'Artois, la Hollande, la Zélande; ils ont passé le Rhin sur le ventre des Suisses et lansquenets, pendant qu'une partie d'entre eux sont allés dompter le Luxembourg, la Lorraine, la Champagne, la Savoie jusques à Lyon, où ils ont trouvé vos garnisons revenant des conquêtes navales de la mer Méditerranée.

Ces conquêtes ne se disposent pas dans un ordre parfait sur la carte, mais il ne faut pas y regarder de trop près.

Vos armées, continuent les conseillers, se sont rassemblées en Bohême après avoir mis à sac la Souabe, le Wurtemberg, la Bavière, l'Autriche, la Moravie et la Silésie. D'autres troupes se sont fièrement lancées sur Lübeck, la Norvège, la Suède, Rugen [ou Riga?], la Dacie [ou plutôt la Danie ou Danemark], la Gothie, le Groenland, les Estrelins [ou Esthoniens?] jusqu'à la mer Glaciale. Cette expédition terminée, ils conquièrent les îles Orcades, subjuguèrent l'Ecosse, l'Angleterre et l'Irlande. De là navigant par la mer sabuleuse [semée de bancs de sable] et par l'océan Sarmatique [ou Baltique], ils ont vaincu et dompté la Prusse, la Pologne, la Lithuanie, la Russie, la Valachie, la Transylvanie, la Hongrie, la Bulgarie, la Turquie, les voilà à Constantinople. — Allons les rejoindre au plus tôt, dit Picrochole, car je veux être aussi empereur de Trébizonde. Ne tuerons-nous pas tous ces chiens de Turcs et de Mahométans? — Cela va sans dire. Et vous donnerez leurs biens et terres à ceux qui vous auront honorablement servi. — La raison le veut, dit-il; c'est justice. Je vous donne la Caramanie, la Syrie et toute la Palestine. — Ah, Sire, c'est bien aimable à vous, dirent-ils, grand merci! Dieu vous fasse toujours prospérer!

¹ *Chommer*, n'avoir rien à faire quand on voudrait travailler; ne pas confondre avec *chômer*, fêter.

Un vieux gentilhomme nommé Echéphron [ou l'homme de sens] écoutait tous ces beaux projets. C'était un militaire éprouvé par divers hasards, un vrai routier de guerre :

J'ai grand peur, leur dit-il, que toute cette entreprise ne soit semblable à la farce du pot au lait d'où un cordonnier espérait tirer toute une fortune et qui, en se renversant, le laissa sans dîner ¹. Que prétendez-vous par ces belles conquêtes ? quelle sera la fin de tant de travaux et traverses ? — Ce sera, dit Piccchole, que nous retournerons, reposerons à nos aises. — Et si par hasard, vous n'en revenez jamais ? Le voyage est long et périlleux. Ne serait-ce pas mieux de nous reposer dès maintenant ? — Oh, dit le comte Spadassin, par Dieu, voici un bon rêveur ! allons nous cacher au coin de la cheminée, et là passons notre temps avec les dames à enfiler des perles ou à filer comme Sardanapalus ! Qui ne s'aventure n'a ni cheval ni mule, a dit Salomon. — Qui trop s'aventure, perd cheval et mule, répondit Malcon.

XI.

Les commentateurs ont cherché ce proverbe dans Salomon et ne l'ont pas trouvé ; quant à Malcon, c'est pour eux un personnage inconnu. L'un y voit un nom en l'air, forgé par Rabelais ; un autre y veut trouver le roi Malcolm d'Ecosse, qui figure dans *Macbeth*, ou St-Malc. dont La Fontaine a chanté les vertus en vers médiocres. Salomon et Malcon, Marcou, Marcoul — le nom varie avec les manuscrits — sont les interlocuteurs d'un dialogue en proverbes, très célèbre au moyen âge. Ce dialogue apporte

¹ Cette fable du Pot au lait renversé est antérieure à celle que La Fontaine a rendue célèbre. Celle-ci est prise de la XII^e nouvelle des *Récréations et joyeux Devis*, de Bonaventure Despériers.

de l'Orient, fut mis en latin sous le nom de *Contradictio Salomonis*, et traduit en français au XII^e siècle. Le Grand d'Aussy a cité une des versions, attribuée à un comte de Bretagne. Méon en a publié une autre dans son *Nouveau Recueil de fabliaux*¹, mais il en avait été fait plusieurs éditions au XVI^e siècle. Salomon prononce un proverbe sérieux, Marcol lui répond par un autre proverbe généralement plaisant en opposition avec le premier. Le comique résulte de l'opposition des idées du roi beau, riche et puissant et de celles du vilain, grossier, laid et narquois.

Qui sages hom sera
Jà trop ne parlera,
Ce dit Salomon.

Qui jà mot ne dira
Grand noise ne fera,
Marcol li répont.

Il y a de ces réponses qui sont piquantes. Nous traduisons :

Fou, qui porte avec lui tout ce qu'il a, dit Salomon. — Qui ne porte rien, est sûr de ne rien perdre, répond Marcol.

En hiver portez une pelisse, n'en mettez point en été, dit Salomon. — Si vous avez un mauvais voisin, hiver comme été, portez un bâton, répond Marcol.

Je n'aime ni le chien qui aboie, ni la femme qui pleure, dit Salomon. — Je n'aime ni les mauvais parents, ni l'eau dans mon vin, répond Marcol.

XII.

Picrochole, nous l'avons déjà vu, n'était pas fort ami de la discussion et n'y brillait pas. — Baste,

¹ 1823 in 8°. — Voir aussi *Le Livre des Proverbes*, par Leroux de Lincy, 2 vol. 1859, 2^e édition.

dit-il, sans relever le dit de Malcon — passons outre. Je ne crains que ces diables de légions de Grandgousier. Pendant que nous sommes en Mésopotamie, s'ils nous prenaient en queue, quel remède ? — Un très bon, dit le capitaine. Une belle petite commission que vous enverrez aux Moscovites, vous mettra en camp en un moment quatre cent cinquante mille combattants d'élite. Si vous me faisiez votre lieutenant, je tuerais un peigne pour un mercier, je veux dire un mercier pour un peigne ; je mords, je rue, je frappe, j'attrape, je tue, je renie. — Sus, sus ! dit Picrochole, qu'on prépare tout en hâte et qui m'aime me suive !

Cette belle scène de comédie a été dignement appréciée par tous ceux qui ont parlé de Rabelais.

Dans sa fable de la *Laitière et le Pot au lait*, La Fontaine rappelle Picrochole, qu'il rapproche de Pyrrhus.

Quel esprit ne bat la campagne ?

Qui ne fait châteaux en Espagne ?

Picrochole, Pyrrhus, la Laitière, enfin tous,

Autant les sages que les fous.

Ste-Beuve fait remarquer que La Fontaine a imité de Rabelais l'emploi du passé défini pour parler d'un rêve qu'on voit déjà accompli : Nous ne busmes point frais, dit Picrochole. La Laitière dira de même en parlant de son cochon :

Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable.

La Fontaine, continue Ste-Beuve, a emprunté à Rabelais plus d'un sujet de fable et plus d'une expression pittoresque. Rodilardus, Raminagrobis, Grippeminaud sont des personnages de Rabelais.

Voici le passage de Plutarque auquel La Fon-

tain fait allusion Nous citons la traduction d'Amiot (*Vie de Pyrrhus*, VII, éd. de 1642).

Cinéas voyant que Pyrrhus estoit fort affectionné à cette guerre d'Italie, le trouvant un jour de loisir le mit en tel propos : L'on dit, Sire, que les Romains sont fort bons hommes de guerre, et qu'ils commandent à plusieurs vaillantes et belliqueuses nations. Si doncques les dieux nous font la grâce d'en venir au dessus, à quoi nous servira cette victoire ? — Pyrrhus lui respondit : Tu me demandes une chose qui est de soi-mesme evidente : car quand nous aurons dompté les Romains, il n'y aura plus en tout le pays cité grecque ni barbare qui nous puissent résister, ains conquerrons incontinent sans difficulté tout le reste de l'Italie, la grandeur et bonté, richesse et puissance de laquelle personne ne doit mieux savoir ni connaître que toi-mesme. — Cinéas faisant un peu de pause, lui repliqua : Et quand nous aurons pris l'Italie, que ferons-nous puis après ? — Pyrrhus ne s'apercevant pas encore où il vouloit en venir, dit : La Sicile, comme tu sais, est tout joignant, qui nous tend les mains, par manière de dire, et est une ile riche, puissante et abondante de peuple, laquelle nous sera tres-facile à prendre, pource que toutes les villes y sont en dissention les unes contre les autres, n'ayans point de chef qui leur commande depuis qu'Agathocles est dé-cédé, et n'y a que des orateurs qui preschent le peuple, lesquels seront fort faciles à gagner. — Il y a grande apparence en ce que tu dis, respondit Cinéas : mais quand nous aurons gagné la Sicile, sera-ce la fin de notre guerre ? — Dieu nous fasse la grâce, respondit Pyrrhus, que nous puissions atteindre à ceste victoire, et venir à bout de ceste entreprise : pource que ce nous sera une entrée pour parvenir à bien plus grandes choses. Car qui se tiendroit de passer puis après en Afrique et à Carthage, qui seront consequemment de si belle prise, veu que Agathocles s'en estant secretement fui de Syracuse, et ayant traversé la mer avec bien peu de vaisseaux fut bien près de la prendre. Et quand nous aurons conquis et gagné tout cela, il est bien certain qu'il n'y aura plus pas un des ennemis qui nous faschent et qui nous harcellent maintenant, qui ose lever la teste contre nous. — Non certes, respondit Cinéas : car il est tout manifeste, qu'avec si grosse

puissance, nous pourrons facilement recouvrer le royaume de la Macédoine, et commander sans contradiction à toute la Grèce ; mais quand nous aurons tout en notre puissance, que ferons nous à la fin ? — Pyrrhus adonc se prenant à rire. Nous nous reposerons, dit-il, à nostre aise, mon ami, et ne ferons plus autre chose que faire festins tous les jours, et nous entretenir de plaisans devis les uns avec les autres, le plus joyusement et en la meilleure chere qui nous sera possible. Cinéas adonc l'ayant amené à ce point, lui dit : Et qui nous empesche, Sire, de nous reposer dès maintenant, et de faire bonne chere ensemble, puis que nous avons tout presentement sans plus nous travailler, ce que nous voulons aller chercher avec tant d'effusion de sang humain et tant de dangers ? Encore ne savons-nous si nous parviendrons jamais, après que nous aurons souffert, et fait souffrir à d'autres des maux et travaux infinis. Ces dernières paroles de Cinéas offenserent plustost Pyrrhus, qu'elles ne lui firent changer de volonté, car il entendoit bien quel heur et quelle felicité il abandonnoit, mais il ne pouvoit oster de son entendement l'esperance de ce qu'il desiroit.

XIII.

Le dessin de la scène est là tout entier, les détails, la conclusion sont les mêmes ; mais comme la comédie est autrement ample et amusante chez Rabelais ! Quelle vie il y a dans les personnages ! Nous verrons Rabelais imiter quelquefois, mais toujours avec le même procédé, grossissant, amplifiant, vivifiant.

Personne n'ignore que Boileau s'est à son tour emparé de ce passage, et l'a reproduit en vers bien frappés et rigides comme une barre de fer. Son faire, du reste, est l'opposé de celui de Rabelais : où l'un amplifie, l'autre abrège ; l'un drape ses personnages, l'autre ne laisse voir que leurs muscles :

Pourquoi ces éléphants, ces armes, ce bagage,
Et ces vaisseaux tout prêts à quitter le rivage ? etc.

(*Épître 1^{re}, au Roi*).

Boileau en écrivant ces vers songeait à Louis XIV, toujours disposé à « s'en aller en guerre. » Rabelais s'adressait à François I^{er} sept ans après la bataille de Pavie et lorsqu'on pouvait supposer que le roi n'était pas encore guéri de cette soif d'expéditions étrangères qui avaient été aussi stériles que glorieuses pour lui et ses prédécesseurs.

L'idée de mettre en scène un personnage qui fait de grands projets et qu'un vulgaire accident renverse vient si naturellement à l'esprit qu'elle se trouve dans toutes les langues.

La Fontaine a pris le sujet de sa jolie fable dans Bonaventure Despériers. La farce dont parle Rabelais prouve que cette raillerie des châteaux en Espagne remonte à une époque antérieure dans notre littérature. Elle fait aussi le fond de deux des plus jolies scènes de Lope de Rueda, le fondateur du théâtre espagnol, mort vers 1560. Dans une saynète intitulée *les Olives*, le mari et la femme se disputent et finissent par se battre] pour savoir à quel prix il faudra vendre des olives — que le mari se propose de planter le lendemain. L'autre scène est plus plaisante. Une bohémienne vient de voler une bourse. Survient un agent de police, qui, la surprenant en flagrant délit, va la mener en prison. — « Laissez-moi partir, nous partagerons. » L'agent finit par consentir ; mais on entend du bruit. — Enterrons la bourse, dit la bohémienne, nous reviendrons la chercher plus tard afin de partager. — Mais vous la déterrerez en mon absence ? — Restez auprès, et ne la perdez pas de vue. Seulement, ne me volez pas. — Pour qui me prenez-vous ? — La bourse est enterrée ; mais la bohémienne a peur d'être reconnue ; l'alguazil lui prête

son manteau pour fuir plus sûrement, il lui donne même un peu d'argent, dont elle a absolument besoin.

Quand il la voit partie et hors de danger, il se met à réfléchir. Elle est bien naïve, pense-t-il, si elle croit que je l'attendrai pour déterrer la bourse. La somme en vaut la peine. Je vais être riche pour la vie. Voyons, que dois-je faire de cet argent ? Et le voilà qui se met à entasser les projets. Comme sa famille est pauvre et voudrait partager avec lui, il commencera par l'éconduire ; puis il achètera un palais, il aura des serviteurs, et quand quelqu'un le saluera dans la rue, il y regardera à deux fois pour savoir s'il doit lui rendre son salut. Il veut contempler sa fortune, et, après s'être bien assuré que personne ne le voit et que la bohémienne ne revient pas, il se met à fouir — Que trouve-t-il ? De vieux chiffons, la bohémienne a escamoté le trésor. (*Medora* 1550).

XIV.

Revenons à Gargantua que nous avons laissé à Paris recevant la lettre par laquelle son père le rappelle ; il part sur le champ et comme, jusqu'à la fin du livre, il va être question de guerre et de bataille, comme nous rentrons dans la parodie du roman chevaleresque, Gargantua va redevenir un géant et enfourcher, pour le moment, la grand jument que les Parisiens avaient envoyée paître dans la forêt de Bièvre. Il n'oublie ni ses livres ni ses instruments d'étude, mais il les fait venir, avec ses gens, à petites journées, et prend les devants avec Ponocrates, Eudémon, le premier élève

Le Ponocrates, et l'écuyer Gymnaste, qui donnait à Gargantua des leçons de tous les exercices du corps, dans lesquels il était passé maître lui-même.

Chemin faisant, ils apprirent que Picrochole s'était retranché à la Roche-Clermaud et avait envoyé le capitaine Tripet avec sa grosse armée, assaillir le bois de Vède. Gargantua s'arrêta chez un gentilhomme de sa connaissance et envoya en avant Gymnaste avec un homme du pays pour explorer la route.

Tant chevauchèrent Gymnaste et son compagnon «qu'ils rencontrèrent les ennemis espars, mal en ordre, pillans et desrobans tout ce qu'ils pouvaient»; dès qu'ils aperçurent Gymnaste, ils accoururent en foule vers lui pour le détrousser. Alors il leur cria : «Messieurs, je suis un pauvre diable, ayez pitié de moi ; j'ai encore quelques écus, nous les boirons ; c'est de l'or potable ; mon cheval sera vendu pour payer ma bienvenue ; retenez-moi des vôtres. En attendant, pour mon *proficiat* [bien venue], je bois à tous bons compagnons.» Et tirant sa gourde, il se mit à boire. Les «maroufles le regardaient, ouvrant la gueule d'un grand pied et tirans la langue comme levriers», s'attendant à boire après. Le capitaine Tripet survint. Gymnaste lui offrit sa bouteille : «Buvez, dit-il, le vin est excellent, j'en ai fait l'essai. — Comment ! ce drôle se moque de nous ! s'écria Tripet. Qui es-tu ? — Un pauvre diable. — Ha, dit le capitaine, puisque tu es un pauvre diable, il est juste que tu passes outre ; mais ce n'est pas l'habitude que les pauvres diables soient si bien montés ; ainsi, M. le diable, descendez, que j'aie le cheval, et, si bien il ne me porte, vous, maître diable, me por-

terez ; j'aimerais à être emporté par un diable tel que toi. »

Gymnaste feignit de descendre , mais il n'en fit rien, et s'amusa à exécuter quantité de tours d'adresse, que Rabelais se délecte à nous dépeindre ; puis voyant les soldats et le capitaine éblouis de son agilité , il saute à bas de son cheval , l'épée à la main, et frappe à tort et à travers ; la plupart s'enfuient. Tripet s'élança pour lui fendre la cervelle, mais par un mouvement rapide, Gymnaste se jeta de côté et de même coup ouvrit l'estomac à son adversaire, qui tomba et en tombant rendit « plus de quatre potées de soupes, et l'âme mêlée parmi les soupes. »

Cette occasion n'est pas la seule où Rabelais parle de l'âme avec irrévérence, mais on remarque que, dans tous ces cas, il s'agit de ce qu'on appelle des âmes viles (*anima vilis*) ; il ne parle qu'avec respect de l'âme des grands hommes. Voir le chapitre sur l'île des Macréons, quatrième livre.

Gymnaste crut prudent de se retirer et retourna vers Gargantua auquel il raconta ce qu'il avait fait et ce qu'il avait vu. Gargantua qui était redevenu le géant de la Chronique, monta sur sa grand jument, et rencontrant en chemin un arbre de St Martin — c'est-à-dire un bâton que St Martin avait autrefois enfoncé dans la terre et qui était devenu un arbre, — il l'arracha, s'en fit une lance, et s'avança jusqu'à la portée du canon des ennemis. On lâcha sur lui une volée de boulets, il prit ces boulets pour des mouches importunes et les repoussa de la main ; quelques-uns des projectiles s'arrêtèrent dans ses cheveux ; plus tard, il s'en dé-

barrassa avec un peigne, ni plus ni moins que si c'eût été de ces animaux qu'on rapportait du collège de Montaigu, renommé pour sa saleté, si l'on en croit Rabelais et Erasme. Gargantua frappa quelques coups de son grand arbre contre le château — comme il avait fait autrefois dans la ville anglaise — suivant la Chronique — et du coup abattit tours et forteresse; tout s'effondra sur le sol, et ceux qui se trouvaient dedans, périrent sous les débris.

XV.

Grandgousier arrive après ce bel exploit et pour célébrer les prouesses de son fils et de sa troupe, il donne un grand festin, un de ces festins auxquels Rabelais se complait — comme à tout ce qui lui donne occasion de déployer sa verve descriptive. — On prétend, dit-il, que Gargamelle y mourut de joie; je n'en sais rien de ma part, ajoute-t-il, et bien peu m'en soucie, ni d'elle *ni d'autre femme que soit.*

Nous copions le menu du souper.

On fit rôtir seize bœufz, trois genisses, trente et deux veaux soixante et trois chevreaux moissonniers, quatre-vingt quinze moutons, trois cens goretz de lait au vin doux, unze-vingts perdrix, sept cens becasses, quatre cens chapons de Loudunois et Cornouaille, six mille poullets et autant de pigeons, six cens gelinottes, quatre cens levraux, trois cens et trois ostardez, et mille sept cens hutaudeaux: de venaison, l'on ne peut tant soudain recouvrir, fors unze sangliers qu'envoya l'abbé de Turpenay, et dix et huit bestes fauves que donna le seigneur de Grandmont; ensemble sept-vingts faisans qu'envoya le seigneur des Essars, et quelques douzaines de ramiers, d'oiseaux de rivière, de cercelles, buours, courles, pluviars, francolys, cravans, tyransons, vanereaux, tadournes, pocheculliers, pouacres, hegronneaux, foulques, aigrettes, cigoingnes, cannes petieres,

oranges, flammans (qui sont phœnicopteres), terrigoles, poules de Inde, force coscossons, et renfort de potages. Sans point de faulte, y estoit de vivres abondance.

Ces mets furent apprêtés par Fripesauce, Hoche-pot et Pilleverjus, cuisiniers de Grandgousier.

XVI.

Gargantua, se trouvant quelque peu altéré, demanda si l'on ne pourrait pas lui procurer des laitues pour faire une salade. On lui dit qu'il y en avait dans le jardin, qui étaient grandes comme des pruniers; il voulut aller les cueillir lui-même. Or il se trouva que six pèlerins, effrayés par les gens d'armes qui parcouraient le pays, s'étaient cachés de peur d'accident entre les choux et les laitues, et, lorsque le géant approcha, ils avaient tellement peur qu'ils n'osaient ni parler ni tousser. Gargantua, qui n'y regardait pas de si près, prit péle-mêle les feuilles et les pèlerins et les emporta chez lui; il versa sur le tout huile, vinaigre et sel, puis il se mit à manger pèlerins et salade; il en avait déjà mangé cinq lorsque Grandgousier aperçut quelque chose qui se montrait sous une feuille de salade. « Je crois qu'il y a-là un limaçon, dit-il à son fils, ne le mange pas. — Pourquoi? dit Gargantua, ils sont bons ce mois-ci, et il le mit dans sa bouche avec la salade, mais ne l'avala pas, non plus que les cinq autres, et, sentant quelque chose qui le gênait, il se cûra les dents et fit tomber les six personnages.

Nous voilà bien loin de l'éducation de Gargantua. On dirait qu'il y a dans Rabelais deux ouvrages différents dont les feuillets sont mêlés. Hoffmann a fait quelque chose de semblable, et dans l'un de ses

contes, il intercale, entre les feuillets où il nous raconte les Contemplations du chat Murr, ceux qui nous initient aux Tribulations du maître de chapelle Kresler; mais là chaque histoire interrompue se trouve reprise juste à point, ou à peu près, quelques pages plus loin; chez Rabelais les pages sérieuses ou purement comiques et les pages folles et bouffonnes, se suivent sans que les personnages changent de nom, bien qu'ils changent d'allures, de formes et surtout de dimensions.

Les pèlerins échappèrent donc cette fois; nous les retrouverons tout à l'heure. L'un d'eux, qui s'appelait Las d'aller, entreprit de leur prouver que tout ce qui leur était arrivé avait été prédit.

Cum exurgerent homines in nos, forse deglutissent nos [quand les hommes se levaient contre nous, ils nous eussent peut-être avalés], indique clairement ce qui nous est arrivé «quand nous fusmes mangés en salade au grain de sel.» — *Cum irasceretur furor eorum in nos, forsitan aqua absorbuisset nos* [quand leur rage s'enflammait contre nous, peut-être l'eau nous aurait engloutis], se rapporte à ce qui arriva «quand il but le grand traict.» — *Torrentem pertransivit anima nostra* [notre âme a passé le torrent], «quand nous passâmes la grande boire.» — *Anima nostra, sicut passer, erepta est de laqueo venantium* [notre âme, comme le passereau, a été arrachée au lacs des chasseurs], «quand nous tombâmes en la trappe [de son gosier où nous allions disparaître]. — *Laqueus contritus est* [le lacs a été brisé par Fournillier] *et nos liberati sumus* [et nous avons été délivrés].

Rabelais a voulu se moquer de la manie de trouver dans les textes de la Bible des prédictions ou des rapprochements entre des choses qui n'ont aucun rapport. De plus, comme ce sont des pèlerins, il parodie dans la tournure de leurs phrases le vieux

cantique des Pèlerins de St-Jacques, dont chaque couplet commence par : Quand.

Quand nous fûm's sur le pont qui tremble . . .
 Quand nous fûmes au port de Blaye
 Quand nous fûmes dedans les Landes . . .
 Quand nous fûmes dedans l'Espagne,
 Nous fûmes joyeux,
 De voir sortir de ces montagnes
 Si grande odeur,
 De voir le romain fleurir,
 Thym et lavande ;
 Nous rendim's grâce à Jésus-Christ
 Et lui chantâm's louange

Ce cantique est évidemment antérieur à Rabelais. Les rimes féminines ne sont pas consonnantes, mais simplement assonantes (lavande, louange); l'r final ne sonne pas (odeur, finir); les syllabes muettes sont ou ne sont pas comptées, suivant les besoins de la mesure, etc.

XVII.

A table, Grandgousier raconte à son fils la cause de la guerre et vient à parler du moine Jean des Entommeures, qui avait si bien défendu son abbaye ; on le fait venir. Un guerrier se fût présenté avec son épée, il arriva avec son manche de croix. On l'embrasse, on lui fait mille amitiés. — Une escabelle ici ! dit Gargantua ; asseyez-vous près de moi. — Volontiers, dit Jean, puisque vous le commandez ; mais il refusa d'ôter son froc. — Mon ami, dit-il à Gymnaste, qui voulait le lui enlever, laissez-le moi, je n'en bois que mieux ; si je le laisse, je n'aurai nul appétit. J'avais soupé, mais je ne mangerai pas moins pour cela ; j'ai un estomac pavé, creux

comme la botte [la tonne] de St-Benoit, à Bologne, ou comme la gibecière d'un a... Notre prieur aime fort le blanc de chapon, et je ne le hais pas. — Vous n'êtes pas comme les renards, dit Gymnaste. — Comment cela ? reprit le moine. — Les renards ne mangent jamais le blanc de volaille, ne le saviez-vous pas ? — Je n'en savais rien. — La viande non cuite n'est-elle pas rouge ? — Sans doute. — Eh bien, les renards n'ayant pas de cuisiniers, ne mangent jamais de blanc de poulet. — Il faut croire, dit Jean, que notre dépensier n'a pas la tête suffisamment cuite, car il a les yeux rouges comme une écuelle peinte.

La conversation continue longtemps sur ce ton.

— Ah, si j'eusse été du temps de Jésus-Christ, dit le moine, je l'eusse bien gardé d'être pris par les Juifs au jardin des Oliviers. Le diable faille [périsse] si j'eusse failli à couper le jarret à messieurs les apôtres qui s'enfuirent tous lâchement après qu'ils eurent bien soupé et laissèrent leur bon maître dans le besoin. Je hais plus que poison un homme qui fuit quand il faut jouer des couteaux. Hon ! que ne suis-je roi de France pour quatre-vingts ou cent ans, pardieu ! je vous mettrais en chien écourté les fuyards de Pavie. La fièvre quartaine pour eux ! Pourquoi ne mouraient-ils là plutôt que de laisser leur bon prince en cette nécessité ? N'est-il pas meilleur et plus honorable de mourir vertueusement en bataillant que de vivre en fuyant vilainement ?

En principe, frère Jean a raison, mais s'il eût mieux connu les faits, il aurait su que l'imprudence et l'étourderie généreuse de François I^{er} fut cause de la défaite de Pavie, comme l'imprudence et l'étourderie généreuse de Jean fut cause de la défaite de Poitiers, comme l'outrecuidance et l'impéritie de Napoléon III furent cause du désastre de Sedan. Les trois souverains furent pris, mais il faut conve-

nir qu'il avaient bien fait tout ce qu'il fallait faire pour cela.

A propos, continue frère Jean, connaissez-vous frère Claude de Saint-Denys? Quelle mouche l'a piqué? Il ne fait qu'étudier depuis que je suis grand. En notre abbaye, nous n'étudions jamais, de peur des oreillons. Notre feu abbé disait que c'est chose monstrueuse de voir un frère savant. *Magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes.*

Régnier a rendu ainsi le sens de cette phrase :

Pardieu, les plus grands clerks ne sont pas les plus fins.

Mais la phrase, outre qu'elle est en mauvais latin, contient un solécisme dont un moine ignorant peut seul être capable; le sujet de *sunt* est à l'accusatif.

Pour ma part, corps Dieu! dit le moine, je n'étudie jamais.

— On s'en aperçoit bien à son latin. —

Comment, vous jurez, frère Jean! dit Ponocrates. — Ne faites pas attention, répondit le moine, ce n'est que pour orner mon langage, c'est de la rhétorique cicéronienne.

Cicéron n'en dit pas un mot, mais Longin prétend que jurer à propos donne une certaine grandeur au discours. Frère Jean est excusable de se tromper.

XVIII.

On lui demande pourquoi les moines sont fuis de tout le monde.

Par la raison qu'un singe dans une famille est toujours moqué et harcelé, Le singe ne garde pas la maison comme le chien, il ne tire pas le charrue comme le bœuf, il ne produit ni lait ni laine. comme la brebis, il ne porte pas le faix comme le cheval... Il en est de même du moine: il ne laboure pas comme le paysan, il ne garde pas le pays comme l'homme de guerre, il ne guérit pas le malade comme le médecin, il ne prêche pas, il n'instruit pas comme le doc-

teur évangélique ou le pédagogue ; il ne porte pas les commodités et les choses nécessaires à la république comme le marchand. — Les moines prient Dieu pour nous, objecte Grandgousier, toujours bienveillant. — Pas du tout, dit Gargantua, ils se bornent à molester le voisinage à force de trinquer leurs cloches.

Rabelais prête à Gargantua, nous l'avons déjà vu, son antipathie contre les cloches.

— Oui, dit le moine, une messe, des matines, des vêpres bien sonnées sont à moitié dites. Ils marmottent quantité de légendes et de psaumes auxquels ils n'entendent rien. Ils enfilent les *Pater noster* et les *Ave Maria* sans y penser et sans y rien entendre. J'appelle cela se moquer de Dieu et non faire oraison. S'ils prient pour nous, Dieu me garde ! c'est qu'ils ont peur de perdre leurs miches et leurs soupes grasses.

Voltaire, dans le *Pauvre Diable*, a mis en vers le commencement de cette sortie contre les moines ; il n'y a guère ajouté que la rime et la mesure :

« Nous faisons cas d'un cheval vigoureux,
 Qui, déployant quatre jarrets nerveux,
 Frappe la terre, et bondit sous son maître ;
 J'aime un gros bœuf, dont le pas lent et lourd,
 En sillonnant un arpent dans un jour,
 Forme un guéret où mes épis vont naître.
 L'âne me plait ; son dos porte au marché
 Les fruits du champ que le rustre a bêché.
 Mais, pour le singe, animal inutile,
 Malin, gourmand, saltimbanque indocile,
 Qui gâte tout, et vit à nos dépens,
 On l'abandonne aux laquais fainéants.
 Le fier guerrier, dans la Saxe, en Thuringe,
 C'est le cheval, un Péquet, un Pléneuf,
 Un trafiquant, un commis, est le bœuf.
 Le peuple est l'âne, et le moine est le singe.

Il est singulier qu'aucun commentateur de Rabelais n'ait signalé cette imitation.

Tous les vrais chrétiens, continue frère Jean, dans toutes les conditions, dans tous les temps, prient Dieu, et le prient en esprit et en pensée ; c'est la vraie prière et Dieu l'accueille.

— Tel est notre bon frère Jean. Et chacun souhaite de l'avoir en sa compagnie. Il n'est point bigot, il n'est point sale en ses vêtements ; il est honnête, joyeux, délibéré, bon compagnon ; il travaille, lui ; il laboure, il défend les opprimés, il console les affligés, il vient au secours de ceux qui souffrent, il garde le clos de l'abbaye.

— Je fais bien davantage, dit le moine, car, tout en expédiant les matines et les anniversaires au chœur, je fais des cordes d'arbalètes, je polis des projectiles ; je fais des rets et des pièges à lapins ; jamais je ne suis oisif. Mais à boire, je vous prie !...

— Pourquoi, dit Gargantua, frère Jean a-t-il un si beau nez ? — Parce que Dieu l'a voulu ainsi, dit le bon Grandgousier. — C'est, dit Ponocrates, parce qu'il arriva un des premiers à la foire des nez. Il prit un des plus beaux et des plus grands.

Gavarni, qui prisait fort Rabelais, s'est souvenu de ce passage :

Un personnage passe en se donnant de grands airs ; un gamin parisien le regarde :

Y a-t-i donc tant de quoi être comme ça faraud !... parce que le jour de la distribution des nez on s'aura levé à trois heures du matin !

Gavarni était un esprit de la même trempe que Rabelais, mais plus fin et saupoudré de Marivaux.

XIX.

Après avoir longtemps causé sur ce ton, Grandgousier et ses convives se dirent qu'il y avait une bataille à livrer le lendemain et qu'il fallait aller dormir. Gargantua n'avait pas sommeil et s'en désolait. — J'ai pour m'endormir, dit le moine, un

moyen qui me réussit toujours, c'est de dire mon bréviaire ou de prier Dieu. Voulez-vous que nous essayions du bréviaire ? Lisons les sept Psaumes de la pénitence. Gargantua y consentit. Au *Beati quorum*, c'est-à-dire au commencement du second psaume, ils dormaient tous les deux.

Le moine, qui avait endormi Gargantua le soir, réveilla tout le monde le lendemain matin, en chantant une chanson populaire. Puis quand on se fut rassemblé : « Messieurs, dit-il, on prétend qu'il faut commencer matines par tousser et souper par boire, faisons à rebours : commençons par boire ce matin, nous tousserons ce soir. Gargantua dit que ce n'était pas sain de boire de si bonne heure. — J'ai fait un pacte avec mon appétit, répondit Jean, il se couche avec moi et se lève de même. Faites ce que vous voudrez, pour moi, je vais à mon bréviaire, pour me mettre en haleine. » Ce bréviaire était un flacon de vin. Gargantua le plaisante sur le bréviaire. On sait que ces livres de prières diffèrent, ou du moins différaient suivant les diocèses. Il y avait les Heures à l'usage de Paris, à l'usage de Rome, etc. toujours fort longues. — A quel usage dites-vous vos Heures ? lui demande Gargantua. — A l'usage de Fécamp, trois psaumes et trois leçons, ou rien du tout qui ne veut ; mais je ne m'assujétis pas aux heures ; les heures sont faites pour l'homme et non l'homme pour les heures. Je fais des miennes comme des étriers, je les raccourcis ou je les allonge quand bon me semble. — Rabelais, dans sa supplique au pape Paul III, avoue avoir pratiqué ce système. — *Brevis oratio penetrat celos*, reprend frère Jean, *longa potatio evacuat scyphos* [courte prière monte au ciel, longue

buverie vide les coupes]. *Venite, apotemus* [allons boire], conclut le moine en parodiant le *Venite, adoremus*, de l'église.

Ces plaisanteries et d'autres de ce genre avaient cours, il n'y a pas longtemps encore, parmi les ecclésiastiques, et pour ma part je me rappelle avoir assisté dans mon enfance à des conversations tout à fait analogues. Il ne fût venu à l'esprit de personne de ne pas les considérer comme étant d'une parfaite innocence.

Frère Jean trouva quelques amateurs pour déjeuner avec lui, mais la plupart s'abstinrent. On s'occupa ensuite de lui procurer des armes parce qu'il voulait aller se battre : « J'ai mon froc et le bâton de la croix, c'est assez, » disait-il. Il se laisse toutefois armer de pied en cap; on le fait monter sur un bon cheval. Gargantua et vingt-cinq des plus aventureux se joignent à lui, et les voilà partis pour la bataille.

Chemin faisant le moine encourageait ses compagnons : « N'ayez peur ni doute, enfants, leur disait-il, je vous conduirai sûrement. Dieu et saint Benoît seront avec nous. Je ne crains que l'artillerie. Je sais bien une oraison qu'on récite à l'abbaye pour se préserver des balles, mais je n'y crois pas. Bast! le bâton de la croix fera des siennes. Si quelqu'un de vous cane, je l'enchevêtrerais de mon froc. C'est un remède contre la couardise. N'avez-vous point entendu parler du levrier de M de Meurles? Il ne valait rien pour les champs; on lui mit un froc au cou : depuis ni lièvre ni renard ne lui échappa. »

Comme il parlait ainsi avec animation, il passa sous un noyer; son heaume s'y embarrassa, et dans les

mouvements qu'il fit, il donna involontairement de l'éperon à son cheval; l'animal prit le galop et frère Jean resta suspendu aux branches du noyer. «Au meurtre! trahison! s'écrie-t-il. On se retourne, on le voit pendu dans l'arbre. Comme il ne courait aucun danger sérieux, ses compagnons ne purent s'empêcher de s'amuser du spectacle, d'autant plus que Jean s'impatientait fort et jurait comme un damné.

— «C'est Absalon, disait l'un — Non, les moines n'ont pas de cheveux, il doit être pendu par les oreilles.

— «Dépêchez-vous donc! de par tous les diables! criait le pendu. C'est bien le temps de jaser. Vous ressemblez à ces prêcheurs décrétales qui vous disent que, lorsqu'on voit son prochain en danger d'être tué, il faut, avant de lui aider, l'exhorter à se confesser et à se mettre en état de grâce. Quelqu'un se noie, vous commencez par lui faire un beau sermon, sauf à aller le repêcher quand il sera noyé.»

On voit que, tout en s'impatientant, le moine ne laissait pas de faire des épigrammes. C'est de cette dernière observation, que La Fontaine a tiré une jolie fable : *Le Précepteur et l'Ecolier*.

— «Vrai Dieu! dit Gymnaste en descendant de cheval pour aller à son aide, j'ai vu plus de cinquante pendus, mais je n'en vis aucun qui eût si bonne grâce que lui en pendillant — Avez-vous bientôt assez prêché? dit frère Jean. Aidez-moi donc, de par Dieu, puisque vous ne voulez pas de par l'autre.»

On sait que «l'autre» c'était le diable. L'impatience n'empêchait par le moine de se souvenir de son Virgile :

Flectere si nequeo Superos, Acheronta movebo. *Énéide*, VII.

[Si je ne puis fléchir les Dieux d'en haut, je toucherai les Dieux des enfers, les Dieux de l'Achéron],

seulement il renversait les termes.

Gymnaste grimpa dans le noyer, dégagea le casque, puis laissa tomber frère Jean et tomba avec lui. Le moine s'empressa de rejeter cette armure qui lui avait été fatale, et remonta sur son cheval sans autre arme que le manche de croix, qu'il brandissait comme une lance.

XX.

Cependant Picrochole qui s'était jeté dans la guerre à tête perdue et sans prendre plus de précautions que Napoléon III quand il attaqua les Prussiens en 1870, fut fort étonné lorsqu'on lui apprit que la première rencontre avait été malheureuse pour lui ; il réunit son conseil. Hastiveau et Touquedillon lui assurèrent que sa puissance était telle qu'il pouvait défaire tous les diables d'enfer s'ils venaient. Picrochole n'en était pas très persuadé et commençait à douter de sa destinée. Il envoya donc « une escarmouche, » comme on disait, pour battre le pays. Elle fut rencontrée par Gargantua et ses gens, et mise en déroute.

On demanda à Gargantua s'il fallait poursuivre les fuyards :

Gardez-vous en bien, dit-il. Il ne faut jamais mettre un ennemi au désespoir ; une telle nécessité multiplie sa force et accroît son courage. Combien de victoires ont été reprises aux vainqueurs par les vaincus, quand les vainqueurs ne se sont pas contentés de ce qui était raisonnable et ont voulu détruire totalement leurs ennemis ! Ouvrez toujours à vos adversaires toutes les portes et che-

mins et faites-leur plutôt un pont d'argent afin de les renvoyer.

Gymnaste fit remarquer que le moine avait disparu. — S'ils ont le moine, c'est tant pis pour eux, dit une voix. Il faut savoir que l'expression : « bailler le moine à quelqu'un » signifiait : lui créer des embarras. — Oui, mais ce moine est frère Jean, dit Gargantua, il faut le retrouver.

Jean, en effet, s'était laissé emporter à la poursuite des gens de Picrochole; il avait accompli des promesses inouïes avec son manche de croix; mais, à un moment où il se trouvait isolé, on s'était emparé de sa personne et on l'avait donné en garde à deux soldats. Il serait trop long de dire comment il se débarrassa d'eux; le fait est qu'au moment où l'on s'inquiétait fort de lui, on entendit crier: « Vin frais! vin frais! » C'était le moine qui arrivait, amenant les cinq pèlerins à qui il avait failli en coûter cher de s'être réfugiés parmi les feuilles de laitue. Il amenait aussi une autre prise plus glorieuse, le capitaine Touquedillon, en personne, qu'il avait étourdi d'un coup de son manche de croix et fait prisonnier. Ce retour fut célébré par un grand banquet.

XXI.

Quand les pèlerins se furent bien repus, Grandgousier se mit à causer avec eux; il leur demanda de quel pays ils étaient, d'où ils venaient et où ils allaient. Lasdaller — remarquez le nom — répondit pour tous :

Seigneur, je suis de St-Genou en Berry; celui-ci est de Paluan, celui-là de Onzai, les deux autres, l'un d'Argy,

l'autre de Villebrenin. Nous venons de St-Sébastien près de Nantes et nous nous en retournons à petites journées. — Bien, dit Grandgousier ; mais qu'alliez-vous faire à St-Sébastien ? — Nous allions lui offrir nos prières contre la peste. — Est-ce que vous croyez, pauvres gens, que la peste vienne de St Sébastien ? Sans doute, répondit Lasdaller, nos prêcheurs nous l'affirment. — Comment ! dit Grandgousier, vos faux prophètes blasphèment ainsi les saints de Dieu, et les représentent comme semblables aux diables, qui ne songent qu'à faire du mal aux hommes, comme Homère nous a représenté Apollon envoyant la peste aux Grecs ! J'ai entendu, en effet, un des cafards qui prêchait à Sinays que St Antoine mettait le feu aux jambes ; que St Entrope faisait les hydropiques ; St Gildas, les fous ; St Genou, les goutteux. Mais je le punis de telle façon, quoiqu'il m'appelât hérétique, que jamais depuis ce temps aucun de ces cafards n'a osé entrer dans mes terres, et je m'étonne que votre roi laisse prêcher de tels scandales ! Ces prêcheurs-là doivent être punis plus sévèrement encore que ceux qui par art magique ou autre engin auraient mis la peste par le pays. La peste ne tue que les corps, mais ces prédications diaboliques infectionnent les âmes des bons et simples gens.

On peut remarquer ici que Rabelais, si catégorique contre certaines superstitions, admet, avec la croyance populaire, que la peste peut être introduite par malveillance dans un pays. Scientifiquement cela n'a rien d'impossible, puisqu'il suffit de quelques germes contagieux pour produire une épidémie ; il suffit, par exemple, qu'un insecte invisible soit apporté d'Amérique pour détruire toutes les vignes d'une contrée. Seulement, le fait est-il arrivé ? y a-t-il eu des hommes assez misérables pour déchaîner sciemment et volontairement un fléau sur tout un pays ? voilà ce dont il est permis de douter. Mais il n'y a pas lieu comme le font cer-

tains commentateurs de reprocher à Rabelais sa crédulité à cet égard. La chose est possible, cela suffit pour justifier la supposition qu'il met en passant dans la bouche de Grandgousier.

On retint encore un jour les pèlerins pour les bien reposer de leurs ennuis et de leurs dangers, puis Grandgousier les congédia. Ils partirent les larmes aux yeux :

Heureux est le pays, disaient-ils, qui a pour seigneur un tel homme ! Nous avons été plus édifiés et plus instruits par les propos qu'il nous a tenus que par tous les sermons qui nous ont été prêchés en notre ville. — Oui, dit Gargantua, qui était présent ; Platon a raison. Les états seraient heureux si les rois philosophaient ou si les philosophes régnaient.

On leur donna des vivres, du vin, un peu d'argent et un cheval à chacun d'eux pour achever leur route, et cet épisode, commencé si follement, se termine de la manière la plus sage.

XXII

Après cette protestation contre les superstitions païennes conservées sous des noms chrétiens, voici une protestation — en action également — contre les guerres de conquête.

Touquedillon fut présenté à Grandgousier et interrogé par lui sur l'entreprise de Picrochole et le but qu'il s'était proposé — Touquedillon répondit que Picrochole se proposait de conquérir tout le pays, s'il le pouvait, sous prétexte de venger l'injure faite à ses fouaciers.

C'est, dit Grandgousier, trop entrepris : qui trop embrasse peu estreint. Le temps n'est plus d'ainsi conquêter les royaumes, avec dommages de son prochain frère

christian, ceste imitation des anciens Hercules, Alexandres, Hannibals, Scipions, Césars et aultres telz, est contraire à la profession de l'Evangile, par lequel nous est commandé garder, sauver, régir, et administrer chascun ses pays et terres, non hostilement envahir les autres. Et ce que les Sarrasins et Barbares jadis appelloient prouesses, maintenant nous appellons briganderies et meschancetés. Mieux eust-il fait soy contenir en sa maison, royallement la gouvernant, que insulter en la miennne, hostilement la pillant, car par bien la gouverner l'eust augmentée, par ne piller sera destruit.

Allez-vous-en, au nom de Dieu : suivez bonne entreprise, resmonstrez à vostre roy les errears que cognoistrez et jamais ne le conseillez, ayant esgard à vostre profit particulier ; car, avec le commun, est aussi le propre perdu. Quant est de vostre rançon, je vous la donne entierement, et veulx que vous soient rendues armes et cheval : ainsi fault-il faire entre voisins et anciens amis, veu que ceste nostre différence [différend] n'est point guerre proprement.

Quelle haute sagesse dans ces pensées, dit Géru-sez, quelle connaissance approfondie de l'histoire et de la morale !

XXIII.

C'est ainsi, chez Rabelais, qu'aux pages les plus folles, les plus bouffonnes, les plus saugrenues, succèdent les pensées les plus sages et les plus élevées.

A l'époque où il écrivait, l'Europe était ivre de conquêtes. François I^{er} convoitait l'Italie et la Flandre, Charles Quint rêvait la monarchie universelle. La conquête semblait le plus noble et le plus légitime emploi de la puissance. Rabelais fait entendre la voix de la sagesse et de l'humanité. On ne l'écoute guère sans doute, mais ses idées

n'en font pas moins leur chemin dans les esprits. Au XVII^e siècle, Fénelon les répète à son royal élève :

Ce qu'on appelle conquête devient le comble de la tyrannie et l'exécration du genre humain, à moins que le conquérant n'ait fait sa conquête par une guerre juste et n'ait rendu heureux le peuple conquis en lui donnant de bonnes lois. De même qu'un chef de famille ne doit jamais s'entêter pour la grandeur de sa maison, jusqu'à vouloir troubler la paix et la liberté publique de tout un peuple; de même c'est une conduite insensée, brutale, pernicieuse, que le chef d'une nation mette sa gloire à augmenter la puissance de son peuple en troublant le repos et la liberté des peuples voisins . . . Il est infiniment plus pernicieux de blesser la justice de peuple à peuple que de la blesser de famille à famille. La guerre est un mal qui déshonore le genre humain; si on pouvait ensevelir toutes les histoires dans un éternel oubli, il faudrait cacher à la postérité que des hommes ont été capables de tuer d'autres hommes. Toutes les guerres sont civiles . . . Il n'est donc permis de faire la guerre que malgré soi, à la dernière extrémité, pour repousser la violence de l'ennemi.¹

Ces idées, qui offensaient si fort Louis XIV, sont devenues, au siècle suivant, un lieu commun de la philosophie, et, au XIX^e, il n'est, entre ceux qui raisonnent, personne qui ne les admette en théorie. Mais ce n'est pas un petit honneur pour Rabelais de les avoir émises à une époque où elles pouvaient sembler paradoxales.

XXIV.

Revenons à notre récit. Grandgousier appela le moine et lui demanda si c'était lui qui avait pris le capitaine Touquedillon. — «Sire, dit le moine, il est présent, qu'il parle lui-même. — C'est lui qui

¹ *Dialogues des morts*, XVII. Socrate et Alcibiade.

m'a pris en effet, dit le capitaine, et je me reconnais son prisonnier. — L'avez-vous mis à rançon? demanda le roi au moine. — Non, dit Jean, je ne m'occupe pas de cela. — Combien voulez-vous de sa prise? — Rien, rien, dit le moine. Je n'ai pas agi par intérêt. Grandgousier ordonna à Touquedillon de compter au moine soixante-deux mille saluts (monnaie d'or d'environ 12 francs). Cela fait, Grandgousier demanda à Touquedillon s'il voulait rester avec lui ou retourner vers Picrochole. — «Je ferai ce que vous me conseillerez. — Retournez plutôt vers votre roi et que Dieu soit avec vous.» Il le combla de présents, lui donna une escorte et un cheval et le fit reconduire à la Roche-Clermaud. Quant à frère Jean, dès que son prisonnier fut parti, il vint apporter à Grandgousier l'argent qu'il avait reçu. «La lutte n'est pas finie; on ne sait pas ce qui peut arriver, l'argent est le nerf des batailles: gardez-le pour vous.» Grandgousier accepta, promettant au moine de le dédommager à la fin de la guerre.

Touquedillon, retourné auprès de Picrochole, lui conseilla de faire la paix avec Grandgousier pour deux raisons: d'abord, il n'avait aucun motif d'en vouloir à ses voisins, qui ne lui avaient jamais fait que du bien, et qui avaient réparé au centuple le mal causé par eux à quelques-uns de ses sujets; — secondement, il ne sortirait de son entreprise qu'à son grand dommage et malheur, car sa puissance n'était pas telle que Grandgousier ne pût aisément la renverser.

Hastiveau, qui était présent, se récria. Celui qui parlait ainsi s'était laissé corrompre par l'argent de

Grandgousier, il trahissait son maître et avait passé à l'ennemi. Touquedillon, indigné, tire son épée, se précipite sur le flatteur et le tue. Picrochole, furieux, lui demande qui l'a payé pour le priver d'un fidèle général; et il ordonne qu'on lui fasse son procès. L'ordre est accompli sur l'heure. Touquedillon est condamné à mort et exécuté, et le roi ordonne de jeter son corps par-dessus les murailles, tandis qu'il fait faire d'honorables funérailles à Hastiveau.

Cette conduite soulève des murmures dans l'armée. Picrochole n'en tient compte. Cependant Gargantua arrivait avec ses troupes; la ville à assiéger était sur une hauteur et bien protégée par des fortifications. Gargantua hésitait à l'assailir immédiatement et songeait à l'attaquer en règle; mais Gymnaste lui dit :

Seigneur, telle est la nature et complexion des Français qu'ils ne valent qu'à la première pointe. Lors ils sont plus que diables; mais s'ils séjournent, ils sont moins que femmes. Je suis d'avis qu'aussitôt que vos gens auront quelque peu respiré et mangé, vous fassiez donner l'assaut sans plus attendre.

L'assaut fut donné; le moine se distingua et entra le premier dans la ville. Picrochole se battit avec courage, mais aussi avec son outrecuidance et sa maladresse ordinaires; dans sa fuite, il tua de colère son cheval, qui avait fait un faux pas; puis, se trouvant sans monture, il voulut prendre un des ânes du moulin voisin; les meuniers s'y opposèrent, et, comme il s'obstinait, ils le rouèrent de coups, lui prirent ses vêtements, qu'ils remplacèrent par une méchante souquenille, et le laissèrent aller. Il consulta une sorcière qu'il trouva sur son che-

min — les gens de ce caractère sont toujours superstitieux et croient avoir une étoile; — elle lui répondit que son royaume lui serait rendu le jour de l'arrivée des coquesigrues. Picrochole s'est retiré à Lyon et vit de quelque misérable métier, mais il compte toujours sur son étoile — comme Napoléon I^{er} à Saint-Hélène — et il s'informe soigneusement auprès des étrangers si les coquesigrues ne viendront pas bientôt.

XXV.

Quant à Gargantua victorieux, il fit défendre sévèrement que l'on offensât qui que ce fût dans la ville; il fit donner un dîner à ses frais aux hommes de Picrochole qui s'étaient rendus; puis il les convoqua sur la grande place du château, où ils reçurent six mois de solde. Quand ils furent réunis, il se rendit au milieu d'eux et leur adressa un discours assez long. Nous en extrayons les passages les plus caractéristiques, en les traduisant un peu.

Nos ancêtres, dit-il, quand ils étaient victorieux, tenaient beaucoup moins à élever des monuments de leurs victoires qu'à laisser ces monuments dans les cœurs. Vous savez ce qu'ils ont fait pour les Bretons après la bataille de St-Aubin du Cormier, ce qu'ils ont fait pour les Poitevins après la prise de Parthenay; vous avez entendu parler du bon traitement qui a été fait aux Barbares qui avaient saccagé les Sables d'Olonne. Vous savez ce qui est arrivé dernièrement au roi Canarre lorsqu'il envahit le pays d'Aunis et fit la piraterie sur les côtes Armuriques.

Pris dans la bataille, d'autres rois et empereurs, qui cependant se disent chrétiens et catholiques, l'auraient misérablement traité, durement emprisonné ou rançonné; mon père le traita courtoisement, aimablement, le logea

dans son palais et enfin lui donna un sauf-conduit et le fit reconduire dans ses états, chargé de présents, chargé de grâces, chargé de marques d'amitié.

Il y a dans tout ceci une allusion constante aux actes de Charles Quint, envahisseur de la France, et de François I^{er}, son prisonnier qui, bien que durement rançonné par lui, ne l'autorisa pas moins plus tard à traverser ses états.

Qu'en est-il advenu? continue Gargantua. Retourné dans ses terres, il fit assembler tous les princes et états de son royaume; il leur exposa ce que nous avons fait pour lui et les pria de prendre une résolution qui pût servir d'exemple de gracieuseté honnête, comme il avait eu en nous exemple d'honnêteté gracieuse. Ils décrétèrent à l'unanimité qu'ils nous offriraient leurs terres, domaines et royaumes pour en disposer à notre gré. A la suite de ce vote, on nous apporta d'abord de grandes richesses de toutes sortes, non-seulement de la part de l'état, mais de celle des habitants: chacun nous envoyait ce qu'il y avait de plus précieux dans le pays en bijoux et en curiosités. Il n'était fils de bonne mère qui ne voulût nous offrir ce qu'il avait de particulier.

Le roi vint en personne offrir ces présents; ils se mettaient lui-même et ses états à notre merci. La donation était en règle et avait été ratifiée par tous ceux qui avaient droit d'y intervenir. Ces présents étaient trop grands pour être acceptés; mon père refusa tout, et fit jeter au feu les contrats; mais il fut profondément touché de cette bonté des Canarriens, et dit qu'il avait fait ce que tous les vainqueurs devraient faire.

Il est résulté de tout cela un notable avantage pour nous. Nous aurions sans doute pu exiger une rançon considérable, ils nous en paieront une double, triple, quadruple, puisqu'ils se sont engagés à payer un tribut annuel, qu'ils ont volontairement augmenté chaque année. Je ferai pour vous ce que mes ancêtres, ce que mon père a fait pour les peuples voisins. Je vous rends votre

liberté et je vous laisse toutes les franchises dont vous avez joui jusqu'ici.

Ceux qui étaient au service du roi Picrochole recevront, chacun, trois mois de leurs appointements : on vous reconduira en sûreté dans vos maisons et dans vos familles pour empêcher les paysans de vous insulter au passage. Je regrette de tout mon cœur que Picrochole ne soit pas ici. Je lui aurais aussi prouvé que cette guerre a été faite en dehors de ma volonté et sans aucun désir d'accroître ni mon bien ni mon nom. Mais puisqu'il a disparu et qu'on ne sait où il est, je veux que son royaume passe entier à son fils. Seulement comme il est très jeune — il n'a pas encore cinq ans — et que, dans cette circonstance, les états sont généralement pillés et ruinés par ceux qui sont chargés de les gouverner, j'ordonne, je veux que Ponocrates ait la surveillance générale de l'administration, avec l'autorité requise ; je veux qu'il veille aussi sur l'éducation de l'enfant jusqu'à ce qu'il le juge propre à régner et à gouverner par lui-même.

Cependant si Gargantua se montre plein de mansuétude pour tous, il y a certains individus auxquels il ne peut pardonner, ce sont les flatteurs qui ont poussé, loué, encouragé le roi Picrochole — et cela dans leur intérêt personnel — à faire cette expédition, qui a eu une si triste issue et qui aurait pu en avoir une plus malheureuse encore pour les peuples. Il demande donc que ces individus lui soient livrés afin qu'il en soit fait un exemple mémorable.

Nous retrouvons ici l'élève de Ponocrates.

On livre, en effet, à Gargantua une partie des mauvais conseillers de Picrochole, mais pas tous. Les plus coupables avaient disparu. Spadassin avait fui d'un trait jusqu'à Laignel, Menvail jusqu'à Val de Vire, sans regarder derrière lui, ni prendre haleine, etc. Quant à ceux qui lui furent livrés, Gar-

gantua ne les punit ni de mort ni de prison ; il les utilisa, il les employa à l'imprimerie qu'il avait établie, et ceux qui avaient cherché à répandre l'obscurité dans l'esprit de Picrochole, eurent mission de répandre, — indirectement, il est vrai, — la lumière dans les esprits de tous. Gargantua dédommagea ensuite les habitants qui avaient souffert de la guerre, et il fit construire au-dessus de la ville un fort, qui empêcherait toute surprise à l'avenir.

CHAPITRE VI.

L'ABBAYE DE THÉLÈME.

SOMMAIRE. — 1. Le rêve de bonheur de Rabelais. — 2. Fondation de Thélème. — 3. Architecture de cette abbaye. — 4. Vêtements des Thélémites. — 5. Règlements des Thélémites. — 6. Leur organisation économique. — 7. Mœurs des Thélémites. — 8. L'île des Plaisirs et Thélème. — 9. Vers écrits sur la porte. — 10. Enigme trouvée dans les fondations. — 11. Caractère de cette énigme. — 12. La prophétie. — 13. Double sens de la prophétie. — 14. Conclusion du premier livre.

I.

Dans la première partie du livre I^{er}, après la critique du système d'enseignement pratiqué de son temps, Rabelais a tracé, dans l'éducation de Gargantua, l'idéal de l'éducation rationnelle.

Dans la seconde partie, après une critique, en action, de la guerre telle qu'on la pratiquait alors, Rabelais a tracé, dans la conduite de Grandgousier en présence d'injustes attaques, dans la conduite de Gargantua envers les vaincus, l'idéal de la guerre rationnelle.

Dans les chapitres qui nous restent à analyser, Rabelais, après une critique rapide de l'organisation nacale, critique qui d'ailleurs se trouve déjà à chaque page du livre, Rabelais va nous montrer, dans une

sorte de colonie librement recrutée et librement gouvernée par elle-même, l'idéal d'une société studieuse et occupée.

Il terminera par un cri d'espérance dans le triomphe définitif de la science et de la philosophie, après des luttes dont il ne se dissimule pas la gravité.

Pour décorer le bâtiment occupé par cette colonie, pour assurer à cette société toutes les nobles jouissances du corps et de l'esprit, il fera appel à tout ce que l'art, la science et l'industrie ont pu ou pourront réaliser de plus beau. Loin d'ici la rigidité spartiate, l'égalité dans la médiocrité ! Ce qu'il veut pour sa colonie, c'est le luxe, l'élégance, la richesse, le confort. Là doivent se réunir toutes les conquêtes de l'intelligence et de l'industrie humaine, tout ce que la nature fournit à l'homme sans effort et tout ce que l'esprit humain a pu produire en s'appliquant à transformer les matériaux que la nature lui a fournis. Thélème, dans la pensée de Rabelais, est l'activité intellectuelle de l'homme, concentrée et incarnée dans le fait. C'est un rêve encyclopédique de bonheur.

II.

Voyons d'abord dans quelles circonstances Gargantua fonda et dota cette abbaye :

Après avoir réglé le sort des vaincus, il régla celui des vainqueurs, il distribua autour de lui des récompenses. A frère Jean qui avait tant contribué au succès, il offrit une abbaye. — Comment pourrais-je gouverner des moines, dit frère Jean, puisque je ne sais pas me gouverner moi-même ? Permettez-

moi plutôt de fonder une abbaye à mon gré. Gargantua y consentit. Il fut décidé qu'on prendrait le contrepied de ce que l'on faisait ailleurs.

Écoutons Gargantua et frère Jean établir leur plan. Nous rapportons les pensées et non les paroles mêmes.

Les autres abbayes sont enceintes de murailles, dit Gargantua, la nôtre n'en aura pas.

— Où il y a mur devant et mur derrière, dit Jean, il y a force murmur, envie et querelle; chez nous la porte doit être ouverte. Quand une femme, même honnête, entre dans un couvent de religieux, on nettoie et purifie la place où elle a passé; je demande qu'on nettoie de même chez nous la place où aura passé un religieux ou une religieuse. — Accepté.

— Dans les couvents — reprend Gargantua — tout est réglé par heures, tout est fixé et limité. Je ne connais pas de plus grande perte de temps que de compter ainsi les heures et de se gouverner au son d'une cloche; — il n'y aura chez nous ni horloge, ni cadran, ni cloche.

— On ne met en religion que les femmes borgnes, bossues, laides, folles, insensées, maléficiées et tarées; — que les hommes mal nés, niais, embarras de maison. On ne recevra chez nous que des femmes belles, bien formées et de bon naturel et que des hommes bien formés et bien doués.¹

¹ Une femme qui n'est ni belle, ni bonne, à quoi vaut telle? dit le moine. — On prononçait *tèle* alors, et cette prononciation s'est conservée dans certains patois. — A mettre en religion, dit Gargantua — Et à faire des chemises, dit le moine. Nous ne citons ce médiocre jeu de mots que pour constater la prononciation de l'époque.

— Les hommes n'entrent dans les couvents de femmes que clandestinement. Nous ferons tout le contraire. Nous n'admettrons pas les hommes et les femmes séparément ; là où il y aura des hommes, il y aura aussi des femmes.

— Quand on est entré dans un couvent d'hommes ou de femmes, on est astreint, après un an d'épreuve, à rester là toute la vie sans pouvoir en sortir ; chez nous les hommes et les femmes quitteront l'abbaye quand il leur plaira.

— Dans les couvents on fait trois serments : les serments de chasteté, de pauvreté et d'obéissance ; chez nous on pourra se marier, être riche et indépendant. Pour bien indiquer ce caractère, notre abbaye s'appellera Thélème, l'abbaye de la volonté (en grec *θέλημα*).

— Les dames auront la moitié du vaste édifice que nous allons construire, l'autre sera réservée aux hommes.

III.

Supposons maintenant le rêve déjà réalisé.

Rabelais nous décrit en détail les bâtiments de cette abbaye modèle, et cela avec tant de précision qu'on a pu tracer avec la plus grande facilité le plan de tout l'édifice. Charles Lenormant, l'antiquaire, le fondateur du *Correspondant*, a publié en 1840 une brochure, avec un plan de l'abbaye de Thélème et une vue de l'édifice à vol d'oiseau.¹ M. César Daly a exposé et complété cet écrit dans une série d'articles de sa *Revue de l'architecture et des*

¹ Charles Lenormant. *Rabelais et l'architecture de la Renaissance. Restitution de l'abbaye de Thélème*, 1840, in 8°.

*travaux publics.*¹ Nous profiterons du travail de ces deux écrivains.

Le bâtiment était hexagone, ayant à chaque angle une grosse tour ronde de soixante pas de diamètre. Les tours rondes allaient disparaître de l'architecture féodale, fait observer Ch. Lenormant, Thélème les conserve par respect pour la tradition et parce qu'il est bien difficile de rompre brusquement avec le passé.

Tout procédait par six. Le bâtiment avait six angles et six tours, il avait également six étages, dont un, souterrain, pour les caves, et un pour le rez-de-chaussée. Les pièces du rez-de-chaussée étaient voûtées en anse de panier, courbe favorite de la Renaissance, mais les plafonds des étages supérieurs étaient ornés de clefs pendantes, comme celles qu'on plaçait depuis le quinzième siècle dans les églises gothiques. Le toit était d'ardoise fine avec des encadrements de plomb, formant des figures grotesques d'hommes et d'animaux, bien assortis et dorés.

Rabelais est plus préoccupé du confort qu'on ne l'était ordinairement de son temps. Les gouttières des églises versaient des torrents d'eau sur les passants maladroits. Rabelais place ses gouttières hors de la muraille, entre les croisées; elles sont disposées en diagonales peintes d'or et d'azur, et se terminent par des canaux qui descendent à la rivière.

A égale distance entre les deux tours s'élevait un escalier en vis brisée, à marches de porphyre, de pierre numidique et de marbre serpentinaire. Les

¹ *Revue de l'architecture*, etc. II, 1841.

marches n'avaient pas plus de trois doigts d'épaisseur, et à chaque douze marches, il y avait un repos. Ch. Lenormant fait remarquer que ces escaliers en vis étaient bien supérieurs à ces escaliers carrés, abruptes et fatigants que Pierre Lescot faisait construire à cette époque dans les châteaux et les palais.

A chaque étage, l'escalier s'ouvrait sur une grande salle d'où l'on passait dans les appartements. A chaque repos, il y avait deux beaux arceaux d'antique par où pénétrait la lumière, et qui s'ouvraient sur un cabinet à claire-voie, de la largeur de l'escalier. Ces «cabinets» étaient en saillie et probablement portés sur des consoles, de manière à former un balcon couvert.

L'édifice comprenait 9,332 appartements, composés chacun de chambre, arrière-chambre, cabinet, garde-robe et chapelle, six pièces en tout. Chaque appartement avait une issue dans une grande salle commune.

Il y avait deux grandes portes d'entrée, l'une au nord, l'autre au sud, en forme de grands escaliers extérieurs à vis. Elles étaient assez larges pour que six hommes d'armes pussent monter de front, la lance au poing, jusqu'au haut du bâtiment.

Chaque tour avait son nom. Au nord, c'était la tour Arctice, ou arctique; puis venait, en se dirigeant à l'orient, la tour Calaer, ou du bel air; plus loin, venaient la tour Anatole ou de l'orient, puis la tour Mésembrine ou du midi, la tour Hespérie ou de l'ouest, et la tour Crière ou froide, au nord-ouest. Entre la tour Arctice et la tour Crière se

trouvait la bibliothèque. Les livres y étaient distribués entre les six principales langues littéraires, alors reconnues : le grec, le latin, l'hébreu, le français, l'italien et l'espagnol ; l'arabe avait perdu alors son importance ; l'anglais et surtout l'allemand n'étaient pas encore considérés comme possédant une littérature.

Du côté opposé du bâtiment, entre la tour Anatole et la tour Mésebrine, s'étendaient de belles galeries où se trouvaient peintes les antiques prouesses, les histoires et descriptions de la terre. Lenormant croit que cette dernière expression désigne des cartes géographiques et que les peintures, dans l'esprit de Rabelais, devaient être des fresques.

La bibliothèque d'un côté, les galeries de l'autre, servaient de séparation entre les habitations consacrées aux deux sexes. Les logements des dames étaient à l'orient et au midi, ceux des hommes au nord et à l'ouest.

Au milieu de la cour basse, il y avait une fontaine surmontée de statues des trois Grâces jetant de l'eau. Devant les logis des dames, des lices, l'hippodrome, le théâtre, des bassins de natation, etc.

A l'entour, une rivière, la Loire, un jardin de plaisance avec un labyrinthe, un verger plein d'arbres fruitiers ; entre les deux, un jeu de balle et de paume. Au bout, un grand parc avec des bêtes sauvages, et, en avant, des lieux où l'on s'exerçait à tirer de l'arc, de l'arquebuse, de l'arbalète ; plus loin enfin, les offices, l'écurie, la fauconnerie.

Un fait curieux, c'est que Rabelais dans cet idéal du confort comme il l'entendait, ait oublié de mé-

nager quelque plaisir pour la vue. La vallée où Thélème est située, se trouve au bord de la Loire, mais nulle autre perspective n'est indiquée.

Nous avons déjà dit qu'il n'y a pas à Thélème de cloches pour annoncer les heures et interrompre l'étude au moment où elle est le plus intéressante. Pas d'églises non plus, où l'on prie ensemble à certaines heures réglées. Chacun a chez soi sa chapelle et cela doit suffire.

Il y a un autre oubli plus notable et qui a profondément étonné ceux qui veulent voir en Rabelais un buveur et un épicurien; il ne nomme pas même la cuisine parmi les bâtiments de service qu'il relègue en dehors; nulle part il n'est question de cave, de vin, ni de bouteille; la sobriété la plus parfaite règne à Thélème; on ne voit nulle part de salle commune pour les festins, et l'on ne trouve pas dans toute cette description la plus petite allusion à une fête gastronomique. Il est impossible de ne pas voir dans ce silence une preuve de plus que Rabelais n'était grand buveur et grand mangeur que dans ses livres.

IV.

Rabelais entre ensuite dans de longs détails sur le costume des Thélémites, hommes et femmes. Au commencement les dames s'habillaient comme elles le jugeaient à propos, mais plus tard, elles adoptèrent certains uniformes, qu'elles inventèrent elles-mêmes.

L'auteur se délecte à énumérer les étoffes choisies; la serge, le velours, le satin, le damas, le taffetas, les tissus d'or et d'argent figurent au premier rang. Il en fait miroiter les couleurs; celles que

l'on adopta étaient l'orangé, le tanné, le vert, le cendré, le bleu, le jaune clair — et pour d'autres tissus, le cramoisi, le blanc et le vert. On employait aussi des fourrures : fourrures de loups-cerviers, de genettes noires, de martres de Calabre, de zibelines. Les pierres précieuses ne sont pas oubliées. L'auteur mentionne entre autres les escarboucles, les rubis balais, les diamants, les saphirs, les émeraudes, les turquoises, les grenats, les agathes, les perles grosses et petites. Les formes des vêtements ne sont pas moins variées. Nous ne croyons pas devoir les indiquer, parce que les modes ayant complètement changé depuis lors, cela nous entraînerait dans des explications aussi fastidieuses qu'inutiles.

Chaque jour les dames convenaient du costume qu'elles porteraient dans la journée :

. . . Telle sympathie estoit entre les hommes et les femmes que, par chascun jour, ilz estoient vestuz de semblable parure. Et, pour à ce ne faillir, estoient certains hommes ordonnez pour dire es hommes, par chascun matin, quelle livrée les dames voulerent en icelle journée porter. Car le tout estoit fait selon l'arbitre des dames. En ces vestemens tant propres, et accoustremens tant riches, ne pensez que ny eux ny elles perdissent temps aucun : car les maistres des garderobes avoient toute la vesture tant preste par chascun matin, et les dames de chambre tant bien estoient apprises, qu'en un moment elles estoient prestes et habillées de pied en cap.

Rabelais n'oublie jamais les précautions nécessaires pour empêcher le gaspillage du temps.

V.

La vie des Thélémites n'est pas gouvernée par des lois, des statuts, des réglemens, mais par le vouloir et franc arbitre de chacun. Ils se levaient du

lit quand bon leur semblait ; ils buvaient , mangeaient , travaillaient , dormaient quand le désir leur venait. Nul ne les éveillait, nul ne les forçait à manger, ni à boire, ni à faire chose quelconque. Ainsi l'avait établi Gargantua et la règle était tout entière dans cette inscription, écrite en grosses lettres à l'entrée :

FAIS CE QUE VOULDRAS.

A quoi bon une règle ? se demande Rabelais. Les gens nobles de cœur, bien nés, bien instruits, entourés de personnes honnêtes, n'ont-ils pas un aiguillon, l'honneur, qui les éloigne du vice et les pousse à la vertu ? C'est quand on est comprimé, asservi, qu'on a envie de faire le mal, rien que pour protester et pour montrer son indépendance. « Nous avons envie de faire les choses qui nous sont défendues. » On ne sera pas tenté d'enfreindre une règle qui ne sera écrite nulle part.

Rabelais, on le voit, a, comme les philosophes du XVIII^e siècle, une foi complète en la bonté native de l'homme. C'est encore un point qui le sépare nettement de Calvin, préoccupé surtout du dogme de la chute, du péché originel, et persuadé que l'homme par sa nature est invinciblement porté à faire le mal.

A Thélème, poursuit l'auteur de *Gargantua*, tous les hommes, toutes les femmes savaient lire, écrire, chanter, jouer d'instruments harmonieux, parler cinq ou six langages et composer dans tous des vers et de la prose.

Jamais ne furent vus chevaliers tant preux, tant galants, tant adroits à pied et à cheval, plus vigoureux. Ja-

mais ne furent vues dames tant propres, tant mignonnes, moins fascheuses, plus doctes à la main, à l'aiguille, à tout acte mulière [féminin] honnête et libère, que là estoient.

Par cette raison, quand le temps venu estoit que aucun de icelle abbaye, ou à la requeste de ses parents ou pour autres causes, voulust issir [sortir] hors, avec soy il emmenoit une des dames, celle laquelle l'avoit pris pour son dévot [dévoué]; et estoient ensemble mariés. Et si bien avoient vescu à Thélème en dévotion [dévouement] et amitié, encore mieulx la continuaient-ilz en mariage, et autant s'entreaïmoient-ils à la fin de leurs jours comme le premier de leurs nopces.

VI.

L'abbaye de Thélème n'a rien de commun avec l'Utopie de Thomas More. Rabelais avait lu évidemment le livre où le chancelier d'Angleterre trace le tableau de sa république, puisqu'il lui emprunte deux dénominations qui vont figurer dans *Pantagruel*: le pays d'Utopie et la ville des Amaurotes. L'ouvrage avait déjà seize ans de date quand parut *Gargantua*. Mais Rabelais ne lui a rien emprunté en décrivant son abbaye idéale. Thélème n'a rien de commun non plus — pour l'idée du moins, avec la Cité du Soleil, de Campanella, ni avec le Phalanstère, de Fourier. Dans la Cité du moine napolitain, le travail est obligatoire; quiconque ne travaille pas est banni. Dans l'Utopie, chacun doit fournir aussi une certaine quantité de travail productif. Dans le Phalanstère, tout le monde travaille, sans contrainte, il est vrai, mais parce que le travail est attrayant, parce qu'il est devenu un plaisir. Ces cités idéales se suffisent à elles-mêmes. Elles consomment, mais elles produisent. Le luxe dans le Pha-

lanstère est aussi grand, plus grand peut-être qu'à Thélème, mais les travaux productifs couvrent les dépenses. Ce que ces sociétés perdent d'un côté, elles le recouvrent de l'autre; c'est un mécanisme qui fonctionne. Tous ceux qui y sont engagés participant également aux charges et aux avantages, jouissent de droits égaux, bien que les fonctions ne soient pas toujours égales.

Thélème, au contraire, ne produit rien, et l'égalité n'existe qu'entre une partie des associés. Ceux-ci cultivent la poésie, la musique, le dessin, la peinture; ils jouent la comédie, vont à la chasse, font de la gymnastique, de l'équitation, de la natation; ils s'exercent à la course, au tir de l'arc, etc.; mais aucun ne s'emploie à un travail lucratif. Il y a dans l'abbaye des orfèvres, des lapidaires, des brodeurs, des tailleurs, des tireurs d'or, des veloutiers, des tapissiers, des hautelissiers, — des parfumeurs, des «testonneurs», etc., mais ces gens-là ne font pas partie de la société, ce sont des ouvriers à gage. Ils ont le droit d'être payés, rien de plus. Les Thélémites gardent pour eux les beaux arts, et leur laissent les arts industriels.

Les Thélémites ne sont donc pas une société organisée pour la production et la consommation; ils ne sont organisés que pour la dépense. Thélème sous ce rapport est une abbaye comme une autre; elle vit de la riche dotation que Gargantua lui a faite.

Elle doit avoir une autre ressource encore cependant. Chaque membre en entrant apporte probablement une dot, approximativement suffisante pour subvenir à ses dépenses. Rabelais nous le dit

même implicitement. On avait le droit d'être riche à Thélème, nous dit-il. Cet excédant de richesse ne pouvait provenir que des biens personnels de l'associé, des biens qu'il avait apportés en entrant ou dont il s'était réservé la jouissance. Les dépenses générales étaient faites par la communauté, les dépenses particulières restaient évidemment à la charge de chacun. La grande différence entre cette abbaye et les autres, c'est qu'on pouvait disposer librement de ses biens, de son temps, de sa pensée, qu'on n'obéissait pas à la cloche, que si l'on étudiait le grec ou l'hébreu, on n'était pas forcé de cacher ses livres, et que si l'on tombait amoureux de sa voisine, on avait le droit de l'épouser et d'être heureux avec elle.

VII.

Cependant, s'il était permis de se marier à Thélème, il ne paraît pas que l'on pût s'y établir pour toujours avec son ménage. Aucune partie du bâtiment, si minutieusement décrit par l'auteur, n'est réservée aux enfants, aucun soin n'est pris pour leur éducation première. D'un autre côté, nous voyons des couples sortir de Thélème lorsqu'ils se marient. Il faut en conclure que l'abbaye de la libre volonté n'était faite que pour la jeunesse. Les jeunes filles, nous dit-on, y entraient de dix à quinze ans, les jeunes garçons de douze à dix-huit. Il n'y a pas de limite d'âge pour la sortie. On reste tant qu'on le veut, mais la vie qu'on y mène ne convient évidemment qu'à la jeunesse. Ce qu'on y fait n'est que la continuation et le perfectionnement de ce que Ponocrates a fait faire à Gargantua adoles-

cent, avec la liberté en plus de choisir son temps, ses occupations du moment. Thélème, à beaucoup d'égards, n'est qu'un lieu où l'on perfectionne ses études physiques et intellectuelles. On s'y prépare à la vie active. C'est l'Université de l'éducation attrayante.

On a déjà remarqué qu'il n'y a à Thélème ni «beuveries» ni festins. Chacun mange chez soi avec ses intimes. Il en est de même du libre amour. Toute dame a le droit, le devoir même de se choisir un cavalier, mais quand ils s'aiment, ils s'épousent et s'en vont. Les «beuveries» interminables sont laissées aux crasseux précepteurs de Gargantua, aux ignorants comme frère Jean, aux vieillards comme Grandgousier. Ni Pantagruel ni Gargantua ne s'enivrent. Les amours immondes sont le fait d'un vaurien, poltron et cynique, comme Panurge. A Thélème, tout est libre, mais tout est décent, tout est noble, tout est beau.

VIII.

Un critique a rapproché de Thélème l'*Ile des Plaisirs*, de Fénelon. Ce rapprochement n'est pas plus fondé que celui qu'on a fait entre Thélème et le Phalanstère. Dans cette île, les amusements viennent au devant de vous sans que vous ayez même la peine d'exprimer un désir, et l'ennui naît inmanquablement de la satiété.

«Fatigué de tant de festins et d'amusements, dit Fénelon, je m'éloignai de ces contrées en apparence si délicieuses et de retour chez moi, je trouvai dans une vie sobre et dans un travail modéré, dans des mœurs pures, dans la pratique de la vertu, le bonheur et la santé que n'avaient pu me procurer la continuité de la bonne chère et la variété des plaisirs (*Fables*, VIII).

Il n'y a rien de semblable à craindre à Thélème. Le plaisir ne vient pas chercher le Thélémite, c'est lui qui va le chercher; soit qu'il exerce son corps à la gymnastique, son adresse à la chasse, son esprit à l'étude, à la culture des sciences et des arts, il est toujours en action. Dans la pensée de Rabelais, il n'y a pas plus de temps perdu pour l'activité intellectuelle à Thélème qu'il n'y en avait chez Gargantua à l'époque où il était sous la direction de Poñocrates. Rabelais n'a pas pensé, n'a pas voulu prévoir que l'inactivité, la paresse pût se glisser parmi les associés, avec l'ennui, son compagnon obligé. Cela dépend des caractères cependant. Il est des êtres apathiques auxquels ce régime pourrait ne pas convenir. Mais l'auteur a eu soin de laisser les portes ouvertes. Si la paresse vous prend, si l'ennui vous vient, rien ne vous force à rester.

On a d'ailleurs prévenu d'avance les intéressés. Une longue inscription placée sur la porte interdit formellement l'entrée de l'abbaye aux fainéants, paresseux, parasites, aux malades mêmes. Tout doit y être gaieté, santé, amour de la science, activité du corps et de l'esprit. Ceux qui ne se sentent pas ces dispositions n'ont que faire de se présenter, on ne leur ouvrira pas.

IX.

L'inscription n'a pas moins de 108 vers, divisés en sept doubles strophes. Par malheur, ces vers sont plus que médiocres.

Rabelais commence par exclure de sa communauté les hypocrites, bigots, cagots, cafards, et fabricateurs de querelles religieuses.

Puis viennent les gens de justice, clercs, mangeurs du populaire, scribes, pharisiens, vieux juges. Il n'y aura pour eux ici ni procès ni débats, et par conséquent pas de pâture.

Arrière aussi les usuriers, les grippeminauds, les avares et amasseurs d'argent.

Arrière encore les jaloux, les curieux, les individus rongés par des maladies honteuses. Il n'y a de place que pour la santé, la joie et la jeunesse.

Entrez, vous qui êtes gaillards, fringants, joyeux, mignons et gentils compagnons.

Entrez, vous qui annoncez le saint Evangile comme il doit être annoncé :

Entrez, qu'on fonde ici la foi profonde ;

entrez pour confondre

Les ennemis de la sainte parole.

Les protestants ont cru voir dans ces derniers vers une invitation aux pasteurs calvinistes à venir à Thélème. L'ensemble de l'inscription et de l'ouvrage prouve qu'ils se trompent. Après avoir banni les instigateurs de querelles religieuses dans les premiers vers, Rabelais n'inviterait pas ici les pasteurs calvinistes, qui étaient aussi ardents disputeurs que les catholiques. Rabelais appelle ceux qui se contentent de prêcher la morale de l'Evangile ; « la foi profonde » ; l'amour des hommes entre eux, la fraternité.

Cette inscription de Thélème est dans le goût des vers du XV^e siècle et non de ceux du XVI^e. Il y a une foule d'assonances et de rimes régulièrement placées dans le corps des vers, ce qui fait de ces strophes de véritables tours de force ; mais les

tours de force réclament une agilité, une souplesse, qui dissimule l'effort, et Rabelais est loin de posséder ces qualités lorsqu'il écrit en vers. Voici la dernière des doubles strophes de l'inscription. C'est la meilleure, ou, si l'on veut, la moins mauvaise. Les rimes *couronnées*, c'est-à-dire répétées au commencement du vers suivant sont en italiques :

Cy entrez, vous, dames de haut *parage*,
 En franc *courage*¹. Entrez-y en bon *heur*²,
 Fleurs de beauté à celeste *visage*,
 A droit *corsage*, à maintien preude et *sage* ;
 En ce *passage* est le sejour d'honneur.
 Le haut *seigneur*³ qui du lieu fut *donneur*
 Et *guerdonneur*⁴, pour vous l'a *ordonné*⁵
 Et pour *frayer*⁶ à tout, prou *or donné*⁷.

Or donné par don
 Ordonne pardon
 A cil qui le donne ;
 Et très bien guerdonne,
 Tout mortel prend'hom.
 Or donné par don⁸.

Après avoir lu ces derniers vers, on approuve complètement Rabelais d'avoir emprunté à Mellin de St-Gelais la pièce de vers par laquelle il va terminer ce livre.

X.

C'est une « Enigme en prophétie » trouvée, nous dit-il, sur une lame de bronze en creusant les fondements de l'abbaye de Thélème. Les deux premiers et les six derniers vers sont seuls de Rabelais.

¹ Hardiment — ² Sous de bons auspices, en bon augure —
³ Gargantua — ⁴ Rémunérateur, il a récompensé par là le
 moine de ses services — ⁵ Mis en ordre — ⁶ Subvenir à toutes
 les dépenses — ⁷ Donné beaucoup d'or — ⁸ L'or donné par don
 récompense très bien tout homme sage.

Certains commentateurs ont fort déraisonné à propos de cette pièce. Lemotteux, l'abbé de Marsy, Ermangart, font de Mellin de St-Gelais un zélé calviniste. Or Mellin ne fut jamais ni calviniste ni zélé. Fils d'un évêque poète de cour, il fut abbé, et aumônier de Henri II, alors que ce prince n'était encore que dauphin. Mellin était aussi un poète de cour et de société, un poète galant surtout, très spirituel, raffiné, imitateur de Pétrarque et des Italiens, tandis que Ronsard imitait les Grecs alexandrins, — sceptique peut-être au fond de l'âme, mêlant volontiers les chants d'église et les mystères de la religion avec la galanterie et les dieux du paganisme, tournant heureusement le madrigal, excellent à affiler un conte en épigramme, à rimer finement des riens précieux et jolis, mais paresseux et ami de ses aises. Un tel personnage a dû nécessairement tourner le dos au calvinisme, par prudence d'abord, pour ne pas compromettre sa joyeuse existence de prélat homme du monde, et aussi par antipathie contre une croyance qui prenait la vie tellement au sérieux. Que dans des strophes dont nous avons rapporté quelques vers à propos des *Fanfreluches*, il ait pris le parti de Marot contre ses persécuteurs, cela se conçoit; il défendait un confrère en poésie; il protestait en faveur de la tolérance, parce que toute mesure violente lui était antipathique. Mais que, dans la pièce que nous allons analyser, il ait entendu faire un manifeste calviniste, c'est ce qu'il est impossible d'admettre, et il faut toute la prévention de Lemotteux, toute la légèreté de l'abbé de Marsy et des commentateurs de l'édition *variorum*, pour soutenir une pareille opinion.

La pièce fit grand bruit cependant à une époque où l'on se préoccupait beaucoup de ces sortes de prédictions. Les guerres civiles religieuses ne commencèrent en France qu'en 1562, quatre ans après la mort de Mellin et vingt-neuf ans après la publication de l'«énigme» dans les premières éditions de *Gargantua*, et pourtant elle est pleine de détails qui se rapportent parfaitement aux luttes religieuses qui allaient remplir le dernier tiers du siècle.

XI.

Pour apprécier justement le caractère prophétique de cette pièce, il faut d'abord se demander s'il est bien sûr que St-Gelais en l'écrivant ait pensé aux guerres religieuses ?

Les énigmes étaient fort à la mode à cette époque, non pas ces courtes énigmes qui ne sont que des définitions où l'on s'astreint à unir la précision à l'obscurité, mais des énigmes développées et offrant généralement un double sens. Les *Facétieuses Nuits de Straparole*, que l'on venait de traduire, contiennent un nombre considérable de ces pièces où l'auteur se tient en équilibre entre deux sens, généralement acceptables, l'un décent et convenable de tout point et un autre qui ne l'est guère. Ces sortes de compositions devaient tenter St-Gelais, esprit subtil, rimeur adroit et ami des tours de force réussis. Les vers en question s'appliquent parfaitement dans tous leurs détails aux diverses péripéties du jeu de paume. Au moment où il les écrivait il y avait déjà — en Allemagne et ailleurs, — un commencement de lutte armée entre les catholiques

et les luthériens. Qu'il ait voulu faire allusion à ces faits pour détourner l'attention du lecteur et l'empêcher de deviner trop vite le sens de son énigme, cela non-seulement est possible, mais cela est fort probable, d'autant plus que le tableau qu'il trace de cette guerre est assez vague et ne se précise que grâce à un commentaire minutieux; mais l'examen de l'énigme telle qu'elle se trouve dans les Œuvres de l'auteur montre clairement que sa principale préoccupation était le jeu de paume. C'est Rabelais qui, en se l'appropriant, en la commentant par ses additions, en la rattachant à l'abbaye de Thélème, en a grandi la signification, et, de ce qui n'était qu'un futile amusement, a fait une prophétie qui passe par dessus les têtes des catholiques et des protestants, et devient un cri d'espérance dans le triomphe définitif de la science libre et de la philosophie.

XII.

Sursum corda! nous dit-il en commençant dans deux vers qu'il place en tête :

Pauvres humains qui bon heur attendez
Levez vos cueurs et mes dits entendez.

Puis il cède la parole à son ami :

S'il est permis, nous dit celui-ci en substance, soit par les astres, soit par un effet de la puissance de Dieu, de connaître l'avenir, voici ce qui doit arriver :

Je fay savoir à qui le veult entendre
Que cest hiver prochain, sans plus attendre,
Voyre plus tost, en ce lieu où nous sommes,
Il sortira une manière d'hommes
Las du repos et taschés de sejour (du calme),

qui iront ouvertement

Suborner gens de toutes qualitez.

pour les exciter les uns contre les autres.

Ils feront mettre en debatz apparens
Amis entre eulx et les proches parens.
Le fils hardi ne craint pas l'impropère [blâme]
De se bander contre son propre père ;
Mesmes les grands, de noble lieu sailliz [sortiz]
De leurs subjects se verront assailliz
Et le devoir d'honneur et reverence
Perdra pour lors tout ordre et difference,
Car ilz diront que chascun a son tour
Doibt voller hault et puis faire retour.
Et sus ce poinct aura tant de meslées.
Tant de discords, venues, et allées,
Que nulle histoire où sont les grands merveilles
Ne fait récit d'émotions pareilles.

Ces vers, qui s'appliquent clairement au jeu de paume, peuvent tout aussi bien désigner les luttes des protestants et des catholiques, mais sans qu'il y ait, quoi qu'on en ait dit, le plus petit mot d'approbation pour les premiers.

Lors se verra maint homme de valeur,
Par l'esguillon de jeunesse et chaleur.
Et croire trop ce fervent appétit,
Mourir en fleur et vivre bien petit.

Le poète ne se prononce ni pour les uns ni pour les autres et semble leur faire la partie égale :

Alors auront non moindre autorité
Hommes sans foy, que gens de vérité.
Car tous suivront la créance et estude
De l'ignorante et sottie multitude.
Dont le plus lourd sera reçu pour juge.

La lutte entre les deux partis durera jusqu'à ce qu'une force supérieure s'impose à tous deux. Elle ne cessera, dit le poète,

[Et] n'en sera délivrée la terre
 Jusques à tant qu'il en sorte à grand erre [vite],
 Soudaines eaux dont les plus attrempez [modérés],
 En combattant seront prins et trempez

Ces eaux qui viendront inonder les combattants, c'est probablement la force matérielle, la compression des idées, par les princes catholiques ou par les chefs protestants, car l'intolérance devait être égale dans les deux partis: Rabelais pouvait bien le prévoir d'après les dispositions des esprits.

Le poète, en parlant de cette compression, ajoute :

Et à bon droit,

car en livrant le combat, les adversaires se sont servis des « boyaux des innocentes brebis » non pour faire un sacrifice aux dieux, mais en faire un moyen d'action entre les mains des hommes.

Autrement dit, sous prétexte de prendre les intérêts de la religion, ils n'ont cherché dans cette guerre que leur utilité personnelle.

Or maintenant, je vous laisse à penser
 Comment le tout saura se dispenser [s'arranger],
 Et quel repos, en noise si profonde,
 Aura le corps de la machine ronde.

Quelle sera la fin de cette première lutte? car on n'y peut voir qu'une trêve au milieu de la guerre. Ceux qui auront le plus de pouvoir sur « la machine ronde »,

Les plus heureux qui plus d'elle tiendront,
 Moins de la perdre et gaster s'abstiendront;
 Et tâcheront en plus d'une manière
 A l'asservir et rendre prisonnière.

Tant que la lutte ne les avait pas exaspérés, ils auraient pu se montrer tolérants; ils ne le seront plus

désormais, quand même ils devraient « gaster » leur position; si bien que la pauvre « machine ronde » vaincue n'aura de recours possible qu'auprès de celui qui l'a créée; les vaincus n'auront à ce moment de recours possible qu'en Dieu; la libre pensée sera comprimée partout.

Pour comble de malheur, poursuit St-Gelais, ou plutôt Rabelais,

Le clair soleil ains qu'estre [avant d'être] en occident,
Lairra espandre obscurité sur elle,
Plus que d'éclipse, ou de nuit naturelle,
Dont en un coup perdra sa liberté
Et du hault ciel la faveur et clairté
Ou pour le moins demourera déserte.

L'auteur semble prévoir l'éclipse qui va se faire dans la littérature allemande, dans la littérature italienne, dans les arts et la littérature de l'Espagne, et l'abaissement des esprits après le concile de Trente. Cette prévision n'a rien d'extraordinaire dans les circonstances données et c'est le cas d'appliquer le refrain :

Faut pas étr' grand sorcier pour ça.

Mais l'agitation qui aura précédé cette éclipse n'en portera pas moins ses fruits, si bien que, peu à peu, ceux qui s'étaient emparés de l'influence reculeront devant leurs adversaires,

. . . mesme ceux qui tenue l'auront
Aux survenans occuper la lairont [laisseront];

Les deux partis se réconcilieront et se retireront de la lice,

Et toutefois devant le partement
On pourra voir en l'air apertement
L'aspre chaleur d'une grand flamme esprinse
Pour mettre à fin les eaux et l'entreprinse.

Avant la séparation, on verra apparaître la lumière qui mettra un terme à la lutte, et fera disparaître les eaux du déluge de la réaction.

St-Gelais s'arrête là, mais ce n'est pas assez pour Rabelais d'avoir montré le flambeau de la philosophie brillant au dessus des combattants réconciliés. Il insiste sur le bonheur qui attend ceux qui auront lutté jusqu'au bout. Il annonce que ceux qui ont été

Penés, lassés, travaillés, affligés,
seront comblés de bonheur et enrichis de manne céleste.

La verra l'on par certaine science,
Le bien et fruit qui sont de patience,
Car cil qui plus de peine aura souffert
Anparavant, du lot pour lors offert
Plus recevra. O qu'est à révérer,
Cil qui en fin pourra persévérer!

Bonheur et honneur à qui persévérera jusqu'à la fin!

Rabelais a corrigé plus tard ces dernières lignes. Nous préférons la première rédaction. Rabelais en corrigeant ses vers n'était pas plus heureux que Larmarine. Chez tous deux la première version est la meilleure.

XIII.

Nous convenons que cette « Enigme en prophétie » manque quelque peu de clarté; quelques-unes des explications que nous donnons peuvent être contestées, mais le sens général ne saurait être douteux. Il est indiqué par les premiers et les derniers vers: « Levez les cueurs! Bonheur à qui persévérera! »

Il est indiqué aussi par le rapprochement que fait Rabelais de cette prophétie avec la création de l'abbaye de Thélème. La lutte sera terrible et prolongée, la force l'emportera d'abord, mais la lumière restera victorieuse à la fin, et Thélème se réalisera.

Deux des personnages de Rabelais commentent cette énigme : Gargantua et frère Jean :

Ce n'est pas de maintenant, dit Gargantua, que ceux qui croient à l'Évangile sont persécutés :

Mais bien heureux est celui, qui ne sera scandalisé et qui toujours tendra au but que Dieu par son cher fils nous a indiqué, sans en être distrait ni détourné par ses affections charnelles.

Ici il y aurait lieu de se demander quel est cet Évangile qui attire la persécution sur ceux qui y croient. Ce ne peut-être l'Évangile tel que le prêcha Calvin, puisque Rabelais se sépare de lui sur le dogme principal, le péché originel.

Rabelais craint pourtant d'avoir été trop explicite frère Jean va opérer une diversion :

— Que pensez-vous donc que signifie cette énigme ? demande-t-il à Gargantua.

— Le décours et maintien de la vérité divine.

Le « décours », c'est-à-dire le développement, le progrès.

Ici Rabelais continue d'être obscur à dessein, mais il n'est pas impénétrable : il ne veut pas dire toute sa pensée, mais il s'arrange pour qu'on la devine.

Nous n'aurons pas besoin de chercher longtemps pour savoir ce qu'est, pour lui, la vérité divine, la vérité qui vient de Dieu et à laquelle l'homme doit s'attacher.

Revenons un peu sur nos pas. Que fait-on dans

l'abbaye de Thélème? On développe son corps et son intelligence. On fait des exercices physiques, on cultive la poésie, les arts et la science.

Y a-t-il une religion officielle? Y a-t-il plusieurs religions entre lesquelles on puisse ou doive choisir?

Non, il n'y a ni une église, ni plusieurs églises pour un culte ou pour plusieurs cultes.

Il n'y a pas de culte officiel. Il n'y en a pas moins une religion, mais une religion privée. Il y a dans chaque appartement une chapelle où l'on va se recueillir et prier Dieu; le Thélémite fait sa prière comme l'élève de Ponocrates fait la sienne; mais il la fait chez lui et à son heure.

Notez que rien n'obligeait Rabelais à mentionner cette chapelle, personne n'aurait remarqué l'omission. S'il en place une dans chaque appartement, c'est qu'il croit que chaque Thélémite doit prier; sa principale préoccupation, c'est de ne pas le contraindre, par le son de la cloche, à faire sa prière à une heure précise, et quand il n'y est pas disposé.

Le Thélémite croit donc en Dieu et le prie, c'est «la foi profonde», et de plus, il s'applique à développer toutes ses facultés, physiques et intellectuelles, à cultiver l'art et surtout la science.

Lors donc, qu'après avoir tracé le tableau de Thélème, Rabelais s'écrie avec l'église catholique: «*Sursum corda*, levez les cœurs!» quand après avoir montré les amis de la vérité et de la science persécutés et opprimés, il prédit le triomphe de ceux qui auront souffert, la récompense de ceux qui auront persévéré; il est évident que ce triomphe est celui de son idéal. Thélème n'est pas possible aujourd'hui,

elle le sera plus tard. Le temps viendra où chacun pourra adorer Dieu comme il l'entendra, cultiver complètement son esprit et atteindre à la vérité divine, qui est la science.

Mais cette idée qu'il a seulement laissé entrevoir, lui paraît trop hardie, il se ménage une échappatoire.

Comme l'énigme, malgré ses commentaires, peut recevoir un autre sens, celui qui préoccupait St-Gelais avant que Rabelais se fût emparé de ses vers pour les transformer, c'est ce sens que frère Jean va mettre en lumière :

— Par St-Gauderon, dit le moine, telle n'est mon exposition. Le style est de Merlin le prophète . . .

C'est une manière de désigner Mellin, en faisant penser à Merlin le prophète dont les prédictions avaient encore tout leur prestige.

. . . Donnez-y, poursuit le moine, allégories et intelligences tant graves que voudrez et y resvassez, vous et tout le monde, ainsi que voudrez. De ma part, je n'y pense autre sens enclos qu'une description du jeu de paume sous obscures paroles. Les suborneurs des gens sont les faiseurs de parties qui sont ordinairement amis. Et après les deux chasses faites, sort hors le jeu celui qui y estoit et l'autre y entre. Les eaux sont les sueurs. Les cordes des raquettes sont faites de boyaux de moutons ou de chèvres. La machine ronde est la pelotte. Après le jeu, on se rafraichit devant un clair feu et change l'on de chemise. Et volontiers banquette l'on, mais plus joyeusement ceux qui ont gagné. Et grand chère.

C'est sur ces mots que se termine le livre. C'est la conclusion prudente, le faux-fuyant que Rabelais se ménage en cas d'attaque ; mais sa pensée réelle a été énoncée par Gargantua.

L'abbaye de Thélème est l'Utopie, la Salente, le Phalanstère de Rabelais; mais cet idéal ne fait qu'une courte apparition dans le livre, c'est une oasis dans les landes arides de l'égoïsme où l'auteur va nous promener.

XIV.

Ainsi donc, en nous résumant, nous trouvons dans ce livre, au milieu des folies bouffonnes qui s'y coudoient,

Une protestation contre la fausse pédagogie et un admirable plan d'éducation rationnelle;

Une protestation contre la guerre et les conquêtes et d'excellents avis à l'adresse des conquérants;

Une protestation contre le cloître, contre la compression de l'intelligence, contre l'intolérance — et de plus la foi ardemment exprimée qu'après des luttes plus ou moins prolongées, la vérité, la sagesse, la science prendront définitivement le dessus. La conclusion est un cri d'espérance: **Levez les cœurs!**
Sursum corda!

CHAPITRE VII.

LIVRE II. — PANTAGRUEL.

I. LES ANNÉES DE JEUNESSE.

SOMMAIRE. — 1. Plan du second livre. — 2. Généalogie de Gargantua. — 3. Gargantua veuf et père. — 4. Pantagruel et les monuments préhistoriques. — 5. L'écolier limousin. L'orthographe du XVI^e siècle. — 6. Rabelais et Geoffroy Tory. — 7. La verbocination latiale. — 8. Fantaisies linguistiques au XVI^e siècle. — 9. Les cloches d'Orléans. — 10. La bibliothèque de St Victor. — 11. L'éducation de Pantagruel. Lettre de Gargantua à son fils. — 12. Réflexions de Guizot à ce sujet. — 13. Les dialecticiens disputeurs. — 14. La chreime philosophale. — 15. L'homme aux treize langues. — 16. Le procès interminable. — 17. Plaidoieries et jugement. — 18. Réflexions et rapprochements.

I.

Le plan du second livre est à peu près le même que celui du premier. Les détails seuls diffèrent.

C'est d'abord la généalogie de Pantagruel, son éducation, et quelques faits qui s'y rattachent ; l'apparition de Panurge, qui fait le pendant de celle de Jean ; puis, après quelques épisodes de la vie de ce personnage, une guerre semée de prouesses extravagantes, et enfin une victoire, après laquelle le héros récompense ses compagnons d'armes.

Ajoutons que le second livre, quoique contenant des pages excellentes ne vaut pas le premier ; il a moins de belles parties sérieuses, moins d'excellentes scènes comiques, et beaucoup plus d'extrava-

gances; quelques unes sont plaisantes, mais, il y en aussi d'insipides, et qui se rattachent de trop près à la Chronique Gargantuine.

Ces raisons littéraires, si elles existaient seules, ne suffiraient pas pour faire décider que ce livre a été composé avant le *Gargantua*, mais ajoutées aux autres, elles les corroborent singulièrement. Il serait bien difficile de croire que Rabelais eût repris deux fois le même dessin pour faire moins bien la seconde fois que la première.

II.

Les premiers chapitres nous ramènent au Gargantua géant, qui a mangé les pèlerins en salade et arrosé les Parisiens, c'est-à-dire au Gargantua de la *Chronique*, lequel n'a guère de commun que le nom avec l'élève de Ponocrates, l'auteur de la «concion» aux vaincus, le fondateur de l'abbaye de Thélème.

Ici cependant le recit se sépare de la Chronique en un point, Grandgousier n'a pas été forgé par Merlin; il a un père et des ancêtres, en noble personnage qu'il est. Ce père, c'est le héros populaire Vit-de-Grain, le mangeur de blé, cousin germain de Casse-Croûte et de Brise-Mie. Quant à sa généalogie, elle est parodiée de celle que nous offrent les *Évangiles* de St-Matthieu et de St-Luc — que Rabelais rappelle — mais la parodie est bienveillante et de pure gaité; pour la juger équitablement, il faut oublier les plaisanteries de Voltaire. Rabelais s'amuse à donner à son héros une série d'ancêtres plus ou moins grotesques, et, en faisant cette énumération, il emploie des formes, des tournures de phrases connues, de manière à nous faire penser à deux choses

à la fois ; mais le comique est pour lui uniquement dans la série qu'il fait passer devant nos yeux et rien n'en rejailit sur les passages de l'Écriture qu'il rappelle de loin. Il n'est pas toujours aussi innocent.

Cette généalogie remonte aux premiers jours du monde. Peu de temps après la mort d'Abel, survint une année qu'on appelle l'année des grosses nêfles — Rabelais dit *mesles* ; c'est le nom vulgaire de ce fruit en Normandie, en latin *mespylus*. — Trois de ces fruits suffisaient pour remplir un boisseau. Cette année-là il y eut des calendes grecques, le mois de mars faillit en carême, la mi-août tomba en mai, et c'est en septembre ou en octobre, — il y a doute à ce sujet, — qu'arriva la fameuse semaine des trois joudis. Ces nêfles étaient fort appétissantes et l'on s'en régala, mais il en fut comme pour Noé lorsqu'il mangea trop abondamment du fruit de la vigne, les mangeurs de nêfles eurent à se repentir de leur gourmandise : ils se mirent tous à enfier prodigieusement, mais pas tous de la même manière ; les uns enfèrent par le ventre, et c'est d'eux que procèdent St Pansard et St Mardigras ; les autres enfèrent par les épaules, d'où la race des bossus dont descendait Ésope le fabuliste ; d'autres croissaient par le nez, d'où la famille du poète Ovide, surnommé Naso ; d'autres par les oreilles, de là les oreilles proverbiales des Bourbonnais ; d'autres enfin croissaient par tout le **corps**, de là les géants ancêtres de Grandgousier et de Pantagruel.

Le premier fut Charibroth, puis vinrent successivement Sarabroth, Faribroth, Hurtaly, qui échappa au déluge parce qu'il resta à cheval sur l'arche ;

puis une foule de personnages de la Bible, de la mythologie, de l'histoire, des romans de chevalerie et des contes populaires : Encelade et Polyphème à côté de Porus, vaincu par Alexandre; Morgan, qui le premier inventa de jouer aux dés avec des bestiaux; Happemouche qui inventa de fumer les langues de bœuf à la cheminée; puis Maschefoin, Bruslefer, Engoulevent, Gallehaut, qui inventa les flacons, Bruyer, qui fut vaincu par Ogier le Danois, pair de France, etc., etc.

III.

Pantagruel naquit par une année de sécheresse, c'est pour cela qu'il régna sur les Altérés ou Dipso-des; sa mère Badebec ne survécut pas à sa naissance. Gargantua rit et pleure tour à tour d'avoir un fils et de perdre sa femme. La scène est très comique, mais plus digne du géant forgé par Merlin, que de roi formé par Ponocrates.

Pleurerai-je? disoit-il. Ouy: car, pourquoi? Ma tant bonne femme est morte, qui estoit la plus cecy, la plus cela qui fust au monde. Jamais je ne la verray, jamais je n'en recouvreray une telle; ce m'est une perte inestimable! O mon Dieu, que t'avois-je fait pour ainsi me punir? Que ne m'envoyas-tu la mort à moy premier qu'à elle? car vivre sans elle ne m'est que languir, Ha, Badebec, ma mignonne, m'amie, ma tendrette, ma savate, ma pantoufle, jamais je ne te verray . . .

Et ce disant, pleuroit comme une vache; mais tout soudain rioit comme un veau, quand Pantagruel luy venoit à la mémoire. Ha, mon petit fils, disoit-il, tant je suis tenu à Dieu de ce qu'il m'a donné un si beau fils, tant joyeux, tant riant, tant joly. Ho, ho, ho, ho, que je suis aise! beuvons, ho! laissons toute mélancolie; apporte du meilleur, rince les verres, boute la nappe, chasse ces

chiens, souffle ce feu, allume cette chandelle, ferme cette porte, taille ces soupes, envoie ces pauvres, baille-leur ce qu'ilz demandent, tiens ma robe, que je me mette en pourpoint pour mieulx festoyer les commères.

Ce disant, (il) out la letanie et les mementos des prestres qui portoient sa femme en terre; dont laissa son bon propos et tout soudain fut ravi [emporté] ailleurs, disant: Seigneur Dieu, faut-il que je me contriste encore? Cela me fasche, je ne suis plus jeune, je deviens vieux, le temps est dangereux, je pourray prendre quelque fièvre, me voyla affolé. Foy de gentilhomme! il vault mieulx pleurer moins et boire davantage. Ma femme est morte, eh bien, pardieu (*Da jurandi*), je ne la ressusciterai pas par mes pleurs; elle est bien, elle est en paradis pour le moins, si mieulx n'est; elle prie Dieu pour nous, elle est bien heureuse, elle ne se soucie plus de nos misères et calamités; autant nous en pend à l'œil. Dieu gard le demourant [celui qui reste]! il faut penser d'en trouver une autre.

Mais voicy que vous ferez, dit-il aux sages femmes; allez à l'enterrement d'elle, et ce pendant je berceray ici mon fils, car je me sens bien fort altéré et je serois en danger de tomber malade: mais beuvez quelque bon traict devant: car vous vous en trouverez bien et m'en croyez sur mon honneur. A quoy obtempérans, altèrent à l'enterrement et funérailles, et le pauvre Gargantua demeura à l'hostel.

IV.

Ce pauvre Gargantua que l'auteur plaint de rester à la maison pendant que l'on enterre sa femme est le digne pendant de ce pauvre Tartuffe dont Orgon déplore si sympathiquement le malheur. Ce chapitre et les suivants ont passé dans la seconde Chronique.

Rabelais s'amuse ensuite à nous raconter les faits et gestes du jeune géant. Il consomme à un repas le lait de quatre mille six cents vaches, et un beau

jour, il dévore, à moitié crue, une de ces bêtes, sans vouloir lâcher prise. On fut obligé de l'attacher dans son berceau avec des chaînes; quelques-unes de ces chaînes subsistent encore, dit Rabelais; l'une, par exemple, se voit à La Rochelle et se lève entre les deux grosses tours qui se trouvent à l'entrée du port; une autre fut emportée pour lier Lucifer qui se déchainait en ce temps-là à cause d'une colique affreuse qu'il s'était donnée en mangeant l'âme d'un sergent en fricassée à son déjeuner. Un beau matin, entendant qu'on banquetait dans une pièce voisine, Pantagruel se lève avec son berceau sur le dos et apparaît dans la salle à manger pour réclamer sa part du banquet. Un autre fois il étouffa et dévora à moitié un ours qui venait lui lécher le visage.

Pantagruel est envoyé à l'école et parcourt les universités des villes les plus célèbres; chemin faisant, il sème le pays de monuments antiques; de même que le Gargantua de la Chronique a planté le mont St-Michel, Pantagruel élève un dolmen aux environs de Poitiers; en passant à Nîmes, il construit en un jour le pont du Gard, et en un autre jour l'amphithéâtre de Nîmes; c'est à lui aussi que Rabelais attribue cette perte du Rhône, sous des rochers qu'on a fait sauter ces dernières années.

La tradition qui attribue à des géants l'érection des monuments de pierre brute — appelés improprement monuments druidiques — est répandue dans tous les pays purement celtiques des Iles Britanniques et de la France, dit à ce propos M. Henri Martin (*Histoire de France*, VIII). Il faut ajouter cependant qu'une autre tradition des mêmes pays,

plus repandue encore que la première, attribue ces monuments à une race de nains mystérieux, que le christianisme a fait disparaître, mais qui continuent d'habiter des cavernes dans le voisinage des monuments.

V.

Dans le cours de ses voyages, Pantagruel fait quelquefois de plaisantes rencontres. Un jour qu'il était allé se promener aux environs d'Orléans, il voit venir, par le chemin de Paris, un écolier tout joliet. On se salue de part et d'autre, puis Pantagruel demanda à l'écolier d'où il venait.

L'écolier lui répondit : « De l'alme, inclyte et célèbre académie que l'on vocite Lutèce. »

Cet écolier parle latin en français, c'est-à-dire qu'il donne la terminaison française à des mots purement latins. Le langage de la science au moyen-âge était le latin — un latin assez bizarre, que l'on comprend difficilement si l'on n'en a fait une étude spéciale — les cours de l'université se faisaient en latin et les écoliers étaient obligés de parler cette langue. D'un autre côté il y eut à la Renaissance une telle réaction contre le moyen-âge, un tel retour vers l'antiquité, qu'on eût volontiers remplacé tous les mots de la langue usuelle par les locutions latines correspondantes, comme plus élégantes et plus distinguées. C'est de cette époque que date un grand nombre des mots de notre langue française servilement copiés du latin. On sait que les mots français tirés de la langue des Romains, c'est-à-dire la presque totalité de notre vocabulaire, se divisent en deux séries : les mots tirés du latin par le peu-

ple, et les mots créés par les savants. Les uns et les autres sont parfaitement reconnaissables. Dans les mots qu'il a tirés du latin, le peuple a conservé l'accentuation latine, en supprimant toutes les syllabes qui se trouvaient après la syllabe accentuée. C'est ainsi que : *ánima* est devenu : *âme* ; *miráculum*, miracle ; *perículum*, péril ; *angelus*, ange (prononcez : anje), puis ange ; quelquefois la voyelle accentuée en latin, s'est légèrement modifiée, adoucie ; *móbilis* est devenu : meuble ; *pópulus*, peuple ; *ámo*, j'aime, etc.

Les érudits du XVI^e siècle qui ont fait entrer de ces mots dans notre langue, n'ont pas tenu compte de l'accentuation latine, qui s'était perdue ; ils ont purement et simplement copié le mot latin en lui donnant l'accentuation française : *móbilis* est devenu : mobile, par le transport de l'accent sur la dernière syllabe ; *fragile* s'est placé à côté de : « frêle », et *scandále* à côté d'« esclandre ». Les mots se sont rapprochés de l'orthographe et éloignés de la prononciation latine. Les Allemands ont transformé de même beaucoup de mots latins qu'ils ont adoptés, mais par le procédé inverse : les Français ont fait porter l'accent sur la dernière syllabe : *mobile* ; les Allemands l'ont reporté sur la première et de *Colónia*, Cologne, ils ont fait *Cöln*.

C'est du XVI^e siècle aussi que date, en grande partie du moins, cette orthographe, qui sous prétexte d'étymologie, multiplia les lettres non prononcées ; on écrivit par exemple « hault », à cause d'*altus*, « mieulx », à cause de *melius*, « veult », à cause de *vult*, la « faulx », à cause de *falx*, sans s'apercevoir que ces l, que l'on ajoutait, figuraient déjà dans le

mot sous forme d'*u*; que: «haut, mieux, faux» remplaçaient *halt*, *miels*, *fals*, et que, dans la formation des mots, *l* après *a* et même après *e*, se changeait ordinairement en *u* dans la syllabe accentuée : *valbir*, il *vaut*. On se laissa aussi tromper par de fausses étymologies; on crut par exemple que «*sapere*» venait de *scire* et l'on écrivit «scavoir», tandis qu'il vient de *sapere*, où il n'y a pas de *c*, etc., etc.

Rabelais, malgré la protestation que l'on va lire, donna aussi largement dans le travers de cette orthographe pédantesque et dans ce langage pseudo-romain, il se laissa gagner à l'exemple; l'orthographe de ses premières éditions est beaucoup plus simple et plus rationnelle que celle des dernières. Quant aux mots qu'il emprunte au latin, pour son usage personnel, ils sont nombreux, mais ils sont puisés aux bonnes sources latines, chez Cicéron ou Virgile, et non dans le latin du moyen âge. Ces mots d'ailleurs sont faciles à comprendre, tandis que le langage qu'il prête à son écolier limousin a presque toujours besoin d'être retraduit en latin pour devenir intelligible en français.

VI.

Le dialogue que nous allons reproduire a été l'objet d'une discussion d'un autre genre. Dans un livre publié en 1529 et intitulé: *le Champfleury*, par Geoffroy Tory, on trouve textuellement la plus longue des phrases que va débiter l'écolier limousin. Ce Tory était un amateur d'imprimerie et son livre avait pour but principal d'exhiber de nouveaux caractères qu'il avait fait fondre et de proposer quel-

ques modifications orthographiques basées sur la comparaison des alphabets latin et grec avec l'alphabet français. C'est lui, par exemple, qui employa le premier l'accent aigu et la cédille. Comment une même phrase, assez longue, du reste, et caractéristique, se trouve-t-elle dans les deux livres ?

On s'est demandé s'il n'aurait pas existé une édition de *Pantagruel* antérieure à 1529, où Tory aurait trouvé la citation. Mais d'abord Tory ne cite pas, bien qu'aucune considération d'amour propre n'ait pu l'empêcher de le faire, son livre ayant un tout autre but que la critique du français latinisé. D'un autre côté, Rabelais n'arrive à Montpellier qu'en, 1530, où il étudie, exerce et professe la médecine et nous ne le voyons songer à se faire imprimer que pour fournir un texte authentique d'ouvrages de médecine, dans lesquels, dit-il, une virgule déplacée, un accent mal mis peuvent coûter la vie à de milliers de personnes ; il est donc inadmissible qu'il ait pu faire imprimer *Pantagruel* avant d'aller à Montpellier. Tout porte à croire que, trouvant cette phrase dans le *Champfleury*, il se sera dit, comme Molière à propos des scènes du *Pédant joué*, de Cyrano de Bergerac : Je prends mon bien où je le trouve — et cela est d'autant plus supposable que, dans le livre de Tory, cette phrase n'a pas une importance capitale, qu'elle n'arrive là qu'en passant, comme exemple, sans lien avec ce qui précède et ce qui suit ; que d'ailleurs il était difficile, d'après la manière dont Rabelais l'amène, de la donner comme une citation. Peut-être aussi, car Tory ne paraît pas réclamer l'honneur de l'invention, était-ce, comme le suggère un commentateur, une plaisanterie courante

parmi les étudiants de l'Université, que Rabelais se sera plaisamment appropriée.

VII.

Revenons à notre récit.

« Je viens, avait répondu l'étudiant à la question de Pantagruel, de l'alme, inclyte et célèbre académie que l'on vocite Lutèce. »

Pantagruel ouvrit de grands yeux, ne comprenant rien à ce langage. L'un de ceux qui l'accompagnaient lui expliqua que la douce, glorieuse et célèbre Lutèce n'était autre chose que Paris.

— « Et à quel passez-vous le temps, vous autres messieurs étudiants au dit Paris ? — Nous transfrétons la Séquane au dilicule et au crépuscule, nous déambulons par les compites et quadrivies de l'urbe, nous despumons la verbocination latiale, et comme verisimiles amorabonds, captions la bénévolence de l'omnijuge, omniforme et omnigène sexe féminin. »

Ce langage a grand besoin d'une traduction. La voici :

Nous passons la Seine le matin et le soir ; nous nous promenons par les places et les carrefours de la ville nous crachons du latin, et, comme véritables amoureux, nous captions la bienveillance du sexe féminin de tout jong, de toute forme, de tout genre.

L'écolier continue :

« Puis cauponisons ès tabernes méritoires de la Pomme de pin, du Castel, de la Magdeleine et de la Mulle. »

« Nous nous régalons dans les tavernes, ou cabarets de, etc. »

Le premier de ces cabarets, célèbre du temps de Villon, l'était encore à l'époque de Boileau.

« Nous cauponisons belles spatules vervécines, [autrement dit des épaules, des éclanches de mou-ton] perforaminées de pétrosil [pointillées de per-sil]. Et si par fortune, il y a rarité ou pénurie de péécune [argent] en nos marsupies [bourses] et soient exhaustes [épuisées] du métal ferruginé, pour l'écot nous dimittons nos codices et vestes oppigné-rées [nous laissons nos cahiers et vêtements en gage], prestolans les tabellaires à venir des péna-tes et lares patriotiques [en attendant l'arrivée de messagers venus de nos pénates et lares pater-nels, etc.] »

— Quel langage est-ce ci ? s'écrie Pantagruel. Par Dieu, tu es quelque hérétique ».

Il est à noter que dans tous les pays celui qui parle une langue inconnue est réputé mécréant ou hérétique. Pour les Russes, les païens sont les baragouineurs, les babillards (азыческие) dans une langue qu'on n'entend pas.

L'écolier prouve sérieusement qu'il n'est pas hérétique, toujours dans son baragouin latino-français. Dès le point du jour, il se rend à une église et fait dévotement ses prières. Je revère les Olympicoles, ajoute-t-il en appliquant au Dieu des chrétiens, les appellations païennes, comme c'était la mode alors en Italie et dans l'entourage même de Léon X. « Je vénère latrialement le supernel astripotens [J'adore le Dieu qui gouverne les astres]. « Je dilige et redame mes proximes [J'aime et chéris mon prochain]. Je serve [j'observe] les prescrits décalogiques et, selon la facultatule de mes vires [et selon la petite faculté de mes forces], n'en discède le late onguicule [je ne m'en écarte pas de la valeur d'un ongle]. Il est vrai,

ajoute-t-il, que n'ayant pas beaucoup d'argent, je fais rarement l'aumône. « Bien est vériforme que, à cause que Mammone ne supergurgite goutte en mes locules, je suis quelque peu rare et lent à superéroger les élémossynes à ces égènes quérissant leur stipe ostiatement [de porte en porte]. »

— Qu'est-ce que veut dire ce fou ? demande Pantagruel, ce doit être quelque magicien qui prononce sur nous de paroles diaboliques. — Sans doute, dit un des assistants, ce galant veut contrefaire la langue des Parisiens, mais il se borne à écorcher le latin et croit ainsi pindariser. — Est-ce vrai ? demanda Pantagruel. — Segnor missayre, mon génie n'est point apte nate [né propre] à ce que dit ce flagitiose nébulon [méchant vaurien] pour escorier la cuticule de notre vernacule gallique [écorcher la pellicule de notre français vulgaire], mais viceversement, je gnave, opère et, par veles et rames, je me énite de le locupléter de la redondance latinicome [je mets tout mon soin, je m'efforce, voiles et rames dehors, à l'enrichir d'une abondance de mots qui lui donnent l'air du latin]. — Par Dieu, dit Pantagruel, je vous apprendrai à parler. Mais d'abord, dis-moi où tu es. — L'origine primève de mes aves et ataves fut indigène des régions Lémoviques, où requiesce le corpore de l'agiotate St Martial [Le pays d'origine de mes aïeux et ancêtres est le Limousin, où repose le corps du grand St Martial]. — J'entends bien, dit Pantagruel, tu es Limousin pour tout potage, et tu veux ici contrefaire le Parisien. Or viens çà que je te donne un tour de peigne. » Lors le prit à la gorge lui disant : « Tu écorches le latin ; par St-Jean, je te ferai écorcher le renard, car je t'écorcherai tout vif ». [On sait qu'écor-

cher le renard, c'est vomir]. L'écolier demande grâce en patois limousin, et Pantagruel lui fait grâce, mais en conseillant à ceux qui l'entourent de ne pas imiter ce baragouineur et de parler français en France.

VIII.

Rabelais exagère ici, suivant son habitude; toutefois, il n'est pas rare de trouver dans les livres du XVI^e siècle des mots latins — inutiles, parce que le mot correspondant existait — employés avec une ridicule profusion. Ronsard et son école donnaient pour précepte d'enlever le plus possible de mots, de tournures et d'idées au grec et au latin, et ils usaient, ils abusaient de ce conseil pour eux-mêmes. Celui des poètes de leur école qui alla le plus loin dans ce sens, ce fut Saluste du Bartas, qui a chanté la création du monde dans un poème loué par Goethe et imité par le Tasse, intitulé la *Sepmaine*. Il professe un amour tout particulier pour les épithètes composées à la latine : *cordiger, laniger, frugifer*, etc. : le bélier porte-laine, Hercule tue-géant, le bain chasse-mal, le pin baise-nue, etc. Voici quelques vers du III^e Jour de la *Première Sepmaine* :

Il (Dieu) eut dit et soudain le sapin jette-poix...
 Le chêne porte-gland, le charme au blanc rameau,
 Le liège change-écorce, et l'ombrageux ormeau,
 Par champs et par coteaux leurs escadrons campèrent.
 Les fleuves tortueux leurs rivages bordèrent
 De l'anne fend-Thétis, du saule pâlissant....
 La doux-flairante pomme et l'une et l'autre noix,
 La figue jette-lait, la cerise pourprée..
 Vont partout repandant un plaisant renouveau...
 Je te salue, ô Terre, ô Terre porte-graine,
 Porte-or, porte-santé, porte-habis, porte-humains,
 Porte-fruits, porte-tours, ronde, belle, immobile.

Au reste, ce n'est pas seulement sur les terres grecques et latines que l'on allait butiner des mots à cette époque. Les courtisans faisaient aussi de larges emprunts à l'italien, comme on peut le voir dans l'amusant traité de Henri Estienne : *Du langage français italianisé*. Voici le commencement de l'« Avis aux lecteurs » placé en tête de cet ouvrage et rédigé dans le style qui était alors de mode à la cour :

Messieurs, il n'y a pas longtemps qu'ayant quelque ~~matin~~ en tête (ce qui m'advient souvent pendant que je fais ~~ma~~ ~~st~~ ~~an~~ ~~se~~ [station, séjour] en la cour), et à cause de ce, ~~estant~~ sorti après le past [repas] pour aller un peu ~~spacéger~~ [me promener], je trouvai par la strade [rue] un mien ami, ~~nommé~~ ~~de~~ Celtophile. Or, voyant qu'il se montre tout ~~sbigotit~~ [étonné] ~~de~~ mon langage (qui est toutefois le langage courtisanesque, ~~dont~~ usent aujourd'hui les gentilhommes français qui ont quelque ~~garbe~~ [délicatesse] et aussi désirent ne point parler ~~garbaté~~ [sans élégance], je me mis à ragionner [raisonner] ~~avec~~ lui touchant iceluy, en le soutenant le mieux qu'il m'était ~~pos~~ ~~sible~~, etc.

Ce fut ensuite le tour de l'espagnol à nous ~~fournir~~ ~~des~~ ~~mots~~ et des tournures. Mais la langue ~~fran~~ ~~çaise~~ est une gueuse fière, comme disait Voltaire plus tard ; elle est moins riche que l'espagnol et l'allemand, mais elle n'accepte que très lentement les mots qui ne sont pas frappés sur l'enclume nationale ; ce qui ne l'empêche pas d'être beaucoup plus claire et plus précise que les langues des trois nations entre lesquelles elle se trouve enfermée.

Nous avons vu que les latinolâtres ne pardonnèrent pas à Rabelais le ridicule qu'il avait jeté sur eux.

IX.

Pantagruel s'apprêtait à quitter la ville d'Orléans lorsque les habitants vinrent le prier de mettre à

sa place dans le clocher une énorme cloche que l'on ne savait comment remuer. Pantagruel y consentit, mais avant de la replacer, il eut la fantaisie de se promener par la ville en la faisant sonner. Les habitants étaient ravis, mais ils déchantèrent le lendemain : le son de la cloche avait gâté tous les vins dans les caves. Encore une de ces protestations contre les cloches que Rabelais place à tout propos et hors de propos.

Pantagruel partage les sentiments de Gargantua à l'égard des Parisiens. Il les juge sots « par nature, par bécarre et par bémol. » Cependant, après être demeuré quelque temps à Paris, il trouvait que c'était une ville bonne pour vivre, mais non pour mourir, puisque les gueux de St-Innocent se chauffaient des ossements des morts. Le cimetière des Innocents, situé au centre de Paris, servait déjà depuis une longue suite de siècles ; le sol regorgeait de cadavres, au grand détriment des habitants du voisinage. On ne l'abandonna qu'au milieu du XVIII^e siècle, quand on vit les cadavres non consumés percer les murailles et refluer dans les caves des maisons voisines.

X.

Pantagruel va ensuite visiter la librairie ou bibliothèque de St-Victor, et Rabelais profite de l'occasion pour faire une de ces longues énumérations dans lesquelles il se complait. Les titres qu'on donnait aux livres à cette époque étaient souvent bizarres ; il y avait par exemple : le Quadriloge invectif (Alain Chartier), le Rosier des guerres (Louis XI), le Contr'un (La Boétie), le Fouet des inquisiteurs, l'Aiguillon de l'amour divin, l'Antido-

toire de l'âme, les Allumettes du feu divin, le Sucre spirituel pour adoucir les aigres malheurs de ce temps, le Glaive de Goliath, la Chute du diable, le Réveille-matin des calvinistes, la Tourterelle de vuidité (Doré), etc.

Les livres de théologie et de dévotion se distinguaient, entre tous, par l'étrangeté de leurs appellations. Rabelais se délecte dans la liste qu'il dresse. Tous les livres cités par lui n'ont pas existé ; il en est beaucoup dont le titre ne pourrait être copié aujourd'hui ; il en est d'autres dont il a légèrement modifié le nom de manière à le rendre ridicule ; quelquefois c'est le sujet du livre qu'il indique par un titre comique. La plupart des allusions ont cessé d'être intelligibles parce que nous ne connaissons pas les ouvrages indiqués.

Voici les noms de quelques-uns de ces livres :

- Le Palais de salut, recueil de sermons.
- La Pantoufle des décrétales, ou lettres des papes, allusion à la pantoufle du pape qu'on est admis à baiser.
- La Grenade des vices.
- La Patenôtre du singe.
- La Décrottoire des étudiants.
- La Savate d'humilité. — Le Chaudron d'humanité.
- L'Invention de sainte Croix, à six personnages, jouée par les clercs de finesse — autrement dit : l'art de se procurer de l'argent par ruse ou friponnerie.
- La Complainte des avocats sur la réformation des dragées, c'est-à-dire la suppression des épices ou dons en nature faits aux gens de loi.
- Aristote : neuf livres sur la manière de dire le bréviaire.
- Rostocostojambedonnesse : De la moutarde servie après le dîner.
- Jabelenus : Cosmographie du Purgatoire.
- Le Faguenas des Espagnols, supercoquelicanticqué par Fray Inigo (probablement de Loyola).

Gerson : De la séparation du pape et de l'église. (Le livre existe.)

Le Montardier de pénitence, (celui qui moult tarde, qui tarde beaucoup à faire pénitence).

Couturier : contre quelqu'un qui l'avait appelé fripon, et, comme quoi les fripons ne sont pas damnés par l'église.

Merlin Coccaye : De la patrie des diables.

Nous aurons occasion de revenir sur ce dernier écrivain.

Quelques-uns de ces titres sont en français, d'autres en latin de cuisine, d'autres en latin classique. L'un de ces livres roule sur la question suivante, qui, si l'on en croit le titre, fut débattue pendant dix semaines au concile de Constance :

Utrum Chimera, in vacuo bombinans, potest comedere secundas intentiones. [Si une Chimère, en bourdonnant dans le vide, peut manger les intentions secondes.]

Nos lecteurs ignorent peut-être ce que c'est que la première et la seconde intention dans le sens philosophique. La première intention porte sur l'idée principale : *homme*, par exemple : la seconde intention porte sur les attributions, les dépendances : *ce qui appartient à l'homme*. Mais la question n'est pas plus claire après cette explication. L'auteur veut se moquer de ces questions aussi subtiles qu'inutiles qui sont souvent agitées, à perte de vue et à grande perte de temps, dans de doctes assemblées.

XI.

Pantagruel trouva donc peu de secours dans la bibliothèque de St-Victor, toute nombreuse qu'elle était, mais il n'en étudia pas moins avec ardeur ; son père, l'élève de Ponocrates, cette fois — lui

écrivit à cette époque une lettre éloquentes et sage pour l'engager à persévérer dans ses études. Cette lettre a été très bien analysée et appréciée par Fr. Guizot, et nous ne pouvons mieux faire que de reproduire cette analyse, qui, après avoir figuré dans les *Annales d'éducation*, a été réimprimée dans les *Méditations et Etudes morales*, 1852, in 8°.

«L'éducation de Pantagruel n'est point abandonnée tout entière à son précepteur ; son père aussi y concourt et la surveille avec une tendresse sensée et active.

Gargantua écrit à son fils :

Non sans juste et équitable cause, je rends grâces à Dieu, mon conservateur, de ce qu'il m'a donné pouvoir veoir mon anticquité chenue [blanchie] refleurir en ta jeunesse ; car, quand pour le plaisir de celuy qui tout regist et modere, mon ame laissera cette habitation humaine, je ne me reputeray totalement mourir, mais passer d'un lieu en autre, attendu que en toy et par toy, je demeure en mon image visible en ce monde, vivant, voyant et conversant entre gens d'honneur et mes amis, comme je soulois.

«N'est ce pas là un des plus nobles motifs que l'on puisse présenter à un jeune homme pour l'engager à se distinguer, à bien vivre, et à honorer ainsi cette image de son père, qu'il est destiné à perpétuer dans le monde ? et les conseils de ce père ne doivent ils pas inspirer à son fils autant de reconnaissance que d'ardeur, lorsqu'il ajoute en les lui donnant :

Je ne dy cela par méfiance que j'aye de ta vertu, laquelle m'a esté ja par cy-devant esprouvée, mais pour plus fort te encourager a profiter de bien en mieulx. Et ce que présentement t'escris n'est tant qu'en ce train vertueux tu vives, que de ainsi vivre et avoir veacu tu te réjouisses et te rafraichisses en couraige pareil pour l'advenir.

«Je voudrais citer dans toute leur étendue les conseils que précèdent des sentiments si affectueux et si vrais. Je choisis un passage remarquable par l'élévation des sentiments et l'étendue des idées : on y voit un père charmé

que la destinée ait fait naître son fils dans un temps plus éclairé et plus favorable au développement des facultés de l'homme que n'était celui où il naquit lui-même; il exhorte son fils à profiter de toutes les ressources qui s'offrent à lui, à prendre part aux lumières de son siècle, à honorer les sciences et les lettres dans ceux qui les cultivent, et à ne pas associer, au sot orgueil de la richesse et du rang, le stupide orgueil de l'ignorance :

Quand j'étudiois, lui dit-il, le temps n'estoit tant idoine ne commode es lettres comme est de present, et n'avois copie [abondance] de telz précepteurs, comme tu as eu. Le temps estoit encore tenebreux et sentant l'infelicité et calamité des Gothz, qui avoient mis a destruction toute bonne littérature. Mais par la bonté divine, la lumière et dignité a été de mon aage rendue es lettres.... Maintenant toutes disciplines sont restituées, les langues instaurées, grecque, sans laquelle c'est honte qu'une personne se die savant, hébraïque, chaldaïque, latine; les impressions tant elegantes et correctes en usance, qui ont été inventées de mon aage par inspiration divine, comme à contrefil, l'artillerie par suggestion diabolique. Tout le monde est plein de gens savants, de precepteurs tres doctes, de librairies tres-amples... et ne se faultra plus doresnavant trouver en place, ny en compaignie, qui ne sera bien expoly en l'efficine de Minerva... Parquoy, mon fils, je t'admoneste qu'employes ta jeunesse à bien profiter en estude et en vertus.... J'entends et veulx que tu apprennes les langues parfaitement; premièrement la grecque, comme le veult Quintilian, secondement la latine, puis l'hébraïque pour les saintes lettres, et la chaldaïque et arabique pareillement, et que tu formes ton style, quant à la grecque, à l'imitation de Platon: quant à la latine, de Cicéron; qu'il n'y ait histoire que tu ne tiennes en memoire presente.... Du droit civil, je veulx que tu saches par cœur les beaux textes et me les confères avec philosophie... Puis soigneusement revisite les livres des medecins grecs, arabes et latins... somme que je te voye un abysme de science... etc, etc. »

«Et pourquoi Gargantua veut-il que son fils fasse toutes ces études, acquière toute cette instruction? A-t-il le projet d'en faire un savant, un lettré, de le vouer à un de

ces états pour lesquels on convient que la science est indispensable ? Non ; Gargantua sait que Pantagruel est destiné par sa naissance à suivre une carrière où, selon les idées communes, on peut se passer de savoir ; mais il sait aussi que, dans toutes les carrières, le savoir et les lumières sont un honneur comme une force ; et il recommande à son fils d'employer à les acquérir les années de sa jeunesse.

Car dorénavant que tu deviens un homme et te fais grand, lui dit-il, il te faudra issir de cette tranquillité et repos d'étude, et apprendre la chevalerie et les armes pour défendre ma maison et nos amis secourir en tous leurs affaires contre les assaulx des malfaisans.

« C'est donc pour consacrer à une vie active tout ce qu'il aura acquis de talents, de connaissances et de supériorité, que Pantagruel se livre avec tant d'ardeur à l'étude.

« Jamais, au milieu de ses travaux, Pantagruel n'oubliait que la vertu doit être le premier but des efforts de l'homme.

Science sans conscience n'est que ruine de l'ame, lui avait écrit son père : il te convient servir, aimer et craindre Dieu, en sorte que jamais n'en sois désemparé par péché. Aye suspects les abus du monde ; ne metz ton cœur à vanité, car cette vie est transitoire, mais la parole de Dieu demeure éternellement... Revere tes precepteurs, fuy les compagnies des gens auxquels tu ne veulx point ressembler... ; et quand tu congnoistras que auras tout le sçavoir de par delà acquis, retourne vers moy afin que je te voye et donne ma bénédiction avant que de mourir. »

Pantagruel, après avoir lu cette lettre, se mit à étudier avec plus d'ardeur que jamais, « en sorte qu'en le voyant étudier et profiter, vous eussiez dit que son esprit était entre les livres comme le feu parmi les broussailles. » Rabelais n'aurait jamais trouvé ni cette comparaison, ni la lettre qui précède s'il n'eût été animé lui-même de cette fièvre d'étude qu'il prête à ses personnages.

XII.

C'est à ce moment que nous voyons apparaître Panurge, qui va jouer un rôle prépondérant dans le reste de l'ouvrage.

La manière dont Pantagruel le rencontra est célèbre, et l'on a voulu y voir, comme nous l'avons déjà dit, un trait de la vie de Rabelais lui-même.

Un jour que Pantagruel se promenait avec ses compagnons et quelques étudiants en dehors de Paris, il vit venir par le chemin du pont de Charenton un homme beau de nature et élégant, mais en fort mauvais équipage, et qui avait l'air « d'un cueilleur de pommes du pays de Perche. » Cet homme lui plut aussitôt ; il l'aborda et lui demanda poliment qui il était.

Le personnage lui répondit en allemand :

Iunker, Gott geb euch Glück und Heil zuvor. Lieber Iunker, ich lass euch wissen, das da ihr mich von fragt, ist ein arm und erbärmlich Ding, etc., etc. [Jeune gentilhomme, Dieu vous donne bonheur et santé avant tout. Cher gentilhomme, je dois vous apprendre que ce que vous me demandez est chose triste et digne de pitié, etc.]

— Mon ami, dit Pantagruel, je n'entends point ce baragouin ; si vous voulez qu'on vous entende, parlez un autre langage.

L'étranger reprend :

Al barildim gotfano dech min brin alabo, etc.

A quel idiome appartiennent ces mots bizarres ? C'est de l'arabe, a dit un commentateur qui ne savait pas un mot de cette langue. Sylvestre de Sacy fait remarquer à ce propos que la fréquence du *p* et des terminaisons en *im* exclut formellement cette suppo-

sition. M. Rathery est parvenu, avec beaucoup de bonne volonté, à y reconnaître des mots anglais, mais qui n'offrent aucun sens. Il est probable qu'il faut voir ici tout simplement une de ces mystifications où Rabelais se délecte de temps à autre.

— Entendez-vous ? dit Pantagruel à ses compagnons. Je crois, dit Epistémon, que c'est le langage des antipodes. — Compère, reprit Pantagruel, je ne sais si les murailles vous entendront ; mais nul de nous n'y entend note.

— Signor mio, reprend le personnage, voi vedete per esempio che la cornamusa non suona mai s'ella non a il ventre pieno : cosi, etc. [Mon seigneur, vous voyez par exemple que la cornemuse ne résonne pas si elle n'a pas le ventre plein, de même....]

C'est de l'italien. Epistémon déclare n'y rien comprendre. Panurge reprend en anglais :

Lord, if you be so virtuous of intelligence, as you be naturally releaved to the body, you should have pity of me, etc. — (Milord, si la vigueur de votre intelligence répondait à vos avantages naturels, vous auriez pitié de moi, etc.)

— Je comprends encore moins, dit Pantagruel. — Panurge reprit :

Jona andie guausa goussy etan beharda er remedio beharde versela ysser landa, etc.

Ceci est du basque, mais à la condition qu'on lira :

— Jaun handia, gauza gucietan behar da erremedio ; behar da, bercela icer lan da, etc. [Ce qui veut dire, suivant un commentateur : Mon grand monsieur, à toute chose il faut un remède ; il en faut un, autrement besoin est de suer, etc.]

Voyant que personne n'a compris, Panurge re-

prend, et cette fois dans un langage qui paraît une nouvelle mystification :

Prug frest fringt sorgdmand strochdt drnds pag brile-
lang gravot chavigny pomardièra rusth devinière pres
Naya, etc.

Ces derniers mots désignent des localités du
nenois.

— Parlez-vous chrétien, mon ami, ou patelincois ?
demande Epistémon. Panurge répond en hollandais :

Heere, ik en spreek anders geen taale, dan kersten
taale, etc. [Monsieur, je ne parle aucune autre langue
qu'une langue chrétienne, etc.]

Mais les auditeurs se déclarent encore incompé-
tents. Panurge reprend en espagnol :

Señor, de tanto hablar son yo cansado, porque yo su-
plico a vuestra reverencia que mire a los preceptos evan-
gelicos, para que ellos movan vuestra reverencia a lo que
es de conciencia, etc. [Seigneur, je suis fatigué d'avoir
tant parlé, aussi je supplie votre Révérence d'avoir devant
les yeux les préceptes évangéliques pour qu'ils engagent
votre Révérence à faire ce que la conscience demande,
etc.]

— Mon ami, lui dit Pantagruel, je ne fais au-
cun doute que vous ne sachiez bien parler divers
langages, mais dites-nous ce que vous voudrez en
une langue que nous puissions entendre.

• Panurge profite de l'occasion pour s'expliquer
en vieux danois :

Min Herre, endog ieg med ingen tungø taalede, ligeson
born, oc uskellige creature, etc. [C'est-à-dire : Monsieur,
bien que la langue que je parle ne soit pas celle des pe-
tits enfants ou des créatures sans raison, etc.]

— Je crois, dit Esthènes, que les Goths par-

laient ainsi. Nous mêmes parlerions ainsi, si Dieu le voulait.

Panurge continue :

Adoni scholom lecha, etc., ou plutôt avec les corrections modernes: Adonai, schalôm lachêm. Im ischar hatob aal aabdecha, bimherah thithên li kikar lechêm, chachatub ; malveh Adonai chônên dal. [Monsieur, la paix soit sur vous. Si vous voulez faire du bien à votre serviteur, donnez-moi tout de suite une miche de pain. Il est écrit : Celui-là prête au Seigneur, qui a pitié du pauvre.]

Epistémon déclare que c'est là de l'hébreu, mais il ne le traduit pas.

Panurge reprend :

Despota tinyn panagathe, diati sy mi ouk artodotis ? etc. [Excellent maître, pourquoi ne me donnez-vous pas du pain, etc.]

Cette fois, dit Carpalim, j'ai bien entendu ; c'est du grec. Est-ce que tu as demeuré en Grèce ?

— Agonou dont oussys vou denaguez algarou, etc.

reprënd Panurge, dans une langue qu'on n'est pas encore parvenu à déterminer. On a cherché inutilement à expliquer ce discours par le hongrois, le bas-breton, etc.

— J'entends, ce me semble, dit Pantagruel, car c'est ou le langage de mon pays d'Utopie ou quelque chose qui y ressemble pour le son. Panurge l'interrompt pour lui faire en latin un discours qui se termine par le proverbe : *Venter famelicus auribus carere dicitur*. [Ventre affamé n'a point d'oreilles.]

— Eh, mon ami, dit Pantagruel, est-ce que vous ne savez pas parler français ? — Si fais très bien, sei-

gneur, répondit le compagnon ; c'est ma langue naturelle et maternelle, car je suis né et ai été nourri en Touraine. Mon vrai et propre nom de baptême est Panurge ; j'arrive de Turquie où j'ai été fait prisonnier lors de la malheureuse expédition de Métélin.

Pantagruel lui offre de le prendre à son service et le prie de lui raconter ses aventures. Panurge ne demande pas mieux que de les lui apprendre, mais une autre fois. Il a besoin avant tout de se repaître et de se reposer. Pantagruel lui fait donner un bon repas et un bon lit, et voilà Panurge enrôlé à la suite de Pantagruel, qu'il ne quittera plus.

Cette scène est plaisante, mais elle est un peu longue — 13 discours —. Il faut avouer d'ailleurs qu'elle ne vient pas fort à propos. Panurge qu'on nous représente comme mourant de faim et accablé de fatigue, choisit mal son moment pour faire montre de son érudition polyglotte.

XIII.

Laissons dormir Panurge que nous retrouverons plus tard — et même un peu trop souvent — et voyons Pantagruel mettre son propre savoir à l'épreuve. Il fit annoncer un beau jour qu'il était prêt à soutenir une discussion contre tout venant.

Nous avons vu Pantagruel faire des études sérieuses et approfondies, mais il n'avait pas négligé pour cela les études plus superficielles qui constituaient alors la partie principale de l'enseignement universitaire, la Dialectique, entre autres. On discutait sur des abstractions, sur des subtilités, mais avec acharnement. Si le sujet était de peu d'import-

tance, il ne s'en faisait pas moins une grande dépense d'esprit. Le tort des disputeurs, c'était de croire qu'ils étaient arrivés à la perfection de la science, tandis qu'ils ne s'étaient encore procuré qu'un instrument d'étude. Michelet nous peint en quelques traits ces luttes interminables aussi vides, aussi futiles par le fond, qu'ingénieuses dans les détails :

Mis en présence, dressés sur leurs ergots, ces jeunes coqs prenaient un cœur héroïque pour arguement à mort, embrouiller les questions, stupéfier les auditeurs, et eux-mêmes s'hébéter au vertige de leur propre escrime. La gloire était de ferrailer six heures, dix heures, sans reculer et de trouver des mots encore. Tournois sublimes, mirifiques batailles que la nuit seule pouvait finir. Juges et combattants, tous se retiraient pleins d'admiration pour eux-mêmes, gonflés, vides et presque idiots.

... Ils agitaient des problèmes d'extrême importance, par exemple : Le porc qu'on mène au marché, est-il tenu par le porcher ou par la corde ? On sait l'âne de Buridan : entre deux mobiles égaux, deux tentations égales, deux boisseaux d'avoine, que fera le pauvre Bruneau ? . . . Ces respectables étudiants ergotaient quinze ans, vingt ans, sans avoir jamais le chagrin de céder à l'évidence. Athlètes vaillants de la sottise et ses champions émérites, sûrs de n'avoir point de rival et d'être par dessus tous les hommes, doctement, logiquement sots. (*La Renaissance*, Introduction.)

On était réputé savant quand on avait passé par ces épreuves, on ne l'était pas sans cela. Pantagruel eut la fantaisie de descendre dans la carrière. Pic de la Mirandole, peu de temps auparavant, parcourait l'Italie offrant de soutenir la discussion *de omni re scibili et quibusdam aliis*. C'est par une annonce semblable que Luther avait commencé la Réforme en faisant afficher à Wittenberg 95 propositions qu'il se proposait de soutenir contre tout venant, à la manière des chevaliers du moyen

âge, qui se postaient dans un carrefour, prêts à accepter la bataille contre tous ceux qui se présenteraient. Luther s'était borné à la question des indulgences. Pantagruel, de même que Pic de la Mirandole, se déclara préparé à disputer sur les points controversés de toutes les sciences et afficha 9,764 thèses qu'il était disposé à défendre. Les disputeurs accoururent en foule. Pendant six semaines, il disputa tous les jours à la Sorbonne, de 4 heures du matin à 6 heures du soir, moins deux heures au milieu du jour, employées à dîner et à se reposer un peu. Tout le monde le connut bientôt; les bonnes femmes même, quand il passait dans la rue, disaient: C'est lui,—et il en était flatté, comme Démosthène l'était en pareil cas. Il faut supposer qu'il avait laissé son corps de géant à Orléans le jour des fameuses cloches, sans cela, il n'aurait pas eu besoin de disputer à la Sorbonne pour être bien connu de tous.

XIV.

Rabelais, ou un de ses imitateurs, nous a donné à part la *Chresme philosophale des questions encyclopédiques qui devaient être disputées sorbonicolificabilitudinisement es écoles de Décret, près St-Denys de la Chartre, à Paris.* — Ces questions sont au nombre de onze. Voici la première et la dernière :

Utrum une idée Platonique, voltigeant dextrement sur l'orifice du chaos, pourrait chasser les escadrons des atomes Démocritiques.

Autrement dit: Peut-on, à l'aide de la philosophie de Platon, réfuter les idées de Démocrite sur la formation du monde?

Utrum le noir Scorpion pourroit souffrir solution de continuité en sa substance, et par l'effusion de son sang, obscurcir et embrunir la voye lactée on grand interest et dommage des lifreloues Jacobipètes.

Cette dernière question, inintelligible au premier abord, pourrait bien avoir rapport à la prédication de la Réforme en Allemagne.

Le Scorpion est une constellation qui se trouve dans la vaste couche des petites étoiles formant la voie lactée; or la voie lactée s'appelle aussi « le chemin de St Jacques. » On raconte dans la Chronique connue sous le nom de Turpin, qui paraît être l'œuvre du pape Calixte II avant d'être parvenu à la papauté, que Charlemagne, en se levant une nuit, aperçut une traînée lumineuse — la voie lactée? — brillant d'une façon toute particulière et indiquant la direction à suivre pour arriver au lieu où l'apôtre St Jacques était enseveli, c'est-à-dire, le chemin de Compostelle en Galice, où l'on révère les reliques de St Jacques. C'est à la suite de cette vision que se serait accrédité ce pèlerinage fameux, où se rendaient chaque année ce grand nombre de lifreloues ou d'Allemands, dont Rabelais nous a parlé dans la *Prognostification* (Voir p. 88) sans préjudice des pèlerins de France et d'autres pays.

Ce noir Scorpion pourrait bien être, dans l'idée de l'auteur, la Réforme qui, en se répandant en Allemagne, aurait eu pour effet de réduire le nombre des pèlerins de ce pays allant à Compostelle, si tant est cependant que la susdite question présente un sens quelconque.

Cette *Chresme philosophale* figure dans toutes les éditions de Rabelais.

XV.

Il y avait en ce moment un grand procès entre deux seigneurs dont il est difficile d'écrire les noms. L'affaire était extrêmement embrouillée, tant pour le cas en litige, que par les écritures qu'on avait accumulées. La cour du parlement n'y entendait que le haut allemand. Le roi fit assembler quatre des plus grands et des plus gros parlements de France ; on leur adjoignit le grand conseil, et des professeurs non-seulement de France, mais d'Angleterre et d'Italie. Ils étudièrent le cas quarante-six semaines, et ne purent y mordre ni l'entendre au net. Ils résolurent alors de consulter Pantagruel, et, à cet effet, firent porter chez lui les sacs et pièces du procès, qui faisaient presque le faix de quatre gros ânes.

On jugeait alors sur pièces, comme cela se pratiquait encore il y a peu d'années en Russie. C'était une belle occasion pour les rapporteurs de montrer leur science, et d'embrouiller une affaire en l'étouffant sous un fatras de citations, de distinctions, de subdivisions. L'intelligence des hommes de loi chargés de travailler la matière s'employait, non pas à résoudre les difficultés, mais à les compliquer, de manière à faire durer le procès jusqu'à parfaite absorption des sommes en litige. Pantagruel alla droit au fait :

« Messieurs, dit-il, les deux seigneurs qui ont procès sont-ils encore vivants ? — Oui. — A quoi servent donc tous ces fatras de papiers, où l'on cite les lois romaines et grecques dont les plaidants n'ont jamais entendu parler ? Ces lois sont fondées sans doute sur la philosophie naturelle et morale, mais ceux qui ont

rédigé toutes ces sentences connaissent la philosophie comme ma mule et les antiquités comme ma pantoufle. Si vous voulez que je juge équitablement, commencez par me brûler tous ces papiers, et faites-moi venir les contendants. »

Les doctes personnages assemblés trouvèrent naturellement de bonnes raisons pour justifier l'emploi de toutes leurs écritures : « registres, enquêtes, répliques, reproches, salvations et autres telles diableries. » La proposition de Pantagruel fut acceptée néanmoins, les papiers furent brûlés et les deux gentilshommes personnellement convoqués.

Quand ils furent arrivés, Pantagruel donna la parole au demandeur, en lui enjoignant d'exposer son cas le plus clairement, le plus brièvement possible, en se gardant bien de farder la vérité.

Mais le demandeur a été trop bien instruit par les gens de justice, il a été trop bien soufflé par les avocats, procureurs et huissiers, pour suivre à la lettre les avis de Pantagruel; il croirait manquer à la dignité et aux convenances s'il racontait trop simplement les choses devant l'auguste assemblée qui l'écoute. Ceux qui ont lu les *Mémoires* de Beaumarchais se rappellent comment M^{me} Goezman s'embrouille en mêlant des termes de chicane qui lui ont été soufflés avec des mots de la vie familière et les naïvetés d'une femme de peu d'éducation.

Les plaideurs de Rabelais vont plus loin dans cette voie. — Rabelais ne s'arrête jamais à mi-chemin — M^{me} Goezman comprenait — quelquefois — ce qu'elle disait : les plaideurs de Rabelais ne se comprennent pas eux-mêmes, ce qui ne les empêche pas de parler fort longtemps.

XVI.

Le demandeur commence ainsi :

Monsieur, il est vrai qu'une bonne femme de ma maison portait vendre des œufs au marché. — Couvrez-vous, dit Pantagruel. — Grand merci, dit le plaideur.

Racine avait évidemment ce plaidoyer dans l'esprit lorsqu'il a écrit celui des *Plaideurs*.

PETIT JEAN.

Messieurs..

DANDIN.

Couvrez-vous.

PETIT JEAN.

Oh, mes...

DANDIN.

Couvrez-vous, vous dis-je ;

PETIT JEAN.

Oh, Monsieur, je sais bien à quoi l'honneur m'oblige.

DANDIN.

Ne te couvre donc pas.

PETIT JEAN, SE COUVRANT.

Messieurs, quand je regarde avec exactitude,
L'inconstance du monde et sa vicissitude,
Lorsque je vois, parmi tant d'hommes différents,
Pas une étoile fixe et tant d'astres errants, etc., etc.

Petit Jean enfila les grands mots qu'on lui a appris et ne les comprend pas. Le demandeur de Rabelais est un peu moins solennel.

.... Mais à propos passait entre les deux tropiques, six blancs, vers le zénith, et maille. Par autant que les monts Rhiphées avoient cette année-là grande stérilité de happe-lourdes moyennant une sédition de balivernes mue entre les Baragouins et les Accoursiers pour la rébellion

des Suisses qui s'estoient rassemblés jusqu'au nombre de trois, six, neuf, dix pour aller à l'aguillanneuf le premier jour de l'an, quand on livre la soupe aux bœufs et la clef du charbon aux filles pour donner l'avoine aux chiens....

Quelques-uns des mots qu'emploie le demandeur ont besoin d'explication : les blancs et les mailles étaient des monnaies du temps. On disait encore il y a cinquante ans : 6 blancs pour « deux sous et demi » ; on dit encore n'avoir ni sou ni maille ; avoir maille à partir, c'est-à-dire « à partager » avec quelqu'un. — Les monts Rhiphées sont probablement les Carpathes. — Les happelourdes — ou happelourdaud sont ce qu'on appelle de la graine de niais. — Les Baragouins sont les Bretons, qui appellent le pain *bara* et le vin *gwin*, d'où l'on dit de ceux qui ne savent que quelques mots d'une langue, qui ne savent que demander du pain et du vin, qu'ils la baragouinent. — Les Accoursiers sont ceux qui accourent dans une boutique, les chalands. Aller à l'aguillanneuf, c'est aller recevoir ses étrennes. Il serait trop long de donner même un simple aperçu des dissertations auxquelles ce mot a donné lieu.

Mais si les mots employés par le plaideur sont clairement explicables, le sens de son discours ne l'est pas. Pantagruel ne tarde pas à voir à qui il a affaire, et il laisse parler son plaideur sans broncher. Celui-ci s'échauffe de temps à autre :

La mémoire souvent se perd quand on se chausse au rebours s'écrie-t-il, Dieu garde de mal Thibault mitaine !

Pantagruel le calme. « Parlez lentement et sans colère, lui dit-il ; j'entends le cas. Poursuivez. »

Le plaideur reprend sa plaidoierie, et parle des vieux drapeaux dont usent les peintres de Flandre

quand ils veulent bien exactement ferrer les cigales. Ici le défendeur veut l'interrompre. — « Paix ! de par le diable ! s'écrie Pantagruel. Je sue d'ahan [fatigue] pour entendre la procédure de votre différend, et tu me viens encore tarabuster ! Tu parleras ton saoul quand celui-ci aura achevé. Poursuivez, dit-il au demandeur, et ne vous hâtez pas. »

Celui-ci ne se le fait pas dire deux fois, il continue pendant plusieurs pages à entasser les fanfreluches antidotées, et conclut en demandant qu'on lui fasse raison avec dépens, dommages et intérêts.

Pantagruel lui demande s'il n'a plus rien à ajouter ; le seigneur déclare qu'il a tout dit, et la parole est donnée au défendeur. Cependant, comme Pantagruel trouve que le premier a quelque peu abusé de la parole, il recommande au second d'abrégier, sans pourtant rien omettre d'essentiel.

Le plaideur — suivant l'habitude du Palais — ne tient compte de la recommandation et le second plaidoyer est aussi long que le premier, mais il est plus véhément.

Dois-je endurer, s'écrie le défendeur avec indignation, qu'à l'heure où je mange en paix ma soupe sans mal penser ni mal dire, on me vienne ratisser et tarabuster le cerveau, me sonnante l'antiquaille et disant :

Qui boit en mangeant sa soupe,
Quand il est mort, il n'y voit goutte ?

Il se plaint de la finesse, de la tricherie, des petits anicrochements qui sont cachés dans la plaidoierie de son adversaire. « Quelquefois, nous pensons l'un, dit-il, et Dieu fait l'autre ; quand le soleil est couché, toutes bêtes sont à l'ombre ; » il entasse les proverbes, cite la loi salique, et conclut, comme le de-

que quelque petit incident du procès ait passé dans le roman, mais la critique de Rabelais est générale, et tous les tribunaux civils avaient le droit de s'y reconnaître.

A la suite de ce jugement, on offrit à Pantagruel la place de maître des requêtes et de président en la cour; mais il remercia gracieusement. «Il y a, dit-il, une trop grande responsabilité dans ces offices. La corruption des hommes est telle que les juges ont grand peine à faire leur salut. Je crois, ajoute-t-il, que, si les sièges vides des anges ne sont occupés que par des juges incorruptibles, le jugement général n'arrivera pas de sitôt, et que nous aurons encore plus de 37 jubilés à l'attendre, quoi qu'en dise le cardinal de Cusa, qui dans son livre *De novissimo die*, nous l'annonce pour 1734».

CHAPITRE VIII.

LIVRE II. -- PANTAGRUEL.

II. LES PREMIERS EXPLOITS DE PANURGE.

SOMMAIRE. — 1. Comment Panurge échappa aux Turcs. — 2. Les romans d'aventures. — 3. Panurge, Falstaff, Sancho Pança et Till l'Espiegle. — 4. Sa jeunesse. — 5. Panurge et Guillaume Postel. — 6. Panurge et Villon. — 7. Les Repues franches. — 8. La force et la ruse. — 9. Les antécédents de Panurge. — 10. Panurge et Gavroche. — 11. Panurge et les dames. — 12. Comment Panurge s'enrichissait en achetant des indulgences. — 13. Comment Panurge dépensait son argent. — 14. Panurge et l'Anglais qui dispute par signes. — 15. Disputes par signes demeurées célèbres. — 16. Les amours de Panurge. — 17. Les amours de Pantagruel.

I.

Pantagruel n'accepta que quelques muids de vin, dont Panurge se régala. «Comme ces Turcs sont malheureux de ne pas boire du vin! s'écriait-il. Quand il n'y aurait pas d'autre mal en l'Alcoran, encore ne me ferais-je pas disciple de Mahomet. — Vous nous avez bien dit, reprit Pantagruel, que vous avez été chez les Turcs, mais vous ne nous avez pas dit comment vous leur avez échappé. — Je vais vous le dire sans mentir d'un mot», dit Panurge.

Ces mots, «sans mentir», doivent nous tenir en garde, ils reviennent toutes les fois qu'on va nous raconter quelque grosse impossibilité.

« Les Turcs m'avaient mis à la broche tout lardé, comme un lapin, car j'étais si maigre qu'autrement ma chair eût été fort mauvaise à manger, — et l'on me faisait ainsi rôtir tout vif. Je me recommandais à la grâce divine ; je me souvenais de ce bon St. Laurent qu'on avait mis à cuire sur un gril, et j'espérais toujours que Dieu me délivrerait. Cela arriva, en effet, et d'une étrange façon. Pendant que je m'écriais : « Seigneur Dieu, délivre-moi de ce tourment que j'endure pour le soutien de ta loi », le rôtisseur s'endormit par le vouloir divin. Je parvins alors à saisir avec les dents un tison par le bout où il n'était point brûlé et je le jette au giron de mon rôtisseur ; je réussis à en jeter un autre sur un lit de camp qui était près de la cheminée, et où il y avait une paille ; le feu prit à la paille, de là au lit, de là au solier [ou plancher], qui était de sapin ; il se communiqua de même aux vêtements du rôtisseur. En se sentant brûler, il s'élança à la fenêtre et crie : au feu ! puis vient à moi pour me jeter au feu tout à fait ; il avait déjà coupé les cordes des mains, il était en train de couper celles des pieds, lorsque le maître de la maison, qui se promenait dans la rue avec quelques pachas et muphtis, entendant les cris : « au feu ! » et sentant la fumée, entra brusquement pour donner l'ordre de sauver tout ce qui pouvait être sauvé.

« Il m'aperçut à la broche et, furieux contre mon rôtisseur, il m'ôta de la broche, et de cette broche qu'il tenait, il l'embrocha par le flanc droit, lui perça le troisième lobe du foie, le diaphragme, traversa la capsule du cœur et si bien que la broche sortit par le haut des épaules entre les spondyles.

et l'omoplate gauche. — Remarquez la précision de ces détails anatomiques.

« En retirant son arme de mon corps, continue Panurge, il me fit tomber par terre près des landiers [chenets qui soutenaient la broche]; je me fis un peu mal, mais très peu, car les lardons adoucirent le coup. Mon pacha voyant alors que le cas était désespéré, que sa maison était brûlée sans rémission et son bien perdu, se donna à tous les diables et appela neuf fois Grilgoth, Astaroth, Rappalus et Gribouillis. »

Ces noms de diables sont forgés de manière à rappeler les résultats du feu : Grilgoth, grillé, Astaroth, rôti, Rappalus, raffé, et Gribouillis, bouilli. Astaroth est un diable connu, c'est le démon de la volupté, Astarté, — chez les Grecs, Aphrodité, et chez les Latins, Vénus.

« En l'entendant, poursuit Panurge, j'eus peur de voir arriver les diables et d'être emporté par eux, mes lardons me mettaient en danger, les diables sont friands de ces sortes de mets . . . »

Il y a ici une allusion aux poursuites exercées contre ceux qui n'observaient pas le carême, qui mangeaient du lard les jours d'abstinence et, pour cela seul, étaient réputés protestants. Marot nous raconte dans une ballade (*Contre celle qui fut s'assie*) qu'il fut emprisonné pour un fait de ce genre. Une dame, dit-il, à qui il avait écrit pour lui reprocher,

Son inconstance seulement,

le dénonça, et « six pendants » furent envoyés pour l'arrêter.

Ils vindrent à mon logement

et un « gros paillard » dit à ses hommes :

Par la morbieu, voilà Clément,
Prenez-le, il a mangé le lard.

(I. p. 234, éd. de 1700.)

« Les diables sont friands de ces morceaux, poursuit Panurge, comme l'atteste le philosophe Iamblique, et Murmault dans son *Apologie de Bossutis et contrefactis pro magistris nostros.* »

Ce titre, où le barbarisme donne la main au solécisme, contient probablement une allusion qui nous échappe.

« Moi, je fis le signe de la croix, continue Panurge, et je m'écriai [comme on fait dans l'office latin de la semaine sainte] : ἅγιος ὁ Θεός, ἅγιος ἀθάνατος [Dieu saint, saint et immortel] et aucun diable ne parut. Mon pacha désespéré essaya de se tuer avec ma broche, mais elle n'était pas assez pointue, il avait beau pousser, il n'arrivait à rien. Je m'approche de lui : Messire mécréant, tu perds ta peine, tu ne te tueras jamais ainsi, tu te blesseras quelque part, et tu languiras le reste de ta vie entre les mains des barbiers. Si tu veux, je te tuerai d'un coup, tu n'en sentiras rien, crois-moi ; j'en ai tué bien d'autres, qui s'en sont très bien trouvés. [Panurge se vante, il n'a jamais tué que des gens qui ne se défendaient pas.] — Je t'en prie, me dit-il, et en parlant ainsi, il me tend sa bourse en me disant que je trouverais dedans six cents seraphs et quelques diamants et rubis d'une grande perfection.

— Où sont-ils ? dit Epistémon.

— Par St Jean, ils sont bien loin s'ils vont toujours. Où sont les neiges d'antan [de l'autre année] ? comme demandait Villon, le poète parisien.

— Achève, dit Pantagruel, et dis-nous comment tu arrangeas ton pacha.

— Je n'en mens d'un mot, dit Panurge, foi d'homme de bien. Je l'entourai d'un méchant pantalon que je trouvai là à demi-brûlé et vous le liai rustrement pieds et mains de mes cordes, si bien qu'il n'eût su regimber, puis je lui passai ma broche à travers le gosier et le pendis en accrochant la broche à deux crampons qui soutenaient des halberdes. J'attisai un beau feu dessus, je vous flamбай mon milord, comme on fait des harengs saurets dans la cheminée. Puis prenant sa bourse et un petit javelot qui se trouvait sur les crampons, je m'en fis au grand galop.

« Quand je fus dans la rue je trouvai tout le monde qui était accouru au feu avec quantité d'eau pour l'éteindre. Me voyant à demi-rôti, on eut pitié de moi, on m'arrosa abondamment, ce qui me rafraîchit et me fit grand bien. On me donna ensuite à manger, mais je ne mangeai guère, car on ne me donnait que de l'eau à boire. Personne ne me fit de mal, excepté un petit Turc, bossu par devant, qui me croquait furtivement mes lardons, mais je lui donnai une si bonne leçon sur les doigts avec mon javelot, qu'il ne fut pas tenté d'y revenir. Une jeune Corinthienne qui était venue m'apporter des myrobolans confits, regardait avec pitié comme mon vêtement avait été déchiré et brûlé jusqu'aux genoux. Cependant ce rôtissement eut un avantage, il me guérit, du côté où mon rôtisseur me laissa brûler, d'une sciatique qui me tourmentait depuis plus de sept ans.

Pendant qu'on s'arrêtait autour de moi, le feu

continuait ses ravages, il avait pris à plus de deux mille maisons; quelqu'un s'en aperçut et s'écria: «Ventre Mahom! la ville brûle, tandis que nous nous amusons ici!» Chacun s'en va à sa chacunière, et moi je prends mon chemin vers la porte. Quand je fus sur un petit tertre, je me retournai, comme la femme de Loth, et je vis toute la ville qui brûlait. J'éprouvai un moment de folle joie, mais j'en fus bien puni. — Comment cela? dit Pantagruel. — Comme je regardais ce beau feu en grande liesse et en me disant: «Ha! pauvres puces, ha, pauvres souris, vous aurez 'mauvais hiver, le feu est à votre paillier!» je vis paraître plus de six cents, que dis-je, plus de treize cent onze chiens, gros et menues, qui sortaient de la ville pour fuir l'incendie. Ils s'élançèrent vers moi, attirés par l'odeur de ma chair demi-rôtie et ils m'eussent dévoré sur l'heure si mon bon ange ne m'eût donné une heureuse inspiration et enseigné un remède bien à propos contre le mal de dents.

— Comment tu avais peur du mal de dents? dit Pantagruel.

— Pâque de soles! s'écria Panurge, est-il pire mal de dents que quand les chiens vous tiennent aux jambes? Je songeai à mes lardons, je les leur jetai; l'idée réussit, ils s'élançèrent tous ensemble sur les lardons, s'entrebattant à belles dents à qui les arrait. Je les laissai se pelander, et m'échappai gaillard et joyeux. Et vive la rôtisserie!»

La plaisanterie qui consiste, en voyant un incendie, à plaindre les puces et les souris qui vont être brûlées, est restée populaire en Normandie. Ajoutons ici, sous forme de parenthèse, que le «pail-
lier»

dont il été question plus haut, c'est le grenier à paille, et que ce mot «paillard» qui revient souvent chez notre auteur, provient de la même racine: celui qui se roule sur la paille, la paillasse de son lit, et par suite, le paresseux, le débauché.

II.

Le récit est bizarre, absurde, les événements impossibles sans être bien piquants. C'était le cas, il semble, de chercher une explication; les commentateurs ont essayé, mais sans succès. Les uns ont voulu y voir le récit allégorisé de quelque persécution à laquelle Rabelais aurait été exposé; les autres ont cherché dans la rôtisserie la cure d'une maladie que Panurge aurait gagnée dans ses courses aventureuses et libertines. Tout cela semble peu satisfaisant. Il se peut qu'il n'y ait ici qu'une satire littéraire. Deux sortes de récits jouissaient à ce moment d'une grande vogue: les romans chevaleresques de la France et de l'Espagne d'une part, — et quelques chapitres de *Gargantua* et de *Pantagruel* peuvent être considérés comme la caricature de ces écrits; — puis des recueils, des entassements de simples aventures romanesques, peu détaillées, s'engendrant les unes les autres et n'offrant souvent d'autre intérêt que leur accumulation sur une seule tête. Il y a de ces récits dans le *Décameron* de Boccace, il y en a dans l'*Heptameron* de la reine de Navarre, dans les *Histoires tragiques* de Bandello, dont la traduction venait de paraître. Une succession rapide d'aventures du même genre forme aussi le fond du roman grec de *Théagène et Chariclée* qu'Amyot devait traduire

plus tard et dont Racine adolescent se délectait au point de l'apprendre par cœur. Enfin Cervantès attachait à une multiplication d'aventures de ce genre le principal intérêt de l'œuvre de prédilection de sa vieillesse, *Persiles y Sigismunda*.

Rabelais professait peu d'estime pour ce genre de récits. La preuve, c'est que plus tard nous verrons Pantagruel s'endormir en lisant la meilleure de ces compositions romanesques : *Théagène et Chariclée*. On peut donc supposer que Rabelais, en entassant dans quelques pages toutes les impossibilités et toutes les invraisemblances imaginables, a voulu tout simplement se moquer de ce genre d'écrits. Peut-être même avons-nous affaire à la parodie d'un roman de l'époque, oublié ou inconnu.

III.

Panurge, à partir de cette aventure, va occuper dans l'ouvrage de Rabelais la place que Jean des Entommeures occupe dans une partie du premier livre. Mais le caractère de Jean se comprend tout de suite : c'est un homme d'action, que le hasard des circonstances a jeté dans la vie contemplative, un mauvais moine et un excellent soldat.

Le personnage de Panurge est moins simple ; aussi Rabelais juge-t-il à propos de nous faire connaître quelques-uns de ses antécédents.

Panurge appartient à la race de ces joyeux étourdis, viveurs aimables et spirituels, amis du plaisir et grands dissipateurs, qui apparaissent souvent dans notre histoire et notre littérature. Quand ces personnages sont riches et haut placés dans le monde, c'est le chevalier de Grammont, si bien

raconté par Hamilton ; c'est le duc de Richelieu, et, avec moins de distinction, son fils le duc de Fronsac ; c'est encore don César de Bazan, le grand seigneur bohème, qui se drape si bien dans ses loques. Quand ils appartiennent aux classes inférieures, c'est Villon dans l'histoire, c'est Casanova l'aventurier ; c'est dans la littérature, Figaro, le Neveu de Rameau, et, en descendant jusqu'à l'ignoble, Robert Macaire, qui vole et assassine en lançant des bons mots.

L'Angleterre a son Panurge dans le Falstaff de Shakespeare. Falstaff est aussi spirituel que Panurge. Comme lui, dans quelque situation qu'il soit jeté, il trouvera d'excellents prétextes pour prouver qu'il a eu raison d'agir comme il l'a fait. Sa vie entière, comme celle de Panurge, est une protestation contre l'idéal et les sentiments élevés, ses moyens de dépenser de l'argent et de s'enrichir sont les mêmes ; seulement, comme il est gentilhomme, ses procédés sont différents ; il emploie la violence là où Panurge, le plébéien, a recours à l'adresse. Tous deux sont poltrons, mais Falstaff se vante constamment de sa bravoure, tandis que Panurge passe volontiers condamnation sur ce point, hors en un seul cas. Falstaff et Panurge se font également honneur d'avoir tué des ennemis, mais Falstaff ne tue qu'un mort, tandis que Panurge trouve un véritable plaisir à tuer réellement ceux qui sont plus faibles que lui et dont il a eu peur.

Les deux personnages portent aussi dans leurs débauches le caractère de leur nationalité. Falstaff est gros et Panurge est maigre. Falstaff est souvent ivre et Panurge ne s'enivre jamais, quoiqu'il boive avec délice ; mais chez lui l'esprit l'emporte,

il éprouve plus de plaisir à parler de ses dîners qu'à les faire ; il est plus débauché en paroles qu'en actions et, au fond, il donnerait volontiers un bon dîner pour un bon mot. Falstaff est un viveur de bonne humeur, qui corrompt son maître pour être associé à ses plaisirs. Panurge se tient plus à distance, il profite des libéralités de Pantagruel, mais sans avoir la prétention d'influer sur ses actes. Il sait que ce serait peine perdue d'ailleurs. Pantagruel n'est pas de ces êtres qu'on entraîne et qu'on gouverne ; il est dans une sphère supérieure dont Panurge ne songe en aucune façon à le faire descendre. Qu'on le laisse s'amuser à sa guise et faire de l'esprit à toute heure, il est satisfait. Il a une supériorité sur l'Anglais, il est beaucoup plus instruit. Falstaff a trop hanqueté pour étudier. Panurge a trop souvent jéjné pour ne s'être pas quelquefois consolé par l'étude. Falstaff est plus sympathique que Panurge, parce qu'il n'a pas de fiel et que Panurge en a. Il est aussi plus en relief et se comprend du premier coup, tandis qu'il faut écouter Panurge et le voir à l'œuvre pour le comprendre. Le personnage de Shakespeare est plus brillant, le personnage de Rabelais est plus philosophique ; le premier amuse un moment et c'est tout, le second fait réfléchir.

L'Espagne du XVI^e siècle a aussi son Panurge, illettré, grossier quelquefois, mais en apparence seulement, au fond un fin matois, à la fois crédule et rusé, incarnation vivante du paysan sensé, placé en face de don Quichotte amoureux de l'idéal, comme Panurge en face de Pantagruel. Mais la ressemblance n'est que dans l'idée, dans le contraste entre

le maître et le serviteur. Panurge a un caractère bien autrement compliqué que Sancho Pança ; il y a entre eux la même différence qu'entre les Précieuses et un bel esprit villageois.

Les Allemands ont également leur incarnation bouffonne au XVI^e siècle : Til l'Espiègle, dont les *Aventures* parurent en français à Paris,¹ en 1532. Mais Til ne ressemble à Panurge que par un côté, par les espiègeries, auxquelles il a donné son nom, espiègeries qui dépassent souvent les bornes de la plaisanterie et offensent trop fréquemment l'odorat. Il n'a ni la distinction de Falstaff ni la science de Panurge, ni l'esprit pénétrant de l'un et de l'autre ; il ne rappelle même en rien la naïveté rusée de Sancho. Ses bouffonneries sont le plus souvent puérides et ressemblent à celles de l'Esope de Planude ou du Bertoldo des Italiens. Une plaisanterie qui revient à satiété chez lui, c'est celle qui consiste à prendre chaque expression à la lettre et à agir en conséquence. C'est le Jocrisse du XVI^e siècle, et ceux qui l'ont rapproché de Panurge ont fait injure à Rabelais.

IV.

Chacun de ces personnages conserve, bien entendu, le cachet de son siècle. Grammont est singulièrement fin et spirituel au milieu de ses friponneries et de ses méchancetés, Richelieu et Fronsac gardent, au milieu de leur corruption dissipatrice, l'élégance

¹ *Les Aventures de Til l'Espiègle* ont été reproduites dernièrement dans la Collection Jannet ; la 2^e édition est du 1868. Un Belge, M. Charles de Coster, a fait de ces aventures le sujet d'un poème, qui est à sa troisième édition.

innée, la suprême impertinence de leur éducation et de leur race.

Il ne faut rien attendre de semblable de Panurge ; Panurge est un prodige de science, mais il porte l'empreinte du milieu dans lequel il a vécu. Il procède de maître Renard, dans le poème de ce nom. Il a plus d'esprit, mais il n'a pas beaucoup plus de conscience ni de délicatesse. Il a pu avoir de bons instincts, — on les retrouve chez lui par instants, — mais la misère l'a dépravé. Il a été tant de fois battu, qu'il est devenu poltron ; il a été tant de fois victime, qu'il est devenu féroce quand il est le plus fort ; il est glouton parce qu'il a eu faim, affamé de femmes parce qu'il a été sevré d'amour. Tout son être, toute sa vie n'est qu'une réaction. Pantagruel l'aime, le lecteur ne partage pas ce sentiment, qui ne vient que de l'extrême bonté d'âme du héros de Rabelais ; mais ce Panurge a tant d'esprit, et de l'esprit tellement inattendu, il fait quelquefois des remarques si fines sur les personnes et sur les choses, qu'il nous amuse et que nous fermons volontiers les yeux sur ses vilains côtés.

Il est paresseux, dit-il, cela est vrai, mais il ne l'est qu'à ses heures ; il a dépensé et il dépense encore une prodigieuse activité pour satisfaire ses fantaisies. Il a dû déployer une activité prodigieuse pour arriver à s'instruire comme il l'a fait, lui enfant du peuple, pauvre et abandonné. Villon a une mère, au nom de laquelle il adresse à la Sainte-Vierge une prière pleine de tendresse et d'émotion. Figaro lui-même a une sorte de famille, qu'on entrevoit dans l'ombre ; mais quelle idée peut-on se faire du père ou de la mère de Panurge ?

Comment a-t-il étudié? Comme étudiaient dans ce temps-là les enfants des familles pauvres, — comme Villon a étudié, comme Amyot a étudié.

V.

La jeunesse d'Amyot est connue. On sait que, sorti de la misère, il s'est peu à peu frayé un chemin par l'étude, jusqu'à devenir précepteur des enfants d'Henri II, évêque d'Auxerre et l'un de nos grands prosateurs. Il y a un savant illustre de la même époque dont la biographie est moins connue, quoique plus curieuse encore et plus glorieuse, car la lutte a été plus longue et plus difficile, c'est celle de Guillaume Postel, un des pères de la philologie orientale, un grand visionnaire aussi, mais ce n'est pas sous ce rapport que nous voulons le considérer.

Guillaume Postel était un pauvre paysan des environs d'Avranches. Il n'avait que huit ans lorsque son père et sa mère moururent de la peste; il savait déjà lire et écrire et passait toutes ses journées à étudier; mais il fallait vivre; il se fit maître d'école dans un village, et là, à force d'économies, il parvint à se procurer la somme nécessaire pour se rendre à Paris; il allait à pied, à petites journées; il fit connaissance avec des bohémiens qui voyageaient comme lui, mais dans un autre but; ils le dépouillèrent de tout ce qu'il possédait, et, pour l'empêcher de les poursuivre et de les dénoncer, ils le maltraitèrent tellement qu'on le trouva à demi-mort. On le recueillit, on le fit admettre dans un hôpital; il y resta deux ans avant d'être guéri. Quand il fut bien portant, on le renvoya.

Que faire pour vivre? C'était l'époque de la moisson; il se souvient de ce qu'il a vu faire et fait dans ses premières années; il se dirige à pied vers la Beauce, décidé à louer son travail. En chemin, il voit un champ moissonné; il glane les épis tombés, il en ronge quelques-uns pour tromper sa faim, et, la journée finie, il va offrir sa récolte. Le fermier auquel il s'adresse, le garde à son service; il travaille ainsi tout l'été, et, après la moisson, il rentre à Paris avec un habit décent. Il va droit au collège Sainte-Barbe; il offre ses services comme domestique: il fera les commissions, balaiera les classes, mettra de l'encre dans les écritaires, allumera les poêles et achètera les vivres. Tout ce qu'il demande en plus de sa nourriture, c'est la permission d'assister aux cours. On lui accorda ce qu'il demandait. Les cours qu'il put suivre ainsi ne suffisaient pas encore à sa soif d'apprendre; à ses heures perdues, il étudiait le grec et l'hébreu.

Postel devint bientôt un des plus savants hommes de la France et même de l'Europe.

VI.

Villon et Panurge durent mener une vie analogue dans leur première jeunesse. Villon se trouvait placé dans de meilleures conditions: il demeurait à Paris et il avait sa mère, « femme povrette et ancienne, » qui ne « sceut rien et oncques lettre ne leut, » mais qui sut se faire aimer de son fils, tout léger qu'il était; il se mêla aux étudiants; il servit sans doute comme Postel et Amyot, et obtint à ce titre de recevoir le pain quotidien de la science; mais c'était un prodigue qui dépensait follement

son temps et son esprit. Il nous l'apprend lui-même :

Bien: scay se j'euſſe eſtudié
 Ou temps de ma jeunesse folle,
 Et à bonnes meurs dédié,
 J'euſſe maison et couche molle!
 Mais quoi! je fuyoye l'escolle
 Comme fait le mauveys enfant...
 En eſcrivant cette parole,
 A peu que le cueur ne me fend...
 Où sont les gratieux gallans
 Que je ſuyvoye au temps jadis,
 Si bien chantans, si bien parlans,
 Si plaisans en faictz et en dictz ?
 Les aucuns sont morts et roydiz ;
 D'eulx n'est-il plus rien maintenant
 Respit ils ayent en Paradis,
 Et Dieu ſalve le remenant [le reste] !
 Et les aucuns sont devenuz
 Dieu merci ! grans seigneurs et maistres,
 Les autres mendient tous nudz
 Et pain ne voyent qu'aux fenêtres.

Villon était un convive spirituel, un joyeux boute-train; il figurait par suite à toutes les parties de plaisir que faisaient les étudiants; mais un beau jour, ces étudiants, qui avaient été heureux de l'accueillir parce qu'il payait son écot en gaieté et en bons mots, ces jeunes gens s'en allèrent tour à tour, rappelés par leurs familles. Villon qui n'avait pas de famille, ou du moins pas de fortune, se trouva seul, isolé, abandonné, incapable d'aller plus loin, et ayant contracté le goût de la dissipation et du plaisir. C'est ainsi que, par le fait même de son éducation, il se trouva entraîné à mener cette existence misérable et déclassée que ses poésies nous révèlent, existence qui fut aussi celle de Panurge au XVI^e

siècle, jusqu'à ce qu'il eût rencontré Pantagruel, de Figaro au XVIII^e siècle, jusqu'à sa rencontre avec le comte Almaviva, et du Neveu de Rameau jusqu'à son dernier jour. Nous mêlons ici les réalités aux fictions, c'est que tous ces personnages ne sont pas des individus, ce sont des types.

Ceux-ci cependant ne descendirent jamais aussi bas que Villon. Ils n'eurent jamais rien à démêler avec la justice criminelle, et Villon fut condamné à être pendu. Il n'échappa à la potence que par l'intervention, on le suppose du moins, d'un poète inférieur à lui pour le mérite, mais très supérieur pour la position sociale, puisqu'il était le cousin germain du roi, Charles d'Orléans.

VII.

On trouve à la suite des Œuvres de Villon une série de récits en vers intitulés : *Repues franches*. L'auteur, ou les auteurs, nous racontent comment Villon s'y prenait quand sa bourse était vide, pour bien dîner lui-même et pour régaler ses amis ; car, disent-ils, avec admiration et reconnaissance :

C'estoit la mere nourriciere
De ceux qui n'avoient pas d'argent.

Ainsi en relatant les friponneries de Villon on a entendu faire son éloge. Voici quelques-uns de ces tours admirés :

Un jour ses amis viennent le trouver. Une fête approche, on voudrait bien la chômer joyeusement. — Bon, dit maître François, j'ai votre ou plutôt notre affaire. Invitez vos amis à Montfaucon, à tel cabaret, je m'y trouverai aussi et je vous promets

un bon souper. Il savait qu'une société de bourgeois devait se réunir là, en compagnie d'amies non reconnues par l'église. Les bourgeois allaient se mettre à table joyeusement avec les amies de contrebande, lorsqu'une troupe de diables apparaît. C'est Villon avec ses amis déguisés. «A mort! à mort! crie Villon, le grand diable, prenez à ces chaînes de fer ces débauchés et ces débauchées et amenez-les en cafer, où Lucifer les attend.» Les convives, qui n'ont pas la conscience tranquille, sont saisis de frayeur; ils s'enfuient après avoir payé, et laissent leur souper aux diables, qui ne firent faute de s'en régaler.

Une autre fois, ils vont à trois dans un cabaret, et se font servir à dîner et dînent bien; mais quand le garçon se présente pour être payé, chacun déclare que c'est à lui de solder la dépense. Après s'être disputés quelque temps, ils conviennent que l'un d'eux se bandera les yeux, et jouera au colin-maillard; celui qu'il attrapera payera. S'il n'attrape personne, un autre prendra sa place. Il s'agit de savoir qui sera colin-maillard; comme chacun veut payer, tous refusent de se laisser mettre le bandeau sur les yeux. Le domestique impatienté leur dit: Eh bien, bandez-moi les yeux, à moi, et celui que j'attraperai payera; on trouve l'expédient excellent: on lui bande les yeux... et le trio disparaît. Celui qui fut attrapé, ce fut le maître du cabaret, qui survint et paya en effet le dîner, car les trois consommateurs furent introuvables.

Une autre fois encore, c'est chez lui que maître François invite ses amis, promettant de les régaler s'ils veulent bien le seconder.

Ses instructions données, il s'en va chez un rôti-

seur, et marchande un bon morceau ; la boutique du rôtisseur était ouverte et sans fenêtre, comme elles le sont encore généralement ; au moment où maître François tenait un morceau, un de ses amis passe, qui, sans rien dire, lui donne un soufflet. Villon court après lui pour se venger, mais il ne lâche pas le morceau qu'il tient. Avant qu'il ait atteint son agresseur, le rôtisseur, qui l'a suivi, le perd de vue, et... le tour est joué.

On ne dîne pas sans pain. Villon court chez un boulanger et paraît fort pressé ; il lui faut beaucoup de pain chapelé, et il le lui faut sur l'heure. On le prie d'attendre un moment et l'on se met à la besogne. Quand il juge la corbeille suffisamment pleine, il demande qu'on lui porte cela d'abord ; on préparera le reste ensuite. Accepté. On charge un garçon de porter ce qu'il a acheté, Villon l'accompagne, puis, arrivé au bas d'un escalier, il lui dit : Je monterai bien ce pain seul ; va bien vite chercher le reste et reviens te faire payer. Le porteur s'en va d'un côté, et maître François de l'autre, si bien qu'ils ne se sont jamais rencontrés.

Maître François se rend ensuite chez le marchand de vin avec deux seaux, l'un rempli d'eau et l'autre vide. Il donne son seau vide et demande qu'on le lui remplisse de vin blanc ; on le lui rapporte plein, il fait semblant de s'être trompé. C'est du vin rouge que ses amis lui ont dit de rapporter, et il rend le seau au garçon pour que l'on fasse l'échange. Mais ce n'est pas le seau de vin blanc qu'il donne, c'est le seau d'eau, et, avant qu'on s'aperçoive de la méprise, il a tout le temps de s'enfuir.

Laissons de côté le moyen peu décent qu'il em-

plais pour se procurer des tripes, et racontons comment il se procure une provision de poisson. Cette aventure a fourni le sujet d'une farce en vers de huit syllabes, qui a pour titre : *Le nouveau Patelin*.

Villon s'en va seul à la poissonnerie, laissant derrière les ponts ses amis un peu inquiets. Là il marchandait hardiment un panier plein de poisson, on conviait du prix ; mais il n'a pas l'argent sur lui, il le remettra au garçon qu'on chargera de porter le panier. Les voilà partis : ils passent devant Notre Dame ; il y avait alors des confessionnaux en dehors de l'église, comme on en voit encore dans quelques villes d'Allemagne, à Prague, entre autres, à l'église de Lorette, où il y a une galerie couverte autour d'une cour carrée, toute garnie de confessionnaux. Villon en passant aperçoit un prêtre occupé à confesser une vieille femme ; il s'approche de lui, et lui dit : Je vous amène mon neveu, ayez la complaisance de le dépêcher, c'est-à-dire d'entendre la confession de ses péchés, il est très négligent envers Dieu, j'ai eu de la peine à vous l'amener ; il est de plus distrait, un peu maniaque et ne parle que d'argent.

— Très volontiers, dit le prêtre. Maître François se tourne alors vers le petit garçon, il lui prend son panier : « Il va vous dépêcher, lui dit-il, c'est-à-dire vous expédier tout de suite, aussitôt qu'il aura terminé avec sa pénitente. » Le prêtre approuve d'un signe de tête. Villon prend le panier des mains du petit garçon et s'en va.

La confession finie, le petit garçon demande son argent, le prêtre s'obstine à le confesser ; on finit par s'expliquer, mais Villon est loin, et le poisson déjà cuit.

Rabelais s'est certainement souvenu de Villon en nous traçant le portrait de Panurge. Il éprouvait une visible sympathie pour ce poète de la misère, et nous verrons son nom revenir plus d'une fois sous sa plume dans le cours du roman.

VIII.

L'auteur du *Grand* et du *Petit Testament* fut condamné pour vol, avons nous dit plus haut. On ne voit pas que cette condamnation ait excité chez ses contemporains le sentiment qu'elle exciterait chez nous. Tous, sans exception, sont pleins de sympathie pour lui ; ils ne prennent même presque pas la peine de l'excuser et semblent considérer sa condamnation, moins comme un deshonneur qui puisse entacher sa mémoire, que comme un malheur qui doit attirer sur lui une bienveillante compassion.

Cela tient à ce qu'à cette-époque le respect de la propriété n'était pas aussi raffiné qu'il l'est maintenant. Les grands personnages se volaient des états par les armes, les petits dépouillaient leurs voisins par la force ou la ruse ; le seigneur prenait chez le paysan tout ce qui lui convenait, sa fille ou son bien, — il en résultait chez l'inférieur cette persuasion que tout ce qui pouvait être pris par violence ou par adresse, — selon qu'on avait une de ces deux forces pour soi, — appartenait légitimement à celui qui s'en emparait. Le larcin habilement exécuté était regardé comme une conquête dont on avait droit de se vanter ; les récits du temps en font foi. A chaque page on nous présente comme d'aimables espiègeries une foule d'actes qui conduiraient

aujourd'hui l'auteur, non-seulement en police correctionnelle, mais en cour d'assises.

Cette morale a régné pendant tout le XVI^e siècle et même pendant une partie du XVII^e. Tout ce que l'on exigeait, c'était de ne pas se laisser prendre trop ouvertement la main dans le sac — et, encore dans ce cas, quand le seigneur ne se trouvait pas trop durement lésé, la justice seigneuriale faisait grâce le plus souvent en faveur de l'esprit déployé.

On se vantait même de son habileté à tricher au jeu. On sait ce qui se passa à propos des *Mémoires du comte de Grammont*. Comme on y raconte différentes indécicatesses — nous dirions maintenant: friponneries — du noble personnage, les censeurs — Fontenelle était du nombre — voulurent arrêter la publication d'un livre, qui était de nature, disait-on, à nuire à la considération du héros. Le comte de Grammont s'interposa lui-même pour obtenir que les Mémoires fussent publiés tels qu'ils avaient été rédigés par son beau-frère.

Les censeurs étaient en avance sur les idées morales de leur temps, le comte de Grammont était en retard.

Ces observations étaient nécessaires pour expliquer, sans les excuser, certains actes de la vie de Panurge, que nous allons reproduire.

IX.

Panurge, nous dit Rabelais, était de stature moyenne, ni trop grand ni trop petit; il avait le nez un peu aquilin, fait à manche de rasoir; quand il se présenta devant Pantagruel, il avait environ trente-cinq ans; fin, c'est-à-dire propre, à être doré comme

peut l'être une bague de plomb, bien galant homme de sa personne, sinon qu'il aimait un peu trop les femmes et qu'il était sujet de nature à une maladie qu'on appelait en ce temps-là :

Faute d'argent, c'est douleur sans pareille.

[Ce vers est le refrain de deux chansons, populaires à cette époque.] Toutefois il avait soixante-trois manières de trouver de l'argent à son besoin, dont la plus honorable et la plus commune était par façon de larcin furtivement fait; malfaisant, pipeur, buveur, batteur de pavés, ribleur, s'il en était à Paris,

Au demeurant le meilleur fils du monde.

Ce dernier vers appartient à Clément Marot et termine, dans une épître adressée par lui à François I^{er}, le portrait du domestique qui lui a volé son cheval et sa bourse :

Gourmand, ivrogne et assuré menteur,
Pipeur, larron, jureur, blasphémateur,
Sentant la hart de cent pas à la ronde;
Au demeurant le meilleur fils du monde.

On remarquera que le valet et Panurge avaient plusieurs traits de ressemblance. Toutes les épithètes conviennent à Panurge, à la hart près, qu'il ne se laissera pas mettre.

Il a fait tous les métiers; nous savons qu'il a été étudiant; les détails anatomiques dans lesquels il se plaît à entrer nous prouvent qu'il a appris la médecine; nous l'avons vu prendre part à l'expédition de Mételin, — comme médecin peut-être, car la bravoure du soldat n'est guère son fait, nous le verrons à l'occasion; — il nous apprend de plus qu'il a été escamoteur, charlatan de foire, qu'il a vendu de la

thériaque, remède universel contre toutes les maladies, et de l'orviétan, dont la principale propriété est indiquée par l'étymologie populaire : Or viens t'en.

L'or était venu plus d'une fois probablement dans cette vie aventureuse, mais il s'en était retourné plus vite encore. La présence de l'or étant une exception, on faisait une orgie le jour où l'on en avait, et le lendemain il fallait se mettre en quête pour s'en procurer d'autre. Sa première entrevue avec Pantagruel nous le montre ce qu'il sera toujours ; il a l'air distingué, mais ses habits sont en loques, il a beaucoup d'esprit et parle quatorze langues — en comptant celles qui ne sont entendues que de lui — mais il meurt de faim.

X.

Malgré ses trente-cinq ans et l'expérience que ses aventures auraient dû lui donner, il avait conservé l'instinct du gamin. Il en voulait au guet, par exemple, et aux agents de police, non pas que le guet l'eût jamais dérangé à ce qu'il paraît, mais par pur instinct d'opposition contre la règle et par jovialité. — Quelquefois, — c'est Rabelais qui parle, — nous traquons un peu cependant,

Il assemblait trois ou quatre bons rustres, les faisait boire comme templiers sur le soir, puis il les menait au-dessous de Ste-Généviève ou du collège de Navarre [la montagne du Panthéon], — et il écoutait l'approche du guet. A cet effet il posait son épée sur le pavé et se mettait l'oreille auprès ; lorsqu'il s'apercevait que son épée bougeait, c'était le signe infallible que le guet n'était pas loin.

Panurge et ses compagnons s'emparaient alors d'un tombereau, le mettaient en mouvement, et le lan-

çaient de toute leur force sur la pente; les gens du guet, surpris par cette avalanche inattendue, étaient renversés, écrasés parfois, à la grande joie de Panurge et de sa troupe, qui se sauvaient d'un autre côté, car en quelques jours Panurge en était arrivé à connaître son Paris comme son *Deus det*, c'est-à-dire sa prière après le repas. — Une autre fois, s'il savait que le guet devait passer quelque part, il y faisait une traînée de poudre à canon, et quand les gens de la police paraissaient, il mettait le feu à la poudre, et s'amusait à voir fuir les sergents persuadés que le feu de St-Antoine les avait pris aux jambes.

Les tours joués aux agents de la police ont été longtemps les amusements favoris des joyeux variés. Dans les romans, les comédies, les mémoires non-seulement du XVI^e, mais dans ceux du XVII^e et du XVIII^e siècle, nous voyons à chaque instant les jeunes seigneurs se réunir pour rosser le guet. C'était nommément le passe-temps préféré des gentilshommes de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII. Quant à lancer des charrettes dans les jambes aux représentants de l'autorité, la plaisanterie est encore de mise, si nous en croyons Victor Hugo, qui connaît si bien le côté extérieur des mœurs populaires de Paris. Dans les *Misérables*, Gavroche rencontre une charrette sur laquelle dort un Auvergnat ivre; il enlève l'Auvergnat qu'il dépose à terre, et, après lui avoir donné un reçu de sa charrette au nom de la république, il s'empare du véhicule, qu'il veut ajouter à une barricade: c'était un jour d'émeute. — L'ordre public était représenté dans le quartier qu'il parcourait par des gardes nationaux de la banlieue de Paris, peu aguerris et faciles à effrayer. Gavroche, du reste, ne pre-

ne prend aucune précaution, et se délectait au bruit de la charrette, qu'il faisait voler sur le pavé.

Ce roulement forcené décida le sergent qui commandait le poste à faire une reconnaissance. Il sortit en assourdissant ses pas.

Tout à coup Gavroche, poussant sa charrette, au moment où il allait déboucher de la rue des Vieilles-Haudriettes, se trouve face à face avec un uniforme, un shako, un plumet et un fusil.

Pour la seconde fois, il s'arrêta net.

— Tiens, dit-il, c'est lui. Bonjour, l'ordre public.

Les étonnements de Gavroche étaient courts et dégelèrent vite.

— Où vas-tu, voyou ? cria le sergent.

— Citoyen, dit Gavroche, je ne vous ai pas encore appelé bourgeois. Pourquoi m'insultez-vous ?

— Où vas-tu, drôle ?

— Monsieur, reprit Gavroche, vous étiez peut-être hier un homme d'esprit, mais vous avez été destitué ce matin.

— Je te demande où tu vas, gredin ?

Gavroche répondit.

— Vous parlez gentiment. Vrai, on ne vous donnerait par votre âge. Vous devriez vendre tous vos cheveux cent francs la pièce. Cela vous ferait cinq cents francs.

— Où vas-tu ? où vas-tu ? où vas-tu, bandit ? Gavroche répondit :

— Voilà de vilains mots. La première fois qu'on vous donnera à têter, il faudra qu'on vous essuie mieux la bouche.

Le sergent croisa la baïonnette.

— Me diras-tu où tu vas, à la fin, misérable !

— Mon général, dit Gavroche, je vas chercher le médecin, pour mon épouse qui est en couches.

— Aux armes ! cria le sergent.

Se sauver par ce qui vous a perdu, c'est là le chef-d'œuvre des hommes forts ; Gavroche mesura d'un coup d'œil toute la situation. C'était la charrette qui l'avait compromis, c'était à la charrette de le protéger.

Au moment où le sergent allait fondre sur Gavroche, la charrette, devenue projectile et lancée à tour de bras, roulait sur lui avec furie, et le sergent atteint en plein ventre, tombait à la renverse dans le ruisseau pendant que son fusil partait en l'air.

Gavroche, comme nous le verrons, a plus d'un rapport avec Panurge; il est moins savant, mais il a autant d'esprit; il a surtout des qualités que Panurge n'a pas: il est brave, il est dévoué, il a du cœur, et, de plus, ce n'est qu'un enfant. On l'admire et on l'aime. Le héros de Rabelais n'inspire jamais ce sentiment.

Panurge n'en voulait pas seulement aux gens du guet, il en voulait aussi aux maîtres-ès-arts et théologiens. Ceux-ci, il les prenait par l'odorat et les entourait de parfums qui n'avaient rien de céleste. Les plaisanteries odorantes, qui nous dégoutent aujourd'hui, ne choquaient personne au XVI^e siècle. La reine de Navarre ne s'en abstient pas, et nous les trouvons encore en faveur pendant la première moitié du XVII^e siècle. Voyez plutôt Scarron, et même la comédie du *Mercure galant* (1679). Elles n'ont disparu qu'à la fin du règne de Louis XIV. Quant à Rabelais, il en abuse quelquefois; nous tournerons rapidement les feuillets où elles se sont glissées.

Nous avouons que les autres gamineries qu'il prête à Panurge ne nous semblent guère d'un meilleur goût.

Ainsi, par exemple, Panurge fouettait sans pitié, pour les faire avancer, les pages qui portaient du vin à leurs maîtres, et leur en faisait renverser une partie. Il avait une quantité de pochettes et d'étuis où il gardait de l'extrait de saturne ou du verjus, qu'il lançait aux yeux des passants, un petit couteau bien affilé dont il coupait les bourses, des boutons de bardane garnis de plumes d'oisons, qu'il jetait sur les robes et les bonnets des gens; ces boutons sont armés de petits crochets qui leur permettent de s'attacher

partout, surtout dans les cheveux, d'où il est quelquefois difficile de les enlever.

XI.

En vrai gamin de Paris, Panurge avait voué une haine acharnée aux grandes dames trop bien mises. Il se procurait chez les gueux réunis aux environs des Innocents des puces et autres insectes parasites, et les soufflait à l'aide d'un tuyau de plume sur les collets des demoiselles les plus sucrées. Il le faisait même à l'église, car il ne se mettait jamais avec les hommes dans la partie des nefs la plus rapprochée du chœur; il se tenait au fond avec les femmes, tant à la messe qu'aux vêpres ou au sermon.

Le gamin d'aujourd'hui n'est pas capable de ce raffinement de malice, mais s'il voit sur le boulevard une dame très parée qu'il juge appartenir au demi-monde, il est très capable de s'élançer dans une flaque d'eau de manière à l'éclabousser et à gâter sa toilette — en affectant l'air le plus innocent.

Un beau vêtement bien porté agaçait Panurge; il se mouillait les mains d'huile grasse et le salissait en feignant de l'admirer. D'autres fois il imprégnait son mouchoir de poudre d'euphorbe, puis il l'offrait à l'admiration des dames, qui se prenaient à éternuer à rendre l'âme. S'il voyait un homme et une femme assis côte à côte en public ou à l'église, il s'arrangeait de manière à les coudre ensemble. Il cousit un jour les vêtements ecclésiastiques d'un prêtre qui célébrait la messe, à ses autres vêtements, si bien que lorsque celui-ci, l'office terminé, voulut se dé-

pouiller de son costume de cérémonie, il prêta fort à rire aux fidèles scandalisés.

Panurge ne bornait pas là ses petits talents; il avait des pinces et des passe-partout pour crocheter les portes et ouvrir les coffres. S'il changeait une monnaie, il se souvenait de son ancien métier d'escamoteur, et, en donnant son teston, dont on lui rendait la valeur, il faisait évanouir ostensiblement sous les yeux du changeur cinq ou six grands blancs sans que le changeur en sentît le vent.

XII.

Il exerçait aussi ce genre d'escamotage dans les églises. Ici Rabelais entre en scène lui-même. On se rappelle peut-être qu'en tête de la *Pantagruëline* Prognostication, il a pris le titre d'architriclin, c'est-à-dire de maître d'hôtel, de majordome de Pantagruel. C'est à ce titre sans doute qu'il se place ici et ailleurs parmi les personnes qui composent la suite du géant. Il trouve un jour Panurge taciturne et préoccupé.

— Vous êtes malade, lui dit-il; je vois à votre physionomie que vous avez un flux de bourse; il me reste encore un peu d'argent que ni père ni mère n'ont vu; partageons.

— Si je n'en ai pas aujourd'hui, j'en aurai plus tard, répond Panurge. J'ai une pierre philosophale qui m'attire l'argent, comme l'aimant attire le fer. Voulez-vous que nous allions dans l'église gagner des pardons?

Ces pardons des petits péchés, ces indulgences s'accordaient à ceux qui déposaient une petite aumône dans une sèbile surveillée par un sacristain

dans les églises, le fait de se priver de son argent en faveur de Dieu ou de ses représentants étant considéré comme une pénitence suffisante.

— Je ne suis pas grand indulgencier dans ce monde, répond Rabelais, je ne sais ce que je serai dans l'autre. Allons, si vous voulez cependant; mais je vous prévins que je ne dépenserai pas plus d'un denier. — Prêtez-m'en un aussi; je vous paierai l'intérêt. — Ni intérêt, ni capital, je vous le donne de bon cœur. — *Grates vobis domino*, répond, au lieu de *Grates tibi, Domine*, Panurge imitant le mauvais latin des clercs.

• Nous allâmes d'abord à Saint-Gervais, continue Rabelais; c'est là que je déposai mon offrande et dis mes prières et les oraisons de sainte Brigitte. Mais Panurge ne se contenta pas de si peu; il me mena d'église en église. Nous allâmes à Notre-Dame, à Saint-Jean, à Saint-Antoine, partout où l'on vendait des indulgences. Je m'abstenais, mais lui baisait toutes les reliques et donnait toujours. A notre retour il me mena boire au cabaret du château. — Où donc, lui dis-je en me signant, avez-vous trouvé de l'argent? Ce matin vous m'en avez emprunté. Vous en avez donné dans une foule d'églises et vous voilà plus riche que vous n'étiez d'abord. — J'ai gagné cet argent en chemin, me dit-il. Dans les bassins où l'on recevait le prix des indulgences je mettais une petite pièce et j'en retirais une plus grande. — Comment, lui dis-je, mais savez-vous que c'est un vol que vous avez fait là? Vous vous damnez comme un serpent: vous êtes larron et sacrilège. — Je ne suis pas de votre avis, dit Panurge. Les vendeurs d'indulgences me donnent ce que je prends, car en

me présentant les reliques à baiser, on me dit : Vous recevrez au centuple : *centuplum accipies*. Or ici le futur « vous recevrez » est pris pour le présent, comme cela se fait dans la langue hébraïque. *Accipies* veut dire : *Prends*; et je prends, avec modération même, car je ne prends jamais cent fois autant. De plus le pape Sixte IV m'a assigné quinze cents livres de rente sur son domaine pour l'avoir guéri d'un mal qu'il n'osait avouer; je me paie de mes mains sur le trésor ecclésiastique. »

Le pape Sixte IV passait en effet pour avoir été de mœurs très relâchées. C'est un trait de satire que Panurge lui lance en passant. Quant à mettre dans le bassin destiné aux aumônes une petite somme pour en retirer une plus grande, il paraît n'en pas avoir eu l'invention, car on trouve un fait semblable mentionné dans le colloque d'Erasmus : *Peregrinatio religionis ergo* :

Il y a des gens si dévots à la Vierge qu'en feignant de mettre à l'offrande, ils escamotent adroitement ce qu'un autre a mis.

Panurge n'est pas non plus le premier qui ait plaisanté sur cette parole : *Centuplum accipies*; voici ce que nous raconte un fabliau :

Un paysan ayant entendu dire au sermon que lorsqu'on donne quelque chose à Dieu, Dieu nous le rend au double, imagina de donner sa vache à Dieu, c'est-à-dire au curé, son représentant sur la terre. Le curé avait déjà une vache; il attacha la nouvelle venue à l'ancienne, de peur qu'elle ne retournât à son précédent pâturage. Mais la vache donnée était la plus forte, et comme le champ de son premier possesseur lui plaisait, elle y retourna et y entraîna avec elle sa compagne de captivité. Le paysan en

allant visiter son champ, y trouva deux vaches au lieu d'une. Il vint joyeusement raconter la chose à sa femme et remercia Dieu d'avoir tenu la parole que le curé lui avait donnée. L'histoire ne dit pas si le curé fut du même avis.

XIII.

Revenons à Panurge, Rabelais s'étonne de cette manière d'acquérir de l'argent. — « Si tu savais, reprend Panurge, ce que m'a rapporté la croisade, tu serais ébahi. Elle m'a valu plus de 6,000 florins — Et où sont-ils allés, que tu n'as rien aujourd'hui ? — D'où ils étaient venus. Ils n'ont fait que changer de maître. »

Panurge raconte qu'il a employé cet argent à marier, non pas les jeunes filles, qui trouvent d'elles mêmes des épouseurs, mais les vieilles auxquelles il donnait une dot, qui leur faisait trouver des maris. « Je montrais les écus d'abord, puis quand j'avais trouvé un épouseur, je montrais la vieille. » Panurge, sans en rien dire, imite ici une coutume observée chez les Babyloniens, au rapport d'Hérodote (Liv. I, cxcvi). Chaque année, il y avait une sorte de marché aux femmes. On déposait une certaine somme pour avoir le droit d'entrer dans l'enceinte où les jeunes filles à marier étaient réunies. Celui qui avait déposé la plus forte somme, choisissait le premier, et emmenait sa conquête, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ne se trouvât plus d'amateurs. La somme déposée était ensuite partagée, au prorata de leur laideur, entre les jeunes filles qui n'avaient pas été choisies, et leur servait de dot. On introduisait alors les hommes qui voulaient se marier dans ces

conditions, et qui recevaient en même temps les jeunes filles et la somme.

Panurge, à qui l'argent brûle les mains quand il en a, imagine d'intenter un procès pour faire décider que les robes des dames seraient plus ouvertes par devant. Il gagna son procès, dit-il, mais il lui en coûta cher.

Une autre fois, il demanda, toujours devant les tribunaux, que les mules des présidents et conseillers qui se rendaient au Palais, fussent pourvues de bavettes afin de ne pas salir de leur bave la cour du Palais où les pages s'agenouillaient pour jouer aux dés. Le procès fut gagné aussi, mais à quel prix ?

Puis il lui prit fantaisie de faire banqueter ces mêmes pages du Palais. Pendant qu'ils dinaient il allait couper presque complètement les sangles des mules, si bien que lorsque les « gros enflés de conseillers » montaient sur leurs bêtes, la selle se cassait, et les graves personnages allaient rouler sur le pavé, au grand amusement de la foule. Cette manie qui prend Panurge de dépenser son argent, à marier les vieilles et à intenter des procès ridicules, c'est-à-dire sans profit pour lui-même et pour les autres, n'est que l'exagération d'un travers assez commun. Il n'est pas rare de voir des gens qui, ayant reçu inopinément une somme, se demandent ce qu'ils feraient bien pour s'en débarrasser au plus vite. Cette tentation arrive souvent à ceux qui n'ayant pas eu la peine de gagner de l'argent, n'en connaissent pas la valeur ; mais l'extrême gêne produit aussi cet effet quelquefois. On a vu des marins, en recevant leur solde, après avoir été longtemps privés d'argent, célébrer une orgie où l'on faisait frire des pièces de cinq

francs, qui étaient jetées ensuite par la fenêtre, tandis que les familles de ces mêmes gaspilleurs étaient dans le besoin. Dans la *Vie de Bohême* — et Mürger, auteur du livre et de la pièce, avait dû être témoin de faits de ce genre, — nous voyons des jeunes gens toujours aux expédients pour vivre, trouver piquant, un jour qu'ils sont en fonds d'acheter un perroquet et un singe. Le singe mange le perroquet et meurt d'indigestion.

Pantagruel donnera, au livre suivant, son jugement sur les dissipateurs. Rabelais revient souvent sur ce vice de l'esprit; il enveloppe dans la même haie les dissipateurs qui perdent follement leur argent et les moines qui perdent follement leur temps; il met ces deux richesses sur le même pied.

XIV.

Un beau jour un savant, du nom de Thaumaste, attiré par la renommée de Pantagruel, arrive d'Angleterre, afin de disputer contre lui. Il lui adresse un docte compliment, où il énumère tous les philosophes qui ont voyagé et les pays qu'ils ont parcourus.

En entendant le bruit de ton savoir, dit-il en terminant, j'ai quitté pays, parents, maison et me suis transporté nonobstant la longueur du chemin, les canuis de la mer, la nouveauté des contrées, uniquement pour te voir et conférer avec toi.

Mais voicy la maniere comme j'entends que nous discuterons. Je ne veulx disputer *pro et contra* comme font ces folz sophistes de ceste ville et d'ailleurs. Semblablement je ne veulx disputer en la maniere des Academicques, par declamations, ny aussi par nombres comme faisoit Pythagoras et comme voulut faire Picus Mirandula à Rome. Mais je veulx disputer par signes seulement, sans parler: car les matieres

sont tant ardues que les paroles humaines ne seroient suffisantes à les expliquer à mon plaisir. Par ce, il plaira à ta magnificence de soy y trouver, ce sera en la grande salle des Navarre, à sept heures du matin.

Pantagruel lui répond qu'il est tout à son service, persuadé que, « dans cette discussion, il aura plus à apprendre qu'à enseigner, » et l'on se donne rendez-vous pour le lendemain.

Il s'opéra alors un échange de rôles entre les personnages. Thaumaste l'éruudit rentra chez lui tout altéré et demanda à boire, et Pantagruel, le roi des Altérés, demanda des livres savants. Il se fit apporter tout ce qui avait été composé sur les nombres, les signes, la magie, les songes, par Bêda, Plotin, Proclus, etc., etc.

Panurge, le voyant si préoccupé, lui dit : Si vous travaillez ainsi, vous allez vous donner la fièvre, buvez quelques bons verres de vin et allez vous coucher, je me charge de répondre à l'Anglais. — N'oublie pas que cet homme est extrêmement savant. — Y a-t-il au monde un homme aussi savant que le sont les diables ?

— Non, assurément, dit Pantagruel, à moins d'une grâce divine et spéciale.

— Eh bien ! j'ai argumenté cent fois contre tous les diables et je les ai faits quinauds, je les ai réduits au silence. Si votre Anglais n'est pas demain *ad metam non loqui*, dites du mal de moi.

Pantagruel se laisse persuader. Panurge passe la nuit à boire avec les pages et à jouer toutes les aiguillettes de ses chaussettes — [Quand les étudiants n'avaient plus d'argent, ils jouaient celles des aiguillettes de leurs vêtements, dont ils pouvaient se

passer] — à primes, secondes, et à la vergette ; puis, le matin, il se rendit avec son maître à la Sorbonne. Tout le monde avait entendu parler du débat qui allait avoir lieu, et une foule immense se présenta pour y assister. On se demandait avec **anxiété** si cette fois encore Pantagruel serait **victorieux** et si cet Anglais ne lui en remontrerait **pas**.

Thaumaste les attendait. Lorsque Pantagruel parut, on se mit à applaudir. Ces applaudissements lui déplurent. « Paix ! de par le diable, si vous me tarabustez, je vous couperai la tête à tous ! » Pantagruel avait deux raisons d'être mécontent, il trouvait « badaude » cette habitude d'applaudir tous les orateurs, quels qu'ils fussent ; — puis, comme il ne devait pas prendre la parole, il ne voulait pas être applaudi d'avance pour ce qu'il ne dirait pas.

Panurge s'adresse à Thaumaste et lui demande s'il est venu pour chercher sérieusement la vérité ou pour le simple plaisir d'échanger des arguments, — ce qui était fréquent alors par toute l'Europe. — Thaumaste répond qu'il n'a d'autre but que la vérité. — Alors, veuillez m'exposer vos doutes, je tâcherai de les résoudre. Si vous n'êtes pas satisfait, mon maître est là qui vous répondra. — Très bien, dit Thaumaste, commençons.

Adonc tout le monde assistant et escoutant en bonne silence, l'Anglois leva haut en l'air les deux mains separement clouant toutes les extrémités des doigts en forme qu'on nomme en Chinonnoys cul de poule, et frappa de l'une l'autre par les ongles quatre fois ; puis les ouvrit, et ainsi à plat de l'une frappa l'autre en son strident, une fois ; derechief les joignant comme dessus, frappa deux fois, et quatre fois derechief les ouvrant. Puis les remit jointes et estendues l'une

jouste l'autre, comme semblant devotement Dieu prier. Panurge soudain leva en l'air la main dextre, puis d'icelle le pouce dedans la narine d'iceluy costé, tenant les quatre doigts estendus et serrés par leur ordre en ligne parallèle la pinne (cartilage séparateur) du nez, fermant l'œil gauche entièrement, et guignant du dextre avec profonde depression de la sourcille et paupière. Puis la gauche leva haut, a fort serrement et extension des quatre doigts et elevation pouce, et la tenoit en ligne directement correspondant l'assiette de la dextre, avec distance entre les deux doigts coudée et demie. Cela fait, en pareille forme baissa vers terre l'une et l'autre main; finalement les tint on comme visant droit au nez de l'Anglois.

Et si Mercure... dit l'Anglais. Panurge l'interrompit en disant : « Vous avez parlé. » La conversation signée se continue pendant assez longtemps. Les signes sont très clairement expliqués et Rabelais a fait un tour de force dans ces quelques pages. Y a-t-il renfermé un sens ? Cela est problématique. Les deux adversaires ne s'en animent guère moins ; Thaumaste en sue d'ahan. Le dernier geste fut fait par Panurge.

Il mit les deux maîtres doigts à chacun costé de sa bouche, le retirant tant qu'il pouvoit et montrant toutes les dents et des deux pouces rabattoit les paupières des yeux bien fondément, et faisant une assez laide grimace, selon que bloit es assistants.

Thaumaste ne trouva rien à répondre, et ôta son bonnet, il s'écria, comme dans l'Évangile : « Ceci est plus que Salomon ! » C'est toute une encyclopédie que Panurge a déroulée devant lui. Il s'avoua donc battu sur tous les points, et se proposa bien, une fois arrivé en Angleterre, de faire un livre dans lequel il relaterait toute cette discussion. Son admiration pour Pantagruel s'en accrût,

reste. Si le disciple a parlé ainsi, qu'aurait-on entendu si le maître s'en était mêlé ?

XV.

Thaumaste a-t-il publié son livre ? Rabelais déclare qu'il n'en sait rien.

Le *Moyen de parvenir* (édit. P. Lacroix p. 361) contient le récit d'un fait de ce genre, qui aurait eu lieu à Genève. Le récit nous semble une réduction de celui de Rabelais.

La dispute en est aussi bonne que celle d'un savant qui vint à Genève, lorsque Jysquel faisoit ses études. Cettui-ci dit qu'il vouloit disputer ; mais qu'il ne parloit qu'en signes. Il n'y eut personne qui voulût y entendre, d'autant qu'en ce pays-là (c'est à Genève) ils n'ont guère de signes ; ils veulent tout à droit. A la fin il y eut un menuisier, qui étoit de Montargis, parent du démoniaque, et d'un maître d'hôtel de madame la duchesse de Ferrare, et réfugié à Genève . . Ce menuisier dit qu'il disputerait avec ce savant, selon les accords. On les met sur un échafaud devant le monde. Ce savant se présentant résolument devant ce menuisier, auquel on avoit baillé une robe ministrale et un bonnet consistorial, et levant le bras, haussa la main, fermant le poing, en lui montrant un doigt : le menuisier lui en montra deux. Le savant en presenta trois, à savoir le pouce et les deux doigts : le menuisier lui montra un poing clos. En après, le savant lui montra une pomme : le menuisier, cherchant en sa pochette, trouva un petit morceau de pain, et le lui montra. Adonc le savant, tout ravi en admiration, se retira ; puis dit qu'il avoit là trouvé le plus docte homme du monde ; et, tant que ce bruit a duré, l'école de Genève a été en réputation. Depuis on prit à part le menuisier. Il nous dit : «Voire, c'est un homme fin ! Il m'a menacé de me pocher un oeil ; et je lui ait fait signe que je lui en pocherois deux. Puis, il m'a menacé de m'arracher les deux yeux, et m'enlever le nez, et je lui ai montré le poing, avec quoi je l'assommerois. Et comme il m'a vu en colere, il m'a présenté une pomme, pour m'a-

païser comme un enfant ; je lui ait fait voir que je n'avois que faire de lui, et que j'avois du pain qui valoit mieux.

Rabelais pourrait bien s'être inspiré d'une historiette racontée par Accurse dans sa grande Glose du code de Justinien. (*Glose sur la loi 2, Dig., de origine juris.*)

Les Romains ayant prié les Athéniens de vouloir bien leur communiquer les lois que Solon leur avoit prescrites autrefois, l'aréopage s'assembla ; et après une mûre délibération, il fut résolu d'envoyer à Rome un des sages de la Grèce, pour savoir si les Romains étoient dignés, par leur sagesse, d'avoir ces lois ; avec l'ordre, s'ils ne l'étoient pas, de rapporter les lois sans les communiquer. Cette résolution ne put être si secrète que le sénat romain n'en fût averti. Il se trouva fort embarrassé, parce qu'alors Rome étoit dépourvue de philosophes assez habiles et assez savans pour lutter contre un sage de la Grèce. Il fut donc question d'imaginer quelque expédient pour se tirer avec honneur de ce pas difficile. Le sénat n'en trouva pas de meilleur, que d'opposer un fou au philosophe grec, afin que, si le hazard vouloit que le fou prévalût, la gloire de Rome en fût d'autant plus grande, qu'un fou de Rome auroit confondu un sage de la Grèce ; et si ce dernier triomphoit, qu'Athènes ne pût tirer aucun avantage d'avoir fermé la bouche à un fou. L'ambassadeur athénien étant arrivé à Rome, on le conduisit au Capitole, où l'on avoit placé, dans un appartement richement meublé, un fou dans un fauteuil, habillé en sénateur, et auquel on avoit expressément défendu de parler. L'Athénien avoit été prévenu que ce sénateur étoit très-savant, mais qu'il parloit fort peu, de sorte que cet Athénien, en entrant, sans lui dire autre chose, haussa un de ses doigts. Le fou croyant que c'étoit une menace de lui crever un œil, et se souvenant qu'il lui avoit été défendu de parler, haussa trois des siens, voulant signifier par là, que si le Grec vouloit lui crever un œil, lui, à son tour, lui en creveroit deux, et du troisième doigt, l'étrangleroit. Le philosophe qui, en élevant son doigt, avoit voulu entendre qu'il n'y a qu'un premier Être qui gouverne toutes choses, crut que les trois doigts du fou marquoient qu'en Dieu, le passé, le présent et l'avenir sont la même chose, et jugea par

Là qu'en effet cet homme étoit fort savant. Il ouvrit ensuite la main, et la montrant au fou, il voulut exprimer que rien n'est caché à Dieu ; mais le fou prenant ce signe pour la menace d'un soufflet qu'on vouloit lui appliquer, présenta sa main fermée au philosophe, voulant lui faire entendre que pour un soufflet, il lui donneroit un coup de poing. Le Grec, au contraire, déjà prévenu en faveur du fou, se figura qu'il vouloit dire par ce geste, que Dieu tient l'Univers dans sa main ; et jugeant par là de la profonde sagesse des Romains, il leur accorda les lois de Solon.

Cette rédaction est celle du *Dictionnaire historique de l'éducation*, article *Silence*.

Cette historiette a passé de là, en se transformant encore, dans les livres d'anecdotes. Les deux personnages en présence sont un savant et un niais, qui est borgne. Le savant lève un doigt, le borgne en lève deux ; le savant lui répond en lui montrant les trois doigts. Le niais lui montre son poing fermé. Le savant est enchanté. Je lui ai montré un doigt pour signifier qu'il n'y a qu'un Dieu, il m'a montré deux doigts pour signifier qu'il y a le Père et le Fils. J'ai levé trois doigts pour dire qu'il y a aussi le saint Esprit. Il m'a alors montré le poing pour me dire que les trois ne font qu'un. Cet homme est vraiment très habile.

Le borgne étoit moins content. Il m'a montré un doigt pour me reprocher de n'avoir qu'un œil. J'étais choqué, mais j'ai voulu être poli. Je lui ai fait signe qu'il en avait deux. Il m'a répondu par un geste que nous n'en avions que trois à nous deux. Je me suis fâché alors et je lui ai montré le poing. Cela aurait fini mal, s'il ne s'en étoit allé.

Cette discussion par signes a fort occupé les commentateurs. Les discussions publiques étoient si

communes alors qu'on a trouvé facilement des noms à mettre à la place de ceux que Rabelais nous fournit. Il est possible qu'il y ait dans ces pages une part d'anecdote et d'allusion; mais il faut y voir surtout une critique générale, celle de ces discussions où les adversaires, après avoir longtemps disputé sur des points inintelligibles, se séparent, satisfaits ou mécontents suivant leur humeur, mais l'un plupart du temps sans s'être entendus, faute d'avoir défini nettement le débat et fixé soigneusement le sens qu'on prétendait donner aux mots qu'on se proposait d'employer.

Ajoutons que, subsidiairement, Rabelais a trouvé piquant de jongler avec les mots et de leur faire exprimer avec une netteté minutieuse des gestes et des mouvements compliqués. Cette préoccupation de la difficulté vaincue et heureusement vaincue, est fréquemment visible chez lui.

XVI.

Panurge, encouragé par son succès, veut aller dans le monde, et s'éprend d'une belle dame de Paris. Il lui déclare ses sentiments d'une façon passablement brutale; la dame lui défend de se représenter devant elle, il n'en tient compte, il la suit à l'église et lui enlève même son chapelet, sans qu'elle y fasse une vive opposition. Il va chez elle, il lui offre de l'argent, des présents de grande valeur, et cherche à l'embrasser. La dame veut appeler au secours. Il s'éloigne alors en lui disant qu'il lui a fait trop d'honneur.

Il est évident que Panurge, dans tout cet épisode, n'a qu'un but, se faire repousser par la dame, afin

d'avoir un prétexte de se venger d'elle. Toutes ses paroles respirent cette haineuse envie que les déclassés comme lui éprouvent souvent pour ceux que le hasard de la fortune a mis au-dessus d'eux et auxquels ils se sentent supérieurs par l'esprit.— Vous ne voulez pas de moi, dit-il à la dame, eh bien, je mettrai tous les chiens à vos trousses! Il tue une chienne, la coupe par petits morceaux, puis il va trouver la dame à l'église. C'était le jour de la procession du saint Sacrement. Il lui remet des vers et, pendant qu'elle a la bonté de les regarder, il sème sur elle les morceaux de la chair de la chienne. Quand on sort de l'église, les chiens attirés par l'odeur, accourent de tous côtés après la dame et salissent sa robe. Elle s'enfuit chez elle, en toute hâte, mais les chiens la suivent et se vengent sur sa porte de ne pouvoir plus salir ses vêtements.

XVII.

Le second livre se termine comme le premier par une guerre, mais les détails en sont moins heureux.

Pantagruel vivait joyeusement à Paris lorsqu'il apprit que son père avait été transporté par la fée Morgue au pays des fées, et qu'à la nouvelle de son absence, les Dipsodes avaient pénétré dans le pays d'Utopie et assiégé la grande ville des Amaurotes, autrement dit, en traduisant les mots, que les Altérés avaient assiégé la ville de l'Obscurité. Pantagruel part sans retard et se dirige sur Rouen.

Il s'aperçoit en chemin que les lieues, assez courtes aux environs de Paris, deviennent de plus en plus longues à mesure qu'on s'en éloigne. Il se

rappelle que les lieues d'Allemagne sont plus longues encore et les plus longues de toutes ; il en demande la raison à Panurge. Panurge n'est jamais à court. Les paysans qui vont à pied disent, en plaisantant, que chaque fois qu'ils laissent tomber leur bâton, ils ont fait une lieue de plus. Un roi de France, suivant Panurge, employa un moyen analogue pour mesurer les distances ; il envoya de Paris, dans toutes les directions des couples de nouveaux mariés. Chaque fois que le couple s'embrassait, il devait déposer une pierre, qui indiquerait une lieue. On s'embrassait souvent au début, mais à mesure qu'on s'éloignait, les baisers devenaient de moins en moins fréquents. De là, la plus grande longueur des lieues de Bretagne et de Normandie et l'extrême longueur des lieues d'Allemagne.

Pantagruel et sa suite arrivèrent à Honfleur, en face du Havre. Comme ils s'apprétaient à s'embarquer, Pantagruel reçut un billet contenant une bague ornée d'un diamant et une lettre qui se bornait à une adresse. Panurge pensait qu'il y avait peut-être sur le papier des caractères écrits à l'encre sympathique et le voilà essayant tous les réactifs connus pour tâcher de faire apparaître les lettres invisibles ; tout étant inutile, on regarde l'anneau, on y trouve des caractères hébraïques, et y on distingue la fin d'une phrase qui se trouve en hébreu dans l'évangile latin de St. Mathieu : *Eli, lama sabachthani*. « Dieu de moi, pourquoi m'as-tu abandonné ? » En considérant le diamant, on reconnaît qu'il est faux. Il y avait donc là une sorte de rébus, que Panurge expliqua ainsi : Di, amant faux, pourquoi m'as-tu laissée ? — Pantagruel se souvint

alors qu'il avait été en liaison avec une dame à qui il avait oublié de dire adieu. Il aurait bien voulu lui répondre, mais le navire qui devait les emporter allait partir, et les choses en restèrent là.

Il est évident que toute cette histoire n'a été inventée que pour amener le rébus et permettre à l'auteur de faire parade de ses connaissances en fait d'encre sympathique.

Ces deux chapitres sont les seuls où Rabelais nous entretienne des amours de ses personnages, et il a bien raison de n'y pas revenir: ce ne sont «matières de bréviaire», et il ne s'y entend pas.

CHAPITRE IX.

LIVRE II ET LIVRE III. — PANTAGRUEL.

NOUVELLES DE L'AUTRE MONDE.

SOMMAIRE. LIVRE II. — 1. Le voyage d'Utopie. — 2. Aventures de guerre. — 3. Anarche détrôné. — 4. Mort et résurrection d'Epistémon. — 5. Les voyages dans l'autre monde. Her l'Arménien. — 6. Thespésius. — 7. Tundal. — 8. Le Purgatoire de St Patrice. — 9. Fabliaux sur l'autre monde. — 10. La *Necyomanie*. — 11. Epistémon raconte ce qu'il a vu dans l'enfer. — 12. Mariage du roi Anarche. — 13. Lucien et Rabelais. — 14. Soumission des Dipsoles. — 15. Un monde dans la bouche d'une baleine. — 16. Un monde dans la bouche d'un géant. — 17. Conclusion du livre II. LIVRE III. — 18. Caractère de ce livre. — 19. Rabelais en gâté. — 20. Les conquêtes et la colonisation. — 21. Panurge châtelain de Salmigondin. — 22. Les débiteurs et les emprunteurs. — 23. St Thomas d'Aquin et la lamproie. — 24. Le bonheur d'avoir des dettes. — 25. Tout prête et tout emprunte dans la nature. — 26. L'harmonie générale des êtres. — 27. L'harmonie des parties des corps humain. — 28. Jugement de Pantagruel sur les dissipateurs. — 29. Conclusion de la première partie.

I.

Nous aurions pu croire jusqu'ici que le pays d'Utopie était situé sur les bords de la Loire, aux environs de Chinon ou de Tours. Nous apprenons maintenant qu'il n'en est rien. On y arrive par mer et après un long voyage. On part de Honfleur, on passe en vue de Porto-Santo et de Madère ; on s'arrête aux Canaries, puis longeant la côte d'Afrique, on dépasse le cap Blanc, le cap Vert, puis on double le cap de Bonne-Espérance. C'est à partir de là qu'on voit ar-

river les terres inconnues de Meden, Uti, Uden, Gelasim, mots qui en grec signifient *aucun, nul, rien, le pays pour rire*, et de là on arrive aux îles Fées, au pays imaginaire, ou d'Achore, et enfin dans un port d'Utopie, qui n'était guère qu'à trois lieues de la ville des Obscurs ou Amaurotes, assiégée en ce moment par les Dipsodes ou Altérés.

A beau mentir qui vient de loin, dit le proverbe ; aussi allons-nous voir les prodiges se multiplier de nouveau sur ce lointain rivage ; Pantagruel, qui avait oublié et nous avait laissé oublier sa taille gigantesque, va redevenir le géant des premières pages. Nous allons nous retrouver en pleine Chronique gargantuine.

Une fois à terre, Pantagruel dit à ses amis :

Voyons un peu ce que nous avons à faire et n'imitons pas les Athéniens, qui commençaient par agir et délibéraient ensuite.

On voit que Pantagruel a lu Aristophane.

— Nous irons chercher des renseignements sur ce qu'il nous importe de connaître, s'écrie-t-on de toutes parts, attendez-nous ici.

— Moi, dit Panurge, j'entreprends d'entrer dans le camp ennemi sans souci des gardes ni du guet, de banqueter avec eux et de tout visiter sans que personne me reconnaisse. Le diable ne m'affinerait pas, car je suis de la lignée de Zopire [qui livra par ruse Babylone à Darius].

— Moi, dit Epistémon, je sais tous les stratagèmes, j'irai dans le camp, et quand même je serais découvert et décelé, j'échapperai en faisant croire de vous tout ce qui me plaira, car je suis de la lignée de Sinon [qui persuada aux Troyens d'introduire dans leurs murs le cheval où les Grecs s'étaient cachés].

— Moi, dit Eusthènes, j'entrerai à travers leurs tranchées malgré le guet et la garde ; je leur passerai sur le

ventre et je leur romprai bras et jambes, fussent-ils aussi forts que le diable, car je suis de la lignée d'Hercule.

— Moi, dit Carpalim, j'y entrerai si les oiseaux y entrent ; j'aurai sauté leurs tranchées et traversé tout leur camp avant qu'ils m'aient aperçu... J'entreprends de marcher sur les épis de blé, sur l'herbe des prés sans qu'elle fléchisse sous moi, car je suis de la lignée de Camille Amazone.

Telle était en effet la légèreté de la guerrière Camille, si nous en croyons Virgile dans l'*Enéide*.

Nos héros s'expriment comme des personnages de Contes de Fées. Nous sommes en effet au pays de féerie, et nous allons y rester longtemps.

II.

En voyant arriver le navire, 660 chevaliers Diopodes étaient venus faire une reconnaissance. Panurge forma un grand cercle avec une corde dont les deux bouts étaient enroulés au cabestan du navire ; puis il disposa au milieu du cercle une bonne quantité de poudre, de manière à y pouvoir mettre le feu. Les cavaliers ne remarquèrent pas les cordes et entrèrent dans le cercle ; ils y entrèrent même avec une telle précipitation que quarante-quatre tombèrent. Panurge leur expliqua que leur chute provenait de ce que l'eau de mer, qui avait mouillé le terrain, l'avait rendu plus glissant, et pendant qu'il les amusait, il criait à ses amis qui étaient sur le navire de tourner le cabestan. Pour empêcher les cavaliers de s'apercevoir de la manœuvre, il mit subitement le feu aux poudres. Les 660 cavaliers furent en même temps renversés et brûlés : un seul tenta de s'échapper sur un cheval turc, mais Carpalim courut après lui, l'atteignit à la course et le ramena.

On voulut faire un banquet pour célébrer cette victoire, mais on n'avait que de la chair salée. **Carpalim** déclara qu'on ne pouvait se passer de venaison, et il en alla chercher. Il attrapa un chevreuil à la course, prit de sa main au vol quatre grandes outardes, sept petites, 26 perdrix grises, 32 rouges, 16 faisans, 9 bécasses, 19 hérons, 32 ramiers ; il tua à coups de pied dix ou douze levrauts et lapins, 18 paires de râles, 15 petits sangliers, 2 blaireaux et 3 canards. Il arriva chargé de son fardeau, criant : « Vinaigre, préparez du vinaigre. » Il avait le chevreuil à son cou et les levrauts à sa ceinture. L'auteur ne nous dit pas où il portait les autres pièces de gibier. On passa le tout à 9 broches, improvisées en l'honneur des 9 muses, et, le rôti préparé, on se mit à manger, comme ogres affamés.

Tout en mangeant, on interroge le prisonnier ; l'armée ennemie est formidable par le nombre de ses hommes, de ses géants armés de pierre de taille, de ses femmes suivant l'armée. Les compagnons de **Pantagruel** se réjouissent d'une si belle occasion de montrer leur courage. Mais avant de marcher à l'ennemi, on élève deux trophées — un trophée d'armes avec une inscription militaire en vers, un trophée d'os de gibier avec une inscription gastronomique, calquée sur la première. L'une est l'œuvre de **Pantagruel**, l'autre de **Panurge**, mais elles se valent.

III.

Pendant qu'on s'occupe des préparatifs, **Panurge** se souvient de son ancien état d'**escamoteur**. Il fait remplir d'eau deux verres qu'il met sur deux escabelles, à cinq pieds l'un de l'autre : puis il place

dessus un fort bâton, dont les extrémités s'appuient sur les deux verres. « Nous briserons les ennemis, dit-il, comme il est vrai que nous allons briser ce bâton sans qu'une goutte d'eau soit renversée » ; puis il pria un des forts de la troupe de donner un grand coup de poing juste au milieu ; le bâton est brisé et pas une goutte d'eau n'est répandue.

Ici les prodiges s'entassent, mais sans être très piquants. L'auteur est fatigué, et comme il ne veut pas encore finir son livre, il nous ramène en pleine Chronique gargantuine, et bien en deçà de *Gargantua*. Nous abrègerons.

Pantagruel renvoie à son roi le prisonnier, qui aimerait bien mieux rester, en le chargeant de lui dire que, sitôt sa flotte arrivée — on sait qu'il n'avait pas de flotte — il attaquerait les assiégeants qu'il les engageait à lui préparer à dîner dans leur camp pour le lendemain à midi, parce qu'il était sûr d'en être maître avant cette heure-là. En même temps, il lui remit des confitures d'euphorbe et de poivre long, en l'engageant à en régaler son maître.

Le messager s'acquitta de sa commission. Le roi Anarche, qui avait oublié son Virgile :

Timeo Danaos et dona ferentes,

mangea des confitures ; il les déclara excellentes, mais elles lui donnèrent un soif inextinguible : les courtisans qui voulurent en goûter furent pris de la même soif, les officiers et les soldats voyant que leurs chefs buvaient se mirent à boire aussi :

[Quand Auguste buvait la Pologne était ivre. *Voltaire.*]

si bien que Pantagruel et ses gens purent entrer dans le camp à peu près sans qu'on s'en aperçût ;

beaucoup dormaient la bouche ouverte. Pantagruel s'amusa à semer du sel dans toutes ces bouches; puis, comme Panurge lui avait fait prendre certaines drogues diurétiques, il inonda si abondamment le camp que nombre d'hommes furent noyés, les autres s'enfuirent emportant le roi Anarche, qui s'était endormi pour avoir trop bu. Nous verrons plus tard que le roi et ceux qui l'emportaient furent arrêtés par les gens de Pantagruel et amenés dans son camp.

Mais les géants ne dormaient pas, ils marchèrent sur Pantagruel, avec leur capitaine Loupgarou en tête. En apercevant Pantagruel, Loupgarou ordonna aux siens de se retirer; il voulait en venir à bout tout seul. Les géants ne se le firent pas dire deux fois, ils se dirigèrent du côté des facons. Panurge s'invita avec eux, et, pendant que les maîtres se battaient, il leur racontait les fables de Turpin, les exemples de St Nicolas et le conte de la Cigogne.

Loupgarou s'avança vers Pantagruel en brandissant sa massue d'acier, qui ne pesait pas moins de 9700 quintaux et deux quarterons, et au bout de laquelle étaient treize pointes de diamants, dont la moindre était plus grosse que la plus grosse cloche de Notre-Dame. — A ne pas mentir, dit l'auteur par parenthèse, il s'en fallait à peu près l'épaisseur d'un ongle. — De plus cette massue était fée, comme la clé de Barbe-bleue, et rien ne pouvait lui résister.

Pantagruel, en voyant arriver son adversaire, se recommanda à Dieu dans une prière assez longue mais caractéristique :

Seigneur Dieu qui as toujours été mon protecteur et mon servateur, tu vois la détresse où je me trouve. Rien ne m'amène ici que le besoin de garder et de défendre moi et les miens. C'est un soin dont tu as chargé les humains te réservant ce qui regarde la foi ; car là, tu ne veux ni coadjuteur, sinon de confession catholique et prédicateur de ta parole. Dans ce domaine tu nous as défendu toutes armes et défenses, car tu es le Tout-Puissant, et, dans ta propre cause, tu n'as pas besoin de notre défense... Donnes-moi s'il te plaît à cette heure m'estre en aide, comme en tout seul est ma totale confiance et espoir, je te fais vœu, par toutes contrées, tant du pays d'Utopie ou d'ailleurs où j'auray puissance et autorité, je feray prescher l'évangile purement, simplement et entièrement ; et tous les abus d'un tas de papelars et faulx prophètes, qui sont les constitutions humaines et inventions dépravées, en tout le monde, seront d'entour de moy exterminés.

Cette prière a été fort commentée par ceux qui cherchent à tirer Rabelais, soit du côté des protestants, soit du côté des catholiques. Pantagruel, à la fin de sa phrase, emploie la phraséologie calviniste ; mais au commencement il se déclare catholique. (Ce que l'on y peut voir de plus clair, c'est une protestation contre l'emploi de la force et de la contrainte en matière religieuse : « Dieu n'a pas besoin d'être défendu par les hommes, il se défendra bien tout seul. »

Alors une voix fut entendue du ciel, rappelant la prédiction faite à Constantin : *« Hoc fac et vincis. Fais ainsi, et tu auras victoire. »*

Loupgarou s'avança vers Pantagruel, la gueule ouverte ; celui-ci, qui avait une provision de sel à sa ceinture, lui en jeta une telle quantité qu'il lui emplit la gorge, le gosier, le nez et les yeux. Loupgarou, un peu étourdi, lui lança un coup de massue ; Pantagruel l'esquiva, mais « la barque » où il tenait

sa provision de sel, fut rompue en 4,086 morceaux et le sel tomba à terre. Le combat dura fort longtemps; à la fin, Pantagruel donne à son adversaire un grand coup de pied dans le ventre; le géant roule sur le dos «à jambes rebindaines» et les autres géants étant accourus alors pour aider le vaincu, Pantagruel le prit par les pieds et s'en servit comme d'une arme; tous les géants furent renversés et tués; il lança alors le corps du géant dans la ville. Ce corps, en tombant sur la place, tua un « chat brûlé, une chatte mouillée, une canepetière et un oison bridé.» Mais Pantagruel subit aussi quelques pertes de son côté. Son fidèle Epistémon entre autres eut la coupe têtée. je veux dire la tête coupée dans la bagarre.

IV.

Pantagruel se désespérait et son entourage aussi : « Ne pleurez point, dit Panurge, Epistémon est encore chaud, je promets de le guérir. » Il fit mettre le corps et la tête sur une table, lava très bien le cou de vin blanc, il oignit les deux objets de je ne sais quel onguent, puis ajusta soigneusement les parties les unes contre les autres, veine contre veine, nerf contre nerf, vertèbre contre vertèbre, afin qu'il ne fût pas torticolis; il ne pouvait souffrir ces sortes de gens [trait contre les moines : les cordeliers affectaient de pencher la tête]; il y fit quinze ou seize points d'aiguille pour que rien ne se dérangeât, et mit à l'entour un peu d'onguent *ressuscitatif*.

Aussitôt Epistémon se mit à respirer, à ouvrir les yeux, à bâiller, à éternuer, à émettre d'autres bruits encore. « Le voilà guéri, » dit Panurge, et il lui

VI.

L'histoire de Thespésius nous a été racontée par Plutarque dans son *Traité sur les délais de la justice divine*. Il y a dans les œuvres de Joseph de Maistre une traduction de ce traité avec des commentaires qui ont la prétention d'être très sérieux et quelque peu effrayants. Thespésius était de Cilicie et vivait au temps de Vespasien. Il avait dissipé follement sa fortune, et, une fois ruiné, il avait cherché à la recouvrer par des opérations plus ou moins frauduleuses. A ce moment, il fit une chute, on le jugea mort; mais pendant la cérémonie des funérailles, il revint à la vie, et raconta ce qui lui était arrivé. Son âme, séparée de son corps, avait été transportée à travers les astres jusqu'à un lieu où tourbillonnaient les âmes des morts. Elles arrivaient au milieu d'une bulle brillante, qui se crevait; il en sortait alors une forme humaine. Les âmes des justes étaient transparentes et lumineuses; les âmes des méchants étaient opaques, tachetées de gris ou d'un noir luisant. Celles qui avaient été avides et cruelles étaient rouges; un violet ulcéreux indiquait l'envie; le bleu, l'impureté; le noir, l'avarice. Thespésius fut emporté vers le lieu où les âmes coupables étaient punies; on en faisait divers groupes d'après la gravité de leurs fautes; il reconnut son père dans le nombre; il vit des démons exposer aux variations de l'atmosphère des corps qu'on avait écorchés; il vit des groupes de divers personnages occupés à se mordre. Des démons trempaient d'autres âmes dans des étangs de métal fondu; elles devenaient dures alors, et on les tailladait pour en faire de nouveaux êtres.

qui devaient retourner sur la terre. Après être resté assez longtemps dans ce lieu, Thespésius se sentit emporté comme par un vent impétueux, il recouvra la vie et depuis lors revint à la vertu.

VII.

Les récits de ce genre se multiplient avec le christianisme. Fauriel, dans son *Histoire de la littérature méridionale*, J.-J. Ampère, dans son *Histoire de la littérature française avant le XII^e siècle*, Ozanam, dans ses *Etudes sur le Dante*, Labitte, dans *La Divine Comédie avant Dante*, Gœrres, dans sa *Mystique*, mentionnent et analysent une foule de voyages dans l'autre monde. La plupart de ces voyages sont des visions; mais il y a aussi des résurrections, celle de l'Irlandais Tundal, par exemple, qui vivait vers l'an 1149. Il tombe malade et meurt un mercredi; comme on remarque dans son corps un reste de chaleur, on le garde jusqu'au samedi; il se réveille alors en poussant un cri épouvantable, et raconte qu'il a été dans l'enfer, dans le purgatoire et dans le ciel. Il a passé par de terribles épreuves: il a été entraîné par des démons dans la gueule de l'Achéron, horrible bête dans le ventre de laquelle les démons, sous la forme de loups, d'ours, de lions, de serpents, de crapauds, de chiens, mordent et mettent en morceaux ceux que le dragon a avalés; mais ce qui l'a le plus effrayé, c'est le passage d'un pont très étroit au-dessus d'un abîme, qu'il lui a fallu traverser de compagnie avec une génisse qui glissait d'un côté pendant qu'il glissait de l'autre. Des démons l'attendaient en bas, riant de ses efforts et de ses angoisses, et prêts à se jeter sur lui, s'il tombait.

VIII.

On a même cru pendant longtemps, et dans toute la chrétienté, qu'il y avait un moyen matériel d'aller chercher des nouvelles de l'autre monde.

On racontait que saint Patrice, l'apôtre de l'Irlande, mort vers 464, ne pouvant convaincre ses auditeurs de la réalité des peines de l'enfer et du purgatoire, avait supplié Dieu de lui montrer un chemin par lequel on pût, sans quitter cette vie, apercevoir ce qui se passe dans l'autre. Dieu avait exaucé sa prière et lui avait indiqué une petite île du lac Derg, entre Pettigoe et Donegal, comté de Donegal, au nord de l'Irlande, où se trouvaient plusieurs grottes communiquant entre elles — il y en a neuf — qui conduisaient à l'autre monde. Ces grottes ont reçu le nom de Purgatoire de St Patrice, parce que l'on croyait que ceux qui avaient le courage d'y passer vingt-quatre heures, faisaient leur purgatoire sur la terre, et que, au sortir de cette vie, leur âme montait tout droit au ciel, si à ce moment elle ne se trouvait pas en état de péché mortel.

L'Arioste, au chant X, octave 92, de son *Orlando furioso*, mentionne cette croyance. Roger, monté sur l'hippogriphe, passe au-dessus de divers pays;

E vide Iberniam fabulosa, dove
Il santo vecchierel fece le cava
In che tanta mercè par che si trove,
Che l'uom vi purga ogni sua colpa prava.

[Il voit l'Hibernie riche en traditions fabuleuses, où le saint vieillard a creusé une caverne dont la grâce est telle, dit-on, que l'homme s'y purifie de toutes ses fautes.]

Erasme dans sa *Peregrinatio religionis ergo mercatione* mentionne aussi cette grotte:

Je m'étonne, dit Ménédème, puisque tu es dans ces dispositions, que tu n'aies pas visité la grotte de St Patrice, dont on dit bien des choses merveilleuses, mais qui ne me paraissent pas vraisemblables. — On n'en peut rien raconter qui ne soit au-dessous de la réalité, répond Ogygius. — Tu y es allé? — J'ai navigué sur le marais du Styx, je suis descendu dans les sources de l'Averne et j'ai vu ce qui se fait dans les enfers, etc.¹

Mais on n'y était pas admis facilement. Les moines Augustins du couvent voisin, qui en avaient la clé, n'en permettaient l'entrée qu'à certaines conditions, les unes internes, les autres extérieures. La première était une foi profonde. Les indifférents qui se seraient hasardés dans la grotte par pure curiosité, n'en devaient plus sortir. Il en était de même de ceux qui se laissaient tenter par les douces paroles des démons qu'on y rencontrait, ou épouvanter par leurs menaces. Il fallait en outre passer neuf jours en méditation et en prière dans une des étroites cellules voisines de la grotte. Le neuvième jour, le pèlerin, après avoir reçu les sacrements, était conduit en grande pompe à la porte principale. La porte se refermait sur lui quand il était entré et l'on retournait à l'église en priant pour lui. Le lendemain, à la même heure, on venait le reprendre; si on ne le retrouvait pas, c'est qu'il n'avait pas rempli toutes les conditions voulues, et il fallait renoncer à l'espoir de le revoir jamais. Si on le trouvait, on saluait son retour par des cris de joie. On le reconduisait à l'église et on lui faisait raconter ce qu'il avait vu.

Ce cérémonial est à peu près le même que celui qu'on observait en Grèce pour descendre dans l'an-

¹ *Desiderii Erasmi Roterodami colloquia*. Lipsiæ, 1872. I. p. 309.

tre de Trophonius, situé au pied d'une colline en Béotie. Nombre de ceux qui y étaient descendus ne gardaient qu'un souvenir confus de ce qui leur était arrivé dans le souterrain ; d'autres, au rapport de Plutarque, racontaient qu'ils avaient vu le royaume de Pluton, des îles heureuses éclairées d'une lumière étrange et splendide, et des âmes qui montaient et descendaient sous forme d'étoiles plus ou moins lumineuses. Mais la plupart gardaient sur les merveilles de l'autre un silence obstiné. Les visiteurs de la grotte de saint Patrice étaient généralement plus causeurs. Le récit le plus complet est celui d'un Irlandais du nom d'Enus (Enio, chez les Espagnols), qui tenta l'épreuve en 1152.

Cet Enus, si nous en croyons ses biographes, avait commencé par mener une vie qui n'avait rien de saint, et dont maint épisode ne déparerait pas les exploits de Don Juan Tenorio. Mais, touché de la grâce, il renonça brusquement à sa vie scandaleuse, se livra à la pénitence et résolut de visiter la grotte de saint Patrice. Le récit qu'il fit en sortant de la grotte est devenu célèbre dans la poésie et dans la dévotion populaire. Un trouvère du XIII^e siècle, Marie de France, lui a consacré un poème qui figure dans ses Œuvres¹ ; en Espagne, au XVII^e siècle, un auteur dramatique célèbre, Montalvan, composa de ce récit un livre de dévotion², et Calderon en fit un *auto sacramental* qui figure avec honneur parmi ses Comédies. Dans cette pièce, Enio, — séparé historiquement de saint Patrice par six ou sept siècles, — aborde en Irlande avec le

¹ Œuvres de Marie de France, 2 vol. in-8°. 1822. — ² *La Vida y purgatorio del glorioso san Patricio*, Madrid, in-18.

saint prélat, et c'est à la prière de celui-ci qu'il se décide à s'enfoncer dans la caverne mystérieuse. Le récit qu'il fait de sa vie passée n'a pas moins de 300 vers dans le drame, et celui qu'il fait des merveilles de la caverne au moment où il en sort, n'a pas une moindre étendue¹.

Il serait trop long d'énumérer ici les auteurs qui se sont occupés de la grotte de St Patrice; il suffira de mentionner encore la dissertation de M. Thomas Wright, publiée à Londres en 1844², et l'analyse assez longue que l'on trouve du récit d'Enus dans la *Mystique* de Goerres (tome III, chap. 5)³. Les renseignements qui précèdent sont extraits principalement d'un petit livre de dévotion⁴ sans nom d'auteur, mais rédigé évidemment au XVII^e siècle et par un ecclésiastique, probablement d'après quelque composition plus ancienne. L'auteur entre dans les plus grands détails, tant sur la vie antérieure d'Enus que sur son séjour dans la grotte.

Les faits sont identiques dans ces divers ouvrages. Lorsqu'on alla chercher Enus après l'avoir laissé vingt-quatre heures dans la grotte, on le trouva effrayé, haussé, mais parfaitement lucide. Il raconta qu'après avoir entendu la porte se refermer sur lui, il avait erré dans l'obscurité pendant quelque temps, guidé seulement par une faible lueur qu'il apercevait au loin; puis qu'il avait fait une chute d'une certaine hauteur, si bien qu'il s'était endormi. A son réveil, il s'était vu

¹ *El Purgatorio de san Patricio*, dans les œuvres de Calderon.

² *St Patrick's purgatory*, in-8°. — ³ E. Goerres. *La Mystique divine, naturelle et diabolique*, 5 vol., traduction française, in-8°.

⁴ 1864. — ⁴ *Histoire de la vie et du purgatoire de saint Patrice, archevêque et primat d'Irlande*, petit in-8° de 132 pages, sans date; éditions nombreuses.

entouré de démons qui avaient cherché à le détourner de son entreprise; en le voyant inébranlable, ils lui avaient montré des personnages connus et inconnus, en quantités innombrables et appartenant à toutes les classes de la société, soumis à une série de tortures analogues à celles que Dante nous décrit dans son *Enfer*; lui-même avait passé par neuf tortures différentes. L'une des plus effrayantes était celle d'un puits de feu où il s'était senti plongé; le nom de Jésus, qu'il invoqua, l'avait fait revenir à la surface. Puis on lui avait fait voir un fleuve de feu, d'une largeur et d'une rapidité étourdissantes, où tombaient et plongeaient des milliers d'âmes tourmentées par des démons ricaneurs. Il lui avait fallu traverser ce fleuve sur un pont de glace, si étroit et si glissant qu'il était presque impossible de s'y maintenir.

Ce fut la dernière épreuve. Il se trouva ensuite transporté dans un séjour délicieux où il rencontra une multitude de bienheureux, presque aussi grande que celle des damnés qu'il avait vus tourmentés par les diables. On l'accueillit joyeusement, on lui montra les choses les plus curieuses de la contrée, puis on le congédia, en l'avertissant qu'il était temps de s'en retourner s'il voulait trouver la porte ouverte. Il s'était éloigné avec regret de ce séjour délicieux, et il s'était retrouvé à l'entrée de la grotte à peu près au moment où le clergé arrivait en procession pour le chercher. Dante s'est visiblement inspiré de cette légende dans la *Divine Comédie*.

Le nombre immense des pèlerins qui se rendaient au XV^e siècle à la grotte de Saint Patrice amena différents abus, si bien que le pape Alexandre VI

interdit ce pèlerinage en 1497 et fit fermer la grotte. Elle fut rouverte depuis, mais Henri VIII en fit définitivement murer l'entrée. Cette mesure n'a cependant guère fait cesser les pèlerinages, et l'on évalue à plus de douze mille le nombre de ceux qui, aujourd'hui encore, s'y rendent annuellement chaque été, mais on ne dit pas que le spectacle merveilleux qui épouvanta et ravit Enus se renouvelle pour eux.

IX.

Rabelais a eu certainement connaissance de tous ces récits; la grotte de St Patrice est même mentionnée au livre V, chap. 36, à côté de l'ancre de Trophonius; mais ce n'est pas là ce qui l'a inspiré. Il se serait plutôt souvenu de certains fabliaux où l'autre monde nous est présenté sous des couleurs moins sévères. Nous en citerons quelques-uns, en prévenant que nous allons passer d'Eschyle à Aristophane, du drame terrible à la farce et à la bouffonnerie.

Un des plus piquants récits de cette catégorie est celui du *Jongleur en enfer*.

Ce jongleur avait su mériter la confiance du Grand Diable, qui lui remettait parfois la surveillance de l'enfer, quand il s'absentait pour aller tenter les hommes. Le jongleur s'était toujours acquitté consciencieusement de ces fonctions. Un jour les diables se trouvèrent obligés de sortir tous à la fois, tant la récolte des âmes devait être abondante. Le jongleur fut choisi comme d'ordinaire pour inspecteur suprême de l'enfer; il promit de bien veiller à tout, d'entretenir, comme il faut, le feu sous les chaudières et surtout de ne laisser sortir personne. Mais

St Pierre voyait tout ce manège du haut du ciel et il se promit bien d'amener le jongleur à manquer à sa parole. Il descend dans l'enfer avec un sac et des dés et va trouver notre inspecteur. Après avoir renoué connaissance avec lui, il lui propose de faire une partie de dés. C'était bien tentant pour le jongleur, qui n'avait pas joué depuis longtemps. Mais il n'avait pas d'argent. Il l'avoua à saint Pierre. — Qu'à cela ne tienne, dit le saint, tu as des âmes sous ta garde ; je jouerai de l'argent et toi des âmes. — Le jongleur fait quelques objections, mais pour la forme ; il espérait bien que, lors même qu'il perdrait quelques âmes, Satan ne s'en apercevrait pas. Seulement ce ne fut pas quelques damnés qu'il perdit ; St. Pierre jouait avec un bonheur insolent, le jongleur s'obstinait, et quand la partie fut finie, il avait perdu toutes les âmes à lui confiées. St. Pierre les mit dans son sac, et s'en alla, laissant le jongleur fort inquiet de l'issue de son escapade. Satan entre ; l'enfer est vide ! Le jongleur veut s'excuser, Satan au comble de la colère, le met à la porte de l'enfer et jure bien qu'aucun poète n'y entrera désormais. C'est depuis ce temps-là que les poètes ne vont plus en enfer.

Le *Songe d'Enfer* de Raoul de Houdan se rapproche encore plus de Rabelais que le précédent fabliau. Ici l'enfer est un immense réfectoire. Aristophane dans les *Grenouilles* (Βατραχίοι, v. 503, etc.) avait déjà montré le royaume infernal sous cet aspect, mais en passant, et d'une main timide.

Cher Hercule, dit une servante de Proserpine à un esclave qu'elle prend pour le demi-dieu, entre vite. Dès que Proserpine a su ton arrivée elle a pétri des pains ; elle a fait

cuire plusieurs ~~sortes~~ ~~de~~ légumes et de purée ; elle a fait rôtir un bœuf entier et griller des galettes et des ~~gâteaux~~. Elle a fait bouillir de la volaille, rissolé les dragées et préparé le vin le plus doux. Entre donc. Tu verras à la maison une joueuse de flûte des plus jolies et deux ou trois danseuses . . .

On offre au trouvère plus et moins. Ce n'est pas une simple servante qui vient l'inviter. C'est une foule de clercs et d'évêques. Il y en a un grand nombre en enfer, les trouvères sont unanimes sur ce point. Tous viennent au devant de lui et lui serrent la main. Belzébuth lui fait mettre un couvert en lui disant qu'il est le bienvenu. Raoul, une fois à table, s'aperçoit que la nappe est faite de peaux de publicains ; la serviette fut autrefois le cuir d'une courtisane. Parmi les plats on sert des langues de plaideurs, des libertins à la broche, des larrons à l'ail, des nonnes en pâte, etc. Nous retrouverons une partie de ces détails çà et là chez Rabelais.

X.

Cependant ce n'est probablement ni dans les légendes ni dans les fabliaux, ni même dans les *Grenouilles* d'Aristophane, que Rabelais a puisé l'idée principale de son récit. Il l'a trouvée dans un auteur qu'il lisait beaucoup et auquel il a fait de nombreux emprunts, dans la *Nécromancie* de Lucien.

Dans ce dialogue, Philonide rencontre Ménippe revêtu d'un costume étrange et parlant en vers ; il lui demande la cause ; Ménippe raconte qu'il vient des enfers, où il a vu beaucoup de choses curieuses.

Dis-moi, Ménippe, demande Philonide, ceux qui ont sur la terre des tombeaux élevés et magnifiques, des colonnes, des statues, des inscriptions, ne sont-ils pas plus considérés aux enfers que le commun des morts ?

Ménippe. Tu plaisantes, mon cher. Si tu n'as vu Mausole lui-même, ce Carien illustré par son tombeau, je suis convaincu que tu n'aurais pas fini de rire, en le voyant étendu honteusement dans un coin, perdu dans le reste de la foule, et n'ayant d'autre profit de son beau monument que d'être écrasé sous cet énorme poids. Oui, mon cher, lorsqu'une fois Éaque a mesuré le terrain que chacun doit occuper, et il n'en donne guère qu'un pied, il faut qu'on s'en contente et qu'on s'y tienne serré dans sa couche. Mais tu aurais ri bien davantage, j'en suis sûr, en voyant des rois, des satrapes, réduits à l'état de mendiants, forcés par la misère à se faire marchands de viandes salées, ou bien maîtres d'école, exposés aux insultes du premier venu, et souffletés comme les plus vils esclaves. Je ne pouvais me contenir, en voyant Philippe de Macédoine occupé dans un coin à recoudre, pour quelque argent, de vieilles savates. On en voyait encore beaucoup d'autres demander l'aumône dans les carrefours, des Xercès, des Darius, des Polycrates.

Philomède. Ce que tu nous dis là des rois est étonnant et presque incroyable. Mais que faisaient Socrate, Diogène et nos autres sages ?

Ménippe. Socrate se promenait aussi là-bas, discutant avec tout le monde. Près de lui étaient Palamède, Ulysse, Nestor et tous les morts aimant à bavarder. Les jambes de Socrate étaient encore enflées par l'effet du poison qu'il avait bu. Quant au brave Diogène, il est voisin de l'Assyrien Sardanapale, du Phrygien Midas et de quelques autres riches. Lorsqu'il les entend gémir au souvenir de leur fortune passée, il rit, il est en belle humeur. Le plus souvent il se couche sur le dos, et chante si fort d'une voix rauque et sauvage, qu'elle couvre les plaintes de ces malheureux : grande désolation pour ces morts, qui ont pris la résolution d'aller se loger loin du voisinage insupportable de Diogène !¹

Pendant son séjour aux lieux inférieurs, Ménippe a vu rendre contre les riches un décret. — qu'il nous donne tout au long — statuant qu'outre les châtimens auxquels ils seraient soumis dans les enfers,

¹ Œuvres complètes de Lucien de Samosate, traduites par E. Talbot, T. I. p. 176 et s.

leurs âmes seraient renvoyées sur la terre pour habiter pendant 25 myriades d'années dans le corps d'une série d'ânes porteurs de fardeaux et menés à coups de bâton par les pauvres.

XI.

Nous connaissons maintenant les antécédents. Venons au récit de Rabelais.

Epistémon rendu à la vie, se met à raconter ce qu'il a remarqué dans l'autre monde. Il a vu les diables, il a causé familièrement avec Lucifer, fait grande chère en enfer et dans les champs Elysées. Les diables, suivant lui, sont de bons compagnons. Quant aux damnés, il eût fait volontiers société avec eux, et il était bien marri que Panurge l'eût si tôt rappelé à la vie, car il prenait un singulier passe-temps à les voir. — Comment cela ? demande Pantagruel. — On ne les traite pas, dit Epistémon, aussi mal que vous le penseriez : mais leur état est changé en étrange façon, car je vis Alexandre le Grand, devenu tailleur en vieux, qui rapetassait de vieilles chausses et gagnait ainsi sa pauvre vie.

Gustave Doré l'a représenté raccommodant de vieilles chaussures ; il a mal lu son texte. Dans Lucien, c'est Philippe qui exerce le métier de savetier.

Le roi de Perse Xercès criait de la moutarde par les rues, sans doute à cause de celle qui lui monta au nez quand il fit fouetter la mer ; Romulus était saulnier à cause du sel qu'il avait vendu à son peuple, si nous en croyons les commentateurs, plus savants en cela que les historiens ; Numa était cloutier parce qu'il fut le premier à enfoncer solennellement dans un mur le clou sacré qui marquait les

années; Sylla était batelier, peut-être à cause des milliers d'âmes qu'il avait fait passer dans l'autre monde; Cyrus gardait les vaches, sans doute celles du berger qui l'avait élevé. Thémistocle était verrier et Épaminondas miroitier, probablement à cause de l'éclat de leur nom; Brutus et Cassius étaient géomètres, Démosthènes était vigneron, Cicéron, attise-feu. Ces attributions ne sont pas très-bien justifiées; mais il est piquant de voir Fabius le temporisateur changé en enfileur de patenôtres.

Cette liste ne contient pas moins de quatre-vingts noms; nous glanerons çà et là.

Agamemnon était lécheur de plats, Enée, meunier, parce qu'il avait emporté son père sur son dos comme un meunier emporte un sac de blé; Ulysse était faucheur, et Nestor mendiant, on ne sait pas pourquoi. Camille était marchand de galoches, en souvenir de celles que portaient les Gaulois contre lesquels il se battit à Rome; Scipion l'Africain vendait dans un sabot de la lie pour faire du vinaigre, emblème de l'aigreur qu'il excita à Rome en faisant trop valoir ses exploits. Annibal était cuisinier, peut-être parce que toutes ses conquêtes n'avaient été que de la bouillie pour les chats. Le roi Priam vendait de vieux langes; Lancelot du Lac était écorcheur de chevaux morts. Tous les chevaliers de la Table Ronde étaient de pauvres gagnedeniers qui promenaient les diables en bateau sur les fleuves des enfers, qu'on payait en chiquenaudes et qu'on ne nourrissait que de pain moisi. L'empereur Trajan pêchait des grenouilles; Antonin était laquais; Lucullus vendait des cerises, — c'est à lui qu'on doit l'introduction de ce fruit en Europe, —

Justinien était bimbetotier, probablement parce qu'il a recueilli çà et là des lois qu'on a publiées sous son nom et qu'il n'a pas faites. Le beau Paris était couvert de loques; Achille bottelait du foin, — on avait voulu utiliser ainsi l'activité qui le dévorait. Néron, l'empereur virtuose, jouait de la vielle par les rues, et il avait pour compagnon le paladin Fierabras, auquel il faisait manger du pain bis et boire du vin éventé, tandis qu'il mangeait du pain blanc et buvait du meilleur; Jules César et Pompée étaient goudronneurs de navires. Le pape Jules II vendait des petits pâtés dans la rue, mais il n'avait plus sa grande barbe; Boniface VIII était écumeur de marmites pour avoir voulu être le roi des rois; Alexandre VI faisait la chasse aux rats pendant que Gallien Restauré ou Rhétoré la faisait aux taupes: le premier à cause de la mort aux rats qu'il était supposé avoir distribuée à ses amis et connaissances; les quatre fils Aymon étaient arracheurs de dents, probablement par assimilation avec le poète qui a chanté leurs prouesses mensongères. Cléopâtre vendait au détail des oignons de son pays; Sémiramis pouillait les gueux; Didon vendait des champignons et l'impératrice Livie du vert-de-gris (et non des légumes comme le dit M. Rathery).

Rabelais nous donne les noms, sans nous expliquer pourquoi il leur attribue telle ou telle profession: les explications appartiennent aux commentateurs. Quelques-uns de ces rapprochements sont plaisants, mais ils auraient pu l'être davantage si l'auteur — ce qui lui eût été facile — eût joint une épigramme à chaque nom; mais il avait peut-être ses raisons pour mettre ici une sourdine à sa parole,

et donner à son audacieuse sortie les apparences d'une bouffonnerie inoffensive.

De cette façon, poursuit le ressuscité, ceux qui avaient été gros seigneurs en ce monde-ci avaient à gagner là-bas leur méchante vie. Au contraire, les philosophes et ceux qui avaient été indigents en ce monde, de par delà étaient gros seigneurs à leur tour. « Je vis Diogène qui se prélassait en magnificence avec une grande robe de pourpre et un sceptre en sa dextre; il grondait Alexandre le Grand quand il n'avait pas bien rapetassé ses habits et le payait en coups de bâton. Je vis Epictète, vêtu galamment à la française, sous une belle ramée avec force demoiselles, se rigolant, beuvant, dansant, faisant en tous cas grande chère; il y avait en outre près de lui force écus au soleil. »

« Quand il me vit, il m'invita à boire avec lui courtoisement, ce que je fis volontiers et chopinâmes théologalement. Cyrus vint à ce moment lui demander un denier, en l'honneur de Mercure, afin d'acheter des oignons pour son souper. — Je ne donne point de deniers, dit Epictète. Tiens, maraud; voilà un écu et sois homme de bien. — Cyrus fut bien aise d'avoir rencontré tel butin. Mais les autres coquins de rois qui sont là bas, comme Alexandre, Darie (Darius) et autres, le volèrent pendant la nuit. — Je vis Pathelin, trésorier de Rhadamanthe, marchandant les petits pâtés que criait le pape Jules II. Il lui demanda combien la douzaine. — Trois blancs, lui dit le pape. — Allons, lui dit Pathelin, trois coups de barre; baille ici, vilain, baille, et va en querir d'autres. Et le pauvre pape s'en allait pleurant; quand il fut devant son maître pâtissier. Il

lui dit qu'on lui avait pris ses pâtés; le pâtissier le fouetta d'importance, si bien que sa peau n'eût rien valu à faire cornemuses, tant elle était déchirée.

Jean le Maire de Belges; avait beaucoup écrit contre les papes, en vers et en prose, notamment contre Jules II. Epistémon raconte qu'il le vit contrefaisant le pape, donnant ses pieds à baiser à tous les pauvres rois et papes de ce monde, faisant du gros bis, c'est-à-dire, du gros personnage, et distribuant à tous ses bénédictions. «Gagnez les pardons [indulgences], gagnez les pardons, coquins, ils sont à bon marché. Je vous absous de pain et soupe — le pape disait «de peine et coulpe» — et vous autorise à ne valoir jamais rien.» Il appela ensuite les deux fous de François I^{er}, Caillette et Triboulet, disant : «Messieurs les cardinaux, expédiez-leur vite leurs bulles; à chacun un coup de pieu sur les reins.» Ce qui fut fait à l'instant.

«Je vis maître François Villon qui demandait à Xercès combien la denrée de moutarde. — Un dernier, dit Xercès. — La fièvre quartaine pour toi, vilain! tu nous surfais ici les vivres.»

Pantagruel demande à Epistémon comment sont traités les usuriers? — «Je les vis, dit Epistémon, tout occupés à chercher les épingles rouillées et les vieux clous parmi les ruisseaux des rues, comme vous voyez que font les pauvres diables en ce monde.»

«Mais le quintal de ces quincailleries ne vaut qu'un morceau de pain; aussi les pauvres malotrus sont parfois plus de trois semaines sans manger morceau ni miette, et travaillent jour et nuit en attendant le jour de foire; mais ils oublient leur peine

et leur infortune s'ils parviennent à épargner quelques méchants deniers au bout de l'au.

XII.

Là-dessus, buvons, dit Pantagruel, et faisons un peu de bonne chère; il fait beau boire tout ce mois. Et les flacons de circuler. «Mais le pauvre roi Anarche ne se pouvait esjouir. — De quel mestier ferons-nous monsieur du roi ici, dit Panurge, afin qu'il soit déjà tout expert en son art quand il ira de par delà à tous les diables? — Vraiment, dit Pantagruel, c'est bien avisé à toi. Or fais-en à ton plaisir; je te le donne. — Grand merci, dit Panurge, le présent n'est de refus et je l'aime de vous.» — Cette dernière phrase était une formule que l'on répondait à ceux qui buvaient à votre santé.

«Quelques jours après il amena à Pantagruel son dit roy habillé d'un beau pourpoint de toile déchi-queté comme la cornette d'un Albanoy et de belles chausses à la marinère, mais sans souliers, pour ne pas luy gaster la veue et un petit bonnet pers, orné de deux grandes plumes de chapon avec une grande ceinture de pers et vert, livrée qui lui allait bien, dit Panurge, attendu qu'il avait été pervers.»

«Connaissez-vous ce rustre? dit-il à Pantagruel. — Non, certes. — C'est monsieur du roi des trois cuites.»

Qu'on nous permette de placer ici une parenthèse. Le jour des Rois était au XVI^e siècle et est encore dans nos campagnes une grande fête culinaire, pour laquelle on fait cuire au four non-seulement du pain blanc, mais différentes viandes, et un gâteau avec une fève qui donne la royauté à celui

qui l'obtient. Une fournée de pain s'appelle une *cuite* en Normandie et ailleurs. On fait une *cuite*, une fournée de pain, pour chaque fête; or il y en a trois, le 6 janvier, huit jours après et le dimanche qui se trouve entre ces deux jours. Le roi des trois *cuites*, c'est celui qui a obtenu la fève à chacune de ces fournées. C'est donc une très petite dignité que Panurge reconnaît au roi Anarche.

« Je le veux faire homme de bien, poursuit-il en riant. Ces diables de rois ici ne sont que veaulx; ils ne savent ni ne valent rien, sinon à faire des maux aux pauvres subjects et à troubler tout le monde par guerre pour leur inique et détestable plaisir.

« Je veux lui donner un métier, et le faire crier de sauce verte [c'est-à-dire de verjus pilé]. Voyons, crie : Vous faut-il point de sauce verte ? Anarche obéit, mais timidement. — C'est trop bas, dit Panurge, et il le prit par l'oreille en disant : Chante plus haut en g sol ré ut. Aussi, diable, tu as bonne gorge; tu ne fus jamais si heureux que de n'estre plus roy. »

Tout cela amusait Pantagruel, qui était bien le meilleur petit bonhomme qui fust d'ici au bout d'un baston. — [Cette locution n'a pas cessé d'être en usage en Basse-Normandie.]

Ainsi le roi Anarche devint crier de sauce verte. Deux jours après, Panurge le maria avec une vieille lanternière; il présida lui-même aux noces. On mangea de belles têtes de mouton, des hâtilles de porc à la moutarde, des tripes à l'ail; — on but de bonne piquette et du beau cormé. — c'est, comme on voit, le menu d'un dîner populaire — On envoya une part de ces mets à Pantagruel, qui les mangea de

bon appétit, Puis on loua un aveugle, qui fit danser les assistants au son de sa vielle.

Pantagruel donna au nouveau ménage une petite loge auprès de la basse rue et un mortier de pierre à piler la sauce. Ils montèrent leur petit ménage, et le roi détrôné fut aussi gentil crieur de sauce verte qui fut onques veu en Utopie. Mais on m'a dit depuis que sa femme le bat comme plastro; le pauvre sot n'ose se défendre, tant il est niaya.

XIII.

L'imitation de Lucien est évidente dans ce voyage d'Epistémon aux enfers. Il est curieux que les commentateurs de Rabelais, qui ont vu dans leur autour tant de choses qui n'y sont pas, n'aient pas signalé cette imitation. Lemotteux en parle à peine, les autres n'en disent rien.

Au premier abord, Lucien semble plus logique : ceux qu'il humilie le plus sont ceux qui ont le plus scandalisé le monde de leur faste, et il mesure le châtiment à la faute. Rabelais se préoccupe moins du mérite ou du démérite, il prend au hasard dans la liste des personnages célèbres, et il attribue les métiers les plus vils à des hommes qui ont figuré honorablement dans l'histoire. D'ailleurs, quand on rencontre Tarquin transformé en taquin, Piso en paysan et Nicolas pape tiers en papetier, on peut ne voir en tout ceci qu'une simple fantaisie et c'est surtout ce que Rabelais a voulu qu'on y voie; mais s'il met de la fantaisie dans les détails, suivant sa coutume, il y a au fond une idée générale et beaucoup plus profonde que celle de Lucien; c'est l'idée de l'égalité des hommes de-

vant le bonheur. Ceux qui ont été heureux sur la terre, à quelque titre que ce soit, grandeur, renommée, richesse, bien ou mal acquises, tous ceux-là doivent souffrir dans l'autre vie, non une torture préparée pour eux, mais en exerçant les métiers qu'ils ont méprisés, mais en souffrant à leur tour l'injustice qu'ils ont fait souffrir aux autres, tandis que ceux qui ont souffert sur la terre jouissent dans l'autre monde de toutes les joies de la vie. C'est au fond l'idée chrétienne : « Il a déposé les puissants de leurs sièges et exalté les humbles (Luc. I, 52). Seulement Rabelais supprime les tortures et les bourreaux, et sans rien changer aux conditions actuelles de la vie, il punit les coupables et venge les victimes.

Il faut convenir, du reste, qu'Epistémon et Pantagruel sont fort irrévérencieux pour la royauté. En rapprochant de ce chapitre quelques phrases où Rabelais parle en son nom personnel, en faisant ressortir l'organisation républicaine de Thélème, on n'a pas eu de peine à montrer dans Rabelais un républicain d'instinct et de théorie, et Ginguéné, Eusèbe Salverte, Voltaire, ont eu raison de signaler ce chapitre comme un des plus audacieux du livre, sous le rapport politique aussi bien qu'au point de vue religieux. Rabelais l'a senti évidemment, c'est pour cela qu'il l'a encadré et entouré de folies, et qu'il s'est mis sous la protection de Lucien.

XIV.

Pantagruel envoya Carpalim chez les Amansotes leur dire qu'ils étaient délivrés et que le roi ennemi était prisonnier. En apprenant cette nou-

velle, les habitants vinrent au-devant du géant et en grande pompe le conduisirent en la ville. « Et furent faits partout beaux feux de joie et belles tables rondes, garnies de force vivres, dressées par les rucs. Ce fut un renouvellement du temps de Saturne. »

Pantagruel assembla le sénat et proposa d'emmener en Dipsodie tous ceux qui voudraient bien, la ville étant trop peuplée. « Je crois, dit-il, que cela vous rendra service. » En effet, le lendemain, il se trouva sur la place du palais 1,856,011 hommes, sans compter les femmes et les enfants, tous prêts à partir sous la conduite de leur roi.

Les Dipsodes, en voyant arriver Pantagruel avec sa colonie, ne songèrent pas même à se défendre; ils s'empressèrent de lui apporter les clés de leurs villes, et tout le monde l'accueillit avec joie, car il s'annonçait, non pas avec les allures d'un conquérant, mais à la manière d'un colonisateur qui amenait des habitants dans un pays où il n'y en avait pas assez.

Une ville cependant, celle des Almyrodes, fit mine de résister. Pantagruel se mit en route pour la réduire. Ce voyage fournit à Rabelais l'occasion de quelques grosses bouffonneries. La petite troupe est surprise par une averse : on ne sait où se mettre pour y échapper. — Serrez-vous autour de moi, dit le géant; puis, quand tout le monde est rangé, il tire la langue et toute l'armée est protégée par ce parapluie de nouvelle invention.

Ici encore Rabelais intervient personnellement. Il s'était caché, dit-il, sous une feuille de bardane, grande quasi comme un pont. On voit que cette plante avait crû dans le pays de Pantagruel. Dans

un autre pays une de ces feuilles suffirait à peine à couvrir un lapin. Inutile sans doute de rappeler que la bardane est cette plante dont Panurge lançait les fleurs garnies de crochets dans les cheveux et sur les habits de ceux qui lui déplaisaient, plaisanterie qui s'est perpétuée de génération en génération d'enfants. Rabelais trouva bientôt cette protection insuffisante, et il alla en chercher une avec tous ses compagnons sous la langue du géant.

XV.

Nous sommes obligés de faire ici une longue parenthèse pour expliquer les antécédents du conte bizarre qui va nous être fait.

L'auteur de *Pantagruel* s'est inspiré de Lucien dans le tableau qu'il nous a tracé de l'autre monde; il va lui faire un nouvel emprunt. On trouve dans les Œuvres du railleur de Samosate un récit en deux livres intitulé *Histoire véritable*, dans lequel il se moque des voyageurs qui, sous le prétexte qu'ils viennent de loin, abusent de la crédulité des lecteurs et rapportent des faits impossibles. Au livre I^{er} de cet ouvrage, le voyageur nous raconte comment lui et ses compagnons furent involontairement entraînés dans la bouche d'une baleine. C'est de là évidemment que Rabelais a puisé l'idée du récit qu'il va nous faire. Écoutons d'abord Lucien.

. . . La baleine arrive, nous avale, et nous englutit avec notre vaisseau. Par bonheur elle ne serra pas les dents, ce qui nous eût écrasés, mais le navire put couler à travers les interstices.

. . . A l'intérieur ce ne sont d'abord que ténèbres, parmi lesquelles nous ne distinguons rien; mais bientôt, le monstre ayant ouvert la gueule, nous apercevons une vaste cavité, si

large et si profonde qu'on aurait pu y loger une ville et dix mille hommes. Au milieu, on voyait un amas de petits poissons, des débris d'animaux, des voiles et des ancres de navires, des ossements d'hommes, des ballots, et, plus loin, une terre et des montagnes, formées, sans doute, par le limon que la baleine avalait. Il s'y était produit une forêt avec des arbres de toute espèce; des légumes y poussaient, et l'on eût dit une campagne en fort bon état. Le circuit de cette terre était de deux cent quarante stades. On voyait des oiseaux de mer, des mouettes, des alcyons qui faisaient leurs petits sur les arbres....

Je n'avais pas fait cinq stades, que je trouve un temple de Neptune, comme l'indiquait l'inscription. Un peu plus loin, je découvre plusieurs tombeaux avec leurs cippes, et tout près de là, une source d'eau limpide. En même temps nous entendons aboyer un chien, et nous voyons de loin s'élever de la fumée....

Nous avançons promptement, et nous rencontrons un vieillard et un jeune homme qui travaillent avec ardeur à cultiver un jardin et à diriger l'eau de la source. Ravis et effrayés tout ensemble, nous nous arrêtons: ceux-ci, visiblement armés des mêmes sentiments que nous, n'osent dire un seul mot.

On fait connaissance. Les anciens habitants de la baleine font accueil aux nouveaux.

Le vieillard nous prend la main et nous conduit à sa demeure, qu'il avait su rendre assez commode, et dans laquelle il avait disposé des lits avec d'autres objets nécessaires. Là il nous sert des légumes, des fruits, des poissons, du vin.

On se raconte réciproquement ses aventures. Le vieillard et son fils vivaient là depuis longues années. Ils avaient été obligés au début de livrer bataille à d'autres peuples du voisinage, mais la victoire leur était restée.

Maîtres depuis lors du pays purgé d'ennemis, continue le narrateur, nous vivons ici tranquilles, nous livrant à divers exercices, à la chasse, à la culture de la vigne, à la récolte du fruit des arbres, semblables, en un mot, à des gens qui

vivent agréablement et librement dans une grande prison, d'où il leur est impossible de sortir.

XVI.

Ce monde que Lucien a rencontré dans l'intérieur d'une baleine, Rabelais va le transporter dans la bouche de Pantagruel; l'armée abritée sous la langue du géant n'était qu'une entrée en matière. Nous laissons parler l'auteur, en l'élaguant un peu.

Quand Rabelais songea à s'abriter sous la langue de Pantagruel, toutes les places étaient prises; il grimpa alors sur le langue même et, après y avoir fait environ deux lieues, il entra dans la bouche du géant, et là il aperçut de blancs rochers qui n'étaient autres que des dents, puis des prés, des forêts, de grandes et fortes villes, non moins étendues que Lyon ou Poitiers.

«Le premier que j'y trouvai, ce fut un bonhomme qui plantait des choux. Je lui demandai tout ébahi : Que fais-tu donc ici ? — Vous voyez, je plante des choux. Tout le monde ne peut être riche. Je gagne ainsi ma vie, je vais vendre mes légumes au marché en la cité qui est ici derrière. — Jésus ! dis-je, il y a ici un nouveau monde. — Certes dit-il, il n'est pas nouveau; mais on dit que hors d'ici, il y a une terre neuve où l'on a soleil et lune et tout plein de belles choses — mais ce monde-ci est plus ancien. — Et comment a-t-on nommé cette ville où tu portes tes choux ? — On l'appelle Aspharage [le gosier]; les habitants sont chrétiens, gens de bien et vous feront grande chère.» Je résolus d'y aller.

«En chemin, je trouvai un individu qui tendait des pièges aux pigeons. — Mon ami, lui demandai-je,

d'où vous viennent donc ces pigeons ? — Sire, me dit-il, ils viennent de l'autre monde. — Je compris que, lorsque Pantagruel baillait, les pigeons entraient à pleines volées dans sa gorge, pensant que c'était un colombier. Puis je pénétrai dans la ville, que je trouvai belle, bien forte et en bel air, mais à l'entrée les portiers me réclamèrent un certificat de santé. — Est-ce qu'il y a danger de peste ici ? leur demandai-je. — Oh, seigneur, dirent-ils, il meurt tant de gens ici près que la chariot court par les rues. — Où donc cela ? — A Larynx et à Pharynx, qui sont deux grosses villes marchandes (comme qui dirait Rouen et Nantes). La cause de la peste a été une puante et infecte exhalaison qui est sortie dernièrement des abîmes ; il en est mort plus de 2,260,016 personnes depuis huit jours. Je pensai et calculai que cette odeur infecte était celle de l'aillade, ou sauce à l'ail, que Pantagruel avait mangée lors des noces du roi Anarche, crieur de sauce verte.

« De là je passai entre des rochers, qui étaient ses dents ; je fis tant que je montai sur une, et là je trouvai les plus beaux lieux du monde, beaux grands jeux de paume, belles galeries, belles prairies, force vignes et une quantité de cassines à la mode italique par les champs pleins de délices ; je demeurai là bien quatre mois et je ne fis jamais si bonne chère qu'alors. Puis je descendis de l'autre côté des dents, mais, en passant, je fus détrossé par des brigands dans une grande forêt qui est vers la partie des oreilles. Je trouvai en bas une petite bourgade dont j'ai oublié le nom, mais où je fis bonne chère et gagnai quelque argent pour vivre. Savez-vous à quoi faire ? à dormir, car on loue les gens

là pour dormir. Les dormeurs ordinaires gagnent cinq ou six sous par jour ; mais ceux qui ronflent bien fort gagnent sept sous et demi. Je contai aux sénateurs comment on m'avait détroussé ; ils me dirent que réellement les gens de par de là les dents étaient mal vivants et brigands de nature. Je vis qu'il y avait là des contrées en deçà et au delà des dents, comme chez nous deçà et delà les monts. Mais il vaut mieux vivre en deçà, l'air y est meilleur.

« Décidément, pensai-je, la moitié du monde ne sait pas comme l'autre vit. Personne n'a encore rien écrit de ce pays-là, bien qu'il y ait plus de vingt-cinq royaumes habités, sans les déserts et un gros bras de mer. J'en'ai composé un grand livre, que j'ai appelé *l'Histoire des Gorgias*.

« Quand je voulus sortir, je descendis le long de la barbe de Pantagruel, de là je sautai sur ses épaules et me laissai glisser à terre. — D'où viens-tu, Alcofribas ? me dit-il. — De votre gorge, monsieur ? — Et depuis quand y es-tu ? — Depuis que vous alliez chez les Almyrodes. — Il y a plus de six mois de ça. Ha ! ha ! tu es un gentil compagnon ! nous avons, avec l'aide de Dieu, conquis tout le pays des Dipsodes ; je te donne la châtellenie de Salmigondin. — Grand merci, monsieur, vous me faites plus de bien que je n'en ai mérité.

XVII.

Le chapitre suivant reproduit une aventure qui se trouve déjà dans la Chronique et mieux amenée. Il s'agit du curage de l'estomac de Pantagruel malade. Il avale des boules de cuivre, dans

lesquelles on a fait entrer des hommes, dont l'un armé d'une lanterne. On explore son estomac et l'on enlève ce qui le rend malade.

Dans un dernier chapitre l'auteur déclare qu'il se sent fatigué — le lecteur s'en aperçoit bien un peu — il suspend donc son travail ; on aura la suite des aventures de ses héros aux prochaines foires de Francfort — et il nous donne même un aperçu des surprises qu'il réserve à ses lecteurs. Cervantès fait de même à la fin de la première partie de son *Don Quichotte*. Ni l'auteur français ni l'auteur espagnol n'ont tenu la promesse qu'ils faisaient alors au public. N'était-ce qu'un bavardage dont ils amusaient le lecteur ? avaient-ils l'intention de continuer sur ce plan ? avaient-ils l'intention de s'en tenir à cette première partie ? Nous n'en savons rien. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'un et l'autre laissèrent de longues années s'écouter avant de reprendre la plume, et que lorsqu'ils la reprurent, ils renoncèrent au plan annoncé pour travailler dans une direction toute différente. — Ils eurent raison du reste, puisque la seconde partie de l'œuvre de chacun d'eux est, suivant les uns, supérieure à la première, et tout au moins égale, suivant les autres, tandis que s'ils avaient persévéré dans la même voie, ils auraient probablement été entraînés à se répéter, comme l'a fait Rabelais qui, dans *Gargantua*, a reproduit exactement l'économie générale du premier livre de *Pantagruel*.

XVIII

C'est à la collégiale de St-Maur des Fossés que Rabelais reprit son travail après un silence de treize

années. Il avait alors 63 ans selon les uns, 51 ans selon les autres. Il était heureux, on le sent aux premières pages du III^e livre, qui sont d'une verve folle; mais il était devenu plus réfléchi aussi, il avait vu et observé davantage et il sentit, en reprenant son récit, la nécessité de développer une idée, de se faire un plan. Il y a dans les deux premiers livres des scènes piquantes, des sentiments élevés, des observations pratiques d'une grande valeur, mais il n'y a pas de plan à proprement parler, c'est une simple succession d'événements. Il n'en est plus ainsi dans les trois livres suivants. Nous allons y trouver une idée philosophique qui va se déroulant imperturbablement au milieu des scènes les plus folles, des discussions les plus saugrenues, des digressions et des écarts les plus inattendus en apparence; si les commentateurs ne l'ont pas vue, c'est qu'ils se sont laissé distraire par l'exubérance des détails, c'est que la verve poétique et bouffonne de l'auteur les aura déroutés. Nous nous attacherons, tout en ne négligeant aucun détail intéressant de la riche broderie dont Rabelais a recouvert son œuvre, à mettre en relief cette idée rectrice, et à montrer partout, à travers les dévergondages d'une imagination hyperbolique, le problème que l'auteur s'est posé et dont la solution, énigmatique il est vrai en apparence, mais claire au fond cependant, forme la conclusion de l'ouvrage.

Toutefois les six premiers chapitres du livre III sont en dehors du nouveau plan que l'auteur s'est tracé, et forment le complément de la première partie. C'est ce qui nous a décidé à les faire entrer dans ce chapitre. La seconde partie ne commence en

réalité qu'au moment où Panurge pose, avec la question de son mariage, celle qui va relier le reste de l'œuvre en cette majestueuse unité qu'on chercherait en vain dans les premiers livres.

XIX.

Nous avons déjà analysé le prologue (p. 118). Rabelais est ici dans un de ces moments de gaité folle où l'on a besoin de rire à tout prix. Il s'en prend aux mots, avec lesquels il jongle, — aux sons, qu'il fait s'entrechoquer ; il contourne sa pensée afin de vous donner le plaisir de la saisir, il multiplie les allusions pour vous les laisser deviner. Ici il fait une véritable orgie de noms dans une énumération qui couvre une page ; plus loin, c'est une orgie de verbes qui tient plus d'espace encore.

Donnons quelques exemples. La guerre venait de recommencer avec Charles-Quint, non pas seulement en Italie où les Français avaient gagné la bataille de Cérisoles, mais dans la France même que l'empereur venait d'envahir, sans grand succès, il est vrai. On faisait de toutes parts de grands préparatifs, mais, lui Rabelais, n'avait pas été requis parce qu'il avait été estimé faible et « impotent » ; il regrette qu'on ne l'emploie aucunement, « fust-ce portant hotte, cachant crotte, ployant rotte [lien de bois pour des fagots] ou cassant motte. « Il aurait pu tout au moins, le repas terminé, » au son de sa musette, mesurer la musarderie des musars » [faire danser les oisifs], etc.

Il multiplie les tournures compliquées pour faire entendre les choses les plus simples :

Avez-vous vu Diogènes le cynique, demande-t-il en

commençant à ses lecteurs — « bonnes gens, buveurs illustres et goutteux très précieux » — ou si vous ne l'avez pas vu, vous avez tout au moins ouï parler de lui, car il a fait grand bruit dans le monde. Et

Vous êtes tous du sang de Phrygie extraits (ou je m'abuse).

Cette apostrophe étonne bien quelque peu aujourd'hui. Elle n'avait rien d'étonnant au XVI^e siècle. Il était assez généralement admis alors — et cela se trouve consigné dans les *Grandes Chroniques de France*, rédigées et conservées à St-Denis — que les Français descendaient des Troyens; qu'après la chute de la cité phrygienne, Francus, fils d'Hector, avait amené en Gaule une colonie de sa nation en même temps qu'Enée, fils d'Anchise, en amenait une de la même nation en Italie, ce qui faisait des Français les compatriotes des Romains. Quelques années après la publication du livre de Rabelais, Ronsard, d'accord avec Charles IX, entreprit de faire sur ce voyage de Francus, un poème épique, la *Franciade*, qui devait faire pendant à l'*Enéide* de Virgile, mais que l'auteur ne poussa pas au-delà du quatrième chant, faute d'encouragement de la part du public. Ajoutons qu'un de nos contemporains, Viennet, mort en 1868, a mené à bien, à l'âge de près de quatre-vingt-dix ans, un poème en dix chants sur le même sujet.

Mais voyons où Rabelais veut nous conduire. La Phrygie rappelle le roi Midas, qui régna jadis sur cette contrée.

Et si vous n'avez autant d'escus comme avait Midas, si avez de luy je ne scay quoy que plus jadis louoient les Perses en tous leurs otacustes [espions] et que plus souhaitoit l'empereur

Antonin (Caracalla) ; dont depuis fut la serpentine Rohan, surnommée Belles oreilles...

Cette longue phrase que Rabelais déroule devant vous, et où il fait intervenir Francus, les Phrygiens, Midas et ses oreilles d'âne, les espions persans renommés pour leur adresse à écouter aux portes, et la légende de cette princesse de Rohan, qui, comme Mélusine, était serpent la nuit et femme le jour, — cette longue phrase a pour but de vous dire tout simplement : Vous avez des oreilles, et vous avez dû entendre parler de Diogènes. Il continue :

Si vous n'en avez ouy parler, de lui vous veulx presentement une histoire narrer, pour entrer en vin (beuvez donc) et propos (écoutez donc). Vous advertissant (afin que ne soyez en simplese pippés, comme gens mescréans) qu'en son temps il feut philosophe rare et joyeux entre mille. S'il avoit quelques imperfections, aussi avez-vous, aussi avons-nous.

Vous avez aussi les vôtres et moi les miennes.

Rien n'est, sinon Dieu, parfait. Si est ce qu'Alexandre le Grand, quoy qu'il eust Aristoteles pour precepteur et domestique, l'avoit en telle estimation, qu'il souhaitoit, en cas qu'Alexandre ne feust, estre Diogènes Sinopien.

C'est alors qu'apparaissent deux longues phrases composées l'une de noms, l'autre de verbes, dans lesquelles nous voyons d'un côté Diogène rouler son tonneau pendant que les Corinthiens fourbissent leurs armes. Nous reviendrons sur ces deux phrases en parlant du style de Rabelais.

L'ardeur déployée par Diogène en cette circonstance, il veut la déployer aussi, il a la fièvre du travail. A la première page de son livre, au-dessous du titre, il a inscrit l'avis suivant :

L'auteur susdit prie les lecteurs benevoles soy reserver à rire au soixante et dix huitième livre.

Soixante-dix-huit livres! voilà ce qu'il promet; il n'en est encore qu'au troisième, il est vrai, mais le quatrième suivra de près, en attendant les autres. Et comparant son livre à un tonneau — le tonneau de Diogène sert de transition — il s'écrie :

Enfans, beuvez à plains godetz. Et peur ne ayez que le vin faille, comme fit es noces de Cana, en Galilée. Autant que vous en tireray par la dille [fausset, robinet] autant en entonneray par le bondon. Ainsi demeurera le tonneau inexpuisible. Il a source vive et veine perpetuelle. Tel estoit le breuvage contenu dans la coupe de Tantalus représenté par figure entre les sages Brachmanes.

Il s'agit d'une coupe inépuisable qu'Apollonius de Tyane, si nous en croyons son très peu véridique historien Philostrate, vit chez les sages de l'Inde; elle se trouvait dans la main d'une statue de Tantalé, qui symbolisait pour eux l'amitié. Tous les convives s'y désaltèrent les uns après les autres et elle resta toujours pleine¹.

... Telle estoit en Ibérie la mentaigne de sel tant celebrée par Caton [et par Pline]; tel estoit le rameau d'or consacré à la déesse sousterraine, tant celebré par Virgile :

[... Primo avulso non deficit alter

Aureus, et simili frondescit virga metallo. *Æneis* VI.]

[Le premier enlevé, un autre rameau d'or le remplace et se couvre de feuilles de semblable métal.]

... C'est un vray cornucopie [corne d'abondance] de joyeuseté et railleris. Si quelquefois vous semble estre expuisé jusques à la lie, non pourtant sera il a sec. Bon espoir gist au fond, comme en la bouteille de Pandora: non désespoir, comme en bussart [tonneau] des Danaïdes.

C'est dans ces joyeuses dispositions qu'il reprend sa tâche, et qu'il la mènera à bien, tant que Dieu

¹ Apollonius de Tyane, sa vie et ses voyages par Philostrate, trad. par A. Chassang, 2^e éd. 1862. Livre III. 25 et 92.

lui prêtera vie. Mais il n'écrit pas pour tout le monde. Il est comme le satirique latin Lucilius, qui déclarait n'écrire que pour les Tarentins et Coseninois, il n'a percé son tonneau que pour les gens de bien et de goût et non pour les dorophages, qui vivent de présents, non pour les gens à bourrelet [magistrats et docteurs], non pour les grabeleurs de corrections et éplucheurs de mots, non pour les cafards surtout, quoiqu'ils soient tous buveurs outrés, tous atteints de vilaines maladies dont la gâté serait le remède, tous muus d'une soif inextinguible et d'une faim insatiable.

Il ne veut de lecteurs que ceux qui peuvent le comprendre, que ceux qui sont disposés à casser l'os pour y trouver la moelle, comme il l'a dit ailleurs. Les autres, ses ennemis, il les compare à une meute de chiens bruyants, et il les renvoie garder leurs moutons :

Arrière, mastins ! leur crie-t-il en terminant. Hors de la quarrière !

Quarrière, ici, comme *quarroy* que nous avons déjà vu, a pour racine le mot *char*, d'où charrette, prononcé *quérette* ou *quarette* en plusieurs patois. Le *quarroy* est une route, et la *quarrière* une place assez grande pour y faire passer les charrettes.

... Hors de mon soleil, chiennaille au diable [du diable] ! Venez-vous ici [salir] mon tonneau ? Voyez ci [Voici] le baston que Diogènes par testament ordonna estre près de luy posé après sa mort pour chasser et esrener [éteinter] ces larves bus-tuaires [des tombeaux] et mastins cerberiques. Pourtant [denc] arrière, cagots ! aux ouailles, mastins !

On sait que les « grabeleurs de corrections » ne se le tinrent pas pour dit, et que les chiens qu'il

renvoie à garder leurs moutons continuèrent à rôder autour de lui, et le forcèrent à la fin à laisser son ouvrage imparfait.

XX.

Le Livre III s'ouvre par quelques considérations sérieuses sur les conquêtes et la colonisation.

Le roi Anarche est vaincu. Les Dipsodes n'avaient aucune raison d'être affectionnés à un roi qui, par pure ambition personnelle, était allé provoquer un puissant voisin sans même prendre les précautions nécessaires pour réussir, et s'était fait battre dès la première rencontre; ils se donnèrent volontiers à Pantagruel. Ils n'avaient pas été humiliés; ils n'avaient pas souffert les douleurs d'une invasion, puisque la lutte s'était décidée en une seule bataille et sur le territoire ennemi. Le pays d'Utopie était trop peuplé, le pays des Dipsodes ne l'était pas assez. Le manque de bras les empêchait de tirer parti de toutes les richesses de leur sol; ils accueillirent volontiers les Utopiens, d'autant plus que ceux-ci étaient paisibles et amis du travail. Comme ils aimaient beaucoup leur roi, cet amour se communiqua aux Dipsodes, qui, loin de se plaindre des événements, regrettaient de n'avoir pas connu plus tôt Pantagruel, auquel ils se seraient donnés de tout leur cœur.

Rabelais est opposé en principe à toute espèce de conquête; mais si, par suite de circonstances exceptionnelles, un pays est conquis, comment faut-il le traiter?

« La manière d'entretenir et de retenir les pays nouvellement conquis, nous dit-il, n'est pas comme

le prétendent certains esprits tyranniques, de leur imprimer la terreur, de les piller, forcer, tourmenter, ruiner et vexer, de les régir avec des verges de fer, en un mot, de les manger et de les dévorer. — Homère appelle un roi inique : mangeur de peuple. — Je ne vous allégerai pas à ce propos les histoires antiques ; je vous rappellerai seulement ce qu'ont vu vos pères, vous peut-être, si vous n'êtes pas trop jeunes. Quand un peuple vient d'être conquis, il faut le traiter comme un enfant qu'on veut élever, l'allaiter, le bercer, l'amuser ; ou comme un arbre nouvellement planté, l'appuyer, le garantir, le défendre contre toutes violences, injures et calamités ; comme une personne qui a passé par une longue maladie et qui entre en convalescence, il faut le choyer, ménager, restaurer, de manière que ce prince serait le dernier que les vaincus voudraient avoir pour ennemi et le premier qu'ils voudraient avoir pour ami... Hésiode nous parle en sa Théogonie de génies intermédiaires entre les hommes et les dieux, d'anges, si vous voulez, supérieurs aux hommes et inférieurs aux dieux. C'est par eux que nous arrivons toutes les richesses et les biens du ciel ; ils nous font continuellement du bien et nous préservent du mal ; tel doit être l'office des rois : ce qui est vraiment royal, c'est de faire toujours du bien et jamais de mal. »

Rabelais cite beaucoup d'exemples à l'appui de son opinion ; le plus remarquable et le plus juste est celui qui suivit le renversement des trente tyrans à Athènes par Thrasybule et ses amis. Autant le gouvernement aristocratique des Trente avait été injuste, cruel et implacable, autant les démocrates

triomphants avec Thrasybule furent indulgents et généreux ; toute réaction fut défendue, et l'oubli, ordonné par une loi. Celui qui agit autrement s'expose non-seulement à perdre ce qu'il a acquis, mais à faire croire à tous qu'il a acquis ce qu'il possède sans droit et injustement. Celui qui est fort de son droit est indulgent. Quant aux biens injustement obtenus, vous savez ce que dit le proverbe : De bien mal acquis, le tiers hoir ne jouira.

L'auteur oppose ensuite la conduite de Pantagruel à celle de Charlemagne. Le grand empereur eut aussi l'idée de transporter des peuples d'un pays dans un autre ; mais il s'y prit mal, il transporta des Saxons dans les Pays-Bas et des habitants des Pays-Bas dans la Saxe. Qu'arriva-t-il ? Les Saxons ne l'aimèrent pas davantage pour être plus rapprochés de lui, mais les Flamands le haïrent parce qu'il les avait éloignés de leur pays, de sorte qu'on a pu dire qu'il avait fait d'un diable, deux. Pourquoi en fut-il ainsi ? parce qu'il employa la violence et l'oppression. Pantagruel au contraire s'adressa à la persuasion ; il ne transporta que ceux qui le voulurent bien, ils les établit dans un pays où ils étaient demandés, et, contrairement à ce qu'avait fait Charlemagne, d'un ange il en fit deux.

Ces conseils sur la guerre et les conquêtes peuvent nous sembler des lieux communs. Tout le monde admet aujourd'hui ces principes en théorie, quoiqu'on s'en tienne très loin dans la pratique. Au seizième siècle, tout cela était non seulement neuf, mais hardi. Au siècle suivant, le *Télémaque* fut blâmé par Louis XIV pour avoir développé ces mêmes idées.

XXI.

A ce chapitre un peu sérieux vont succéder les actes et surtout les discours de Panurge, car, dans le troisième livre, on parle beaucoup plus qu'on n'agit. Nous trouvons, dès le début, Panurge en possession de cette même châtellenie de Salmigondin en Dipso-die que, dans le livre précédent, Pantagruel a donnée à Rabelais lui-même. Rabelais ne nous dit pas comment la transmission s'est opérée, mais il aurait trop à faire s'il tenait à nous expliquer comment une foule de choses qu'il nous a prédites dans le second livre ne se font pas dans les suivants, ou se font tout autrement qu'il ne l'avait annoncé.

Salmigondin rapportait par an à son propriétaire 6,789,106,789 royaux, revenu certain, sans compter le produit des hannetons et caquerolles (escargots) — qui était bon an, mal an, de 2,435,769 moutons à la grand laine. Quelquefois cette somme s'élevait jusqu'à 1,234,554,321 seraphs, quand il y avait bonne année de caquerolles et hannetons, mais cela n'arrivait pas tous les ans. — Le royal était une monnaie d'or du temps de Philippe-le-Bel; le mouton à la grand laine, une monnaie d'or du temps de St Louis, et le seraph une monnaie orientale. Il était fort indifférent à Rabelais, et il nous est très indifférent à nous-mêmes, de savoir la valeur précise de cette somme; Rabelais a seulement voulu dire que Panurge se trouvait très riche, et il l'a fait avec cette précision dans l'absurde qui lui est habituelle.

Eh bien, le nouveau châtelain gouverna si bien et si prudemment qu'en moins de quatorze jours, il dilapida le revenu certain et incertain de sa châtellenie.

lenie pour trois ans. « N'allez pas croire qu'il employa cet argent en créations pieuses ou philanthropiques, qu'il fonda des monastères, qu'il érigea des temples, qu'il établit des collèges pour instruire la jeunesse, des hôpitaux pour soulager les malheureux, ou qu'il jeta son lard aux chiens ; non, il dépensa tout en mille petits banquets et festins joyeux, ouverts à tous venants, surtout à tous bons compagnons, jeunes fillettes et mignonnes galloises, abattant les bois, brûlant les grosses souches pour en vendre les cendres, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant bon marché et mangeant son blé en herbe. »

Cette phrase est devenue proverbiale depuis que Molière l'a citée dans l'*Avare*, en l'attribuant à Panurge. C'est l'expression exagérée, mais exacte, des faits et gestes de bon nombre de dissipateurs.

XXII.

Tout cela fut rapporté à Pantagruel ; il aurait pu reprendre à Panurge une fortune si mal gouvernée, il n'en fit rien ; c'était le meilleur petit et grand bonhomme qui onc ceignit une épée — il avait le respect de la liberté des autres, et comme, en ceci, Panurge ne nuisait qu'à lui-même, il ne crut pas que ce fût le cas d'employer l'autorité. Quoique fils de roi et maître à peu près absolu, nous ne le voyons jamais interposer son pouvoir, hors le cas où il s'agit d'empêcher quelqu'un de nuire.

Mais à défaut de la force, il eut recours à la persuasion ; il prit Panurge à part et lui remontra doucement que, s'il voulait vivre ainsi et ne pas ménager davantage, il serait impossible ou pour le moins bien difficile, de le faire jamais riche.

— Riche ! répondit Panurge. Avez-vous jamais eu cette idée là ? Avez-vous formé le projet de me rendre riche en ce monde ? Pensons à vivre joyeusement de par Dieu et les bonnes gens. Ne donnez accès dans votre cerveau à aucun autre soin ou souci, — ne vous tourmentez pas, ne vous inquiétez pas. Tant que vous vivrez joyeux, gai, à souhait, je ne serai que trop riche. Tout le monde crie : Ménage, ménage, et tel crie ménage (économie) qui ne sait mie ce que c'est.

« C'est de moi qu'il faut prendre conseil. Remarquez que ce que vous m'imputez à vice n'est que l'imitation de ce que font l'Université et le parlement de Paris, les sources de la panthéologie et de la justice. Hérétique, qui en doute ? Le jour où l'évêque fait son entrée, ne dépense-t-il pas ce que rapporte l'évêché en une année et souvent en deux ? Il serait lapidé à l'instant, s'il voulait s'en dispenser. »

Panurge tente ensuite de démontrer qu'en agissant comme il agit, il fait acte des quatre vertus cardinales : prudence, justice, force et tempérance.

« D'abord, en prenant argent d'avance, je fais acte d'homme *prudent*. On ne sait qui meurt ni qui rue. Qui peut dire si le monde durera encore trois ans et, quand il durerait davantage, est-il homme assez fou pour se croire sûr de vivre encore trois ans ? »

Figaro a emprunté cette phrase à Panurge. « Vive la joie ! qui sait si le monde durera encore trois semaines ? »

C'est aussi ce que disait Louis XV : « Ceci (l'état, le gouvernement) durera toujours bien autant que moi ; après moi le déluge ! » Et le déluge est venu, la révolution de 1789.

« Passons à la *justice*, poursuit Panurge. En achetant cher à crédit, et en vendant à bon marché, argent comptant, je fais acte de justice *commutative*. Que dit Caton à ce propos dans son traité *De re rustica* ? « Il faut qu'un chef de maison vende continuellement. » Je vends aussi, et il est impossible que par ce moyen je ne devienne riche, tant que la boutique tiendra.

« Mais je fais aussi acte de justice *distributive*, puisque je donne à repaître aux bons — notez bons — et gentils compagnons, que la fortune a jetés comme Ulysse sur le roc de bon appétit sans provision de mangeaille — et aux bonnes — notez bonnes — et jeunes galloises — notez jeunes, car Hippocrate nous apprend que la jeunesse supporte difficilement la faim, surtout lorsque cette jeunesse est vivace, alègre, vive, mouvante, voltigeante. »

Un dissipateur de l'école de Panurge, Don César de Bazan, exprime les mêmes idées dans *Ruy Blas* :

S'il tombe par hasard des écus de tes chausses,
 Laisse tomber ; — et si des essayeurs de sauces,
 Des clercs, des écoliers, des gueux qu'on voit passer,
 Les ramassent, — mon cher, laisse-les ramasser.
 Ne sois pas un mortel de trop farouche approche,
 Si même ils en prenaient quelques-uns dans ta poche,
 Sois indulgent. Ce sont des hommes comme nous,
 Et puis, il faut, vois-tu, c'est une loi pour tous,
 Dans ce monde rempli de sombres aventures,
 Donner parfois un peu de joie aux créatures.
 Tous ces gens là seront peut-être un jour pendus ;
 Ayons donc des égards pour eux !

(Acte IV, scène 3.)

« Je fais acte de *force*, reprend Panurge, en abattant les gros arbres, comme Milon de Crotone ; en ruinant les forêts obscures, retraites des loups, des sangliers, des renards, réceptacle de brigands et

meurtriers, taupinières d'assassins, officines de faux-monnayeurs, retraites d'hérétiques, qui vont faire là l'école buissonnière; je remplace tout cela par de belles plaines couvertes de claires broussailles, de belles bruyères, jouant du hautbois et de la mi-sette, et faisant place nette pour la nuit du Jugement.»

Le jeu du hautbois, dont il s'agit ici, n'a rien de musical; jouer du haut bois, c'est abattre de hauts bois, de grands arbres pour en tirer peu d'argent.

Panurge trouve d'aussi bonnes raisons pour prouver qu'en dépensant son bien à tort et à travers, il fait acte de *tempérance*, la quatrième des vertus cardinales.

«En mangeant mon blé en herbe comme un ermite qui vit de salade et de racines et s'émancipe des appétits sensuels pour faire plus belle part aux estropiés et souffreteux, j'épargne beaucoup d'argent. J'épargne d'abord les sarcleurs, qui n'enlèvent pas les mauvaises herbes pour rien, les moissonneurs, qui boivent volontiers et sans eau, les glaneurs auxquels on donne de la fouace; les batteurs en grange qui, si l'on en croit Virgile, ne laissent dans les jardins ail, oignon ni échalotte; les meuniers, qui sont larrons, comme le dit la chanson, et les boulangers, qui ne valent guère mieux. Est-ce là une petite économie? Encore ai-je oublié les mulots qui mangent le blé dans les champs, les charançons, les rats et les souris, qui le dévorent dans les greniers.

«Avec le blé en herbe, vous faites une belle sauce verte, de légère coction, de facile digestion, qui vous épanouit le cerveau, ébaudit les esprits animaux, réjouit la vue, ouvre l'appétit, délecte le goût,

soutient l'estomac, chatouille la langue, fait le teint clair, fortifie les muscles, tempère le sang, rafraîchit le foie, etc., etc., etc.» Nous nous arrêtons au milieu du défilé des fonctions physiologiques.

Pantagruel, que la verve de Panurge amuse, se garde de lui répondre sérieusement. — « Auriez-vous l'intention de me prouver, lui dit-il, qu'il n'y a que les gens d'esprit qui sachent dépenser ainsi leur fortune en peu de temps ? C'était l'avis de Néron. Il admirait, disait-il, Caligula qui avait eu l'adresse mirifique de dépenser en peu de jours tout l'avoir que Tibère lui avait laissé. Vous avez fait comme les Romains quand ils étaient Protervie. Ce jour-là, il fallait manger tout ce qu'il y avait de mangeable dans la maison et jeter le reste au feu sans rien réserver pour le lendemain, — ou, si vous l'aimez mieux, vous avez fait comme ce Romain, qui, après avoir dépensé tout son bien, mit le feu à sa maison pour qu'il ne lui restât rien. Il aurait eu aussi le droit de s'écrier : *Consummatum est*, comme St Thomas d'Aquin, quand il eut mangé la lamproie. »

XXIII.

Ces derniers mots, qui n'ont aucun rapport avec les histoires des dissipateurs, font allusion à une distraction de St Thomas d'Aquin. Le célèbre théologien avait été un jour invité à dîner par le roi Louis IX, comme il était en train de composer les hymnes de la fête du saint Sacrement. Il en était au *Pange lingua*, dont la musique est aussi gracieuse que les paroles sont plates et prosaïques ; il y avait pensé toute la journée, il y pensait encore en attendant

le dîner. On avait apporté divers plats qui devaient être servis. Thomas s'était assis, en griffonnant son hymne, tout à côté d'une superbe lamproie. Il s'imagina alors qu'il était chez lui, et, tout en continuant son travail, il se mit à manger le poisson. Lorsqu'il écrivit son dernier vers, il en était à sa dernière bouchée. *Consummatum est*, s'écria-t-il, c'est fini. — Et c'est alors seulement que ceux qui l'avaient regardé faire avec étonnement, l'avertirent de sa distraction. Le fait est raconté dans un livre dont il a été fait plusieurs éditions au XVI^e siècle: *Michaelis Scoti Mensa philosophica*.

XXIV.

« Tout cela est fort bien, continue Pantagruel, mais quand aurez-vous payé toutes vos dettes? — Moi, dit Panurge, j'en viendrai peut-être là le jour des calendes grecques, ou, si vous l'aimez mieux, lorsque tout le monde sera content, lorsque vous serez héritier de vous-même. Dieu me garde d'en être là jamais. Je ne trouverais plus personne qui voudût me prêter. Qui ne laisse pas de levain au soir ne fera pas lever sa pâte au matin. Devez-vous de l'argent à quelqu'un? Votre créancier priera Dieu continuellement de vous donner bonne et heureuse vie; il dira du bien de vous à tout le monde et vous acquerra de nouveaux prêteurs. Lorsqu'autrefois en Gaule, au temps des Druides, les serfs, valets et autres serviteurs étaient brûlés tout vifs aux fourches de leurs maîtres et seigneurs, n'avaient-ils pas belle peur que leurs maîtres et seigneurs mourussent? Ne priaient-ils pas continuellement leur grand dieu Mercure et Dis [Pluton] le père

aux écus, de les conserver longuement en santé ? N'étaient-ils pas soigneux de les bien traiter et servir ? Vos créanciers prient d'autant plus Dieu que vous viviez, qu'ils aiment mieux l'argent que la vie. Croyez-vous, pour ma part, que je ne sois pas content quand tous les matins, je vois autour de moi ces créanciers si humbles, si serviables, si abondants en révérences ? Et quand je remarque, que si je fais à l'un visage plus ouvert et meilleure chère qu'aux autres, celui-là espère être expédié le premier, et prend mon sourire pour argent comptant. Ce sont mes candidats, mes parasites, mes orateurs perpétuels. Je suis comme cette montagne de vertu héroïque, dont parle Hésiode, vers laquelle tous aspirent, mais où peu montent à cause de la difficulté du chemin. N'est débiteur qui veut ; ne fait pas des créanciers qui veut. Et vous voudriez m'enlever cette félicité suprême ! »

Panurge aurait pu invoquer à l'appui de sa théorie sur l'utilité des dettes, l'avis de César, que Fénelon fait parler ainsi dans un de ses *Dialogues des morts*.¹

Un des « points fondamentaux de ma doctrine » est « d'emprunter et de dépenser toujours sans mesure », et de ne payer jamais rien. Chaque créancier est intéressé à avancer votre fortune, pour ne point perdre l'argent que vous lui devez. Ils vous donnent leurs suffrages, ils remuent ciel et terre pour vous procurer ceux de leurs amis. Plus vous avez de créanciers, plus votre brigade est forte. Pour me rendre maître de Rome, je travaille à être le débiteur universel de toute la ville. Plus je suis ruiné, plus je suis puissant. Il n'y a qu'à dépenser, les richesses nous viennent comme un torrent.

¹ *Dialogues des morts*, XLV. Pompée et César.

XXV.

« Les dettes sont comme le lien des cieus et de la terre, et le lien des hommes entre eux, continue Panurge. Je suis tenté d'y voir cette grande âme de l'univers qui vivifie toutes choses, si l'on en croit les philosophes académiques.

« Imaginez donc un monde où les êtres ne se devaient rien, ne se donneraient rien.

« Là entre les astres ne sera cours regulier quiconque. Tous seront en desarray. Jupiter ne s'estimant debiteur a Saturne, le depossera de sa sphere, et avec sa chaine homerique, suspendra toutes les intelligences, dieux, cieus, demons, genies, heroes, diables, terre, mer, tous elemens. Saturne se ralliera avec Mars et mettront tout le monde en perturbation. Mercure ne voudra s'asservir aux autres, il ne sera plus leur Gemille [serviteur] comme en langue hetrusque estoit nommé. Car il ne leurs est en rien debiteur. Venus ne sera plus venerée [jeu de mots] car elle n'aura rien presté. La lune restera sanglante et tenebreuse. A quel propos lui despartiroit le soleil sa lumière ? Il n'y estoit en rien tenu. Le soleil ne luyra sus leur terre ; les astres ne y feront influence bonne, car la terre desistoit leurs prester nourrissement par vapeurs et exhalations : desquelles disoit Heraclitus, prouvoient les Stoiciens, Ciceron maintenoit, estre les estoiles alimentées.

Il y a ici, on le voit, une sorte de sentiment vague de l'action mutuelle des astres les uns sur les autres, comme un pressentiment du système de l'attraction newtonienne, qui les montre enfermés dans un certain lieu de l'espace, et s'y maintenant par une influence réciproque. Mais il faut convenir que cela est encore bien confus et mêlé de beaucoup d'erreurs.

Panurge continue, il entrevoit de même les actions chimiques des substances les unes sur les au-

tres. S'il n'y avait pas d'emprunts mutuels, dit-il, il n'y aurait aucune transformation des corps, aucune combinaison nouvelle de deux éléments.

De terre ne sera faite eau ; l'eau ne sera en air transmuée, de l'air ne sera fait feu. le feu n'échauffera plus la terre, il n'y pluvra pluie, n'y luira lumière, n'y ventera vent, n'y sera esté ne automne.

Entre les humains l'un ne sauvera l'autre ; il aura beau crier à l'aide ! au feu ! à l'eau ! au meurtre ! personne ne ira à secours. Pourquoi ? il n'avoit rien presté, on ne luy devoit rien. Les hommes seroient loups ès hommes...

Et si au patron [sur le modèle] de ce facheux et chagrin monde rien ne prestant, vous figurez l'autre petit monde, qui est l'homme, vous y trouverez un terrible tintamarre [desordre] La tête ne voudra plus prester la veue de ses yeux pour guider les pieds et les mains. Les pieds ne la daigneront porter ; les mains cesseront travailler pour elle. Le cueur se fâchera de tant se mouvoir pour le pouls des membres, et ne leurs prestera plus. Le poulmon ne luy fera prest de ses soufflets. Le foie ne lui enuoyra sang pour son entretien... Le cerveau, considérant ce train desnaturé, se mettra en resverie [distraction] et ne baillera sentement es nerfs, ne mouvement es muscles. Homme, en ce monde desrayé [dérailé] rien ne devant, rien ne prestant, rien ne empruntant, vous verrez une conspiration plus pernicieuse que n'a figuré Esope en son apologue [*des Membres et de l'Estomac*] Et perira sans doute... l'ame toute indignée prendra course à tous les diables, après [à la suite de] mon argent.

XXVI.

Ce sentiment de la solidarité de tous les êtres entre eux, de l'harmonie universelle, transporte Pa-
rurge et lui donne une éloquence que nous ne sommes pas habitués à rencontrer chez lui :

Au contraire, reprend-il, imaginez-vous un monde onquel chacun preste, un chacun doibve, [où] tous soient debtors, tous soient presteurs, quelle harmonie sera parmi les mouvemens reguliers des cieulx ! Quelle sympathie entre les elemens !

Comme nature se delectera en ses œuvres et productions ! Cérès chargée de bleds, Bacchus de vins, Flora de fleurs, Pomona de fructs ; Juno en son air serain, seraine, salubre, plaisante. Je me perds en ceste contemplation.

Cette harmonie que Panurge contemple dans la nature, il rêve de la voir aussi régner entre les hommes.

Entre les humains, paix, amour, dilection, fidélité, repas - banquetz, festins, joye, liesse - or, argent, menue monnaie, chaînes, bagues, marchandises trotteront de main en main. Nul procès, nulle guerre, nul debat ; nul n'y sera usurier, nul leschart [avare, ladre], nul chichart [chiche], nul refusant. Charité [fraternité] seule règne, régente, domine, triomphe. Vray Dieu, ne sera-ce l'âge d'or, le regne de Saturne ?

Il ne faudrait pas beaucoup presser les mots pour faire sortir de cette plaidoirie de Panurge tout un système d'association solidaire, quelque chose comme le phalanstère de Fourier où tous les associés mettent en commun leur travail et leurs capitaux, l'activité du moment et les produits de l'activité passée — à l'état de vœu bien entendu et de vague aperception. Ce qu'il y a de certain, c'est que Rabelais a les yeux tournés vers l'avenir. Tandis que ceux de ses contemporains qui passent pour les plus avancés, Calvin, Hotman, cherchent leur idéal dans le passé, — l'un dans l'organisation primitive de l'église chrétienne, l'autre dans les forêts de la Germanie où il trouve la monarchie constitutionnelle et la république, — lui, le cherche en avant dans une société plus éclairée, plus fraternelle, et St-Simon ne fera guère que préciser la pensée que Panurge exprime ici, lorsqu'il écrira :

« L'âge d'or n'est point derrière nous, il est au devant... »

Nos pères ne l'ont point vu, nos enfants y arriveront un jour. »¹

XXVII,

Revenons au domaine scientifique. Rabelais ne s'est pas borné à entrevoir l'attraction newtonienne; il suffirait d'ajouter quelques mots aux lignes suivantes pour y trouver la théorie de la circulation du sang, qui ne fut formulée par Harvey que 82 ans plus tard, en 1628.

Nature, continue Panurge s'exaltant de plus en plus, nature n'a créé l'homme que pour prester et emprunter. Plus grande n'est l'harmonie des cieulx que sera de sa police [l'ordre qui règne en lui]. L'intention du fondateur de ce microcosme [l'homme, réputé être l'univers en petit] est y entretenir l'âme (laquelle il y a mise comme hoste) et la vie. La vie consiste en sang. Sang est le siège de l'âme. Un seul labour peine ce monde, c'est forger sang continuellement. En ceste forge sont tous membres en office propre. La matière convenable pour estre en sang transmuée est baillée par nature: Pain et vin. En ces deux sont comprises toutes espèces des alimens. Pour icelle trouver, preparer et cuire, travaillent les mains, cheminent les pieds et portent toute ceste machine: les yeulx tout conduisent. L'appétit, en l'orifice de l'estomac, moyennant un peu de mélancholie aigrette, qui lui est transmis de la ratefle, admoneste de enfourner viande [comestibles]. La langue en fait l'essay, les dents la maschent, l'estomac la reçoit, digère et chylifie.

Les veines (du mésentère) en sugcent ce qui est bon, et idoine, puis la portent au foye, il la transmue derechef et en fait sang. Chascun membre s'esvertue a purifier et affiner cestuy tresor: puis est transporté en une autre officine, pour estre mieux affiné, c'est le cueur. Lequel par ses mouvemens diastolicques et systolicques le subtilise et enflambe, tellement que par le ventricule dextre, le met a perfection, et par les veines l'envoye a tous les membres. Chas-

¹ Henri de St-Simon. *Réorganisation de la société européenne*, 1814, dans *St-Simon sa vie et ses travaux*, par Hubbard, in 12. 1857.

cun membre l'attire à soy et s'en alimente à sa guise . . . Par le ventricule gauche il le fait tant subtil, qu'on le dit spirituel ; et l'envoie à tous ses membres par les arteres, pour l'autre sang des veines eschauffer et esventer. Le poumon ne cesse avec ses lobes et souffietz le rafraichir. En reconnaissance de ce bien, le cueur lui en départ le meilleur, par la veine arteriale. Enfin tant est affiné dedans le retz merveilleux, que, par après, en sont faits les esprits animaux, moyennant lesquels elle imagine, discourt, juge, resouldt, delibere ratiocine, et rememore [se souvient].

Quelle clarté, quelle agilité de style dans ces détails techniques et en même temps quelle justesse d'expression !

Vertus guoy ! poursuit Panurge de plus en plus exalté, je me naye, je me perds, je m'esgare quand je entre au profond abisme de ce monde ainsi prestant, ainsi debvant.

Il s'est notablement égaré, en effet, en feignant de confondre deux choses tout à fait différentes. Dans le système qu'il vient de nous exposer, chacun reçoit et chacun rend, c'est la solidarité. Mais le dissipateur reçoit seulement et ne rend pas ou du moins ne rend pas à ceux qui lui ont prêté. L'assimilation n'est donc pas possible. Panurge le sait bien lui-même, mais la confusion qu'il a établie a permis à l'auteur de nous donner un éloquent aperçu de l'harmonie des êtres, cela lui suffit ; et pour n'avoir pas à répondre à l'objection d'assimiler des choses qui s'excluent, il fait semblant de l'ignorer.

Croyez, dit-il en concluant, que chose divine est prester ; debvoir est vertu heroicque.

XXVIII.

Pantagruel l'a écouté jusqu'au bout, amusé visiblement par l'éloquence animée de son contradicteur ; ici, il le ramène tout doucement à la question :

Prêchez et patrocinez d'icy a la Pentecoste, lui dit-il, vous serez esbahy comment vous ne me aurez rien persuadé..

Molière a copié le commencement de cette phrase. Arnolphe dit à Chrysale, dans l'*Ecole des femmes*, en citant Panurge et Pantagruel :

Prêchez, patrocinez jusqu'à la Pentecôte,
Vous serez étonné quand vous serez au bout
Que vous ne m'aurez rien persuadé du tout (Acte I.1).

« Votre beau parler, votre plaidoirie ne me décideront jamais à faire des dettes. Ne devez jamais rien à personne, dit le Saint Envoyé, hors amour et dilection mutuelle. Vos raisonnements sont fort beaux ; mais figurez-vous un affronteur effronté, un imposteur emprunteur entrant dans une ville déjà avertie de ses mœurs. Vous verrez à son entrée les citoyens aussi effrayés, aussi tremblants que si la peste y entrerait en personne, comme autrefois Apollonius de Tyane affirma qu'il la voyait descendre sur Ephèse. Je suis de l'avis des Perses qui prétendaient que mentir n'est que le second des vices ; devoir est le premier. Au reste, dettes et mensonges vont ordinairement de compagnie.

« Je ne prétends pourtant pas qu'il ne faille jamais rien devoir ni jamais rien prêter. Il n'est si riche qui quelquefois ne doive. Il n'est si pauvre à qui on ne puisse quelquefois emprunter. Platon veut qu'on laisse puiser de l'eau chez soi à ceux qui, après avoir creusé dans leur terrain, sont arrivés jusqu'à la terre glaise sans trouver source, ni cours d'eaux souterraines. De même je voudrais qu'on ne prêtât qu'à ceux qui, malgré leur travail, n'ont pu trouver assez pour se suffire, ou à ceux qui sont tombés inopinément en perte de leurs biens. Mais laissons tout

cela. Je me charge de payer vos dettes, seulement n'en faites plus dorénavant. »

Panurge le remercie, mais non sans jeter un coup d'œil de regret sur l'état de débiteur. Il voudrait qu'on lui conservât au moins quelques petites dettes comme cet évêque de Chartres qui demandait à Louis XI de lui permettre de garder quelques petits procès pour l'occuper.

Un peu de plus, il s'indignerait comme la Comtesse de Pimbésche, à qui l'on défend de plaider au moment où

... tous ses procès allaient être finis,

puisqu'il ne lui en restait plus que quatre ou cinq petits,

L'un contre *son* mari, l'autre contre *son* père,
Et contre *ses* enfants.

Pantagruel impose silence à Panurge, les raisons qu'il lui a données étant sans réplique possible.

Cette conduite est désormais celle que tiendra Pantagruel ; il laisse parler Panurge, dont l'esprit et les connaissances l'amuse ; il lui laisse développer ses paradoxes, puis il donne son jugement en quelques paroles péremptoires et décisives. Parfois une controverse entre plusieurs personnages s'agite devant lui, il les provoque légèrement et les excite au combat, mais en général, il parle peu et toujours avec sagesse et autorité.

C'est ici que finit réellement la première partie du roman. Jusqu'ici la fantaisie a tenu le fil du récit,

et la raison ne s'y est glissée qu'en empruntant le masque de la folie. Les rôles vont être intervertis désormais. A l'œuvre de la jeunesse va succéder l'œuvre de l'âge mûr. La folie y aura toujours sa place, mais la philosophie y tiendra le premier rang.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

TABLE DES CHAPITRES.

| | Page. |
|------------------------------------|-------|
| Dédicace | v |
| Principaux auteurs cités | vii |
| Avis | xviii |

CHAPITRE I^{er}. Rabelais et son siècle.

1. On parle beaucoup de Rabelais, on le lit peu. —
2. Notre double but : faire connaître Rabelais et l'expliquer. — 3. Limites entre lesquelles cette explication doit se renfermer. — 4. Jugements opposés portés sur Rabelais. — 5. Causes des reproches qui lui sont adressés. Ses fantaisies. — 6. Ses obscurités. — 7. Ses obscénités. —
8. Ennemis de Rabelais : ses imitateurs et ses commentateurs. — 9. Rabelais a-t-il fait un livre allégorique ou satirique ? — 10. Ses illustrateurs. — 11. Caractère de Rabelais. Les grands comiques ont tous été sérieux. — 12. Caractère du XVI^e siècle. Ravissement des esprits à la Renaissance. — 13. Morne tristesse qui suit la Réforme et la réaction catholique. — 14. Rabelais appartient à la Renaissance. — 15. Caractère intellectuel des provinces françaises. — 16. Digression sur le double sens du mot *gaulois*. 1

CHAPITRE II. Biographie et œuvres diverses.

1. En quelle année naquit Rabelais. — 2. Ses parents, sa maison, vers de Jacques de Thou, sa mère. — 3. Il reçoit les ordres dans un convent de Franciscains. — 4. Sa passion pour l'étude. — 5. La république des lettres. Préventions contre le grec. — 6. Haine des ignorants contre les savants. — 7. Perquisition chez Rabelais et ses amis. —
8. Il quitte le convent de Fontenay. Légendes à ce sujet. —
9. Il demeure chez l'évêque de Maillezais. Echange de vers entre lui et Jean Bouchet. — 10. Rabelais étudie la botanique. Les frères du Bellay. — 11. Séjour de Rabelais dans leurs domaines. — 12. Vers que lui adresse Clément Marot. — 13. Rabelais curé, et médecin malgré lui. —
14. Rabelais à la Faculté de Montpellier. — 15. Il professe la médecine. *La femme muette*. — 16. Son voyage aux lies d'Hyères ? — 17. Le *garum*. Rabelais chez le chancelier Duprat ? — 18. La robe de Rabelais. Ses premières publications. — 19. Rabelais à Lyon, éditeur et médecin. — 20. Lettre de Rabelais à un inconnu. Il publie deux pièces apocryphes, qu'il croit authentiques. —
21. Les ouvrages à la mode au XVI^e siècle. — 22. Rabe-

lais parodie les romans chevaleresques. — 23. Les almanachs de Rabelais. — 24. La *Pantagrueline prognostification*. — 25. Le divorce de Henri VIII. Rabelais accompagne à Rome le cardinal J. du Bellay. — 26. Légende sur ce premier séjour à Rome. — 27. Rabelais devient père. Pa

CHAPITRE III. Biographie et œuvres diverses. (Suite.)

1. Second séjour de Rabelais à Rome. Il se met en règle avec l'Église. — 2. Sa correspondance avec l'évêque de Mailleziis. — 3. Le quart d'heure de Rabelais. — 4. Court séjour à Paris. — 5. Rabelais professeur et médecin. — 6. Nouvelle bulle du pape. — 7. Rabelais chanoine. — 8. Il publie son *tiers livre*. — 9. Il obtient un privilège de François I^{er}. — 10. Son prologue. — 11. Sa fuite en Lorraine. — 12. Son troisième voyage à Rome. La *Scionichie*. — 13. Il est curé de Meudon et publie son *quatrième livre* avec un privilège de Henri II. — 14. Rabelais à Meudon. — 15. Sa mort. — 16. Rabelais, J. du Bellay et Rossard. — 17. Épitaphes satiriques de Rabelais. — 18. Épitaphes élogieuses. — 19. Les *Songes érolatiques de Pantagruel*. — 20. Biographies de Rabelais au XVII^e et au XVIII^e siècles. — 21. Ordre de composition des premiers livres de Rabelais. — 22. Les *Chroniques gargantuines*. — 23. Gargantua, personnage mythique. — 24. Rabelais est-il l'auteur des *Chroniques*? — 25. Témoignages à ce sujet. — 26. Analyse des *Grandes Chroniques*. — 27. Seconde Chronique. — 28. Le *Disciple de Pantagruel*. Un chapitre de ce roman 5

CHAPITRE IV. Livre I^{er}. — Gargantua.

I. L'ÉDUCATION. — 1. Généalogie de Gargantua. — 2. Les *Fanfreluches antidotées*, les Prophéties de Nostradamus et les deux Napoléon. — 3. Ch. Nodier, Mellin de St. Gélais et les fanfreluches. — 4. Naissance de Gargantua. Les propos des «beuveurs». V. Hugo et Rabelais. — 5. Enfance de Gargantua. — 6. Enfilade de proverbes. Rabelais et Meulière. — 7. Première éducation de Gargantua. — 8. Gargantua et Endémon. — 9. Le duc de Berry au Parlement. — 10. Bossuet et Fénelon éducateurs. — 11. La jument de Gargantua et Diane de Poitiers. — 12. Gargantua à Paris. — 13. Il enlève les cloches de Notre-Dame. — 14. Maître Janotus de Bragmardo. — 15. Sa harangue. — 16. Les cloches sont rendues et le harangueur récompensé. — 17. Gargantua tour à tour géant et homme ordinaire. — 18. Gargantua et ses premiers instituteurs. — 19. Gargantua étudie sous la direction de Ponocrates. — 20. Emploi de la journée ; qu'il est bon de se lever matin. — 21. Emploi de la matinée. — 22. Emploi de l'après-midi. — 23. Exercices physiques pendant les jours de pluie. — 24. Réflexions sur ce plan d'études. 1'

CHAPITRE V. Livre I^{er}. — Gargantua.

| | |
|---|-----|
| IV. LA GUERRE. — 1. L'enlèvement des fouaces. — 2. Picrochole s'en va-t-en guerre. — 3. Frère Jean des Entonneurs. — 4. Combat dans la vigne. — 5. Stupéfaction de Grandgousier. — 6. Sa lettre à son fils. — 7. Message de Grandgousier à Picrochole. — 8. Grandgousier et Idoménee. — 9. Le conseil de guerre de Picrochole. — 10. Les conquêtes futures de Picrochole. — 11. Les Proverbes de Salomon. — 12. Picrochole et Pyrrhus. — 13. Châteaux en Espagne. — 14. Gargantua à l'armée. — 15. Le souper de Gargantua. — 16. Les pèlerins mangés en salade. — 17. Propos de table. — 18. Pourquoi les moines sont fuis de tout le monde. Frère Jean et Voltaire. — 19. Frère Jean Absalon. — 20. Les exploits de frère Jean. — 21. Gargantua et les superstitions. — 22. Grandgousier et la guerre de conquêtes. — 23. Fénelon et Rabelais. — 24. Picrochole et ses conseillers. Il est vaincu. — 25. Discours de Gargantua aux vaincus | 226 |
|---|-----|

CHAPITRE VI. Livre I^{er}. — Gargantua.

| | |
|---|-----|
| III. L'ABBAYE DE THÉLÈME. — 1. Le rêve de bonheur de Rabelais. — 2. Fondation de Thélème. — 3. Architecture de cette abbaye. — 4. Vêtements des Thélémites. — 5. Régiments des Thélémites. — 6. Leur organisation économique. — 7. Mœurs des Thélémites. — 8. L'île des Plaisirs et Thélème. — 9. Vers écrits sur la porte. — 10. Enigme trouvée dans les fondations. — 11. Caractère de cette énigme. — 12. La prophétie. — 13. Double sens de la prophétie. — 14. Conclusion du premier livre | 282 |
|---|-----|

CHAPITRE VII. Livre II. — Pantagruel.

| | |
|--|-----|
| I. LES ANNÉES DE JEUNESSE. — 1. Plan du second livre. — 2. Généalogie de Gargantua. — 3. Gargantua veuf et père. — 4. Pantagruel et les monuments préhistoriques. — 5. L'écolier limousin. L'orthographe du XVI ^e siècle. — 6. Rabelais et Geoffroy Tory. — 7. La verbocination latiale. — 8. Fantaisies linguistiques au XVI ^e siècle. — 9. Les cloches d'Orléans. — 10. La bibliothèque de St Victor. — 11. L'éducation de Pantagruel. Lettre de Gargantua à son fils. Réflexions de Guizot à ce sujet. — 12. L'homme aux treize langues. — 13. Les dialecticiens disputeurs. — 14. La chryse philosophale. — 15. Le procès interminable. — 16. Plaidoieries et jugement. — 17. Réflexions et rapprochements | 310 |
|--|-----|

CHAPITRE VIII. Livre II. — Pantagruel.

| | |
|--|--|
| II. LES PREMIERS EXPLOITS DE PANURGE. — 1. Comment Panurge échappe aux Turcs. — 2. Les romans d'aventures. — 3. Panurge, Falstaff, Sancho Panza et Til l'Espiegle. — | |
|--|--|

| | Page |
|--|------|
| 4. Jeunesse. — 5. Panurge et Guillaume Postel. — 6. Panurge et Villon. — 7. Les Repues franches. — 8. La force et la ruse. — 9. Les antécédents de Panurge. — 10. Panurge et Gargroche. — 11. Panurge et les dames. — 12. Comment Panurge s'enrichissait en achetant des indulgences. — 13. Comment Panurge dépensait son argent. — 14. Panurge et l'Anglais qui dispute par signes. — 15. Disputes par signes demeurées célèbres. — 16. Les amours de Panurge. — 17. Les amours de Pantagruel | 347 |

CHAPITRE IX. Livre II et Livre III. — Pantagruel.

III. NOUVELLES DE L'AUTRE MONDE. — LIVRE II. — 1. Le voyage d'Utopie. — 2. Aventures de guerre. — 3. Anarche détroné. — 4. Mort et résurrection d'Epistémon. — 5. Les voyages dans l'autre monde. Her l'Arménien. — 6. Thespésius. — 7. Tundal. — 8. Le Purgatoire de St Patrice. — 9. Fabliaux sur l'autre monde. — 10. La *Nécyomancie*. — 11. Epistémon raconte ce qu'il a vu dans l'enfer. — 12. Mariage du roi Anarche. — 13. Lucien et Rabelais. — 14. Soumission des Dipsodes. — 15. Un monde dans le corps d'une baleine. — 16. Un monde dans la bouche d'un géant. — 17. Conclusion du livre II.

LIVRE III. — 18. Caractère de ce livre. — 19. Rabelais en gaité. — 20. Les conquêtes et la colonisation. — 21. Panurge châtelain de Salmigondin. — 22. Les débiteurs et les emprunteurs. — 23. St Thomas d'Aquin et la lamproie. — 24. Le bonheur d'avoir des dettes. — 25. Tout prêté et tout emprunte dans la nature. — 26. L'harmonie générale des êtres. — 27. L'harmonie des parties du corps humain. — 28. Jugement de Pantagruel sur les dissipateurs. Conclusion de la première partie



RABELAIS
ET SES ŒUVRES

II

RABELAIS

ET

SES OEUVRES

PAR

JEAN FLEURY

LECTEUR EN LANGUE FRANÇAISE A L'UNIVERSITÉ IMPÉRIALE
DE SAINT-PÉTERSBOURG

II



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

—
1877

Tous droits réservés.

Imprimerie Tauxé et Fesvor, Maximiliansky pér., 15. Saint-Pétersbourg

RABELAIS ET SON ŒUVRE.

CHAPITRE X.

LIVRE III. — PANTAGRUEL.

I. LE MARIAGE DE PANURGE.

SOMMAIRE. — 1. La consultation en écho. — 2. Les ricochets et les cloches. — 3. Les sorts virgiliens. — 4. Les songes. — 5. La sibylle de Pansoust. — 6. Raminagrobis et les moines. — 7. Les Dieux en exil. — 8. L'astrologue et les modes de divination. — 9. La consultation des trois. L'avis du théologien. — 10. L'avis du médecin. — 11. La fête de la Jalonsie. — 12. L'attrait du fruit défendu. — 13. Le saiaire du médecin. — 14. Le docteur en philosophie et Montaigne. — 15. L'avis du fou. — 16. Rabelais et Molière. — 17. Rabelais et Colin d'Harleville.

I.

Le troisième livre de Pantagruel se passe presque tout entier en conversations, et en conversations dont nous ne comprendrons le but qu'au livre suivant. C'est un défaut assurément; le lecteur, qui ne sait pas où on le mène, aurait le droit de s'impatienter des dissertations qu'il rencontre à chaque pas, et de l'obstination de Panurge à résoudre un problème qui semble mal posé. Mais tout cela s'expliquera plus tard, et nous verrons que ce qui a semblé d'abord un hors d'œuvre, n'a pas été mis là sans but. Nous abrègerons toutefois les conversa-

tions de Panurge, et n'en garderons que ce qu'elles ont de plus caractéristique et de plus piquant.

Panurge, une fois débarrassé de ses dettes, se présente un jour devant Pantagruel, la puce à l'oreille, les lunettes sur le bonnet, et revêtu d'une grande robe arménienne. Disons d'abord que ce costume, qui nous semble étrange, l'était moins alors qu'il ne le serait maintenant. Les courtisans portaient généralement une bague à l'une ou l'autre oreille, à la manière des Hébreux d'autrefois. L'originalité de Panurge, c'était d'y avoir fait enchasser une puce pour faire un mauvais jeu de mots. Les lunettes au bonnet n'étaient pas non plus une chose inouïe ; les personnages sérieux et occupés portaient souvent des appendices de ce genre quand même ils n'en avaient aucun besoin. Quant à la toge arménienne, Panurge explique qu'étant décidé à la paix à tout prix, il renonce aux armes de guerre, c'est-à-dire à tout ce qui ressemble à des chausses ou pantalons, les pantalons étant, suivant lui, l'arme de guerre par excellence.

Il songe à se marier et demande l'avis de Pantagruel.

« — Mariez-vous, lui dit Pantagruel, si vous en avez envie.

— Mais si vous croyez qu'il est mieux pour moi de rester comme je suis, j'aimerais mieux ne me marier point.

— Point donc ne vous mariez.

— Voire mais, vous savez qu'il est écrit : *Vœ soli*, malheur à qui vit seul. L'homme seul n'a jamais cette gaieté, cette joie qu'on voit éclater entre les gens mariés.

— Mariez-vous donc, de par Dieu.

— Mais, si ma femme cessait de m'aimer ? si elle me trompait ? voilà un point qui me point.

— Point donc ne vous mariez.

— Mais si je venais à tomber malade ? il est triste alors d'être seul, sans famille et de se voir soigner à rebours. « J'en ai vu une claire expérience en papes, légats, cardinaux, évêques, prieurs et moines, qui ne sont point légitimement mariés ».

— Mariez-vous donc, de par Dieu, dit Pantagruel.

— Mais si, en me voyant malade, ma femme songeait à me chercher un remplaçant, ou ce qui pis est, me volait et me forçait à courir les champs en pour point.

— Point donc ne vous mariez, répondit Pantagruel.

— Voire mais, alors je n'aurai ni fils ni fille légitimes pour égayer ma maison dans ma vieillesse. Et si vous me voyez triste et abandonné par ma faute, au lieu de me consoler, il pourra bien arriver que vous ou d'autres de mon mal riez.

— Mariez-vous donc.

— Sauf votre bon plaisir, dit Panurge, votre conseil ressemble à la chanson de Ricochet ».

II.

Nous ne connaissons pas la chanson de Ricochet ; mais nous connaissons de nombreux dialogues en vers et en prose, dans lesquels le dernier mot d'une question fournit une réponse en écho. Il y a, dans les *Colloques* d'Erasmus, un dialogue de ce genre. Il y en a dans les poésies de Racan, dans les premières co-

médies de Corneille, dans la *Princesse d'Elide* de Molière, etc. Les plus curieuses se trouvent dans un poème sur le séjour de la Madeleine à la Ste-Baume, en Provence, poème qui n'a pas moins de douze chants, remplis d'acrostiches, d'anagrammes, de tours de force, où les termes de grammaire se marient aux termes de rhétorique et de logique, pour exprimer les remords d'un cœur touché de la grâce divine. Toute la moitié du second livre est composée de rimes en écho. En voici quelques échantillons :

Qui me soulagera dans mon inquiétude ? — Étude.
 De qui suivait les pas autrefois Madeleine ? — d'Hélène.
 Et que donne le monde aux siens le plus souvent ? — Vent.
 Que faut-il dire auprès d'une telle infidèle ? — Fi d'elle.
 Dis-moi doncques, Echo, serai-je ici longtemps ?
 Ecoutez-moi, Rochers, et toi, mon Antre, entends : — Trente-
 ans, etc.

Cette étrange collection de futilités péniblement accumulées est d'un Carme provençal « le P. St-Louis ». Rabelais donnera place à ses pareils dans l'île d'É-nasin. L'ouvrage a été reproduit par La Monnoye dans un Recueil de Pièces curieuses, 2 vol. in-12. 1714.

Quant à l'idée même du colloque, Rabelais l'a prise d'un sermonaire célèbre du XV^e siècle, Raulin, qui, dans son sermon *de viduitate*¹, raconte l'anecdote suivante. Le texte est en latin, mais les cloches parlent français.

Une veuve vint trouver son curé pour lui demander s'il lui conseillait de se remarier ; elle alléguait qu'elle était sans aide et qu'elle avait un valet excellent et très habile dans le

¹ *Raulini Opus sermonum de adventu*, 1519, Paris. Le texte est cité par G. Peigné (Philomneste) dans son *Prédicatoriana*. Dijon, 1841.

métier de son mari. — Prenez-le, dit le curé — Oui, mais il y a sujet de se plaindre qu'au lieu d'un serviteur, je ne me donne un maître. — Alors, ne le prenez pas, dit le curé. — Mais je ne saurais supporter tout le poids des affaires de mon mari, si je n'ai un autre mari. — Eh bien, prenez-le. — Mais s'il était méchant, s'il dissipait ou usurpait mon bien ? — Alors il ne faut pas le prendre. Mais, le curé voyait bien qu'elle aimait ce valet et désirait l'épouser ; il lui dit de bien écouter ce que lui diraient les cloches de l'église et de suivre leur conseil. Elle écouta donc les cloches et ne manqua pas d'entendre, selon son désir : « Prends ton valet, prends ton valet. » Elle le prit, mais son domestique la battit, quand il fut devenu son mari, et de maîtresse elle passa au rang de servante. Elle alla alors se plaindre au curé de son conseil en maudissant l'heure où elle l'avait cru. Le curé lui répondit : « Vous n'avez pas bien entendu ce que vous ont dit les cloches. Écoutez. » et le curé ayant mis la cloche en mouvement, elle entendit distinctement : « Ne le prends pas, ne le prends pas ! »

Rabelais s'approprie aussi l'histoire des cloches dans un chapitre subséquent (le xxvii).

Écoute, dit frère Jean, l'oracle des cloches de Varennes. Que disent-elles ? — Je les entends, répondit Panurge. Leur son est, par ma soif, plus fatidique que celui des chaudrons de Jupiter en Dédone. Écoute : Marie-toi, marie-toi ; marie, marie ! Si tu te maries, maries, très bien t'en trouveras, veras. Marie, marie.

Je t'assure que je me marierai, tous les éléments m'y invitent.

Au chapitre suivant, Panurge s'écrie :

Ma foy, frère Jean, mon meilleur sera de ne point me marier. Écoute ce que me disent les cloches à cette heure que nous sommes plus près : Marie point, marie point, point, point, point, point. Si tu te maries, maries, (marie point, point, point), tu t'en repentiras, tiras, trompé seras.

III.

Pantagruel, pressé par Panurge de lui donner une réponse précise, lui dit : « Il y a d'excellents maria-

ges, il y en a de déplorables. Consultons, si vous le voulez, les sorts virgiliens et homériques. » Ce genre de divination consiste à ouvrir trois fois au hasard les Œuvres de Virgile ou d'Homère et à prendre pour réponse les premiers vers qui frappent les yeux. On emploie encore quelquefois la Bible ou l'*Imitation* à cet usage.

Pantagruel cite des prophéties de ce genre qui se sont réalisées. Alexandre Sévère, par exemple, un jour qu'il consultait l'Enéide, l'ouvrit à ce vers :

Tu regere imperio populos, Romane, memento.

[C'est à toi que revient de commander aux peuples, Romain, souviens-t'en bien.]

Quelques années après il fut élu empereur.

Claude II voulut savoir ce qui adviendrait à son frère, son Virgile lui répondit :

Ostendunt terris hunc tantum fata.

[Les Destins ne feront que le montrer au monde.]

Il fut tué dix-sept jours plus tard.

Pierre Amy, cordelier et ami de Rabelais, consulta Virgile pour savoir ce qu'il devait faire après la perquisition opérée chez lui et Rabelais ; il tomba sur le vers suivant :

Heu fuge, crudeles terras, fuge littus avarum !

[Fuis ce rivage avare et ces terres cruelles !]

Il suivit le conseil du livre et se tira heureusement d'affaire.

Panurge a l'idée de consulter à la fois les dés et Virgile, c'est-à-dire de faire désigner par les dés le vers qu'il faudra choisir. Pantagruel n'est pas de cet avis ; il condamne tous les jeux de hasard, qui ne servent le plus souvent qu'à engloutir des fortunes.

Panurge persiste, il a toujours des dés dans sa poche, il les jette; ils donnent 5, 6, 5, total 16. On prendra le seizième vers de Virgile à l'ouverture du livre.

On tombe sur la IV^e Eglogue, vers 63.

Nec Deus hunc mensa, dea nec dignata cubili est.

[Le Dieu ne daigna pas présider à sa table ni la déesse à son lit.]

Un second essai donna :

Membra quatit, gelidusque coit formidine sanguis.

[Il lui brise les membres et son sang se glace de terreur.]

A la troisième épreuve on trouve :

Femineo prædæ et spoliolum ardebat amore.

[Il brûlait d'un amour tout féminin pour le butin et les dépouilles.]

IV.

Ces vers sont largement commentés avec accompagnement de traits mythologiques, historiques, de contes et de raisonnements plus ou moins piquants, mais d'où il est impossible de tirer une conclusion. Pantagruel propose de recourir à la divination par les songes. Pantagruel, qui, dans cette seconde partie de l'ouvrage, manifeste parfois des tendances mystiques, croit que les songes pourraient bien nous prédire l'avenir. Il fait à ce propos la théorie qui a été renouvelée de nos jours par les magnétiseurs et les spirites :

Lorsque les enfants bien nettoyés, bien repus et allaités dorment profondément, les nourrices vont s'ébattre en liberté, comme autorisées à faire ce qu'elles voudront, car leur présence autour du berceau leur semble inutile. Il en est de même de l'âme lorsque le corps est endormi et que

les fonctions de la digestion s'accomplissent d'elles-mêmes; rien n'étant plus nécessaire jusqu'au réveil, l'âme s'ébat et revoit sa patrie, qui est le ciel. Là elle reçoit participation insigne de sa première et divine origine, — et en contemplation de cette sphère infinie dont le centre est partout et la circonférence nulle part, à laquelle rien n'arrive, rien ne passe, rien ne déchet, pour qui tous les temps sont présents, — l'âme note non-seulement les choses qui se sont passées dans les mouvements inférieurs, mais aussi les choses futures, et les rapportant à son corps et les faisant connaître par les sens et organes du corps auxquels elle les a communiquées, elle est appelée vaticinatrice et prophète.

On sait que cette belle définition de Dieu : « une sphère dont le centre est partout et la circonférence nulle part », a été reprise par Pascal. C'est, en effet, la définition la plus belle et la plus philosophique qui ait été faite de la puissance qui embrasse et régit le monde. Rabelais en attribue l'honneur à Mercure Trismégiste, c'est-à-dire au néoplatonicien qui a pris ce nom, mais il paraît qu'elle remonte plus haut, jusqu'à Empédocle (V^e siècle avant J.-C.) dont le poème est perdu, mais dont la définition se serait transmise verbalement d'âge en âge.

Il est vrai, continue Pantagruel, — nous abrégeons un peu — que l'âme ne rapporte pas les choses avec autant de sincérité quelle les a vues, c'est la suite de l'imperfection et de la fragilité de nos sens corporels. Il en est comme de la lune, qui, en nous transmettant la lumière du soleil, ne nous la rend ni aussi lucide ni aussi pure, vive et ardente qu'elle l'a reçue. C'est pour cela que les songes doivent être interprétés par des hommes habiles dans cet art. Aussi Héraclite disait-il que les songes ne nous disent rien clairement et pourtant ne nous cachent rien, nous donnant seulement un indice du bonheur ou du malheur qui nous attend, nous ou les autres. Les lettres sacrées le témoignent, les histoires profanes l'assurent,

nous montrant nombre de faits qui se sont accomplis conformément aux songes. On prétend, ajoute Pantagruel, que les Atlantiques, les habitants de l'île de Thasos, un savant français [qu'il cite], sont privés de cet avantage parce qu'ils ne rêvent jamais.

Demain donc, conclut Pantagruel, au moment où l'Aurore aux doigts de rose chassera les ténèbres nocturnes, lâchez de rêver profondément, et, pendant ce temps, dépouillez-vous de toute affection humaine, amour, haine, espoir et crainte.

Panurge ne demande pas mieux, mais il veut savoir s'il faudra souper et comment. «Quand je ne soupe pas largement, dit-il, mes songes sont creux comme mon estomac.» — Pantagruel lui dit qu'il est inutile de jeûner.

Ceux qui ne donnent pas de pâture à leur corps sous prétexte d'avoir l'entendement plus clair, ressemblent à ce philosophe qui s'en va au bois pour mieux réfléchir. Pendant qu'il travaille, les chiens aboient, les loups hurlent, les lions rugissent, les chevaux hennissent, les éléphants barrient, les serpents sifflent, les ânes braient, les cigales sonnent, les tourterelles lamentent, il est plus dérangé que s'il était à la foire de Fontenay ou de Niort, de même quand la faim est au corps, l'estomac aboie, la vue s'éblouit, les veines sucent la propre substance des membres carniformes, etc. — Panurge peut donc manger, mais de choses légères, des fruits, et boire de l'eau.

Les jeunes filles russes qui veulent voir d'avance leur fiancé, mettent sous leur oreiller les sept ou neuf herbes de la St Jean. Ces herbes sont la fougère, la saxifrage (?) à laquelle on attribue la vertu d'ouvrir les portes fermées à clef; la *stipa pennata*, suivant les uns, la gypsophile, suivant les autres, qui a, dit-on, la propriété de s'animer tout à coup et de se mettre à courir par les champs, — et quelques autres plantes sur la nature desquelles on varie, mais qui

doivent être cueillies expressément dans la nuit de la St Jean, c'est-à-dire à l'ancienne fête païenne de l'équinoxe d'été. La pièce de Shakespeare : *Midsummer-night's Dream* nous montre cet usage existant aussi en Angleterre. Les Gaulois avaient six plantes sacrées : le *samolus* (plante de la famille des primulacées), la verveine, la primevère, la jusquiame, le trèfle et le sélage ou herbe d'or, qui paraît avoir été aussi une verveine ; mais on ne nous dit pas si l'on s'en servait pour obtenir des rêves prophétiques. Les Anciens employaient dans ce but des branches de laurier. Panurge demande à Pantagruel s'il en doit mettre sous son chevet. Pantagruel lui dit qu'il n'y faut rien mettre du tout, que ce sont là des superstitions et il l'envoie dormir.

On sait quelle importance l'antiquité en général attachait à l'interprétation des songes. La Bible est pleine de songes interprétés. Les malades allaient dormir dans les temples consacrés aux dieux de la médecine pour obtenir en songe la révélation des remèdes appropriés à leur maladie. C'est ce qu'on appelait l'*incubation*. Cette croyance prit surtout un développement inoui du huitième au sixième siècle avant J. C.

Dans toute l'Asie antérieure et en Egypte, dit à ce sujet M. François Lenormant¹, elle exerce sur les événements politiques une influence qui paraîtrait incroyable, si elle n'était pas attestée par des documents contemporains, par des inscriptions officielles et non par des légendes de date postérieure. C'est un songe qui encourage Assurbanipal (Sardanapale) dans sa guerre et lui promet la victoire . . . C'est un

¹ *La Divination et la science des présages chez les Chaldéens*, in 8°. 1875, p. 142. — Voir aussi : Maury. *La Magie et l'astrologie dans l'antiquité et au moyen-âge*, in 8°. 1861, et le *Sommeil et les Rêves*, en 12°. 1865.

songe qui détermine Gygès à rendre hommage au roi d'Assyrie. Un autre songe annonce à Crésus la mort de son fils **Atys** . . . L'Éthiopien Sabacon, après un règne prospère, se décide à évacuer l'Égypte à la suite d'un songe qui lui rappelle un oracle rendu au moment de son avènement au trône. Le roi tanite Séti est engagé à tenir résolument tête à Sennachérib par une vision nocturne, où Phtah de Memphis lui apparaît et lui annonce la destruction miraculeuse de l'armée assyrienne ; il élève une statue commémorative de ce prodige, etc., etc.

Il est donc très naturel que, dans l'épreuve que veut faire Pantagruel, la divination par les songes tienne sa place.

Panurge rêve qu'il est marié. Il a une femme charmante qui lui fait mille caresses, mais tout en le caressant, elle lui attache une jolie petite paire de cornes sur le front ; puis tout change, il se trouve transformé en tambourin, et elle en chouette. Le commencement de son songe l'avait rendu gai, mais la fin le rend perplexe, et il l'est encore davantage après les savants commentaires auxquels ces songes donnent lieu.

V.

« Consultons la sibylle de Panzoust », dit Pantagruel. Epistémon n'est guère de cet avis ; il ne croit pas aux sibylles. L'église y avait cru longtemps. Au XVIII^e siècle on mentionnait encore, dans la prose du Jugement dernier, l'autorité de la sibylle :

Teste David cum sibylla.

A l'époque même de Rabelais ou peu de temps auparavant, Michel-Ange peignait ses terribles Sibylles dans la chapelle Sixtine en face du Jugement dernier, et, Raphaël, qui leur donnait une physionomie moins farouche, plaçait des sibylles dans une église au-des-

sus d'un autel. Mais les sibylles vivantes avaient bien dégénéré. Ce n'était plus que de vulgaires sorcières, des diseuses de bonne aventure, — les somnambules lucides ou les médiums de ce temps-là. Pantagruel est cependant d'avis de consulter la susdite vieille. — «Epuisons tous les moyens, dit-il. Voyons d'abord, nous jugerons après.»

On se met en voyage. Le troisième jour, on trouve la maison de la sibylle au bas de la croupe d'une montagne, sous un grand et ample châtaignier. La vieille était mal en point, mal vêtue, mal nourrie, édentée, chassieuse, courbassée, roupieuse, langoureuse et faisait un potage de choux verts avec une couenne de lard jaune et un vieil os, destiné à donner du goût au bouillon.

On lui fait force présents ; le rameau d'or de la sibylle de l'*Enéide* est remplacé par un anneau du même métal. Elle commence les conjurations qui sont connues depuis la Magicienne de Théocrite ; puis elle écrit son oracle, comme la sibylle de Virgile, sur des feuilles — ici des feuilles de sycomore ; elle le jette aux vents et disparaît. Panurge ramasse les feuilles, et les porte à Pantagruel. On n'est pas d'accord sur le sens qu'il faut donner à l'oracle. Pantagruel y lit que Panurge sera trompé par sa femme, s'il se marie ; Panurge l'interprète en sens contraire.

«Ce qu'il y a de plus clair, c'est que l'oracle n'est pas clair, dit Pantagruel. Adressons nous à d'autres ; les muets, les fous, les mourants, nous dit-on, voient plus loin que les hommes ordinaires, consultons tour à tour ces trois sortes de personnes.»

VI.

Le muet fait une quantité de signes que Rabelais nous décrit avec soin. Mais que veulent dire ces signes ? Impossible de s'entendre sur l'interprétation.

On se rend auprès du mourant. Rabelais l'appelle *Raminagrobis* ; Pasquier prétend qu'il s'agit du poète *Crétin*. En effet, les vers équivoques que nous allons rencontrer tout à l'heure, figurent dans les œuvres de *Crétin*. Mais c'est la seule preuve que Pasquier allègue, et l'on peut trouver que ce n'est pas assez. Guillaume *Crétin* fut tenu en son temps pour le prince des poètes français ; il excellait dans les jeux de mots, acrostiches, équivoques, tours de force, qui passaient pour de la poésie aux yeux de beaucoup de gens au quinzième siècle. Nous avons vu un échantillon de ce genre d'ouvrages dans l'inscription de *Thélème*. Au siècle suivant, la mode changea et Guillaume *Crétin* retomba dans l'oubli. C'était du reste, si nous en croyons les renseignements recueillis sur son compte, un honnête ecclésiastique, chanoine de la Sainte Chapelle et bon catholique. Rien donc, historiquement, n'explique le rôle que va lui faire jouer Rabelais.

Quoi qu'il en soit, ce poète, nous dit *Pantagruel*, avait, en secondes noces, épousé la grand *Gore*, ou la grande *Truie*. Ce nom qui avait été donné autrefois par le peuple à la reine *Isabelle* de Bavière, femme du roi *Charles VI* l'insensé, pourrait bien être une allusion à la doctrine épicurienne, dont *Honce* compare les disciples à des porcs. — [Je suis, dit-il, *Epicuri de grege porcus*.] — Quand *Panurge* et frère *Jean* arrivèrent auprès du moribond, il

leur déclara qu'il venait de faire une exécution il avait chassé loin de son lit un tas de pestilentes bêtes noires, guares [en bas normand : vares, cœule noisette], fauves, blanches, cendrées, grivelées [chetées comme les grives], qui ne voulaient pas le laisser mourir à son aise. Les unes le piquaient per dement, les autres s'accrochaient à lui à la façon de harpies, les autres l'importunaient comme des filons; toutes insatiables de son sang ou de ses biens l'empêchaient de penser à Dieu, et l'arrachaient la contemplation du bien, de la félicité que Dieu préparée à ses élus dans l'autre vie à l'état d'immortalité.

Ces pestilentes et avides bêtes que le poète avait chassées, ne sont évidemment que les moines venus pour épier les dernières heures du mourant afin de se faire léguer sa fortune. Mais, pour avoir l'audace d'écarter les moines de son lit mortuaire, il faut une certaine dose d'incrédulité, et ceci confirme l'explication que nous avons donnée de la grand Geste par la doctrine épicurienne. Raminagrobis, du reste pour se passer de moines à l'article de la mort n'est nullement un incrédule, il exprime sa confiance en Dieu et sa croyance à une âme immortelle. Ce qui n'est pas conforme à la doctrine d'Epicure, mais ce qui y est conforme, c'est l'absence de toute crainte à l'approche de la mort, et le désir de passer tranquillement et loin des importuns de vieilles trépas.

C'est, en effet, la prière que Raminagrobis fait à Panurge et à ses amis. « Ne suivez pas l'exemple de ces bêtes importunes, leur dit-il, ne me molestez pas, et laissez-moi en silence, je vous prie. »

Montrer un homme estimable, un honnête homme qui, au moment de mourir, refuse tous les intermédiaires entre Dieu et lui-même, prétendant que ces intermédiaires le distraient des saintes pensées qui doivent l'occuper, c'était là assurément une grande audace à Rabelais ; aussi s'empresse-t-il de l'atténuer, de l'étouffer pour ainsi dire, sous les protestations de Panurge, vaurien, filou, débauché, mais excellent catholique ; audacieux violateur de la morale, mais respectueux pour toutes les superstitions.

Panurge sort, effrayé, de la chambre de Ramingrobis. « Je crois, pardieu, qu'il est hérétique, s'écrie-t-il. Il médite des bons pères mendiants, cordeliers et jacobins, qui sont les deux hémisphères de la chrétienté. Et les capucins, les minimes, pourquoi en dire du mal ? Ne sont-ils pas assez malheureux d'être condamnés au poisson toute l'année ? Médire de ces bons piliers de l'église, comme ils s'appellent ! Il sera damné comme un serpent ; son asne [âme] ira à mille panerées de diables. »

— Pourquoi supposez-vous, dit Epistémon, qu'il veut désigner les moines ? Pourquoi ne parlerait-il pas des puces, punaises, cirons, mouches, cousins et autres bêtes de ce genre, qui sont noires, fauves, cendrées, tannées, basanées et également importunes aux sains et aux malades ? Il faut toujours interpréter toutes choses à bien. »

Panurge insiste, et répète que son asne va s'en aller chez les diables au lieu le plus puant de l'enfer. Il songe cependant un moment à retourner auprès de lui pour l'exhorter à demander, à sa dernière heure, pardon auxdits béats pères, présents ou absents. On prendra acte de ses paroles pour em-

pécher qu'il ne soit déclaré hérétique après sa mort ~~===~~
 on pourra aussi l'engager à faire quelques legs aux
 moines pour messes, obits et anniversaires, afin qu'au
 jour de son trépas, ils aient tous quintuple pitance
 et que le grand flacon plein du meilleur vin. trotte
 par les tables et passe des lais et briffaux aux prê-
 tres et aux clercs, des novices aux profès. Il aura
 alors pardon de Dieu.

Mais un moment après, Panurge se ravise et dé-
 clare qu'il ne retournera point chez Raminagrobis.
 La maison doit être déjà toute pleine de diables. Les
 diables pourraient s'y tromper; s'ils l'allaient pren-
 dre, lui, Panurge, pour le poète ennemi des moines!

Une discussion s'engage à ce sujet entre Panurge
 et frère Jean. Panurge est d'autant moins rassuré
 qu'il n'y a pas dans sa bourse une seule monnaie
 marquée d'une croix qui pût le faire respecter du
 démon. Frère Jean, au contraire, a son épée, et les
 diables en ont peur. C'est avec son épée qu'Enée,
 dans sa descente aux enfers, écartait les diables. Un
 coup d'épée ne les tue pas, mais ils crient quand ils
 en reçoivent un. Si, dans les batailles, on entend un
 tel tapage, c'est qu'outre les cris des blessés, il y a
 encore les cris des diables, qui, venus pour recueil-
 lir les âmes [lisez: les âmes] des morts, reçoivent des
 coups qui ne leur sont pas destinés.

Cette équivoque «l'âne pour l'âme» se trouve répé-
 tée plusieurs fois dans ce chapitre. On le reprocha à
 Rabelais; il prétendit que c'était une faute d'im-
 pression, mais nous ne sommes pas obligés de le
 croire. Au reste, cette équivoque se trouve chez plu-
 sieurs auteurs comiques du XVI^e siècle. Béroalde
 de Verville entre autres, un chanoine aussi, mais

franchement libertin, celui-là, manque rarement de faire cette confusion ; il imprime presque partout « l'asne » au lieu de « l'âme. »

VII.

Panurge et ses amis examinent enfin la réponse que le poète a pris la peine de leur écrire. C'est un rondel, qui figure en effet dans les Œuvres de Guillaume Crétin, et se termine par les vers suivants :

Jeunez, prenez double repas,
Defaites ce qu'estoit refait,
Refaites ce qu'estoit defait,
Souhaitez-lui vie et trepas,
Prenez la, ne la prenez pas.

Ces conseils contradictoires, formulés en mauvais vers, prouvent que le poète en mourant n'a pas eu de révélation anticipée de l'avenir. C'est tout ce que Rabelais veut établir ici. L'auteur s'attarde souvent en chemin, mais la démonstration se poursuit à travers les sinuosités de la route.

Panurge a lu dans un traité de Plutarque (*De la face qui apparaît dans le rond de la lune*) que Saturne, détrôné, a été relégué par son père dans une île, l'île d'Ogygie, vaste terre qui se trouve dans la mer septentrionale, et où l'on se rend par Saint-Malo, — et que là, le vieux dieu rend des oracles et prédit l'avenir. On est toujours sûr de le trouver, attendu qu'il est attaché par de belles chaînes d'or, dans une roche d'or, et nourri par des oiseaux merveilleux, — peut-être, ajoute Panurge, les mêmes corbeaux qui apportaient autrefois du pain à l'ermite Paul dans le désert. Quoique éloigné de l'Olympe, Saturne n'ignore rien de ce qui doit arriver. « Les

Parces rien ne filent, Jupiter rien ne pourpense et délibère que le bon père en dormant ne cognoisse. » Panurge propose à Epistémon de demander au roi la permission de faire ce voyage pour consulter le Dieu sur la question qui l'occupe. Epistémon l'en détourne. « C'est abus trop évident, lui dit-il, et fable trop fabuleuse. »

Les commentateurs de l'édition *variorum* ont voulu trouver ici une finesse. Saturne, enchaîné dans un rocher d'or, représente pour eux le pape et l'église romaine. C'est trop raffiner évidemment. Rabelais, dans son énumération des moyens de savoir l'avenir, a tenu à mentionner tous ceux que lui fournissait la littérature classique. Il n'y a rien de plus à chercher ici. Ce qui nous semble plus probable, c'est que Heine avait dans l'esprit ce passage de Rabelais lorsqu'il s'est amusé à nous montrer les dieux de l'antiquité transformés par la tradition populaire : Mercure, devenu un négociant hollandais, et Jupiter vieilli, habitant, en compagnie de son aigle et de la chèvre Amalthée, sa nourrice, une des îles de la mer Glaciale, l'île des Lapins, espérant toujours, comme un autre exilé fameux, qu'on viendra quelque jour le chercher pour lui rendre

Le trône du monde perdu,

et, en attendant, vendant aux pêcheurs égarés dans ces parages la peau des lapins qu'il a tués dans l'année (*Les Dieux en exil*).

Epistémon conseille à Panurge, au lieu d'entreprendre ce voyage à l'île fabuleuse d'Ogygie, d'aller consulter un astrologue qui demeure dans le voisinage, à l'île Bouchard, près de Chinon, le célèbre Her Trippa.

VIII.

On est à peu près d'accord pour voir dans ce personnage **Cornelle Agrippa**, né à Cologne et mort à Lyon, médecin, astrologue, professeur, qui a composé entre autres un traité curieux sur l'Incertitude et la Vanité des sciences (*De incertitudine et vanitate scientiarum*), traduit dans la plupart des langues. L'auteur cherche à établir, dans ce livre, qu'il n'y a rien de plus pernicieux que les sciences et les arts pour la vie et le salut des hommes. Il refusa la place de médecin de la reine Louise de Savoie, mère de François I^{er}, et accepta les mêmes fonctions auprès de Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas; il avait refusé la première place parce que la reine voulait le faire en même temps son astrologue. Il pratiquait l'astrologie cependant, et il a laissé divers traités sur les sciences occultes, mais il redoutait probablement un poste officiel qui lui eût imposé une trop grande responsabilité. Savant nomade, nous le voyons successivement professeur en France, en Hollande, en Allemagne, l'hébreu, la philosophie, la théologie, la médecine. Né en 1486, il mourut en 1533 ou 1534, longtemps par conséquent avant que Rabelais songeât à le faire figurer dans son livre, si tant est qu'il y ait songé.

Panurge suit le conseil qu'on lui donne et va trouver Her Trippa, en compagnie de ses amis Jean et Epistémon. Panurge débute par faire divers présents à l'astrologue. Celui-ci lui examine tour à tour le visage et les mains, et lui prédit que sa femme le trompera. Il lui demande ensuite le thème de sa nativité, c'est-à-dire la situation des planètes et des

étoiles dans le ciel au moment de sa naissance. Ce thème, qui rapproche des signes du zodiaque où figurent des animaux à cornes : le Bélier, le Taureau, le Capricorne, est de mauvais présage pour Panurge, s'il se marie. Il y a plus loin diverses planètes, entre autres Jupiter, Saturne, Mercure, qui forment un quadrilatère : mauvais signe encore.

Panurge n'est pas satisfait. L'astrologue énumère divers moyens par lesquels il peut lui prouver que sa femme le trompera. Il lui propose de chercher l'avenir par la pyromantie [divination par le feu], par l'aéromantie [divination par les vapeurs de l'air], par l'hydromantie [par la réflexion de l'image dans l'eau], par catoptronomie [en regardant dans un miroir], par carcinomantie [à l'aide d'un crible suspendu, qui tourne à droite ou à gauche], par alphetomantie [par la farine d'orge], comme l'indique Théocrite dans sa *Pharmaceutrie*, par aleuromantie [en mêlant du froment avec de la farine], par astragalomantie [à l'aide d'osselets], par tyromantie [à l'aide du fromage], par gyromantie [en faisant tourner des cercles], par sternomantie [par l'examen de la poitrine], par libanomantie [au moyen de la fumée d'encens], par gastromantie [à l'aide d'un ventriloque], par céphaléonomantie [en faisant rôtir la tête d'un âne sur des charbons ardents], par ciromantie [en faisant fondre de la cire dans de l'eau], par capnomantie [par la fumée des graines de pavot et de sésame, jetées sur des charbons enflammés], par axinomantie [à l'aide d'une cognée qu'on jette loin de soi], par onymantie [avec de l'huile et de la cire], par téphramantie [à l'aide de la cendre qui s'élève], par botanomantie [à l'aide de feuilles de sauge], par sycomantie [par les

feuilles de figuier], par ichthyomantie [par les poissons], par choéromantie [par la vessie de pourceau], par cléromantie [par la fève, comme à la fête des rois], par anthropomantie [par l'inspection des entrailles humaines], par stichomantie sibylline [par les vers des sibylles], par onomatomantie [par les lettres du nom], par alectryomantie [en mettant des graines sur chacune des lettres de l'alphabet, et en regardant celles qu'un coq, qu'on fait venir, mangera les premières], par aruspicine et extispicine [examen des entrailles des victimes], par le vol des oiseaux, le chant des oiseaux, des canards en particulier, ou bien par nécromantie, en évoquant tel ou tel mort que l'on veut interroger.

Panurge, pendant cette énumération, donne de fréquents témoignages d'impatience. Il suggère, à Her Trippa cinq ou six modes de divination qu'il a oubliés, sans épuiser la matière toutefois. Ainsi il oublie la rbdomantie ou l'art de découvrir les sources en faisant tourner une baguette de coudrier connue sous le nom de *verge d'Aaron*, la bélénomantie ou l'art de deviner l'issue d'une entreprise en lançant au hasard certaines flèches préparées, divination pratiquée fréquemment chez les Chaldéens et mentionnée dans la Bible, et quantité d'autres. La liste complète des présages usités chez les différents peuples, a été tentée plus d'une fois sans pouvoir jamais devenir complète. Panurge finit par envoyer « au diable » le sorcier et regrette d'avoir perdu son temps dans « la tanière de ce diable enjuponné ».

Ainsi l'astrologie et les présages n'ont rien appris à Panurge. De désespoir, il adresse à son compagnon

frère Jean des Entommeures. C'est alors que les deux amis se mettent à écouter les cloches ; leur réponse — nous le savons — n'est pas plus satisfaisante que celle des autres oracles.

IX.

Au retour, nos trois personnages racontent à Pantagruel, qui ne les a pas accompagnés, le succès ou plutôt l'insuccès de leur mission. « Tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons, dit Pantagruel, se compose de trois choses : l'âme, le corps et les biens. Le théologien s'occupe de notre âme, le médecin de notre corps, le jurisconsulte de nos biens. Consultons un théologien, un médecin et un jurisconsulte. » — Il fut décidé, malgré les objections de Panurge, qu'on inviterait à dîner, pour le dimanche suivant, le théologien Hippothadée — dans lequel on a cru voir le confesseur de Louis XII, — le médecin Rondibilis — dans lequel on voit Guillaume Rondelet, savant médecin du temps, — le légiste Bridoye, qui est devenu le Brid'oisson de Beaumarchais, — en y adjoignant le philosophe Trouillegan, dont Molière s'est souvenu.

Les personnages convoqués arrivent. On se met à table. Au second service, Panurge pose la fameuse question : « Dois-je me marier ? »

— « Si vous éprouvez le désir et le besoin de vous marier, mariez-vous, dit le théologien. — C'est parler cela, dit Panurge. Je me marierai donc, je vous convie à mes noces. Corps de geline [de poule], nous ferons chère lie ; vous aurez de la livrée des noces, et nous mangerons de l'oie, que ma femme ne rôtira point. — Panurge fait allusion à une phrase bien

connue de la farce de Pathelin. — Encore vous prieraï-je de mener la première danse des jeunes filles, s'il vous plaît me faire tant de bien et d'honneur — à charge de revanche.

« Reste un petit scrupule. Ma femme ne me trompera-t-elle point ? — Non, mon ami, s'il plaît à Dieu. — Ah, s'il plaît à Dieu ! Vous me renvoyez aux conditionnelles, qui, en dialectique, permettent toutes les contradictions. Si mon mulet transalpin volait, mon mulet transalpin aurait des ailes. Vous me remettez au conseil privé de Dieu, en la chambre de ses menus plaisirs. Où prenez-vous le chemin pour y aller, vous autres Français ? Monsieur notre père, je crois que ce sera mieux pour vous de ne pas venir à mes noces. Le bruit et le triballement des gens de noces vous rompraient tout le testament, [c'est-à-dire la tête et l'esprit : *testa et mens.*] — Vous aimez le repos, le silence, la solitude. Et puis vous dansez mal et seriez honteux [intimidé] en menant le premier bal. Je vous enverrai du rillé [porc grillé] dans votre chambre, et de la livrée nuptiale aussi. Vous boirez à nous, s'il vous plaît. »

La plaisanterie de Rabelais diffère notablement de la nôtre : quand il a trouvé une veine plaisante, il la creuse, il l'épuise. Nous insistons moins aujourd'hui, et notre esprit aime à passer d'un point à un autre, à tout indiquer rapidement sans rien approfondir ; c'était tout le contraire au XVI^e siècle, et même au XVII^e. Voyez Molière. Nos paysans ont conservé cette manière de plaisanter. En écoutant Panurge, et Rabelais en général, il me semble entendre un écho des plaisanteries qui ont bercé mon enfance.

Hippothadée s'explique : « Dieu n'a pas de caprices, et vous n'avez pas besoin pour connaître sa volonté de consulter son conseil privé et de voyager en la chambre de ses très saints plaisirs. Votre femme ne vous trompera pas, si vous la prenez instruite en vertus et honnêteté, aimant et croyant Dieu, — si de votre côté, vous l'entretenez en bonne amitié conjugale et lui montrez le bon exemple. Le miroir le plus parfait n'est pas celui qui est le plus orné de dorures et de pierreries, mais celui qui réfléchit le plus fidèlement les images ; de même, la femme la plus estimable n'est pas celle qui sera riche, élégante, extraicte de noble race, mais celle qui s'efforcera de se former en bonne grâce et de se conformer aux mœurs de son mari. La lune ne prend lumière ni de Mercure, ni de Mars, ni d'aucune autre planète ou étoile qui soit au ciel, elle n'en reçoit que du soleil. Soyez le soleil de votre femme, et vous ferez bon ménage. »

Ce ne sont pas des conseils que Panurge demande, c'est l'avenir qu'il veut savoir, et le théologien ne le lui dit pas. — « Vous voulez donc, lui dit-il, en filant les poils de sa barbe, que j'épouse la femme forte décrite par Salomon ? Elle est morte assurément. Je ne la vis jamais, que je sache, Dieu me pardonne. Grand merci, toutefois, mon père. Mangez ce morceau de massépain, cela vous aidera à faire digestion ; puis vous boirez une coupe d'hypocras clairret, c'est salubre et stomachique. »

X.

C'est le tour du médecin Rondibilis. Son allocution occupe plusieurs chapitres.

Il commence par indiquer à Panurge les moyens de se distraire de sa préoccupation matrimoniale. Boire du vin modérément, prendre au besoin quelques drogues calmantes, mais surtout donner de l'activité à son esprit, s'occuper sérieusement de travaux et d'affaires, étudier; s'il se passionne pour l'étude, il oubliera bientôt toute autre pensée, tant l'étude peut devenir attrayante et absorbante. Pallas et les Muses sont vierges, — et ici il lui fait le charmant éloge de l'étude que nous avons inséré dans la Biographie (I, p. 43).

Panurge a beaucoup étudié et il doit connaître les agréments et les entraînements de l'étude. Ces conseils lui sont inutiles. Il veut se marier.

— Mariez-vous alors, lui dit Rondibilis, et invitez-moi à vos noces avec ma femme et mes amis.

— Cela va sans dire, répond Panurge, mais il reste un petit point à vider. Vous avez vu sur l'étendard de Rome quatre lettres: S. P. Q. R., Si Peu Que Rien. [C'est ainsi qu'il traduit: *Senatus populusque romanus*; V. Hugo ne fait pas autrement: *Festina lente*, festine lentement: *Numero Deus impari gaudet*, le numero deux se réjouit d'être impair, etc. —] Et Panurge pose l'éternelle question: Ne sera-t-il pas trompé par sa femme? Rondibilis répond que tout homme qui se marie s'expose à l'être. Mais il indique les moyens d'éviter ce malheur, et il les donne sous la forme d'un apologue.

Jupiter fit un jour l'état de sa maison et le calendrier de tous ses dieux et déesses; il assigna à chacun ses saisons et ses fêtes, régla les oracles, les voyages, les sacrifices.—Ici Panurge interrompt le médecin pour raconter l'histoire d'un évêque contemporain:

« Le noble pontife aimait le vin, dit-il, comme fait tout homme de bien, et il s'occupait tout spécialement du soin de sa vigne; or, pendant plusieurs années, il vit les bourgeons lamentablement gâtés par les gelées, bruines, frimas, verglas, froidures et calamités, qui arrivèrent précisément aux jours de St Georges, de St Marc, de St Vital, de St Eutrope et de St Philippe, de Sainte Croix, de l'Ascension — et autres fêtes qui surviennent pendant que le soleil passe sous le signe du Taureau. Il lui vint à l'esprit que c'étaient ces saints-là, qui, ayant le jour de leur fête, la liberté de faire ce qu'ils voulaient, en usaient pour grêler, geler et gâter les bourgeons. Il proposa de transférer leurs fêtes en hiver entre Noël et la Typhaine, mère des trois Rois — c'est le nom qu'il donnait à l'Épiphanie — parce qu'alors ils pourraient grêler et geler tout à leur aise, sans que personne eût à en souffrir. A leur place, au printemps, on aurait mis St Christophe, St Jean décollé, St Madeleine, Ste Anne, St Dominique, St Laurent, et même la Mi-Août, saints paisibles, qui ne gèlent jamais et font au contraire gagner beaucoup d'argent aux fabricants de boissons rafraichissantes. »

— Jupiter, reprend Rondibilis, distribua les divinités assez convenablement et n'oublia pas de mettre Bacchus — ou Dyonisius — ou Denis, comme vous l'appellez, en octobre, à l'époque des vendanges. Mais il oublia un dieu qui joue un grand rôle dans le monde, c'est celui qui préside à l'infidélité des femmes. Le susdit dieu était alors retenu à Paris, au Palais, pour un procès célèbre, dans lequel il était intervenu. Quand il songea à réclamer, il était trop tard, tous les jours étaient distribués; le dieu

de l'infidélité insista tellement que Jupiter finit par l'inscrire sur le calendrier, mais comme il n'y avait pas de place vacante, sa fête fut fixée au même jour que celle de la Jalousie. Jupiter décida que les deux fêtes devraient être célébrées ensemble; les maris curieux d'obtenir la bienveillance et les faveurs du Dieu devraient commencer par honorer et fêter la déesse, comme elle aime à être fêtée, c'est-à-dire par les soupçons, la défiance, le guet et l'espionnage du mari sur la femme. Ceux qui ne feraient aucun sacrifice à la déesse, le dieu ne devrait leur accorder aucune faveur ni tenir compte d'eux; jamais il n'entrerait en leurs maisons, jamais ne hanterait leurs compagnies, quelques invocations qu'ils lui fissent, — mais les laisserait éternellement pourrir seuls avec leurs femmes et sans rival aucun, et les refuirait sempiternellement comme gens hérétiques et sacrilèges, ainsi qu'en usent les autres dieux envers ceux qui ne les honorent dûment, Bacchus, envers les vigneron, Cérès envers les laboureurs, Pomone envers les fruitiers, Neptune envers les nautonniers, Vulcain envers les forgerons, etc. Mais il fut fait promesse infaillible à ceux qui, comme je l'ai dit, chômeraient sa fête, cesseraient toute entreprise, et négligeraient leurs propres affaires pour épier leurs femmes, les resserrer et les maltraiter par jalousie; il serait continuellement favorable, les aimerait, les fréquenterait, serait jour et nuit en leurs maisons et ne seraient jamais privés de sa présence. J'ai dit. »

XI.

Le joli apologue de la Jalousie rapporté par Ron-

dibilis n'est pas de l'invention de Rabelais. Il en a trouvé l'idée dans Plutarque, mais il l'a appliqué au mariage, et a attribué à la Jalousie ce que l'écrivain grec attribue au Deuil. On sera peut-être bien aise de trouver ici ce passage de Plutarque. Nous citons toujours la version d'Amyot¹ :

On lit qu'un ancien philosophe s'en alla un jour visiter la reine Arsinoé, laquelle demenoit deuil et lamentoit un sien fils qui luy estoit decedé, et luy fit un tel conte :

Du temps que le grand Dieu Jupiter distribuait ses honneurs et dignitez aux petits Dieux et demi-Dieux, le Deuil ne s'y trouva pas d'avanture present avec les autres ; mais après que toute distribution fut faite, il y arriva et demanda à Jupiter sa part des honneurs aussi bien comme les autres. Jupiter se trouva bien empesché, pour avoir jà tout employé et donné aux autres ; parquoy n'ayant autre chose que luy bailler, il lui bailla l'honneur qu'on fait aux trespassez, ce sont les larmes et les regrets. Or tout ainsi comme les autres demons et petits Dieux aiment ceux qui les honorent, aussi fait le Deuil. Parquoy si tu le meprises, Dame, il ne retournera jamais chez toi ; mais si tu le sers et honores diligemment des honneurs et prerogatives qui lui ont esté données, qui sont regrets, larmes et lamentations, il t'aimera bien et t'envoyra toujours de quoi le servir et honorer continuellement.

Ce conte est très ingénieux dans l'original, mais l'application qu'en fait Rondibilis est plus ingénieuse encore.

XII.

Ha ! ha ! dit Carpalim en riant, c'est là un excellent remède, et j'y crois. Le naturel des femmes est tel qu'elles ne désirent rien avec tant d'ardeur que ce qui leur est défendu. — C'est vrai, dit le théologien, quel est le premier mot que le tentateur dit à Ève ?

¹ Consolation envoyée à Apollonius sur la mort de son fils. *Œuvres morales*, I, p. 806.

il lui parle de la défense de manger du fruit de l'arbre de tout savoir, comme s'il eût voulu dire : **Cela t'est défendu, donc tu dois le faire, autrement tu ne serais pas femme.** »

A propos du fruit défendu et de la curiosité des femmes, Ponocrates fait un conte qui a été très souvent répété depuis, mais que Rabelais n'a pas inventé, non plus que beaucoup d'autres qui ornent son livre. Celui-ci figure dans plusieurs sermons prêchés au moyen-âge.

« J'ai ouï conter que le pape Jean XXII passant un jour par le couvent de Fontevrault, fut prié par l'abbesse et des mères discrètes de leur accorder la permission de se confesser les unes aux autres, disant qu'il y a certains péchés qu'il est difficile de dire à des hommes. et qu'il serait meilleur sous tous les rapports de ne les confier qu'à des femmes, sous le sceau de la confession. — Il n'y a rien, dit le pape, que je ne sois disposé à faire pour vous, mais j'y vois une difficulté, c'est que la confession doit être tenue secrète. Seriez-vous capable d'accomplir cette condition? — Parfaitement, dirent-elles, et mieux que les hommes. Au jour propre, le saint père leur donna en garde une boîte dans laquelle il avait fait mettre une petite linotte, les priant doucement de la serrer en quelque lieu sûr et secret, leur promettant, foi de pape, de leur accorder ce que portait leur requête, si elles gardaient la boîte secrète, et leur faisant défense rigoureuse de l'ouvrir d'une façon quelconque, sous peine de censure ecclésiastique et d'excommunication éternelle. La défense ne fut pas sîtôt faite, qu'elles grillaient en leur entendement d'ardeur de voir ce qui était dans la boîte,

et il leur tardait que le pape fût hors de la porte pour y regarder. Le saint père, après leur avoir donné sa bénédiction, se retira. Il n'avait pas fait trois pas hors de l'abbaye que ces bonnes dames accoururent pour ouvrir la boîte défendue et voir ce qu'elle contenait. Le lendemain le pape vint et elles s'attendaient à recevoir l'indult ; mais avant d'en parler, il commanda qu'on lui apportât sa boîte. Elle lui fut apportée, seulement l'oiseau n'y était plus. — Vous voyez bien, leur dit-il, qu'il vous sera impossible de garder le secret de la confession puisque vous n'avez pu vous tenir pendant un jour de chercher le secret d'une boîte que je vous avais tant recommandée.»

Cette historiette a été souvent reproduite, en prose et en vers. Une des plus jolies rédactions est celle de Grécourt : *La Linotte de Jean XXII*. Grécourt s'amuse à décrire l'agitation des nonnes après le départ du pape :

On dort peu ; le lendemain l'office,
Comme on peut croire, alla tout de travers.
Peut-on suffire à tant de soins divers ?...
Ah ! dit l'abbesse à la gent attroupée,
Le pape joue à nous faire sécher,
Quel grand secret a-t-il à nous cacher ?...
Il fait vraiment un grand honneur aux nonnes !
Pour nous venger, ouvrons ; qui le dira ?
Comme elle était, on la refermera.

Il sortit de la boîte une linotte,

Qui tout à coup prit son vol au plafond,
Fit en sifflant trois rondes autour d'elles,
Puis, par un trou, s'enfuit à tire d'ailes.

Le pape arrive et, trouvant la boîte vide, dit aux

¹ *Œuvres diverses de M. de Grécourt*, éd. Cazin, I, p. 56.

religieuses que leur induit s'est envolé avec l'oiseau.

Tant mieux, reprit tout bas une nonnain,
Je n'étais pas pour la métamorphose,
Un confesseur est toujours quelque chose.

Epistémon appuie cette anecdote par l'analyse de la farce de la *Femme muette*, jouée autrefois à Montpellier par Rabelais et ses amis. (Voir I., p. 66.)

XIII.

Revenons à nos moutons, fit Panurge. Ainsi votre avis est, dit-il à Rondibilis, que je me marie sans me préoccuper si je serai ou non trompé par ma femme. C'est à merveille, mais je crois qu'au jour de mes noces vous serez empêché ailleurs par vos pratiques; ne vous dérangez pas; — je vous enverrai du rillé à votre maison et vous serez toujours notre ami.

Puis il s'approcha de lui et lui mit dans la main, sans mot dire, quatre nobles à la rose — (quatre pièces de cinq francs). — Rondibilis les prit très bien, puis il lui dit en effroi et comme indigné: « Hé, hé, Monsieur, il ne fallait rien. Grand merci, toutefois. De méchantes gens, jamais je ne prends rien; mais des gens de bien, je ne refuse jamais. Je suis toujours à votre commandement. — En payant, dit Panurge. — Cela s'entend, répondit Rondibilis.

Ce dernier trait a été souvent imité. On lit dans Régnier :

| | |
|---|---|
| <p>Gallien, Hippocrate, je pourrais</p> | <p>Si j'eusse étudié former une ordonnance,</p> |
|---|---|

Contrefaire l'honnête, et quand viendrait au point,
Dire, en serrant la main, dame ! il n'en fallait point.
Satyre IV, 67).

Et dans Molière, le *Médecin malgré lui*, acte II,
scène IX :

Géronte. Attendez un peu, s'il vous plaît. — *Sganarelle.* Que voulez-vous faire ? Vous donner de l'argent, monsieur. — *Sganarelle.* tendant sa main derrière son dos pendant que *Géronte* ouvre sa bourse. Je n'en prendrai pas, monsieur. — *Monsieur.* — Point du tout. — Un petit moment. — En aucune façon. — De grâce. — Vous vous moquez. — Voilà qui est fait. — Je n'en ferai rien. — Hé ! — Ce n'est pas l'argent qui me fait agir. — *Je le crois* — *Sganarelle, le pesant :* Cela est-il de poids ? — *Oui monsieur.* — Je ne suis pas un médecin mercenaire. — Je le sais bien. — L'intérêt ne me gouverne pas. — Je n'ai pas cette pensée.

Rabelais avait pu prendre ce détail dans Folengo,
qui dit, dans son latin macaronique :

Mox trahit extra
Torchollam [poche] septem quartos, quos præbuit illi ;
Cingar eos tollit medicorum more non rogantium.

XIV.

Le philosophe seul n'a pas été interrogé.

— C'est à votre tour d'opiner, dit Pantagruel à Trouillegan. Panurge doit-il se marier, oui ou non ? — Tous les deux. — Que me dites-vous ? — Ce que vous avez oui. — Me dois-je marier ou non ? — Ni l'un ni l'autre.

Ici Gargantua entre, précédé de son petit chien. L'auteur nous a dit, au livre II, que le père de Pantagruel avait été transporté au pays des fées par la fée Morgue, comme le furent autrefois « Enoch et Hélye. » Cette expression était de nature à nous faire croire que Gargantua avait passé de vie à trépas, car on ne sache pas qu'Enoch et Hélye aient

jamais reparu sur la terre depuis leur disparition constatée dans les livres saints. Il faut croire que Gargantua avait été plus heureux, puisque nous le voyons ici apparaître tout à coup au milieu de l'assemblée, ni plus ni moins que s'il n'avait jamais quitté le pays, et que nous le verrons quelques chapitres plus loin écrire à son fils plusieurs lettres intéressantes.— Chacun se leva pour le recevoir.

Mes bons amis, leur dit-il, faites-moi le plaisir, je vous en prie, de ne pas quitter votre place et de continuer vos propos. Apportez-moi une chaise à ce bout de table. Donnez-moi que je boive à toute la compagnie. Sur quel propos étiez-vous ?

On lui explique où l'on en est et Panurge s'adresse de nouveau à Trouillegan :

- Or ça, de par Dieu! dois-je me marier ?
- Il y a de l'apparence.
- Et si je ne me marie point ?
- Je n'y vois inconvénient aucun.
- Si je me marie, m'en trouverai-je bien ?
- Selon la rencontre.
- Mais que dois-je faire? — Ce que vous voudrez.
- Si ma femme est sage et chaste, je ne serai jamais trompé.
- Vous me semblez parler juste.
- Sera-t-elle sage et chaste ?
- J'en doute.
- Vous ne l'avez jamais vue ?
- Pas que je sache.
- Pourquoi doutez-vous d'une chose que vous ne connaissez pas ?
- Pour cause.
- Et si vous la connaissiez ?
- Encore plus.

Ici la patience échappe à Panurge. Il appelle un page: «Page, mon mignon, lui dit-il, prends mon

bonnet, je te le donne, sauve les lunettes, et va en la basse-cour jurer une petite demi-heure pour moi. Je jurerai pour toi quand tu le voudras.»

Cette idée de faire jurer un autre à sa place pour tâcher de prendre patience est trop plaisante pour n'avoir pas été imitée. Nous la trouvons plus d'une fois dans le théâtre comique.

La conversation dure longtemps sur ce ton. Panurge interrogeant, Trouillegan répondant tour à tour oui et non. Panurge perd toute patience à la fin et jure. — Quant à Gargantua, il se lève; «Loué soit le bon Dieu de toutes choses. A ce que je vois, le monde est devenu beau fils depuis ma connaissance première. On peut prendre les lions par la crinière, les buffles par le museau, les bœufs par les cornes, le loup par la queue, les chèvres par la barbe, les oiseaux par le pied, mais ces philosophes ne seront jamais pris par les paroles.»

Rabelais a tiré de Lucien l'idée de cette scène. On trouve à la fin des *Sectes à l'encan* le dialogue suivant entre un philosophe sceptique, vendu comme esclave, et celui qui vient d'en faire l'acquisition:

— T'ai-je acheté? — Je n'en sais rien. — Cela est sûr pourtant, je t'ai acheté et je t'ai payé. — Je m'abstiens et ne décide pas la question. — Malgré cela, suis-moi, car tu es mon esclave. — Qui sait si tu dis vrai? — Le crieur, l'argent, le monde qui est ici. — Y a-t-il du monde ici? — Je vais te conduire au moulin et te faire voir que je suis ton maître. — Je ne décide pas la question, etc.

Ces scènes comiques semblent singulièrement chargées; elles le sont en réalité; cependant il n'y a ici qu'un de ces simples grossissements de la vérité que se permet la comédie. Demandez aux phi-

¹ Œuvres de Lucien. Tome I, p. 213.

Josephes sceptiques la solution d'une question d'un caractère un peu élevé, ils vous répondront : Que sais-je ? C'était la devise de Montaigne, et il y est resté fidèle. *Essais* est un charmant causeur ; il est prêt à discuter toutes les questions avec vous, en semant à flots les traits d'esprit, les recherches de l'érudition, les anecdotes piquantes ou instructives. En fermant le livre, vous êtes enchanté de votre interlocuteur ; mais que vous a-t-il enseigné ? Il a fait passer devant vos yeux les raisons qui militent pour telle ou telle opinion, mais il n'a oublié aucune des raisons qui militent contre ; il vous a éclairé sans doute, mais si vous attendiez de lui une réponse précise, vous avez été trompé dans votre espérance. Tout au plus vous a-t-il donné un conseil indirect et enveloppé.

Or, c'est une réponse précise que réclame Panurge. Cette réponse, la philosophie ne la lui donne pas, non plus que la médecine, non plus que la théologie. Les trois sciences se déclarent également incompétentes quand il s'agit de prédire l'avenir.

XV.

Ce serait maintenant au jurisconsulte à formuler son avis, mais il ne s'est pas présenté. Nous en saurons la raison plus tard. En attendant, achevons l'histoire des consultations de Panurge.

Pantagruel, le voyant pensif, lui dit : « Vous avez consulté tous les sages sur le sujet qui vous préoccupe. Je vous conseille, pour n'oublier personne, de consulter un fou. Les fous ont quelquefois du bon. »

Un sot quelquefois ouvre un avis important,

a dit Boileau, traduisant l'adage latin :

Sæpe etiam stultus fait opportuna locutus.

« Je vous en citerai un exemple, poursuit Pantagruel.

« Un porteballe s'était arrêté près de la boutique d'un rôtisseur et mangeait son pain à la fumée du rôti. Le marchand le laissa faire, mais, quand le repas fut fini, il demanda à être payé. Le porte balle se récria. Joan, fou du roi, passait en ce moment : on le fit juge du différend. Il demanda au gueux une pièce d'argent ; celui-ci la lui donna. Joan la pesa, la fit sonner, l'examina minutieusement ; la foule le suivait d'un œil attentif, le rôtisseur attendait toujours. Le fou, prenant alors un air solennel, dit : « Les parties sont quittes : le rôtisseur a fourni au porteballe la fumée de ses mets, le porteballe a fait entendre au rôtisseur le son de son argent. »

Don César de Bazan a lu son Rabelais :

Souvent pauvre, amoureux, n'ayant rien sous la dent,
J'avise une cuisine au soupirail ardent,
D'où la vapeur des mets aux narines me monte ;
Je m'assieds là, j'y lis les billets doux du comte,
Et trompant l'estomac et le cœur tour à tour,
J'ai l'odeur du festin et l'ombre de l'amour.]

(*Ruy Blas*, I, 2.)

Panurge accueille l'idée de Pantagruel. On convient de consulter Triboulet, fou de François I^{er}, et tous deux se mettent à énumérer les qualités de Triboulet à la manière d'une litanie récitée par deux assistants.

Fou de nature, dit Pantagruel,
Fou seigneurial, répond Panurge ;
Fou jovial, — fou de haute gamme ;
Fou impérial, — fou papal.

Chacun des interlocuteurs parvient à rattacher

nos épithètes au nom du fou. Nos ancêtres paraissent s'être fort amusés de ces énumérations disposées en litanies, car Rabelais y revient souvent, sans grand intérêt pour nous.

On consulte donc Triboulet en lui apportant des présents appropriés à sa profession. On n'en peut tirer que trois mots. Pantagruel les interprète contre Panurge ; celui-ci les trouve favorables.

L'homme d'instinct n'a pas non plus répondu à la question des chercheurs ; on décide alors que l'on ira consulter l'oracle de la Dive Bouteille.

XVI.

On sait que Molière a porté sur le théâtre comique la grande consultation de Panurge. Sganarelle, dans le *Mariage forcé*, rencontre son ami Géronimo et le consulte pour savoir s'il doit se marier ; Géronimo, qui joue ici le rôle de Pantagruel, lui conseille d'abord de n'en rien faire ; mais le voyant décidé ou à peu près à passer outre, il lui dit de consulter deux docteurs fameux, ses voisins. L'un est un scolastique armé pour la dispute, à cheval sur les catégories et les raisonnements en *barbara* et en *baralipton* ; il l'écoute à peine, puis il lui offre de parler différentes langues, souvenir de la rencontre de Panurge et de Pantagruel. L'autre docteur est un sceptique, qui répond à peu près comme Trouillegan :

Sganarelle. — J'ai envie de me marier. — *Marphurius.* Je n'en sais rien. — Je vous le dis. — Il se peut faire. — La fille que je veux prendre est fort jeune et fort belle. — Il n'est pas impossible. — Ferai-je bien ou mal de l'épouser ? — L'un ou l'autre. — J'ai une grande inclination pour la fille. — Cela peut être. — Le père me l'a accordée. — Il se pourroit. —

Mais en l'épousant, je crains d'être trompé. — La chose est faisable. — Mais que feriez-vous si vous étiez à ma place? — Je ne sais. — Que me conseillez-vous de faire? — Ce qu'il vous plaira, etc.

Sganarelle, impatienté, finit par lui donner des coups de bâton.

Il aperçoit ensuite deux bohémiennes, et il leur pose aussi la question de Panurge: Dois-je me marier?

Tu épouseras une femme gentille, une femme gentille — qui sera aimée et chérie de tout le monde — qui te fera beaucoup d'amis — qui fera venir l'abondance chez toi — qui te donnera une grande réputation. — Mais serai-je... *trompé?* — *Trompé?* — *trompé?*

Les Bohémiennes chantent, dansent et s'enfuient sans répondre.

Ces diverses scènes relèvent directement de Rabelais.

XVII.

Un poète comique, un peu pâle, mais gracieux et facile, Colin d'Harleville, l'auteur de *M. de Crac* et du *Vieux Célibataire*, a rimé aussi une consultation matrimoniale qui procède de Rabelais. C'est un souvenir de Panurge consultant les cloches et surtout Pantagruel. Les réponses ne sont pas en écho, mais tous les vers masculins de la pièce sont sur une seule rime :

Je viens vous consulter, compère
 Sur un point des plus délicats :
 Je veux me marier, Lucas,
 Me conseillez-vous de le faire ?
 — Eh oui, mariez-vous, Colas.
 — Si j'allais faire une sottise ?
 Si, quand j'aurai sauté le pas,

RABELAIS ET COLIN D'HARLEVILLE.

J'en allais enrager tout bas ?

Parlez-moi donc avec franchise.

— Eh bien, ne vous mariez pas.

— J'en ai cependant grande envie,

Mon amoureuse est si jolie !

C'est Babet, la fille à Thomas,

Morgué ! je l'aime à la folie.

— Ah ! ah ! Mariez-vous, Colas.

Mais Colas a les mêmes appréhensions que Panurge :

— Oui, mais de ma femme peut-être

Un grivois lorgnant les appas...

[Des maris trompés je fais cas].

Mais pour rien je ne voudrais l'être.

— Oh ! ne vous mariez donc pas.

C'est la phrase de Panurge : « J'aime bien les *maris trompés*, ils me semblent gens de bien et les hante volontiers ; mais, pour mourir, je ne le voudrais être. »

Colas insiste. Il a froid dans son lit en hiver, il trouve que c'est triste de rester seul toute la nuit.

— Mariez-vous, lui dit son ami.

— Mais si Babet de haut en bas

Me traite et fait le diable à quatre,

Moi qui n'aime pas les débats,

Je serai forcé de la battre.

— J'entends. Ne vous mariez pas.

— Aussi quel plaisir quand on baise

Deux ou trois marmots gros et gras

De sa façon ! J'en mourrais d'aise.

— Allons, mariez-vous, Colas.

— Mais, si ma femme trop féconde

En mettait dix ou douze au monde,

Voici bien un autre embarras ?

— Peste ! ne vous mariez pas.

— Ecoutez donc, Lucas, j'espère

Que, quand je serai vieux et las

Ces enfants nourriront leur père.

LIVRE III. — I. LE MARIAGE DE PANURGE.

- C'est vrai. Mariez-vous, Colas.
- Mais la mort, qui frappe à toute heure,
N'a qu'à me rendre veuf... hélas !
Compère, il faudra que j'en meure.
- Parbleu ! ne vous mariez pas.

C'est le dernier mot de Lucas. Colas se fâche
contre le donneur d'avis, mais il en fait à sa tête :

Or ça, messieurs les avocats,
A loisir discutez le cas,
En attendant je me marie.

CHAPITRE XI.

LIVRE III. — PANTAGRUEL.

BRIDOYE, LE PANTAGRUELION, CLÉ DES DERNIERS LIVRES, LES VOYAGES A LA RECHERCHE DE L'INCONNU.

- SOMMAIRE.** I. LE JUEU BRIDOYE. — 1. Bridoye devant ses juges. — 2. Sa défense. — 3. Emploi des dés pour juger les procès. — 4. Il ne faut juger les procès qu'à leur maturité. — 5. Comment on fait mûrir les procès. — 6. Bridoye et Brid'oison. — 7. Indulgence de Pantagruel pour Bridoye. — 8. Les mariages subreptices.
- II. LE PANTAGRUELION. — 9. Description de cette plante. — 10. Ses vertus. — 11. Le lin et le bois incombustibles. — 12. Ce que le chanvre symbolise pour Ebelais.
- III. EXPLICATIONS. Position du problème. — 13. Panurge veut-il se marier? — 14. Véritable sens des épreuves tentées et à tenter par lui. Clé des trois derniers livres.
- IV. LES VOYAGES A LA RECHERCHE DE L'INCONNU. — 15. La soif des voyages. — 16. *L'Histotre véritable*. — 17. L'Île des Heureux (Orphée). — 18. La recherche du Paradis terrestre: Alexandre, les trois Moines. — 19. Le voyage de St Brandan. — 20. L'Île de St Brandan sur la carte.

I.

On nous a annoncé le juge Bridoye, mais nous ne l'avons pas vu paraître. On se rappelle en effet que quatre savants avaient été convoqués pour la consultation, un théologien, un légiste, un médecin et un philosophe. « Le Timée de Platon, dit Pantagruel compte ses invités au commencement de la réunion. Nous, au rebours, nous les compterons à la fin. Un, deux, trois. Où est le quatrième? N'était-ce point notre ami Bridoye?

Epistémon répond qu'il s'est rendu à Fonsbêton, et qu'on lui a dit que Bridoye avait quitté le pays la ~~v~~ille ; un huissier du parlement de Myrelingues en Myrelinguoy s l'avait cité devant les sénateurs en raison d'une sentence qu'il avait rendue.

On chercherait vainement ces noms sur la carte ; le Myrelinguoy, c'est le pays des dix mille langues, ou, si l'on écrit Mirelinguois, de la langue étonnante, peut-être la Bretagne ; quant à Fonsbêton, la fontaine des Bêtes dont le juge bride les oies, ce pourrait bien être Fontenay-le-Comte.

« Je suis très curieux de savoir la suite de cette affaire, dit Pantagruel. Voilà quarante ans et plus que Bridoye est juge à Fonsbêton. Il y a rendu pendant ce temps plus de mille sentences définitives. Il en a été appelé de 2,309, mais 2,309 fois, la cour souveraine du parlement myrelinguoy s a ratifié, approuvé et confirmé le premier jugement, et toutes les appellations ont été mises à néant. Si donc il est cité à comparaître maintenant qu'il est vieux, ce ne peut être que par l'effet de quelque malentendu. Je veux faire pour lui tout ce que l'équité me permettra. »

Là-dessus, il remercie et récompense les invités ; le lendemain il part pour Myrelingues et arrive au tribunal à l'heure où l'affaire est appelée. Les présidents, sénateurs et conseillers le prient d'entrer avec eux pour entendre les raisons par lesquelles Bridoye entreprendra de justifier la sentence rendue par lui contre l'élu Toucheronde, sentence qui paraissait inique à la cour bicentumvirale [de 200 membres]. Il trouve Bridoye assis au milieu du parquet prêt à répondre à ses juges. Les réponses

qu'il va faire sont entremêlées de fréquentes citations de lois, comme autrefois cela se faisait toujours, comme cela se fait encore quelquefois aujourd'hui, dans les plaidoiries. Il est très plaisant en effet de voir un lieu commun, une absurdité parfois, appuyée sur un texte de loi indiqué minutieusement par des abréviations familières. Racine n'a pas négligé ce moyen de comique dans ses *Plaideurs* :

Qui ne sait que la loi : *Si quis canis*, Digeste,
De vi, paragrapho, messieurs, *caponibus*,
 Est manifestement contraire à cet abus.

Mais Racine a cité des lois qui n'existent pas, et Rabelais cite des lois qui existent, et, suivant sa manière habituelle, il abuse de ces citations, qui deviennent fastidieuses. Toutes les deux ou trois lignes survient une longue citation latine, où la fin de la plupart des mots est remplacée par un point abrégatif. Les renvois au Code romain sont marqués par un C, les renvois au Digeste par deux ff. Nous en indiquerons quelques-unes, comme exemples. Le lecteur saura que la plaidoirie en est émaillée régulièrement comme d'une broderie.

II.

Aux questions qu'on lui pose, Bridoye répond qu'il est devenu vieux, qu'il n'a plus la vue aussi bonne qu'autrefois. — Les juges ne comprennent pas trop d'abord quel rapport il y a entre une bonne ou mauvaise vue et le jugement d'un procès, mais ils attendent. — « La vieillesse apporte avec soi de grandes misères et calamités qui ont été notées *per Archid. D. 86 C. tanta*. C'est pour cela qu'il ne connaissait plus aussi bien les points des dés qu'il

l'avait fait par le passé. Isaac vieux et malvoiant prit bien Jacob pour Esau ; il est possible que lui, Bridoye, ait fait une méprise analogue, qu'il ait pris, par exemple, un quatre pour un cinq, d'autant plus qu'il avait employé de petits dés. — Les juges commencent à ne pas comprendre. — « C'est un principe de droit que les imperfections de nature ne doivent pas être imputées à crime, comme il appert, *ff. de re milit. l. qui cum uno ff. de reg. jur. l. fere. ff. de edil. ed. per totum ff. de term. mod. l. diuus Adrianus*, résolu *per Lud. Ro. in l. si vero. ff. sol. matr.* Ceux qui penseraient autrement accuseraient non l'individu, mais la nature, comme cela est rendu évident *in l. maximum vitium. C. de lib. prater.*

Ce plaidoyer avec citations forme quatre chapitres. Nous supprimons les citations et abrégeons le plaidoyer.

Le président — il s'appelle Trinquamelle, Tranche-amandes, et par calembour : Tranche-amendes — le président l'interrompt avec le ton de supériorité familière que lui donnent ses fonctions. — Qu'est-ce que les dés ont à voir ici ? Qu'est-ce que ces dés dont vous parlez ? — Les dés des jugements, répond Bridoye. *Alea judiciorum* [la chance des jugements] dont parlent tous les auteurs, les dés dont vous usez vous-mêmes, messieurs, dans votre cour souveraine, ceux qu'emploient tous les juges pour la décision des procès. Henri Ferrandat la note ; — et il cite les docteurs qui déclarent l'emploi du sort bon, honnête, utile et nécessaire pour mettre un terme aux procès et discussions.

— Comment faites-vous donc ? lui demande le président ?

— Je répondrai brièvement, dit Bridoye, comme nous le recommande le Glessaire : *Gaudent brevitatè moderni*. [Les modernes aiment la brièveté]. Je fais comme vous autres, messieurs. Je me conforme aux usages de la judicature, usages dont il n'est permis à personne de s'écarter. Après avoir bien vu, revu, lu, relu, paperassé et feuilleté les plaintes, ajournements, comparutions, commissions, informations, avant-procédés, productions, allégations, interdicts, contredits, requêtes, enquêtes, répliques, dupliques, tripliques, écritures, reproches, griefs, salvations, récolements, confrontations, acariations, libelles, apostoles, lettres royaux, compulsoires, déclinatoires, anticipatoires, évocations, envois, renvois, conclusions, fins de non procéder, appointements, reliefs, confessions, exploits et autres telles dragées et épiceries de part et d'autre, comme doit faire tout bon juge — et il cite ses autorités — je pose sur le bout de la table en mon cabinet tous les sacs du défendeur, je jette les dés et lui livre la chance premièrement, comme vous autres, messieurs.. Cela fait, je pose les sacs du demandeur sur l'autre bout. Je jette pareillement les dés, et je lui livre chance à son tour.

[Dans la longue énumération que nous venons de faire des papiers d'un procès, pas un mot n'est de l'invention de Rabelais ; ces pièces naturellement ne se rencontraient pas toutes dans chaque affaire, mais il s'en trouvait toujours un nombre considérable, et cela sert à expliquer la longueur des procès d'autrefois. Un procès de trente ans n'était pas très rare, pour peu que la matière fût de nature à permettre aux gens de loi de l'embrouiller.]

III.

« — Mais demanda Trinquamelle à quoi reconnaissiez-vous que les droits des parties plaidantes étaient obscurs ?

— Je faisais comme vous, messieurs ; j'en jugeais par la quantité de sacs qu'il y avait de part et d'autre. Dans ce cas, je fais comme vous, messieurs, j'use de mes petits dés suivant la loi : *semper in stipulationibus, ff de regulis juris*, et la règle versifiée pentamétriquement ;

Semper in obscuris quod minimum est sequimur.

[Quand le cas est obscur, nous prenons toujours ce qu'il y a de plus petit.]

— « J'ai d'autres gros dés dont j'use, comme vous autres messieurs, quand la matière est plus claire c'est-à-dire quand il y a moins de sacs.

— Mais cela fait, comment jugiez-vous ? demanda Trinquamelle.

— Comme vous, messieurs, je donnais gain de cause à la partie que le sort des dés avait favorisée, comme les lois le commandent :

Qui prior est tempore, potior est jure.

[Le premier dans le temps l'est aussi dans le droit.]

— Puisque vous décidez par les dés la perte ou le gain des procès, pourquoi ne prononcez-vous pas votre jugement les jour et heure où les parties comparaissent devant vous, sans les faire attendre si longtemps ? A quoi vous servent les écritures et autres procédures contenues dans les sacs ?

— Comme vous, messieurs, je trouve à ce délai trois avantages importants.

« Le premier est celui de respecter la forme ; tout

doit être soumis à la forme. Rien sans elle n'est valable. Vous le savez.

C'est l'argument invoqué deux cent cinquante ans plus tard par le successeur de Bridoye, Bridolison, dans le *Mariage de Figaro*:

La forme, voyez-vous, la forme. Tel rit d'un juge en habit court, qui -i tremble au seul aspect d'un procureur en robe. La forme, la-a forme!

«D'autant plus, continue Bridoye, que souvent, dans les procédures judiciaires, les formalités détruisent les matérialités et substances : *Forma mutata, mutatur substantia*.

IV.

«Le second avantage, c'est que ce retard dans les procédures est pour moi l'occasion d'un exercice honnête et salutaire. Feu Othoman Vadare, grand médecin, comme vous savez, m'a dit maintes fois que le manque d'exercice corporel est la cause unique du peu de santé et de la briéveté de la vie des jurisconsultes et de tous ceux qui rendent la justice. Cela a été bien avant lui noté par Bart... Pour cela on vous accorde à vous, messieurs, et consécutivement à nous, *quia accessorium naturam sequitur principalis*, certains jeux et amusements d'exercice honnête et récréatif :

Interpone tuis interdum gaudia curis.

[A tes soucis mêle quelques plaisirs.]

Permettez-moi de vous raconter ce qui m'est arrivé un jour. En l'an 1489, ayant affaire à la chambre de messieurs les administrateurs de la cour des aides, où j'entrai par permission de l'huissier à qui

Portatur leviter, quod portat quisque libenter.
(Tout fardeau est léger, quand on le porte de bon gré.)

« Juger un procès trop vite, c'est se mettre dans le cas du médecin qui percerait un abcès avant qu'il fût à point. La nature nous instruit à ne manger les fruits que lorsqu'ils sont à maturité et à ne marier les filles que lorsqu'elles sont mûres.

Il me souvient à ce propos qu'au temps où j'étais en droit à Poitiers sous *Brocardium juris* — c'est un livre que Bridoye transforme en professeur, — il y avait à Semerve, près de Poitiers, un nommé Perrin Dendin, homme honorable, bon laboureur, chantant bien au lutrin, homme de crédit et âgé autant que le plus d'entre vous, messieurs, qui disait avoir vu le grand bonhomme Concile de Latran avec son gros chapeau rouge et la bonne dame Pragmatique-Sanction, sa femme, avec son large tissu de satin pers et ses grosses patenôtres de jayet. — [On sait que cette dame Pragmatique est une convention conclue entre le roi et le pape et réglant les droits de l'Eglise gallicane.] — Eh bien, ce brave homme conciliait à lui seul plus de procès qu'il n'en était vidé dans le palais de Poitiers et villes voisines. Il arrangeait toutes les affaires à quarante lieues à la ronde. Aussi était-il aimé de tout le monde; il n'était tué pourceau dans le voisinage dont il n'eût du dedans et des boudins. Il était presque tous les jours de banquet, de festin, de noces, de baptême, de relevailles, et en la taverne, pour faire quelque arrangement; car jamais il ne concluait un arrangement qu'il ne fit boire les parties ensemble en symbole de réconciliation, d'accord parfait et de nouvelle joie.

Ne **connais-tu pas** le proverbe : Heureux le médecin qui **est** appelé au déclin de la maladie ? Le mal **était** en train de se guérir sans l'intervention du **médecin**. Il en était de même de mes plaideurs. Ils **étaient** à bout de plaideries ; leurs bourses étant vides, ils **cessaient** de poursuivre et de solliciter :

Deficiente pecu — deficit omne, nia.

[L'argent manquant, tout manque.]

— Remarquez que, pour faire le pentamètre, on a **coupé** en deux le mot *pecunia* ; c'est un de ces tours de force qui étaient à la mode au quinzième siècle.

« Le conciliateur, continue Bridoye, épargnait à **chacun** la honte de se rendre, de parler le premier d'**arrangement**, de laisser supposer qu'il ne croyait pas avoir bon droit. J'arrivais à propos, comme lard **en** pois. C'est en cela que consistait ma bonne fortune. Je suis sûr que, par cette méthode, j'arriverais à concilier le roi de France et les Vénitiens, l'empeur et les Suisses, les Anglais et les Ecossais, le **pape** et les Ferrarais. Dieu m'aide, je réconcilierais, **je** crois, le Turc et le Sophi — les Tatars et les **Moscovites**. Voici comment : Je les prendrais au moment où les uns et les autres seraient las de guerroyer, lorsqu'ils auraient vidé leurs coffres, épuisé les bourses de leurs sujets, vendu leurs domaines, hypothéqué leurs terres, consumé leurs vivres et munitions. Là, de par Dieu ou de par sa mère, force **forte** leur serait de respirer et de modérer leurs **félonies**. »

Molière pensait à cette phrase lorsqu'il a fait dire à **Frosine** dans *l'Avare* :

Je crois, si je me l'étais mis en tête, que je marierais le **grand Turc** avec la république de Venise. (Acte II, sc. 6.)

V.

«Ainsi, continue Bridoye, je fais comme vous, messieurs, je tempore, attendant la maturité et perfection des procès. Ce sont les écritures et les sacs. Un procès à sa naissance me semble comme à vous, messieurs, informe et incomplet. De même qu'un ours naissant n'a pieds, ni mains, ni peau, ni poil, ni tête, ce n'est qu'une pièce de chair rude et informe; ainsi vois-je naître les procès à leurs commencements, informes et sans membres. Ils n'ont qu'une pièce ou deux, c'est pour lors une laide bête. Mais lorsqu'il sont bien entassés, ensachés, on les peut dire vraiment membrus et formés. Comme vous autres, messieurs, les sergents, huisiers, appariteurs, chicaneurs, procureurs, commissaires, avocats, enquêteurs, tabellions, notaires, greffiers et juges à pied, sucent bien fort et continuellement les bourses des parties, si bien qu'ils font venir à leurs procès têtes, pieds, griffes, bec, dents, mains, veines, artères, nerfs, muscles, humeurs. Ce sont les sacs, ce sont eux qui rendent le procès parfait, galant, bien formé, comme dit *Gloss. canonica*:

Accipe, sume, cape, sunt verba placentia papæ.

[Accepte, prends, attrape :

Ces mots sont chers au pape.]

La vraie étymologie de procès, c'est qu'il doit y avoir *prou sacs*, c'est-à-dire beaucoup de sacs.»

Dufresny, qui avait lu Rabelais, s'est certainement souvenu de ce passage dans les vers suivants, où il nous montre un pauvre clerc qui parvient à la fortune par la chicane :

Il achetoit sous main de petits procillons

Qu'il savoit élever, nourrir de procédures,
 Il les empatoit bien ; et de ces nourritures
 Il en tiroit de bons et gros procès du Mans.

(*La Réconciliation normande*, acte IV. sc. 3.)

On trouve dans la même pièce un tableau curieux de l'art de spéculer en procès :

Quand j'ai le moindre échantillon
 Tenant le bout du fil du moindre procillon,
 Un quartier de terrain dans toute une province,
 Je m'accrois, je m'étends, j'anticipe, j'évince,
 J'envahis, et le tout avec formalité ;
 Procédure est chez nous la règle d'équité ;
 Sur le terrain de sots j'arrondis l'héritage
 Par droit de bienséance, et droit de voisinage.
 En gagnant par justice, on a rarement tort ;
 Mais supposé qu'on l'eût, tout est sujet au sort,
 Il est juste qu'on gagne une mauvaise cause,
 Puisqu'à perdre la bonne en plaidant on s'expose ;
 Car enfin après tout, qui sait, en certain cas,
 Si la terre d'autrui ne m'appartiendra pas,
 Par quelque nullité, vice de procédure ?
 Peut-être à mon profit, dans une affaire obscure,
 Un juge bien payé verra plus clair que moi.

(Acte III, sc. 8.)

Ce dernier vers surtout est une excellente épigramme. Elles abondent chez Dufresny. Il a le malheur d'être, comme dit Horace,

Infelix summa operis.

[Malheureux dans l'ensemble de son œuvre.]

Revenons à Bridoye. Trinquamelle lui demande comment il procède en matière criminelle, dans le cas où le coupable est surpris en flagrant délit. — « Comme vous autres, messieurs, dit Bridoye, je commande au plaignant de dormir bien fort pour l'entrée du procès, puis, en venant vers moi, de m'apporter une bonne et juridique attestation qu'il a dormi.

Cet acte en amène un autre, et quand je traie les pièces du procès suffisantes, j'ai de nouveau recours à mes dés.»

Bridoye raconte à ce sujet l'histoire d'un Gascon et d'un Frison qui, ayant perdu tout leur argent au jeu, étaient convenus de se battre; mais ils étaient fatigués, ils résolurent de dormir en attendant. Quand ils se réveillèrent, l'envie de se battre leur avait passé, ils allèrent boire ensemble au cabaret et mirent leur épée en gage pour payer la dépense...

VI.

Bridoye retiré, la cour prie Pantagruel de décider lui-même l'affaire. — «Mon rôle n'est pas de juger, dit-il en substance, et vous me trouverez peut-être bien indulgent. Mais je crois qu'on ne doit pas être trop sévère envers Bridoye. D'abord, il est vieux, puis il est simple et naïf, et enfin il n'a pas jugé plus mal que les autres en somme, puisque, à une seule exception près, tous ses jugements ont été acceptés par les parties ou confirmés en appel. Si vous croyez qu'il peut être laissé à sa place, donnez-lui un jeune conseiller qui se chargera d'instruire les procès en son lieu, — si vous croyez devoir le déposséder, remettez-le-moi, je lui trouverai quelque emploi en rapport avec son honnêteté et sa naïveté »

L'histoire de Bridoye est une spirituelle et sanglante satire contre la justice civile, puisque cet homme qui n'a jamais pesé les raisons des parties, ne juge pas plus mal que les autres, et, d'après les sentences rendues, ne s'imagine pas que personne puisse faire autrement que lui.

Beaumarchais a pris à Rabelais son Bridoye, mais il a outré sa bêtise. Bridoye n'est que naïf. Brid'oison est stupide. Il est vrai que Beaumarchais voulait personnifier en lui la magistrature vénale. De son temps, on achetait une charge de juge, comme on achetait encore dernièrement un emploi d'officier dans l'armée anglaise, et Beaumarchais voulait provoquer la réforme de cet abus. L'auteur comique a ajouté à la bêtise du personnage un agrément de plus, mais qui s'accorde bien avec son rôle : il bégaye.

VII.

Le personnage de Bridoye nous offre un nouvel exemple des absurdités où peut conduire le désir de trouver partout des applications historiques. Les commentateurs de l'édition *variorum* voient dans quelques rapprochements de lieux, — Fontenay et Fonsbêton, par exemple, — et dans l'indulgence de Rabelais pour Bridoye, la preuve que l'étrange juge dont on vient de nous raconter l'histoire, n'est autre que Tiraqueau, cet ami dévoué de Rabelais, qui le tira autrefois des griffes des moines, et pour lequel il professe en plusieurs endroits l'amitié la plus tendre et la plus sincère. Une telle supposition n'a pas besoin de réfutation. Rabelais n'a-t-il pas l'habitude de choisir de préférence, pour placer ses scènes comiques, les localités qu'il connaît et qui lui ont laissé d'agréables souvenirs? Quant à l'indulgence de Pantagruel pour Bridoye, c'est une épigramme de plus contre la magistrature, puisque les gens de loi qui prétendent lire et peser les pièces des procès, ne jugent pas autrement que lui, qui ne lit rien et ne s'en cache pas.

En revenant, Epistémon raconte à Pantagruel un cas rapporté par Valère Maxime, où le juge avait dû en effet être très embarrassé, et où l'on aurait pu jeter aussi les dés pour connaître le coupable. C'est au retour de ce voyage que l'on consulte Triboulet et que l'on se décide à partir.

VIII.

Pantagruel, avant de s'éloigner pour si longtemps, va trouver son père pour lui demander son autorisation. Gargantua n'est plus le géant des premiers chapitres, c'est l'élève de Ponocrates, c'est l'auteur de la « concion aux vaincus », le roi sage, tout entier au bonheur de ses sujets. Pantagruel le trouve s'occupant des affaires de l'état et tenant en main un paquet de requêtes auxquelles il a été répondu et des papiers concernant des affaires déjà réglées. Il lui fait part de son désir d'entreprendre un grand voyage. Gargantua lui donne sa pleine approbation à cause des connaissances qu'il ne peut manquer d'acquérir dans cette aventureuse entreprise ; il met à sa disposition tout l'argent dont il aura besoin, et comme il a été question du mariage de Panurge, Gargantua demande à son fils s'il ne jugera pas à propos de se marier lui-même.

Pantagruel répond qu'il n'y a pas encore songé, et que, d'ailleurs, il ne se fût jamais décidé à un acte si grave et si important sans l'autorisation ou plutôt sans l'invitation de son père. Gargantua le félicite de ces bons sentiments, et il s'emporte fort contre les mariages contractés légèrement et sans consulter les familles. On sait qu'en Italie, il y a peu d'années encore, il suffisait à un jeune couple de se pré-

senter devant le prêtre, et, si les deux jeunes gens avaient le temps de dire : *Questa è la mia moglie ; questo è il mio marito*, avant que le prêtre les interrompit, le mariage était valable. C'est par une scène de ce genre que s'ouvre le célèbre roman de Manzoni : les *Fiancés*. Il fut un temps où les choses se passaient en France à peu près de la même façon. Mais cette facilité à contracter mariage fut restreinte dès le XVI^e siècle, au moment où le concile de Trente s'occupait de la question ; le gouvernement français fit en 1556 un édit, et en 1560 une ordonnance pour déclarer ces mariages nuls et sans valeur.

La pensée qui avait fait établir cette coutume est la même qui avait fait créer le droit d'asile dans les édifices religieux. Dans la société féodale, la femme, malgré les honneurs plus apparents que réels que lui accordait la chevalerie, était souvent considérée comme une sorte de marchandise. Le mariage était le plus souvent un arrangement de famille, dans lequel le sentiment de la mariée n'entraît pour rien. Les poèmes chevaleresques nous fournissent de nombreux exemples de ce genre. Le but de l'église en autorisant ces unions conclues à la hâte et subrepticement, était d'assurer une protection à la jeune fille contre les abus de l'autorité paternelle, de même que le droit d'asile accordé à l'individu coupable d'un acte de violence, était une protection contre les abus de ces condamnations sommaires dans lesquelles il était fait trop bon marché des droits de la défense. Mais lorsque la société se régla, lorsque les mœurs s'adoucirent, et qu'au règne de la force succéda peu à peu le règne de la légalité et de la persua-

sion, le droit d'asile et le droit de mariage *ex abrupto*, devinrent à leur tour des sources d'embarras et de difficultés. Ces deux droits étaient des correctifs apportés aux abus de la force. Du moment où la force n'avait plus le pouvoir d'abuser, les correctifs n'avaient plus de raison d'être et tendaient à devenir abusifs à leur tour.

C'est l'avis de Gargantua, qui condamne vivement les unions contractées sans l'assentiment de la famille. — On voit à chaque instant, suivant lui, des mauvais sujets, des scélérats, des brigands, s'insinuer par de belles paroles auprès des jeunes filles crédules et riches, et les entraîner à faire des mariages dont elles ne tardent pas elles-mêmes à se repentir. Il accuse les moines et les prêtres — qu'il appelle des mystes ou initiés, et des taupetiers, parce qu'ils vivent loin du jour, loin de la lumière comme des taupes, — de prêter, trop facilement et par des motifs d'intérêt, leur ministère à ces unions.

La chaleur que Gargantua met dans cette allocution, qui ne se relie qu'assez imparfaitement au récit, fait supposer qu'il s'agissait pour Rabelais de protester contre quelque mariage de ce genre qui venait de s'accomplir sous ses yeux. Les commentateurs ont échoué dans leurs efforts pour trouver l'explication de cette sortie de l'honnête géant.

Pantagrueu promet de se conformer en tout aux avis de son père, et celui-ci, en revanche, lui promet que, lorsqu'il reviendra de son expédition, il trouvera une fiancée à son gré, et un repas de noces dont il sera parlé longtemps.

IX.

Rabelais nous apprend ensuite que Pantagruel en partant fit grande provision de *pantagruélion*, tant vert que préparé.

Qu'est-ce que le pantagruélion ? — Rabelais se délecte à nous en faire une description animée et charmante.

L'herbe pantagruélion a racine petite, durette, rondelette finante [finissant] en pointe obtuse, blanche, à peu de filaments et ne profonde [s'enfonce] en terre plus d'une coudée... De la racine procède un tige unique, ligneux, crenelé quelque peu en forme de colonnes striées ; plein de fibres, lesquelles consiste toute la dignité [valeur] de l'herbe... La hauteur est communément de cinq ou six pieds... Les feuilles a longues trois fois plus que larges, vertes toujours, asprettes comme l'orcanette, durettes, incisées autour comme une faucille, finissantes en pointe de lance macédonique et comme une lancette dont usent les chirurgiens. Et sont par rangs en égale distance esparses autour du tige en rotondité, par nombre en chacun ordre [rangée] ou de cinq ou de sept. Tant l'a chérie nature, qu'elle l'a donnée en ses feuilles de ces deux nombres impairs, tant divins et mystérieux. L'odeur d'icelles est fort et peu plaisant aux nez délicats.

Pour peu que vous ayez regardé cette plante dans la nature, vous l'avez déjà reconnue à cette description aussi précise que pittoresque, entremêlée de comparaisons. Glanons encore quelques traits :

La semence provient vers le chef du tige, et peu au-dessous. Elle est . . . sphérique, oblongue, noire, claire et comme tannée, durette, couverte de robe fragile, délicieuse à tous oiseaux canores [chanteurs] comme linottes, chardriers [chardonnerets], alouettes, serins, tarins, et autres.

Impossible de méconnaître le chénevis dans ces graines, et le chanvre dans la plante. Rabelais ajoute :

Et comme en plusieurs plantes sont deux sexes, mâle e
 femelle, ce que voyons ès lauriers, palmes, chesnes, fougères..
 et autres, aussi en cette herbe y a masle, qui ne porte fleur
 aucune, mais abonde en semence, et femelle qui foisonne en
 petites fleurs blanchastres, inutiles et ne porte semence qu'
 vaille et, comme est des autres semblables, a la feuille plu
 large, moins dure que le masle, et ne croist en pareille
 hauteur.

Rabelais avait, comme on voit, reconnu le sexe
 des plantes, au moins d'un certain nombre, mais ici,
 il intervertit les genres, comme le font encore les
 paysans. La plante qui a des fleurs et pas de fruits
 est le mâle, celle qui a des fruits et pas de fleurs
 est la femelle; mais les savants s'y sont trompés
 encore longtemps après lui. Il termine cette des-
 cription par un de ces rapprochements poétiques où
 se complait Bernardin de St-Pierre :

On seme cestuy pantagruelion à la nouvelle venue des hi-
 rondelles; on le tire de terre lorsque les cigales commencent
 à s'enrouer.

Plus loin, il nous dira d'une manière plus con-
 tournée qu'on cueille ladite herbe,

lorsque le chien de Icarus, par les abois qu'il fait au so-
 leil rend tout le monde troglodyte et contrainct habiter es
 caves et lieux souterrains.

Le chien d'Icarus transporté au ciel, a formé la
 constellation de la Canicule, près de laquelle le so-
 leil se trouve aux plus chauds jours de l'été, au mo-
 ment de l'année où les hommes se font troglo-
 dytes ou habitants des cavernes.

L'auteur nous apprend ensuite, toujours dans le
 même langage pittoresque, comment après avoir dé-
 pouillé la plante de ses feuilles et de sa semence, on
 en fait rouir les tiges en eau non courante, et com-

ment quelques-uns les broient pour en retirer les fibres. Cette préparation est préférée par ceux qui gagnent leur vie en marchant à reculons, — c'est-à-dire par les cordiers; les autres les teillent en devisant dans les soirées d'hiver et en font ce que l'on nous raconte «du passe-temps des trois sœurs Parques, de l'esbattement nocturne de la noble Circé, de la longue excuse de Pénélope envers ses mugets amoureux, pendant l'absence de son mari Ulyxès»; ils les filent et en font de la toile.

X.

Majs pourquoi appeler cette herbe pantagruélien ? car Pantagruel ne l'a pas inventée. — Ici se place une longue dissertation sur l'origine des noms d'une centaine de plantes, entremêlée d'anecdotes et de rapprochements curieux. — Mais si Pantagruel n'a pas inventé la plante, il lui a le premier fait trouver un emploi qu'elle n'avait pas jusqu'alors. Il en a fait l'effroi des larrons, à qui elle est plus dangereuse que la teigne au lin, l'orobanche aux faucheurs, le bouleau [en faisceau] aux écoliers du collège de Navarre, l'oignon à la vue, l'ombre de l'if à ceux qui dorment dessous, l'aconit [tue-chien] aux chiens et aux loups, la ciguë aux oisons, le pourpier aux dents et l'huile aux arbres, — parce que, lorsque les fibres de cette plante prennent les larrons à la gorge, elle leur bouche les conduits par où sortent les bons mots et entrent les bons morceaux, plus vilainement que ne serait l'angine ou l'esquinancie.

Ainsi, Pantagruel serait le premier qui aurait puni les voleurs du supplice de la hart. Cependant,

comme Rabelais tient à ne pas « user de fables en ceste toute véritable histoire, » il fournit d'autres raisons à l'appui de cette dénomination. La première c'est que, de même que « Pantagruel est l'idée et exemplaire de toute joyeuse perfection », le chanvre est un type de perfection parmi les plantes, et si l'on eût connu son mérite au temps où, suivant le livre des Juges (IX), les végétaux songèrent à se choisir un roi, le chanvre n'eût pas manqué d'être élu.

Puis vient une énumération des vertus et usages du chanvre. Son suc exprimé tue les insectes introduits dans l'oreille, il fait cailler l'eau à la façon du lait ; la plante écrasée est un remède excellent contre les brûlures, etc., etc. Dans cette énumération, Rabelais a oublié deux usages du chanvre en dehors de ses qualités textiles. Avec ses feuilles on prépare le haschich qui procure une ivresse somnolente fort étrange, et, avec ses graines, on fabrique une huile verte que la classe inférieure mange parfois en Russie en place d'huile d'olive.

Rabelais énumère ici les bienfaits des fibres du chanvre travaillées de différentes façons.

Sans le chanvre, nous dit-il, — nous abrégeons — seraient les cuisines infames, les tables détestables [quand même elles seraient] couvertes de viandes exquisés ; les liez sans délices [quand même il y aurait] en abondance or, argent, électre, ivoire et porphyre. Sans cette plante, les meuniers ne porteraient le blé au moulin, les avocats ne porteraient leurs procès à l'audience ; sans elle comment porterait-on le plâtre à l'atelier ? comment tirerait-on l'eau du puits ? Sans elle point de papier, et que feraient les tabellions, les copistes, les secrétaires et écrivains ? Les titres de rente seraient perdus ; le noble art d'imprimerie périrait. Sans elle comment sonnerait-on les cloches ?

Les services rendus par les autres produits textiles ne sont rien auprès de ceux qu'on tire du chanvre.

Il couvre les armées contre le froid et la pluie, certes plus commodément que ne faisaient jadis les peaux ; il couvre les théâtres et les amphithéâtres contre la chaleur, il enceint les bois et taillis au plaisir des chasseurs, descend en l'eau douce ou salée au profit des pêcheurs. Par cette plante

sont bottes, bottines, botasses, houzeaux, brodequins, souliers, escarpins, pantoufles, savates, mises en forme et en usage. Par elle sont les arcs tendus, les arbalètes bandées. Et comme si ce fût une herbe sacrée révéérée des Manes et Lemures, les corps humains morts ne sont pas inhumés sans elle.

Rabelais nous montre encore les meules des moulins mises en mouvement à l'aide du chanvre « à insigne profit de la vie humaine » ; il nous peint les navires emportés et dirigés à l'aide des cordages et des voiles de chanvre, et les nations les plus éloignées, les plus inaccessibles, venant à nous et nous à elles « chose que ne feroient les oiseaux, quelque légiereté de pennaige qu'ils ayent et quelque liberté de nager en l'air qui leur soit baillée par nature. » Grâce au chanvre, Ceylan a vu la Laponie, les Islandais verront l'Euphrate ; « Boreas a veu le manoir de Auster : Eurus a visité Zéphyre. »

De mode que les Intelligences célestes, les dieux, tant marins que terrestres, en ont esté tout effrayés, voyant par l'usage de cestuy benedict pantagruelion, les peuples arctiques en plein aspect des antarctiques franchir la mer Atlantique, passer les deux tropiques, volter sous la zone torride, mesurer tout le zodiacque, s'esbattre sous l'équinoctial, avoir l'un et l'autre pôle en veue à fleur de leur horizon.

Ce dut être en effet un spectacle merveilleux par sa nouveauté que celui du ciel étoilé visible de l'un à l'autre pôle et en sa totalité dans l'espace de vingt-quatre heures. — Rabelais nous représente les dieux plus effrayés de ce que peut faire Pantagruel avec son herbe, que de ce que tentèrent autrefois les géants. Il entrevoit déjà l'invention des aérostats, qui permettront de s'élever dans l'espace et de visiter les dieux Olympiques dans leurs demeures aériennes. L'un des dieux va jusqu'à s'écrier :

Par ses enfants (peut estre) sera inventée herbe de semblable énergie : moyennant laquelle pourront les humains visiter les sources des gresles, les bondes pluies et l'officine des fouldres.

Cette partie de la prédiction de Rabelais est déjà accomplie. C'est la partie pratique. Le dieu continue en désignant diverses constellations célestes dont les noms peuvent s'appliquer à des hôtels :

[Les hommes] pourront envahir les régions de la lumière, entre le territoire des signes célestes, et là prendre legis, les uns à l'Aigle d'or, les autres au Mouton [Bélier], les autres à la Couronne [Boréale], les autres à la Harpe [Lyre], les autres au Lyon d'argent ; s'asseoir à table avec nous, et nos déesses prendre à femmes, qui sont les seulz moyens d'être déifiés.

Et là-dessus les dieux se mettent à délibérer comment ils pourront refréner cette audace des hommes.

XI.

Une fois lancé dans le pays des merveilles, Rabelais ne s'arrête pas. Il va maintenant nous entretenir d'une substance qui n'a rien de commun avec le chanvre, il est vrai, mais dont on fait du fil et même de la toile.

Si nous estions, dit-il, du temps de Sylla, Marius, César, et autres romains empereurs, ou du temps de nos antiques druides, qui faisoient brûler les corps mors de leurs parents et seigneurs, et voulussiez les cendres de vos femmes ou peres boire en infusion de quelque bon vin blanc, comme fit Artémisia les cendres de Mausolus son mary, ou autrement les reserver entieres en quelque urne et reliquaire, comment sauveriez-vous icelles cendres à part, et separées des cendres du bust et feu funereal ? Répondez.

Par ma figure, vous seriez bien empêchés. Je vous en depeschc. Et vous dis que, prenant de ce celeste Pantagruelion autant qu'en faudroit pour couvrir le corps du defunct, et ledit corps ayant bien à point enclous dedans, lié et cousu de mesme matière, jettex-le on feu, tant grand, tant ardent que voudrez : le feu à travers le Pantagruelion brûlera et redigera en cendres le corps et les os. Le Pantagruelion non seulement ne sera consumé ne ards, et ne deperdra un seul atome des cendres bustnaires, mais sera en fin du feu extrait plus beau, plus blanc et plus net que ne l'y aviez jetté.

On a reconnu dans cette substance l'amiante, qui est ni un chanvre, ni un végétal, bien que Pline l'appelle *linum vivum*, mais un minéral, tantôt vert, tantôt grisâtre ou blanc, qu'on trouve en masses fentrées, souples, soyeuses dans les fissures de certaines roches. Si les anciens en faisaient quelquefois des linceuls, comme le dit Rabelais, ils en faisaient surtout des mèches incombustibles ; telle était la mèche de la lampe qui brûlait à Athènes dans ce temple de Minerve Poliade, dont les charmantes Cariatides, conservées à peu près intactes, font l'admiration des artistes. L'amiante était autrefois d'une cherté excessive, elle est aujourd'hui très commune ; on en trouve dans les Hautes-Alpes, dans les Pyrénées, en Ecosse, etc., mais la plus soyeuse est celle de la Tarantaise, en Savoie. L'art de filer l'amiante, perdu pendant des siècles, a été retrouvé de

nos jours en Italie, et l'on fait avec cette substance du papier et de la dentelle incombustibles. Cette incombustibilité n'est pas absolue cependant. L'amiante jetée au feu perd chaque fois un peu de son poids, et exposée à la flamme du chalumeau, elle se transforme en un verre noirâtre.

Rabelais attribue aussi, d'après Vitruve, l'incombustibilité au bois de méleze; cependant il convient que, entouré d'autres bois qui brûlent, le méleze finit par s'évaporer en fumée, comme la pierre à chaux.

L'amiante, le méleze, le chanvre ne sont pas les seules substances, dont Rabelais nous vante les propriétés merveilleuses, quelques-unes d'après ses observations, la plupart d'après les anciens. Cependant, pour celles-ci, il emploie des tournures quelque peu ironiques, qui avertissent le lecteur de n'en croire que ce qui lui plaira.

Sa dissertation sur l'origine des noms d'un certain nombre de plantes, est la première qui ait été écrite, si l'on en croit le botaniste De Candolle.¹

XII.

A la fin de ce chapitre Rabelais entre dans une sorte de fureur poétique. Ainsi donc, s'écrie-t-il,

Indes, cessez, Arabes, Sabiens,
Tant collauder [louer] vos myrrhe, encens, ébène;
Venez icy reconnoistre nos biens,
Et emportez de notre herbe la grene,
Pais, si chez vous peut croistre en bonne estrene [chance],
Graces rendez es cieulx un million:
Et affermez de France heureux le regne [royaume],
Onquel provient Pantagruelion.

¹ *Théorie élémentaire de la botanique*, 1813, in 8°, 2 v., note.

Ce qui enthousiasme Rabelais pour le chanvre, c'est d'abord son aspect un peu étrange, sa sexualité marquée, puis les usages variés auxquels on l'applique dans la vie domestique, mais c'est surtout les services qu'on en tire dans la mécanique et la navigation pour la diminution du travail d'un côté, et de l'autre pour le rapprochement des peuples éloignés. Le chanvre, pour lui, représente avant tout l'activité industrielle, c'est la matière qui atteste le plus complètement la puissance de l'homme, qui lui permet le mieux d'agir sur la nature. Le pantagruélien rapproche les peuples les plus éloignés, le pantagruélien permettra peut-être de s'élever dans l'espace céleste, de découvrir la cause cachée des phénomènes qui nous étonnent. Prendre une provision de pantagruélien, c'est se munir de courage et d'audace dans le long et aventureux voyage que l'on va entreprendre à la recherche des moyens de découvrir la vérité.

XIII.

Arrêtons nous ici un moment et jetons les yeux sur les faits qui viennent de se dérouler devant nous. Ce simple spectacle a son attrait et tous les commentateurs s'en sont contentés; mais il y a ici plus qu'un spectacle, il y a une idée. Sous l'apparence d'une question de morale joyeuse, c'est un problème philosophique qui s'agite.

Panurge parle sans cesse de son mariage. Il demande à tous les échos s'il doit se marier ou non. Mais en réalité est-ce bien la question du mariage en lui-même qui l'occupe? Si telle était en effet sa préoccupation, poserait-il la question comme il la

pose ? Non, évidemment. Au lieu de demander : Si je me marie, ma femme me trompera-t-elle ? Il demanderait si le mariage en soi est chose bonne ou non.

A la question ainsi posée, il y a trois solutions, entre lesquelles il aurait à choisir.

Première solution. Le monde est mauvais, il est mal organisé ; quoi qu'on fasse, il n'en sortira jamais rien de bon. On doit désirer qu'il périsse au plus vite pour faire place à un monde meilleur, et le moyen, c'est de renoncer au mariage et à l'amour et de laisser la race humaine s'anéantir. C'est la solution de Schopenhauer.

La seconde solution est moins radicale, mais elle n'a guère plus de chance d'être acceptée. Toute femme trompe, toute paternité est douteuse ; le père de famille n'est jamais sûr que ses enfants sont à lui, et il n'y a aucune chance que la situation vienne à changer. Le mieux donc est de renoncer au mariage, tout en perpétuant l'espèce, et de vivre à la façon des animaux, parmi lesquels les fils ne connaissent pas leur père. C'est, à certains égards, mais à certain égards seulement, la solution de Platon.

La troisième, c'est d'accepter le monde comme il est et de tâcher de se choisir une compagne telle que le mariage soit un lien entre deux âmes aussi bien qu'entre deux existences, et offre par conséquent toutes les chances de sécurité et de bonheur — sauf, bien entendu, les cas fortuits que l'on ne peut ni prévoir ni éviter.

Dans la discussion, dans les épreuves auxquelles nous venons d'assister, personne n'a songé à propo-

ser ni la première, ni la seconde solution. La troisième a été proposée par le théologien et le médecin, mais Panurge l'a rejetée avec dédain.

C'est qu'en effet le problème n'est pas là pour lui. Ce n'est pas une solution pratique qu'il recherche; il ne tient nullement à se marier, bien qu'il en parle sans cesse. S'il y songeait sérieusement, nous verrions apparaître quelques figures de femmes de caractères opposés, et c'est entre elles que le débat aurait lieu. La question de Panurge est toute théorique, le mariage n'en est que le prétexte, et elle se poserait tout aussi bien à propos de toute autre chose. Il ne s'agit pas de décider si Panurge doit se marier. Il s'agit de savoir d'avance, si, dans le cas où il se marierait, il serait trompé par sa femme, non par telle ou telle femme en particulier, mais par la femme quelconque qu'il épouserait, abstraction faite du caractère et des antécédents de la dame, abstraction faite du caractère et des antécédents du mari.

La question ici est tout à fait générale. Elle se réduit à ceci : Peut-on connaître l'avenir d'avance ? Le monde est-il organisé de manière à ce que l'on puisse prévoir ce qui sera ? Y-a-t-il dans la nature des lois constantes, absolues, dont on puisse constater l'application ? Si ces lois existent, l'homme peut-il les connaître ? Doit-il chercher à les connaître ? Comment y parviendra-t-il ? De quels moyens pourra-t-il s'aider ? Quels obstacles rencontrera-t-il sur la route ? En un mot, quelle est la destinée de l'homme sur la terre ?

C'est cette enquête que nous avons commencée et qui va se poursuivre jusqu'au bout du livre. Dans

la discussion qui précède — et il en sera de même jusqu'à la fin — Panurge parle beaucoup, il a l'air de divaguer quelquefois, mais Pantagruel est là, qui, en quelques mots, le ramène à la question. Pantagruel parle peu, il se tient à l'écart, mais en réalité, c'est lui qui dirige l'enquête et l'empêche de dévier. Elle semble parfois capricieuse dans ses détails, mais c'est un artifice de l'auteur, et si on l'examine de près, on reconnaît qu'elle ne va jamais à l'aventure.

XIV.

Elle s'adresse d'abord aux êtres inanimés. — Y a-t-il ou n'y a-t-il pas dans les choses qui nous entourent une puissance secrète qui dirige ce qui nous semble une combinaison du hasard? Y a-t-il dans les sorts, les déa, les cloches, quelque force cachée qui agisse d'après des lois? N'y a-t-il pas, par le monde, quelques puissances invisibles qui disposent pour nous les choses fortuites d'une certaine façon plutôt que d'une autre? Y a-t-il une raison pour que nos yeux tombent sur ce vers, que nos mains amènent ces chiffres, que nos oreilles soient impressionnées de telle ou telle manière par les sons qui viennent les frapper, en dehors de leur volonté et de toute prévision? L'antiquité l'a cru, et les classes peu instruites de tous les pays le croient encore. — Cherchons d'abord dans cette direction, se dit Pantagruel. — Pas de réponse satisfaisante.

Adressons-nous maintenant aux songes. Quel est le caractère, quelle est la cause de ces singulières explorations que fait notre esprit dans un domaine, réel ou imaginaire, qui existe complètement pour nous

pendant un temps plus ou moins prolongé, pour disparaître ensuite ? Les rêves ne seraient-ils pas une excursion effectuée par notre âme dans le monde invisible et mystérieux d'où elle est sortie ?

Les êtres inanimés ne nous ayant rien répondu de satisfaisant, interrogeons les êtres animés. Il y a des gens qui ont la prétention ou la réputation d'être en rapport avec ce monde invisible, adressons-nous à eux. Consultons d'abord une de ces sibylles qu'on a tenues longtemps en grande considération. — La sibylle ne nous a rien appris ? Voyons ailleurs. La croyance populaire attribue aux êtres qui sont privés d'un sens physique une compensation sur le monde intellectuel. Consultons un muet. — Le muet n'a rien pu nous dire ? interrogeons un mourant. Peut-être saura-t-il quelque chose ? Peut-être au moment de quitter la vie entre-t-on d'avance en communication avec le monde où l'on va pénétrer ?

Le cygne voit le ciel à son heure dernière.

Le mourant n'en sait pas plus que les autres ; tout ce qu'il veut, c'est qu'on éloigne de son lit de mort des moines de toutes les couleurs qui l'empêchent de se recueillir.

La science sera plus habile peut-être ? L'astrologie a la prétention de tout prévoir. Adressons-nous à elle. Hélas, l'astrologie est une science vaine qui ne nous apprend rien. Consultons la science positive : la science divine et la science humaine. Voici un théologien, il parle bien, mais il ne résout pas la question. Le médecin parle mieux ; c'est le plus raisonnable et le plus sage personnage que nous ayons encore rencontré. Il parle au nom de l'observation, au nom de l'expérience, mais il n'a que des

probabilités à nous offrir. Il faut une réponse positive. On interroge un philosophe pyrrhonien, qui fait profession de douter de tout, — il ne répond pas, — et enfin un fou de cour, c'est-à-dire un homme réduit à l'instinct; l'instinct est muet comme la raison et comme la science.

La liste de ceux que l'on peut consulter est épuisée, la tradition a dit tout ce qu'elle sait, il faut chercher ailleurs; on s'adressera à l'oracle de la Dive Bouteille.

Rabelais a-t-il résolu cette question philosophique dont nous allons chercher la solution à travers les épisodes d'un voyage fantastique? Evidemment non. Il avait pour cela deux raisons, une question d'art d'abord: La discussion aurait demandé de longs et sérieux développements et il tenait avant tout à amuser son lecteur — puis une question de prudence. Il était brave jusqu'au feu exclusivement, il a soin de nous le répéter, et s'il eût entrepris de résoudre la question dans le sens vers lequel nous le voyons se diriger, il serait allé jusqu'au feu inclusivement, non comme calviniste — il tourne le dos à Calvin — mais comme libre penseur.

Nous allons donc poursuivre notre recherche de la destinée de l'homme dans des milieux nouveaux. La préoccupation de Panurge, qui est un cas particulier du problème, va de plus en plus s'effacer et s'éliminer; le problème fondamental va se trouver de plus en plus en relief; il continuera toutefois à être caché sous des voiles assez lourds, pour qu'il soit nécessaire de les soulever de temps en temps afin de permettre à l'idée de rayonner.

XV.

Le quatrième livre contient la première partie du voyage de Pantagruel et de ses compagnons à l'oracle de la Dive Bouteille.

Rabelais invente rarement ses cadres, si tant est qu'il en ait inventé un seul. Il s'appuie généralement sur un récit connu, il le développe, il le modifie, il le transforme et c'est là son triomphe. Les relations de voyages aux terres inconnues s'étaient singulièrement multipliées avant lui et de son temps. Les découvertes des Portugais, de Christophe Colomb, de Magellan se succédaient depuis un demi-siècle avec une rapidité de nature à frapper singulièrement les imaginations. Ce n'est pas à ces relations cependant, c'est à la littérature fictive et légendaire que Rabelais a emprunté quelques-uns des incidents de son voyage à travers les idées et les institutions.

Au premier rang de ces sources d'inspiration, il faut placer l'*Histoire véritable* de Lucien. Nous avons déjà parlé de ce livre, mais il ne sera pas hors de propos d'en présenter ici une rapide analyse.

XVI.

Lucien a pour but de se moquer des voyageurs qui abusent du proverbe : A beau mentir qui vient de loin. Quant à lui, il nous racontera « des faits qu'il n'a pas vus, des aventures qui ne lui sont pas arrivées, et qu'il ne tient de personne. » Le lecteur est prié de ne pas croire un mot de tout ce qu'on va lui débiter.

Il voyage d'abord dans un pays où le vin coule à flots dans les fleuves et rivières. Les poissons qui na-

gent dans ces eaux sont vineux et enivrent; les femmes sont des vignes et malheur a qui s'unit à elles ! il prend racine et se change en arbrisseau parlant.

Un vent violent enveloppe les voyageurs et les emporte à travers les airs dans le pays des hippogypes, où les vautours servent de chevaux. Ce pays n'est autre que la Lune. Il a pour roi le berger Endymion, qui a été enlevé là autrefois de la terre par un tourbillon. Les habitants de la Lune sont en ce moment en guerre avec les habitants du Soleil et des Constellations. Les Héliotes, ou Soleiliens, sont commandés par Phaéton. Lucien nous peint la rencontre des deux armées, composées de monstres gigantesques, où s'allient d'une façon comique les membres de divers animaux : chevaux, vautours, centaures des nuages ; la bataille se livre sur une grande toile qu'une araignée gigantesque a tissée entre la Lune et le Soleil. Les Lunariens sont vaincus et l'auteur est fait prisonnier ; il revient dans la Lune après la paix, et s'amuse à nous décrire les mœurs des habitants, qui ne vivent que de fumée, comme les ambitieux.

En revenant, Lucien et ses compagnons passent par la ville de Lichnopolis ou des Lampes, dont Rabelais s'est souvenu dans son cinquième livre, puis ils redescendent sur la mer, et leur navire est avalé par une baleine ; ils vivent quelque temps dans l'intérieur de l'animal, comme nous l'avons vu, mais ils s'ennuient de cette habitation, et pour en sortir, ils mettent le feu à l'énorme cétacé ; le monstre expire dans les convulsions, et ils s'échappent par la bouche, qu'ils ont eu la précaution de maintenir ouverte. En sortant de là, ils sont témoins d'une be-

taille entre des îles flottantes, montées par des géants, qui les gouvernent comme des navires. Ils voyagent ensuite sur une mer de lait et descendent dans une île dont les ruisseaux sont également de lait et dont les raisins donnent du lait au lieu de vin.

Non loin de là est l'île des Bienheureux. Un printemps perpétuel y règne, il croît sur les arbres des coupes qui se remplissent de vin dès qu'on les cueillies, etc. On se trouve là avec les poètes et les philosophes de l'antiquité et les héros qu'ils ont chantés. Ulysse regrette Calypso, et il charge l'auteur de lui porter une lettre, dans laquelle il annonce qu'il s'échappera pour aller la rejoindre sitôt qu'il en trouvera l'occasion.

En quittant l'île des Heureux, l'auteur passe en face des îles où sont tourmentés les coupables, mais il ne les visite pas. Il reconnaît dans l'une le lieu où sont punis ceux qui ont raconté des choses qui ne sont jamais arrivées et qu'ils ont données pour vraies, Hérodote, par exemple, Ctésias et nombre d'autres. «Quant à moi, ajoute Lucien, je suis bien sûr de ne jamais aller là.»

Les voyageurs s'arrêtent ensuite à l'île des Songes, puis à celle de Calypso. La nymphe fond en larmes en recevant la lettre d'Ulysse. Après avoir échappé à des pirates étranges qui les attaquent, les voyageurs rencontrent un nid d'alcyon gigantesque; plus loin l'oie sculptée sur leur poupe s'anime; il repousse des cheveux sur la tête du pilote, les mats se chargent de bourgeons, de fleurs et de fruits. C'est le pays de la résurrection universelle.

Plus loin une forêt de grands arbres dont les

pieds flottent dans l'eau, leur ferme le passage. Ils sont obligés de hisser leur navire par dessus cette forêt; mais ils n'évitent ce danger que pour en courir un autre. Ils arrivent sur le bord d'un gouffre où les eaux sont coupées à pic; heureusement il y a un pont aquatique au dessus de l'abîme, ils en profitent, et parviennent à franchir l'obstacle.

Ils rencontrent ensuite le pays des Bucéphales; ils passent dans une contrée où les hommes deviennent bateaux en se couchant sur le dos, puis dans une autre où une foule de femmes charmantes leur font accueil et les emmènent chez elles; mais ces femmes ont des pieds d'âne et dévorent les voyageurs imprudents; heureusement l'auteur s'en aperçoit à temps, il avertit ses compagnons, et pas un ne tombe dans le piège. Cette aventure termine le second livre.

L'auteur en promet un troisième. Mais il est peu probable qu'il l'ait jamais écrit. Une plaisanterie de ce genre ne pourrait être prolongée indéfiniment, car nous avons affaire ici à une plaisanterie pure et sans arrière-pensée; il n'y a pas d'idée mystérieuse ou allégorique à chercher sous cette succession de faits impossibles. L'auteur, qui marchait au hasard et sans se diriger vers un but déterminé, a pu s'arrêter où il l'a jugé à propos.

XVII.

Il n'en est pas de même de St Brandan ou Brandaines. Celui-ci avait un but. Lucien avait rencontré par hasard en son chemin l'île des Heureux. St Brandaines part tout exprès pour la chercher. Cette

Il était depuis longtemps fameuse, sous des noms différents à la vérité. Les Argonautes la rencontrèrent en revenant de leur expédition, si nous en croyons le Pseudo-Orphée, auteur d'une *Argonautique* qui remonte au second ou au premier siècle avant J.-C.

Le Pseudo-Orphée fait suivre un assez singulier chemin aux Argonautes, une fois maîtres de la Toison d'or, pour revenir dans leur pays. Au lieu de se diriger au sud-ouest vers la mer Egée, ils naviguent au nord-ouest et après avoir traversé plusieurs détroits, ils arrivent dans la mer Hyperboréenne, appelée aussi mer Paresseuse.

Lorsqu'approcha la sixième aurore, apportant la lumière aux hommes, nous arrivâmes auprès d'une opulente nation, les Macrobiens, qui vivent de longues années ; leur existence est de douze mille mois sans souffrance ; quand approche le dernier mois, la mort leur vient dans un doux sommeil. Ils ne sont jamais inquiets de leur nourriture ou des choses dont s'occupent les hommes ; ils se nourrissent d'herbes emmiellées, qu'ils trouvent au milieu des pâturages ; ils ont pour boisson divine une rosée, délicieuse comme l'ambrosie ; c'est ainsi qu'ils vivent dans une jeunesse éternelle et florissante. Une charmante sérénité brille toujours dans les yeux des fils comme des pères, leur esprit est calme et tranquille pour faire les choses justes et dire des paroles prudentes. C'est ainsi que nous traversâmes ce rivage au milieu d'un grand nombre d'hommes.

L'île des Macrobiens est l'île de la longue vie. Rabelais nous conduira bien tôt à l'île des Macréons où les êtres supérieurs passent les dernières années de leur longue existence.

Ni l'*Argonautique* grecque d'Apollonius de Rhodes, ni l'*Argonautique* latine de Valerius Flaccus, postérieures à la précédente, ne font mention de cette île des Macrobiens. Mais le moyen-âge s'en préoc-

cupe singulièrement et maint voyage est entrepris pour découvrir cette terre, que l'on confond avec le paradis terrestre. Les uns la cherchent en Asie, dans l'Arménie, où l'on prétendait que les débris de l'arche de Noé avaient été conservés — à Ceylan, où l'on avait vu l'empreinte du pied d'Adam; d'autres espéraient la trouver en Afrique, dans le pays du fabuleux prêtre Jean. Le poème allemand consacré aux exploits d'Alexandre-le-Grand fait voyager le héros macédonien jusqu'au pied de la grande muraille qui enceint le paradis terrestre, mais il ne peut en faire ouvrir la porte. L'*Alexandriade* française se contente de faire voyager Alexandre jusqu'aux colosses d'Hercule par de vastes et mystérieux déserts, semés de prodiges, où il rencontre entre autres Le-cifer enchaîné à l'entrée d'un vallon, la fontaine de Résurrection qui rend une fois par an la vie à un être animé, la fontaine de Jouvence qui rend la jeunesse aux vieillards, la fontaine d'Immortalité où Alexandre est joué par un de ses soldats, — mais il n'est pas question du paradis terrestre.

Le paradis terrestre, au contraire, est le but du voyage des trois moines grecs, Théophile, Sergius et Hyginus, qui marchent à l'Orient dans l'espoir d'arriver à l'endroit où le ciel se joint à la terre; car c'était là, pensaient-ils, que devait être le berceau du genre humain. Ils voyagent longtemps à travers des déserts tristes et sans verdure. Un cerf, puis une colombe leur servent de guide jusqu'à la colonne élevée par Alexandre pour marquer la limite de ses exploits. Ils côtoient ensuite un grand lac de soufre, où nagent des serpents et au-dessus duquel émergent des figiers remplis d'oiseaux à voix hu-

maïns, qui crient : Pitié! Pitié! tandis qu'une autre voix qui les domine annonce que c'est là le lieu des châtimens. Une contrée délicieuse vient ensuite, toute parfumée, toute couverte de fleurs, parcourue par des ruisseaux de lait, et ornée d'églises aux colonnes de cristal. Ils finissent par arriver à la grotte d'un ermite, St Macaire Romain. Il était venu aussi pour visiter le Paradis terrestre, mais il a été arrêté par l'épée du chérubin commis à la garde du jardin de délices. Depuis cent ans il attend dans cette grotte le jour où l'on daignera lui ouvrir la porte. Les trois moines, voyant l'inutilité de leur entreprise, se décident à retourner dans leur couvent. St Macaire Romain figure dans les fresques du Campo Santo de Pise, et Rabelais le nommera plus tard.

Les trois moines supposaient le paradis terrestre à l'Orient, mais la plupart des chercheurs espéraient le trouver à l'Occident, dans la direction des îles Fortunées, de l'Atlantide de Platon. Colomb lui-même espérait bien le rencontrer, et quand il explora le pays, qui, de son nom, s'appelle aujourd'hui la Colombie, il crut, en voyant l'Orénoque, avoir affaire à l'un des fleuves qui coulaient de l'Eden. Peu à peu cependant ce paradis terrestre se transforma dans les imaginations, sans cesser d'être une contrée mystérieuse. Ce fut le pays de l'or, l'Eldorado toujours cherché, toujours introuvable, où Voltaire fait voyager son Candide ¹.

Le voyage de St Brandaines au paradis terrestre, ou à la terre de Promission, est une véritable Odyssée monacale, et Dante s'en est inspiré aussi bien

¹ *Candide*, ch. XVII.

que Rabelais. Il existe de nombreuses versions de ce voyage. La plus complète est celle dont M. Achille Jubinal a publié en 1836 une triple rédaction : en latin du XI^e siècle, en dialecte normand de la fin du XII^e, et en vers du XIII^e. Labitte, Ozanam, Ferdinand Denis, M. Renan ont analysé ce candide récit¹.

XIX.

Vers le milieu du VI^e siècle un moine nommé Barontus revenant de courir la mer, demanda l'hospitalité dans un couvent d'Irlande. Le supérieur, Brandaines, l'engagea à réjouir les frères par le récit des merveilles de Dieu qu'il avait vues dans la grande mer. Barontus raconta alors que, dans ses voyages, il avait abordé à une île enchantée, la terre de Promission, où les hommes vivaient encore si le premier d'entre eux n'avait péché. Ses vêtements restaient encore tout imprégnés du parfum de cette terre merveilleuse.

Ce récit enflamme l'imagination de Brandaines, qui forme le projet d'aller voir aussi ce pays, en compagnie de quatorze moines qu'il choisit. On commence par jeûner quarante jours, puis on part sur une barque du cuir, sans autre provision qu'une outre de beurre pour graisser les peaux, et l'on s'abandonne au vent. Chacune des étapes du voyage est marquée par une merveille. Dans une de ces îles, les voyageurs sont reçus par un grand chien qui leur sert de guide; ils trouvent des vivres à souhait, — mais ils n'aperçoivent pas une figure humaine. Ils rencontrent dans une autre île une population de brebis blanches, grandes comme des va-

¹ Voir ces noms à la liste des *Auteurs cités*.

ches, qui se gouvernent elles-mêmes d'après leurs propres lois. L'une d'elles suit volontairement les voyageurs avec son agneau et se laisse mettre à mort pour leur servir de nourriture. Ils arrivent plus loin sur une terre dépourvue de toute végétation. Au moment où ils s'installent pour faire la cuisine, la terre se met en mouvement : ils sont sur le dos du poisson Jasconius. Puis apparaissent successivement le Paradis des Oiseaux, sur lequel nous aurons à revenir plus tard, et l'île Délicieuse, habitée par des moines, qui offre l'idéal de la vie monastique. Là, les religieux n'ont aucun soin à prendre. Quand l'heure vient d'allumer les lampes, une lumière apparaît à une fenêtre, et les lampes s'allument d'elles-mêmes ; on n'a jamais besoin d'y mettre de l'huile. On n'a pas besoin non plus de préparer ni d'apporter les vivres ; ils viennent se placer devant chacun des moines sans que jamais il soit nécessaire de parler. Un silence absolu règne dans toute l'île ; on n'y ressent ni froid ni chaud, ni maladie du corps, ni tristesse de l'âme. Dans une autre île, les voyageurs sont reçus par un ermite, qui vit là depuis soixante-dix ans sous la protection de St Patrice, sans autre nourriture que l'eau d'une fontaine.

Un jour on aborde à une terre où l'on entend un grand bruit de marteaux, de soufflets, de flammes ; des ouvriers noirs se précipitent sur les voyageurs avec des tenailles, et des métaux en fusion qu'on veut jeter sur eux ; ils font le signe de la croix et sont préservés. Cette terre est une de celles qui marquent les limites de l'enfer. En s'éloignant, ils la voient flamboyer comme un immense bûcher.

A peu de distance de là, ils aperçoivent un homme

assis sur un rocher, avec un sac et deux fourches fières [de fer] à ses pieds, flottant comme un navire ballotté par le vent. C'est Judas. Il brûle nuit et jour comme une masse de plomb dans une chaudière, mais ses souffrances sont suspendues chaque dimanche, et pendant tout le temps qui s'écoule entre Noël et l'Épiphanie, entre Pâques et la Pentecôte. Le passage de St Brandaines prolonge d'un jour cette suspension de souffrances.

Le vent pousse une seconde fois les voyageurs au Paradis des Oiseaux, et là ils retrouvent le poisson Jasconius, qui les porte à la Terre de Promission. Des ténèbres épaisses enveloppent cette terre et la cachent aux yeux, mais lorsqu'on les a dépassées, on voit apparaître une grande lumière et une île charmante, toute couverte d'arbres chargés de fruits de buissons chargés de fleurs. Le soleil ne s'y couche jamais. Les voyageurs se promènent quarante jours sur cette terre enchantée sans en découvrir la limite. Ils sont à la fin arrêtés par un fleuve qu'ils ne peuvent traverser et qui semble faire le tour de l'île. Un beau jeune homme leur apparaît : « Prenez des fruits et des pierres précieuses, » leur dit-il, puis retournez dans votre pays. Cette île reste en ce moment inconnue au monde, mais elle se manifestera à tous « lorsque les Chrétiens seront exposés aux persécutions prédites par l'Évangile. » Ainsi congédiés, les navigateurs se rembarquent et reviennent heureusement à leur couvent. Ils avaient mis sept années à parfaire ce voyage, ¹

¹ La légende latine de St Brandaines, etc. Voir AUTEURS CITÉS, p. xi.

XX.

L'île de St Brandan figure sur la plupart des cartes du XVI^e siècle et même sur des cartes postérieures. Sur la grande mappemonde plane de Mercator, 1569, elle est placée à peu près à égale distance de l'Irlande et de l'embouchure du St-Laurent, sur une ligne qui unit les deux pays. La carte de la navigation espagnole, 1573, la met beaucoup plus au sud, un peu plus au nord que les Açores, et assez près du continent américain¹. Dans le partage fait par le pape Alexandre VI, en 1493, entre les Portugais et les Espagnols, elle est mentionnée entre les terres découvertes ou à découvrir, et enfin à une époque toute moderne, en 1721, un navire partit de l'Espagne dans le but de chercher cette île mystérieuse. Washington Irving a donné place à cette légende dans les *Contes de l'Alhambra*.²

 Au moyen âge tout le monde en parle : les géographes, les historiens, les poètes surtout; les prédicateurs y trouvent des sujets constants d'allusions et de descriptions. Rabelais en a eu évidemment connaissance, et il est impossible de ne pas reconnaître dans le récit que nous allons lire de nombreuses réminiscences de l'*Histoire véritable* et de la *Légende de St Brandaines*.

 On trouve des réductions de ces cartes dans la *Géographie du moyen-âge* par J. Lelewel. Tome I, atlas. — ¹ *Alhambra*; *Legends of the conquest of Spain*, in G^o. Baudry.

CHAPITRE XII.

LIVRE IV. — PANTAGRUEL.

VOYAGE A L'ORACLE DE LA DIVE BOUTEILLE.

I. La société.

SOMMAIRE. I. — 1. Le livre IV et ses trois prologues. — 2. Départ de la flottille. — 3. Médamothé ou l'île des caméléons. — 4. Lettre de Gargantua. La poste aux pigeons. — 5. Le concile des lanternes. II. LES MOUTONS DE DINDENAUT. — 6. Teofilo Folengo et l'Orléans. — 7. La Macarons. — 8. Cingar et les marchands tyroliens. — 9. Panurge et Dindenaut. — 10. Les moutons noyés ou l'imitation. — 11. La Fontaine et Rabelais. III. — 12. Ennasin ou l'île du faux bel esprit. — 13. Châli ou l'île des complimenteurs. IV. LA CHICANE. — 14. L'île de Procuration ou des Chicaneux. — 15. Les noces de Basché. — 16. Villon et le cordelier. — 17. Suite des noces de Basché. — 18. Aristophane et Rabelais. — 19. Les Chicaneux battus et contents. V. — 20. La mort du géant Bringuenarilles.

I.

Le quatrième livre est précédé de deux prologues et d'une Epître dédicatoire au cardinal Odet de Châtillon, catholique encore à ce moment, mais qui bientôt après devait passer au protestantisme.

Le premier prologue fut placé en tête des onze premiers chapitres du IV^e livre — le livre en contient 58 — publiés quatre ans avant les autres, probablement pour sonder les dispositions de la cour de Henri II, bien moins tolérante que celle de son prédécesseur. Ce prologue a pour but de remercier des

seigneurs qui ont envoyé à Rabelais, sans se nommer, un flacon d'argent en forme de bréviaire, comme nous l'avons déjà dit. Le livre-flacon était superbement relié, orné de beaux fermoirs, et historié sur la couverture de crocs et de pies. Rabelais suppose que par là on veut l'engager à « croquer la pie, » c'est-à-dire à boire à longs traits, et il répond qu'il n'y manquera pas.

Cette expression « croquer la pie » n'a évidemment aucun rapport avec l'oiseau de ce nom. *Pie*, dans ce cas, a la même racine que *piot*, la boisson, le vin, c'est le verbe $\pi\iota\upsilon\omega$, $\pi\iota\epsilon\iota\nu$ en grec, le verbe *пиво* (*piou*) en russe, qui signifient également : je bois. L'argot parisien moderne possède une locution analogue, mais où la métaphore est tirée seulement de la couleur du liquide. « Boire un verre d'absinthe » se dit en *langue verte* : étrangler un perroquet — « allusion, dit le *Dictionnaire de l'argot parisien*, à la couleur verte du liquide qui teinte le verre dont la main du buveur étrangle le cou. »

Rabelais explique la locution qu'il emploie, mais qu'il n'invente pas, car d'autres s'en sont servis avant lui. A l'en croire, elle remonte à une bataille entre deux armées de pies et de geais, qui se seraient rencontrées près de Saint-Aubin-du-Cormier quelques jours avant la célèbre bataille qui fut livrée sur ce point entre les Bretons et les Français en 1488. Plusieurs écrivains et conteurs, — M^{me} de Sévigné elle-même, — font en effet mention de batailles de ce genre ; mais M^{me} de Sévigné en répétant ce qu'on lui a raconté, déclare qu'elle n'en croit rien. Quoi qu'il en soit, voici le récit de Rabelais, que nous abrégeons notablement. L'auteur

écrit *gay*, pour *geai*. Cette prononciation s'est conservée en Basse-Normandie.

Des contrées du levant advola grand nombre de gays d'un cousté, grand nombre de pies de l'autre, tirans tous vers le ponant. Et se coustoïent en tel ordre, que sus le soir les gays faisoient leur retraicte à gauche, et les pies à dextre, assez près les uns des autres. Par quelque region qu'ilz passassent ne demouroit pie qui ne se raliast aux pies, ne gay qui ne se joignist au camp des gays... Tant allèrent, tant volèrent qu'ils passèrent sur Angiers. En Angiers estoit pour lors un vieux seigneur qui avoit un gay en delices à cause de son babil; il invitoit tous les survenans à boire, jamais ne chantoit que boire. Le gay, en fureur martiale, rompit sa ceige et se joignit aux gays passans. Un barbier voisin avoit une pie privée... qui augmenta le nombre des pies et les suivit au combat.. La fin fut que les pies perdirent la bataille et sur le camp furent felonement occias jusques au nombre de 2,589,362,109, sans les femmes et les petitz enfans. . Le gay [du vieux seigneur] trois jours plus tard retourna ayant un œil poché... Toutefois, peu d'heures après qu'il eut repu en son ordinaire, il se remit en bon sens... et il invitoit à boire comme à son ordinaire, adjoustant à la fin d'un chascun invitatoire: «Croquez pie» Je presuppose que tel estoit le mot du guet au jour de la bataille.

Rabelais remercie ensuite ceux qui lui ont fait présent du flacon. Ils l'encouragent à poursuivre son travail, il suivra leur conseil. Quant à ses ennemis, «cafars, cagotz, matagotz, papelardz, patespelles, porteurs de rogatons, chattemittes», il veut croire, comme on le lui assure, qu'ils sont déconcertés, désespérés et il leur fait «l'offre que fit Timon le misanthrope à ses ingratz Athéniens:

Timon, fasché de l'ingratitude du peuple athenien en son endroict, un jour entra au conseil de la ville, requerant luy estre donnée audience, pour certain negoce concernant le bien public. A sa requeste fut silence faite, en expectation d'entendre choses d'importance... Adonc leur dit: «Hors mon jardin se-

crot, dessous le mur, est un ample, beau et insigne figuier, auquel vous autres, méscieurs les Athéniens desespérés, hommes, femmes, jouvenceaux et pucelles, avez de coustume à l'escart vous pendre et estrangler. Je vous adverty que, pour accommoder ma maison, j'ai deliberé dedans huitaine demolir icelny figuier ; pourtant (par conséquent) quiconques de vous autres et de toute la ville aura a se pendre, s'en depesche promptement. Le terme susdit expiré, n'auront lieu tant apte, ne arbtre tant commode. »

A son exemple, je denonce a ces calomnieurs diaboliques que tous ayent a se pendre dedans le dernier [quartier] de cette lune. Je les fournirai de licolz... La lune renouvelée ils n'y seront receuz à si bon marché et seront contrainctz eux-mêmes à leurs depens achapter cordeaux et choisir arbre pour pendre...

Rabelais supprima ce prologue dans les éditions complètes du quatrième livre, et se contenta d'en faire entrer quelques passages dans l'Épître au cardinal de Châtillon et dans le Nouveau Prologue.

Il se plaint également dans l'Épître au cardinal des ennuis que lui causent ses ennemis et calomnieurs. La persécution a été telle qu'il était décidé à ne plus écrire un iota, si le cardinal ne l'avait rassuré et encouragé.

[Vous] me distes que de telles calomnies avoit esté le defunct roy François, d'éterne memoire, adverty : et curieusement ayant, par la voix et prononciation du plus docte et fidele anagnoste de ce royaume [Pierre du Châtel], ouy et entendu lecture distincte d'iceux livres miens, n'avoit trouvé passage aucun suspect. Et avoit eu en horreur quelque [un certain] mangeur de serpens qui fondoit mortelle hérésie sur un N mis pour M par la faulte et la négligence des imprimeurs.

Il s'agit ici de l'équivoque *asne*, pour *asme*, dont nous avons déjà parlé. Ajoutons que les « mangeurs de serpens » sont les moines, séquestrés de la société et pratiquant l'abstinence, comme les Troglodytes de l'A-

frique, qui, au dire de Pline, se nourrissaient de ces reptiles. Rabelais désigne par cette malicieuse périphrase le moine Puits-Herbault, qui venait de le dénoncer dans son *Theotimus* (Voir I, p. 120) — Puis donc que le feu roi l'a approuvé, puisque le roi régnant lui a accordé un privilège, il remet sa plume au vent et reprend son œuvre.

Le nouveau prologue qu'il écrivit alors est une merveille de récit et de style. Nous y reviendrons dans le chapitre consacré au style de Rabelais. Nous nous contenterons ici de copier les premières et les dernières lignes :

Gens de bien, Dieu vous sauve et gard ! Où estes-vous ? Je vous peux voir. Attendez que je chausse mes lunettes.

Les gens de bien sont clair-semés, et, quand on s'adresse au public, on n'est pas sûr d'en rencontrer. Cette plaisanterie revient à plusieurs reprises chez Rabelais.

Ha, ha. Bien et beau s'en va quaresme, je vous voy. Et donc ? Vous avez eu bonne vinée, à ce que l'on m'a dit. Vous, vos femmes, enfans, parents et famille estes en santé désirée. Cela va bien. Dieu en soit éternellement loué et y soyez longuement maintenuz.

Quant est de moy... je suis moyennant un peu de pantagruelisme (vous entendez que c'est certaine gayeté d'esprit conficte en mespris des choses fortuites), sain et degourt [gail-lard] ; prest à boire, si voulez...

Rabelais ajoute qu'il est médecin et doit se bien porter, sans quoi on lui dira comme dans l'Évangile de St Luc, IV : Médecin, guéris-toi toi-même. Là-dessus il nous fait l'éloge de la modération dans les désirs, et nous raconte l'histoire de deux bûcherons qui avaient perdu leurs cognées, — l'une de ces histoires empruntée à la Bible, l'autre aux Fables d'É-

sops, — et qui les recouvèrent parce qu'ils furent modérés et ne demandèrent rien au delà de ce qu'ils avaient perdu.

«Souhaitez donc médiocrité : elle vous adviendra, et encore mieux, deurement cependant labourans et travaillans . . . En bonne santé, tousses un bon coup, beuvez en trois, secouez de trait vos oreilles, et vous oyrez dire merveilles du noble et bon Pantagruel.»

est de son voyage à travers les mers de la fantaisie.

II.

C'est toute une armée, une armée pacifique, que Pantagruel emmène dans son expédition à la recherche de la Dive Bouteille: Rabelais voit toujours grand. Les voyageurs se réunissent au port de Thalamme [la mer, en grec], et se distribuent sur douze navires, construits et décorés tout exprès. Le vaisseau amiral portait pour enseigne à sa poupe une grande et ample bouteille, moitié en argent lisse et poli, moitié en or émaillé de couleur incarnat. Le second navire avait la poupe ornée d'une lanterne en l'honneur du pays Lanternois qu'on allait visiter. Les autres portaient des décorations analogues. Pantagruel réunit tout son monde sur le vaisseau amiral et prononça un discours qui se termina par le chant *In exitu Israel*, dans la traduction de Marot, adoptée par les calvinistes de Genève: «Quand Israël hors d'Egypte sortit». Les habitants de Thalamme, qui étaient tous accourus sur le rivage, entonnèrent le psaume de leur côté; puis on se mit à banqueter, à boire à la santé des partans et des restans. Ce repas copieux donnant des forces à l'estomac, fut cause que personne n'eut le mal de mer. Rabelais recommande chaudement cet antidote

et se moque des autres remèdes prescrits par les médecins. Le mal de mer provenant d'une faiblesse, d'un manque de réaction de l'estomac, un repas sain et point trop copieux constitue en effet un excellent préservatif contre ce mal et l'expérience donne raison à Rabelais.

L'oracle de la Dive Bouteille devait se trouver près du Cathay, dans l'Inde supérieure. On sait que le Cathay, au moyen âge, c'est la Chine — que les Russes appellent encore *Kitai* — ou peut-être le Thibet. La fameuse Angélique, qui remplit de ses aventures les poèmes de Bojardo et de l'Arioste, était reine du Cathay. Il s'agit d'y arriver par mer. Pantagruel, qui se défie de ses connaissances nautiques, emmène avec lui un certain Xénomanes, dont le nom signifie : possédé de la manie des voyages. Rabelais donne à ce Xénomanes le surnom de tra-verseur des voies périlleuses, que prenait son ami Jean Bouchet (voir I, p. 54). Il a, du reste, complètement oublié que l'Utopie est bien loin vers l'extrême Orient; il la suppose de nouveau dans le Chinois, et le lieu où l'on s'embarque, doit être aux environs des Sables d'Olonne. Xénomanes prétend que ce serait duperie de faire le tour de l'Afrique et de doubler le cap de Bonne Espérance. Il est d'avis qu'il faut mettre le cap directement à l'Orient en partant des Sables d'Olonne, sans dévier à droite ni à gauche, et sans perdre de vue l'étoile polaire. En suivant cette direction, on serait arrivé à peu près tout droit à Terre Neuve et l'on eût été obligé de traverser tout le continent américain sous une latitude assez froide, avant d'arriver au Cathay. Mais les connaissances géographiques étaient encore

sont imparfaites à cette époque. Il n'y avait guère plus de vingt ans que Magellan, ou plutôt Magalhães, avait fait son premier voyage autour du monde. On croyait le passage facile par mer un peu au nord des terres que Colomb avait découvertes, et qui portent aujourd'hui le nom de Colombie. Mais Rabelais se trompait singulièrement en disant qu'on aurait pu faire en quatre mois, par cette route, un voyage qui n'aurait pas demandé moins de trois années en suivant l'itinéraire des Portugais.

Au reste peu lui importait et à nous aussi. Ce n'est pas une exploration géographique que nous entreprenons ; nous nous rendons à travers mille obstacles au pays de la vérité, nous allons chercher le mot de la destinée humaine. Les îles que nous rencontrerons, ce sont les habitudes de l'esprit, les institutions sociales, et une géographie exacte ne servirait qu'à nous embarrasser.

N'oublions pas non plus que nous avons affaire, non à un philosophe, qui va droit au but, mais à un fantaisiste, qui s'en donne à cœur joie. La navigation de Pantagruel ne doit pas être assimilée aux *Voyages du capitaine Gulliver*, tels que Swift nous les a racontés. Là tous les personnages sont au point optique. Il y a l'île des nains, où tout le monde est nain, l'île des géants, où tous les habitants sont des géants ; ici ce sont des savants et des mathématiciens distraits qui se promènent dans une île volante, là les chevaux font le rôle des hommes et les hommes sont de vilains et dégoûtants animaux. Dans tout le récit circule un système constant d'allusions. Nous savons que d'un bout à l'autre du livre, de même que dans la fable ésoopique, l'auteur nous met sous

les yeux constamment deux choses à la fois. Sous ce qu'il dit, il faut toujours entendre ce qu'il ne dit pas. Il n'en est pas de même chez Rabelais. Il suit son chemin, mais à la façon du Petit Chaperon Rouge, de Perrault, s'arrêtant à cueillir des fleurs, s'attardant après les papillons, et engageant la conversation avec le loup. — « C'est, dit à ce propos Ste-Beuve, que Swift était philosophe et pamphlétaire, tandis que Rabelais, avant tout, est artiste, poète, et qu'il songe d'abord à s'amuser. »

Embarquons-nous avec lui — car il est du nombre des voyageurs ; plus d'une fois il emploie le pronom « nous » pour qu'on ne s'y trompe pas, et, sans rien perdre du spectacle qu'il va dérouler sous nos yeux, suivons le fil philosophique de la pensée qui dirige et gouverne l'ensemble.

III.

Les trois premiers jours de la navigation se passent sans aventure ; le quatrième, on arrive à l'île de Médamothi, mot qui en grec signifie « nulle part », mais en hébreu, les ressemblances. C'est, en effet, l'île des apparences et de l'ostentation ; le roi s'appelle Philophanes, qui aime à briller, et son frère Philotaemon, qui aime à être vu. Les voyageurs y descendirent. C'était le troisième jour d'une grande foire où se rendaient les plus riches marchands de l'Afrique et de l'Asie. Frère Jean, Panurge et Epistémon achetèrent des tableaux : Jean, un plaideur, qui a perdu son procès, et qui en appelle, et un valet à la recherche d'un maître ; — Panurge acquit une peinture galante ; Epistémon se laissa séduire par les idées de Platon et les atomes d'Epicure,

peints au vif. On conviendra que ce n'était pas là le moins merveilleux des tableaux. Pantagruel fit l'acquisition d'une belle tapisserie, de 78 pièces, représentant toute l'histoire d'Achille, plus «une tarande». C'est l'animal que Pline nomme caméléon. Celui que nous appelons ainsi aujourd'hui est un mince lézard dont la peau change de couleur suivant les dispositions de l'animal ou l'objet sur lequel on le pose ; celui que Pantagruel acheta était un ruminant, grand comme un jeune taureau, avec des cornes de cerf et des pieds analogues ; il était velu comme un ours, et ce n'était pas sa peau transparente qui changeait de couleur ; dans certains cas, son poil variait suivant la couleur des vêtements de ceux dont il s'approchait : gris auprès de Panurge, écarlate auprès de Pantagruel, blanc auprès du pilote ; abandonné à lui-même, il avait la couleur d'un âne de Meung.

Tout, dans cette île, est disposé pour les yeux : des tableaux, des tapisseries, des animaux à couleur changeante qui prennent la nuance de ceux qui les entourent — comme ces gens qui sont toujours de l'opinion dominante et qui, abandonnés à eux-mêmes, ne sont que des ânes. Rien de sérieux. Tout est donné à l'apparence.

Les amis de l'apparence, ceux qui veulent être et faire comme tout le monde, qui attendent le signe d'un chef pour avoir un avis, sont les premiers ennemis de la vérité. On ne la leur fera jamais accepter, parce qu'ils ferment les yeux pour ne pas la voir, non par antipathie, mais par faiblesse. Passons, se dit Pantagruel.

IV.

Mais en ce moment une nef arrive, c'est le vieux Gargantua qui fait courir après son fils, non pour le rappeler, mais pour avoir de ses nouvelles. Pantagruel avait déjà inventé la poste aux pigeons : il n'avait pas imaginé, il est vrai, d'attacher un billet sous l'aile de l'oiseau voyageur ; mais il était convenu avec son père de certains signes. Une bandelette noire aux pattes devait annoncer malheur ; une bandelette blanche signifierait : Tout va bien. C'étaient les couleurs traditionnelles. Une voile blanche devait annoncer à Egée le succès de son fils contre le minotaure ; une voile blanche devait annoncer au pauvre Tristan malade l'arrivée de son Iseult. Il y eut erreur dans les deux cas, mais il n'y en eut pas dans le cas de Pantagruel : le pigeon messager de bonnes nouvelles parvint heureusement à sa destination, annonçant à Gargantua qu'il aurait bientôt des lettres de son fils.

Les lettres échangées en cette circonstance ont été citées par Fr. Guizot dans son travail sur Rabelais ; elles ne nous apprennent rien de nouveau, mais elles nous montrent une fois de plus la bonté paternelle du vieux roi, la soumission respectueuse et tendre de son fils, et l'art que chacun d'eux possède de développer sa pensée d'une façon ingénieuse. Balzac plus tard — l'ancien Balzac — se fera une réputation à moindres frais. La rhétorique savante du XVII^e siècle n'a rien de mieux ni peut-être d'égal à ces lettres pour la fermeté et l'élégance du style. Pantagruel envoie à son père les acquisitions qu'il a faites, tapisseries et animaux, avec force té-

moignages d'amitié pour lui et pour son messager ; puis l'on se remet en mer.

V.

Le cinquième jour on découvre à gauche un **navire : grande joie de part et d'autre. On se salue, on s'aborde, on se demande des nouvelles. Les voyageurs étaient tous de Saintonge et venaient du pays de Lanternois. Ils apprirent à Pantagruel et aux siens que, sur la fin de juillet subséquent, il y aurait dans ce pays un chapitre général des Lanternes, et que l'on y faisait de grands apprêts comme si l'on y dût profondément lanterner, autrement dit, perdre beaucoup de temps par irrésolution. Ce chapitre des Lanternes, ou des lumières, est-il le concile de Trente, qui eut en effet à cette époque deux sessions, deux sessions interminables ? S'agit-il d'une assemblée des « lumières » protestantes à la Rochelle, comme le prétendent d'autres commentateurs, s'appuyant de ce que les voyageurs rencontrés étaient Saintongeais ? La première conjecture est beaucoup plus probable que la seconde.**

VI.

C'est ici que se place un des épisodes les plus populaires du roman de Rabelais, l'histoire des moutons noyés par Panurge.

Rabelais a pris toute cette histoire à un écrivain italien, son contemporain, qu'il a nommé du reste à deux reprises, et il n'est pas sans intérêt, comme nous l'avons fait en d'autres circonstances, de rapprocher les deux récits.

Cet écrivain était moine comme Rabelais — et

comme lui, moine émancipé. Il s'appelait Teofilo Folengo et vécut de 1491 à 1544. On a de lui quatre ouvrages : les *Macaronées*, l'*Orlandino* ou le Petit Roland, l'*Humanité du Christ* et le *Chao del tri per uno*.

L'*Orlandino* est un poème burlesque assez amusant, où l'on raconte la naissance et les premières années de celui qui fut plus tard le célèbre Roland — avec accompagnement de sorties violentes contre les indulgences, contre les moines, les confesseurs, et de détails passablement scabreux. On lit, au dernier chant, une historiette qui a été répétée depuis, mais que Folengo n'a évidemment pas inventée. Un prieur gourmand et ivrogne se querelle avec le petit Roland, qui a cherché à lui voler un esturgeon. On les mène devant le gouverneur. Celui-ci commence par reprocher au moine sa glotonnerie et sa paresse. Le moine veut faire le savant. Le gouverneur, pour se moquer de lui, lui pose trois questions, qu'il devra résoudre le lendemain. S'il ne réussit pas, il sera privé de son abbaye. Le prieur rentre chez lui fort embarrassé, il s'enferme dans sa bibliothèque, composée de bouteilles de vin, de pâtés, de jambons, et se jette à genoux devant St Bacchus, patron du lieu, pour le prier de l'inspirer dans sa détresse. Son cuisinier vient lui demander s'il veut souper. Le prieur lui raconte son embarras. Le cuisinier lui offre de répondre à sa place. Le prieur y consent. Le cuisinier, duement déguisé, se rend devant le gouverneur, et résout les deux premières questions à la satisfaction de celui qui l'interroge. — Vous ne résoudrez pas la troisième, lui dit-il. Savez-vous ce que je pense? — Monseigneur, vous pensez par-

ler au prieur, tandis que vous parlez à son cuisinier.» Et il lui raconte toute l'histoire. Le gouverneur rit beaucoup, et donne l'abbaye au cuisinier; le prieur gourmand prendra sa place à la cuisine.

Ce conte se retrouve dans les *Histoires ou Nouvelles en vers* d'Imbert (1747-1790)¹, à cela près que les trois personnages sont un roi, un évêque et son meunier. L'évêque a une grande renommée de science. Le roi, qui ne l'a jamais vu, le mande à sa cour, en lui envoyant trois questions à résoudre. C'est un meunier qui se rend près du roi au lieu de l'évêque, et il répond si bien aux questions que le roi lui offre une faveur à son choix. Le meunier demande au roi de garder le silence sur son intervention et de laisser à l'évêque l'honneur de ses réponses.

L'évêque ainsi sauva sa gloire,
En employant l'esprit de son meunier.

C'est là probablement la forme primitive du récit. Folengo n'y fait intervenir un abbé et un cuisinier que par suite de son antipathie contre les moines et de sa tendresse à l'endroit des bons repas, tendresse qui s'étend à ceux qui les préparent. Nous avons constaté ces deux préoccupations chez Rabelais, mais chez Folengo, ces préoccupations sont des passions dominantes.

La vie de Folengo fut aussi romanesque que ses écrits. Etant moine, il parvint à se faire aimer d'une dame du monde; il s'échappa du couvent et vécut avec elle pendant plusieurs années d'une façon assez misérable, à ce qu'il paraît; il allait de maison en maison, à la manière des anciens trouvères,

¹ *Œuvres poétiques* de M. Imbert, 2 v. in 18, 1777, Tome I.

réciter ses poésies pour prix de l'hospitalité qu'on accordait à lui et à sa compagne. De là le surnom de *Pitocco*, ou mendiant, qu'il se donne sur le titre d'un de ses poèmes. Quand il fut las de cette vie vagabonde, il obtint de rentrer dans son couvent. C'est alors qu'il composa ses deux derniers ouvrages comme œuvres de pénitence, et qui sont aussi, si l'on en croit Ginguené¹, une pénitence pour les lecteurs qui se hasardent à les lire. Il en est tout autrement de son *Opus macaronicum*, écrit dans un langage mi-latin, mi-italien, analogue à celui que *Molière* fait parler à ses personnages dans la *Cérémonie* du *Malade imaginaire*. Folengo composa ce livre dans ses moments rompus pendant les années de sa vie errante, et l'on y trouve de fréquentes allusions à sa situation personnelle.

VII.

La *Macaronée* est en vers hexamètres. Nous en citons quelques-uns, afin de donner une idée de la langue que Folengo s'est créée entre l'italien et le latin. Ils sont tirés de l'invocation aux Muses qui commence le livre.

Phantasia mihi quædam fantastica venit
 Historiam Baldi grossis cantare camænis...
 At prius aliorum vestrum chiamare bisognat.
 O macaroneam, Musæ, quæ funditis artem...
 Jam nec Melpomene, Clio, nec magna Thalìa,
 Nec Phoebus grattando lyram, mihi carmina dicent...
 Verum cara mihi favcat solummodo Berta
 Gosaque, Togna simul, Mafelina, Pedrola, Comina,
 Veridicæ Musæ sunt hæc, doctæque sorellæ,
 Quarum non multis habitatio nota poetis
 Clauditur in quodam terræ cantone remoto.

¹ *Histoire littéraire d'Italie*, T. V.

[La fantaisie fantastique m'est venue de chanter en vers privés d'art l'histoire de Balde... Mais il faut d'abord vous appeler à l'aide, Muses qui présidez à l'art macaronique... Que ni Melpomène, ni Clio, ni l'illustre Thalie, ni Phébus grattant sa lyre, ne me dictent mes vers. C'est assez que ma chère Berta me favorise avec Gosa, Togna, Mafelina, Pedrola, Comina. Ce sont des Muses viridiques, de doctes sœurs dont l'habitation, connue à peu de poètes, est enfermée dans un canton écarté de la terre.]

Les Muses invoquées dans ces derniers vers sont celles qui président au pays de Cocagne, dont le poète va nous faire la description avec amour. Puis il nous transporte à la cour de Charlemagne. Il y a ce jour-là un tournoi et un festin ; Folengo décrit le combat en quelques mots et le festin en quelques pages. C'est frère Jean devenu poète. Au tournoi, comme toujours en pareil cas, Guy, le héros du poème est vainqueur de tous ses rivaux. Ses exploits lui méritent l'amour de la fille de Charlemagne, Berta ; il l'enlève, s'enfuit avec elle par delà les monts ; les fugitifs arrivent à Cipada, près de Milan, patrie de l'auteur, et reçoivent l'hospitalité chez un paysan. Guy se lasse bientôt de son repos forcé et de sa Berta ; il s'en va courir les aventures, et finira par se faire ermite. La princesse met au monde un fils, auquel on donne le nom de Baldus, et meurt quelque temps après. — Ces aventures sont à peu de chose près celles qui se déroulent au début de l'*Orlandino* : Folengo se répète souvent ainsi ; il n'avait d'invention que dans les détails.

Il n'y a pas plus de suite dans la conduite des personnages que l'auteur n'en a mis dans la sienne. Il travaille sans plan et se laisse généralement entraîner par les mots que le hasard amène sous

sa plume. De là chez lui, comme chez Alfred de Musset lorsqu'il raconte en vers, mais à un bien plus haut degré, tour à tour de la diffusion et de l'obscurité; ici il développe trop, là il saute à pieds joints par-dessus les transitions et ne développe pas assez.

Devenu homme, Balde est un querelleur, un tapageur qui, par son audace et son entrain, devient un véritable chef de bande. Il a pour compagnons, entre autres, le géant Fracasse, fils du géant qui donne son nom au *Morgante maggiore* de Pulci, — et Cingar, le subtil, qui force les serrures, vole le tronc des églises, vantard comme Panurge, poltron comme lui, mais moins spirituel et moins savant. Balde est en prison à la suite d'une bagarre, Cingar se déguise en cordelier, entre dans son cachot sous prétexte de le confesser et facilite son évason. Balde parcourt ensuite différents pays, il détruit des corsaires, extermine des sorcières, s'enfonce dans l'intérieur de l'Afrique, et, après avoir découvert les sources du Nil, descend aux enfers avec ses amis. L'auteur le conduit ensuite au milieu des astrologues, des nécromanciens et des poètes, puis il le plante là tout à coup et clôt son volume.

Il ne faut demander à Folengo ni la finesse d'observation ni la délicatesse de la pensée, ni la grâce du style de Rabelais; son observation est superficielle, son expression est dure et brutale; son principal attrait est dans la forme du langage, dans l'emploi de tel ou tel mot latin ou italien dénaturé, dans une foule de petits riens qui ne se traduisent pas. Sa gaité aussi est toute à la surface, elle fait rire, mais ne fait pas réfléchir. Il y a chez lui beau-

coup de grimace et peu de vrai comique, de sorte que la lecture de tous ses ouvrages, sans exception, ne tarde pas à devenir fatigante.

Mais tel qu'il est, Rabelais l'a beaucoup lu. Nous trouvons à chaque pas dans son roman des réminiscences du poète italien.

Une traduction française de cet ouvrage a été publiée à Paris en 1606, en deux volumes in-12, sous le titre d'*Histoire macaronique de Merlin Coccaie*, 2 vol. in-12. Reproduite en 1735, elle a reparu en 1859 dans la «Bibliothèque gauloise», précédée d'un travail curieux de M. Gustave Brunet. Cette version est largement paraphrasée, suivant l'usage du temps, et il n'y a pas lieu d'y chercher une fidélité bien scrupuleuse. On l'a fait suivre dans les deux premières éditions d'un autre poème où Folengo raconte, en style burlesque, une guerre entre les Mouches et les Fourmis.

M. Gustave Brunet signale dans le portrait de Fracassus quelques traits qu'on retrouve dans le Gargantua des premières pages :

Pour son déjeuner, il mangeait un veau ; quatre-vingts pains à grand peine pouvaient remplir ses tripes. Son bouclier était le fond d'une chaudière en laquelle on brasse la bière, où on fait bouillir le vin ; son bâton était plus grand qu'un mât de navire.

L'imitation est flagrante surtout dans l'histoire des moutons et la description de la tempête.

VIII.

C'est dans la douzième macaronée que se trouve le récit qui nous a conduits à cette digression. Nous copions la traduction française, en nous contentant

de corriger les fautes d'impression dont l'édition de 1606 est émaillée.

Balde s'embarque et aussi ses deux compagnons, et loge leurs chevaux en un canton du vaisseau.

Voici de loing arriver les Tesinois sublans [sifflant] souvent ayant beaucoup de bergers conduisans leurs bercails, qui étoit en si grand nombre, que la terre en sembloit couverte. Ils portoient sur leurs dos leurs fottillonzes, et avoient leurs gromastins attaches à leur ceinture, lesquels quand il en est mestier, ils laschent pour se ruer sur les loups, et les tuer. Il y avoit plus de trois mille moutons, et avoient tous de la laine blanche, et estoient sans cornes. De la laine d'iceux font les bureaux, et autres draps de grosse étoffe. On tire par les oreilles dedans la navire, laquelle est incontinent suivie de toutes les autres, sans avoir aucun peur; car nature a donné ceste faculté au bercail de suivre toujours la premiere qui marche devant.

Mais quand ceste canaille de Tesinois eut vu Balde et ses compagnons armez dedans la navire, et leurs chevaux occuper la meilleure place du vaisseau: O, dirent-ils, patron, pourquoy rompez-vous les accors faits entre nous? Ne nous as-tu pas promis que tu n'en prendrois pas d'autres en ce navire? Gardes-tu ainsi tes promesses? O! barquerolliers, vestre foy est-elle ainsi entretenue en son entier? O gens, à qui est propre de donner des bourdes aux autres, et à qui ne soucie gueres de commettre une fausseté! Tu es fol, et ne sçais, ô Chiozois, que tu fais, et tu ne cognois point telle marchandise, et quel est ce meschant gain. Reçois-tu des soldats et diables armez en ton vaisseau? Jette ces François, jette nos ennemis! Un paysan ne s'accorde jamais avec un gendarme, et ne souffriroient manger leur viande ensemble. J'ay bonne envie de leur rendre autant de bastonnades que nous en avons reçu d'eux. Nous en avons maintenant le moyen: il faut, dis-je, leur rendre le change, que ces larrons s'en aillent hors d'icy à leur faciende; il y a des forests, et des cavernes, en icelles font mieux leur demeure tels voleurs, que de se venir mettre dedans des navires, et de se mesler ici parmi des gens de bien; s'ils ne s'en vont, nous les jetterons en l'eau par force. Ainsi le plus grand paysan, et le plus audacieux, parla. Le patron ne leur respondit rien, et s'en retourna.

ses oreilles à une telle honte, laquelle aucun masque ne pouvoit couvrir.

Or, Balde entendant les parolles audacieuses de ce vilain moutonnier, degaine incontinent son espée et met son bouclier au bras, et se delibere d'attaquer ces braves marauds. Cingar le retient, et en le retenant, parle à luy en l'oreille, et le prie de luy laisser la charge de faire ceste vengeance. « Cela, dit-il, mon Balde, n'est point séant à vous, ny propre à vostre vertu naturelle; mais appartient plustost à la subtilité de Cingar. Arreste-toy, je te prie, tu verras maintenant merveilles; il ne faut point endurer l'orgueil d'un villain: les uns rient; autres, croy-moy, pleureront. » Balde luy obeist, et rengaine son espée.

Cependant le vent doucement s'enfle, et la mer commence à se cresser, et faire branler ses ondes. Le vaisseau se sépare du bord, et peu à peu s'avance au milieu, et laisse le rivage, lequel, en fuyant ainsi, semble emporter avec soy les villes et pays. On ne voit desjà plus les bois, on ne voit que la mer et le ciel; et les mariniers, en chantant, se reposent.

Cingar cauteleux, voyant le temps proche pour mettre à effect ce qu'il avoit en pensée, finement s'approche de l'un de ces paysans, luy disant: « O, que voici grande abondance de vivre! Veux-tu, mon compagnon, me vendre un gras moutou? — Le marchand luy respond: Moi? trois, huict, quatorze, si un seul ne te suffit, moyennant que tu les veuilles payer et que tu m'en donnes au moins huict carlins pour pièce. Alors Cingar, le marché arrêté, et prenant son mouton, luy compte de sa bourse huict carlins de cuivre, lesquels il avoit nagueres forgez.

Les marchans estoient-là presens; et toute la compagnie, riches et pauvres, lays, moines, et prebstres, s'attendoient de manger chacun un bon morceau de ce mouton; mais Balde considérant la mocquerie, desjà se prépare fort bien, et chuchette en l'oreille de Léonard: « Il sortira, dit-il, tantost une belle farce: tais-toy, je te prie, et t'appreste à rire. » Cingar prend par les oreilles ce mouton et le jette en la mer du haut du navire. Chose merveilleuse, et paradvanture malaisée à croire à la compagnie! incontinent tout le troupeau à la file saute en la mer, et n'en demeura une seule pièce, qui ne sautast, et ne se jettast en l'eau. Par ce moyen la mer fut toute couverte de

poissons portelaines, et ces moutons païssoient autre chose que de l'herbe. Les Tesinois s'efforçoient de les retenir le plus qu'ils pouvoient ; mais c'estoit pour néant : car enfin, tout ce bestail abandonna le vaisseau. Au temps du deluge, les poissons, montez au haut sommet des montagnes, contemploient les forests, et se promenoient joyeux par dessus les ormes, et peupliers, regardans au dessous d'eux les prez, et les fleurs¹ ; et maintenant le bercail paist sous les eaux l'algue, mange et boit ce qu'il ne veut, et se noye tout à fait. Neptune lors fait un grand butin, s'esmerveillant d'où estoient descendus tant de moutons : d'iceux il fit un festin aux nymphes et barons de sa court, lesquels s'en farcirent à bon escient le ventre, laissant sous la table les ossements pour les chats.

Balde eclate de rire, Léonard en (crève,) et les autres en gromment. Cingar ne rit point ; mais feint estre marri, et rapporte à mal' heur ce qu'il avait fait de guet à pens, et feignoit d'aller secourir ces bestes ; mais au contraire, subtilement il les pousoit en mer ; et vous ensiez dit à le voir bien embesogné, que les moutons estoient à luy, tant il sçavoit bien accommoder sa mocquerie. Et parce que chaque mouton, sautant ainsi, chantoit en prononçant *baï, baï*, sa misérable mort, de là, la prochaine ville fut nommée *Bebba*, et le peuple d'autour fut par nos anciens appelé *Bebbens*. Iceux ont autrefois dompté les vieux *Posses*, et avoient sous leur domination les *Malgariens*.

VIII.

Passons au récit de Rabelais ; nous abrégeons un peu.

Pendant qu'on nous racontait des nouvelles du pays des Lanternois, Panurge prit débat avec un marchand de Taillebourg nommé *Dindenault*.— On se rappelle que Panurge avait fait vœu de voyager jus-

¹ Folengo se souvient ici d'Ovide :

Et modo qua graciles gramen carpsere capellæ,
Nunc ibi deformes ponunt sua corpora phocæ.
Mirantur sub aqua lucos, urbesque, domosque
Nereides ; sylvasque tenent delphines, et altis
Incurtant ramis, agitataque robora pulsant.

Metamorphoses I, 5.

qu'à l'oracle avec ses lunettes au bonnet et sans braguette. Dindenault s'était moqué de lui.

Voilà une belle médaille de mari trompé, dit-il. Panurge, à cause de ses lunettes, entendait plus clair que de coutume. — « Comment serais-je un mari trompé, » dit-il à Dindenault, puisque je ne suis pas marié? » Mais tu dois l'être, toi, à en juger par ta face peu gracieuse. — « Oui, je le suis et ne voudrais pas ne pas l'être pour toutes les lunettes de l'Europe et toutes les bécicles de l'Afrique, car j'ai une des femmes les plus belles, les plus avenantes, les plus honnêtes et les plus sages qui soient dans tout le pays de Saintonge, n'en déplaise aux autres. Je lui rapporte de mon voyage une belle branche de corail rouge, longue de onze pouces, qui je lui donnerai pour étrennes. Mais qu'est-ce que cela te fait? De quoi te mêles-tu? Qui es-tu? D'où es-tu? Lunctier de l'antéchrist, réponds si tu es de Dieu! »

C'est la question que l'on faisait quand on se trouvait en présence de quelque prodige.

— Et si je me faisais aimer de ta tant belle, tant avenante, tant honnête et tant sage femme, demanda Panurge, qu'est-ce que tu ferais, toi qui es de tous les diables?

— Je te donnerais un coup d'épée sur cette oreille lunetière et je te tuerais comme un bélier.

Il voulut joindre le geste à la parole, mais l'humidité de la mer avait rouillé son épée dans le fourreau, il ne put parvenir à la tirer; on s'interposa, on força Panurge et Dindenault de se réconcilier, mais Panurge se promit que le marchand le lui payerait.

La scène ne manque pas de naturel. Cependant la querelle est plus motivée chez Folengo.

Panurge dit alors à frère Jean et à Epistémon : « Retirez-vous un peu à l'écart et soyez attentifs à ce qui va se passer. Il y aura beau jeu si la corde ne rompt. Puis il s'adressa au marchand, et but à sa

*ceci vaust
deve qu...*

santé un plein hanap ; le marchand lui fit raison en toute courtoisie. Panurge le pria alors de lui vendre un de ses moutons. Dindenault rusé, intéressé comme un paysan et gouailleur comme un boustolier, entrevit un bon marché à faire, mais il se garda bien de laisser deviner sa pensée. Il feignit de ne pas prendre l'offre au sérieux, afin d'obtenir une surenchère.

— Comme vous savez bien truffer des paoures gens, lui dit-il. Vraiment, vous êtes un gentil chaland ! Le vaillant acheteur de moutons que vous faites ! Vous avez plus l'air d'un coupeur de bourses. Qu'il ferait bon porter une bourse pleine auprès de vous en la triperie sur le dégel ! Qui ne vous connaîtrait, vous feriez bien des vôtres.

— Patience ! dit Panurge, mais de grâce, de grâce spéciale, vendez-moi un de vos moutons. Combien ?

— Comment l'entendez-vous, notre ami, mon voisin ? Ce sont moutons à la grand laine. [Une monnaie avait porté ce nom.] Jason y prit la toison d'or. L'ordre de la maison de Bourgogne [la Toison d'or] en fut extrait. Ce sont moutons du levant, moutons de haute fûtaie [allusion aux bois], moutons de haute graisse [fine, délicate].

— Soit, dit Panurge ; mais de grâce, vendez-m'en un et pour cause, en vous payant à l'instant en monnaie d'occident et de basse graisse. Combien ?

— Notre voisin et ami, écoutez ici un peu de l'autre oreille.

— Comme il vous plaira.

— Vous allez en Lanternois ?

— Voire [oui, en normand : voire].

— Voir le monde ?

— Voire.

— Pour vous amuser ?

— Voire.

— Vous avez nom Robin Mouton, à ce que je crois ?

— Cela vous plaît à dire.

— Sans vous fâcher.

— Je le prends ainsi.

— Vous êtes le fou du roi, je crois ?

— Voire.

— Ah ! ah ! vous allez voir le monde, vous êtes le bouffon du roi, vous avez nom Robin Mouton. Voyez-vous ce mouton là : il a nom Robin Mouton, comme vous. Robin ! Robin ! Robin !

Le mouton. Bée, bée, bée !

Le marchand. Hein ! la belle voix !

Panurge. Belle et harmonieuse.

Le marchand. Voici un pacte à faire entre vous et moi. Vous qui êtes Robin Mouton, si l'on vous mettait dans un des plateaux d'une balance et mon Robin Mouton dans l'autre, je parie un cent d'huitres, que, pour le poids, la valeur, l'estimation, il l'emporterait sur vous, haut et court, de la même manière que vous serez pendu quelque jour.

— Patience, dit Panurge. Mais vous feriez beaucoup pour moi, si vous vouliez me le vendre, celui-là ou un autre de qualité inférieure.

— Notre ami, mon voisin, de la toison de ces moutons on fera de fins draps de Rouen ; les fines laines d'Angleterre ne sont que de la bourre au prix de celles-là. De la peau, on fera des maroquins de Turquie, de Montélimart ou d'Espagne tout au moins. Des boyaux on fera des cordes de violon et de harpe, qu'on vendra au prix des cordes de Munich ou d'Aquilée. Qu'en dites-vous ?

— Vendez-m'en un, je vous en prie ; voici de l'argent comptant.

Et il montrait son escarcelle pleine de monnaies toutes neuves.

— Mon ami, notre voisin, ce n'est viande que pour rois ou princes. La chair en est si délicate, si savoureuse, si friande, que c'est baume. Je les amène d'un pays où les pourceaux, sauf votre respect, ne mangent que myrobolans [sorte de gland aromatique des Indes]. Les truies, sauf le respect de la compagnie, quand elles sont en gésine, ne sont nourries que de fleurs d'orangers.

— Vendez-m'en un, je vous le payerai en roi, foi de piéton. Combien ?

— Notre ami, mon voisin, ces moutons sont de la pro-

Relève
Le comique
dans cette scène

pre race de celui qui porta Phryxus et Hellé à travers l'Hellespont.

Rabelais prête volontiers à ses personnages son érudition, mais en leur conservant leur caractère. Il y a encore, au moins y avait-il encore, il y a une trentaine d'années, dans les foires de France, des paysans gouailleurs, et cherchant, comme Dindenault, à éblouir, à troubler, à dérouter leurs chartrands, afin d'en avoir meilleur marché, de leur vendre à un prix plus élevé ou de payer moins cher leur marchandise.

Par tous les champs où ils passent poursuit Dindenault, le blé y vient comme si Dieu y eût passé. Il faut mettre marne ne fumier. De leur urine, on tire le meilleur salpêtre du monde, et de leurs crottes, sans respect, les médecins de nos pays guérissent soixante et dix-huit espèces de maladies, la moindre desquelles est la maladie de St Eutrope, de Saintes, dont Dieu nous préserve et garde. Qu'en dites-vous, notre ami? Aussi coûtent-ils bon.

— Coûte et vaille¹, répondit Panurge. Seulement vendez-m'en un, le payant bien.

— Notre ami, mon voisin, considérez un peu les merveilles de nature qui se trouvent dans ces animaux, même en un membre que vous estimeriez inutile. Prenez-moi ces cornes là et les concassez un peu avec un pilon de fer ou avec un landier, c'est tout un, puis les enterrez en vue du soleil, là où vous voudrez, et arrosez-les souvent; en peu de mois vous en verrez naître les meilleures asperges du monde. Je n'en excepterais même pas celles de Ravenne. Allez-moi dire que vos cornes à vous autres, messieurs les maris trompés, aient une vertu si mirifique!

Dindenault parle d'après Pline, qui dit que les

¹ Cette expression ne veut pas dire : N'importe son prix et sa valeur, comme l'interprètent les commentateurs; mais : s'ils valent beaucoup, peu importe qu'ils coûtent beaucoup. Cette locution est encore d'usage ordinaire en Normandie.

Cornes de béliers enfoncées en terre, font pousser des asperges sauvages. — Cela n'est vrai que lorsqu'il y a déjà des graines d'asperges dans le sol.

— Patience, répondit Panurge.

— Je ne sais si vous êtes clerc, mais j'ai vu beaucoup de clercs, et de grands clercs, trompés par leurs femmes. **Oui-dà ! A propos, si vous étiez clerc, vous sauriez que, des membres les plus inférieurs de ces animaux—ce sont les pieds—y a un os. C'est le talon, astragale, si vous voulez, dont on jouait antiquement au jeu royal des osselets, qui fit gagner un soir à l'empereur Octavian Auguste plus de 50,000 écus. Vous n'avez garde d'en gagner autant, vous autres.**

— Patience, mais expédions.

— Et, notre ami, mon voisin, que diriez-vous si je vous louais dignement les membres internes, les épaules, les élanches, les gigots, le haut côté, la poitrine, le foie, la rate, les tripes, la vessie dont on joue à la balle, les côtelettes dont on fait, dans le pays des Pygmées, de beaux petits arcs pour tirer des noyaux de cerises contre les grues.

— Allons ! dit le patron de la nef au marchand, c'est trop barguigné. Vends-lui tes moutons, si tu veux ; si tu ne veux pas, ne l'amuse plus.

— Je veux bien lui en vendre pour l'amour de vous, mais il paiera trois livres tournois de la pièce, en choisissant.

C'était un tiers en plus de la valeur ordinaire.

— C'est beaucoup, dit Panurge. En mon pays j'en aurais bien cinq, même six pour cette somme. Prenez garde que ce ne soit trop. Vous n'êtes pas le premier de ma connaissance, qui voulant devenir trop tôt riche et parvenir, est au contraire tombé en pauvreté et même quelquefois s'est rompu le cou.

— La fièvre quartaine pour toi, lourdaud, dit le marchand. Le moindre de ces moutons vaut quatre fois plus que le meilleur de ceux que les Coraxiens en Espagne vendaient un talent d'or la pièce. Et que penses-tu, ô sot à la grande paye, que valait un talent d'or ?

— Benoit monsieur, dit Panurge, vous échauffez en vot harnois à ce que je vois et connaît. Tenez, voyez là vot argent.

Panurge, ayant payé le marchand, choisit dans tout le troupeau un beau et grand mouton, qu'il emporta criant et bêlant ; tous les autres bêlaient en même temps et regardaient où l'on menait leur compagnon. Cependant Dindenault disait à ceux qui l'entouraient :

Il a bien su choisir, le compagnon ! Il s'y entend, le gaillard !

IX.

« Soudain, je ne sais comment, avant que j'eusse le temps de reconnaître ce qui se passait, Panurge, sans rien dire, jette en pleine mer son mouton criant et bêlant. Tous les autres moutons criant et bêlant du même ton, commencèrent à se jeter et à sauter en mer après, à la file. C'était à qui sauterait le premier après son compagnon. Impossible de les en empêcher. Le naturel du mouton, comme vous savez, est de suivre toujours le premier en quelque endroit qu'il s'en aille. Aussi Aristote l'appelle-t-il le plus sot, le plus inepte animal du monde. »

Le marchand tout effrayé de ce qu'il voyait ses moutons périr et se noyer devant ses yeux, s'efforçait de les retenir de tout son pouvoir. Mais ce fut en vain. Tous sautaient à la file et périssaient finalement ; il en prit un grand et fort sur le tillac de la nef pensant ainsi le retenir et par suite sauver le reste. Le mouton fut si fort qu'il emporta le marchand avec lui dans la mer, comme les moutons de Polyphème le borgne emportèrent hors de la caverne

Ulysse et ses compagnons, — si bien qu'il fut noyé. Les autres bergers et moutonniers qui voulurent tenir les moutons par les cornes, par les jambes et par la toison, eurent le même sort. Ils furent tous emportés dans la mer et noyés misérablement.

Panurge, qui était à côté de la cuisine tenant un aviron en main, non pour aider les moutonniers, mais pour les empêcher de regrimper sur le navire, et échapper au naufrage, leur adressait un sermon éloquent; il leur remontrait, par lieux communs de rhétorique, les misères de ce monde, le bien et le bonheur de l'autre vie, leur assurant que les trépassés sont plus heureux que ceux qui vivent en cette vallée de misère, et il promettait d'ériger à chacun d'eux un beau cénotaphe au plus haut du mont Cénis, à son retour de Lanternois. En attendant, il leur souhaitait, en cas qu'ils ne fussent pas encore enuyés de vivre, la rencontre de quelque bonne baleine qui les avalât comme Jonas, et au bout de trois jours les rendit dans quelque beau pays de satin, à l'exemple du même prophète.

Quand le navire fut débarrassé du marchand et de ses moutons : « Ne reste-t-il plus ici, demanda Panurge, quelque âme moutonnaire qui veuille encore faire le saut ? »

Où sont les moutons de Thibault l'Agnelet [dans l'*Avocat Pathelin*] ? Où sont ceux de Regnauld Belfin, qui dorment quand les autres paissent ? Je n'en sais rien. C'est un tour de vieille guerre. Que t'en semble, frère Jean ?

— Il me semble, dit frère Jean, que tu t'es trop pressé de payer. J'ai entendu dire qu'on promet parfois paie double aux soldats pour le jour de la bataille. Si on la gagne, on a de quoi les payer; si on la perd, ils regarderaient comme une double honte de demander la double paie.

Si vous n'aviez pas payé d'avance, l'argent vous resterait.

— Une belle affaire! dit Panurge. J'ai eu du plaisir pour plus de cinquante mille francs. Retirons-nous, le vent est propice. Frère Jean, écoute ici. Jamais homme ne me fit plaisir sans récompense, ou reconnaissance pour le moins. Je ne suis point ingrat, je ne le fus ni ne le serai; mais, en revanche, jamais homme ne me fit déplaisir sans qu'il ait eu à s'en repentir en ce monde ou en l'autre. Je ne suis point fol jusque là.

— Tu te damnes comme un vieux diable, dit frère Jean. Il est écrit : *Mihi vindictam*, etc. [A moi la vengeance]. Matière de bréviaire.

Remarquons en passant la dureté des mœurs de l'époque. Dindenault méritait une leçon, soit; mais il se noie, on le regarde faire, et l'on rit; il n'y a personne qui tende une perche à lui ou aux siens. Panurge prend un aviron, mais c'est pour empêcher les marchands de revenir à bord, bien que le bain qu'ils ont pris dût paraître une pénitence suffisante. Panurge est coutumier du fait, sans doute, et nous sommes habitués à le voir aussi cruel et vindicatif qu'il est spirituel. Mais frère Jean lui-même, qui est une bonne âme et sans rancune, ne trouve rien à redire, sinon que Panurge aurait bien pu ne pas donner l'argent, qui est perdu, puisque celui qui l'a reçu s'est noyé; et lorsque Panurge lui confesse ses habitudes de vengeance, il se contente de protester faiblement en lui citant un texte sacré, qu'il affaiblit encore en ajoutant : matière de bréviaire. Et il s'éloigne comme s'il disait : Je n'en ferais pas autant, mais c'est son affaire. > A cette époque, on était bien loin d'avoir pour la personne humaine le respect que nous éprouvons aujourd'hui. Voyez ce que nous raconte Taine du seizième siècle en Italie, et, sans

sortir du domaine littéraire, combien de horions ne se distribue-t-il pas dans *Don Quichotte*? En France, après le seizième siècle, les coups disparaissent peu à peu des romans et du théâtre — et de la vie ordinaire, par conséquent. Mais ils se maintiennent encore longtemps en Angleterre, comme l'attestent les romans de Fielding, de Smolett et les caricatures d'Hogarth.

XI.

Cette histoire des moutons de Panurge a été versifiée par La Fontaine (*Contes*, livre IV, 3, Dindenaut et Panurge.)

Dindenaut dans sa nef
Menait moutons. — Vendez-m'en un, dit l'autre.
— Voire, reprit Dindenaut, l'ami nôtre,
Penseriez-vous qu'on pût venir à chef
D'assez priser ni vendre tellé aumaille?
Panurge dit : Notre ami, coûte et vaille,
Vendez-m'en un pour or ou pour argent.
Un fut vendu. Panurge incontinent
Le jette en mer et les autres de suivre, etc.

Le récit est assez maigre, comme on voit, et il est permis de préférer celui de Rabelais. Beaumarchais rappelle aussi cet épisode dans le *Mariage de Figaro* :

LE COMTE. Il dit que c'est lui qui a sauté sur les giroflées.
FIGARO. Ah ! s'il le dit... cela se peut ! Je ne dispute pas de ce que j'ignore.

LE COMTE. Ainsi, vous et lui.. ?

FIGARO. Pourquoi non ? La rage de sauter peut gagner; voyez les moutons de Panurge... (Acte IV, 6)

C'est depuis cette citation surtout que l'expression « les moutons de Panurge » est devenue proverbiale,

bien qu'inexacte, puisque les moutons n'appartenaient pas à Panurge.

Au premier abord, on pourrait croire que tout ce récit est un épisode détaché, propre à égayer le roman et sans rapport avec ce qui précède et ce qui suit. C'est une erreur. Cette histoire fait partie essentielle du tissu de l'ouvrage. Rabelais vient de nous conduire au pays imitateur, au pays où chacun veut faire ce que fait son voisin; il nous montre jusqu'où cette imitation peut aller en mettant sous nos yeux les moutons qui se jettent à l'eau et se noient pour imiter leurs camarades, et les bergers qui se noient de compagnie avec leur bercail. Ce récit n'est que le développement de ce qui précède; Rabelais ne marche jamais au hasard dans cette seconde partie; tous les épisodes du voyage ont leur raison d'être et leur place nécessaire.

XII.

La navigation continue jusqu'au troisième jour sans incident, mais ce jour-là, à l'aube des mouches, — est-ce le matin, le midi ou le soir? *grammatici certant*, nous penchons pour l'après-midi, — on aperçoit une île triangulaire, ressemblant à la Sicile par la forme et l'assiette. Les habitants ont, comme leur île, le visage triangulaire — en as de trèfle: pas de nez ou du moins leur nez est réduit à l'état purement rudimentaire; aussi l'île s'appelle-t-elle Ennasin ou l'île des Enasés. Les Enasés manquent du flair qui fait découvrir la vérité, mais ils n'en sont pas moins très satisfaits d'eux-mêmes. Leur bonheur est de faire de petits rapprochements, des jeux de mots, des équivoques. C'est le public qui au

XV^e siècle applaudissait Crétin. au XVII^e l'auteur de ce poème de la *Madeleine* dont nous avons cité quelques passages, qui se plaisait aux vers précieux de Cotin, ridiculisés par Molière; au XIX^e, c'est celui qui se délecte aux opérettes, aux chansons des cafés chantants, qui rit quand on hurle : « C'est le roi barbu, bu qui s'avance, » et se pâme d'aise à des vers comme ceux-ci :

Que les cha. ritables personnes
Jettent une au . . . môme au malheureux,
Qui n'est point z un faux né . . . un faux nécessaireux.

Le progrès est sensible, du reste. En fait de plaisanteries niaises et plates, Crétin n'a rien de comparable à la plupart des opérettes et chansonnettes en vogue aujourd'hui.

Les Enasés de Rabelais étaient tous parents, mais ils ne se désignaient jamais par leur degré de parenté. L'un appelait une femme : « ma mie », et elle l'appelait « ma croûte »; l'une était la « mitaine » et l'autre « le gant »; un homme nommait une femme : « mon écaille », et elle l'appelait « mon hûtre ». Un docteur, après avoir longtemps causé avec une jeune fille, lui disait : « Adieu, bonne Mine. » — « Adieu, Mauvais Jeu », répondait-elle. De bonne mine à mauvais jeu, l'alliance n'est pas inusitée, dit Pantagruel. Les voyageurs assistent à un mariage; une gaillarde un peu mûre, qu'on a surnommée « la poire », épouse un jeune follet à poil rougeâtre qu'on a surnommé « fromage ». C'est le mariage de la poire et du fromage. Dans une salle voisine on mariait un jeune « escarpin » avec une vieille « pantoufle. » Ce qui explique la chose, c'est que la pantoufle était pleine d'écus.

Comme Pantagruel écoutait tout cela sans paraître s'amuser beaucoup, on lui dit qu'il était un homme de l'autre monde, qui n'entendait rien à la bonne plaisanterie. Il en eut bientôt assez de cette frivolité pédantesque, de cet esprit pénible et niais tout à la fois; il s'éloigna de l'île, en se disant que la vérité qu'il cherchait serait toujours étrangère à ces gens-là.

XIII.

Après quelques jours de navigation, il arriva à l'île de « Chéli », autrement dit l'île des Lèvres, si nous adoptons l'étymologie grecque. C'est l'île des démonstrations amicales : ici tout le monde s'embrasse et se caresse.

Le roi, Saint Panigon, vient au devant des voyageurs et les conduit à son palais. La reine, ses filles, les dames de la cour embrassent Pantagruel et sa suite; les compliments, les offres de service, les cérémonies n'en finissent pas. Frère Jean, tout furieux, s'enfuit à la cuisine, et quand on lui en demande la raison.

Corps de galline [poule] ! s'écrie-t-il, c'est que j'aime mieux la cuisine que toutes ces simagrées : magny, magna, chiabrena, révérence, double, reprise, l'accolade, la fressurade [étreinte], je baise la main de votre mercy, de votre *maestà*, tarabin, tarabas !

Frère Jean exprime à sa manière les protestations qu'Alceste exprimera plus tard en plus beau style :

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode,
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode;
Et je ne hais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations ;

Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
 Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles,
 Qui de civilités avec tous font combat,
 Et traitent du même air l'honnête homme et le fat.
 Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
 Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
 Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
 Lorsqu'an premier faquin il court en faire autant ?
 Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située,
 Qui veuille d'une estime ainsi prostituée ;
 Et la plus glorieuse a des régals peu chers,
 Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers ;
 Sur quelque préférence une estime se fonde,
 Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.

(*Le Misanthrope* I, 1.)

Frère Jean raconte ensuite l'histoire d'un seigneur qu'on recevait ainsi en grande cérémonie. Il devait y avoir embrassade générale des dames. Celles-ci, pour s'amuser, firent déguiser les pages en demoiselles et les mirent en avant. Les seigneurs les embrassèrent tendrement, à la grande joie des dames, qui leur firent aussitôt quitter leurs habits de femmes et apparaître en costume de pages. Les dames s'attendaient qu'on allait se tourner vers elles pour les embrasser doublement. — « On ne m'y prend pas deux fois, s'écria le visiteur ; il doit y avoir encore quelque tromperie là-dessous, » et il refusa d'embrasser les dames.

Toutes ces politesses creuses, tout ce cérémonial, c'est du temps et de l'intelligence perdus ; la cuisine au moins, c'est quelque chose de solide et de substantiel.

— « C'est bien parlé en moine, s'écria Epistémon le sage. Cela me rappelle un moine d'Amiens avec lequel je me trouvais à Florence il y a quelques an-

nées. Nous admirions la beauté de la ville, la structure du dôme, la somptuosité des temples et palais. — Je ne sais ce que vous trouvez tant à louer, nous dit notre moine. Ce sont de belles maisons, mais après ? Dans toute la ville, je n'ai pas encore aperçu un rôtisseur, bien que j'aie cherché partout. A Amiens sur quatre fois moins de chemin, nous aurions rencontré au moins 14 rôtisseries antiques et aromatisantes. Ces porphyres, ces marbres sont beaux, je n'en dis point de mal ; mais les darioles [petits gâteaux à la crème] d'Amiens sont meilleures à mon goût. Ces statues antiques sont bien faites, je le veux croire, mais, par St Ferréol d'Abbeville, les jeunes filles de mon pays sont mille fois plus avenantes. »

On demande alors pourquoi on rencontre toujours des moines dans les cuisines et pas d'autres personnages ? La question n'était pas résolue lorsqu'on arriva au point où la flottille attendait les voyageurs. Pantagruel en avait assez de Chéli, de ses embrassades, de son cérémonial. Toute cette préoccupation des convenances est un obstacle à la découverte de la vérité.—Allons plus loin, dit-il, et il se rembarque avec sa joyeuse compagnie.

XIV.

On arrive à Procuration. Les habitants de cette île sont d'un caractère tout opposé. A Chéli on est toujours de votre avis. Vous diriez la sottise la plus gigantesque, qu'on la trouverait charmante et l'on vous applaudirait, sauf à se moquer de vous, quand vous seriez parti. J.-J. Rousseau raconte dans ses *Confessions* qu'un jour quelqu'un avec qui il se pro-

Menaient, lui ayant vu manger des baies qu'il savait
Vénéneuses, n'osa pas l'avertir de peur de le con-
Trariet et de manquer à la politesse. Le gens de
Chéli sont de cette force.

Procuration, au contraire, est le pays de la chi-
Cane, de cette chicane minutieuse, acharnée, qui
S'accroche aux mots et épie toutes vos paroles, pour
Vous trouver en défaut, non pas dans l'intérêt de la
Justice et de la vérité, mais pour vous faire rache-
Ter votre erreur à beaux deniers comptants. Ces
Chicaneurs impitoyables, occupés uniquement à pro-
Voquer les imprudences d'un caractère généreux
Pour s'en faire adjuger le prix en argent, étaient
Tout particulièrement odieux à Rabelais. Il n'est pas
Content qu'il ne les ait fait fouetter d'importance.
Il a même le tort de dépasser la mesure.

Les voyageurs descendent dans l'île. Une foule
Nombreuse de «Procultous et de Chicanous» vien-
Nent au devant d'eux. On ne les invite pas à man-
Ger, mais les Chicanous leur déclarent, avec force
Révérances, qu'ils sont tout à leur commandement.
Un interprète explique à Pantagruel et à ses amis
Comment ces gens gagnent leur vie. A Rome à cette
Époque, on pouvait gagner sa vie à faire le métier
De spadassin, à battre, à empoisonner ou assassi-
Ner les gens. Les Chicanous, au contraire, gagnent
Leur vie à être battus. Si bien que, s'ils demeuraient
Longtemps sans recevoir quelque bonne rossée, ils
Mourraient de male faim, eux, leurs femmes et leurs
Enfants.

L'auteur nous a déjà fait, au livre II, un tableau
 de la manière dont les seigneurs dépensaient leur
 bien. Comme ils n'étaient pas très soigneux dans

leurs comptes, ils empruntaient à des usuriers, et continuaient à dépenser sans regarder. Quand le jour de payer arrivait, ils étaient hors d'état de satisfaire leurs créanciers. On lâchait alors contre eux la troupe infime des Chicanous, et ceux-ci parvenaient ordinairement à tirer de l'argent de ces mauvais payeurs, mais il y laissaient quelquefois leurs oreilles et une partie de leur peau. Cette histoire des Chicanous est la suite de celles des débiteurs et emprunteurs et en forme la conclusion.

Voici comment les choses se passaient, au dire de l'interprète :

Quand un moine, prestre, usurier ou avocat veut mal à quelque gentilhomme de son pays, il envoie vers luy un de ces Chiquanous. Chiquanous le citera, l'adjournera, l'outragera, l'injuriera impudemment, suivant son record et instruction, tant que le gentilhomme, s'il n'est pas paralytique de sens et plus stupide qu'une rane gyrene [têtard], sera contrainct luy donner bastonnades et coups d'espée sus la teste, ou la belle jarretade, ou mieulx le jeter par les creneaux et fenestres de son chasteau. Cela fait, voilà Chiquanous riche pour quatre mois, comme si coups de baston feussent ses nalfves et naturelles moissons. Car il aura du moine, de l'usurier ou l'avocat, salaire bien bon ; et réparations du gentilhomme, aucunes fois si grandes et excessives, que le gentilhomme y perdra tout son avoir, avec dangier de miserablement pourrir en prison, comme s'il eust frappé le roy.

Racine s'est souvenu de ce passage et de tout ce qui suit, dans les *Plaideurs* :

CHICANEAU à l'huissier.

Monsieur, vous êtes un fripon.

L'INTIMÉ.

Monsieur, pardonnez-moi, je suis fort honnête homme.

— Mais fripon le plus franc qui soit de Caen à Rome.

— Monsieur, je ne suis pas pour vous désavouer,

Vous aurez la bonté de me le bien payer.

— Moi, payer ? en soufflets.

— Vous êtes trop honnête ;

Vous me le paierez bien.

— Oh ! tu me romps la tête.

Tiens ! voilà ton paiement.

— Un soufflet ! Ecrivons.

« Lequel, Hiérôme, après plusieurs rebellions,

« Auroit atteint, frappé, moi sergent à la joue,

« Et fait tomber, du coup, mon chapeau dans la boue.

CHICANEAU, *lui donnant un coup de pied.*

Ajoute cela.

— Bon, c'est de l'argent comptant ;

J'en avois bien besoin. « Et, de ce non content,

« Auroit avec le pied réitéré. » Courage !

« Outre plus, le susdit seroit venu, de rage,

« Pour lacérer ledit présent procès-verbal. »

Allons, mon cher monsieur, cela ne va pas mal.

Ne vous relâchez point. — Coquin ! — Ne vous déplaie,

Quelques coups de bâton, et je suis à mon aise.

CHICANEAU, *tenant un bâton.*

Oui-dà. Je verrai bien s'il est sergent. Tôt donc !

L'INTIMÉ, *en posture d'écrire.*

Frappez. J'ai quatre enfants à nourrir.

— Ah ! pardon !

Monsieur, pour un sergent je ne pouvais vous prendre,

Mais le plus habile homme enfin peut se méprendre.

Je saurai réparer ce soupçon outrageant.

Oui, vous êtes sergent, monsieur, et très sergent.

Touchez là : vos pareils sont gens que je révère,

Et j'ai toujours été nourri par feu mon père

Dans la crainte de Dieu, monsieur, et des sergents.

— Non, à si bon marché l'on ne bat point les gens.

— Monsieur, point de procès.

— Serviteur. Contumace,

Bâton levé, soufflet, coup de pied. Ah !

— De grâce,

Rendez-les-moi plutôt.

— Suffit qu'ils soient reçus ;

Je ne les voudrais pas donner pour mille écus. (Acte II, 4.)

XV.

«Je sais à cet inconvénient, dit Panurge, un remède dont usait le seigneur de Basché. Ce seigneur à son retour d'Italie, où il s'était battu avec les Français contre Jules II, était chaque jour ajourné, cité, chicané par le gros prieur d'une abbaye voisine.

Un jour qu'il déjeunait avec ses gens, il résolut d'en finir, il envoya chercher son boulanger nommé Loyre, avec sa femme, plus le curé de sa paroisse, qui lui servait de sommelier, — comme c'était la coutume à cette époque, — et il leur dit en présence de ses gentilshommes et domestiques: «Vous voyez combien ces Chicaneux m'importunent. C'est au point que si vous ne m'en délivrez, j'abandonnerai le pays et prendrai le parti du soudan.»

Il s'agit de rosser d'importance le Chicaneux sans qu'il ait le droit de se plaindre, et il a imaginé un moyen. C'était la coutume au moyen âge, et cette coutume s'est longtemps conservée, de donner un soufflet aux enfants et quelques coups de poing d'amitié aux hommes pour qu'ils se souvinsent d'une convention ou d'un fait important dont ils étaient témoins. Au XVIII^e siècle encore, on voit des enfants présents à une exécution, souffletés par leurs mères afin que le souvenir leur en reste. Or, dans le Poitou, et d'après le même principe, quand on assistait à des fiançailles, on se donnait réciproquement quelques coups, pour garder le souvenir de la convention à laquelle on assistait. C'est cette coutume que le seigneur de Basché veut mettre à profit. Son meunier et sa femme feindront d'être fiancés;

le curé en habit sacerdotal feindra de les marier et l'on profitera de l'occasion pour administrer une verte correction au Chicanous.

— Mais comment le reconnaître ? demande messire Oudart, le curé.

— Quand vous verrez arriver ici un homme à pied ou mal monté, avec un gros anneau d'argent au pouce, ce sera un Chicanous. — L'anneau dont il est ici question, servait à sceller les exploits. — Le portier l'introduira et sonnera la clochette ; tenez-vous prêts alors, et venez dans la salle jouer la tragi-comédie que vous savez.

Le hasard fit que ce même jour il arriva au château un vieux, gros et rouge Chicanous. On le reconnut à ses gros et gras houx [bottes], à sa méchante jument, à un sac de toile plein de papiers judiciaires attaché à sa ceinture, et surtout au gros anneau d'argent qu'il avait au pouce gauche. Le portier l'introduit poliment et sonne la cloche. A ce signal, le meunier et sa femme revêtent leurs plus beaux habits. — Basché leur avait donné de l'argent pour en acheter. — Le curé endosse le surplis et l'étole, et allant au devant du Chicanous, il le mène boire pendant qu'on se munit de gantelets, car on a jugé que les poings seuls ne feraient pas assez de mal. Puis, quand tout le monde est prêt, la fête commence. Le Chicanous se trouve très honoré d'y assister. Le prêtre officie, puis les assistants échangent entre eux de petits coups de poing d'amitié. Mais quand on frappe sur le Chicanous, c'est le gantelet qui joue. Comme tout le monde rit, le Chicanous n'ose se fâcher. Il se retira tout éclopé, tout tigré de meurtrissures, mais satisfait.

de l'honneur que lui avait fait le seigneur de Basché.

XVI.

Quand il fut parti — c'est toujours Panurge qui parle — le seigneur, qui n'avait pas de quoi payer ses dettes, mais qui était assez riche pour régaler les siens, réunit sa famille et ses amis sous la treille et leur raconta un tour que François Villon avait joué dans le pays.

Villon, après avoir été condamné à être pendu à Paris, puis grâcié par le parlement, passa quelque temps à Orléans, où l'évêque le fit aussi emprisonner. Rendu à la liberté, il demeura longtemps en Angleterre, si l'on en croit une historiette que Rabelais nous raconte plus loin, puis, sur ses vieux jours, il revint à St-Maixent, en Poitou, et là il s'amusait, en société de joyeux compagnons, à jouer le mystère de la Passion en langage poitevin. C'était une lourde affaire de se procurer des costumes. Dieu le père était généralement représenté en costume ecclésiastique, avec la chape et l'étole. D'ordinaire, les prêtres prêtaient volontiers leurs ornements, mais il y en avait qui refusaient. Le secrétaire des cordeliers de St-Maixent, Etienne Tape-coue, fut de ceux-là ; il répondit par un refus à toutes les prières de Villon.

Mal lui en prit. Un jour qu'il était allé à cheval quêter pour son couvent dans une ville voisine, Villon fit revêtir tous ses diables de leurs costumes et leur distribua leurs instruments de musique infernale ; puis il les fit défiler sur la place du marché avec leurs peaux de loups, de veaux, de bé-

liers, passementées de têtes de moutons, de cornes de bœuf, etc.; ils portaient à la ceinture des cymbales de vaches, des sonnettes de mulets, qui faisaient grand bruit, et tenaient à la main des bâtons noirs pleins de fusées ou des tisons enflammés, sur lesquels on jetait de temps à autre des poignées de résine. Après les avoir ainsi promenés au grand contentement du peuple et à la grande frayeur des petits enfants, Villon les mène dans un cabaret en dehors de la ville, près duquel le moine devait passer. Dès qu'on l'aperçoit, les diables se précipitent vers lui, criant, hurlant, aboyant, jetant des fusées. La juument que montait Tapecoue prend le mors aux dents, Tapecoue tombe, mais la bête ne s'arrête pas pour cela, elle court, elle court jusqu'au couvent en traînant son cavalier. Quand elle arriva, il ne restait du moine qu'un pied et un soulier.

Le fait est-il réel? on a élevé des doutes à ce sujet. Quelques-uns de ces incidents se trouvent dans une des Repues Franches, d'autres figurent dans le Dialogue d'Erasme: *Spectrum sive Exorcismus*, mais dans l'un ni dans l'autre récit, l'affaire n'a le dénouement tragique que nous lui voyons ici. Panurge, du reste, trouve cette cruelle plaisanterie toute naturelle. Le seigneur de Basché aussi s'en amuse de bon cœur, et promet de bien récompenser ceux de ses gens qui l'aideront à se venger du premier Chicanous qui se présentera.

XVII.

Les gens se le tiennent pour dit. Quelques jours après, arriva un jeune, haut et maigre Chicanous, qui venait citer Basché à la requête du Prieur. A

ce moment, le meunier pétrissait sa pâte, sa femme belutait la farine, le curé vaquait à son office de sommelier, les gentilshommes jouaient à la paume, le seigneur de Basché jouait aux trois cent trois avec sa femme, les demoiselles jouaient au pingre, les officiers jouaient à l'impériale, les pages à la mourre, avec chiquenaudes au perdant. A l'arrivée du Chicanous chacun court à son rôle. Le Chicanous se met à genoux devant le seigneur, lui demande mille pardons de le citer. « Il est obligé de faire son métier et serait heureux que le seigneur voulût bien l'employer. » Basché lui dit qu'il doit avant tout goûter de son vin et assister à un mariage qui se prépare. Le Chicanous accepte avec bonheur, et, la cérémonie faite, c'est lui qui commence la danse; il donne des coups de poing, on lui répond par des coups de gantelet. — « Croyez, qu'à Avignon, en temps de carnaval, dit Panurge, jamais bacheliers ne jouèrent plus mélodieusement qu'il ne fut joué sur le Chicanous. » Il tombe étourdi par le vin et les coups, on l'attache sur son cheval et on le renvoie chez lui, après avoir fixé à sa manche une belle livrée jaune et verte, couleur des fous de cour, sous prétexte que telles étaient les couleurs de la mariée.

Ces deux exécutions de Chicanous ne suffisent pas à Rabelais, il nous fait assister à une troisième, plus détaillée. L'exploit n'avait pas été signifié dans les formes. Le gros prieur envoya un nouvel huisnier, accompagné cette fois de deux recors pour sa sûreté. Le seigneur dînait quand la cloche annonça l'arrivée du Chicanous. Basché le reçoit bien, il le fait asseoir près de lui, place les recors auprès des

demoiselles. Au dessert le Chicanous se lève et cite le seigneur. Celui-ci lui demande copie de la citation, et lui remet en échange quatre écus au soleil, puis il le prie d'assister aux fiançailles d'un de ses officiers et d'en recevoir le contrat, moyennant salaire, bien entendu. Le Chicanous tire son écritoire et écrit en présence des recors. Le meunier et sa femme arrivent en accoutrements nuptiaux, le curé en vêtements sacerdotaux; il interroge les prétendus fiancés, les unit, les bénit, les asperge d'eau bénite. Le contrat est passé et minuté. D'un côté, on apporte le vin et les épices, de l'autre, force rubans blancs et marron, livrée de la mariée, et par dessous des gantelets.

Le Chicanous, à qui on avait fait avaler une grande tasse de vin, se trouva en gaieté. «Est-ce qu'on ne baille point ici des noces? demanda-t-il. Les vieux usages se perdent. On a aboli les O de Noël, le monde approche de sa fin. Des noces! des noces!» et il se met à frapper sur Basché, sur sa femme, sur les demoiselles et sur le curé.

Les O de Noël sont certaines antiennes commençant par O : *O Sapientia*, *O Adonai*, *O Radix Jesse*, *O Clavis David*, *O Oriens*, etc., qui se chantent chaque soir des neuf jours qui précèdent la fête de Noël. On portait à cette occasion au plus récent couple de la paroisse un grand O, qui figurait à l'église pendant le temps de la fête, mais qu'on rendait ensuite au marié. Celui-ci, en récompense, faisait un présent au curé et aux pasteurs, et c'était une occasion de buvettes et de réjouissances. On chante toujours les O de Noël, mais les buvettes ont cessé. Nous voyons par les plaintes du Chica-

nous qu'elles avaient cessé en divers endroits dès le temps de Rabelais.

Le Chicaneux commençait le jeu, les assistants ne lui firent pas attendre sa revanche, à lui ni à ses recors. Panurge se délecte à détailler les blessures que reçoivent les personnages, et, pour varier son récit, il invente des mots interminables. Le curé se plaint qu'un recors lui a désincornifibulé toute l'épaule et n'en boit pas moins à lui joyeusement. Le meunier prétend qu'on lui a donné sur le coude un si grand coup de poing qu'il en est devenu tout esperquanzeluzelubelouzerirelu du talon. — Mais, disait Trudon le tambourineur, cachant son œil gauche avec son mouchoir, il ne leur a pas suffi de m'avoir ainsi lourdement morrambouzevezeugouze-quoquemorguatasacbacguevezinemaressé mon pauvre œil ; ils m'ont encore défoncé mon tambourin. Les tambourins sont ordinairement battus aux noces, les tambourineurs jamais. Un des écuyers disait à un recors dont la mâchoire avait été brisée, tandis qu'il était lui-même pleinement sauf et intact : Ne vous suffisait-il pas de nous avoir ainsi morcrocassebezassevezasségrigueliguoscopapopondrillé tous les membres supérieurs à grands coups de chaussures sans nous donner de tels morderegrippiplotabirofreluchamburelurecoquelurintimpanemens sur le devant des jambes à belles pointes de housseaux ? Appelez-vous cela jeu de jeunesse ? Par Dieu, jeu n'est-ce !

XVIII.

Rabelais a trouvé le modèle de ces mots composés dans Aristophane ; il y a à la fin des *Femmes politi-*

ques, ou l'*Assemblée des femmes*, un mot qui n'a pas moins de 76 syllabes et forme six vers entiers. Il est vrai que c'est une énumération de mets. Voici ce mot. La fin de chaque vers est indiquée par un tiret :

Τάχα γὰρ ἔπεισι λεπιδωτεμαχοσελχογαλεο — κρηνιολειφνοδριμυποτριμματο — σιλφιοπρασομελιτοκατακεχυμενο — κιχλεπιχοσουφοφαττοπεριστερα — λεκτρονοπτεκεφαλλιοκιγκλοπε — λειολαγωσσιραιοβαφητραγανοπτερύγων. (V. 1168.)

(Bientôt on va servir hultres, salaisons, poissons sans écailles, lottes, calvaires à la sauce piquante, silphium au miel, grèves, merles, pigeons, crêtes de coq grillées, bécassines, bisets, lièvres en civet, ailes de volaille.)

Le calvaire est une sorte de poisson.

Revenons à Rabelais. La nouvelle mariée pleurante riait, riante pleurait de ce que le Chicanous lui avait tapignemampenillorifrizonoufressuré tout le corps en trahison. Le maître d'hôtel tenait son bras gauche en écharpe comme tout morquaquoquassé. Le diable, dit-il, m'a bien inspiré d'assister à ces noces, j'en ai tous les bras enguoulevezine-massés!

Le Chicanous avait été tant battu qu'il ne parlait plus. Les recors protestèrent qu'en frappant ainsi ils n'avaient aucune mauvaise intention, et demandèrent qu'on leur pardonât pour l'amour de Dieu. Ils partirent. A une demi-lieue de là, le Chicanous se trouva mal. Les recors arrivèrent à l'île Bouchard [près de Chinon] disant qu'ils n'avaient jamais vu plus homme de bien que le seigneur de Basché ni maison plus honorable que la sienne. Ils n'avaient jamais été à telles noces. S'ils avaient été battus, c'était leur faute parce qu'ils avaient commencé. Ils vécutent encore je ne sais combien de jours après,

ajoute malignement Panurge. Les noces de Basché passèrent en commun proverbe et depuis lors on ne demanda plus d'argent au seigneur.

Pantagruel a écouté, comme toujours, le récit de Panurge sans rien dire, mais il est loin d'approuver cette manière expéditive employée par les seigneurs pour payer leurs dettes.

Epistémon fait remarquer que les coups de gantelets auraient dû tomber plutôt sur le gros prier qui dépensait une partie de son argent à molester Basché, une partie à lancer contre lui les Chicanous pour avoir le plaisir de les voir daubés.

Ces abbés, disait-il, ont pour habitude d'exploiter l'insouciance des seigneurs et de les tracasser pour les faire payer beaucoup plus qu'ils ne doivent. Ces pauvres diables de Chicanous ne faisaient que leur office après tout.

Le récit des noces de Basché ne figure pas dans la première édition du quatrième livre. Rabelais l'intercala dans la seconde.

XIX.

Pantagruel raconte à ce propos l'histoire d'un Romain, nommé Neratius, qui ne sortait jamais sans se faire suivre par des domestiques portant de l'argent. Quand il rencontrait quelqu'un dont le visage lui déplaisait, il tombait sur lui à coups de poing, puis s'empressait de lui offrir un dédommagement en argent, d'après le tarif de la loi des douze Tables. La plupart s'estimaient très heureux, si bien qu'ils étaient battus et contents.

— Par la botte de St Benoist ! dit frère Jean, j'en veux faire l'essai. Il descend à terre, et tirant

de son escarcelle vingt écus au soleil, il dit à haute voix, en présence et audience d'une grande tourbe de peuple chicanourrois : Qui veut gagner vingt écus d'or à la condition d'être battu ? — Moi, moi, moi, répondit-on de toutes parts. Vous nous étourdirez de coups, nous le savons, mais il y a beau gain. » Et tous accouraient en foule, à qui serait le premier en date pour être battu à prix d'argent.

Frère Jean choisit dans toute la troupe un Chicamous à rouge museau, qui portait au pouce de la main droite un gros et large anneau d'argent dans le chaton duquel était enchassée une crapaudine. — On attribuait à cette substance la faculté d'indiquer en se couvrant de sueur la présence du poison. — Tout le peuple se prit à murmurer. Un jeune et maigre Chicamous, entre autres, se plaignit que le rougeaud lui ôtât toutes ses pratiques, de sorte que, s'il y avait dans le pays trente coups de bâton à gagner, il en emboursait toujours vingt-huit et demi.

Racine a copié cette phrase de Rabelais :

Et si, dans la province,
Il se donnait en tout vingt coups de nerfs de bœuf,
Mon père, pour sa part, en emboursait dix-neuf.

Frère Jean rossa Rouge Museau rudement et comme il savait faire, puis il lui donna les vingt écus. Le vilain fut aise comme un roi ou deux. Les autres disaient à frère Jean : « Monsieur frère diable, s'il vous plaît d'en battre encore quelques-uns pour moins d'argent, nous sommes tout à vous, sacs, papiers, plumes et tout. »

Rouge Museau furieux s'écria : Fête Dieu ! galefretiers [drôles] vous venez sur mon marché, vous venez m'ôter mes chalands ! Je vous citerai devant

le juge à huitaine, mirelaridaine. Je vous chicanerai en diable de Vauvert.

Quelques mots de commentaire : Galefretier, en normand, signifie écornifleur, gourmand, et, par extension : vaurien. On nomme galfâtre, celui qui aime à courir, à sauter, à folâtrer bruyamment. Ces mots ont tous pour point de départ la racine *gal*, qui indique toujours la gaité, le plaisir, comme nous avons déjà eu occasion de le dire. Quant au diable de Vauvert, c'est le même qu'on appelle le diable Vert, à cause d'un château construit par le roi Robert aux environs de Paris et fréquenté, disait-on, par les revenants. Villon parle du diable de Vauvert.

Le Chicaneux battu ajouta en s'adressant à frère Jean : « Révérend père en diable monsieur, s'il vous plaît de vous ébattre encore en me battant, je me contenterai de la moitié du prix. Ne m'épargnez pas, je vous prie. » Mais le moine en avait assez. Les autres Chicaneux s'adressèrent à Panurge, à Epistémon, à Gymnaste et aux autres, suppliant qu'on voulût bien les battre, sans quoi ils étaient exposés à jeûner. Mais ils en furent pour leurs prières.

En regagnant leurs navires, Pantagruel et ses compagnons rencontrèrent deux vieilles qui pleuraient parce qu'on avait pendu deux de leurs parents pour vol de vases sacrés dans une église. C'étaient les deux plus honnêtes gens du pays.

XX.

La chicane, c'est la guerre en petit. Voici maintenant la guerre elle-même personnifiée dans le grotesque personnage de Bringuenarilles. A Procuration, succèdent les îles de Tohu-Bohu (le vide et la soli-

tude en hébreu, nous dit un annotateur qui doit être Rabelais lui-même). Là, les voyageurs ne trouvèrent que faire, parce que le géant Bringuenarilles avait tout détruit. Il se nourrissait d'ordinaire de moulins à vent, qu'il avalait tout entiers, — emblèmes de la gloire des conquérants. — Il avait fini, ne trouvant autre chose dans le pays, par avaler tout ce qu'il y avait de poêles, de poêlons, de casseroles, lèche-frites, marmites, qu'il avait pu se procurer. — Ce sont les instruments qui servent à donner un charivari. — Cela lui avait occasionné une indigestion, et il en était mort.

Du temps de Rabelais on n'avait pas encore inventé la « guerre civilisatrice », personne n'avait songé à en faire la théorie et à y chercher un moyen de progrès. Rabelais voyait naïvement dans la guerre l'ennemie naturelle du développement intellectuel des nations, la destructrice des œuvres de la science et de la civilisation, et à ce titre il ne pouvait manquer de donner une place à la manie de la guerre parmi les obstacles qui retardent le plus puissamment le progrès de l'humanité.

Bringuenarilles détruisant et ruinant tout autour de lui, et puni par une indigestion mortelle de son avidité, est la personnification la plus heureuse et la plus complète de la guerre, qui ruine les vaincus sans enrichir les vainqueurs. Qu'a gagné l'Allemagne victorieuse à la guerre de 1870 contre la France? La mort d'un grand nombre de ses enfants, une indemnité qui n'a servi qu'à faire enchérir dans le pays les objets de consommation et deux provinces frémissantes du joug, qui lui porteront malheur quelque jour. Bringuenarilles est le complément de Picrochole et

d'Anarche. Ceux-ci sont vaincus par leur faute et justement punis, mais celui-là est vainqueur et n'est pas plus heureux.

Les commentateurs, au lieu d'accepter cette explication toute simple, se sont mis à chercher dans l'histoire. Voltaire s'appuyant sur la signification actuelle de *tohu bohu*, qui se prend dans le sens de désordre, voit, dans ces îles, l'Angleterre alors agitée par les révolutions et les réactions religieuses; pour lui Bringuenarilles, c'est Henri VIII; d'autres identifient le géant avec François I^{er}, la plupart avec plus de raison y voient Charles-Quint dévastant les frontières françaises et assiégeant vainement Metz, la ville vierge, qui n'a pu être prise de nos jours que par la trahison d'un général français. Que Rabelais ait songé en passant, à Charles-Quint, cela est possible, mais son idée est bien au-dessus d'une satire temporaire. Ce n'est pas l'histoire de son temps qu'il écrit allégoriquement, comme le prétend Voltaire, c'est l'histoire de l'humanité.

CHAPITRE XIII.

LIVRE IV. — PANTAGRUEL.

VOYAGE A L'ORACLE DE LA DIVE BOUTEILLE.

II. La religion.

SOMMAIRE. I. LA TEMPÊTE. — 1. Le concile de Chésil. — 2 et 3. Balde et Cingar. — 4. Frère Jean et Panurge. — 5 et 6. Poltronnerie de Panurge. — 7. Bravoure de Panurge.

II. L'ÎLE DES MACRÉONS ou la sagesse antique. — 8. Situation de cette terre. — 9. Double population de l'île. Mort du grand Pan. — 10. Explications.

III. CATHOLIQUES ET PROTESTANTS. — 11. Quaresmeprenant et Antiphysie. — 12. Le souffleur ou physétère. — 13. Bataille entre le Carême et les Andouilles. — 14. L'île de Ruach ou les vaines disputes. — 15. Le pays de Papefiguière : les protestants et leurs seigneurs. — 16. Le lutin et le paysan. — 17. Le pays de Papi-manie : les adorateurs du pape. — 18. Les décrétales. — 19. Les paroles gelées. — 20. Les marchands Moscovites et les Italiens. — 21. Messer Gaster. — 22. L'estomac père de l'industrie. — 23. Chaneph ou l'île des Hypocrites. Ganabin ou l'île des Voleurs. — 24. Quelques remarques sur le quatrième livre.

I.

Après la guerre de conquête et d'ambition, voici les guerres et les luttes religieuses, que Rabelais ne considère pas comme moins funestes à la recherche de la vérité. L'archipel des questions religieuses s'annonce par la rencontre de toute une flottille chargée de moines et de prêtres, que Pantagruel et ses amis aperçoivent en quittant les îles de Tohu et de Bohu. Elle se composait de neuf navires. Il y avait là des Jacobins, des Jésuites, des Capucins, des Er-

mites, des Augustins, des Bernardins, des Célestins, des Théatins, des Egnatiens, des Amadéans, des Cordeliers, des Carmes, des Minimes, etc., etc. Ces saints religieux s'en allaient au conseil de Chésil pour discuter les articles de foi contre les nouveaux hérétiques.

Ici la désignation est claire. Ces moines, dont Rabelais se délecte à énumérer les différents noms, se rendent au concile de Trente. Chésil, qui désigne le lieu de la réunion, est le nom de l'astre qui, chez les Hébreux, annonçait la tempête. C'est donc une réunion de gens éclairés qui va déchaîner des tempêtes. Les conciles ont été plus d'une fois dans ce cas. Il suffit de citer le concile de Nicée, d'où sortit la longue guerre des catholiques et des ariens ; le concile de Trente, d'où est sortie la séparation définitive des catholiques et des protestants, et, dans ces derniers temps, le concile du Vatican, qui a soulevé des passions non moins violentes et plus dangereuses encore pour l'église catholique.

Panurge, qui est excellent catholique, est au comble de la joie et regarde cette rencontre comme d'un bon augure. Il recommande son âme aux prières des bons pères, et il leur fait donner soixante-dix-huit douzaines de jambons, du caviar d'esturgeon, des boutarques, qui sont une autre sorte de caviar, des carvelas, et deux milles beaux angelots [pièces de monnaie à l'ange] pour les âmes des trépassés.

Pantagruel ne partageait pas cette joie. Il restait pensif et mélancolique. Prévoyait-il la tempête morale que la réunion des moines allait provoquer ? Prévoyait-il la tempête physique qui menaçait la flottille ? Frère Jean s'étonna de cette

attitude inaccoutumée et lui en demanda la cause. Le pilote à ce moment, considérant les voltigements du pavillon sur la poupe, ordonna à tout le monde de se tenir prêt à agir et annonça une tempête.

II.

Cette tempête de *Pantagruel* est célèbre. Dufresny la compare à la tempête de l'*Odysée* et donne la préférence à Rabelais sur Homère. Un certain marquis de Culant (cité par Johanneau) s'est même amusé à la mettre en vers français. Si l'on voulait comparer la tempête de notre auteur à celle d'un autre poète, ce n'était pas dans l'antiquité qu'il fallait le chercher. Rabelais, qui a emprunté à Folengo l'histoire des moutons, lui a emprunté aussi les principales circonstances de sa tempête. Comme le récit de Folengo est plus court que celui de Rabelais, nous le placerons le premier. Il se trouve au livre XII, tome I, page 340 de l'édition précitée.

Desjà les cris, et clameurs des hommes touchoient jusques aux abysmes du ciel : et oyt-on un grand bruit de cordes, et toute la mer ne monstre que signes de peur, faisant paroistre les couleurs de la mort. Les nues obacures volent, poussées par les diables noirs. Le ciel flamboye par esclairs, après lesquels Sudest [le vent] agite plus fort les vagues, jetant plus rudement ses bales. La Tramontane destache et deslie ses froids cheveux, et comme folle et lunatique, se fourre parmy les ondes. Les nautonniers en vain se travaillent de destacher les voiles ; car la grande violence des vents leur en donne empeschement. Maintenant le Sud cruel a le dessus ; maintenant le Nord est victorieux. La mer mugle, et les astres font lever les vagues. La fortune menace d'horrible mort les mariniens, lesquels pour n'avoir aucune espérance se tourmentent à force de crier, et se frappent la poitrine à coups de poing ; mais Balde n'avoit pour lors aucune peur de la mort, il va

çà et là, exhortant tantost cestui-cy, tantost cestui-là ; il donne secours au comite, au nautonnier, au patron ; il excite un chacun, tourne et dresse le timon ; il ne s'espargne aucunement ; il commande icy ; il fait cela ; il conforte avec une voix hardie les couards ; il lasche et roidist les cordes selon la volonté du patron ; s'il ne les peut lascher, il les rompt. La tempeste surmontant tout l'effort des nautonniers renverse tout. Toutefois Balde n'ayant en teste ny bonnet, ny chapeau, assure les uns et les autres, et leur dit qu'il ne se soucie d'estre noyé, moyennant que tous eschappent. Jà le Nord victorieux ayant mis ses compagnons sens dessus dessous, mugist, et luy seul offusque le monde de tenebres, et excite par ses efforts des montaignes du profond de la mer jusques aux estoilles, descouvrant les maisons et palais de l'enfer. Le navire désesperé gémit et pleure, et se rend las à la tempeste son ennemie, demandant pardon. Otez, crioit le patron, otez la voile, elle est trop mouillée, elle pese trop, l'arbre s'en ira à l'orce [à gauche, à babord] et se rompra à travers. Incontinent tous se diligentent pour obéir au commandement du patron ; mais ils ne peuvent desmesler les cordes et chacun tombant pour le grand vent, n'en pouvait venir à bout. Balde habilement prend sa halebarde et d'un coup tranche neuf cables, et les voiles tombent soudain à bas.

III.

Cingar seul trembloit dans un coing. Les limes sourdes, les crochets, les tenailles ne luy servoyent pour lors de rien, ny les subtilitez d'un singe, ni les finesses d'un renard. La mort le presse partout ; la mort cruelle le menace de tous costez ; il fait infinis vœux à tous les saints ; il jure que le cancre luy vienne, s'il ne va tout deschaux par le monde, et vestu seulement d'un sac : il dit qu'il ira trouver Saint Danes en Agrignan, lequel vit encore sous la voûte d'une grande roche, et porte le cil de ses yeux pendant jusques sur les genoux ; il promet aller vers les sabots et galoches, lesquels Ascense avoit autrefois portez, et lesquels furent prins en l'isle de Taprobane par les Portugais, et que là, il fera dire des messes par dix moines, et en outre, qu'il leur offrira un cierge aussi grand et pesant, comme est grand et pesant l'arbre du navire, s'il peut eschapper de ce danger ; il confesse avoir dérobé, et

volé plusieurs boutiques ; avoir crochetté des maisons, emmené des chevaux et poulains, et s'en repentant, promet que s'il peut à present sortir de ce peril en liberté, il se rendra un second Saint Macquaire, un autre Paul hermite, et après avoir visité le saint Sepulcre, qu'il menera une vie pitoyable.

Pendant que Cingar en son cœur tremblant pensoit à telles choses, une haute vague surmontant la gabie emporta avec soy plusieurs personnes du navire, se tenant Balde contre icelle ferme comme un cheue. Cingar pensoit estre lors despesché, et avoit à l'aventure embrassé une grosse pièce de bois Ce fortuné s'aigrist de plus en plus, et ne sçait-on plus quelle route tenir, ny en quel pays le vent emporte le vaisseau, lequel tantost est élevé jusques aux pieds de la lune, tantost donne du fond contre les cornes des diables. Le patron tout estonné, avoit perdu l'escrime de son timon et estant esperdu, crioit : O ! compagnons, nous nous noyons, avant qu'il soit trois heures, nous irons souper avec les morts. . .

Le capitaine conseille de jeter à la mer la cargaison et ce que chacun a de trop lourd. On jette à l'eau en effet, au grand regret des possesseurs, nombre de balles de marchandises. Un des passagers prétend qu'il n'a rien de plus lourd que sa femme, et il la jette aussi à l'eau.

IV.

Cingar, chez Rabelais, est remplacé par Panurge et Balde par frère Jean ; le récit de Rabelais, qui est bien autrement vivant et animé, n'occupe pas moins de huit chapitres.

Le pilote, prévoyant le danger, commença par faire carguer les voiles. Ici Rabelais entasse une foule de termes de marine que nous ne reproduisons pas. Les uns ont admiré son érudition sur ce point, mais d'autres, Ja! surtout, rédacteur du *Glossaire naval*, prétend que l'auteur de *Gargantua* a accumulé

à plaisir les termes nautiques sans trop se soucier de leur signification.

Soudain, poursuit Rabelais, la mer s'enfle tumultueusement, de fortes vagues battent les flancs de nos vaisseaux. Le mistral, accompagné d'une bourrasque effrénée, de nuages noirs amoncelés, de terribles tourbillons, siffle avec violence dans nos antennes; le ciel tonne, la foudre, les éclairs, la pluie, la grêle éclatent tout à la fois; l'air a perdu sa transparence, il est devenu opaque, ténébreux, obscur; on ne voit plus d'autre lumière que celle des éclairs; des nuées traversées et brisées par des sillons enflammés, de gros nuages noirs et épais parcourent le ciel. C'est l'image du chaos; le feu, l'air, la mer, la terre, tous les éléments semblent se confondre.

Cette description, que nous abrégeons, est un peu confuse. Rabelais se souvient ici beaucoup plus de ce qu'il a *lu* que de ce qu'il a *vu*.

Panurge, qui avait repu les poissons du contenu de son estomac, restait accroupi sur le tillac, tout affligé; tout meshaigné et à demi-mort, il invoquait tous les saints et saintes à son aide, protestant de se confesser en temps et lieu et s'écriant en grand effroi:

Majordome, hau! mon père, mon ami, mon oncle, apportez un peu de salé, nous ne boirons que trop tantôt à ce que je vois. A petit manger bien boire, sera désormais ma devise. Plût à Dieu et à la benoïste, digne et sacrée Vierge, que je fusse à cette heure en terre ferme et bien à mon aise!

A terre et quand il ne craint rien, il est passablement incrédule, mais il devient dévot catholique en présence du danger.

O que trois et quatre fois heureux sont ceux qui plantent des choux ! O Parques, que ne m'avez-vous filé planteur de choux ? O que petit est le nombre de ceux que Jupiter a favorisés du bonheur de planter des choux ! ils ont toujours un pied en terre et l'autre n'en est pas loin. Il avait bien raison, Pyrrhon, lorsque, se trouvant en un danger semblable au nôtre et voyant près du rivage un porc qui mangeait de l'orge épandu, le déclara bien heureux à un double titre, d'abord il avait de l'orge à foison, et puis il était sur terre. Pour manoir déifiqué et seigneurial, il n'est que le plancher des vaches. Cette vague nous emportera, Dieu sauveur ! ô mes amis, un peu de vinalgre, je tressue de grand ahan ! Tout est brisé, tout est frelore [all. *verloren*, perdu] dans notre navire... Be, be, be, bous, bous, voyez l'aiguille de votre boussole pilote, de grâce, d'où nous vient ce vent ? Par ma foi, j'ai belle peur. Bou, bou, bou ! C'est fait de moi, Otto, to to to to ti, otto to to to to ti ; bou, bou, bous bou, je me noie, bonnes gens, je me noie.

V.

Cependant Pantagruel, après avoir imploré l'aide du grand Dieu servateur et fait oraison publique en fervente dévotion, tenait, d'après l'avis du pilote, le grand mât fort et ferme ; frère Jean s'était mis en pourpoint pour aider aux matelots. Ainsi faisaient Epistémon, Ponocrates et les autres ; mais Panurge restait assis sur le tillac, pleurant et se lamentant. Frère Jean l'aperçut en passant :

Par Dieu, lui dit-il, Panurge le veau, Panurge le pleurard, Panurge le criard, tu ferais bien mieux de nous aider que de rester là pleurant comme une vache, assis sur ton derrière comme un magot.

— Be be be bou, bou, bous, répondit Panurge, frère Jean, mon ami, mon bon père, je me noie, c'est fait de moi, mon bon père spirituel, votre épée ne me saurait sauver. Zalas ! Zalas ! nous sommes au-dessus de E mi la, hors

toute la gamme. Be be be, bous bous. Zalas! à cette heure, nous sommes au-dessous de G sol ut. Je me noie. L'eau est entrée dans mon soulier par le col de ma chemise. Bous, bous bous, voilà que je joue maintenant à l'arbre fourchu, les pieds en haut, la tête en bas. Ah si j'étais dans le bateau des bons et béats pères allant au concile, que nous avons rencontrés ce matin, si gras, si joyeux, si bien en point! Holos, holos, holos, cette vague de tous les diables... *mea culpa!* cette vague du bon Dieu, va enfondrer notre navire. Frère Jean, mon père, mon ami, confession! Me voici à genoux, *confiteor*, votre sainte bénédiction!

— Pendu au diable, viens nous aider plutôt, dit frère Jean. Trente légions de diables, viendra-t-il?

— Ne jurons point à cette heure, dit Panurge, demain tant que vous voudrez. Holos! holos! nous sommes au fond! Je donne dix-huit cent mille écus de rente à qui me mettra en terre. *Confiteor!* Un petit mot de testament, un codicille pour le moins.

— Mille diables, dit frère Jean, puissent sauter au corps de ce drôle! Vertu Dieu! c'est bien le moment de parler de testament à cette heure que nous sommes en danger; tâchons d'en sortir d'abord. Viendras-tu, de par le diable! Voilà notre fanal éteint!

— Etions-nous destinés à périr ici? s'écrie Panurge. Je me meurs, *consummatum est*, c'en est fait de moi.

— Magna, gna, gna, dit frère Jean. Fi! qu'il est laid, le pleurard! Mousse, pompe, pompe toujours. Vertu Dieu, attache l'un des bitons! Ici! de par tous les diables! Bien, mon enfant.

— Ha, frère Jean, dit Panurge, mon père spirituel, mon ami, ne jurons point... je me noie, je me meurs, mes amis, *in manus!* Adieu. Saint Michel d'Aure, saint Nicolas, je vous fais vœu ici et à notre Seigneur, que si vous m'aidez, j'entends si vous me mettez en terre hors de ce danger-ci, je vous édifierai une belle grande petite chapelle ou deux,

Entre Quande et Monsoreau
Et n'y paistra vache ni veau.

Panurge, dans son trouble, introduit ici un proverbe qu'il défigure :

Entre Condé et Monsoreau
Il ne pait brebis ni veau,

c'est-à-dire que les deux localités se touchent.

Zalas! zalas! il m'est entré dans la bouche plus de huit seaux d'eau; bous, bous, bous! qu'elle est amère et salée!

— Par la vertu, dit frère Jean, si je t'entends encore piauler, je régalerai de toi le loup marin... Tenez bien, là-haut. Voilà qui est bien éclairé, bien tonné. Je crois que tous les diables sont déchainés aujourd'hui ou que Proserpine va donner un héritier à son mari. Tous les diables dansent aux sonnettes.

— Vous péchez, frère Jean. Il me fâche de vous le dire. Je crois que cela vous fait du bien de jurer ainsi, comme un fendeur de bois est soulagé par celui qui à chaque coup crie han! auprès de lui; toutefois vous péchez. Si nous mangions quelque espèce de cabirotaie, quelque mets dédié aux dieux Cabires, ne serions-nous pas en sûreté contre cet orage? J'ai leu que étaient toujours en seureté sur mer les ministres des dieux Cabires tant célébrés par Orphée, Apollonius, Phérécydes, Strabo, Pausanias, Hérodote.

— Il radote, dit frère Jean, le pauvre diable! Tête de Dieu pleine de reliques, quelle patenôtre de singe est-ce que tu marmottes là entre tes dents?... Ponocrates, mon frère, vous allez vous blesser. Epistémon, gardez-vous de la jalousie [balustrade]! Vertu Dieu! quelle vague! elle a failli m'emporter sous le courant. Je crois que tous les millions de diables tiennent ici leur chapitre provincial ou briguent pour l'élection d'un nouveau recteur.

VI

Panurge continue à se lamenter :

Je ne vois ni ciel ni terre. Ah si j'étais maintenant dans le clos de Seuillé ou chez Innocent le pâtissier à

Chinon, sous peine de me mettre en pourpoint pour cuire les petits pâtés! Notre homme, ne sauriez-vous me jeter à terre? Je vous donne tout Salmigondinois et ma grande caquerolière, si par votre industrie, je trouve une fois terre ferme. Jetez l'ancre, sondez. Sachons si l'on boirait aisément ici debout, sans se baisser; j'en crois quelque chose.

A travers ces lamentations, on entend les ordres du capitaine et du pilote, les jurements de frère Jean. Que chacun pense à son âme! dit le pilote. — Quand aurons-nous la fête de tous les saints? dit frère Jean. C'est assurément aujourd'hui celle de tous les diables. Panurge veut absolument faire son testament et il s'adresse à tous ses amis pour le recevoir. Epistémon prend la peine de lui prouver que ce qu'il demande est absurde. S'il survit, il n'a pas besoin de testament; s'il se noie, le testament sera noyé avec lui.

— Quelque bonne vague, dit Panurge, le jettera sur le bord, comme Ulysse, et quelque fille de roi allant à l'esbat, sur le serain, le rencontrera, et près du rivage me fera ériger un magnifique cénotaphe, comme fit Didon à son mari Sichée, comme...

Suivent 14 noms.

— Vertu Dieu! notre navire est échoué, s'écrie frère Jean.

On entendit alors la voix de Pantagruel, qui pendant tout ce temps avait gardé le silence; il disait comme St Pierre :

Seigneur Dieu, sauve-nous, nous périssons! Cependant que ta volonté soit faite et non pas la nôtre.

— Dieu et la benoïste Vierge soient avec nous! criait Panurge. Vrai Dieu, envoie-moi quelque dauphin pour me sauver en terre, comme le petit Arion. Je sonnerai bien de la harpe, si elle n'est démanchée.

— Tu ne viendras donc pas nous aider, veau pleurard !
s'écrie frère Jean.

Le moine veut prier à son tour et marmotte un passage d'une légende latine de St Nicolas, où se trouve cette phrase :

Horrida tempestas montem turbavit acutum.
[Une horrible tempête agita la montagne aiguë.]

Ce vers lui rappelle un maître du collège de Montaigu, grand fouetteur d'écoliers, qui s'appelait Tempête et il traduit ainsi par la pensée :

Le terrible Tempête a mis en émoi le collège Montaigu.

Il est interrompu par Pantagruel :

— Terre! terre! je vois terre, s'écrie-t-il. Enfants, courage de brebis! [un peu de courage suffira]. Nous ne sommes pas loin du port. Le ciel commence à se parer [se nettoyer] du côté de la tramontane.

Tout le monde se met à l'œuvre. Les ordres se succèdent et sont exécutés. Panurge aussitôt retrouve tout son courage et son assurance. C'est lui qui commande la manœuvre.

VII.

Ha, ha, s'écrie-t-il, tout va bien, l'orage est passé. Que je descende le premier, je vous prie. Faut-il vous aider encore ?

On sait qu'il n'a rien fait.

Donnez, j'enroulerai cette corde. — Comment, vous ne faites rien, frère Jean! C'est bien le temps de boire à cette heure! Il s'appelle Jean Fait-néant, et me regarde ici suant et travaillant pour aider cet homme de bien de matelot premier du nom. Notre ami, deux mots! De quelle épaisseur sont les planches de ce navire? — Deux doigts environ. — Ainsi tant que nous sommes ici nous sommes à

deux doigts de la mort! — Est-ce que cela vous effraye? — Moi, point du tout. Je m'appelle Guillaume-sans-Peur. J'ai du courage tant et plus. Je n'entends courage de brebis, je dis courage de loup, assurance de meurtrier. Je ne crains rien que les dangers,

Cette dernière phrase est prise du *Franc Archer*, de Villon. Panurge continue en se multipliant :

Vous aiderai-je, enfants? Avez-vous encore affaire de mon aide? L'homme naquit pour labourer et travailler comme l'oiseau pour voler. Notre Seigneur veut que nous mangions notre pain à la sueur de nos corps, non pas comme ce pénaillon de moine frère Jean que vous voyez qui boit et meurt de peur.

— Par le digne froc que je porte! dit frère Jean à Panurge, durant la tempête, tu as eu peur sans cause ni raison. Ton destin n'est pas de périr dans l'eau. Tu seras certainement pendu en l'air ou brûlé gaillard. Seigneurs, voulez-vous un bon caban contre la pluie? Faites écorcher Panurge et couvrez-vous de sa peau. N'approchez pas du feu et ne passez pas devant les forges des maréchaux, de par Dieu! En un moment vous la verriez en cendres. Mais exposez-vous tant que vous voudrez à la pluie, à la neige, à la grêle; plongez même au fond de l'eau, vous ne serez jamais mouillé. Faites-en des bottes d'hiver, jamais elles ne prendront eau. Faites-en des nasses pour apprendre aux jeunes gens à nager, ils apprendront sans danger. Panurge, mon ami, n'aie jamais peur de l'eau, ta vie sera terminée par un élément contraire.

— Oui, répondit Panurge, mais les cuisiniers du diable se trompent quelquefois et mettent à bouillir ce qu'on destinait pour rôtir...

Panurge, comme on voit entend très bien raillerie. Il n'a plus peur, et retrouve toute son impudence :

Ecoutez, beaux amis, s'écrie-t-il. Je proteste devant la noble compagnie qu'en vouant une chapelle à monsieur St Nicolas entre Quande et Montsoreau, j'entendais parler

d'une chapelle d'eau rose — [c'est-à-dire d'un alambic pour faire de l'eau de rose] — en laquelle il ne paîtra vache ni veau, car je la jetterai au fond de l'eau. — Voilà le galant, s'écria Ensthènes, c'est le proverbe lombardique :

Passato il pericolo, gabbato il santo.
[Le péril passé, le saint est attrapé].

Piron s'est souvenu de ce passage, lorsque, dans son *Arlequin Deucalion*, il nous montre Arlequin, seul survivant du déluge universel, qui nage sur un tonneau et s'écrie : O Neptune !

Je promets d'immoler, si d'ici tu m'arraches,
Cent bœufs...

Il parvient à sauter à terre.

Ouf ! me voilà sur le plancher des vaches.

Passato il pericolo... Serviteur, seigneur Neptune, va chercher tes cent bœufs !

Cependant Arlequin y met un peu plus de pudeur que Panurge ; il ajoute :

Non que je ne voulusse bien te les immoler ; ne dût-il m'en rester pour ma part qu'un aloyau ; mais où diable les trouver, quand je suis sur la terre le seul animal qui respire à présent ?

VIII.

Cette tempête est-elle un phénomène fortuit ? Rabelais a-t-il tenu à faire sa tempête comme tout poète épique bien élevé ? Non, cette tempête n'est pas un simple ornement poétique. Nous apprendrons tout à l'heure qu'elle a été provoquée par la mort d'un Macréon, d'un génie, d'un dieu de l'antiquité, qui disparaît de ce monde. C'est une tempête religieuse causée par la disparition d'un culte.

Les Macréons, ou Macrobiens, gens de longue vie,

reçurent avec empressement Pantagruel et ses amis. Un vieux Macréon qui faisait le rôle d'échevin, les mena à la maison de ville pour leur offrir à dîner. Les équipages descendirent à terre ; les habitants leur apportèrent des vivres ; les voyageurs acceptèrent, ou firent des échanges avec eux. On but, on rit, on se divertit fort ; puis on se mit à réparer les dégâts produits par la tempête. Cela fut bientôt fait, les habitants étant tous charpentiers et artisans.

Un Macrobe explique ensuite à Pantagruel et à ses amis en quel pays ils sont arrivés.

L'île des Macréons est une des Sporades de l'Océan ; elle a été jadis riche, fréquentée, opulente, marchande, populeuse. Elle dépendait alors de la Grande-Bretagne. Maintenant elle est pauvre et déserte.

Les commentateurs, suivant l'habitude, ont cherché cette île sur la carte et ne l'y ont pas trouvée. Elle y a figuré cependant, mais comme une terre *incertæ sedis* [de situation incertaine]. Pour Rabelais, l'île des Macréons, c'est à la fois l'île des Macrobes, de l'*Argonautique*, l'île des Heureux de Lucien, la terre de Promission de saint Brandaines ou le Paradis terrestre des trois Moines, l'Atlantide de Platon, l'Utopie de Morus, la Cité Solaire de Campanella, c'est ce pays que les peuples aiment à rêver pour se consoler de leurs douleurs :

Le vois-tu bien là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, dit l'Espérance,
Courons, courons, doublons le pas.
Pour le trouver là-bas, là-bas.

(BÉRANGER. — *Le Bonheur.*)

Rabelais cependant n'a voulu faire ni un paradis

terrestre ni des Champs-Élysées. Il s'agit du monde terrestre et non d'un ultra-monde, mais d'un monde qui n'est plus qu'une ruine et que les habitants actuels de l'île ne comprennent plus.

Car il y a dans l'île deux classes d'habitants; ceux qui reçoivent les voyageurs et leur offrent une hospitalité empressée n'habitent que les trois quarts de l'île, trois ports et dix paroisses; le quatrième quart est occupé par une forêt de haute fûtaie, déserte en apparence, mais habitée en réalité par des êtres mystérieux, dont la population industrielle parle avec respect, mais avec lesquels elle n'a aucune communication.

IX.

Le vieux Macrobe qui avait reçu Pantagruel lui fit voir les curiosités de l'île. On découvrit dans la forêt, déserte alors, plusieurs vieux temples ruinés, des obélisques, des pyramides, des tombeaux antiques avec des inscriptions et épitaphes, les unes en caractères hiéroglyphiques, d'autres en grec ionique, en arabe et en slavons. Epistémon prit des notes. Panurge et frère Jean s'en allèrent d'un autre côté.

Il faut noter que, dès que l'on a touché cette terre, le ton plaisant qui dominait dans le récit, disparaît tout à coup. En arrivant Panurge hasarde une mauvaise plaisanterie sur le nom de l'île; cette plaisanterie meurt sans écho. La parole est ordinairement à Pantagruel, qui est toujours grave et ne sourit même plus. Tout le dialogue est sérieux et la conversation a l'air de se faire à mi-voix.

La forêt n'a pas moins de 78,000 parasanges ou 2,300 stades. C'est l'habitation des démons et héros

quand ils sont devenus vieux. « Tant qu'ils vivent, tout abonde en biens dans le pays et dans les îles voisines, dit le vieux Macrobe; il y a sur la mer, bonace et sérénité perpétuelle. Mais si quelqu'un d'entre eux vient à mourir, « ordinairement oyons-nous par la forest grandes et pitoyables lamentations et voyons en terre pestes et afflictions, en l'air tremblemens et ténèbres et en mer tempeste et fortunal. »

Ainsi, d'après le Macrobe, il y a dans l'île des habitans invisibles, qui hantent les vieux temples, se plaisent dans les ruines chargées d'inscriptions écrites dans les langues savantes: grecque, égyptienne, arabique, — et ne se manifestent aux autres habitans de l'île, uniquement occupés d'industrie et de commerce, que par la révolution qui se produit dans la nature au moment de leur mort. Mais la mort de ces personnages mystérieux n'arrive guère sans cet accompagnement de bouleversements et de prodiges.

Pantagruel est disposé à admettre le fait des prodiges accompagnant la mort des êtres supérieurs. Il cherche même à l'expliquer :

Il y a, dit-il, de l'apparence à ce que dites, car, comme la torche ou la chandelle, tout le temps qu'elle est vivante et ardente, luist es assistans, eclaire tout au tour, delecte un chascun, et à chascun expose son service et sa clarté, ne fait mal ne desplaisir à personne: sus l'instant qu'elle est extaincte, par sa fumée et evaporation elle infectionne l'air, elle nuist es assistans, et à chascun desplait. Ainsi est-il de ces ames nobles et insignes. Tout le temps qu'elles habitent leurs corps, est leur demeure pacifique, utile, delectable, honorable: sus l'heure de leur discession, communement adviennent par les isles et continent grands troublemens en l'air, tenebres, fouldres, grando; en terre concussions, tremblemens, estonnement; en mer, fortunal et tempeste, avec lamentations des

peuples, mutations des religions, transports des royaumes et eversions des républicques.

Tout ce que dit ici Pantagruel est tiré du traité de Plutarque : *Des oracles qui ont cessé et pourquoy*, y compris la comparaison de la torche qui s'éteint. Voici le passage, traduction d'Amyot :

Demetrius conta qu'alentour de l'Angleterre, il y a plusieurs petites isles desertes, semées çà et là par la mer, qu'on appelle au pais les isles des Dæmons et des demi-dieux, et que luy mesme, par commandement de l'empereur, alla en la plus prochaine des desertes, pour voir et enquerir que c'estoit, et trouva qu'il y avoit peu d'habitans, qui estoient tenus pour saints et inviolables par les Anglois. Peu apres qu'il y fut arrivé, il dit que l'air et le temps se troubla merveilleusement, et se fit une terrible tempeste et orage de vents et de tonnerres : laquelle estant à la fin cessée, il dit que les insulaires luy asseurerent que c'estoit quelqu'un de ces dæmons et demi-dieux qui estoit decédé ; car ainsi comme une lampe, disoit-il, pendant qu'elle est allumée, n'a rien qui offense personne, mais quand elle vient à s'esteindre, elle rend une puanteur qui fasche ceux qui sont alentour ; aussi les grandes âmes, pendant qu'elles luisent, sont douces et gracieuses sans fascher personne, mais quand elles viennent à s'esteindre et à defaillir, elles emeuvent comme lors de grands orages et de grandes tempestes et bien souvent mesme infectent l'air de maladies contagieuses. Ils disent davantage qu'il y a une de ces isles là où Saturne est detenu prisonnier par Briareus, qui le tient lié, de sommeil, et qu'on a inventé ce moyen là de le tenir enchainé en le faisant dormir et qu'il y avoit autour de luy plusieurs dæmons qui estoient ses vallets et serviteurs¹.

Tout ce que nous dit Rabelais de l'île des Macréons se trouve, comme on voit, résumé dans ce passage. Quant à l'emprisonnement de Saturne dans une île de l'Occident, nous l'avons déjà mentionné, d'après un autre traité de Plutarque.

Pantagruel dit qu'il est d'autant plus enclin à

¹ Œuvres morales, T. I, supplément p. 114, chap. XIII.

admettre ces agitations de la nature à la mort d'un grand personnage, qu'il a connaissance des prodiges qui accompagnèrent la mort de Guillaume du Bellay, frère du cardinal, à laquelle assistaient plusieurs doctes personnes, parmi lesquelles Pantagruel cite Rabelais lui-même.

Frère Jean, qui était revenu à propos pour entendre la fin de cette conversation, éprouve quelques doutes au sujet de ce qui vient d'être dit : — « Huppe de froc ! s'écrie-t-il, je veux devenir clerc sur mes vieux jours. J'ai assez bon entendement, mais je vous demande, comme disent les enfants quand ils jouent aux petits jeux,

Je vous demande en demandant,
Comme le roy à son sergent
Et la royne à son enfant,

ces héros icy et semi-dieux dont vous avez parlé peuvent-ils finir par la mort ? Par Notre-Dame, je pensais, dans mon petit pensement, qu'ils étaient immortels comme beaux anges, Dieu me pardonne. Mais ce révérendissime Macrobe dit qu'ils finissent par mourir.

— Non pas tous, dit Pantagruel. Les stoiciens disent qu'ils sont tous mortels, excepté un seul qui est immortel, impassible et invisible.

Pindare dit que les Hamadryades vivent autant que les arbres, que les chênes qu'elles gardent. Quant aux semi-dieux, Pans, Satyres, Sylvains, Follets, Egipans, Nymphes, Héros et Démons ou Génies, plusieurs ont, par la somme totale résultant des âges divers supputés par Hésiode, compté que leur vie est de 9,720 ans, d'après un calcul cabalistique.

— Cela, dit frère Jean, n'est point matière de bréviaire et je n'en croirai que ce qui vous plaira.

— Je crois, dit Pantagruel que toutes les âmes intellec-

tives sont exemptes des ciseaux d'Atropos. Toutes sont immortelles : anges, démons et humaines.

Puis revenant sur les prodiges qui peuvent accompagner la mort des êtres supérieurs il raconte, d'après le traité déjà cité de Plutarque, l'histoire du pilote Thamous et de la mort du grand Pan :

Le pilote Thamous, Egyptien de naissance, en passant près de l'île de Paxo avec son navire par une nuit très calme, s'entendit appeler par son nom. Il ne répondit qu'au troisième appel. La voix mystérieuse lui ordonna alors de crier lorsqu'il serait à Palodes, que le grand Pan était mort. Thamous s'étant acquitté de la commission, entendit tout à coup sur la terre grands soupirs et grandes lamentations, non d'une personne seule, mais de plusieurs ensemble.

Pantagrue dit que, pour sa part, il croit que cette nouvelle de la mort du grand Pan, annoncée d'une façon si étrange, était celle du « grand Servateur des fidèles, qui fut en Judée ignominieusement occis par l'envie et iniquité des pontifes, docteurs, prêtres et moines de la loi mosaïque.

« Et ne me semble l'interprétation abhorrente, car à bon droit peut-il estre en langage gregeois dit Pan. Veu qu'il est le nostre Tout, tout ce que nous sommes, tout ce que vivons, tout ce que avons, tout ce que espérons est luy, en luy, de luy, par luy. C'est le bon Pan, le grand pasteur, qui, comme atteste le berger Corydon, non seulement a en amour et affection ses brebis, mais aussi ses bergiers. A la mort duquel furent plaincts, souspirs, effroiz, et lamentations en toute la machine de l'Univers, cieulx, terre, mer, enfers. A cette mienne interprétation compete le temps. Car cestuy tres bon, tres grand Pan, nostre unique Servateur, mourut lez Hierusalem, regnant en Rome Tibere Cæsar. »

Après ces mots Rabelais qui trouve qu'il a été

trop sérieux et qu'il l'a été trop longtemps, fait tout à coup entendre une note joyeuse pour rentrer dans le ton du livre :

« Peu de temps après nous vîmes les larmes découler de ses yeux, grosses comme œufs d'austuche. Je me donne à Dieu, si j'en mens d'un seul mot. »

Cette larme n'a rien d'exagéré en grosseur, étant donnée la taille que nous avons vue à Pantagrue au début; mais nous avons si bien eu le temps de l'oublier que ce brusque retour au point de départ nous fait sourire.

X.

Mais le chapitre est sérieux dans son ensemble. Pourquoi ce sérieux inusité dans un livre où la forme railleuse domine presque exclusivement? Les commentateurs, bien entendu, n'ont aucune réponse à nous donner sur cette question. Essayons de suppléer à leur silence.

Quel est le but du voyage que nous avons entrepris? Trouver le mot de la destinée humaine. Jusqu'ici Rabelais nous a montré ce qu'il ne faut pas faire. Il a versé le ridicule sur les gens qui veulent être de l'avis de tout le monde, sur les amis du faux bel esprit, sur les complimenteurs qui craignent toujours de blesser les autres s'ils ne sont pas de leur avis, sur les chicaneurs et faiseurs de subtilités; il nous a appris à braver les difficultés fortuites de la vie, symbolisées par la tempête. Tout à coup il change de ton, il devient grave, c'est que nous ne sommes plus en présence d'ennemis qu'il faut combattre, mais en présence d'amis qu'il faut utiliser.

Remarquons d'abord que le christianisme est

tout à fait en dehors de ce qui se passe dans cette île. Nous sautons par-dessus, pour nous trouver en face des restes de l'antiquité. « Il y a là des ruines antiques, des inscriptions en caractères étrangers à la langue de l'église : des lettres grecques, hiéroglyphiques, slavonnes. Il y a deux populations dans l'île, une population moderne de marchands et d'ouvriers, sans physionomie marquée, et une population d'êtres étranges, que nous ne voyons pas, mais auxquels l'auteur a l'art de nous intéresser. Invisibles maintenant, ils ne le furent pas toujours. Ils formaient autrefois une nation nombreuse, riche, industrielle, hautement civilisée. Les monuments qu'ils ont laissés, et qui sont en ruines, personne dans la population actuelle ne serait capable d'en faire de semblables, et bien qu'on ne les voie plus eux-mêmes, ils exercent une puissante influence ; ce sont eux qui font le calme et la tempête, et quand l'un d'eux passe d'un monde dans l'autre, toute la nature est bouleversée.

Ces êtres qui ont survécu à la civilisation à laquelle ils ont présidé, ces restes de monuments, qui excitent la surprise d'Epistémon, c'est évidemment la civilisation antique, l'antiquité égyptienne et grecque. Lorsque ces Macréons passent d'un monde à l'autre, quand leurs œuvres, longtemps oubliées, apparaissent et sont manifestées par l'impression, une tempête intellectuelle en est la conséquence. La Renaissance est une de ces tempêtes. Quand toute l'antiquité a surgi à la fois, elle a bouleversé d'abord, puis changé la face du monde. La population actuelle de l'île, ces artisans, ces ouvriers qui ne comprennent rien aux monuments en ruine, qui ne songent pas à

se mettre en communication avec les survivants de l'antiquité, ce sont les hommes du moyen-âge, qui ne se sont pas doutés des trésors de science et de sagesse renfermés dans ces manuscrits et ces écrits, qu'on regardait avec un certain respect, mais avec lesquels on ne songeait même pas à lier connaissance.

L'ami de la vérité et de la science reconnaîtra en eux des amis. Il dira comme Pantagrue, qu'il ne regrette pas d'avoir «pâti la tourmente marine, laquelle les a tant vexés et travaillés» puisqu'il a eu le bonheur de pouvoir entrer en commerce avec eux. Il oubliera volontiers les persécutions et les vexations de toutes sortes que jettent sur son chemin les amis de l'obscurité, — et par là Rabelais nous fait entendre assez clairement qu'il s'agit de la vénérable assemblée réunie à Chésil — à la condition de se trouver en communication avec les représentants de ce monde, détruit, mais qui a tant de choses à lui apprendre. Pantagrue a passé dédaigneusement à travers les pays de mesquineries, d'imitations, de bavardages et de chicanes, mais ici il s'arrête avec respect devant la sagesse antique, devant les héros de l'intelligence. Il y a ici une moisson à faire. Les civilisations antiques ne nous apprendront pas le mot de la destinée humaine, mais elles nous aideront à le trouver.

Ce ton grave et respectueux que Rabelais prend ici en face des dieux antiques, fait supposer qu'il n'était pas ennemi de cette combinaison de l'hellénisme et du christianisme, qui avait charmé nombre d'esprit supérieurs, en Italie surtout, au siècle précédent, et que la réforme de Luther vint brusque-

ment arrêter ; cette combinaison lui semblait évidemment moins éloignée de la vérité que ces luttes du catholicisme et du protestantisme qu'il va nous montrer tout à l'heure, et pour lesquelles il est loin d'être aussi respectueux.

XI.

Rabelais se tient complètement en dehors des questions de dogmes. Il ne s'en prend qu'à celles qui n'intéressent que la forme et non le fonds des croyances, aux questions de pure discipline. La première qui surgit devant nous, c'est celle de l'abstinence et du jeûne. A peine a-t-on perdu de vue l'île des Macréons, qu'on aperçoit l'île de Tapinois, autrement dit l'île Misérable, habitée par un monstre nommé Quaresmeprenant, personnification du carême, — et par sa cour ichthyophage.

Pantagruel témoigne quelque désir de descendre dans son île et de faire connaissance avec lui ; Xénomanes l'en détourne. « A quoi bon ? » lui dit-il. — « Vous verrez là, un grand avaleur de pois gris, — c'est-à-dire un famélique, — un grand caquero-lier — mangeur d'escargots, — grand preneur de taupes, grand boteleur de foin, — ces gens-là sont ordinairement maigres, et misérables, — un demi-géant à double tonsure, extrait de Lanternois, — parce que le concile des Lanternes, le concile de Trente, avait conservé le carême, attaqué par les protestants et un grand nombre de catholiques, — gonfalonier des Ichthyophages — mangeurs de poisson, — dictateur de moutarde — parce que la moutarde est nécessaire pour faire digérer les mets de carême, — calcineur de cendres — à cause du mer-

credi des cendres qui ouvre le carême de quarante jours, — père et nourrisson des médecins, à cause des maladies qu'engendrent le jeûne et l'usage exclusif du poisson, si nous en croyons Rabelais, qui paraît avoir eu peu de goût pour ce genre de nourriture, — foisonnant en pardons et indulgences, homme de bien, du reste, bon catholique et de grande dévotion; pleurant les trois quarts du jour et n'assistant jamais aux noces — interdites en carême, comme chacun sait. — Il se repaît de hauberts, de casques et de morions salés — ce qui est peu nourrissant; — quant à ses habits, il porte «gris et froid, rien devant, rien derrière et manches de même.»

Comme Pantagruel semble prendre goût à ce portrait, Xénomanes lui fait l'anatomie du personnage. Cela dure trois chapitres, dans lesquels l'auteur accumule tous les genres de monstruosités. Puis vient la description des mœurs du roi des mangeurs de poisson.

Cas étrange. Travailloit rien ne faisant, rien ne faisoit travaillant.

Le jeûne du carême est pénible et ne profite à rien.

[Il] dormoit les œils ouvers comme font les lièvres de Champagne, craignant quelque camisade [attaque subite] des Andouilles, ses antiques ennemis.

Les Andouilles figurent les protestants, eunemis acharnés du maigre et du carême.

[Il] rioit en mordant, mardoit en riant. Rien ne mangeoit jeunant, jeunoit rien ne mangeant. Grignotoit par soubçon, beuvoit par imagination. Se baignoit dessus les hauts clochers et se seichoit dedans les estangs et rivieres. Peschoit en l'air

et y prenoit des ecrevices *decumanes* [énormes]. Rien ne craignoit que son ombre et le cry des gras chevreaulx. De son poing faisoit un maillet.

Cet entassement de proverbes, que nous abrégons beaucoup, a pour but de montrer que Quarèsmeprenant faisoit tout à l'inverse du bon sens, autrement dit, que le jeûne du carême est une invention contre nature.

Ce chapitre se termine en effet par l'allégorie de Contre-Nature ou Antiphysie, opposée à Nature ou Physie. Pantagruel, qui la rapporte, dit qu'il l'a tirée d'un célèbre apologue antique. La Monnoye a prouvé¹ que l'auteur de cet apologue n'est ni ancien, ni fort connu. Il résulte du texte latin, qu'il cite, que Rabelais s'est borné à traduire, sauf la conclusion, qui lui appartient.

« La Nature, nous dit-il, mit au monde d'elle-même *Beaulté* et *Harmonie*. Contrenature ou Antiphysie fut jalouse de cette maternité, et avec l'aide des forces physiques de la nature, elle eut aussi deux enfants : *Amodunt*² et *Discordance*. Ils avaient la tête ronde, les oreilles relevées à la façon des ânes, les yeux hors de la tête et fixés au bout d'une espèce d'os, comme ceux des écrevisses, les pieds ronds, et les bras tournés en arrière vers les épaules. Ils cheminaient sur la tête, faisant continuellement la roue. Antiphysie soutenait que cette manière de marcher était la plus naturelle ; que les cieux et autres choses éternelles cheminaient ainsi en tournant circulairement ; qu'avoir les pieds en l'air et la tête en bas, c'était imiter le créateur de l'u-

¹ *Menagiana*, I, p. 287. — ² Sans forme, mot formé de α privatif grec et de *modus, modum*, manière, forme.

nivers, qui a voulu que les cheveux fussent en l'homme comme racines, les jambes comme rameaux; tandis que les enfants de Nature se tenaient dans la position peu logique d'un arbre renversé. Elle prouvait de même qu'il était plus raisonnable de tourner les bras vers les épaules, afin de défendre le dos, que de les diriger en avant, où le corps avait déjà les dents pour se défendre. Par ces raisons et autres semblables, Antinature se fit un grand nombre de partisans; tels étaient les Matagotz, Cagotz et Pappelars — qui avaient inventé le carême — les Maniacles Pistolets — ou maniaques de Pistoie, sectaires qui s'étaient manifestés à Pistoie vers 1300, — « les Démoniacles Calvins, imposteurs de Genève, les enragés Putherbes, Briffaulx, Caphars, Chattemittes, Canibales et autres monstres difformes et contre-faits, en despit de nature. »

On voit que, si Rabelais attaque les catholiques sur la question du carême, ce n'est pas au profit des protestants, puisqu'il inscrit Calvin au nombre des enfants de Contrenature, côte à côte avec le moine Puits-Herbault (Putherbe), les hypocrites de toute couleur, et les cannibales mangeurs de chair humaine.

XII.

Pendant que Xénomanes faisait le portrait de Quaresmeprenant, frère Jean se mit plus d'une fois en colère, et en apprenant que ce grand Lanternier avait failli exterminer les Andouilles grasses qui habitaient l'île voisine, il voulait absolument descendre dans son île pour le mettre en pièces. Panurge combattit cette idée. Il déclara qu'il n'était

ni assez fou ni assez hardi pour attaquer le Carême. Si on s'engageait dans cette affaire, on risquerait de se trouver pris entre lui et les Andouilles — entre les partisans du maigre et les partisans du gras — comme entre l'enclume et les marteaux. Mieux valait passer outre.

On le crut et l'on se dirigea vers l'île Farouche, séjour des Andouilles. Mais à ce moment on aperçut un énorme *physète*, un souffleur, qui s'avancait vers les voyageurs « bruyant, ronflant, enflé, » plus haut que les hunes des navires, « et jettant eaux de la gueulle en l'air devant soy, comme si fust une grosse rivière tombante de quelque montaigne. »

La petite flotte se dispose en Y, et l'on se prépare à attaquer l'énorme bête. Panurge tremble de peur, suivant son habitude. Cela ne l'empêche cependant pas de donner libre cours à son érudition, et de rappeler Andromède exposée à un monstre marin, et le duc de Clarence qui, condamné à mort, demanda à être noyé dans un tonneau de Malvoisie. On fait pleuvoir sur le souffleur « dards, dardelles, javelotz, espieux, pertuisanes, etc., rien n'y fait : les gros boulets semblaient fondre sur sa peau « comme font les tuilles au soleil. »

Pantagruel intervient alors. Il était d'une adresse merveilleuse. A mille pas, avec une de ses flèches, il ouvrait les huîtres en écaille sans toucher les bords ; il mouchait une bougie sans l'éteindre, frappait les pies à l'œil, dessemelait des bottes sans les endommager, et tournait les feuilletz du bréviaire de frère Jean sans rien déchirer. Il lance au souffleur un premier dard sur le front, et lui transperce les mâchoires et la langue, si bien qu'il

Pantagruel aurait bien voulu réconcilier les deux parties, les deux communions ennemies. Xénomanes lui dit que c'était impossible. Lors d'un voyage qu'il avait fait précédemment dans le pays, il était parvenu à ménager entre les adversaires une sorte de trêve ; mais depuis que le concile de Chésil [lisez de Trente] avait maintenu le carême, les Andouilles et Quaresmeprenant s'étaient monté réciproquement la tête ; les Andouilles surtout avaient montré que ce n'est pas pour rien que leur domaine s'appelait l'île Farouche ; elles étaient devenues incroyablement intolérantes, voyant partout des ennemis, et donnant ce nom à tous ceux qui ne se livraient pas à elles sans réserve.

Les Andouilles qui avaient grimpé sur les arbres étaient en effet des espionnes ; elles allèrent avertir leurs compagnes, qui s'avancèrent en corps de bataille pour attaquer les voyageurs, avec fifres, trompettes et clairons. D'après leurs 78 enseignes (remarquez ce nombre, qui revient constamment) on jugeait qu'elles pouvaient bien être 42,000.

La bataille est livrée dans toutes les formes. Frère Jean se met à la tête des cuisiniers, et attaque avec des broches et autres instruments de cuisine. Pantagruel fait dignement son rôle de général et de géant. Quant à Panurge, pendant la bataille, il se charge de garder les vaisseaux et de prier pour les combattants. Après la victoire, il est stipulé qu'une certaine quantité d'andouilles sera payée chaque année à Gargantua, et on lui expédie le premier paiement ; mais un grand nombre des prisonnières périrent en chemin ; on les enterra à Paris dans la rue Pavée d'Andouilles, qui a pris plus tard

le nom de rue Pavée-Saint-André-des-Arts. C'est aujourd'hui la rue Séguier.

Pantagruel reconnaît que l'exagération des mangeurs d'andouilles n'est pas moins ennemie de la vérité que celle des mangeurs de poisson, et il poursuit sa route.

XIV.

Les voyageurs vont se remettre et respirer dans l'île de Ruach. Respirer est le mot, car là les habitants ne se repaissent que de vent. C'est le pays de la vanité et de la présomption.

Lucien, dans son *Histoire véritable*, avait déjà montré des hommes se nourrissant de fumée. Suivant lui, les habitants de la lune, quand ils veulent dîner, « allument du feu et font rôtir sur le charbon certaines grenouilles volantes qui sont chez eux en grande quantité, puis ils s'assoient autour de ce feu comme autour d'une table et se régalent en avalant la fumée qui s'exhale du rôti. Tel est leur plat solide. »

A Ruach, les habitants mangent simplement du vent, qu'ils renouvellent, les pauvres par girouettes, les riches par moulins à vent; ils dégustent les vents et apprécient leurs différentes saveurs, comme nous faisons des vins, et ils en font provision. Ils se plaignent à Pantagruel d'un personnage qui leur a fait beaucoup de mal, l'empereur Bringuenarilles, grand amateur de vaine renommée aussi, qui se repaissait de moulins à vent. Lors de sa première visite on mit dans les moulins force coqs et force poules. La première fois qu'il les avala, peu s'en fallut qu'il n'en mourût, car les coqs lui chantaient dans lo

corps, les poules lui volaient à travers l'estomac, et les renards du pays, qui entendaient tout cela, s'élançaient dans sa bouche pour les poursuivre. Le médecin, pour le guérir, lui conseilla d'écorcher un renard [vomir] à l'heure du paroxysme, et cela lui réussit. On lui donnait aussi des pilules composées de lévriers et de chiens terriers. Mais c'était un rude voisin que ce personnage. — « N'ayez plus peur, lui dit Pantagruel. Le grand avaleur de moulins à vent est mort, je vous l'assure. Il est mort suffoqué et étranglé en mangeant un coin de beurre frais [c'est-à-dire un morceau de pain formant le coin, entouré de croûte de trois côtés et garni de beurre] à la gueule d'un four chaud, par l'ordonnance des médecins, et il ne reviendra plus dans l'île du Vent. »

Cette dernière circonstance de la mort de Bringuénarilles se retrouve dans les traditions des environs de Cherbourg. Plusieurs personnages fantastiques des récits populaires meurent de même « en mouougeant un coin de buurre frais à la goule d'un fouour, par ordonnance de mechchin. » Cette fin d'un personnage fabuleux est ordinairement présentée d'une façon ironique, et comme conclusion d'un récit auquel on n'ajoute pas foi. On ne peut guère admettre qu'on l'ait empruntée à Rabelais; mais d'où cette idée bizarre est-elle provenue? Est-ce une fantaisie? est-ce une allusion? est-ce une simple plaisanterie contre les médecins et leurs remèdes impuissants? Nous n'avons rien pu découvrir à ce sujet.

Les circonstances qui précèdent la mort de Bringuénarilles rappellent d'assez près celles qui accom-

pagnent la mort du même géant dans le *Disciple de Pantagruel*. Mais ce n'est pas une raison pour attribuer cet ouvrage à Rabelais, comme l'a fait le dernier éditeur. La ressemblance entre les deux récits prouve simplement que Rabelais avait eu connaissance du livre de son imitateur, et qu'il a cru pouvoir y puiser comme il a puisé dans une foule d'autres compositions, dont il s'est inspiré pour faire mieux. Nous serions même porté à penser, à cause de la manière sommaire dont cet épisode est énoncé, que les deux auteurs se sont emparés d'une plaisanterie populaire qui circulait avant eux, et qui trouve ici naturellement sa place dans l'île du Vent ou de la Vaine Gloire.

Remarquons aussi la place de l'île du Vent, entre celle où l'on observe le carême avec passion et celle où on ne l'observe pas, avec une passion non moins vive. Les deux îles que nous venons de quitter mettent en présence les catholiques et les protestants, les deux îles que nous allons aborder vont dérouler devant nous la suite du tableau : l'île du Vent, placée au beau milieu de cet archipel des luttes religieuses, a évidemment pour but d'insinuer que cette lutte est futile, qu'autant en emporte le vent, et qu'attacher tant d'importance à des différences de détails entre les deux confessions chrétiennes, c'est se nourrir de vent, comme font les habitants de Ruach. Rabelais plane au-dessus. Nous venons de le voir partageant également ses critiques entre les deux cultes, et mettant sur le même pied les exagérations de Calvin et celles de Puits-Herbault. Nous allons retrouver à peu près la même impartialité dans la peinture des deux populations de

Papefiguière et de Papimanie. Les protestants toutefois sont un peu plus maltraités.

XV.

C'est à Papefiguière que l'on débarque d'abord. Les habitants de cette île étaient autrefois riches et libres; on les nommait «*gaillardets*». — Il pourrait bien y avoir ici une allusion aux *libertins* de Genève qui avaient fait à Calvin une si vive opposition. — Mais depuis ils étaient devenus pauvres, malheureux et sujets des Papimanes. Ils étaient allés à une fête chez les Papimanes, leurs voisins. On avait exposé à l'admiration des fidèles l'image du pape. L'un d'eux lui fit la figue. Les Papimanes, pour le venger, prirent les armes, ravagèrent le pays et soumièrent les habitants de Papefiguière, mais après les avoir forcés à la même cérémonie humiliante que Frédéric Barberousse imposa aux habitants de Milan, à retirer avec la bouche une figue placée sous la queue d'une mule, et la remettre au même endroit sans l'aide des mains. Ceux qui refusaient étaient pendus sans pitié.

Mais un malheur plus grand encore attendait les habitants de Papefiguière. Leur pays fut abandonné aux lutins, c'est-à-dire aux seigneurs féodaux, qui une fois émancipés de l'autorité ecclésiastique ou impériale, par suite de la Réforme, devinrent les maîtres absolus de leurs vassaux et en abusèrent. La plupart des commentateurs se sont trompés sur le sens de cet épisode. Après la guerre, ce ne sont pas les Papimanes qui persécutent les habitants de Papefiguière, ce sont les lutins *extraits de noble et antique race*, qui règnent sans conteste sur le pays, et ce sont

eux dont les exactions tombent si rudement sur les pauvres paysans.

Les paysans parviennent quelquefois à les attraper cependant, si nous en croyons Rabelais. Il nous raconte à ce sujet une historiette qui n'est pas de son crû, car, à notre connaissance, les paysans de la Normandie et ceux de la Russie, qui n'ont lu Rabelais ni les uns ni les autres, la racontent également à leurs enfants. Il faut évidemment voir dans ce récit un de ces contes qui sont l'héritage commun de la race aryenne. Rabelais s'est borné à en faire l'application aux pays qui, au seizième siècle, se séparèrent de l'église romaine.

XVI.

Un paysan de Papefiguière était en train de semer son champ, lorsque

Survient un diable, à titre de seigneur.

Ce diable était

Simple, ignorant, à tromper très facile,
 Bon gentilhomme et qui dans son courroux,
 N'avoit encor tonné que sur les choux.
 — Vilain, dit-il, vaquer à nul ouvrage
 N'est mon talent, je suis un diable issu
 De noble race et qui n'a jamais su
 Se tourmenter.

Il ne savait ni lire ni écrire, ajoute Rabelais. Il demande au paysan ce qu'il fait là.

Le pauvre homme dit qu'il semoit celui champ de touzelle [blé sans barbe] pour soy aider à vivre l'an suivant.— Voire mais, dit le diable, ce champ n'est pas à toi, il est à moi et m'appartient, car depuis l'heure et le temps qu'au pape vous fites la figue, tout ce pays nous fut adjudgé et abandonné. Toutefois semer blé n'est pas mon estat, et je

te laisse le champ, mais c'est à condition que nous partagerons le profit. — Je veux bien, dit le laboureur. J'entends, dit le diable, que du profit advenant nous fions deux lots. L'un sera ce qui croitra sur terre, l'autre ce que en terre sera couvert. Le choix m'appartient, car je suis diable extraict de noble et antique race, tu n'es qu'un villain. Je choisis ce que sera en terre, tu auras le dessus. En quel temps sera la cueillette? — A mi-juillet, répondit le laboureur. — Bien, dit le diable, je ne fardrai m'y trouver. Fais au reste comme c'est ton devoir. Travaille, villain, travaille.

Travailler est le fait de la canaille,
Ne t'attends pas que je t'aide un seul brin,
Je t'ai jà dit que j'étois gentilhomme,
Né pour chômer et pour ne rien savoir.¹

[Au revoir]. Je vais tenter du gaillard péché les nobles nonnains de Pettesec, les cagots aussi. De leurs vouloirs je suis plus que assuré.

La mi-juillet venue, le diable se représenta audit lieu accompagné d'un escadron de petits diableteaux de chœur. Là rencontrant le laboureur, il lui dit: Et puis villain, comment t'es-tu porté depuis ma départie? Il convient de faire ici nos partages. — C'est (respondit le laboureur) raison.

Lors commença le laboureur avec ses gens seyer le bled. Les petits diables de mesmes tiroient le chaulme de terre. Le laboureur battit son bled en l'aire, le ventit, le mit en poches, le porta au marché pour vendre. Les diableteaux firent de mesmes, et au marché près du laboureur, pour leur chaulme vendre, s'assirent. Le laboureur vendit très bien son bled, et de l'argent emplit un vieux demi-brodequin, lequel il portoit à sa ceinture. Les diables ne vendirent rien: ains au contraire les paisans en plein marché se mocquoient d'eux. Le marché clous, dist le diable au laboureur: Villain, tu m'as ceste fois trompé, à l'autre ne me tromperas. — Monsieur le diable, respondit le laboureur, comment vous aurois-je trompé, qui premier avez choisi? Vray est qu'en cestuy choix me pensiez

¹ La Fontaine. *Contes*, livre IV, 6.

tromper, esperant rien hors terre ne issir pour ma part, et dessous trouver tout entier le grain que j'avois semé, pour d'iceluy tenter les gens souffreteux, cagotz, ou avarés, et par tentation les faire en vos lacs tresbucher. Mais vous estes bien jeune au mestier. Le grain que voyez en terre est mort et corrompu, la corruption d'iceluy a esté generation de l'autre que me avez vu vendre. Ainsi choisissez-vous le pire. C'est pourquoy estes maudict en l'Evangile. Laissons (dist le diable) ce propous, de quoy ceste année sequente pourras-tu nostre champ semer? Pour profit, respondit le laboureur, de bon mesnagier, le conviendrait semer de raves. Or (dist le diable) tu es villain de bien, seme raves à force, je les garderay de la tempeste et ne gresleray point dessus. Mais entends bien, je retiens pour mon partage ce que sera dessus terre, tu auras le dessous. Travaille, villain, travaille. Je vais tenter les Hérétiques, ce sont âmes friandes en carbonnade: monsieur Lucifer a sa cholicque, ce luy sera une george-chaulde.

Venu le temps de la cueillette, le diable se trouva au lieu avec un escadron de diableteaux de chambre. Là rencontrant le laboureur et ses gens, commença seyer et recueillir les feuilles des raves. Après luy le laboureur beschoit et tiroit les grosses raves, et les mettoit en poches. Ainsi s'en vont tous ensemble au marché. Le laboureur vendit très bien ses raves. Le diable ne vendit rien. Qui pis est, on se mocquoit de luy publiquement. Je voy bien, villain (dist adonc le diable) que par toy je suis trompé. Je veulx faire fin du champ entre toy et moy. Ce sera en tel pact, que nous nous entregratterons l'un l'autre, et qui de nous deux premier se rendra, quittera sa part du champ. Il entier demourera au vainqueur. La journée sera à huitaine. Va, villain, je te gratteray en diable. Je allois tenter les pillards, chicanous, desguiseurs de procès, notaires faulsaies, advocatz prevaricateurs: mais ilz m'ont fait dire, par un truchement, qu'ilz estoient tous à moy. Aussi bien se fasche Lucifer de leurs âmes. Et les renvoye ordinairement aux diables souillars de cuisine, sinon quand elles sont saulpoudrées [de sel].

Vous dictes qu'il n'est dejeuner que de escoliers: dis-

ner que d'advocatz : ressiner que de vigneron : soupper que de marchands, regoubillonner que de chambrières : et tous les repas que de farfadetz. Il est vray. De fait monsieur Lucifer se paist à tous ses repas de farfadetz pour entrée de table. Et se souloit desjeuner de escoliers. Mais (las ne sçay par quel malheur depuis certaines années ilz ont avec leurs estudes adjoint les saints Bibles.

Plusieurs commentateurs voient dans ces paroles une confession de foi protestante ; nous ne sommes pas de leur avis. L'église n'aimait pas trop à mettre une Bible française entre les mains des ignorants ; mais elle n'a jamais empêché les escoliers de la lire.

Pour ceste cause plus n'en pouvons au diable l'arracher. Et croy que si les caphards ne nous y aident, les ostans par menaces, injures, force, violence, et bruyemens leur saint Paul d'entre les mains, plus à bas en grignoterons. De advocatz pervertisseurs de droit, et pilliers des pauvres gens, il se disne ordinairement, et ne luy manquent. Mais on se fasche de tousjours à ne pas manger. Il dist naguères en plein chapitre qu'il mangeroit volontiers l'âme d'un caphard, qui eust oublié soy en son sermon recommander.

Aucun prédicateur n'oublie de se recommander aux prières de ses auditeurs. Lucifer le sait bien.

Et promet double paye et notable appointment à quiconque luy en apporteroit une de broc en bouc. Chascun de nous se mit en queste. Mais rien n'y avons profité. Tous admonestent les nobles dames donner à leur convent. De ressiener [goûter] il s'est abstenu depuis qu'il eut sa forte colicque, provenante à cause que es contrées boréales l'en avoit ses nourrissons vivandiers, charbonniers et chaircutiers outragé villainement.

Un commentateur voit ici une allusion à l'expulsion des moines hors d'Angleterre sous Henri VIII.

Il souppe très bien de marchands usuriers, apothicai-

res, faulxaires, billonneurs, adulterateurs de marchandises. Et quelquesfois qu'il est en ses bonnes, regoubillonne de chambrières, lesquelles, après avoir beu le bon vin de leurs maistres, remplissent le tonneau d'eau puante. Travail, villain, travaille. Je vais tenter les escoliers de Trebizonde laisser peres et mères, renoncer à la police commune, soy emanciper des edictz de leur Roy, vivre en liberté soubterraine, mespriser un chascun, de tous se moquer, et prenans le beau et joyeux petit beguin d'innocence poëticque, soy tous rendre farfadetz gentilz.

Les farfadetz dont il est question à plusieurs reprises dans ce récit, ne sont pas des lutins, mais des moines mendiants, des frères fadets, qui ont abandonné leurs familles pour entrer dans un couvent.

Le paysan rentra chez lui désolé, sa femme lui demanda ce qu'il avait; il lui raconta ce qui lui était imposé. — N'est-ce que cela? dit-elle, va te faire bénir par le curé et je me charge de tout arranger; puisque c'est un jeune diable, ce ne sera pas difficile.

Le diable vint en effet à l'heure dite, ce fut la femme qui le reçut, et elle l'effraya tellement qu'il prit la fuite, se promettant bien de laisser désormais les paysans en repos.

Cette conclusion du conte paraît appartenir à Rabelais; le récit populaire s'arrête au moment où le diabolin se voit attrapé pour la seconde fois.

La Fontaine, qui n'a su faire qu'un conte assez médiocre de l'histoire de Dindenault et de ses moutons, a été plus heureux dans le *Diable de Papefiguière*; cependant cette fois encore, c'est Rabelais qui l'emporte pour l'agrément du récit.

XVII.

Les voyageurs ne font pas long séjour à l'île des

Papefigues, ils s'arrêtent plus longtemps à l'île des Papimanes, ce pays dont l'image transportait La Fontaine :

Or par St-Jean, si Dieu me prête vie,
Je le verrai ce pays où l'on dort !
On y fait plus, on n'y fait nulle chose,
C'est un emploi que je recherche encor.

Rabelais ne dit pas précisément qu'on n'y fasse rien, mais la principale occupation, c'est le culte du pape; on n'honore pas seulement en lui le chef de l'église, on l'adore à l'égal d'un Dieu. — Ce pays là existe toujours, bien qu'on ne puisse lui assigner de limites géographiques.

A leur arrivée dans l'île, les voyageurs sont reçus par quatre personnages, quatre ordres de l'état. Un moine enfroqué, crotté et botté, représentant le clergé; un fauconnier avec un leurre et un gant d'oiseau, représentant les hobereaux chasseurs; un autre en solliciteur de procès, ayant un grand sac plein d'informations, citations, chicaneries et ajournements; le quatrième en vigneron d'Orléans, avec belles guêtres de toile, une panetière à la main et une serpe à la ceinture; c'était le représentant des cultivateurs. A peine arrivés près du navire, ils crièrent tous à la fois : L'avez-vous vu, voyageurs ? L'avez-vous vu ? — Qui ? demanda Pantagrüel, — Lui, répondirent-ils. — Mais qui donc ? demanda frère Jean. Par la mort bœuf, je l'assommerai de coups. Il croyait qu'on cherchait quelque larron, meurtrier ou sacrilège. — Comment dirent-ils, voyageurs, vous ne connaissez pas l'Unique ? — Expliquez-vous, dit Epistémon. — C'est celui qui est. — Celui qui est, dit Pantagrüel, par notre théologique doctrine, est

Dieu. C'est ainsi qu'il s'est nommé à Moïse; mais il est invisible aux yeux corporels. — Nous ne parlons pas du Dieu qui vit dans les cieux, nous parlons du Dieu qui vit en terre. — C'est sûrement le pape, dit Carpalim. — J'en ai vu trois, ajouta Panurge, et je n'en ai pas retiré grand avantage. — O gens heureux! s'écrie-t-on de toutes parts, vous l'avez vu! Ils l'ont vu! ils l'ont vu! répètent les commissaires à la foule qui se prosterne sur le passage des arrivants. On fouettait les petits enfants pour qu'ils gardassent le souvenir de l'arrivée dans leur pays de gens qui avaient vu le pape. Pantagruel s'interpose: « Messieurs, dit-il, si vous ne cessez pas de battre vos enfants, je m'en retourne. » On obéit, mais l'évêque Homenaz arrive sur une mule débridée et caparaçonnée de vert, suivi d'une procession solennelle, et les voyageurs ont grand peine à empêcher qu'on ne leur baise les pieds.

On les conduit dans une église d'abord, et on leur montre un beau livre doré, suspendu, mais à portée de la main. C'est le livre des Décrétales; il est tombé du ciel comme les boucliers de Numa à Rome, la statue de Minerve à Athènes et en France, l'oriflamme ou drapeau rouge. On leur permettra la lecture de ce livre, s'ils veulent bien se confesser et jeûner trois jours. Frère Jean et Panurge se confesseront volontiers, mais jeûner, impossible. « Nous avons tant jeûné sur mer, dit Panurge, que les araignées ont fait leurs toiles sur nos dents et qu'il nous a crû de la mousse dans le gosier. Au reste, nous avons déjà lu les Décrétales sur vélin, sur papier, en manuscrit et en lettre moulée.

XVIII.

Les Décrétales sont, comme on sait, les lettres, les bulles officielles, adressées par les papes au clergé et aux fidèles depuis l'origine de la papauté. La collection est fort riche, mais il y a dans le nombre beaucoup de lettres faites après coup, et antidatées pour faire supposer que, dès une époque reculée, le pape usait déjà d'un droit, contesté plus tard, qu'il s'agissait de faire accepter par les intéressés. Il y a donc, à côté des décrétales authentiques, un assez grand nombre de fausses décrétales. On considère comme telles celles qui sont supposées antérieures à l'an 385, et qui ont été publiées pour la première fois au milieu du IX^e siècle. Les recueils des décrétales portent différents noms. L'un de ces recueils, qui contient diverses lettres des papes de 1262 à 1483, est intitulé *Decretales extra vagantes*, c'est-à-dire placées *en dehors* des collections précédentes. Rabelais ne manque pas de prendre ce mot dans le sens d'extravagant, déraisonnable.

C'est en vertu des décrétales, et en montrant qu'ils ont toujours usé de certains droits, que les papes se sont attribué l'autorité sur les rois; c'est de là qu'est sortie la guerre des investitures en Allemagne, les luttes avec les rois de France, etc. François I^{er}, entre autres, avait eu à ce sujet de graves démêlés avec le pape, et quand Rabelais attaquait les décrétales en général, il était sûr de l'appui moral du roi et même de la presque totalité du clergé français.

— Entrons dans l'église, dit l'évêque Homenaz. Seulement, il est plus de midi, et nos décrétales nous défendent de chanter une messe solennelle; mais on

vous dira une « messe sèche ». — J'en aimerais mieux une mouillée de vin d'Anjou, murmura tout bas Panurge. — Saquez-la court tout au moins, dit frère Jean de même, notre estomac est encore à jeun. La messe finie, Homenaz prit un énorme trousseau de clés et entreprit d'ouvrir une fenêtre barrée, qui se trouvait au-dessus de l'autel; l'opération fut longue, — il n'y avait pas moins de trente-deux serrures et un cadenas, — puis, avec toutes sortes de cérémonies, il leur fait voir le portrait du pape vivant; il le touche d'un bâton, et fait baiser à tous les assistants le bout qui a touché le visage du saint père, transmettant ainsi le baiser du pape à tous les fidèles. Ce fait n'est pas de l'invention de Rabelais et se pratique encore dans quelques églises pour les reliques des saints.

Le portrait du pape exposé ainsi à la vénération des fidèles est fort mal peint. A ses compagnons, qui s'en étonnent, Pantagruel allègue les images et idoles bizarres, consacrées et vénérées dans les temples antiques. Les plus respectées étaient généralement informes. A Sparte, Castor et Pollux étaient figurés sous forme de deux poutres réunies par un tenon. Dans l'Asie mineure et la Syrie, la divinité était souvent une pierre brute, quelquefois un aérolithe tombé du ciel. La fameuse pierre noire de la Caaba est le dernier vestige de ces divinités archaïques. En Grèce, dit Pantagruel, ces représentations barbares étaient attribuées à Dédale. « Encore que l'image fust contrefaite et mal traicte, y estoit toutesfois latente et occulte quelque divine énergie en matière de pardons. »

Au sujet de cette énergie et vertu divine de cer-

taines choses, frère Jean raconta une conversation entre deux mendiants de Seville, réunis à l'hôpital le soir d'un jour de fête. L'un disait qu'il avait gagné six blancs dans sa journée, un autre deux sous, un troisième, sept carolus ; un gros gueux se vantant d'avoir gagné trois bons testons. — Ce n'est pas étonnant, lui dirent ses compagnons, tu as une jambe de Dieu. Ils supposaient qu'il y avait dans la jambe pourrie une vertu divine, qui attirait directement l'aumône, à la manière d'un talisman. Cette idée remontait aux Hébreux qui, voyant l'action divine dans toute maladie incurable, étaient disposés à respecter celui qui était ainsi visité par Dieu.

Pantagruel s'indigna qu'on ose mêler le nom sacré de Dieu à des choses « tant ordes et abominables. » Si les moines ont de telles idées et de telles expressions, il faut les leur laisser et ne pas les transporter hors des cloîtres. Epistémon fait remarquer que l'on a plus d'une fois donné l'épithète de divin à des choses qui avaient une vertu malfaisante. C'est ainsi que Néron appelait les champignons « viande des dieux » parce qu'ils avaient servi à empoisonner Claude, son prédécesseur.

Panurge, pendant cette conversation, considérait l'image du pape et se plaignait qu'on ne lui eût donné que des attributs ecclésiastiques. « J'ai vu nos derniers papes, disait-il, porter, non aumusse, mais armet en tête. Et tout l'empire chrétien estant en paix et silence, eulx seuls guerre faisoient, et très cruelle. » — La guerre, répondit Héribert, est non seulement licite au pape contre les hérétiques, mais il lui est ordonné par les saints décrets de mettre à feu et à sang les e-

pires, l
sent un
les sou
états, l
ment tu
aussi é
dente c
Pend
des vo
bassin
les ge
farent
Home
qu'ur
boir
rife
Dé

pires, les royaumes, les républiques qui transgressent un iota de ses commandements ; il doit spolie les souverains de leurs biens, les déposséder de leurs états, les proscrire, les anathématiser, et non seulement tuer leurs corps et ceux de leurs enfants, mais aussi damner leurs âmes au parfond de la plus ardente chaudière qui soit en enfer. »

Pendant la messe « sèche » célébrée en l'honneur des voyageurs, des quêteurs allaient parmi la foule, un bassin à la main, disant à haute voix : « N'oubliez pas les gens heureux qui l'ont vu en face. » Les bassins furent bientôt remplis de monnaie papimanique. Homenaz dit que c'était pour faire bonne chère, et qu'une partie de cet argent serait employée à bien boire et l'autre à bien manger « suivant une mirifique glose cachée en un coignet [petit coin] des Décrétales ». En effet le diner fut copieux et les buvettes nombreuses.

Pendant ce diner, servi par de charmantes jeunes filles, avenantes et souriantes, l'évêque — qui aime beaucoup les jeux de mots par parenthèse et qui répète à chaque instant à un petit domestique : *clerice*, éclaire ici, — fait un nouvel éloge des décrétales, qui, à cette époque, n'étaient pas adoptées en France. L'adoption de ces règles ferait le bonheur du genre humain et commencerait une ère de félicité universelle. A la lecture d'un simple passage de ces saintes lettres, ajoute l'évêque, vous sentez en vos cœurs s'allumer une fournaise d'amour divin, et de charité envers votre prochain, pourvu qu'il ne soit pas hérétique — le mépris assuré de toutes choses fortuites et terrestres et une extatique élévation d'esprit jusques au troisième ciel.

— Tout cela est d'or ou d'orgues, dit Panurge, mais j'en crois le moins que je peux. Et chacun des convives se met à raconter une histoire sur les effets pernicioeux des décrétales au point de vue matériel. Un batteur d'or, par exemple, a pris pour battre son or un feuillet de parchemin des décrétales et toutes ses opérations ont manqué. Un épicier a enveloppé des drogues dans des feuillets détachés des décrétales, tout a été pourri ; un tailleur a fait des patrons avec de semblables feuillets, pas un habit n'a pu aller. On avait pris un morceau des décrétales pour en faire un but, personne n'a pu le toucher. On avait mis des collerettes dans un recueil de décrétales, de blanches elles sont devenues noires. Miracle ! s'écriait Homenaz à chaque récit, tous ces gens là ont été punis, comme aurait dit Tartuffe plus tard, pour avoir mêlé,

par un crime effroyable,

Avec la sainteté les parures du diable (acte I, 2).

Les décrétales ont une autre vertu, elles tirent à Rome de France tous les ans une somme considérable. — Trouvez-moi, dit Homenaz, livre au monde qui rapporte autant, voire même la Sainte Ecriture.— Le révérend père Jésuite ne parle pas autrement dans les *Provinciales* de Pascal.

— Pour bien instruire un écolier, s'écrie Homenaz, pour bien gouverner un état, il faut être décrétiliste [on dirait aujourd'hui infaillibiliste, c'est tout un]. Sans les décrétales, tout le monde périrait indubitablement. C'est là qu'est le salut en ce monde et en l'autre. Homenaz s'exalte si bien qu'il se met à pleurer, à se frapper la poitrine et à baiser ses pouces en croix.

Epistémon, frère Jean et Panurge voyant cette «**af- freuse catastrophe**» se mirent à crier: Miaut, miaut, **à la manière des chats**, et firent semblant de pleu- **rer**. On apporte du vin; Homenaz distribue à cha- **cun des poires de bon chrétien**. Frère Jean regrette **qu'on ne distribue pas de même les jeunes filles qui servent l'évêque**. Pantagruel fait de grands pré- **sents à tout le monde et à l'église**, et prend congé des Papimanes, en leur promettant de prier le pape de leur faire visite.—Puis il part pour un autre pays.

La vérité n'est pas plus en Papimanie, où l'on adore un homme, qu'à Papefiguière, où l'on soumet les paysans à un si rude servage.

XIX.

Nous avons déjà fait remarquer que chaque épisode un peu trop sérieux ou un peu trop osé est invariablement suivi de quelque scène bouffonne. La bouffonnerie ne va pas se faire attendre.

Les voyageurs étaient en pleine mer, «**banquettant, grignotant, devisant**, lorsque Pantagruel se lève: «**Compagnons, n'entendez-vous rien? Il me semble que j'entends des gens qui parlent autour de nous, et cependant je ne vois personne.**» On écoute; on n'entend rien d'abord; puis on distingue des mots, des syllabes, des phrases même. Panurge s'épouvante: ils sont au centre de quelque grand danger; on entend de véritables coups de canon, il faut fuir, fuir à voile et à rames. Il n'a point de courage sur mer; en cave ou ailleurs, c'est différent; il faut se sauver. Ce n'est pas qu'il ait peur. Il est comme le Franc Archer de Villon, il ne craint rien fors le danger, **Comme il l'a déjà dit à une autre occasion.**

Pantagruel se moque de lui, mais il cherche l'explication de ce qu'il entend. Un certain Pétron, cité par Plutarque dans son traité *Des oracles qui ont cessé*, soutenait qu'il existe plusieurs mondes voisins qui se touchent en forme de triangle équilatéral. Dans la patte ou centre de ces mondes, se trouverait le manoir de Vérité ; c'est là qu'habitent les Paroles, les Idées, les Modèles et Portraits de toutes choses passées et futures. Le Siècle est alentour. En certaines années, à de longs intervalles, une part de ces Idées et Paroles tombe sur les humains, comme la rosée tomba sur la toison de Gédéon, et une autre partie reste là comme provision jusqu'à la consommation des siècles. Un autre philosophe, Antiphanes, comparait les enseignements que Platon donnait aux enfants à des paroles qui, transportées dans les pays septentrionaux, resteraient gelées et fondraient si on les rapportait dans un pays plus chaud. Les enseignements de Platon, incompris au moment où les enfants les recevaient, se réveilleraient, se dégèleraient plus tard dans leur intelligence à mesure qu'ils avanceraient en âge. Ne serions-nous point dans un lieu où les Idées descendent sur la terre, ou dans un lieu où des paroles précédemment prononcées peuvent dégeler ?

— Ne vous effrayez de rien, dit le pilote, nous sommes sur les confins de la mer Glaciale. Il y eut ici l'année dernière une grande bataille entre les Arimaspes et les Néphélibates [gens qui marchent sur les nuages]. Les paroles des hommes, les cris des femmes, le hennissement des chevaux et tous les bruits de la bataille se sont gelés. Maintenant l'hiver est passé, la chaleur est venue, le dégel s'opère.

Pantagruel recueillit quelques-unes de ces paroles, et les jeta sur le tillac, elles avaient la forme de dragées de diverses couleurs. Nous y vîmes des mots de gueule, des mots de sinople, d'azur, de sable, des mots dorés.

Les couleurs sont ici désignées par les termes de blason : gueules, c'est rouge ; sinople, vert ; sable, noir.

Quand on les échauffait quelque peu entre les mains, elles fondaient comme de la neige et on les entendait, mais on ne les comprenait pas, parce que «c'estoit langage barbare». Une de ces paroles éclata comme un coup de faucon ou petit canon. — Donnez-nous-en encore, dit Panurge à Pantagruel. — Donner des paroles, c'est affaire d'amoureux, répondit Pantagruel. —Vendez-nous-en alors. — C'est affaire d'avocat. Il en jeta cependant quelques poignées sur le pont. On entendit toutes sortes de bruits et de sons ; il y avait des paroles piquantes, des paroles sanglantes, qui retournaient quelquefois contre ceux qui les avaient proférées, sous forme d'une gorge coupée, — c'est-à-dire qu'on coupait la gorge à celui qui les avait proférées. — Mais la plupart des mots étaient inintelligibles.

Les voyageurs avaient pu se flatter que ces mots du passé si bien conservés contiendraient peut-être quelque révélation intéressante ; mais ils reconnurent bientôt qu'il n'y avait rien de semblable à espérer de ce côté. Les mots dégelés ne parlaient que de bataille. Pantagruel se lassa bientôt de cette recherche inutile.

L'histoire du passé n'est pleine, en effet, que de luttes sans cesse renaissantes, où le plus fort finit par écraser le plus faible. L'homme a mal usé de sa

liberté dans le passé, laissons l'histoire de côté. L'histoire des batailles et des guerres est bonne tout au plus à nous avertir de ce que nous devons éviter et n'a rien à nous apprendre sur la question qui nous préoccupe.

XX.

Cette invention des paroles gelées aurait pu fournir à Rabelais une foule de détails comiques ; s'il s'en est abstenu, c'est évidemment qu'il craignait de voir son idée disparaître sous la profusion des ornements. Nous avons eu déjà quelques exemples de cette sobriété dans le récit, lorsqu'il tient à marquer plus nettement son but, à Ennasin, à Chéli, par exemple. Ici il devait être d'autant plus disposé à tirer un parti piquant de cette fiction des paroles gelées, que l'invention ne lui appartient pas. Johanneau cite, dans son édition, deux apologues de Calcagninus — le même qui a déjà fourni l'allégorie de Physis et Antiphysis — où la théorie du disciple de Platon sur les paroles tenues en réserve et se dégelant tout à coup est mise en action. Mais le plus amusant récit de ce genre est celui qu'on trouve dans le *Cortigiano*, de Castiglione.

Un marchand de Lucques s'était rendu en Moscovie pour acheter des peaux de martre zibeline. Arrivé sur les bords du Borysthène [Dnièpre], qui était gelé, il essaya de converser avec les Moscovites qu'il voyait sur l'autre rive, mais c'est en vain qu'il criait de toutes ses forces, ses paroles ne parvenaient pas jusqu'aux vendeurs et les leurs ne parvenaient pas jusqu'à lui ; elles se gelaient en chemin. Des Polonais qui avaient servi de guide au

marchand, s'avisèrent d'un expédient; ils s'établirent sur le milieu de la rivière gelée, et y allumèrent un grand feu. En arrivant là les paroles se dégelèrent, comme la neige qui fond sur les montagnes au printemps et coule en torrents des deux côtés, — et l'on pouvait entendre parler de part et d'autre. Mais pendant tous ces préparatifs, les Moscovites las de ne rien comprendre, s'en étaient allés. Quant au Lucquois, il reconnut par les paroles qui lui arrivèrent à la fin, que les Moscovites voulaient vendre leurs fourrures trop cher et il retourna dans son pays.

L'histoire des paroles dégelées a reparu de nos jours dans les *Aventures du baron de Münchhausen*.

XXI.

A la fin du chapitre précédent, Panurge, lassé de chercher en vain un sens aux mots de gueule et de sinople qu'il ramassait, s'est écrié : Plût à Dieu, que sans aller plus loin, j'eusse le mot de la Dive Bouteille!

Ce cri de Panurge est aussi le cri de fatigue du narrateur. Rabelais est évidemment las ici comme à la fin du second livre, mais il ne veut pas se l'avouer à lui-même; les pages continuent à s'entasser, il y en a encore de charmantes çà et là, mais l'auteur se trouve dans le cas d'un professeur que le sommeil gagne et qui veut pourtant, bon gré malgré, continuer sa leçon. Rabelais s'endort à la fin et termine son quatrième livre, sans qu'on puisse s'expliquer pourquoi il s'arrête là plutôt qu'ailleurs, pourquoi il ne s'est pas arrêté de préférence vingt pages auparavant.

Une seule escale nous reste à faire jusqu'à la fin du livre, c'est dans l'île de Messer Gaster ou de l'estomac. Cette île au premier abord sembla scabreuse, pierreuse, montueuse, infertile, mais une fois qu'on fut arrivé au sommet, elle parut si charmante que nos voyageurs se crurent dans le paradis terrestre. A peu de distance ils aperçurent un superbe palais. Ce palais était celui de la Vertu, et son gouverneur était Messer Gaster. L'auteur, dans cette désignation, songeait sans doute à la *malesuada Fames* de Virgile, à la faim mauvaise conseillère; il est moins difficile, en effet, d'être vertueux si le ventre est pleinement satisfait.

Quant à Gaster, c'est le premier maître ès arts du monde. C'est un souverain impérieux, rigoureux, rond, dur, qui n'a point d'oreilles, qui ne parle que par signes, mais à qui tous obéissent plus vite qu'aux édits des prêteurs et aux commandements des rois. Tous travaillent pour lui, mais «il fait ce bien au monde qu'il lui invente toutes arts, toutes machines, tous mestiers, tous engins et subtilitez.»

Il a deux sortes d'importuns à sa cour: les *engastrimythes* ou ventriloques et les *gastrolâtres*. Les premiers ne sont introduits ici que pour permettre à l'auteur de raconter les faits de ventriloquie qu'il connaît. Quant aux *gastrolâtres*, à ceux qui adorent leur ventre et sont prêts à tout lui sacrifier, à ceux qui n'aiment qu'à banqueter et qui croient que tout dans la vie doit se réduire à bien boire et à bien manger, Pantagruel a peu de sympathie pour eux, et il fait une sortie contre «ces gens qui ne font rien et ne sont pour la terre qu'un poids inutile.» Cette protestation, très vive dans la forme, nous montre la vé-

ritable pensée de l'auteur et prouve que, lorsque dans ses prologues, il s'adresse aux buveurs et aux mangeurs, c'est uniquement afin d'obtenir un passeport pour les audaces qu'il va se permettre, et cacher sa pensée philosophique sous le costume inoffensif de la gastronomie.

Les gastrolâtres ont leur dieu, Manduce, un gigantesque mannequin qu'ils promènent en procession, et auquel ils font des sacrifices très variés. Ce sont des dîners, des soupers, des déjeuners, dont le menu occupe un grand nombre de pages et peut être d'un vif intérêt pour les cuisiniers. On sait que Rabelais aime à se livrer à ces orgies de mots.

Pantagruel voit défilier cette procession avec patience, mais non sans un peu d'ennui.

XXII.

L'auteur retrouve sa verve pour nous montrer comment Gaster a été le père des arts.

Dès le commencement il inventa l'art fabril, et agriculture pour cultiver la terre, tendant à fin qu'elle luy produisist grain. Il inventa l'art militaire et armes pour grain defendre, medecine et astrologie, avec les mathematiques necessaires, pour grain en saulveté par plusieurs siecles garder et mettre hors les calamités de l'air, deguast des bestes brutes, larecin des briguands. Il inventa les moulins à eau, à vent, à bras, à autres mille engins, pour grain mouldre et reduire en farine : le levain pour fermenter la paste, le sel pour lui donner saveur : (car il eut ceste cognoissance, que chose on monde plus les humains ne rendoit à maladies subjectz, que de pain non fermenté, non salé user :) le feu pour le cuire, les horologes et quadrans pour entendre le temps de la cuicte de Pain, creature de Grain. Est advenu que Grain en un pays defailloit, il inventa art et moyen de le tirer d'une contrée en autre. Il par invention grande mesla deux especes d'animans, aanes et jumens, pour production d'une tierce, laquelle nous

appelons muletz, bestes plus puiſſantes, moins delicates, plus durables au labeur que les autres. Il inventa chariotz et charrettes pour plus commodement le tirer. Si la mer ou rivieres ont empeſché la traicte, il inventa baſteaulx, gualeres, et navires (choſe de laquelle ſe ſont les elementz eſbahiz) pour oultre mer, oultre fleuves et rivieres naviguer, et de nations barbares, incogneues, et loing ſeparées, Grain porter et transporter.

Mais après avoir célébré les inventions et découvertes ſérieuſes, voici un chapitre ou deux, où l'auteur accumule une ſérie de recettes et prétendues découvertes des plus ſaugrenues. Il nous enſeigne, par exemple, l'art d'évoquer la pluie des cieux en répandant une certaine herbe ſur le ſol ; l'art d'arrêter en l'air l'averse prête à tomber ou de la diriger ſur la mer ; l'art d'arrêter un troupeau de chèvres qui ſ'enfuit à toutes jambes, en mettant une branche de panicaut dans la bouche de la dernière ; l'art de tirer un coup d'arme à feu contre quelqu'un ſans qu'il coure le moindre danger en plaçant ſur le trajet un aimant, lequel attirera la balle, à condition qu'elle ſoit de fer ; l'art de faire retourner les boulets contre ceux qui les ont lancés ; l'art d'ouvrir toutes les serrures avec l'herbe appelée *Ethiopsis* ; — on ſe rappelle que le peuple ruſſe attribue cette propriété à la ſaxifrage ; — il nous explique comme quoi le ſureau qui croît dans un pays où l'on entend le chant du coq, n'eſt pas bon à faire des flûtes, etc., etc.

C'eſt à ſe croire dans une réunion de ſpirites, un jour qu'on a fermé la porte et qu'on eſt sûr qu'aucun profane ne ſ'eſt glissé dans le ſanctuaire.

Il faut reconnaître cependant qu'il y a dans l'accumulation de ces recettes cet air d'ironie que l'au-

teur sait si bien prendre, et qui vous dit, comme frère Jean : Je n'en crois que ce qui vous plaira.

Cet épisode de Gaster et la sortie de Pantagruel contre les gastrolâtres venant après la bataille de Quaresmeprenant et des Andouilles, du Maigre et du Gras, a pour but de montrer que ce n'est pas au nom de la gourmandise, que ce n'est pas comme gourmet, que Rabelais proteste contre l'obligation d'observer l'abstinence ; ce n'est pas non plus uniquement au profit de l'hygiène — quoique, dans le livre suivant, il fasse intervenir cette considération, — mais à un point de vue tout à fait général ; il juge la mortification inutile et croit que jeûner est une mauvaise manière d'honorer Dieu. Ce qu'il prêche, c'est la modération en toute chose : Jouissez de tous les biens que Dieu vous donne, n'en abusez pas. Tel est le résumé de sa morale.

XXIII.

On s'est remis en marche. Calme plat. Chacun s'occupe suivant son goût. Pantagruel s'était endormi, tenant en main ce roman grec mystique de *Théagène et Chariclée* qui, plus tard, enchantait Racine écolier ; Epistémon prenait la hauteur du soleil ; frère Jean surveillait la cuisine et calculait l'heure d'après l'état de cuisson des mets ; Panurge faisait des bulles de savon ; Carpalim fabriquait un moulin avec une coquille de noix, etc.

On passe devant l'île de Chaneph. — Quelles gens l'habitent ? demande Pantagruel. — Des hypocrites, des chattemites, des hermites, des cagots, tous pauvres gens vivant des aumônes que les voyageurs leur donnent. Il y a pareillement des hypocritesses, chattemi-

tesses, hermitesses, et des hypocritillons, chattemitillons et hermitillons. — Passons outre, s'écrie-t-on, tout d'une voix. Pantagruel envoie une aumône aux habitants et habitantes et poursuit son voyage. On cause de choses et d'autres : A quelle heure faut-il dîner ? « Le riche quand il a faim, le pauvre quand il a de quoi. » On discute sur les poisons et les animaux venimeux. On rappelle à ce propos qu'Euripide a dit : Contre la plupart des animaux venimeux on a trouvé un remède, mais contre la mauvaise femme il n'y en a point.

Une autre Ile apparaît ; c'est celle de Ganabin ou des voleurs ; frère Jean est d'avis d'y descendre, Pantagruel est d'avis contraire ; quant à Panurge, il a peur selon sa coutume, et pour ne pas être forcé d'aller à terre, il va se cacher au milieu des provisions. Jean propose, pour lui jouer un tour, de faire partir tous les canons de la flottille. Le moyen réussit ; on voit bientôt Panurge paraître pâle, défait, en désordre, et étreignant, sans savoir ce qu'il fait, un chat qui l'égratigne pour lui échapper.

On lui conseille en riant d'aller changer de toilette, et c'est là-dessus que se termine le livre.

C'est le cas de dire :

Belle conclusion et digne de l'exorde !

Rabelais ne savait pas mieux finir un livre que Lamartine, comme orateur, ne savait finir un discours. Ste-Beuve dit à ce sujet :

Aux instants où l'Homère bouffon sommeille, il lui arrive de prolonger machinalement et comme en rêve cette hilarité sans motif et de la pousser jusqu'à la satiété et au dégoût. C'est comme un chantre aviné qui continue de ronfler sur un seul ton, sur une seule rime, ses litanies jubilatoires.

Sainte-Beuve ajoute que cela arrive souvent, ce mot est de trop ; mais l'appréciation est juste, quoiqu'un peu sévère, pour toute cette fin du quatrième livre.

XXIV.

Nous récapitulerons à la fin les différentes étapes du voyage. Nous nous contenterons ici de faire remarquer que les premières étapes nous offrent tour à tour chacun des cinq sens en activité : la vue à Medamothi, l'odorat à Ennasin, les lèvres à Chéli, le toucher, s'exerçant d'une manière peu agréable sur le dos des Chicanous, à Tohu-Bohu ; le sens de l'ouïe est satisfait par les paroles dégelées, et le goût trouve une ample pâture dans le domaine de messer Gaster. C'est une série que Rabelais s'amuse à développer, sans préjudice d'une idée plus sérieuse.

On peut trouver aussi dans ce voyage la série des sept péchés capitaux, mais avec moins d'évidence. L'orgueil est représenté par le géant Bringuenarilles, l'Avarice par les Chicanous, l'Envie par les Andouilles soupçonneuses, la Gourmandise par les Gastrolâtres, et la Paresse est figurée sous une de ses formes les moins aimables, la Lâcheté, sous les traits de Panurge pendant la tempête, la Colère peut être représentée par frère Jean en présence de cette peur de Panurge ; quant au dernier des péchés capitaux, celui que nous n'avons pas nommé, nous n'avons fait que l'apercevoir ; nous le retrouverons plus en relief au livre suivant chez les moines.

CHAPITRE XIV.

LIVRE V. — PANTAGRUEL.

VOYAGE A L'ORACLE DE LA DIVE BOUTEILLE.

III. L'île Sonnante. — Les Chats fourrés.

SOMMAIRE. I. LE CINQUIÈME LIVRE.—1, 2, 3. Est-il authentique?—4. Avis divers sur cette question.

II. L'ÎLE DE L'ÉGLISE ROMAINE. — 5. Arrivée dans l'île Sonnante. — 6. Les oiseaux de St Brandaines. Les oiseaux chanteurs et l'église romaine. — 7. D'où viennent ces oiseaux. Les ordres militaires. — 8. Les revenus de l'île Sonnante. — 9. L'âne et le cheval. — 10. Le papegaut. Respect dû aux oiseaux sacrés.

III. L'ÎLE DES CAUSES FINALES. — 11. Les ferremens. — 12. Explications. — 13. Les fruits animés. — 14. Le jeu et les fausses reliques.

IV. L'ÎLE DE LA JUSTICE CRIMINELLE. — 15. Arrivée dans l'île des Chats fourrés. Le discours du gueux. — 16. Grippeminaud le grand juge. — 17. L'énigme. — 18. Solution de l'énigme. — 19. Les Chats fourrés vivent de corruption.

20. L'ÎLE DES CRÉATEURS D'IMPÔTS ou des Apodestes.

I.

Le cinquième livre ne parut complètement que dix ans après la mort de Rabelais; la première édition complète est même de 1564, c'est-à-dire postérieure de douze ans à cette mort.

Ce long retard à publier un ouvrage qui devait être vivement attendu, des défaillances dans l'exécution, diverses contradictions de détail, ont fait contester l'authenticité de ce livre; certains éditeurs refusent même résolument d'y reconnaître l'œuvre de Rabelais.

D'un examen attentif des objections formulées et de l'ouvrage lui-même, voici ce qui nous paraît résulter.

L'authenticité du cinquième livre ne peut être niée entièrement que par ceux qui se représentent Rabelais marchant au hasard, entassant les épisodes sur les épisodes sans un plan déterminé d'avance. Nous croyons avoir montré que ce plan existe, qu'il est très précis, que Rabelais le suit minutieusement et ne s'en écarte jamais. Jusqu'ici tous les incidents, ceux mêmes qui paraissent insignifiants au premier abord, rentrent dans ce plan, et se rattachent sans exception à la même donnée fondamentale.

Cette donnée fondamentale continue-t-elle à se développer dans le cinquième livre ? A mesure que nous avançons, nous rapprochons-nous de la conclusion ? Toute la question est là. Si la conclusion est la conséquence des prémisses, la question est résolue ; Rabelais est l'auteur du cinquième livre, au moins pour le plan et pour l'idée.

Eh bien, nous tâcherons de démontrer que, entre les divers épisodes qui composent ce livre, il n'en est pas un qui ne soit le développement du plan primitivement tracé.

II.

Les objections contre l'authenticité de cette partie de l'ouvrage portent, les unes sur la forme, les autres sur le fonds.

On relève dans ce livre un certain nombre de plaisanteries fades. On prétend que d'une partie à l'autre, Panurge a perdu une notable portion de sa finesse et de son esprit. Le fait est vrai, mais si

cette objection était seule, elle ne suffirait pas à infirmer l'authenticité du livre. Dans les chapitres de l'ouvrage que personne ne conteste à Rabelais, toutes les plaisanteries ne sont pas bonnes, il s'en faut. Rien d'ailleurs n'empêche de supposer que la verve, le gaité de l'auteur se sont refroidies en vieillissant. L'histoire littéraire est pleine de faits de ce genre. *Le Barbier de Séville*, par exemple, et le *Mariage de Figaro* sont des comédies pétillantes d'esprit, des comédies où tous les mots portent. Relisez ces pièces, et puis relisez aussi leur suite : la *Mère coupable*. L'auteur est le même, les personnages sont les mêmes, mais quelle différence d'entrain dans le style ! comme l'esprit de Figaro s'est émoussé d'une œuvre à l'autre ! Si Beaumarchais en vieillissant a perdu sa verve et sa gaité, le même malheur aurait pu arriver à Rabelais sous le coup de la vieillesse et du chagrin qu'avait dû lui occasionner la nécessité de renoncer à des fonctions qui composaient son principal moyen d'existence.

On s'en prend aussi aux détails du style, faible ici, là entortillé, peu intelligible quelquefois, et trop chargé d'érudition. On pourrait répondre qu'à toutes les époques de sa carrière littéraire, Rabelais a abusé de l'érudition et s'est amusé à entortiller, à guillocher son style. La faiblesse cependant n'est jamais son défaut, et il y a dans le cinquième livre des pages évidemment très faibles, le prologue surtout.

La seconde objection, c'est que Rabelais, dans cette partie, est beaucoup plus agressif que dans les autres. Jusqu'ici il a ri, il a plaisanté, soit de certains points de la discipline de l'église romaine, soit de

l'administration de la justice. Dans le cinquième livre, les attaques dépassent la raillerie, il y a de l'amertume, de la colère, du ressentiment. De plus l'auteur fait, à certains égards, cause commune avec les calvinistes, qu'il avait jusqu'alors confondus dans ses railleries avec les catholiques exagérés.

On pourrait répondre encore que, lorsque Rabelais a pris la plume une cinquième fois, il pouvait bien être quelque peu surexcité et exaspéré. Il avait obtenu un privilège du roi pour faire imprimer son quatrième livre, et le parlement avait empêché la vente de l'ouvrage. Il avait espéré achever tranquillement sa vieillesse à Meudon au milieu de ses paroissiens qui l'aimaient, et jouissant du revenu de deux cures, on l'avait forcé de se démettre de toutes deux, et d'aller s'établir à Paris dans un isolement relatif. Ces disgrâces tombant sur lui coup sur coup à la fin d'une longue carrière, — Rabelais avait de soixante à soixante-dix ans, — auraient bien pu l'exaspérer et donner de l'amertume à son dernier écrit.

Cette explication peut suffire pour justifier l'énergie de certaines peintures satiriques, la colère, par exemple, que respire l'épisode des Chats Fourrés, mais non la tendance prononcée vers le protestantisme que manifestent certains passages. L'intelligence de Rabelais se tenait à un point de vue trop supérieur pour que l'ardeur de la lutte pût le jeter dans ce parti.

Les contradictions entre les idées, les faiblesses d'exécution, les incompatibilités de détail, les violences de langage, étrangères à la manière habituelle de Rabelais, ont une explication beaucoup plus simple.

Dès le troisième livre Rabelais a arrêté son plan, mais il a dû se borner à en marquer les points principaux, s'en remettant à l'inspiration du moment pour déterminer la forme des épisodes sous lesquels il voulait manifester son idée. Les scènes, il les écrivait évidemment à mesure qu'elles lui venaient à l'esprit, sauf à les coordonner ensuite. Cette coordination est quelquefois indiquée avec une certaine sécheresse, comparativement à l'exubérance de détails des épisodes. Ainsi, par exemple, la descente dans l'île des Imitateurs, a tout l'air d'avoir été faite après coup pour expliquer le but de la longue histoire des moutons de Dindenault. Il en est de même de quelques autres épisodes peu développés, qui ont été placés là simplement pour marquer les étapes.

Rabelais a dû suivre la même méthode lorsqu'après avoir quitté Meudon, il aura repris la plume pour achever son ouvrage; c'est ainsi que seront nés les principaux épisodes du livre: l'île Sonnante, les Chats Fourrés, l'île de la Quinte. La maladie, la mort sont venues le surprendre avant qu'il eût terminé son travail. On n'avait pas alors le respect que nous professons pour les manuscrits laissés imparfaits par un grand écrivain. Qu'on se rappelle ce qui est arrivé pour les trésors de science et d'observation laissés par Léonard de Vinci¹. On se contenta d'en extraire un court *Traité de la Peinture*, et l'on négligea toute la partie scientifique, la plus curieuse cependant, puisqu'elle contenait le germe d'une foule de découvertes qui ont attendu deux siècles pour être faites par d'autres. Qu'on se rappelle même ce que, cent ans après, on a fait des manuscrits de

¹ Voir A. Houssaye. *Hist. de Léonard de Vinci*, in 8°. 1869.

Pascal. On en a extrait les passages qui ont paru les plus édifiants, et on les a publiés en les abrégant, en les modifiant souvent — et encore ce n'est pas comme œuvre littéraire qu'on a édité ces extraits modifiés et mutilés, mais comme ouvrage d'édification et presque de dévotion. Il en a été de même lorsqu'on a entrepris de publier les sermons laissés incomplets par Bossuet.

Telle est l'histoire des manuscrits de Rabelais. On les a d'abord négligés comme imparfaits, puis lorsqu'on s'est décidé à les publier, on les a raccordés et complétés comme on a pu, afin de les présenter en habit décent au public.

Rabelais était toujours disposé à voir les choses en grand, héros et livres. Son cadre était très élastique, il est probable qu'il avait projeté beaucoup de scènes qui n'ont jamais été écrites. Une preuve entre autres, c'est que le chapitre que porte maintenant le n° XVI (les Apodeftes) était coté XXXIX sur un manuscrit, tandis qu'au chapitre XXXII actuel, nous sommes déjà dans l'île des Lanternes. Dans le titre d'un autre chapitre, on nous annonce que Panurge faillit être tué, et le chapitre tel que nous l'avons, est complètement muet sur cet incident.

Une autre preuve encore, c'est que les épisodes si étroitement enchaînés dans le troisième et le quatrième livre, s'enchaînent beaucoup moins rigoureusement dans le cinquième. Tous se rattachent au plan général, mais il y avait place pour beaucoup d'autres, et nous ne retrouvons pas ici cette progression continue que nous avons signalée précédemment.

Pour nous donc, le plan du cinquième livre est indubitablement de Rabelais, mais l'ouvrage a été

laissé imparfait, il y a des lacunes et des sutures. Les peintures vigoureuses sont l'œuvre du grand écrivain, les pages faibles, les plaisanteries fades ou empruntées aux livres précédents, sont l'œuvre de l'arrangeur ou des arrangeurs, aussi bien que les sorties purement calvinistes.

Nous regardons donc comme appartenant incontestablement à Rabelais — sauf des interpolations de détail, — les épisodes suivants :

L'île Sonnante,
L'épisode des Chats Fourrés,
Le voyage au royaume d'Entéléchie,
Le portrait de Ouy-Dire,
La conclusion finale.

Nous lui attribuerions aussi volontiers l'île des Ferrements, les traits principaux de l'histoire des Apodesttes, le voyage au pays d'Odes.

Il y a, ce nous semble, d'assez nombreuses interpolations dans l'île Sonnante, et dans la Conclusion; il y en a aussi dans l'histoire des Chats fourrés.

Nous croyons qu'il faut mettre au compte de l'arrangeur anonyme, l'histoire assez insipide de l'ermite qui reçoit les voyageurs dans l'île Sonnante, une partie des plaisanteries de l'Editue, qui nous semble singulièrement fade après Homenaz; la sortie de Panurge contre la chouette, l'histoire du lit de plume et de l'aubergiste, et nombre d'autres détails. Le discours du mendiant dans l'île des Chats fourrés, quoique vertement écrit, ne nous semble pas non plus rentrer dans les allures de Rabelais. On dirait plutôt du Henri Estienne. Nous sommes disposé à effacer aussi de l'actif de Rabelais le tournoi de la Quinte, bien que l'idée de raconter une partie d'échecs sous

forme de bataille ait pu lui venir à l'esprit. Nous croyons encore qu'on aurait tort de le rendre responsable de l'érudition quelque peu indigeste accumulée dans les derniers chapitres, et nous sommes persuadé que c'est le désir de grossir un livre plus mince que les autres, qui aura porté l'arrangeur ou les arrangeurs, à reprendre, pour les semer çà et là en les affadissant, quelques plaisanteries beaucoup mieux placées dans les livres précédents.

III.

Il est naturel de se demander quel a été ce réviseur, cet arrangeur, qui a fait pour le cinquième livre de Pantagruel, ce que Nicole, Arnauld, Périer, le duc de Roannez ont fait pour les Pensées laissées sans ordre par Pascal; De Foris pour les fragments de sermons laissés par Bossuet, ou plutôt ce qu'Aimé-Martin a fait pour les *Harmonies de la nature*, restées incomplètes et sans liaison après la mort de Bernardin de St-Pierre.

On a nommé Tiraqueau et Jean Turquet, mais Tiraqueau est mort en 1558, quatre ans avant l'impression de l'ouvrage; il se peut cependant qu'il y ait travaillé. Quand à Turquet, il se nomme ou à peu près comme l'éditeur dans une épigramme en quatre mauvais vers qu'il a mise en tête du livre et qu'il a signée *Nature Quite*, où il n'est pas difficile de découvrir l'anagramme de Jean Turquet. Ce Turquet, nous disent les contemporains, était un lettré et un ami de Rabelais. On n'a de lui aucune autre production, mais son fils s'est fait connaître par quelques ouvrages historiques. Ces renseignements sont maigres, mais si c'est à lui qu'on doit le prologue du

cinquième livre, on n'éprouve aucun désir d'en savoir davantage sur son compte.

Voici le quatrain qui figure en tête de la publication :

Rabelais, est-il mort ? Voici encore un livre.
Non, sa meilleure part a repris ses esprits
Pour nous faire présent de l'un de ses écrits
Qui le rend entre tous immortel et fait vivre.

On a conjecturé aussi que Henri Estienne pourrait bien avoir pris part à ce travail de révision et de correction. Henri Estienne n'a jamais pu arriver à composer pour son compte un livre complet, bien pondéré, ayant un commencement, un milieu et une fin. Mais dans les projets, essais, ouvrages imparfaits, qu'il a publiés, il y a souvent une singulière verve, une énergie tout à fait remarquable. Sa plaisanterie n'a pas la légèreté de celle de Rabelais, elle est plus acerbe, mais non moins pénétrante. Nous serions assez disposé à mettre à son compte quelques passages énergiques et violents du cinquième livre, le discours du gueux, par exemple, et quelques autres détails où l'auteur se montre plus près de Calvin par la pensée, et plus agressif par la forme que Rabelais n'a coutume de l'être, — si cette collaboration était appuyée de quelques preuves. Mais il faut reconnaître que jusqu'à présent, elle ne s'appuie que sur de simples conjectures.

IV.

Il ne paraîtra sans doute pas hors de propos de rapporter ici le sentiment de quelques écrivains sur ce cinquième livre.

Un médecin du XVI^e siècle, Louis Guyon, pré-

tendait que cet ouvrage avait été composé par un écolier de Valence qui vivait encore de son temps. Vérification faite, il a été reconnu que Guyon avait confondu le cinquième livre avec la *Mitistoire baragouine de Fanfréluce et Gaudichon*, composée par Guillaume des Autels, qui était en effet de Valence et qui s'est proposé d'imiter Rabelais. Cet ouvrage est une collection de bouffonneries sans esprit, du genre de celles que Rabelais attribue aux habitants d'Ennasin.

Le Duchat, le premier commentateur sérieux, croit que le livre est bien de Rabelais, sauf retouches. L'abbé de Marsy dit qu'on ne saurait douter que l'ouvrage ne soit authentique pour le fonds. Il suppose seulement que les premiers éditeurs, trouvant le manuscrit original en désordre, y auront ajouté des transitions.

Lemotteux, qui a traduit Rabelais en anglais, Regis qui l'a traduit en allemand, Ch.-Jacques Brunet, Nodier, et M. Lenient sont du même avis. Le fonds du livre est authentique, mais le manuscrit a été retouché par des mains malhabiles et calvinistes. M. Lenient, entre autres, croit reconnaître Henri Estienne dans quelques passages, qu'il ne désigne pas autrement.

Charles Lenormant voudrait bien, dit-il, que ce livre ne fût pas de Rabelais, mais la griffe de l'aigle y est empreinte. Il voit dans cette partie de l'ouvrage le testament âcre et désespéré de l'illustre écrivain.

Delécluse est moins favorable. Il retrouve l'esprit de Rabelais dans le cinquième livre, mais la phraséologie ne lui paraît pas aussi simple, aussi claire que dans les premiers. Il y trouve une prétention à

l'érudition, des entassements de mots, une recherche d'inversions qui sentent le pastiche. Le style de l'allocution finale lui semble tourmenté. Delécluse, du reste, est comme Ste-Beuve, de ceux qui refusent de voir un plan quelconque dans l'œuvre de Rabelais, et croient que l'auteur marche au hasard ; il ne voit par conséquent, pas de lacunes dans ce cinquième livre.

Quant à MM. Burgaud des Maretz et Rathery, ils sont tout disposés à rejeter cet ouvrage et les notes qu'ils y ont ajoutées dans leur édition sont toutes de mauvaise humeur. Cette mauvaise humeur leur a même fait commettre quelques méprises dont les notes précédentes sont tout à fait exemptes.

Quant au prologue, il y a, chez tous les critiques, unanimité pour le condamner.

Quelle que soit du reste l'opinion que l'on adopte sur son origine, il faut reconnaître que ce cinquième livre est le plus audacieux de tous ; la raillerie, bienveillante en somme, des autres parties de l'œuvre, est souvent remplacée ici par la colère. Les attaques contre l'église romaine surtout et contre l'administration de la justice, sont beaucoup plus accentuées. Il y a enfin dans tout le livre plus de satire amère et moins de gaieté que dans le reste du roman.

V.

L'auteur nous conduit d'abord à l'île Sonnante. Après quelques jours passés sans apercevoir aucune terre, on s'approche d'une île qui s'annonce par un bruit lointain de cloches, grosses et petites. « Est-ce Dodone avec ses chaudrons, je veux dire avec ses boucliers suspendus aux arbres et que le vent fai-

sait résonner ? — Serait-ce le portique d'Olympie où, suivant Pline, l'écho répétait sept fois les bruits — ou bien le tintamarre que, au rapport du même écrivain, on entendait autour d'un souterrain à Lipari, et qui devait tenir aux agitations volcaniques de l'île ? — Telles étaient les questions que se posait Pantagruel. Peut-être, se disait-il encore, toutes les abeilles de l'île se sont mises à essaimer, et tout ce qu'il y a de poêles et de chaudrons dans le pays sont en branle pour les décider à s'asseoir ; à moins qu'on ne célèbre encore ici la fête de Cybèle, mère des dieux et la plus bruyante des déesses. Au lieu de cingler directement vers le port, on fit descendre dans un esquif quelques personnages, qui allèrent aborder, à l'abri d'un rocher, près d'un ermitage entouré d'un jardin.

L'ermite était un compatriote, il reçut fort bien les voyageurs ; mais c'était le jeûne des quatre temps, il fallut commencer par jeûner pendant quatre jours : telle était la loi de l'île. — On devrait plutôt dire des quatre vents, dit Panurge, puisqu'on ne nous nourrit que de vent. C'est un passe-temps bien maigre. Dans la grammaire de Donat, dit frère Jean, je ne trouve que trois temps, le passé, le présent et le futur ; le quatrième doit être pour le vin du valet. — C'est l'aoriste des Grecs, dit Epistémon, issu d'un passé très imparfait. — On n'y peut échapper, reprit l'ermite ; quiconque y contredit est hérétique et mérite le feu. — Nous venons de la mer et nous y retournons, nous avons donc plus peur de l'eau que du feu, dit Panurge.

Ces réparties sont médiocrement piquantes, il faut bien le reconnaître. Cependant ce genre de plaisan-

terie s'est conservé jusqu'à présent dans la Basse-Normandie, et le dialogue que nous venons d'abrégé semble calqué sur ceux des paysans de la Hague, quand ils sont en verve. Mais le réception de l'ermite a le tort de reproduire à peu près celle d'Homenaz et de la reproduire en l'affaiblissant.

Cet ermite dont l'intervention est complètement inutile ici, recommande les voyageurs à une sorte de sacristain de l'île Sonnante, l'Éditue, qui est aussi une doublure affaiblie d'Homenaz. En apprenant que les voyageurs se sont soumis à la règle du jeûne, l'Éditue leur fait bon accueil, et comme il est très versé dans l'histoire du pays, il leur sert de cicérone.

L'île avait été autrefois habitée par des Siticiens — c'est le nom donné suivant Aulu-Gelle à ceux qui chantaient aux funérailles, à moins qu'on ne tire ce mot de *siti canentes*, ceux qui chantent parce qu'ils ont soif — puis ils étaient devenus oiseaux et avaient été mis en cage. Ces cages, du reste, étaient grandes, riches, somptueuses et faites par merveilleuse architecture. — On comprend que ces cages étaient les couvents, les églises, et tous les bâtiments affectés aux logements du clergé. Ces oiseaux passent leur vie à chanter des psaumes.

VI.

Rabelais a pu emprunter l'idée de cette société d'oiseaux chantant des psaumes au voyage de St Brandaines, que nous avons déjà cité.

St Brandaines et ses compagnons, nous raconte le narrateur, arrivèrent un beau matin à une île herbeuse et fleurie. C'était le jour de la Résurrection du Sauveur, et l'île retentissait de chants sa-

crés, sans que l'on vit aucun être humain. Les voyageurs s'approchèrent d'une fontaine au-dessus de laquelle s'étendait un bel et grand arbre tout couvert de beaux oiseaux blancs. Brandaines pria Dieu de lui apprendre ce que tout cela signifiait. A peine eut-il achevé sa prière qu'il vit un bel oiseau sortir des branches de l'arbre et voler vers lui, avec un bruit d'ailes qui imitait le son des clochettes. L'oiseau lui apprit que lui et ses compagnons avaient été des anges autrefois, mais lors de la révolte de Satan contre Dieu, ils s'étaient tenus à l'écart et n'avaient pris parti ni pour Dieu ni pour son ennemi; ils en avaient été punis par la privation du paradis. Ils n'étaient, du reste, soumis à aucune peine, et toute la semaine ils pouvaient errer à leur gré dans l'espace; mais le dimanche ils étaient obligés de se réunir dans cette île, de revêtir un blanc plumage et de célébrer toute la journée l'office divin. Le saint et ses compagnons assistèrent à leur office du soir. On chanta : *Te decet hymnus Deus in Sion* (Psalm. 64). Cela dura une heure. On alla dormir ensuite, mais à tierce, on se réveilla pour chanter : *Laudate Dominum, omnes angeli ejus* (Psalm. 148).

Nous retrouvons ces usages dans l'île Sonnante.

Les oiseaux de l'île Sonnante, nous dit l'auteur, estoient grands, beaux, et polis à l'avenant, bien ressemblant es hommes de ma patrie, beuvoient et mangeoient et dormoient comme hommes, brief à les voir de prime face, eussiez dit que fussent hommes, toutefois ne l'estoient mie. Leur plumage estoit étrange; « aucuns l'avoient tout blanc, aultres tout noir, aultres tout gris, aultres mi-parti blanc et noir, aultres tout rouge, aultres mi-parti de blanc et bleu. » C'estoit belle chose à les voir. Les mâles s'appe-

loient « clergaux, monagaux, prestregaux, abbégaux, evesgaux, cardingaux et papegaut, qui est unique en son espèce. » Les femelles s'appeloient « clergesses, monagesses, prestregesses, abbégeses, evesgeses, cardingesses, papegesse.

« Lors demandasmes à maistre Editue, veu la multiplication de ces vénérables oiseaux en toutes leurs espèces, pourquoi là n'estoit qu'un papegaut. Il nous respondit que telle estoit l'institution première et fatale destinée des estoilles. Que des clergaux naissent les prestregaux et monagaux ; des prestregaux naissent les evesgaux et d'eux les beaux cardingaux, et les cardingaux, si par mort n'estoient prevenus, finissoient en papegaut ; et n'en est ordinairement qu'un, comme par les ruches d'abeilles n'y a qu'un roi [une reine] et au monde n'est qu'un soleil. Lui decédé, il en naist un aultre en son lieu de toute la race des cardingaux. De sorte qu'il y a en ceste espèce unité individuelle, avec perpetuité de succession, ne plus ne moins qu'au phenix d'Arabie. »

Les voyageurs voulurent savoir ce qui poussait ces oiseaux à chanter ainsi. L'Editue répondit que c'étaient les cloches pendantes au-dessus de leurs cages.

Puis il nous dit : Voulez-vous que je fasse chanter ces monagaux que vous voyez là encapuchonnés comme une alouette sauvage. — De grâce, répondismes-nous. Lors sonna une cloche six coups seulement et monagaux d'accourir, et monagaux de chanter. — Et si je sonnois cette cloche, dit Panurge, ferois-je également chanter ceux qui ont le plumage couleur de hareng sauret ? — Également, répondit Editue.

Panurge sonna et soudain les oiseaux enfumés accoururent et chantèrent ensemble. Mais ils avaient des voix rauques et malplaisantes. Editue nous remontra qu'ils ne vivaient que de poisson, comme les hérons et cormorans du monde, et que c'était une cinquième espèce de gagots nouvellement établis.

VII.

— Mais, dit Pantagruel, vous nous avez dit que le papegaut naît des cardingaux, des évesgaulx, etc., et enfin des clergaux; je voudrais bien savoir d'où vous naissent ces clergaux. — Ce sont, dit Editue, des oiseaux de passage qui nous viennent de l'autre monde; partie d'une grande contrée qu'on nomme Jour-Sans-Pain, et d'autres d'un pays vers l'occident, qu'on appelle Trop-de-tels. Il vient tous les ans des quantités de ces clergaux, laissant pères, mères, amis et parents. Voici comment cela se fait: Quand, dans quelque noble maison de la dernière contrée, il y a trop d'enfants, garçons ou filles, de sorte que si le bien était également partagé (comme la raison le veut, la nature l'ordonne et Dieu le commande), la maison serait réduite à rien. Les parents nous les envoient, surtout s'ils sont bossus, borgnes, boiteux, manchots, podagres, contrefaits et maléficiés, poids inutile de la terre.

Je m'étonne que les mères de par delà portent leurs enfants neuf mois dans leurs flancs, veu qu'en leurs maisons elles ne les peuvent porter ni pâtir neuf ans, non pas sept le plus souvent et leur mettant une chemise [une aube] seulement sur la robe, et sur le sommet de la tête leur coupant je ne sais combien de cheveux, les font par métempsychose pythagorique devenir les oiseaux que vous voyez.

N'y aurait-il pas dans ces paroles, comme le suppose M. Paul Albert, un amer souvenir personnel de Rabelais? Sa mère l'aurait-elle repoussé ainsi de la maison paternelle? et ne serait-ce pas là une des raisons qui donnent généralement un ton d'amertume à ses paroles quand il s'agit des femmes?

Il nous en vient un bien plus grand nombre encore de Jour-Sans-Pain, qui est excessivement long, continue l'Editue, car les habitants de ce pays, quand ils sont en danger de souffrir la faim parce qu'ils n'ont pas de quoi s'alimenter, qu'ils ne savent ou ne veulent rien faire, ni travailler à quelque honnête métier, ni se mettre au service de gens de bien; quand ils ont été malheureux en amour ou qu'ils ont échoué dans leurs entreprises et sont désespérés; ou encore quand ils ont commis quelque crime et qu'on les cherche pour les mettre à mort, tous avolent ici: ils y trouvent soudain tout à point, ils deviennent gras comme de petits loirs, eux qui étoient auparavant maigres comme des pics; il y a ici pour eux sûreté, indemnité et franchise.

— Mais, demande Pantagruel, ces beaux oiseaux une fois avolés retournent-ils jamais au monde où ils furent pondus? — Quelques-uns, répondit Editue, jadis bien peu, bien tard et à regret; depuis certaines éclipses [la réforme], il s'en est revolé une grande mouée [mouvée, quantité] par vertu des constellations célestes. Cela ne nous attriste en aucune façon; ceux qui demeurent n'en ont que plus grande pitance. Et tous avant de s'envoler laissent leur plumage aux orties et épines.

Ils « jettent le froc aux orties », comme Rabelais l'avait fait lui-même pendant longtemps.

L'Editue avait à peine achevé ces mots, quand près de nous avolèrent vingt-cinq ou trente oiseaux d'une couleur et d'un plumage que nous n'avions pas encore vus dans l'île. La couleur de leurs plumes changeait d'heure en heure comme la peau du caméléon ou la fleur du *tripolium*.

Cette fleur, suivant Pline, étoit blanche le matin, pourpre à midi, et bleue le soir. L'aster auquel on donne aujourd'hui ce nom, n'offre aucune de ces variations, il est toujours d'un bleu lilas.

Tous ces oiseaux, continue l'auteur, avoient au dessous de l'aile gauche une marque comme de deux diamètres coupant en deux un cercle ou d'une ligne perpendiculaire tombant sur une ligne droite.

Une croix grecque, à quatre rayons égaux.

La forme de cet ornement était à peu près la même pour tous, mais non la couleur ; les uns l'avaient blanche, d'autres verte, d'autres rouge, d'autres violette, d'autres bleue.—Comment nommez-vous ces oiseaux ? dit Panurge.
— Des métiis.

On reconnaît sous ces désignations transparentes les chevaleries militaires de Malte, de St-Lazare, de St-Jacques, de St-Antoine, dont les membres demi-religieux, demi-soldats, portaient les armes, et ne pouvaient se marier.

L'Editue poursuit : Nous les appelons Gourmandeurs [commandeurs], et ils ont un grand nombre de riches gourmanderies [commanderies] en votre monde. — Faites-les un peu chanter, je vous prie. — Ceux-là ne chantent pas, dit l'Editue, mais en revanche ils mangent double. — Où sont leurs femelles ? — Ils n'en ont pas. Ils sont venus voir s'ils ne trouveraient pas parmi vous quelques-uns de leurs confrères qui vivent, disent-ils, dans votre monde et ne fraient pas avec eux. Les uns portent aux jambes des lanières précieuses, et au pied une devise qui honnit quiconque mal y pensera [l'ordre de la Jarretière]. D'autres portent devant eux l'effigie d'un calomniateur [St-Michel terrassant le diable], d'autres enfin une peau de béliet [la toison d'or]. — Ils n'en trouveront pas parmi nous, dit Panurge.
— Maintenant allons boire, reprit l'Editue.

VIII.

Pendant qu'on était à table, Jean dit à l'Editue : Vous n'avez dans cette île que des cages et des oiseaux. Ils ne labourent ni ne cultivent la terre ; toute

leur occupation est de gaudir, gazouiller et chanter; de quel pays vous vient cette abondance de friands morceaux? — De tout l'autre monde, répondit l'Editue, excepté de quelques contrées des régions aquilonaires, qui depuis quelques années se sont brouillées avec nous. Mais de quel pays êtes-vous? — De Touraine. — Alors vous devez en savoir quelque chose; on nous a dit que le duc de Touraine n'a pas même de quoi manger du lard à cause des excessives largesses que ses prédécesseurs ont faites à nos oiseaux afin de les fournir de faisans, perdreaux, gelinottes, poules d'Inde, gras chapons de Loudunois, venaison et gibier de toute sorte. Buvez; n'ayez peur que vin et vivres nous faillent;

Quand le ciel seroit d'airain et la terre de fer, encore vivres ne nous faudroient, feust-ce par sept, voire huit ans, plus longtemps que ne dura la famine en Egypte. Beuvons ensemble par bon accord de charité.

— Diable! s'écria Panurge, vous avez tant d'aise en ce monde? — En l'autre, nous en aurons bien davantage. Les champs Elysiens ne nous manqueront pour le moins.

— C'a esté esprit moult divin et parfait à vos premiers Sitticines d'avoir inventé le moyen par lequel vous avez ce que tous humains appetent naturellement et qui à peu d'entre eux ou proprement à nul n'est octroyé: Le paradis en cette vie et dans l'autre. Pleust au ciel qu'il m'en advint autant!

C'est Rabelais qui prononce cette dernière phrase.

L'Editue mène les voyageurs dans une chambre où l'on apporte du vin et des liqueurs. Puis ils vont se coucher et dormir; mais à minuit l'Editue les réveille: C'est le moment où certains de nos oiseaux se lèvent pour chanter, levons-nous pour

boire. Il ne faut pas perdre de temps, sans quoi l'on n'aura jamais fini de consommer les provisions de l'île Sonnante.

Ils burent, puis ils retournèrent dormir ; mais au point du jour, l'Editue les réveilla pour manger ces bonnes soupes de prime dont Rabelais nous entretenait souvent, et depuis ce moment, dit l'auteur, nous ne fîmes qu'un repas et ne savions si c'était dîner, souper, goûter ou regoubillonner [réveillonner]. « Seulement par forme d'esbat nous fîmes quelques tours par l'île pour voir et ouïr le joyeux chant de ces benoïsts oiseaux. »

Ces habitudes monacales se conservaïent encore au XVII^e siècle, au moins chez quelques individus, si l'on en croit Boileau :

C'est là que le prélat, muni d'un déjeuner,
Dormant d'un léger somme, attendait le dîner, etc.

IX.

Cette vie de bombance arrange fort Panurge.
Il lui manque quelque chose cependant.

Au soir Panurge dist à Editue — nous abrégeons son récit : — Seigneur, ne vous desplaise si je vous raconte une histoire joyeuse, laquelle advint au pays de Chastelleraudois depuis vingt et trois lunes. Le pallefrenier d'un gentilhomme au mois d'avril pourmenoit à un matin ses grands chevaux parmy les guereasts : là rencontra une gaye bergère, laquelle

A l'ombre d'un buissonnet
Ses brebiettes gardoit,

ensemble un asne, et quelques chèvres. Devisant avec elle luy persuada monter derriere luy en crouppe, visiter son escurie et là faire un tronçon de bonne chère à la rustique. Durant leurs propos et demeure, le cheval s'adressa à l'asne et luy dist en l'oreille (car les bestes parlèrent toute icelle année en divers lieux) : Pauvre et chetif baudet, j'ay de toy pitié et

compassion. Tu travailles journellement beaucoup, je l'appercevois à l'usure de ton bas-cul : c'est bien fait, puisque Dieu t'a créé pour le service des humains. Tu es baudet de bien. Mais n'estre autrement torchonné, estrillé, phaléré, et alimenté que je te voy, cela me semble un peu tyrannique, et hors les metes [bornes] de raison. Tu es tout hérissé, tout hallebrené, tout lanterné, et ne manges icy que joncs, espines, et durs chardons. C'est pourquoy je te semonds, baudet, ton petit pas avec moy venir, et voir comment nous autres, que nature a produits pour la guerre, sommes traités et nourris. Ce ne sera sans toy ressentir de mon ordinaire. — Vrayement, répondit l'asne, j'iray bien volontiers, monsieur le cheval. Je vous obeiray volontiers et de loing vous suivray de peur des coups (j'en ay la peau toute contrepointée), puisque vous plaist me faire tant de bien et d'honneur

Arrivé qu'il fut, on le mena à l'estable près du grand cheval, fut frotté, torchonné, estrillé, litiere fraiche jusqu'au ventre, plein ratelier de foin, pleine mangeoire d'avoine, laquelle, quand les garçons d'estable cribloient, il leur chauvoit des oreilles, leur signifiant qu'il ne la mangeroit que trop sans cribler, et que tant d'honneur ne luy appartenoit.

Quand ils eurent bien repeu, le cheval interrogeoit l'asne, disant : Et puis, pauvre baudet, comment t'en va ? Que te semble de ce traitement ? Encores n'y voulois-tu pas venir. Qu'en dis-tu ? — Par la figue, répondit l'asne, laquelle un de nos ancestres mangeant, mourut Philemon à force de rire, voicy basme, monsieur le roussin. Mais quoy, ce n'est que demie chere.

« Vous n'êtes pas toujours seuls, messieurs les chevaux. Vous avez aussi des cavales pour vous tenir compagnie ? — Des cavales ! Parle bas, baudet, si le palefrenier t'entendait, il te pelauderait si fort que tu n'aurais plus envie de parler de cavales ni d'ânesses. — Par l'aube du bât que je porte ! dit l'âne, je te renonce et dis fi de ta litière, fi de ton foin, fi de ton avoine ! Vivent les chardons des champs ! Là du moins nous avons des ânesses pour nous tenir compagnie. »

On reconnaît ici, mais avec une autre moralité, la fable de Phèdre et de La Fontaine : *Le loup et le chien* :

Là-dessus, maître loup s'enfuit et court encor.

X.

Panurge se tut après avoir achevé son apologue : — Conclue, lui dit Pantagruel. — J'ai compris, lui dit l'Editue, mais ici les chevaux vivent seuls et loin des cavales, et les cavales vivent seules loin des chevaux. — Il y a pourtant là, dit Panurge, une abbégesse au blanc plumage, avec laquelle il m'aurait été agréable de causer un peu; n'en parlons plus.

On banquetta le troisième jour comme les deux précédents. Pantagruel demandait toujours si l'on ne verrait pas le papegaut. L'Editue répondit qu'il ne se laissait pas aisément voir. — Comment, dit Pantagruel, est-ce qu'il a l'armet de Pluton en tête ou l'anneau de Gygès aux griffes pour se rendre invisible? — Non, mais il est par nature d'un accès un peu difficile. . Enfin j'essaierai. — Un quart d'heure après, il vint nous chercher et nous mena en tapinois et en silence droit à la cage, dans laquelle le papegaut était accroupi, accompagné de deux petits cardingaux et de six gros et gras évesgaux. Panurge considéra curieusement sa forme, ses gestes, son maintien, puis il s'écria : Maudite soit la bête, elle a l'air d'une huppe. »

Cette exclamation pourrait bien avoir été ajoutée par le protestant qui a revu et arrangé le manuscrit de Rabelais. Le curé de Meudon a dû placer ici une exclamation moins brutale.

— « Parlez bas de par Dieu ! lui dit l'Editue, il a des oreilles. — La huppe en a aussi. — Si une fois il vous entend blasphémans, vous êtes perdus, bonnes gens. Il sortira de lui foudre, tonnerre, éclairs, diables et tempêtes, par lesquels en un moment serez abismés cent pieds sous terre. » Panurge restait en contemplation véhémement du papegaut et de sa compagnie, quand il aperçut au-dessous de sa cage une chevêche ou chouette. Il la fit remarquer à l'Editue. « Nous sommes pris. On n'embusque ainsi les chouettes que pour prendre les petits oiseaux. »

— Parlez bas, dit l'Editue, ce n'est pas une chevêche, il est mâle, c'est un officier d'église, un noble chévecier, silence ! — Pantagruel avait envie d'entendre chanter le papegaut. — Il ne chante et ne mange qu'à ses heures, dit l'Editue. — Non fais-je, dit Panurge, toutes heures sont miennes. Allons donc boire d'autant. — Vous parlez bien à cette heure, dit l'Editue, tant que vous parlerez ainsi vous ne serez jamais hérétique.

Il y a dans cette observation du sacristain l'explication de bien des escapades de Rabelais. Il a parlé abondamment, surabondamment de boire et de manger, afin qu'on ne remarquât pas qu'il était hérétique.

En retournant boire, dit l'auteur, nous aperçûmes un vieil évégaut à tête verte accompagné de son soufflegan (suffragant) et de trois onocrotales oiseaux, ou protonotaires, qui ronflait sous le feuillage. Près de lui était une jolie abbéresse qui chantait joyeusement et mélodieusement. Panurge s'indigna de voir l'évégaut ronfler plutôt que d'écouter la jolie abbéresse. Pour l'éveiller et le faire chanter, il

sonna, mais l'évêgaut continua de dormir, la sonnerie n'était pas pour lui. Il était de ceux dont Boileau a dit :

Sans sortir de leur lits plus doux que leurs hermines,
Ces pieux fainéants faisoient chanter matines ;
Veilloient à bien dîner et laissoient en leur lieu
A des chantres gagés le soin de louer Dieu.

Panurge voulut l'éveiller en lui jetant une pierre, mais l'Editue s'écria :

Homme de bien, frappe, féris, tue, et meurtris tous roys et princes du monde, en trahison, par venin, ou autrement quand tu voudras, deniches des cieulx les anges, de tout auras pardon du Papegaut : à ces sacrés oiseaux ne touche, d'autant qu'aimés la vie, le profit, le bien, tant de toy que de tes parents, et amis vifs et trespasés : encores ceux qui d'eux après naistroient en sentiroient infortune.

— Mieux donc vault, dist Panurge, boire d'autant et banquer. — Il dit bien, monsieur Antitus, dist frere Jean : cy voyans ces diables d'oiseaux, ne faisons que blasphemer : vuidans vos bouteilles et potz, ne faisons que Dieu louer. Allons donc boire d'autant.

La sortie de l'Editue contre le danger d'offenser les gens d'église a été souvent citée et commentée, par Voltaire entre autres.

Il est évident du reste que tout ce chapitre a été retouché par un protestant. On y sent, contre le pape personnellement, une colère que Rabelais n'avait aucune raison d'éprouver. Sa raillerie sur ce point a ordinairement des allures plus bénignes et plus polies.

XI.

Après l'île Sonnante, nos voyageurs arrivent à l'île des Ferrements.

Cette île est déserte, nous dit l'auteur, et de nul habitée. Elle est curieuse cependant. Les arbres, au

lieu de fruits portent des outils : pioches, serfouettes, faux, faucilles, bêches, truelles, cognées, serpes, scies, doloires, ciseaux, tenailles, virolets et villebrequins ; d'autres portent des armes blanches : dagues, poignards, poinçons, épées, cimenterres, estocs et couteaux.

Quand on veut en avoir, on secoue l'arbre, avec précaution toutefois pour qu'il vous ne tombe rien sur la tête ; ces outils, ces armes entrent dans des fourreaux, ou s'adaptent à des manches qui poussent juste au-dessous. Les arbrisseaux, les herbes qui croissent sous les grands arbres savent très bien ce qu'il est nécessaire de produire, et quels fourreaux, quels manches doivent se préparer en bas pour s'adapter aux fruits qui tomberont d'en haut. C'est une harmonie, non préétablie, mais qui résulte de la nature des choses, de sorte que, bien que les forces productives ne soient contraintes en rien dans le détail, rien cependant n'est livré au hasard, et chaque être se dirige vers sa fin.

L'adaptation se fait généralement à merveille et les deux moitiés forment ordinairement un tout harmonieux et parfait. Il y a quelques exceptions pourtant, par suite de la liberté laissée aux êtres. L'arbre en grandissant est soumis à diverses influences, la plante qui croît au dessous est également exposée à des dérangements par l'action de l'air, de la terre, des animaux qui passent, des végétaux qui naissent dans son voisinage, si bien que le fruit ne se trouve pas toujours en rapport complet avec le fruit placé au dessus ou au dessous. Il arrive, par exemple, nous dit l'auteur, qu'une demi-pique, en croissant, rencontre un balai. C'est une combinaison inattendue, mais

non inutile, on en ramonera la cheminée ; une pertuisane rencontre-t-elle des cisailles ? il en résultera un sécateur à l'usage des jardiniers ; une hallebarde en croissant rencontre un fer de faux ? il en résulte une faux double, superbement emmanchée, et ainsi du reste.

La fiction est bizarre, il faut en convenir, et elle a fort dérouté les commentateurs ; beaucoup la déclarent plate et inintelligible, quelques-uns se contentent d'y trouver une obscénité laborieusement préparée ; la plupart y voient une allégorie sur le mariage, et la place de l'île des Ferrements après la protestation contre le célibat forcé — la fable de l'âne et du roussin — est de nature à justifier cette supposition. Les hommes et les femmes sont faits pour se rapprocher, et c'est aller contre le vœu de la nature que de les séparer. Tous les mariages ne sont pas bien assortis cependant, tous ne sont pas heureux, mais la nature, toujours vivace, tire parti de tous, bons ou mauvais, et s'en sert pour conserver le monde.

XII.

L'explication est plausible, mais elle nous semble insuffisante. L'idée de Rabelais est plus générale et plus haute ; il nous la formulera plus tard en termes philosophiques : « Toute chose va à sa fin. » Tous les êtres, qu'ils en aient ou non la conscience, sont poussés vers un but déterminé. Il n'y a pas de hasard. C'est au fond la théorie qui sera développée dans les *Etudes de la nature* par B. de St-Pierre, la théorie des harmonies entre les différents êtres, la théorie des causes finales. Mais Rabelais y met une res-

triction qui lui ôte son caractère absolu et fatal. Toute loi générale qui se trouve en présence d'une autre loi générale, est modifiée par elle; il en résulte un compromis. La plante croît verticalement, mais si la lumière lui arrive d'un côté, elle se penche de ce côté pour s'en mieux imprégner; un animal est estropié par accident et continue de vivre; il peut transmettre tout ou partie de son infirmité à sa postérité, de là des monstruosités. La nature cependant sait tirer parti de tout: les cisailles et la pique deviennent un sécateur, la plante trop gorgée de suc nourriciers, donne des fleurs doubles et stériles; la pluie, qui fait pousser le blé, mouille le passant, mais force le passant à développer son intelligence pour résister au fléau qui le frappe, etc.

En somme, le monde est régi par des forces, par des lois absolues, mais ces lois, dans leurs applications, laissent une large part de liberté et de responsabilité aux individus. Cette idée bien comprise aurait épargné beaucoup d'erreurs, aux théoriciens de l'histoire entr'autres. La loi de l'humanité est le progrès, l'humanité marche vers ce but avec persévérance, mais elle a le choix entre une multitude de chemins, et il faut convenir que, dans le passé, elle a souvent laissé de côté le sentier qui l'aurait menée droit au but pour s'égarer dans des chemins de traverse. Cela ne l'empêchera pas d'arriver, mais que de souffrances et de retards elle se serait épargnés, si, à certain moment de son existence, elle avait fait un meilleur choix!

XIII.

Ces fruits qui en tombant s'ajustent de manière à

former des armes ou des outils ont probablement inspiré à Cyrano de Bergerac l'un des épisodes les plus bizarres de son Voyage dans le Soleil. Nous citons en abrégéant :

. . A mon reveil je me trouvay sous un arbre . . Son tronc estoit d'or massif, ses rameaux d'argent, et ses feuilles d'émeraudes qui, dessus l'éclatante verdure de leur précieuse superficie, representoient comme dans un miroir les images du fruit qui pendoit à l'entour . . . Je restai interdit à la vue de ce riche spectacle . . Mais comme j'occupais toute ma pensée à contempler, entre les autres fruits, une pomme de grenade extraordinairement belle . . j'apperçus remuer cette petite couronne qui luy tient lieu de teste, laquelle s'allongea autant qu'il le falloit pour former un col. Je vis ensuite bouillonner au dessus je ne sçay quoi de blanc, qui a force de s'épaissir, de croistre, d'avancer et de reculer la matière en certains endroits, parut enfin le visage d'un petit buste de chair. Ce petit buste se terminoit en rond vers la ceinture, c'est-à-dire qu'il gardoit encore en bas sa figure de pomme. Il l'é-tendit pourtant peu à peu et sa queue s'estant convertie en deux jambes, chacune de ses jambes se partagea en cinq orteils. Humanisée que fut la grenade, elle se détacha de sa tige et, d'une légère culbute, tomba justement à mes pieds. Certes je l'avoue, quand j'apperçus marcher fierement devant moi cette pomme raisonnable, ce petit bout de nain pas plus grand que le pouce, et cependant assez fort pour se créer lui-même, je demeuray saisi de veneration : Animal humain, me dit-il, après t'avoir longtems considéré du haut de la branche où je pendois, j'ay cru lire dans ton visage que tu n'estois pas originaire de ce monde, et c'est à cause de cela que je suis descendu pour en estre éclaircy au vrây

Le voyageur lui dit qui il est et l'interroge à son tour :

« Quoy, un grand arbre tout de pur or, dont les feuilles sont d'émeraudes, les fleurs de diamants, les boutons de perles, et, parmy tout cela, des fruits qui se font hommes en un clin d'œil ? Pour moi, j'avoue que la comprehension d'un tel miracle surpasse ma capacité... — Vous ne trouverez pas mauvais,

me dist-il, étant le roy de tout le peuple qui compose cet arbre, que je l'appelle pour me suivre...» Je ne sçay si, bandant les ressorts intérieurs de sa volonté, il excita hors de soy quelque mouvement qui fit arriver ce que vous allez entendre ; mais tant y a, qu'aussitôt après, tous les fruits, toutes les fleurs, toutes les feuilles, toutes les branches, enfin tout l'arbre tomba par pièces en petits hommes, voyans, sentans, marchans, lesquels comme pour célébrer le jour de leur naissance au moment de leur naissance même, se mirent à danser à l'entour de moy [Le roy] donna la main à tout son petit peuple et se mit à danser avec eux d'une sorte de mouvement que je ne sçauois représenter.... Mais écoutez ce que je ne vous oblige pas à croire . . .

A mesure que la danse se serra, les danseurs se brouillèrent d'un trépigement beaucoup plus prompt et plus imperceptible ; il sembla que le dessein du balet fût de représenter un enorme geant, car à force de s'approcher et de doubler de vitesse, ils se meslèrent de si près, que je ne discernay plus qu'un grand colosse à jour et quasi transparent ; mes yeux toutefois les virent entrer l'un dans l'autre... Les parties s'approchèrent encore ; car cette masse humaine auparavant demeurée, se réduisit peu à peu à former un jeune homme de taille médiocre, dont tous les membres estoient proportionnez avec une symétrie où la perfection dans sa plus forte idée n'a jamais pu voler.. Mais ce que je trouvay de bien merveilleux, c'est que la liaison de toutes les parties qui acheverent ce parfait microcosme, se fit en un clin d'œil. Tels d'entre les plus agiles de nos petits danseurs s'élançèrent par une capriole à la hauteur et dans la posture essentielle à former une teste ; tels plus chauds et moins deliez, formèrent le cœur, et tels beaucoup plus pesans, ne fournirent que les os, la chair et l'embonpoint¹.

Il serait inutile de chercher chez Cyrano ce que nous cherchons chez Rabelais : Cyrano n'a d'autre but que de nous surprendre et de nous amuser. Cependant on pourrait rattacher à cette invention une explication scientifique. Les physiologistes modernes

¹ *Fragment d'Histoire comique contenant les États et empire du Soleil.* Œuvres de Cyrano de Bergerac. Tome II, p. 163.

nous représentent l'homme comme composé d'un certain nombre d'organes ayant chacun leur vie et leur développement spécial, et s'unissant pour former l'ensemble de l'organisation humaine. Cyrano de Bergerac, beaucoup plus instruit dans les sciences que les écrivains ne l'étaient de son temps, aurait-il entrevu cette théorie, et l'aurait-il indiquée de la façon fantastique que nous venons de voir ? Il n'y a à cela rien d'impossible. Toutes les théories scientifiques ont passé par un état d'élaboration semblable. Un premier venu en a l'aperception, les chercheurs la recueillent et la méditent; les faits se groupent alentour; un beau jour un savant la formule avec autorité, et elle est reconnue loi de la nature — jusqu'à explication plus complète encore.

Quant à Rabelais, qui n'a rien à réclamer dans cette théorie de la vie spéciale des organes, il est évident pour nous qu'il a voulu symboliser dans cette invention — peu piquante s'il n'y avait pas d'idée cachée sous la forme, la loi qui fait grandir les êtres dans un but et suivant un plan déterminés d'avance, comme il nous le dira plus tard, d'après Sénèque:

Volentem fata ducunt, nolentem trahunt.

XIV.

L'île des Ferrements est le domaine de la loi, celle de Cassade est le domaine du hasard, l'île du jeu. Aussi voyez comme tout y prospère ! La terre de cette île est si maigre que les os, c'est-à-dire les rochers, lui percent la peau. Autour de ces rochers carrés ou cubiques — les dés — il a été fait plus de bris, de naufrages, de pertes de vie et de biens, qu'autour de tous les gouffres et rochers du monde.

Que l'île où l'on spécule sur le hasard soit placée à côté de celle où l'on montre les forces de la nature fonctionnant avec une complète régularité, c'est un rapprochement tout naturel. Nous comprenons moins comment l'île des jeux de hasard est aussi celle d'un commerce d'antiquités plus ou moins suspectes. Nos voyageurs furent, on le comprend, curieux de connaître ces merveilles qu'on leur vantait. A force de prières et d'argent, ils obtinrent de voir un flacon du saint Gréal, sang de Jésus transmis de génération en génération de chevaliers ; après des cérémonies sans fin, on leur montra « le visage d'un lapin rôti ». On leur fait voir aussi Bonne Mine, femme de Mauvais Jeu, les coques des deux œufs de Léda, d'où sortirent Castor et Pollux, frères d'Hélène la belle, et on leur en céda un morceau pour du pain. Ils achetèrent aussi une grande quantité de chapeaux de cascade — probablement des chapeaux de cardinaux — mais ils n'espéraient pas en tirer beaucoup de profit, et ils prévoyaient que les acquéreurs en tireraient moins d'avantages encore.

Cette dernière remarque sur les chapeaux de cardinaux doit être une addition du réviseur calviniste.

Mais nous ne saisissons pas bien, nous le répétons, le lien qui peut exister entre les jeux de hasard et les fausses antiquités. Il a dû y avoir ici une lacune dans le manuscrit de Rabelais. — A moins qu'il n'ait songé à comparer les déceptions de ceux qui comptent sur le hasard du jeu pour refaire leur fortune et les déceptions des acquéreurs de fausses antiquités ou de fausses reliques ?

XV.

Après quelques jours d'une navigation assez dangereuse, Pantagruel et ses amis passent Condamnation.

Est-il nécessaire de faire remarquer qu'il y a ici un jeu de mots analogue à d'autres que nous avons vus et que nous verrons ? Les voyageurs ont déjà passé Procuration, ils passeront Outre quelques pages plus loin. L'île de Procuration, c'est l'île des Procureurs et de la chicane ; Condamnation, c'est l'île de la justice criminelle. Rabelais s'en est déjà pris plusieurs fois à l'administration de la justice. Il a critiqué les procès interminables dans le jugement des deux seigneurs, la paresse des juges dans l'histoire de Bridoye, il s'est moqué des agents inférieurs de la justice à propos de l'île des Chicanous ; il va s'attaquer à la justice criminelle. Tant qu'il ne s'agissait que d'argent, il a plaisanté ; cette fois il s'agit de la vie des hommes, il ne se contente plus de railler, il stigmatise.

Les commentateurs, suivant leur habitude de rapetisser les choses, ont cherché à déterminer si Rabelais avait en vue ici l'inquisition, la grand chambre du parlement ou bien la chambre ardente établie pour s'occuper spécialement des cas d'hérésie. C'est évidemment tout cela à la fois ; l'auteur ne précise pas ; ce qu'il a en vue, c'est la justice criminelle en général.

Les juges qui l'administrent sont appelés Chats fourrés ; expression heureuse qui peint à la fois la ruse, l'avidité des personnages et leur costume, puisqu'ils ont des robes fourrées d'hermine.

Pantagruel refuse de descendre dans leur île, mais

ses compagnons s'y engagent ; à peine ont-ils pénétré par le guichet qu'on vient les arrêter sous prétexte qu'un de leurs gens a voulu vendre dans l'île un des chapeaux achetés dans l'île de Cassade. Comme ils vont entrer dans le palais, un gueux à qui ils avaient fait une petite aumône, les arrête à la porte, et les met en garde contre les dangers qu'ils auront à courir. C'est un gueux un peu lettré, et à la violence de ses paroles, on voit qu'il a dû passer lui-même par les mains des Chats fourrés. Nous abrégeons un peu ce discours peu rassurant.

Considérez bien le minois de ces hommes, leur dit-il. Si vous vivez encore six olympiades ou l'âge de deux chiens, vous les verrez seigneurs de toute l'Europe et possesseurs pacifiques de tout le bien et domaine qui s'y trouve. Les alchimistes ne sont parvenus à extraire que la cinquième essence, la quinte essence des choses, ceux-ci ont trouvé la sixte essence, moyennant laquelle ils gripent tout, dévorent tout, salissent tout. Ils pendent, brûlent, écartèlent, décapitent, tuent, emprisonnent, rinent et minent tout, sans choix de bien et de mal. Le Vice est appelé Vertu par eux, la Méchanceté s'appelle pour eux Bonité ; la Trahison a nom Féauté, le Larcin, Libéralité. Pillerie est leur devise, et par eux faite est trouvée bonne de tous humains, les hérétiques exceptés, et ils font tout cela avec une souveraine et irréfutable autorité... Si jamais pestes au monde, famines, guerres, cataclysmes, conflagrations ou autres malheurs surviennent, ne les attribuez ni aux conjonctions des planètes, aux abus de la cour romaine, aux tyrannies des rois et princes terriens, à l'imposture des cafards, hérétiques, faux prophètes, à la malignité des usuriers, faux monnayeurs, ni à l'ignorance ou imprudence des médecins, chirurgiens et apothicaires, ni à la perversité des femmés adultères, empoisonneuses, infanticides ; attribuez-les à la méchanceté des Chats fourrés. Elle n'est pas connue, pas plus que la cabale des juifs, c'est pour cela qu'elle n'est pas détestée,

corrigée et punie, comme elle devrait. Mais si elle est quelque jour mise en évidence, et manifestée au peuple, il n'y aura pas d'orateur assez éloquent, de loi assez rigoureuse, de magistrat assez puissant pour les préserver d'être brûlés tous vifs dans leur rabouillère.

En entendant cette sortie véhémement et passionnée, la plus véhémement que nous ayons rencontrée depuis le commencement de l'ouvrage, et que pour cette raison, nous soupçonnons n'être pas de Rabelais — Panurge est pris de peur, et cette fois il a raison; il veut rebrousser chemin; impossible: la porte a été fermée sur eux. Comme pour l'Averne de Virgile, entrer dans le domaine des Chats Fourrés est facile, la difficulté est d'en sortir. On ne s'en va de là qu'avec «un bulletin et décharge». Pour obtenir ce bulletin, il faut comparaitre devant Grippeminaud lui-même.

XVI.

La Fontaine nous a tracé un portrait de Grippeminaud :

C'étoit un chat vivant comme un dévot ermite,
 Un chat faisant la chatemite,
 Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras....
 Grippeminaud leur dit; mes enfants, approchez,
 Approchez; je suis sourd, les ans en sont la cause.
 L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
 Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
 Grippeminaud, le bon apôtre,
 Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
 Mit les plaideurs d'accord, en croquant l'un et l'autre.

Ce Grippeminaud n'est pas celui de Rabelais. Celui-ci a la figure humaine et il n'a rien des allures patelines du chat de La Fontaine. Il est franchement méchant. Il avait, suivant Rabelais, les mains pleines de sang, des griffes de harpie, un museau en bec de

corbin, les dents d'un sanglier de quatre ans; les yeux flamboyants comme une guetule d'enfer, il était tout couvert de mortiers, entrelacé de pignons, si bien qu'on ne voyait que les griffes.

[On sait que la coiffure de certains juges s'appelle un mortier; Rabelais y ajoute des pignons pour indiquer qu'on y pilait les récalcitrants, hommes et opinions, mais il écrit ce mot : pignons, entre malice.]

Si son siège et celui de ses assesseurs, les chats de sienne [pilleurs de garonne], était un long ratelier tout neuf, au dessus duquel il y avait des mangeoires fort belles et fort sables. À l'endroit du siège principal, au lieu de l'image de la Justice, il y avait l'image d'une vieille femme, des besicles sur le nez, tenant en sa main droite un fougeon de faucille, une épée crochue [par opposition au glaive de la Justice, qui est droit], et dans sa main gauche une balance. Les bassins de la balance se composaient de deux gibecières [ou bourses] de velours, l'une pleine de billon et pendante, l'autre vide et élevée bien haut au dessus du trébuchet. — « Je pense, dit l'auteur, que c'étoit le portrait de la Justice Grippeminaudière, » car les plateaux des balances de la vraie Justice sont en parfait équilibre.

« Quand nous fûmes introduits, je ne sais quelle sorte de gens, tous vêtus de gibecières et de sacs, à grands lambeaux d'écritures, nous dirent de nous asseoir sur une sellette. Panurge leur dit : Gallefretiers mes amis, je suis très bien debout; votre sellette est trop basse pour quelqu'un qui a des chausses neuves et un court pourpoint. — Asseyez-vous là, et qu'on n'ait plus à vous le répéter. La terre s'ouvrira pour vous engloutir tout vifs si vous faillez à bien répondre.

Quand ils furent assis, Grippeminaud, d'une voix furieuse et enrouée, leur dit : Or ça, or ça, or ça. Cette sorte d'exclamation : Or ça, est ordinairement une simple liaison qui signifie « maintenant », mais elle peut signifier : Apportez de l'or ici, — et c'est pour cette raison que nous la verrons revenir si souvent — trop souvent — dans les discours que l'auteur prête à Grippeminaud.

XVII.

On sait que l'inquisition ne disait pas à ceux qui étaient amenés devant elle de quoi ils étaient accusés. Elle leur demandait pourquoi ils supposaient qu'on les avait arrêtés, et, par ce moyen, provoquait des aveux, qui étaient tournés contre eux. C'était une énigme qu'on proposait aux accusés. Énigme terrible, car s'ils ne trouvaient rien à répondre, on les maintenait en arrestation, on les attendait à un autre interrogatoire ; et, s'ils répondaient, ils pouvaient fournir des armes contre eux. Grippeminaud va procéder de la même façon ; il va donner aussi une énigme à deviner à nos voyageurs. Quant au crime dont on les accuse, il n'en sera pas même question.

Voici l'énigme proposée :

Une bien jeune et toute blondelette,
 Conceut un fils éthiopien sans père :
 Puis l'enfanta sans douleur, la tendrette,
 Quoiqu'il sortist comme fait la vipère.
 L'ayant rongé, en moult grand vitupère,
 Tout l'ong des flancs, pour son impatience.
 Depuis passa monts et vaux en fiancé,
 Par l'aer volant, en terre cheminant :
 Tant qu'estonna l'amé de Sapience
 Qui l'estimoit estre humain animant.

Cette énigme ne remplit pas toutes les conditions

qu'on exige maintenant dans ces sortes de jeux d'esprit. L'énigme actuelle est une définition plus ou moins enveloppée, mais la chose devinée ne change pas. Dans les énigmes du XVI^e siècle il n'en était pas ainsi. La chose devinée passait ordinairement par différentes phases, elle se développait. L'être auquel s'applique le mot de nos énigmes est à l'état de repos. Celui des énigmes du XVI^e siècle était d'ordinaire à l'état de mouvement.

Voici l'explication proposée par Esmangart, auteur de cet étrange commentaire historique dont nous avons parlé :

La jeune blondelette qui conçoit un fils éthiopien sans père est la religion catholique, qui produisit seule, et d'abord à bonne intention, le noir tribunal de l'inquisition ; sans père, c'est-à-dire sans la coopération et contre la volonté du divin auteur de l'Evangile. Elle l'enfanta sans douleur comme la vipère [qui suivant une croyance alors et longtemps encore après répandue, était supposée enfanter par la bouche] mais elle eut bientôt déchiré le sein de sa mère. Ce tribunal a en effet, par ses cruautés, par ses abominables sacrifices humains, autant fait de mal à la religion chrétienne que la persécution lui a fait de bien. Ce monstre [l'inquisition] passa les monts et les vallées ; ce qui est vrai à la lettre, puisqu'il franchit les monts de l'Italie, les Apennins et les Alpes, pour de là se répandre en Espagne, en France, et presque dans toute la catholicité, où il causa tant de maux que le sage, qui le croyait un être humain, tandis que c'étoit un diable vomi de l'enfer sur la terre, en fut tout étonné.

Nous n'entendons nous approprier ni l'explication ni les idées d'Esmangart ; il nous semble que Rabelais a voulu faire tout simplement ici une « fanfreluche antidotée » pour avoir le plaisir d'en mettre une explication telle quelle dans la bouche de ses personnages.

Après avoir prononcé son énigme, Grippeminaud

ajoute en s'adressant à Panurge : « Or çà, résous-nous promptement ce que c'est, or çà. — Or de par Dieu, répond Panurge en singeant les répétitions de son juge, si j'avais un sphinx en ma maison, comme Verrès un de vos précurseurs, je pourrais résoudre l'énigme, or de par Dieu. »

Panurge s'approprie ici une phrase de Cicéron, plaidant contre Verrès le concussionnaire. — Je ne sais pas deviner les énigmes, disait l'avocat de Verrès. — Vous avez pourtant un sphinx dans votre maison, répondit Cicéron. Il s'agissait d'un sphinx de bronze volé par l'accusé et donné au défenseur.

— Mais je n'y étais pas, continue Panurge, comme s'il répondait à une accusation articulée, et je suis innocent du fait.

— Or çà, dit Grippeminaud, puisque tu ne veux pas dire autre chose, je te montrerai, or çà, que mieux vaudrait tomber entre les pattes de Lucifer, or çà, et de tous les diables, or çà, qu'entre nos griffes, or çà. Tu nous allègues ton innocence comme une raison pour nous échapper ; sache que nos lois sont comme toiles d'araignées, les simples mouches, les petits papillons y sont pris, tandis que les gros taons malfaisants les rompent et passent à travers, or çà. Nous ne cherchons pas les gros larrons et tyrans, ils sont de trop dure digestion, or çà, et nous en puniraient, or çà. Mais vous autres, gentils innocents, vous serez innocentés, or çà, et le grand diable vous chantera messe, or çà.

Innocentés dans cette phrase signifie *fouettés*. Au seizième siècle et même au dix-septième, quand on trouvait les jeunes filles au lit un peu tard le jour des saints Innocents, on avait le droit de les claquer.

Nombre de contes et d'épigrammes du XV^e et du XVI^e siècles font allusion à cet usage. Quant à la messe du diable, c'est un interrogatoire sans merci. Si le diable chantait la messe, il faudrait bien lui répondre.

Frère Jean, qui allait toujours au fait, s'impatiente fort du discours du juge Grippeminaud.—Hau, Monsieur le Diable enjuponné, lui dit-il, comment veux-tu qu'il réponde d'un cas qu'il ignore? La vérité ne suffit-elle pas? — Or çà, dit Grippeminaud, il n'était pas encore arrivé de mon règne que quelqu'un prit la parole ici sans être interrogé. Qui nous a délié ce fol enragé? Quand ce sera ton tour de répondre, tu auras fort à faire; crois-tu être à l'académie platonique et nous prends-tu pour d'ocieux chasseurs de vérité? Nous avons bien autre chose à faire ici, or çà. Ici on répond catégoriquement de ce que l'on ignore. On se confesse coupable de ce qu'on n'a jamais fait, or çà. On proteste savoir ce qu'on n'a jamais appris, or çà. On est obligé de prendre patience en enrageant, car nous plumons l'oie sans la faire crier. Tu parles sans procuration, je le vois bien. Puisse la fièvre quartaine t'épouser et ne te quitter jamais!

« Plumer l'oie sans la faire crier », nous retrouvons ce propos dans la bouche de M^{me} Gozman lors du procès que Beaumarchais lui intenta pour lui faire rendre de l'argent donné à un juge afin d'obtenir de lui une faveur.

En entendant Grippeminaud, frère Jean murmurait de temps en temps: « Tu en as menti », mais pas assez haut pour être entendu. Il éleva la voix cependant après la dernière phrase. « Comment, tu veux marier les moines! lui cria-t-il, je te prends pour un hérétique. »

Grippeminaud ne fit pas semblant d'entendre et dit à Panurge : « Or çà, or çà, goguelu, n'as-tu rien à répondre? » — Or de par le diable là, reprit Panurge, continuant à parodier les locutions de Grippeminaud, je vois clairement que la peste est ici pour nous, puisque l'innocence n'y est pas en sûreté et que le diable y chante la messe. Laissez-moi payer pour tous, et permettez-nous de nous en aller. Il ne pleut plus, or de par le diable là.

[« Il ne pleut plus », c'est-à-dire nous pouvons continuer notre chemin.]

— Vous en aller ! dit Grippeminaud, il n'est pas encore advenu depuis trois cents ans en çà, or çà, que personne échappât d'ici sans y laisser du poil, or çà, et de la peau le plus souvent, or çà. Autrement ce serait admettre que l'on t'aurait injustement amené devant nous, or çà, et que tu aurais été par nous injustement traité, or çà. Tu es malheureux, or çà, mais tu le seras plus encore, or çà, si tu ne répons à l'énigme proposée, or çà. Que veut-elle dire ? or çà, or çà.

XVIII.

« Eh bien, dit Panurge, c'est un cosson ou calandre (sorte de charançon, *curculio*) né d'une fève blanche, et qui sort par le trou qu'il a fait en la rongant ; il vole parfois, or de par le diable là, d'autres fois il chemine en terre ; c'est de lui, dit-on, que Pythagore, amateur de sapience, prit l'idée de la métempsychose pour les âmes humaines. D'après cette doctrine, si vous étiez hommes, vous autres, vos âmes, après votre male mort, entreraient dans le corps des charançons, car en cette vie vous rou-

gez et mangez tout, et dans l'autre vous rongerez

Et mangerez comme vipères
Les costes propres de vos mères,

or de par le diable là.

Panurge avait compris ce que signifiaient ces exclamations répétées : or ça, or là, or de par le diable là ! Il voyait bien que la meilleure explication de l'énigme ne mènerait à rien sans un complément nécessaire et qui aurait même pu le dispenser de parler ; il jeta au milieu du parquet une grosse bourse de cuir pleine d'écus au soleil. C'est ce que l'on attendait de lui.

Au son de la bourse commencèrent tous les chats fourrés à jouer des griffes comme si fussent violons desmanchés. Et tous s'écrièrent à hautes voix disans : Ce sont les épices du procès.

On appelait ainsi les présents faits aux gens de justice parce que, dans l'origine, on ne donnait, en réalité, que des épices, des condiments et des objets de peu de valeur.

On connaît l'épigramme de Saint-Amant sur l'incendie du Palais de Justice au XVII^e siècle ; elle est dans le ton des plaisanteries de Rabelais :

Certes l'on vit un triste jeu
Quand à Paris dame Justice
Se mit le palais tout en feu,
Pour avoir mangé trop d'épice.

— Le procès fut bien bon, bien friand, bien épicé, continuèrent les Chats fourrés. Les accusés sont gens de bien. »

« C'est de l'or, dit Panurge ; ce sont des écus au soleil. — La cour l'entend, dit Grippeminaud : or bien, or bien, or bien. Allez enfants et passez outre ;

or bien, nous ne sommes pas tant diables que nous sommes noirs, or bien, or bien. »

XIX.

« Une fois sortis du guichet nous fûmes conduits jusqu'au port par certains griffons de montagnes — ce sont les greffiers. — Avant d'entrer dans nos navires, nous fûmes avertis par eux de ne pas nous éloigner sans avoir fait des présents seigneuriaux tant à la dame Grippeminaude qu'à toutes les Chattes fourrées; autrement ils avaient commission de nous ramener au guichet. — Nous visiterons le fond de nos poches et donnerons à tous contentement. — Mais, dirent les griffons, n'oubliez pas le vin des pauvres diables. »

Ils n'avaient pas achevé ces mots, quand frère Jean aperçut soixante-huit galères et frégates qui arrivaient au port. Il alla demander d'où venaient ces navires et ce qu'ils portaient. Il vit que tous étaient chargés de venaison : levreaux, chapons, palombes, cochons, chevreaux, vanneaux, poulets, canards, halbrans, oisons et autres sortes de gibier. Il aperçut aussi, parmi, quelques pièces de velours, de satin et de damas. Il demanda aux voyageurs à qui ils portaient ces friands morceaux. Les voyageurs répondirent que c'était à Grippeminaud, aux chats fourrés et chattes fourrées. — Et comment appelez vous ces drogues-là ? dit frère Jean. — Corruption, répondirent les voyageurs. — S'ils vivent de corruption, dit frère Jean, ils périront en génération. — Mais, dit Panurge aux voyageurs, le grand roi a fait crier que personne, sous peine de la hart, n'eût à prendre biches, cerfs, sangliers ni chevreaux. —

ni chez les Chats fourrés, ni chez les Apodectes. Les voyageurs sont trop heureux de leur échapper moyennant finance et ils se dirigent vers les domaines occupés par les représentants de la philosophie, où ils espèrent être plus heureux.

CHAPITRE XV.

LIVRE V. — PANTAGRUEL.

VOYAGE A L'ORACLE DE LA DIVE BOUTEILLE.

IV. Les deux philosophes.

SOMMAIRE. I. LA FAUSSE PHILOSOPHIE. — 1. L'île des Outres. — 2. La tempête philosophique. — 3. Le royaume d'Entéléchie. — 4. Les chemins qui marchent. — 5. Les Esclots. — 6. Les réponses monosyllabiques. — 7. Le pays de Ouy-Dire.
II. L'ÎLE DES LANTERNES. — 8. Lychnopelia. — 9. Les deux groupes de consultants. — 10. Les emblèmes. — 11 et 12. Le palais de l'Oracle. — 13. La réponse de l'Oracle. — 14. Instructions de la prêtresse. — 15. Explication de l'Oracle et sens général de l'ouvrage.

I.

Après avoir quitté les Apodeftes, ou, suivant d'autres éditions, les Chats fourrés, les voyageurs passent Outre. C'est une île de médiocre étendue, où l'on ne s'arrête qu'un instant pour prendre une provision d'eau fraîche. On y reste assez cependant pour avoir connaissance des singulières coutumes des habitants.

Ce sont de véritables Outres vivantes. Ils sont tellement gros qu'on leur fait de temps à autre des entailles à la peau, et qu'on leur pratique par tout le corps ce qu'on appelle des « crevés » dans les pourpoints et les hauts-de-chausses. Cependant il arrive un moment où ces précautions sont insuffisantes.

Quand les voyageurs abordèrent, ils virent une foule de gens se diriger vers un cabaret beau et magnifique en extérieure apparence. Ces gens leur apprirent que l'hôte devait faire ses « crevailles » ce jour là et les avait invités à y assister. Nos voyageurs crurent d'abord qu'il s'agissait d'une fête analogue aux fiançailles, aux relevailles, aux mestivailles ou fêtes de la moisson. Les crevailles étaient une fête aussi, mais d'un caractère moins joyeux. Cet hôte avait été en son temps « bon raillard, grand grignoteur, beau mangeur de soupes lyonnaises, éternellement disnant » ; pour lui toute heure était l'heure du repas. On avait employé avec lui tous les moyens généralement usités, pour prolonger la vie ; sa peau était couverte de crevés, pratiqués successivement. Panurge conseilla de le cercler de sangles, de cercles de cormier, voire même de fer, mais il était trop tard. Son parti était pris d'ailleurs, et il ne demandait pas mieux que de mourir comme il avait vécu, en mangeant. Son désir fut satisfait ; on entendit « en l'air un son haut et strident, comme si quelque gros chesne esclatoit en deux pièces. » L'hôte était mort. On ne mourait pas autrement dans l'île d'Outre.

Quelles sont les outres que Rabelais a en vue dans cet épisode ? Faut-il y voir une nouvelle sortie contre les goinfres et les gourmands, complément de celle que nous avons déjà rencontrée à propos des Gastrolâtres ? Les commentateurs en sont tous d'avis, et c'est, en effet, la plus simple interprétation et la première qui se présente à la pensée. Il est permis d'hésiter quelque peu cependant avant de s'y rallier complètement. Rabelais a déjà fait, au livre précédent, une sortie contre la goinfrerie. Était-il

bien nécessaire pour lui d'y revenir? Qu'il ait frappé à coups redoublés sur les abus de la justice, sur l'oisiveté des moines, les iniquités de la guerre, cela se conçoit; il avait affaire à forte partie, mais la goinfrie méritait-elle l'honneur d'une double attaque? Les goinfres, les gourmands, les viveurs sont des ennemis de la vérité philosophique; Rabelais a dû le dire, mais à quoi bon le répéter? Notez d'ailleurs que nous sommes à l'entrée des terres de la philosophie; quelques pages plus loin, nous aborderons au port d'Entéléchie. Qu'ont à faire avec ce domaine, de bons vivants qui n'ont guère l'habitude de se préoccuper des questions philosophiques? Le pays d'Outre n'a pas dû avoir dans l'esprit de Rabelais le sens qu'on lui donne dans ces pages.

Le titre du chapitre nous indique d'ailleurs que le manuscrit de l'auteur était en désordre en cet endroit. Ce titre est ainsi conçu :

Comment nous passâmes Outre et comment Panurge faillit être tué.

Or il n'y a pas, dans tout le chapitre, un seul mot qui nous fasse prévoir un danger pour notre ami Panurge. Son nom n'est même prononcé qu'une fois et tout à fait en passant. Les commentateurs supposent le chapitre incomplet; nous croyons qu'il y a ici plus qu'une lacune. Poursuivons.

II.

Après avoir passé Outre, nos voyageurs se dirigent vers l'île de la Quintessence ou Métaphysique, appelée ici par abréviation : la Quinta.

Avant d'y arriver, ils sont assaillis par un terrible ouragan; les vents soufflent de tous côtés avec une

telle violence que le navire de Pallagrual est poussé dans les sables, où il demeure échoué.

En ce moment ils sont accostés par un autre navire. L'auteur reconnaît parmi les passagers diverses personnes qu'il avait rencontrées autrefois, entre autres un savant, un astrologue, Henri Cotiral, qu'on prétend être ce même Cornelle Agrippa que nous avons vu figurer au tiers livre sous le nom de Hier Trippé. On échange quelques paroles et quelques observations. L'auteur adresse à Cotiral quatre questions sans attendre la réponse :

D'où venez-vous ? — Où allez-vous ? — Qu'apportez-vous ? — Avez-vous senti la tempête ?

Cotiral répond à toutes quatre en une fois :

De la Quinte. — En Touzain. — Alchimie. — Jusqu'en son.

Cette plaisanterie — qui n'était pas neuve au temps de Rabelais — a été souvent reproduite depuis. Nous n'en citerons qu'un exemple, l'épithaphe de Marot par Jodelle, calquée sur celle de Virgile :

Mantua me genuit, Calabri rapuerè : tenet nunc,
Parthénopa. Cecini pascua, rura, duces ;

mais coupés comme les réponses de Cotiral :

Quercy — la cour — le Piémont — l'Univers
Me fit — me tint — m'enterra — me connut.

— Et quels gens avez-vous là sur le tillac ? demande Rabelais. — Toutes sortes de gens qui tiennent de la Quinte : musiciens, poètes, astrologues, rimasseurs, géomanciens, alchimistes, horlogers [inventeurs d'horloges compliquées] ; tous rapportent de la Quinte belles et amples lettres d'avertissement [des diplômes].

Panurge lui dit : Vous qui faites tout jusqu'au

beau temps et petits enfants, pourquoi ne nous retirez-vous pas d'ici ? — Volontiers, dit Cotiral.

Les amis de la Quinte aiment à faire du bruit et à attirer l'attention sur eux-mêmes; ceux-ci avaient à leur bord force tambours. Cotiral en fit défoncer un certain nombre. On les attacha au navire échoué au dessous de la ligne de flottaison, et comme ils étaient maintenus sur l'eau par leur légèreté, ils soulevèrent peu à peu le navire et le mirent en état de poursuivre sa route. C'est le moyen qu'on emploie encore aujourd'hui pour relever un navire échoué, excepté qu'au lieu de tambours, on se sert de tonneaux vides. Seulement on se demande pourquoi Cotiral fit crever les tambours, ils n'en étaient pas plus légers et, étant défoncés, ils avaient l'inconvénient de pouvoir se remplir d'eau par suite de l'agitation des vagues et de devenir ainsi tout à fait inutiles.

Pour remercier ses sauveteurs, Pantagrue fit remplir leurs tambours défoncés d'andouilles et des saucisses. On allait aussi leur donner du vin, mais deux cétacés souffleurs, qui survinrent, leur jetèrent plus d'eau que n'en contient la Vienne de Chinon à Saumur et les forcèrent de s'éloigner.

Nous ne saurions reconnaître Rabelais dans cette partie du récit. A toute force, on pourrait lui laisser le chapitre sur l'île d'Outre, bien que ce ne soit pas du Rabelais des bons jours, mais pour les incidents qui suivent, il est impossible d'admettre que, même en ses heures de défaillance, il n'eût pas tiré meilleur parti d'une situation où sa verve avait si beau jeu pour s'égayer. On ne retrouve dans ces pages ni sa pensée ni son style.

Voici ce qui nous semble probable. Rabelais qui

a placé une tempête à l'entrée du monde des querelles religieuses, a songé à en placer une également à l'entrée du monde des querelles philosophiques. Mais comment naissent les tempêtes dans Homère et dans Virgile ? Les vents s'échappent des outres dans lesquelles Éole les tient renfermés. L'idée de tempête a naturellement rappelé l'idée des outres d'où elle sort. Mais les systèmes philosophiques ambitieux ont été aussi comparés à des outres pleines de vent. Voilà un rapprochement tout trouvé. Les voyageurs n'ont qu'à passer par le pays des Outres symbolisant les systèmes philosophiques, quelqu'un crèvera ces Outres, Panurge par exemple, l'ennemi juré de la Métaphysique ; il courra un danger à ce propos — de là l'indication : « Comment Panurge faillit être tué. » Les systèmes philosophiques ennemis, une fois déchaînés, engageront la lutte, il en résultera une tempête, une tempête terrible, qui aura pour effet de jeter les navires à la côte. Des amis de la philosophie les relèveront et ils pourront entrer à toutes voiles dans le port de la Métaphysique ou de la Quintessence.

Ce plan est si simple et si naturel qu'il a dû venir à l'esprit de Rabelais. Mais Rabelais sera mort sans l'avoir mis à exécution. Après son décès, on aura trouvé les points de repère qu'il s'était tracés : « le pays d'Outre, tempête, naufrage, remise à flot. » L'arrangeur, qui n'avait pas été initié à la pensée de l'auteur, aura cherché à remplir ce programme ; il se sera tiré assez convenablement d'affaire pour le pays d'Outre, tout en faussant la pensée originale ; ne sachant comment expliquer le danger de Panurge, il l'aura passé sous silence ; mais il aura

essayé de raconter la tempête et n'aura trouvé que le piètre récit que nous venons d'abrégéer.

Cette supposition expliquerait tout : le manque de suite entre les idées, la seconde et inutile protestation contre la goinfrerie, la faiblesse du style, la fadeur des plaisanteries, la marche incertaine de la narration et jusqu'à l'indication placée en tête du chapitre XVII, et que rien ne vient justifier.

Mais ce n'est là qu'une supposition, il faut en convenir. Au reste, qu'elle soit fondée ou non, cela n'entame en rien l'explication générale que nous proposons de l'ouvrage. Ce n'est qu'un petit détail qui se perd dans l'ensemble.

III.

Reprenons notre récit.

Le navire relevé, nos voyageurs mettent le cap sur le royaume de la Métaphysique, et y abordent heureusement. On vient au devant d'eux, mais avant de les admettre auprès de la reine, on les soumet à une épreuve, renouvelée de la Bible et de l'histoire des Vêpres siciliennes. On leur fait prononcer le mot Entéléchie, qui est le nom de la reine et du pays.

Ce mot (*Ἐντελέχεια*, le principe actif de tout ce qui se produit en nous), inventé par Aristote, repris plus tard par Leibnitz, était devenu assez familier au XVI^e siècle pour que Ronsard, poète pédant à la vérité, l'adressât comme un compliment à la dame qu'il aimait :

Etes-vous pas ma seule Entéléchie ?

Les voyageurs étant sortis victorieux de l'épreuve, sont reçus en grande cérémonie par un capi-

ner à ses membres, des privilèges, alors très honorables, et des fonctions très lucratives. Bonne partie des sommes dont on comptoit, restoit souvent pour frais de l'examen du compte, et des longs procès qui suivoient quelquefois cet examen.

On leur donne ici le nom d'Apodestes ou ignorants, parce qu'on n'exigeait pas d'eux les mêmes études que des fonctionnaires employés dans d'autres administrations, — de même qu'on appelle ignorantins les frères des Ecoles chrétiennes, parce qu'on n'exige pas qu'ils sachent le latin. L'auteur nous représente les Apodestes occupés uniquement à mettre en presse des maisons, des prés, des champs, pour en faire suer de l'argent, qui revient en partie à l'état, mais dont la plus grande part reste dans les mains des intermédiaires. De sorte que, s'ils sont ignorants à certains égards, ils ne le sont pas dans l'art de faire fournir de l'argent aux contribuables.

Le personnage qui reçoit nos voyageurs et leur explique le mécanisme des bureaux transformés en pressoirs, porte le nom significatif de Guaignebecoup.

Ce chapitre sur les Apodestes n'existe pas dans toutes les éditions primitives du cinquième livre : tous les éditeurs ne lui assignent pas la même place, et, en quelque lieu qu'on le mette, il y a toujours quelques lignes du texte à sacrifier. Rabelais en est-il l'auteur ? L'idée est ingénieuse, mais le style est terne. Nous penchons donc pour la non-authenticité de la rédaction ; mais d'un autre côté il faut reconnaître qu'il y a dans l'œuvre de notre auteur des pages qui ne sont pas meilleures, et qui ne laissent pas d'être authentiques.

Il n'y a rien à apprendre sur la destinée humaine

La dame inscrivit gracieusement nos amis au nombre de ses abstracteurs. Puis elle dit à ses gentils-hommes :

L'orifice de l'estomac, commun ambassadeur pour Pavittaillement de tous membres, tant inferieurs que superieurs, nous importune le leur restaurer par apposition d'idoines alimens, ce que leur est deceu par action continue de la nalfve chaleur en l'humidité radicale. Spodizateurs, Cosinins, Nemains, et Parazons, par vous ne tienne que promptement ne soient tables dressées, foisonantes de toute legitime espece de restaurans. Vous aussi, nobles Pregustes, accompagnés de mes gentils Massiteres, l'espreuve de vostre industrie passementée de soin et diligence, fait que ne vous puis donner ordre, que desordre ne soyt en vos offices et vous teniez tousjours sur vos gardes. Seulement vous ramenteur faut ce que faites.

Ces phrases précieuses, enchevêtrées dans des tournures latines, signifiaient qu'il fallait donner un bon dîner aux visiteurs.

Après le dîner, il y eut un bal en forme de tournoi. Ce tournoi de la Quinte, qui est fort longuement décrit, n'est autre qu'une savante partie d'échecs. L'abbé de Marsy se récrie sur la clarté de cette description, et assure qu'une personne qui ne saurait pas jouer aux échecs, pourrait apprendre, rien qu'en lisant attentivement cette description. M. Rathery prétend au contraire que les marches sont telles que les plus habiles n'y peuvent rien comprendre. Quoiqu'il en soit, nous croyons qu'une analyse semblerait plus fatigante qu'amusante à nos lecteurs et nous nous en abstenons. Ce chapitre ne se trouve pas dans les premières éditions du cinquième livre.

IV.

Les subtilités de la scolastique sont impuissantes

à résoudre la question que les voyageurs se sont posée, ils s'éloignent de l'île d'Entéléchie et les voilà dans le pays d'Odes (c'est le nom des chemins, en grec). Ici la locution : Tout chemin mène à Rome, n'est pas une métaphore. Pascal a dit : Les rivières sont des chemins qui marchent et qui portent où l'on veut aller. » A Odes, ce ne sont pas seulement les fleuves qui marchent, les chemins ordinaires sont dans le même cas. Vous vous mettez sur un chemin et il vous emporte.

Ici encore nous nous trouvons en présence d'un symbole. Ces chemins qui vous emportent, bon gré mal gré, une fois que vous les avez choisis, nous représentent le flot d'idées courantes par lesquelles nous sommes emportés. Si au début on a choisi une mauvaise voie, on se sent entraîné de plus en plus loin de la vérité. Quelques-uns s'en aperçoivent, il est vrai, et sautent d'un chemin sur l'autre. Ce saut n'est pas très difficile au commencement du chemin, mais la difficulté augmente à mesure que l'on avance, et le plus souvent on continue à faire fausse route, même lorsqu'on en a conscience, uniquement parce que le hasard a voulu qu'au point de départ on ait fait un mauvais choix.

Nous retrouvons ici quelques-uns de ces jeux de mots auxquels l'auteur se complait. Les routes d'Odes avaient des ennemis, c'étaient les guetteurs de chemins, les batteurs d'estrade (*strada*, chemin en italien), les batteurs de pavé. Les chemins les craignaient et les fuyaient, mais ces brigands les épiaient au passage, comme on fait les loups à la trainée et les bécasses au filet. J'en vis un, ajoutait-il, qui avait été appréhendé par la justice parce

qu'il avait pris le chemin de l'école, c'était le plus long. Je vis aussi brûler à petit feu un grand coquin, qui avait battu un chemin et lui avait rompu une côte.

C'est à propos de ces chemins mouvants que Pantagruel se prononce pour l'avis de l'astronome Séleucus, —renouvelé par Copernic en 1543— que c'est la terre qui se meut véritablement sur ses pôles. Il nous semble, dit l'auteur, que c'est le contraire qui est vrai ; mais c'est là un faux jugement de nos sens. Il en est de nous comme de ceux qui voyagent sur la Loire, ils croient voir les arbres voisins se mouvoir, et, en réalité, ce sont eux qui se meuvent emportés par le bateau.

Rabelais avait déjà employé cette comparaison dans une Epître à Jean Bouchet, le traverseur des voies périlleuses :

Ne plus ne moins qu'à ceux qui sont sur l'eau
 Passans d'un lieu à l'autre par basteau,
 Il semble advis, à cause du mirage,
 Et des grand flots, les arbres du rivage
 Se remuer, cheminer et danser.

V.

Nous n'en avons pas encore fini avec les moines. Les voyageurs rencontrent, dans l'île des Esclots ou des Sabots, un monastère d'un ordre nouvellement fondé, celui des frères Fredons. Leur fondateur les avait ainsi nommés en signe d'humilité. Il y avait déjà les petits serviteurs et amis de la douce Dame (les Servites), les glorieux et beaux frères Mineurs, les frères Minimes, mangeurs de harengs fumés, et les frères Minimes crochus ; pour se mettre au dessous, il n'y avait plus que le nom de Fredons à leur

donner, d'après l'obligation qu'on leur imposait de fredonner des psaumes.

L'auteur s'est proposé dans ce chapitre de tourner en ridicule nombre d'observances imposées dans les cloîtres sans utilité pour les moines ni pour les autres.

En vertu de leurs statuts, ils étaient habillés en brûleurs de maisons ; ils portaient souliers ronds comme bassins ; ils avoient la barbe rase et les cheveux aussi depuis le sommet de la tête jusqu'aux omoplates. A la ceinture ils portoient en guise de patenostre, chacun un rasoir tranchant, qu'ils émoulaient deux fois par jour et qu'ils affilaient trois fois la nuit. Leur capuchon était attaché devant et non derrière, et ils avaient toujours patente la partie postérieure de la tête, comme nous avons le visage, si bien qu'ils pouvaient aller également en avant et en arrière.

Quand le soir arrivait, ils se bottaient et éperonnaient les uns les autres, mettaient leurs besicles et s'endormaient ainsi, afin d'être toujours prêts à se présenter au jugement dernier, si la trompette de l'ange se faisait entendre.

Midi sonnant, ils s'éveillaient et se débottaient ; crachait qui voulait, éternuait qui voulait. Mais tous, par statut rigoureux amplement et copieusement baillaient et déjeunaient de bailler [bailler]. Leurs bottes et éperons mis sur un ratelier, ils descendaient aux cloîtres, se lavaient soigneusement les mains et la bouche, s'asseyaient sur un long siège et se curaient les dents jusqu'à ce que le prieur fit signe en sifflant ; lors chacun ouvrait la bouche tant qu'il pouvait, et ils baillaient aucunes fois une demi-heure, aucunes fois plus, aucunes fois moins, selon que le prieur jugeait le déjeuner proportionné à la fête du jour ; après cela, ils faisaient une belle procession en laquelle ils portaient deux bannières en l'une desquelles était en belle peinture le portrait de Vertu, en l'autre de Fortune.

Mais la Fortune avait le pas sur la Vertu.

Pendant le temps qui restait à ceux-ci après les prières et les repas, il s'exerçaient à l'œuvre de charité en attendant le jugement final; le dimanche, se pelaudant l'un l'autre; le lundi, s'entrenazardant; le mardi, s'entrégratignant; le mercredi, s'entremouchant; le jeudi, s'entretirant les vers du nez; le vendredi s'entrechatouillant; le samedi, s'entrefouettant, etc.

Telle était leur diète quand ils étaient au couvent; mais s'ils en sortaient, quand ils étaient sur l'eau, ils ne devaient pas manger de poisson, et quand ils étaient sur la terre, ils ne devaient pas manger de viande, afin qu'il fût bien entendu qu'ils ne se laissaient pas gouverner par les circonstances extérieures.

VI.

Panurge interroge ensuite un des moines, qu'il appelle Frater fredon, fredon, fredondille. La règle prescrit au moine le silence, et il ne répond que par monosyllabes. La conversation, que Voltaire a copiée quelque part, n'en est pas plus édifiante.

Epistémon revient à ce propos sur la question du carême. Si l'on voulait le supprimer, dit-il, les médecins s'y opposeraient,

Car sans le careme seroit leur art en mespris, rien ne gaigneroient, personne ne seroit malade. En careme sont toutes maladies semées: c'est la vraye pepinière, la naïve couche de tous maux: encore ne considerez que si le careme fait les corps pourrir, aussi fait-il les ames enrager.

Panurge demande à un frère Esclot qui est présent, ce qu'il pense d'Epistémon:

Est-il pas hérétique? — Très.

Doit-il estre bruslé? — Doit.

Et de quelle manière? — Vif.

Que vous semble-t-il estre ? — Fol.

Que voudriez-vous qu'il fust ? — Ars, etc.

Notez qu'on est à table et que le frère Esclot a pour but principal de ne pas perdre un coup de dent. Cette scène a été imitée dans un ancien canevas italien de *Don Juan*. La table est couverte de mets. Le valet de don Juan, Sganarelle, Leporello ou Arlequin, a grande envie d'y goûter ; il dit à son maître qu'il voudrait bien souper parce qu'une femme l'attend, une très jolie veuve. Don Juan prend feu là-dessus, il fait mettre Arlequin à table pour lui adresser plus commodément des questions. Mais Arlequin n'est guère disposé à une longue conversation. Il ne répond que par monosyllabes et finit par s'étouffer.

Don Juan. De quelle taille est cette jeune veuve ?

Arlequin. Courte.

— Comment se nomme-t-elle ? — Anne.

— A-t-elle père et mère ? — Oui.

— Tu dis qu'elle t'aime ? — Fort.

— Combien a-t-elle d'années ? — Vingt.

— En quel endroit la verrons ?

Arlequin s'engoue. — Oh, vous parlez trop aussi. Que diable, on ne sait pas ce que l'on mange. L'endroit que vous me demandez me ferait perdre six bouc hées.¹

VII.

Il ne nous reste plus qu'une station avant d'arriver à l'oracle de la Dive Bouteille, c'est celle du pays de Satin. C'est un pays délicieux, où l'on voit au naturel toutes sortes de merveilles non naturelles, toutes sortes d'animaux qui n'ont jamais existé que dans les livres et les légendes : des licornes, des remoras, capables d'arrêter un navire en mer, des hy-

¹ *Caikhava*. De l'art de la comédie, 1786, 2 vol. in 8°, T. II, p. 197.

dres à sept têtes, le bélier à toison d'or de Jason, la peau de l'âne d'Apulée, plusieurs phénix, bien que la tradition prétende qu'il n'en existe jamais qu'un à la fois, etc., etc. Il est vrai que tout cela n'étoit pas vivant, mais en peinture. Le pays de Setin est le pays des menteries, des mensonges imprimés et des légendes trompeuses. C'est dans ce pays que demeure un personnage qui a joué un grand rôle dans le monde : le père de l'histoire, le narrateur du vrai et du faux : Ouy-Dire. Rabelais nous en a trace un portrait piquant :

Cerchans donc par ledit pays si viandes aucunes trouvaient, entendimes un bruit strident et divers, comme si fussent femmes lavant la buée ou traquets de moulins de Baraclez Tolose ; sans plus séjourner, nous transportasmes au lieu où c'estoit, et vismes un petit vieillard bossu, contrefait monstrueux, on le nommait *Ouy-dire* : il avoit la gueule fendue jusques aux oreilles, et dedans la gueule sept langues, et chaque langue fendue en sept parties ; quoy que ce fust, de toutes sept ensemblement parloit divers propos et langages divers : avoit aussi parmy la teste et le reste du corps autant d'oreilles comme jadis eut Argus d'yeux ; au reste estoit aveugle et paralytique des jambes. Autour de luy je vis nombre innumerable d'hommes et de femmes escoutans et attentifs, et en recognus aucuns parmi la troupe faisans bon minois, d'entre lesquels un pour lors tenoit une mappemonde, et la leur exposoit sommairement par petits aphorismes, et y devenoient clerks et savans en peu d'heures, et parloient de prou de choses prodigieuses elegantement et par bonne mémoire, pour la centieme partie desquelles savoir ne suffiroit la vie de l'homme : des pyramides du Nil, de Babylone, des Troglodites, des Hymanopodes, des Blemmyes, des Pigmées, des Canibales, des monts Hyperborées, des Ægipanes, de tous les diables, et tout par Ouy-dire. Là je vis, selon mon advis, Herodote, Plin, Solin, Berose, Philostrate, Mela, Strabo, et tant d'autres antiqués, plus Albert le jacobin grand, Pierre Tesmoing, pape Pie second, Volateran, Paulo Jovio le vaillant homme, Jacques Cartier, Chaiton Armenian, Marc Paule Venitien, Ludovic Romain,

Piètre Alvares, et ne sçay combien d'autres modernes historiens cachés derrière une piece de tapisserie, en tapinois escrivans de belles besongnes, et tout par Ouy dire.

Faisons ici une parenthèse pour placer quelques explications. Pline (V, 7, 3) et les autres auteurs cités nous parlent en effet de peuples monstrueux qui, disait-on, habitaient diverses parties de l'Afrique. Les Troglodytes faisaient leur demeure dans des cavernes; les Hypomantes avaient, au lieu de pieds, des courroies au moyen desquelles ils s'avançaient en serpentant; les Blemmyes n'avaient pas de tête; leurs yeux et leur bouche s'ouvraient sur la poitrine, etc. Les auteurs cités ici sont connus. Disons pourtant que Albert le jacobin, c'est Albert le Grand, savant du treizième siècle, qui passa pour magicien et sur le compte duquel on raconte beaucoup de fables; que Pierre Témoing, c'est évidemment le théologien protestant connu sous le surnom de Pierre Martyr (μάρτυρ, témoin), contemporain de Rabelais, et qui fit de grands efforts pour réunir les différentes sectes, séparées de l'Eglise romaine. Il figure ici parce que son surnom rappelle l'idée de témoignage. Le pape Pie II (Eneas Sylvius Piccolomini, quinzième siècle) avait combattu comme théologien l'infailibilité des papes, qu'il soutint énergiquement quand il fut devenu pape lui-même. Piètre Alvarès est probablement le voyageur portugais Alvarès Cabral. Quant aux autres voyageurs cités, ils sont célèbres pour la plupart, mais on a droit de suspecter la véracité de nombre des choses qu'ils nous racontent.

Derrière une piece de velours figurée à feuilles de menthe, près d'Ouydire, je vis nombre grand de Percherons et de Man-

ceux, leurs étudiants, jeunes assez : et demandans en quelle faculté ils appliquoient leur étude, entendismes que là de jeunesse ils apprenoient à estre tesmoins; et en cestuy art profitoient si bien, que partans du lieu et retournés en leur province, vivaient honnestement du métier de tesmoins, rendans leur témoignage de toutes choses à ceux qui plus donneroient par journée, et tout par *Ouy dire*. Dites-en ce que vous voudrez, mais ils nous donnerent de leurs chanteaux, et beumes à leurs barils à bonne chere. Puis nous advertirent cordialement, qu'eussions à espargner verité, tant que possible nous seroit, si voulions parvenir en cour de grands seigneurs.

Les Percherons et les Manceaux, sont souvent accusés par les comiques de faire le métier de témoin, c'est-à-dire d'affirmer moyennant finance qu'ils ont vu des choses qu'ils n'ont pas vues. Un personnage de ce genre figure dans les *Plaideurs*, derrière la toile, il est vrai :

Un grand homme sec, là, qui me sert de témoin,
Et qui jure pour moi lorsque j'en ai besoin.

Et ailleurs, quand Petit-Jean allègue comme témoins les pattes du chapon mangé par l'accusé, L'Intimé s'écrie :

Je les recuse.

DANDIN.

Bon !

Pourquoi les récuser ?

L'INTIMÉ.

Monsieur, ils sont du Maine.

DANDIN.

Il est vrai que du Mans il en vient par douzaine.

Il serait trop long et il est superflu d'indiquer les passages de Dufresny, Boileau, Régnard et autres, où l'on s'égaie au sujet des faux témoins du Maine et de la Normandie.

VIII.

Après cette courte station au pays du mensonge, des traditions menteuses et de l'ennemi acharné de la vérité philosophique, nos voyageurs parviennent enfin au terme de leur voyage à la recherche du plus grand problème que puisse se poser la pensée humaine. Ils abordent au pays de la science, à l'île ou plutôt aux îles des Lanternes. En sortant du pays de Satin, on navigua quatre jours encore; puis un soir on aperçut certains petits feux volants, certaines lueurs, que l'auteur prit d'abord pour celles de poissons phosphorescents. A mesure que l'on approcha, elles se dessinèrent plus nettement, et l'on reconnut les phares et les lanternes du pays désiré.

Il y a, dans la manière dont Pantagruel et ses amis abordent dans le pays de la science, un souvenir très marqué d'un passage de l'*Histoire véritable*. Voici comment Lucien nous décrit son arrivée à Lychnopolis, la ville des lampes :

29. Nous voguons ensuite une nuit et un jour et, vers le soir, nous arrivons à Lychnopolis, après avoir dirigé notre course vers les régions inférieures. Cette ville située dans l'espace aérien qui s'étend entre les Hyades et les Pléiades, est un peu au-dessous du Zodiaque. Nous débarquons, et nous n'y trouvons pas d'hommes, mais des lampes, qui se promenaient sur le port et dans la place publique. Il y en avait de petites, apparemment la populace, et quelques-unes, les grands et les riches, brillantes et lumineuses. Elles avaient chacune leur maison, je veux dire leur lanterne, et chacune leur nom comme les hommes; nous les entendions même parler. Loin de nous faire aucun mal, elles nous offrent l'hospitalité. Mais nous n'osons accepter, et personne de nous n'a le courage de souper et de passer la nuit avec elles. Le palais du roi est situé au milieu de la ville. Le prince y est assis toute la nuit, appelant chacune d'elles par son nom. Celle qui ne répond pas

est condamnée à mort pour avoir abandonné son poste. La mort, c'est d'être éteinte. Nous nous rendons au palais pour voir ce qui s'y passait, et nous entendons plusieurs lampes se justifiant et exposant les motifs pour lesquels elles arrivaient si tard. Je reconnus parmi ces lampes celle de notre maison : je lui demandai des nouvelles de ma famille, et elle satisfît à mes questions.

Les lampes de Lucien sont remplacées par des lanternes chez Rabelais, mais il donne à ce mot diverses significations. La lanterne est pour lui, suivant les occasions, un édifice, un phare, une lanterne, une personne.

Pantagruel retrouve, comme Lucien, diverses lanternes connues : la lanterne ou phare de La Rochelle, le phare de l'île de Pharos, à Alexandrie, la lanterne de Démosthènes, à Athènes. Près du port de Lanternois est un petit village habité par les Lychnobiens, peuples qui vivent de lanternes, c'est-à-dire d'études, de lumières, comme chez nous les briffaux vivent de nonnains.

Les briffaux avaient pour fonction de quêter en faveur de certains couvents de religieuses qui n'avaient pas un revenu suffisant ; ils vivaient de nonnains puisqu'ils étaient payés par elles.

Des Obéliscolychnies, une lanterne sur la tête, reçurent les voyageurs ; ils faisaient les fonctions de guides du port, et deux des plus qualifiés d'entre eux se chargèrent de conduire Pantagruel et ses compagnons chez la reine. Celle-ci les reçut avec beaucoup d'égards, et leur promit de leur fournir tout ce qui était nécessaire pour consulter l'oracle.

La ville de Lychnopolis n'était peuplée que de lampes ; la cour de Lanternois n'était peuplée que de lanternes, et tous les personnages que nous allons ren-

contrer auront cette forme. La reine était une lanterne revêtue de cristal de roche, damasquiné et passémenté de gros diamants ; les Lanternes du sang royal étaient vêtues, quelques-unes de strass, d'autres de stuc doré ; les autres étaient vêtues de corne, de toile cirée transparente ou de papier. Il y avait une lanterne en terre qui s'étalait au premier rang ; l'auteur s'en étonna, on lui dit que c'était la lanterne d'Epictète, vendue autrefois, suivant Lucien, à un amateur qui en donna 3,000 deniers. On trouva là aussi la lanterne de Martial, illustrée par les vers du poète, une lanterne suspendue enlevée autrefois par Alexandre au temple de Thèbes, puis une lanterne qui avait un beau floc de soie cramoisie sur la tête. On dit à l'auteur que c'était Bartole, la lumière du droit.

L'heure du souper venue, toutes les lanternes s'assirent suivant le cérémonial habituel, puis on apporta à chacune de quoi se repaître, c'est-à-dire des bougies et des chandelles de différente forme et de différente valeur.

Les éditions anciennement imprimées ne nous apprennent pas ce qu'on servit aux voyageurs, mais un manuscrit qui se trouve à la Bibliothèque Nationale à Paris, donne le menu très étendu du souper ; nous y trouvons entre autres les quatre quartiers du mouton qui porta Hellé et Phryxus à travers l'Hellespont, les deux chevreaux de la chèvre Amalthée, six oisons du Capitole, les six bœufs dérobés par Cacus et recouverts par Hercule, le cerf dont Actéon fut contraint de prendre la figure, etc., etc. Parmi les lanternes, Rabelais reconnut celle de son ancien compagnon de cloître Pierre Lamy, et ce fut elle qu'il emmena

pour l'éclairer dans sa chambre lorsque l'heure fut venue de se reposer.

IX.

L'oracle de la Dive Bouteille n'était pas dans l'île même où les voyageurs étaient abordés, mais dans une île voisine, qui ne contenait que le temple et ses dépendances. Une lanterne fut chargée de les y conduire ; elle leur recommanda de ne s'effrayer de rien de ce qu'ils pourraient voir.

Les voyageurs forment deux groupes, de préoccupations différentes, les uns, Panurge, frère Jean, représentent surtout le côté sensuel inférieur de l'homme, Pantagruel, l'auteur, qui apparaît quelquefois, et d'autres encore, en représentent le côté intellectuel et supérieur. Ces deux groupes s'avancent parallèlement dans tout l'ouvrage, en portant un jugement différent sur les divers incidents qui se rencontrent.

Ce parallélisme va se poursuivre jusqu'à la fin, mais en s'accroissant davantage. Panurge et son groupe vont rester sur le premier plan, Bacchus et le vin vont demeurer en avant. L'auteur a besoin qu'on s'y trompe et qu'on voie là ses préoccupations principales. Il y va de son repos et il y tient. Ajoutons qu'en agissant ainsi, il ne trompe pas, il réagit contre l'ascétisme du moyen âge et veut que le corps ait satisfaction — mais, derrière ce rideau peint en couleurs voyantes, la pensée intime de l'auteur se révèle à qui veut la chercher. A côté de l'enseignement exotérique pour la foule des Panurgistes, il y a l'enseignement ésotérique et supérieur pour les Pantagruélistes. Nous allons assister à une véritable initiation et, pour qu'on ne s'y trompe pas, l'auteur va nous faire

passer par quelques-unes des cérémonies symboliques qui précédaient l'initiation aux mystères du paganisme.

X.

Les voyageurs passèrent d'abord à travers un vignoble composé de toutes les espèces de vignes : Falerne, Malvoisie, Muscat, Beaune, Grave, Nérac, etc., etc. Chaque vigne portait à la fois feuille, fleur et fruit, comme les orangers de San-Remo. La lanterne leur dit de manger trois grains de chacune, de mettre du pampre dans leurs chaussures et de prendre une branche verte dans la main gauche. On passa ensuite sous un arc, un véritable arc de triomphe de buveur, où l'on avait sculpté des bouteilles, des coupes, des verres de toutes formes, avec accompagnement de langues et de jambons fumés, en un mot, de tout ce qui peut exciter la soif et la satisfaire. Cet arc se terminait en une tonnelle couverte de vignes où l'on voyait des raisins, auxquels l'art du jardinier avait fait prendre toutes les couleurs. Cette tonnelle était terminée par trois vieux lierres bien verdoyants et chargés de baies, dont les voyageurs se firent des chapeaux albanais.

Pantagruel fit remarquer que, chez les Romains, une prêtresse de Jupiter n'aurait pas eu le droit de passer sous cette treille. — En effet, dit la Lanterne conductrice, en passant sous la treille, elle aurait eu le raisin, le vin au dessus de la tête ; symboliquement, elle aurait été dominée par le vin. Or « tous personnages qui s'adonnent et dédient à la contemplation des choses divines, doivent en tranquillité leur esprit maintenir hors toutes perturbations

de sens, » et, il n'est rien qui trouble plus l'intelligence que le vin pris en excès. C'est pour cette raison que je vous ai fait mettre du pampre dans vos chaussures, afin que la prêtresse de la Dive Bouteille voie que, bien que vous ayez passé sous cette treille, vous n'en foulez pas moins le vin aux pieds et que vous méprisez ceux qui en abusent. — Je ne suis point clerc, dit Jean, dont bien me déplaît, mais je comprends l'emblème. La Révélation — un catholique est dit l'Apocalypse — la Révélation nous parle d'une femme qui avait la lune sous ses pieds; on lui explique que cela voulait dire qu'elle était d'une nature et d'un caractère opposé à celui des autres femmes, qui l'ont dans la tête. Nous devons de nous tenir le vin sous nos pieds afin qu'il ne nous monte point à la tête et ne nous pousse pas à faire des sottises.

Les voyageurs entrent dans un passage souterrain par un arceau incrusté de plâtre, sur lequel on avait peint une danse de femmes et de Sarrasins autour d'un vieux Nègre, riant sur son âne. Cette entrée rappelle à Rabelais la Cave peinte qui se trouvait à Chinon sa patrie, à Chinon la première ville du monde — Pourquoi la première ville du monde ? demandait Rabelais. — Parce qu'elle s'appelait auparavant Capoue Capoue, parce qu'elle fut fondée par Capin, qui, suivant l'histoire, bâtit la première ville. — Il est assez bon à remarquer à cette occasion que cette cave peinte nous fait Rabelais, riant sur son âne, nous en descendait par nous-mêmes et l'on ne voit de lui aucun commencement, par exemple à l'égard de la cave peinte, mais toujours on voit qu'il est sur son âne.

Le gouverneur de la Bouteille vint au devant des voyageurs avec sa garde, composée de bouteillons. En les voyant conduits par la Lanterne, le lierre en tête, le thyrses en main et le pampre sous les pieds, il donna l'ordre de les faire entrer.

La Lanterne les mena devant un grand escalier de marbre qu'il fallait descendre. Elle leur fit remarquer que les marches étaient disposées dans un ordre savant. Il y avait une marche et un repos, puis deux marches et un repos, trois marches et un repos ; quatre marches et un repos, en tout dix. Multipliez chacune de ces marches par dix, dit la Lanterne. — Nous aurons dix, vingt, trente et quarante, en tout cent, dit Pantagruel. — Ajoutez à ce nombre le premier cube formé en dehors de l'unité, c'est-à-dire huit. Quand nous aurons compté ce nombre de marches, nous serons à la porte du temple.

Ces chiffres sont tirées du *Timée* de Platon et du traité de Plutarque *de la Création de l'âme*. Nos lecteurs ne tiennent probablement pas beaucoup à ce que nous leur expliquions les raisons qui les ont fait choisir.

En descendant ce long escalier qui s'enfonçait sous terre sans autre clarté que celle de la Lanterne conductrice, Panurge fut repris de ses terreurs. — C'est tout au moins le trou de St-Patrice en Irlande, disait-il, ou l'ancre de Trophonius en Béotie.

Nous avons déjà parlé de ces deux portes de l'autre monde, l'une conduisant, disait-on, dans les Enfers helléniques, l'autre dans le Purgatoire et l'Enfer des chrétiens. Le trou de St-Patrice est fermé ou à peu près, l'ancre de Trophonius n'a pas été

exploré depuis longtemps, que nous sachions du moins; mais on a retrouvé tout récemment le «mantéion», le couloir prophétique, du temple de Délos, sorte de passage gigantesque, creusé naturellement dans le roc, où les vents s'engouffrent avec des bruits étranges et effrayants¹. Le palais souterrain où la Dive Bouteille rend ses oracles est d'un caractère plus aimable et ne nous réserve aucune surprise effrayante.

Arrivé à la 78^e marche — c'est le chiffre sacramentel de l'auteur — Panurge n'y put tenir : « Dame mirifique, s'écria-t-il, retournons sur nos pas, je vous prie; j'aime mieux ne jamais me marier. Ce doit être ici le Ténare par où l'on va en enfer. Il me semble entendre Cerbère; je n'ai en lui aucune dévotion; retournons, je vous prie. Si c'est la fosse de Trophonius, les Lemures nous mangeront tout vifs, comme ils mangèrent le hallebardier Démétrius.»

Ce hallebardier, comme il l'appelle, périt en effet dans l'ancre mystérieux, mais il ne fut pas mangé; la peur fait extravaguer le pauvre Panurge.

Frère Jean lui fait honte de sa poltronnerie, et lui déclare qu'il le prend sous sa protection. — Je ne crains pas les diables, dit frère Jean; je ne crains que leurs cornes. — Les cornes! c'est aussi ce que craignait Panurge, qui échange avec Jean quelques plaisanteries sur ce sujet. Les deux amis font même tant de bruit que la Lanterne les prie de se taire. «*Favete linguis*, leur dit-elle. C'est le moment de garder le silence par respect pour le lieu où nous sommes».

¹ Voir Fr. Delaunay, *Moines et Sibylles dans l'antiquité judeo-grecque*, in 8°, 1874.

XI.

Au bas de l'escalier, ils se trouvèrent en face d'un portail de fin jaspe, d'ordre dorique, sur lequel était écrit en lettres d'or ioniques ou grecques : Ἐν οἴνῳ ἀλήθεια. [*In vino veritas*, la vérité est dans le vin.] Les portes étaient d'airain, massives, à petites vignettes enlevées et émaillées mignonnement. Elles étaient complètement fermées, mais à l'aide d'un ressort que la Lanterne conductrice mit en mouvement, elles glissèrent doucement en arrière, non avec fracas, mais avec un léger murmure, parce que le mouvement se faisait sur un cylindre roulant, adroitement travaillé.

Les deux battants se refermèrent de la même façon. Le principal moteur de ces portes était un aimant, qu'un ressort approchait ou éloignait au besoin, et qui, si nous comprenons bien la pensée de l'auteur, agissait à la manière des électro-aimants employés aujourd'hui dans l'industrie.

Près des portes, les voyageurs admirèrent deux grandes tables « d'aimant indique » bleues et polies, sur lesquelles étaient inscrites deux sentences, l'une en latin, l'autre en français, mais toutes deux traduites du grec :

DUCUNT VOLENTEM FATI, NOLENTI TRAHUNT (Sénèque).

[Les Destinées mènent celui qui consent, elles traînent celui qui refuse.]

TOUTES CHOSES SE MEUVENT EN LEUR FIN.

XII.

Le pavé du temple où ils étaient entrés était en mosaïque et représentait du pampre et des rai-

sins avec de petits lézards, de petits limaçons courant ou glissant parmi les branches, tout cela fait avec tant d'art que les voyageurs levaient involontairement les pieds pour ne pas écraser les objets figurés. La voûte et les murs étaient également en mosaïque et représentaient les victoires de Bacchus dans les Indes. Le dieu était sur un char trainé par des tigres et entouré d'une multitude de Bacchantes, Thyades, Ménades, etc. — L'auteur les compta, il y en avait 69,227. L'avant-garde était commandée par Silène, petit vieillard, tremblant, courbé, gras, ventru, etc. «Sa compagnie était de jeunes gens agrestes, cornus comme chevreaux, cruels comme lions, toujours chantans et dansans la cordace . . .» L'auteur les a comptés aussi ; il y en avait 85,133. Pan marchait à l'arrière-garde. D'autres tableaux représentaient la bataille et le triomphe du dieu. A quelques détails près, ces descriptions sont prises de Lucien.

Une lampe splendide éclairait, comme un soleil, les tableaux et tout le temple souterrain. Cette lampe figure la splendeur allégorique de l'empire de la vérité. Elle avait une mèche d'asbeste, qu'il était inutile de renouveler. L'auteur nous dit que l'huile n'avait pas besoin non plus d'être renouvelée, et il prétend qu'une lampe à huile également inconsump-
tible existait dans le temple de Minerve Poliade, qui se trouvait sur l'Acropole d'Athènes, non loin du Parthénon. Rabelais se trompe. La lampe de Pallas était seulement disposée de façon qu'on n'avait besoin de renouveler la provision d'huile que tous les ans. Si notre auteur veut faire de cette lampe à l'huile inépuisable, l'emblème de la vé-

rité, il se trompe encore. Il y a une part de vérité qui est durable, qui ne change jamais et qui peut être représentée par la mèche d'asbeste; mais il y a des vérités relatives que l'on découvre de temps en temps et qui doivent être ajoutées à la vérité générale, et sont symbolisées par l'huile qu'il faut de temps à autre ajouter dans le réservoir.

Au dessus de la lampe centrale, de la lampe solaire, étaient suspendues quatre petites lampes de moindre éclat, et le jeu de ces lumières d'intensité différente tombant sur les marbres, les mosaïques, les pierres précieuses, y produisait des reflets bizarres et charmants et une série de gracieux arcs-en-ciel.

Sur la partie renflée de la lampe cristalline l'artiste avait ciselé «une prompte et gaillarde bataille de petits enfants nus, montés sur de petits chevaux avec lances et virolets [ou fers de flèches] de pampre, avec gestes et efforts puérils, tant ingénieusement par art exprimés, que nature mieux ne le pourrait.» — Ces enfants sont aussi un symbole, en vertu du proverbe: *La vérité est dans la bouche des enfants.*

XIII.

Pendant que les voyageurs considéraient ces objets, la prêtresse de la Boutelle, Bachuc, avec sa compagnie, s'avança vers eux, la face joyeuse et riante. Elle les mena auprès d'une fontaine merveilleuse qui sourdait au milieu du temple. Il serait trop long de la décrire, mais on retrouvait dans les colonnes et dans la matière dont elles étaient faites les nombres et les métaux sacrés. Il y avait entre autres, parmi les ornements, une statue de

Saturne en plomb avec une grue d'or à ses pieds; une statue de Jupiter en étain avec un aigle émaillé d'or, une statue du Soleil en or, tenant un coq blanc dans sa main droite; une statue de Mars en airain corinthien avec un lion à ses pieds; une statue de Vénus en cuivre avec une colombe; une statue de Mercure en vif-argent rendu solide, avec une cigogne à ses côtés, enfin une statue en argent de la Lune avec un lévrier.

La fontaine était entourée de colonnes et surmontée d'un dôme. A l'intérieur de ce dôme on avait figuré les lignes du zodiaque, l'équateur, les deux équinoxes, la ligne écliptique et les principales étoiles, entre autres celles qui sont voisines du pôle antarctique.

L'eau coulait de la fontaine par des canaux en hélice et en coulant elle charmaît les oreilles par une douce mélodie, en même temps que les détails de l'architecture et de la sculpture charmaient les yeux. Les voyageurs, sur l'ordre de Bacbuc, burent de cette eau, et la trouvèrent délicieuse.

Elle leur dit alors d'en boire en pensant à un vin quelconque; ils suivirent ce conseil, Panurge s'écria qu'il buvait d'excellent vin de Beaune, frère Jean qu'il buvait du vin de Grave, Pantagruel que c'était du vin de Mireveaux. — Désirez d'autres vins et buvez, leur dit la prêtresse Bacbuc. Ils suivirent son conseil et chacun trouva à la source merveilleuse le goût du vin qu'il avait imaginé. Les magétiseurs n'ont pas, comme on voit, le mérite d'avoir inventé le prodige de la transmutation des goûts sous l'influence de l'imagination surexcitée.

Quand on se fut assez émerveillé sur les propriétés de la fontaine, Bacbuc demanda qui voulait avoir le

mot de la Dive Bouteille ? — Moi, dit Panurge. — La prêtresse l'affubla de divers ornements, et lui fit accomplir diverses cérémonies, qui sont des parodies de celles qu'on imposait aux aspirants désireux de se faire initier aux mystères. Ces parodies sont plaisantes quelquefois : il était difficile d'être sérieux avec Panurge. Puis la prêtresse le mena auprès de la Dive Bouteille, qui était une sorte d'amphore placée dans une fontaine hexagone, remplie d'eau cristalline ; elle lui fit faire une prière, puis la prière achevée, elle jeta dans la fontaine une substance qui la fit immédiatement bouillir. Elle dit ensuite à Panurge d'écouter. « Panurge escoutoit d'une oreille en silence ; Bacbuc se tenoit près de luy agenouillée, quand de la sacrée Bouteille issit un bruit tel qu'en fait une pluie soudainement tombée. Lors fut ouy le mot *Trinck*. « Elle est rompue ou fêlée ! » s'écria Panurge.

Mais Bacbuc se leva, prit Panurge sous le bras et lui dit : « Amy, rendez grâce ès cieux. Vous avez eu promptement le mot de la Dive Bouteille, et le mot le plus joyeux, la plus divin que d'elle j'aie encore entendu depuis le temps qu'icy je ministre à son très sacré oracle. Levez-vous, allons au chapitre, en la glose duquel est ce beau mot interprété.—Allons, dit Panurge ; de par Dieu, je suis aussi sage qu'antan. »

XIV.

Le lecteur peut d'abord croire comme Panurge à une déception :

« Buvez, a dit la Dive Bouteille. Amusez-vous, il n'y a de vrai que le plaisir, de bon que la santé. »

C'est le mot de l'épicurisme. C'est aussi celui de l'Ecclésiaste :

Mangez votre pain avec joie, buvez votre vin avec allégresse. Jouissez de la vie avec la femme que vous aimez pendant tous les jours de votre vie passagère. Faites promptement tout ce que vous pouvez faire, il n'y aura plus ni œuvre, ni raison, ni sagesse, ni science dans le tombeau où vous courez (IX, 9).

L'auteur de l'Ecclésiaste nous raconte aussi les expériences qu'il a faites avant d'en arriver à cette conclusion. Mais est-ce là celle de Rabelais ? Cette longue pérégrination qu'il nous a fait faire, cette énigme dont nous cherchons la solution depuis si longtemps, aurait-elle pour but le doute ? Pour-suivons, nous serons bientôt édifiés là-dessus.

L'oracle rendu, la prêtresse fait boire à tous d'un vin qui les met en fureur poétique. Chacun d'eux improvise de son mieux, mais pas assez heureusement pour que nous croyions utile de citer leurs vers. La prêtresse leur donne ensuite trois flacons remplis d'une eau mystérieuse et leur fait des recommandations quelque peu énigmatiques, mais dont le sens général est : Travaillez, cherchez, étudiez, instruisez-vous. En vous appuyant sur le travail de vos prédécesseurs, vous irez plus loin qu'eux. Chaque siècle apporte une science nouvelle. La vérité est fille du temps. Mais en cherchant la vérité, ne vous isolez pas, aimez-vous les uns les autres. Pour «parfaire le chemin de la cognoissance et de la sapience», il faut, «tous philosophes et sages antiques l'ont reconnu, guide de Dieu et compagnie d'homme». Partez «en protection de ceste sphère intellectuelle, de laquelle en tous lieux est le centre, et n'a en lieu aucun circonférence, et venus en vostre monde portez témoignage» de ce que vous avez appris ici.

Le sens de l'oracle est évident, ce mot, c'est la loi des individus et des sociétés. « Méprisez les vains préjugés qui peuvent vous arrêter, rejetez les influences qui peuvent vous distraire de votre but ; instruisez-vous, progressez, aimez-vous. La destinée de l'homme, c'est d'arriver au progrès par la science et par la fraternité. »

XV.

Nous pouvons maintenant résumer les idées et suivre, chapitre par chapitre, le développement des enseignements que Rabelais a renfermés dans son livre.

Pas d'ascétisme et de mortifications ; déployez toutes nos facultés physiques et intellectuelles ; pas de guerre, pas de conquêtes, et si l'on est forcé de mettre un voisin déraisonnable à la raison, il ne faut pas que cela retombe sur le peuple ; — pas de folles dépenses, pas d'excès.

Sachons secouer toutes les superstitions, ne croyons pas que le monde soit régi par le caprice ; il obéit à des lois précises, — mais ni les sorts, ni les dés, ni les songes, ni la magie, ni les muets privés d'un sens et qui parlent par signes, ni les fous privés de raison, ni les mourants, ni l'astrologie ne nous les révéleront. C'est en vain que vous consulterez les théologiens, les médecins, qui cependant en savent plus que les autres ; ni les théologiens ni les médecins, ni les philosophes sceptiques ne vous montreront le chemin (III^e livre).

Si vous voulez trouver la vérité et marcher dans sa voie, munissez-vous d'activité et de persévérance — figurées par le chanvre ; gardez-vous des

gens amoureux de l'ostentation, du troupeau des imitateurs, du précieux et du faux bel esprit, qui rapetissent le jugement ; fuyez les gens à politesse exagérée qui n'osent vous avertir d'un danger de peur de vous contredire ; fuyez la chicane ou la guerre entre particuliers, fuyez l'ambition qui amène la guerre entre les états ; soyez fermes pendant la tempête religieuse et supportez courageusement les fléaux que vous n'avez pu détourner ; mettez à profit la sagesse des anciens, mais tenez-vous loin des exagérations de la pénitence des catholiques et de l'austérité intolérante des protestants ; ne vous payez pas de paroles vides et pleines de vent. Tenez également pour suspects les pays protestants où les seigneurs s'emparent des biens ecclésiastiques au détriment des paysans, et ceux des papimanes qui ont l'idolâtrie d'un homme. Ne croyez pas que les livres antiques, que les paroles gelées depuis longtemps, contiennent toute sagesse ; quand elles se font entendre, elles ne nous retracent que la guerre et le carnage. Ne passez pas d'un extrême à l'autre ; en fuyant l'ascétisme, n'allez pas vous livrer uniquement au plaisir de bien manger, et que l'horreur du jeûne ne fasse pas de vous un gâtrôtre (IV^e livre).

Le cinquième livre déclare la guerre au formalisme romain ; il nous montre l'harmonie établie entre les choses ; il condamne le jeu et les tromperies commerciales ; il flétrit la justice cruelle et vénale des chats fourrés, les exactions exercées sous prétexte d'impôts ; il raille les systèmes philosophiques qui ne sont que des outres pleines de vent ; les subtilités de la scolastique, les règles des moi-

nes où abondent les enfantillages ; il nous prévient contre les mensonges de Ouydire, et nous conduit enfin à l'oracle qui nous crie : Travaillez, espérez, aimez. L'âge d'or n'est pas dans le passé, il est dans l'avenir.

Ces dernières paroles n'y sont pas formellement, elles ne devaient être énoncées pour la première fois que par Bacon, avant d'être reprises par St-Simon le réformateur, mais si le mot n'y est pas, l'idée s'y trouve.

CHAPITRE XVI.

LES DOCTRINES DE RABELAIS.

SOMMAIRE. I. RELIGION ET PHILOSOPHIE. — 1. La religion de Rabelais. Le *critérium* de Ste-Beuve. — 2. Rabelais et Voltaire. *Voltaire chrétien*. — 3. Sincérité de Rabelais. — 4. L'existence de Dieu. — 5. L'immortalité de l'âme. — 6. Rabelais était-il chrétien? — 7. Bossuet et Rabelais. — 8. Claude Fleury et Rabelais. — 9. Rabelais et Béranger. — 10. Rabelais et Etienne Pasquier. — 11. Rabelais et le roman de la *Rose*. — 12. *Pantagruel* et la *Divine Comédie*. — 13. *Pantagruel* et le *Pilgrim's Progress*.

II. POLITIQUE ET MORALE. — 14. Rabelais et la monarchie. — 15 et 16. La morale de Rabelais. — 17. La science de Rabelais.

III. EDUCATION. — 18. L'éducation par les choses et l'éducation par les mots. — 19. Les éducateurs du XVI^e et du XVII^e siècle: Sturm, les Jésuites, Montaigne, Charron, Coméni, Port-Royal, Fénelon, Cl. Fleury, Rollin. — 20. L'*Emile* de Rousseau. *Robinsson*. — 21 et 22. Rabelais pédagogue apprécié par François Guizot. — 23. Id., par St-Marc Girardin, Ste-Beuve, A. Réville. — 24. Id., par Arnstedt. — 25. Id., par Michelet. — 26. Influence de Rabelais sur J. J. Rousseau, Coméni, Pestalozzi, Fourier, Froebel, M^{me} Pape-Carpantier. — 27. Application des idées pédagogiques de Rabelais.

I.

Nous avons suivi Rabelais pas à pas dans le développement de son livre — et nous y avons noté deux parties tout à fait distinctes: l'une, œuvre de la jeunesse déjà mûre de l'auteur, marchant un peu au hasard, suivant les caprices de la fantaisie — et datée de Lyon; l'autre, produit de la maturité, de la vieillesse même de l'écrivain, non moins folle par les détails, mais plus ferme, plus

régulière, obéissant à un plan tracé d'avance dont l'auteur ne s'écarte plus — et datée de Paris ou de ses environs, St-Maur ou Meudon, incomplète à quelques égards, mais ayant toutefois son commencement, son milieu et sa fin. Arrivés à ce point,

Arrêtons-nous sur la colline,

comme dit le poète des *Méditations*, et jetons un regard sur les idées qui circulent dans cette œuvre touffue et quelque peu confuse.

Dans un article sur Chateaubriand, qui se trouve dans ses *Nouveaux Lundis*¹, Ste-Beuve pose une règle de critique souvent citée, en Angleterre surtout², comme une autorité, lorsqu'il s'agit d'apprécier un auteur et un livre.

Tant qu'on ne s'est pas adressé sur un auteur un certain nombre de questions et qu'on n'y a pas répondu, on n'est pas sûr de le tenir tout entier, quand même ces questions sembleraient les plus étrangères à la nature de ses écrits : — Que pensait-il en religion ? — Comment était-il affecté du spectacle de la nature ? — Comment se comportait-il sur l'article des femmes ? sur l'article de l'argent ? — Était-il riche ? était-il pauvre ? — Quel était son régime ? quelle était sa manière journalière de vivre ? etc. — Enfin, quel était son vice ou son faible ? Tout homme en a un. Aucune des réponses à ces questions n'est indifférente pour juger l'auteur d'un livre, et le livre lui-même, si ce livre n'est pas un traité de géométrie pure, si c'est surtout un ouvrage littéraire, c'est-à-dire où il entre de tout.

Il est nombre de ces questions auxquelles il nous est impossible de répondre en ce qui concerne Rabelais. On n'était pas très-sensible de son temps au spectacle de la nature; sur plusieurs des points mentionnés, la légende a remplacé l'histoire. Mais il y

¹ *Nouveaux Lundis*, III, p. 30. — ² *Quarterly Review*, January 1876, article sur Swift, article sur Ste-Beuve.

a là aussi des questions sur lesquelles son livre nous permet de faire une réponse.

II.

Examinons d'abord ce que Rabelais pensait de Dieu, de l'âme, de la religion ; — quelles étaient ses idées en philosophie, en politique, en morale, en littérature.

Rabelais était à la fois audacieux et prudent ; il s'arrangeait de manière à faire comprendre sa pensée, mais il mettait souvent une sourdine à sa parole ; c'est convenu. Sous ce rapport on l'a quelquefois comparé à Voltaire, qui entremêlait ses plaisanteries irrévérencieuses de professions de foi d'une orthodoxie exagérée. — qui turlupinait la Bible et faisait construire une église catholique, — qui ne songeait qu'à « écraser l'infâme » — c'est-à-dire non pas l'intolérance, comme on l'a prétendu, mais le christianisme lui-même en tant que religion, — et qui communiait deux fois par-devant notaire. Tout le monde sait de quelles plaisanteries irréligieuses ses derniers ouvrages sont pour ainsi dire pénétrés, mais on y trouve aussi les déclarations les plus explicitement catholiques. Nous avons sous les yeux un petit livre imprimé en 1820 sous ce titre : *Voltaire chrétien*, où l'on a réuni une série de passages, assez développés, où l'auteur se déclare catholique sincère. Ces passages forment un volume de 244 pages et l'on aurait pu le grossir de moitié en glanant ça et là des phrases et des vers dans la collection des Œuvres complètes. Non-seulement Voltaire proclame ici l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme — il n'a jamais varié sur ces points — mais

il croit aux peines éternelles de l'Enfer, à l'Eucharistie, à la Confession ; il se déclare catholique pratiquant, et ajoute que « si jamais on a imprimé sous son nom une page qui puisse scandaliser seulement le sacristain de sa paroisse, il est prêt à la déchirer, et qu'il veut vivre et mourir tranquille dans le sein de l'église catholique, apostolique et romaine.¹ » Une gravure représente le patriarche de Ferney dans son lit recevant la communion des mains d'un prêtre.

Ces déclarations, ces actes de Voltaire étaient tout simplement une comédie, une comédie qui ne lui fait pas honneur, dont il eût pu se dispenser et contre laquelle protestent toute sa vie et l'ensemble de ses ouvrages. Mais si ceux-ci étaient moins nombreux et moins connus, si on ne lisait de lui que le recueil dont nous venons de copier quelques lignes, il serait permis de s'y tromper.

III.

Rabelais est-il dans le même cas ? Les déclarations d'orthodoxie qu'on peut lire à certaines pages de son livre sont-elles une comédie comme celles que l'on trouve dans les écrits de Voltaire ? — Voltaire l'a soutenu et beaucoup l'ont répété après lui ; mais Voltaire n'était pas impartial en cette circonstance, il eût été bien aise de s'abriter derrière un exemple. Quant à ceux qui ont répété ce jugement, ce sont, ou des lecteurs superficiels qui avaient mal lu, ou des lecteurs prévenus à qui leur imagination avait fait voir dans le livre ce qui n'y est pas. Rabelais

¹ *Voltaire chrétien*, preuves tirées de ses ouvrages, in 18°. Paris, 1820, p. 60.

débite beaucoup de polissonneries , surtout dans la première partie de son œuvre ; il met bien des folies dans la bouche de frère Jean, et encore plus dans celle de Panurge, mais il ne nous trompe pas. Quand il nous fait un mensonge, quand il met en avant une opinion erronée, il a toujours soin de l'exagérer au point que nous ne saurions être pris pour dupes ; il cligne toujours de l'œil pour nous avertir que nous ne devons rien croire de ce qu'il nous dit. Quand ses personnages sérieux prennent la parole, Grandgousier, Gargantua, Pantagruel surtout, ou quand l'auteur parle pour son compte et que les choses lui semblent sérieuses, il est toujours d'une sincérité parfaite. Nous mettons au défi les plus sceptiques de nous prouver le contraire.

La grande différence qu'il y a entre les déclarations orthodoxes de Voltaire et les siennes, c'est que Voltaire les met en évidence, c'est qu'il les affiche afin qu'on les voie bien, tandis que Rabelais laisse échapper les siennes ; chez l'un, elles sont voulues, chez l'autre elles transpercent instinctivement, et elles apparaissent parce qu'elles sont une manifestation de la conviction intime de l'auteur.

Seulement Rabelais n'a formulé nulle part ses idées d'une façon systématique : la nature de son livre le dispensait de le faire. Il ne faut donc pas s'étonner s'il y a çà et là des obscurités et des lacunes.

IV.

Il est un point cependant sur lequel la conviction de Rabelais ne saurait être mise en doute — non plus que celle de Voltaire du reste — c'est la foi à l'exis-

tence de Dieu. Ici les citations sont presque inutiles.

Dès qu'il est placé sous la direction de Ponocrates, Gargantua fait ses prières matin et soir. Le matin,

selon le propos et argument de [la] leçon, souventes fois s'adonnoit à reverer, adorer, prier et supplier le bon Dieu, duquel la lecture monroit la majesté et jugemens merueilleux. (I, 23.)

Le soir, avant de se coucher,

si prioient Dieu le créateur en l'adorant, et ratifiant leur foy envers luy et le glorifiant de sa bonté immense : et, luy rendans grace de tout le temps passé, se recommandoient à sa divine clemence pour tout l'advenir.

Ailleurs Gargantua écrit à Pantagruel :

Cette vie est transitoire, mais la parole de Dieu demeure éternellement.. Les graces que Dieu t'a données, icelles ne reçois en vain. (II, 8.)

Dans leurs lettres, dans leurs instructions, Grandgousier et Gargantua — et rien ne les y oblige — parlent sans cesse de Dieu, du Dieu Servateur. Ils invoquent l'aide de Dieu pour qu'il fléchisse la colère de Picrochole (I, 32), pour qu'il protège Pantagruel dans son voyage (III, 48). Gargantua souhaite que la paix de l'Éternel soit avec luy (IV, 3). Le théologien Hippothadée (III, 30) parle de Dieu de la manière la plus correcte. Enfin toutes les fois que les yeux se détachent des récits satiriques, nous voyons, par tout l'ouvrage, l'idée de Dieu planant au milieu des choses, remplissant le monde de sa présence, et gouvernant tout par les lois de sa providence (V, 9, 48). Enfin nous retrouvons par deux fois dans le livre la plus belle définition de Dieu, celle

que Pascal s'est appropriée après Rabelais : « Dieu est une sphère dont le centre est partout et la circonférence nulle part (III, 13 et V, 48). »

Deux choses, dit la prêtresse en terminant ses instructions, sont nécessaires pour « parfaire le chemin de la cognoissance divine et chasse de sapience : guide de Dieu et compagnie d'homme. »

V.

Rabelais a-t-il une foi aussi complète en l'immortalité de l'âme ? Ici le doute est permis, et Henri Martin est autorisé à prétendre que la foi de Rabelais sur ce sujet n'est pas aussi évidente que sur le premier point. Les âmes, il faut en convenir, sont quelquefois traitées dans le livre d'une manière assez irrévérencieuse. On nous dit par exemple que « Tripet tomba par terre et en tombant rendit plus de quatre potées de soupes, et l'âme parmi les soupes (I, 35) » Ailleurs un buveur prétend, entre autres folies, que « l'âme n'habite jamais en lieu sec (I, 5). » Il est vrai qu'ici Rabelais avait évidemment en vue un passage de St Augustin, qui a dit : *Anima certe, quia spiritus est, in sicco habitare non potest*. Pantagruel pendant la tempête cite une opinion tout opposée qu'il attribue aux Pythagoriciens : « L'âme est feu et de substance ignée ; mourant donc l'homme en eau (élément contraire), leur semble l'âme estre entièrement esteincte. — Toutes fois le contraire est vérité, » ajoute Pantagruel (IV, 22). Panurge, en parlant du poète Raminagrobis, s'écrie deux fois (III, 21 et 22) que son « asne » s'en va à trente mille pannerées, à trente mille charretées de diables. » Rabelais à qui on reprocha cette équi-

voque de asne pour asme, alléguait une faute d'impression, que nous sommes assez disposés à croire volontaire. Ailleurs encore, il fait prendre un singulier chemin à l'âme quand elle s'échappe du corps.

Il est à remarquer cependant que dans tous ces cas il s'agit d'âmes viles, *animæ viles*; l'âme d'un ivrogne qui plaisante, celle du capitaine Tripet qui ne nous inspire aucune sympathie, l'âme de Raminagrobis, qui a refusé les consolations de l'église à ses derniers moments, etc.

Mais quand on parle de personnages respectés, le ton est tout autre. Raminagrobis, dont Panurge envoie l'asne ou l'asme à mille pannerées de diables — ne fait pas si bon marché de lui-même. Il se plaint des moines qui

le évocuaient du doux pensement onquel il acquiesçoit [se reposait] contemplant, voyant et ja touchant et goustant la félicité que le bon Dieu a préparée à ses fideles et esleux en l'autre vie, et estat de immortalité (III, 21).

Plus loin Pantagruel, interrogé par frère Jean, dit :

Je croy que toutes ames intellectives sont exemptes des ciseaux de Atropos Toutes sont immortelles, Angeles, Demons et Humaines.

Les anciens Egyptiens, — si nous en croyons les savants qui ont lu les papyrus trouvés à côté des momies,¹ faisaient deux catégories des âmes, celles des méchants et des ignorants, qui finissaient par être anéanties et celles des bons, des savants, qui

¹ Voir, entre autres, François LE NORMANT. *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient jusqu'aux guerres médiques*, 3 vol. in 12, I.

jouissaient seules de l'immortalité ; faut-il admettre la même croyance chez Rabelais ? Les âmes intellectives de la phrase que nous venons de citer, signifieraient-elles les âmes *intelligentes*, à l'exclusion des autres ? Rabelais professe un tel amour de la science, un tel mépris de l'ignorance, que cette idée peut fort bien lui être venue, quoiqu'il ne l'ait pas nettement formulée. Mais il se peut bien aussi que les expressions peu respectueuses qu'il emploie pour désigner les âmes de ceux qu'il méprise, ne soient que des locutions de pure galté, des images comiques destinées simplement à faire rire le lecteur et dont il n'y a rien à conclure.

Ajoutons que, dans un *Galien* qui avait appartenu à Rabelais, on a trouvé cette annotation manuscrite à un passage où le savant médecin semble mettre en doute l'existence de l'âme : *Hic Galenus se plumbeum ostendit.* [Ici Galien s'est montré stupide.] Comme cette note était faite pour lui-même, on peut être sûr qu'elle exprimait son sentiment au moment où il l'écrivait.

En somme, nous ne voyons pas dans l'ouvrage considéré dans son ensemble, de raison suffisante pour supposer que Rabelais ne crût pas à l'immortalité de l'âme de tous les hommes. Quant aux âmes intelligentes, aux âmes des hommes instruits, sa foi en leur immortalité ne semble pas pouvoir être mise en doute.

VI.

Mais était-il chrétien ou simplement déiste ? Les déclarations chrétiennes ne sont pas rares dans son livre :

La paix du Christ notre Redempteur soit avec toy (I, 4), écrit Grandgousier à Gargantua. Celui-ci écrit la même chose à Pantagruel :

La paix et grace de Notre Seigneur soient avec toy (II, 8).

Dans la même lettre, Gargantua montre la science et la sagesse passant des pères aux enfants, jusques à l'heure du jugement final, quand Jesu-Christ aura rendu à Dieu le pere son royaume pacifique, hors tout danger et contamination de peché.

A Thélème, Gargantua fait une déclaration également chrétienne :

Heureux qui tendra au but, au blanc, que Dieu par son cher fils nous a préfix (I, 58).

Dans un autre endroit, Gargantua allégué à son fils le péché originel (II, 8), il parle du franc arbitre de l'homme et de la grâce en sincère catholique, — et non pas en luthérien, comme le prétend M. Eug. Noël.

Il serait facile de multiplier les citations. Contentons-nous de rappeler ce que Pantagruel ajoute, après avoir rapporté l'histoire de Thamnouz et de la mort du grand Pan :

Je interpreteroïs [ce récit] de celui grand Servateur des fidèles qui fut en Judée ignominieusement occis par l'envie et iniquité des Pontifes, prebastes et moines de la loi Mosaique, etc. (Voir p. 153 de ce volume).

Quand Pantagruel eut développé ce rapprochement, on vit une grosse larme couler sur sa joue au souvenir du supplice de Jésus. Cette larme est certainement sincère; la plupart des commentateurs en conviennent.

Voilà pour les témoignages positifs. Ajoutons qu'il

n'y a pas dans tout le livre un seul mot qui puisse faire supposer que Rabelais rejette le principe de la religion chrétienne.

VII.

Mais n'était-il pas hérétique ? Il l'était, si l'on prend ce mot dans son acception plaisante. Dans le sens précis et technique du mot, il ne l'était pas.

Pour être hérétique, il faut errer sur le *dogme*. Or si Rabelais a attaqué certaines opinions de la cour romaine, il ne s'en est jamais pris à un seul des dogmes qu'elle enseigne.

Les dogmes, sur lesquels les catholiques et les protestants sont divisés ont été formulés par Bossuet dans son *Exposition de la foi catholique*.¹ On peut les résumer en quelques mots :

L'église romaine n'adore que Dieu, mais elle révère la Vierge et les saints ; elle honore leurs statues, leurs reliques, leurs écrits, comme rappelant leurs vertus et leurs enseignements. Dieu remet les péchés gratuitement ; mais pour obtenir cette faveur, il est juste qu'on se soumette à une pénitence qui est un témoignage de repentir de la part du pécheur. Les hommes ne sont pas sauvés uniquement par la volonté de Dieu, il faut qu'ils se rendent dignes du salut par leurs œuvres. Jésus, les saints, peuvent nous appliquer une part de leurs mérites, de là les indulgences. L'Eglise romaine admet les sept sacrements et elle croit, en vertu de la tradition dont elle est dépositaire, avoir le droit de faire une règle de foi, au lieu de laisser la croyance au libre arbitre de chacun.

¹ Œuvres de Bossuet, 4 vol. grand in 8°. Tome I.

Voilà tout. Eh bien, Rabelais ne s'est jamais permis, à l'endroit de ces dogmes, ni une attaque directe, ni même une allusion railleuse. Il n'a raillé que des points de *discipline* sur laquelle l'Eglise romaine autorise la libre discussion. Ce qu'il a blâmé, ce qu'il a attaqué, l'a été aussi par d'autres écrivains ecclésiastiques dont l'orthodoxie n'a jamais été mise en doute. Nous avons le choix entre ces écrivains. Nous n'en alléguerons qu'un seul.

VIII.

Claude Fleury, le collaborateur de Bossuet dans l'éducation du Dauphin, l'auteur d'une *Histoire ecclésiastique* très savante et très curieuse dont il a publié 22 volumes, sans préjudice de ceux qui ont été publiés il y a une quarantaine d'années et qu'il avait préparés, — l'auteur de divers traités à l'usage de la jeunesse, qui n'ont pas cessé d'être employés dans l'enseignement religieux, Claude Fleury, disons-nous, est, au sujet des abus qui se sont introduits dans l'Eglise, en complet accord avec Rabelais — qu'il n'avait probablement pas lu — et nous retrouvons chez lui, sous la forme modérée, mais ferme qui le caractérise, la plupart des critiques que nous avons rencontrées chez le curé de Meudon.

Il y a trois points entre autres sur lesquels Rabelais revient constamment : les moines, les dévotions, la papauté.

Sur ces trois points, Claude Fleury est aussi sévère que Rabelais.

Il s'emporte à différentes reprises contre l'ignorance des moines, dans laquelle il voit la cause de

« l'incontinence des clercs, des pillages et des violences des laïques, de la simonie ou trafic des choses saintes de la part des uns et des autres. »

Qu'on ne prenne pas la défense de l'ignorance en disant que « cette simplicité conserve la vertu. » L'ignorance n'est bonne à rien. C'est dans les siècles les plus ténébreux et chez les nations les plus grossières qu'on voit régner les vices les plus abominables.

Il ajoute qu'au moyen-âge les fonctions des clercs étaient presque réduites à chanter des psaumes qu'ils n'entendaient pas, et à pratiquer les cérémonies extérieures. (Troisième Discours. *Histoire ecclésiastique*. Tome XIII.)

Cl. Fleury constate également la paresse des moines : « Les premiers moines travaillaient de leurs mains, et savaient si bien accorder l'austérité avec la santé qu'ils vivaient souvent cent ans. »

Le travail des mains ayant été méprisé et mis en oubli, « les religieux rentes se sont abandonnées la plupart à la paresse et à la crapule, surtout dans les pays froids. »

La création des ordres mendiants a beaucoup favorisé cette fainéantise. St François « avait ordonné le travail à ses disciples, et ne leur permettant de mendier que comme dernière ressource. Dans son testament, il déclare qu'il veut formellement que tous les frères s'appliquent à quelque travail honnête. » Quatre ans après sa mort, on trouva cette prescription trop dure, et l'on abandonna le travail pour la mendicité oisive et vagabonde, avide et importune.

Dans les couvents on multiplia les psalmodies, les prières vocales ; il en résulta une grande perte de temps, d'un temps qui aurait pu être employé plus utilement. Les offices, généralement peu compris, chantés machinalement, étaient promptement expédiés ; on ne songeait qu'à en avoir plus tôt fini. Ne vaut-il pas mieux travailler que de prier ainsi ? (Huitième Discours, *passim*. *H. eccl.* T. XX.)

Ce sont, on le voit, les mêmes critiques que chez Rabelais.

Cl. Fleury ne condamne pas moins les dévotions,

nouvelles, les austérités multipliées. « Sous prétexte qu'on fait pénitence de cette façon, on se permet mille écarts de conduite vraiment répréhensibles. »

On peut sans humilité, sans charité, marcher nus pieds, porter la haire ou se donner la discipline. On peut porter un scapulaire, dire tous les jours le chapelet ou quelque oraison fameuse, sans pardonner à son ennemi, restituer le bien mal acquis, ou quitter sa concubine . . . Le chant des psaumes — si l'on ne fait pas plus d'attention à la lettre qu'à la note — n'est plus qu'un exercice de poitrine, et un son semblable à celui des orgues et des autres instruments inanimes ; ce n'est plus une prière. » (Huitième Discours.) Le chant, dit-il ailleurs, (Quatrième Discours) n'est que l'écorce de la religion.

Le savant historien blâme, comme Rabelais, la multiplication des ordres religieux, interdit par le concile de Latran ; la facilité avec laquelle on accordait les indulgences ; les amendes pécuniaires payées pour obtenir l'absolution ; il blâme vivement surtout les rigueurs contre les hérétiques. (Quatrième Discours. *Hist. ecclés.* T. XVI.)

Il ne blâme pas moins, — toujours avec Rabelais, — la facilité à recevoir les fausses reliques, la trop grande importance donnée à celles qui sont authentiques. « Les reliques doivent nous exciter à imiter les vertus des saints dont elles proviennent, rien de plus. » Il en est de même des pèlerinages, qui sont souvent l'occasion de désordres. Le consciencieux écrivain condamne surtout les faux miracles. « Assurer un faux miracle, dit-il, ce n'est rien moins que porter faux témoignage contre Dieu. » (Troisième Discours. *Hist. ecclés.* T. XIII.)

Passons à la souveraine puissance des papes et aux décrétales.

«Le pape n'est pas l'antéchrist, à Dieu ne plaise, dit Fleury (Quatrième Discours, *Hist. ecclés.* T. XVI), mais il n'est pas impeccable, ni monarque absolu de l'Eglise pour le temporel et le spirituel.» Les grands conciles sont ordinairement convoqués par le pape, mais non nécessairement, — et les petits conciles n'ont pas besoin de son autorisation. Telle a été la pratique constante des premiers siècles. Les prétentions des papes à une autorité plus grande sont fondées sur des pièces fausses, qui se multiplièrent au moyen âge à la faveur de l'ignorance :

De toutes [les] pièces fausses, les plus pernicieuses furent les décrétales, attribuées aux papes des quatre premiers siècles, qui ont fait une plaie irréparable à la discipline de l'Eglise par les maximes nouvelles qu'elles ont introduites.

Il est cependant un point de discipline ecclésiastique sur lequel Fleury ne nous fournit aucun texte précis, c'est le carême. Il dit bien, en général, que la pratique de la vertu est bien au-dessus de toutes les austérités ; mais de mœurs sévères lui-même, il n'était pas disposé à céder personnellement sur ce point de discipline. C'est l'Eglise romaine elle-même qui s'est peu à peu relâchée de son austérité en matière de jeûne et d'abstinence. Dans l'origine, elle prohibait l'usage du laitage, comme l'Eglise orthodoxe grecque ; peu à peu elle permit le lait, le beurre et le fromage. Les œufs furent autorisés à la fin du XVI^e siècle. Puis certains évêques permirent dans leurs diocèses l'usage de la viande pendant quatre jours, etc. Il est avec le ciel des accommodements sur ce point, et il n'y avait pas chez Rabelais d'hérésie à l'attaquer.

IX.

Cette démonstration a peut-être semblé longue à quelques-uns de nos lecteurs, mais nous l'avons crue nécessaire. Rabelais, au moment où il écrivait son livre, était curé de deux paroisses. Il y aurait eu malhonnêteté chez lui à accepter ces fonctions s'il eût professé des opinions contraires aux enseignements essentiels de l'église romaine. On n'a pas cela à lui reprocher. Malgré ses écarts, il s'est tenu dans la stricte orthodoxie au point de vue du dogme. Ses allusions plaisantes à quelques passages de la Bible ou des offices de l'Eglise n'avaient aucune portée critique. Obligé longtemps de réciter chaque jour des psaumes et des versets de l'Écriture, il est tout naturel qu'il ait fait des allusions à ces phrases stéréotypées dans sa tête. Bossuet en fait autant. Il est vrai que ces allusions ont un ton différent, mais cela tient à la différence des caractères et du genre d'activité de chacun des deux esprits. Bossuet est grave et ses allusions le sont. Son regard est profond, mais il ne s'exerce que dans une direction, sans jamais se tourner ni à droite ni à gauche; Rabelais est gai et regarde de tous les côtés à la fois. Il voit, par suite, des rapprochements qui échappent à Bossuet. Mais il n'y a pas de préoccupation agressive dans sa pensée. Il appartient à l'Eglise romaine et ses plaisanteries et ses critiques se font en famille. Ceux des contemporains qui n'étaient pas préoccupés des questions religieuses en jugeaient ainsi. Pour Brantôme l'auteur de *Pantagruel* est notre « bon Père Rabelais. »¹

¹ *Hommes illustres et grands capitaines français, Fran-*

Rabelais était donc un curé à la fois très savant et très gai, mais c'est s'en faire une fausse idée de voir en lui un de ces curés qu'on rêvait sous la Restauration, le curé de Béranger, par exemple, qui a soin de ne prêcher «que quand il pleut», préside à tous les banquets et ferme volontiers les yeux sur les infractions à la morale amoureuse.

X.

Rabelais n'est pas si guilleret. C'est un catholique d'avant le concile de Trente, comme Claude Fleury, que nous citions tout à l'heure, est un catholique d'avant le concile du Vatican. Sous le rapport de la conduite à tenir avec les protestants, Rabelais partageait évidemment les idées du président Pasquier son contemporain, — un grave magistrat, qui a laissé de gros et savants volumes, mais qui se délectait parfois aussi à des badinages passablement risqués: ses *Ordonnances générales d'Amour*,¹ par exemple, où les termes de la jurisprudence sont employés pour représenter des idées et des images qui ne sont pas de son ressort, — sans compter ses petits vers sur la puce de M^{lle} Desroches, qui eurent tant d'imitateurs. Pasquier a composé un livre intitulé *Exhortation aux princes*, au sujet des querelles religieuses. Il est excellent catholique, il ne voit pas de raison qui motive la réforme telle qu'elle s'est formulée — mais puisque cette réforme a réuni de

çois I^{er}. — Œuvres complètes de Brantome, grand in 8, Tome I^{er}, p. 250.

¹ *Ordonnances générales d'amour*, envoyées au seigneur baron de Mirlingues, chevalier des isles d'Hyères, etc., etc., reproduites dans les *Variétés historiques et littéraires*, publ. par M. Fournier, 1870, 10 vol., *Bibl. élzévir.* T. II. p. 169.

nombreux adhérents, puisqu'il est aussi impossible de la détruire par la force qu'il est inutile de l'attaquer par la persuasion, il faut lui laisser sa place, au soleil, et tolérer les réformés, pourvu qu'ils ne se fassent pas intolérants eux-mêmes. Cette *Exhortation* directe de Pasquier fut aussi peu efficace que les exhortations détournées de Rabelais: les guerres de religion éclatèrent malgré tout, mais ils avaient fait l'un et l'autre tout ce qui était en eux pour les prévenir.

XI.

Rabelais ne cite nulle part le roman de la Rose. Cette allégorie raffinée et quelque peu sèche devait peu lui agréer. Il l'avait lu cependant, car l'œuvre de Jean de Meung et celle de Rabelais ont des tendances communes. Il y a dans les deux livres la même réaction violente contre le moyen âge, la même haine de la paresse et de l'hypocrisie monacales, le même enthousiasme de la science et de l'antiquité. La dissertation de Panurge sur les forces de la nature, l'épisode de l'île des Ferrements, les devises inscrites dans le temple de la Dive Bouteille, semblent aussi se rattacher à la théorie exposée par Jean de Meung sur l'origine des choses et le gouvernement général du monde. Dans le poème, la Nature raconte à son prêtre Genius que Dieu

Quand il si bien fist ce beau monde
Dont il portait en sa pensée,
La belle forme pourpensée [arrétée],¹

lui imposa des lois fixes et immuables, et la chargea, elle Nature, qui est la chambrière de Dieu, de

Le Roman de la Rose, seconde partie, v. 17671 et s.

veiller à leur maintien, et de lutter par la reproduction incessante des êtres contre l'action de la Mort, qui vole sans relâche sur le monde et frappe impitoyablement autour d'elle. Cette théorie des lois inhérentes aux êtres et auxquelles rien ne peut les soustraire, n'est formulée nulle part dans Rabelais, mais on la sent sous tous les détails du livre.

XII.

Ainsi Rabelais a pu se croire parfaitement chrétien ; il a pu croire qu'il avait la foi du charbonnier. Mais était-il aussi complètement orthodoxe dans l'esprit qu'il paraît l'être dans la lettre ? Les aspirations qu'il exprime, la conclusion même de son livre ne passent-elles pas par dessus le christianisme tel du moins qu'il avait été compris jusqu'alors ?

L'Évangile au chrétien n'offre de tous côtés
Que pénitence à faire et tourments mérités.

nous dit Boileau au nom de ses amis de Port-Royal. Rabelais tourne le dos à cette interprétation de la vie. Ce qu'il prêche ce n'est pas la pénitence ; loin de là, c'est la joie, c'est la gaieté « coustée en mépris des choses fortuites ». Il est en réaction complète contre l'ascétisme. Il n'admet pas que celui qui n'a pas fait de mal, ait une pénitence quelconque à faire. Dans sa conception de la vie, il n'y a pas de trace du péché original. S'il le mentionne une fois, c'est par pure habitude, comme ces mots d'une leçon apprise qu'on répète machinalement sans y attacher de sens. Pour lui l'homme est essentiellement bon ; sa destinée est de s'épanouir dans tous les sens, de jouir de tous les biens de la matière et de l'intelligence. En paroles, Rabelais

est chrétien; il a pu, dans toute la sincérité de son cœur, croire qu'il l'était en effet; mais, par ses tendances, il est en dehors du christianisme, plus loin des protestants encore que des catholiques. Il est fils de la Renaissance païenne et se greffe directement sur ces philosophes de l'antiquité qu'il nous fait entrevoir dans l'île des Macréons. Les théologiens raisonneurs l'ont senti instinctivement, c'est pour cela qu'ils ne lui pardonnent pas, bien qu'en apparence il soit souvent avec eux.

Il existe un poème fameux qui résume la conception de la vie humaine, qui présente en tableau toute la doctrine de la destinée au point de vue chrétien, c'est la *Divine Comédie*. Ozanam n'a pas eu de peine à nous montrer dans l'œuvre de Dante toute la théologie, toute la philosophie du moyen âge réduites en système.¹ A prendre les choses d'un peu haut, la seconde partie de l'œuvre de Rabelais, celle où il raconte le voyage qu'il a fait avec Pantagruel et ses amis à la recherche de la Divine Bouteille, est le pendant du voyage de Dante à travers les mondes. Les deux auteurs sont en quête du problème de la destinée. Dante rencontre en chemin les divers obstacles, les tentations qui arrêtent l'homme lorsqu'il se dirige vers la perfection céleste. Rabelais nous montre les obstacles, les ennemis que rencontre l'homme lorsqu'il se dirige vers la sagesse, les tentations qui l'empêchent d'accomplir sa destinée intellectuelle. Dante évoque les sept passions capitales qui arrêtent l'homme sur la voie du salut. Rabelais évoque les principales passions qui arrêtent

¹ *Dante et la Philosophie catholique au XIII^e siècle*. Tome VI des *Œuvres complètes*.

l'homme dans la voie de la science et du développement philosophique de son intelligence.

Les obstacles contre lesquels se brise la vertu chrétienne et ceux contre lesquels se brise la philosophie sont quelquefois les mêmes. Aussi trouvons-nous çà et là une certaine symétrie entre le voyage du poète italien à travers les mondes et le voyage de l'écrivain français à travers les îles.

Dans le premier cercle de son *Enfer*, Dante rencontre les traîtres, ceux qui ont livré leur patrie ou leurs amis. A la première étape, Pantagruel rencontre les caméléons qui sont toujours de l'avis du dernier opinant, et trahissent la vérité, par faiblesse ou par intérêt, « pour faire comme tout le monde ». L'analogie se maintient à la seconde étape. Le second cercle est rempli par les fourbes ; la seconde île est habitée par les Enasés, par les amis du faux bel-esprit et des équivoques. L'équivoque est un des moyens habituels de la tromperie ; elle joue dans les actes de l'intelligence un rôle analogue à la fourberie dans les actes de la vie.

L'analogie n'existe que par antithèse à la troisième étape. Dante place les violents dans son troisième cercle. Pantagruel, dans sa troisième île, rencontre la politesse obséquieuse, tout extérieure ; c'est le pays de

Ces importuns donneurs d'embrassades frivoles,

qui excitent la colère du philosophe Alceste ; mais l'analogie se retrouve plus loin entre les hérésiarques, amis des chicanes théologiques et les Chicaneux, friands de chicanes judiciaires. Les cercles des colériques et des paresseux correspond à la terrible tempête qui assaille les voyageurs et à l'île des Macréons, dont les insoucieux habitants n'ont pas même la cu-

riosité de sonder les mystères qui les entourent. Les avares et les prodigues ne sont pas trop mal figurés par les habitants de Papefiguière et de Papimanie. L'enfer des gourmands correspond au pays des gastrolâtres. Rabelais s'est contenté de figurer le cercle des débauchés par l'île de Chaneph, où il ne descend pas, et le cercle des scélérats par l'île de Ganabin ou des Voleurs. Les deux derniers cercles de l'enfer et les deux derniers chapitres du IV^e livre ont donc encore une certaine analogie. Seulement l'infatigable poète florentin donne à sa pensée tout son développement, et Rabelais, fatigué, se borne à indiquer la sienne.

Il ne faut pas sans doute trop presser ces comparaisons ; il faudrait beaucoup de bonne volonté pour retrouver dans le cinquième livre de *Pantagruel* les degrés par où Dante et Virgile, Dante et Béatrice gravissent les degrés du Purgatoire et les sphères du Paradis. Cependant on retrouverait assez bien les esprits négligents de la vérité chez ces personnages de l'île Sonnante qui s'abrutissent dans leurs psalmodies ; l'Orgueil dans l'île de la Quinte, l'Avidité dans l'île des Chats fourrés, la Gourmandise dans l'île des Outres, et la Luxure parmi les Frères fredons. On n'aurait pas beaucoup plus de peine à retrouver plusieurs des détails du *Paradis* dans les initiations de l'île des Lanternes.

Nous n'insistons pas, bien entendu, sur ces rapprochements de détail, auxquels nous n'attachons qu'une médiocre importance. L'idée fondamentale des deux œuvres est la même. Le problème posé, c'est la recherche de la destinée de l'homme. Mais l'idéal des deux écrivains est différent. Dante se

préoccupe uniquement de la vie future et subordonne tout à cette idée. Rabelais, sans nier la vie future, comme nous l'avons vu, s'occupe surtout, s'occupe uniquement de la vie présente. L'un place son but dans le ciel, l'autre le place sur la terre, les détails ne sauraient être en analogie constante.

La forme aussi est essentiellement différente. Dante dogmatise; il se fait instruire tour à tour par Virgile et par Béatrice; il expose son idée à mesure qu'il déroule les tableaux qui en incarnent les différentes phases. Rabelais, au contraire, procède par la critique, par la critique pure: il fait passer devant nous des tableaux, qu'il rend ridicules ou odieux au profit de son idée; mais cette idée, au lieu de la mettre en relief, comme Dante, il nous la laisse tout au plus apercevoir. Nulle part elle ne resplendit éclatante, il faut la deviner; si elle est moins profonde que celle de Dante; elle est plus large, mais elle n'est pas toujours évidente, et l'œuvre, dogmatique au fond, a si bien l'apparence d'une boutade purement satirique que la plupart des critiques s'y sont laissé tromper.

C'est une cause et une grave cause d'infériorité pour Rabelais. Son livre, qui contient en puissance tout le programme que la Renaissance a conçu sans pouvoir le réaliser ni même le formuler complètement, gagnerait singulièrement en grandeur si l'idéal conçu apparaissait dans toute sa vigueur. Les circonstances sont pour beaucoup dans cette obscurité où l'auteur l'a laissé. Dante, en écrivant son poème, était porté par son siècle. Il n'avait qu'à exposer ses idées pour que chacun y reconnût le reflet d'une pensée souvent inconsciente.

Il attaquait vivement les papes, mais son orthodoxie à tous les autres égards était patente, non contestable et non contestée — elle ne l'a été que plus tard — il n'avait pas à craindre la persécution à ce point de vue et il n'avait d'autre souci que son art. La pensée fondamentale du livre était catholique et cela suffisait.

Il n'en était pas de même pour Rabelais. L'exposition complète de sa pensée intime, inconsciente peut-être pour lui, mais évidente pour nous — l'aurait conduit au bûcher. Il avait besoin d'un passeport pour avoir le droit de l'émettre, il était obligé de prendre un masque et cela l'a rapetissé. Il a été entraîné à se faire bouffon, il a été un bouffon admirable, mais cette nécessité de voiler sa pensée a rabaissé la pensée elle-même.

Une autre cause d'infériorité vient du caractère même de Rabelais. Ce masque qu'il mettait sur son visage, ne le gênait pas; il s'en amusait volontiers; il faisait de la bouffonnerie pour son compte, pour son propre plaisir. Il exagérait les crudités que son siècle autorisait; mais il désertait ainsi le grand art pour le petit. — Et puis tout en restant un écrivain exquis, un maître dans l'art de bien dire, il ne soignait pas assez toutes les parties de sa composition; il se contentait de faire vaguement son plan avant de prendre la plume, au lieu de tracer minutieusement, avec amour, tous les délinéaments de son œuvre, comme l'a fait le poète florentin.

Ces défauts sont secondaires cependant, et s'ils le rapetissent quelque peu, ils ne l'empêchent pas d'avoir le droit de dire aussi bien que Dante:

O voi ch'avete gr' intelletti sani,
 Mirate la dottrina, che s'asconde
 Sotto 'l velame dei versi strani. (*Inf.* IX, 21.)
 [Vous dont l'esprit est sain, l'intelligence ferme,
 Découvrez là leçon que le poète enferme
 Sous le voile brodé des vers mystérieux.]

[Trad. Batisbœne.]

XIII.

On peut rapprocher aussi du voyage de Pantagruel à l'oracle de la Dive Bouteille, le Voyage du Pèlerin, *the Pilgrim's Progress* de Bunyan, un des livres les plus curieux et les plus célèbres de la littérature anglaise. Le *Pilgrim's Progress* est dans toutes les mains en Angleterre; il s'en fait de splendides éditions illustrées, et des éditions à quelques pennies à l'usage des gens du peuple. Les sociétés bibliques en répandent les exemplaires en même temps que des Bibles en toutes langues, et comme le plan est, au point de vue de l'idée, à peu près le même que celui de la seconde partie du *Pantagruel*, il est à propos d'en dire un mot ici.

Pantagruel court après une vérité philosophique un peu vague et qui se dérobe; Chrétien, au contraire — c'est le héros de Bunyan — sait clairement où il va; il a la foi, la foi complète du calviniste, et il se dirige vers le salut à travers les passions, les tentations, les difficultés de tout genre qui obstruent la voie du vrai croyant et l'empêchent d'arriver au ciel. Nous avons des romans dévots sur le même sujet. Tous sont fades, et exhalent ce parfum *sui generis* que l'on respire dans les églises ordinairement fermées. Rien de semblable chez Bunyan.

Ses personnages sont des abstractions : Sagesse, mon-
 Jaine, Découragement, Piété, Prudence, Fidèle
 Evangéliste, le géant Désespoir, Déiance, la
 Femme, la Mort, etc., etc. ; mais leur nom seul
 vous le rappelle. Ces êtres qu'il nous présente, l'an-
 teur les a vus ; ces chemins que nous parcourons,
 ces campagnes désolées, il les a traversés par la cha-
 leur ; cette vallée de ténèbres, il s'y est égaré ; ces
 voix qu'il fait surgir tout à coup pour nous don-
 ner quelques avertissements effrayants, il les a en-
 tendies. Bunyan n'est pas un simple écrivain qui
 se met à sa table et qui aligne des phrases ; c'est
 un visionnaire, un inspiré. Son livre est d'une logi-
 que irréprochable et par conséquent n'a rien
 à voir avec l'hallucination, mais chacune des visions
 qu'il fait apparaître, chacune des circonstances de
 son voyage, a cependant été pour lui une véritable
 hallucination.

John Bunyan, en effet, n'était pas un écrivain, ni
 même un homme instruit ; c'était un ouvrier chab-
 drempier, n'ayant que très imparfaitement appris
 à lire et à écrire, mais exalté par une imagination
 extraordinairement vive et par la lecture constante
 de la Bible. Un beau jour il se met à prêcher devant ses
 camarades, puis il s'enhardit, il va prêcher partout,
 et devient un de ces prédicateurs indépendants dont
 l'Angleterre a toujours été si riche. Il entra, en
 prêchant toujours, dans l'armée que le parlement
 oppose à Charles I^{er} ; puis à la restauration des Stuarts,
 il est mis en prison, il y reste douze ans et demi,
 travaillant à faire des lacets ferrés pour nourrir sa
 famille. C'est alors qu'il écrit son livre.

Une voix du ciel a crié vengeance contre la ville

de destruction. Châtiment d'effraye, il aggrave pour n'être point dévoré par le feu; en le veillant, en l'ambulant, on cherche à l'égarer; il passe à travers des sentiers borbains, gravit les collines, percute des abîmes étroits, horde les flammes sulfureuses, se verse dans le feu de la Vanité et du Mensonge; il est égaré, jeté surprenant, puis accueilli par Déception, qui l'embrasse dans ses bras avec la vie; rien de le décourage, il persévère jusqu'au bout, il parvient enfin sur les Montagnes Espérances, et de là, après le défilé de l'été, il est en haut, n'est plus séparé que par la distance des Montagnes d'Espérance à la Montagne de la Vérité. Rabelais n'a rien de plus que le Dictionnaire de la langue française, pour la philosophie, mais il y a dans l'ouvrage de Rabelais une simplicité de foi, un ardeur d'entraînement plus grande même que chez Dante, et cela continue jusqu'à un certain point; ce n'est pas de plus faible chez lui un fait d'art. Rabelais n'a la foi quelque peu effrayée ni de l'un ni de l'autre; il en prend à son aise, il s'égare constamment en chemin; et n'est nullement pressé d'arriver.

Le cadre de Rabelais et de Bunyan ressort souvent dans la littérature, c'est celui de nombre de romans dévots ou philosophiques, celui de plusieurs contes de Voltaire; on le retrouve dans Florian, dans Paray, dans Walter Scott, et plus récemment dans un ouvrage fort amusant : *Journal Futurologique à la recherche d'une position sociale*. Mais l'ouvrage de Th. Moore qui a presque le même titre : *Voyage d'un Irlandais à la recherche d'une religion*, n'a rien de commun avec ce cadre. Le voyage de l'Irlandais s'accomplit tout

entier dans une bibliothèque, et se compose en grande partie de citations ayant pour but d'établir la vérité du catholicisme en face de la religion anglicane. Quant au roman de la Rose, dont nous avons parlé plus haut, bien que le second auteur ait de grandes prétentions philosophiques, il y a trop de disparates dans le plan, trop de puérités et de futilités dans le détail pour qu'on puisse établir un rapprochement entre cette œuvre confuse et l'une quelconque de celles que nous avons citées.

Nous parlons plus loin de Cervantès et de Swift.

XIV.

Passons à la politique. Le roman de la Rose peut nous servir de transition. Jean de Meung, sans attaquer la royauté en principe, comme on le fera souvent au XVI^e siècle, se montre assez peu respectueux pour elle et en indique l'origine prétendue en deux vers assez crus, souvent cités :

Un grand vilain entre eux esurent
Le plus omsu de quant qu'ils furent.

Rabelais aussi parle avec assez peu de respect de la royauté dans son *Gargantua* :

Oncques ne vistes homme qui eust plus grande affection d'estre roy et riche que moy : afin de faire grand chere, pas ne travailler, point ne me soucier et bien enrichir mes amis, etc. (I, 1).

Panurge dit ailleurs en parlant du roi Anarche

Ces diables de rois ne sont que veaux, et ne savent ny ne valent rien, si non à faire des maux es pauvres subjects, et à troubler tout le monde par guerre, pour leur inique et detestable plaisir (II, 81).

Dans son enfer, les rois font assez piteuse figure.

Il en est de même du roi St Panigon dans l'île des Embrassades.

On aurait tort cependant de voir dans ces gaités l'œuvre d'un ennemi de la monarchie. Rabelais plaisante avec la royauté, comme il plaisante avec le bréviaire, par pure joyeuseté, et il est probable que les passages que nous venons de citer et d'autres semblables ne sont pas ceux qui amusaient le moins François I^{er}. Le roi n'a pas dû être plus choqué que Louis XV ne l'était lorsque M^{me} Dubarry le tutoyait et l'appelait : La France. Il aura senti que, au fond, ces plaisanteries venaient d'un ami et non d'un frondeur.

Six rois ou fils de rois figurent dans le roman de Rabelais. Il y en a trois mauvais : Picrochole, Anarche et Bringuenarilles ; mais il y en a aussi trois bons : Grandgousier, Gargantua, et Pantagruel, qui, s'il n'est pas roi encore, doit le devenir un jour.

Ce que Rabelais condamne dans les rois, c'est leur facilité à se laisser tromper, à se monter la tête sous l'influence des flatteries intéressées des courtisans. Grandgousier se laisse tromper lui-même au début, quand il s'agit de l'éducation de son fils, mais il s'arrête à temps. Picrochole et Anarche ne s'arrêtent pas et ils en sont rudement punis. Rabelais prend plaisir à les humilier, à montrer leur infatuation grandissant à mesure de leurs disgrâces et survivant quelquefois à leur infortune. Picrochole détroné attend avec une foi persévérante l'arrivée des coquesigrues pour remonter sur son trône. Anarche perd plus vite l'espoir, mais il est plus cruellement puni encore. Quant au conquérant germanique Bringuenarilles, Rabelais nous le représente se jetant d'a-

bord sur les moulins à vent de France, qu'il parvient à digérer, puis sur les casseroles et autres instruments de cuisine -- les pendules étaient rares encore à cette époque, -- et mourant d'une vulgaire indigestion de beurre... de Lorraine peut-être? Ce sont de piteuses fins sans doute, mais à qui s'appliquent-elles? A des rois qui se sont jetés follement dans des guerres injustes. Ce que Rabelais condamne en eux, c'est la manie conquérante et non pas la monarchie elle-même.

La preuve, c'est que le nombre des rois selon son cœur est égal à celui des mauvais. Ces rois commencent par être des géants, des héros de contes de fées. Cette partie de leur existence est purement fantastique et n'a pas la prétention de rien prouver. Mais quand ils agissent simplement en rois, leurs allures pleines de bonhomie, leur amour pour leurs sujets, leur conduite envers les vaincus en font des personnages tout à fait sympathiques. On ne leur donnera pas ce titre de «princes très redoutés», qu'on donnait encore à quelques seigneurs du temps, mais on se prend pour eux d'une sympathie mêlée de respect. Leur royauté est toute patriarcale; c'est la royauté du père de famille au milieu de ses enfants, mais elle ne manque ni de noblesse ni d'énergie. C'est, avec plus de simplicité et moins de grandeur, la royauté rêvée par Fénelon dans *Télémaque*, par Massillon dans son *Petit Carême* et par les philosophes royalistes du XVIII^e siècle. Ce genre de royauté n'a pas de nom dans l'histoire, mais elle fait songer à la fois à Louis IX et au roi d'Yvetot.

Ces rois ont des allures toutes bourgeoises. Il

Leurs cours ni faste ni représentation. Mais ils appliquent strictement les lois de la justice, d'une justice mêlée toutefois d'indulgence pour la faiblesse humaine. En face de l'agression étrangère, ils sont dignes et humains à la fois. Mais si leurs sujets se révoltaient, quelle serait leur conduite? Cela est facile à prévoir. D'abord leurs sujets ne se révolteraient pas; pourquoi le feraient-ils? Si leurs plaintes sont fondées, il leur sera fait justice immédiatement. Si elles ne le sont pas, il leur sera adressé des remontrances, et ils les écouteront. Mais s'ils s'obstinent et se mutinent? On ne cherchera évidemment pas à les retenir de force. On les laissera s'adresser à un autre, en leur prédisant le sort des grenouilles qui voulurent avoir un roi.

En somme, si Rabelais ne professe pas le culte absolu de la royauté, il est étranger à cette antipathie et à cette haine contre l'institution monarchique si énergiquement exprimées dans le pamphlet de son contemporain Etienne de la Boétie.¹ Il trouve la royauté établie, il en montre les mauvais côtés, mais il en montre aussi les bons, et ne paraît même pas songer que l'institution puisse être abolie. Il fait plus: quand il établit à côté sa république de la volonté, celle qui a pour devise: *Fais ce que voudras*, il la met sous la protection du pouvoir royal, qui la dote et la défend.

XV.

Rabelais agit donc avec l'institution monarchique,

¹ *De la Servitude volontaire ou le Contre un*, publié d'abord par Montaigne et souvent réimprimé, dans les *Œuvres de Lantimais* entre autres.

comme avec l'institution catholique ; il veut améliorer, mais non renouveler. Ce qu'il demande au gouvernement comme à la religion, c'est la liberté pour l'individu de se développer tout entier, c'est l'absence de réglementation. Il hait le règlement sous toutes ses formes, la contrainte sous quelque aspect qu'elle se présente. Il hait les cloches qui sonnent les heures et règlent les occupations de la journée ; il hait le carême et l'abstinence qui règlent les mets dont on doit se nourrir ; il hait l'organisation de l'Eglise romaine qui attache les hommes à certaines pratiques et réglemente minutieusement l'emploi de leur temps ; il hait l'intervention de l'état dans la religion, qui réglemente les opinions et les actes de foi. En littérature, il hait le pédantisme qui réglemente la langue et la circonscrit dans l'imitation de Cicéron. Dans son horreur du règlement, il s'insurge contre la mode qui prescrit les vêtements de telle et ou telle coupe et son Panurge s'habille d'une façon étrange pour protester contre la loi de l'usage. C'est par la même raison qu'il se permet toutes sortes de libertés à l'endroit des nécessités physiques qu'on dérobe ordinairement à la vue. Il arrache tous les voiles, non par impudeur, non par corruption, comme quelques-uns le prétendent, mais tout simplement pour protester contre la règle, pour faire acte d'indépendance en toute chose.

Rabelais n'est pas indécant, dit à ce sujet M. Scherer¹ car le sentiment de la décence lui est étranger. Il est comme l'enfant ou le Sauvage, qui n'ont pas conscience de leur nudité.

¹ Edmond Scherer. *Etudes critiques sur la littérature*. 1876, in 12. p. 73.

XVI.

Ceci nous conduit à la morale de Rabelais. Est-il vrai comme le prétendent Feller et consorts, que Rabelais prêche l'im immoralité? Cette accusation n'est pas mieux fondée que les précédentes.

Rabelais, nous ne disons pas «recommande», mais «inspire» tous les nobles sentiments:

«Quels pères furent jamais plus sages, plus aimants, plus vraiment paternels, que Grandgousier et Gargantua? Quel fils fut plus respectueux, plus obéissant, plus reconnaissant que Pantagruel? Qui fut plus dévoué pour ses amis que ce même Pantagruel, plus indulgent pour leurs faiblesses, sans toutefois leur épargner les remontrances en faveur de leur vertu? Qui porte plus loin l'amour de la justice et de l'humanité? Non seulement Rabelais prêche à ses principaux personnages tous les nobles sentiments, mais il fait aimer, mais il impose ces sentiments; on aime mieux son prochain quand on vient de le lire.

En fait de vices, d'iniquités et de travers, il inspire l'horreur de la guerre, où l'on voit s'armer les uns contre les autres des individus qui n'ont aucun motif de se haïr — il inspire l'horreur des luttes religieuses, où l'on ne se contente pas d'avoir la raison pour soi, mais où l'on veut forcer les autres à partager son appréciation. Il inspire l'horreur de l'injustice sous toutes ses formes, injustice politique, injustice judiciaire. Il en veut à tous les tyrans de l'humanité, aux moines qui ne se contentent pas d'être ignorants, mais qui persécutent ceux qui veulent s'instruire, aux pédants qui n'admettent pas qu'on soit instruit ou que l'on parle autrement qu'eux,

aux convenances ridicules, au faux bel-esprit, aux superstitions, à ceux qui sacrifient tout à leur ventre, et à ceux qui sacrifient tout à leurs préjugés. Il y a peu de vices qu'il ne flagelle en passant, peu d'iniquités qu'il ne déconcerte de son rire joyeux, bruyant et sincère.

Les femmes seules lui inspirent assez peu de sympathie. Mais elles apparaissent à peine dans son livre. Rabelais ne les connaît pas, et il en convient implicitement en ne leur donnant pas de rôle. La «belle dame de Paris», que nous voyons un moment, n'est là que pour fournir à Panurge un prétexte à l'exhibition de divers procédés qui passaient alors pour des secrets et qui circulent à travers le moyen âge, de la compilation de Pline l'Ancien aux écrits apocryphes publiés sous le nom de Grand et de Petit Albert. Ailleurs la femme est mise sur le même rang que le vin. Rabelais ne parle de la femme chaste et digne qu'en deux occasions : lorsqu'il nous décrit les mœurs de Thélème, ou nous entretient des occupations des Muses. Dans ces deux cas, la parole moqueuse de Rabelais devient respectueuse, délicate, exquise. On regrette que ces passages soient si rares et si courts. Mais Rabelais était moine et sa profession lui interdisait la fréquentation des femmes. Il n'a pas vécu avec elles. Le fait d'être moine ou prêtre n'a pas empêché d'autres écrivains de bien connaître le sexe féminin. Bourdaloue, Fénelon, Massillon nous ont laissé des observations d'une grande finesse sur le caractère des femmes ; mais Bourdaloue, Fénelon, Massillon étaient confesseurs, et le confessionnal était pour eux un observatoire, un cabinet d'études, aussi minutieuses

que profondes. Rabelais ne paraît pas avoir profité de ce moyen, et nous aurions quelque peine à nous représenter le R. P. Rabelais écoutant les péchés mignons de ses pénitentes. S'il l'avait fait, son livre en porterait la trace.

Ainsi donc Rabelais, tout en étant très libre en paroles, ne prêche pas le libertinage. Prêche-t-il d'avantage la gourmandise, prêche-t-il l'amour du vin ? En apparence, oui, peut être. L'éloge du vin, l'invitation à boire reviennent à chaque instant sous sa plume, mais hors le chapitre où il nous reedit les propos des buveurs, ses personnages s'enivrent-ils jamais ? Pantagruel, dès qu'il n'est plus géant, est d'une grande sobriété ; il s'emporte avec une vivacité sincère contre les gastrolâtres et contre les ivrognes. S'il est un moment où les personnages sont pris d'une sorte de délire bachique et prophétisent, c'est lorsqu'ils ont bu de l'eau de la Dive Bouteille, c'est lorsqu'ils ont découvert le mot de la destinée humaine, et cette ivresse à un caractère tout spirituel.

Partout ailleurs lorsque Rabelais provoque à boire, c'est une contenance qu'il se donne ; il s'écriera bien comme Béranger :

Mes bons amis, que je vous prêche à table,

mais il se contentera de vous regarder boire. Les poètes buveurs ont de tout autres allures. Écoutez plutôt Olivier Basselin, ou, si on le veut, Jean Le Houx puisqu'il paraît décidément que le joyeux foulon de Vire doit passer à l'état de personnage légendaire,—répétant sur tous les tons pendant 150 pages : Il faut boire ; vidons nos tonneaux.¹

¹ Voir la Dissertation placée en tête de la dernière édi-

On sent que Rabelais joue la comédie en affectant dans ses prologues ces transports bachiques qui ne reparaisent pas dans l'ouvrage. Ce n'est pas ainsi que procèdent les vrais buveurs : St-Amant, Maître Adam, Chaulieu, Gallet, Desaugiers et ses amis du Caveau. Il n'y a pas d'intermittence chez eux. Rabelais, quoi qu'en ait dit Ronsard, paraît avoir été aussi sobre que Béranger, qui a aussi chanté le vin avec chaleur, mais qui buvait assez peu.

La morale de Rabelais est, comme nous l'avons répété plusieurs fois, le libre développement de toutes les facultés humaines, les facultés intellectuelles en tête, les facultés aimantes ensuite, mais sans que les facultés physiques doivent être négligées. Cette morale se résume dans l'ancien adage : *Mens sana in corpore sano*.

Nous reviendrons sur les idées littéraires de Rabelais en parlant de son style. Il ne nous reste à ajouter ici que quelques mots sur la science dont il fait preuve dans son livre.

XVII.

Rabelais était un érudit. Chaque page de son roman le prouve. Il avait lu surtout les auteurs qui traitent des sciences naturelles et médicales : Plin l'Ancien, Sénèque, Hippocrate, Galien ; mais il ne connaissait pas moins bien, entre les Grecs, Platon, Aristophane, Plutarque et surtout Lucien. Il savait aussi à fond tout ce qu'ont écrit, les auteurs du moyen âge et ceux de son temps. — Mais a-t-il, pour son compte, rendu des services directs à la science ? A
tion des *Vaux de Vire*, par M. Armand Gasté. (Lemerre, 1876, petit in 8.)

son époque. Léonard de Vinci — nous avons déjà eu occasion de le mentionner — dans des manuscrits confus écrits de droite à gauche, qu'on ne peut lire que dans une glace, et où il entasse pêle-mêle des vers, des croquis, des caricatures, des observations sur la peinture — a consigné aussi de savantes découvertes scientifiques, qu'il a fallu refaire plus tard : la chute des graves combinée avec la rotation de la terre, la cause de la scintillation des étoiles et de la lumière cendrée de la lune, l'explication des vents alisés, l'état antique de la terre, fondement de la géologie, la théorie du plan incliné, une théorie de la lumière et des ombres, — plus une quantité de problèmes de géométrie résolus, une quantité plus considérable de machines inventées, etc.

Le contingent de Rabelais est beaucoup plus modeste. Nous l'avons vu cependant tout près d'affirmer la circulation du sang ; il a reconnu le sexe de certaines plantes, il a aperçu le système de l'attraction universelle des astres ; il se prononça pour le système de Copernic aussitôt qu'il fut formulé par le savant Polonais. Il a entrevu les aérostats, et montré son entente de l'architecture dans son plan de l'abbaye de Thélème.

Rabelais ne s'est donné à nous que pour un romancier, et sa part serait encore belle pour un savant de profession.

XVIII.

Nous avons exposé avec détail dans le premier volume les idées de Rabelais sur la pédagogie. Il nous reste à présenter l'histoire de ces idées.

Tous ceux qui se sont occupés du plan d'éducation de

Gargantua et de Pantagruel en ont parlé avec admiration.

«Ce plan, dit M. Demogeot, est prodigieux pour le siècle. Locke, Montaigne, J.-J. Rousseau n'ont fait que le développer.» Pendant de longues années cependant il est resté inaperçu. «Un enfant qui avait une chemise de neuf cents aunes, dit St-Marc-Girardin, ne devait pas être élevé comme un autre écolier.» On vit là «une éducation chimérique, comme le personnage lui-même.»

Il y avait une autre raison contre ce plan. La révolution préconisée par Rabelais était trop radicale. Il protestait contre la tyrannie des mots ; il faisait la guerre à la science qui n'est basée que sur les mots. Or de son temps on ne comprenait guère l'étude autrement. Tout l'enseignement portait sur trois choses : l'art de parler, l'art d'écrire, l'art de raisonner — et de raisonner sur des paroles plus ou moins habilement agencées. On avait poussé cet amour du mot jusqu'à imaginer une machine, — plusieurs machines même, car plusieurs savants s'étaient mis à l'œuvre — pour arriver à raisonner sans penser, rien qu'en faisant manœuvrer un mécanisme et en combinant des mots, des phrases, comme on combine des chiffres. Partout on enseigne la science des mots, rien de plus. Catholiques et protestants sont d'accord sur ce point.

XIX.

L'établissement d'éducation le plus célèbre du XVI^e siècle fut celui que Sturm créa en 1538 à Strasbourg. Cet établissement servit de modèle à ceux qu'on fonda alors dans une grande partie de

l'Europe. Les cours prennent l'élève à sept ans, et le retiennent jusqu'à vingt. Qu'apprend-on pendant ce temps-là ? La langue latine, un peu la langue grecque, mais surtout la langue latine ; six auteurs figurent seulement sur le programme : Cicéron, Virgile, Horace, Plaute, Térence et Salluste, mais Cicéron avant tout. Ce qu'on lit constamment, ce qu'on s'efforce d'imiter, c'est Cicéron. C'est avec le vocabulaire cicéronien qu'on explique le catéchisme, et l'un des exercices qui reviennent le plus souvent, c'est la traduction des épîtres de St Paul en latin classique. Pour le grec, on étudiait Homère, Pindare, Aristophane, Euripide, Sophocle et Démosthène.

Mais ce qu'on cherchait dans tous ces livres, ce n'étaient pas des idées, des sentiments, des enseignements sur la civilisation d'une époque, sur l'histoire de l'esprit humain ; ce qu'on y cherchait, c'étaient des mots. Sturm a résumé son système dans cette phrase : « Connaissance, pureté et ornement du langage, tels sont les éléments de l'éducation scientifique. »

Chez les Jésuites, dont les maisons d'éducation apparaissent aussi au XVI^e siècle (1588), toujours même préoccupation des mots, de la phrase sonore, du style élégant. Les études commencent par la grammaire, et finissent par la rhétorique. Une année, il est vrai, était consacrée à la philosophie et à ce que l'on savait de physique, de sciences naturelles, y compris la géographie. Mais tout cela était considéré comme secondaire. La grande affaire, c'était de savoir parler latin élégamment. La langue française était bannie de la conversation. On

apprenait aussi un peu de grec, mais très peu. En revanche, on apprenait par cœur des textes d'écrivains choisis, de manière à s'approprier leurs phrases. On jouait des pièces de théâtre en latin, des pièces composées généralement par les supérieurs. Il existe des collections de ces tragédies, de ces comédies de collège, publiées par les Jésuites. Beaucoup d'élégance et de fausse élégance dans la forme, un fond généralement peu intéressant, des plaisanteries fades, des sentiments faux; une littérature de devises, d'emblèmes, de petites finesses; des dissertations sans fin sur des pensées ingénieuses et vides. Bouhours est le prosateur par excellence de cette école, Ducerceau en est le poète, en attendant Gresset. Mais celui-ci avait déjà trop d'esprit pour un régent de collège, il fut forcé de sortir de l'ordre.

Montaigne et Charron au XVI^e siècle et au commencement du XVII^e, protestent contre cette étude des mots. Ils veulent, comme Rabelais, qu'on enseigne à l'enfant des choses utiles, que l'étude soit attrayante, qu'elle consiste surtout en exercices pratiques. Il ne suffit pas pour savoir danser, de regarder faire les autres, dit à ce sujet Montaigne. Tous deux empruntent de petits détails au vaste plan de Rabelais, rapetissés et adaptés à l'éducation d'un gentilhomme. Mais ni l'un ni l'autre ne songent à emprunter à Gargantua des arguments ni des exemples.

Un Morave, Coméni, s'empare d'une des idées de Rabelais; il veut que l'enfant étudie la chose avant de s'occuper du mot. Il forme un établissement où l'on commence par étudier les choses, par les examiner minutieusement avant de les nommer et de

les décrire. Pour propager son système au dehors, il imagine le premier ouvrage d'images à l'usage de l'enfance, l'*Orbis pictus*, «le Monde peint», où la gravure est appelée à faire connaître les objets. L'*Orbis pictus* a été refait bien des fois depuis, les dernières éditions n'ont plus rien de commun avec celles qu'à données Coméni ou Comenius, mais sa méthode est restée. Coméni, du reste, ne connaissait évidemment pas Rabelais.

Les Solitaires de Port-Royal, qui établirent vers le même temps que Coméni leurs petites et leurs grandes écoles, citent parfois Montaigne et le réfractif; mais ils ne semblent pas avoir lu Rabelais. Les quelques réminiscences de *Pantagruel* qui apparaissent dans les *Pensées* de Pascal, sont évidemment dues à des oui-dire, à des transmissions orales. Chez eux cependant, on applique quelques-unes de ses idées, timidement à la vérité. Ils s'occupent encore beaucoup des mots, mais ils tiennent à ce que l'élève soit en communication directe avec les choses. On étudie le latin chez eux, le grec surtout, mais on commence par le français — et c'est une innovation. Les premières études, après la lecture, sont l'histoire sainte, la géographie, le calcul; les leçons se font souvent en plein air et sont entremêlées de courses, de promenades, d'exercices gymnastiques, et surtout de causeries sur les livres qu'on lit et sur les choses qu'on voit. L'étude est rendue agréable; les préceptes sont réduits à un petit nombre, et les exercices multipliés. Quant aux punitions, on les emploie aussi peu que possible.

Ce n'est pas là tout-Rabelais, mais le système de Port-Royal s'en rapproche instinctivement. Le

point de départ était différent cependant. Rabelais croyait l'enfant naturellement bon, Port-Royal le supposait instinctivement mauvais ; on y exagérait donc quelque peu les précautions pour empêcher le mal de naître, mais la bienveillance des instituteurs et des institutrices, — car il y avait des écoles pour les deux sexes. — corrigeait ce que la théorie pouvait avoir de trop austère.

Fénelon ne paraît pas plus connaître Rabelais que les Solitaires de Port-Royal, mais comme eux il s'en rapproche sur plusieurs points importants : faire étudier les choses, rendre l'étude agréable, développer surtout l'intelligence et non la mémoire. Mais l'évêque de Cambrai a puisé ses préceptes dans son intelligence, dans son expérience, et aussi dans le traité de St Augustin : *De docendo pueros*. Il en est de même des autres pédagogues qui viennent après lui. Claude Fleury a étudié aussi St Augustin, mais il s'inspire surtout de Platon et de Quintilien. Il est d'accord avec Rabelais sur la nécessité de rendre l'étude agréable, de faire connaître les choses avant d'enseigner les mots, d'étudier les sciences en même temps que les lettres, de mêler les exercices physiques aux exercices intellectuels. Mais ni Fleury, ni le jésuite Jouvency, lorsqu'il développe et commente le plan d'études des écoles de son ordre (*De ratione discendi et docendi*), ni Rollin, lorsqu'il développe avec tant de charme et de sagesse le plan des études universitaires — où il introduit l'étude de la langue française, de l'histoire et des sciences qui s'y rattachent (*Traité des Etudes*), — ne songent à invoquer Rabelais, qui cependant aurait eu tant de choses à leur apprendre.

XX.

Le docteur Arnstedt signale dans l'*Émile* divers passages : la première leçon de cosmographie, l'idée de faire fabriquer par l'élève ses propres instruments, de lui faire apprendre un travail manuel, etc., etc., où il voit l'inspiration directe de Rabelais. Tout cela est dans *Gargantua* sans doute, mais il est douteux que Rousseau soit allé l'y chercher. Jean-Jacques ne cite Rabelais nulle part. Son nom n'apparaît ni dans les *Confessions*, ni dans la *Correspondance*, ni dans la liste — assez longue cependant — des livres qu'il lisait aux Charmettes. M. Arnstedt indique huit éditions plus ou moins complètes de Rabelais, publiées pendant la vie de Rousseau, dont deux à Genève, mais cela prouve tout au plus que l'auteur d'*Émile* aurait pu lire le *Gargantua*, et non pas qu'il l'a lu en effet.

Ce n'est pas à dire que Jean-Jacques n'ait pas reçu l'influence de Rabelais, mais il l'a reçue indirectement, tandis qu'il reçut directement celle de Montaigne. Rabelais a agi sur Rousseau par l'intermédiaire de Daniel de Foe et de son *Robinson*.

Robinson, en effet, est une mise en œuvre des idées de Rabelais sur l'éducation. L'héritier du trône a été placé en relation directe avec les choses; il a appris la théorie dans les livres, mais il a vu, il a manié les objets lui-même; il les a vus tels que la nature les produit, il les voit se transformer entre les mains de l'homme; non seulement il voit les travailleurs à l'œuvre, mais il prend lui-même les outils en main, il scie du bois, il bat du blé, il

travaille dans les champs. Placez-le dans l'île déserte de Robinson, il se tirera aussi bien, il se tirera mieux d'affaire que Robinson, parcequ'il est plus instruit que lui.

La principale différence entre les situations, c'est que Gargantua est jeune et a besoin que Ponocrates le dirige, et que Robinson se trouve placé directement en face de la nature; mais la différence n'est pas aussi grande qu'elle le paraît au premier coup d'œil. Robinson a aussi son Ponocrates; Robinson n'est plus un enfant, c'est un homme; son gouverneur, c'est l'expérience acquise. Il a aussi l'équivalent de la bibliothèque de Gargantua, c'est le bateau où il trouve les outils, inventés et fabriqués par l'industrie de ceux qui l'ont précédé dans la vie. Au point de vue de l'idée, l'analogie est complète entre les deux situations; ce que Gargantua fait librement sous un maître, Robinson le fait forcément sous un autre maître bien plus exigeant, la nécessité; mais les deux livres mettent l'homme en présence des exigences de la vie et nous le montrent s'instruisant par la pratique.

Daniel de Foe avait-il lu *Gargantua*, dans la traduction anglaise ou dans le texte français? Les deux suppositions sont admissibles. La traduction anglaise circulait depuis longtemps à l'époque où vivait l'auteur, et il connaissait la langue française; mais rien n'indique que cette lecture ait été faite. L'idée de placer un homme seul en face de la nature est bien anglaise et aurait fort bien pu venir à l'auteur, lors même que l'histoire sur laquelle il a bâti son livre ne lui aurait pas été racontée.¹

¹ L'histoire du matelot Selkirk est très connue. On la trouve

Quoi qu'il en soit, le *Robinson* fit le tour de l'Europe dès qu'il parut; tout le monde s'intéressa à cette lutte de la volonté humaine contre la nature. J.-J. Rousseau surtout en reçut une profonde impression et certaines parties d'*Émile*, et des plus importantes, procèdent de là; ce sont précisément celles qui rappellent le plus l'éducation de Gargantua.

Un autre point commun entre l'éducation de Gargantua et celle d'Émile, c'est que dans les deux ouvrages, l'homme est supposé naturellement bon. L'enfant doit être dirigé, éclairé, mais il n'est pas question de le refaire. S'il ne subit pas de mauvaise influence extérieure, il suffit de lui montrer le bien pour qu'il s'y conforme. Ponocrates n'a pas l'idée de punir Gargantua, pas plus que Rousseau n'a l'idée d'infliger une punition à Émile. Gargantua avait pris des habitudes de paresse et de cancrerie; on lui en fait prendre d'autres; mais comment? en appelant son activité ailleurs, en le dirigeant vers le bien, sans qu'il soit nécessaire d'user jamais de repression ou de compression. Rousseau corrige de même Émile en laissant ses fautes produire leurs conséquences. Rousseau l'emporte dans son livre par l'abondance des observations de détail, mais l'erreux dans ses pages se mêle souvent à la vérité, et la préoccupation de raisonner toujours y est trop apparente. Il y a quelque chose de plus grand dans la conception de Rabelais. Le curé de Meudon a l'esprit plus large que le philosophe de Genève.

entre autres dans les *Biographical and critical notices of eminent novelists*, de W. Scott.

XXI.

Ginguené fut le premier, dans une fameuse brochure que nous analyserons plus loin, à appeler l'attention d'une manière détaillée sur les parties sérieuses de l'œuvre de Rabelais et en particulier sur son système d'éducation. En 1812, François Guizot inséra dans les *Annales d'éducation*, qu'il avait fondées l'année précédente avec M^{me} Pauline Guizot, auteur de quelques jolis romans à l'usage des enfants—un article étendu sur les *Idées de Rabelais en fait d'éducation*, article provoqué évidemment par la brochure de Ginguené. Ce travail que l'auteur a reproduit en 1852 dans ses *Méditations et Etudes morales*, contient l'analyse et l'appréciation de tout ce qui, dans le livre de Rabelais, se rapporte soit à l'éducation de Gargantua, soit à celle de Pantagruel.

Voici comment l'auteur entre en matière:

Un écrivain qui a exagéré la licence à une époque où la licence était excessive, qui n'a presque jamais été gai sans bouffonnerie et est souvent resté bouffon sans gaité, qui a dépensé en inventions audacieusement bizarres les richesses de son imagination, et qui semble s'être imposé la loi de ne jamais dire sérieusement que des extravagances, Rabelais ne paraît pas devoir être, en fait d'éducation, un grand maître. Et pourtant, il a reconnu et signalé les vices des systèmes et des pratiques d'éducation de son temps; il a entrevu, au début du seizième siècle, presque tout ce qu'il y a de sensé et d'utile dans les ouvrages des philosophes modernes, entre autres de Locke et de Rousseau.

Rabelais a tracé tout un plan et raconté toute une histoire d'éducation sensée, douce et libérale.....

Pantagruel est au berceau; il est lié et emmailloté comme tous les enfants d'alors, mais bientôt Gargantua, son père, s'aperçoit que ces liens gênent ses mouvements et qu'il fait

effort pour les rompre; aussitôt il commande « qu'il soit délié desdictes chaînes ».

L'emmailotement existait encore partout à la fin du XVIII^e siècle. Il n'a été aboli qu'après les éloquentes plaidoyers de J.-J. Rousseau.

La première éducation est toute physique, continue Guizot. Nous donnons avec raison, au libre développement du corps, une grande place dans les premières années de l'enfance: nous ne prétendons pas cultiver laborieusement les facultés intellectuelles avant que les facultés corporelles aient acquis quelque consistance; nous laissons les enfants se traîner, se rouler, exercer et déployer en tous sens leurs membres et leurs forces.

Mais cela était une innovation à l'époque de Babelais. Qu'on se rappelle le passage que nous avons cité plus haut sur les études précoces des fils du président de Mesmes.

Le corps fortifié, viennent les études.

Quelles sciences étudie-t-on d'abord? Celles qui sont les plus utiles dans la pratique, et celles qu'on peut acquérir en voyant les objets eux-mêmes.

Ponocrates savait que le meilleur moyen de rendre l'étude intéressante et profitable, c'est de la rendre active et d'en chercher l'occasion dans les circonstances ordinaires de la vie. Voulait-il faire étudier à son élève ce qu'on pouvait étudier alors des sciences naturelles, c'est-à-dire lui faire connaître les caractères et les propriétés des principaux objets de la nature? pendant leur repas, «ils commençoient à deviser joyeusement ensemble, parlant de la vertu, propriété, efficace et nature de tout ce qui leur estoit servy à table ».....

Ponocrates et son élève allaient-ils se promener? la botanique les occupait...

Et ainsi de la cosmographie, de la science numérique, etc.

Et qu'on ne croie pas qu'en dirigeant ainsi l'attention de

son élève vers l'étude de la nature, Ponocrates lui laissât négliger les sciences morales ; il lui enseignait , au contraire , à chercher, dans tout ce qu'il voyait ou apprenait, quelque bon précepte de conduite : Lorsque Pantagruel repassait dans sa mémoire les leçons qu'il avait reçues, « il y fondoit quelques cas pratiques concernans l'estat humain , lesquels ils estoient aucunes fois jusques deux ou trois heures ».....

XXII.

Guizot montre ensuite les effets de cette forte éducation sur toute la vie de celui qui l'a reçue.

Une éducation si bien dirigée ne pouvait demeurer vaine. Rabelais a voulu montrer, dans le développement du caractère de Pantagruel, quels en devaient être les fruits. Ce caractère est surtout remarquable par la droiture et la confiance. A côté de l'immoralité de Panurge et de la grossièreté de frère Jean, Pantagruel apparaît toujours plein de raison, de facilité, de bonté. Discute-t-il ? il abuse quelquefois étrangement de l'érudition et de la dialectique ; mais c'est presque toujours pour en revenir à des maximes simples, droites, au bon sens et à la justice. A-t-il à agir ? il se montre ferme et calme. Lorsque pendant ses voyages il essuie en mer cette horrible tempête décrite par Rabelais d'une manière si vive et si pittoresque, tandis que Panurge s'abandonne au désespoir de la peur, tandis que frère Jean et tous les matelots luttent contre les vents et contre les vagues, jurent, s'emportent, Pantagruel tranquille et pieux, reste debout sur le pont du navire, tenant fortement le grand mât pour l'empêcher de se rompre ; et quand, au plus fort de l'orage, tous les matelots se croient perdus, il ne laisse échapper que ces mots : « Le Dieu Servatour nous soit en aide ! »

Qu'on suive Pantagruel dans tout l'ouvrage ; on verra que, sans fracas, sans ostentation, probablement même sans intention morale, Rabelais l'a peint tel qu'il devait être après l'éducation qu'il avait reçue, c'est-à-dire bon et raisonnable, toujours curieux d'étendre ses connaissances et de garder ses vertus, cherchant partout la vérité, examinant et tolérant les opinions des autres sans laisser ébranler ses propres principes, digne, simple et ferme au milieu des mœurs déréglées, des in-

décentes brutalités et de l'immoralité licencieuse de ceux qui l'entourent.

J'en veux faire remarquer un trait particulier, d'autant plus frappant qu'il se lie de plus près aux résultats de l'éducation que je viens d'exposer; c'est le respect de Pantagruel pour son père. Nul écrivain, peut-être, n'a donné à l'amour filial et à l'autorité paternelle plus de force et de gravité que n'a fait le cynique Rabelais.

Guizot termine ainsi son article :

Je n'ai point laborieusement cherché et introduit dans l'ouvrage de Rabelais ce qui n'y est point; je ne lui ai point prêté des intentions ou des idées qu'il n'a pas eues. Mais telle est la force du bon sens qu'il démêle et saisit quelquefois les vérités les plus hautes, comme les plus fines, au milieu des plus orageuses ténèbres. C'est ce qu'a fait Rabelais, en matière d'éducation comme sur plusieurs autres sujets, dans un siècle qui n'y pensait guères, et dans un livre où l'on ne s'attend pas à rien rencontrer de semblable.

XXIII.

Dans son *Tableau de la littérature française au XVI^e siècle* (1828) St-Marc Girardin s'exprimait ainsi :

Dans l'éducation de Gargantua, Ponocrates prend hardiment le contrepied de l'éducation des écoles. Il laisse la raison se développer peu à peu; point de contrainte ni d'autorité magistrale. Il enseigne à réfléchir : Voilà le but de ses soins. Faisant déjà ce que nous essayons de faire, il mêle, dans l'éducation de son élève à l'étude des lettres l'étude des sciences naturelles. La « science numérale », ce sont nos mathématiques, notre géométrie; la lutte, le saut, la nage, le *cri pour fortifier les poumons*, c'est notre gymnastique; ces promenades dans les ateliers des artisans et des fondeurs, ce sont nos cours de mécanique et de chimie appliquées aux arts. Enfin Gargantua va suivre les leçons publiques. Que pourrait-il faire de mieux aujourd'hui ?

St-Marc Girardin est trop optimiste. Nous avons

beaucoup plus à faire qu'il ne croit pour réaliser l'idéal rêvé par Rabelais.

A partir de ce moment, il y a unanimité entre les critiques, dans les éloges donnés à ce plan. Pour éviter les répétitions, nous ne citerons plus que les témoignages les plus caractéristiques.

Ste-Beuve a consacré plusieurs articles à Rabelais. Les passages suivants sont extraits des *Causeries du lundi*, III.

Les chapitres XXIII et XXIV du premier livre sont vraiment admirables et nous offrent le plus sain, le plus vaste système d'éducation qui se puisse imaginer, un système mieux ménagé que celui de l'*Emile*, tout pratique, tourné à l'utilité, au développement de tout l'homme, tant des facultés du corps que de celles de l'esprit... C'est ce mélange [d'exercices physiques et de travaux intellectuels] qui compose la complète éducation selon Rabelais ; le médecin, l'homme qui sait les rapports du physique et du moral se retrouve en lui à chaque prescription... On reconnaît ici à chaque pas le médecin éclairé, le physiologiste, le philosophe....

C'est vraiment un admirable tableau idéal d'éducation, où presque tout devient sérieux. Il y a de l'excès, de la charge assurément dans l'ensemble, mais c'est une charge qu'il est facile de ramener au vrai, et dans le sens juste de l'humaine nature. Le caractère tout nouveau de cette éducation est dans le mélange du jeu et de l'étude, dans ce soin de s'instruire de chaque matière en s'en servant, de faire aller de pair les livres et les choses de la vie, la théorie et la pratique, le corps et l'esprit, la gymnastique et la musique, comme chez les Grecs, mais sans se modeler avec idolâtrie sur le passé et en ayant égard sans cesse au temps présent ou à l'avenir.

Ste-Beuve ajoute dans un autre endroit :

Nous avons dans ce cours d'éducation et d'étude à l'usage du jeune Gargantua le premier modèle de ce qu'ont représenté depuis plus au sérieux, mais non plus sensément, Montaigne, Charron, l'école de Port-Royal par endroits et parties, cette école chrétienne qui ne se savait pas si fort à cet égard

dans la même voie que Rabelais, l'étrange précurseur ! Nous avons d'avance, dans une vue et une gaieté de génie, ce que plus tard Jean-Jacques étendra dans l'*Emile* en le systématisant, et Bernardin de Saint-Pierre dans ses *Etudes de la Nature* en l'affaiblissant.

L'auteur des *Causeries* ne croit pas, comme St-Marc Girardin, que nous ayons encore tiré du plan de Rabelais tout ce qu'il serait désirable de voir appliqué :

Ce plan d'éducation avait une grande opportunité quand il s'agissait d'émanciper la jeunesse, de l'affranchir des méthodes serviles et accablantes, et de ramener les esprits aux voies naturelles. On a, pour réaliser ce programme, même après trois siècles, bien des progrès à faire encore.

C'est aussi l'avis de M. Albert Réville (*Revue des deux mondes*, 15 octobre 1872).

Rabelais s'est proposé avant tout d'inculquer à son élève le goût, en lui donnant la capacité de l'étude.....

Ce qui nous intéresse surtout, c'est l'art merveilleux avec lequel le précepteur sait éveiller la curiosité du jeune homme et transformer des études sérieuses et prolongées en véritables plaisirs. C'est ainsi que dès le matin il reçoit une leçon d'astronomie et, comme nous dirions aujourd'hui, de météorologie, en regardant l'état du ciel et en le comparant à ce qu'il a pu remarquer la veille.....

Il est évident, lorsqu'on examine ce plan d'éducation, que Rabelais aurait dû le modifier de nos jours, où le programme des études nécessaires s'est considérablement élargi ; mais les principes et les tendances de sa méthode pédagogique n'ont rien perdu de leur valeur : l'accessoire, non la substance, a changé. Quatre grands principes dominent tout le système. Le premier, c'est que l'étude doit être pour le jeune homme une joie plutôt qu'une tâche pénible ; il doit aimer à étudier, et il faut qu'en lui rende l'étude aimable. Le second repose sur l'idée que l'homme instruit doit posséder un ensemble de connaissances qui le mette en état de s'intéresser à tout avec intelligence. Le troisième, c'est qu'il faut mettre de bonne

heure le jeune homme en face des réalités, l'habituer à appliquer immédiatement ses connaissances théoriques et mettre à profit pour cela tout ce que la nature et la société nous présentent. L'élève de Ponocrates sera instruit, savant même, mais sa science ne sera pas une série d'abstractions sans rapport réel avec le monde et la vie : ce sera une science d'application continue. En un mot, Rabelais prend grand soin de mener de front le développement corporel et le progrès intellectuel. Il n'est pas flatteur pour notre civilisation moderne de penser que, dès le XVI^e siècle, on pouvait émettre des vues aussi sages sur les conditions d'une bonne éducation, et que, en a tenu si peu de compte jusqu'à présent. Que de méthodes et de principes passent aujourd'hui pour modernes en matière d'éducation, et que l'on trouve déjà très nettement énoncés par le joyeux conteur !

XXIV.

Cet article de M. Réville a été provoqué par la publication en Allemagne d'un ouvrage intitulé « *François Rabelais und sein. Traité d'éducation, mit besonderer Berücksichtigung der pädagogischen Grundsätze Montaigne's, Locke's und Rousseau's.* » [F. Rabelais et son traité d'éducation comparé avec les principes pédagogiques de Montaigne, de Locke et de Rousseau.] L'auteur de cet ouvrage, le docteur Fred. Aug. Arnstädt, est professeur supérieur à la *Realschule* ou école professionnelle de Platen. On trouvera plus loin l'analyse complète de l'ouvrage. Nous nous bornerons ici à ce qui regarde spécialement la pédagogie.

L'auteur commence par reproduire en français, avec une double traduction allemande en appendice, tous les chapitres de Rabelais qui ont trait à l'éducation de Gargantua et la lettre de Gargantua à son fils, puis il commente longuement ce récit en comparant les idées de Rabelais sur chaque

sujet avec celles de Montaigne, avec les enseignements de Locke et de Rousseau. Il discute ce qu'il y a de pratique dans les uns et dans les autres, ce qui a été appliqué et ce qui mérite de l'être. C'est un travail très complet, très intéressant, mais que nous ne saurions analyser ici sans tomber dans des redites. Ce que nous devons constater, c'est que cette étude des idées de Rabelais est faite d'une manière judicieuse, avec impartialité et fort élogieuse pour l'auteur de *Gargantua*. Cela est d'autant plus flatteur pour nous que les Allemands sont très fiers de leur science pédagogique et qu'ils se montrent ordinairement très dédaigneux de ce qui se fait en France dans cette voie.

XXV.

Le docteur Arstedt trouve le système de Rabelais supérieur à ceux de Montaigne, de Locke et de Rousseau. C'est aussi l'avis de Michelet. Voici comment le célèbre historien s'exprime dans une de ses dernières publications : *Nos Fils* (1870, in 12).

Il vient de nous entretenir de l'état des esprits au XVI^e siècle.

L'homme d'alors est tel, continue-t-il, de matérialité très basse. Tel l'a pris Rabelais. L'enfant dès le berceau, mal entouré, puis cultivé à contresens, offre un parfait miroir de ce qu'il faut éviter. A un mauvais commencement, l'éducation scolastique ajoute tout ce qu'elle peut de vices et de paresse, mauvaises mœurs et vaines sciences.

Voilà le point de départ, et il le fallait tel.

Cela donné au temps, la supériorité de Rabelais sur ses successeurs, Montaigne, Fénelon et Rousseau, est évidente. Son plan d'éducation reste le plus complet et le plus raisonnable. Il est fécond surtout et positif.

Il croit, contre le *moyen âge*, que l'homme est bon, que

loin de mutiler sa nature, il faut la développer tout entière, le cœur, l'esprit, le corps.

Il croit, *contre l'âge moderne*, contre les raisonneurs, les critiques, Montaigne et Rousseau, que l'éducation ne doit pas commencer par être raisonneuse et critique. Rousseau, Montaigne, tout d'abord, mettent leur élève au pain sec, de peur qu'il ne mange trop. Rabelais donne au sien toutes les bonnes nourritures de Dieu ; la nature et la science l'allaitent à pleines mamelles ; il comble ce bienheureux berceau des dons du ciel et de la terre, le remplit de fruits et de fleurs.

On dira que cette éducation est trop riche, trop pleine, trop savante. Mais l'art et la nature y sont pour charmer la science. La musique, le botanique, l'industrie en toutes ses branches, tous les exercices du corps, en sont le délassement. La religion y naît du vrai et de la nature pour réchauffer et féconder le cœur. Le soir, après avoir ensemble, maître et disciple, résumé la journée, « ils alloient, en pleine nuit, au lieu de leur logis le plus découvert, voir la face du ciel, observer les aspects des astres. Ils prioient Dieu le créateur en l'adorant et ratifiant leur foy envers luy, et le glorifiant de sa bonté immense. Et, lui rendant grâce de tout le temps passé, se recommandoient à sa divine clémence pour tout l'avenir. Cela fait, entroient en leur repos. »

Cette éducation porte fruit. Gargantua n'a pas été formé seulement pour la science. C'est un homme, un héros. Il sait défendre son père et son pays. Il est vainqueur, parce qu'il est juste, et courageux avec l'esprit de paix.

Un droit nouveau surgit contre les Charles-Quint, contre les conquérants : « Foi, loi, raison, humanité, Dieu, vous cœni damnent, et vous périrez ; le temps n'est plus d'aller ainsi conquérir les royaumes. »

La vraie grandeur de Rabelais, c'est que, tout en s'occupant d'un géant, d'un roi, d'un être exceptionnel, il élève l'homme même en toutes ses facultés, et au complet. Il le remue, ce roi, bravement et vigoureusement. Il le fait travailler. Il lui impose toutes sortes d'activité, de gymnastiques que l'on eût jugées peu royales, battre en grange et foudre du bois. Il le fait non seulement travailler, mais fabriquer, créateur.

L'enfant se crée son corps par une variété de mouvements

bien combinée. On l'inténse à toute création. On la mène chez les ouvriers pour les voir travailler. On le fait cultiver, planter, soigner des vergers. Enfin ce grand prophète, Rabelais, anticipant les temps qui ne sont pas encore, veut qu'il y en aye à faire des engins, des machines qui remuent, travaillent elles-mêmes.

XXVI.

Michelst, et le docteur Armstedt ont raison. Tout ce qui a été fait de meilleur dans la pédagogie depuis trois siècles se trouve, tout au moins en germe, dans Rabelais. Avant J.-J. Rousseau, il avait demandé la suppression des vêtements qui emprisonnent le corps de l'enfant, et des prescriptions qui emprisonnent son intelligence et empêchent l'un et l'autre de se développer en liberté; avant le philosophe de Genève, il avait demandé l'alternance des exercices physiques, et des exercices intellectuels; avant que Rousseau fit apprendre à son jeune gentleman le métier de menuisier, Rabelais nous avait montré son fils de roi sciant du bois et bottelant du foin. Avant Rousseau, Rabelais avait montré son élève fabriquant lui-même ses instruments, étudiant les choses avant d'étudier les mots, apprenant la géométrie sur le terrain, la botanique dans les champs, l'astronomie en regardant le ciel, et n'ouvrant un livre théorique que lorsqu'il est familiarisé par la pratique avec les choses. Il l'avait montré se pénétrant de l'idée de Dieu et de la providence, non par un enseignement dogmatique, mais par le sentiment et l'étude de la nature. Il l'avait montré observant d'abord les objets qu'on voit chaque jour, et s'élevant peu à peu aux connaissances supérieures, mais

s'instruisant par l'étude de l'utile, à apprécier le beau et le grand, l'art et la poésie. A certains égards même, Rabelais est plus complet, et les critiques qu'on a faites du système de Rousseau n'atteignent pas le sien.

Avant Coméni, Rabelais avait montré à ne pas séparer le mot de l'objet étudié. Avant Pestalozzi il avait imaginé les travaux et les exercices sur les nombres, les récréations arithmétiques et géométriques, les jeux de combinaisons, comme moyen de développer l'intelligence. — Avant Ch. Fourier il avait tracé le plan d'une éducation attrayante, de l'étude par entraînement, les visites aux ateliers donnant l'exemple et inspirant à l'enfant l'envie, — aussitôt satisfaite — d'agir à son tour. — Avant Froebel il avait rendu son élève créateur ; il nous l'avait montré fabriquant ses jouets, et utilisant son activité dans mille travaux à sa portée, et préluant ainsi à des travaux plus sérieux. — Avant M^{me} Pape-Carpantier, il avait imaginé les leçons de choses, les leçons données sur les objets mêmes, la description, l'histoire de tous les objets naturels ou fabriqués, que le hasard met successivement sous les yeux de l'enfant. Ces éminents pédagogues n'ont évidemment pas pris leurs inventions dans Rabelais. Chacun d'eux y est arrivé de son côté et par ses propres observations. Mais ce n'est pas un petit mérite au curé de Meudon d'avoir eu, longtemps avant eux, les idées où les ont conduits leurs méditations et les observations qu'ils ont faites sur le mode de développement des jeunes intelligences.

XXVII.

On reproche à la méthode de Rabelais son caractère individuel. La difficulté, dit-on, est de trouver un gouverneur qui possède cette science encyclopédique que Rabelais a donnée à son Ponocrates — et lors même qu'on le rencontrerait, il ne pourrait exercer sa double science des choses et de l'enseignement qu'en faveur d'un seul élève ou tout au plus d'un petit nombre d'élèves.

C'est là une erreur. La méthode n'a pas besoin d'être appliquée dans tous ses détails par un maître unique. Il suffit qu'il y ait une tête qui dirige l'ensemble de l'enseignement, et cet enseignement peut aussi bien être donné à un groupe d'élèves qu'à un individu. La seule condition, c'est que, pour chaque degré de développement, les élèves ne soient pas trop nombreux et tous de force à peu près égale. Mais il n'est nullement nécessaire que le maître qui accompagne les élèves dans leurs excursions botaniques, soit le même que leur enseigne la gymnastique ou l'astronomie — l'escrime ou la versification française. Il suffit que tous les pédagogues soient imbus, pénétrés de la méthode et, sauf quelques restrictions, quelques modifications de détail, les idées de Rabelais sont aussi pleinement applicables à une réunion d'individus qu'à un seul individu, à l'éducation des jeunes filles qu'à l'instruction des jeunes garçons.

Les petits jardins, les petites constructions de Frœbel, les leçons de choses, les images de M^{me} Pape-Carpantier, le système établi par elle pour l'enseignement dans les salles d'asile, peuvent être considérés comme

un commencement d'application de la pédagogie rabelaisienne. Le problème n'est plus que de l'appliquer aux études supérieures. Ce second pas est évidemment moins difficile que le premier. Si l'Etat a trop de responsabilité pour oser se lancer dans cette expérience, il faut espérer que l'industrie privée y suppléera.

CHAPITRE XVII.

L'ART CHEZ RABELAIS.

SOMMAIRE. I. LES TYPES. — 1. *Les géants.* Typhon. — 2. Polyphème chez Homère, Euripide, Théocrite, Ovide et Poussin. — 3. *Les géants de *Nuon de Bordeaux*.* — 4. *Les géants de Pulci.* — 5. *Les géants de Rabelais.* — 6. Grandgousier, Gargantua, Pantagruel. — 7. *Les bons rois.* — 8. *Les mauvais rois.* — 9. *Frère Jean.* — 10. *Le père Jean de Domfront.* — 11. *Les Aïeux de Figaro.* — 12. *Les paysans madrés: Sancho Panza.* — 13. *Cervantès et Rabelais.* — 14. *Figaro.* — 15. *Le neveu de Rameau.* — 16. *J. Janin et le Neveu de Rameau.* — 17. *Rabelais, Diderot et Beaumarchais.* — 18. *Les compagnons de Pantagruel.* — 19. *Portraits divers.*

II. LA COMPOSITION. — 20. *La composition au XVI^e siècle.* — 21. *Les scènes comiques chez Rabelais.* — 22. *Le récit. *Le Mécherois et Mercure.* L'assemblée des dieux.* — 23 et 24. *Suite.* — 25. *La fable d'Esopé.* — 26. *Citation de Lucien.* — 27. *Rabelais conteur.* — 28. *Maulevrier.* — 29. *Rabelais écrivain.*

I.

Nous avons parlé des idées et de la science de Rabelais. Voyons maintenant quelle est la part de l'art dans son œuvre.

Il y a tout un monde dans son roman. Commençons pour préciser ses types. D'autres écrivains d'un mérite moindre en ont créé de plus nombreux, mais il en a créé quelques uns qui sont immortels, et dont on se souviendra tant qu'il existera une littérature française.

Parlons d'abord de ses géants. Il y en a trois dans son livre : le père, le fils et le petit fils.

Les géants ne sont pas rares dans les contes populaires, ni surtout dans les mythologies qui nous racontent l'histoire primitive de la terre. Voyons rapidement en quoi les géants de Rabelais diffèrent de leurs aînés.

Nous pouvons négliger ces personnifications des forces de la nature devenues des personnages légendaires, ces géants

A qui cent bras longs comme gaules
Sortaient de deux seules épaules,

ces monstres à cent mains qui entassèrent montagnes sur montagnes pour escalader le ciel, et ceux qui, à ce que nous raconte Scarron, jetèrent des pierres dans le jardin de Jupiter, sans malice et en se jouant, lorsque

Un dimanche, bon jour, bonne œuvre,
Typhon aux cheveux de couleuvre
Après avoir très-bien dîné . . .
Invita tous messieurs ses frères . . .
A vouloir, pour chasser l'ennemi,
Jouer aux quilles avec lui ;

d'où survint la terrible guerre des dieux et des géants.¹ Nous pourrions aussi négliger, comme n'ayant pas un caractère suffisamment accentué l'ogre aux bottes de sept lieues dont se débarrassa si heureusement le Petit Poucet. Glanons parmi les géants que les poètes ont rendus célèbres.

II.

Le plus illustre des géants poétiques est Polyphème, que nous rencontrons successivement chez

¹ *Le Typhon*. Œuvres de Monsieur Scarron. Amsterdam, 1752, in 12. Tome V.

Homère, Euripide, Théocrite et Ovide, pour nous en tenir aux poètes d'éclatante renommée.

Homère et Euripide nous présentent Polyphème à peu près dans la même situation. Ulysse et ses compagnons ont débarqué dans son île et viennent lui demander des vivres pour continuer leur navigation. Polyphème, qui était allé garder ses troupeaux, revient ramenant ses vaches, ses chèvres, ses brebis ; il accueille bien les voyageurs, il plaisante avec eux, mais ses plaisanteries sont sinistres. Le lait, le fromage de ses troupeaux lui fournissent une nourriture abondante, mais il n'est pas fâché d'y joindre de temps à autre quelque friandise. Il aime « la chair fraîche », comme l'ogre du Petit Poucet, la chair humaine surtout. Il commence par manger bon nombre des compagnons d'Ulysse, et il le mangerait lui-même, si le prudent roi d'Ithaque ne parvenait à l'enivrer et à se débarrasser de lui par la ruse. Polyphème est donc une sorte d'être intermédiaire entre l'animal et l'enfant, que sa force a rendu féroce, qui est rusé jusqu'à un certain point, mais peu intelligent et facilement dupé.

Chez Théocrite et chez Ovide², Polyphème est devenu amoureux ; il s'est épris de Galatée, la blanche Néréide, et il cherche à la charmer par son chant. Ce chant est presque touchant chez Théocrite. Le géant ne se dissimule pas sa laideur, ni l'épais sourcil qui ombrage son front et va rejoindre ses deux oreilles ; il avoue qu'il n'a qu'un œil au milieu du front et que son nez élargi descend jusqu'à ses lèvres ; mais il a des talents : nul ne l'égale à jouer du haut-bois. Il

¹ Homère. *Odyssée*, livre IX. — Euripide. *Le Cyclope*. —
² Théocrite. *Idylle XII*. — Ovide. *Métamorphoses*, lib. XIII.

est riche en troupeaux qui lui donnent du lait et des fromages délicieux. Il a pris onze jeunes faons qu'il a ornés de beaux colliers et qu'il veut offrir à celle qu'il aime. Il a même attrapé quatre charmants oursons, qu'il élève pour elle. Pourquoi se cache-t-elle au fond de la mer où il ne peut la rejoindre ? il veut apprendre à plonger pour aller lui porter le lis éclatant ou le pavot dont la feuille résonne sous les doigts.

Ovide prête au Cyclope les mêmes sentiments, mais il les exagère. On sent trop le poète derrière le géant. Ovide nous apprend, du reste, pourquoi Polyphème n'est pas aimé. C'est que Galatée est éprise du berger Acis ; le poète nous peint même les deux amants cachés dans une grotte — comme l'a fait Poussin dans le grand paysage qui est au musée de St-Petersbourg, — causant et riant ensemble, pendant que le géant, assis sur un rocher et presque rocher lui-même, soupire sur sa flûte des amours qui n'ont pas d'écho. Le géant dédaigné finit par se fâcher, il jette des rochers sur Acis, comme il en avait jeté autrefois sur Ulysse, avec plus de succès cette fois. Acis est écrasé, mais il ne meurt pas, les dieux le changent en fleuve, et il va dans la mer retrouver la Néréïde qu'il aime et qui l'attend.

III.

Ainsi aux approches du christianisme, on plaint presque le géant, qui est repoussé pour sa laideur, mais qui intéresse par ses sentiments. Au moyen âge, le géant redevient cruel et ridicule. Dans *Huon de Bordeaux* — nous choisissons ce poème parce qu'il n'a pas disparu comme tant d'autres pendant de lon-

grands succès et que, célèbre à son apparition, il n'a pas cessé de figurer dans la littérature populaire jusqu'à ce que Wieland l'en ait retiré pour en faire son poème d'*Oberon*, resté inférieur à l'original, et Weber, pour en faire un des chefs-d'œuvre de la musique romantique dans *Huon de Bordeaux*, il y a deux géants qui jouent un rôle considérable, l'Orgueilleux et son frère Agrapart. L'Orgueilleux est défendu par deux hommes de cuivre qui ne cessent de battre sur une enclume à la porte de son château. Huon n'y pénètre pas moins et le somme de rendre la liberté à la charmante Sébile, sa cousine, qu'il retient prisonnière. Le géant, qu'il avait réveillé de son lourd sommeil, lui impose d'abord de revêtir certains armures magiques ou un homme sans péché pouvait seul entrer; il s'appretait à se moquer de lui, mais Huon revêtit le haubert sans effort. Le géant lui offre alors, s'il voulait lui laisser la vie, un anneau qui lui serait d'un grand secours pour la triple commission que Charlemagne lui avait imposée. — Il faut dire que cette triple commission n'était pas facile. Il s'agissait de pénétrer un jour de grande fête dans le palais du calife de Bagdad (l'amiral Gaudisse), de tuer le fiancé de sa fille, d'embrasser trois fois la belle Esclarmonde elle-même, et d'arracher au calife une poignée de barbe et deux dents molaires. — Huon refuse; il tue le géant, s'empare de son anneau et de sa captive.

¹ Wieland ne connaissait pas l'œuvre originale. Il a pris le sujet de son poème dans l'analyse assez infidèle insérée par Tressan dans la *Bibliothèque des romans* (avril, 1778). Voir *Huon de Bordeaux*, chanson de geste publiée pour la première fois par F. Guessard et C. Grandmaison, petit in 8°, 1870, p. 147 et s., 188 et s.

Le géant Agrapart a dix-sept pieds de haut, comme son frère; il n'est ni moins brave, ni moins enfant. Il arrive furieux chez le calife, en lui reprochant de n'avoir pas vengé la mort de l'Orgueilleux. Il consent cependant à ne pas ravager son empire si on lui trouve un chevalier qui ose se battre avec lui. On tire Huon de prison pour le lui opposer. Le géant se prend de sympathie pour lui : s'il veut se faire musulman, il lui donnera un domaine et lui fera épouser sa sœur, qui est encore plus grande que lui, noire comme l'encre, et qui a des dents longues d'un pied. Quelque engageantes que ces offres puissent lui paraître, Huon les refuse et tue son formidable adversaire, après un combat dont le poète aime à nous retracer les péripéties.

Le type varie peu comme on voit. Le géant s'annonce comme formidable, il s'adoucit un moment, puis se fâche de voir ses avances mal reçues et le lecteur finit par rire

De voir l'affreux géant très bête
Vaincu par un nain plein d'esprit.

IV.

Les poètes italiens, en empruntant aux Français le sujet de leurs poèmes chevaleresques, leur ont aussi emprunté leurs géants. Mais ces géants tourment de plus en plus au grotesque. Celui qui donne son nom au *Morgante maggiore*, de Pulci, fait partie d'un trio de géants sarrasins qui, nichés dans les Pyrénées, infestent de leurs brigandages la frontière hispano-française. Roland en tue deux. Comme il s'apprête à tuer le troisième, celui-ci demande le baptême. Roland s'empresse de le satisfaire et dès lors

Morgante met sa force gigantesque au service du neveu de Charlemagne. N'ayant pas d'armes, il s'empare du battant d'une cloche, comme plus tard frère Jehan du manche de la croix, et avec cet instrument contendant, il accomplit des prodiges du genre de ceux que nous avons vu accomplir par Gargantua dans la *Chronique*. Un tel personnage ne pouvait périr dans une bataille. Sa fin est plus vulgaire. Pincé au talon par un crabe, il néglige sa blessure, elle s'envenime, et il en meurt.

« L'auteur de *Huon de Bordeaux* donne sans pitié ses géants; Pulci aime à sauver les siens. Morgante s'étant fait chrétien, nul doute que son âme ne soit allée au paradis. Le poète n'en dit rien cependant, mais quelques pages auparavant, il nous a montré un autre géant qui, vaincu par un chevalier chrétien, lui a demandé en grâce de le baptiser. Le chevalier va chercher de l'eau au fleuve voisin, il le baptise et son âme va droit au ciel. On sait que le Tasse a transporté cette scène dans la *Jérusalem délivrée*, où il nous montre Clorinde vaincue demandant le baptême à Tancrède, dont elle est aimée. La scène est touchante chez le Tassé, tandis qu'elle est grotesque chez Pulci. C'est un des cas bien rares où la parodie a précédé la scène sérieuse.

Tous les géants de Pulci ne sont pas des saints, il s'en faut; Margutte surtout est un audacieux mécréant. — Qui es-tu ? lui dit Morgante lorsqu'il le rencontre. Crois-tu en Jésus-Christ ou en Mahomet ? — Moi ? dit Margutte, je ne crois pas plus au noir qu'au bleu. Je crois au chapon bouilli ou rôti ; je crois quelquefois au beurre, à la bière, au vin doux ; mais j'ai foi par dessus tout au bon vin, et je crois

que quiconque y croit, doit être sauvé. » Margutte énumère ensuite ses vices, et l'énumération est longue, car il les a tous. Morgante est charmé de sa gaité et l'emmène avec lui en Asie. Margutte accomplit une foule d'exploits, comme Morgante, mais ce n'est pas dans un combat non plus qu'il périt; sa fin est digne de sa vie. Un jour qu'il avait très bien dîné, comme à l'ordinaire, un peu plus qu'à l'ordinaire, il s'aperçut qu'il avait perdu ses bottes; il les cherchait en vomissant mille imprécations, lorsqu'il les reconnut aux jambes d'un singe qui les mettait et les ôtait en faisant force grimaces; les gestes du singe étaient si comiques que le géant éclata de rire; il rit tant qu'il en mourut.

V.

Ainsi jusqu'à Rabelais le géant est un être très brave, très fort physiquement, agissant par soubresauts et par fantaisie, une sorte d'être humain non encore dégagé de l'animalité, malaisant par instinct, mais pouvant acquérir, comme Morgante, les qualités de l'animal apprivoisé. Les géants de Rabelais, à l'origine surtout, conservent la plupart de ces allures. Ils sont forts, emportés, capricieux, fantasques, ce sont des êtres d'instinct et non de raisonnement. Mais ils ont tous une qualité cependant qu'on ne trouve que par exception ou presque jamais chez les autres : ils sont bons. Rabelais a créé le bon géant.

L'homme d'ailleurs, et l'homme sage, l'homme supérieur se dégage peu à peu chez lui du géant. Nous assistons à la transformation du monstre en être humain.

Tant qu'ils restent géants, les personnages de Rabe-

lais nous amusent par leurs caprices et leurs drôleries, mais ils ne se distinguent pas très nettement les uns des autres ; ils ne prennent un caractère bien marqué que lorsqu'ils agissent en leur qualité d'hommes et de rois.

Chez Grandgousier, c'est le géant qui préside à ce dîner monstre à la suite duquel sa femme court risque de perdre la vie ; c'est le géant qui s'extasie aux grosses plaisanteries de Gargantua enfant et qui préside à la première éducation de ce fils bien aimé. A partir de l'apparition de Ponocrates, le géant disparaît presque complètement, sauf quelques courtes échappées. Il persiste un peu plus longtemps chez Gargantua, mais disparaît aussi, une certaine époque passée. C'est le géant qui entre dans le monde en criant : « A boire ! à boire ! » et qui se délecte au bruit des flacons. C'est le géant qui arrose les Parisiens et leur vole leurs cloches. Le géant disparaît quand il étudie sous Ponocrates, mais nous le retrouvons quand il mange les pèlerins en salade et quand il faut en finir plus vite avec la guerre par la prise de la Roche-Clermaud. C'est lui encore qui pleure et rit tour à tour en pensant à la mort de sa femme et à la naissance de son héritier ; mais ce chapitre avait été écrit antérieurement à ceux où Rabelais nous montre Gargantua à la fois si sage et si ferme après sa victoire sur Picrochole.

Pantagruel est plus longtemps géant que son aïeul et que son père. C'est le géant qui emporte son berceau pour venir banqueter avec ses parents ; c'est le géant qui guerroye contre les soldats d'Anarche et emploie contre eux des armes plus médicales que chevaleresques. C'est encore le géant qui abrite toute

une armée sous sa langue et se guérit en avalant des pilules remplies d'hommes qui nettoient son corps comme on nettoierait un égout. Mais, hors les cas de guerre où Rabelais emploie le géant pour se débarrasser plus vite de batailles qui l'ennuient, Pantagruel perd tout-à-fait ce caractère et, à partir du troisième livre, c'est non seulement un homme, mais c'est un sage, un contemplateur. Depuis ce moment, les géants ne figurent plus que pour mémoire dans l'œuvre de Rabelais.

VI.

En tant que géants les trois personnages se ressemblent; mais comme hommes, ils se distinguent par des caractères spéciaux.

Grandgousier est un vieux bonhomme rempli de bons sentiments, ami de la science, mais peu instruit, ne comprenant pas le mal et toujours prêt à chercher des circonstances atténuantes, un roi sans malice, mais non sans finesse, — ami du repos et de la bonne chère, mais actif quand il le faut, — excellent père de famille, aimant ses sujets comme ses enfants, sans cour, sans entourage, vivant en bon propriétaire compagnard dans son vieux château à large cheminée et aimant à raconter des histoires d'autrefois; mais plein de bon sens; ami de la justice et trouvant au besoin de l'éloquence, comme lorsqu'il s'adresse aux pèlerins imbus de superstitions païennes ou lorsqu'il pardonne à Fouquedillon.

Gargantua appartient à une génération plus avancée. Il a autant de bonté, mais moins de bonhomie que son père. Il est d'ailleurs beaucoup plus instruit, parce qu'il a eu Ponocrates pour gouverneur; il l'est moins

cependant que Pantagruel, parce que celui-ci a pu profiter de toutes les découvertes du siècle, se servir de livres imprimés au lieu de manuscrits, et qu'il a vécu dans un milieu plus savant. Gargantua place la science au-dessus de tout; il établit une imprimerie lui-même et y fait travailler ceux des vaincus qu'il veut punir. C'est lui aussi qui fonde l'abbaye de Thélème, asile de la science et de la liberté. Le discours qu'il fait aux vaincus, après la guerre, les lettres qu'il adresse à son fils au moment de son départ pour chercher le secret de la destinée humaine, montrent à la fois un sens droit et élevé, et une grande sagesse. Gargantua est encore Grandgousier à quelques égards, mais un Grandgousier poli par la science, l'étude et la culture intellectuelle. Les qualités du cœur sont les mêmes, l'intelligence est plus développée.

L'intelligence arrive à tout son développement dans Pantagruel, non pas toutefois dans celui du livre II. Celui-là a conservé encore une large part de sa grossièreté première, il a peine encore à se dégager de la *Chronique gargantuine*. Ce n'est que dans la seconde partie de l'ouvrage qu'il se révèle complètement à nous. A partir de ce moment, il parle peu, mais il observe, il rêve, il réfléchit. Comme nous l'avons dit, il laisse souvent la parole à Panurge, il lui permet de développer à l'aise ses paradoxes et d'exposer ses folies, mais c'est lui qui dirige la discussion, et qui, lorsqu'elle s'égare, la remet dans sa voie par quelques paroles sensées. Il ne s'oppose pas aux expériences que Panurge veut tenter pour connaître l'avenir; il croit peu au succès, mais il n'est pas fâché que l'expérience se fasse, parce qu'il n'est

pas sûr lui-même de sa théorie, et que la sagesse humaine en est toujours réduite aux conjectures dans tout ce qui n'est pas la science positive.

Très tolérant du reste, aussi bon, aussi aimant, aussi dévoué, aussi indulgent aux faiblesses humaines que son père et son aïeul, il a de plus qu'eux une certaine tendance au mysticisme. Il faut s'entendre cependant sur ce mysticisme contemplateur que nous lui voyons quelquefois. Ce n'est pas le mysticisme de Ste Thérèse qui s'identifie avec Dieu; ce n'est pas le mysticisme de l'*Imitation* où l'âme s'entretient directement avec Jésus-Christ. C'est plutôt un mysticisme savant, une foi inébranlable dans les lois de la nature, de l'harmonie des êtres, une confiance optimiste en une providence régénératrice des mondes; d'où résulte ce que Rabelais lui-même appelle le « Pantagruélisme », certaine gaieté d'esprit confite en mépris des choses fortuites. Le caractère de Pantagruel résume l'idéal intellectuel de Rabelais, comme l'abbaye de Thélème résume son idéal matériel.

VII.

Ces trois personnages ont en commun une extrême simplicité d'allures. Pas de faste, pas de magnificence, rien qui sente la royauté, non pas d'un Louis XIV, mais même d'un François I^{er}. Ce sont de bons souverains bourgeois, qui gouvernent leurs états comme leur maison et ne posent jamais. Les flatteurs n'entrent pas chez eux; ils n'admettent autour d'eux que des serviteurs dévoués et honnêtes — Panurge est une exception; c'est une sorte de bouffon à qui on pardonne beaucoup à cause de son

esprit. Panurge d'ailleurs est honnête à sa façon, il ne flatte pas, il ne vend pas son crédit, il n'est pas à la piste des honnes subaines. Il a les vices de la bohème et non ceux de la cour. Il n'y a pas de gaspillages autour des rois géants de Rabelais. Grandgousier théorise, les conseillers de Picrochole lui en font le reproche et l'opposent à leur roi, dont les largesses tombent si abondamment sur eux. Gargantua et Pantagruel sont généreux pourtant envers ceux qui les entourent, mais ils ne prodigent pas leurs biens à tort et à travers; ils savent s'amuser à jeter quelque argent à un imbécille comme Janotus, à un faux savant comme Thobal-Holoferne, à un joyeux compère comme Panurge, à des meïnes qu'ils méprisent comme ceux de Chasaph; mais ils n'ont rien pour les flagorneurs, et il n'y a personne à leur cour qui ressemble aux avides conseillers de Picrochole et d'Anarche. — Ils n'ont même pas de cour à proprement parler. Rabelais qui se complait à nous étaler le luxe qui règnera à Thélème, l'asile des sages et des penseurs, ne nous parle pas une seule fois du palais et de la cour de ces rois dont il nous raconte minutieusement la vie.

VIII.

Les deux rois ennemis, Picrochole et Anarche, forment un contraste complet avec les bons rois; mais tous deux se ressemblent. Tous deux sont également insatiables d'eux-mêmes, prompts à croire la flatterie, sans pitié pour ceux qui leur disent la vérité. Le premier s'empare du prétexte le plus futile pour lancer les et son peuple dans une guerre

désastreuse, l'autre ne prend pas même de prétexte. L'un et l'autre sont entourés de gens qui, dans leur intérêt personnel, les poussent à la guerre, sauf à les abandonner au premier revers. Tous deux ont l'impatience et l'emportement que donnent l'habitude d'être constamment obéis. Tous deux sont braves personnellement, et ne sont imprudents que par l'ignorance du danger et par la foi qu'ils ont en leur étoile; tous deux sont également vaincus et durement traités par l'auteur. Picrochole, battu par des meuniers, va attendre à Lyon l'arrivée des coquesigrués qui lui annonceront sa restauration. Anarcho est marié à une vieille lanterne, qui le bat et le force à vendre de la sauce verte par les rues, et Panurge, l'arbitre de son sort, profite de l'occasion pour médire des rois et de la royauté.

En y regardant de près, cependant, on trouve que le caractère de Picrochole est mieux étudié. C'est le même portrait, mais l'exécution est plus soignée.

IX.

Dans la seconde partie du roman, Grandgousier disparaît. Gargantua ne paraît plus guère, et les seuls personnages au premier plan sont Pantagruel de plus en plus rêveur et contemplateur, frère Jean et Panurge.

Frère Jean et Panurge

Restent jusqu'à la fin tels qu'on les vit d'abord.

On se rappelle la première apparition de frère Jean et son portrait tracé d'une façon si pittoresque, lorsque les gens de Picrochole viennent atta-

quer la vigne des moines, et la manière dont frère Jean les met en fuite avec le manche de la croix. Ce personnage de moine, doublé d'un soldat, est singulièrement sympathique, avec ses jurons entremêlés de citations du bréviaire, sa franchise qui ne se dément jamais, son courage, son activité pendant la tempête; l'accident qui lui arrive le jour où l'on s'obstine à l'armer en chevalier ne lui fait rien perdre de notre estime, au contraire; nous aimons à l'entendre se fâcher contre les embrasseurs, veiller partout aux provisions de bouche, se railler de Panurge et trouver encore le moyen de s'employer utilement pour le bien commun lorsque les autres se bornent à tuer le temps. Ce qui le caractérise surtout, c'est sa sincérité pleine et entière, sa délicatesse de sentiment au milieu de ses propos souvent grossiers, délicatesse qui contraste avec les sentiments de Panurge, plus savant, plus spirituel, mais sans conscience. Lorsque celui-ci se venge si impitoyablement de la plaisanterie de Dindenault, Jean, auprès duquel il cherche une approbation, ne la lui donne pas, et lui rappelle un passage du bréviaire: *Mihi vindictam*. Jean est ignorant et grossier, mais c'est un noble cœur. Le type est merveilleusement saisi: mauvais moine et bon soldat.

X.

Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, il parut en Hollande un roman, assez spirituel et assez cynique pour que les lecteurs superficiels pussent l'attribuer à Voltaire ou à Diderot, *le Compère Mathieu*. C'était l'œuvre d'un moine défroqué, l'abbé Dulaurens, homme d'esprit et de science, mais de peu

de tenue, qui, poursuivi pour divers écrits satiriques, demeura presque toujours à l'étranger, vivant misérablement de sa plume, et mourut à l'hôpital près de Mayence en 1797. Il y a certes beaucoup d'esprit et même d'observation dans le *Compère Mathieu*; il y a des pages que Voltaire aurait avouées, mais l'ouvrage est décousu, bizarre, rempli de bavardages, de déclamations à effet, de citations en grec, en latin, en italien, cyniques quelquefois et mal rattachées au sujet; on sent à chaque page la précipitation du travail et l'improvisation. Nous n'en parlerions donc pas si l'intention d'imiter Rabelais n'était évidente, si l'auteur ne semblait pas à être proposé de reproduire dans son livre, en les modifiant, les principaux types de *Pantagruel*.

L'action, si tant est qu'il y en ait une, se passe tour à tour en France, dans les Pays Bas, en Angleterre, et nous transporte de l'Asie centrale aux prisons de l'inquisition. Les trois principaux personnages sont le compère Mathieu, sorte de philosophe, athée, absolu, dogmatique et indéterminé; Diégo, un Espagnol dévot qui sait à fond la légende de tous les saints, qui ne marche qu'en chapelet à la main et ne parle que d'aller en pèlerinage. On pourrait à toute force retrouver en ces deux personnages, un Panurge dédoublé, Panurge libertin et Panurge poltron; mais ils ont quelque chose de dur, de brutal, de déplaisant, que n'a jamais Panurge. Ajoutons que le caractère du Compère est indécis et manque de cette franchise qu'ont tous les personnages de Rabelais. Quant au père Jean de Domfront, l'auteur a voulu évidemment le calquer sur frère Jean des Entonneures, et la plu-

part des critiques qui se sont occupés de Dularens déclarent que la ressemblance est bien saisie. Nous ne saurions être de leur avis. Le père Jean a pris de son homonyme les jurons, les allures brutales, le contraste entre le froc et les idées, mais il nous est impossible de reconnaître le frère Jean dans ce personnage qui s'approprie la bourse d'autrui, comme aurait pu faire Panurge; qui voyant son neveu Mathieu empêcher un Anglais de se tuer, lui en fait d'amers reproches, et parle si bien qu'il amène l'Anglais à se pendre; puis nettoie le corps du pendu, en fait griller des tranches, dont il se régale en engageant ses compagnons à en faire autant. Ce n'est pas notre brave frère Jean qu'on nous rend sous ce déguisement prétendu philosophique. Dularens dans cet ouvrage n'a pas été l'imitateur, il n'a été que le singe de Rabelais.

Si l'on prenait la peine de fouiller dans la littérature comique et romanesque du Directoire et des commencements du 1^{er} Empire, dans les œuvres de Pigault-Lebrun et consorts, par exemple, on trouverait quelques nouvelles imitations de frère Jean, mais toutes, aussi malheureuses par l'exagération et la rudesse des traits. Aucun de ces écrivains de troisième et quatrième ordre n'a réussi ni à faire revivre, ni à gâter la vivante création de Rabelais.

Ceux qui ont entrepris de faire parler Pantagruel ont été encore plus malheureux. Pantagruel est de tous les personnages de Rabelais, celui que l'on a cité le plus souvent et qui a été le moins compris.

XI.

Les incarnations de Panurge ont été plus heu-

reuses. Nous avons assez largement parlé des antécédents de ce personnage, dans notre première partie, pour n'avoir pas à y revenir ici. Nous avons indiqué aussi quelques-unes de ses incarnations. Gil Blas, par exemple, au XVII^e siècle; mais Gil Blas est un Panurge qui a vu la cour de Louis XIV; il a gagné en tenue, en honnêteté même, mais non pas en verve comique. Gil Blas est un Panurge bourgeois, bon enfant, médiocrement scrupuleux, mais sage et modéré, qui sait faire son chemin à travers le monde, devient secrétaire de deux ministres, et, après une vie passablement agitée, va abriter ses vieux jours dans un château dont il est le propriétaire. Le châtelain de Salmigondin a quelque peine à se reconnaître dans cet héritier.

Figaro a une fin à peu près semblable; et pourtant, s'il peut y avoir des doutes sur la filiation de Gil Blas, il ne peut y en avoir sur celle du joyeux barbier; il a même gardé quelque chose du langage de son aïeul, qu'il imite et qu'il cite au besoin.

Nous avons sous les yeux un spirituel volume de M. Marc-Monier : *les Aïeux de Figaro*, dans lequel l'auteur passe en revue les différentes incarnations de son personnage à travers l'histoire. Il évoque les esclaves de la comédie grecque, les esclaves intrigants de la comédie latine; il passe en revue les valets de la renaissance italienne et française; il fait comparaître devant nos yeux le *gracioso* espagnol — mais il laisse de côté le Falstaff anglais, cousin germain de notre Panurge, — et Panurge lui-même. Il est vrai qu'il nous signale certain autre type qui, né dans la comédie française du XV^e siè-

cle, fait son tour d'Europe et mérite bien d'être mis en place à côté de Panurge, quoique le type soit loin d'être identique. Il s'agit du paysan madrilain. Un des premiers en date, c'est Thibault Aignolet de la fable de *Patalin*. Le berger Thibault a tout l'extérieur d'un paysan naïf et naïve, mais il se retient quelquefois sur ses bêtes moult de sollicite, en le chargé de l'enferir sans lui en demander autrement compte; depuis ce jour une épiscopie pèse sur de bétail, les brebis meurent les uns après les autres, avec l'aide du berger bien entendu. Ses maîtres l'cite devant le juge. Thibault va trouver sur Arocat, maître Pierre Patalin, un des plus poëtes de son temps; craignant que son client ne se compromette, Pierre lui conseille de répondre à toutes les questions qu'on pourra lui faire. *Bâté* les sommes font ses moutons; Le moyen n'est, le berger prisonnier est acquitté; Patalin veut alors se faire payer, Mais le berger répond comme il a répondu au juge, et Patalin est réduit à se contenter de cette réponse. Le Panurge du *Patalin* est dépassé en adresse par le paysan.

M. Marc-Monier suit ce type dans le *Mari retrouvé* et dans le *Galant jardinier* de Dancourt. Il y a, dans cette dernière comédie, un jardinier Lucas des plus amusants. Il a reçu de l'argent pour se faire dire où se cache un certain personnage; puis il trouve un papier où l'on promet une somme double à celui qui découvrira le personnage caché. Lucas est pris alors de scrupules. Il faut pour les calmer qu'on égalise la récompense des deux parts, et qu'on lui donne pour se taire autant qu'on lui donnerait pour parler. La somme égalisée, ses scrupules

pales recommencent, obéira-t-il à droite ou à gauche ? Pour faire pencher la balance d'un côté, il faut encore une addition de numéraire. Le jardinier Lucas est pris sur nature et d'une grande vérité. Les paysans de Marivaux, son *Paysan parvenu*, ne sont pas moins rusés ; ils ont pour caractère spécial d'envelopper de locutions rustiques et quelquefois niaisées, des pensées abstraites et compliquées, souvent très difficiles à exprimer dans le style ordinaire.

XII.

Thibault et Aignelet, les paysans de Dancourt et de Marivaux, n'ont que les apparences de la naïveté. C'est à Cervantès que revient la création d'un caractère bien autrement profond, du paysan naïf, crédule et rusé tout à la fois : Sancho Panza est aussi rusé que Thibault Aignelet ou que le Lucas de Dancourt ; il est aussi intéressé, mais il est plus naïvement crédule. Aignelet explette la bonhomie du Drapier, Lucas la passion amoureuse de Léandre ; ils se moquent de leurs dupes. Il y a quelque chose de plus compliqué chez Sancho Panza. Il croit à son maître en général, bien qu'en détail il le reconnaisse pour fou, semblable à ces gens qui proclament la fausseté de tous les détails d'un système philosophique et ne laissent pas de l'accepter dans son ensemble. Sancho trompe son maître sur Dulcinée, il le trompe sur la pénitence qu'il s'impose, il le trompe sur son vol aérien, et sur une multitude d'autres points ; mais il le croit lorsqu'il est question de conquérir une île dont on lui donnera le gouvernement ; il le croit toutes les fois que son intérêt, à lui Sancho, se trouve en

jen. Et cette crédulité sur certains points, cette incrédulité sur les autres nous semblent complètement naturelles. Sancho est vivant avec ses contradictions, tandis que les personnages du *Compère Mathieu*, par exemple, dont nous parlions tout à l'heure, nous semblent faux, bien qu'ils soient conséquents avec eux-mêmes. Le grand art pour un romancier, pour un auteur dramatique, c'est de nous faire croire aux abstractions qu'il réalise à nos yeux. Si nous ne les sentons pas vivre, nous disons avec Horace : *Incredulus odi*.

XIII.

Y a-t-il un rapport entre Sancho Panza et Panurge ? Un seul. L'un et l'autre représentent la réalité, la prose, en face d'un personnage qui représente l'idéal, la poésie. Mais l'idéal de Don Quichotte n'est pas celui de Pantagruel. Le brave gentilhomme espagnol regarde le passé et le regrette; le géant français regarde l'avenir et l'appelle de ses vœux. L'idéal de Don Quichotte s'est jusqu'à un certain point réalisé et ne peut plus renaitre; l'idéal de Pantagruel ne peut se réaliser que plus tard. L'idée qui inspire Rabelais et Cervantès est également élevée : mais l'impression est bien différente. Cervantès nous montre un noble cœur sur lequel il attire toutes nos sympathies, se débattant à la poursuite d'une chimère; son livre très gai dans la forme est profondément triste au fond. Le sentiment qu'il laisse a quelque chose d'amer, tandis que la lecture de *Pantagruel* est fortifiante. Il y a entre les deux livres la différence du regret à l'espérance.

Mais l'œuvre de Rabelais est inférieure comme œuvre d'art. Cervantès était avant tout un poète dramatique, un romancier. Quand il a commencé *Don Quichotte*, il avait écrit presque tout son Théâtre, il avait composé ces charmantes Nouvelles exemplaires, trop peu lues, qui attestent un talent d'observation et surtout un talent de composition si élevé. Il était habitué à faire vivre et agir ses personnages. Quand il a commencé son œuvre, il savait ce qu'il voulait faire. Rabelais était un savant, *Gargantua* était sa composition d'essai, et quand il le commença il ne songeait qu'à s'amuser un peu et à faire rire le public. C'est peu à peu que l'œuvre prit la forme que nous lui voyons. De là incohérence inévitable dans l'ensemble, et manque de netteté dans le but.

Si Rabelais avait pu recommencer son livre, reprendre son œuvre par le commencement et donner aux deux parties qui la composent l'unité qui leur manque, il eût évidemment fait une œuvre supérieure. Il en eut l'intention peut-être. Les Privilèges qu'il obtint l'y autorisaient, mais les obstacles qu'il rencontra, et qui se dressèrent de plus en plus menaçants devant lui, à mesure qu'il annonça plus clairement son but, dans son quatrième livre par exemple, le forcèrent bien vite à renoncer à cette idée. Il fut obligé de s'enfermer dans sa conception première, tout imparfaite, tout insuffisante qu'elle était. Il en résulta l'œuvre bizarre et énigmatique que nous avons sous les yeux.

Cependant il est non seulement très supposable, il est presque certain, que même, avec une liberté entière de parole, Rabelais serait resté inférieur à

Cervantès au point de vue de la perfection esthétique. Cervantès était essentiellement un homme d'action; Rabelais était au contraire un homme de spéculation. L'un avait fait son apprentissage d'écrivain dramatique dans la vie, l'autre ne l'avait fait que dans les livres. A intelligence égale l'avantage devait rester au premier. Chacun, du reste, à sa part très belle. Au point de vue esthétique, c'est Cervantès qui l'emporte, au point de vue philosophique, c'est Rabelais.

XIV.

Le point de vue différent où se sont placés les deux écrivains, se traduit jusque dans un détail qui peut sembler futile. Panurge et Sancho Panza demandent l'un et l'autre; tous deux désirent recevoir et recevoir le plus possible, mais le compagnon de l'adorateur du passé ne songe qu'à économiser soigneusement ce qu'on lui donne; il accumule l'argent qu'il reçoit, comme son maître accumule dans son esprit les souvenirs du vieux temps; le compagnon de l'homme de l'avenir ne reçoit que pour dépenser, que pour jeter aux quatre vents ce qu'il vient de recevoir. Il sème au hasard, d'autres recueilleront. Le passé a donné tout ce qu'il donnera, il ne s'agit que de ne pas perdre le trésor; mais l'avenir est vaste, demain rendra au double ce que l'on disperse aujourd'hui.

L'histoire littéraire nous fournit à la fin du XVIII^e siècle deux incarnations célèbres de Panurge: Figaro et le neveu de Rameau, Panurge ambitieux et actif — et Panurge insouciant.

Figaro, comme son célèbre ancêtre, est un enfant du peuple, enfant perdu, abandonné, car la famille

que Beaumarchais lui fait retrouver après coup est passablement énigmatique ; elle n'a d'ailleurs exercé aucune influence sur son éducation ni sur ses premières années. Cette éducation, il ne la doit qu'à lui-même, à sa fièvre de savoir et d'agir. Il nous raconte sa vie à deux reprises, dans le *Barbier de Séville*, puis dans le *Mariage*, d'assez bonne humeur dans la première pièce, et non sans aigreur dans la seconde.

Il a été tour à tour apothicaire, auteur de madrigaux et autres petits vers, ce qui ne l'a pas empêché de faire des affaires et de tenter la fortune au théâtre. Sifflé sur la scène, il s'est jeté dans le journalisme ; le public l'a encouragé, mais il s'est brouillé avec la censure et avec ses confrères. « Fatigué d'écrire, abimé de dettes et léger d'argent, il s'est fait barbier. »

Accueilli dans une ville, emprisonné dans une autre et partout supérieur aux événements, loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, aidant au bon temps, supportant le mauvais, se moquant des sots, bravant les méchants, riant de la misère et faisant la barbe à tout le monde.

Il s'émancipe par ci par là à l'encontre des puissances. Il est « persuadé qu'un grand nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal, » et demande « si aux vertus qu'on exige d'un domestique on trouverait beaucoup de maîtres dignes d'être valets. »

Dans le fameux monologue du *Mariage*, Panurge-Figaro devient tout à fait amer et révolutionnaire :

Fils de ne je sais pas qui, volé par des bandits, élevé dans leurs maïcs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête ; et partout je suis repoussé ! J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie, et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre en main une lancette de vétérinaire. ... Je me jette à corps perdu au théâtre... Je broche une comédie

dans les mœurs du sérail... à l'instant un envoyé se plaint que j'offense dans mes vers la Sublime Porte..... Il s'élève une question sur la nature des richesses ; j'écris sur la valeur de l'argent et le produit net.... aussitôt je vois baisser pour moi le pont d'un château fort... Las de me nourrir, on me met un jour dans la rue... on me dit que, pourvu que je ne parle en mes écrits ni de l'autorité, ni du culte, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs... J'annonce un écrit périodique... on me supprime... On pense à moi pour une place, mais par malheur j'y étais propre ; il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. Il ne me restait plus qu'à voler ; je me fait banquier de pharaon, alors je soupe en ville, et les personnes dites *comme il faut* m'ouvrent poliment leurs maisons, en retenant pour elles les trois quarts du profit.... Mais comme chacun pillait autour de moi en exigeant que je fusse honnête, il fallut bien périr encore....

Il se représente ensuite comme

un jeune homme ardent au plaisir, ayant tous les goûts pour jouir, faisant tous les métiers pour vivre ; maître ici, valet là, selon qu'il plaît à la fortune ; ambitieux par vanité, laborieux par nécessité, mais paresseux... avec délices ! orateur selon le danger, poète par délassément ; musicien par occasion, amoureux par folles bouffées... [il] a tout vu, tout fait, tout usé.

Figaro se calomnie, il n'a jamais été paresseux, il a toujours été au contraire tourmenté du besoin d'agir, d'intriguer, de mener à la fois quatre intrigues bien compliquées, c'est lui qui nous le dit. Il vieillit cependant et lorsque, de longues années après, Beaumarchais le remplaça sur la scène, dans la *Mère coupable*, tout cet enthousiasme s'était évanoui, il était devenu vertueux, quelque peu déclamateur et ne songeait plus qu'à démasquer un adversaire de son père Beaumarchais, Bergasse, à peine déguisé sous le nom de Bégears. — Un autre écrivain ce-

pendant, Népomucène Lemer cier, ranime Figaro une fois encore, et, sous le nom de *Pinto*, lui donne à conduire une comédie où il s'agit de mettre sur le trône de Portugal l'indolent duc de Bragance, qui se borne à laisser faire son intelligent factotum.

Nous laissons de côté les nombreuses imitations où l'on a tenté de faire revivre le joyeux barbier : les *Deux Figaro*, la *Vieillesse de Figaro*, *Les premières Armes de Figaro* un des heureux essais de V. Sardou, etc. Figaro vieilli s'est fait journal, mais il a changé de parti. Le diable devenu vieux s'était fait ermite, Figaro devenu vieux s'est fait Basile.

XV.

L'autre face de Panurge, Panurge insoucieux et débraillé, s'est incarné au XVIII^e siècle dans le *Neveu de Rameau*.

Un mot d'abord sur le livre. C'est un dialogue entre Diderot et un neveu du musicien Rameau, auteur d'un assez grand nombre d'opéras, célèbres en leur temps, *Castor et Pollux*, entre autres — et le premier qui ait trouvé le moyen d'expliquer les lois de la musique par celles de la résonnance d'un corps sonore. Diderot a-t-il rencontré réellement Rameau neveu au Palais-Royal ? a-t-il eu avec lui la conversation qu'il nous raconte ? ou bien, cette conversation a-t-elle été imaginée par l'auteur ? Pour qui connaît le mode de composition de Diderot, les deux suppositions doivent être vraies. Le philosophe aura causé plusieurs fois avec Rameau neveu, mais quand il aura voulu reproduire ces conversations, il y aura ajouté beaucoup du sien, et transformé son personnage au point d'en faire un type.

Mais pourquoi Diderot ne publia-t-il pas cette œuvre curieuse ? Pourquoi n'en trouve-t-on aucune mention dans ses papiers ? Par la raison toute simple que Diderot négligeait, oubliait volontiers ses écrits les plus importants et qu'un assez grand nombre n'ont été publiés qu'après sa mort, à mesure qu'on les a retrouvés. Un manuscrit du *Neveu de Rameau*, égaré en Allemagne tomba entre les mains de Goethe, qui le traduisit et le publia en allemand en 1805 avec une préface très élogieuse. La préface fut traduite en français, mais l'ouvrage lui-même ne fit son apparition dans sa langue originale que dans l'édition de 1822 des *Œuvres de Diderot*, 21^e volume.

Rameau neveu, c'est Panurge transporté au XVIII^e siècle, dans cette société mêlée de grands seigneurs d'actrices, et de gens de lettres, qui s'amusaient et riaient insoucieusement à la veille d'une révolution ; il n'a pas moins étudié que Panurge les livres et surtout les hommes. Il raconte à Diderot comment il enseignait la musique sans la savoir ; comment il aurait pu, s'il l'eût voulu, détourner de la vertu quelque charmante jeune fille de la bourgeoisie ou du commerce en se faisant bien payer ; comment lui-même il avait une femme ravissante, qu'on ne lui eût certainement pas laissée si elle n'était pas morte ; comme quoi il compose des pièces de théâtre qui transportent les comédiens et le public ; il exécute par la pensée et la pantomime des sonates sur le violon et le clavecin, de manière à se faire applaudir à tout rompre. Enfin il sait tout, il est propre à tout et n'est rien ; — assis aujourd'hui à la table d'un grand seigneur, il dînera demain à la cuisine, heureux qu'on

l'y tolère ; il fait les bons mots des hauts personnages et se met à la solde des comédiennes vieilles et démodées ; il laisse tomber les épigrammes comme des gerbes d'étincelles, il professe que l'argent des sots est le domaine des gens d'esprit, il ne pèche point par excès de délicatesse, et n'en est pas moins atteint sans cesse de la maladie de Panurge : faute d'argent, parce que s'il a, comme Panurge, 63 manières d'en gagner, il en a comme lui, 125 d'en dépenser, dont la plus commune est une incurable insouciance, une invincible paresse, un manque total de constance et de volonté, qui paralyse ses éminentes qualités.

XVI.

J. Janin a terminé le récit laissé sans conclusion par Diderot. Son ouvrage s'appelle : *La fin d'un siècle et du Neveu de Rameau*. C'est Diderot qui parle ; il raconte qu'un jour, en se promenant dans Paris, son attention fut appelée par un homme qui jouait en plein air une foule de fantaisies charmantes sur le violon, afin de récolter quelques sous pour aller dîner. C'était Rameau neveu lui-même. Diderot le mène ou plutôt se laisse mener par lui à un restaurant et là Rameau poursuit le récit de ses aventures. C'est un tableau animé d'un certain côté de la vie des grands seigneurs et des gens de lettres au XVIII^e siècle, un supplément aux *Mémoires* de Marmontel, de Grimm, de Bachaumont, etc. Le tableau est fidèle, l'imitation du style est assez exacte, mais l'ouvrage serait beaucoup plus intéressant, s'il pouvait être dépouillé d'une partie de ce verbiage à la Janin qui gâte et ralentit les meilleurs récits, — et réduit de deux bons tiers. Diderot voyant Rameau à l'agonie fait venir un

prêtre, qui le réconcilie avec ses ennemis, artistes et littérateurs, puis le bénit et l'enterre.

Cette incarnation de Panurge n'est pas la dernière qui ait été tentée, mais c'est la dernière qui mérite d'être citée. Nous y reviendrons en parlant de ceux qui ont imité Rabelais de parti pris. Figaro, Rameau neveu ne sont pas des imitations de Rabelais, ce sont de créations à côté et dans la ligne collatérale.

XVII.

Pendant que Panurge, Figaro, le Neveu de Rameau posaient devant leur pensée, les trois peintres ne leur ont-ils pas attribué, sans s'en douter ou en s'en doutant, quelques-uns de leurs traits personnels? Cela est vrai pour le second; nous en avons la preuve écrite. Il y a eu dans le rôle de Figaro, entre le manuscrit primitif et celui qui a servi à la représentation, nombre de détails ajoutés, nombre d'allusions à la vie même de Beaumarchais; son biographe consciencieux, M. Louis de Loménie¹ en cite divers exemples. Que Diderot ait prêté au Neveu de Rameau quelques traits de son propre caractère, de son insouciance, de sa distraction, le fait ne saurait guère être mis en doute. Il a dû en être de même pour Rabelais et Panurge. Rabelais partageait avec son héros l'amour du savoir, et le désir d'en faire parade; il y a pu avoir chez lui de ces exaltations comme nous en voyons au commencement du livre III, de ce goût pour la plaisanterie même forcée et le calembour, qui se manifeste dans les conversations de Panurge. Mais

¹ *Beaumarchais et son temps*, etc. par Louis de Loménie, 2 vol. in 8, 1856.

il faut se garder, comme nous l'avons déjà dit, d'aller trop loin dans cette voie. Figaro parle très légèrement de ses parents, et Beaumarchais était un excellent père de famille; Diderot, tout enthousiaste, tout prodigue de son talent qu'il était, fut toujours étranger à la vie débraillée de Rameau neveu.

XVIII.

Il y a peu de chose à dire des personnages secondaires qui gravitent autour des trois rois, Grandgousier, Gargantua et Pantagruel. S'ils ne sont pas tout-à-fait aussi insignifiants que les compagnons d'Enée: le fidèle Achates, le fort Gyas, le fort Cloanthe, l'ardent Oronte, Sergeste, et autres, — leur rôle cependant est passablement effacé. Ponocrates est un sage instituteur, Carpalim un adroit gymnaste, Epistémon n'éveillerait aucun souvenir sans sa descente aux enfers, et ainsi des autres. Chacun d'eux a pourtant son caractère, et, dans le dialogue, on ne pourrait guère prêter à l'un ce que l'auteur met dans la bouche de l'autre; mais la différence est peu sensible. Au IV^e livre, Rabelais profite d'un moment de navigation calme pour les différencier par leurs occupations. Comme nous avons négligé ce passage, nous le plaçons ici :

Pantagruel tenant un Héliodore grec en main sus un transpontin [strapontin] au bout des escoutilles, sommeilloit. Epistemon regardoit par son astrolabe en quelle elevation nous estoit le pole. Frère Jean s'estoit en la cuisine transporté: et en l'ascendant des broches et horoscopes des fricassées, consideroit quelle heure lors pouvoit estre. Panurge avec la langue parmy un tuyau de pantagruélien [chanvre] faisoit des bulles et gargouilles. Gymnaste appointait [appointissait] des

curedens de lentisque [lentisque]. Ponocrates resvant resvoit, se chatouilloit pour se faire rire, et avec un doigt la teste se grattoit, Carpalim d'une coquille de noix grossiere faisoit un beau, petit, joyeux, et harmonieux moulinet à aiale de quatre belles petites aisses [planchettes] d'un tranchouer de vergne. Rhizotome de la coque d'une tortue composoit une escarcelle veloutée. Xenomanes avec des jects [attaches] d'esmerillon rapetassoit une vieille lanterne. Notre pilot tiroit les vers du nez à des matelots.....

Nous pourrions aussi mentionner les conseillers de Picrochole et d'Anarche, les agents de Grandgousier, etc. Tiravant, l'écervelé Hastiveau, toujours prêts à se lancer en avant, Touquedillon, qui écoute les bons conseils et qui s'en trouve mal; le sage Gallet, messenger de Grandgousier, et nombre d'autres qui, bien que n'apparaissant qu'un moment, ne laissent pas d'avoir leur physionomie.

XIX.

Mais c'est dans le portrait des personnages épisodiques qui apparaissent çà et là, que Rabelais triomphe.

Qui ne se rappelle maître Janotus de Bragmardo, le pédant crasseux, radoteur, rabâcheur imbecile, se grisant de latin qu'il écorche, caricature outrée, mais sous laquelle on sent la nature vivante?

Puis voici un autre vieillard, presque aussi naïf, presque aussi dépourvu de jugement, le juge Bridoye. Mais Janotus est prétentieusement stupide, Bridoye n'a aucune prétention; il a fait seulement deux remarques, l'une que, lorsque le procès a duré longtemps, les plaideurs sont toujours satisfaits, quelle que soit la sentence qui intervienne, — l'autre que les jugements des procès ont souvent l'air d'être remis

au hasard, et il s'est fait là-dessus une double théorie : faire durer les procès autant que possible, et s'en remettre ensuite aux dés pour les juger. Le brave homme n'en revient pas quand il apprend que ses confrères affirment qu'ils agissent autrement.

Pantagrue a quelque pitié de lui. Il y a, en effet, des juges plus dignes de colère, les représentants de la justice criminelle, par exemple, Grippeminaud et ses Chats fourrés, avides et cruels, que la vue de l'innocence ne désarme pas, au contraire, mais dont la colère ne tient pas contre un sac d'écus adroitement jeté sur la table.

Rabelais n'est pas tendre à l'égard des gens de loi.—Qu'on se rappelle ce procès des deux seigneurs, auquel personne n'entend rien et qui se termine par un jugement que l'on n'entend pas davantage — puis cette Ile des Chicaneux, habitée par les employés inférieurs de la justice.

Rabelais n'est guère plus favorable aux pédants, soit qu'ils cachent leur ignorance sous les apparences du savoir pour tromper les ignorants, comme Thubal Holoferne le précepteur, Janotus le professeur, — soit qu'ils fassent parade d'une science de plus ou moins bon aloi, comme l'écolier limousin qui écorche le langage français, ou comme la Quinte-Essence, reine et prototype des Précieuses.

Il n'a pas plus de tendresse pour les amateurs de la guerre à quelque ordre qu'ils appartiennent, porteurs de couronnes, comme Anarche et Picrochole — commandants d'armée comme Tripet et Touquedillon, — mauvais conseillers des rois comme Menvail, Spadasin et Merdaille.

Les moines, les gens d'église ne sont pas plus

heureusement traités — depuis ceux de Seuillé qui chantent des antiennes au lieu de défendre leur vigne, ceux qui prêchent des pèlerinages ridicules, ceux qui viennent importuner les malades au moment de la mort afin d'obtenir pour leur couvent une part de la succession ; jusqu'aux oisifs de l'île Sonnante et aux frères Esclotz qui passent leur vie à inventer les moyens les plus compliqués de ne pas faire comme les autres et d'être inutiles à la société.

Rabelais dans ses critiques n'épargne ni les protestants de Papefiguière et de l'île des Andouilles — ni les catholiques de Papimanie et de l'île Sonnante. Entre les personnages de ce genre, il faut distinguer Homenaz, l'évêque de Papimanie, naïf et rusé, à cheval sur les règlements, les cérémonies secondaires, tout confit en dévotion, dont les yeux ne pleurent qu'eau bénite comme certain personnage de Régnier, larmoyant d'attendrissement au seul nom des décrétales, surtout lorsqu'il a bu quelques verres de bon vin versés par les charmantes jeunes filles dont il aime à s'entourer — en tout bien tout honneur — et ne dédaignant pas le petit mot pour rire et le calembour, pourvu que l'adoration du pape ne soit pas compromise.

La satire domine chez Rabelais, mais elle ne tombe pas au hasard sur tous les personnages secondaires. Un homme d'église, par exemple, le théologien Hipothadée, parle avec beaucoup de sagesse ; le médecin Rondibilis figure de la manière la plus honorable dans la fameuse délibération de Panurge au sujet de son mariage.

XX.

La composition du livre de Rabelais est loin d'être parfaite, ainsi que nous avons déjà eu occasion de le dire. Les deux premiers livres se reproduisent, Picrochole et Anarche se ressemblent et, ce qui est contraire aux lois de l'art, le premier de ces personnages est mieux dessiné que le second. Il n'y a réellement de plan qu'à partir du troisième livre, encore la fin des livres traîne-t-elle quelque peu, parce que l'auteur ne sait pas où s'arrêter.

Si Rabelais eût pu parler franchement et en toute liberté, il eût refait probablement son livre ; il aurait pu élaguer certains détails inutiles ou même fastidieux, il aurait pu en développer quelques autres qui, pour être trop écourtés, ne produisent pas tout leur effet. Il nous a donné un exemple de ce qu'il pouvait faire en ce genre quand, de l'informe *Chronique gargantuine*, il a tiré son *Gargantua*, une des parties maîtresses de l'œuvre et la plus parfaite peut-être pour la forme.

Ajoutons qu'à l'époque de Rabelais, on était beaucoup moins exigeant en France sur cette juste proportion entre les différentes parties, qui pour nous constitue un livre bien fait. Ce qui est devenu plus tard la préoccupation constante de nos écrivains était alors rejeté au second plan. Faut-il rappeler Henri Estienne et ses ouvrages français les plus connus : l'*Apologie d'Hérodote*, le *Traité de la conformité du langage français avec le grec*, la *Précellence du langage français*, etc. Il n'y a dans ces ouvrages ni plan ni ensemble. Les *Essais* de Montaigne ne sont qu'une causerie à bâtons rompus sur

toutes sortes de sujets, et l'étendue du chapitre est généralement sans proportion avec le sujet traité. Le manifeste de la Pléiade, la *Défense et illustration de la langue française* par Joachim du Bellay (1549) se compose d'une série de petits chapitres sans proportion et souvent sans liaison. Les curieux travaux de Bernard Palissy : la *Recepte véritable*, et même le *Traité des eaux et des fontaines*, si remarquables pour la science et aussi pour le style, manquent également d'ordre et de méthode, bien que l'auteur fût un artiste hors ligne.

Il y avait des exceptions sans doute. Le livre de l'*Institution chrétienne* de Calvin est disposé avec beaucoup d'art. Il en est de même de la *République de Jean Bodin*, malgré la surabondance des développements,—du *Livre des Marchands*, piquant pamphlet de Régnier de la Planche contre le duc de Guise, et de quelques autres. Mais ces écrits font réellement exception. L'ordre dans ce cas dépendait de l'esprit plus ou moins logique de l'auteur et de la nature du sujet à traiter. La liberté que l'on accordait à l'écrivain pour disposer sa phrase, on la lui laissait pour la disposition des matières de son livre, et ce manque de proportion qui nous choque dans le roman de Rabelais, nous qui avons passé par le XVII^e et le XVIII^e siècle, choquait évidemment assez peu ses contemporains : parmi ceux qui ont parlé de lui, il n'en est pas un seul qui y fasse allusion.

XXI.

Si l'ensemble laisse à désirer chez Rabelais, en revanche quelle perfection dans les détails ! Qu'il dialogue, qu'il raconte, qu'il décrive, qu'il discute, c'est

toujours un merveilleux artiste. Qu'on se rappelle ces charmantes scènes de comédie dont il émaille son récit. Comme elles sont finement préparées, développées, terminées ! Il développe largement, il ne craint pas de prodiguer les détails et cependant tout mot porte. C'est la vigueur railleuse d'Aristophane, la finesse malicieuse de Voltaire, et la profonde observation de Molière, avec quelque chose de plus vaste dans la pensée. S'il s'attarde quelquefois aux petites finesses et aux jeux de mots, ce n'est qu'une fleurette qu'il cueille en passant, l'idée n'a rien à y perdre. C'est le sourire, ou si l'on veut la grimace du géant ; tout en souriant le géant n'en poursuit pas moins sa marche vigoureuse.

En fait de comédies piquantes, il suffira de rappeler la harangue de Maître Janotus de Bragmardo, toutes les scènes qui se rapportent à la guerre de Picrochole, entre autres la scène fameuse des châteaux en Espagne ; frère Jean et les moines, quand l'abbaye est à sac ; Grandgousier et les pèlerins ; Gargantua pleurant sa femme et se réjouissant de la naissance de son fils ; toutes les piquantes scènes de Bridoye et de ses juges ; Panurge entre le médecin et le théologien, Panurge avec le marchand de moutons ; les noces de Basché, Homenaz et ses visiteurs ; la scène des Chats fourrés, etc, etc. Il faut s'arrêter : l'énumération dégènerait en table de matières.

Rabelais n'excelle pas moins dans le récit, soit qu'il raconte en quelques mots rapides et piquants à la façon des *Cent Nouvelles nouvelles* et de Voltaire — soit qu'il développe ses récits. C'est cette dernière forme qu'il préfère. Il aime surtout à faire ce que les musiciens appellent des variations sur un thème

donné. De quelques phrases ramassées n'importe où, il fait un chef d'œuvre de malice et de style ; il tire une comédie charmante de ce qui, dans l'origine, n'était qu'un bon mot et quelquefois moins.

XXII.

Nous l'avons vu transformer de cette façon certains récits de Lucien, de Merlin Coccaye, de Plutarque et autres. Qu'on nous permette de citer ici encore un exemple de ce genre de développement. Nous l'extrayons du *Nouveau Prologue du Quart Livre*, en émondant beaucoup et en traduisant souvent :

A propos de souhaits médiocres — avertissez-moi quand il sera temps de boire — je vous raconterai ce qui est écrit parmi les apologues du sage Ésope.

De son temps était un pauvre homme natif de Gravot — en Chinonais — nommé Couillatris, abatteur et fendeur de bois, et à cet humble métier gagnant cahin caha sa pauvre vie. Advint qu'il perdit sa coignée. Qui fut bien fâché et marri ? Ce fut lui : car de sa coignée dépendait son bien et sa vie ; par sa coignée, il vivait en honneur et réputation entre tous les riches bûcherons ; sans coignée, il mourait de faim. La Mort, six jours après, le rencontrant sans coignée, avec sa faux l'eût fauché et sarclé comme une mauvaise herbe, de ce monde. Dans sa détresse, il commença à crier, prier, implorer, invoquer Jupiter par oraisons très-disertes — vous savez que Nécessité fut inventrice d'éloquence — levant la face vers les cieux, les genoux en terre, la tête nue, les bras haut en l'air, les doigts des mains écarquillés disant à chaque refrain de ses prières, à haute voix infatigablement : « Ma coignée, Jupiter, ma coignée, ma coignée. Rien de plus que ma coignée, Jupiter, ou de l'argent pour en acheter une autre. »

Le récit va lentement, on voit bien que l'auteur s'amuse à le prolonger ; il reprend quelquefois sa

phrase pour la compléter, il n'oublie aucune circonstance, mais il fait un tableau. Il vous dirait volontiers avec Gresset :

Je ne serai point court, mais qui m'aime, me suive.
(*Le Parrain magnifique.*)

Il est impossible de ne pas aimer ce joyeux conteur. C'est un vieillard d'ailleurs, il a ses 67 ans bien comptés, suivons-le.

Jupiter, en ce moment, tenait conseil sur certaines affaires urgentes. La vieille Cybèle opinait alors, à moins que ce ne fût le jeune Phébus, ce m'est tout un. Mais Couillatris criait si haut qu'on l'entendit en plein conseil et consistoire des dieux. — Quel diable, demanda Jupiter, est là-bas qui hurle si horriquement ? Vertus de Styx, n'avons-nous pas à régler encore assez d'affaires et discussions d'importance sans qu'on vienne encore nous déranger ? Nous avons vidé le débat de Presthan, roi des Perses, et du sultan Soliman, empereur de Constantinople. Nous avons terminé l'affaire entre les Tatares et les Moscovites.

Les Moscovites ont pris Casan, 1550, et ils prendront bientôt Astracan, 1554.

Nous avons répondu à la requête du shérif ; nous avons aussi répondu à la dévotion de Dragut-Rais....

Amiral ottoman qui pilla la Sicile, 1552.

L'état de Parme est expédié, aussi bien que celui de Maydenbourg, de la Mirandole et d'Afrique. C'est ainsi que les mortels appellent la ville, sur la Méditerranée, que nous appelons *Aphrodisium*.

Cette ville est maintenant Madhia, dans l'état de Tunis. Charles Quint la prit après un long siège en 1550. Rabelais fait ici allusion à une distinction que nous trouvons souvent dans Homère. Les im-

mortels appellent telle ville, tel pays, d'un nom, et les hommes lui en donnent un autre.

Tripoli a changé de maître pour avoir été malgardée.

Elle avait été enlevée aux chevaliers de St-Jean de Jérusalem, par Dragut Raïs, dont il a été question tout à l'heure.

Le temps était venu, continue Jupiter. Ici sont les Gascons renians et demandans le rétablissement de leurs cloches.

Les Gascons s'étaient en effet révoltés au sujet de l'impôt sur le sel; la révolte fut bientôt apaisée; on priva les habitants de leurs cloches parce qu'elles avaient servi à sonner le tocsin. Mais le connétable de Montmorency qu'on envoya dans le pays après la révolte calmée, se souilla par d'épouvantables cruautés. C'est sous le coup de ces cruautés que La Boétie écrivit son éloquent réquisitoire contre la monarchie: *De la Servitude volontaire*.

En ce coin, continue Jupiter — qui passe en revue les affaires du monde, — en ce coin sont les Saxons, les Estrelins, les Ostrogoths et Alcmans, peuple jadis invincible, maintenant abattus et subjugués par un petit homme estropié. Il nous demandent vengeance, secours et restitution de leur premier bon sens et liberté antique.

Les Estrelins sont les habitants des petites républiques anséatiques de la Baltique; les Ostrogoths sont les Germains de l'orient. Le petit homme estropié qui les a soumis contre leur gré, c'est Charles-Quint, alors tout perclus de goutte.

Jupiter a parcouru l'Europe et l'Asie occidentale; il va s'occuper maintenant de deux professeurs de l'Université de Paris, Ramus ou la Ramée et Galland dont Rabelais avait à se plaindre. Ra-

mus attaquait la philosophie d'Aristote — ou plutôt la philosophie scolastique qui se plaçait sous l'invocation d'Aristote, qu'elle avait défigurée — et Galland la soutenait avec un emportement égal à l'attaque. Ramus préludait à la philosophie de l'avenir, Galland défendait l'ignorance traditionnelle. Ramus fut plus tard, quoique catholique, une des victimes de la St-Barthélemy.

Après avoir parlé des Allemands, Jupiter poursuit :

Mais que faire de ce Pierre Rameau et de ce Pierre Galland, qui se faisant une petite armée de leurs marmitons, nourris par eux, suppôts et répondants, bronillaient toute l'Académie de Paris ? Je suis en grande perplexité là-dessus et ne sais encore de quel côté je dois incliner. Tous deux me semblent bons compagnons ; l'un a des écus au soleil et l'autre voudrait bien en avoir ; l'un a du savoir, l'autre n'est pas ignorant ; l'un aime les gens de bien, l'autre est de gens de bien aimé. L'un est un fin et cault renard, l'autre mesdisant, mesescrivant et aboyant comme un chien contre les antiques philosophes et orateurs ; que t'en semble, dis, grand viédaze de Priape ?

— Roi Jupiter, répondit Priape, en levant la tête, puisque vous comparez l'un à un chien aboyant, l'autre à un fin fretté [rusé] renard, je suis d'avis que vous fassiez d'eux ce que vous avez fait jadis d'un chien et d'un renard. — Quoi ? demanda Jupiter. Quand ? Qui estoient ils ? Oh fut-ce ?

Jupiter fait allusion au vers technique destiné à résumer les lieux communs de rhétorique :

Quis ? quid ? ubi ? quibus auxiliis ? cur ? quomodo ? quando ?
[Qui ? quoi ? par quels moyens ? quand ? pourquoi ? comment ? où ?]

Quelle belle mémoire vous avez ! dit Priape. — Notre vénérable père Bacchus à face cramoisie, ici présent, avait fait pour se venger des Thebains un renard fée et tel qu'il ne

pouvait être pris par bête au monde, quelque mal qu'il pût faire.

Notre collègue Vulcain avait de son côté fabriqué un chien d'airain et, à force de souffler, l'avait rendu vivant et animé. Il vous en fit présent, vous le donnâtes à Europe, votre mignonne. Elle le donna à Minos ; Minos à Pocris, et Pocris enfin le donna à Céphalus. Il était pareillement fée et — comme les avocats de maintenant — il devait prendre toutes les bêtes qu'il rencontrerait, rien ne pourrait lui échapper. Les deux animaux se rencontrèrent : qu'arriva-t-il ? En vertu de son destin le chien devait prendre le renard, mais en vertu du sien, le renard ne pouvait être pris.

Le cas fut rapporté à votre conseil. On consulta les Destins. Les Destins étaient contradictoires. Comment les concilier ? la sueur vous en coula du front et c'est de cette sueur que sont nés les choux cabus [pommés]. Le noble consistoire des dieux mit l'affaire en délibération, il en résulta pour tous une soif si grande qu'on ne but pas ce jour là moins de 78 barriques de nectar. Je vous conseillai de changer les deux animaux en pierres. Tous les dieux furent de mon avis, et l'on cria par tout l'Olympe qu'il était inutile d'apporter d'autre vin.

Je suis d'avis que vous changiez ce nouveau chien et ce nouveau renard en pierres. Aussi bien s'appellent-ils Pierre tous les deux. Et comme, selon le proverbe des Limousins, à faire la gueule d'un four sont trois pierres nécessaires, vous les associerez à maître Pierre du Coignet par vous jadis pour mêmes causes pétrifié.

Le Pierre du Coignet ou de Cugnières, dont il est question ici, était un avocat général qui, sous le règne de Philippe de Valois, avait défendu les droits de l'Etat contre les prétentions du clergé. Pour se venger de lui, on imagina, dans plusieurs églises, de donner le nom de pierre du coignet, ou du petit coin, à des statues qui rappelaient les traits du célèbre avocat, et dont le nez servait à éteindre les cierges. J. du Bellay écrivit à propos de Ramus et Galland une

satire qui fit grand bruit à l'époque: la *Pétromachie*, où Pierre du Coignet, qui a entendu la dispute du petit coin où il a été relégué, donne, en vers médiocres, de sages conseils aux deux adversaires.

— On les disposera en triangle, continue Priape, dans la grande église de Paris, leur nez servira à éteindre les cierges et leur exemple à éteindre les discordes et disputes au sein de l'Université et ailleurs. J'ai dit.

On voit comme les récits s'enchevêtrent les uns dans les autres, et comme les parenthèses s'intercalent au milieu du récit, se prolongent, et en reçoivent d'autres, sans que cependant, il y ait confusion. Nous voilà bien loin de Couillatris; patience, nous y reviendrons, mais avec le temps. « Toutes choses viennent en leur fin », nous a dit Rabelais. Nous sommes pour le moment au conseil des dieux.

Vous favorisez ces messieurs, dit Jupiter à Priape. Leur but est de perpétuer leur mémoire, ils y arriveront, s'ils sont changés en pierres au lieu de l'être en terre et pourriture.

Jupiter se plaint ensuite des agitations de l'Italie, il craint de n'avoir plus de foudre depuis que ses co-dieux en lancent une telle quantité. — Il s'agit évidemment des foudres, des excommunications lancées par l'Église à cette époque. — Il trouve qu'on a tort de jeter ainsi sa poudre aux moineaux, puis il revient enfin à Couillatris. « Expédions ce criard, dit Jupiter. Mercure, voyez ce que c'est et sachez ce qu'il demande. »

XXIII.

Mercure regarde par la trappe des cieux. C'est par là que les dieux entendent ce qui se fait sur la terre;

elle ressemble à un écoutillon de navire, ou à la gueule d'un puits, si nous en croyons Lucien. Mercure voit Couillatris en prière et il en fait son rapport au conseil.

Nous voilà bien, dit Jupiter, comme si nous n'avions autre chose à faire qu'à rendre des coignées perdues. Rendez-la lui pourtant. Cela est écrit dans les livres des Destins, tout aussi bien que si elle valait le duché de Milan.

Les prétentions du roi de France sur le duché de Milan avaient été la cause première des guerres d'Italie. Milan appartenait alors aux Espagnols. Il y a ici évidemment une raillerie à l'endroit des livres du Destin, où l'on s'occupe aussi bien de la coignée du bûcheron que du sort des empires.

Sa coignée, reprend Jupiter, a autant de valeur pour lui qu'un royaume peut en avoir pour un roi. Qu'on lui rende sa coignée et qu'on n'en parle plus. Résolvons le différend du clergé et de la taupetière de Landerousse — Où en étions-nous ?

Priape interrompt de nouveau la délibération par une polissonnerie qui égaie fort les dieux, si bien que Vulcain en danse une danse bretonne.

Descendez à terre, dit Jupiter à Mercure, et jetez aux pieds de Couillatris trois coignées ; la sienne, une d'or et une d'argent, toutes massives et d'un calibre. Laissez-le choisir. S'il prend la sienne, donnez-lui les deux autres, s'il en prend une autre, coupez lui la tête avec la sienne. Ces paroles achevées, Jupiter contournant la tête comme un singe qui avale des pilules, fit une figure si épouvantable que tout le grand Olympe trembla.

Allusion à ce vers de Virgile :

. . . Et totum nutu tremefecit Olympum.

Mercure avec son chapeau pointu, sa capeline, talonnières et caducée, se jette par la trappe des cieulx, fend le vuide de l'air, descend légèrement en terre : et jette aux pieds de Couil-

latis les trois coignées, puis il luy dit : Tu as assez crié pour boire. Tes prières sont exhaussées de Jupiter. Regarde, laquelle de ces trois est ta coignée et l'emporte; Couillatris souleve la coignée d'or : il la regarde et la trouve bien poissante : puis dit à Mercure : Marmes [sur mon âme], ceste cy n'est mie la mienne. Je n'en veulx ~~rien~~. Autant fait de la coignée d'argent et dit : Non est ceste-cy. Je la vous quitte [laisse]. Puis prend en main la coignée de bois : il regarde au bout du manche : en iceluy reconnoit sa marque : et tressailant tout de joie, comme un renard qui rencontre poules esguarées, et soubriant du bout du nez, dit : Merdigues [Merci Dieu], ceste cy estoit mienne. Si me la voulez laisser, je vous sacrifray un bon et grand pot de lait tout fin couvert de belles frayres [fraises] aux Ides de may.

Bon homme, dist Mercure, je te la laisse; prends la. Et pour ce que tu as opté et souhaité médiocrité en matière de coignée, par le veuil [volonté] de Jupiter, je te donne ces deux autres. Tu as de quoi dorenavant te faire riche. Sois homme de bien.

On adressait cette dernière phrase à ceux à qui on faisait l'aumône.

La Fontaine, comme on sait, a fait aussi une fable sur le même sujet : *Le Bûcheron et Mercure* (V, 1). Voici comment il raconte cette partie de l'aventure :

Mercure vient . . .
 Je crois l'avoir près d'ici rencontrée . . .
 Lors une d'or à l'homme étant montrée,
 Il répondit : Je n'y demande rien.
 Une d'argent succède à la première,
 Il la refuse. Enfin une de bois.
 Voilà, dit-il, la mienne-cette fois.
 Je suis content si j'ai cette dernière.
 — Tu les auras, dit le dieu, toutes trois,
 Ta probité sera récompensée.

XXIV.

Continuons la citation de Rabelais.

Couillatris courtoisement remercie Mercure : revère le grand Jupiter : sa coignée antique ~~attache~~ à sa ceinture de cuir, et s'en ceint comme Martin de Cambray [statue qui frappait les heures sur la cloche de Cambray]. Les deux autres plus poissantes il charge à son coul. Ainsi s'en va prelassant par le pays, faisant beaux troigne [visage] parmi ses paroissiens et voisins, et leur disait le petit mot de Patelin : En ay-je ? Au lendemain, vestu d'une [souquenille] blanche, charge sur son [dos] les deux precieuses coignées, se transporte à Chinon... [Là] il change sa coignée d'argent en beaux testons et autre monnoye blanche ; sa coignée d'or en beaux saluts, beaux montons à la grand laine, beaux escuz au soleil. Il en achapte force mestairies....

Rabelais a trouvé une occasion d'entasser des substantifs, il en profite :

... force granges ; force mas [lots de terre], force bordes [maisons] et bordieux, force cassines [chaumières] ; force prés, force vignes, bois, terres labourables, pastis, estangs, moulins, jardins, saulsayes ; bœufs, vaches, brebis, montons, chèvres, truyes, porceaulx, asnes, chevaux, poules, coqs, chapons, poulletz ; oyes, jars, canes, canars, et du menu. En peu de temps fut le plus riche homme du pays ; voire plus que Maulevrier le boiteux.

Les francs gontiers [paysans libres] et Jacques bons homs [paysans serfs] du voisinage, voyans cette heureuse rencontre de Couillatris, furent bien estonnés... Si commencèrent courir, s'enquerir, guementer [quemander, demander], informer par quel moyen, en quel lieu, en quel jour, à quelle heure, comment et à quel propous luy estoit ce grand thesaur (trésor) advenu. Entendans que c'estoit par avoir perdu sa coignée. Hen, hen, dirent-ils, ne tenoit-il qu'à la perte d'une coignée que riches ne fussions ? Le moyen est facile et de coust bien petit... Hen ! hen, pardieu, coignée, vous serez perdue et ne vous en desplaise.

Ne croiriez-vous pas entendre La Fontaine ?

Adonc perdirent leurs coignées. Au diable l'un à qui demoura coignée. Il n'estoit filz de bonne mère qui ne perdist sa coignée. Plus n'estoit abattu, plus n'estoit fendu bois on pays, en ce default de coignées.

Encores dit l'apologue esopique que certains petits janpillehommes [gentilhomme], qui à Couillatris avoient le petit pré et le petit moulin vendu pour soy guorgiaser à la monstre [revue], advertiz que ce thesaur luy estoit ainsi, et par ce moyen seul advenu, vendirent leurs espées pour achapter coignées, afin de les perdre comme faisoient les paysans, et par icelle perte recouvrir [recouvrer] montjoie [monceau] d'or et d'argent. Vous eussiez dit proprement que ce fussent petits Romipetes [pèlerins se rendant à Rome], vendans le leur, empruntans l'aultruy, pour achapter mandats à tas d'un pape nouvellement créé [pour recevoir les indulgences d'un nouveau pape]. Et de crier et de lamenter et invoquer Jupiter. «Ma coignée, ma coignée, Jupiter! Ma coignée de çà, ma coignée de là, ma coignée, ho, ho, ho, ho! Jupiter, ma coignée!» L'air tout autour retentissoit aux cris et hurlemens de ces perdeurs de coignées.

On trouve dans ce paragraphe l'application de deux procédés habituels à Rabelais, une épigramme lancée en passant — ici contre les Romipètes — et l'insistance dans le détail.

Mercuré fut prompt à leur apporter coignées, à un chacun offrant la sienne perdue, une autre d'or, et une tierce d'argent. Tous choisissoient celle qui estoit d'or, et l'ammassoient [la ramassoient], remerciaient le grand donateur Jupiter. Mais sus l'instant qu'ils la levoient de terre, courbés et enclins [inclines], Mercuré leur tranchoit les testes, comme estoit l'edict de Jupiter. Et fut de testes coupées le nombre equal et correspondant aux coignées perdues.

La Fontaine rend ainsi ce passage :

A chacun d'eux il en montre une d'or ;
 Chacun eût cru passer pour une bête,
 De ne pas dire aussitôt : la voilà !
 Mercuré au lieu de donner celle-là,
 Leur en décharge un grand coup sur la tête.

XXV.

Rabelais a tiré le fonds de son récit d'Esopé :
 Ευλαόμενος και Ἐρμῆς, (éd. Tauchnitz, n° 127).

Un bûcheron avait laissé tomber sa coignée dans un fleuve dont le courant l'entraîna. Accablé de chagrin, il errait sur la rive en se lamentant. Hermès, le dieu du fleuve, eut pitié de lui et lui demanda pourquoi il se désolait de la sorte. Le bûcheron le lui ayant appris, le dieu plongea dans le fleuve, il en rapporta une coignée d'or et demanda au bûcheron si c'était celle-là qu'il avait perdue. Le bûcheron ayant répondu que non, Hermès plongea une seconde fois et reparut avec une coignée d'argent. Le bûcheron déclara cette fois encore que ce n'était pas la sienne, et le dieu ayant plongé une troisième fois, rapporta enfin la coignée du bûcheron. Il lui demanda si c'était celle-là qu'il avait perdue. Le bûcheron répondit que c'était elle. Hermès le loua de sa bonne foi et de sa véracité et lui donna les trois coignées.

Le bûcheron, retourné vers ses amis leur raconta, ce qui lui était arrivé; un d'eux lui porta envie et songea à obtenir les mêmes dons. Etant allé couper du bois près du fleuve, il y jeta sa coignée et s'assit sur la rive en pleurant. Hermès parait et lui demande la cause de ses larmes. Le bûcheron répond qu'il a perdu sa coignée dans le fleuve. Hermès plonge dans le fleuve, il en apporte une coignée d'or, et lui demande si c'est celle-là qu'il a perdue. Le bûcheron, plein de joie, déclare que c'est bien celle-là. Le dieu en voyant cette impudence et ce mensonge, non seulement ne lui donne pas la coignée d'or, mais il ne lui rend même pas sa propre coignée.

Cette fable nous montre qu'autant la divinité est compatissante pour les justes, autant elle est ennemie de ceux qui ne le sont pas.

XXVI.

Tel est le récit original; Rabelais n'a pas cependant inventé tous les autres détails dont il l'a embelli. Il a emprunté au *Timon* de Lucien l'idée des plaintes de Couillatris, et c'est dans l'*Icaro-ménippe*, du même auteur qu'il a trouvé la plaisante idée de cette trappe que Jupiter ouvre de temps en temps pour entendre les prières des hommes. Voici le passage de Lucien :

En devisant ainsi, nous arrivons à l'endroit où Jupiter devait s'asseoir pour entendre les prières. Il y avait à la suite l'une de l'autre plusieurs trappes, semblables à des orifices de puits et fermées avec un couvercle; devant chacune d'elles était placé un trône d'or. Jupiter s'assied à côté de la première, lève le couvercle et se met à écouter les voix qui le supplient. Or, elles lui arrivaient des différents points de la terre, avec une merveilleuse variété. Je me penchai moi-même du côté de la trappe et j'entendis tous ces vœux. Voici quelle en était à peu près la forme : « O Jupiter, fais-moi parvenir à la royauté ! O Jupiter, fais pousser mes oignons et mes ciboules ! O Jupiter, fais que mon père meure bientôt ! » Ailleurs un autre disait : « Si je pouvais hériter de ma femme ! » Ou bien : « Puisse-je ne pas être surpris tendant des pièges à à mon frère ! » Ou bien encore : « Si je pouvais gagner mon procès ! Si j'étais couronné à Olympie ! » Les navigateurs demandaient, les uns, le souffle de Borée, les autres celui de Notus. Le laboureur voulait de la pluie, et le foulon du soleil. Le père des dieux écoutait, examinait attentivement chaque prière, mais ne les exauçait pas toutes.

Il accordait à l'un et refusait à l'autre.

XXVII.

La Fontaine qui avait les mêmes matériaux sous les yeux, s'est contenté d'en tirer un récit naturel, facile, agréable, mais Rabelais en a tiré toute une comédie, où il a trouvé le moyen de faire intervenir l'histoire politique et littéraire de son temps, de semer en chemin force polissonneries et de former de l'ensemble un tout charmant. C'est ainsi qu'il procède quand il emprunte. Il transforme tellement ce qu'il prend aux autres qu'il en fait son bien propre. Parfois, comme ici, il se contente de développer et de combiner; d'autrefois il transforme, il transpose la pensée de l'auteur, et soit qu'il invente, soit qu'il emprunte, — ce qui lui arrive souvent, nous l'avons montré, — il sait toujours être

original et donner à son œuvre un charme tout personnel. La Fontaine embellit généralement les sujets qu'il emprunte à d'autres, mais ceux qu'il emprunte à Rabelais perdent tous à sa traduction.

XXVIII.

Parmi les allusions que Rabelais a semées dans le récit qui précède, il en est une qui ne laissait pas d'être passablement audacieuse. Il compare la fortune de Coullatris après le faveur divine à celle de Maulévrier le boiteux. Ce Maulévrier, nommé en quelques lettres, n'était autre que le mari de cette Diane de Poitiers, qui fut successivement la favorite de François I^{er} et de Henri II, son fils. Maulévrier gagna à ce marché de grandes richesses, qui, comme celles de Coullatris, excitèrent l'envie autour de lui. On vit alors arriver à la cour maints gentilshommes, pauvres de biens, mais riches d'une belle femme ou d'une belle fille, dans l'espoir de réussir comme lui. L'auteur n'appuie pas, le nom de Maulévrier paraît arriver là comme par hasard, mais l'allusion n'en est que plus piquante. Rabelais abonde en ces sortes de malices, dont Voltaire et Courier lui ont dérobé le secret.

XXIX.

Nous venons de voir Rabelais dans le dialogue et dans le récit. Il n'excelle pas moins dans la peinture des objets. Dès qu'il touche à quelque chose, vite un tableau se dresse devant nos yeux, complet, étendu ou en miniature, car ce peintre qui est disposé à voir les choses en grand et à les dessiner dans leur ensemble, sait devenir exquis au be-

soin. S'il lui faut décrire une scène violente de la nature, une bataille, il le fait à grands traits et nous transporte au centre même de l'action. Qu'on se rappelle la tempête ou l'apparition de Jean des Eutommeures au milieu des soudards qui ravagent la vigne de Seuillé. Mais nous l'aimons mieux encore dans des pages tempérées, lorsqu'il célèbre par exemple les conquêtes dues à l'estomac, lorsqu'il nous énumère les vertus du chanvre, lorsque Panurge disserte sur les débiteurs et les emprunteurs, et surtout lorsque, par la bouche de Rondibilis, il nous expose les charmes de l'étude et décrit les occupations des Muses.

Nous aimons moins ses discours apprêtés, ses morceaux d'éloquence ; ce n'est pas qu'il y soit inférieur à lui-même. Ces morceaux, hâtons-nous de le dire, feraient la gloire de tout autre, qu'il nous suffise de rappeler les lettres écrites par Grandgousier et par Gargantua à leurs fils, la harangue de Gargantua aux vaincus, les chapitres, si solides, où Rabelais expose en son nom ses idées en matière de conquête et de colonisation. Mais quand il raconte ou décrit, au lieu de haranguer, il est plus original et plus lui-même.

Cherchons maintenant à saisir quelques-uns des procédés de son style — chaque auteur a les siens — la disposition favorite de ses phrases, l'agencement préféré de ses mots. Il est bien entendu que nous ne pousserons pas cette étude à fond. Une étude approfondie du style et de la langue de Rabelais exigerait tout un volume.

CHAPITRE XVIII.

STYLE, LANGUE ET GRAMMAIRE.

SOMMAIRE. I. LE STYLE. — 1. Richesse et simplicité du style de Rabelais. — 2. Énumérations et litanies. — 3. Accumulation de noms et d'adjectifs. — 4. Accumulation de propositions. — 5. Accumulation de verbes. Rabelais et Montaigne. — 6. Gradations. Rabelais et V. Hugo. — 7. Phrases compliquées. — 8. Comparaisons. — 9. Phrases symétriques et récurrentes. — 10. Répétitions, etc. — 11. Jeux de mots. — 12. Locutions proverbiales. — 13. Mots forgés. — 14. Précision dans l'absurde. — 15. Pastiches de Rabelais: Beaumarchais, Nodier, Balzac.

II. LA LANGUE ET LA GRAMMAIRE. — 16. La langue de Rabelais et les critiques. — 17. Mots étrangers. — 18. Dans quel dialecte écrit Rabelais. — 19. La grammaire du XVI^e siècle, M. Brachet. — Disposition des mots dans la phrase. — 20. Propositions infinitives. — 21. Sujets et verbes. — 22. Subjonctif. — 23. Compléments absolus. — 24. Participes présents. — 25. Participe passé. Règle unique sur l'accord des participes. — 26. Prépositions et adverbes. — 27. Pronoms. — 28. Articles et déterminatifs. — 29. Formation du pluriel. — 30, 31. Remarques diverses. — 32. Résumé. — 33. Comparaison de la langue de Rabelais avec celle de Montaigne, d'Amyot et de Calvin.

III. LA PRONONCIATION ET L'ORTHOGRAPHE. — 34. La prononciation au XVI^e siècle. Lettres dormantes. — 35. Prononciation de *l* et *r* finals. — 36. Pr. des finals en *er*, *ir*. — 37. Sons qui disparaissent de la langue. — 38. Diphthongues perdues. — 39. Instabilité des mots. — 40. L'orthographe de Rabelais. Comparaison de quelques éditions.

I.

Rabelais se complait singulièrement aux énumérations. Théophile Gauthier, qui était aussi un artiste en fait de style, lisait assiduellement le Dictionnaire pour se meubler l'esprit de mots à employer au besoin. Rabelais n'en pouvait faire autant

puisqu'il n'avait pas de Dictionnaire français à sa disposition, le plus ancien Dictionnaire latin-français, celui de Robert Estienne, n'ayant paru qu'en 1548, dix ans après la première édition des deux premiers livres du roman. Mais Rabelais éprouve un singulier plaisir à entasser les mots, à rapprocher des synonymes et à les charger d'épithètes, souvent disposées en série. Il cherche à dessein les choses les plus difficiles à exprimer pour montrer avec quelle aisance, avec quelle souplesse il manie cette langue encore incertaine et flottante, pour avoir le plaisir, comme l'avare de plonger ses mains dans son or et de le faire miroiter.

Il décrit avec amour les géants avec leurs habillements, il disserte avec bonheur sur les couleurs ou les formes; s'il se complait à dépeindre des festins ou des ripailles, il n'excelle pas moins dans la description des exercices gymnastiques, dans le récit des batailles et même dans ces conversations que Panurge engage par signes avec l'Anglais et avec le muet. Quand il s'agit de construire Thélème, Rabelais parle de constructions comme un architecte; quand il nous décrit le chanvre, il en parle comme un botaniste; mais comme un architecte et un botaniste qui seraient en même temps poètes. Quand il s'agit d'une tempête, les termes de marine abondent sous la plume, comme les termes de philosophie quand il s'agit de raconter ce qui se dit chez la dame Quintessence, et les termes de jurisprudence quand nous sommes en présence de la justice criminelle avec Grippeminaud. On reconnaît le médecin et le savant à la précision de ses descriptions médicales, et de ses connaissances érudites. Il

jongle avec la langue, il la manie, il la pétrit à son gré avec une maestria qui n'a été égalée depuis que par V. Hugo. Mais il a plus de désinvolture que notre grand contemporain, et, à la puissance pittoresque de Hugo, il joint la souplesse de Voltaire.

Tous les critiques sont unanimes à admirer cette souplesse du style de Rabelais.

Voici ce que dit M. Albert Réville :

Il raconte quelque part une partie d'échecs qu'on peut suivre dans toutes ses péripéties. Il fait parler une heure de temps ses farceurs en signes, et l'on comprend. Son plaisir et son talent, c'est de forcer la langue écrite à représenter aux yeux ce qu'une série de tableaux ne pourrait reproduire aussi bien.

Ste-Beuve enchérit encore :

Dans la description des divers exercices, manège, chasse, lutte, natation, Rabelais s'amuse : ces tours de force de maître gymnaste deviennent, sous sa plume, des tours de force de la langue. La prose française fait là aussi sa gymnastique, et le style s'y montre prodigieux pour l'abondance, la liberté, la souplesse, la propriété à la fois et la verve. Jamais la langue, jusque-là, ne s'était trouvée à pareille fête.

M. Nisard, le critique classique, pour qui le dix-septième siècle est l'idéal en littérature, admire surtout la facilité avec laquelle Rabelais passe du ton grave à la causerie familière :

Une des qualités de cette langue, parmi tant d'autres qui méritent d'être étudiées, c'est cette souplesse dont il donnait le premier exemple, et qui consiste à passer du noble au familier, sans gêne et sans disparate.

Le critique rapproche cette souplesse d'expression de celle de Platon, qui « fait couler l'âme d'un son à un autre par un mouvement si insensible et si naturel qu'elle ne s'aperçoit pas du passage. »

Ainsi fait Rabelais, si ce n'est qu'il s'élève rarement au sublime et que fort souvent il descend au-dessous du familier jusqu'au grotesque et au bas. Mais dans cette gamme plus grossière, j'admire la même harmonie. Cette langue merveilleuse ne se guide pas pour exprimer de hautes pensées, et de même qu'elle ne s'étonne point quand elle devient éloquente, elle ne croit pas déroger quand elle exprime des idées familières.

Écoutons maintenant Delécluze :

La phrase de Rabelais est correcte et divisée en parties qui se coordonnent. La pensée principale y est toujours évidente, relevée constamment par une expression forte, pittoresque et brillante ; ses tours sont variés à l'infini ; loin de se laisser aller à la paresse et de reproduire plusieurs fois les mêmes formes de langage, il est ingénieux jusqu'à la coquetterie pour donner une nouvelle forme à sa pensée...

Mais c'est peu de l'observer tournant et retournant sa phrase en mille manières, il faut le suivre quand il multiplie les épithètes pour orner son discours comme un amant riche et prodigue couvrirait de bijoux de toute forme et de toute couleur l'idéal de son âme.

Delécluze n'admire pas moins l'art avec lequel Rabelais a enrichi la langue ordinaire en y faisant entrer sans effort les termes de la science et de la philosophie, et en frayant sous ce rapport la voie à Bayle, à Fontenelle et à Voltaire.

M. Paul Stapfer dans son *Étude sur Sterne* nous montre Rabelais travaillant et écrivant sous l'obsession d'idées et d'images bonnes ou mauvaises, belles ou laides, qui se pressent dans son cerveau :

Sa science et sa mémoire sont prodigieuses comme sa fantaisie : médecine, jurisprudence, théologie, métaphysique, morale, histoire, critique, poésie, éloquence, il a tout lu, et il a tout retenu. Quand son cerveau travaille, souvenirs et inventions se pressent ensemble pour sortir, et il accueille tout... Son génie ressemble à la mer, qui donne à la fois des perles et du limon ; à la nature, qui fait naître avec indifférence l'ortie à côté de la rose, et qui les trouve bonnes toutes deux.

Delécluse ajoute au sujet de ce mélange :

Comme Benvenuto Cellini, Rabelais est un artiste dont la composition dans son ensemble pêche souvent par la bizarrerie des détails ; mais comme les détails sont précieux et admirablement bien mis en œuvre ! comme cette littérature, parfois guilochée qui se trouve dans le *Pantagruel*, est achevée avec soin et avec amour ! Comme on sent que l'écrivain artiste touche et pèse en quelque sorte chacun des mots qu'il veut employer ! Dans le livre de Rabelais, il y a un art excessif, mais admirable.

M. Baudry lui reproche — non sans raison — d'être trop cicéronien dans ses discours et ses morceaux d'apparat : les lettres de Gargantua, par exemple, ou la concion aux vaincus. Dans ces circonstances, dit-il, Rabelais perd de son originalité.

Mais quand il ne songe plus à l'éloquence et au grand genre, quand il s'abandonne librement à sa verve, le poète comique se dégage, les idées et les images lui arrivent en foule, et son style propre apparaît avec l'extrême relief, la gâté incisive et l'abondance lyrique qui le caractérisent.

Nodier était un grand admirateur du style de Rabelais. Il copia, dit-on, trois fois tout l'ouvrage de sa main, afin de se l'assimiler en quelque sorte.

Mérimée, à qui nous empruntons ce détail, ajoute (*Portraits historiques et littéraires*, p. 143) :

En effet, pour un esprit si curieux des détails, c'était le modèle par excellence. L'historien de Gargantua n'a pas, il est vrai, une seule page qu'on puisse lire tout haut, mais il n'a pas une ligne qui n'offre un sujet de méditations à qui veut écrire notre langue. Nul mieux que lui ne sut donner à la pensée cette forme, je dirais si française, que chacune de ses phrases est comme un proverbe national. Nul mieux que lui ne connut ce que la position d'un mot peut ôter ou ajouter de grâce à une période. Esprit cultivé par la connaissance la plus approfondie de l'antiquité classique, Rabelais, vivant à la cour, mais nourri parmi le peuple, savait de Platon que le peuple est le meilleur maître de langue...

M. Albert Réville insiste sur le nombre, sur l'harmonieuse distribution de la phrase :

Il a le rythme, le sentiment du nombre dans la phrase et de son effet pittoresque. Le style de Montaigne sera plus souple et plus gracieux, celui de Calvin plus serré, plus vigoureux, celui d'Amyot plus coulant, plus limpide ; nul n'aura un sens plus vif de l'harmonie et de la cadence. S'il s'agissait de musique, nous dirions que chacune de ses phrases finit régulièrement sur la dominante.

Le même critique met en relief un caractère prédominant de l'imagination de Rabelais :

Il aime la *plânté*, ce mot que les Anglais ont conservé, [*plenty*] c'est-à-dire la superabondance, l'exubérance, la quantité énorme, et il l'aime en tout, qu'il s'agisse de tripes ou de livres, de flacons ou de citations des anciens. Ce n'est pas seulement par caprice qu'il a choisi des géans pour héros de son roman.

Il ajoute plus loin :

Le grand phénomène vital, — c'est-à-dire la concomitance de choses qui, prises chacune à part, ne seraient pas vivantes, mais qui font la vie par leur concours organique, se trouve à chaque instant reflété dans ses tournures favorites.

Il aime la phrase pleine, mais sa phrase, à travers sa forêt touffue d'incidences de tout genre, est toujours en équilibre, toujours relevée par le trait final. La forme de prédilection de son génie littéraire est l'épanouissement...

Ou plutôt c'est une gerbe de feu d'artifice, qui monte, monte et retombe en une pluie de fleurs lumineuses.

En effet, la phrase de Rabelais toute surchargée qu'elle est d'incises, de parenthèses, de compléments et de circonstances de toutes sortes, n'est jamais embarrassée de cet attirail qui semblerait devoir l'alourdir ; les énumérations s'y accumulent, les verbes s'y entassent, les périodes s'y échelonnent, les circonstances s'y coudoient, rien ne l'arrête, elle

circule librement à travers cette forêt d'accessoires et arrive à son but, dominant tout ce nombreux cortège, comme Calypso, dans *Télémaque*, domine le cortège de charmantes nymphes qui l'entourent. Partout le luxe des idées, des images, des couleurs, et l'ordre le plus parfait. La richesse de l'imagination ne nuit en rien à la netteté du coup d'œil, à la rectitude de la pensée.

II.

Entrons maintenant dans quelques détails. Commençons par ces énumérations où Rabelais se complait. Il en est qui se composent de simples listes de noms disposés en colonnes, d'adjectifs qu'il rattache par centaines à un seul substantif pour se donner la satisfaction de montrer sous combien d'aspects différents on peut envisager un même objet.

Au premier livre, il n'y a qu'une liste énumérative, mais elle est longue, c'est celle des 153 jeux de Gargantua enfant.

Au second livre, les listes énumératives sont parfaitement justifiées; il y a celles des ancêtres de Pantagruel, au nombre de 59, le catalogue des livres de la Bibliothèque de St-Victor, au nombre 143, la liste des morts qu'Epistémon trouve dans l'autre monde, 79 personnages, et enfin celles des villes où il y a des bains chauds, au nombre de 15, en tout quatre listes.

Il y a trois énumérations au troisième livre et celles-ci, assez mal amenées, prennent la forme de litanies. La première contient 153 épithètes, plus ou moins justement appliquées à un objet quand il est en bon état, et 147 épithètes pour ce même

objet en mauvais état, en tout 300 adjectifs ou déterminatifs. Le troisième liste est double et contient 208 épithètes, appliquées, souvent sans qu'on sache trop pourquoi, au fou Triboulet, 104 par Panurge et 104 par Pantagruel.

Les listes énumératives du livre IV ont un peu plus d'à-propos que celles du livre III, mais il n'y en a pas moins de cinq, et l'une d'elles occupe trois chapitres.

C'est celle où Rabelais s'amuse à faire l'anatomie de Quaresme-prenant par comparaison :

Il avait les muscles comme un soufflet, la moëlle comme un bissac, etc.

Et ainsi de suite : En tout 61 comparaisons pour les parties intérieures, et 51 pour les qualités intellectuelles :

Il avait l'imagination comme un carillonnement de cloches, les pensées comme un vol d'estourneaux, l'entendement comme un breviaire déchiré, etc.

Les parties externes du monstre sont représentées par 64 comparaisons :

Il avait la bouche comme une lanterne, le menton comme un potiron, les oreilles comme deux mitaines, etc.

Viennent ensuite 36 comparaisons pour les divers actes de sa vie :

S'il pleurait, c'étaient canards à la dodine [avec une sauce à l'oignon]; s'il éternuait, c'était barils pleins de moutarde; s'il soupirait, c'était langues de bœuf fumées, etc.

Nous trouvons ensuite la liste, disposée en deux colonnes, des cuisiniers qui entrèrent dans la Truie imitée du cheval de Troie, sous les ordres de frère

Jean, pour se battre contre les Andouilles farfelues, 154 noms.

Puis deux listes symétriques, l'une, des 138 mets offerts à Manduce les jours gras, et l'autre, des 132 mets qu'on lui offre les jours maigres.

La dernière, celle des serpents et animaux vé-nimeux, se compose de 98 noms.

III.

Dans le style suivi, Rabelais procède de même par accumulation, entassement de mots; il semble qu'il n'en a jamais assez dit pour donner plus de couleur et plus de force à sa phrase.

Non seulement il accole deux substantifs ou deux adjectifs, comme c'était la mode de son temps et comme on le fait encore en style judiciaire, mais il se plaît à mettre en tas les substantifs et les infinitifs.

Toute leur vie estoit employée non par lois, statuts ou règles, mais selon leur vouloir et franc arbitre (I, 57).

En leurs repas disputent de la bonté, excellence, salubrité, rarité des vents... (IV, 49).

Une seule cause les avoit en mer mis, sçavoir est, studieux désir de voir, apprendre, cognoistre, visiter l'oracle de Bacbuc (IV, 35).

Voulez-vous trouver en temps de paix un homme apte et suffisant à bien gouverner l'estat d'une république, d'un royaume, d'un empire, d'une monarchie, entretenir l'église, le sénat, la noblesse et le peuple en richesse, amitié, concorde, obéissance, vertus, honnêteté? Prenez-moi un décrétaliste (IV, 53).

Parfois c'est le même substantif qu'il répète en y ajoutant des attributs:

Seule Minerve fut de retenue, pour fouldroyer avec Jupiter, comme déesse des lettres et de guerre, de conseil et exécu-

tion; déesse née armée, déesse redoutée au ciel, en l'air, en la mer, et en terre (III, 12).

Il accumule de même les adjectifs. Il dit en parlant de la sibylle de Panzonst :

La vieille estoit mal en point, mal vestue, mal nourrie, edentée, chassieuse, courbassée, roupieuse, langoureuse et faisoit un potaige de choux verts, avec une couane de lard jaune et un vieil savorados (III, 17).

[L'île] de tous constés pour le commencement estoit scabreuse, pierreuse, montueuse, infertile et peu moins accessible que le mons du Dauphiné (IV, 57).

Les gastrolatres se tenoient serrés par troupes et par bandes, joyeux, mignars, douilletz aucuns, autres tristes, graves, severes, rechignés : tous ocieux, rien ne faisans, point ne travaillans, poids et charge inutile de la terre, comme dit Hésiode (IV, 58).

Il se plait à employer les diminutifs :

Tout le sert et dessert fut porté par les filles pucelles mariables du lieu, belles, je vous affie, saffretes, blondelettes, doucettes et de bonne grace; lesquelles vestues de longues blanches et deliées aubes à doubles ceintures, le chef ouvert [découvert], les cheveux inscrophiés [entortillés] de petites bandelettes et rubans de soye violette semés de roses, oilletz, marjolaine, aneth, avrande [fleurs d'oranger] et autres fleurs odorantes, à chascune cadence nous invitoient à boire avec doctes et mignonnes révérences (IV, 51).

Quand les diminutifs n'existent pas, il en forge :

Tous sont respondit Xenomane, hypocrites, hydropicques, patenostriers, chatemites, santorons, cagotz, hermites
— Y a il du féminin genre? — Ouy dea. Là sont belles et joyeuses hypocritesses, chatemiteuses, hermitesses, femmes de grande religion. Et y a copie [abondance] de petits hypocritillons, chatemitillons, hermitillons.

Il entasse de même les verbes :

Bruslez, tenaillez, cizaillez, noyex, pendex, empallez, espaultrez, demembrez, exenterez [arrachez les entrailles], decoup-

pez, fricassez, grislez, transez, crucifiez, bouillez, escar-bouillez [écrasez], escartelez, devezillez [mettez en pièces], dehingandez, carbonnadez ces meschans heretiques Decretalifuges, Decretalicides, pires qu'homicides, pires que parricides, decretalictones [tneurs de décrétales] du diable (IV, 53).

Il aime aussi à accumuler les participes avec leurs compléments :

Ainsi fut par Hercules tout le continent possédé, les humains soulageant des monstres oppressions, exactions, tyrannies; en bon traitement les gouvernant, en équité et justice les maintenant, en bénigne police et loix convenantes à l'assiette des contrées les instituant, suppléant à ce que de-failloit, ce que abondait avalluant [retranchant] et pardonnant tout le passé, avec oubliance sempiternelle de toutes les offenses precedentes, comme estoit la amnestie des Atheniens, lorsque furent par la prouesse et industrie de Thrasibulus les tyrans exterminés (II, 1).

IV.

Il y a dans le prologue du troisième livre une véritable orgie des mots, substantifs et verbes :

Quand Philippe, roy de Macedonie, entreprint assieger et ruiner Corinthe, les Corinthiens, par leurs espions advertis que contre eux il venoit en grand arroy et exerce nombreux, tous feurent non à tort espouvantés, et ne feurent negligens soy soigneusement mettre chacun en office et devoir, pour à son hostile venue résister et leur ville défendre. Les uns des champs ès forteresses retiroient meubles, bestail, grains, vins, fruicts, victuailles et munitions nécessaires.

Voilà sept substantifs dépendant d'un seul verbe, maintenant chaque verbe va avoir son complément :

Les aultres remparioient murailles, dressioient bastions, es-quarroient ravelins, cavoient fossés, escuroient contremines, gabionnoient defenses, ordonnoient platesformes, vidoient chasmates, rembarroient faulses brayes, erigeoient cavaliers, ressapioient contrescarpes, enduisoient courtines, produisoient moineaulx, talluoient parapetes, enclavoient barbaca-

nes, asseroient machicolis, renouoient herses sarrazinesques et cataractes, assoyoient sentinelles, forissoient patrouilles.

Pour éviter la monotonie tout en conservant son énumération, l'auteur va quelque peu varier sa phrase, et mélanger les deux formes employées jusqu'ici :

Chacun estoit au guet, chacun portoit la hotte.

Les uns polissoient corselets, vernissoient alecrets, nettoyoient bardes, chantrains, aubergeons, brigandines, salades, armetz, capelines, bavieres, morions, mailles, jazerans, bras-salz, tassettes, goussetz, guorgeris, hoguines, plastrons, laminez, haulberts, pavoyz, boucliers, caliges, greves, soleretz, esperons. Les autres apprestoient arcs, fondes, arbalestes, glands, catapultes, phalarices, micraines, potz, cercles et lances à feu ; balistes, scorpions et autres machines belliques, repugnatoires, et destructives des helepolides. Aiguisoient vougés, piques, rancons, hallebardes, hanicroches, volains, lances, azes guayes, fourches fières, pertuisanes, genitaires, massues, hasches, dards, dardelles, javelinés, javelotz, espieux. Affiloient ciméterres, brands d'aciér, badelaires, paffuz, espées, verduns, estoccz, pistoletz, viroletz, dagues, mandousianes, poignards, coutteaulx, allumelles, raillons. Chacun exerçoit son penard, chacun desronilloit son braquemard.

L'explication des mots qui entrent dans cette énumération nous mènerait trop loin et nous détournerait de notre but. L'auteur a rassemblé ici tout ce qu'il a pu trouver de noms d'armes et d'engins militaires :

Mousquet, poignard, épée ou tranchante ou pointue,
Tout est bon, tout va bien, tout sert pourvu qu'on tue.
(Voltaire, la *Tactique*.)

V.

Poursuivons ; nous allons maintenant voir défilier devant nous le bataillon des verbes, avec complément quelquefois, isolés le plus souvent, c'est-à-dire avec le complément le placé en avant.

Diogenes les voyant en telle ferveur mesnage remuer et n'estant par les magistrats employé à chose aucune faire, contempla par quelques jours leur contenance sans mot dire : puis, comme excité d'esprit martial, ceignit son palle en escharpe, recourra ses manches jusques es coudes, se troussa en cueilleur de pommes, bailla à un sien compaignon vieux sa besasse, ses livres et opistographes, fist, hors la ville, tirant vers le Cranie (qui est une colline et promontoire lez Corinthe), une belle esplanade ; y roula le tonneau ficil qui pour maison luy estoit contre les injures du ciel, et en grande vehemence d'esprit, desployant ses bras, le tournoit, viroit, broilloit, barbouilloit, hersoit, versoit, renversoit, nattoit, grattoit, flattoit, barattoit, bastoit, butoit, butoit, tabustoit, cullebutoit, trepoit, trempoit, tapoit, timpoit, estoupoit, destoupoit, détraquoit, triquoit, tripotoit, chapotoit, crouloit, esclanceoit, chamailloit, branloit, esbransloit, levoit, lavoit, clavoit, entravoit, bracquoit, briqueoit, bloquoit, tracassoit, ramassoit, clabossoit, affestoit, affustoit, baffouoit, enclouoit, amadouoit, goildronnoit, mittonoit, tatonnoit, bimbelotoit, terrassoit, bistorioit, vreloppoit, chaluppoit, charmoit, armoit, gizarmoit, enharnachoit, empennachoit, caparassonnoit : — le devaloit de mont à val, et precipitoit par le Cranie : puis de val en mont le rapportoit, comme Sisyphus fait sa pierre : tant que peu s'en faillit qu'il ne le defoncast. Ce voyant, quelqu'un de ses amis lui demanda quelle cause le mouvoit à son corps, son esprit, son tonneau ainsi tormenter ? Auquel respondit le philosophe, qu'à autre office n'estant pour la republique employé, il, en ceste façon son tonneau tempestoit, pour, entre ce peuple tant fervent et occupé, n'estre vcu seul cessateur et ocieux.

Il n'y a pas moins de 60 verbes à l'imparfait seulement.

Au reste ces orgies de verbes ne sont pas tout à fait particulières à Rabelais. En voici une que nous trouvons dans Montaigne. « Que ne faisons-nous pas des mains ? » dit-il :

Nous requérons, nous promettons, appelons, congedions, menassons, prions, supplions, nions, refusons, interrogeons, admirons, nombrons, confessons, repentons, craignons, vergoignons [faisons honte], doubtons, instruons, commandons,

incitons, encourageons, jurons, tesmoignons, accusons, condamnons, absolvons, injurons, mesprisons, deffions, despitons, flattons, applaudissons, benissons, humillions, moquons, reconcitions, recommandons, exaltons, festoyons, resjouyssons, complaignons, attristons, desconfortons, desesperons, estonnons, ecrivons, taisons.... De la teste nous convions, renvoyons, adouvons, desadvouons, desmentons, bienveignons [accueillons], honorons, venerons, desdaignons, demandons, esconduisons, esgayons, lamentons, caressons, tansons, soubmettons, bravons, exhortons, menassons, asseurons, enquerons, etc. (*Essais*, livre second, 12. *Apologie de Raimond de Sebonde*, p. 378, et s.)

Nous ne donnerons aucun exemple d'énumérations de choses, parce que nous en avons déjà cité plusieurs. M. Albert Réville dit à ce sujet :

S'agit-il du chanvre, cette plante vulgaire qu'il déguise sous le nom de *pantagruélien*, il vous accable d'une énumération interminable des usages auxquels le chanvre peut servir. S'agit-il de l'estomac ? le roi Gaster, avec ses besoins, ses ordres impérieux, ses inventions ingénieuses, préside à tout un petit traité de philosophie sociale, d'une richesse d'observation merveilleuse. Même remarque à propos de cette île où *Oui-dire* tenait « école de tesmoignerie », pays de tradition où tout se fait par *Oui-dire*.

Rabelais se plaît à entasser les proverbes en les détournant quelquefois de leur sens naturel. Nous en avons donné des exemples. (I, p. 180 et 182).

VI.

Quelquefois, au lieu d'énumérer simplement, Rabelais procède par enchérissement.

Si de ce vous esmerveillez, esmerveillez-vous d'avantaige de la queue des beliers de Scythie, qui pesoit plus de trente livres (I, 16).

Si croyez que le feu soit le grand maistre des ars, comme escrit Ciceron, vous errez, et vous faites tort, car Ciceron ne le creut oncques. Si croyez que Mercure soit premier inventeur des ars, comme jadis croyoient nos anticques Druides, vous

fourvoyez grandement. La sentence du satyrique est vraie, qui dit messere Gaster estre de tous ars le maistre. (IV, 57.)

Ici c'est la phrase qui enchérit sur la phrase, ailleurs ce sont les idées, les tableaux qui vont *crescendo*. Qu'on se rappelle le passage où les compagnons de Pantagruel indiquent les moyens qu'ils emploieront pour pénétrer dans le camp du roi Anarche.

Moi, dist Panurge, j'entreprends d'entrer en leur camp par le milieu des gardes et du guet... le diable ne m'affinera, car je suis de la lignée de Zopire.

Moi, dit Epistémon, je scay... toutes les ruses et fineses de discipline militaire... car je suis de la lignée de Sinon.

Moi, dist Eusthènes, entreray par à travers leurs tranchées, maulgré le guet et tous les gardes... car je suis de la lignée de Hercules.

Moi, dist Carpalim, j'y entreray si les oiseaux y entrent... car je suis de la lignée de Camille Amazone.

Victor Hugo, qui a emprunté à Rabelais son goût pour les énumérations et qui en abuse quelquefois comme lui, a emprunté aussi au curé de Meudon ses gradations par enchérissement :

Ils savent que je suis un homme qui les aime...

Que je riais comme eux, et plus qu'eux, autrefois.

(*Contemplations*, I, 6.)

Il y en a une très belle à la fin du premier acte des *Burgraves*. On annonce l'approche d'un mendiant. Gorlois lui jette des pierres, Hatto lui donnerait volontiers un morceau de pain, Magnus lui offre à manger et à boire, mais Job veut qu'on le reçoive avec solennité, comme si c'était un roi.

MAGNUS.

...En quel temps sommes-nous, Dieu puissant ?

On chasse à coups de pierre un vieillard qui supplie !

De mon temps, — nous avions aussi notre folie,
 Nos festins, nos chansons... — on était jeune, enfin,
 Mais qu'un vieillard, vaincu par l'âge et par la faim,
 Au milieu d'un banquet, au milieu d'une orgie,
 Vint à passer tremblant, la main de froid rougie,
 Soudain on remplissait, cessant tout propos vain,
 Un casque de monnaie, un verre de bon vin,
 C'était pour ce passant, que Dieu peut-être envoie.
 Après, nous reprenions nos chants, car plein de joie,
 Un peu de vin au cœur, un peu d'or dans la main,
 Le vieillard souriant poursuivait son chemin.
 Sur ce que nous faisons jugez ce que vous faites !

Job à Magnus

Jeune homme, taisez-vous. De mon temps, dans nos fêtes,
 Quand nous buvions, chantant plus haut que vous encor
 Autour d'un bœuf entier posé sur un plat d'or,
 S'il arrivait qu'un vieux passât devant la porte,
 Pauvre, en haillons, pieds nus, suppliant ; une escorte
 L'allait chercher ; sitôt qu'il entrait, les clairons
 Eclataient ; on voyait se lever les barons ;
 Les jeunes, sans parler, sans chanter, sans sourire,
 S'inclinaient, fussent-ils princes du saint-empire ;
 Et les vieillards tendaient la main à l'inconnu
 En lui disant : Seigneur, soyez le bienvenu !
 Va querir l'étranger !

VII.

La phrase de Rabelais, quelque compliquée qu'elle puisse être, reste dans son ensemble, aussi légère, aussi dégagée que ces belles cariatides qui soutiennent l'entablement du temple de Pandrose à Athènes.

En voici une toute surchargée d'adjectifs, de déterminatifs et de compléments et qui n'en est pas moins svelte.

Tel disoit (Alcibiades) estre Socrates : parceque, le voyans au dehors et l'estimans par l'exterieure apparence, n'en eussiez donné un coupeau d'oignon (bout), tant laid il estoit de corps, et ridicule en son maintien ; le nez pointu, le regard d'un tan-

reau, le visage d'un fou, simple en mœurs, rustique en vestemens, pauvre de fortune, infortuné en femmes, inepte à tous offices de la republique ; toujours riant, toujours beuvant d'autant à un chacun, toujours se gabelant, toujours dissimulant son divin savoir. Mais, ouvrans ceste boîte, eussiez au dedans trouvé une celeste et impreciable drogue, etc. (I, Prologue).

La phrase suivante se compose d'une longue série de verbes, suivis et non précédés de leurs sujets. C'est Pantagruel qui parle :

Gargantua, mon père, . . . nous a souvent dit les escrits de ces hermites jeuneurs autant estre fades, jeunes et de mauvaise salive, comme estoient leurs corps, . . . nous baillant exemple d'un philosophe, qui, en solitude pensant estre et hors la tourbe, pour mieux commenter, discourir et composer ; ce pendant toutesfois autour de luy aboyent les chiens, uillent les loups, rugient les lions, hannissent les chevaux, barrient les elephans, siffent les serpens, braisient les asnes, sonnent les cigales, lamentent les tourterelles ; c'est-à-dire plus estoit troublé, que s'il fust à la foyre de Fontenay, ou Niort ; car le faim estoit on corps : pour à laquelle remedier abaye l'estomac, la veue esblouit, les veines sugcent de la propre substance des membres carniformes, et retirent en bas cestuy esprit vagabond, negligent du traicement de son nourrisson et hoste naturel, qui est le corps : comme si l'oiseau, sur le poing estant, vouloit en l'air son vol prendre, et incontinent par les longues seroit plus bas deprimé (III, 13).

En voici une toute chargée de parenthèses et d'adjectifs, qui n'est pas moins légère.

Mais tout ainsi que Noé, le saint homme à qui nous sommes tous obligés et tenus de ce qu'il nous planta la vigne — dont nous vient ceste nectareique, delicieuse, precieuse, celeste, joyeuse et déficque liqueur qu'on nomme le plot : fut trompé en le beuvant, car il ignoroit la grande vertu et puissance d'iceluy ; semblablement les hommes et femmes de celuy temps mangeoient en grand plaisir de ce beau et gros fruct [les nèfles] ; mais accidens bien divers leur en advinrent, car à tous survint au corps une enfleure très horrible, mais non à tous en un mesme lieu. Car les uns enfluoient par le ventre et leur

ventre devoit bossu comme une grosse tonne ; desqueis est escrit : *Ventrem omnipotentem* : lesquels furent tous gens de bien et bons raillards. Et de ceste race nasquit Saint-Pansard et Mardygras, etc., etc. (II, 1).

VIII.

Rabelais procède souvent par comparaisons. En est-il une plus gracieuse et plus artistement présentée que celle-ci ?

Voyez comment la lune ne prend lumière ne de Mercure, ne de Jupiter, ne de Mars, ne d'autre planete ou estoille qui soit on ciel Elle n'en reçoit que du soleil son mary, et de luy n'en reçoit point plus qu'il luy en donne par son infusion et aspectz. Ainsi serez-vous à vostre femme en patron et exemplaire de vertus et honnesteté (III, 30).

La comparaison suivante est plus développée et n'en est pas moins gracieuse :

Vous l'entendez par exemple vulgaire, quand vous voyez, lorsque les enfans bien nettis (nettoyés), bien repuz et alaictés, dorment profondément, les nourrices s'en aller esbattre en liberté, comme pour icelle heure licentiées à faire ce que voudront, car leur présence autour du bers (berceau) sembleroit inutile. En ceste façon, nostre ame, lorsque le corps dort, et que la concoction est de tous endroits parachevée, rien plus n'y estant necessaire jusques au reveil, s'esbat et revoit sa patrie, qui est le ciel. De là, reçoit participation insigne de sa prime et divine origine ; et, en contemplation de ceste infinie et intellectuelle sphere, le centre de laquelle est en chascun lieu de l'univers, la circonference point (c'est Dieu, selon la doctrine de Hermes Trismegistus), à laquelle rien n'advient, rien ne passe, rien ne dechet, tous temps sont presens, note non seulement les choses passées en mouvemens inférieurs, mais aussi les futures : et, les rapportant à son corps, et par les sens et organes d'iceluy les exposans aux amis, est dite vaticinatrice et prophète (III, 13).

Il aime à disposer symétriquement sa phrase en antithèse ou en dilemme :

Si on l'interrogeait des cas presens ou passés, il en respondoist pertinemment, jusques à tirer les auditeurs en admiration. Si des choses futures, toujours mentoit, jamais n'en disoit la vérité (IV, 58).

Voici une énumération dont toutes les parties sont symétriques et qui se termine par une comparaison :

On pourra prendre les lions par les jubes (crinières), les chevaux par les crains, les bufes (bufes) par le museau; les bœufs par les cornes; les loups par la queue; les chevres par la barbe; les oiseaux par les pieds; mais jà ne seront tels philosophes par leurs paroles pris (III, 86).

La comparaison suivante se développe par opposition :

Comme la torche ou la chandelle, tout le temps qu'elle est vivante et ardente, luist es assistans, eclaire tout autour, delecte un chascun et à chascun expose son service et sa clarté, ne fait mal ne desplaisir à personne : sus l'instant qu'elle est extaincte, par sa fumée et évaporation, elle infectionne l'air, elle nuist es assistans et à un chascun desplaisit (IV, 26).

IX.

Rabelais affectionne aussi les phrases qui reviennent sur elles-mêmes :

C'estoit à vous à qui Paris devoit adjudger la pomme d'or, non à Venus, non, ny à Juno, ny à Minerve : car oncques n'y eut tant de magnificence en Juno, tant de prudence en Minerve, tant d'élégance en Venus, comme il y a en vous (II, 21).

De mechantes gens jamais je ne prends rien. Bien jamais des gens de bien je ne refuse (III, 34).

C'est à Rabelais probablement que Molière a emprunté, en renversant les termes, cette fameuse phrase qu'Harpagon veut faire inscrire sur la porte de sa salle à manger. Les moines, nous dit Rabelais,

ne mangent mie pour vivre, ils vivent pour manger et n'ont que leur vie en ce monde . . . qui est la fin unique et intention première des fondateurs (III, 15).

Cette phrase épigrammatique succédant brusquement à une autre où l'on a l'air de plaindre les moines, est une malice à la Voltaire.

Quelquefois les mêmes mots sont répétés avec ou sans antithèse.

Jamais homme ne me fit plaisir sans recompense. Jamais homme ne me fit déplaisir sans repentance (IV, 8).

Mieux eust-il fait soy contenir en sa maison, royellement la gouvernant, que insulter en la mienne hostilement la pillant (I, 46).

Il n'est riche qui quelquefois ne doive. Il n'est si pauvre de qui quelquefois on ne puisse emprunter (III, 5).

Il n'est débiteur qui veult; il ne fait créateur qui veult (III, 9).

X.

D'autres fois c'est le même mot que l'on répète pour donner plus d'énergie à l'accumulation :

Ils tous tenoient Gaster pour leur dieu, le adoroient comme dieu; luy sacrifioient comme à leur dieu omnipotent: ne reconnoissoient autre dieu que luy (IV, 58).

Qui fait le saint siège apostolique en Rome, de tout temps et aujourd'huy tant redoutable en l'univers, qu'il fault ribon ribaine (bon gré, mal gré), que tous rois, empereurs, potentats et seigneurs (dé)pendent de luy, tiennent de luy, par luy soient couronnés, confirmés, autorisés, viennent là boucquer (baiser par force) et se prosterner à la mirifique pantoufle? (IV, 59).

Il aime à montrer la spontanéité de deux actions, en les indiquant à la fois par le même verbe à l'imparfait et au participe présent:

(Gargantua) mordoit en riant, rioit en mordant.

Ennius beuvant escrivoit, escrivoit beuvant. Eschylus (si a Plutarque foy avez) beuvoit composant, composant beuvoit. Homère jamais n'escrivit à jeun (III, Prologue).

Il nous trace en phrases analogues le portrait de Quaeresme-prenant.

Cas estrange. Travailloit rien ne faisant : rien ne faisoit travaillant. Rioit en mordant, mordeit en riant. Rien ne masegoit jeunant, jeuinoit rien ne mangeant. Grignotoit par souçon, beuvoit par imagination, etc. (IV, 32).

Ces sortes de tournures reviennent très fréquemment. En général, Rabelais fait un grand emploi des participes présents :

Democrîte estoit heraclitizant et Heraclite democratizant représenté (I, 2).

XI.

Ceci nous conduit aux jeux de mots dont Rabelais est fort prodigue. Nous n'en citerons que quelques-uns.

Gentilhomme, Jean pille homme.

N'hasardons rien à ce que nous ne soyons nazardés (III, Prologue).

Dans les phrases suivantes, il n'y a que des rapprochements de sons :

Je pareillement, quoique je sois hors d'effroy, ne suis toutes fois hors d'esmy, de moy voyant n'estre fait aucun prix digne d'œuvre (*Ibid.*).

Le grand Dieu fit les planetes et nous faisons les plats netz. L'appetit vient en mangeant, la soif s'en va en beuvant (I, 5).

Ce qui suit est une imitation française de la phrase macaronique sur les cloches : *Omnis clocha clochabilis*, etc.

Un bon esmoucheteur qui en esmouchetant continuellement esmouche de son mouchet, par mousches jamais esmouché ne sera (II, 15).

Le sel des phrases suivantes est dans l'accumulation des *g*.

Les Fanfreluches autidotées furent trouvées, avec la généalogie de Gargantua, dans

un gros, gras, grand, gris, joly, petit, moisy livret, plus, mais non mieux, sentant que roses (I, 1).

Du costé de la Transmontane advola un grand, gras, gros, gris pourceau, ayant aisles longues et amples comme sont les aislés d'un moulin à vent (IV, 41).

Le mot *vivat*, qu'il vive, se trouve transformé par Epistémon en *bibat*, qu'il boive :

Vivat, fifat, pipat, bibat (IV, 53).

XII.

Rabelais se complait à mettre en action les locutions proverbiales, mais il n'est pas toujours heureux dans ces applications. Si l'on sourit quand il nous dit que les voyageurs passent Procuration, qu'ils passent Outre, que dans le pays d'Odes, les chemins allaient autrefois où les voyageurs le désiraient, et qu'ils ont cessé d'y aller parce qu'ils ont été trop battus par des batteurs d'estrades ; on trouve assez insipide la puce que Panurge se met à l'oreille, l'histoire de l'amie de Pantagruel qui n'apparaît que pour faire un mauvais calembour : *Di, amant faux*, etc.

Il y a des plaisanteries que Rabelais affectionne, et qui sont restées populaires depuis lui, en Basse-Normandie du moins.

Au temps que les bestes parloient (il n'y a pas trois jours), un pauvre lion . . . (II, 15).

C'estoit le meilleur petit bonhommet qui fust d'ici au bout d'un baston (II, 31).

Panurge en parlant d'un incendie se préoccupe du sort des animaux parasites.

Ah pauvres pulces, ah pauvres souris, vous aurez un mauvais hiver (II, 14)!

(En) lisant les belles chroniques de ses ancestres, il trouva que Geoffroy de Lusignan, dit Geoffroy à la Grand Dent, grand-père du beau cousin de la sœur aînée de la tante du gendre de l'oncle de la bru de sa belle mère, estoit enterré à Maillezais (II, 5).

XIII.

Il s'amuse souvent à forger des mots et des phrases, tantôt par simple gaité comme dans l'histoire des Chicanous, tantôt par raillerie comme dans l'histoire de l'écolier limousin, dans les discours de la Quinte-Essence, quelquefois aussi pour déguiser quelque peu sa pensée et la rendre plus piquante en la faisant chercher. En voici un exemple. C'est Panurge qui parle à propos de la mort de Raminagrobis:

Il mesdit des bons pères mendians cordeliers et jacobins qui sont les deux hemispheres de la christienté, et par la gromonomique circumbillvagination desquelz, comme par deux filipendoles coelivages, toute l'antonomatic matagrabolisme de l'église romaine, quand elle se sent emburelucoquée d'aucun baragouinage d'erreur ou de heresie, homocentricalement se tremousse (III, 22).

Voici l'explication que M. Rathery donne de ce passage :

. . . Et par le tournoiement circulaire desquelz, comme au moyen de deux contrepoids tirés du ciel, l'hypocrisie de l'église romaine se sentant entortillée par certain langage trompeur et hérétique, se tremousse dans le même centre.

XIV.

Il y a un genre de plaisanterie auquel Rabelais revient souvent, c'est celui qui consiste à indiquer avec une précision technique des détails sur lesquels tout autre se contenterait d'un à-peu-près.

On se rappelle les chiffres, avec fractions indiquées, des matériaux destinés à habiller Gargantua et Pantagruel. On n'a pas non plus oublié le revenu exact de Salmigondin, le nombre des Parisiens noyés ou des guerriers tués dans les batailles.

Pantagruel fit afficher 9,764 thèses qu'il était prêt à soutenir; il transporta en Dipsodie 9,876,543,200 hommes, sans compter les femmes et les enfants. Il y avait 1,311 chiens aux trousses de Panurge et 600,014 après la dame de Paris. Il se passa en Afrique 36 mois, 3 semaines, 4 jours, 13 heures et quelque peu davantage sans qu'il tombât une goutte de pluie, etc.

A partir du troisième livre, c'est le chiffre 78 qui revient constamment. Les lecteurs sont priés d'attendre à rire au 78^m livre; les dieux burent 78 barriques de nectar; il y a 78 pièces de tapisserie à Medamothi; les moutons de Dindenault donnent le moyen de guérir 78 espèces de maladies; il y a chez les Macréons une forêt de 78 parasanges. Pantagruel envoie à Chaneph 78 mille petits demi escuz à la lanterne, les Andouilles avaient 78 enseignes, etc.

Les détails ne sont pas moins précis quand il s'agit des blessures des personnages. Gymnaste donne au capitaine Tripet un coup qui lui «taille l'estomac, le colon, la moitié du foye, dont tomba par terre et tombant rendit plus de *quatre* potées de soupes et l'ame meslée parmy les soupes» (I, 35).

Le maître de la maison où Panurge était embroché, tua le rôtisseur en

luy passant la broche un peu au dessus du nombril vers le flan droit, et luy perça la tierce lobe du foye, et le coup, haussant, luy penetra le diaphragme, et par à travers la cap-

sule du cœur luy sortit la broche par le haut des espauls, entre les spondyles et l'omoplate senestre (II, 14).

M. Paul Stapfer, qui a publié une curieuse étude sur Sterne, fait remarquer que l'auteur de *Tristram Shandy* a imité en cela Rabelais. Ainsi, par exemple, Sterne ne dira pas :

Mon père devint tout rouge ; il dira : Mon père rougit de six teintes et demie, sinon d'une pleine octave, au dessus de la couleur naturelle. Au lieu d'écrire : la patience de Job, il écrit : le tiers, le quart, la moitié ou les trois cinquièmes de la patience de Job, indiquant exactement quelle dose de la vertu de ce patriarche est nécessaire pour supporter telle ou telle vexation... La blessure de l'oncle Tobie, afin que nous le sachions, a été reçue à environ trente toises de l'angle du retour de la tranchée, en face de l'angle saillant du demi-bastion de St-Roch, etc.

Il y a une différence cependant entre les deux écrivains. Cette précision chez Rabelais est simplement amusante. Elle agace souvent chez Sterne.

XV.

Il serait fastidieux de multiplier ces remarques sur les habitudes du style de Rabelais. Le lecteur a dû en faire lui-même d'autres en lisant nos citations. On devrait supposer d'après ces formes caractéristiques que le style du curé de Meudon prête facilement au pastiche. Il n'en est rien cependant : la preuve, c'est que beaucoup s'y sont essayés et que personne n'a réussi de manière à donner l'illusion plus de quelques lignes.

Les rédacteurs du V^e livre ont dû faire tout leur possible pour ressembler au maître, et pourtant l'on reconnaît assez facilement les passages qui ne sont pas de lui. Dufresny, qui, au XVII^e siècle, a voulu le

singer en le faisant parler, a été tout simplement ridicule. Beaumarchais a été plus heureux, et, sans le chercher peut-être, il a souvent donné à son style les allures de celui de Rabelais.

Sa fameuse phrase : [Pour cette place] « il fallait un administrateur, ce fut un danseur qui l'obtint », est calquée sur Rabelais :

Et nonobstant la remontrance d'aucuns de l'Université que ceste charge mieulx competoit à un orateur qu'à un sophiste, fut à cest office esleu nostre maistre Janotus de Bragmardo (I, 17).

Le portrait de Bartholo, dans le *Barbier*, est dans le style rabelaisien :

C'est un beau, gros, court, jeune vieillard, gris pommelé, rusé, rasé, blasé, qui guette, furète et gronde et geint tout à la fois.

Comparez ces lignes avec le portrait de Jean des Entommeures :

Jeune, gallant, frisque, de hait, bien à dextre, hardy, aventureux, délibéré, hault, maigre, bien fendu de gueule, bien avantage de nez, beau despescheur d'heures, beau desbrideur de messes, beau descroteur de vigiles, etc (Voir t. I, p. 231.)

N'est-ce pas le même procédé, avec moins d'abondance ? Poursuivons :

Voyant à Madrid que la république des lettres était celle des loups... que tous les insectes, les moustiques, les cousins, les critiques, les maringouins, les envieux, les feuillistes, les libraires, les censeurs, et tout ce qui s'attache à la peau des malheureux gens de lettres, achevaient de déchiqueter et de sucer le peu de substance qui leur restait ; fatigué d'écrire, ennuyé de moi, dégoûté des autres, abîmé de dettes et léger d'argent..., j'ai quitté Madrid. (*Le Barbier de Séville*, I. 2.)

Rapprochons ce passage de la réponse de Panurge lorsqu'on lui reproche de manger son blé en herbe :

LA LANGUE DE RABELAIS ET LES CRITIQUES.

... Ce faisant l'épargne les sercours qui gaignent argent, les mestiviers, qui boivent volontiers et sans cas, les glorieux, es quels il fault de la fouace; les batteurs, qui ne laissent ail, oignon ne eschalottes jardins; les moussiers, qui sont ordinairement larrons, etc. (Voir t. I, p. 410.)

C'est à Rabelais aussi que Beaumarchais a emprunté l'idée de ces proverbes modifiés qui font un si joyeux effet dans ses comédies: Ce qui est bon à prendre est bon... à garder; Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle... s'emplit.

Deux écrivains, deux stylistes du XIX^e siècle, ont essayé d'imiter, de pasticher le style de Rabelais, Nodier dans son *Histoire du roi de Bohême*, et Balzac dans ses *Contes drolatiques*; ils ont réussi inégalement. On trouvera quelques détails à ce sujet au chapitre XIX, qui traite des *Imitateurs de Rabelais*.

Nous ne citons que pour mémoire les essais du bibliophile Jacob, sur lesquels nous reviendrons aussi dans le même chapitre. Quant à Victor Hugo, qu'il l'ait voulu ou non, il a des pages qui, pour la maîtrise de la phrase, pour la couleur puissante, pour la précision technique de l'expression, rappellent Rabelais de beaucoup plus près que les imitations savamment étudiées de Balzac et de Nodier. Les sujets choisis par Rabelais et V. Hugo, leurs préoccupations ordinaires, sont de nature tout à fait différente; mais leur manière de sentir les rapproche.

XVI.

En parlant du style de Rabelais, nous avons eu occasion aussi de parler de sa langue. Mais il n'est pas hors de propos d'insister et d'entrer dans quelques détails.

Michelet s'exprime ainsi au sujet de la langue de Rabelais. (*Histoire de France. La Réforme, chapitre XIX.*)

(Chez lui) la langue française apparut dans une grandeur qu'elle n'a jamais eue, ni avant ni après. On l'a dit justement : ce que Dante avait fait pour l'italien, Rabelais l'a fait pour notre langue. Il en a employé et fondu tous les dialectes, les éléments de tout siècle et de toute province que lui donnait le moyen âge, en ajoutant encore un monde d'expressions techniques, que fournissent les sciences et les arts. Un autre succomberait à cette variété immense. Lui, il harmonise tout. L'antiquité, surtout le génie grec, la connaissance de toutes les langues modernes, lui permettent d'envelopper et dominer la nôtre.

Majestueux spectacle. Les rivières, les ruisseaux de cette langue, reçus, mêlés en lui, comme en un lac, y prennent un cours commun, et en sortent ensemble épurés. Il est dans l'histoire littéraire ce que, dans la nature, sont les lacs de la Suisse, mers d'eaux vives qui, des glaciers, par mille filets s'y réunissent pour en sortir en fleuve, et s'appeler la Reuss, ou le Rhône, ou le Rhin.

Sainte-Beuve n'admire pas moins la langue de Rabelais.

Son français, dit-il, malgré les moqueries qu'il fait des *latinisants* et des *grécisants* d'alors, est encore bien rempli et comme farci des langues anciennes ; mais il l'est par une sorte de nourriture intérieure, sans que cela lui semble étranger, et tout, dans sa bouche, prend l'aisance du naturel, de la familiarité et du génie. Chez lui, comme chez Aristophane, bien que plus rarement, on distinguerait des parties pures, charmantes, lucides et véritablement poétiques.

Et il cite à ce propos le passage sur l'étude, qu'on a pu lire page 42 de notre premier volume.

XVII.

De l'Aulnaye s'est amusé à dresser la liste des mots empruntés par Rabelais au grec et au latin,

qui ne rentraient pas dans la langue courante de son temps. Ce glossaire comprend 952 mots latins et 517 mots grecs; mais parmi ces mots latins et grecs nous en trouvons beaucoup qui, s'ils étaient nouveaux au XVI^e siècle, n'en ont pas moins passé dans la langue usuelle du XIX^e. Tels sont, pour le latin : adjurer, alluvion, ambage, ardu, aulique, béat, besicles, blatte, cantilène, concussion, dévot, discourir, dispenser, durer, explorer, etc.

Et pour le grec : anomal, anthracite, canon (règle), cataclysme, chiromancie, cymaise, cynocéphale, diaphragme, diastole, gymnaste, halot, isthme, lambdoïde, etc., etc.

Rabelais fait aussi quelques emprunts aux langues voisines. Il a des mots italiens, allemands, anglais et nombre de mots arabes et hébreux; mais quand il s'en sert, il les explique; il n'est jamais pédant et prétentieux comme l'école de Ronsard; même lorsqu'il emploie des mots étrangers, sa plume est toujours française.

XVIII.

Sous ce rapport cependant il y a une question que l'on peut se poser.

Le XVI^e siècle met fin aux littératures dialectales; l'invention de l'imprimerie, la rapide propagation de livres, la paix qui s'établit en France, un gouvernement plus fort et centralisateur amènent la constitution d'une langue générale. Il y aura bien encore un peu de gascon dans Montaigne; Calvin et son école auront aussi leur langage un peu terne, le style réfugié. Cependant on reconnaîtra plutôt la province de l'écrivain à son humeur, à ses croyan-

ces religieuses, qu'à son langage. Il n'y a plus de dialectes à cette époque, la fusion s'est opérée, il y a une langue française.

Mais Rabelais est sur la limite des deux âges, et il y a lieu d'examiner si cette langue si abondante, si prodigieusement riche, si pittoresque, ne se rattache pas à l'un des dialectes principaux de la langue d'oïl.

On sait que Fallot, le premier qui se soit occupé de cette question, en étudiant minutieusement les papiers conservés dans chaque localité encore plus que les livres, a divisé en trois ou quatre sections principales le domaine de la langue française du moyen âge : le bourguignon, le normand et le picard, dont le point de jonction et de fusion était l'Île-de-France et Paris. Le picard régnait au Nord, jusque dans la Belgique; le normand au Nord-Ouest, jusque dans la Bretagne; le bourguignon à l'Est et au Sud, jusqu'en Suisse. C'est du normand que nous viennent nos imparfaits en *ais* et du bourguignon que nous avons reçu la conjugaison en *oir* et toutes les formes de nos verbes où la syllabe *oi* domine. Il y a tel verbe, *asseoir*, par exemple, qui a conservé sa double forme : bourguignonne, je m'*assois*, et normande, je m'*assieds*.

Rabelais n'avait rien à démêler avec le picard, — dont on a détaché depuis le wallon, par parenthèse, — mais il vécut dans des pays où le normand et le bourguignon étaient en contact. Né en Touraine, Rabelais passa la plus grande partie de sa jeunesse dans cette province et les provinces voisines, l'Anjou et le Poitou. Or, si la Touraine était bourguignonne, le Poitou était normand, et l'Anjou se par-

rageait entre les deux dialectes. Mais Rabelais vécut aussi à Toulouse, où il trouva la langue d'oc, et il écrivit les deux premiers livres de son roman à Lyon, où il avait retrouvé le dialecte bourguignon.

Il y a un peu de tous les dialectes chez Rabelais; il a emprunté à tous des expressions, des ornements, des phrases, comme il en a emprunté au grec et au latin; mais dans le tissu de son style, la fusion du bourguignon et du normand est complète, bien qu'il y ait une petite prédominance du bourguignon, reconnaissable moins aux formes caractéristiques de ce dialecte qu'à l'exclusion des caractères que Fallot attribue au normand. Le normand, nous dit-on, est ainsi caractérisé : des formes sèches, peu de syllabes mouillées, prédominance des lettres les plus tenues, l'e et l'u; les diphthongues les plus communes sont *ei*, *ue* (presque *ui*); peu de nasales.

Chez Rabelais, au contraire, les nasales sont nombreuses; il en a même qui lui sont presque particulières : *on* pour *au*, *prins* au lieu de *pris*; les sons mouillés en *ier*, *ller*, prédominent. Cependant il est loin d'être pur bourguignon; il donnerait plutôt la main à un dialecte normand très caractéristique, que Fallot n'a pas connu et qui se parle dans le département de la Manche, dans la partie nord surtout, et dans les îles anglaises de Jersey, Guernesey, Aurigny. La tournure des phrases, le genre de style et de plaisanterie, et la majeure partie du vocabulaire de Rabelais, se retrouvent là, avec une prononciation notablement différente à la vérité, mais sous une forme très reconnaissable; si bien que lorsqu'on a vécu dans ce coin de terre et qu'on vient à lire Rabelais, on se croit encore chez soi.

Mais, en résumé, Rabelais n'appartient en particulier par son langage à aucune région spéciale de la langue d'oïl. Il n'est ni normand ni bourguignon, il n'a dans son langage ni la finesse malicieuse du Parisien, ni la sécheresse raisonneuse du Rouennais, ni l'ampleur un peu lourde du Dijonnais. Il conserve bien un peu du parfum des bords de la Loire et de la Manche, mais il est surtout et avant tout français. La langue qu'il parle n'est pas un jargon particulier, bien qu'il l'ait empruntée un peu partout, c'est une langue recueillie au cœur même de la nation, c'est la langue de la France ¹.

XIX.

La grammaire de Rabelais est en général celle du XVI^e siècle. Nous ne pouvons songer à la faire ici et nous nous contenterons de quelques remarques sur les cas les plus importants ².

¹ Nous avons sous les yeux un opuscule : *Rapports de la langue de Rabelais avec les patois de la Touraine et de l'Anjou* par A. Loiseau, 1867, in 8°, dans lequel on montre les rapports de la langue de Rabelais et du patois angevin. Le choix des mots indiqués par l'auteur n'est pas heureux, puisque la liste de ceux qu'il présente comme particuliers au patois angevin sont parfaitement français, tels que : barguigner, buée, devaler, éclopé, goret, pinte, porte-balle, et même «peuplier» arbre ! Ce travail est, du reste, très superficiel.

² M. Aug. Brachet a placé en tête de ses *Morceaux choisis des grands écrivains du XVI^e siècle* une prétendue *Grammaire de la langue du XVI^e siècle*, qui, bien qu'occupant une centaine de pages, est non-seulement insuffisante, mais pleine d'inconcevables étourderies. L'auteur ne dit pas un mot, par exemple, sur la question capitale de la construction, de la disposition des mots dans la phrase ; il ne parle pas de la formation des pluriels en *s* et *x*, qu'on avait tant de peine à s'expliquer aux siècles suivants ; il est très sobre sur la conjugaison des verbes, etc., etc. En revanche, il trouve (120) un subjonctif dans cette phrase : lorsque (vous) *entrastes* en

Rabelais et la plupart des écrivains de son temps usent dans la disposition des mots de la phrase, dans la construction, de libertés qui ne nous sont plus permises.

Il met les compléments avant les verbes :

Les corbeaux, les gays [geais], papegays [perroquets], les estournaulx, il rend peêtes ; les pies il fait poétrides et leur apprend le langage humain proférer, parler, chanter . . . Les aigles, gerfaulx, faucons, sacres, laniers, autours, esparviers, esmerillons, oiseaux aguars [fuyant l'homme], peregrins, essors [vagabonds], rapineux, sauvages, il domestique et apprivoise.

Il s'agit de l'appétit, du besoin de satisfaire l'estomac. Rabelais continue :

Les loups jette hors des bois, les ours hors les rochers, les renards hors les tanières [tanières], les serpents lance hors la terre (IV, 57).

Ces phrases ne sont-elles pas plus élégantes que si l'on disait comme aujourd'hui :

Lybie. Quelques lignes plus loin (121) il prend pour un subjonctif le plus-que-parfait de l'indicatif : *j'avais*, et le pronom relatif *lesquelles* pour la conjonction *que*. Il prend l'adjectif placé en attribut à côté du verbe *être* pour le régime dudit verbe *être*, dans cette phrase : *possible n'estoit les garder (de sauter)* (122). Dans : *ce voyant*, comparable à *ce pendant*, il voit une inversion du *participe* (129). Il formule (190) une règle à peu près inintelligible sur l'accord du *participe passé* (qui s'accorde avec son régime si le régime est placé avant et ne s'accorde pas si le régime suit), et conclut gravement que Molière n'a pas appliqué la règle dans ce vers :

Il m'a droit dans ma chambre une *boite jetée*.

Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que M. Brachet a répété cette belle observation dans sa *Nouvelle Grammaire française fondée sur l'histoire de la langue* (521). Au reste M. Brachet est coutumier de ces sortes de distractions. Voir dans la *Revue critique*, décembre 1875, un article de M. Darmsteter, qui n'a pas relevé moins de seize graves étourderies dans la syntaxe de ce dernier livre. Cette syntaxe n'a en tout que 36 pages.

Il rend poètes les corbeaux, les geais, etc.; il fait les pies poeteuses, il leur apprend à proférer le langage humain, il jette les loups hors du bois, etc.

Toutefois cette construction n'est guère possible que lorsque le sujet est un pronom personnel qu'on peut sous-entendre, ou lorsque le sujet n'est pas au même nombre que le complément.

Là en baufraunt, attendent les moines l'abbé tant qu'il voudra (III, 15).

Les compléments indirects se mettent volontiers avant le verbe :

De choses mal acquises, le tiers noir ne jouira (III, 2).

Nous avons rencontré de nombreux exemples de ces sortes de phrases.

XX.

Rabelais et ses contemporains employaient fréquemment une tournure imitée du latin dans laquelle le verbe à l'infinitif a pour sujet le complément du verbe précédent :

Je le vois venir, c'est-à-dire : Je vois qu'il vient.

Dans ces locutions, l'infinitif a ordinairement un sens actif, mais quelquefois aussi nous lui donnons un sens passif en lui laissant la forme active :

Je l'ai vu manger par le loup, c'est-à-dire : être mangé.

Ces *propositions infinitives* ne sont guère usitées aujourd'hui qu'après les verbes *voir*, *entendre*, *sentir*, *laisser*, et quelques autres. Au XVI^e siècle, on les place après la plupart des verbes, et, quand le sens est passif, on donne la forme passive à l'infinitif.

Heraclites disait rien par songes ne nous estre exposé,

rien aussi ne nous estre celé ; seulement nous estre donnée signification et indice des choses advenir ou pour l'heur ou malheur nostre, ou pour l'heur et malheur d'autrui (III, 18).

Voyez comment nature voulant les plantes, arbres, arbrisseaux, herbes et zoophytes, une fois par elle créés, perpétuer et durer en toute succession de temps, sans jamais déperir les especes, encores que les individus perissent, curieusement arma leurs germes et semences, es quelles consiste icelle perpetuité ; et les a munis et couvers par admirable industrie de gosses, vagines [gaines], testz, noyaux, calicules, coques, espiz, pappes [duvet], escorces, echines poignans [enveloppes épineuses], etc. (III, 8).

Dans les propositions infinitives, nous mettons généralement aujourd'hui le verbe à l'infinitif *avant* son sujet :

Laissez *venir* à moi *les petits enfants*, disait Jésus.

Rabelais et ses contemporains mettent ordinairement le verbe *après* :

Herodes . . . prevoyant que à sa mort, les Juifs feroient feux de joie, fit en son serrail, de toutes les villes, bourgades et chasteaux de Judée, tous les nobles et magistratz convenir, sous couleur et occasion fraudulente de leur vouloir choses d'importance communiquer (IV, 26).

Avec un infinitif, le complément se met avant ou après le verbe à volonté, le plus souvent avant ; avec un participe précédé d'un auxiliaire, le complément se met ordinairement entre l'auxiliaire et le participe :

Iceux venez et comparens en personnes fit en l'hippodrome du serrail resserrer (IV, 36).

Bringuenarilles le géant avoit toutes les paesles, chaudrons, coquasses, lichefrites et marmites du pays avallé (IV, 17).

Cette construction n'est permise aujourd'hui qu'avec *tout* et *rien* :

Je n'ai *rien* vu, mais j'ai *tout* entendu.

XXI.

Le sujet se met très souvent après le verbe :

Puis demanda Pantagruel : Quels gens habitent en ceste belle isle de chien ? (IV, 64).

Rabelais profite quelquefois de cette liberté pour enchevêtrer gracieusement ses phrases :

La Terre desistoit leur prester nourrissement par vapeurs et exhalations : des quelles disoit Heraclitus, prouvoient les Stolciens, Ciceron maintenoit, estre les estoiles alimentées (III, 8).

Le sujet est souvent sous-entendu surtout à la troisième personne quand le sens est parfaitement clair :

Arrivé que fut, vouloit baiser les pieds de mondit père (I, 50).

Mais après disner *ils* demeuroient dans la maison et s'esbatoient à boteler du foin, à fendre et à scier du bois . . . Puis estudioient en l'art de peinture et sculpture; ou revoquoient en usage l'ancien jeu des tales . . . Semblablement, ou alloient voir comment on tiroit les métaux . . . ou alloient voir les lapidaires, orfevres . . . Alloient ouïr les leçons publiques, les actes solennelz . . . Passoit par les salles et lieux ordonnés pour l'escrime et là contre les maistres, essayoit de tous bastons et leur monstroït par évidence qu'antant, voire plus, en savoit qu'iceux. Et au lieu d'arboriser, visitoient les boutiques des drogueurs, herbiers, etc. . . . Alloït voir les basteleurs, etc. (I, 24).

Ici, quand le verbe est au singulier, il a pour sujet *Gargantua* dont le nom ne se trouve pas exprimé une seule fois dans le chapitre. Quand le verbe est au pluriel, le sujet est *Gargantua* et *Ponocrates*. Cette manière de sous-entendre le sujet se rencontre à chaque page de Rabelais.

Dans les locutions impersonnelles composées du

verbe *être* et d'un adjectif, l'adjectif se place en avant, et le mot *il*, que nous emploierions aujourd'hui, n'est jamais exprimé.

Vray est que leurs provisions estoient aucunement endommagées par la tempeste precedente (IV, 25).

Le sujet apparent *il* ne s'emploie pas non plus quand le sujet réel figure immédiatement après le verbe impersonnel, et que la phrase commence par un mot circonstanciel.

Point n'estoit filz de bonne mère réputé qui dedans ne jettast ce que avoit de singulier (I, 50).

LA fut decreté qu'ilz feroient une belle procession, renforcée de beaux prechans et letanies *contra hostium insidias* (I, 27).

Me souvient avoir leu que Ptolemée fils de Lagus . . . esperoit par offre de nouveautés l'amour de son peuple envers soy augmenter (III, Prologue).

On se dispense également de placer *ce* devant *qui*, *que*, etc.

Ils entroient partout et jamais nul n'en prit dangier. Qui est cas assez merveilleux (I, 27).

Le sujet pronom peut être séparé de son verbe par différents mots :

Il, en ceste façon son tonneau tempestoit pour . . . n'estre vu seul ocieux (III, Prologue).

Je, dist Panurge, me trouve fort bien du conseil des femmes et mesmement des vieilles (III, 16).

Quelquefois même, à la 3^e personne, le verbe n'est pas exprimé, quand c'est le verbe *être*.

[Sa femme tenoit boutique]. Il, de son costé, pauvre plus que ne fut Irus (III, 2^e).

Rabelais et ses contemporains emploient souvent le verbe *avoir* là où nous employons l'impersonnel *il y a* ou l'impersonnel passif. C'est un reste de la langue du XIII^e siècle, en France et en Italie.

Est advenu depuis certaines années, que la terre cultivant, il n'a eu pluie à propos ne en saison (IV, 61).

Et Dieu sait comme il y eut bu et gallé (IV, 25).

XXII.

On emploie souvent le subjonctif sans la conjonction *que*, dont on le fait ordinairement précéder aujourd'hui.

Vous souviensse qu'Alexandre le grand ayant obtenu victoire du roy Darie en Arbelles, presens ses satrapes, quelquefois refusa audience à un compagnon, puis en vain mille et mille fois s'en repentit (III, 16).

Mais si, dist Panurge, Dieu le vouloit, et *adviensse* que j'épousasse quelque femme de bien, et elle me *batist*, je serais plus que tiercelet de Job (plus patient que Job) si je ne enrageois tout vif (III, 9).

Ceux qui sont mariés *soient* comme non mariés, ceux qui ont femme *soient* comme non ayans femme (III, 85).

Soit employé dans le sens de *ou répété*, n'est pas invariable comme à présent; il suit la règle des verbes et s'accorde avec son sujet:

Trouvez-moy livres au monde, soient de philosophie, de medecine, des lois, des mathematiques, des lettres humaines, voire de la Sainte Ecriture, qui en puissent autant tirer? (IV, 59).

Il en est de même de quelques autres vocables que nous faisons invariables quand ils sont placés devant le mot auquel ils se rapportent:

... Les truies en leur gesine (sauve l'honneur de toute compagnie) ne sont nourries que de fleurs d'orangiers. (IV, 7).

XXIII.

Le participe présent s'emploie au XVI^e siècle beaucoup plus fréquemment qu'aujourd'hui. On s'en sert très souvent alors comme complément absolu ou dé-

taché, soit à la manière de l'ablatif absolu des Latins, soit autrement :

Fut leur nauf portée près de Paxes. Estant là abourdeé, aucuns des voyageurs dormans, autres veillans, autres beuvans et souppans, fut de l'isle de Paxes ouïe une voix de quelqu'un qui hautement apelloit Thamoun (IV, 28).

Le messagier retournant sans response, et au fils racontant ce qu'il avoit veu, à son père fut facile par telz signes entendre qu'il luy conseilloit trancher les testes aux principaux de la ville (IV, 68).

Basché prie Chicaneons assister aux fiançailles d'un sien officier, et en recevoir le contract, bien le payant et contentant (IV, 14).

Noterez donc ici que la manière d'entretenir et retenir pays nouvellement conquestés n'est . . . les peuples pillant, forçant, angariant, ruinant, mal vexant et regissant avec des verges de fer ; brief, les peuples mangeant et devorant (III, 1).

XXIV.

Ces participes présents s'accordent toujours, comme en latin, avec le mot auquel ils se rapportent, soit que ce mot désigne une action, soit qu'il désigne une qualité.

Ce fait, issoient hors, toujours conferens des propos de la lecture et se deportoient es prés . . . galamment s'exerceans les corps, comme ilz avoient les ames auparavant exercé (I, 23).

Panurge choisit de tout le troupeau un beau et grand mouton, et l'emportait criant, bellant, voyans tous les autres et ensemblement bellans et regardans quelle part on menoit leur compagnon (IV, 6).

Les poètes, qui sont en protection de Apollon, approchans de leur mort, ordinairement deviennent prophetes, et chantent par apolline inspiration, vaticinans des choses futures (III, 21).

Et là passoient toute la journée à faire la plus grande chere dont ils se pouvoient aviser, raillans, gaudissans, beuvans d'autant : jouans, chantans, dansans, se voytrans en quelque beau pré, denigeans des passereaux, prenans des cailles, peschans aux grenouilles et escrevisses (I, 24).

XXV.

Quant au participe passé, Marot avait formulé en vers la règle que nous continuons à observer.

Enfans, oyez une leçon.
Nostre langue a cette façon
Que le terme qui va devant
Volontiers régit le suivant...
La chanson fut bien ordonnée
Qui dit : *M'amour veus ay donnée.*

Amour était alors du féminin. Marot dit plus loin :

Il faut dire en termes parfaits :
Dieu en ce monde *nous a faits*,
Faut dire en paroles parfaites :
Dieu en ce monde *les a faites*...

S'il s'agit des dames bien entendu :

Et ne faut point dire en effet
Dieu en ce monde *lés a fait*,
Ne *nous a fait* pareillement,
Mais *nous a faits* tout rondement.

Marot allégué ensuite l'italien où cette règle est appliquée, mais dans son exemple, il met par inadvertance, le nominatif pour l'accusatif, et écrit: *Dio noi a fatti* au lieu : de *Dio ci a fatti*.

Ces vers sont cités comme loi au commencement du siècle suivant par Vaugelas et par Ménage; la Grammaire de Ramus — ce contemporain de Rabelais que nous avons vu figurer dans l'histoire de Couillatris — se prononcé dans le même sens.

Ces écrivains sont d'avis que, lorsque le verbe est conjugué avec l'auxiliaire *avoir*, le participe s'accorde avec son régime direct, si ce régime direct est placé avant, et ne s'accorde pas s'il est placé après.

Sur mes deux bras ils ont la main posée. Les sciences que j'ai apprises.

et

Sur mes deux bras ils ont posé la main. J'ai appris les sciences.

Ramus, Vaugelas, Ménage, Arnauld se livrent à des considérations assez longues pour trouver la raison de cette différence dans l'accord du participe et n'y parviennent pas.

Arnauld (*Grammaire générale*) est celui qui se rapproche le plus de la vraie théorie, et, en pressant bien les mots qu'il emploie, on l'y trouverait; il est évident cependant qu'il a plutôt entrevu que vu nettement la loi.

Cette loi, que personne n'a encore formulée à notre connaissance, la voici :

Quand on pense à l'action, le participe est un temps du verbe et reste invariable.

Quand on pense à l'état, à la situation, le participe est un adjectif et s'accorde avec le mot dont il indique l'état, la situation.

Cela dépend de la tournure de la phrase. Si je dis :

J'ai écrit une lettre ce matin.

Je pense que j'ai fait l'action d'écrire. Je ne fais pas accorder ce participe.

La lettre que j'ai écrite ce matin est restée sur ma table.

Je pense à la lettre, qui est écrite, et je fais accorder le participe avec «la lettre». Dans la première phrase ce qui me préoccupe, c'est l'acte que j'ai fait. Dans la seconde, c'est le résultat de cet acte, c'est la lettre écrite.

Cette théorie rend compte de toutes les anomalies

que présente l'accord des participes, actifs et passifs. Nous aurons occasion de la développer ailleurs.

Mais la règle a eu quelque peine à s'établir. Au XVI^e siècle et même au commencement du XVII^e, on hésitait dans beaucoup de cas. Rabelais applique ordinairement la règle, mais pas toujours.

Elle est appliquée dans cette phrase :

Le bon Dieu nous a fait ce bien qu'il nous *les* a révélés annoncés, déclarés et apertement décrits par les sacrés Bibles (III, 30).

Mais elle est violée dans la suivante :

Faites-moy venir les deux gentilzhommes personnellement devant moy : et, quand je *les* auray *ovy*, je vous en diray mon opinion (II, 10).

Ici, il a plus pensé à l'action qu'à l'état.

XXVI.

Chez Rabelais, les prépositions sont souvent séparées, par un assez grand nombre de mots, des infinitifs qu'elles régissent, comme cela se fait encore aujourd'hui dans le style judiciaire.

Il inventa l'art militaire et armes *pour* grain *defendre*, médecine et astrologie, avec les mathématiques nécessaires, *pour* grain en saulveté par plusieurs siècles *garder* et mettre hors les calamités de l'air, deguast des bestes brutes, larecin des briguands. (IV, 61.)

Guignemault subitement en Monspeller trespassa *pour* de biays s'estre avec un tranche plume tiré un ciron de la main (IV, 17).

Quelqu'un de ses amis luy demanda quelle cause le mouvoit à son corps, son esprit, son tonneau ainsi *tourmenter* (III, Prologue).

Rabelais se sert souvent d'une locution qu'on trouve rarement chez les autres écrivains. Il supprime *après* devant le passé de l'infinitif.

... avoir diligemment recherché, trouverent tout le pays, s'invirent en paix et silence (I, 26).

Pantagruel, avoir entièrement conquis le pays de Dippodie, en l'abbay transporta une escole de Utopiens (III, 1).

Pantagruel, avoir lu le tetaige (tout), dist à Panurge en conspirant a Vous estes bien en point (III, 18).

Cette tournure n'est pas tout à fait insolite. Henri Estienne la mentionne dans son *Traité de la conformité du langage français avec le grec*.

Notre langage, dit-il, omet, en certaines façons de parler, les prepositions, et principalement a coustume d'omettre son *après*. Quand elle dit; *estre venu, avoir disé, pour : après estre venu, après avoir disé*.

M. Livet, dans son *Livre sur les Grammaticiens du XVI^e siècle*, dit qu'il copie textuellement cette remarque sans la comprendre. Lorsqu'il a écrit ces mots, il n'avait évidemment pas lu *Pantagruel*.

Rabelais et ses contemporains placent généralement l'adverbe avant le verbe, contrairement à ce qui se fait aujourd'hui.

Presque tous les animaux, par fatale disposition, se émancipèrent de lui, et *ensemble tacitement* conspirèrent *plus* ne le servir, *plus* ne luy obéir, en tant que résister pourroient ; mais lui saire selon leur faculté et puissance (III, 8).

XXVII.

Au moyen âge, on employait *moy, toy, soy*, au lieu *me, te, se*, lorsque l'harmonie de la phrase le requérait :

Nature a fait le jour pour soy exercer, pour travailler... La nuit vient, il convient cesser labour et soy restaurer par bon pain, bon vin et bonnes viandes ; puis soy quelque peu esbaudir, coucher et reposer (III, 15).

Chez Rabelais, les pronoms : *dont, de quoi, par quoi* commencent très bien une phrase qui se lie

ainsi à la précédente, bien qu'elle en soit séparée par un point.

Le premier que je trouvai fut un homme qui plantoit des choux. Dont tout esbahy lui demandai : Mon ami, que fais-tu icy ? (II, 82).

Rabelais écrit parfois *leur* avec un *s*, quand ce pronom est au datif pluriel; mais il l'écrit plus souvent sans *s*.

Mercurus ne se voudra asservir es autres, car il ne *leurs* est en rien débiteur (III, 8).

XXVIII.

Quand le substantif est employé dans le sens le plus général, Rabelais et ses contemporains suppriment ordinairement l'article, comme nous faisons dans les locutions proverbiales :

Si demandez comment, par couleur blanche, nature nous induit entendre joye et liesse, je vous répons que l'analogie et conformité est telle (I, 10).

L'article défini *le, la, les* a chez Rabelais et ses contemporains des formes qu'il a perdues. Au datif, Rabelais emploie indifféremment *au* et *ou* et même *on*, et, avec le pronom relatif, *auquel, ouquel* et *onquel*.

Panurge le saluant lui mit *on* doigt medical de la main gauche un anneau, en la palle duquel estait un saphyr oriental (III, 17).

Il convenait tout mangeable manger, le reste jeter *on* feu, rien ne reserver au lendemaia (III, 2.)

... Onquel lieu ils ont trouvé vos garnisons. (I, 33.)

Cependant *on*, *onquel* signifie proprement *dans le, dans lequel*.

J'amène mes moutons d'un pays *onquel* les pourceaux ne mangent que myrobolans. (IV, 7.)

Au lieu de *aux*, *auxquels*, *dans les*, *dans lesquels*, il emploie souvent *es*, *esquels*.

Es uns escarbonilloit la cervelle, es autres rompoit bras et jambes, es autres avalloit le nez, poschoit les yeulx. (I, 27).

Fuis les compaignies des gens esquelz tu ne veulx point ressembler (II, 8).

En jouant, recoioient les passages des auteurs anciens esquelz est faite mention, ou prise quelque metaphore sur iselay jeu (I, 24).

Nous avons conservé cette forme de l'article dans quelques locutions spéciales : bachelier ès-lettres, docteur ès-sciences.

Quand il y a plusieurs substantifs, on ne met qu'un déterminatif, qui s'accorde avec le mot le plus voisin.

Le vieil Macrobe demandait à Pantagruel comment et par quelle industrie et labour estoit abordé en leur port celle journée (IV, 25).

XXIX.

Les pluriels en *ant*, *ent* s'écrivent toujours par *s* sans *t*. Après *l*, *t* et *f*, le pluriel est toujours marqué par *s* — excepté dans les mots en *au* et *eu*, qui reçoivent un *x* après *l*.

Les geans, voyans que tout leur camp estoit noyé, emportèrent leur roy Anarche à leur col le mieulx qu'ils peurent hors du fort (II, 29).

Quand jadis, en Gaule, les serfz, varletz et appariteurs estoient tous vifz bruslés aux funeraillies et exeques de leurs maistres et seigneurs, n'avoient-ils belle peur que leurs maistres et seigneurs mourussent ? (III, 3).

On trouve souvent aussi ces terminaisons en *aux* et en *eux*, sans *l*. On a supprimé cette dernière lettre, mais on a conservé *x*, dont l'emploi s'est alors trouvé sans explication.

XXX.

Les mots qui sont terminés maintenant en *cher*, *ger*, etc., étaient terminés alors en *ier* : bergier, boulangier, mesnagier, orangier, rochier, etc.

Dans les premiers livres, Rabelais dit constamment les *yeulx*, mais dans le quatrième nous trouvons trois fois les *ceils*.

Rabelais décline le mot famille dans cette phrase :

Comme si, le père familles [pater familias] estant à table opulente, en bon appetit, au commencement de son repas, on voyait en sursault espouvanté soy lever... (III, 14.)

Rabelais conjugue généralement les verbes comme nous les conjugons. Quelquefois, mais rarement, il donne la terminaison *arent* à la troisième personne plurielle du passé défini : ils conquestarent. Il termine beaucoup plus souvent les passés définis et les imparfaits du subjonctif de la première conjugaison en *is* et *isse* : Il tombit, que vous tenissies. Il emploie conjointement les deux futurs : *laira* et *laissera*. Il emploie le participe présent *savant* au lieu de *sachant*, le participe passé *dissolu* au lieu de *dissous*, etc., etc. Dans les verbes où le passé défini s'écrit maintenant comme le présent de l'indicatif, il indique la voyelle longue par *s* : il finit maintenant, il finist hier.

Il emploie des diminutifs et des augmentatifs peu ou point usités aujourd'hui, mais il n'en abuse pas autant que le feront les poètes de la Pléiade.

XXXI.

Quelques mots que nous ne séparons pas, se trouvent écrits séparément chez lui. — Le verbe *voir* se conjugue dans *voici*, *voilà*.

Voyez ci nos ennemis qui accourent (II, 25). — Voyez ci notre songeur (III, 14). Or, voyez ci que vous ferez (III, 10).

Voy ci les géants (II, 20). — Voy la quant à la première partie du sermen (III, 27). — Voyez la votre argent (IV, 6).

Le mot *pendant* (pendant cela) est toujours écrit en deux mots; quelquefois on le décompose :

Iceluy temps pendant a donné plus de quatre mille sentences définitives (III, 86).

XXXII.

Résumons en quelques mots les caractères du style et de la langue de Rabelais :

Large emploi des inversions; le régime très souvent placé en avant; avec les verbes neutres et passifs, le sujet placé souvent après le verbe. — Omission fréquente des pronoms sujets; et presque constante du pronom impersonnel *il*.

Usage très fréquent du participe présent, quelquefois se rapportant au sujet de la phrase, et formant le plus souvent ce que les Latins appellent un ablatif absolu.

Emploi du subjonctif sans conjonction; emploi de l'infinitif comme substantif; les noms abstraits évités.

Omission de l'article dans un certain nombre de cas; phrases longues, souvent entrecoupées par des parenthèses; mots disposés savamment, de manière à faire image ou à produire un effet voulu d'harmonie; tournures un peu tourmentées; ellipses fréquentes.

Richesse extrême du style et du vocabulaire; entassement de synonymes, de mots disposés en gradation, jeux de mots; style chaud, bruyant et sanguin.

XXXIII.

Pour se rendre bien compte du caractère spécial de ce style et de cette langue, il est bon de mettre en regard quelques lignes des trois écrivains les plus éminents de l'époque.

L'écrivain du XVI^e siècle dont le style ressemble le plus à celui de Rabelais, c'est Montaigne. Il a autant de couleur et d'entrain, mais sa couleur est moins riche, son faire moins large; ses images ont moins d'ampleur. Le style de tous deux est lumineux, mais d'une lumière différente. Quand on passe de Montaigne à Rabelais, on se sent comme ébloui, comme si l'on passait d'un paysage richement éclairé par la lune à une scène éclairée par un splendide soleil de midi.

Prenons pour établir la comparaison une des pages les plus animées de Montaigne, une page où l'auteur des *Essais* nous entretient de l'éducation des enfants et nous prêche en théorie ce que Rabelais nous a montré en action : il s'agit des leçons confiées à la mémoire de l'enfant.

On ne cesse de crier à nos oreilles, comme qui verseroit dans un entonnoir; et nostre charge ce n'est que de redire ce qu'on nous a dit. Je voudrois que (le maître) corrigéast cette partie, et que de belle arrivée selon la portée de l'ame, qu'il a en main, il commençast à la mettre sur la montre, luy faisant guster les choses, les choisir et discerner d'elle mesme. Quelquefois luy ouvrant le chemin, quelquefois le luy laissant ouvrir. Je ne veulx pas qu'il invente et parle seul : je veulx qu'il escoute son disciple parler à son tour. Socrate et depuis Arceilaus faisoient premièrement parler leurs disciples, et puis ils parloient à eux. Il est bon qu'il le face trotter devant luy pour juger de son train : et juger jusques à quel point il se doit ravaller pour s'accómoder à sa force. A faute de cetté

proportion, nous gastons tout. Et de la sçavoir choisir et s'y conduire bien mesurement, c'est une de plus ardues besongnes que je sçache. Et est l'effect d'une haute ame et bien forte, sçavoir condescendre à ses allures pueriles et les guider. Je marche plus ferme et plus seur, à mont qu'à val . . . Que (le maître) ne demande pas seulement (à l'enfant) compte des mots de sa leçon, mais du sens et de la substance. Et qu'il juge du profit qu'il aura fait, non par le tesmoignage de sa memoire, mais de sa vie. Que ce qu'il viendra d'apprendre, il le lui face mettre en cent visages et accommoder à autant de divers subjets, pour voir s'il l'a bien pris et bien fait sien... C'est tesmoignage de crudité et indigestion que de regorger la viande comme on l'a avallée; l'estomach n'a pas fait son operation, s'il n'a fait changer la façon et la forme, à ce qu'on lui aura donné à cuire.... Les abeilles pillotent deçà delà les fleurs, mais elles en font après le miel, qui est tout leur; ce n'est plus thin ny marjolaine. Ainsi les pièces empruntées d'autrui, il les transformera et confondra pour en faire un ouvrage tout sien. (*Essais*, livre 1^{er}, ch. 25. De l'institution des enfants. 1560).

Certes voilà un style merveilleux d'entrain. On ne peut dire que les images y manquent; il y en a une à chaque partie de phrase; mais chez Rabelais l'image se développe, Montaigne se borne à l'indiquer. Le style y gagne en rapidité, il y perd en ampleur. Montaigne est plus philosophe dans son style, mais Rabelais est plus poète dans le sien.

Voilà pour l'ensemble. Quant aux détails grammaticaux, la phrase est tout autre. Il n'y a presque plus d'inversions; le sujet commence, puis vient le verbe, puis le complément. S'il y a quelques exceptions, elles sont rares; les pronoms sujets sont généralement exprimés; il y a peu de ces compléments absolus avec ou sans participes présents, si chers à Rabelais; les articles sont à la place où nous les mettrions aujourd'hui, et comme la phrase est courte, l'auteur n'a

pas besoin de recourir à ces combinaisons de mots qui font en même temps une harmonie pour l'oreille, un tableau pour l'intelligence. Montaigne n'est pas inférieur à Rabelais comme écrivain, mais il est moins artiste.

Amyot a moins de fermeté, moins de vigueur, moins de rapidité que Montaigne, il s'attarde volontiers en chemin à la poursuite des images et des finesses de style; mais il est loin de l'élévation et de l'ampleur de Rabelais. Rabelais déroule à nos yeux un vaste tableau où s'épanouissent toutes les couleurs, d'où s'exhalent toutes les effluves de la vie; les couleurs sont voyantes; Rubens semble avoir passé par là. Il y a plutôt du Van Dyck chez Montaigne. C'est plus fin, plus discret et moins vigoureux. Le paysage est peint largement chez tous deux cependant, et les fleurs y sont semées avec discrétion. Elles surabondent chez Amyot. Avec lui, les larges horizons disparaissent, mais les petits sentiers par où il nous mène sont si frais, que nous n'avons pas le droit de nous plaindre.

On a déjà pu remarquer le caractère de son style dans quelques passages que nous lui avons empruntés. Les lignes suivantes sont extraites de sa traduction des *Pastorales* de Longus, publiée en 1559, quelques années seulement après la mort de Rabelais :

Or estoit-il environ le commencement du printemps que toutes fleurs sont en vigueur, celles des bois, celles des prez, et celles des montaignes; ausai ja commenceoient les abeilles à bourdonner, les oyseaux à rossignoler, et les aigneaux à sauteler; les petits moutons bondissoient par les montaignes, les mouches à miel murmuroient par les prairies, et les oyseaux faisoient resonner les buissons de leurs chantz. Ainsi ces

deux [enfants] voyans que toutes choses faisoient bien leur devoir de s'égayer à la saison nouvelle, se mirent pareillement à imiter ce qu'ilz voyoient et qu'ilz oyoient aussi ; car oyans chanter les oyseaux, ilz chantoient ; voyans saulter les al-gneaux, ilz sautoient ; et comme les abeilles, alloient cueil-lans des fleurs, dont ils jettoient une partie en leurs seins, et de l'autre faisoient de petits chapeletz, qu'ilz portoiënt aux Nymphes, et faisoient toutes choses ensemble, paissans leurs troupeaux l'un auprès de l'autre,

Ici la phrase ne va pas droit au but comme chez Montaigne. Il y a de la recherche dans la coupe des propositions, et, dans la disposition des mots, une recherche un peu enfantine, un peu mignarde. Du reste, presque tout ce qui caractérise la phrase rabelaisienne a disparu. Pas d'inversions, le pronom sujet est partout exprimé ; un seul participe présent, mais se rapportant au sujet de la phrase, et précédé de son sujet, pas de complément absolu, l'article partout où nous le mettrions aujourd'hui. La seule différence notable avec notre grammaire moderne est tout orthographique : l'accord du participe présent, *s* employé pour marquer le pluriel dans certains cas, etc.

Le style de Calvin diffère plus notablement encore de celui du curé de Meudon. Avec Calvin, sauf quelques mots vieilliss, nous pourrions nous croire au dix-septième siècle. Une construction toute logique, partout le sujet, puis le verbe, puis le complément ; l'adverbe va se placer après le verbe ; pas d'ellipse, pas de mots sous entendus, pas le moindre caprice ; tout au plus un adjectif que nous mettrions aujourd'hui après le substantif et que Calvin place avant. Des propositions courtes, non détachées comme dans les *Nouvelles Nouvelles*, mais toutes enchaînées. Des

alinéas solides et d'une seule pièce, construits non à l'aide des mots, mais par la force du raisonnement. Entre le style de Calvin et celui de Rabelais, il y a toute une révolution. De la Renaissance joyeuse, ivre d'elle-même, et souriant à la vie, nous avons passé à la Réforme, grave, sombre, et voyant partout les effets de la colère divine.

Le passage suivant a pour but de prouver l'existence de Dieu :

Veu que Dieu a voulu que la fin principale de la vie bien-heureuse fust située en la cognoissance de son nom : afin qu'il ne semble point qu'il veuille forclorre à aucuns l'entrée en félicité, il se manifeste à tous clairement. Car comme ainsi soit que de nature il soit incomprehensible et caché à l'intelligence humaine : il a engravé en chascune de ses ceuvres certains signes de sa majesté : par lesquels il se donne à cognoistre à nous selon notre petite capacité. Je dy signes si evidens et si notoires que toute excuse d'ignorance est ostée aux plus avengles et aux plus rudes du monde. Par quoy combien que son essence nous soit occulte : neantmoins ses vertus, lesquelles apparaissent assiduellement devant nos yeulx, le desmontrent tel, qu'il nous est expedient de le cognoistre pour nostre salut. Premièrement de quelque costé qu'on tourne les yeulx, il n'y a nulle si petite portion du monde, en laquelle ne reluysse pour le moins quelque estincelle de sa gloire. Singulierement on ne peut d'un regard contempler ce beau chef d'oeuvre du monde universel en sa longueur et largeur qu'on ne soit, par maniere de dire, tout esblouy d'abondance infinie de lumiere.

Qui croirait que l'*Institution chrétienne* d'où ces lignes sont tirées, a été publiée en 1558, un an avant le passage d'Amyot que nous venons de citer, quelques années seulement après le quatrième livre de *Pantagruel*?

Rabelais, comme on le voit, a un style bien à lui.

XXXIV.

On a beaucoup discuté sur l'orthographe à employer dans la reproduction de ses œuvres. Chaque éditeur a son système. Avant de pouvoir émettre un jugement sur ce sujet, il y a une question préliminaire à débattre, c'est celle de la prononciation.

Il y a, comme le fait remarquer M. Brachet, deux systèmes d'orthographe, celui qui peint la prononciation et celui qui rappelle l'étymologie. Aux douzième et treizième siècles, on ne songea qu'à la prononciation et l'on écrivit comme on parlait. Aux quinzisième et seizième siècles, on voulut indiquer les lettres étymologiques et on le fit souvent à tort et à travers, comme nous avons déjà eu occasion de le faire remarquer.

Nous sommes donc en présence d'un système mixte, maintenu encore aujourd'hui. Certains mots, s'écrivent comme on les prononce et, dans d'autres, il y a des lettres parasites ou dormantes.

Les lettres parasites ajoutées au quinzisième et surtout au seizième siècle pour rappeler l'origine du mot, se prononçaient-elles?—Non, tout le monde est d'accord là-dessus.

Mais, à l'époque antérieure, lorsqu'on écrivait uniquement pour peindre le son, y avait-il des lettres parasites, des lettres non prononcées?

C'est ici que commencent les divergences entre les écrivains. Nous ne pouvons discuter ici les systèmes, et pour ne pas trop nous écarter de notre sujet, nous nous bornerons à émettre notre opinion en la motivant sommairement, sauf à l'établir plus complètement dans un autre ouvrage.

On s'habitue depuis trois quarts de siècle à prononcer toutes les lettres écrites, mais il était loin d'en être ainsi au siècle dernier. Ceux à qui il est arrivé de causer avec des personnes parvenues à l'âge d'homme avant 1789 ont pu s'assurer du fait.

Citons quelques exemples au hasard : neufs (nouveaux) se prononçait *neus*, des souliers *neus* ; exposer, *esposer* ; chasseur, *chasseux* ; le roi se prononçait le *roué* en une syllabe ; royal, *ro-ial* ; on disait il aime, et *is* (ils) aiment, etc.

A défaut de témoignages vivants de cette prononciation, on peut consulter, soit les Grammaires et autres livres qui l'indiquent, soit les poètes qui font rimer entre eux des mots qui ne riment plus pour nous.

Ainsi Quicherat dans son *Traité de la versification française*, nous montre qu'autrefois — antérieurement au dix-septième siècle, il est vrai — *serfs* rimait avec *revers* ; *Juifs* avec *je fuis* et avec *ennuis* ; je *vis* avec *vifs* ; *neufs* avec *cheveux* ; *Egypte* avec *petite*, *David* avec *fini* ; les *coqs* avec les *échos*, etc.

Dans un sonnet de Joachim du Bellay publié en 1558, nous trouvons les mots suivants placés à la rime : *Greccs*, *regrets*, *sacrez*, *secrets*, qui nous montrent à la fois le *c* muet dans *grec*, et l'*è* grave ne différant pas de l'*é* aigu.

Nous n'avons plus qu'un petit nombre de consonnes à peu près constamment muettes à la fin des mots : *s*, *t*, *x*, *z* : je crois, il croit, la croix, le nez.

D'autres se prononcent ou ne se prononcent pas suivant l'occasion : le *troc* et l'estomac ; *David* et le nid, la clef et la nef ; le *grog* et le rang ; subtil et le chenil ; le *cap* et le champ ; le *fer* et le berger.

La règle générale est aujourd'hui de prononcer la

finale ; on dit *envers-s-elle* et non *enver elle* ; le *respec* et non le *respè* ; seulement, ce qui est aujourd'hui la règle, était autrefois l'exception.

Mais à l'époque même où l'on ne reconnaissait de règles d'orthographe que la prononciation, pourquoi écrivait-on ces consonnes, qui devaient rester muettes ? C'est qu'elles n'étaient pas muettes complètement, elles étaient seulement dormantes, elles reparaissaient dans les dérivés ; on les prononçait même quelquefois, lorsque le mot suivant commençait par une voyelle, par exemple on prononçait : *cheva, ma, ruissè, martè*, etc. ; mais on disait : un cheval entier ; le mal aux yeux, le ruisse~~l~~ au moulin, avoir martel en tête, etc.

XXXV.

Aujourd'hui *l* final se prononce, quelques mots en *il* font presque seuls exception : *chenil, feniil, fusil, outil*, etc. ; *r* final se prononce, excepté dans les mots en *cher, ger, ller, ier, yer* et les infinitifs de la première conjugaison. Autrefois ces lettres ne se prononçaient presque jamais.

Nombre d'auteurs, — M. Brachet entre autres, — nous disent que *r* final sonnait au seizième siècle et au commencement du dix-septième dans les verbes de la première conjugaison en *er*, comme dans ceux de la seconde en *ir*. C'est une erreur. L'*r* ne se prononçait alors ni dans les verbes de la première ni dans ceux de la seconde conjugaison.

On allègue les rimes *hiver, mer, air, clair*, qu'on voit figurer dans les vers suivants :

Les oiseaux estourdis les entendant hurler
Quitterent aussi tost les campagnes de l'air. *Belleau.*

Que dans l'air les oyseaux, les poissons dans la mer
Se plaignent doucement du mal qui vient d'aimer.

Régnier.

On cite des exemples du dix-septième siècle, de Molière qui fait rimer *arracher* avec *chair*, de Racine qui fait rimer *marcher* avec *cher*. On aurait pu ajouter à ces rimes les vers connus de Corneille:

Ah, ruses de l'enfer!

Faut-il tant de fois vaincre avant de triompher?

Corneille abonde en rimes de ce genre, qu'au siècle suivant on appelait rimes normandes.

Il est évident que ces rimes ne sont légitimes que si *er*, d'*arracher*, et *air*, de *chair*, ont le même son; mais il s'agit de savoir quel était ce son, si l'on prononçait *arrachair* avec *r* sonore et è ouvert, ou *ché* avec *r* muet et é fermé.

Nous avons sur la prononciation de Paris au XVI^e siècle un assez curieux document. Ce sont deux épîtres entre un jeune bourgeois qui veut parler le langage de la cour et une jeune marchande dont il est épris. Les deux correspondants écrivent comme ils prononcent; ils remplacent l'*r* par *s*, etc. On lit dans cette correspondance:

[Je] von l'ay bien voulu ecrize
Afin de pallé de plu loing.
Pensé que j'avoy bien beroing
De deveni si amouzeu.

Pallé remplace ici l'infinitif *parler*; *deveni* remplace *devenir*; donc l'*r* ne sonnait pas à cette époque dans les infinitifs « en langage courtisan ». Ces épîtres sont imprimées dans les œuvres de Marot, mais on prétend qu'elles ne sont pas de lui.

Cette prononciation s'est conservée pendant une

partie du XVII^e et même du XVIII^e siècle. Les témoignages abondent et il a fallu une grande prévention pour ne pas les voir. Que l'on ouvre par exemple les *Remarques* de Vaugelas, un livre classique en fait de grammaire et de langue, on trouvera, à l'article H *aspirée ou consonne*, (t. I, p. 197, éd. de 1690) que *r* ne se prononce point aux infinitifs, et que *aller*, *courir* se prononcent comme si l'on écrivait *allé*, *couri*. Thomas Corneille cite à ce propos Chapelain, qui est de l'avis de Vaugelas pour les deux premières conjugaisons, mais qui déclare que l'*r* doit se prononcer dans les verbes en *oir* : recevoir et non recevoi. Ménage, dans ses *Observations sur la langue française*, chap. CXI, dit exactement la même chose. Régnier Desmarais aussi, dans son *Traité de la Grammaire française*, 1707. On voit que non seulement *attacher* ne se prononçait par *attachaire*, mais que *mourir* se prononçait *mouri*.

Dans l'*Art de bien parler français*, œuvre d'un réfugié, De la Touche, qui écrivait pour les étrangers, on trouve :

La consonne *r* se prononce à la fin des mots excepté 1^o) à l'infinitif de la première et de la seconde conjugaison. Exemples : parler, finir ; parlé, fini, etc. ¹

A défaut de ces autorités nous aurions pu invoquer les chants populaires. La *Chanson de Malbroug*, quelle qu'en soit l'origine, reproduit fidèlement le rythme et la disposition de nos vieilles chansons de geste en alexandrins à tirades monorimes. Les rimes ne sont pas riches dans ces compositions, mais elles sont *assonantes* et indiquent la

¹ Edition de 1710, p. 27. La première édition de ce livre est de 1696, la sixième de 1760.

prononciation de la voyelle. Or nous y voyons partout les infinitifs en *er* rimant avec d'autres mots en *é* fermé.

Madame à sa tour monte si haut qu'ell' put monter;
 Ell' voit venir son page tout de noir habillé.
 — Beau page, mon beau page, quel nouvel apportez ?
 — Aux novels que j'apporte vos beaux yeux vont pleurer.
 Monsieur Malbroug est mort, est mort et enterré, etc.

Même remarque pour la chanson qui se trouve dans le *Misanthrope*, et qui remonte au moins à Henri IV :

Si le roi n'avait donné
 Paris sa grand ville,
 Et qu'il me voulût ôter
 L'amour de ma mie, etc.

Pour les infinitifs de la seconde conjugaison nous pouvons invoquer une chanson populaire non moins connue, et qui date au moins du XVI^e siècle :

Il monta sur un arbre
 Pour voir son chien courir,
 Carabi.
 Mais v'la qu' la branche casse
 Et Guilleri tombâ....
 Compère Guilleri,
 Te lairras-tu mourir ?

XXXVI.

Il ne saurait donc pas y avoir de doute pour les infinitifs en *er* et en *ir*. Reste maintenant à prouver que *chair*, se prononçait *ché*, enfer, *ensé*, Jupiter, *Jupité*. Nous pourrions citer également en preuve des chansons populaires, mais nous avons un texte irrécusable. Dans la *Nouvelle Méthode pour apprendre la langue latine*, de Port-Royal, aux *Règles de la poésie française* qui y sont annexées, art. III

(p. 884 de l'édition de 1654), Lancelot après avoir cité ces deux vers de Ronsard :

Sers-moy de phare et garde d'abismer
Ma nef qui flotte en si profonde mer,

que cette rime doit être réprouvée, ainsi bien que celle de *philosopher* avec *enfer* dont Malherbe s'est rendu coupable, et d'autres rimes semblables qui se trouvent souvent chez des poètes anciens et nouveaux. Il ajoute :

Et il faut croire que ce qui a introduit ce mauvais usage n'a été que la mauvaise prononciation de quelques provinces de France, principalement vers la Loire et dans le Vendomois, d'où estoit Ronsard, et dans la Normandie d'où estoit Malherbe, où l'on prononce *mer*, *enfer*, *Jupiter* avec un *é* fermé comme *aimer*, *trionpher*, *assister*.

Ainsi dans les provinces du nord-ouest, dans le pays de Rabelais, de Gringoire, de Marot, (né à Caen), de Belleau, de Baif, de Ronsard, de J. du Bellay, de Régnier, de Vauquelin, de Malherbe, de Corneille, on prononçait *mé*, *ensé*, *Jupité*, et cette prononciation s'est maintenue jusqu'à présent dans ces pays. Il en résulte que, dans ce qu'on a appelé les rimes normandes de Corneille, ce n'était pas l'infinitif qu'on prononçait autrement qu'à présent, c'était le mot rimant avec l'infinitif, et Polyeucte dans les deux vers cités plus haut ne prononçait pas *enfère* et *trionphère*, mais il prononçait ces mots comme les prononcent encore les villageois du pays de Corneille :

Ah ruses de l'enfé !

Faut-il tant de fois vaincre avant de triomphé ?

Comme l'erreur que nous attaquons ici est géné-

ralement répandue, on nous excusera sans doute d'avoir insisté.

Revenons à Rabelais, dont cette discussion nous a quelque peu écartés.

XXXVII.

Nous n'avons pas fini sur la prononciation du XVI^e siècle et par conséquent sur l'orthographe qu'il faut adopter quand on réimprime Rabelais.

Nous avons montré que la prononciation moderne tend à mettre au jour, à faire entendre des lettres qu'on laissait dormir aux siècles précédents. Mais la langue a-t-elle gagné des sons? Loin de là, elle en a laissé perdre.

Depuis un siècle, un son a disparu, un autre est en train de disparaître.

L'*h* aspiré se prononçait au XVII^e siècle, toutes les Grammaires en font foi. Ceux d'entre nous qui sont avancés en âge ont entendu leurs grand'pères ou leurs grand'mères le prononcer. Aujourd'hui les Grammaires sont unanimes à attester que cette lettre ne se prononce plus.

L'autre son lutte encore, c'est celui de *ll* mouillé. Le français a ce son en commun avec toutes les langues romanes, comme il avait le son de l'*h* aspiré en commun avec les langues germaniques. L'italien écrit notre *ll* mouillé *gl*, l'espagnol *ll*, sans *i* avant, et le portugais *lh*. Ce son tend à s'effacer chez nous. Littré lutte pour lui dans son *Dictionnaire*, mais le Parisien résiste. A Paris, il n'y a que ceux qui sont venus du dehors qui sachent prononcer: le *Havre*, *paille*, *merveille*. Le Parisien prononce invariablement le *Avre*, *pâye*, *mervéye*.

XXVIII.

C'est dans la classe des diphthongues surtout que le français moderne a fait des pertes. On affirme par exemple que, dès le XVI^e siècle, *ue* se prononçait *eu*, que *au* se prononçait *o*. On se fonde sur ce que les syllabes ainsi écrites ne comptent que pour une dans les vers. La raison n'est pas recevable. *Voix* ne compte en vers que pour une syllabe; on n'y entend pas moins distinctement deux voyelles *oa*, — *ouè* autrefois; *pied*, *lieu* ne forment non plus qu'une syllabe, et il n'y en a pas moins une diphthongue. Le mot *eau*, dans divers écrits du moyen âge, se présente sous cette forme *iaue*, et forme quelquefois deux, mais aussi très souvent une seule syllabe. Le prononçait-on comme aujourd'hui? Evidemment non.

Au lieu de tout rapporter à notre prononciation actuelle, comme ces historiens qui transportaient les allures de la cour de Louis XIV chez Clovis ou chez Dagobert, cherchons à reconnaître ce qu'a pu être la prononciation à d'autres époques. Les différences d'accent qui existent aujourd'hui encore entre deux villages limitrophes doivent nous tenir en garde contre toute assimilation prématurée.

Mais quel témoignage invoquerons-nous? Il en est de deux sortes: les uns morts, les autres vivants. Les morts, ce sont les écrits, surtout ceux qui ont été confiés au papier à une époque où la préoccupation de l'étymologie ne s'était pas encore emparée des esprits. Les vivants, ce sont les paysans, surtout ceux qui sont isolés des grands centres, et qui ont conservé, sinon la langue d'autre-

fois, au moins des habitudes de prononciation qui ont peu changé.

Il n'est personne qui, en entendant parler les paysans, n'ait été frappé de la variété des sons émis par eux, si bien que, si l'on veut noter leur prononciation, on a la plus grande peine, en admettant même qu'on y parvienne. On trouve dans leur langage une foule de sons que notre alphabet n'exprime pas ou n'exprime que d'une manière compliquée, comme cette lettre russe, par exemple, dont la reproduction exacte exige cinq de nos consonnes (ш , *chtch*). Eh bien, toutes les fois qu'une syllabe prononcée lettre à lettre comme on l'écrivait au XIII^e siècle, correspondra à un son conservé dans un patois de la langue d'oïl, nous serons sûrs de retrouver la prononciation que cette syllabe avait alors.

Passons en revue quelques-unes de ces prononciations encore existantes, que les linguistes, auxquels elles sont inconnues, suppriment purement et simplement.

Ue, quoi qu'on en dise, ne représente pas le son *eu*. Les Picards prononcent encore aujourd'hui le mot *feuille* — *fuelle*, et les Cotentinais : *fueuille*, en faisant de *u-e* une diphthongue, qui sonne : *u-è* ou *u-eu*. Au commencement du XVIII^e siècle (voir notre citation de Cyrano, p. 219) on écrivait encore *feuille*, parce que, tout en ne faisant *eü* que d'une syllabe, on prononçait séparément les deux lettres. La contraction de *ue*, *eü* en *eu*, est une prononciation toute moderne, comme celle de *au* en *o*.

Il en est de même de la diphthongue *aeu*, dans le mot *Caen*. Ceux qui parlent avec élégance pro-

proncent *kan*, mais les vieux habitants disent *Ca-en* en une syllabe, dans laquelle *en* a le même son que dans *examen*.

Palsgrave, qui a composé au XV^e siècle une Grammaire française à l'usage des Anglais, nous dit que dans les mots en *aigne*, *aigne* on doit entendre le son de l'i. M. Brachet en conclut qu'il faut prononcer comme s'il y avait *aigne*. C'est une erreur. Quand le son *e* doit être entendu, on écrit *e*. La prononciation de ces mots devait être celle qui s'est conservée aux environs de Cherbourg : *montaigne*, en faisant *ai* d'une seule syllabe diphthonguée. Les grammairiens du XVI^e siècle nous l'affirment d'ailleurs. Ramus nous dit que *feindre* ne doit pas se prononcer *findre*, mais *feindre*, bien que *ein* forme une seule syllabe. Robert Estienne nous dit de même que dans *pain*; *vain*, on doit faire entendre l'a avant le son nasal, et ne pas prononcer comme s'il y avait *pin*, *vin*. Ainsi quand Rabelais écrit *dedaigner*, *gaingner*, on n'a pas le droit de supprimer la nasale, attendu que la prononciation de *ain* dans ces mots n'est ni *è*, ni *a*, mais une diphthongue nasale dans laquelle on entend *a* et *in*.

An, au XVI^e siècle et au commencement du XVII^e, ne se prononçait pas *en*. Henri Estienne se moque des Picards qui prononçaient et prononcent encore *dedens* et non *dedans*. Corneille a grand soin d'écrire toujours : *Flavian*, *Appian*, avec *a* et non avec *e*.

Au se prononçait autrefois, et se prononce encore en divers patois *aou*, comme il se prononçait chez les Romains, comme il se prononce dans tou-

tes les autres langues romanes et dans les langues germaniques, mais en une seule syllabe. Ce n'est que peu à peu et presque de nos jours, que ce son est devenu uniformément *o*.

De même, dans les mots où l'on trouve *e* devant une autre voyelle : *eage*, *Jean*, *veoir*, cet *e* n'était pas muet du tout; il formait une sorte d'appoggiature. Dans *neige*, on entendait également l'*i*, mais on appuyait sur l'*é*; c'était le contraire dans : je *veis*, ou l'on appuyait sur l'*i* à cause de l'*s* qui le rendait long. Dans le mot *eau*, on entendait une triphthongue : *é-a-ou*.

Ay se prononçait *é* au futur; mais au passé défini, il y avait diphthongue et l'on appuyait sur l'*y*, si bien que dans la prononciation le son de l'*a* s'effaçait, et l'on avait pour la première conjugaison un passé défini en *i*; j'aimai (*amavi*), il ama-*it*, nous aimai-*imes*, vous aimai-*ites*, etc. Voyez plutôt les grammairiens du XVI^e siècle.

C'est cette forme que nous avons trouvée dans la chanson de Guilleri; nous la trouvons aussi dans les épîtres attribuées à Marot, dont nous avons parlé plus haut :

A propo vous souvienty point
Du jour de la sin Nicoula
Que j'etien tous deu si tresla
D'avoir dancé? Vou commensite,
Aussi trèsbien vou rachevite;
C'est au jardin mon peze *entry*
D'avantuze me *rencontry*
Après de vou ¹.

A propos vous souvient-il le point du jour de la saint

¹ Edition de 1702, I, p. 212 et suiv. Dans l'édition d'Auguis, ces deux épîtres, qui se trouvent tome II, p. 265 et suivantes, sont indiquées comme n'étant pas de Marot.

Nicolas, que nous étions tous deux si las d'avoir dans? Vous commençites, aussi très bien vous achevites. C'est au jardin, mon pere entry [entra], d'aventure me rancontry [rencontra] auprès de vous.

Eu se prononçait comme il est écrit: J'ai *seu*, j'ai *veu*, *bewverie*, etc., c'est encore la prononciation ordinaire dans divers patois; mais on prononce aussi: j'ai *su*, j'ai *vu*, dans les mêmes pays. Les deux prononciations paraissent avoir coexisté de même au XVI^e siècle, puisque nous trouvons dans Vauquelin de la Fresnaye, un poète normand, ces deux vers qui ne peuvent laisser de doute:

- A quelle fin es-tu de ces ailes pourvus?
- J'apprends, l'homme à voler au-dessus de la nue.

Tandis que nous trouvons dans Th. de Bese:

L'un avec sa couleur bleue
Nous veult esblouyr la veue.

Les finales en *rier* et *lier*, lorsque cette terminaison est précédée d'une consonne, comme *ouvrier*, *templier* ne formaient qu'une seule syllabe au XVI^e siècle et jusqu'au milieu du XVII^e, témoin ce vers de Rémi Belleau:

L'un portait en sa main. . . .
La hure d'un sanglier aux défenses meurtrieres.

Corneille et La Fontaine ont nombre de vers semblables, et cette prononciation s'est conservée en Basse-Normandie; seulement l'*e* n'est pas tout à fait fermé et penche un peu vers l'*i*: sangli*éi*, meurtri*éi*, en prononçant, bien entendu, *iéi* en une seule syllabe. L'*é* aigu serait ici difficile à prononcer.

XXXVIII.

Les mots au XVI^e siècle n'ont pas cette forme arrêtée et immuable qu'ils ont prise depuis l'époque de Louis XIV. Ainsi l'on trouve souvent chez Rabelais, comme chez ses contemporains, le même mot sous des formes variées. Cette liberté du choix entre des mots analogues existait encore au commencement du XVII^e siècle. Il faut consulter sur ce point les *Remarques* de Vaugelas, mais surtout les *Observations* de Ménage. Le précepteur de M^{me} de Sevigné et de M^{me} de La Fayette discute longuement pour savoir s'il faut dire : adversaire ou aversaire, agneau ou anneau, aiguille ou aigulle ; aumette ou omelette ; aragne, aragnée, arignée ou areignée ; arsenal, arsénac ; balayer, balier ; boiray, beuvray ; cette femme, ste femme ; chose et chouse ; armoire ou ormoire ; guitare ou guiterne ; hirondelle ou arondelle ; nettoyer, netter ; pons, ponnu, pondu ; promener, proumener, pourmener. Maintenant le triage est fait. C'est à peine s'il nous reste quelques mots comme souvenir de cette époque d'antique liberté : le roc, la roche, le rocher ; la nue, la nuée, le nuage, etc.

L'invention des accents date du XVI^e siècle, mais ils ne deviennent d'un emploi fréquent qu'au XVII^e et même au XVIII^e ; au XVI^e siècle, on mettait généralement une *s* muette au commencement et au milieu des mots là où nous mettons maintenant un accent : écrire, tempeste. On ajoutait souvent un *g* aux nasales pour indiquer la nasalité : *ung* pour *un*. Ce *g* bien entendu ne se prononçait pas plus qu'il ne se prononce dans Péking, Nanking, Hoang-ho, etc.

On avait aussi souvent recours aux abréviations ; au début, on n'employait pas l'apostrophe. La ponctuation était toute différente et fondée sur d'autres principes que celle qui nous est familière.

XXXIX.

Il résulte de ces observations, que nous pourrions singulièrement multiplier, qu'il ne faut pas toucher légèrement à l'orthographe de Rabelais, parceque, en général, elle représente la prononciation et donne à chaque mot, à chaque phrase un certain accent qu'il faut respecter. On n'a donc pas le droit d'imprimer comme l'a fait M. Barré : il fut, ils fussent, bu, buvant, age, eau, ménage, clarté, chef, relève, arroser, cœur, cognaisseur, voir, etc., au lieu de : il feut, ils feussent, beu, beuvant, eage, eauë, mesnage, clairté, chief, relieve, arrouser, cueur, congnoistre, veoir. M. Barré allègue l'étymologie ; ce n'est pas d'étymologie qu'il s'agit ici, mais de la forme du mot en lui-même. En poussant ce principe jusqu'au bout, on arriverait à écrire le mot latin au lieu du mot français ; agir ainsi, ce n'est pas simplifier l'orthographe, c'est changer la langue.

L'idéal, ce serait de présenter Rabelais avec son orthographe ; mais la difficulté est de déterminer l'orthographe de Rabelais. Il en a changé à chaque publication ; elle est plus simple au début, plus chargée de lettres étymologiques dans les dernières éditions. Mais ce n'est pas tout, dans une même page — et il en est ainsi dans les livres les plus corrects du XVI^e siècle, — le même mot est quelquefois écrit de trois ou quatre manières différentes. De plus, la première édition a été faite en caractères gothiques, sans apos-

trophes, sans distinction entre les *j* et les *i*, entre les *u* et les *v*; il n'y a pas un seul accent final, etc.

Chaque éditeur s'est fait un système à cet égard. Les uns ont conservé la confusion des *i* et des *j*, des *u* et des *v*, mais ils n'ont pu se dispenser de mettre quelques accents; d'autres ont tâché de simplifier en prenant dans les diverses éditions de Rabelais la forme la plus simple de chaque mot; mais sans jamais inventer l'orthographe d'aucun. C'est ce qu'ont fait MM. Burgaud des Marets et Rathery. Même difficulté et plus grande encore pour la ponctuation. Cette partie de l'orthographe était complètement flottante au XVI^e siècle, et il a été impossible jusqu'à présent de la réduire à des règles.

C'est ainsi que pour, les œuvres de Rabelais, on se trouve réduit à faire de l'éclectisme, malgré qu'on en ait, si l'on veut rendre l'ouvrage facilement accessible à la masse du public; mais il faut prendre garde d'aller trop loin, et quelques éditeurs ont dépassé le but et falsifié leur auteur sous prétexte de l'éclaircir.

XL.

Nous donnons ici un échantillon de quelques éditions :

ÉDITION LE DUCHAT, 1711. Retournant à noz moutons, je dy que par don souverain des cieulx, nous ha esté reservée l'antiquité et genealogie de Gargantua, plus entiere que nulle aultre : exceptée celle du Messias, dont je ne parle, car il ne m'appartient : Aussi les diables (ce sont les calumniateurs et capharts) s'y opposent. Et feut trouvée par Jean Audeau, en ung pré qu'il avoit pres l'Arceau Gualeau, au dessoubs de l'Olive, tirant à Narsay (I, 1).

ÉDITION DE L'AULNAYE, 1823. Retournant a noz moutons, ie

vous dy que, par don souverain des cieulx, nous ha esté reservee l'antiquité et genealogie de Gargantua, plus entiere que nulle autre ; exceptez celle du Messias, dont ie ne parle, car il ne me appartient : aussy les dyables (ce sont les calumniateurs et caphartz) sy opposent. Et feut trouuce par Ien Audeau, en ung pré que il auoyt pres l'arceau Gualeau, au dessoubz de l'Oline, tirant à Narsay.

ÉDITION BUREAUD DES MARAIS ET RATHER, 1657-58. — Retournant à nos moutons, je vous dis que, par don souverain des cieulx, nous a esté reservee l'antiquité et genealogie de Gargantua, plus entiere que nulle autre, excepté celle du Messias, dont je ne parle, car il ne m'appartient : aussi les diables (ce sont les calumniateurs et caffars) s'y opposent. Et fut trouvée par Jean Audeau, en un pré qu'il avoit près l'arceau Gualeau, au dessous de l'Olive, tirant à Narsay.

ÉDITION A. DE MONTAIGLON ET LACOUR, 1868 et s. Retournant à nos moutons, je vous dictz que par don souverain des Cieulx nous a esté reservee l'antiquité et genealogie de Gargantua plus entiere que nulle autre, exceptes celle du Messias, dont je ne parle, car il ne me appartient — aussi les Diables, ce sont les calumniateurs et caffars, se y opposent — et fut trouvée par Jean Audeau en un pré qu'il avoit près l'Arceau Gualeau, au dessous de l'Olive, tirant à Narsay, duquel, etc.

CHAPITRE XIX.

PRÉDÉCESSEURS ET SUCCESEURS DE RABELAIS.

SOMMAIRE. — 1. Pantagruélistes et Panurgistes. — 2. Rabelais et Montaigne. — 3. Aristophane. — 4. Aristophane et Littré. — 5. Plutarque. — 6. Lucien. — 7. Écrits du moyen âge. *Pathelin*. — 8. *Le chevalier de la Tour Landry*, le *Violier des histoires romaines*, les *prédicateurs*. *Les Cent nouvelles Nouvelles*. — 9. La reine de Navarre. — 10. Bonaventure Despériers. — 11. Henri Estienne. — 12. Les Panurgistes du XVI^e siècle. Etienne Tabourot. — 13. Béroalde de Verville. — 14. Noël du Fail. — 15. A. d'Ambigné, la *Mélinpée*. — 16. *Les Cuquets de l'accouchée*. — 17. L'*Harampion rustique*. Sorel, Scarron, Furetière, Le Sage. — 18. Quevedo. *Le grand Tacama*. — 19. *Les Viciens*. — 20. Cyrano de Bergerac. — 21. Swift. *Le Conte du Tombeau*. — 22. *Les voyages de Gulliver*. — 23. Les romans de Voltaire. — 24. Dulaurens, Diderot, Beaumarchais, Restif de la Bretonne. — 25. Sterne. — 26. Nodier. *Histoire du roi de Bohême*. — 27. Balzac. *Contes drolatiques*. — 28. Ouvrages où figure Rabelais. Le Saivre, le bibliophile Jacob, Constant. — 29. Pièces de théâtre où figure Rabelais. — 30. Pièces de théâtre où figuraient les héros de Rabelais.

I.

Nous avons vu les géants de Rabelais passer sans transition des exploits les plus formidables aux occupations les plus infimes. Gargantua, qui vient de mettre une armée en déroute, va lui-même cueillir de la salade et l'épluche. Pantagruel emploie sa langue, cette langue assez vaste pour couvrir toute une troupe de combattants, à faire des calembours, qui ne sont pas toujours du meilleur goût.

Rabelais est comme ses géants, il trouve un égal plaisir à développer une grande idée et à combiner un

jeu de mots. Les polissonneries de Panurge l'amuse tout autant que les contemplations de Pantagruel, et il ne croit pas plus déroger en ramassant les menus détails qu'entassent Plin ou Aulu-Gelle que les grands traits historiques de Plutarque.

Mais les hommes chez qui ces deux facultés sont réunies, ceux qui se passionnent pour les grandes et les petites choses, sont tout à fait exceptionnels. Les aptitudes sont généralement partagées, il y a des spécialités. Aussi parmi les ascendants et les descendants littéraires de Rabelais trouverons-nous deux classes d'esprits tout à fait différents: les penseurs et les viveurs, les philosophes et les joyeux conteurs, les pantagruélistes qui se maintiennent à une certaine hauteur morale et les panurgistes, qui ont une tendance à s'égarer dans les bas fonds de la littérature.

II.

Ce qui caractérise Rabelais comme penseur, c'est sa foi au progrès, sa confiance en l'avenir de l'humanité. Il admire beaucoup la science et la sagesse des anciens, il aime à nous montrer l'esprit de Pantagruel s'élançant au milieu de leurs livres avec l'ardeur du feu qui s'élance à travers les broussailles. Mais l'étude de l'antiquité n'est pour lui que le moyen. Sachons d'abord ce que l'antiquité nous a enseigné et partons de là pour aller plus loin. Les déceptions du moment ne doivent pas nous arrêter; méprisons les choses fortuites, en avant! L'âge d'or est devant nous!

C'est cette foi, cette foi profonde qui le sépare de Montaigne. Montaigne a beaucoup vu, beaucoup ap-

pris, beaucoup comparé ; il a pesé le pour et le contre des choses, mais il s'est attardé dans cette opération, et quand il a fallu choisir, il s'est dit : Que sais-je ? Que le siècle d'or soit derrière lui ou devant lui, il ne s'en inquiète guère. Pourvu qu'il puisse causer à son aise au coin de son feu en hiver, dans son jardin en été, se délecter dans ses lectures, les digérer et se les approprier, pourvu qu'il puisse avoir un interlocuteur ou au besoin un lecteur qui donne la réplique à sa causerie charmante, pittoresque, animée, nourrie de faits, c'est tout ce qu'il demande. Convertir le monde, c'est une lourde tâche ; lancer des idées nouvelles et tâcher de les faire prévaloir, à quoi bon ? Est-on bien sûr qu'elles soient meilleures que les autres ? On se bat autour de nous, catholiques et protestants s'égorgent, c'est de la folie ; tout ce que nous pouvons faire, c'est de leur répéter que toute doctrine, toute science est douteuse, qu'on peut trouver des raisons plausibles contre celles qui semblent les mieux établies. Montaigne répéta cela sur tant de tons, qu'on finit par le croire, la fatigue aidant. Il contribua à amener une transaction. C'est un service rendu par lui à ses contemporains. Mais sa vue est beaucoup plus restreinte que celle de Rabelais ; il parle comme lui de l'éducation et donne à ce sujet d'excellents conseils, mais il rapetisse l'horizon, il ne voit que son siècle. Rabelais voit au delà, bien au delà du siècle suivant, au delà du nôtre peut-être :

III.

Parmi les auteurs de l'antiquité, Rabelais a lu surtout les collectionneurs de faits. Mais les écrivains auxquels sa pensée se reporte le plus souvent, nous

avons déjà eu occasion de le dire, ceux qui ont le plus puissamment agi sur lui, sont Platon, Plutarque et Lucien.

Il cite moins souvent Aristophane, il ne l'allègue même que trois fois dans son livre. Mais les rapports entre ses conceptions et celles de l'auteur des *Oiseaux* ont frappé tous les yeux. Népomucène Lemerrier, V. Hugo, Littré, et d'autres les ont signalés avec détails.

Chez l'un et chez l'autre, même fantaisie gigantesque, mêmes allégories, même genre de folies et d'allusions. Ils imaginent l'un et l'autre quelque construction étrange, et de là ils font pleuvoir, comme de ces machines de guerre d'autrefois, un feu roulant d'épigrammes et de malices sur tout ce qui les entoure, sur tout ce qui leur déplaît. Aristophane a son chœur de Grenouilles pour railler Euripide, son chœur de Nuées pour bafouer Socrate, comme Rabelais ses oiseaux chanteurs pour railler l'église romaine, son tribunal de Chats fourrés pour bafouer les juges prévaricateurs. L'un fait bâtir une ville en l'air par des oiseaux, l'autre nous présente une ville dont les habitants sont des lampes; l'un personnifie le peuple d'Athènes sous les traits de l'imbécile Démos, l'autre le pédantisme routinier sous les traits de Janotus de Bragmardo; les Guêpes de l'un font pendant aux Chicaneuses de l'autre; Panurge délibérant sur son mariage rappelle Lisistrata délibérant sur le veuvage forcé imposé aux maris. L'un donne un corps à la Paix, à la Richesse, à la Pauvreté, l'autre nous fait voir Quintessence la précieuse, Quaresme-prenant l'étiqne, et Ouy-Dire tout composé de langues et d'oreilles. Même genre de railleries, mêmes scènes

à double interprétation, mêmes mots forgés et plaisants, et aussi, il faut le dire, mêmes obscénités, mêmes ordures. Aristophane a moins de mots grossiers peut-être, quoiqu'il ne se les refuse pas, mais il a plus d'intentions libertines. Et en cela il est moins excusable que Rabelais : Rabelais écrit un livre, qu'on lit des yeux, Aristophane écrit un drame qui se débite tout haut et devant la foule assemblée.

L'art est à peu près le même de part et d'autre. Les vers d'Aristophane sont admirables, mais la prose de Rabelais ne leur est pas inférieure. Aristophane cependant déploie dans ses chœurs une poésie qui n'a pas d'équivalent chez Rabelais, mais, sous les autres rapports, Rabelais n'est pas au-dessous d'Aristophane comme artiste. Les épigrammes du poète athénien ne sont pas meilleures que les siennes, ses allusions ne sont pas plus transparentes ni plus fines, ses personnifications plus piquantes. Seulement les plans d'Aristophane sont plus étudiés et ses plaisanteries plus amères.

Tous deux attaquent des institutions. Aristophane s'en prend à tous les détails du gouvernement athénien, les élections, les délibérations, les jugements ; il s'en prend aux généraux, aux orateurs, aux philosophes, aux écrivains, aux savants, et souvent il désigne les individus par leur nom. Il bafoue Cléon, turlupine Euripide et conseille de mettre le feu à la maison de Socrate. Il est implacable contre ses ennemis. Après les avoir couverts de ridicule, il excite les passions contre leur personne et les livre à l'animadversion générale.

Rabelais n'a pas de ces colères. Ses attaques sont

vives et spirituelles, piquantes, implacables même quelquefois, mais il ne s'en prend jamais aux individus. Ceux qu'il attaque n'ont pas de nom et s'appellent légion. Il déverse sur eux le ridicule et le mépris, jamais la haine — à une seule exception près, lorsqu'il s'agit du tribunal des chats fourrés. Hors de là il est plein de mansuétude. Aristophane n'a jamais pour personne un mot de sympathie. Il n'y a pas dans ses comédies deux individus qui aient de l'amitié l'un pour l'autre. Tout le monde s'aime chez Rabelais.

Il y a une différence plus grave encore entre le grand comique athénien et le grand comique français. Aristophane met toutes les ressources de son esprit au service de la petite faction aristocratique qui aspirait à gouverner Athènes et qui sympathisait avec les ennemis du dehors. Il attaque tout ce qui tend au progrès, il s'en prend à Socrate, à Euripide qui poussent leur pays dans la voie de la culture intellectuelle; il exalte tout ce qui peut faire reculer la civilisation. Il protège de sa verve sarcastique les institutions vieilles et l'ignorance antique.

Rabelais au contraire s'en prend aux institutions vieilles, il ridiculise l'ignorance, la corruption, les ennemis de la science, de la justice et de la liberté. Il pousse ses contemporains en avant; Aristophane pousse les siens en arrière. L'influence de Rabelais a été bienfaisante. Aristophane a fait beaucoup de mal à sa patrie.

IV.

Dans un article intitulé *Aristophane et Rabelais*,

qui fait partie de son recueil *Littérature et Histoire*¹, M. Littré nous paraît s'être complètement mépris sur le rôle d'Aristophane. Il lui attribue l'honneur d'avoir préparé la transformation de la société athénienne. Mais est-ce que Socrate, est-ce qu'Euripide ne préparaient pas aussi cette transformation? Seulement, si leur parti avait triomphé, cette transformation se serait accomplie par les voies pacifiques et patriotiques, au grand profit de l'humanité, de la civilisation, du progrès social. Aristophane, en pactisant avec les Spartiates qui faisaient alors la guerre aux Athéniens et qui finirent par remporter la victoire, a contribué en effet à cette transformation, mais au prix d'humiliations pour son pays, d'exécutions sanglantes, de proscriptions et d'un long recul de la civilisation. La différence qu'il y a entre Aristophane et Rabelais, différence dont M. Littré n'a pas l'air de s'apercevoir, c'est que tout ce qu'a attaqué Aristophane a survécu, ou survivra, que tout ce qu'il a défendu a péri, — tandis que tout ce que Rabelais a attaqué a disparu ou est destiné à disparaître, et que ce qu'il a loué survit ou survivra. Aristophane était un grand artiste de peu de jugement. Rabelais était un moindre artiste peut-être, mais de jugement supérieur.

V.

Les noms de Plutarque et de Lucien reviennent sans cesse sous la plume de Rabelais. Pour le premier pourtant, c'est moins le Plutarque, des *Hommes illustres* que celui des *Œuvres morales*.

Cette prédilection pour ces deux écrivains s'ex-

¹ Un volume in 8°, 1876, p. 150.

plique aisément. Tous deux vivaient à une époque où les idées, les systèmes, les religions étaient en fermentation, comme au XVI^e siècle; tous deux sont riches en renseignements précieux, non pas seulement sur les faits, mais sur les idées; les faits qu'ils rapportent ne sont pas des simples actes de l'activité humaine, ce sont des actes de la pensée humaine, des anecdotes qui font réfléchir. Plutarque est le collectionneur par excellence de ce genre de renseignements. Après avoir voyagé en Egypte, en Grèce, à Rome, il était revenu s'établir dans sa petite ville de Chéronée, où il était prêtre d'Apollon et exerçait des fonctions municipales. C'était à peu près la position que Rabelais eût pu occuper à Meudon si on l'en avait laissé jouir. Là Plutarque lisait, extrayait, compilait, prêchant la morale à coups d'exemples et sans haute prétention. C'est avant tout un causeur dans le genre de Montaigne, avec moins d'élévation dans l'esprit, il est vrai, mais avec une érudition plus étendue. C'est cette science variée, cette connaissance du cœur humain, cette abondance de renseignements intellectuels jointes à sa bonhomie conteuse, qui ont fait de Plutarque l'auteur le plus aimé, et le mieux apprécié peut-être de toute l'antiquité. Rabelais se trouvait en famille chez cet écrivain qui avait tant de choses en commun avec lui, moins la gaité pourtant.

VI.

Cette gaité, il la trouvait, et la trouvait exubérante chez Lucien. Lucien s'était beaucoup plus mêlé au monde que Plutarque. Il avait voyagé plus

longtemps et plus loin, et lorsqu'il se mit à écrire, loin de s'enfermer dans une solitude, dans une petite cité peu fréquentée, il s'établit à Athènes, et, au lieu d'adresser ses compositions à un lecteur absent, il les lisait, il en faisait ce que nous appellerions aujourd'hui des conférences.

A ce moment, le monde était en proie à une singulière préoccupation, à un besoin maladif de foi religieuse, à une soif de superstitions. La religion d'autrefois, l'hellénisme, n'avait plus de croyants : ceux qui la respectaient, ceux qui la pratiquaient ne le faisaient plus que par tradition. La foule recevait avidement des croyances de toutes mains. C'est de l'Asie surtout qu'elles arrivaient. — On sait que l'Egypte se rattachait alors à l'Asie. — L'Egypte apportait ses dieux incarnés sous des formes matérielles, la Babylonie ses divinités astronomiques et astrologiques ; la Syrie ses dieux de la nature, la Perse ses génies, les Brahmes leur métempsychose, les Bouddhistes frappaient les esprits par leurs pénitences — sans compter les Chrétiens à qui l'avenir appartenait, mais que, au premier abord, on pouvait confondre avec les autres sectes. On n'entendait parler que de miracles, d'apparitions surnaturelles, de voix mystérieuses. Nombre d'imposteurs profitaient de ces dispositions du public pour se faire un rôle. Lucien en a connu deux pour sa part. L'un, Pérégrinus, avait annoncé qu'il se brûlerait solennellement à Olympie, et il le fit devant un nombreux public. Lucien qui faisait partie des spectateurs, rencontra, en retournant chez lui, des curieux qui lui demandèrent des détails. La vérité simple ne les satisfaisait pas, ils s'attendaient à quelque

chose de merveilleux. Lucien les servit à souhait. La fable qu'il leur raconta devint légende, et le lendemain on lui raconta à lui-même les circonstances qu'il avait inventées, en lui assurant qu'on en avait été témoin. Pérégrinus avait passé par le christianisme avant de se faire dieu lui-même, et ce fait n'était pas de nature à inspirer à Lucien un grand désir de s'instruire de la religion nouvelle. Il en parle donc assez légèrement dans quelques uns de ses ouvrages, mais en homme qui ne la connaît pas.

Ce n'est pas au christianisme qu'il s'en prend dans ses écrits, c'est à l'hellénisme vieilli, et aux sectes philosophiques qui se disputaient les esprits; elles étaient nombreuses et généralement imprégnées de mysticisme à un plus ou moins haut degré. Lucien les attaque, non par le raisonnement, mais par le ridicule, à la façon de Voltaire. Sa forme préférée est le dialogue, et dans l'art de faire saillir les contradictions, de mettre en évidence les travers et de provoquer le rire aux dépens des opinions, Voltaire a pu l'égalier, mais non le surpasser. C'est un feu roulant d'épigrammes acérées, de flèches lancées d'une main légère, mais sûre, et qui pénètrent jusqu'au fond. Nous en avons donné quelques exemples. Ce qu'Aristophane fait pour les hommes et les institutions. Lucien le fait pour les opinions. Il a moins de souffle et d'ampleur, il s'attaque plus volontiers aux petites choses. A-t-il une idée supérieure, comme Aristophane en avait une? Il est permis d'en douter. Il raille pour le plaisir de railler, mais il raille au nom du bon sens et de la raison. Quand il parle sérieusement, comme dans son traité sur l'*Art de*

crire l'histoire, il donne d'excellents conseils, mais lors-même qu'il n'eût été qu'un railleur, on ne peut disconvenir qu'il n'ait rendu un grand service à la civilisation en déblayant le terrain pour faire place à la vérité. Lucien a longtemps passé pour un ennemi du christianisme, on peut lui reprocher tout au plus de l'avoir ignoré de parti pris. Cependant la prédilection de Rabelais pour Lucien devint un motif d'accusation contre l'auteur de *Pantagruel*. On l'accusa de «lucianiser», et ce mot, dans la langue scolastique, signifiait être ennemi de la religion.

Nous avons indiqué les passages étendus de Lucien dont Rabelais a profité dans son livre. Il lui a emprunté en outre quantité de détails qu'il eût été trop long de faire remarquer. Les œuvres de Lucien étaient évidemment une de ses lectures favorites.

VII.

Rabelais a moins pratiqué les auteurs latins que les auteurs grecs. Il cite Virgile, Horace, Martial, Sénèque, mais on sent que ses prédilections ne sont pas là. Il ne connaît pas les romanciers latins Pétrone et Apulée.

Il ne doit rien naturellement à la littérature allemande qui n'existait pas, pour le public lettré du moins, ni à la littérature anglaise. Il ne paraît pas avoir eu connaissance de la littérature espagnole autrement que par les traductions qui furent faites après la captivité de François I^{er}. En revanche il connaît très bien la littérature italienne. Il ne cite pas Dante, bien qu'il ait avec lui des points de

contact, comme nous l'avons montré, mais il cite plusieurs fois Boccaca. Nous n'avons pas rencontré le nom de Folengo dans son livre; mais si le nom n'y est pas, la *Maccaronés* y est largement représentée.

Quant aux écrits du moyen âge, il connaît tout ce qu'on en a imprimé au XVI^e siècle, c'est-à-dire les traités en latin, et les romans et contes, dans leur traduction en prose française. Il fait de fréquentes allusions aux contes, aux fabliaux, aux poètes du XV^e siècle, il a une prédilection pour Villon et cite avec sympathie la farce de *Maitre Pierre Pathelin*, dont le héros, a, ainsi que Villon, plus d'un trait commun avec Panurge.

Pathelin est, comme Panurge, un homme d'esprit déclassé, un savant affligé de la maladie Faute d'argent. Au moment où commence la pièce, non seulement il n'a pas d'argent, mais il n'a pas même un habit décent pour se présenter et pour trouver les moyens d'en gagner. Il y a bien du drap chez le voisin, mais comment faire pour que ce drap passe de la boutique du marchand sur son dos, à lui? Nous n'avons pas vu Panurge en pareille situation, mais on peut douter qu'il en fût sorti aussi habilement. Quant à feindre une maladie, et à mettre le médecin en fuite, cela rentre dans ses moyens; mais devant le juge eût-il aussi bien tiré parti de l'embarras de son adversaire? il est permis d'en douter. Panurge n'aurait pu retenir sa langue, il aurait parlé, il aurait triomphé aussi, mais d'autre façon, en faisant naître des circonstances nouvelles, et non en tournant à son profit celles où il se trouvait. Panurge a besoin de prendre l'initiative.

Il ne se fût pas non plus laissé démonter par un mouton vêtu, et il aurait tout au moins fait au berger quelque méchante farce dont celui-ci se serait souvenu. Mais ces différences n'empêchent pas Pathelin et Pañurge d'être de la même famille, et l'on peut hardiment compter cette comédie anonyme au nombre des ouvrages qui ont exercé leur influence sur Rabelais.

VIII.

Au moyen âge, tout recueil de contes a généralement un but, un but moral et même religieux. Les compositions de ce genre sont nombreuses, nous n'en citerons que deux, qui peuvent servir de types : le *Livre de la Tour Landry pour l'instruction de ses filles* et le *Violier des histoires romaines*.

Le premier, achevé en 1372, fut imprimé en anglais avant de l'être en français, et jouit longtemps d'une grande vogue. Dans son premier chapitre, l'auteur nous raconte qu'un jour de printemps, étant assis à l'ombre sous un arbre, tout en écoutant des merles, des mauvis, des mésanges qui chantaient dans le parc, il vit venir vers lui ses filles, et prenant pitié de leur jeune âge, il eut l'idée de composer pour leur instruction un livre de bons conseils et de bons exemples, propre à les guider dans la vie, quand il ne pourrait plus les guider lui-même. Il se mit à l'œuvre et au bout d'un an les «six-vingt huit chapitres» qui composent le livre étaient au complet. Les histoires que raconte le brave chevalier sont loin d'être toutes édifiantes. Il y en a même d'assez gaillardes, mais elles sont entremêlées de pieux conseils qui, dans la pen-

sée de l'auteur, devaient racheter ce qu'il y avait de trop hasardé dans les tableaux offerts aux regards.

Le *Violier des histoires romaines* est un recueil analogue. Les histoires sont au nombre de 149 et généralement plus longues; il en est qui sont de vrais romans ou tout au moins des nouvelles étendues. L'ouvrage, d'abord composé en latin, s'appelait *Gesta Romanorum*, parce que les trois ou quatre premières historiettes se rapportent à des personnages romains. Différents traits de ce recueil, comme du précédent, sont empruntés à la Bible et de plus nombreux encore à la légende. Chaque histoire, édifiante ou non, est accompagnée d'une moralité, généralement allégorique, très subtile et très alambiquée, qui a pour objet, comme dans l'ouvrage de la Tour Landry, de sanctifier des traits, dont, sans cela, nous aurions bien quelque droit de nous scandaliser.

Les prédicateurs sont dans le même cas. Ils se permettent de singulières libertés dans les termes, et pour faire rougir du vice, ils ne reculent pas devant des tableaux circonstanciés, qui nous sembleraient passablement scandaleux aujourd'hui dans un livre mondain. Ils abondent surtout en contes piquants. C'est là que La Fontaine a trouvé entre autres sa fable des *Animaux malades de la peste*, dont il a toutefois gazé quelques détails; c'est là que Rabelais a tiré son histoire des cloches, celle de la linotte de Jean XXII, et nombre de petits contes et d'allusions que nous avons jugé inutile de relever¹.

¹ Voir à ce sujet, Gérusez, *Histoire de l'éloquence politi-*

La fin du moyen âge nous fournit aussi des recueils de contes qui n'affichent aucune prétention précheuse. Tel est celui qui a pour titre les *Cent nouvelles Nouvelles*. Ces historiettes furent racontées, nous dit-on, au château de Genape — dans la Belgique actuelle — où le dauphin de France, depuis Louis XI, brouillé avec son père, était allé rejoindre Charles le Téméraire. Quoiqu'en dise le titre, ces nouvelles sont loin d'être toutes nouvelles ; la plupart avaient déjà été rédigées en vers sous forme de fabliaux, mais quel que soit le rédacteur, Antoine de la Sale, auteur du *Petit Jehan de Saintré*, ou un autre, le fait est qu'elles sont merveilleusement contées, en style d'une simplicité, d'une netteté, d'une précision que Voltaire ne surpassera pas. Mais elles sont généralement très gaillardes, et avec la meilleure volonté du monde, il eût été très difficile d'y adapter une moralité.

IX.

La moralité reparait, une moralité verbeuse, dans l'*Heptaméron des Nouvelles de la reine de Navarre*. Les 72 nouvelles qui le composent sont précédées d'un prologue, où l'on nous apprend qu'un assez grand nombre de personnes des deux sexes qui étaient allées prendre les eaux dans les Pyrénées, se sont trouvées retenues par une inondation et empêchées de continuer leur voyage. Pour passer le temps, on décide qu'on se réunira chaque soir et que dix person-

que et religieuse en France aux XIV^e, XV^e et XVI^e siècles, in 8°, 2 vol. — Gabriel Peignot, *Predicatoriana*, par Philomneste. — Antony Meray, *Les livres Prêcheurs devanciers de Luther et de Rabelais*, petit in 8°.

nes raconteront chacune une histoire. Ce prologue est moins imposant que la célèbre description de la peste qui ouvre le *Décameron* de Boccace, mais il est plus gai. Les histoires racontées sont données pour véritables et un certain nombre le sont en effet. Elles sont, comme celles du *Décameron*, disposées en catégories déterminées. Le premier jour on raconte les mauvais tours que les femmes ont faits aux hommes et les hommes aux femmes ; le troisième jour — « on devise des dames qui, en leur amitié, n'ont cherché nulle fin que l'honesteté, et de l'hypocrisie et méchanceté des religieux » ; on parle, le quatrième, des femmes ou des maris qui sont parvenus par adresse à rappeler un sentiment qui allait leur échapper ; le sixième, des tromperies en amour « qui sont faites par avarice vengeance ou malice » ; le septième de ceux qui ont fait tout le contraire de ce qu'ils voulaient ou devaient faire. Parfois aussi on laisse aux conteurs le choix du sujet. La présidente, madame Oisille, fait, entre chaque récit, de sages réflexions et tâche de donner une tournure édifiante aux histoires, parfois un peu risquées, que l'on vient de raconter. Le livre est intéressant, mais le récit n'a pas la désinvolture de celui des *Cent nouvelles Nouvelles*.

X.

La princesse dictait ordinairement ces nouvelles pendant ses voyages. Charles Nodier croit qu'une grande part de collaboration dans l'*Heptameron* doit être faite à Bonaventure Despériers, valet de chambre de Marguerite et qui, pour sa part, a composé aussi un recueil de *Nouvelles Récréations et joyeux devis*, publié après sa mort. Ce sont des contes, des anec-

dotes et des conversations détachées, écrites d'un style vif et un peu sec, assez différent de celui des nouvelles de Marguerite. Le *Cymbalum mundi* ou *Clochette du monde*, du même écrivain, a conservé longtemps une grande réputation à cause de sa rareté et de la fin tragique de l'auteur, qui se donna la mort (1544) en apprenant que son livre avait été déféré au parlement. C'est un recueil de quatre dialogues, dont on devine difficilement le but quand on n'en a pas la clé et qui semblent médiocrement spirituels quand on l'a. Cette clé est contenue dans la suscription placée en tête: «Thomas du Clévier à son ami Pierre Triocan, salut», dans laquelle on trouve, en changeant les lettres de place, «Thomas l'Incrédule à Pierre Croyant.» L'ouvrage est en effet dirigé contre le christianisme. Dans l'un des dialogues, il s'agit de certains livres (l'ancien et le nouveau Testament?) qui auraient besoin d'une nouvelle reliure, tant ils sont en mauvais état; dans un autre, nous voyons les personnages occupés à chercher la vérité, qui a été déchirée par petits morceaux, et dispersée sur l'Agora à Athènes; on en connaît bien des fragments, mais personne n'arrive à la retrouver toute entière, etc., etc.

Les attaques de B. Despériers portent, comme on voit, beaucoup plus haut que celles de Rabelais, mais sa critique est toute à la surface. Rabelais moins agressif, est bien plus profond; il est surtout plus clair, plus franc de style et plus spirituel.

XI.

C'est aussi un recueil de Contes et d'anecdotes plus ou moins scabreuses que Henri Estienne a pu-

blié sous le nom d'*Apologie pour Hérodote*¹. Il se préparait à donner une édition de l'historien grec, on voulut l'en détourner en lui disant que l'ouvrage n'était qu'un amas d'histoires invraisemblables, auxquelles on ne pouvait accorder aucune créance. Henri Estienne voulut répondre, et il en résulta un livre assez gros et indigeste, mais curieux. L'auteur soutient que l'invraisemblance d'un fait ne prouve pas qu'il n'ait pas existé, et le voilà qui se met à glaner, par toutes les histoires, une série de faits plus ou moins bien attestés à l'appui de son dire. Il n'est pas très sévère sur le choix de ses preuves et tient plus au nombre qu'à la qualité. A défaut de faits historiques, il prend dans les contes, les chansons, les libelles; il puise surtout dans les sermons, dans les ouvrages écrits par des gens d'église. « A travers cette cohue de citations et de réminiscences, tel chapitre s'étend et se gonfle outre mesure, tel autre se répète et se contredit. Qu'importe? tout cela fait masse. Le lecteur d'alors s'orientait et se débrouillait de son mieux dans les détours de ce labyrinthe. . . Le style a toutes les négligences de l'improvisation avec des saillies heureuses, des jets d'expressions parfois neuves et originales, des proverbes et des locutions familières d'un effet pittoresque et imprévu. Ce sont de robustes ébauches que l'auteur n'a pas eu le temps de dégrossir. . . Sa plaisanterie jaillit de source, mais elle a quelque chose d'âpre et de lourd. Henri Estienne ignore ce demi-sourire si cher à Marot et à Montaigne, la malice câline et futée de Panurge et de Pathelin². »

¹ L'édition Le Duchat, au XVIII^e siècle à 3 vol., pet. in 8°.

² Lenient. *La Satire en France au XVI^e siècle*.

L'ouvrage n'a jamais été achevé. Tout le second livre est dirigé contre le clergé catholique.

XII.

Ces ouvrages ne procèdent pas de Rabelais. Mais le succès de son livre fit naître toute une série de compositions panurgistes dans lesquelles on ne sut imiter que sa licence, non son esprit, et encore moins l'élévation de sa pensée. La plupart de ces écrits sont tombés dans un complet oubli. Il en est quelques-uns pourtant que les bibliophiles tiennent à se procurer, moins pour le mérite de l'œuvre que pour sa rareté; ces ouvrages ayant été tirés à petit nombre sont devenus des curiosités bibliographiques. Ste-Beuve dit en parlant de ces petits livres: «Cela me fait l'effet d'une collection de tabatières rares et bizarres, mais la drogue première de maître François n'y est plus.»

Les *Suites*, les imitations directes qui ont été faites du roman de Rabelais ne méritent pas d'être nommées. Nous avons déjà apprécié le *Disciple de Pantagruel* et les *Songes drolatiques*, cette étrange composition que Théophile Gauthier compare aux conversations de Balzac¹. Les autres sont le *Nouveau Panurge* avec sa navigation en l'isle imaginaire; *Rabelais ressuscité*, récitant les faits admirables du très valeureux Grandgousier, roi de Place Vuyde; le très éloquent *Pandarnassus*, fils de Gallimassue. — La *Mitistoire baragouine de Fanfreluche et Gaudichon*, par Guillaume des Autelz, est du même calibre. Le titre est tout ce qu'il y a de plaisant, l'histoire est ennuyeuse.

¹ *Portraits contemporains*, in 12, 1874, p. 95.

Etienne Tabourot «seigneur des Accords», a rassemblé dans ses *Bigarrures*, dans ses *Apophtegmes du sieur Goulard* et ses *Escraignes dijonnaises*, les miettes de la table de Panurge. Les *Bigarrures*, où Pasquier trouve de la gentillesse, auraient fait les délices des Enasés. On y enseigne l'art de faire des rébus, des calembours, des anagrammes, des acrostiches, des vers rétrogrades, etc. C'est là qu'on trouve pour la première fois certaines plaisanteries qui se sont transmises de génération en génération : cette épithète, par exemple : A B, D C D ; cette phrase qui peut s'écrire en six monosyllabes : «Un soupir naît souvent d'un souvenir» ; cette question : «Quelle est la ville du monde où l'on est le mieux et le plus mal couché ? » Senlis (cent lits, sans lits) ; — ces contrepétteries, imitées de Panurge, un «sot pâle», un «pot sale» ; «trompez, sonnettes», «sonnez, trompettes» ; — l'anagramme du P. d'Orléans : «asac d'or», et celui du P. Proust, «pur sot» ; l'étymologie du Parlement, une assemblée où l'on «parle» et où l'on «ment», — ce vers rétrograde qu'on peut lire également en commençant par le commencement ou par la fin, sans que le sens, sans qu'un seul mot soit changé, — comme ces frères Eclotz qui pouvaient marcher également en avant et en arrière :

Arca, serenum me gere regem munere, sacra.

[Arche sacrée, par faveur fais de moi un roi heureux.]

Les *Apophtegmes* de Goulard ont passés dans la bouche de Jocrisse et de M. Prudhomme.

XIII.

Les plaisanteries de Tabourot ne sont pas toujours de bon goût, mais elles sont généralement dé-

centes. On n'en saurait dire autant de celles que Béroalde de Verville a entassées dans son *Moyen de parvenir*. L'auteur annonce sur le titre que ce livre se vend «à Chinon chez François Rabelais», et Rabelais lui-même joue un rôle dans l'ouvrage, côte à côte avec Agamemnon, Archimède, Jules César, Platon, Pythagore, Sénèque, Virgile, le cardinal Belarmin, le chancelier Bacon, etc., etc. La conversation de tous ces personnages est fort décousue, et se compose de contes, d'histoires, de bons mots, plus que gaillards. L'auteur a trouvé piquant de mettre les contes les plus salés dans la bouche des plus graves personnages. M. Paul Lacroix prétend que «le génie de Rabelais éclate à chaque instant dans ce livre, auquel il ne manque que son nom». — «Nous nous permettrons d'ajouter: et son esprit et son style», dit fort justement M. Lenient. C'est à sa rareté que cet ouvrage a dû la plus grande partie de sa réputation, et quelques traits piquants qui s'y trouvent çà et là, ne sont pas une compensation suffisante pour les insipides bavardages qui forment la plus grande partie de cette interminable causerie.

Béroalde de Verville est l'auteur d'un grand nombre de romans d'aventures tout à fait oubliés. Il n'osa pas signer ce livre, si peu en rapport avec ses fonctions. Il était chanoine de St-Gatien de Tours. Tabourot, dont nous venons de parler, était magistrat en Bourgogne et Guillaume des Autels aussi. Noël du Fail, dont nous parlerons tout à l'heure, était aussi magistrat à Rennes. La plupart des auteurs de facéties au XVI^e siècle étaient des personnages graves par leurs fonctions; aussi signaient-ils rarement leurs livres.

XIV.

Noël du Fail a publié les siens sous l'anagramme de Léon Landulfi. Ces livres sont décents relativement, et ne spéculent pas sur les penchants libertins comme le *Moyen de parvenir*. La vie et les œuvres de cet écrivain ont été l'objet d'un travail curieux et consciencieux que M. A. de la Borderie a publié dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* à l'occasion d'une nouvelle édition de ses *Œuvres facétieuses*¹. Ces œuvres comprennent les *Propos rustiques*, les *Baliverneries* et *Contes nouveaux*, les *Contes et discours d'Eutrapel*². Ce sont des conversations tenues à table entre paysans ou entre érudits. On y parle des travaux des champs et de la vie champêtre, mais quelques-uns des interlocuteurs ont été à Paris, ont vécu au quartier latin et appris des tours dignes de Panurge; d'autres racontent des contes empruntés un peu partout, à Lucien, à Boccace, à Pogge. Quelques-uns de ces contes sont un peu gailards, mais on en tire des conclusions morales, suivant l'habitude. Le ton général est sérieux et contenu. L'auteur a la prétention d'offrir des tableaux fidèles et réalistes de la vie des champs, et s'égare souvent dans des détails de peu d'intérêt et des digressions qui font perdre le fil du récit. Il a lu Rabelais, et s'en souvient; il est loin d'avoir sa souplesse de style et son imagination, mais ses tableaux champêtres ne manquent pas de fraîcheur, et les Œuvres facétieuses sont d'une lecture agréable.

¹ Année 1875, 3 articles. — ² Bibliothèque elzévirienne, 2 v., pet. in 8°, 1875.

Pasquier confond dans la même réprobation Noel du Fail et Guillaume des Autels :

Il n'y a celui de nous qui ne sache, dit-il, combien le docte Rabelais en folâtrant sagement sur son *Gargantua* et *Pantagruel* gagna de grâces parmi le peuple. Il se trouva peu après deux singes qui se persuadèrent d'en pouvoir faire tout autant. Mais autant profita l'un que l'autre, s'estant la mémoire des deux livres perdue. (Lettres 8, livre 1).

Pasquier a raison pour Guillaume des Autels, mais il est beaucoup trop sévère pour Noel du Fail.

XV.

Les *Aventures du baron de Fœneſte*, la *Confession du ſieur de Sancy* par Agrippa d'Aubigné ont plus de piquant. Ici on ne cause plus pour faire parade de son esprit ou de son savoir, mais pour dire du mal des autres. Agrippa d'Aubigné était un zélé protestant qui ne pardonna jamais à Henri IV son abjuration. On a de lui une volumineuse *Histoire universelle* depuis l'an 1550 jusqu'à l'an 1601, 3 volumes in folio,—un volume de satires: les *Tragiques*, où il y a des pages admirables à côté de pages lâches et négligées,—et des *Mémoires* écrits par lui à soixante-douze ans avec une vivacité toute juvénile. Les *Aventures du baron de Fœneſte* se composent d'une série de dialogues entre Fœneſte ($\varphi\alpha\iota\nu\epsilon\sigma\theta\alpha\iota$, paraître) et Enay ($\epsilon\iota\nu\alpha\iota$, être). Fœneſte est un Gascon, qui prononce le français avec l'accent de sa province et se vante toujours. Les conversations roulent sur les mœurs du temps, sur la cour, sur la religion principalement. Il y a de l'esprit, des observations piquantes, mais il y a aussi du bavardage, de la monotonie et des passages peu intelligibles. La plupart des patois de

la France y figurent, non pas en quelques phrases, comme chez Rabelais, mais en longues tirades.

La *Satire Ménippée du Catholion d'Espagne et des états de Paris* (1593) ne saurait être mise au nombre des ouvrages imités de Rabelais. C'est un pamphlet où tous les personnages ont des noms historiques, bien que les discours ridicules qu'on leur prête ne le soient pas. Nous ne nommons cet ouvrage que pour regretter la perte du commentaire que l'un de ses auteurs, Jean Passerat, avait fait, chapitre par chapitre, du *Gargantua* et du *Pantagruel*. Il y avait peut-être là de précieuses révélations sur les intentions de Rabelais en composant son livre.

XVI.

Mais nous ne pouvons oublier les *Caquets de l'accouchée*, qui rappellent pour le cadre les *Baliverneries d'Eutrapel*. Au moyen âge et jusqu'au XVII^e siècle, quand une femme était accouchée, il y avait pendant toute une semaine autour de son lit une réunion d'amies et de commères, et l'on se livrait à des conversations où le prochain était fort maltraité. L'auteur, ou l'un des auteurs — car il y en avait plus d'un, bien qu'ils aient gardé l'anonyme — raconte qu'il a pu assister, caché derrière un rideau à ces caquets d'où les hommes étaient exclus et il nous les rapporte fidèlement. On parle des maris absents, on se vante des bons tours qu'on leur joue, puis on cause des affaires politiques du moment, de ce qui se passe à la cour, de la religion et de cent autres sujets. Ces pamphlets, souvent très spirituels, remontent aux premières années du règne de Louis XIII.

XVII.

Après les caquets des femmes, il n'est pas hors de propos de mentionner les caquets des érudits. Six d'entre eux, Pantagruélistes pour la plupart et admirateurs de Rabelais, — que l'un d'eux, Ménage, voulait même commenter — se réunissent le soir à la campagne aux environs de Paris et se lisent — c'était la mode des petites lectures à cette époque — une série de dissertations, un peu légères, un peu gailardes. Ce n'est pas que le ton général ne soit très décent, mais sous prétexte de s'indigner contre les auteurs qui se sont permis les récits quelque peu salés, on les reproduit et on les commente. On discute ainsi sur l'antre des nymphes dans Porphyre, sur certains passages de Sénèque, sur quelques saints, sur les bévues d'auteurs célèbres et aussi sur l'éloquence de M. Louis de Balzac, encore vivant. Les lecteurs sont désignés par des pseudonymes dans le goût des Précieuses, mais qui sont en général la traduction grecque de leurs noms. Ainsi Chevreau, devient Egisthe, nom qui rappelle une chèvre, etc. Le président de la réunion, et le rédacteur de l'ouvrage, La Mothe le Vayer à grecisé son nom, puis en le dénaturant un peu, il en a fait Orasius Tubero, nom sous lequel il a publié quelques autres écrits. Ménage est devenu simplement Ménéalque; c'est lui qui s'est chargé d'exécuter Balzac, mais il a la main un peu lourde. Quant à l'abbé Le Camus, il s'appelle ici Simonides [nez camus]. Cet abbé fut plus tard évêque de Grenoble, cardinal et composa divers ouvrages théologiques, mais la dissertation qu'il fournit ici n'a rien de bien édifiant: elle peut servir de supplé-

ment au discours que Gargantua adresse aux pèlerins qui ont été mangés en salade, et elle a été évidemment inspirée par ce discours. L'ouvrage de La Mothe Le Vayer s'appelle l'*Hexaméron rustique*; il est assez rare et ne figure pas dans les œuvres de l'auteur.

Les romans de Sorel, le *Floman comique* de Scarron, le *Roman bourgeois* de Furetière, quoique satiriques et plaisants, sont de simples peintures de mœurs qui ne relèvent pas directement de Rabelais. A la fin du siècle, Le Sage nous donne aussi une sorte Panurge dans son *Gil Blas*. Nous avons déjà parlé de ce livre, dont la scène se passe en Espagne, mais dont les mœurs et les ridicules appartiennent le plus souvent à la France.

XVIII.

Gil Blas est un roman d'origine espagnole; nos voisins prétendent même qu'il leur a été volé par Le Sage, qui n'en aurait rien dit, ce qui est peu probable de sa part. Quoi qu'il en soit, l'Espagne avant cette époque avait déjà plusieurs Panurge, le *Grand Tacagno* entre autres, par Quevedo.

Quevedo est un auteur étrange et inégal, qui a composé des poésies, des ouvrages de dévotion, de politique, d'histoire même, qui a rempli des fonctions importantes en Italie et à Madrid et a passé cependant une partie de sa vie en prison par suite d'intrigues de cour. Le *Grand Tacano* est tour à tour écolier, valet d'écolier, étudiant à Alcalá et filou; il se lie avec un ingénieur, un maître d'escrime, un poète, un soldat fanfaron, un ermite qui lui gagne son argent au jeu, tout en disant son chapelet; il devient chevalier d'in-

industrie, faux mendiant, puis comédien et poète. Quand l'auteur n'en sait plus que faire, il l'embarque pour les Indes¹. Le portrait est certainement tracé de main de maître, mais son histoire a le tort de faire surgir parfois de ces détails odorants qui nous choquent si justement dans Rabelais.

XIX.

Ce petit roman n'est pas la seule *obra jocosa* de Quevedo qui nous fasse souvenir de Rabelais. Les *Visions* rappellent à plus d'un titre l'Enfer d'Epistémon. L'une nous transporte au Jugement dernier, la trompette de l'ange sonne, chacun se réveille et croit qu'il s'agit de ses affaires habituelles, mais quand on pense qu'il faudra rendre compte de sa conduite, la scène change; l'un ne veut plus de ses mains qui ont volé, l'autre de ses yeux qui ont convoité la femme du voisin, l'autre de sa bouche qui a menti et donné de mauvais conseils; les plus embarrassés et les plus honteux sont les grands personnages qui ont gouverné l'état et qui l'ont gouverné à leur profit sans souci de l'intérêt public. L'une des Visions les plus spirituelles est celle qui a pour titre *las Zahurdas*, les Ecuries, du diable. L'auteur raconte qu'en se promenant dans une forêt — souvenir de Dante — il a vu deux chemins qui se séparaient, l'un difficile, âpre et peu fréquenté, l'autre large, facile, où passent une foule de personnes qui ont l'air de s'amuser beaucoup. Il veut d'abord suivre le petit sentier,

¹ Ce roman a été traduit en français, mais avec des modifications qui le défigurent, sous ce titre : *Histoire de Don Pablo de Ségovie*, par Germond de Lavigne, in 8°, 1843. Il avait été traduit au XVII^e siècle sous ce titre : *L'aventurier Buscon*, histoire facétieuse, 1663, in 12.

mais il se rebute bientôt, et, à l'exemple d'une multitude d'autres, il traverse la prairie qui sépare les deux voies, et arrive sur la grande route. On l'accueille avec de grands cris de joie, en se moquant un peu de la mauvaise idée qu'il avait eue, et l'on s'en va ainsi, riant et banquetant jusqu'à la porte de l'enfer, car la voie étroite est celle du ciel et la voie large est celle de l'enfer. Là l'auteur trouve les démons qui l'engagent à entrer et lui font voir les diverses séries de pécheurs. C'est jusqu'à un certain point le cadre de Dante, mais d'un Dante qui serait en gaité, car la bonne humeur de Quevedo ne l'abandonne jamais. Son enfer n'a rien de sinistre; ses pécheurs ne sont pas odieux, ils ne sont que ridicules.

Les autres *Visions* de l'auteur sont du même ton. Il y a la Vision de la Mort, qui moissonne tout, celle du Monde vu à l'envers, celle de l'Alguazil possédé. Les titres sont sinistres et l'œuvre est joyeuse. Cependant il faut bien le dire, c'est de la plaisanterie espagnole du XVII^e siècle. Elle a un petit parfum d'auto-da-fé.

Un autre opuscule, la *Fortuna con el seso*, « la fortune intelligente », rappelle la délibération des dieux dans l'Olympe, au moment où Couillatris leur fait entendre ses réclamations. Un beau jour, Jupiter impatienté des plaintes des hommes, fait venir la Fortune et lui demande compte des injustices qu'elle commet. Elle répond que les choses iraient beaucoup plus mal encore si l'on donnait à chacun précisément la place qu'il mérite par sa vertu, par ses connaissances, et en général par ses défauts et ses qualités. Jupiter en veut faire l'essai. Qu'en résulte-t-il? Le médecin devient bourreau, l'entremetteuse

de mariage épouse un complice qu'elle voulait faire épouser à une autre. La France et la Russie, qui vivaient jusque là en bonne intelligence, se brouillent tout à coup, etc., etc. Jupiter, abasourdi de ce remueménage et des plaintes qui s'élèvent de toutes parts, rend à la Fortune les droits qu'elle possédait, et tout continue à aller aussi mal qu'auparavant. Quevedo mourut en 1645.

XX.

Quevedo fit pendant toute sa vie la guerre aux *cultos*, ou précieux de son pays, mais il était atteint de cultisme lui-même. En France, Cyrano de Bergerac se trouve presque dans le même cas. Il s'enrôla dans les rangs des *Burlesques* qui étaient en guerre avec les *Précieuses*, mais ses Lettres sont d'un style précieux à rendre jalouses Cathos et Madelon en personne. Heureusement cette préciosité n'a pas passé dans toutes ses œuvres et celles dont nous voulons parler en sont à peu près exemptes. Cyrano se rattache à Rabelais par ses imaginations fantastiques, en même temps qu'il touche à Molière d'un autre côté. C'est à lui, c'est à sa comédie du *Pédant joué* que Molière a emprunté deux scènes qu'il a transportées dans les *Fourberies de Scapin*. Les avait-il données à Cyrano, son camarade d'études, ou bien les prenait-il simplement parce qu'il était le plus fort ? La chose n'est pas encore décidée. Ce qui est certain, c'est que Cyrano n'était pas le premier venu. C'était un homme d'esprit et fort instruit dans les sciences pour un simple amateur. On a de lui un *Voyage dans la lune* et un *Voyage dans le soleil*. Cyrano de Bergerac, dit M. Flammarion, est de

la race de Rabelais et de Montaigne¹. Il nous raconte comment il s'éleva dans la Lune à l'aide de bouteilles dans lesquelles le vide s'était opéré, et dans le soleil, d'abord au moyen d'un icosaèdre transparent, également vide d'air, puis par la seule force de sa volonté. Il trouva dans la Lune des géants qui marchaient à quatre pattes, s'entretenaient, les grands, au moyen de sons musicaux — le roi s'appelait *La la do mi* — les autres au moyen d'un tremoussement du nez, des sourcils, des oreilles, etc. Ils indiquaient l'heure par l'ombre de leur nez sur leurs dents. Il faut dire que Cyrano avait un nez gigantesque. Il fallait avoir un nez de ce calibre pour imaginer d'en faire le style d'une sorte de cadran solaire dont les dents forment les chiffres. Les Lunariens, suivant lui, se nourrissaient de la fumée des mets, s'éclairaient la nuit à l'aide de vers luisants enfermés dans du cristal ; ils avaient l'art de tuer les alouettes au vol, et de les faire tomber rôties, etc. Dans la lune, la plupart des maisons et des villes sont mobiles ; les maisons s'abaissent ou se haussent au moyen d'un mécanisme, et changent de place au moyen d'ailes mues par le vent. Quand on se sent sur le point de mourir, on fait venir ses connaissances, on embrasse son ami le plus intime, on se donne un coup de poignard et l'on meurt dans ce baiser. Les amis sucent le sang du mourant et les jeunes filles deviennent mères par ce moyen. Quand Cyrano revient sur la terre, une multitude de chiens qui avaient l'habitude d'aboyer à la lune, sentirent qu'il venait de là et se jetèrent sur lui.

¹ *Les Mondes imaginaires et les Mondes réels*, in 8°, 1865, p. 374.

Nous avons déjà raconté une des aventures qui lui arrivèrent dans le Soleil. Le sol de cet astre était très étrange. Dans certaines parties il lui semblait qu'il marchait sur des flocons de neige embrasée. La pesanteur était nulle, et dans quelque posture qu'il se mit, il se sentait en équilibre. Les habitants du Soleil sont des oiseaux, des oiseaux de passage pour la plupart, qui ont vécu sur la terre et qui, poursuivis par l'homme là où il est le plus fort, sont décidés à se venger là où ils ont la force pour eux. On lui fait donc son procès — comme les animaux sauvages font le procès à l'homme dans un tableau de Paul Potter qui se trouve à l'Ermitage à St-Petersbourg. Témoins et juges sont d'accord pour le condamner. Il y a unanimité à déclarer qu'un animal ainsi fait, un animal sans plumes, qui rit comme un fou, pleure comme un vilain, qui a deux rangées d'os dans la bouche, qui n'a l'esprit ni de cracher ni d'avalier et qui tous les matins lève les yeux au ciel, et se met à genoux pour faire sa prière — qu'un tel animal, disons-nous, ne peut avoir une âme spirituelle, — et malgré la bonne volonté d'un étourneau qui avait montré d'abord le désir de plaider pour lui, il est condamné à la mort triste. C'est un supplice tout musical. On fait autour du patient une musique si obstinément lugubre que le malheureux finit par mourir d'ennui.

Cyrano a retrouvé dans la lune le démon de Socrate, et, dans le soleil, l'âme du moine Campanella qui a composé une utopie intitulée *la Cité du soleil*. Ces deux âmes lui servent de guides et lui rendent différents services.

Cyrano de Bergerac est mort très jeune et n'a pas

achevé ses Voyages, qui n'ont été publiés qu'après sa mort.

XXI.

Si l'on peut reprocher à Cyrano de Bergerac l'absence d'une pensée philosophique, on ne saurait faire le même reproche à Swift, qui a fait aussi des voyages au pays des merveilles.

Swift n'est pas un esprit capricieux comme Cyrano de Bergerac, il ne s'amuse pas à la bagatelle, il a son but, il y marche tout droit, impitoyablement, sans regarder ni à droite ni à gauche. Il ne voit pas avec les yeux de la foi comme Bunyan, avec les yeux de la science comme Rabelais; il n'est pas désintéressé comme Cyrano. Il n'a ni l'enthousiasme ni l'amour de l'humanité des deux premiers, ni l'indifférence du troisième. Il voit les choses de la vie par leur côté laid, les actions des hommes par leur côté vulgaire; il aperçoit le faible, le défaut des choses, et il n'est frappé que de ce défaut. Dans leurs jugements sur le monde, Lamartine et lui sont aux antipodes: l'un a besoin d'admirer, l'autre de dénigrer. L'enthousiasme n'existe pas pour lui.

Mais si Swift ne voit qu'un côté des choses, en revanche il le voit bien, il le voit avec une intensité sans égale. Son ironie est pénétrante comme un acide qui fait un trou dans les chairs. Il humilie ses adversaires au point qu'ils ne se relèvent plus, et ses adversaires, il les prend haut.

Deux de ses ouvrages seulement se rattachent à notre sujet: le *Conte du Tonneau* et les *Voyages de Gulliver*.

Le *Conte du Tonneau* est un vieil apologue dont il

fait un pamphlet religieux. Un père de famille avait trois fils : Pierre, Martin et Jean. — N'oublions pas que Luther s'appelait Martin et Calvin, Jean. — Il donna à chacun d'eux un habit en leur recommandant d'en avoir bien soin et de n'y rien changer. Il leur remit en même temps un livre qu'ils devaient consulter en cas d'embarras. Dans la suite des temps, ils vinrent à la ville, tombèrent amoureux de certaines dames, et eurent envie d'orner leurs vêtements. Avaient-ils le droit de porter des nœuds d'épaule ? Leur livre ne le leur permettait pas en toutes lettres, mais Pierre dit que peut-être en prenant une syllabe d'un mot et une syllabe d'un autre, ils parviendraient à trouver l'autorisation désirée. Peine inutile. Alors on se mit à chercher si l'on ne trouverait pas le mot en combinant les lettres ; on réussit. On porta donc des nœuds d'épaule. Mais les ceintures d'argent étaient positivement défendues. On chercha encore à tourner la difficulté, et comme on ne réussit pas, Pierre serra le livre, il ne voulut plus le laisser voir, et vécut suivant la mode. Mais Martin et Jean eurent des scrupules. Ils consultèrent le livre du père et virent l'interdiction de porter des ornements. Martin décousit la plus grande partie des siens, mais il en laissa quelques-uns. Jean ne laissa rien, mais il fut obligé de se montrer avec des habits en loques. On a déjà reconnu que Pierre, c'est l'église romaine, Martin, le luthéranisme et l'anglicanisme, et Jean, le calvinisme. Mais voilà toute la question religieuse réduite à une question d'habits et de boutons.

Swift appartenait à l'Eglise comme Rabelais, comme Béroalde de Verville, comme Sterne, dont nous

parlerons tout à l'heure. Il était doyen de St-Patrice à Dublin. Swift, du reste, faisait des sermons, des sermons très édifiants, ils sont imprimés. On ne sera pas étonné d'apprendre qu'ils ne parlent jamais au cœur.

XXII.

L'ouvrage capitale de Swift, ce sont les *Voyages de Gulliver chez plusieurs nations éloignées*. Ce qui frappe au premier abord dans cet ouvrage quand on vient de lire Rabelais, c'est la différence du procédé des deux écrivains. Rabelais vous donne bien quelques détails, techniques même au besoin, pour faire le comédien et placer des mots dont il est bien sûr d'user; mais tout cela est pour s'amuser et vous amuser. Il sait bien qu'on ne le croira pas, et peu lui importe qu'on le croie. Swift veut être cru. Son voyageur est un véritable capitaine de navire, qui parle et agit comme tel. L'illusion est si grande qu'un marin prétendait avoir très bien connu le capitaine Gulliver, seulement l'auteur, disait-il, s'était trompé sur sa résidence. Swift est parti d'une absurdité, mais il a si bien calculé les conséquences qui découlent de ce point de départ, il les a tellement enchaînées, et l'esprit est tellement frappé de cet enchaînement logique, qu'il ne proteste plus et accepte l'absurde comme vraisemblable. Gulliver fait quatre voyages; il va chez des nains, chez des géants, chez un peuple de savants et chez un peuple de chevaux.

A Lilliput, les personnages, au lieu d'avoir six pieds n'ont que six pouces, Gulliver est l'homme-montagne. Ici les souvenirs de Rabelais se retrou-

vent à chaque pas, il est inutile de les signaler. En décrivant le gouvernement et la société de Lilliput, Swift fait pleuvoir les épigrammes sur les gouvernements européens et notamment sur celui de l'Angleterre. La faction lilliputienne, qui porte de hauts talons, représente les tories, celle qui porte des talons plats, figure les wighs. Quant à l'héritier du trône, comme il veut ménager les deux partis, il porte un soulier à talon haut, et l'autre à talon plat. Les partis religieux sont caractérisés par la manière de casser les œufs à la coque. Ceux qui les cassent par le gros bout, (les catholiques), ont horreur de ceux qui les cassent par le petit bout, (les anglicans). Le ministre Flimmap n'est autre que Walpole. Blefescu, où l'on cherche un refuge contre l'ingratitude des partis, c'est la France. Ce qu'il y a de piquant, c'est de voir ces haines envenimées, ces agitations, ces luttes, ces complots entre des individus de six pouces de haut, et des guerres entreprises pour gagner quelques pieds de terrain.

A Brobdingnag, les rôles sont complètement renversés. C'est Gulliver qui est le nain, les habitants sont des géants ; mais il n'y a pas répétition, il y a simplement développement d'une même idée. Les géants de Swift rappellent Pantagruel par la rectitude du jugement, mais ils auraient eu moins de complaisance pour Panurge. Le roi Anack est aussi dévoué à son pays que Gargantua, mais il est indifférent à ce qui n'est que beau, il ne veut connaître que ce qui peut être utile à sa nation. Sa cour n'est pas pour cela, un modèle de décence et de retenue, tant s'en faut ; la conduite des dames

est passablement scandaleuse, et, avec des personnages de cette taille, la débauche tourne au monstrueux et devient bien vite dégoûtante. On prétendit dans le temps que Swift avait fait allusion aux dames d'honneur de la cour des Londres, comme dans le voyage de Lilliput, il avait fait allusion aux ministres.

Le voyage à Laputa se rattache à Rabelais de plus près encore que les autres. Laputa, c'est l'île de la Quinte, et les savants de l'une rappellent les savants de l'autre. Mais il y a aussi un souvenir d'Aristophane et de la ville de Néphélococcygie construite en l'air par les oiseaux. La ville des oiseaux intercepte la fumée des sacrifices dont les dieux se nourrissent, et les dieux capitulent, pris par la famine. L'île de Laputa enlève aux habitants de la terre la chaleur et la lumière du soleil, ils capitulent aussi et se soumettent aux volontés qui leur sont signifiées d'en haut. L'île est habitée par un peuple de savants. Ils sont tellement distraits que lorsqu'on leur parle, un serviteur est obligé de leur frapper l'oreille pour les avertir d'écouter, et de leur frapper la bouche pour les avertir de répondre. On prétend qu'il y avait là une allusion à Newton, dont la distraction était proverbiale.

Il y avait à Lugado, dépendance de Laputa, une académie dont les membres se livraient à des études dans le genre de celles qui occupaient les amis de la Quinte. Mais Rabelais les fait défiler rapidement, et Swift se plaît à nous retenir dans chaque laboratoire.

Le premier qu'il nous présente étudie depuis nombre d'années le moyen d'emmagasiner les rayons du soleil, de manière à obtenir une provision de chaleur

pour les temps froids et de lumière pour les longues nuits. Son voisin cherche les moyens de rendre les aliments déjà digérés propres à servir une seconde fois. Un troisième fait des expériences sur des fils d'araignée, avec lesquels il espère remplacer un jour la soie ; d'autant plus que les araignées ne se contentent pas de filer, mais se chargent elles-mêmes du tissage ; il ne s'agit que de donner à leur travail de la résistance. Un quatrième a trouvé le moyen de guérir les coliques en introduisant de l'air dans les intestins. Un cinquième s'occupe des moyens de donner au marbre la consistance du duvet pour en faire des oreillers et des édredons. Son voisin s'est imposé une tâche moins utile, il s'applique à produire des moutons qui n'auront plus de laine. Toute cette partie du livre est pleine d'allusions qui nous échappent.

D'autres savants s'occupent de la simplification des éléments du langage. L'un d'eux a resserré tous les mots en une syllabe : il propose de supprimer les verbes comme inutiles et de réduire tout le langage à des noms. Un autre a inventé une grande machine contenant des termes généraux ; à l'aide de quelques rouages, les mots se combinent de diverses façons de manière à former des phrases, des périodes ; il espère qu'avec quelques perfectionnements il arrivera à fabriquer des livres à la mécanique. On prétend même qu'il y a déjà de ces produits dans la librairie, bien que les auteurs n'en conviennent pas.

Swift profite de cette occasion pour stigmatiser avec son amertume ordinaire certaines condamnations politiques alors récentes. Un académicien de Lugado

expose à Gulliver divers moyens de découvrir les complots contre l'état. Gulliver lui explique à son tour les moyens qu'il a vu employer. Quand on veut convaincre absolument un personnage d'avoir comploté contre l'état, on commence par l'arrêter, puis on livre ses papiers à certains experts habiles qui se chargent d'y trouver tout ce qu'on voudra. On parle par exemple d'un troupeau d'oles, il s'agit évidemment du sénat : la peste, c'est une armée prête à se mettre en marche ; un balai, c'est une révolution ; un trou sans fond, le trésor public ; un chien boiteux, un envahisseur, etc.

Si cette méthode ne produit rien, on peut chercher au moyen d'acrostiches ou d'anagrammes. On peut par exemple interpréter la première lettre de chaque ligne. N pourra signifier un complot, B un régiment de cavalerie, L, une flotte à la mer, etc. On peut aussi décomposer les mots et prendre les mêmes lettres pour en former d'autres. Trouve-t-on par exemple cette phrase : Mon petit frère a jeté le lard fumé au chat ? on peut en tirer : On a formé le projet de mettre le feu au château¹. Il ne s'en faut que de trois lettres.

Les conseils de Gulliver sont reçus avec reconnaissance, et l'académicien promet de les mettre à profit.

Le but de Rabelais et celui de Swift étaient différents dans ces énumérations. Rabelais n'en voulait qu'à la fausse science, mais Swift en voulait à la science en général. Il est à remarquer que quelques-unes des inventions qu'il signalait comme extravagantes, s'appliquent ou s'appliqueront, notam-

¹ Inutile de dire que la phrase anglaise est différente.

ment celles qui consistaient à emmagasiner la chaleur du soleil, à employer la lumière comme moteur, etc.

Sa prédilection pour les Tories, ou ultra-conservateurs, se manifeste en plusieurs points, dans ce fait, par exemple, qu'à Laputa, ceux qui cultivaient le sol par l'ancien système avaient des moissons superbes, mais étaient tournés en ridicule, et que ceux qui employaient les méthodes nouvelles, étaient comblés d'éloges, mais ne récoltaient rien.

C'est dans le voyage au pays des chevaux, ou pour employer son onomatopée au pays des *Houyhnhnms*, que s'accuse le plus complètement la misanthropie de Swift ou plutôt son mépris, sa colère contre la race humaine. Cyrano de Bergerac nous a montré dans le Soleil les oiseaux formant la population intelligente, se moquant, se vengeant de l'homme ; mais le ton général de l'ouvrage est plaisant et le récit n'a rien d'amer. Chez Swift, les hommes à l'état sauvage, les yahoos, nous font horreur.

Les yahoos sont les premiers êtres que le capitaine Gulliver rencontre dans le pays inconnu où le hasard l'a jeté. Ils vivent généralement dans les arbres, et marchent souvent à quatre pattes à la façon des singes ; ils sont si hideux, si sales, si dégoûtants par leurs formes, leurs allures, leurs manières, qu'il hésite d'abord à reconnaître sa propre espèce dans ces êtres dégradés. Mais il n'y a pas moyen de se tromper. Leurs vices, leurs laideurs sont bien les nôtres.

Les habitants intelligents du pays sont les chevaux. Ils ont leurs demeures, leurs palais, leurs villes, leur langage. Gulliver est pris par un de ces

animaux, qui le conduit à ses confrères. On l'accueille assez bien, tout en se disant que ce doit être un yahoo. On lui enseigne même la langue du pays, et on lui demande des renseignements sur lui, et sur la manière de vivre des yahoos civilisés. Gulliver a beaucoup de peine à faire comprendre à ses interlocuteurs notre mécanisme social, nos mœurs, nos vices. Ils ne peuvent comprendre surtout comment on peut dire « la chose qui n'est pas », [le mensonge]. Gulliver expose aussi la constitution et les mœurs politiques de son pays et profite de l'occasion pour faire pleuvoir sa froide et calme ironie sur les personnes et sur les choses.

Dans sa haine contre l'espèce humaine, Swift oublie même la vraisemblance relative qu'il avait conservée jusque là. Les chevaux, d'après leurs organes, sont incapables de s'être construit les palais qu'il leur donne pour demeures, de cultiver le sol, et de fabriquer les objets à leur usage. Si pour cela ils sont obligés de recourir aux yahoos, les yahoos, tout hideux qu'ils sont, leur restent supérieurs.

Swift est un des grands écrivains de l'Angleterre ; il était passé maître en trois formes de style, dit le critique anglais déjà cité, l'ample style rabelaisien, l'ironie sèche et amère, et le langage sobre et sérieux qui convient quand on traite des affaires publiques ; c'est du second toutefois qu'il use le plus souvent. Il n'était malheureux qu'en vers ; dans ses œuvres poétiques, malgré ses efforts réitérés, il arrive tout au plus à l'élégance laborieuse, jamais à la poésie.

XXIII.

Voltaire appelle Swift un Rabelais de bonne compagnie. Un critique anglais fait remarquer que cet éloge donné à Swift est tout à fait relatif. Swift est beaucoup trop cynique en pensées et même en paroles pour pouvoir être lu tout haut aujourd'hui. Les écrits de la vieillesse de Voltaire sont dans le même cas, et pourtant Voltaire ne croyait pas dépasser les convenances. Nous sommes devenus à cet égard beaucoup plus exigeants que ne l'étaient nos pères.

Voltaire a fait aussi des voyages dans des pays imaginaires, comme Swift, et des voyages à la recherche d'une idée comme Rabelais.

Le voyage de *Micromégas* à travers les mondes rappelle à la fois ceux de Cyrano de Bergerac pour l'idée, et ceux de Swift pour la conclusion morale. *Micromégas* part d'une des planètes qui tournent probablement autour de Sirius et s'en va de monde en monde, porté sur la queue d'une comète, ou sur l'aurore boréale. Voltaire suppose, comme on était disposé à le croire alors, qu'appartenant à un monde beaucoup plus grand que le nôtre, il devait être aussi beaucoup plus grand de taille; il rencontre en son chemin un Saturnien, qui était un nain comparativement à lui, et tous deux descendent sur la Terre; qu'ils trouvent prodigieusement petite. Une baleine est presque invisible pour eux. Quant aux hommes, ils n'arrivent à les distinguer qu'à l'aide d'une lentille d'une force merveilleuse. Ils parviennent cependant à lier conversation avec des savants, et tombent dans un profond étonnement en voyant une certaine sagesse jointe à beaucoup de folie chez des

êtres aussi prodigieusement petits. Cyrano, dans son voyage à travers les mondes, n'a guère songé qu'à s'amuser. Swift a choisi ce moyen pour donner cours à son mépris de l'espèce humaine, Voltaire en tire une leçon de morale. « Hommes si petits qui rampez sur un tas de boue, tolérez-vous les uns les autres; cessez de vous quereller pour des opinions, cessez de vous battre pour conquérir un imperceptible coin de terre. » Du récit humoristique de l'un des écrivains, du récit fantastique de l'autre, Voltaire tire une leçon d'humanité, une protestation contre la guerre. C'est le même procédé que Rabelais lorsqu'il s'empare d'une fable d'Esopé ou d'un conte traditionnel. Seulement Rabelais développe et agrandit, Voltaire abrège et concentre.

Un autre des voyageurs de Voltaire, Scarmentado, ne quitte pas notre monde, mais il le parcourt d'un bout à l'autre. Parti de Candie, il va tour à tour à Rome, en France, en Angleterre, en Hollande, en Espagne, en Turquie, en Perse, en Chine, dans les Indes, dans la Barbarie et l'intérieur de l'Afrique, et rencontre partout des luttes, des révolutions, des guerres. Ici on lui offre un morceau d'un personnage qu'on vient de massacrer, là il est témoin du supplice d'un grand homme condamné à mort, il est conduit dans les prisons de l'inquisition et n'en sort qu'à grand peine; ici c'est sa liberté qu'on lui ravit, ailleurs c'est de son nez, de ses oreilles, de sa tête qu'on veut le priver. Il rentre chez lui et écrit ses voyages, qui sont comme ceux de Micromégas, un appel à l'humanité et à la tolérance.

Il y a dans les romans de Voltaire un autre voyage aussi rapide — avec Voltaire on court toujours —

mais plus prolongé à travers les vicissitudes de la vie humaine, et qui donne une idée encore plus attristante de l'humanité. C'est *Candide*. Le but de l'auteur est de combattre l'optimisme et de soutenir contre Leibniz que tout n'est pas bien sur cette terre, et que, quoi qu'on en puisse dire, tout ne va pas pour le mieux dans notre monde. Voltaire promène son héros à travers les guerres, les massacres, les maladies, les tempêtes, les volcans, les tremblements de terre, les injustices judiciaires; il s'amuse à réunir dans un souper à Venise six rois détrônés par les révolutions, enfin il rassemble en quelques pages sur un petit nombre de personnages tous les fléaux de la nature et de la société. Avec un tel sujet, Swift, aurait fait un livre d'une amertume, qui en se prolongeant serait devenue intolérable. Voltaire ne nous dissimule rien de toutes ces horreurs, il les exagère plutôt, et cependant on le lit jusqu'au bout, et on le lit sans souffrance. Il y a là tout ce qui devait rendre un livre lourd et fatigant : un raisonnement qui se poursuit sur une étendue de deux cents pages, un tableau en raccourci de toutes les misères humaines; mais en touchant ces plaies, l'auteur a la main si légère qu'on finit par sourire; non pas du rire amer de l'ironie, mais du sourire de l'espérance; c'est qu'au milieu de tout ces désastres, de toutes ces misères, on sent pourtant la puissance de l'homme; on sent l'intelligence humaine qui lutte, qui agit, qui sera victorieuse. C'est que nous voyons que si tout va mal, il y a pourtant là tous les germes du bien et nous disons avec le poète :

Tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion,
Un jour tout sera bien, voilà notre espérance.

Voltaire, comme Rabelais, au-dessus de l'abîme des calamités et des folies, à travers la pluie, les orages et les tempêtes déchaînées, fait briller l'arc-en-ciel de l'espérance et surgir à l'horizon le splendide soleil de l'avenir.

Si l'on s'élève à une grande hauteur de pensée, leur conclusion est la même, mais à une grande hauteur seulement. Si nous descendons dans les détails, rien de plus différent que ces deux hommes, et, pour nous en tenir au seul point que nous ayons à considérer ici, rien de plus différent que leur style. Autant le style du curé de Meudon est large et abondant, autant celui de Voltaire est serré et concis; l'un aime à entasser les mots, à multiplier les synonymes, l'autre n'a qu'un mot et il frappe; tous deux procèdent par allusions et ne sont jamais si malins que lorsqu'ils lancent l'épigramme en passant et sans qu'on ait pu le prévoir; mais l'un parle à pleine bouche et l'autre pince les lèvres. Voltaire dissimule souvent son but en commençant, mais il y va sans se détourner; la marche peut être savante, mais elle est sûre et toujours calculée. La Réforme et Descartes ont passé par là. Rabelais a précisément les qualités opposées; il a bien aussi le mot qui frappe d'une manière inattendue, mais sa phrase est ample, développée et porte toujours une robe traînante. C'est pour cela que Voltaire, à première vue, avait proposé de la couper, sans s'apercevoir que ce serait lui ôter toute sa grâce, à la fois majestueuse et piquante.

Voilà pour la forme. Quant au fonds, Voltaire et Rabelais ont cela de commun qu'ils ne s'adressent pas aux mœurs et aux travers; s'ils les touchent,

c'est en passant ; en critiques philosophes qu'ils sont, ils s'en prennent directement à l'idée qui leur déplaît, et ne mettent en relief que les détails qui se rapportent à leur but ; le reste, ils ne le voient pas.

XXIV.

Nous avons déjà indiqué parmi les imitateurs de Rabelais, Dulaurens, qui a essayé de lui prendre ses personnages et son style et qui ne lui a pris que son cynisme ; Diderot qui a repris un de ses personnages et qui l'a merveilleusement développé dans un autre milieu social ; Beaumarchais qui a repris à Rabelais non-seulement un personnage, mais qui a essayé de lui reprendre sa phrase.

Mentionnons en passant un auteur fort étrange, qui n'écrivait pas ses livres, mais qui les *composait* directement en caractères d'imprimerie, et qui pendant quarante ans a entassé plus de deux cents volumes où l'on trouve pêle-mêle des scènes prises sur nature, mais dans un milieu infime, des projets, des dissertations, des plans de gouvernement, etc., etc. C'est un peintre réaliste des rues sales, des boutiques borgnes, de la population déguenillée, et qui n'a réussi de son temps qu'à se faire surnommer le «Rousseau du ruisseau». Les œuvres de Restif de la Bretonne nous rappelleraient plutôt celles de Villon pour les sujets traités et pour la couleur, mais d'un Villon honnête et naïf, peu réservé sur le chapitre des femmes, souvent débraillé et inconvenant, par ingénuité pure, mais d'une probité scrupuleuse sur les autres points, et prêchant une morale austère, qui a le tort de n'être pas la morale en action. On a cherché à le réhabiliter dans ces derniers temps ; on

publie même un choix de ses Nouvelles, accompagné d'études sur l'œuvre et sur l'écrivain. On ne parviendra jamais à en faire un grand homme, mais on n'a pas de peine à le montrer supérieur à nombre d'écrivains qui l'ont dominé en son temps. Dans le fouillis mélangé de ses œuvres, on trouve des pages charmantes et bien touchées; ce qui lui manque, c'est le goût, la mesure, le jugement. Par la nature de ses récits, Restif de la Bretonne prend place parmi les Panurgistes.

Retournons en Angleterre.

XXV.

Swift et Voltaire ne plaisantent jamais pour le plaisir de rire. Sous leur plaisanterie en apparence la plus inoffensive, il y a une idée, il y a un but. Rabelais n'est pas si serré. Le plus souvent il rit pour nous faire réfléchir, mais souvent aussi il rit pour rire, par accès de gaiété, parce qu'il est de bonne humeur.

Sterne, un autre humoriste anglais, rit aussi par gaiété, il n'a pas d'idée à mettre en avant, pas de système à faire prévaloir; il n'a pas non plus de préoccupation satirique suivie, — il n'en veut pas aux idées des autres, et c'est par exception seulement qu'il s'en prend à leurs travers. Il imite Rabelais, — et sa préoccupation de l'imiter est visible, mais il ne l'imité ni dans ses idées, ni dans le choix de ses tableaux. Ce n'est ni un Panurgiste comme Béroalde de Verville, ni un Pantagruéliste, comme Swift et Voltaire; avec lui nous entrons dans un autre monde; ce qu'il imite de Rabelais, ce sont surtout les bizarreries, les excentricités de style, les futilités même, bien

qu'il ne soit pas futile, bien qu'il y ait chez lui un talent sérieux, supérieur même, à certains égards. Swift et Voltaire ont la préoccupation de la pensée, et arrivent à une forme artistique supérieure. Sterne a surtout la préoccupation de la forme et fait bon marché de la pensée.

Sterne n'a écrit que deux romans et ils sont restés inachevés tous les deux. Le premier, *Tristram Shandy*, commence longtemps avant la naissance du héros. Le second, le *Voyage sentimental*, commence par une phrase, qui semble être la continuation d'une conversation commencée. Dans le premier de ces ouvrages surtout, mais dans tous deux, le récit est à chaque minute interrompu par des réflexions, des dissertations, des citations. Ces dissertations roulent généralement sur des bagatelles, ces citations sont celles d'auteurs généralement peu connus et peu dignes de l'être — Victor-Hugo a imité cette fantaisie de Sterne — si bien que l'histoire n'avance pas, mais l'auteur s'en moque. — Tantôt il fait semblant de s'être trompé et écrit sa page à l'envers, une autre fois, il donne la fin d'une phrase sans qu'on sache le commencement. Les phrases qu'il laisse inachevées sont sans nombre.

Sterne vise constamment à l'originalité, mais cette originalité est cherchée, affectée. Dans une piquante Etude sur lui, étude qui figure dans *The english humorists*, Thakeray le traite un peu rudement, mais on ne saurait dire qu'il a tort :

Le comique de Swift et de Rabelais, dont il se prétend le successeur, sortait de leur génie aussi naturellement que le chant sort du gosier d'un oiseau, et jamais leur gaieté ne leur fait perdre leur dignité d'homme. Ils rient leur grand

rire cordial qui secoue leur large poitrine sous l'impulsion de la nature. Mais cet homme ne laisse jamais son lecteur en paix, il ne permet pas à son auditoire de prendre un instant de repos. Êtes-vous tranquille ? Il s' imagine qu'il doit vous exciter, et le voilà, la tête en bas et les pieds en l'air ; et bien il se faufile derrière vous et glisse dans votre oreille une sale histoire. Cet homme est un grand bouffon, non un grand humoriste. Il se met à l'ouvrage systématiquement et de sang froid, peint sa figure, met son bonnet de foie et son costume bariolé, étend par terre son tapis et fait le cabriolé.

M. Stapfer, à qui nous empruntons cette traduction, ajoute en comparant Sterne et Rabelais :

Il n'a pas l'immense bohémois de son ancêtre, ni son immense savoir, ni son immense éclat de rire. Dans Rabelais il y a de l'infini ; nous apercevons partout la limite dans Sterne. C'est infini que nous sentons dans *Gargantua*, dans *Pantagruel*, nous inspire pour le créateur de ces géants et de ces maîtres, au milieu même de ses folies, une espèce de vénération. *Tristram Shandy* ne vous inspire pas cette peur sacrée ; la seule impression que nous laissent les sottises de l'écrivain, c'est un agacement nerveux indicible et une envie démesurée de lui donner des coups de bâton. Il y a du dieu dans Rabelais - du diable aussi. Dans Sterne, il y a du singe.

Un des caractères des écrits de Sterne, c'est sa tendance libertine. Rabelais a de gros mots et pourtant il ne nous inspire aucune idée licencieuse. Sterne est très chaste en paroles, mais il ne l'est presque jamais par la pensée ; en nous disant une chose, il a toujours l'art de nous en faire entendre une autre. Ses livres sont l'idéal du récit à double entente.

Il a, du reste, pris beaucoup des formes de Rabelais : la dissertation à propos de rien, la précision dans l'absurde ou l'insignifiant. Il peint les toutes petites choses avec une minutie qui nous fatigue et une précision qui nous assomme.

Il y a chez lui de quoi impatienter le lecteur

le moins nerveux ; cependant si l'on persiste, on est dédommagé. Il voit le monde en petit, il étudie les sentiments humains avec un microscope, il a des commentaires infinis sur une pensée fugitive, mais il voit juste. Sa plaisanterie est très recherchée, très étudiée, mais elle atteint son but ; sa sensibilité est un peu pleureuse, mais elle nous touche, à la condition cependant que nous ne serons pas trop impatientés des préparatifs. Il a des histoires de mendiants, des histoires d'ânes, de pauvres jeunes filles, qui sont vraiment touchantes. Il a des caractères bien tracés ; celui de l'oncle Tobie, avec sa manie de suivre les opérations de la guerre en établissant des fortifications en petit sur son propre terrain, celui du caporal Trim, l'histoire touchante de Lefèvre, nous ramènent à ses livres, si nous avons eu le bon esprit de suspendre la lecture au moment où l'agacement allait commencer. Il y a, dans le *Voyage sentimental* surtout, quelques pages délicieuses.

XXVI.

Dans un chapitre de *Tristram Shandy*, il est question de l'*Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux*, que l'auteur nous montre en perspective, mais qu'il ne nous raconte pas. Charles Nodier a entrepris de nous la raconter ou plutôt de ne pas nous la raconter. Il a publié, en 1830, avec illustrations, une prétendue *Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux*, où l'on ne voit apparaître ni le susdit roi, ni aucun de ses châteaux, mais où nous retrouvons les plaisanteries à la Sterne, les phrases interrompues, les chapitres de quelques lignes imprimés à l'envers, les énumérations et les listes à la

Rabelais, les citations d'auteurs inconnus, et les prodiges de style, car Nodier qui montre peu d'inventions dans ses romans, a fait des merveilles en ce genre. Mérimée nous apprend qu'il avait copié tout Rabelais pour se faire la main. Son livre ne paraît pas avoir eu beaucoup de succès. Les critiques d'alors le mentionnent à peine. Il y a pourtant deux charmantes histoires dans un ton tout à fait étranger à Rabelais, mais où Sterne se reconnaît, aux moments où il s'attendrit. L'une est celle d'un pauvre aveugle, élevé avec une jeune fille aveugle qui lui avait juré de l'aimer toujours. La jeune fille était riche, elle recouvra la vue et oubli son compagnon d'infortune. Cette histoire est racontée en style parlé; l'autre qui est destinée à lui servir de contraste, est en style rustique. Charles Nodier avait rêvé toute sa vie d'écrire un récit aussi simple, aussi naturel que celui du *Petit Poucet*; il s'agissait d'arriver par l'étude à cet excès de naïveté. Plusieurs tentatives faites par lui avaient échoué, entre autres son conte de *Trésor des fées et Fleur des pois*, qui a des parties charmantes, mais qui pêche dans l'ensemble. Nodier réalisa son idéal dans l'*Histoire du chien à Brisquet*, «qui n'allit qu'une fois au bois et que le loup mangit». Le fonds du récit est peu de chose, mais la forme est un chef-d'œuvre dans son genre. George Sand en faisait le plus grand cas, et disait que lorsqu'elle voulait se donner complètement le ton champêtre, elle relisait cette histoire.

Dans le genre plaisant, il faut signaler aussi l'histoire de *Mistigri et du roi de Tombouctou*, qui est d'une spirituelle fantaisie.

Nodier, dans ce livre a fait des imitations, des

pastiches de divers styles. Une quarantaine de pages sont en style rabelaisien. Voici, comme échantillon, la description qu'il fait des habitants de Tombouctou. Il est bien entendu que Tombouctou n'est pas la ville africaine. Mettons-la en Dipsodie, si vous voulez.

Tumbuctiens sont gens a priser entre tous humains, frisques, guallants, coquartz, bien advenans en leur maintien, bien advantagez en nez, idoines à tous jeux plaisants, bons rencontres et honnestes devis, agutz affineurs et desnicheurs de cailles chapperonnées et volentiers aimans mieulx cent messes diotes qu'un voyrre de vin bu, au demourant féaux subjects, beaux payeurs d'impôts, et furent aussi bons christians que le fustes oncques; mais les beatz petits pères encuculionnés [encapuchonnés] de l'ultime concile, vous les fulminarent et vous les excommuniarent comme serpes [serpents] pource qu'ilz s'estoyent mescomptez en barbotant leurs oraisons et means suffraiges, au nombre des poils de la cabre [chèvre] de monseigneur saint Pacozme. Que Dieu en soit loué partout! Matière de breviaire¹.

C'est un pastiche, un centon de phrases et de mots pris ça et là; il y manque l'inspiration, mais le pastiche est fort bien réussi.

Les idées ingénieuses abondent dans ce livre, fatiguant à lire cependant; tel est le passage où l'auteur prétend que l'on a attribué à tel ou tel individu, tel ou tel acte, tel ou tel ouvrage, à raison du nom qu'il portait. Ainsi Philippe a dû nécessairement aimer les chevaux, Nicias a dû être victorieux, Démosthène a été la force d'un peuple, Aristide le modèle des bons. Tibulle, dont le nom signifie petite flûte, a dû faire des vers tendres, Martial a dû faire des épigrammes qui frappent comme un marteau, Tacite a dû être concis et

¹ *Histoire du roi de Bohême*, p. 225 de la 1^{re} édition.

Florus, fleuri dans son Histoire romaine. C'est une critique du symbolisme à outrance appliqué par certains écrivains à l'histoire primitive, à la mythologie, qui a fait de l'histoire de Napoléon I^{er} une légende solaire et qui explique le conte du *Petit Poucet* par l'astronomie.

XXVII.

Nodier n'a guère cherché à prendre à Rabelais que sa forme, Balzac a voulu davantage. Il a tenté de l'imiter en se servant de sa langue pour dire certaines choses, pour tracer certaines peintures que la langue ordinaire était impuissante à retracer. Voici ce que dit à ce sujet M. Taine :

La liberté fort grande du style contemporain et parisien ne lui suffisait pas. Il prit celui de Rabelais et de Brantôme pour peindre avec la minutie du seizième siècle les crudités du seizième siècle, et il composa les *Contes drôlatiques*, contes admirables, mais plus que lestes, où toutes les convoitises physiques, déchaînées et satisfaites, se démènent comme une bacchanale de Priapes enluminés. George Sand, ayant lu l'ouvrage, le trouva indécent. Il appela George Sand prude, de très bonne foi . . . La force de Balzac approchait quelquefois de la grossièreté¹.

Ces contes sont en effet plus dignes de Béroalde de Verville que de Rabelais. Balzac n'en a inventé qu'un petit nombre, il les a recueillis pour la plupart, soit de vive voix dans la tradition, soit chez des conteurs de bas étage auxquels il a repris son bien. La forme seule lui appartient. Le style, il faut en convenir, est d'une souplesse étonnante, et d'une couleur que Taine compare au coloris rutilant de Jordaens. Mais c'est un style de fantaisie, un

¹ *Nouveaux Essais de critique et d'histoire*, 1865, in 12, p. 74.

style inspiré de Rabelais si l'on veut, ce n'est pas là Rabelais, ce n'est pas même la langue du XVI^e siècle. Si après avoir lu un livre de la Renaissance, on passe brusquement aux *Contes drôlatiques*, on est tout dépaycé : Balzac a l'air de parler un patois. George Sand, dans ses romans champêtres, nous a donné pour du langage berrichon, des tournures et des locutions qu'Amyot aurait le droit de revendiquer. Balzac semble avoir suivi le procédé inverse, et sa prétendue langue du XVI^e siècle pourrait bien être un patois des bords de la Loire.

Dans l'un de ces contes, le *Prosne du curé de Meudon*¹, Balzac nous montre Rabelais appelé dans sa vieillesse à la cour de Henri II, et, sous prétexte de sermon, racontant un apologue assez audacieux à l'adresse du roi et surtout de sa maîtresse, la belle et vieille Diane de Poitiers. Seulement le curé de Meudon a singulièrement perdu de la prestesse, de la légèreté de son style. Rabelais a l'art de frapper fort, mais d'une manière légère ; il étourdit et renverse son adversaire sans rien perdre de sa sérénité joyeuse, Balzac est lourd et comme engoncé dans l'idée et dans la forme ; sa plaisanterie se meut difficilement et sa phrase s'embarrasse. Il y a cependant dans l'imitateur quelques passages qui ne sont pas indignes du maître.

Le sujet du conte peut être résumé en deux mots. Un musaraigne — nous ne savons pas pourquoi Balzac fait du masculin ce mot que les Dictionnaires et l'usage font constamment féminin, — un musaraigne a été préposé à la garde des greniers d'approvisionnement, à la condition, bien entendu, de puiser pour

¹ *Second Disain.*

ses besoins à même du trésor qui lui est confié ; mais une jolie petite souris, accorte et vive, s'empare si bien de l'esprit du gardien qu'il l'autorise à s'établir autour de lui avec toute sa couvée, sa famille et sa suite, et à piller effrontément le trésor péniblement amassé par Gargantua. Les choses vont si loin que le géant intervient et fait place nette.

Ce conte, avouons-le, n'est digne de Rabelais ni pour le fond, ni pour la forme. Nous ne faisons d'exception que pour le portrait de la souris séductrice, qui est joliment tourné.

La souris promist de desliver les grayniers, car, par caz fortulct, ce estoyt la royne des souris, souris douillette, blondelette, grassouillette, la plus mignonne dame qui oncques eust trottiné ioyeusement ez solives, allaigrement couru ez frises, et getté les plus gentils cris en trouvant noix, miettes et chaplys de pain en ses pourmenades ; vraye fée, jolye follette, à resguard clair comme dyamant blanc, teste menue, poil lisse, corps lascf, pattes roses, queue de veloux, une souris bien née, de beau language, ayant par nature à vivre couchée, à ne rien fayre, une souris ioueuze, pluz ruzée que n'est ung vieulz docteur de Sorbonne cognoissant à fund les décretalles, vive, blanche de ventre, rayée au dos, petits tectins pointans comme ung soupçon, dents de perle, nature fresche, morceau de roy . .

Balzac a généreusement prêté à Rabelais sa connaissance des allures de la femme coquette. Le curé de Meudon n'était pas si bien renseigné que cela sur ce chapitre : son livre en fait foi ; mais il était plus fort sur les autres points.

Les *Contes drôlatiques* sont imprimés avec une orthographe fantastique, qui a la prétention de reproduire celle du XVI^e siècle, mais la prétention seulement. Il en est de même de la langue, que Balzac n'avait étudiée qu'imparfaitement et qu'il écrivait par

une sorte de divination. Nous ne citerons qu'une seule erreur de ce genre. Balzac aura trouvé le futur *lairra*, le conditionnel *lairrait*, qui sont employés encore aujourd'hui en divers patois. Il en a conclu à l'existence d'un verbe *lairrer*, qui n'a jamais existé, et il dit quelque part : « il a lairré » au passé indéfini ; il emploie *il lairra*, futur, dans le sens du passé défini *laissa*. Les formes *lairra*, *lairrait* ne proviennent pas de *laisser*, mais du verbe *laier*, usité au XII^e siècle, et qui a disparu devant *laisser*. Ch. Nodier n'aurait pas fait cette faute.

XXVIII.

Nous venons de voir Balzac réussir très incomplètement dans sa tentative de ressusciter Rabelais. D'autres ont essayé cette résurrection avant et après lui ; ils ont été plus malheureux encore. En général, ni Rabelais, ni ses personnages n'ont inspiré heureusement les romanciers ni les auteurs dramatiques.

Sous le Directoire, un romancier médiocre et fécond, Robert Lesuire, publia, en trois volumes in 18, les *Confessions de Rabelais*, de *Marot*, de *Michel de Montaigne*. Ces trois ouvrages, écrits d'un style proluxe, vulgaire et incorrect, moururent en naissant. L'auteur, dit De l'Aunay en parlant du premier de ces romans, « n'a pas eu le talent de saisir un seul trait du héros dont il avait entrepris de composer l'histoire. »

Le bibliophile Jacob ou, si on l'aime mieux, M. Paul Lacroix était mieux préparé. Lorsqu'il écrivit son roman : *Une servante de Rabelais*, il avait déjà publié deux éditions de l'écrivain qu'il voulait

ressusciter Rabelais dans ce livre parle un langage plus convenable. Il y a même çà et là, dans les conversations qu'on lui prête, des phrases extraites plus ou moins complètement de ses œuvres. Seulement le rôle qu'il y joue n'est pas digne de lui, bien qu'il soit moins inconvenant que celui que lui prête Lesuire. Au moment choisi par le romancier, Rabelais, qui a déjà publié les deux premiers livres de son roman, se trouve à Montpellier, professeur à la Faculté de médecine. On l'a envoyé auprès du chancelier Duprat accomplir la mission que nous connaissons. Avant son départ, il avait pris à son service une jeune fille charmante, belle de sa galté et séduisante de ses seize ans; il était épris d'elle et, l'amour grandissant dans l'absence, il avait formé le projet de l'épouser, décidé, si l'église lui refusait son consentement, à se rendre à Bâle et à se faire calviniste. Comme, il a cinquante-deux ans, il hésite quelque peu et consulte, comme Panurge, un théologien, un jurisconsulte et un médecin. Il faut dire que pendant son absence la joyeuse Guyonne a lié connaissance, et connaissance intime avec tous ceux que Rabelais veut consulter, et quelques autres encore. Les réponses qu'on lui fait manquant de précision, il consulte un fou qu'il a amené avec lui. Celui-ci lui conseille de faire le mort au moyen d'une drogue soporifique et de voir ce qui en adviendra. Rabelais suit le conseil, et Guyonne, comme la Belcolor de Musset, prise en flagrant délit, ou peu s'en faut, près du cercueil, est fustigée d'importance par ceux qu'elle a trompés. Quant à Rabelais qu'elle avait, par imprudence, compromis devant le tribunal inquisitorial, il s'enfuit et

va retrouver à Rome le cardinal du Bellay, qui arrangera l'affaire.

L'auteur a fait figurer sur le second plan quelques personnages qui figurent aussi dans la vie ou les écrits de Rabelais, mais on souffre de les voir habillés en caricatures. Rondelet, par exemple, qui, sous le nom de Rondibilis, parle si sagement, si pratiquement même, dans *Pantagruel*, est transformé en sale et puant collectionneur de poissons. Tiraqueau, le sage Tiraqueau, est un pédant qui passe tout son temps à commenter un demi-vers de Virgile, — et frère Jean est transformé en ivrogne constamment ivre, qui se fait entretenir par Guyonne et la vole à l'occasion. En outre, frère Jean nous est donné comme briffault, et attaché à un couvent d'hommes. Mais les briffaults, Rabelais lui-même nous l'apprend, étaient attachés à des couvents de femmes pour lesquelles ils allaient quêter. Ajoutons que le langage des personnages est bien moins heureusement imité du XVI^e siècle qu'on n'aurait eu le droit de l'attendre de M. Paul Lacroix. Les caractères d'ailleurs sont mal dessinés. Cette Guyonne, qui est au premier plan, aurait dû être mieux étudiée. Pour nous faire comprendre la fantaisie que Rabelais a de l'épouser, il aurait fallu montrer la sirène à l'œuvre, et expliquer comment le sage de cinquante-deux ans avait été pris dans les filets de cette Dalila.

L'abbé Constant, qui a publié plus tard, sous le nom d'Eliphas Lévy, divers ouvrages sur le spiritisme et entre autres une *Histoire de la magie*, 1860, in 8°, et un *Dogme et rituel de la haute magie*, 1858, 2 v. in 8°, a fait paraître, en 1843, un petit roman intitulé *Rabelais à la Basmette*, dans lequel il repro-

duit assez fidèlement, non le Rabelais tel que nous pouvons l'imaginer d'après ses œuvres, mais le Rabelais de la légende.

XXIX.

Dans ces deux ouvrages, l'auteur de *Pantagruel* est touché avec un certain respect. Les auteurs dramatiques ne se sont pas toujours montrés aussi convenables. Dans le *Quart d'heure de Rabelais*, par exemple, vaudeville en un acte de Dicalafol et Prévost d'Iray, où l'on nous présente Rabelais obligé de ruser pour payer son dîner, on fait parler et agir le grand écrivain comme un aventurier quelconque ou plutôt comme un commis voyageur. Il joue un rôle un peu plus convenable, mais secondaire dans *Clément Marot*, vaudeville d'Armand Geoffé et George Duval, joué la même année (1799). Dans un des couplets, on dit de l'ouvrage de Rabelais :

C'est un fort beau livre sans doute,
A ce que dit plus d'un savant ;
Mais tel le vante bien souvent,
Qui, je crois, n'y voit goutte.

Tel était évidemment le cas de Dumersan quand il composa son *Gargantua ou Rabelais en voyage*, joué en 1813. Ici encore il s'agit du fameux souper. Mais l'auteur n'a rien imaginé de mieux que d'introduire Rabelais dans un grand mannequin représentant Gargantua et de lui faire servir, par l'énorme bouche du géant, le dîner qu'il ne sait comment payer. Au reste le public, si nous en croyons les journaux du temps, trouva cette profanation de mauvais goût et siffla à outrance.

Après la révolution de juillet et sous le coup de

cette révolution anti-cléricale, on représenta en 1831 au Palais-Royal une comédie-anecdote en un acte signée A. Leuven et Charles, intitulée: *Rabelais ou le Presbytère de Meudon*. Rabelais, dans cette pièce, est un vrai curé de Béranger, et nous le voyons jouer du violon pour faire danser ses paysans en parodiant une chanson bien connue du poète :

Je ne suis qu'un vieux bonhomme,
Gai pasteur de ce hameau, etc.

Il a pour vicaire un personnage hypocrite et ambitieux qui veut avoir sa place, et, dans ce but, l'accuse auprès du cardinal du Bellay, leur évêque, de nourrir une passion coupable à l'adresse d'une jeune fille recueillie au presbytère. Or cette jeune fille, Rabelais ne l'ignore pas, est le fruit d'un péché de jeunesse du cardinal, et quand celui-ci arrive mécontent et disposé à faire des reproches, Rabelais n'a qu'à lui raconter la vérité pour que l'affaire s'arrange. On la marie à un neveu du cardinal, dont elle est éprise, et le vicaire est envoyé curé à Surène, où il pourra se régaler du vin du crû, moins aigre que son caractère.

Cette bluette, qui ne manque pas d'esprit, porte sa date dans sa contexture. On ne l'aurait pas jouée sous la Restauration. Quelques années plus tard, elle aurait paru vieillie.

XXX.

Passons aux personnages du roman. Nous avons indiqué l'essai assez malheureux de Dulaurens pour ressusciter frère Jean, moins malheureux toutefois que celui du bibliophile Jacob.

Les héros de Rabelais n'ont pas été plus favorisés au théâtre.

Les *Anecdotes dramatiques* nous apprennent qu'en 1654 Jacques Pousset, sieur de Montauban, fit jouer une comédie en trois actes intitulée, *Pantagruel*, imprimée la même année, et, en 1674, une comédie en cinq actes, les *Aventures de Panurge*, non imprimée.

Autreau, auquel on doit quelques comédies assez jolies, entre autres la *Magie de l'Amour*, fit jouer en 1720 deux pièces en un acte intitulées, l'une *Panurge à marier*, l'autre *Panurge marié dans les espaces imaginaires*, qui figurent dans le premier volume des *Œuvres* de l'auteur.

Le petit opéra *Panurge dans l'île des Lanternes* (1785) eut beaucoup de succès, dans le temps, grâce à la musique de Grétry. Le héros n'a guère de commun que le nom avec le personnage de Rabelais. Panurge s'est marié en France, puis il a abandonné sa femme et s'est mis à voyager. Il arrive en Chine au moment de la fête des Lanternes. Sa femme, qui a été transportée là par des pirates, le reconnaît, et, après quelques scènes de coquetterie, se réconcilie avec lui. On attribue cette pièce à trois écrivains : les frères Parfaict, auteurs d'une savante *Histoire du Théâtre français*, le roi Louis XVIII, alors comte de Provence, et un certain Morel, qui l'a signée et qui l'aurait volée aux frères Parfaict. En la lisant on est tenté de dire avec le poète :

Que je plains le voleur !

On a représenté en 1855 à l'Opéra un ballet en un acte intitulé *Pantagruel*, libretto de M. Trianon, musique de Labarre.

Les catalogues de pièces de théâtre mentionnent plusieurs ballets où figure la sibylle de Panzoust. L'un de ces ballets : l'*Oracle de la sibylle de Pan-*

soust, imprimé en 1645, a été reproduit par M. Victor Fournel dans ses *Contemporains de Molière*, t. II et par M. Paul Lacroix, dans ses *Ballets et Mascarades de cour sous Henri IV et Louis XIII*, t. VI. M. Paul Lacroix est tenté d'attribuer ce ballet à Molière, mais les raisons qu'il en donne sont loin d'être convaincantes. Bernier cite aussi un ballet du *Mariage de Panurge*.

On trouvera dans le chapitre suivant l'analyse des *Dialogues* où Etienne Pasquier, Voltaire et Népo-mucène Lemercier ont donné la parole à Rabelais.

CHAPITRE XX.

LA RÉPUTATION DE RABELAIS.

- SOMMAIRE.** I. XVI^e SIÈCLE. — 1. *Les érudits*: La Sorbonne, Palé-Humbault, Garasse. — 2. *Les amis*: Du Ferrou, Montaigne, Brantôme. — 3. Pasquier, Ste-Marthe, J. de Thou.
- II. XVII^e SIÈCLE. — 4. Les livres penseurs, St-Evremond, Ménage, Huet, Mme de Sévigné, La Fontaine et ses amis. — 5. La Bruyère, Dufresny. — 6. Fontenelle, Bayle, Bernier, Le Duchat, Le Motteux.
- III. XVIII^e SIÈCLE. — 7. Le café Procope, J.-B. Rousseau. Les éditions expurgées de Pérou et de Marry. — 8. Jugements opposés de Voltaire. — Mercier. — 9. Les recueils périodiques. — 10. Diderot, Beaumarchais, Vicq-d'Asyr, La Harpe, Pallasot, V. Leclerc. — 11. Bernardin de St Pierre. — 12. Ginguené.
- IV. XIX^e SIÈCLE. — 13. Fr. Guizot, N. Lemercier. — 14. *La Panthéonisation*. — 15. Édition de De l'Aulnays. — 16. *Éditions Variorum*. — 17. Appréciations provoquées par ces éditions. — 18. Philartète Charles, St-Marc Girardin. — 19. Ste-Beuve. — 20. Fr. Michel, Lenient, V. Hugo. — 21. Burnier, Lamartine, Cantù. — 22. Delécluze, Michelet, H. Martin, Prévost-Paradol, Littré.
- V. BIOGRAPHIES. — 23. P. Lacroix, Rathery — Baudry. — 24. Eug. Noël, Mayrargues. — 25. Arnstedt. — 26. A. Réville, Schérer. — *L'Éloge* de Rabelais.
- VI. ÉDITIONS NOUVELLES. 27.
- VII. RABELAIS À L'ÉTRANGER. — 28. Angleterre. — 29. Allemagne. — Autres pays.
- VIII. — Conclusion. 30.

I.

Les contemporains de Rabelais furent généralement peu choqués des licences qui nous blessent aujourd'hui dans son œuvre. Il y eut quelques protestations, violentes à la vérité, elles l'étaient toutes à cette époque, mais qui n'eurent pas d'écho.

La Sorbonne commença l'attaque. Dès 1533, elle réunit dans une même censure *Pantagruel*, qui venait de paraître, la *Forêt d'amours* et d'autres livres obscènes du même billon. C'est Calvin qui nous l'apprend. Il se joignit bientôt lui-même aux accusateurs de Rabelais et dans son traité *De Scandalis*, il lui reproche, de s'être, comme Despériers, éloigné de la doctrine après avoir paru y prendre goût. « L'un et l'autre ont mérité, dit-il, d'être frappés d'aveuglement pour avoir profané la parole sacrée par l'audace de leur sacrilèges plaisanteries. »

L'attaque la plus violente fut celle d'un moine catholique, Gabriel de Puits-Herbault, qui dans un dialogue latin contre les mauvais livres, le *Théotimus*, accable Rabelais des injures les plus grossières. C'est un gourmand, un ivrogne, qui n'a ni crainte de Dieu, ni respect des hommes. Il souille le papier de livres criminels qui se répandent au loin dans les pays; il lance l'insulte sur tous les ordres de la société, il outrage les gens de bien, les pieuses études et les lois de l'honnêteté, et cet homme indigne, qui devrait être avec les réfugiés de Genève, nous le voyons accompagner les cardinaux envoyés à Rome, nous voyons le pape lui-même l'accueillir, l'admettre à sa table et dans sa familiarité!

Ce que nous voyons aussi, c'est que l'envie entre pour beaucoup dans le zèle du R. Puits-Herbault contre les mauvais livres.

Au commencement du siècle suivant, un autre moine, un Jésuite, le Père Garasse, qui passa sa vie à batailler avec une fougue proverbiale, soit contre le président Pasquier, qui avait attaqué les Jésuites, soit surtout contre les ministres protestants, publia

un livre, le *Rabelais réformé*, où le curé de Meudon est aussi fort malmené. Dans une pièce de vers qui sert d'introduction à l'ouvrage, l'auteur fait raconter à Rabelais l'histoire de sa vie. Rabelais avoue qu'il a été un moine très peu zélé, aimant mieux coucher sur la plume que sur un dur matelas, dormant volontiers pendant que les autres moines se levaient pour chanter matines, et surtout peu empressé de se donner la discipline.

Je puis bien jurer saintement
Que jamais discipline ou haire,
Au moins de mon consentement,
Avec mon dos n'eurent affaire.

Il ajoute que

Se lassant d'estre cordelier,
[Il jeta] son froc aux orties,

et se mit à parcourir l'Europe, «raillant toutes choses à la manière d'Esopé, faisant force tours, rôdant partout et menant l'ours.»

Cette dernière expression ne doit pas être prise à la lettre, comme l'ont pensé certains critiques ; Garasse accuse seulement Rabelais d'avoir fait le plaisant et le bouffon dans ses voyages. Il veut enfin savoir ce que c'est que Rome :

Là je fais grand nombre d'amis..

[Garasse, pas plus que Puits-Herbault, ne pardonne à Rabelais d'avoir été bien reçu à Rome.]

Et vis des choses fort plaisantes,
Comme sont celles que j'ay mis (*sic*)
Au traicté des Iles Sonnantes.

Des cardingaux, des chats fourrez
Du papegaut, de ses sonnettes,

Des moinegaux tout embeurres
Et d'autres semblables sornettes.

Au retour de ces voyages, Rabelais s'est mis à écrire des livres bouffons, «où il a compilé Lucian, l'Arétin et Plaute.»

Lucian se mocqua de Dieu,
L'Arétin se mocque du monde,
Quant à Plaute, il tient le mylieu....

J'ay plus de sornettes qu'eux trois,
Je n'épargne ny Dieu ny homme,
Ny papes, ny princes, ny rois,
Ny Paris, ny Londres, ny Rome.

La poésie n'est pas riche, comme on voit, et la rime entraîne parfois l'auteur à dire plus ou moins qu'il n'a voulu dire. Mais, en somme, la critique est plus méchante d'intention que de fait. Au reste, ce n'est pas contre Rabelais que le livre est dirigé, comme plusieurs l'ont cru d'après le titre abrégé. Voici ce titre en entier: *Le Rabelais reformé* [c'est-à-dire formé une seconde fois, imité] *par les ministres et notamment par Pierre du Moulin, ministre de Charenton, pour réponse aux bouffonneries insérées dans son livre de la Vocation des Pasteurs* (Lyon, 1660, in 12). Garasse accuse les pasteurs de répondre aux catholiques par des plaisanteries dignes de Rabelais, au lieu de discuter sérieusement.

Nous avons déjà cité les vers des poètes de la Pléiade, qui font de l'auteur de Gargantua un buveur comme ses héros.

II.

Les autres écrivains qui ont parlé de Rabelais à cette époque, sont d'accord pour en dire du bien,

Un Brodeau, un Scève, un Chapuy,
Voisent [aillent] escrivant contre luy.

Cestuy aux gaytez qu'il met en lumiere, se moquant de toutes choses, se rendit le nonpareil. De ma part, je reconnoistray franchement avoir l'esprit si folastre, que je ne me lassay jamais de le lire; et ne le lus oncques que je n'y trouvasse matière de rire, et d'en faire mon profit tout ensemble.

Signalons en passant la singulière erreur de L. Feugère qui prend ces éloges comme adressés aux vers de Rabelais, tous fort médiocres, on le sait, tandis qu'il s'agit évidemment du roman, que Pasquier considère comme un poème en prose, ainsi que faisait Dufresny plus tard.

Pasquier fait figurer Rabelais dans un *Dialogue* où il le met aux prises avec Alexandre. Le curé de Meudon raille le roi de Macédoine sur son ambition personnelle, sur celle qu'il avait imposée à ses généraux; il lui montre que la force seule ne peut rien fonder de solide, et que pour établir un empire, il faut agir aussi par la persuasion. Alexandre se défend vivement et présente une longue apologie de ses exploits et de ses projets. C'est cette thèse que Pasquier voulait défendre. Rabelais toutefois ne s'avoue pas vaincu, et il termine en déclarant que, quelle que soit la gloire d'Alexandre, quelque satisfaction qu'il puisse éprouver de ses actions, il ne s'estime, lui, Rabelais, son inférieur ni pour le contentement qu'il ressent d'avoir achevé son œuvre, ni pour la gloire qu'il s'est acquise. L'œuvre du conquérant disparaît, l'œuvre du poète persiste à travers les siècles.

L'exécution du Dialogue est faible. Rabelais manque un peu de verve et Alexandre d'éloquence. Mais l'idée de l'ouvrage marque en quelle estime

Pasquier tenait Rabelais. C'est à lui aussi qu'il pensait en écrivant ses *Ordonnances d'amour*, envoyées « au seigneur baron de Mirlingues, chevalier des isles Hyères ». On n'a pas oublié que c'est devant le parlement de Mirlingues que Bridoye est cité pour expliquer sa manière de rendre la justice, et que Rabelais s'intitulait caloier des îles d'Hyères. Nous avons déjà parlé de cet opuscule (p. 288).

Scévole de Ste-Marthe dans ses *Eloges des Français illustres par la science* (*Gallorum doctrina illustrium Elogia*), publiés en 1598, accorda une place à Rabelais. Il dit que, s'il avait voulu,

... il n'y a point de doute qu'il n'eût pu traiter de matières hautes et sérieuses aussi bien que pas un de son siècle.

Mais après avoir exactement considéré tous les auteurs tant anciens que modernes, il les méprisait tous, pour embrasser le seul Lucien, qu'il trouva le plus conforme à son humeur, et s'adonna tout à fait à l'imiter. Aussi fut-ce à son exemple qu'il inventa des fables en français, lesquelles, sous des contes véritablement frivoles et ridicules, et des rêveries toutes pures, ne laissent pas de faire avouer au lecteur, que, pour docte qu'il soit, cette lecture le rend plus sçavant encore et le divertit agréablement. (Traduction de Colletet. *Vie de Rabelais*.)¹

Dans les *Commentaires* (latins aussi) sur la vie de Jacques de Thou, on raconte (livre VI) que l'illustre historien logea un jour dans une grande maison qui avait appartenu à Rabelais,

homme très instruit dans les lettres grecques et latines et très habile dans la médecine, qu'il exerçait. Laisant de côté toute chose sérieuse, il se livra à une vie d'amusement et à

¹ Le manuscrit contenant les *Vies des poètes français* par Colletet a péri dans l'incendie de la Bibliothèque du Louvre, mais on est parvenu à en reconstituer la plus grande partie à l'aide de copies prises précédemment. La *Vie de Rabelais* est une de celles qui ont été retrouvées.

plaisir de la table et alléguant que le rire est le propre de l'homme, il écrivit avec la liberté de Démocrite et une gaité bouffonne, un ouvrage très ingénieux où, sous des noms fictifs, il met en scène tous les ordres de l'état et de la société.

C'est à cette occasion que Jacques de Thou fit les jolis vers latins que nous avons cités en partie, t. I. p. 89.

IV.

Le XVII^e siècle est en réaction contre le XVI^e, en réaction pour la langue, pour les idées et surtout pour les manières. La crudité des expressions de Rabelais choque, son langage est vieilli, ses idées paraissent obscures. Il s'était fait soixante éditions de l'ouvrage au XVI^e siècle ; on n'en cite que dix-huit au siècle suivant. Les curieux, les gens de lettres le lisent cependant. Le petit groupe sceptique qui se réunit autour de La Mothe Le Vayer — l'auteur de l'*Hexaméron rustique*, — Bernier le médecin, l'auteur du *Véritable Rabelais réformé*, St-Evremond, Gassendi, — le philosophe en lutte avec Descartes, le maître de Molière et de Cyrano de Bergerac, — et quelques autres se délectent aux œuvres du curé de Meudon. Le médecin Guy Patin, dont les *Lettres* sont si piquantes, se préoccupe beaucoup de Rabelais ; il attend avec impatience la nouvelle édition de « Maître François » que l'on prépare en Hollande. C'est sur la foi de Guy Patin surtout que la mort de Rabelais a été fixée à 1553. Le Roy le fait vivre six ans de plus.

St-Evremond ne parle nulle part de Rabelais dans le recueil de ses ouvrages, mais son biographe des Maizeaux nous apprend que, chargé de faire

la lecture au prince de Condé, qui relevait de maladie, il essaya de lui lire Rabelais ; il fut obligé d'y renoncer parce que le prince y prenait peu de goût. Le biographe remarque à ce propos que tous les hommes d'esprit ne goûtent pas cet ouvrage, bien qu'il renferme «une infinité d'endroits inimitables» qui auraient droit de plaire aux plus délicats ¹.

Huet, l'érudit évêque d'Avranches, était de ceux qui goûtaient Rabelais et l'on a trouvé dans sa bibliothèque plusieurs exemplaires des Œuvres du curé de Meudon, chargés de notes marginales ². Ménage avait commencé aussi un commentaire sur Rabelais ; ce commentaire a été perdu, ainsi que celui de Passerat, l'un des auteurs de la *Ménippée* ; il n'a survécu de celui de Ménage que quelques remarques, qui figurent dans le *Ménagiana* ou dans l'édition de Le Duchat.

Ménage avait donné des leçons à M^{me} de La Fayette et à M^{me} de Sévigné, Huet avait fait imprimer son traité de l'*Origine des romans* en tête de la *Zayde* de M^{me} de La Fayette. Nous voyons, par les *Lettres* de M^{me} de Sévigné, que Rabelais, malgré ses licences, était apprécié dans la société de ces dames. M^{me} de Sévigné (5 juillet 1671) mande à sa fille les lectures qu'elle fait à la campagne. On lit un *Traité de morale* de Nicole, le Tasse, et même la *Cléopâtre*, roman chevaleresque de La Calprenède. Son fils lui a lu aussi «des chapitres de Rabelais à mourir de rire». Ce fils, en écrivant à M^{me} de Grignan, sa sœur (14 juillet 1677), lui cite,

¹ *Œuvres de M. St Eremond*, 5 vol. in 12. T. I, p. 17.

² Voir Bandement : *Les Rabelais de Huet*, in 18.

comme une chose connue, le Lévrier de M. de Mours (I, 42), ce Lévrier qui ne valait rien et qui devint excellent quand on lui eut mis un frein sur les épaules. Dans une autre lettre à sa fille (8 octobre 1668), M^{me} de Sévigné dit que sa maison est l'abbaye de Thélème ; « il est écrit sur tous les appartements : *Fais ce que tu voudras.* »

La Fontaine, Racine, Boileau, Molière lisaient Rabelais. La Fontaine surtout en faisait sa lecture habituelle. On sait qu'il demanda un jour à l'abbé Boileau si St Augustin avait plus d'esprit que Rabelais. Cette question, qui scandalisa si fort l'abbé Boileau et que les biographes de La Fontaine rapportent comme une malvue, nous semblerait moins étrange aujourd'hui. Ducloux, qui la rappelle dans les *Mémoires* sur sa propre vie¹, n'y trouve rien de ridicule. Il est un terrain surtout sur lequel la comparaison serait légitime, c'est celui de l'éducation, dont tous deux ont traité et traité dans le même sens. St Augustin dans son livre *De docendo pueros* est, comme Rabelais, d'avis que l'éducation doit être attrayante, qu'elle doit porter sur les choses plus que sur les mots, que le maître doit se mettre à la portée de l'esprit de l'élève et apprendre, pour ainsi dire, avec lui². Mais si le poète n'avait pas lu St Augustin, le théologien n'avait pas lu Rabelais, et il ne sut répondre que par une calembredaine : « Vous avez mis un de vos bas à l'envers. » La Fontaine a plus d'une fois imité Ra-

¹ Mémoires de Ducloux. *Œuvres complètes*, 8 v. in 8°, 1821, T. I, p. 33.

² Voir Guillon. *Bibliothèque choisie des Pères de l'Église*. T. XXIX, p. 28 et s.

belais dans ses *Contes* et dans ses *Fables*, et, dans une lettre adressée à St-Evremond, qui nous a été conservée, il indique « Maître François » comme un de ses instituteurs.

Racine lisait aussi Rabelais, et il a profité de cette lecture presque autant que La Fontaine. Il y a dans les *Plaideurs*, outre les vers que nous avons cités, nombre de passages où le souvenir de Rabelais est visible. Boileau nomme aussi plus d'une fois Rabelais dans ses œuvres. Il l'a lu et le connaît très bien, mais il ne s'y délectait pas comme Racine et La Fontaine. Quant à Molière, il lui emprunte à chaque instant des phrases, des idées, et même des scènes tout entières, celles du *Mariage forcé* par exemple.

V.

A la fin du siècle on parle encore de Rabelais, mais on sent qu'il n'est plus autant en faveur auprès de la nouvelle génération. On connaît le jugement de La Bruyère (1688) :

Marot et Rabelais sont inexcusables d'avoir semé l'ordure dans leurs écrits : tous deux avoient assez de génie et de naturel pour pouvoir s'en passer, même à l'égard de ceux qui cherchent moins à admirer qu'à rire dans un auteur. Rabelais surtout est incompréhensible. Son livre est une énigme, quoi qu'on veuille dire, inexplicable : c'est une chimère, c'est le visage d'une belle femme avec des pieds et une queue de serpent, ou de quelque autre bête plus difforme : c'est un monstrueux assemblage d'une morale fine et ingénieuse et d'une sale corruption. Où il est mauvais, il passe bien loin au-delà du pire, c'est le charme de la canaille : où il est bon, il va jusques à l'exquis et à l'excellent, il peut être le mets des plus délicats.

Ce jugement atteste surtout l'immense change-

ment qui s'était opéré dans les relations sociales et dans la société polie depuis l'époque où vivait Rabelais. Ce que La Bruyère regarde comme digne seulement de la « canaille », amusait alors les plus hauts personnages. Mais on aimait mieux accuser Rabelais de grossièreté, que la société pour laquelle il avait écrit.

Un auteur qui essaya de marcher sur les pas de La Bruyère et de Molière à la fois, Dufresny avait beaucoup pratiqué Rabelais. On s'en aperçoit à ses comédies, et nous en avons donné quelques échantillons. Il a fait aussi un *Parallèle* entre l'Homme grec et celui que Victor Hugo appelle l'Homme bouffon.

Ce parallèle, il est vrai, s'arrête à moitié chemin. Ce ne fut pas tout-à-fait mauvaise volonté de la part de l'auteur. Par malheur pour lui et un peu pour nous, Dufresny était, à certains égards, de la race de Panurge. S'il avait 63 manières de gagner de l'argent, il en avait 214 d'en dépenser. Il était quelque peu cousin de Louis XIV par l'intermédiaire de Henri IV et d'une jardinière; Louis XIV lui adressait les mêmes observations que Pantagruel adressait à Panurge; Dufresny répondait plus courtoisement et espérait bien devenir riche, mais il avait une manie, celle des jardins. Il en achetait un lorsqu'il était en fonds, il le faisait planter à sa guise, puis, quand il fallait payer les ouvriers, il le revendait pour le quart de sa valeur et se retrouvait aussi pauvre qu'anparavant.

Le roi lui donna le privilège d'un journal littéraire qui paraissait tous les mois, le *Mercurie galant*. C'était l'époque de la grande querelle des

anciens et des modernes. Boileau, M^{me} Dacier et nombre d'autres prétendaient que les anciens étaient supérieurs aux modernes. Dufresny croyait les modernes supérieurs, mais il n'osait le dire qu'à demi. Une traduction d'Homère, une nouvelle édition de Rabelais parurent à la fois, il eut l'idée de comparer les deux auteurs, moins pour relever Rabelais toutefois, que pour faire pièce aux fanatiques admirateurs de l'antiquité. Mais Dufresny fut obligé, faute de fonds, de remettre le *Mercur*e en d'autres mains avant que le parallèle fût arrivé à bonne fin. Au reste, il n'y a pas trop à le regretter, c'est une œuvre médiocre et peu digne de l'auteur piquant des *Amusements sérieux et comiques* et de la pétillante comédie du *Double Veuvage*.

Il commence par railler ceux qui cherchent dans Rabelais et dans Homère une foule de choses auxquelles les auteurs n'ont pas songé. Les beautés réelles qui sont dans ces écrivains leur ont d'abord acquis de la réputation, puis cette réputation a fait trouver dans leurs livres bien des beautés qui n'y sont pas. Dufresny se moque entre autres d'un Rabelaisien qui, à chacun des deux cents jeux que l'on enseigne à Gargantua prétendait trouver une explication historique, allégorique et morale. « Si Rabelais est un excellent comique en quelques endroits, il en est d'autres où il est très mauvais plaisant. »

Dufresny copie aussi la lettre par laquelle Grandgousier rappelle Gargantua, et demande qui l'a écrite ? Un personnage sérieux ou un personnage comique ? Il compare cette lettre à une harangue de Nestor.

et il la trouve beaucoup plus sage. Il compare ensuite l'histoire de Dindemaut et celle du Cyclope, et il conclut que, moutons pour moutons, Rabelais vaut bien Homère. Il reproduit encore, en les traduisant, l'histoire de la femme muette, celle de l'écoier limousin, la tempête dans laquelle Panurge joue un si piètre rôle — puis il s'arrête brusquement en disant qu'il faut plus d'étendue d'esprit pour exceller dans le comique qu'il n'en faut pour réussir dans le sérieux. Il plaidait alors *pro domo sua*.

Dufresny aurait pu ajouter qu'on trouve dans l'œuvre de Rabelais tout ce que les théoriciens d'alors réclamaient dans une épopée selon la formule : des combats, des voyages, une délibération des dieux, une descente aux enfers, une tempête, un oracle ambigu; rien n'y manque, pas même le souffle épique.

VI.

Au fond, Dufresny préférait Rabelais à Homère, mais il n'eut pas le courage complet de son opinion. On éprouvait alors quelque embarras à louer ouvertement Rabelais. Fontenelle a besoin pour oser dire sa pensée sur *Pantagruel* de s'abriter derrière un auteur étranger, Van Dale, qui lui avait fourni le sujet de son *Histoire des Oracles*.

(Van Dale) dit que les bagatelles et les sottises de Rabelais valent souvent mieux que les discours plus sérieux des autres. Je n'ai point voulu oublier cet éloge, parceque c'est une chose singulière de le rencontrer au milieu d'un *Traité des Oracles*, plein de science et d'érudition. Il est certain que Rabelais avait beaucoup d'esprit et de lecture et un art très particulier de débiter des choses savantes comme de pures

fadaïses, et de dire de pures fadaïses le plus souvent sans ennuyer. C'est dommage qu'il n'ait vécu dans un siècle qui l'eût obligé à plus de politesse¹.

Fontenelle revient sur Rabelais dans son *Histoire du Théâtre français avant M. Corneille*, et lui emprunte l'histoire de Villon et du frère Étienne Tapecoue².

Bayle goûtait médiocrement Rabelais. Il n'y a pas d'article sur lui dans son *Dictionnaire critique*. Il en parle cependant, mais en quelques lignes.

C'est, dit-il, un livre qui ne me plait guère, mais je sais que beaucoup de gens de bien et d'honneur l'ont lu et relu, qu'ils en savent tous les bons endroits, et qu'ils se plaisent à les rapporter quand ils s'entretiennent avec leurs amis.

Dans sa Correspondance, nous le voyons engager Le Duchat à exercer sa sagacité sur cet auteur, et il lui conseille de se procurer la traduction anglaise avec notes, qui vient de paraître³. A propos d'une de ses lettres, son éditeur s'étend assez longuement sur l'ouvrage même, où il refuse de voir un système suivi d'allusions historiques, mais qui, suivant lui, contient une satire générale de la société de son temps et de tous les temps.

Les éditions, les analyses de Rabelais se multiplient sous diverses formes pendant le XVIII^e siècle, mais elles restent renfermées dans un petit cercle de curieux.

C'est d'abord le *Rabelais, reformé* de Bernier, l'ami de La Mothe le Vayer, dont voici le titre

¹ *Œuvres de Fontenelle*, éd. de 1767. T. II, p. 337. — ² *Ibid.* T. III, p. 75.

³ Cette correspondance fait partie du dernier volume des *Œuvres choisies de M. Pierre Bayle*, La Haye, 1761, 4 vol. in folio.

exact: *Jugement et nouvelles Observations sur les œuvres grecques, latines, toscanes et françaises de maître François Rabelais, D. M. ou le Véritable Rabelais reformé*, par le Sieur Saint-Honoré, 1697, in 12. Cet ouvrage contient une analyse, chapitre par chapitre, de l'ouvrage de Rabelais, accompagnée d'anecdotes sur l'auteur et ses écrits. Bernier est aussi bavard que frivole, et l'on ne doit accepter ses informations que sous bénéfice d'inventaire.

C'est en 1711 que parut à Amsterdam l'édition sur laquelle Bayle avait été consulté. Le commentateur était un protestant réfugié, comme Bayle lui-même; aussi tire-t-il autant que possible Rabelais vers le protestantisme. L'édition fut surveillée, à ce qu'il paraît par Houdart de la Motte, auteur de Fables ingénieuses, de tragédies médiocres, et célèbre surtout par la part qu'il prit à la grande querelle des anciens et des modernes. Cette édition de Le Duchat est très complète, bien imprimée, ornée d'une carte du Chinonais, du dessin de la Cave Peinte et de différentes vues de la Devinière, métairie de l'auteur, d'un portrait en pied de Rabelais, qu'on n'ose pas donner pour authentique, et accompagnée de remarques littéraires et historiques, savantes et curieuses. Dans une lettre qui se trouve dans la Correspondance de Bayle, Le Duchat reconnaît qu'il y a deux systèmes d'interprétation pour l'œuvre de Rabelais; les uns y voient une série d'allusions historiques, les autres un sens mystique. Il ne croit pas à un système suivi d'allusions historiques, mais à des allusions détachées à certains faits du moment, et celles-là, il les a signalées à l'occasion; quant à l'interprétation mystique, il

proclame son incompétence et ne s'y lancera pas. Cette édition de Le Duchat, reproduite en 1732, avec quelques additions, mais aussi avec des incorrections assez graves, a été considérée comme la meilleure jusqu'à celles qui ont été faites dans ces dernières années.

Une édition plus belle, mais non plus correcte, parut en 1741 à Paris en trois volumes in 4°, avec différentes pièces nouvelles, la traduction des remarques dont Le Motteux avait enrichi une traduction anglaise de Rabelais, de nombreuses figures de Bernard Picart, bien gravées, mais médiocres sous le rapport de la composition et du style, et plus propres à obscurcir le texte qu'à le faire mieux comprendre.

VII.

Louis XIV aurait traité Rabelais, si on le lui eût fait connaître, comme il traitait les tableaux de Téniers, et il aurait dit: «Enlevez-moi ces géants mal élevés», comme il disait: «Enlevez-moi ces magots.» Mais son successeur, le régent d'Orléans, n'était pas de son avis, il prisait fort Rabelais et tout le groupe libéral qui s'était formé autour de lui, les Caumartin, les d'Argenson, etc., lisaient *Pantagruel* et en citaient des bribes dans leurs lettres¹. Le curé de Meudon avait aussi ses fidèles parmi les écrivains. On en faisait cas au «club de l'entresol» où régnait l'abbé de St Pierre, et où l'on préludait à l'économie politique. On le commentait au Café Procope, où se rencontraient,

¹ Voir Aubertin: *L'Esprit public au XVIII^e siècle*, in 12, 1875.

à la fois ou successivement, Duclos, La Motte-Houdart, Saurin, J.-B. Rousseau, Piron et quelques autres moins connus, et leurs écrits en portent l'empreinte¹, mais hors de ces cercles restreints, on ne lisait peu.

Deux publications différentes qui avaient pour but de mettre Rabelais à la portée du commun des lecteurs furent mises en vente en 1752, l'une à Genève, l'autre à Paris, sous la fausse indication d'Amsterdam.

La première, éditée par l'abbé Pérau n'a que trois volumes in 12, et porte le titre d'*Œuvres choisies* de Rabelais. Ce n'est pas un choix de morceaux, toutes les Œuvres y figurent, mais l'éditeur a supprimé tout ce qui lui a semblé trop licen-

¹ Voici entre autres une imitation de Rabelais qui n'a pas encore été signalée, que nous sachions. Panurge prétend, (voir page 17 de ce volume), que la plupart des cris qu'on entend dans les batailles viennent des diables, qui s'approchant de trop près pour recueillir les âmes des morts, reçoivent des coups qui ne leur étaient pas destinés. J.-B. Rousseau s'est approprié cette idée. On lit dans sa *Lettre à M. de La Fosse*:

Les fouets hâtifs sont déployés,
 Qui de cent diverses manières
 Donnent à l'air des étrivières.
 Un jeune esprit aérien,
 Trop voisin de nous pour son bien,
 En reçut un coup sur le râble,
 Qui lui fit faire un cri de diable,
 Car si vous n'en êtes instruit,
 Le bruit qu'un coup de fouet produit,
 (N'en déplaise aux doctes pancartes
 Et des Rohault et des Descartes)
 Vient beaucoup moins de l'air froissé
 Que de quelque sylphe fessé,
 Qui des humains cherchant l'approche
 En reçoit bien souvent taloche,
 Puis va criant comme un perdu.

cieux ou trop satirique contre les moines, l'église romaine, les grands personnages, de sorte qu'il n'est resté du livre de Rabelais qu'une sorte d'abrégé, d'un style trop souvent plat et sans couleur.

L'autre publication est conçue sur une plus large échelle et n'a pas moins de huit volumes petit in 12. Elle a pour titre le *Rabelais moderne*, et pour éditeur l'abbé de Marsy. Outre les ouvrages du curé de Meudon, on y trouve la Vie de Rabelais par Nicéron, le parallèle entre Homère et Rabelais, par Dufresny, qui figure aussi dans les deux publications précédentes; des Jugements sur Rabelais, etc. L'éditeur cette fois n'a rien retranché au texte, il y a ajouté. Quand une phrase de l'auteur lui semble peu intelligible, quand certains détails lui paraissent trop longs, il les supprime, il les remplace par une traduction, et rejette le texte original au bas de la page, en l'expliquant quelquefois.

Cette tentative ne paraît pas avoir eu plus de succès que la précédente. Le gros du public s'en tenait volontiers au jugement de Voltaire, qui dans le *Temple du Goût* (1732), avait dit que l'ouvrage de Rabelais devait être «réduit à un demi-quart tout au plus.»

VIII.

Dans les *Lettres philosophiques*, Voltaire s'était montré plus irrévérencieux encore :

Rabelais dans son extravagant et inintelligible Livre, a répandu une extrême galeté, et une plus grande impertinence. Il a prodigué l'érudition, les ordures, et l'ennui. Un bon conte de deux pages est acheté par des volumes de sottises. Il n'y

a que quelques personnes d'un goût bizarre qui se piquent d'entendre et d'estimer tout cet ouvrage : le reste de la nation rit des plaisanteries de Rabelais, et méprise le livre. On le regarde comme le premier des bouffons. On est fâché qu'un homme qui avait tant d'esprit, en ait fait un si misérable usage. C'est un philosophe ivre, qui n'a écrit que dans le temps de son ivresse.

Ce jugement absolu et méprisant ne fut pourtant pas accepté par tous. Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris* et de quelques mélodrames très goûtés, écrivait quelque temps après :

Quiconque a lu Rabelais et n'y a vu qu'un bouffon, à coup sûr est un sot, s'appelât-il Voltaire.

Le jugement de Mercier avait peu de valeur aux yeux du public, comparé à celui de Voltaire. Mais Voltaire lui-même revint plus tard sur sa première impression. Voici ce qu'il écrivait le 13 octobre 1759 à M^{me} du Deffand :

Le duc d'Orléans régent daigna un jour causer avec moi au bal de l'Opéra ; il me fit un grand éloge de Rabelais, et je le pris pour un prince de mauvaise compagnie et qui avait le goût gâté. J'avais alors un souverain mépris pour Rabelais. Je l'ai repris depuis et comme j'ai plus approfondi toutes les choses dont il se moque, j'avoue, qu'aux bassesses près, dont il est trop rempli, une bonne partie de son livre m'a fait un plaisir extrême.

Dans une autre lettre à la même dame, 12 avril 1760, il s'exprimait ainsi :

J'ai relu, après *Clarisse*, quelques chapitres de Rabelais, comme le combat de frère Jean des Entommeurs et la tenue du conseil de Picrochole ; je les sais pourtant presque par cœur, mais je les ai relus avec un très grand plaisir, parce que c'est la peinture du monde la plus vive. Ce n'est pas que je mette Rabelais à côté d'Horace, mais Rabelais, quand il est bon, est le premier des bons bouffons : il ne faut pas qu'il y ait deux

hommes de ce métier dans une nation, mais il faut qu'il y en ait un. Je me repens d'avoir dit autrefois trop de mal de lui.

Enfin dans un dialogue, intitulé *Lucien, Erasme et Rabelais* publié à la même époque, il représente les trois railleurs réunis aux Champs Elysées et s'entretenant de leurs travaux. Voici entr'autres ce qu'il fait dire à l'auteur de *Gargantua* :

J'étais prêtre et médecin. J'étais né fort sage, je devins aussi savant qu'Erasme ; et voyant que la sagesse et la science ne menaient communément qu'à l'hôpital ou au gibet ; voyant même que ce demi-plaisant d'Erasme était quelquefois persécuté, je m'avisai d'être plus fou que tous mes compatriotes, ensemble ; je composai un gros livre de contes à dormir debout, rempli d'ordures, dans lequel je tournai en ridicule toutes les superstitions, toutes les cérémonies, tout ce qu'on révérait dans mon pays, dans toutes les conditions, depuis celle du roi et du grand pontife jusqu'à celle de docteur en théologie, qui est la dernière de toutes : je dédai mon livre à un cardinal, et je fis rire jusqu'à ceux qui me méprisaient.... Je pris mes compatriotes par leur faible ; je parlai de boire, je dis des ordures, et avec ce secret tout me fut permis. Les gens d'esprit y entendirent finesse, et m'en surent gré ; les gens grossiers ne virent que les ordures, et les savourèrent ; tout le monde m'aima, loin de me persécuter.

IX.

Pendant tout un siècle, de 1650 à 1750, on s'était occupé beaucoup plus de la forme que de l'idée dans les productions de l'esprit. Ce que l'on voulait avant tout, c'était la noblesse et l'ampleur du style, sous Louis XIV,—la finesse et le piquant de l'observation et du langage, sous Louis XV. On subordonnait tout au bon goût. Un ouvrage où abondaient les détails de mauvais ton était par cela même condamné sans appel.

Vers le milieu du XVIII^e siècle, les esprits pri-

rent peu à peu plus de sérieux, on se préoccupa moins de la forme et plus de l'idée. Le règne de J.-J. Rousseau succéda à celui de Voltaire. Voltaire lui-même se modifia. On jeta les yeux sur la littérature antérieure « au grand siècle. » Nombre de productions du moyen âge et du XVI^e siècle furent analysées dans deux recueils périodiques, le premier, plus frivole: la *Bibliothèque des Romans*; — le second, plus sérieux: les *Mélanges tirés d'une grande Bibliothèque*. Rabelais figure dans ces deux publications. En mars 1776, la *Bibliothèque des romans* donne un aperçu rapide de l'ouvrage, en l'accompagnant de quelques observations. Après avoir reproduit le jugement de Fontenelle sur l'auteur, rapporté plus haut, le rédacteur ajoute :

Ses mœurs furent toujours réglées et son caractère même avait beaucoup de gravité. On ne doit donc regarder les plaisanteries qu'il a répandues dans son ouvrage, que comme l'enveloppe des vérités importantes qu'il y déposait et dont le trop grand éclat n'eût servi sans doute qu'à augmenter le nombre de ses ennemis.

En 1781, le même rédacteur, Constant d'Orville, consacre un cahier tout entier des *Mélanges* (la moitié du 22^e volume) à une analyse assez fidèle de Gargantua et de Pantagruel, entremêlée de détails sur la vie de l'auteur.

X.

A partir de ce moment, Rabelais reprend son rang, quoique l'on continue à le contester. Diderot et Beaumarchais, non-seulement le lisent, mais l'imitent. Diderot lui prend un de ses types, Beaumarchais lui en prend deux, sans compter ses phrases et ses tournures. Vicq-d'Azyr, à l'Académie de

médecine, commence ses Eloges des Académiciens morts par saluer de ses hommages cet

homme extraordinaire qui, nourri par les moines, le devint lui-même et cessa bientôt de l'être ; qui, après avoir joué et composé des farces devant la faculté de Montpellier, fut honoré comme son restaurateur, qui commenta Hippocrate et Galien, écrivit sur la religion (?), suivit un ambassadeur à Rome, composa un ouvrage où, sous le voile d'une plaisanterie basse et grossière, il cacha des vérités hardies, une critique sévère, une satire dans laquelle il n'épargne personne ; qui désarma ses juges en les faisant rire, qui fut le bouffon et l'idole de son siècle, et mourut curé de Meudon, Rabelais en un mot¹.

La Harpe et Palissot, qui répétaient un peu ce qui se disait autour d'eux, consacrèrent à Rabelais des articles élogieux. Voici ce que disait La Harpe en 1797 dans un Discours qui fait partie de son *Cours de littérature* :

Rabelais à qui La Fontaine trouvait tant d'esprit et qui réellement en avait, ne l'exerça que dans le genre le plus facile, celui de la satire allégorique, habillée en grotesque. Il voulut se moquer de tous ses contemporains, des rois, des grands, des prêtres, des magistrats, des religieux et de la religion ; et pour jouer impunément ce rôle, toujours un peu dangereux il prit celui des fous de cour à qui l'on permettait tout, parcequ'ils faisaient rire, et qui disaient quelquefois la vérité sans danger parcequ'ils la disaient sans conséquence. A l'égard de son talent, on en a dit trop et trop peu. Ceux que rebutait son langage bizarre et obscur, ont laissé là Rabelais comme un insensé ; ceux qui ont travaillé à le déchiffrer, ont exalté son mérite, en raison de ce qu'il leur avait coûté à entendre. Au fond il a, parmi beaucoup de fatras et d'ordures, des traits, et même des morceaux pleins d'une verve satirique, originale et piquante ; et après tout, on ne saurait croire qu'un auteur que La Fontaine lisait sans cesse et dont il a souvent profité, n'ait été qu'un fou vulgaire.

¹ *Eloges lus dans les séances de l'Académie de médecine de 1778 à 1788*, 3 v. in 8°, 1803.

Palissot ajoutait en 1803 :

On pourrait à quelques égards appliquer à son livre ce que Boileau disait des ouvrages d'Homère :

C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

Sous les nuages mêmes dont il s'enveloppe, on démêle l'érudition la plus surprenante. Il savait tout et s'est moqué de tout¹.

La Harpe donne la préférence à Montaigne sur Rabelais. C'est aussi l'avis de Victor Leclerc dans son *Eloge de Montaigne* (1812), mais il est plus favorable que La Harpe à l'auteur de *Pantagruel*. On sent que le temps a marché; Rabelais, dit Victor Leclerc,

rappelle quelquefois l'enjouement et la douce raillerie de Lucien; plus souvent il prodigue sans pudeur le fiel d'Archiloque et les sarcasmes grossiers d'Aristophane. Il décrit avec une gaieté cynique les mœurs de son siècle; il parcourt le monde entier, du palais jusqu'à la chaumière. Sous sa main, les tableaux les plus sérieux, les plus imposants même, se changent en Calots et en Téniers. Ne croyez pas cependant que ce Turlupin déraisonne: rien de plus sensé que son délire. Essayez de pénétrer ses allégories, expliquez l'énigme de ses songes, ôtez lui son masque.... vous aimerez, vous admirerez peut-être ce Rabelais si plaisant et si profond....

XI.

Les jugements que nous venons de rapporter visent surtout le littérateur. L'attention fut attirée sur le penseur par un écrivain qui rit peu d'ordinaire et qu'on n'aurait pas soupçonné de se délecter à la lecture de *Pantagruel*. Bernardin de St-Pierre s'exprime ainsi dans ses *Etudes de la nature*, publiées en 1788.

. . . C'en était fait du bonheur des peuples, et même de la

¹ *Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature* 2 v. in 8°.

religion, lorsque deux hommes de lettres, Rabelais et Michel Cervantès, s'élevèrent, l'un en France, l'autre en Espagne et ébranlèrent à la fois le pouvoir monacal et la chevalerie. Pour renverser ces deux colosses, ils n'employèrent d'autres armes que le ridicule, ce contraste naturel de la terreur humaine [Quelle plus juste et plus heureuse définition ! dit Ste-Beuve]. Semblables aux enfants, les peuples rirent et se rassurèrent. Ils n'avaient plus d'autres impulsions vers le bonheur que celles que leur princes voulaient leur donner, si leurs princes alors avaient été capables d'en avoir. Le *Télémaque* parut, et ce livre rappela l'Europe aux harmonies de la nature. Il produisit une grande révolution dans la politique¹.

Il y a quelque naïveté à dire que ces trois livres ont révolutionné le monde, mais Bernardin de St-Pierre, qui avait plus vécu avec les livres et la nature qu'avec les hommes, était disposé à s'exagérer l'influence des livres. En somme cependant son jugement est vrai. Les idées lancées par Rabelais, par Cervantès et par Fénelon ont fini par pénétrer dans les esprits et ont profondément discrédité, sinon tué complètement, l'ascétisme et le culte de la force.

XII.

Le premier écrivain qui posa nettement et avec insistance Rabelais en penseur et en réformateur, ce fut Ginguéné.

Ginguéné avait commencé par être un poète aimable. Sa jolie pièce de vers intitulée : la *Confession de Zulmé* lui avait été enviée par les poètes de boudoir ; l'un d'eux avait même tenté de la lui voler. Mais aux approches de la révolution, il s'était fait publiciste, en attendant de devenir le savant et consciencieux historien de la littérature italienne.

¹ *Etudes de la nature*. Etude XIV^e. Récapitulation. *Œuvres complètes*, grand in 8^o, I, p. 481.

Son pamphlet publié en 1791 a pour titre : *De l'autorité de Rabelais dans la révolution présente et dans la constitution civile du clergé ou Institutions royales, politiques et ecclésiastiques, tirées de Gargantua et de Pantagruel*, in 8°, Paris. L'ouvrage est vert d'allure et un peu brutal de style. C'était le ton de l'époque.

Dès le XVI^e siècle, dit-il, Rabelais attaque les préjugés en véritable philosophe. Son autorité doit être comptée parmi celles des sages qui ont préparé la destruction de nos sottises.

Despréaux, Racine, Molière, La Fontaine admiraient Rabelais, le relisaient souvent, l'imitaient plus souvent encore. De nos jours on a pris à tâche d'en dire du mal . . . On n'a plus daigné lire Maître François, on aurait rougi d'avouer qu'on l'a lu.

Après quelques pages sur ce ton, Ginguené s'attache à mettre en relief, par des citations accompagnées d'observations assez courtes, les idées de Rabelais qui lui semblent dignes d'être prises en considération ou appliquées.

Il commence par établir qu'il y a dans les ouvrages de Rabelais, sous l'extérieur de la fiction, un sens profond, politique et philosophique qu'on doit prendre la peine d'y chercher, et il cite dans ce but une partie du premier prologue. Son second chapitre a pour titre : « De la liste civile, et des dépenses personnelles du roi. » Ginguené soutient que ce n'est pas sans intention satirique que Rabelais a représenté la royauté si grande mangeuse et si dépensière. Puis vient la question de l'éducation des rois ; l'auteur rapproche des détails qu'il trouve dans *Gargantua*, ceux qui figurent dans les *Mémoires* de St-Simon sur la jeune famille de Louis XIV. A propos du système d'éducation de Ponocrates, qu'il

reproduit en entier, Ginguené dit qu'il n'entend pas proposer ce système comme un modèle absolu, mais que si, dans l'éducation des princes, on tirait une instruction utile des plus communes actions de la vie, si l'on entremêlait les exercices de l'esprit à ceux du corps, il est à croire que les souverains «ne s'en porteraient pas plus mal et n'en vaudraient que mieux.»

Les *Considérations sur la guerre et sur la paix* se composent de l'histoire du roi Picrochole et du roi Anarche, et de la description de l'abbaye de Thélème.

Si le voyage d'Epistémon dans les enfers, ajoute Ginguené, paraît d'abord d'une folie extravagante, les sages y trouveront cependant quelque chose de philosophique et verront peut-être dans ces métamorphoses des prédictions accomplies.

Ginguené consacre quatre chapitres aux questions de l'ordre judiciaire, sous ce titre: «De l'ancien ordre judiciaire, des parlements et des juridictions inférieures»; il raconte l'histoire des procès jugés par Pantagruel et celle de Bridoye. L'histoire des Chats fourrés fournit deux chapitres: la «Grand Chambre», puis: «Comment la grand chambre vivait de corruption, où l'on voit par occasion ce que les bons gentilshommes faisaient pendant leur vie et ce qu'ils devenaient après leur mort.» Puis vient l'histoire des Chicanous et des noces de Basché sous ce titre: «Des bas officiers de justice et de leur manière de vivre aux dépens des nobles.»

La seconde partie de la brochure traite des questions religieuses. On y voit figurer successivement tout ce qui, dans Rabelais, a trait aux moines et

LA RÉPUTATION DE RABELAIS.

aux ordres religieux, aux ordres mendians, aux prêtres, aux cardinaux et aux papes, aux ordres militaires, à l'emploi des donations faites aux églises, aux excommunications papales, à l'inviolabilité des évêques, à la puissance du diable, au produit des quêtes et des aumônes ecclésiastiques, à la vertu des décrétales pour faire passer l'or de la France à Rome. Le dernier chapitre, où figure l'histoire des pèlerins mangés en salade par Gargantua, a pour titre : « Des miracles des saints et du règne des philosophes. »

Ginguené, comme tous ceux qui font de la polémique à coups des citations, exagère quelque peu et fait parler Rabelais plus explicitement qu'il n'a parlé en réalité. Mais la brochure produisit son effet. On cessa décidément de regarder Rabelais uniquement comme l'auteur spirituel et amusant de quelques jolis contes.

XIII.

Deux écrivains distingués, chacun dans leur genre, se chargèrent de développer à deux points de vue différents ce que Ginguené n'avait fait qu'indiquer.

François Guizot, dans les *Annales d'éducation*, publia, sur Rabelais pédagogue, l'excellent travail que nos lecteurs connaissent déjà.

Népomucène Lemercier vit surtout en Rabelais l'écrivain, sans toutefois oublier le penseur.

Népomucène Lemercier était un esprit original et chercheur, qui n'a réussi que par exception dans ses œuvres littéraires, mais qui a remué beaucoup d'idées en littérature. Après s'être inspiré heureusement d'Eschyle dans sa tragédie d'*Agamemnon*, —

de Beaumarchais dans son *Pinto*, où l'on voit le Portugal enlevé à l'Espagne par des moyens de comédie, — il écrivit de longs poèmes dans lesquels il substitua aux divinités poétiques représentant les forces de la nature, ces forces elles-mêmes découvertes par les savants et personnifiées. L'idée pouvait être bonne, mais Lemer cier n'était pas assez poète pour la faire accepter. Il y avait surtout trop d'inégalité dans son talent. Les beaux vers ne sont pas rares chez lui, mais ils sont noyés dans la masse des médiocres.

A Eschyle, à Beaumarchais, à Newton, Lemer cier associa Rabelais dans ses prédilections.

Chargé de faire à l'Athénée un *Cours de littérature générale*, il traita surtout du poème épique, de la tragédie et de la comédie. Grand ami des préceptes et des règles, il juge que le poème épique doit avoir 23 qualités, qu'il trouve toutes réalisées dans l'*Iliade*. La tragédie doit en avoir 24, qui sont réalisées dans *Athalie*, et la comédie 22, qui sont réalisées dans le *Tartufe*. Il ne faut pas juger de l'ouvrage par ce que ce plan a de trop symétrique; il est semé d'une foule d'observations fines et justes, et il peut être d'une grande utilité, surtout pour ceux qui s'occupent de l'art dramatique.

C'est à propos de la comédie que Rabelais se rencontre sous sa plume; il établit un parallèle en règle entre lui et Aristophane.

Le bon curé de Meudon habille plaisamment la raison en masque, et, tel qu'un magicien, il transforme en figures bizarres les principaux personnages de son siècle et les corps les plus vénérés de l'Etat. Cette race d'ogres, dépeuplant deux ou trois royaumes, pour leur propre glotonnerie, insatiables

aveleurs d'hommes et d'animaux qu'ils dévoient, revêtus de centaines d'arpents de soie, de velours, de brocards et d'aiguillettes, que signifie-t-elle ? Une succession de trois rois de France et leurs déprédations ruinenses. Rabelais commence par satiriser les chimères, les vanités de toutes les dynasties du monde, en mettant à califourchon le premier aïeul de Grand-Gousier sur l'arche de Noé. C'est par ce trait qu'il ouvre son livre. La naissance de Gargantua, son éducation risible, ses petits jeux, sa gourmandise, sa mutinerie, ses dodelinements, les flatteries de ses gouvernantes, les admirations de ses pédagogues, qu'est-ce autre chose qu'une allusion aux sotts respects dont on berce l'enfance des princes ? Gargantua vient se montrer à sa bonne ville, pleine d'impatience et d'aise de le voir. Quand le poète Aristophane travestit en vieil imbécile le peuple d'Athènes devant ses concitoyens, en parle-t-il plus lestement que ne parle Rabelais du peuple de Paris ? L'affluence grossit si fort autour de Gargantua, qu'il se débarrasse de la foule en grimpant sur les tours de Notre-Dame, d'où, raillant les citadins qui attendaient sa bienvenue, il les salit avec insulte, et veut leur voler leurs cloches pour les fondre à sa monnaie. Cette malice convertit la joie publique en affliction et en colère. De là les harangues de maître Janotus, toussant et déclamant son patois d'école et son latin de cuisine, sanglante satire des universités.

Lemercier voit dans ces faits, — qu'il transforme bien un peu — les mécontentements excités en raison des impôts que leva pour la guerre en Italie le roi François I^{er} au moment où la capitale se réjouissait de son avènement au trône.

Nous avons déjà dit ce que nous pensons de ces applications historiques précises du roman de Rabelais. Lemercier a tort de chercher des personnages historiques sous des types évidemment fantastiques. Il a tort aussi de ne pas voir le côté noble et sérieux de Pantagruel, qui forme un contraste si complet avec Panurge. Mais à cela près, ses jugements sont d'un connaisseur. On sent à son style

ainsi qu'à celui de Ginguéné, que la révolution a passé par là.

Citons encore quelques passages :

Suivez les personnages dans leurs comiques aventures chez les Chicaneux, au milieu des gros Chats fourrés écorchant leurs victimes sur une table de marbre, vous rirez de cette image des procédures du palais. Suivez-les chez les gens en robes à manches couleur de roi, ayant les mains longues comme jambes de grue, les doigts à ongles crochus et les pieds de même ; visitez leurs larges bureaux tapissés de drap vert ; allez de leurs petits pressoirs jusques à leur grand ét dernier pressoir, où ils font passer les châteaux, les parcs, les maisons, les bois tout entiers, dont ils retirent tant d'or potable ! Interrogez sire Gagne-Beaucoup sur ce redoutable pressoir dont la vis s'appelle récepte, la met dépense, le tesson deniers comptés et non reçus, les fustes souffrances, les béliers *radictur*, les jumelles *recuperetur*, les cuves plus-valeur, les ansées rôles, les fouloirs acquits, les hottes validation, les portoirs ordonnances valables, les scilles le pouvoir, l'entonnoir le Quittus. Interrogez-le sur le dogue à deux têtes, sur l'autre dogue à quatre têtes, symboles des doubles peines, des quadruples amendes ; interrogez-le sur l'androgynie pronotaire, qui se nourrit de chair d'appellations ; Gagne-Beaucoup vous dira que toutes ces figures monstrueuses sont les emblèmes du Parlement. Accompagnez les mêmes personnages dans les contrées des Papegauts, des Papelards, des Papes-Figues, des Prétregauts, des Cardingauts, des Evesgauts, des Moinegauts, des Capucingauts, vous ne pourrez méconnaître en eux le peuple mitré, enfroqué, tonsuré.....

Lemercier conclut ainsi :

[Le livre de Rabelais] est un puits de science et d'érudition, recueillies aux meilleures sources. Regrettons que la vieillesse de son style en ait rendu la plus grande partie presque incompréhensible ; félicitons-nous pourtant de ce que son vieux idiome cache l'impudeur de certains mots aux lecteurs honnêtes.

XIV.

Le livre où Lemercier s'exprimait ainsi est de

1517. Deux ans après il revenait à la charge dans un autre ouvrage, dans un poème bizarre où l'on n'aurait guère l'idée d'aller chercher Rabelais et ses œuvres.

Ce poème a pour titre : la *Præpocristante*. La scène se passe dans l'Enfer. Les démons se donnent la comédie et évoquent le XVI^e siècle avec ses grandeurs et ses misères, ses splendeurs et ses crimes. Tous les tons s'y heurtent, les hautes aspirations et les détails hideux, les beaux vers et les pages communes. C'est fatigant et grandiose. Les divinités qui font mouvoir le drame sont des abstractions : le Temps, l'Espace, la Terre, la Conscience, la Peur, la Honte, la Pôuïnie, la Monarchie, l'Hérésie, l'Esprit des conciles, l'ivresse, le dragon de l'Or (*Chrysophis*), l'aiguille aimantée (*Manépine*) : les rois, les écrivains, les réformateurs, les artistes du temps jouent aussi leur rôle dans cette vaste et confuse conception. Au chant XI^e un dialogue s'engage entre Rabelais et la Raison. En voici quelques traits :

Qu'a-t-on fait dans tes loques instantes ?
 — De marquer maîtres aux princes de mon temps :
 La se terra mon siècle, et gaiment apres boire,
 Pour les sieurs sieurs j'en aurai l'histoire
 Voulez vos ogres la vébature à desloyer ?
 — Oui — C'est Gargantua, seign de Grandgousier,
 Race en gubounerne operant des merveilles,
 Leurs larges avaloires, leurs lents pas, leurs oreilles,
 Mangeant hommes vivants, bœufs, veaux, porcs et moutons,
 Depouplant l'air d'oiseaux et la mer le poissons
 Leurs arpens de velours, le sole et l'aiguillettes,
 Estoffant, galonnant leurs chausses, leurs braguettes,
 Leurs hanches entripailles, leurs chefs dodelinants
 Doivent en ces miroirs se faire reconnaître

D'insatiables rois que l'on ne peut repaître . . .
 — Quelle haute jument monte Gargantua ?
 — C'est la dame d'Heilly ; vois quel amble elle va !
 Et que sur son chemin, elle a, de lieue en lieue,
 Jeté bois et maisons sous les coups de sa queue.
 — C'est bien frayer sa route en maîtresse des rois,
 Que d'abattre en passant les maisons et les toits ;
 Mais tourne ce miroir par devant la justice.
 — Grippeminaud s'y peint, monstre nourri d'épice ;
 Et ses gros chats, fourrés de diverse toison,
 Miaulant près de lui, flairent la venaison :
 Leurs griffes et leur gueule, instruments de leurs crimes,
 Sur leur table de marbre écorchent leurs victimes
 Vois-tu ces Chicanous ? Vois-tu ce vieux Bride-oié
 Magistrat ingénu, qui vit en paix, en joie,
 Et qui, ses dés en main, au bout des longs procès,
 Tire, pour jugement, le sort de ses cornets ? . . .
 — Quel est ce long corps sec qui se géantifie ?
 — C'est Carême-prenant que l'orgueil mortifie :
 Son peuple ichtyophage, efflanqué, vaporeux,
 A l'oreille qui tinte et l'esprit rêve-cieux.
 Envisage de loin ces zélés Papimanes,
 Qui sur l'amour divin sont plus forts que des ânes,
 Et qui, béats fervents, engraisés de tous biens,
 Rôtissent mainte andouille et maints Luthériens . . .
 Ris de la nation des moines gastrolâtres :
 Aperçois-tu le dieu dont ils sont idolâtres ?
 Ce colosse arrondi, grondant, sourd et sans yeux,
 Premier auteur des arts cultivés sous les cieus,
 Seul roi des volontés, tyran des consciences,
 Et maître ingénieux de toutes les sciences ?
 C'est le ventre ! — Le ventre ! — Oui, messire Gaster
 Des hommes de tout temps fut le grand magister,
 Et toujours se vautra la canaille insensée
 Pour ce dieu, dont le trône est la selle percée . . .

On voit que Lemer cier n'a pas fréquenté Rabelais impunément :

- Il est d'autres objets où tend l'humanité.
- Qui peut nous en instruire, hélas ? -- La Vérité

-- Mon Panurge qui court en lui tendant l'oreille :
 La cherche sous la terre au fond d'une bouteille.
 La bouteille divine, oracle du caveau,
 Epanouit les sens, dilate le cerveau,
 Purge le cœur de fiel, désopile la rate,
 Aiguillonne les flancs, émeut, chatouille, gratte,
 Nous redresse l'esprit. C'est assez ; buvons frais . . .
 Et, s'il se peut, allons en riant *ad patres* !

Ces propos du curé valaient la fleur des prônes.

XV.

La *Panhypocrisiade*, composée dès 1800, ne fut imprimée qu'en 1819, comme nous l'avons dit.

Vers cette même époque, nous voyons apparaître plusieurs éditions de Rabelais. Deux surtout se distinguent par leur importance et par les travaux qu'elles ont provoqués.

La première est celle de De l'Aunay, qui a été reproduite trois fois : 1820, 3 v. in 18 ; 1823, avec quelques additions, 3 v. in 8° ; 1837, avec quelques suppressions, 1 v. grand in 8°. La meilleure est celle de 1823.

Les deux premiers volumes contiennent le texte, un texte correct et bien choisi, mais d'une orthographe compliquée. Nous en avons donné un échantillon p. 447 de ce volume. Le texte du quatrième livre est conforme à celui de l'édition de 1552, publiée par Rabelais lui-même. Le troisième volume peut jusqu'à un certain point servir de commentaire parce qu'il contient une table des matières détaillée ; cinq glossaires divers, qu'on regrette de ne pas voir réunis en un seul ; un *Rabelaisiana*, ou recueil de sentences, adages, proverbes, façons de parler proverbiales, jeux de mots, jurons, imprécations, conte-

nus dans les Œuvres de Rabelais. Ce dernier recueil est très curieux, mais Rabelais n'en a pas fourni tous les éléments. Il n'y a pas de Vie de l'auteur dans les deux premières éditions, et celle qui se trouve dans la troisième est tout à fait insuffisante.

XVI.

L'édition *variorum* (1823-1826) est la plus volumineuse qui ait été publiée, puisqu'elle n'a pas moins de neuf volumes in 8°. Mais ce n'est pas la meilleure. Au commencement du XVIII^e siècle le docteur Mathianusius (St-Hyacinthe) fit paraître un gros volume intitulé : *le Chef-d'œuvre d'un inconnu*. Le texte se composait d'une chanson vulgaire et insignifiante en quatre couplets. Le reste du volume contenait les commentaires sur cette chanson, que l'on proposait à l'admiration générale. Le commencement de chaque note se rapportait au texte, mais le commentateur s'échappait bientôt par la tangente et se perdait en d'insipides bavardages. L'édition *variorum* de Rabelais rappelle le *Chef-d'œuvre d'un inconnu*, par ses bavardages et ses inutilités.

Le commentaire est divisé en deux parties. La première a pour but d'expliquer le texte et l'on y trouve des renseignements curieux, la seconde à la prétention d'être historique. Elle a dû coûter beaucoup de peine à l'auteur, mais le lecteur ne peut lui savoir gré de cette peine. M. Esmangart se moque beaucoup de La Motteux — le traducteur anglais — qui a voulu voir dans les héros de Rabelais les princes de la maison de Navarre ; il a parfai-

tement raison. Mais par malheur les critiques qu'il formule contre ce système s'appliquent tout aussi justement au sien. Il ne persuadera à personne que le sage et bon Pantagruel puisse figurer Henri II, qui n'était ni bon ni sage; que Panurge est le cardinal de Lorraine, avec lequel il n'a aucun rapport; que Tiraqueau, l'ami si cher à Rabelais, est l'original de Bridoye; que le marchand de moutons qui se noie avec son troupeau, est Calvin le réformateur; que le voyage à l'oracle de la Dive Botteille n'est qu'une allégorie sur la manière de préparer le vin, etc., etc. Nous avons déjà dit qu'on a appelé ce commentaire une véritable hallucination; le mot n'est pas trop fort.

Le dernier volume est rempli par les *Sonjés drolatiques*, dont nous avons déjà parlé.

XVII.

Quelques uns des articles insérés dans les recueils périodiques à propos de ces éditions méritent d'être signalés.

Les articles de la *Revue encyclopédique*, 1823 et s., sont d'Eusèbe Salverte; ils sont au nombre de huit, il est regrettable qu'on ne les ait pas réunis en brochure. Le point de vue de l'auteur est excellent. Rabelais est pour lui non-seulement un admirable écrivain, un maître inimitable dans l'art de conter et de lancer le trait épigrammatique, mais c'est un profond penseur, le plus ancien et le plus gai des philosophes français. Il a donné la folie pour interprète à la sagesse parce qu'il a senti que sans cela il ne serait pas écouté.

L'auteur anonyme des articles publiés dans la

Revue française (mai 1828) regrette que Rabelais ait été obligé par les circonstances de prendre le masque de la folie.

En agissant ainsi, «le philosophe de Meudon a donné moins d'autorité à ses leçons et a fait, quant aux apparences du moins, plutôt un livre d'amusement qu'un livre de philosophie.» Le critique reproche aussi à Rabelais d'avoir pris trop de plaisir à critiquer et de n'avoir pas ressenti pour le genre humain cette sympathie mêlée de respect, sans laquelle on ne saurait réussir à l'instruire ni à l'améliorer.

Il regrette d'autant plus cette nécessité où s'est trouvé Rabelais que personne de son temps «n'avait comme lui la faculté de s'élever par la raison au dessus des préjugés d'une civilisation en décadence pour percer dans celle qui allait suivre et en deviner l'esprit et les découvertes ; — qu'il n'est personne qui ait porté sur les institutions contemporaines plus de ces jugements que la postérité confirme et s'approprie.» Il cite, en s'y associant, le sentiment d'un des hommes les plus capables d'apprécier Rabelais, qui n'a pas craint de dire que le philosophe de Meudon pouvait être regardé comme le plus profond des écrivains des temps modernes — avec Erasme et Voltaire, — qui n'ont été ni aussi profonds ni aussi spirituels que lui.

XVIII.

Cette même année (1828), un concours ouvert par l'Académie sur la Poésie française au XVI^e siècle, appela aussi l'attention sur Rabelais. Trois critiques célèbres répondirent à l'appel. Le prix fut par-

teur tauteux et subtil, mais sceptique en somme et sans conviction arrêtée, va tourner autour de Rabelais, saisissant çà et là avec finesse quelques-uns de ses traits sans parvenir à se faire de lui une idée bien précise. Il est revenu à plusieurs reprises sur Rabelais et toujours l'image du « bouffon sublime » est restée pour lui flottante et indéterminée.

Dans son *Tableau du XVI^e siècle* il caractérise ainsi le livre de Rabelais :

« Une œuvre inouïe, mêlée de science, d'obscurité, de comique, d'éloquence et de fantaisie, qui rappelle tout sans être comparable à rien, qui vous saisit et vous déconcerte, vous enivre et vous dégoûte, et dont on peut, après s'y être beaucoup plu et l'avoir beaucoup admirée, se demander sérieusement si on l'a comprise. »

Citons encore une observation du même critique : « la pensée n'a pas trop de toutes ses variantes, dit-il lui-même, pour définir le Protée » :

« En étudiant les compositions de Rabelais, écrit Delécluze, on devient chagrin comme lorsque l'on voit une belle personne dont le visage commence à être envahi par une dartre vive. » Pour moi la *dartre* ne me frappe pas ; j'y verrais plutôt une belle femme très bien portante qui s'enivre et qui dans l'ivresse dit et fait toutes choses. Le caractère naturel et trop naturel domine partout dans le livre, même dans les parties cyniques (*Poète français au XVI^e siècle*, p. 275).

M. Francisque Michel n'a pas de ces hésitations. Dans une notice placée en tête d'un Rabelais analysé (1830), il nous représente le philosophe de Meudon écrivant son livre dans un accès d'indignation contre son siècle :

L'indignation qui s'exprime par les deux extrêmes du langage, comme le désespoir, se cache chez lui sous le voile d'une plaisanterie amère, reparait quelquefois cependant sous la plus simple expression, ou par intervalles tombe et laisse

la place à la quiétude de l'homme de bien, qui dicte alors le discours de Grandgousier, les lettres de Gargantua à son fils, et énonce des maximes d'une admirable politique. En un mot, Rabelais fut, selon moi, un homme grave et de mesure très sévères.

Nous voilà bien loin de Philarète Charles et de sa bacchanale. Mais M. Francisque Michel va trop loin dans le sens opposé. Que Rabelais ait été un homme grave et un contemplateur, comme Molière, c'est ce dont on ne peut douter quand on a lu attentivement son livre; qu'il se soit indigné parfois, nous en avons la preuve dans ses prologues, mais ce n'était pas l'état habituel de son âme. Il jugeait de haut les folies de ses contemporains, et s'en amusait. Il y a chez lui plus de sympathique compassion que de colère. C'est Pantagruel, si l'on veut, mais non Tacite ou Juvénal.

M. Lenient (*La Satire en France au XVI^e siècle*, 1866, p. 61) raille très agréablement cette prétention de faire de Rabelais une sorte de Juvénal.

Depuis quelque temps, dit-il, Rabelais a subi un nouveau genre de travestissement. Par un sort commun à beaucoup de grands hommes de notre temps, il a tourné au mélancolique. Le joyeux curé de Meudon est devenu sous la plume de certains critiques un grave philanthrope, un vertueux apôtre du rire, qui consentit à se faire bouffon, comme saint Vincent de Paul se fit un moment forçat par amour de l'humanité. Quelle que soit notre sympathie pour Rabelais, nous croyons qu'il eût décliné un tel éloge. Il était bon, sans doute, mais non au point de s'imposer l'ennui de rire et d'extravaguer par charité philosophique, s'il s'y eût trouvé aussi son compte et son agrément... Homme de libre étude et de libre plaisir, Rabelais est avant tout l'ennemi de ce qui le gêne.

A partir de 1830, Rabelais est généralement placé au rang des grands génies. Nous ne citerons plus,

entre les appréciations qui ont été faites de ses écrits, que ce qui nous semblera caractéristique.

Balzac, le romancier, voit en Rabelais « le plus grand esprit de l'humanité moderne. Il résume en lui Pythagore, Hippocrate, Aristophane et Dante. » (*Pensées.*)

Victor Hugo compare aussi Rabelais à Aristophane, mais pour le mettre au-dessus.

Aristophane a trouvé plus grand que lui. Aristophane est méchant, Rabelais est bon. Rabelais défendrait Socrate. Dans l'ordre des hauts génies, Rabelais suit chronologiquement Dante; après le front sévère, la face ricanante, Rabelais, c'est le masque formidable de la comédie antique détaché du prosternum grec, de bronze fait chair, désormais visage humain et vivant, resté énorme, et venant rire de nous, chez nous et avec nous. L'univers que Dante mettait dans l'enfer, Rabelais le fait tenir dans une futaie... Cervantès est aussi une des formes de la moquerie épique... mais la raillerie de Cervantès n'a rien du large rictus rabelaisien. C'est une belle humeur de gentilhomme après cette jovialité de curé.

XX.

On se tromperait fort cependant en pensant qu'il y a accord dans l'éloge. C'est ici le cas de citer les appréciations de M. Burnier et de Lamartine, dont nous avons dit un mot au début.

Dès le premier pas, dit M. Burnier, je rencontre un auteur qu'aucune femme ne lira et dont j'ai même hésité à tracer le nom. Bouffon jusqu'à l'extravagance, obstiné à déguster les moins délicats, le curé de Meudon n'a rien à faire ici... Je veux bien que, dans l'éducation de son Gargantua, Rabelais ait eu l'intention de satiriser les habitudes scolastiques de son temps (1493-1553); mais il n'est pas sûr qu'il ne se moque encore de ce qu'il propose à la place. — Y eût-il d'ailleurs quelques perles dans cet égoût, je ne saurais conseiller à personne de le fouiller pour les y recueillir. Je n'y ai moi-même re-

¹ Shakespeare, § XII et XIII.

gardé que d'assez loin, persuadé que s'il y avait là quelque objet de valeur, je le retrouverais plus tard et présenté par des mains moins impures².

Écoutons maintenant Lamartine. Les lignes suivantes sont extraites du *Cours familier de littérature*. (Entretien xviii, § 7).

Nous ne parlons pas ici de Rabelais, le génie ordurier du cynisme, le scandale de l'oreille, de l'esprit, du cœur, du goût, le champignon vénéneux et fétide, né du fumier du cloître du moyen âge, le pourceau grognant de la Gaule, non le pourceau du troupeau d'Epicure, comme dit Horace, mais le pourceau des moines défroqués, se délectant dans sa bauge immonde et faisant rejaillir avec délices les éclaboussures de sa lie sur le visage, sur les mœurs et sur la langue de son siècle. Rabelais, selon nous, ne représente pas le plaisir, mais l'ordure : il enivre, mais il est infectant. La jeune école du réalisme qui s'évertue aujourd'hui à le réhabiliter, ne parviendra qu'à se salir l'imagination sans parvenir à le laver... Rabelais a quelquefois une folle ivresse qui fait qu'on se récrie d'admiration sur la sordide fécondité de la langue, s'en conviens, mais c'est un ivrogne de verve.

Lamartine avait-il lu en effet Rabelais ? En général il lisait assez peu les ouvrages d'autrui. Il est probable cependant qu'il aura ouvert le livre et que, rebuté par quelques-unes de ces phrases que Rabelais lançait pour l'ébattement d'un certain public quand il avait quelque grande audace à se faire pardonner, le grand poète aura fermé le livre là-dessus et n'aura pas été plus loin. Par la nature de son esprit, Lamartine ne pouvait comprendre ni Rabelais ni La Fontaine; le caractère de ses œuvres étant donné, sa sortie n'a pas droit de nous surprendre.

Les historiens purement religieux ou féodaux ne sont pas non plus favorables à Rabelais. L'italien

² *Histoire littéraire de l'éducation morale et religieuse*, I, p. 42, 43.

LA RÉPUTATION DE RABELAIS.

C'est, par exemple, dans le livre XV^e de son *Œuvre* universelle, consacré à Rabelais plusieurs pages, dans lesquelles il l'accuse d'extravagance, d'impété, d'outrages à la religion, à l'église; il soit dans le récit d'Epistémon la preuve qu'il ne croit pas à la vie future, et lui reproche de tourner le mariage en ridicule; il le rend presque responsable des guerres de religion:

Rabelais, ajoute-t-il, est le bouffon de la réforme dont Luther est le héros; or les effets ne tardent pas à suivre et les plaisanteries finissent par du sang.

XXII.

Quelque placé en dehors de toute opinion religieuse, Louis Blanc formule des réserves contre Rabelais. Il trouve des parties excellentes dans son livre et il les salue, mais il soupçonne ses intentions, et il prend au pied de la lettre l'oracle d'Argus de la Dive Bouteille.

Quand la satire des mœurs sociales se présente dans le livre de Rabelais, il semble que ce soit simplement du droit qu'à la satire de trouver place dans toute orgie. On se prend à mettre en doute la sincérité de la sagesse, à la voir en si mauvais lieu; on tremble aussitôt que Rabelais devient grave, que ce ne soit encore par moquerie; on craint l'entendre caché derrière son œuvre, rire de l'ingénuité de ceux qui s'avisent de l'admirer. (*Histoire de la révolution française*. I.)

Tous les calvinistes ne partagent pas, il s'en faut, l'antipathie de M. Burnier. Fr. Guizot était aussi un protestant convaincu. Dans l'ouvrage auquel il travaillait quelques jours encore avant de mourir, il proclame Rabelais «l'écrivain le plus original et le plus éminent de la renaissance, la véritable incarnation de l'époque.»

La vie et le livre de Rabelais, dit-il, sont une image vraie

et vive de la fermentation morale et sociale de son temps. Temps à la fois d'innovation et de résistance, de corruption et de régénération, de décadence et de renaissance, crise profonde d'une société forte et compliquée, jusque là livrée aux caprices, aux hasards, de la force, mais intellectuellement très vivante et très ambitieuse, travaillée du double besoin de se réformer et de se régler et qui tenta en effet au XVI^e siècle une réforme à la fois religieuse et politique dont le but, manqué à cette époque, est encore au fond de toutes nos épreuves et de tous nos efforts. (*Histoire de France racontée à mes petits enfants*, III, p. 158.)

Delécluze, qui juge si favorablement le style de Rabelais, est beaucoup moins sympathique à ses idées ; il le trouve sans tendresse, sans entrailles.

Rabelais ne veut que la santé, la force et le plaisir. Sa joie est humiliante ; la gaité de ses expressions irrite, inquiète. Il semble prendre plaisir à rainer, à détruire les institutions de toute espèce. Dans son livre, on cultive l'esprit, on exerce le corps, mais la moralité, où est-elle ? . . . L'impression que laisse son livre est désespérante.

XXII.

Michelet (*La Réforme*, 1855, p. 425) est d'avis complètement opposé. L'ouvrage de Rabelais est pour lui un cri d'espérance.

A qui le comparer ? à l'Arioste ? à Cervantès ? Non, tous deux rient sur un tombeau, sur la patrie défunte et la chevalerie inhumée. Tous deux regardent au couchant. Rabelais regarde vers l'aurore... Il cingla à l'est, vers les terres inconnues... C'est un voyage de découverte.

Navigateur hardi sur la profonde mer qui engloutit les anciens dieux, il va à la recherche du grand Peut-être. Il cherchera longtemps. Le câble étant coupé et l'adieu dit à la Légende, ne voulant s'arrêter qu'au vrai, au raisonnable, il avance lentement en chassant les chimères. Mais les sciences surgissent, éclairent sa voie, lui donnent les lueurs de la foi profonde. Copernic y fera plus tard et Galilée. Mais déjà l'Amérique et les (les nouvelles, déjà les puissances chimiques

tirées des végétaux, déjà le mouvement du sang, la circulation de la vie, la mutualité et la solidarité des fonctions, éclatent dans le *Pantagruel* en pages sublimes, qui, sous forme légère et souvent ironique, n'en sont pas moins les chants religieux de la Renaissance.

Michelet cependant ne croit l'idéal de Rabelais ni complet ni précis. Mais il y a chez lui un beau commencement, un noble essai d'éducation, une lumière, une espérance.

M. Henri Martin est du même avis que Michelet, à bien des égards du moins.

Science universelle, bienveillance universelle, progrès universel (si le mot n'y est pas, l'idée chez lui est partout), humanité, tolérance, amitié, respect de la pensée humaine et du sang humain, ouverture à tout et à tous, à tous espérance et consolation (bon espoir git au fond, dit-il); guérir le corps et l'âme, faire rire ceux qui pleurent, c'est la gaieté de la force. Pantagruélisme est une certaine gaieté d'esprit confite en mépris des choses fortuites, fière devise, bien gauloise; gaieté parente de la joie des chevaliers.

M. Henri Martin résume les principales idées de Rabelais sur l'éducation, la liberté, la politique. Il lui manque une chose cependant à ses yeux; il croit en Dieu, mais sur la question de l'âme, s'il ne nie pas, il flotte... «Peut-être», ce n'est pas assez. Le souffle de Rabelais est tout puissant pour la science, insuffisant pour la vie, pour le sentiment et la règle des masses. Rabelais peut inspirer, soutenir, contrôler, non pas fonder.» (*Histoire de France*, VIII, 206 et s., éd. 1857.)

Prévost-Paradol, l'éminent journaliste qui devait finir d'une manière si triste, a caractérisé avec beaucoup de justesse l'œuvre de Rabelais.

... Ce libre et puissant railleur était un philosophe: au

delà des personnages, il peignait son siècle, et au delà de son siècle, la nature humaine. Rien n'est trop grand pour prendre place sous cette large satire, et les individus s'y perdent comme des atomes. Cet idéal de l'intelligence raisonnable, cet idéal de l'égoïste bonhomme, cet idéal de la cruauté et de la guerre injuste, de la médecine mercenaire, de la chicane audacieuse, ne convient à personne, et la taille matérielle de Pantagruel est, à vrai dire, la mesure morale de tous ces personnages. Tout est en eux abondant, démesuré, gigantesque ; chacun d'eux est une classe d'hommes, une grande fraction de l'humanité¹....

Nous avons déjà parlé de l'étude sur « Aristophane et Rabelais » publiée par M. Littré. Si l'éminent écrivain s'est trompé, selon nous, sur le compte du comique grec, en revanche, il juge parfaitement l'écrivain français quand il nous le montre prévoyant l'avenir, combattant le passé qui lui fait obstacle, et dirigeant les esprits dans la voie du progrès.

XXIII.

En 1842, M. Paul Lacroix publia en tête d'une édition de Rabelais (Charpentier, 1 v. in 12), une notice étendue sur l'auteur. Cette notice fut reproduite, considérablement augmentée, en tête de l'édition de 1854, grand in 8°, avec illustrations de Gustave Doré, et enfin publiée en un volume à part en 1859. Une seconde biographie, par M. Rathery, mort récemment, a paru en tête de l'édition Didot, 2 vol. in 12, publiée la même année.

Ces deux biographies sont les seules originales composées depuis le commencement du siècle ; toutes les autres en procèdent, sans excepter la nôtre. Les deux biographes se sont livrés à des recher-

¹ *Revue de l'histoire universelle*, grand in 8°, 1854, p. 208.

ches consciencieuses et approfondies, mais ils sont partis d'un point de vue différent.

M. Paul Lacroix donne en plein dans la légende rabelaisienne. Il cherche à la justifier en tout et l'exagère. Il a le tort grave aussi de nous présenter avec obstination l'ignoble et effronté Panurge comme une personnification de Rabelais, de faire du curé de Meudon un calviniste déguisé, etc.

M. Rathery, au contraire, voit dans Rabelais le personnage grave que nous montrent les témoignages contemporains. Son travail, qui est venu le dernier, est aussi beaucoup plus complet et contient nombre de documents nouveaux.

La première des deux biographies est l'œuvre d'un Panurgiste, la seconde d'un Pantagruéliste.

M. Baudry, qui a rendu compte de cette dernière publication dans la *Revue de l'instruction publique*¹, a profité de l'occasion pour donner son jugement sur Rabelais. Nous en citerons quelques passages :

Rabelais représente à nos yeux la Renaissance et la grande joie qui s'empara des esprits en face des trésors de sciences et d'arts qui revenaient au jour. Le sentiment qui domine visiblement parmi les allusions sans cesse interrompues de son livre, c'est le mépris pour le moyen âge, l'espoir naïf que les lumières nouvelles vont le dissiper en un instant comme un mauvais rêve, et qu'hommes et choses vont se réformer sans obstacle. Comme ses héros Gargantua et Pantagruel, c'est une espèce de chevalier errant poursuivant les ténèbres et les fantômes. La science et la joie sont ses armes. Ce sombre ennemi qui a tenu pendant plus de mille ans l'humanité sous l'oppression d'une terreur muette et d'un ennui plus pesant encore, il le désarme en lui portant vivement la lumière au visage, et le montre aussi ridicule qu'un hibou surpris au grand jour. Par sa confiance optimiste comme par sa haine pour le passé, il annonce le XVIII^e siècle.

¹ Numéro du 19 mai 1869.

XXIV.

Deux autres notices ont été publiées à part, l'une *Rabelais et son œuvre*, par Eugène Noël, l'autre *Rabelais, étude sur le XVII^e siècle*, par Mayrargues (1868, in 12). Les auteurs n'ont pas songé à rien ajouter à ce que l'on savait déjà de Rabelais; ils ont fait œuvre non d'érudits, mais de vulgarisateurs. La première a eu deux éditions, l'une in-18, 1850, l'autre in-8°, 1870, notablement augmentée.

M. E. Noël s'est évidemment inspiré de Michelet; c'est la même désinvolture, le même entrain, le même décousu, et aussi les mêmes exagérations.

Rabelais, dit M. Eugène Noël, arracha les hommes de son temps aux ténèbres, aux jeûnes formidables du vieux monde... Son livre, tout paternel, répondit à ce cri de soif universelle du XVI^e siècle : *A boire au peuple!*.... Ce grand fleuve de l'Eglise papale, où le moyen âge avait bu si longtemps, était desséché. *A boire! à boire!* était le cri universel; aussi sera-ce le premier mot de Gargantua.

Ste-Beuve dit fort sagement à ce propos :

Voilà une soif allégorique d'une explication nouvelle et à laquelle les commentateurs n'avaient pas encore songé.

M. E. Noël s'écrie ailleurs :

Que j'aurais voulu l'entendre! que j'aurais voulu, par un beau jour de Pâques, assister à sa messe, contempler sa majestueuse et sereine figure, lorsque entendant chanter autour de lui : *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum*, il répondait avec un divin sourire de satisfaction à cette soif infinie de son Pantagruel!

Il faut avouer que cette association de la messe et du *Pantagruel* est passablement inattendue. De plus, si M. Noël eût consulté un livre d'église quelconque, il aurait pu s'assurer que le Psaume XLI ne se chante

pas à l'église à l'office de Pâques. Il ne se trouve dans la liturgie que le vendredi saint, jour où l'on ne célèbre pas la messe.

Mais avec M. Noël il ne faut pas regarder de trop près ni aux citations ni aux traductions, quand même il les donne pour littérales, celle du *Théotimus* par exemple. Il lui arrive très souvent de tirer à lui, de faire dire aux documents beaucoup plus qu'ils ne disent et de lâcher hors de propos la bride à son imagination. Il y a, en somme, dans son livre presque autant de fantaisie que de vérité ; mais comme vulgarisateur, il atteint son but : son style est vif, imagé, entraînant, et l'idée qu'il donne de Rabelais n'est pas fausse.

Quant à M. Mayrargues, il semble avoir voulu faire surtout une œuvre oratoire, une sorte d'amplification. Son procédé ressemble beaucoup à celui des musiciens. Il a l'air de s'être donné une série de phrases sur chacune desquelles il brode des variations brillantes. Il connaît beaucoup moins bien son sujet que M. Noël et les méprises de détail abondent dans son livre. On sait, par exemple, qu'une des principales difficultés dogmatiques entre les catholiques et les protestants est la doctrine de la justification par la foi, préconisée par les Luthériens, et la justification par les œuvres, préconisée par les Catholiques. Or M. Mayrargues écrit, par exemple, (p. 27) :

Le Fèvre d'Étaples à qui l'église réformée doit tant... avait compris et proclamé, dans son commentaire sur St Paul la nécessité des œuvres pour le salut.

C'est exactement le contraire qu'il aurait fallu dire. Plus loin nous trouvons à propos du dogme de la prédestination :

Ce dogme qui ne tend à rien moins qu'à l'abêtissement de l'être humain (nous n'en voulons pour preuve que le cri de douleur de Pascal), ce dogme était élevé comme un sombre défi à la face de la Renaissance,

M. Mayrargues oublie évidemment que ce dogme de la prédestination, qu'il réproûve, est une doctrine calviniste, repoussée par l'église romaine. Quant au mot de Pascal qu'il rappelle à ce sujet sur l'*abêtissement* à propos de croyance, ce n'est ni un cri de douleur, ni une protestation, c'est un humble conseil de soumission à l'église. Si votre conscience résiste aux preuves raisonnées de la religion, nous dit l'auteur des *Pensées*, si vous ne pouvez parvenir à croire, commencez par pratiquer, *abêtissez-vous*, et la foi viendra. Voilà en somme la pensée de Pascal, et M. Mayrargues n'a aucune raison de l'invoquer en cette circonstance. Dans son ensemble, l'ouvrage de M. Mayrargues ressemble fort à une composition de rhétorique que l'élève aurait fait imprimer sans l'aveu de son professeur.

XXV.

M. Arnstædt, au contraire, a très sérieusement étudié son sujet. Son livre n'est pas comme le titre pourrait le faire supposer, un simple traité de pédagogie. La personne et les écrits de Rabelais y tiennent presque autant de place que dans les ouvrages précédents.

On y trouve d'abord une Vie de Rabelais très sagement écrite, puis un résumé rapide du roman ; toutefois en ce qui regarde le cinquième livre, l'auteur se borne à en détacher quelques épisodes, et il n'a pas l'air de soupçonner un plan dans la succes-

sion des événements qui remplissent les trois derniers livres.

Son troisième chapitre est consacré aux écrivains qui procèdent de Rabelais, et il compte parmi eux Pasquier, Montaigne, Pascal, La Fontaine, Molière et J.-J. Rousseau, série dont plus d'un terme est contestable. Puis vient une analyse des imitations immédiates de Rabelais, entre lesquelles figure le *Moyen de parvenir*, qui doit se trouver quelque peu étonné d'un tel honneur. L'auteur nous entretient ensuite de la traduction allemande du premier livre de Rabelais, que Fischart fit imprimer dès 1550, et des traductions postérieures; il mentionne les diverses interprétations qui ont été données de l'œuvre rabelaisienne, il a l'air de se ranger à l'idée de Nodier, qui ne voit dans le livre que la critique générale des idées et des mœurs du temps, mais il n'en donne pas moins les clés historiques proposées dans l'édition anglaise de Le Motteux et dans l'édition *variorum* d'Esmangart.

M. Arnstædt reproduit et discute les principaux jugements qui ont été portés sur Rabelais et son œuvre. Il repousse la légende rabelaisienne, et se rallie à l'opinion qui voit dans l'auteur de *Gargantua* un sage ami de la gaieté, avec une petite philosophie sage, alerte et pratique, comme dit M. Lenient, et analogue à celle d'Horace; il termine par ce mot de Dufresny. « Il n'a manqué à Rabelais pour être un grand poète que d'avoir écrit en vers; son livre est un poème en prose. »

Les autres chapitres sont consacrés à la question pédagogique. L'auteur met en relief les heureux résultats de la méthode de Rabelais au point de vue

de l'indépendance de la pensée, de la sûreté du jugement et de l'application pratique. Cette analyse se termine par ces lignes de Villemain :

Des esprits libres et hardis commencèrent à ébranler l'ancien système d'éducation cléricale. Le premier réformateur fut Rabelais, réformateur profond et judicieux sous ses bouffonnes fantaisies. L'éducation de Gargantua est une utopie comme celle d'Emile, [mais] elle offre un plan d'exercices et d'études admirablement ménagés pour fortifier le corps, mûrir le jugement et étendre les connaissances¹.

XXVI.

M. Albert Réville a publié dans la *Revue des deux mondes*², à propos de ce livre, un excellent article sur Rabelais. L'auteur constate d'abord l'accueil que les Anglais et les Allemands ont fait à Rabelais, tandis que chez nous, avant de déclarer franchement son admiration, on formule ses réserves. Sa licence, cause principale de ces censures, ne choquait guère de son temps, et nous avons tort de nous en précocuper à ce point. Quant à l'interprétation de l'ouvrage, M. Réville croit qu'on ne l'a pas encore complètement trouvée; il cherche l'énigme des derniers livres, et indique quelques interprétations qui nous semblent très heureuses et que nous n'avons pas hésité à nous approprier. Pour lui, la Dive Bouteille, c'est, comme dans la Clé du XVI^e siècle, la vérité, la sagesse, — et la réponse de l'oracle, c'est pour Rabelais, la solution de l'énigme de la vie. M. Réville est moins enthousiaste que Michelet et que M. E. Noël, mais il n'en est que plus vrai. Il est à regretter qu'il n'ait pas expliqué de même tout le voyage.

¹ *Tableau de la littérature française*, II, p. 261, éd. de 1859.

² Numéro du 15 octobre 1872.

Quant à Panurge et à Pantagruel, M. Réville y voit l'incarnation des deux principes de notre nature, les sentiments élevés et les instincts vulgaires. L'assimilation que M. Paul Lacroix et quelques autres font de Panurge et Rabelais lui fait l'effet d'une insulte pour le grand écrivain. Toutefois il admet que Panurge représente le côté inférieur de l'esprit de Rabelais, tandis que Pantagruel représente le côté supérieur. Il juge que Pantagruel a trop de complaisance pour Panurge, et appliquant cet exemple à la nation française, il retrouve aussi dans notre caractère Pantagruel qui a inspiré à la France tant de nobles entreprises, tant d'actes de générosité désintéressée ; mais il juge que nous avons aussi un trop grand faible pour Panurge, pour les railleurs vulgaires qui nous flattent et nous amusent.

M. Edmond Scherer a consacré aussi un travail remarquable à ces publications. Il commence par établir qu'il y a deux classes d'admirateurs de Rabelais, ceux qui admirent tout et ceux qui choisissent, et il montre ces deux courants persistant depuis le XVI^e siècle jusqu'à nos jours. Les uns acceptent tout, les autres « souffrent de l'odeur de cabaret, et de cloaque qui en le lisant prend souvent à la gorge. » Il croit, du reste, que Rabelais a écrit sans plan :

La première partie est complète en elle-même ; la seconde nous ouvre un nouveau sujet ; la cinquième ne termine rien. Ce n'est pas un livre, mais une galerie de tableaux, un chaquet d'aventures auxquelles on ne songe pas à demander une liaison.

M. Scherer prétend aussi que Rabelais se moque de ses lecteurs quand il leur conseille de briser l'os et de chercher la moelle qui se trouve renfermée dans

son livre. Nous n'avons pas à revenir ici sur les raisons qui nous empêchent d'être de son opinion. Il n'en admire pas moins Rabelais, mais pour lui c'est un être difforme, comme ce Socrate dont il trace le portrait dans son prologue. (Voir p. 395 de ce volume.)

On ne se fait de lui une idée exacte, ajoute-t-il, que lorsqu'on a appris à découvrir tout ce qu'il y a d'élévation dans sa bouffonnerie, de délicatesse sous sa grossièreté, de pureté morale sous les immondices dont il se macule.

On se trompe quand on veut faire de Rabelais soit un prêtre croyant, soit un renégat secret, soit un catholique, soit un protestant, soit un déiste, soit un athée. Ce libre et incomparable esprit se meut complètement en dehors de ces distinctions et de ces dilemmes. Il est trop « confit en dédain des choses fortuites ». Il est trop ouvert à tout ce qui est humain et divin. Et c'est pour cela aussi qu'il a le cœur religieux et que les nobles idées chrétiennes trouvent place sans effort dans sa croyance.

M. E. Scherer résume ainsi son appréciation :

Rabelais parcourt toute la gamme des sentiments humains, aussi à l'aise dans le sublime que dans le trivial, assez vaste et assez souple pour réunir en lui tous les contrastes. De là cette variété qui prépare chez lui tant de surprises au lecteur. Mais ce n'est qu'un de ses attraits. Il en a de toutes sortes et des plus vifs : le libre regard sur toute chose, l'ingénieuse satire, je ne sais quelle grâce et quelle charmante naïveté, l'invention inépuisable, la verve indomptable, le flot intarissable, les réformes du vocabulaire. Il a été moins un artiste qu'un génie, et cependant il a eu lui le premier ce qui avait manqué au moyen âge, la façon de dire, comme aussi ce qui allait se perdre après lui, la faculté de se créer une langue. Avec Montaigne, M^{me} de Sévigné, Molière et Pascal, il sert à nous faire échapper au reproche de n'avoir qu'une littérature élégante et d'imitation. Rabelais est véritablement l'un de nos écrivains de franche race.

¹ *Etudes critiques sur la littérature*, in 12, 1875.

On ne saurait mieux dire, et cette appréciation est assurément la plus haute et la plus sensée qu'on ait faite de Rabelais.

L'Académie française avait mis au concours pour 1876 l'*Éloge* de Rabelais. Le prix a été remporté par M. Gebhart, professeur à la Faculté des lettres de Nancy.

M. Gebhart, dans cet ouvrage, abuse un peu de l'érudition, les rapprochements qu'il entasse sont souvent contestables, et son style, vif et rapide du reste, manque un peu d'ordre et de netteté. Voici quelques passages de cet *Eloge* :

[Rabelais] était par le goût et le langage, par la forme symbolique de la fiction et le ton de l'ironie, l'homme du moyen âge : il fut encore par la culture savante et multiple de l'intelligence, par l'art du style, par l'indépendance de la pensée et la hardiesse de quelques idées, le représentant du XVI^e siècle et des temps modernes. Moine et satirique, il appartenait au passé gaulois ; lettré, naturaliste et réformateur, il annonça la venue de l'esprit français . . . En réalité, Rabelais fut le premier des écrivains modernes.

M. Gebhart croit que Rabelais a eu sur la philosophie du XVII^e siècle la même influence que Descartes sur la philosophie du XVIII^e :

Son esprit de libre et universel examen fut comme l'essai du doute philosophique dont Descartes fit la condition préliminaire du renouvellement de ses connaissances.

Nous avouons que cette influence de Rabelais sur Descartes nous paraît douteuse. L'influence littéraire de l'auteur de *Pantagruel* sur quelques-uns des types énumérés ci-dessous nous semble également contestable.

Les deux qualités dominantes de l'auteur du *Pantagruel*, le sens critique et l'ironie, persistèrent parmi les traits distinctifs du génie français.... Les *Provinciales*, les comédies

de Molière, les *Fables* de La Fontaine, les *Satires* de Boileau, les *Caractères* de la Bruyère, les *Lettres persanes*, les *Contes* de Voltaire, *Gil Blas*, le théâtre de Beaumarchais, reprirent le combat qu'il avait livré au début du XVI^e siècle contre l'erreur et la violence... Les armes des combattants sont plus fines, mieux aiguisées, mais ce sont bien les mêmes, la raison et la moquerie.....

Cela est vrai pour les comédies de Molière, mais les *Provinciales* sont en dehors de l'influence de Rabelais, et les satires de Boileau encore plus.

.. Rondibilis a engendré Purgon....

La généalogie nous semble peu justifiée.

.. L'entretien du maréchal d'Hocquincourt avec le père Canaye pourrait figurer dans *Pantagruel*..

Ce piquant opuscule de St-Evremond rappelle en effet Rabelais, mais il se rapproche encore plus de la manière de Voltaire.

.. Mais c'est encore Panurge qui reparaitra le plus souvent dans la littérature française. On le reconnaît sous la peau des renards de La Fontaine et la casaque italienne de Sganarelle (dans le *Mariage forcé*), de Sbrigani, de Mascarille, de Scapin, sous le petit manteau noir de Crispin, les travestissements de Gil Blas et la résille de Figaro.

A merveille. Mais M. Gebhart ajoute :

Le maître de Candide, Pangloss, c'est encore lui, toujours savant, plus raisonneur que jamais, mais vieilli, désenchanté, horriblement cynique et qui n'a plus la force de s'étonner des misères ou des infamies de la vie.

Nous avouons qu'il nous est impossible de saisir le rapport qui se trouve entre le grave et naïf Pangloss, entêté d'un système, et Panurge, qui n'est rien moins que naïf, et qui n'a d'autre système que de vivre aux dépens d'autrui.

En revanche nous approuvons complètement M. Gebhart quand il nous dit que par

sa raison avide de certitude, son goût pour la raillerie et son humeur joyeuse, Rabelais fut, au commencement de notre âge classique, l'expression même de l'esprit français.

En somme, l'ouvrage est conçu dans un bon sentiment, et l'Académie française s'est fait honneur en le couronnant, malgré l'opposition chagrine des descendants de Garasse et de Puits-Herbault.

XXVII.

Un mot maintenant des éditions de Rabelais publiées depuis 1830 :

Celle de 1842 forme un gros volume in-12 en petits caractères. Elle est accompagnée de notes et d'un chapitre tiré d'un manuscrit, mais qui n'était pas entièrement inédit, puisque la plus grande partie se trouve dans le *Disciple de Pantagruel*.

L'orthographe est plus simple dans cette édition que dans celles qui ont été données par De l'Aulnaye.

M. Barré, qui a dirigé l'édition populaire de 1854, a enchéri sur ces simplifications, mais il a été un peu trop loin, il écrit, par exemple: j'ai lu. j'ai vu, au lieu de: j'ai leu, j'ai veu, etc.

Les éditions de Rabelais se sont singulièrement multipliées depuis quelques années.

Il y a d'abord les deux éditions Garnier, l'une commune et à bas prix, l'autre in-folio avec les dessins de Gustave Doré. Nous avons déjà parlé de ces dessins.

Puis l'édition Didot, 1857-58, publiée par M. Burgaud des Marets et Rathery, réimprimée en 1870, 2 v. in-12. Cette publication est très soignée et accompagnée de notes judicieuses. C'est la plus commode pour les lecteurs ordinaires.

L'édition elzévirienne, dont il n'a encore paru que deux volumes ; le troisième contiendra les commentaires et la notice.

L'édition Picart (Janet et Louis Moland), 7 v. in-16. Le dernier volume renferme une bonne notice et un glossaire bien fait. Le texte et les variantes occupent les six autres volumes.

L'édition Lacour et Montaiglon, 3 vol. in-8°, avec glossaire.

L'édition Marty-Laveaux, également en 3 vol. in-8°, avec glossaire.

Ces deux dernières éditions, comme l'édition elzévirienne, sont d'un prix élevé et destinées spécialement aux bibliophiles.

On a publié aussi en 1875 à Turin une édition en trois volumes, petit in-8°, avec des notes de M. Sardou, et une dissertation sur la prononciation française au XVI^e siècle.

Enfin, en 1876, on a fait paraître un volume de luxe in-4°, tiré à petit nombre sous ce titre : *Rabelais à la Faculté de médecine de Montpellier*, par le docteur R. Gordon, bibliothécaire adjoint à ladite Faculté de médecine. Ce volume contient diverses signatures de Rabelais, le programme des leçons faites par lui, le dessin de ses robes, les reçus donnés par lui, et une copie d'un portrait de lui conservé à la Faculté de médecine, mais qui pourrait bien être de fantaisie et dont on n'ose pas garantir l'authenticité.

XXVIII.

RABELAIS A L'ÉTRANGER.

Les œuvres de Rabelais ont un caractère telle-

ment français, ses idées semblent si bien jetées dans le moule de notre vieille langue, qu'il paraît difficile de les faire passer dans un idiome étranger. Le genre de plaisanterie familier à Rabelais, qui procède par allusions fines et à peine indiquées, qui, sous un mot, en laisse entendre un autre et vous fait penser souvent à tout autre chose qu'à ce qu'on vous dit, ne saurait passer facilement dans une langue étrangère, parce que les mots des langues se correspondent rarement dans toute l'étendue de leur signification, et que telle expression qui a un double sens, un primitif et l'autre figuré, dans une langue, n'en a le plus souvent qu'un dans la langue voisine. Pour un étranger, comprendre Rabelais, ce doit être déjà un travail assez pénible, et le traduire doit être presque impossible.

Les peuples du midi ne semblent pas y avoir pris goût. Les œuvres de Rabelais ont eu le sort du roman du *Renard*. Très populaires chez les peuples de l'Europe moyenne, ni l'un ni l'autre de ces ouvrages n'ont passé les Alpes ni les Pyrénées. L'inquisition établie en Italie et en Espagne à partir du XVI^e siècle, est pour beaucoup dans cette absence de communication. Plus tard lorsque les douanes pour la protection de la foi sont devenues moins sévères, on a traduit, on a imité des ouvrages plus au goût du jour, et Rabelais, déjà vieilli par le style et par les idées, est resté à peu près ignoré.

Mais les Anglais l'ont connu de bonne heure. Il y a des allusions à l'ouvrage de Rabelais dans Shakespeare et les autres comiques du temps. Une phrase d'*As you like it* s'y réfère positivement.

De 1592 à 1594, il parut à Londres deux livres

sous ce titre: *Gargantua, his prophécie* et *The history of Gargantua*. Une traduction du premier livre de Rabelais fut imprimée en 1635 ; la traduction complète parut deux ans après, en 1637, avec deux noms de traducteurs Urchard et Pierre Le Motteux.

Les traducteurs ont joint à leur édition des notes curieuses, qui ont été traduites et figurent dans plusieurs éditions françaises. Le Motteux a un système à lui sur l'interprétation historique de l'œuvre. Il veut absolument que les personnages soient des princes de la maison de Navarre, ancêtres de Henri IV.

La traduction de Le Motteux a été réimprimée cinq fois de 1635 à 1807.

Dunlop dans son *History of fiction* (1816) professe une grande admiration pour Rabelais. Hallam, dans son *Introduction à l'histoire de la littérature européenne*, consacre un article à Rabelais, qu'il montre voisin de Lucien et beaucoup plus voisin d'Aristophane ; il reproche aux critiques français d'avoir été généralement injustes envers lui. Une critique rigoureuse peut sans doute trouver à reprendre dans son œuvre, mais il y a peu de livres qui possèdent à un plus haut point le cachet de l'originalité et manifestent une plus abondante richesse, de langage toujours, d'imagination quelquefois. En somme, Hallam voit dans Rabelais une de plus belles figures de la Renaissance.

Les autres critiques anglais ne sont pas moins sympathiques à Rabelais. Walter Scott lui a consacré une notice dans sa *Biographie des romanciers célèbres* ; Coleridge lui a consacré un long article dans le *Quarterly Review* (1837). M. Thomas Wright,

dans son *Histoire de la caricature*, donne une analyse détaillée de l'œuvre de Rabelais, etc.

Nous extrayons quelques lignes du livre de M. Wright :

Les ouvrages [de Rabelais] présentent une espèce d'orgie folle, sans beaucoup d'ordre ni de plan, sauf le cadre de l'histoire, cadre où se remarque un fonds extraordinaire de connaissances dans tous les genres de littérature, depuis la plus érudite jusqu'à la plus populaire ; le tout présenté avec une merveilleuse richesse de langage, une grande imagination, une certaine dose de poésie, et revêtant à chaque instant un cachet licencieux.... C'est une caricature hardie, assez pauvre quant à l'intrigue, mais enrichie de détails, remplis d'images brillantes, quoique grossiers en général, et qui servent d'occasion pour tourner en ridicule tout ce qui existait ¹..

Une traduction de Rabelais en hollandais a été imprimée en 1682, 2 v. in-8°. Le traducteur s'est déguisé sous le pseudonyme de Claudio Gallitalo.

XXIX.

Quant aux Allemands, ils ont eu dès le XVI^e siècle une traduction du Gargantua seul, par Fischart. Le docteur Arnstædt en parle longuement et reproduit dans l'appendice de son livre les chapitres de cette version qui se rapportent à l'éducation de Gargantua.

Une traduction des cinq livres par Sanders parut en 1785-87 à Hambourg. Elle forme trois volumes in-8°; elle est loin d'être exacte, le traducteur paraphrase, supprime, substitue quelquefois ses inventions à celles de l'auteur. C'est une imitation et non une traduction.

¹ *Histoire de la caricature et du grotesque dans la littérature et dans l'art*, par Thomas Wright, trad. d'Octave Sachot, avec 238 gravures, grand in-8°, 1875.

La version la plus fidèle et la meilleure de Rabelais est celle que Gottlob Regis a publiée en 1832 sous ce titre : *Meister Franz Rabelais, der Arseney Doctoren, Gargantua und Pantagruel, aus dem Fransösischen verdeutscht*, 2 vol. en trois parties. Beuchot, dans son article de la *Biographie Universelle*, dit que Rabelais est un de ces auteurs susceptibles d'avoir un commentaire plus ample que le texte. Le traducteur allemand a suivi ce conseil, il a ajouté beaucoup de notes à son livre, mais ces notes sont savantes et conçues dans un excellent esprit. Arnstædt, dans l'appendice de son ouvrage, a placé la traduction de Regis à côté de celle de Fischart. Elle est beaucoup plus courte, parce que le traducteur du XVI^e siècle a notablement modifié et paraphrasé son original.

Ajoutons que Gervinus dans sa «*Geschichte der poetischen Nationalliteratur*», 1838, Leipzig, 3 vol., a apprécié Rabelais avec une saine critique. L'article que Scherr a consacré à notre auteur dans son *Histoire générale de la littérature* est très étendu, et contient une appréciation tout à fait sympathique et élogieuse de ce «frère jumeau d'Aristophane.»

Toutes les Histoires de la littérature française publiées en allemand, en russe, etc., contiennent des appréciations très bienveillantes de Rabelais.

Nous avons signalé l'appréciation peu favorable qui se trouve dans l'*Histoire universelle* de Cantù en italien. Nous ne sachons pas que Rabelais ait été l'objet d'une critique étendue en Espagne, ni en Italie.

XXX.

CONCLUSION.

Résumons en quelques mots l'étude à laquelle nous venons de nous livrer et marquons nettement la place de Rabelais dans l'histoire de l'esprit humain.

Il y a eu en France au XVI^e et au XVIII^e siècle deux mouvements intellectuels qui se manquent pas d'analogie. Au XVIII^e siècle, à l'époque de critique personnifiée par Voltaire, succède une période organique, personnifiée par Montesquieu et surtout par J.-J. Rousseau. Ces deux mouvements tendent en somme au même but et s'ajoutent.

Il n'en est pas de même à l'époque de Rabelais. Le XVI^e siècle a aussi son double mouvement intellectuel : la Renaissance domine pendant la première moitié, la Réforme dans la seconde. Seulement les deux mouvements ne s'ajoutent pas. Tous deux étaient partis d'une même idée : la réaction contre le moyen âge, le retour à l'antiquité ; mais la Renaissance prenait tout de l'antiquité, elle cherchait à s'assimiler toute la civilisation de la Grèce et de Rome ; la Réforme ne prenait de l'antiquité que le développement chrétien, qui s'était posé en adversaire de cette civilisation, et elle se bornait à opposer à l'interprétation traditionnelle, l'interprétation individuelle de la Bible. Les deux mouvements, sympathiques au début, se séparèrent bientôt. Le plus restreint absorba le plus large, la Renaissance fut étouffée par la Réforme et par la réaction catholique qui la suivit. Les deux mouvements du XVIII^e siècle, ajoutés l'un à l'autre, ont abouti à la révolution française qui, après une période agitée et sanglante, a opéré une heureuse

transformation dans les conditions sociales. Les deux mouvements contrariés du seizième n'ont, après leur période sanglante, abouti qu'à un compromis.

Mais pour n'avoir pas produit son plein effet, le mouvement de la Renaissance n'a pas été stérile ; loin de là, il s'est continué depuis, discrètement pendant le XVII^e siècle, plus hardiment pendant le XVIII^e où il s'est mêlé au mouvement philosophique, et il poursuit son action jusqu'à nos jours.

L'histoire de ce mouvement se confond avec l'histoire de la réputation de Rabelais. C'est qu'en effet Rabelais, c'est la Renaissance française. En Italie, où la Renaissance fut surtout artistique, elle a pour représentant un artiste, peintre, sculpteur, ingénieur, savant, Léonard de Vinci. En France la Renaissance, c'est Rabelais. Il en a toutes les traditions et toutes les aspirations. Avant lui la littérature française avait déjà parcouru deux périodes, la période féodale, qui avait fourni cette abondante moisson de chansons de geste et de chansons d'aventures dont les littératures étrangères se sont enrichies plus tard, tandis que nous les négligions, — puis la période satirique, la période des fabliaux, du Renard, des contes gaillards — gaulois, si l'on veut — pourvu qu'on ne donne pas à ce mot le sens de celtique. Rabelais réunit en lui ces deux genres d'inspiration : le premier, qui a fait son temps, il le parodie dans ses géants et leurs exploits fantastiques ; le second, qui par sa nature semblait destiné à ramper dans les bas fonds du domaine littéraire, il le relève, l'agrandit, en fait une épopée d'un genre nouveau, l'épopée du rire, et il le féconde par la pensée dont il l'anime, il le pénètre des révélations que la Renais-

sance vient d'évoquer; à ce produit mixte de trois inspirations différentes, il insuffle ses idées de réforme et de progrès, et il en fait un livre qui s'appuyant sur tout le passé, s'adresse à la fois au présent et à l'avenir.

Le nom d'Homère est le type de la Grèce héroïque, Cicéron nous fournit celui de l'éloquence romaine, Dante figure le moyen âge catholique, Shakespeare, c'est le drame, Molière, la comédie; Voltaire et Rousseau représentent les deux faces de notre XVIII^e siècle, défauts et qualités. Rabelais est au même titre le représentant de son époque. Il en a les défauts et les qualités, la force et les faiblesses, les vices et les vertus, en sorte que nous pouvons dire: en France la Renaissance, ce n'est ni Montaigne, ni Calvin, c'est Rabelais.

Son livre, satirique en apparence, est nettement dogmatique en réalité: c'est un hymne en l'honneur de la science. Pendant ces longues étapes du voyage où les obstacles se multiplient, Panurge, la nature vulgaire, laisse échapper un soupir de fatigue: il ne comprend qu'à demi; mais Pantagruel comprend tout et n'hésite pas; il a foi dans le but, et il y marche résolument. C'est cette persévérance qui nous donne la morale de l'œuvre: Vivons en paix, tolérons-nous, aimons-nous et cherchons. La destination de l'homme est la recherche de la vérité. Travaillons sans nous laisser distraire, creusons, sans nous lasser, la mine de la science: «bon espoir gît au fond.»

TABLE DES CHAPITRES.

Page.

CHAPITRE X. Livre III. — Pantagruel.

LE MARIAGE DE PANURGE. — 1. La consultation en écho. — 2. Les ricochets et les cloches. — 3. Les sorts virgiliens. — 4. Les songes. — 5. La sibylle de Panzoust. — 6. Raminagrobis et les moines. — 7. Les Dieux en exil. — 8. L'astrologie et les modes de divination. — 9. La consultation des trois. L'avis du théologien. — 10. L'avis du médecin. — 11. La fête de la Jalousie. — 12. L'attrait du fruit défendu. — 13. Le salaire du médecin. — 14. Le docteur en philosophie et Montaigne. — 15. L'avis du fou. — 16. Rabelais et Molière. — 17. Rabelais et Collin d'Harleville..... 1

CHAPITRE XI. Livre III. — Pantagruel.

I. LE JUGE BRIDOYE — 1. Bridoye devant ses juges. — 2. Sa défense. — 3. Emploi des dés pour juger les procès. — 4. Il ne faut juger les procès qu'à leur maturité. — 5. Comment on fait mûrir les procès. — 6. Bridoye et Brid'oison. — 7. Indulgence de Pantagruel pour Bridoye. — 8. Les mariages subreptices.

II. LE PANTAGRUÉLION. — 9. Description de cette plante. — 10. Ses vertus. — 11. Le lin et le bois inc combustibles. — 12. Ce que le chanvre symbolise pour Rabelais.

III. EXPLICATIONS. — 13. Position du problème. Panurge veut-il se marier? — 14. Véritable sens des épreuves tentées et à tenter par lui. Clé des trois derniers livres.

IV. LES VOYAGES A LA RECHERCHE DE L'INCONNU. — 15. La soif des voyages. — 16. L'Histoire véritable. — 17. L'île des Heureux (Orphée). — 18. La recherche du Paradis terrestre : Alexandre, les trois Moines. — 19. Le voyage de St Brandan. — 20. L'île de St Brandan sur la carte..... 43

CHAPITRE XII. Livre IV. — Pantagruel.

VOYAGE A L'ORACLE DE LA DIVE BOUTEILLE. — 1. La société. — 1. Le livre IV et ses trois prologues — 2. Départ de la flottille. — 3. Médamothi ou l'île des caméléons — 4. Lettre de Gargantua. La poste aux pigeons. — 5. Le concile des lanternes.

II. LES MOUTONS DE DINDENAUT. — 6. Teofilo Folengo et l'Orlandino. — 7. La Macaronée. — 8. Cingar et les marchands tyroliens. — 9. Panurge et Dindenaut. — 10. Les moutons noyés ou Pimitation. — 11. La Fontaine et Rabelais.

| | Page. |
|---|-------|
| III. — 12. Ennasin ou l'île du faux bel esprit. — 13. Chéli ou l'île des complimenteurs. | |
| IV. LA CHICANE. — 14. L'île de Procuration ou des Chicaneux. — 15. Les noces de Basché. — 16. Villon et le cordelier. — 17. Suite des noces de Basché. — 18. Aristophane et Rabelais. — 19. Les Chicaneux battus et contents. | |
| V. — 20. La mort du géant Bringuenarilles | 84 |

CHAPITRE XIII. Livre IV. — Pantagruel.

| | |
|---|-----|
| VOYAGE A L'ORACLE DE LA DIVE BOUTEILLE. — II. La religion. — I. LA TEMPÊTE THÉOLOGIQUE. — 1. Le concile de Chéail. — 2 et 3. Falde et Cingar. — 4. Frère Jean et Panurge. — 5 et 6. Poitronnerie de Panurge. — 7. Bravoure de Panurge. | |
| II. L'ÎLE DES MACRONS ou la sagesse antique. — 8. Situation de cette terre. — 9. Double population de l'île. Mort du grand Pan. — 10. Explications | |
| III. CATHOLIQUES ET PROTESTANTS. — 11. Quaresmesprenant et Antiphysie. — 12. Le souffleur ou physetère. — 13. Bataille entre le Carême et les Andouilles. — 14. L'île de Ruach ou les vaines disputes. — 15. Le pays de Papefiguière : les protestants et leurs seigneurs. — 16. Le lutin et le paysan. — 17. Le pays de Panimanie : les adorateurs du pape. — 18. Les décrétales. — 19. Les paroles gelées. — 20. Les marchands Moscovites et les Italiens. — 21. Messer Gaster. — 22. L'estomac, père de l'industrie. — 23. Onaneph ou l'île des Hypocrites. Ganabin ou l'île des Voleurs. — 24. Quelques remarques sur le quatrième livre..... | 135 |

CHAPITRE XIV. Livre V. — Pantagruel.

| | |
|--|-----|
| VOYAGE À L'ORACLE DE LA DIVE BOUTEILLE. — I. LE CINQUIÈME LIVRE. — 1, 2, 3. Est-il authentique ? — 4. Avis divers sur cette question. | |
| II. L'ÎLE DE L'ÉGLISE ROMAINE. — 5. Arrivée dans l'île Sonnante. — 6. Les oiseaux de St Brandaines. Les oiseaux chanteurs et l'église romaine. — 7. D'où viennent ces oiseaux. Les ordres militaires. — 8. Les revenus de l'île Sonnante. — 9. L'âne et le cheval. — 10. Le papegant. Respect dû aux oiseaux sacrés. | |
| III. L'ÎLE DES CAUSES FINALES. — 11. Les ferrements. — 12. Explications. — 13. Les fruits animés. — 14. Le jeu et les fausses reliques. | |
| IV. L'ÎLE DE LA JUSTICE CRIMINELLE. — 15. Arrivée dans l'île des Chats fourrés. Le discours du gueux. — 16. Grippepinand le grand juge. — 17. L'énigme. — 18. Solution de l'énigme. — 19. Les Chats fourrés vivent de corruption. | |
| 20. L'ÎLE DES CRÉATEURS D'IMPÔTS ou des Apodectes..... | 198 |

CHAPITRE XV. Livre V. — Pantagruel.

| | |
|---|--|
| VOYAGE À L'ORACLE DE LA DIVE BOUTEILLE. — I. LA FAUSSE PHILOSOPHIE. — 1. L'île des Quatre. — 2. La tempête philo- | |
|---|--|

Page.

sophique. — 3. Le royaume d'Entéléchie. — 4. Les chemins qui marchent. — 5. Les Esclots. — 6. Les réponses monosyllabiques. — 7. Le pays de Ouy-Dire.

II. L'ILE DES LANTERNES. — 8. Lychopolis. — 9. Les deux groupes de consultants. — 10. Les emblèmes. — 11 et 12. Le palais de l'Oracle. — 13. La réponse de l'Oracle. — 14. Instructions de la prêtrise. — 15. Explication de l'Oracle et sens général de l'ouvrage..... 237

CHAPITRE XVI. Les doctrines de Rabelais.

I. RELIGION ET PHILOSOPHIE. — 1. La religion de Rabelais. *Le critérium* de Ste-Beuve. — 2. Rabelais et Voltaire. *Voltaire chrétien*. — 3. Sincérité de Rabelais. — 4. L'existence de Dieu. — 5. L'immortalité de l'âme. — 6. Rabelais était-il chrétien? — 7. Bossuet et Rabelais. — 8. Claude Fleury et Rabelais. — 9. Rabelais et Béranger. — 10. Rabelais et Etienne Pasquier. — 11. Rabelais et le roman de la *Rose*. — 12. *Pantagruel* et la *Divine Comédie*. — 13. *Pantagruel* et le *Pilgrim's Progress*.

II. POLITIQUE ET MORALE. — 14. Rabelais et la monarchie. — 15 et 16. La morale de Rabelais.

17. La science de Rabelais.

III. EDUCATION. — 18. L'éducation par les choses et l'éducation par les mots. — 19. Les éducateurs du XVI^e et du XVII^e siècle: Sturm, les Jésuites, Montaigne, Charron, Coméni, Port-Royal, Fénelon, Cl. Fleury, Rollin. — 20. *L'Emile* de Rousseau. *Robinson*. — 21 et 22. Rabelais pédagogue apprécié par François Guizot. — 23. Id., par St-Marc Girardin, Ste-Beuve, A. Réville. — 24. Id., par Arastédt. — 25. Id., par Michelet. — 26. Influence de Rabelais sur J.-J. Rousseau, Coméni, Pestalozzi, Fourier, Fröbel, Mme Pape-Carpantier. — 27. Application des idées pédagogiques de Rabelais..... 272

CHAPITRE XVII. L'art de Rabelais.

I. LES TYPES. — 1. *Les géants*. Typhon. — 2. Polyphème chez Homère, Euripide, Théocrite, Ovide, et Poussin. — 3. Les géants de *Huon de Bordeaux*. — 4. Les géants de Pulci. — 5. Les géants de Rabelais. — 6. Grandgousier, Gargantua, Pantagruel. — 7. Les bons rois. — 8. Les mauvais rois. — 9. Frère Jean. — 10. Le père Jean de Domfront. — 11. *Les Aïeux de Figaro*. — 12. Les paysans madrés: Sancho Panza. — 13. Cervantès et Rabelais. — 14. Figaro. — 15. Le neveu de Rameau. — 16. J. Janin et le *Neveu de Rameau*. — 17. Rabelais, Diderot et Beaumarchais. — 18. Les compagnons de Pantagruel. — 19. Portraits divers.

II. LA COMPOSITION. — 20. La composition au XVI^e siècle. — 21. Les scènes comiques chez Rabelais. — 22. Le récit: *Le bûcheron et Mercure*. L'assemblée des dieux. — 23 et 24. Suite. — 25. La fable d'Esopé. — 26. Citation de

| | Page. |
|---|-------|
| Lucien. — 27. Rabelais conteur. — 28. Maulevrier. — 29. Rabelais écrivain | 390 |

CHAPITRE XVIII. Style, langue et grammaire.

I. LE STYLE. — 1. Richesse et souplesse du style de Rabelais. — 2. Enumérations et litanies. — 3. Accumulation de noms et d'adjectifs. — 4. Accumulation de propositions. — 5. Accumulation de verbes. Rabelais et Montaigne. — 6. Gradations. Rabelais et V. Hugo. — 7. Phrases compliquées. — 8. Comparaisons. — 9. Phrases symétriques et récurrentes. — 10. Répétitions, etc. — 11. Jeux de mots. — 12. Locutions proverbiales. — 13. Mots forgés. — 14. Précision dans l'absurde. — 15. Pastiches de Rabelais : Beaumarchais, Nodier, Balzac.

II. LA LANGUE ET LA GRAMMAIRE. — 16. La langue de Rabelais et les critiques. — 17. Mots étrangers. — 18. Dans quel dialecte a écrit Rabelais. — 19. La grammaire du XVI^e siècle, M. Brachet. — Disposition des mots dans la phrase. — 20. Propositions infinitives. — 21. Sujet et verbe. — 22. Subjonctif. — 23. Compléments absolus. — 24. Participes présents. — 25. Participes passés. Règle unique sur l'accord des participes. — 26. Prépositions et adverbess. — 27. Pronoms. — 28. Articles et déterminatifs. — 29. Formation du pluriel. — 30, 31. Remarques diverses. — 32. Résumé. — 33. Comparaison de la langue de Rabelais avec celles de Montaigne, d'Amyot et de Calvin.

III. LA PRONONCIATION ET L'ORTHOGRAPHE. — 34. La prononciation au XVI^e siècle. Lettres dormantes. — 35. Prononciation de *l* et *r* finals. — 36. Pr. des finales en *er*, *ir*. — 37. Sons qui disparaissent de la langue. — 38. Diphtongues perdues. — 39. Instabilité des mots. — 40. L'orthographe de Rabelais. Comparaison de quelques éditions..... 380

CHAPITRE XIX. Prédecesseurs et successeurs de Rabelais.

1. Pantagruélistes et Panurgistes. — 2. Rabelais et Montaigne. — 3. Aristophane. — 4. Aristophane et Litré. — 5. Plutarque. — 6. Lucien. — 7. Ecrits du moyen âge. *Pathefin*. — 8. *Le chevalier de la Tour Landry*, le *Violier des histoires romaines*, les prédicateurs. *Les Cent nouvelles Nouvelles*. — 9. *La reine de Navarre*. — 10. Bonaventure Despériers. — 11. Henri Estienne. — 12. Les Panurgistes du XVI^e siècle. Etienne Tabourot. — 13. Béroalde de Verville. — 14. Noël du Fail. — 15. A. d'Aubigné, la *Ménippée*. — 16. *Les Caquets de l'accouchée*. — 17. *L'Hexaméron rustique*. Sorel. Scarron, Furetière, Le Sage. — 18. Quévédo. *Le grand Tacano*. — 19. *Les Visions*. — 20. Cyrano de Bergerac. — 21. Swift. *Le Conte du Tonneau*. — 22. *Les Voyages de Gulliver*. — 23. Les romans de Voltaire. — 24. Dulaurens, Diderot, Beaumarchais, Restif de la Bretonne. — 25. Sterne. — 26. Nodier. *Histoire du roi de Bohême*. —

| | Page. |
|--|-------|
| 27. Balzac. <i>Contes drolatiques</i> . — 28. Ouvrages où figure Rabelais : Le Suire, le bibliophile Jacob, Constant. — 29. Pièces de théâtre où figure Rabelais. — 30. Pièces de théâtre où figurent les héros de Rabelais..... | 419 |

CHAPITRE XX. La réputation de Rabelais.

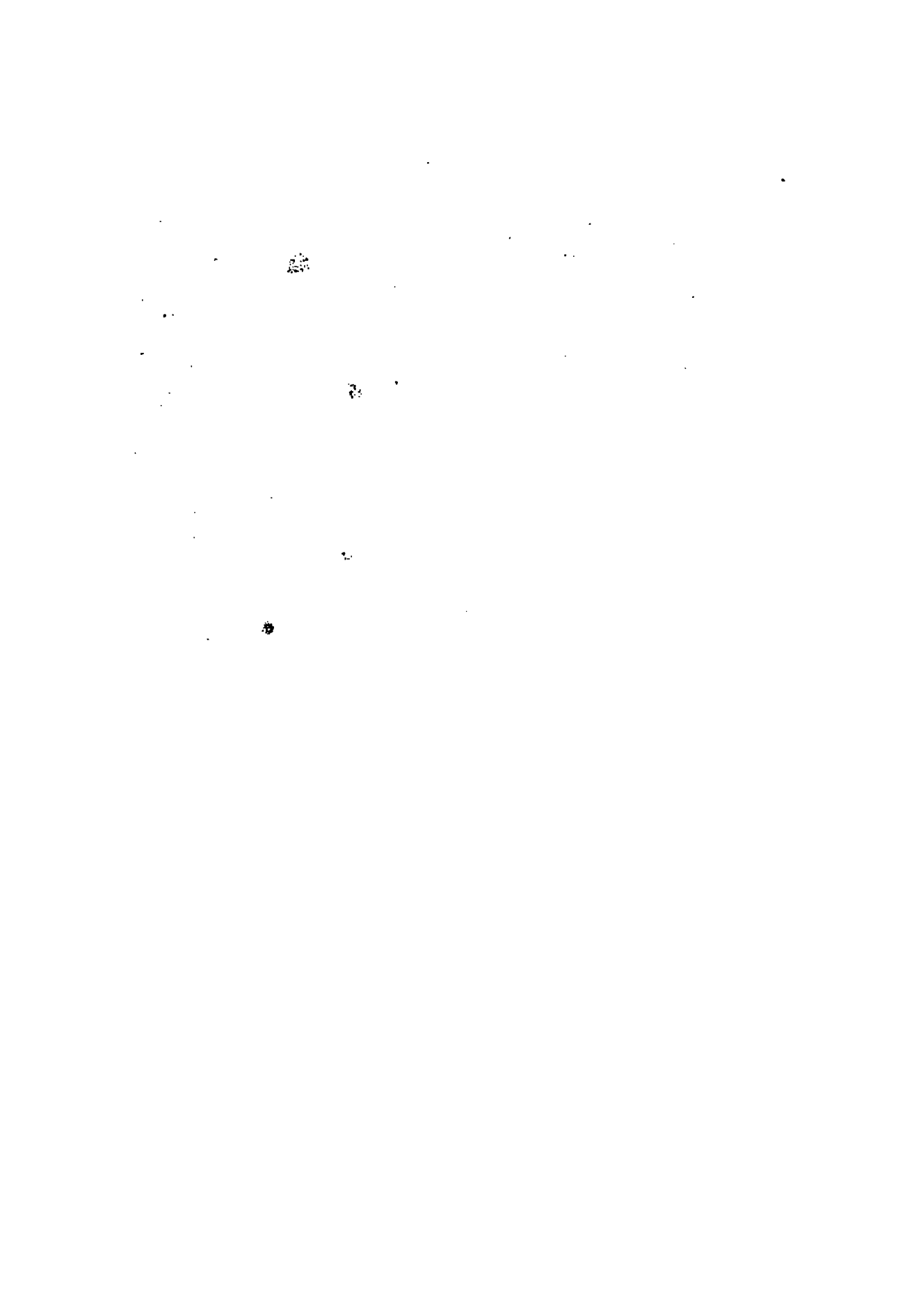
| | |
|---|-----|
| I. XVI ^e SIÈCLE. 1. <i>Les ennemis</i> : La Sorbonne, Puits-Herbaut, Garasse. — 2. <i>Les amis</i> : Du Perron, Montaigne, Brantome — 3. Pasquier, Ste-Marthe, J. de Thou. | |
| II. XVII ^e SIÈCLE. — 4. Les libres penseurs, St-Evremond. Ménage, Huet, M ^{me} de Sévigné, La Fontaine et ses amis. — 5. La Bruyère, Dufresny. — 6. Fontenelle, Bayle, Bernier, Le Duchat, Le Mottoux. | |
| III. XVIII ^e SIÈCLE. — 7. Le café Procope, J.-B. Rousseau. Les éditions expurgées de Pérau et de Marsy. — 8. Jugements opposés de Voltaire. — Mercier. — 9. Les recueils périodiques. — 10. Diderot, Beaumarchais. Vicq-d'Azyr, La Harpe, Palissot. V. Leclerc. — 11. Bernardin de St Pierre. — 12. Ginguené. | |
| IV. XIX ^e SIÈCLE. — 13. Fr. Guizot, N. Lemercier. — 14. La <i>Panhypocrisiade</i> . — 15. Editions de De l'Aulnaye. — 16. Edition <i>Variorum</i> . — 17. Appréciations provoquées par ces éditions. — 18. Phil. Chasles, St-Marc Girardin. — 19. Ste-Beuve Fr. Michel, Lenient. V. Hugo. — 20. Bornier, Lamartine, Cantù. — 21. Louis Blanc. — 22. Delécluze, Michelet, H. Martin, Prévost-Paradol, Littré. | |
| V. BIOGRAPHIES. — 23. P. Lacroix, Rathery — Baudry. — 24. Eug. Noël, Mayrargues. — 25. Arnstædt. — 26. A. Réville, Scherer. — L' <i>Eloge</i> de Rabelais. | |
| VI. 27. Editions nouvelles. | |
| VII. RABELAIS A L'ETRANGER. — 28. Angleterre. — 29. Allemagne. Autres pays. | |
| VIII. — 30. Conclusion | 510 |

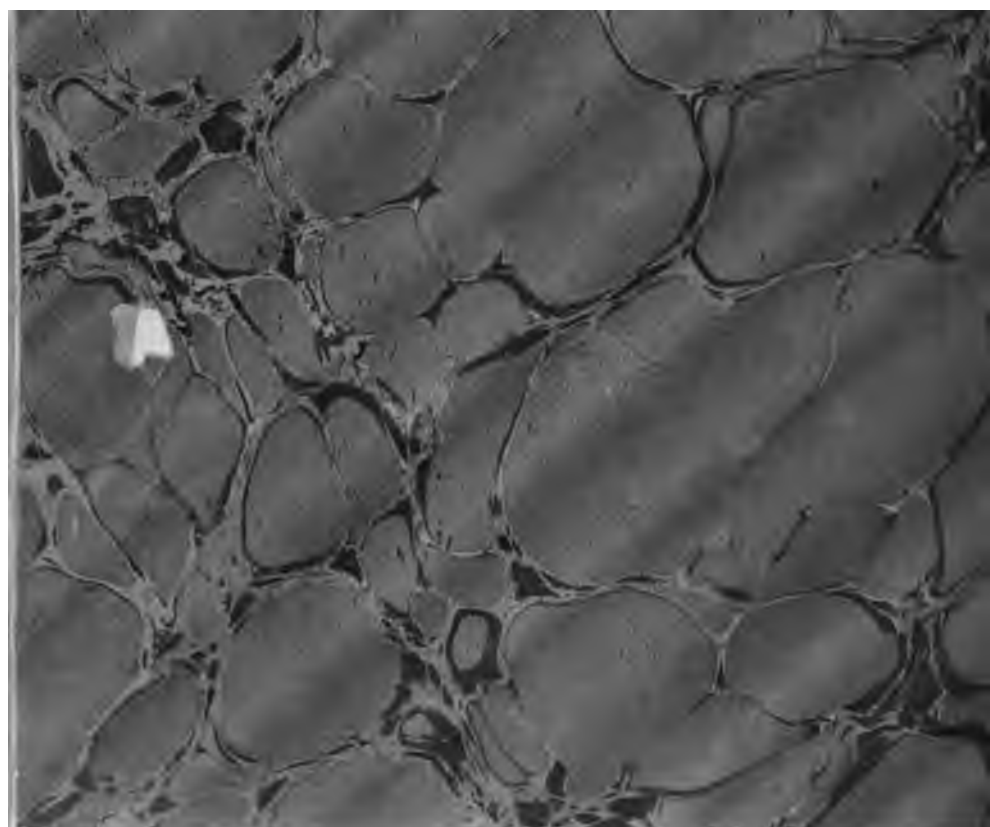


E R R A T A.

TOME I. — P. 96, l. 11, foi, lis. : fois ; — p. 140, dernière ligne : nationale, lis. : du Louvre ; voir, pour complément, t. II, la note de la p. 517 ; — p. 249, l. 20 : (Esthoniens ?) lis. : (villes anséatiques ?) — p. 262, l. 10, romain, lis. : romarin.

TOME II. — P. 101, l. 10, lis. : Reproduite en 1735, 2 volumes in 12, elle a reparu ; — p. 127, l. 30, pasteurs, lis. : porteurs ; — p. 216, l. 29, fruit ; lis. : fourreau ; — p. 233, dern. ligne, chevreaux, lis. : chevreuils ; — p. 281, l. 21, lisez : Thamous ; — p. 472, l. 3 ; lisez : *catholicon*.





PQ 1694 .F5 1877 C.1
Rabelais et ses œuvres,
Stanford University Libraries



3 6105 038 048 869

Stanford University Libraries
Stanford, California

Return this book on or before date due.

APR 20 '71

JAN 25 1981

M 8 71

NOV 30 1975

